LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUINZIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1908

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1908

LE TEMPS D'AIMER[1]

VI

Je passai la soirée dans une méditation sérieuse. J'étais assise à la turque, sur le tapis, près du feu. Non loin de moi, Pascal Flammeur et madame La Charmotte jouaient aux dominos. Ils se penchaient sur le drap vert d'un ancien guéridon de jeu; sous un abat-jour de soie verte, un flambeau « de bouillotte » les éclairait. — Madame La Charmotte était une très jolie vieille, dans sa robe de chambre en broché violet; autour du cou, une ruche de dentelle; ses bras, encore beaux, étaient nus hors d'un flot de dentelles cousues en « engageantes » aux manches demi-longues. Ses cheveux poudrés étaient relevés au-dessus du front, en une belle onde de neige qu'un exquis bonnet de tulle encadrait. Elle se mettait aux joues un rien de rouge, qui achevait de faire d'elle la sœur d'un pastel du « dix-huitième ». Des bagues brillaient à ses doigts gras et fins du bout. De temps en temps, impatiemment, elle tapait le sol avec le haut talon de son petit soulier, lequel était de chevreau noir et à grande boucle de marcassite : cette boucle se découpait sur le bas mauve à coin brodé. Un mouchoir parfumé de son parfum favori étalait ses broderies sur la table, à côté des larges besicles d'écaille que madame La Charmotte chaussait quelquefois coquettement, parce que « ça faisati bien », — car elle avait gardé des yeux excellents.

Voir la *Revue* du 15 décembre 1907.

Pascal, vis-à-vis d'elle, l'examinait d'un monocle sévère, pour suivre sur son expressif visage les émotions du jeu. Mais elle n'en avait pas, et lui tenait tête surtout pour lui faire plaisir. Lui se flattait de jouer aux dominos comme personne et il détestait perdre. Pendant ces parties, il reléguait sur le marbre de la cheminée sa grosse pipe, qu'il regardait à la dérobée avec convoitise. Il venait dîner chez son amie avec son veston d'intérieur, — veston de velours noir garni d'une ganse, un peu vieux, un peu élimé, mais parfaitement propre et très bien adapté à ses mouvements, — un col blanc rabattu, une énorme « lavallière » noire à bouts flottants; le gilet et le pantalon étaient de lainage quelconque. Ses belles mains, ses mains de poète, sortaient toujours de manchettes immaculées que fermait en guise de boutons je ne sais quoi d'étrange et de japonais. Son buste et son port de tête étaient majestueux. Son crâne était lisse et dégarni, mais ses cheveux bouclaient abondamment sur son cou et ils étaient d'un châtain que ne traversait pas un seul fil blanc. Il avait été roux et ses cheveux avaient foncé au lieu de blanchir.

Ses yeux étaient d'un éclat, d'une ironie, d'une intelligence tellement insoutenables qu'il m'a toujours été impossible de distinguer leur couleur. Son nez était droit, ses lèvres rasées; deux plis se creusaient dans les joues larges, partaient des narines et rejoignaient la bouche dont, au repos, les coins tombaient. Cela composait un visage dédaigneux et dont l'expression était d'une amertume infinie. Quant à la parole de Pascal, elle était toujours violente, emportée, d'une éloquence mécontente et terrible, ou froide, acerbe, âpre, cinglante. Moi qui savais pourtant quel était le vrai Pascal, — l'homme le plus doux, le plus paisible, le plus impressionnable, le plus facilement attendri par les sentiments très simplement humains, — j'étais moi-même souvent épouvantée par sa véhémence et ses fulminants discours et j'avais envie de me cacher sous terre.

Ce soir-là, Pascal et ma Charmotte jouaient donc aux dominos. Les coups de poing dont Pascal frappait la table, en hurlant : « Par les dieux immortels!... » quand il lui manquait du « quatre » ou du « blanc », me faisaient bien un peu sursauter. mais j'étais silencieusement absorbée dans mes pensées : je m'étonnais d'être sans joie, d'être si grave, si profondément

émue. Charles, lui, m'avait surtout paru gai, charmant. Il y avait eu du jeu dans la manière dont il m'avait saisie et embrassée. Et c'était pourquoi je ne lui avais pas rendu son baiser. J'étais trop simple et trop spontanée pour avoir près de lui de la timidité; mais j'aurais voulu unir mes lèvres aux siennes dans je ne sais quel grave silence et lui faire don, dans une lente et farouche caresse, de toute mon âme amoureuse, de tout mon émoi, de tout mon tourment.

Les braises roses croulaient dans le foyer ardent. Quand l'une d'elles roulait sur le marbre, devant la cheminée, avec les pincettes je la reposais dans l'âtre, et je restais courbée à tisonner ce feu mourant, et à attiser dans mon esprit un feu naissant d'espoirs et de doutes...

— Eh bien, Laurette! — gronda la voix jupitérienne de Pascal Flammeur; — pourquoi cet œil sombre?

— Et où avez-vous jamais vu, mon ami, — dit la voix de pigeonne de madame La Charmotte, — qu'à dix-sept ans on ait l'air joyeux quand on rêve? La jeunesse est gaie dans les rares instants où elle ne pense à rien. Dès qu'elle pense à quelque chose, elle est triste. L'avenir, Pascal, c'est si effrayant!... et un peu de passé, c'est déjà, parfois, si douloureux!

Mais Pascal, sans répondre, allumait sa pipe.

Le lendemain, dès le matin, j'attendis cinq heures avec impatience... Dès trois heures, on sonna. Et Agnès entra dans ma chambre. Elle avait une physionomie bizarre et contrainte que je ne lui avais encore jamais vue.

Elle était plus blonde, plus frêle, plus délicieuse que jamais dans les sombres fourrures qui contrastaient avec sa beauté toute d'or et de nacre. Elle ne m'embrassa pas. Sa bouche si rieuse était immobile et tirée. Elle me tendit ses deux mains; son manchon tomba. Elle marcha dessus pour me dire, tout contre ma figure :

— Laurette, je veux te parler... sans personne... Je t'en prie... écoute-moi.

— Qu'est-ce qu'il y a?... (Et, avec un peu d'effroi, je ramassai le manchon et le posai sur une chaise.) Tu peux raconter tout ce que tu voudras : ma Charmotte est chez sa couturière, Nanon coud dans la salle à manger.

— Laurette! il ne faut pas que tu épouses Charles Mérelle.

Je n'eus pas le temps, dans la stupeur où me plongea cette parole, de lui demander :

— Comment sais-tu déjà?...

Elle continuait avec fièvre, et, s'enhardissant :

— Il ne le faut pas! il ne le faut pas! S'il t'épouse, je te haïrai... Non, je ne te haïrai pas, mais je ne pourrai plus le voir, je ne pourrai plus l'aimer!... Oh! cela ne se peut pas!... Écoute-moi, Laurette, oh! Laurette, il est mon amant... comprends-tu?... mon amant!... Et il veut t'épouser!... Ne crois pas qu'il ne m'aime plus. Il t'aime aussi, et différemment, voilà tout, et il a la tête perdue, et il ne sait plus lui-même ce qu'il souhaite davantage. Ou plutôt si, il le sait... ce qu'il désire, c'est ce qu'il n'a pas encore eu... donc, c'est toi! C'est toi! et alors il t'épouse... Mais moi, que vais-je devenir?... Réponds! Car je l'aime, moi... et les femmes aiment *après* comme l'homme les aime *avant*... Moi, je l'aime à en être folle... Oui... depuis le printemps dernier... ah! je le sais, c'est mal! Il est possible que ce soit très mal; mais je m'en moque... Ai-je épousé mon mari pour l'aimer? Non, n'est-ce pas? Alors il faut bien que j'aime quelqu'un!... Oh! réponds-moi! dis-moi que tu ne m'en veux pas! Dis-moi que j'ai raison, Laurette, de t'avoir tout avoué!... Songe donc! hier, à six heures, il est arrivé à notre rendez-vous, d'ailleurs en retard, et il m'a dit, comme si c'était tout naturel, tout simple : « Ma pauvre chérie, il faut nous dire adieu, rester de bons amis... et cela me fait bien de la peine, mais que veux-tu? mieux vaut nous séparer... » Tout de suite, j'ai pressenti la vérité; je lui ai crié : « Oh! tu épouses Laurette! — Mais oui! m'a-t-il répondu, et, dans ces conditions, je ne peux pourtant pas vous avoir toutes les deux... »

— C'est encore honnête de sa part, cela! — ai-je dit seulement, d'un air morne.

— Oh! comme tu me regardes!... comme tu me méprises, Laurette!

— Te mépriser?... oh non! Agnès, oh non!... tu sembles avoir trop de chagrin pour que je te méprise.

Alors, comme je lui parlais avec beaucoup de douceur, elle fondit en larmes et vint se blottir à mes pieds.

— Ma Laurette, mon amie! tu ne peux pas bien comprendre! car tu n'as pas senti ton cœur contre son cœur... Ah! je ne devrais pas te dire ces choses... Mais, sans les connaître, tu les pressens, tu les devines, n'est-ce pas? On ne t'a pas élevée dans l'ignorance de la vie... Et puis, d'ailleurs, je suis folle, folle, moi aussi, j'ai la tête perdue... Toute la nuit, je pensais : « Alors, ce sera Laurette qu'il aimera!... Laurette! Laurette!... Il lui dira comme à moi, avec la même voix, le même geste : « Ma petite chérie... » C'est à elle qu'il murmurera : « Que je t'aime, mon doux amour!... »

Et je tressaillis, car hier j'avais entendu ces mots, ces mêmes mots!

Elle pleurait, à mains jointes, le front dans ma robe.

— Agnès, Agnès! — balbutiai-je, — aurais-je cru que tu pouvais aimer autant?

— Oui, je l'aime, je l'aime, et, par moments, je le hais!... Je le haïssais hier, et il me le rendait bien. Nous nous sommes dit des choses affreuses. Je lui ai reproché sa conduite de cet été, à Saint-Cloud : il te faisait la cour dans la journée, et, la nuit, quand mon mari n'était pas là, il venait me rejoindre...

— Assez, assez!... tais-toi!... (Je m'étais levée avec tant de brusquerie qu'Agnès, appuyée à mes genoux, tomba presque sur le tapis...) Assez, assez!... Va-t'en, garde-le! garde-le bien! car une autre pourrait, à son tour, te le prendre...

— Oh! — supplia-t-elle, — ne me déteste pas!... Songe que je te sauve peut-être! Vois sa perfidie... son inconscience, sa légèreté...

— Tu es pareille à lui! — dis-je cruellement. — Perfide, inconsciente, légère, ne l'es-tu pas?... n'es-tu pas menteuse? n'es-tu pas fourbe?... Oh! pardonne, Agnès : je souffre aussi, moi, maintenant.

Je l'aidai à se redresser. Elle se cramponna à mes épaules et me regarda dans les yeux :

— Que vas-tu dire à Charles tout à l'heure?

— Que tu sors d'ici, que tu m'as parlé, que je ne l'épouserai jamais.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! il va m'en vouloir, me faire une scène! Invente n'importe quoi, mais qu'il ne sache pas cela.

— Je ne peux rien lui dire d'autre, puisque hier je lui avais répondu oui.

— Comme tu voudras!... c'est bien... comme tu voudras... mais qu'il me reste... et pardonne-moi.

— Qu'ai-je à te pardonner? C'est le droit de chacun, d'aimer.

— Mais pardonne-moi de t'avoir fait venir à Saint-Cloud pour que mon mari me permît d'y faire venir aussi Charles... pardonne-moi!... c'est indigne... j'avais bien vu qu'il te plaisait... que tu l'aimais presque... mais j'étais affolée, ahurie d'amour, je ne savais plus ce que je faisais...

Pendant qu'elle parlait, je songeais à la jeunesse si mélancolique, au si long regret de ma mère. Je regardais, dans un rayon de clair soleil, le minois d'Agnès défiguré par les larmes, — sans doute des larmes sincères. — Si j'avais épousé Charles Mérelle, aurait-elle souffert autant que ma mère avait jadis souffert? Je ne pouvais le croire, mais lui infliger cela me semblait aussi impossible qu'il lui avait paru facile, à elle, de me l'infliger.

— Agnès, mon amie, avant d'aimer Charles Mérelle, je t'aimais, toi; avant l'amour, il y a eu l'amitié... Oh! pouvais-je croire l'amour si faux, l'amitié si incertaine?... Agnès, que me reste-t-il?

— Tu doutes de mon amitié! — s'écria-t-elle avec un égoïsme parfait.

— Pourtant, Agnès, tu ne quitteras pas Charles?

— Mais... si je voulais le quitter, que serais-je venue te demander?

— Tu aurais pu vouloir m'éclairer sur la valeur morale de l'homme que j'aimais... S'il avait été pour une autre ce qu'il est pour toi, et que tu l'eusses su, m'en aurais-tu avertie?

— Peut-être...

— M'aurais-tu dissuadée de l'épouser?

— Mais... non! — dit-elle naïvement.

— Donc ce que tu as fait aujourd'hui, tu l'as fait pour toi, et non pour moi... Est-ce de l'amitié, petite Agnès?

— Enfin, Laurette! — dit-elle indignée, — dans ma situation, qu'aurais-tu fait?

— Si j'avais été sûre que mon amie aimât et fût aimée, j'aurais laissé le mariage s'accomplir. J'aurais pu regretter cet homme toute ma vie, mais je ne me serais pas cru le droit de

détruire, non seulement son bonheur à lui, mais encore celui d'une jeune fille innocente, à laquelle j'aurais voulu conserver toute son illusion.

— Tu m'en veux? — dit-elle languissamment.

Et, avec naturel, devant le miroir, elle se tamponnait les yeux et se poudrait le visage.

— Non! non! mais, je t'en prie, va-t'en, Agnès. Je suis bien nerveuse. Laisse-moi quelque courage pour l'entretien que je dois avoir avec... avec ton amant.

A ce mot, elle eut un regard peureux, puis elle se jeta dans mes bras et me parut si sincèrement reconnaissante que je ne savais plus, après son départ, si je la chérissais ou si je la maudissais.

Un bouquet de violettes gisait à terre : il était tombé du corsage d'Agnès. Je ramassai machinalement ce bouquet et je le posai sur une table à coiffer.... Combien de temps restai-je debout appuyée à cette table? A quelle heure Agnès était-elle partie? J'étais encore là, toute droite, la main sur ce bouquet, quand Charles Mérelle arriva. Nanon l'avait fait entrer au salon, et, comme la porte qui donnait dans ma chambre était ouverte, il m'avait vue et était venu tout de suite à moi.

Je l'aimais, en cet instant, avec une violence singulière : le désespoir, la jalousie, la colère avaient donné à cette pure tendresse, si jeune en sa sécurité, une intensité soudaine. Ah! comme je l'aimais, alors que je voulais le haïr, fermement résolue à renoncer à lui pour toujours! Ce soir-là, j'ai vraiment compris en une fois tout ce que l'amour peut mélanger, dans une âme, de contradictions et de fureurs. J'ai compris que l'amour a la puissance dévastatrice et la beauté redoutable des tempêtes. Un tourbillon irrésistible va chercher au fond de nous nos sentiments les plus secrets, les plus divers, pour les arracher, comme des feuilles, des branches, les emporter avec des cailloux, des fleurs, des fruits, les rouler dans la boue, les noyer dans des torrents, faire enfin de tout ce qui fut de la vie, une mort confuse, de tout ce qui fut de la beauté, de la force, quelque chose d'indistinct et d'anéanti.

Et, en effet, j'étais muette, frémissante, cramponnée au bord de cette table comme pour résister à la bourrasque, pour faire face au vent d'orage.

Charles me dit :

— Qu'avez-vous, Laurette?

Je balbutiai :

— Je n'ai rien.

Et, faible, éperdue, j'allai tomber plutôt que je ne m'assis dans le fauteuil où j'étais assise tout à l'heure, Agnès à mes pieds. Le souvenir de la scène qui venait de se passer là me redonna un peu de courage. Ma voix s'affermit :

— Agnès sort d'ici... (Charles se troubla visiblement.) Elle m'a dit... elle m'a dit que vous l'aimiez, qu'elle vous aimait, que par conséquent notre mariage était impossible... et je suis de son avis.

— Notre mariage!... impossible?... Laurette, écoutez-moi... Je suis coupable peut-être; j'ai eu un goût fugitif pour madame Hurdet... mais vous, vous, je vous aime, Laurette chérie!... Voyons! tâchez de me comprendre... Il n'est pas un jeune homme qui avant de se marier n'ait eu... des aventures... n'ait plus ou moins « flirté » avec des jeunes femmes... Cela n'empêche pas d'apporter à sa fiancée un amour fervent, un amour sincère... Laurette, ce n'est pas la même chose, ma petite chérie... ne m'en veuillez pas, excusez-moi!

— Il m'est bien difficile de m'expliquer cela. Que voulez-vous? je suis jeune... je viens d'avoir dix-huit ans... et je n'ai pas l'expérience de la vie... Peut-être avez-vous raison, mais cela n'empêche pas que notre mariage ne soit absolument rompu, absolument!

— Mais pourtant vous m'aimez, Laurette, et je vous aime!

— Je ne sais plus s'il est vrai que vous m'aimiez, mais je ne sais que trop à quel point je vous aime.

Et ma voix tremblait de larmes.

Il saisit mes mains, et se pencha pour les baiser. Je regardai sa chère tête, ses cheveux blonds; j'étais pénétrée jusqu'au cœur par l'expression d'ardeur câline de ses yeux levés vers les miens... Oh! que n'avais-je continué à tout ignorer!... Que le mensonge me paraissait pieux et pitoyable! Pourquoi mon amie, mon amie imprudente, m'avait-elle découvert la vérité?

— Je te jure! je te jure! — disait Charles, la bouche près de mes genoux, — je te jure que je ne l'ai pas aimée... Du désir, de l'entraînement, voilà ce que j'éprouvais pour elle... Tous

les hommes absoudraient ce que tu ne peux comprendre peut-être très bien... Tandis que toi, je t'aime... je t'aime de tout mon cœur, je ne veux pas renoncer à toi... Comprends-tu cela, au moins? le sens-tu, mon doux amour?

Ces derniers mots me furent physiquement insoutenables. Je dégageai mes mains qu'il tenait. Je lui dis :

— Oui... oui... Mais ce que je comprends aussi, c'est que vous me direz, pour me prouver un amour différent, les mêmes phrases caressantes... vous m'entourerez des mêmes bras... vous... Oh! non, non, voyez-vous, il ne fallait pas aimer mon amie, ou il ne fallait pas que je le sache : je ne peux pas... je ne peux plus... je ne peux plus vous épouser.

— Mais, mon enfant, c'est de la jalousie, donc c'est de l'amour encore, ce que tu éprouves!... Ne sois pas orgueilleuse, ne sois pas inflexible, ma Laurette... ne détruis pas nos deux vies, ma petite aimée... Tu es nerveuse! il faut te calmer, réfléchir; après, tu jugeras mieux de ce que tu veux faire.

— « Nerveuse »?... vous appelez cela ainsi?... Je suis désespérée, plus malheureuse que je ne croyais possible de l'être, et vous dites que je suis nerveuse, simplement!

— Je me suis mal exprimé... Oh! Laurette, regarde-moi! Je suis à tes pieds, je te supplie, je t'adore!... Ne me désole pas ainsi! Cette femme que je méprise et que je n'ai jamais aimée n'en vaut pas la peine...

Je le repoussai avec une sorte de dégoût :

— C'est donc cela, l'amour, la joyeuse tendresse, l'attrait mystérieux qui doit unir les vivants!... Parce que vous n'avez plus pour Agnès ce goût curieux, parce que vous avez mordu dans le fruit tentant, vous le rejetez loin de vous!... O lâche, égoïste! vous en souciez-vous, qu'elle vous aime encore? ou qu'elle souffre, elle? Non, vous êtes tout entier à votre désir nouveau, que vous décorez d'un autre nom et qui n'est peut-être pas moins éphémère!... De même que vous me dites aussi : « Ma petite chérie... mon doux amour... », vous lui avez dit autrefois, sans doute : « Ne me désole pas... comprends-moi... je t'aime... je t'adore... » Et après moi, après elle, c'est à une autre que vous le direz, c'est une autre que vous supplierez!... Mais tout à l'heure, à cette même place, elle était là, contre moi, la joue sur ma robe, cette femme vers laquelle vous

couriez hier... hier! après que vous m'aviez dit être « si heureux qu'il fallait que vous fussiez seul... » Et, avant de lui expliquer la nécessité de votre séparation, avant d'échanger avec elle de mauvaises paroles, je suis sûre que vous l'avez prise contre vous, embrassée, étreinte!... A quoi bon mentir? à quoi bon?... Le voilà, l'amour que vous m'offrez! Oh! je n'en veux pas! Je n'en veux pas! Moi, je veux être mieux aimée!

Et, tordant mes mains, je fondis en pleurs.

— Il est impossible, — dit-il d'un air malheureux, — il est impossible pourtant de t'aimer, Laurette, plus que je ne t'aime...

— Alors, je ne veux que l'impossible!... Et cet amour dans lequel vous vous complaisiez, cet été, pendant que vous amusait l'amour d'une autre, cet amour... reportez-le-lui, à elle!

— Elle? je la déteste, à présent.

— Vous la détestez!... Et elle me conjurait avec des sanglots de ne pas vous prendre à elle, de ne pas vous arracher de ses bras... Elle vous aime, elle!...

Peu à peu, je me sentais plus calme. Résolument, je me levai et je lui dis :

— Adieu... Je ne vous en veux pas... à elle non plus... Ne l'abandonnez pas. Ne la rendez pas malheureuse. Même si vous la quittez, je ne vous épouserai jamais.

— Mais, Laurette, je t'aime...

— Et de quel droit me tutoyez-vous? — dis-je avec impatience.

— Eh bien, je vous laisse... mais je reviendrai.

— Oh! ne revenez point!

A ce cri, qui révélait ma faiblesse, ce jeune homme eut dans les yeux une lueur de triomphe, et, malgré moi, il me saisit entre ses bras. Je me débattis, mais il réussit à couvrir de baisers mes joues mouillées de larmes... Je respirais son parfum, qui m'était déjà familier... Un instant, je me vis vaincue. Oh! pardonner! oublier! avouer : « Oui, je te méprise, je te crains, mais je t'aime. Emprisonne-moi! garde-moi! malgré moi!... » Oui, je sentis ces humiliantes paroles monter jusqu'à mes lèvres... Oh! je l'aimais!...

Mais, tout à coup, de mes doigts crispés s'échappa le bouquet de violettes qui avait orné le corsage d'Agnès... Je la

revis désespérée, d'un désespoir d'autant plus touchant qu'elle paraissait moins faite pour en être atteinte, je revis ses pleurs, j'entendis sa pauvre voix entrecoupée qui m'apprenait des choses cruelles... Mais elle était sincère. Au lieu que lui, ce jeune homme qui me pressait contre lui, ne se mentait-il pas à lui-même? De cette femme qu'il a poursuivie, convoitée, qui est jeune, qui est belle, il dit : « Je la déteste, je la méprise, je ne l'ai jamais aimée... » Il s'imagine qu'il a pour moi un vif amour, parce que je suis en ce moment la plus difficile à conquérir... Après... après, il ira vers une autre... il lui dira : « Laurette?... n'en soyez pas jalouse! je n'ai pour elle qu'une paisible affection... c'est une habitude, voilà tout!... »

Je parvins enfin à me dégager de son étreinte, et, lui montrant à terre le bouquet tombé :

— Ramassez-le, Charles : il est à elle. Rapportez-le-lui...

Il sentit que, pour ce jour-là, la partie était perdue. Il n'insista pas. Mais il marcha sur le bouquet de violettes; il les piétina avec une sorte de rage, et, me lançant un regard de défi, il sortit.

Ma Charmotte me trouva presque évanouie, les dents serrées, dans un morne accablement. Elle me ranima. Je lui contai tout.

A ma grande surprise, ma Charmotte essaya d'excuser Charles.

— Les jeunes gens sont tous les mêmes, — dit-elle; — ils sont inconscients, et, à force de vouloir s'amuser, ils finissent par se trouver dans des situations compliquées... Il faut un peu plus d'indulgence, ma chérie. Si Charles t'aime vraiment, ce que je crois, tâche de lui pardonner et puis... épouse-le...

— Mais, ma Charmotte! si je lui en veux, ce n'est pas d'avoir aimé quelqu'un avant moi, en même temps que moi, mais c'est d'avoir choisi Agnès, mon amie!

— Agnès est une petite horreur, — dit sentencieusement ma Charmotte, — elle ne mérite aucune pitié.

— Mais pourquoi? pourquoi?... Elle l'aime, elle souffre!

— Bah! dans un mois, elle aurait oublié.

— Mais moi, non!... Et tiens, ma Charmotte, parle-moi sincèrement, sans vouloir me consoler... si je persiste dans ma résolution, ne crois-tu pas que, de même, avant un mois,

Charles sera revenu à cette Agnès, qu'en ce moment il déteste et méprise?

— Hélas! — dit ma Charmotte après un silence, — hélas! ma chérie, je crains, en somme, que tu n'aies raison.

— Oui... j'ai raison... Et puis, ma Charmotte, si, ne me souciant pas du chagrin d'Agnès, j'épousais Charles et si elle en restait à jamais malheureuse, à jamais triste, à jamais inconsolable, elle faite pour ce qui est léger et joyeux, j'en aurais un remords sans fin!

— Étrange enfant! — dit ma vieille amie, — tu l'aimes donc, malgré tout, cette Agnès perfide!

— Eh bien, oui! je l'aime toujours, elle m'est toujours chère!... Elle est perfide, mais comme elle est blonde, involontairement! Son amitié, j'en ai connu la douceur avant d'aimer Charles Mérelle. Je ne veux pas lui causer sciemment une peine cruelle, même si cette peine ne doit être que passagère. Que veux-tu, ma Charmotte, je la hais un peu... mais je l'aime davantage.

— Mais cependant tu aimais Charles, ma petite?

— Hélas!

Et je détournai la tête pour cacher mes larmes.

— Et lui, — dit alors avec logique la bonne dame, — s'il t'aime, ce dont je suis sûre, il va souffrir aussi?

— Je l'espère bien! — dis-je sans hésiter; — mais il se consolera avec Agnès, puisque Agnès se contente du peu qu'il lui offre... Moi, je ne veux pas être aimée comme cela, ma Charmotte, je veux être aimée uniquement, profondément... et non pas « pour longtemps », comme il me l'avait promis, le monstre, mais pour toujours.

— « Pour longtemps »... il était sincère, ma chérie, peut-être plus que celui-là qui t'aurait dit : « toujours »!

— Sincère, oui... mais par prévoyance. Personne, évidemment, n'est maître de l'avenir. Au moment où l'on dit : « toujours... », on ne sait pas si la vie, plus tard, ne vous rendra pas parjure. Mais, si l'on croit, fût-ce une minute, à l'éternité de son serment, ce « toujours » n'aura pas menti, il aura tenu dans un bel instant...

Et je n'épousai pas Charles Mérelle.

VII

Ai-je eu tort? Qui sait si je n'aurais pas très agréablement vécu auprès de ce charmant garçon, qui n'était au fond ni méchant ni traître. Il fallait seulement dire à Agnès : « Ce n'est rien... ça n'a pas d'importance... Console-toi et ne m'empêche pas d'être heureuse... » Et tout se serait arrangé peu à peu pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais, à dix-huit ans, on veut tout. La vie paraît un festin : va-t-on le commencer par des miettes? On veut tout. On est faible, mais orgueilleuse : si l'on ne peut avoir tout l'amour, on préfère se détourner de lui. Lorsque, follement, on convoite un astre, on ne se contente pas d'un rayon. On désire le jardin tout entier, et non pas une fleur. Oh! plus tard, bien plus tard, on est plus humble, on est plus sage; on se satisfait parfois d'une seule corolle à demi effeuillée, d'un pétale, d'un parfum, d'un coin de ciel bleu entre deux orages.

Ce que j'avais prévu était arrivé, sans doute; Agnès ne me fit plus de confidences. Charles, déçu, fort mécontent de l'insuccès des nouvelles démarches qu'il fit auprès de madame La Charmotte, irrité de se voir rendre non décachetées les lettres qu'il m'écrivait, — Charles avait dû se réconcilier avec Agnès, car je ne les revis guère que par hasard l'un et l'autre, et leur air d'embarras montrait alors assez qu'ils me rencontraient fortuitement et sans plaisir. J'étais donc à la fois frustrée de mon amitié la plus vive et de mon espoir le plus cher. Je vécus dans le désenchantement, la résignation, la tristesse.

Dès le soir où Charles était sorti de ma chambre en piétinant sur son seuil de mourantes violettes, j'étais restée flétrie et blessée, comme si j'avais été l'une de ces fleurs.

Dès ce soir-là, tout me parut changé, morne, étrange. Le logis de madame La Charmotte me fut moins hospitalier; les soies à ramages me semblèrent ternies; les lampes éclairèrent moins; le soleil ne réchauffa plus le salon moins clair; les feux furent sans ardeur et sans joie, les bouquets sans grâce et sans arome. Tout renouvelait ma tristesse : je sanglotais en écoutant, par un jour d'hiver, un orgue de Barbarie nasillard jouer sous

les fenêtres quelque impitoyable rengaine. Des moineaux pépiant sur le balcon, par des matins gelés, et picorant le pain que leur émiettait ma Charmotte, contribuaient à ma mélancolie; une corne de tramway qui sonnait au loin, et arrivait jusqu'à moi malgré les rideaux clos, me désespérait. Un cri de marchand parisien, modulé, traîné, repris, perçant ou grave et qui, de bonne heure, me réveillait, me navrait encore davantage. Et quand je ne dormais pas et que j'entendais passer lourdement, dans la nuit, les charrettes des maraîchers qui se dirigeaient vers les Halles, leur bruit, leurs cahots, leur roulement puissant m'écrasaient : je me sentais sous des roues invisibles; j'étais toute petite, épouvantée, sous de grandes roues inévitables.

Madame La Charmotte et Pascal firent tout ce qu'ils purent pour m'arracher à cette léthargie. Je ne voulais pas être consolée. Je me complaisais dans mon amertume et dans ma douleur. Je me persuadais que tout au monde était vain, menteur et fourbe. Je savais déjà que tout est un leurre, que ce qu'on croit tenir échappe à l'étreinte, que le bonheur nous trahit avant d'être éclos, que l'amitié trompe, et qu'il n'est rien de certain que la solitude, la mélancolie et la mort.

Je fus inutilement entourée par des jeunes gens agréables, et qui ne demandaient qu'à me plaire. J'en avais peur; ils ne m'inspiraient aucune sympathie; je les évitais. Sans doute, tout en me regardant avec des yeux déjà très aimables, pensaient-ils à la charmante personne qui les attendait ou qu'ils venaient de quitter.

Madame La Charmotte me fit prendre des leçons de chant, Pascal m'emmena chez les libraires, me promena le long des quais. Ce fut à cause de lui que je commençai à aimer avec passion les rives de la Seine. Que de couchers de soleil n'avons-nous pas admirés tous les deux! Il ne me disait rien, méditant quelque poème, cherchant quelque rime. Moi, je rêvais, j'essayais d'oublier par la contemplation d'un nuage, d'un reflet dans l'eau, d'une branche finement dépouillée, que j'existais et que, moi aussi, j'étais éphémère, changeante, frémissante et sombre.

Dans des boutiques de libraire où il m'entraînait, Pascal parlait pendant des heures avec le maître du lieu. Un, surtout, un

petit vieux à lunettes, à calotte, à dos rond, à mains sales et à pantoufles de feutre, me plaisait. Pendant que Pascal feuilletait vingt livres précieux ou cent bouquins dédaignés, le vieux me mettait entre les mains de belles reliures, lisses ou grenues, me montrait des gravures amusantes, me confiait une splendide botanique très ancienne aux planches nombreuses, dessinées et peintes de façon naïve et qui me ravissaient. J'apprenais les noms étranges des plantes. Je m'en délectais. Y avait-il parmi toutes ces herbes, toutes ces feuilles, ces fleurs, une tige au suc merveilleux, celle qui compose un breuvage magique et donne l'oubli, le bonheur?

Nous allions dans les musées. J'eus mes favoris parmi les portraits. Je voulus me persuader que j'étais amoureuse d'un jeune homme blond, à la lèvre rouge, à l'œil pensif, aux doigts pâles. Puis il m'arriva de penser qu'il avait peut-être eu quantité de bonnes amies et leur avait fait beaucoup de chagrin, et je ne le considérai plus qu'avec rancune.

Par un jour froid et pluvieux, nous allâmes au Conservatoire des Arts et Métiers, et je vis toute la collection des instruments de musique. D'abord cela me charma, puis je m'attristai par degrés. Je comparai entre eux ces bois couleur de cheveux châtains, ces violes, ces violons, ces violoncelles aux teintes d'insectes, aux ventres bombés : une guitare incrustée de nacre me rappela la sérénade que m'avait chantée Agnès, une nuit d'août; et le spleen s'emparait de plus en plus de mon esprit... Pascal allait de vitrine en vitrine, distrait, tout à ses pensées, sans s'occuper de moi. Et moi, je songeais; je songeais à toutes les mains qui avaient su tirer de ces instruments des sons mélodieux, à tous les souffles qui avaient modulé des arpèges aigus sur ces hautbois. Il me semblait que des spectres échappés de certains contes d'Hoffmann rôdaient autour de ces choses qui ont une âme. L'un disait : « Quand j'ai joué sur ce violon, il me semblait que l'archet me déchirait le cœur; j'étais plus désespéré que jamais... » Et l'autre : « Quand je fis frémir ce violoncelle, son chant me pénétrait jusqu'aux entrailles, car j'étais repoussé par celle que j'aimais... » Et : « Quand mes doigts erraient sur cette viole, — disait l'ombre d'une musicienne, — mon cœur se brisait, mes pleurs coulaient sur les cordes, car j'attendais toujours mon amant qui ne venait pas... » Et :

« Quand je soufflais légèrement dans cette flûte claire, dans ce « hautbois d'amour » au nom charmant, j'étais un vieillard désabusé de toutes les joies terrestres et je pouvais me réjouir par des gammes, des trilles, des airs dansants, puisque j'avais versé toutes mes larmes et que la mort allait bientôt me fermer les yeux, et arrêter mon haleine harmonieuse dans ma gorge serrée... » Et tous, tous, je croyais les voir flotter dans la salle assombrie, tous ceux qui cherchèrent des consolations ou des rêves dans les flancs creux des instruments sonores... Je croyais, dans le ruissellement de la pluie, entendre leurs voix confondues : « Maintenant, c'est nous qui dans le vent faisons frissonner les roseaux, bruire les feuillages, vibrer les rayons, et toujours nous cherchons à exprimer, mais en vain, notre peine éternelle... »

— Pascal, allons-nous-en! Oh! Pascal! tout cela me fait peur!

— Si tu veux, — dit-il patiemment, — allons-nous-en. D'ailleurs cette visite a assez duré. Pourtant il est agréable de voir ces démons réduits au silence... Ah! ils t'effraient! Je le comprends. Cette basse est un sorcier à gros ventre, ce théorbe est un magicien, ce luth est un elfe. Ils sont impressionnants, vraiment, quand ils se taisent... Comme ils savent des choses!... Ah! ah! on aurait beau supplier cette flûte : « Mademoiselle, je vous en prie, chantez-nous quelque romance... » Elle est sourde, elle est muette... Ah! tu en as peur! j'en suis bien aise. C'est que tu as le sens du mystère. Il n'y a que les imbéciles qui n'ont peur de rien.

Le gardien nous prit pour deux fous...

Mais, dans nos courses errantes, nos visites variées à tant d'objets, de statues, de tableaux, ce qui me fut le plus salutaire fut une heure devant les tanagras du Louvre. Je fus enchantée par leurs petites grâces, leurs attitudes naturelles, leur charme séculaire. Tout le goût que j'avais toujours eu pour manier la glaise se réveilla soudain. Je ne fus plus la même, ma tristesse fut moins âpre, et je passai des jours et des jours à pétrir de la matière informe et à espérer que j'en tirerais peut-être, enfin, une parcelle de beauté.

Le printemps était revenu et les hirondelles criaient dans le ciel plus clair; le matin, par ma fenêtre ouverte, j'entendais

les cavaliers s'en aller au Bois. Les sabots des chevaux sonnaient allègrement sur les pavés de la rue. C'était déjà un bruit d'été. Les bruits ne se perçoivent pas pareillement quand l'air est froid, gelé, humide ou ouaté de brume : ces trots résonnaient dans un air tiède et sur un sol sec... Alors je me figurais que des centaures quittaient leurs antres hivernaux pour aller boire à quelque source, galoper sur une herbe nouvelle. Et je me levais vite pour m'essayer, dans la terre molle, à quelque inhabile ébauche de mon rêve. Avec amour, je modelais les torses humains, les croupes chevalines, je tordais les chevelures des centauresses... Mais j'abandonnais mon œuvre, désappointée par la réalisation imparfaite de ce que j'avais conçu... Pascal m'encourageait pourtant. Il disait :

— Ce n'est pas mal du tout... Elle a du don... et de l'imagination... mais elle ne sait rien... L'envoyer à un atelier, ça vous épouvante, hein, madame La Charmotte?... Et puis pourquoi faire?... nous avons là Saint-Hélier, ce brave Saint-Hélier. Il sera ravi de s'occuper de Laurette...

En effet, M. Saint-Hélier, qui était très assidu chez Pascal et surtout chez madame La Charmotte, voulut bien s'intéresser à moi, et il me donna des leçons.

Il me permit d'aller à son atelier le matin. La présence du modèle rendait cela très convenable, et M. Saint-Hélier habitait avec deux vieilles sœurs, beaucoup plus âgées que lui.

Du reste il me faisait l'effet de pouvoir être mon père. Il avait beaucoup de cheveux et une épaisse barbe grisonnante, une tête débonnaire, le regard vif. Il était grand, corpulent, et rien n'égalait l'adresse puissante de ses larges mains. J'étais pénétrée de respect pour lui, d'admiration pour son talent, de reconnaissance pour la bonté qu'il me témoignait. Quelquefois, après avoir examiné une de mes petites figurines, il semblait l'écraser d'un coup de pouce... ensuite il se reculait et clignait un œil content, car il lui avait donné je ne sais quelle vie, je ne sais quelle beauté...

Je partais seule, de bonne heure. Certains jours, il flottait sur Paris une brume qu'un soleil voilé promettait de dissiper bientôt. Tout était frais, gris et rose, et je prenais le chemin de Montmartre. Les rues fleuraient le café au lait, la violette et le brouillard. Dans le tramway, les paniers des servantes

répandaient une odeur de légumes crus. Toute menue, avec ma jupe courte, les cheveux tordus sous ma toque ailée, un peu de fard posé par le vent à mes joues pâles, je montais à pied la rue Lepic. Je croisais des ouvrières qui dégringolaient en riant la côte et de jeunes personnes en peignoir, qui, débraillées, un filet à la main, allaient aux provisions. J'arrivais à l'atelier, et, pendant de longues heures, je ne songeais plus à moi ni à personne : je travaillais, je regardais travailler. Les modèles nus étaient quelquefois des femmes vraiment belles, mais leur vulgarité d'attitudes me choquait. Saint-Hélier n'y prenait pas garde, il me disait :

— Essayez de dessiner ce dos creusé, cette nuque renversée... Non, ce n'est pas cela... voyez!...

Alors, en quelques traits d'une sûreté tranquille, il captait le mouvement, éternisait le geste, et me découvrait ainsi ce qu'il y a de beauté dans toute chose, dans la plus chétive forme humaine... La beauté n'éclate pas toujours aux yeux comme un diamant taillé, n'éblouit pas; il faut souvent la dépouiller de sa gangue, la polir... mais elle est.

Depuis ma rupture avec Agnès et Charles, je n'avais plus aimé les fleurs, et surtout j'avais la haine des violettes. Un matin, où le ton du ciel et la douceur de l'atmosphère me plaisaient plus particulièrement, un camelot très jeune, avec une jolie figure et une cigarette pendante au coin de la lèvre, arrêta devant moi sa charrette pleine de bouquets.

C'était un amoncellement de pétales violets et mauves, ou presque noirs, ou bleus. De cette jonchée fraîche et mouillée s'exhalait une senteur printanière. Malgré moi, je la respirai.

— Étrennez-moi, — dit-il; — ça me portera chance...

Il me tendait une grosse botte serrée dans le manteau de ses feuilles en cœur, délicatement velues.

— Je n'ai pas d'argent, — lui dis-je, — je n'ai que deux sous.

— Prenez-les tout de même, la jolie fille!... vous m'obligerez!

Je regardais avec incertitude le visage farceur, aux doux yeux un peu « voyous », de cet aimable marchand, et la touffe sombre où se pressaient les unes contre les autres les petites fleurs mystérieuses qui ont la forme de bonnets de nains.

Il me mit entre les mains la botte odorante :

— Prenez-les... je vous les donne... pour me porter chance!

J'acceptai : je ne pouvais refuser sans offense ce présent fait avec tant de grâce.

— Oh! merci, merci! comme elles sont belles! comme elles sentent bon!

— C'est que — dit-il fièrement — c'est de la vraie violette de Paris.

Et, ôtant sa casquette usée, il me salua fort galamment.

Je me retournai pour lui sourire et fixai le gros bouquet à ma jaquette. Ah! qu'elles embaumaient, ces violettes! Leur parfum me pénétrait délicieusement : je me réconciliais avec elles, avec la vie. Je compris qu'il n'y a pas que l'amour au monde, mais aussi l'amitié, qui n'est pas toujours mensongère, la tendresse dont les êtres nous entourent, la sympathie soudaine de ceux que réjouit notre jeunesse, le travail, la paix, la nature... la nature qui nous offre toutes ses fleurs...

Et, depuis lors, j'ai presque toujours mis un bouquet à mon corsage...

Voici Nanon. D'autorité, elle m'ordonne de ne plus écrire :

— Encore des gribouilleries!... Finissez votre page! et je vous ôte papier, encre, plume : c'est l'heure de dîner.

En effet, elle apporte une table couverte d'un napperon brodé. Elle pose au millieu un vase de cristal rempli de roses et arrange un petit couvert.

C'est une dînette pour vieille poupée.

VIII

Je continue mes « gribouilleries ».

Par un matin tiède et nuageux de mai, je trouvai Saint-Hélier, à mon grand étonnement, sans modèle et ne travaillant pas. Il se promenait de long en large, ainsi qu'un sympathique éléphant.

Par les baies vitrées de l'atelier immense, on voyait des toits, des toits... des toits d'ardoise grise ou bleue, dont quelques-uns avaient des luisants et des nuances de plumes de pigeons. De hautes cheminées d'usine en brique rouge et

noirâtre attristaient malheureusement le regard. Et, au-dessus, dans le ciel printanier, passaient des nuages rapides, et d'autres nuages, et encore des nuages...

Saint-Hélier vint à moi :

— Mademoiselle Laurette, le modèle nous a plaqués. Tant pis! On aura vacance. J'ai envie de me reposer. D'abord il faut que je vous dise que monsieur de N... a vu hier ici votre statuette : *Écho pleurant Narcisse*, et qu'il veut vous l'acheter. Il en est toqué. Fixez votre prix. Il est riche. Si on lui demandait cinq cents francs?...

— Oh! — dis-je avec ravissement.

Oui, ravissement... Certes j'étais sans âpreté, et les soucis d'argent étaient généralement absents de ma tête rêveuse. Mais cette grosse somme, car pour moi c'en était une, serait de l'argent gagné par moi. Gagné!... gagné!... Je sautais de joie. Il y a un tel plaisir pour une très jeune fille, à se dire fièrement : « J'ai gagné de l'argent, oui! avec ces deux petites mains-là! »

— Vous voilà contente! (Et il sourit dans sa grande barbe.) Mais ne vous imaginez pas que c'est toujours aussi facile que ça de bien terminer quelque chose, et de caser son ouvrage avantageusement. Je ne veux pas vous décourager, mais pas trop vous encourager non plus. Il faut beaucoup et toujours travailler; et quelquefois on rate, ou bien encore on réussit... et on ne vend pas. Mais cette petite terre cuite là (et il désignait mon *Écho*), c'est plein de grâce, ça a je ne sais quoi...

— Comme vous êtes bon pour moi! — dis-je, vraiment touchée.

— C'est vrai : je me sens de la bonté, de la tendre bonté pour vous. Vous êtes si gosse!... et, en même temps, un si brave petit travailleur!... Réellement, vous méritiez qu'on vous récompense...

Il semblait avoir encore autre chose à dire, mais il fut saisi par un subit accès de timidité et alla s'accouder à la fenêtre. Je le suivis.

— Regardez les nuages, petite fille, regardez : n'avez-vous pas les doigts qui vous démangent, l'envie de les arrêter, d'achever les ébauches qu'ils nous montrent, par hasard, en

filant?... Oh! le vent agit quelquefois en grand sculpteur avec les vapeurs de la terre... La terre... on nous laisse la pétrir, la modeler, nous; mais le vent se réserve les nuages, les beaux nuages... Voyez quel cygne vraiment divin, voyez quelle jambe auprès de lui s'allonge : sans doute, celle de Léda... Voyez quel groupe s'achèverait, se perfectionnerait peut-être, s'il ne se transformait trop vite, en passant... Oh! ce nuage gris et blanc, veiné comme un marbre!... qu'y distinguez-vous, mademoiselle Laurette? Moi, j'y vois un dos de femme couchée et une chevelure qui pend... Ah! si seulement je pouvais finir le corps de cette femme!... mais pfffttt!... c'est fini déjà... fini... place aux autres nuages!... Ces deux-là se rejoignent à la base, puis s'écartent, planent, s'élèvent...

— Et c'est le vol d'une *Victoire*...

— C'est exact, très exact!... ah! quelles magnifiques ailes!... Les voilà déjà effilochées, déplumées!... Maintenant, ce n'est plus qu'une longue quenouille qui perd sa laine.

— C'est si joli, une quenouille, monsieur Saint-Hélier!

— C'est l'emblème de la paix dans le ménage, du travail féminin au foyer... Vous ne songez donc jamais à vous marier, mademoiselle Laurette?

— Non, monsieur, jamais.

— A votre âge, c'est étrange!... à dix-huit ans, on a des amoureux.

Je me mis à rire pour ne pas répondre.

— Sapristi! on vous fait la cour, je le vois bien...

Et il me cita les noms de plusieurs jeunes gens, parmi lesquels deux ou trois vraiment gentils, qui tournaient autour de moi, aux réunions intimes de madame La Charmotte.

— Ils sont très aimables de faire attention à moi, — dis-je sincèrement; — mais moi, je ne songe pas à les épouser... Pourtant j'ai peut être tort de me montrer si difficile!... je suis pauvre, et ceux qui pensent à faire de moi leur femme sont bien désintéressés.

— Vous êtes pauvre?... avec ces yeux-là... et ces cheveux, et cette... cette ligne!... (Et mon maître et ami se recula et cligna de l'œil pour me contempler...) Et puis, — ajouta-t-il en riant, — vous gagnerez bientôt un argent fou.

— Oh! nous n'en sommes pas là!

Et je souris.

— Mais avouez-moi pourquoi ces jeunes gens ne vous conviennent pas comme maris... Ils ont de belles cravates, ils sont bien de leur personne; l'un est riche, l'autre a du talent; le troisième, des espérances... ils sont jeunes.

Et il soupira.

— Qu'importe la jeunesse! — dis-je pour moi-même.

Cela signifiait, au fond de mon cœur : « Il ne suffit pas d'être jeune pour être heureux et avoir une douce vie... » Mais cette parole imprudente lui parut avoir un autre sens. Il s'enhardit; il saisit ma main et il me fit cette question tout bas, dans sa vaste barbe :

— Ça vous serait donc égal d'avoir un vieux mari?

Et comme, muette, je baissais la tête, me demandant si ce n'était pas là une déclaration et m'en inquiétant beaucoup, il continua :

— Vous m'épouseriez, moi, par exemple, mademoiselle Laurette?

J'étais extrêmement embarrassée. J'avais pour lui un admiratif respect, de l'affection certes, de la confiance, de la gratitude aussi. Je ne voulais pas le peiner. Je ne savais pas du tout ce que je devais faire.

— Pourquoi ne répondez-vous pas, Laurette?... Vous ne voulez pas m'épouser?

— Je ne tiens pas à me marier, — dis-je timidement. — Votre demande me prend bien au dépourvu, me trouble, m'étonne. Laissez moi le temps d'y réfléchir.

— Tout de même (et il rayonnait), ce n'est pas « non »?... Réfléchissez donc, mais pas trop longtemps, car, pour le coup, je serais trop vieux... Ah! petite Laurette! si le résultat de vos réflexions était oui!... si c'est oui!... combien vous me rendrez heureux!

Depuis, j'ai bien souvent remarqué ceci : lorsqu'un homme très épris, vous exprime ses sentiments les plus sincères, il ne vous promet jamais qu'il s'emploiera à votre bonheur... mais toujours il parle de sa souffrance et mendie : « Ah! rendez-moi heureux, je vous en prie, heureux, heureux! »

Quand je rapportai cette conversation à ma Charmotte et à Pascal, elle me dit :

— C'est un très illustre sculpteur, brave homme... riche... dont tu vénères le talent... Mais il pourrait être ton père!

— Ce serait ridicule! — déclara Pascal. — Je veux te voir mariée à un jeune homme séduisant et élancé, rien que pour le plaisir de mon œil. Toi! épouser Saint-Hélier!... Tu auras l'air d'une bayadère auprès de l'éléphant sacré!

— Un jeune homme séduisant, Pascal, je te l'avoue, me fait un peu peur... Tu dois te rappeler mieux que moi la phrase de Platon : « Il serait vraiment à souhaiter qu'il y eût une loi par laquelle il fût défendu d'aimer de trop jeunes gens, afin qu'on ne donnât point son temps à une chose si incertaine... »

— Taratata! tu me rives mon clou, mon élève, et je n'ai qu'à me taire. Mais, avant d'observer un noble silence, je dirai, encore une fois, que ce mariage ne présente pas à mon esprit de riantes images.

— Pascal! — gronda madame La Charmotte. — Allons, ne nous disputons pas ; nous réfléchirons à cela tout à notre aise.

Je réfléchis pendant l'été.

Et puis le résultat de ces méditations fut ceci :

L'amour ne me tentait pas ; l'idée d'épouser peut-être quelqu'un qui fût léger et inconscient comme Charles Mérelle me faisait frissonner; je m'attendrissais en songeant que je pouvais combler d'un dernier bonheur un grand artiste, une âme simple et bonne; que Saint-Hélier m'aimait uniquement, ardemment, d'une passion protectrice; qu'il me gâterait, me dorloterait, ne saurait comment me témoigner sa joie. Je serais la petite fée près du bon géant. J'embellirais sa vie; il me défendrait contre le monde et toutes les déceptions qui trahissent. Comme une dryade craintive, j'étais contente à l'idée de me blottir au cœur d'un vieil arbre. Et... enfin... je dis oui.

Mon mariage se fit sans pompe. Mon oncle François m'écrivit qu'il était souffrant et ne pourrait y assister. Pascal me conduisit à l'autel. Charles m'envoya une gerbe de lis, et Agnès, avec une lettre émue, un service de table fort complet et, en somme, pas trop vilain, étant donné qu'il sortait des fabriques Hurdet, de Nancy...

Ce fut un jour bien ennuyeux, il faut l'avouer, que le jour de

mon mariage! Ma Charmotte était pareille à une tourterelle dans sa robe de taffetas changeant. Pascal était torturé par ses souliers vernis. Mon mari nageait dans une redingote trop ample; j'avais très triste mine dans mon satin blanc, et les deux sœurs jumelles de mon mari, qui l'avaient élevé, étaient de fort maussade humeur.

C'est que, pour cette cérémonie, éclatait plus qu'à toute autre occasion la différence de leurs goûts et de leur caractère. Félicité voulait à tout prix paraître encore jeune et s'attifait de son mieux sous son « bouffant », faux et roux. Céleste couronnait de cassis ses rares cheveux gris, et vêtait ses épaules voûtées du mantelet le plus désuet; elle jouait à être aussi décrépite que possible, et puis, après, disait bien haut : « Félicité, ma jumelle... »

Ces deux vieilles filles ne s'aimaient pas. — Il est vrai qu'elles ne s'étaient jamais quittées et ne se quittaient jamais. — Au premier abord, je crus que c'étaient malgré tout de braves demoiselles.

En réalité, elles n'étaient ni bonnes ni mauvaises. Il ne leur était jamais rien arrivé, elles n'avaient ni vertus ni vices; elles étaient pieuses pour s'occuper : mademoiselle Céleste emportait tous les matins, à la messe de sept heures, avec son paroissien, les comptes de sa cuisinière. Céleste se moquait des prétentions et des coquetteries de Félicité; Félicité se moquait de tout le monde.

C'étaient des personnes médiocres, sans indulgence, mais sans méchanceté réelle — par terreur de l'enfer.

Les statues du petit frère, généralement impudiques et dépourvues de voiles, les remplissaient d'une sainte horreur. Elles furent désespérées de le voir épouser une personne qui avait travaillé avec lui dans l'atelier d'après « des modèles nus!... »

Je regardais Céleste et Félicité le moins possible, car la laideur de l'une m'offensait autant que celle de l'autre. Et c'était une laideur sans originalité, sans intelligence, une laideur hostile et plus laide que n'importe quelle laideur, et pleine de suffisance et de contentement. Et, autour d'elles, elles créaient de la laideur, comme ma mère jadis créait de la beauté par chacun de ses gestes : tout ce qui les entourait était sans grâce, sans goût, affreux, étriqué.

Je comprenais que mon mari, l'adorateur des formes pures, de l'harmonie, eût éprouvé le besoin d'avoir sous les yeux, à déjeûner et à dîner, un visage qui fût moins opposé à ses conceptions artistiques et qui l'éloignât moins de ses rêves et de ses travaux.

Mais mon mari, tout de suite, m'épouvanta. Je ne le reconnaissais plus; ce n'était plus le même M. Saint-Hélier, si respectueux et si bon, c'était un autre.

Ah! c'était bien pour son agrément particulier qu'il m'avait épousée! Il ne se souciait guère de moi. Il m'aimait, disait-il, avec fureur, et c'était vrai; seulement, ce n'était pas de l'amour, c'était de la gloutonnerie. Il se jetait sur moi comme le loup sur le Petit Chaperon rouge... J'avais peur! oh si peur!... C'était donc cela l'amour?... le mariage?...

J'avais cru que près de lui je serais épouse et reine. J'étais esclave et courtisane. Ah! les songes de douceur, de paix, de tendresse! où étaient-ils?

Tant que la lumière était favorable, il me demandait de poser pour ses statues. Soumise, je posai donc jusqu'à la fatigue la plus absolue, couchée, allongée, debout, ployée, renversée, dressée... Et, la nuit, ses grandes mains amoureuses me pétrissaient si rudement que je m'étonnais toujours, au réveil, de n'avoir pas changé de forme. Et cet amour m'humiliait, m'effrayait... Je passai deux années ainsi : l'une, à me dire que je m'habituerais à cette vie bizarre, que l'on se fait à tout, que mon mari m'adorait et que cela compensait bien des choses; et l'autre, à pleurer, à me désespérer, à me dire que je ne m'accoutumerais jamais à une existence semblable.

Mon mari ressentait à mon égard la plus absurde des jalousies. Il ne me tolérait pas d'amis. Pascal et ma Charmotte même lui étaient suspects, car il était jaloux de mon cœur autant que de mon corps; il détestait Nanon, qui m'avait naturellement suivie; — je dois dire que Nanon le lui rendait bien. — Il me faisait des scènes, chaque fois que je sortais, et accusait tous les hommes qu'il voyait de me convoiter coupablement. En même temps, il ressentait je ne sais quel orgueil de mâle à me traîner à des dîners qui m'étaient odieux, chez de belles dames, ses admiratrices. Il était fier si j'étais bien coiffée, si mes épaules, mon dos et mes bras étaient suffisamment nus,

si mes longues robes simples étaient assez souples pour que pût se deviner, à chaque pas, la forme de mes jambes. Et il s'occupait lui-même de mes robes de soir, venait à l'essayage, chiffonnait un pli, dessinait un projet de tunique modernisée. Alors il me produisait avec satisfaction. Il avait le même sentiment lorsqu'il faisait admirer quelque nymphe ou faunesse pour laquelle j'avais posé et qui était ma sœur insensible... Moi, au contraire, cela me gênait...

Dernièrement, Raoul, — vous rappelez-vous? — nous sommes allés à une exposition qui réunissait quelques œuvres de Saint-Hélier. J'avais posé pour toutes celles de cette époque. C'était moi, partout moi, et, pour que la ressemblance fût plus parfaite, certains visages de marbre étaient mon visage, et une statue droite et drapée parmi ces formes nues paraissait indiquer par sa parenté avec moi, vêtue, que toutes les autres, étendues ou debout, dans leur impudeur et leur sveltesse, étaient bien la reproduction de la même femme. Vous avez acheté le plâtre de cette baigneuse qui s'étire au sortir de l'eau et tord ses cheveux de ses bras levés. Et vous m'avez regardée en souriant. Et moi aussi, en rougissant un peu, je me suis mise à rire.

Oh! l'on ne passe pas sans danger dans la vie des artistes célèbres! Qu'ils soient sculpteurs, peintres, poètes ou romanciers, ils ne vous laissent partir qu'en vous arrachant votre manteau et quelquefois vos derniers voiles!

Et ce mari, qui exposait et vendait avec sérénité ces effigies, était jaloux animalement. Pour éviter des colères, des reproches, je dus me résigner à mon isolement; mais j'y étais dévorée de tristesse. Je pleurais, pendant des heures, l'union sereine, raisonnable, et pleine d'affection et de délicatesse, que je m'étais imaginée réaliser par mon mariage avec un si bon et si génial ami, et je dépérissais d'ennui et de chagrin.

Nanon m'apportait, tous les deux ou trois jours, des Halles, des paniers de fleurs fraîches. Un de mes rares plaisirs était de les arranger, de les soigner. Une fois, elle me trouva par terre, assise, les cheveux défaits, au milieu des fleurs éparses, tenant à la main de grands ciseaux qui me servaient à couper les feuilles et les tiges; je versais des larmes amères. Je devais ressembler à une jeune Parque s'attendrissant sur ses victimes.

— Oh! Nanon... leur parfum est si vif! elles sont si belles! et je vais les mettre en prison!... et elles mourront dans des chambres, elles, faites pour les jardins, les bois, les prairies... elles mourront privées d'air pur et de rosée nocturne et de matinal soleil...

— Décidément, ça ne va point! — dit Nanette avec compassion.

Et elle plongeait dans l'eau les lis de juin aux urnes pâles, aux boutons soyeux et verts, les jacinthes couleur de jade ou de bleuâtre crépuscule, les grandes roses, les tulipes sombres.

— Nanon! Nanon! je suis comme elles! je suis en prison! en prison!

— Oh! dame, oui, ma pauvre chère Laurette! Mais aussi quelle idée de consentir à être un joujou pour des vieilles pattes comme ça!... Ah! bon saint Joseph, patron des distraits! (Je n'ai jamais su comment elle pouvait être sûre que saint Joseph fût le patron des distraits...) C'est pécher, je vous jure, que de par trop s'ennuyer et se morfondre...

Ce fut ce jour-là, Raoul, que je vous vis pour la première fois.

Comme dans les comédies, mon jaloux était sorti. C'était lui que vous demandiez : le croyant encore dans son atelier, on vous y conduisit.

Mais il n'y avait que moi, dans cet atelier, moi endormie après avoir pleuré sur le divan. J'étais là, faible, lasse, dans un long peignoir d'étoffe légère et blanche; il faisait chaud, j'avais les pieds nus dans de petites mules d'argent, et je tenais encore une de ces tulipes noires que Nanon m'avait apportées.

Je m'éveillai en vous entendant entrer; je voulus tirer ma robe sur mes pieds; et une de mes mules glissa...

Vous m'avez fait un grand salut :

— Madame Saint-Hélier, je pense?... Moi, je suis Raoul Saviange, un fervent admirateur de votre mari, madame... et je viens le voir, ayant l'intention de faire un article sur lui... Mais, madame, vous perdez votre pantoufle : permettez que je vous la rende.

Et vous l'avez remise à mon pied nu.

Je souris : votre charmante figure, votre jeunesse, oui.

votre jeunesse me remplissait l'âme de douceur... Et déjà vous regardiez les statues.

— Encore un très joli pied, — avez-vous dit en désignant le pied de marbre d'une nymphe couchée.

Vos yeux ont rencontré les miens avec un peu d'embarras. C'était une drôle de visite.

Je laissai tomber la tulipe, qui s'était épanouie dans mes mains chaudes. Vous l'avez ramassée en murmurant :

— C'est une petite coupe de laque noire faite pour recueillir les larmes d'une jeune femme triste.

— Comment savez-vous — dis-je naïvement — que j'ai pleuré ?

Nous étions en confidence, en complicité, comme si nous nous connaissions depuis des années.

— Vous me la donnez, madame ?

— Oui... je veux bien.

— Madame, votre mari ne rentre pas... je n'ose pas rester trop longtemps... Aurez-vous la bonté de lui demander, de ma part, un rendez-vous ?... Et vous, me permettrez-vous de vous revoir ?

— Oh ! oui... si, à moi-même, on permet que je vous reçoive !

Vous me regardiez avec de la surprise, de la sympathie, de l'étonnement, et, comme ma mule avait encore quitté mon pied, vous lui avez, en me disant adieu, souri, à ce pied nu, si gentiment !... et ce sourire s'est posé comme un baiser.

Et vous êtes parti...

Et, depuis, vous me dites souvent :

— Mon amitié tendre pour vous a commencé dès ce jour-là... à cause de ces larmes à peine séchées sur vos joues et de ce petit pied nu que, tout de suite, j'ai senti se poser sur mon cœur...

Je fus bien grondée d'avoir reçu votre visite et on me bouda. Je me croyais de plus en plus « femme de Barbe-Bleue », et j'étais gardée par les méchantes fées Céleste et Félicité.

Je voulus suivre à la campagne ma Charmotte, mais mon mari ne pouvait quitter Paris à cause de ses travaux : il me retint près de lui.

En automne (il y avait deux ans que nous étions mariés), il

déclara que j'aimais Nanon plus que lui, qu'il ne pouvait décidément pas la souffrir, et, profitant de ce que la brave fille était sortie sans permission, il la pria de se chercher une place dans la huitaine.

— Alors je m'en vas seule? — me dit Nanon, en haussant les épaules et me soignant dans mon lit, où j'avais la fièvre de chagrin.

Le lendemain, Saint-Hélier n'étant pas là, je résolus d'aller demander à ma Charmotte d'intervenir dans cette affaire domestique et de démontrer à mon mari que me séparer de Nanon était indigne. Je me trouvai, je ne sais plus comment, rue de Rome; et je me mis à regarder, par les grilles qui bordent cette rue, à regarder avec avidité, comme un affamé une boulangerie, les grands trains de la gare Saint-Lazare.

« M'enfuir!... bien loin!... partir!... »

Le crépuscule d'automne tombait, humide, un peu brumeux; des lumières bleues s'allumaient dans la gare noire, me semblaient rayonner comme autant de signes d'espoir, de phares montrant le chemin de la liberté.

— Qu'est-ce que tu fais là? — dit une voix tonnante.

Une main sur mon bras, celle de Pascal.

— Est-ce que tu médites le vers de Charles Cros :

« Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares?... »

Je me crus tout à coup sauvée. Je compris qu'aucune force humaine ne me ferait revenir chez mon mari.

J'entraînai Pascal et lui contai toute ma détresse.

— Pascal, si je retourne là dedans j'y mourrai, vois-tu!... Oh! tu dois me juger bien sotte, bien ridicule!... Ils ne sont pas méchants... Il m'aime, mon mari!... et, s'il est jaloux, n'est-ce pas? ce n'est pas sa faute : tout le monde n'a pas un caractère excellent. Mais... comment t'expliquer?... je ne respire pas,... je ne vis pas, sinon dans la contrainte... je suis pleine de dégoût, de lassitude... Je suis obscurément opprimée... Pascal, je mourrai! Tu le savais, toi, tu me l'avais dit... mais moi, je ne savais pas ce que c'est, vois-tu, que de subir le joug d'un homme, que de vivre avec des êtres d'une autre espèce, presque d'une autre planète!... Je ne peux plus... je ne peux plus!

— Pas plus — dit Pascal — qu'un petit papillon bleu et diurne ne peut planer dans la nuit, pas plus qu'une alouette ne peut se plaire chez les chats-huants... Ah! Laurette, tout est bien difficile... et ce n'est pas toujours joyeux de faire le bonheur des gens!... Allons : je t'emmène; je vais te rendre à notre Charmotte... Et puis j'irai chercher Nanon...

Ma Charmotte conseilla faiblement d'essayer une réconciliation, d'arranger les choses : — elle n'en avait au fond aucune envie; — « averti par ma révolte, mon mari serait peut-être plus accommodant... il allait avoir bien du chagrin... »

A cette idée, je sentis ma résolution ébranlée; mais Pascal s'écria :

— Eh bien, oui, il en aura, du chagrin, mais il en aura moins maintenant que dans quatre ou cinq ans. Il songera à Laurette comme à une des nombreuses maîtresses qui ont traversé son existence... Les vieilles chouettes seront ravies de se retrouver seules dans leur nid noir... Et, plus tard, plus tard, Laurette aurait peut-être des enfants. Alors elle serait clouée là... et jusqu'à quand? Ça meurt centenaire, les éléphants!... Et voyez-moi donc la tête qu'elle a!... Non, non, madame La Charmotte, vous la gardez jusqu'à nouvel ordre. Assez de dévouements et d'utopies! Elle s'est déjà mariée pour faire plaisir à M. Saint-Hélier; elle divorcera pour se faire plaisir à elle-même : chacun son tour!

J'étais sans force, sans courage, maigrie, changée. On me dressa un lit dans le petit salon, — un bon lit étroit, si doux!... Je m'endormis comme une fillette, la main dans celle de ma Charmotte...

Le lendemain, Nanon rayonnante m'apporta mon chocolat.

— Ah! sainte Vierge et sainte Madeleine! quel bonheur de ne plus voir votre chère figure près de celle de ce laid sorcier. Ç'avait beau être votre mari, je ne pouvais pas m'y habituer... ça ne me semblait point convenable...

Saint-Hélier (seul saint que Nanette n'invoqua jamais) fit ce qu'il put pour me ravoir; mais Pascal lui imposa une résistance inflexible. Saint-Hélier se résigna et, en somme, se consola beaucoup plus vite qu'on ne l'aurait cru, avec une gamine de quinze ans qu'il découvrit comme modèle. Seulement, il ne se prêta pas au divorce, que réprouvaient Céleste et Félicité. Et

voilà comment je porte encore le nom de Saint-Hélier. Je ne pouvais pas demander le divorce contre mon mari : il ne m'avait rien fait selon la loi. Il ne m'avait manifesté que trop de désir, trop de jalousie, trop de brusques transports; il m'avait serrée d'une trop rude étreinte; il avait souffert de mes répugnances et de ne pouvoir tenir dans ses fortes mains mon âme, ainsi que mon corps. Il m'avait très mal aimée, — sans doute, parce qu'il m'aimait trop.

Je fus libre avec une sage ivresse. Enfin, ma personne était à moi!... à moi aussi mon temps et mes paresses, et mes lassitudes, et mes tristesses, et mes plaisirs!... Je gagnais un peu d'argent avec mes statuettes; cela joint au peu qui me restait de ma fortune faisait un très gentil revenu. Je pris un modeste appartement, non loin de celui qu'habitait ma Charmotte, et, dégoûtée du bonheur par mes amoureuses fiançailles et mon mariage de confiance et de raison, je décidai de me contenter de ces petites joies que nous donne quelquefois la vie. Comme dit madame La Charmotte : « Le bonheur, c'est bien difficile!... et puis, où est-il donc?... tandis que les petits bonheurs, il y en a beaucoup... Et souvent nous les laissons passer, quand nous nous mettons à la recherche du sublime, de l'unique, du Bonheur avec un grand B, qui n'est peut-être qu'un mot... »

GÉRARD D'HOUVILLE

(A suivre.)

LETTRES DE ROME[1]

— 1857-1860 —

XVIII

Rome, 25 juin 1858.

Chère maman,

... Tu recevras dans huit jours, et par la voie de l'ambassade, mon *Te Deum*. Je n'ai pu le faire cartonner comme j'en avais l'intention, Sampayo n'ayant pu s'en charger qu'en rouleau. Tu auras donc la complaisance de le faire, puis tu prieras papa de le porter à M. Pingard[2], avec la lettre que tu trouveras dans le rouleau.

J'ai été assez tourmenté, ces derniers temps : je me suis aperçu que le poème que j'avais choisi ne m'allait nullement. J'ai donc cherché et j'ai trouvé une farce italienne[3], dans le genre de *Don Pasquale*. C'est fort amusant à faire et j'espère m'en tirer avec honneur. Je suis décidément bâti pour la musique bouffe, et je m'y livre complètement. Te dire le mal que j'ai eu à trouver ce poème serait impossible. J'ai fait tous les libraires de Rome et j'ai lu deux cents pièces. On ne fait plus

Voir la *Revue* du 15 décembre 1907.

2. Secrétaire de l'Institut.

3. *Don Procopio.*

de pièces en Italie que pour Verdi, Mercadante et Pacini. Quant aux autres, ils se contentent de traductions d'opéras français : car ici, où rien ne protège la propriété littéraire, on prend une pièce de M. Scribe, on la traduit et on la signe sans changer un mot. C'est tout au plus si on change le titre. Ainsi, *Il Domino nero* (*le Domino noir*) : pas un mot de Scribe, la musique d'Auber est conservée. *Roberto di Picardia* (*Robert le Diable*) : on en fait un Picard au lieu d'un Normand, et la farce est jouée ; on a cependant conservé la musique de Meyerbeer. Mais *Il Liquorista di Preston* (*le Brasseur de Preston*) est refait complètement, comme musique, par Luigi Ricci. De même, *Riccardo l'intrepido* (*Richard Cœur-de-lion*), où il n'est pas plus question de Grétry que de moi.

J'ai signalé cet abus à mon ami About, qui le relève vivement dans un de ses feuilletons sur l'Italie. Il serait à désirer qu'une bonne loi empêchât un homme de lettres de signer une simple traduction, et un musicien de refaire de la musique sur un opéra joué sur toutes les scènes françaises.

Bonne nouvelle, M. Schnetz reste un an de plus ; un décret de l'empereur prolonge son directorat.

About travaille beaucoup ; malgré tout le mauvais vouloir qu'il a rencontré ici, il fait un livre charmant. Il a mis le doigt sur certains abus avec une justesse et une sûreté de jugement bien remarquables. Inutile de dire que c'est amusant à lire, tout le monde le sait.

J'ai fait entendre mon *Te Deum* à monseigneur de la Tour d'Auvergne, il en a été très content. C'est un homme charmant. Je l'adresserai à M. Houdart, car il va à Paris le mois prochain. Monseigneur de la Tour d'Auvergne, Français, ainsi que l'indique son nom, est ici auditeur de rote. La rote est un tribunal composé des envoyés de toutes les puissances catholiques, et destiné à juger en dernier ressort. Ce tribunal a ici une importance immense. Quand on a occupé cette position, on est de droit cardinal. Or il y a quatre cardinaux en France, et monseigneur de la Tour d'Auverge a trente-deux ans.

Hébert, le peintre, le compagnon de prix de Rome de Gounod, est ici. C'est un charmant garçon. Malheureusement, il a gardé rancune à About d'un certain article. Quand on a le talent, la position et la grande réputation d'Hébert, on ne doit

pas se souvenir de ces choses-là. About eût été enchanté d'être son ami, mais la froideur marquée avec laquelle il a été reçu ne lui a pas permis de faire des avances.

... Je voulais te parler de ma tournée, mais me voilà au bas de ma sixième page. J'ai tout au plus le temps de te dire que ce qui m'a le plus frappé, c'est l'innocence des naturels du pays. « Innocence » est employé ici pour « ignorance... »

L'Italienne vertueuse a toute mon admiration ; je l'estime et l'admire plus que Jeanne d'Arc ou Lucrèce. Moi qui espérais en quittant Paris n'avoir plus d'exemple de la légèreté des femmes, je suis bien tombé ! — Je suis sûr que tu es furieuse contre moi dans ce moment-ci, mais que veux-tu ? Vous autres, rares femmes vraiment vertueuses, qui vivez de dévouement et d'amour de la famille, vous ne voulez pas comprendre que vous avez mille fois plus de mérite que les saintes martyres. Vous ne le croirez jamais ; heureusement que nous le croyons pour vous...

Il y a eu ici quelques rixes entre des soldats français et Italiens, je ne sais trop comment tout cela finira. J'ai su l'affaire de la démission du général Espinasse, c'est le projet de conversion des biens des hospices qui en est cause.

Je vous embrasse comme je vous aime et suis pour la vie le meilleur et le plus reconnaissant des fils.

GEORGES BIZET

XIX

Rome, 10 juillet 1858.

Chère maman,

J'ai trouvé hier au *Moniteur* le résultat du concours de composition musicale à l'Institut. J'en suis enchanté. David[1] est un garçon franc, spirituel, très intelligent, et je suis sûr que nous passerons ensemble d'agréables moments. Ce pauvre Faubert doit être bien malheureux. Tu auras vu David, sans aucun doute, et j'espère que tu auras su par lui tous les détails de la bataille. La section de musique a-t-elle décerné un premier

1. Samuel David.

prix?... Dis-moi tout ce que tu sauras. Cela m'intéressera beaucoup.

Et maintenant parlons un peu d'Adrien. Je connais assez la question de l'occupation pour te parler savamment de la vie du soldat français à Rome. Je vais donc t'énumérer les principaux avantages et désavantages qu'il rencontrerait à Rome.

1er désagrément : la fièvre est ici partout plus ou moins. Des rues entières sont malsaines. A la basilique Saint-Paul, à cinq minutes de Rome, à une demi-heure du Pincio, la *mal'aria* sévit dans toute sa force, et les maisons sont désertes pendant trois mois d'été. — Nous sommes dix, en ce moment, à l'Académie ; trois ont la fièvre. Il va sans dire que nos soldats, beaucoup moins bien traités que nous, sont beaucoup plus exposés. Il faut être fort pour habiter Rome, et il faut surtout être d'un tempérament peu fiévreux.

2e désagrément : les disputes continuelles qui surviennent entre soldats français et italiens ont décidé l'autorité à prendre les mesures les plus sévères. Le général me disait, l'autre jour : « Il faut à tout prix que ces querelles cessent. Or, pour les faire cesser, il n'y a qu'un moyen, c'est de punir tout le monde, coupables et non coupables, Français et Italiens, soldats et officiers. » Qu'on ait raison ou tort, qu'on ait été poussé à bout par un de ces brutaux d'Italiens, on est sûr de faire deux mois de prison et d'être mal noté. Si on blesse, si on tue, c'est plus grave ! Et si on est tué ou blessé?... Maintenant je ne compte pour rien les désagréments du service qu'il aurait ailleurs ; mais qu'il songe bien à une chose : quand on quitte sa famille pour se faire soldat, on a au moins la consolation de ne pas quitter la France (car l'Algérie est la France maintenant), mais le mal de famille et le mal du pays réunis, c'est raide. Il ne pourra pas voir Rome du même œil que nous. Il n'aura de Rome que l'ennui, et Dieu sait s'il est grand ici ! D'un autre côté, l'avancement est moins rapide que partout ailleurs.

Maintenant le seul avantage qu'il puisse avoir à Rome est celui-ci : il aura de la sculpture antique devant les yeux, et, s'il veut toujours poursuivre son projet, il pourra se former le goût. On pourrait peut-être lui obtenir une permission pour travailler. Je dis : « on », car moi, je ne pourrais pas grand

chose, vu que je suis généralement en froid avec les officiers. Le général de Noue, commandant de la place, et le colonel du 48ᵉ sont les seuls officiers que je voie de temps à autre. Quant aux capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, je me tiens avec eux dans une complète réserve. Dis tout cela à Adrien. Somme toute, et malgré le plaisir que j'aurais à le voir et à lui être un peu utile, je crois de mon devoir de lui conseiller un autre parti.

Et puis que va devenir l'occupation? About vient de faire des articles très sérieux et très désagréables pour les prêtres, et About est *dirigé*. Le rêve d'About est un empire libéral, et je suis sûr qu'avant deux ans d'ici il aura une grande place dans la boutique gouvernementale. La position est insoutenable ici. On ne contente personne et il est évident qu'on prendra un parti d'ici peu.

Je suis en train de bâtir le plan de mon opéra; cela marchera bien. Tu dois avoir reçu mon *Te Deum* : parle-m'en. Je vais toujours très bien. Nous avons eu de 33 à 35 degrés de chaleur, je n'en souffre nullement. Je suis toujours comme un coq en pâte, quoique aujourd'hui je sois bien fatigué. Figure-toi qu'à deux heures du matin About, Giacomotti (peintre) et Dugué de la Fauconnerie, un de nos amis, arrivent tous les trois complètement pochards, et faisant une vie d'enfer. Pas moyen de leur faire entendre raison : je leur ouvre pour qu'ils n'enfoncent pas ma porte; nous allons réveiller deux camarades, qui nous arrosent copieusement, et tout cela finit par une innocente partie de lansquenet. Ce que je te raconte là serait la chose du monde la plus simple à Paris; mais, à Rome, c'est un événement dans une vie aussi bien réglée que la nôtre, Quel grand enfant que cet About, mais quelle charmante nature! Il vous décoche quelquefois des choses violentes, car il ne peut résister à son esprit essentiellement français, mais, s'il croit s'apercevoir que vous êtes contrarié de sa blague, c'est avec une vraie câlinerie d'ami qu'il vous fait oublier le côté un peu piquant de son caractère. — Ceci ne me concerne pas, car jamais je ne me blesse de cette petite blague gauloise, et puis, sans vouloir me vanter, je lui rends bien la monnaie de sa pièce.

Mais plus de papier, juste de quoi vous embrasser tous deux

du plus profond de mon cœur, et vous assurer de mon affection et de ma reconnaissance inaltérables.

GEORGES BIZET

XX

Rome, 25 juillet 1858.

Chère maman,

... Tous les événements relatifs à la direction du Théâtre-Lyrique m'amusent fort : quelle comédie de pantins !... Quel que soit le directeur qui prenne le Théâtre-Lyrique, il sera heureux de jouer l'opéra de Gounod. En tout cas, si M. Vandenheuvel voulait faire le difficile, on l'enverrait promener et on jouerait *Faust* autre part.

Vous avez été bien indulgents pour mon *Te Deum* et je désire que l'académie le soit autant. J'espère faire dix fois mieux pour mon premier envoi.

Il fait ici une chaleur effrayante, mais, grâce à la situation de ma chambre, je n'en souffre pas. Nous avons en ce moment des visiteurs à l'Académie : M. Picot, de l'Institut, M. Lenepneveu, son élève, prix de peinture de 1848, puis M. Perrot, pensionnaire d'Athènes. Cela nous a un peu égayés.

Heim va partir pour Ischia, près de Naples, il va prendre les eaux. Ce pauvre garçon se croit malade, mais je crains bien qu'il n'ait d'autre maladie que le mal du pays. C'est étonnant, je le croyais très ferme, il s'abat très facilement. Je ne serais pas étonné de le voir renoncer à sa pension, si sa mauvaise disposition ne change pas. Il est vrai que, lorsqu'on a un père[1] de soixante-dix ans et une grand'mère de soixante-quinze, il est dur d'en être séparé pour cinq ans ; mais, quand on se met sur les rangs pour le prix de Rome, il faut s'attendre à cela. Et puis il fait un métier assommant. Dieu ! que c'est embêtant d'être architecte ! Je ne connais rien d'abrutissant comme cela, si ce n'est la gravure. Que nous sommes heureux, nous autres peintres, musiciens, sculpteurs ! Voilà des états ! à la bonne heure ! Mais l'architecture, au point où elle en est maintenant, ce n'est pas de l'art : à l'exception de l'envoi de quatrième année,

1. Le peintre F.-J. Heim.

ils n'ont que des mesures à prendre; c'est un métier de géomètre.

About continue ses éreintements sur l'Italie. On est furieux dans le monde religieux. Il a touché à une grande vérité dans son dernier feuilleton, en disant que les avocats, *les ministres*, les médecins, les officiers, les boutiquiers, les marchands de campagne sont au second rang. C'est trop vrai. On ne peut devenir quelque chose ici qu'en étant prêtre. Hors de là, pas de salut. Enfin, espérons que l'ouvrage d'About ne sera pas inutile. Les officiers français espèrent toujours la guerre avec l'Angleterre et l'Autriche. Comment cela finira-t-il?...

Adieu, chère maman. A dans quinze jours! Et reçois, ainsi que mon père chéri, mes embrassements les plus tendres.

GEORGES BIZET

XXI

Rome, 2 août 1858.

Chère maman,

Tu me dis qu'il était entendu que je quitterais Rome cet été. Quand et avec qui cela était-il convenu? Voici les raisons qui me font rester à Rome. 1° Il y a moins de danger ici qu'à la campagne. 2° Je suis en train d'étudier et de comprendre Rome, je ne puis m'en éloigner. 3° Il ne fait pas chaud ici, ou du moins on vit de manière à ne pas souffrir de la chaleur. 4° Je n'ai pas assez d'argent, cette année, pour faire un voyage important; j'en aurai plus, l'année prochaine. 5° Je veux travailler et faire mon premier envoi, et commencer mon second d'ici au mois d'avril. J'aurai, après, huit mois purs de tout souci à consacrer à Naples, et, si j'ai le prix Rodrigues, à la Sicile. — About est parti pour Paris : tu vois que ce n'est pas lui qui me retient ici. — 6° J'en ai encore une douzaine, mais celles que je te donne doivent te suffire pour te montrer que j'ai raison de rester à l'Académie.

... M. Auber a pris une mesure sage en rendant le vote secret. Je crois que c'est le seul moyen de garder la dignité du jury. Il faut tolérer le public, et non le consulter.

Je n'ai pas besoin de vous dire tout le plaisir que j'ai eu en apprenant que les affaires ne sont pas trop mauvaises. Sois tranquille, quand je serai de retour à Paris, j'espère faire marcher l'intérêt de pair avec le reste. Il faut penser à tout dans ce monde.

... Rome est toujours calme comme une tombe. Je travaille. J'ai un mal de chien, mais cela ne fait rien.

Je vous embrasse tous deux de toute mon âme.

GEORGES BIZET

XXII

Rome, 18 août 1858.

Chère maman.

Il faut vraiment que tu aies envie de te créer des sujets de tourment et d'inquiétude! Comment! depuis que je suis ici, je t'écris les lettres les plus rassurantes du monde, et tu vas jusqu'à supposer que je suis assez idiot pour abandonner ce que j'ai tant désiré! Il faut que tu aies bien peu de confiance en moi. Voici huit mois que je suis à Rome, et le temps m'a paru bien court. Il n'y a qu'une chose qui pourra me consoler de la quitter, c'est l'espoir d'y revenir.

Je chargerai M. Hinstin, pensionnaire d'Athènes, de te porter une photographie de la façade intérieure de la Villa Médicis. Tu verras si on peut s'ennuyer dans un pareil paradis. Suppose devant le palais un jardin splendide, et, derrière ce jardin, quinze lieues de plaines fermées par de belles montagnes, et tu auras une idée de notre habitation.

Je n'ai pas eu de nouvelles d'Heim. J'espère qu'il va mieux. Le moral est très gravement atteint chez lui : il est devenu sombre, méfiant; je ne sais pas ce qu'il en adviendra, mais il est évidemment malade. Heim a vécu dans sa famille comme moi, mais il s'en faut qu'il ait vu comme moi la vie parisienne. Il a pioché dix ans dans un atelier, et un atelier d'architecte ressemble assez à un couvent de chartreux. On y travaille énormément, on y cause peu et mal, on n'y rit jamais. Or voici Eugène, qui a vingt-huit ans, n'ayant vu ni de près ni de loin la vie de jeune homme, et, quand il pense qu'il reviendra à Paris à trente-quatre ans, je crois qu'il se dit qu'il est peut-être

dommage d'avoir de la fortune et de n'avoir jamais goûté de cette vie de Paris si séduisante pour ceux qui ne la connaissent pas et si peu tentante pour ceux-là même qui n'ont fait que l'entrevoir. Je comprends cette maladie-là, mais je ne l'aurai jamais. Je prendrai tout comme un autre ma part de ce gâteau, qui est quelquefois un peu amer, j'en prendrai sans gloutonnerie et de manière à ne pas avoir d'indigestion.

M. Schnetz est parti, ce matin, pour Paris, avec M. Picot. Je t'enverrai son adresse dans ma prochaine lettre, pour le cas où vous voudriez prendre des renseignements sur mon compte, savoir si je n'ai assassiné ou volé personne. Je crois que mon directeur se fera un plaisir de dire tout le bien possible de moi.

J'ai appris avec plaisir la promotion de M. Halévy ainsi que celle d'Ambroise Thomas qui passe officier. Je vais écrire à M. Halévy à ce sujet.

... A propos, quelques renseignements sur la fabrication des orgues à Rome : — ceci est pour Bétinet. — J'entre, l'autre jour, chez le premier fabricant d'orgues de la ville, et je lui demande à voir des orgues. Surprise du fabricant, qui me regarde de travers. Je demande une explication, il me répond : « Je n'ai pas d'orgues et je n'ai même ni châssis ni bois pour en faire; cependant, si vous en voulez un, vous le commanderez en le payant d'avance, et j'irai acheter les outils nécessaires. » Ce bonhomme-là a pris le commerce de son père depuis dix ans, et il n'a pas encore eu l'occasion de faire un instrument de 2 000 francs. L'hiver, il joue de la flûte au Théâtre *Argentina*, et il vend du tabac; l'été, il revend du tabac et il loue des voitures; en tout temps il est garde national, ce qui est payé ici 9 écus (45 francs) par an. Du reste, tout le commerce est ici dans cet état. Mais je jabote comme une pie, et voilà mon papier fini. Je prends la marge pour vous embrasser tous deux du cœur le plus aimant.

GEORGES BIZET

XXIII

1° settembre 1858, Roma.

Chère maman,

... Tu me demandes si mon travail est plus facile ici qu'à Paris. Non, et voici pourquoi. Je suis devenu très difficile et

me contente rarement, ce qui fait que, bien que possédant une très grande facilité, je ne vais pas plus vite qu'un autre, au contraire. Je dors sept heures : — de minuit à sept heures, ou de une heure à huit heures, rarement de deux heures à neuf heures. — J'ai eu dernièrement une insomnie de quinze jours qui m'a un peu fatigué : je ne pouvais m'endormir qu'à trois ou quatre heures du matin; je me forçais et me levais à sept heures afin de gagner le sommeil pour la soirée suivante, et toujours en vain. Enfin j'ai repris ma vie habituelle et je me couche régulièrement à onze heures pour m'endormir à minuit.

... Voici les renseignements que je puis te donner relativement au concours Rodrigues. Il n'y a que cinq pensionnaires musiciens. La mort de Galibert nous réduit à quatre. Colin n'a pu s'occuper de ce concours, cette année : donc nous restons trois. Comte n'a pas fait son envoi et, par conséquent, ne peut concourir à un prix de quinze cents francs, quand il n'a pas rempli ses obligations. Il n'y a donc que Barthe qui puisse concourir. Je ne sais s'il le fait. Il aurait des chances. Il a du talent et il est à la fin de sa pension. J'espère en sa paresse. Dans ce cas, je serais le seul concurrent.

Embrasse bien tendrement papa pour moi. Adieu, je t'embrasse de tout cœur.

GEORGES BIZET

XXIV

Roma, settembre 1858.

Chère maman,

Tu dois avoir eu de mes nouvelles par mon ami Bellay[1], qui est actuellement à Paris. Il m'a promis qu'il ne serait pas négligent, et qu'il te porterait lui-même ma photographie de la Villa Médicis.

J'ai reçu hier des nouvelles de Paris qui me disent que la section de sculpture est terrible pour les envois de ses pensionnaires. Décidément l'Académie est de mauvaise humeur. Tu as peut-être appris qu'elle a jugé à propos de ne donner ni prix de sculpture ni prix de gravure. Pourvu que cette mauvaise disposition ne s'étende pas jusqu'au prix Rodrigues! A

1. Graveur, — pensionnaire parvenu à la fin de sa troisième année.

propos, Barthe concourt : c'est dangereux. Enfin, au petit bonheur !

... Demande donc à Hector si la renommée ne lui aurait rien appris de nouveau relativement à About. Je crois t'avoir dit la mauvaise issue de son voyage. Envoyé à Rome par le ministre afin de faire un ouvrage politique, il a tellement éreinté, démoli, mécontenté le clergé romain, et en général tout le peuple, que le ministre l'a rappelé et a fait interrompre ses feuilletons au *Moniteur*. Il doit être furieux. Il n'est pas habitué à ces sortes de choses. Il a jusqu'à présent, passé sur le dos de tous ceux qui se sont opposés à sa marche, mais il n'avait pas encore eu affaire au clergé ! ! ! ! ! — Quelle diable de rage ont donc tous ces hommes de lettres ?... Pourquoi donc se jeter à corps perdu dans la politique ?... Les exemples de Victor Hugo, Lamartine, etc., ne sont pas engageants pourtant. — Je pense qu'About est en Alsace, où il a acheté une très belle propriété. Il fait trois ouvrages sérieux, qui lui ouvriront les portes de l'Académie ; il y compte, du moins. A trente ans, ce ne serait pas mal. Mais sa dernière affaire est un grand bâton dans ses roues.

Je ne te parle plus de moi, habitué à te dire toujours la même chose : cela doit t'assommer. Mon travail va très bien. J'aurai un très bon envoi, je l'espère. Il fait toujours beau et chaud ici. C'est maintenant qu'on commence à aimer ce climat-ci. Je fais toutes les semaines des promenades *monstres*, et, tous les jours, je sors. Je continue à maigrir et à être heureux comme plusieurs poissons dans beaucoup d'eau...

Je t'embrasse, ainsi que papa de tout mon cœur.

GEORGES BIZET

XXV

29 settembre 1858.

Chère maman,

Tu ne saurais croire tout le plaisir que m'ont procuré les détails que tu me donnes relativement à Hector. Ainsi le voilà lancé. Je suis sûr de son succès ; que ne suis-je aussi certain de celui de *Faust* ! Mais je crains beaucoup : *Faust* au Théâtre-

Lyrique!... Enfin fasse la chance que je me sois trompé! Et, puis la musique doit être si belle!

Le four de Godefroid m'a été on ne peut plus agréable : c'est bien fait! Ces instrumentistes sont splendides, en vérité! Où donc ont-ils appris à composer?... Ils sont tous les mêmes : comme si *artiste* et *exécutant* étaient synonymes!...

Je regrette que Le Boucher n'ait pas tombé X... : c'eût été pain bénit, car ce petit monsieur infecte d'orgueil et de bêtise.

...Tu me dis que je ne connais pas Rome : c'est trop fort! S'il faut un an pour voir Rome, il faut six mois pour voir l'Italie. A Rome, il y a à voir *et à étudier*, tandis qu'en Italie, il n'y a qu'à voir et admirer. Et puis j'ai déjà un aperçu de Florence, de Gênes, de Nice, Pise, Lucques, Pistoja, etc., etc. Sois tranquille, je connaîtrai l'Italie, surtout si j'ai le prix Rodrigues. Quand tu recevras cette lettre, tu sauras déjà le résultat du concours depuis quatre jours. Écris-moi tout de suite.

Mon opéra-comique m'amuse beaucoup et j'espère en faire quelque chose. Le poème est spirituel, bien musical. — La messe de Colin n'est pas mal, mais les deux premiers morceaux qu'il a composés sont très supérieurs aux autres : *on sent la fatigue*. Somme toute, ce sera un envoi passable.

... Je vais faire encore une petite promenade dans la montagne, je ne m'en lasse pas.

Soignez-vous tous deux, pour vous et pour moi, et recevez mes tendres embrassements.

GEORGES BIZET

P. S. — J'apprends, à l'instant, que Barthe a le prix Rodrigues. Est-ce bien vrai? Voilà qui me dérange fort!!!

Enfin, je n'en mourrai pas.

XXVI

Octobre 1858.

Ma chère maman,

Ainsi que je te l'annonçais dans ma dernière lettre, c'est Barthe qui a eu le prix Rodrigues. Je m'en affecte peu, et voici pourquoi : 1° Je n'étais pas présent, ce qui est toujours

une mauvaise recommandation; 2° Je concourais avec de la musique religieuse, que je ne sais ni ne puis faire (à présent, du moins); 3° Je commence à croire qu'il n'y a pas eu de concours et que ces messieurs n'ont pas été fâchés de récompenser une bonne suite d'envois, ce qui est juste au fond. Pour tous ces motifs, je n'ai pas eu à me consoler d'un échec qui n'en est pas un et qui n'a aucune publicité.

J'ai une nouvelle autrement importante à t'annoncer. Mon envoi va bien, et, malgré les reproches que l'académie ne manquera pas de me faire pour avoir substitué un opéra bouffe à une messe, j'aurai, je crois, un excellent rapport.

... Tu as bien jugé le sujet de la cantate : *le Vœu de Jephté* doit être quelque chose d'affreux à *musicaliser*. Je ne m'étonne pas que David n'ait pn en faire un chef-d'œuvre.

... Tu vas dire que je ne te donne pas de détails; mais ma vie est si simple! Vie de travail, variée de temps en temps par une bonne promenade. Et voilà!

Maintenant je t'embrasse, toi, de tout mon cœur, et je t'embrasse encore pour papa. Fais ma commission.

GEORGES BIZET

XXVII

Rome, 8 octobre 1858.

Chère maman,

... Je suis très occupé en ce moment, car je m'aperçois que mon petit opéra pourrait bien devenir une *excellente* chose, et, plus je suis convaincu de cela, plus aussi je dois être difficile pour ce qui me reste à faire. Je voudrais, autant que possible, faire une chose à peu près complète. Je ne voudrais pas de taches, c'est difficile. Heureusement, j'ai fait un grand progrès : je puis *refaire*, et j'en profite. Tu sais qu'à Paris, lorsque j'avais composé quelque chose, je ne pouvais le recommencer; ici, au contraire, j'en suis enchanté. Autre progrès : il me semble que toute mon habileté et ma *triture* musicale ne me servent plus de rien; je ne puis rien faire sans idée, ce qui fait qu'aucun des morceaux de mon opéra ne sera *nul*. Je suis persuadé

qu'il vaut mieux faire mauvais que médiocre, et je tâche de faire bien, ce qui vaudra encore mieux. J'ai un mal énorme à composer, et c'est bien naturel : je n'ai pas de points de comparaison pour m'appuyer, et je ne puis me contenter d'une chose que quand je la crois *bonne*, — tandis qu'à la classe, ou à l'Institut, il me suffisait que mon travail fût meilleur que celui de mes camarades.

Tu vois que j'envisage tout cela sérieusement. Je sens aussi se fortifier mes affections artistiques. La comparaison des peintres et des sculpteurs avec les musiciens y est pour quelque chose. Tous les arts se touchent, ou plutôt il n'y a qu'un art. Qu'on rende sa pensée sur la toile, sur le marbre ou sur le théâtre, peu importe : la pensée est toujours la même. Je suis plus que jamais convaincu que Mozart et Rossini sont les deux plus grands musiciens. Tout en admirant de toutes mes facultés Beethoven et Meyerbeer, je sens que ma nature me porte plus à aimer l'art pur et *facile* que la passion dramatique. De même, en peinture, Raphaël est le même homme que Mozart ; Meyerbeer sent comme sentait Michel-Ange. Ne va pas me croire exclusif, non ; au contraire, je suis arrivé à reconnaître que Verdi est un homme de génie engagé dans la plus déplorable route qui fut jamais.

Voilà en gros quelques réflexions qui te montreront la direction qu'ont pris mes goûts d'artiste depuis mon départ. Quant au moral de mon individu, il n'a pas changé, et je m'en félicite. Je suis toujours gai, quoique plus sérieux. Mes camarades disent que j'ai de l'esprit, ma modestie m'empêche de les croire. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde croit que les obstacles ne sont pas faits pour moi et que mon chemin est tout tracé. Je le voudrais bien, mais je crains le retour, je crains le contact des directeurs et des faiseurs de pièces, que je ne décore plus du nom de *poètes*. Je crains les chanteurs ; je crains, en un mot, cette mauvaise volonté tacite qui ne vous dit rien de désagréable, mais qui vous empêche obstinément d'aller en avant. Enfin, cela regarde la Providence, et non pas moi.

Tu me trouves peut-être naïf dans tous les compliments que je m'adresse : mais je te dis le vrai, afin que tu saches où j'en suis et que tu te tranquillises complètement. Maintenant, je

vous embrasse tous deux de tout mon cœur et suis le plus aimant des fils,

GEORGES BIZET

Ne t'étonne pas de la confusion qui règne dans ma correspondance : je ne me relis jamais.

XXVIII

30 octobre 1858.

Chère maman,

... Mon envoi va très bien ; je ferai quelque chose de bon, je le crois. Mais je ne suis pas sûr pour cela d'avoir un bon rapport. Vois les rapports de l'Institut depuis 1810, et remarque qu'Halévy, Gounod, Massé, etc., ont de mauvaises notes, tandis que Panseron, Turéna, Batton, etc., ont d'excellents résultats.

Je viens d'écrire à David pour lui donner une foule de renseignements pour son voyage. Je lui ai donné une commission, celle de m'apporter la *Esmeralda*, opéra en quatre actes de Victor Hugo, duquel je ferai certainement mon second envoi. Ne t'en occupe pas : cela coûte 90 centimes, David sait où le trouver. Nous avons une augmentation à partir du 1[er] janvier, de combien? je l'ignore. Quelque minime qu'elle puisse être, elle me permettra de faire deux grands voyages l'année prochaine...

Et maintenant, chère maman, je t'embrasse de tout cœur. Que mon cher papa ne me trouve pas négligent : si je ne lui écris pas directement, je n'ai pas besoin de répéter que c'est à vous deux que j'écris, et, du reste, je pense si souvent à lui que c'est presque comme si je le voyais tous les jours.

GEORGES BIZET

XXIX

13 novembre 1858.

Chère maman,

Pour la première fois depuis mon départ, je suis en retard. J'ai manqué le courrier de samedi, ce qui fait que cette lettre ne t'arrivera que lundi prochain. Sept jours de retard, c'est beaucoup, mais c'est un peu la faute de ta lettre, qui n'arri-

vait pas à cause du mauvais temps, et puis tout à fait la faute de mon domestique, qui a oublié de venir prendre ma lettre pour la porter à la poste. Il est vrai qu'elle n'était pas écrite. Enfin, une fois n'est pas coutume, et j'exige mon pardon...

Je n'ai rien à te dire de nouveau, rien, absolument rien. Il neige, les montagnes sont blanches au lieu d'être bleues, et voilà tout. Sitôt qu'il y a un rayon de soleil, il fait chaud et on va se promener à l'ombre comme au mois de juillet.

Mon envoi va bien. Il est furieusement long. Deux actes énormes. — Que sera-ce donc, l'année prochaine! Je veux en faire trois. — Enfin, j'aurai fini et bien fini.

J'attends toujours en vain des lettres de Gounod et d'Hector. Ils sont bien négligents tous deux, surtout Hector. Ils attendent probablement la première de *Faust* pour m'accabler de détails. Je prends patience; mais, quand tu verras Hector, dis-lui que je suis sérieusement fâché...

Tu me parles de l'affaire Mortara et tu penses qu'elle fait grand bruit ici, tu te trompes : rien ne peut nous faire sortir de notre égoïste et heureuse insouciance ; nous en avons causé un soir, et c'est fini...

Je vous embrasse tous deux du meilleur de mon cœur.

GEORGES BIZET.

XXX

[Rome, fin décembre 1858.]

Chère maman,

Je commence par répondre à ce que tu me marques dans ta lettre. Tu me dis de te parler de l'inondation de Rome?... Le Tibre, comme presque tous les ans, a grossi pendant les pluies, et quelques plaines avoisinant le fleuve ont été couvertes d'eau ; deux ou trois rues ont été assez inondées pour qu'on ait été obligé de les traverser en bateau, et voilà tout. Tu vois que ce n'est pas une fameuse affaire...

Voici un an que je suis parti. Je n'ai plus que deux ans à être tranquillement heureux. Je n'ai pas trop mal employé mon année. J'ai lu plus de cinquante volumes, tant d'histoire que de littérature, j'ai voyagé, j'ai appris un peu de l'histoire de l'art, je suis devenu un peu connaisseur en peinture, en

sculpture, etc., j'ai fait autant de musique qu'on en peut faire en quatre mois en travaillant constamment, enfin je n'ai pas perdu mon temps. Je ne te dirai pas que j'ai appris plus de douze jeux de cartes et autres, tu ne m'en ferais pas compliment, mais les soirées sont si longues! Mon envoi boulotte toujours gentiment; il sera complètement fini, orchestré et copié le 1er avril (peut-être un mois avant). Somme toute, tout marche bien. — Pourvu que je trouve, en revenant, trois ou même deux jolis actes pour le Théâtre-Lyrique, et j'aurai lieu d'espérer.

Ma lettre va vous arriver en plein jour de l'an : je vais donc vous envoyer tous mes souhaits. Je commence par désirer pour vous deux la parfaite santé du corps, sans laquelle la santé de l'esprit n'est pas possible. Ensuite je demanderai que l'argent, ce beau métal auquel nous sommes tous soumis, ne vous fasse pas trop défaut. De ce côté-là, j'ai mon petit plan. Quand j'aurai cent mille francs (c'est à dire le pain sur la planche), papa ne donnera plus de leçons, ni moi non plus. Nous commencerons la vie de rentier, ce qui ne sera pas dommage. Cent mille francs, ce n'est rien : deux petits succès d'opéra-comique. Un succès comme *le Prophète* rapporte presque un million. Ainsi ce n'est pas un château en Espagne... Je souhaite maintenant que le succès d'Hector apporte enfin une juste récompense à la carrière modeste et laborieuse du *seul professeur* qui connaisse *l'art de la voix*.

Quant à moi, je me souhaite de vous aimer toujours de toute mon âme et d'être toujours, comme je le suis aujourd'hui, le plus aimant des fils.

GEORGES BIZET

XXXI

Rome, 31 décembre 1858.

Cher Hector,

C'est à mon tour de te demander pardon pour mon long silence. Mais, un mois s'étant écoulé, j'ai voulu attendre encore quelques jours de plus afin de t'envoyer mes souhaits de nouvel an avec ma réponse.

J'attends avec une fiévreuse impatience un événement si

important pour mes deux meilleurs amis : tu devines que je veux parler de toi et de Gounod, — de *Faust*, en un mot. — Ta prochaine lettre m'apprendra, sans aucun doute, un succès pour tous deux. J'aurai certainement de grandes émotions dans ma vie, mais je ne désirerai jamais plus une réussite que je ne désire celle de *Faust*. Je ne vois aucune annonce dans les journaux, et pourtant le moment doit s'approcher. C'est là qu'il ne faudra pas être paresseux! Écris-moi le lendemain même de la première représentation : je ne veux pas que les journaux m'apprennent ta réussite avant toi-même.

C'est bien gentil à toi de m'avoir donné une foule de détails sur tes répétitions. L'histoire de ton *si* m'a ravi. Il y a de bonnes petites réflexions philosophiques à faire là-dessus. Madame Carvalho est moins gaie, et je ne te cache pas que j'enrage de voir Gounod soumis à d'aussi ridicules exigences. Si c'était Meyerbeer!!!!... Enfin que veux-tu? Du temps, de la volonté et du feu au cœur, voilà plus qu'il ne faut pour briser tous les obstacles comme du verre. Je fais ici une bonne provision de patience pour le commencement de la lutte que j'aurai à soutenir à Paris. Je m'attends à beaucoup de déboires, mais j'espère avoir assez de *valeur* pour les braver, et ensuite gare à ceux qui auront mis des pierres sur mon chemin! Je te jure qu'ils auront affaire à un rageur.

... Je suis heureux de voir que tu aimes déjà Gounod autant que moi : quelle nature sympathique! Comme on subit avec bonheur l'influence de cette chaude imagination! Pour lui « l'art est un sacerdoce » : c'est lui qui le dit; moi, j'ajoute qu'il est le seul homme qui adore vraiment son art parmi nos musiciens modernes.

Tu me demandes une foule de détails sur moi. Je crains de ne pouvoir te satisfaire. Si je t'avais ici à côté de moi, j'en aurais à te dire pendant huit jours sans souffler; mais dans une lettre, où on est obligé de généraliser ses impressions, tous ces petits détails, si intéressants dans la conversation, deviennent impossibles. Je te dirai seulement que mon opéra-bouffe italien ne sera pas des plus mauvais : c'est de la musique italienne, mais dans le bon caractère italien. Je suis très difficile pour moi-même, ce qui me fait espérer d'arriver à quelque chose. L'année prochaine, je ferai la *Esmeralda* de

Victor Hugo, opéra français, et ma troisième année sera employée à une symphonie. Mon goût se prononce définitivement pour le théâtre, et je sens vibrer certaines fibres dramatiques que j'ignorais jusqu'à ce jour. Enfin, j'ai bon espoir.

Encore une bonne chose : jusqu'à ce moment, je flottais entre Mozart et Beethoven, Rossini et Meyerbeer. Maintenant je sais ce qu'il faut adorer. Il y a deux sortes de génies : le génie de la nature et le génie de la raison. Tout en admirant immensément le second, je ne te cacherai pas que le premier a toutes mes sympathies. Oui, mon cher, j'ai le courage de préférer Raphaël à Michel-Ange, Mozart à Beethoven, et Rossini à Meyerbeer, ce qui équivaut à dire que, si j'avais entendu Rubini, je l'aurais préféré à Duprez. Je ne mets pas les uns au second rang pour mettre les autres au premier, ce serait absurde; seulement, c'est une affaire de goût, un ordre d'idées exerce sur ma nature une plus forte attraction que l'autre. Quand je vois le *Jugement dernier*, quand j'entends la *Symphonie héroïque* ou le quatrième acte des *Huguenots*, je suis ému, surpris, et je n'ai pas assez d'yeux, d'oreilles, d'intelligence pour admirer. Mais quand je vois l'*École d'Athènes*, la *Dispute du Saint-Sacrement*, la *Vierge de Foligno*, quand j'entends les *Noces de Figaro* ou le second acte de *Guillaume Tell*, je suis complètement heureux, j'éprouve un bien-être, une satisfaction complète, j'oublie tout : ah! qu'on est heureux d'être doué ainsi! Enfin tâchons de n'être pas trop crétin, ce sera déjà quelque chose.

Minuit sonne!!! Nous sommes en 1859. Encore une année de plus. Dans vingt ans[1], nous dirons : « Encore une année de moins! » — Pour celle-ci, cher Hector, je souhaite qu'elle soit la plus belle de ta vie : tu vas être peut-être l'homme à la mode, ce qui n'est rien; mais tu seras aussi l'interprète fidèle du meilleur musicien de ce temps-ci, tu seras le seul ténor capable de comprendre et de faire comprendre Gounod, ce qui est énorme. Courage, mon ami! Mes vœux et mon désir t'accompagnent, ton succès me sera aussi cher que s'il m'était propre. *Ne crains pas*, laisse la peur pour les faibles, fais en sorte que Gueymard ne soit plus le meilleur ou du moins le

1. On sait qu'il devait mourir avant cette échéance, en 1875.

moins mauvais des ténors français. Tu peux rendre un service immense à l'art musical et te faire un nom. Ta boule est belle, joue-la bien, et le succès est sûr. Si j'avais des ailes, ou plutôt des rentes, je trouverais bien moyen d'être à Paris ce jour-là; mais je serai à Rome dans l'anxiété. C'est à toi de me tirer d'inquiétude le plus tôt possible, ne l'oublie pas. Et maintenant adieu. Je t'embrasse comme je t'aime, de tout cœur.

GEORGES BIZET

XXXII

Rome, [commencement de janvier] 1859.

Chère maman,

... Notre augmentation est enfin certaine. Elle est de 360 francs par an, soit 1 franc par jour. C'est peu, mais ce sera assez. Maintenant je pourrai voyager tranquille. Mon excellent et très regretté ami Vaudremer est parti hier. Il ira à Paris à la fin de janvier. Vous aurez sa visite avant trois semaines d'ici. J'ai écrit à Hector, et j'écrirai à Marmontel pour qu'il reçoive ma lettre le jour même de sa fête. J'écrirai aussi à L'Épine : c'est un homme qui me plaît infiniment sous tous les rapports. La tournure de son esprit, ses goûts d'artiste et cette merveilleuse aptitude musicale me le feront toujours rechercher.

Je ne reçois toujours aucune nouvelle de Gounod et de la famille Zimmerman. J'attends *Faust*. Si c'est un succès, Gounod prend la première place du même coup. Espérons! Quand à Hector, je le répète, j'ai une complète espérance de la réussite.

Rien de nouveau pour moi. Dans un mois d'ici, je te parlerai de mon envoi d'une façon positive. En attendant, je t'embrasse de tout cœur et suis votre fils aimant.

GEORGES BIZET

XXXIII

Rome, ce 22 janvier 1859.

Chère maman,

... Je te vois déjà inquiète de mon envoi : si tu savais avec

quelle peine je travaille, tu comprendrais bien facilement que je sois moins avancé que je ne l'espérais. Oui, je me défie de ma facilité : j'ai autour de moi dix garçons intelligents qui ne seront jamais que des artistes médiocres, et cela à cause de la fatale confiance avec laquelle ils s'abandonnent à leur grande habileté. L'habileté dans l'art est presque indispensable, mais elle ne cesse d'être dangereuse qu'au moment où l'homme et l'artiste sont faits. Je ne veux rien faire de *chic*, je veux avoir des *idées* avant de commencer un morceau, et ce n'est pas ainsi que je travaillais à Paris. Il en résulte une certaine paralysie que je ne surmonterai complètement que dans un ou deux ans. — Mais rassure-toi, je ne suis pas en retard. Je serai toujours prêt, et cela sans prendre sur le temps que je veux consacrer à mes voyages. Je suis content de mon opéra, je le répète; seulement, en ce moment, je me donne une peine infinie sur un air très difficile. Dès qu'il sera fait, le reste ira tout seul, car j'ai des matériaux. J'aurai un mois d'orchestre. Tu sais comment je copie : quinze jours me suffiront pour ce travail nécessaire, mais abrutissant. J'ai fait entendre quelques fragments à Colin, qui a paru très content. L'opinion de David, que j'attends avec impatience, me sera d'une grande lumière. — La somme que David consacre aux voyages sera suffisante. Je n'aurai pas plus de 200 francs à ajouter à ma pension et je ne suis pas inquiet. L'augmentation arrive du reste fort à propos.

L'affaire X... va donc enfin avoir une solution : bravissimo!!! Il ne nous reste plus que 95 000 francs à trouver, c'est une bagatelle. Je passerai par Bade avant de retourner à Paris, et je me charge d'arranger une petite affaire avec Bénazet pour un opéra de salon. Quand cela ne rapporterait que 3 000 ou 4 000 francs, ce serait toujours bon à prendre.

Tu me reproches de ne t'avoir encore envoyé personne de Rome. J'ai eu pourtant une douzaine d'occasions, mais il n'entre pas dans mes idées d'envoyer des indifférents : c'est inutile. C'eût été pour eux une corvée, et ce n'aurait pas été un plaisir pour toi. Cette fois, c'est un de mes plus excellents amis que je t'envoie, c'est un homme qui m'aime et que j'aime beaucoup : ce ne sera donc pas un étranger pour vous. — Z... n'a pas perdu une occasion d'envoyer du monde dans sa famille pour

se faire rapporter des chaussettes, un pantalon, etc., etc. Belles commissions à donner, à des dames surtout! Mais chacun agit à son idée, et j'ai l'habitude de trouver la mienne de beaucoup préférable à celle des autres...

Maintenant adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre fils aimant,

GEORGES BIZET

XXXIV

[Rome, fin janvier 1859.]

Chère maman,

J'ai reçu ta longue et bonne lettre, qui m'a fait d'autant plus de plaisir qu'elle m'annonce ton rétablissement presque complet. J'ai reçu une lettre d'Hector et une autre de John. Je ne puis te dire combien j'espère pour Hector, d'après tout ce qu'il me dit, car, malgré toute sa modestie, je vois bien qu'il a fait grand effet. Malheureusement, mes craintes au sujet de *Faust* s'augmentent tous les jours. Ce ne sera pas un succès. Il y a, en ce moment, trois champions dans l'arène : David à l'Opéra, Meyerbeer à l'Opéra-Comique [1] et Gounod au Théâtre-Lyrique ; il y aura deux vaincus, et ce ne sera pas Meyerbeer. Ne remarques-tu pas qu'il n'y a jamais deux succès près l'un de l'autre? A quoi cela tient-il?... Je crains de le savoir. — Gardez tout cela pour vous deux, et puissé-je me tromper! Mais madame Miolan commence à baisser, et puis Marguerite est complètement au-dessus ou du moins à côté de ses moyens.

J'ai appris le four de ce pauvre Gauthier, second prix de Rome; cela ne m'a pas trop étonné, car il fait bien commun. — Je vois avec joie qu'il est venu quelques élèves. Je suis sûr que le succès d'Hector en amènera. Ainsi donc il n'y a qu'à espérer ce côté là. — Je crois que le moment d'en finir avec ce pauvre Barthélémy est venu, car enfin il y a une limite à tout, et lui-même doit avoir assez de raison pour renoncer à une

1. Félicien David était sur le point de faire représenter *Herculanum* à l'Opéra (4 mars 1859); Meyerbeer, *le Pardon de Ploermel*, à l'Opéra-Comique (4 avril 1859). — Entre temps, *Faust* devait être joué au Théâtre-Lyrique (19 mars 1859).

carrière où il ne peut avoir que des revers. Idem pour Prat. Tiens moi au courant des débuts de Chambon.

J'arrive à mon envoi. J'en suis toujours content, malgré le mal qu'il me donne. Je te dirai aussi que je sens certaines fibres dramatiques se développer en moi, ce qui fait que, l'année prochaine, je risquerai un grand opéra. Je travaille énormément, et tu sauras que mon opéra se compose de 14 morceaux, y compris l'ouverture. Les morceaux d'ensemble tiennent 100 pages de partition. C'est effrayant. Nous sommes deux dans cette position, mon ami Bonnet, architecte, et moi. Enfin nous en viendrons à bout, mais c'est bigrement long, surtout quand on est obligé de chercher comme moi. Chose singulière et qui fera plaisir à papa, je fais de la musique italienne. Impossible de faire autre chose sur des paroles italiennes. Le ciel et le climat ont leur influence. Il est bien entendu que je ne change pas d'avis, et que j'entends par là de bonne musique italienne, Rossini, Paër, la moitié de Donizetti et le quart de Bellini, le dixième de Verdi et le centième de Mercadante, et encore!

J'aurai fini de composer et presque d'orchestrer pour l'arrivée de David. Je l'attends avec impatience, pour avoir la vraie opinion d'un musicien. Ma copie léchée me tiendra un mois, puis je bâtirai le plan de mon second envoi et je voyagerai pendant six mois bien complets : ce ne sera pas le plus désagréable de mon affaire.

Ce pauvre Duprato est dans une misère complète. — Massé est complètement rendu. — Deffès seul a l'air de vouloir sortir du pétrin. — Mais on m'écrit que l'on vient d'inventer une nouvelle scie à l'usage des pauvres prix de Rome. Quand ils se présentent pour obtenir un poème, les directeurs et les poètes répondent qu'on n'a pas le temps de faire des opéras en un acte. Quand on me dira cela, je sais bien ce que je répondrai : « Vous ne voulez pas d'acte : eh bien! moi non plus! j'en veux trois. » Et on verra qui sera bien attrapé. Je suis disposé à ne pas me laisser berner. S'il faut casser les vitres, je n'en laisserai pas une seule en place, et je finirai bien par arriver. J'ai, Dieu merci, une certaine ambition, qui ne se laissera pas embêter. — A propos, un grand malheur qui vient d'arriver à ce pauvre Barthe... il se marie. Encore un de flambé! C'est décidément

moi qui suis destiné à relever cette pauvre Académie. On fera son possible... et même l'impossible, au besoin. J'aurais bien voulu répondre à Hector, à John et à E. Diaz par ce courrier, mais le temps me manque et je les remets à huit jours.

Adieu, mille baisers pour vous deux, et croyez-moi toujours le plus affectueux des fils.

GEORGES BIZET

XXXV

Rome. 5 février 1859.

Chère maman,

David est arrivé. Je l'attendais impatiemment et je suis heureux de t'annoncer que j'ai trouvé en lui tout ce que j'attendais. Je lui ai joué mon envoi, dont il a été très satisfait. Il m'a joué sa cantate, qui est mauvaise, mais, en revanche, il m'a fait entendre son chœur des « Génies de la terre », qui est excellent. Gounod m'en parle dans sa lettre comme d'une chose remarquable, et il a raison. C'est d'un beau style, et c'est d'un sentiment pur et élevé.

... Nous allons faire, avec David, Heim et un autre de nos amis, le grand voyage du Nord. Nous partirons de Rome le 1er mai. Nous irons à pied à Firenze (Florence). — Je dis à pied, c'est-à-dire tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt en voiture. — Nous resterons là un mois, puis nous irons à Bologne, Parme, Modène, Pavie, Milan, Vicence, Padoue, Vérone, etc., etc., et nous arriverons enfin à Venise, où nous séjournerons le plus longtemps possible. Puis nous reviendrons par les bords de l'Adriatique, Ravenne, Ancône, Aquilée, etc.; puis, après être montés sur le grand *Sasso d'Italia*, d'où l'on voit les deux mers, nous rentrerons à Rome, ayant fait un des plus beaux voyages du monde. — L'année prochaine, j'irai en Allemage en passant par Naples et la Sicile, où je prendrai un bateau pour Trieste. Peut-être même, si certain projet que j'ai en tête réussit, reviendrai-je par Athènes, Constantinople, et remonterai-je le Danube jusqu'à Vienne. En tout cas, je rentrerai en France par la Hollande et la Belgique.

Les bruits de guerre ne sont que des affaires de Bourse; ce n'est pas ici que l'on peut croire à ces blagues-là. Il n'y a qu'un

homme au monde qui ait intérêt à faire la guerre, c'est Victor-Emanuel, et je suis tranquille de ce côté. Du reste, ne t'imagine pas que l'état de siège ait ici l'effet qu'il a eu en France : dans un pays où l'on se couche à huit heures, qu'importe ? — Cependant il paraît que les Milanais sont montés fortement contre les Autrichens. Ils crient : « Vive V. E. R. D. I. », ce qui veut dire : « Vive *V*ictor *E*mmanuel, *R*oi *D'I*talie ! » En tout cas, j'ai le temps de faire mon voyage. Tu vois que je suis prévoyant, puisque j'ai changé mon projet de voyage (je devais aller à Naples) afin de ne rien perdre en cas de guerre.

... Je ne sais pas trop de quelle couleur sera mon rapport, cette année, mais je me figure qu'il sera *coloré*. Mon envoi est un peu audacieux, et va faire crier les chercheurs de la petite bête : tant mieux pour moi, et tant pis pour eux. J'ai décidément fait de la musique purement italienne, genre Cimarosa rajeuni, — sans aucune espèce de comparaison, s'entend. — L'année prochaine, je ferai du tragique, et de l'allemand pur, pour mon troisième envoi. Je finirai peut-être par contenter tout le monde, ou, plutôt, par ne contenter personne.

Adieu, chère maman. Embrasse papa comme je t'embrasse, de tout cœur. Je suis ton fils aimant,

GEORGES BIZET

Merci de tes adorable cravates ; j'en étais encore monté, et je les garderai neuves pour Paris, ainsi que presque tous mes effets : on n'use pas ici.

XXXVI

Samedi, 19 février 1859.

Chère maman,

Je n'ai pas reçu ta lettre, cette semaine. Je ne savais à quoi attribuer ce retard, car il fait un temps superbe. J'ai envoyé à l'ambassade et j'ai su que le courrier n'était pas arrivé. Nous sommes tous un peu tristes, car nous venons d'apprendre la mort de Léon Benouville. Donnez-vous donc du mal pour avoir le prix de Rome, luttez au retour pour vous faire une belle position, et cela aboutira peut-être à mourir à trente-huit ans[1].

1. N'est-il pas permis de voir là, chez le futur auteur de *Carmen*, — il devait mourir à trente-six ans, — un pressentiment analogue à celui qu'éprouvera son héroïne dans le « trio des cartes » ?

Ce n'est pas gai. Benouville était décoré depuis cinq ans, c'était un homme d'une valeur incontestable, et l'Institut l'aurait certainement nommé d'ici à peu d'années. Enfin nous sommes tous mortels.

Il va sans dire que notre amitié pour David s'augmente tous les jours. C'est un charmant garçon dans toute l'acception du mot. Il est délicat, spirituel, affectueux jusqu'à la câlinerie, et, quoique nous ne soyons pas toujours d'accord sur les questions musicales, nous n'en sommes pas moins d'excellents amis. L'éducation musicale (non l'instruction) a été un peu négligée chez lui : il s'ensuit qu'il subit l'influence complète de ce qu'il entend aujourd'hui. Mozartiste enragé, il proclamera demain Verdi comme le seul génie que l'art musical ait possédé. En changeant d'opinion, il change de manière de faire. Depuis qu'il est ici, il a déjà essayé vingt manières, dont aucune n'est bonne, puisque aucune n'est la sienne. Je tâche de le sermonner d'importance, mais le mâtin a du caractère : autrement dit, il est entêté en diable. Nous avons déjà eu vingt discussions à propos de Verdi. Quant à moi, voici mon avis : — il ressemble peu à celui que j'avais à Paris, mais ici je juge sans passion, et j'ai par conséquent la chance de juger juste. — Verdi est un homme d'un grand talent, qui manque de la qualité essentielle qui fait les grands maîtres : le style. Mais il a des élans de passion merveilleux. Sa passion est brutale, c'est vrai, mais il vaut mieux être passionné ainsi que de ne pas l'être du tout. Sa musique exaspère quelquefois, elle n'ennuie jamais. Somme toute, je ne comprends pas les enthousiastes et les détracteurs qu'il a soulevés. Il ne mérite, selon moi, ni les uns ni les autres.

J'orchestre comme un enragé : je suis heureux de t'annoncer que j'ai retrouvé ma *patte*; je vais avec une rapidité inouïe. Je suis complétement en avance. Je voudrais bien pouvoir vous jouer mon envoi : je serais assez curieux de savoir votre impression à tous deux. A coup sûr, vous serez surpris, car cela ne ressemble pas à tout ce que j'ai fait. David a été très étonné de me voir complètement dépêtré de l'influence de Gounod. Moi, j'en suis ravi. Gounod est un compositeur essentiellement original, et en l'imitant on reste à l'état d'élève. Son *Faust* doit être splendide. Quand cela passe-t-il?... Et

Hector?... J'attends cela avec une immense impatience, comme tu dois bien le penser.

Heim et moi, nous piochons avec bonheur, en pensant aux six mois splendides que nous allons passer. J'espère bien que ce ne seront pas les derniers. Nous nous faisons tous deux une fête de revenir en Italie quand il sera architecte de l'empereur, et moi, directeur du Conservatoire. Tu vois que nous bâtissons de beaux châteaux en Espagne. Plus je vais, et plus j'aime ce cher garçon, qui me le rend bien, je t'assure. Didier, paysagiste, forme avec nous un trio parfait, duquel David viendra faire un quatuor pendant le voyage. En dehors de cette intimité excessive, j'ai encore à l'Académie d'excellentissimes amis, et c'est une bonne chose, c'est la meilleure.

Outre la triste nouvelle que je t'annonce au commencement de ma lettre, j'ai aussi à t'apprendre la mort du petit garçon de madame Guillemin. Notre médecin avait dit, dès la naissance de cet enfant, qu'il ne pourrait pas vivre, et sa prédiction ne s'est que trop réalisée. Quant à elle, malgré un mieux qui trompe en ce moment, elle est perdue, et, chose effrayante, il paraît que sa fille, adorable enfant de six ans, est destinée probablement au même sort. Ne parle de cela à personne de la famille Zimmerman. Quant à moi, chaque fois que j'y pense, cela me navre le cœur. Et, de plus, cela m'effraye au delà de toute expression : plus je vais, et plus l'idée de la mort me glace. Cela fait peu d'honneur à ma philosophie, mais c'est un sentiment dont je ne suis pas maître. Aussi ai-je assez parlé de ces choses désolantes.

J'attends ta lettre impatiemment, parce que je suis sûr qu'elle m'apportera de bonnes nouvelles de votre santé, et que j'y trouverai, comme dans toutes, l'expression d'une amitié sans bornes que je partage de toutes les forces de mon cœur.

Je vous embrasse,

GEORGES BIZET

(A suivre.)

AU MINISTÈRE DE LA MARINE

Plaignons l'orthodoxie maritime. Elle croyait s'imposer longtemps encore, par la seule force du silence. Le malheur des temps exige des efforts moins discrets : en 1897, il suffisait d'affirmer qu'on détenait la vérité; aujourd'hui, il faut discuter. Par l'organe de sa dernière Commission d'enquête, le Sénat manifestait naguère sa douloureuse surprise : à l'unanimité « adoptant les conclusions et indications de la commission d'enquête, le Sénat en ordonne le renvoi au gouvernement et notamment aux ministres de la Guerre et de la Marine ». Les *conclusions* se rapportent à la catastrophe de l'*Iéna*; mais les *indications* sont beaucoup plus générales :

... Nous n'avons partout rencontré, dans la Marine, qu'antagonisme et division. L'artilleur naval, le constructeur naval et le marin combattant n'ont entre eux aucune liaison. Ayant pour excuse de s'ignorer, ils se détestent et se jalousent. Tout organe du navire ou de l'armement leur est une occasion de lutte sournoise ou déclarée. Et nulle supérieure autorité n'a cure ou moyen d'unir, en une action coordonnée et féconde, ces trois forces divergentes et hostiles. Elles s'affirment et se personnifient, au sein du département ministériel de la Marine, en directions autonomes. Chacune d'elles travaille à part. C'est l'efficace organisation de l'anarchie intégrale...

Grâce à M. Charles Chaumet, que les réformateurs ne sauraient assez remercier, la Chambre a aussi voté un projet de résolution, accepté par le gouvernement :

La Chambre convaincue qu'il est nécessaire et urgent de procéder

à une réforme d'ensemble de l'institution maritime, invite le Gouvernement à présenter dans le plus bref délai un projet de loi organique de la marine militaire.

Telle a été la sanction du rapport de M. Charles Chaumet. Ce que l'on trouve dans ce rapport n'est pas moins triste pour l'orthodoxie.

Sans s'attarder (disait *le Petit Temps* du 19 novembre dans une analyse très exacte) à examiner dans le détail le fonctionnement des divers services et à discuter des questions techniques, le rapporteur s'est appliqué à *dégager les causes profondes et permanentes de ce qu'on appelle improprement la crise de la marine*, puisque le mal date de plus d'un demi-siècle. M. Chaumet voudrait que le gouvernement saisît la Chambre d'une loi organique qui réalisât la réforme complète et radicale de l'institution maritime en commençant par établir la constitution légale de notre flotte. Seule, une loi organique, *créant en quelque sorte une marine nouvelle, permettra de réaliser des économies importantes et d'assurer réellement la défense nationale.*

Plusieurs des conclusions de M. Charles Chaumet soulèveront sans doute de vives controverses.

S'il ne demande pas la suppression des arsenaux, il en réclame du moins énergiquement *la spécialisation rigoureuse* et soutient qu'il est *inutile de maintenir Rochefort, Lorient et Cherbourg* comme ports militaires de plein exercice.

En ce qui concerne les ouvriers, le rapporteur demande le rétablissement de la discipline, la généralisation du travail à la tâche, l'exclusion des ouvriers antimilitaristes. M. Chaumet se déclare *partisan de l'École polytechnique navale* pour donner aux officiers une instruction scientifique plus forte. En revanche, il conclut *à la suppression du Saint-Maixent naval, sans cependant être hostile à tout avancement par le rang.*

Au contraire, il propose *la création d'un nouveau cadre d'* « *officiers des équipages de la flotte* » pour créer des débouchés à la maistrance, dont grâce à ses efforts, à la bienveillance du gouvernement et de la commission du budget, les soldes ont été notablement relevées. Si nous ajoutons que M. Chaumet demande la *réorganisation sur des bases nouvelles de nos arsenaux*, *la suppression du service hydraulique*, du contrôle résidant, et propose une *réorganisation quasi révolutionnaire de l'administration centrale*, on conclura que le rapport de M. Chaumet marque des intentions hardiment réformatrices. Il peut se résumer dans cette formule : « concentrer toutes nos ressources en hommes et en argent pour porter au maximum notre force militaire ».

Les lecteurs de la *Revue*[1] connaissaient déjà ces conclusions : ce résumé du rapport de M. Chaumet contient la plupart des idées et quelques phrases presque textuelles de mes deux articles sur *la Réforme navale*. Les lecteurs se demanderont peut-être la cause d'une si parfaite concordance. Sans la moindre indiscrétion, je puis la leur dire : les mêmes nécessités s'imposeront à tout civil qui refusera de se payer de mots et entreprendra l'étude du problème maritime. Sur les moyens, les avis différeront toujours par des nuances. Mais, avec un peu de bonne volonté, l'accord se fera, si l'on s'entend sur les points essentiels. Or, de toutes les questions soulevées par le rapport de M. Charles Chaumet, il en est une qui prime les autres : l'organisation du Ministère de la Marine. Un décret du 18 novembre courant lui assure, au surplus, le bénéfice de l'actualité.

***

L'exposé des motifs du nouveau décret suffit à nous éclairer sur les intentions du Ministre : « Dans leur ensemble, les nouvelles dispositions proposées sont de nature, tout en maintenant dans ses grandes lignes une organisation[2] qui a fait ses preuves, à l'améliorer et à la compléter. » A cette déclaration, M. Charles Chaumet ne souscrit pas : « Pour donner aux services de la marine une impulsion féconde et assurer l'unité d'action nécessaire, il suffirait de quelques grandes directions. D'abord l'état-major général. Son rôle doit être prépondérant...

1. Revue des 1er et 15 novembre.

2. Les affaires maritimes sont actuellement réparties entre dix directions et douze chefs de service : le chef du cabinet technique et administratif, le chef du cabinet civil, le chef d'État-Major Général, le chef des services de la flotte armée, le directeur des constructions navales, le directeur de l'artillerie, l'inspecteur général des travaux maritimes, le directeur de la comptabilité générale, le directeur de la navigation et des pêches maritimes, le directeur du contrôle, l'inspecteur général des constructions navales, l'administrateur de l'établissement des invalides. Ces douze chefs de service sont placés sous l'autorité directe du Ministre. Par dérogation aux usages antérieurs, le décret du 18 novembre « fortifie les moyens d'action de l'État-Major Général, sans cependant augmenter ses attributions d'ordre administratif; d'autre part, il crée, par l'institution de la conférence des services d'action, un organe de liaison apte à coordonner les efforts en vue du but commun, en laissant cependant à chaque directeur ou chef de service toute son autonomie et toute sa responsabilité ». (Exposé des motifs.)

Un directeur des constructions navales, un directeur de l'artillerie, un directeur des services administratifs suffiraient[1], semble-t-il, pour permettre au ministre de remplir, en connaissance de cause, le rôle éminent que lui assigne la Constitution. » M. Charles Chaumet préconise donc la refonte totale de cette même administration centrale dont le décret du 18 novembre réclame le maintien. Comment choisir sans examiner d'abord le fonctionnement actuel?

Au-dessous du Ministre, tout près de lui, le Cabinet. Limitées aux « affaires d'ordre général ayant un caractère administratif ou financier et aux rapports du département avec les autres départements ministériels, les Chambres et le Conseil d'État », les attributions du Cabinet du ministre lui interdisaient toute action sur les services militaires. C'est pourtant à remplir le rôle de Secrétariat général qu'il a toujours tendu. Et il devait y tendre d'autant plus que l'absence d'un Comité des Directeurs faisait de lui l'unique lien entre les Directions. Dès 1905, un décret légalisait partiellement la situation prise par le Cabinet et le dédoublait. D'autres changements de détail ont conduit à l'organisation actuelle : du *Cabinet civil*, relèvent le Bureau du Personnel de l'administration centrale et du service intérieur, le Bureau des archives... et impressions, la Bibliothèque du Ministre; le *Cabinet technique et administratif* a sous ses ordres l'État-Major particulier du Ministre, le Bureau de l'enregistrement et du chiffre, le Bureau du budget et des travaux parlementaires, le service du Contentieux.

Cette nomenclature atteste que le Cabinet civil n'intervient en aucune manière dans le fonctionnement du ministère. La haute direction de la Bibliothèque et des Archives grossit les attributions de son chef, mais sur le papier seulement. La charge du Bureau du Personnel de l'administration centrale ne saurait être plus effective : comment connaîtrait-il ce personnel et pourrait-il le répartir dans une administration qui est sous le contrôle exclusif du Cabinet technique et administratif? Il n'est donc pas douteux que le chef du Cabinet civil dirige

1. Il ne s'agit que des besoins militaires du Département. Comme M. Charles Chaumet, nous ne nous occuperons pas des deux services civils dont nous montrerons, un jour ou l'autre, la nécessité de débarrasser la Marine : la direction de la navigation et des pêches maritimes; l'administration de l'établissement des invalides de la marine (marchande).

le Secrétariat particulier du Ministre, et rien de plus. Mieux vaut pourtant ne pas le dire trop haut. Notre démocratie est encore très éprise du panache : conservons le titre ronflant de chef de Cabinet, mais souvenons-nous que son titulaire remplit les fonctions plus modestes de chef du Secrétariat particulier.

Au sujet du vrai Cabinet, — du Cabinet technique et administratif, — réjouissons-nous d'abord qu'il ait perdu son vilain nom d'antan. « Militaire » est un qualificatif qui blesse certaines susceptibilités : évitons d'en user; que respecterions-nous, si nous ne respections pas des préjugés? Reconnaissons, pourtant, dans notre for intérieur, que le Cabinet technique et administratif ne peut pas ne pas traiter des questions militaires : il est donc *technique, administratif... et militaire*. De ce triple caractère, résulte la nécessité de mettre à sa tête soit un ingénieur, soit un administrateur, soit un militaire. Ajoutons bien vite que la suprématie du pouvoir civil[1] n'en souffrira pas. Comment pourrait gouverner un parlementaire, qui, normalement, ignore les détails de notre organisation, s'il n'avait pas, dès la première heure, auprès de lui, un collaborateur au courant du service? Le Cabinet devra même être pourvu de deux chefs adjoints, afin que l'entourage immédiat du Ministre comporte des représentants autorisés des trois spécialités maritimes.

En aucun pays, le Cabinet n'a jamais été un service producteur. Mais c'est lui qui distribue la tâche aux autres services; c'est lui aussi qui, recevant la correspondance à l'arrivée et au départ, vérifie la stricte exécution des ordres ministériels. Organe de répartition et de contrôle, il n'a pas à solutionner, lui-même, les questions qui ne sont pas de son ressort; mais il doit traiter celles dont nul autre service n'a qualité pour s'occuper. Notre réglementation lui donne les affaires contentieuses; elles ne rentrent pas dans cette catégorie : puisqu'il s'agit d'interpréter des lois, décrets, règlements et usages financiers ou commerciaux, n'est-ce pas à la Direction du Contrôle qu'il faut s'adresser? Par contre, il faut charger explicitement

1. Elle n'exige pas davantage l'emploi d'un personnel civil dans les bureaux du ministère. Le général André, peu suspect, je pense, s'en était parfaitement rendu compte.

le Cabinet des deux services que la force des choses l'a conduit à s'adjoindre : préparation des nominations; mouvements de la flotte.

Une nomination est, essentiellement, un acte gouvernemental. Il appartient au seul Ministre de se prononcer, au vu de dossiers dont l'examen méticuleux ne peut être effectué que par celui de ses collaborateurs qui contrôle, en son nom, le fonctionnement quotidien de la marine. Est-ce à dire que le Cabinet doive devenir une officine politique? Certes non. Le Secrétariat particulier d'un Ministre. membre du Parlement, est l'unique bureau politique d'un Ministère militaire : comme personne ne peut avoir la naïveté d'escompter la disparition des recommandations — pour tant qu'on le désire —, il est bon que tous sachent à quelle porte il faut frapper. Le Cabinet a un rôle tout autre : éplucher des notes parfois données avec une légèreté ou un parti pris dont la suite témoigne; s'assurer que la Direction du Personnel a classé dans les dossiers tous les renseignements qui peuvent éclairer le choix du Ministre [1]; contrôler des faits publics et provoquer les explications des intéressés, si le moindre doute subsiste. Jamais nos commissions de classement n'ont procédé ainsi. A leur décharge, il

1. La précaution n'est pas superflue. Désireux de développer l'émulation, M. Burdeau avait établi une échelle de récompenses : remerciements, félicitations, témoignage de satisfaction, témoignage de satisfaction avec inscription au calepin. La Direction du Personnel a interprété cette décision à la lettre : elle émarge les dépêches ministérielles qui notifient les trois premières récompenses, mais son effort ne va pas jusqu'à en insérer une copie dans le dossier de l'intéressé. Il est permis de le regretter. Pourquoi faire accroire à un officier que son labeur a été apprécié et qu'il lui en sera tenu compte un jour? Si l'on estime qu'il n'a rien produit de bon, il faut le lui dire expressément, dans un accusé de réception; s'il mérite des éloges plus ou moins atténués, il faut le lui dire encore : du point de vue militaire, il est non moins lamentable de manquer de franchise que d'expédier, sous la signature du Ministre, une dépêche dont l'unique but est de berner un officier. On ne doit certes pas exagérer la portée des travaux personnels; mais, quand il s'agit de choisir entre deux ou trois officiers dont la valeur indiscutable ne peut être différenciée que par des nuances, — et il en est toujours ainsi, — d'aucuns jugeront que des travaux personnels, donc supplémentaires, ne sauraient céder le pas à des rapports mondains ou à des sympathies. Nos Commissions de classement pensent autrement. Certains de ses membres ont même trouvé que la Direction du Personnel pourrait se dispenser de classer les témoignages de satisfaction avec inscription au calepin. L'un d'eux disait : « Moi, je n'en tiens aucun compte. » Complétant sa pensée, un autre ajoutait : « Les travaux ne signifient rien, car on en fait ou on n'en fait pas, suivant que l'on a plus ou moins de facilités naturelles. »

faut reconnaître que la durée de leurs travaux leur interdit des recherches qui seraient très faciles pour le Cabinet. Mais il faut reconnaître aussi que ces enquêtes s'imposent, si l'on veut que l'avancement au choix ne soit pas distribué à l'aveuglette.

Ce n'est pas le moment d'examiner les moyens de rendre les notes moins incertaines et de constituer des garanties complémentaires. Mais, avant toute réforme, il est possible de savoir que tel fait de guerre se réduit à un acte de présence, dans des conditions de tout repos ; que tel officier — marin irréprochable d'après ses propres rapports et à en croire des notes données par un chef qui ne l'a jamais vu à l'œuvre — est maladroit et pusillanime; que tel autre, qui bat monnaie de sa ferveur démocratique, traite ses subordonnés avec la pire brutalité; que les conceptions philosophiques d'un troisième furent toujours ardentes, mais contraires, et que le changement du Sacré-Cœur au Triangle se produisit tout juste au moment où l'erreur passée cessait d'être profitable; qu'un quatrième s'insurge contre la loi et manifeste[1] sa volonté de substituer sa propre manière de voir aux ordres du gouvernement; qu'un cinquième fait de la démagogie, oubliant que la vie maritime, qui ne se prête guère à une pratique de l'indiscipline agrémentée d'homélies sur le devoir, fournit à chaque instant l'occasion d'enseigner la morale en action.

Les officiers sont des hommes : comme dans tous les milieux, les faiblesses humaines sévissent parmi eux. Mais, en raison même de leur rareté, les plus graves y sont faciles à découvrir : comment le Ministre, qui est appelé à décider souverainement de choix dont la valeur de la flotte dépend, pourrait-il se prononcer en connaissance de cause, s'il n'en était pas averti? Le besoin de cette intervention ministérielle est impérieux. Certes la discipline exige que les chefs aient le pouvoir de récompenser comme de punir. Mais, ce dernier droit comportant des limites (règlements, code, réductions de peine, grâces), le premier doit en comporter aussi ; or il devien-

1. Il s'agit et il ne s'agit que d'actes publics, dont on peut et dont on doit tenir compte : aller au delà et faire état de conversations privées ou de sentiments intimes serait non moins désastreux qu'odieux, car on n'obtiendrait que deux résultats : abaisser les caractères; rendre intolérable la vie à bord.

drait pratiquement absolu, si le Ministre, même après avoir fixé des limites d'ancienneté, se bornait à enregistrer les décisions d'une oligarchie de grands chefs. La plupart de ceux qui préconisent le retour à cette solution s'effrayent, non sans raison, de l'intrusion des mœurs politiciennes dans nos forces militaires. Il serait vain d'escompter la disparition prochaine des clientèles politiques. Le mal n'a pourtant pas de profondes racines, car c'est hier que dominaient les « chapelles maritimes », qui furent néfastes et dont nous sommes maintenant à peu près délivrés : les « chapelles politiques », qui ne valent pas mieux, disparaîtront à leur tour.

Mais jamais, pas plus en France qu'ailleurs, le gouvernement ne se désintéressera de la nomination de ses agents. Cette nécessité permanente fait que, depuis des années, le Cabinet joue un rôle considérable dans l'avancement et les désignations au choix. Exercée au grand jour, son action ne pourrait que gagner en efficacité et en garantie : c'est le Cabinet qui, à l'exclusion de la Direction de la flotte armée et de l'État-Major général, doit soumettre les nominations au Ministre.

C'est encore au Cabinet — non plus à l'État-Major général — qu'il faut rattacher le Bureau des Mouvements de la flotte. Il n'y a aucune raison de faire traiter des affaires politiques par un État-Major général, normalement chargé d'établir les instructions militaires du temps de guerre. Celles-ci découlent d'un plan général d'opérations, approuvé par le Ministre et non susceptible de prompte modification; elles se basent sur la composition et la répartition de toutes les flottes du monde y compris la nôtre, sur nos prévisions d'armement pour l'année, sur l'organisation de nos réserves navales... en un mot, sur des données multiples, mais définies au moment même où l'on établit les prévisions budgétaires. Le Ministre, qui connaît ces instructions, ne s'avisera pas sans doute de les rendre inutilisables, en prescrivant d'invraisemblables chassés-croisés entre les bâtiments. Mais, en temps de paix, pour de simples démonstrations ou opérations de police, le Ministre est mieux placé que personne pour connaître les besoins de notre diplomatie, : il devient facile de savoir alors qui, de l'État-Major général ou du Cabinet, doit diriger les mouvements de la flotte en temps de paix.

En dehors des instructions pour le temps de guerre, il en est que l'État-Major général doit adresser aux divers commandants en chef : règles générales d'entraînement; limites de la zone dans laquelle chaque groupe constitué est autorisé à se mouvoir, — sous la double réserve de ne pas dépasser les quantités de charbon allouées par le budget et de notifier ses déplacements. Que reste-t-il? Des ordres courants à donner à des transports de matériel ou à des bâtiments sans valeur militaire détachés dans ces stations locales, dont M. Charles Chaumet dit avec raison : « Personne n'oserait soutenir qu'elles rendent à la marine le moindre service. »

Et c'est tout, — sauf les imprévus, qui sont toujours d'ordre diplomatique. Si l'envoi, en un point donné, d'un ou de plusieurs bâtiments s'impose, le Ministre l'apprendra soit par une communication de son collègue des Affaires étrangères, soit en Conseil des ministres. Aussitôt avisé, il prescrira à l'un de ses Directeurs de préparer l'ordre d'exécution : pourquoi n'en chargerait-il pas le chef du Cabinet qui est tout près de lui? Ce sont des instructions politiques qu'il faudra rédiger : ces instructions, qui seront dictées par les Affaires étrangères, viseront des missions exclusivement pacifiques ou ne comporteront des opérations militaires que tout à fait modestes. Dans le premier cas, l'État-Major général n'est pas compétent et, dans le second, son concours serait superflu. Son intervention multiplie les voyages de la dépêche ministérielle entre lui, le Cabinet et le Bureau des mouvements. Une procédure plus simple procurerait autant de garanties : le chef du Cabinet, qui 99 fois sur 100 connaîtra le premier les ordres du Ministre, ordonne immédiatement au chef du Bureau des mouvements d'établir la dépêche dont il lui fournit les grandes lignes; après avoir, à son gré, corrigé ladite dépêche, il charge le même chef de Bureau de la communiquer au chef d'État-Major général avant de la faire recopier; 999 fois sur 1000 au moins, ce dernier n'aura pas d'objections à présenter et si, d'aventure, il en avait, elles pourraient être formulées à temps : que faut-il de plus?

Il n'est pas douteux qu'un Cabinet ainsi constitué devrait prendre le nom de Secrétariat général : d'officieux son rôle

dans les nominations deviendrait officiel; le rattachement du Bureau des mouvements lui donnerait la haute main sur les déplacements politiques de nos forces navales; le Bureau de l'enregistrement et du chiffre, déjà sous ses ordres, en fait le contrôleur désigné de l'administration centrale. Mais l'emploi du mot propre n'est qu'une satisfaction intellectuelle; qu'on en use ou non, la tâche de l'État-Major général serait réduite, et cela importe bien plus. D'après les uns, il faudrait applaudir au changement; d'autres au contraire le jugeront fâcheux. La preuve en est que, bien loin de s'engager dans cette voie, le décret du 18 novembre 1907 renforce les attributions du chef d'État-Major : son action sur l'avancement est accrue, et il pourra, sous certaines réserves, imposer sa volonté à toutes les directions militaires.

Le premier cadeau n'est pas gratuit : le chef d'État-Major général le paiera d'une perte de temps quotidienne d'une heure au moins et probablement de deux heures (visites des candidats et de leurs protecteurs, lettres de recommandations). C'est cher, d'autant plus cher que sa besogne déjà lourde — déjà trop lourde, disent plusieurs — est augmentée par ailleurs. Mais il y a plus et pire. Personne ne contestera que le chef d'État-Major général a seul qualité pour soumettre au ministre les désignations de ses collaborateurs immédiats : pour tous les postes spéciaux, l'autorité responsable doit avoir ce droit. Ce qui est anormal, c'est de le faire intervenir dans tous les choix de quelque importance, car son grade lui vaudra d'avoir beaucoup d'amis, et sa qualité de galant homme, de ne pas oublier ceux qui lui auront rendu des services cinq ans, dix ans, vingt ans auparavant. La gravité de cet inconvénient a été, dans tous les temps, accusée par les votes de nos Commissions de classement : il est humain de préférer les officiers que l'on connaît personnellement; mais en matière d'avancement, il est nécessaire de savoir si, au moment même, un officier est apte à remplir les fonctions du grade supérieur, et non si ses services étaient des plus estimables cinq ans, dix ans, vingt ans auparavant [1]. Aux candi-

1. Les Allemands en sont tellement convaincus qu'ils détruisent les notes vieilles de plus de huit ans. Cette procédure est trop brutale : il faut se demander si un officier est apte à remplir les fonctions du grade supérieur, et non s'il a bien rempli les fonctions du grade inférieur; mais l'entrain et le zèle de tous sont aussi des facteurs du succès : il faut que chacun sache que les services rendus ne seront jamais méconnus.

dats, on ne demandera plus comme naguère : « Quel est votre patron? » C'est le chef d'État-Major général qui deviendra le Patron.

En principe, le chef d'État-Major général est certes intéressé à voir les commandements confiés aux plus dignes, mais on ne dira pas, je pense, que le Gouvernement puisse s'en désintéresser plus que lui. S'il ne faut pas exagérer les responsabilités parlementaires, il ne faut pas davantage s'imaginer que des menaces bien terribles pèsent sur un chef d'État-Major général : tout le monde sait qu'en 1898, M. Lockroy n'a découvert au ministère aucune instruction concernant l'éventualité d'une guerre avec l'Angleterre ; personne ne connaît les victimes de cet oubli évidemment fâcheux et qui ne pouvait être imputé qu'à notre État-Major général. En fait, l'existence même du gouvernement est en jeu dans une défaite. Si elle est due à l'incapacité des commandants choisis par le Ministre, celui-ci est bien certain de ne plus jamais redevenir Ministre ; l'erreur commise aura des conséquences beaucoup moins dures pour le chef d'État-Major général : ces fonctions lui seront désormais interdites ; mais, s'il est vice-amiral avant, il le demeurera après, et, à moins que nos mœurs ne changent — ce qu'on doit souhaiter [1] — sa carrière n'en souffrira pas autrement.

Presque toujours, sinon toujours, les pouvoirs conférés au chef d'État-Major général resteront, au surplus, lettre morte : s'il ne procède pas, en double, aux recherches précédemment préconisées, ses impressions sur les mérites des candidats paraîtront négligeables à un Ministre, qui disposera de la documentation constituée par le Cabinet.

Mais pourquoi réclamer avec tant d'insistance que la préparation des nominations, qui relève aujourd'hui du Directeur de la flotte armée, du chef d'État-Major général et du chef de Cabinet, soit exclusivement du ressort de ce dernier? D'abord parce qu'il est sage de répartir la besogne et de n'avoir qu'un seul chef à la tête de chaque service : c'est le principe même de toute organisation démocratique. Ensuite, il faut bien remarquer que si tous les Directeurs doivent être au choix du

1. Jusqu'au grade de capitaine de frégate inclus, les erreurs comportent, presque toujours, des sanctions directes ou indirectes ; pour les capitaines de vaisseau, il y a doute ; mais un officier général n'est jamais responsable

Ministre, le chef du Cabinet, qui sera son collaborateur le plus immédiat, bénéficiera forcément d'un sur-choix : n'est-il pas naturel de charger des nominations ce Directeur que ses autres attributions appellent à exercer le contrôle général de l'Administration centrale? Enfin, jusqu'au jour où, contrairement à une idée admise dans tous les temps et dans tous les pays, la nomination d'un agent de la force publique cessera d'être un acte politique dont l'importance croîtra avec le grade, — jusqu'à ce jour, l'organisation actuelle nous vaudra d'avoir dans un ministère militaire trois Directeurs[1] participant à des actes politiques : n'est-ce pas beaucoup, n'est pas trop?

L'une des causes qui ont le plus contribué à rendre possibles des avancements exclusivement politiques et à nous doter d'un Ministère de la marine ne comportant que deux Directions militaires — phénomène unique dans le monde — est des plus apparentes : avec les meilleures intentions, faute de comprendre que notre évolution politique modifiait beaucoup leurs droits et leurs pouvoirs, les officiers ont défendu des procédés dont l'application aurait assuré, sous le couvert d'un Ministre civil, l'omnipotence de leurs grands chefs. Devenus par trop encombrants, les officiers ont été mis au rancart. En fait, sinon en apparence, les attributions auxquelles ils prétendaient indûment leur furent enlevées; ils perdirent aussi celles dont ils auraient dû conserver la charge.

Le problème, le grand problème consiste donc à définir le rôle de chacun : faire que, suivant leur spécialité, tous les officiers traitent les questions de leur ressort, et celles-là seulement (le bon sens l'exige); donner au Ministre les moyens d'exercer une direction d'ensemble et d'apprécier, en toute liberté, les impondérables qui déterminent une préférence entre plusieurs officiers également excellents du point de vue professionnel (ainsi le veut notre régime politique). J'entends bien que ce langage ne saurait plaire à tout le monde; mais plus le sujet est délicat, plus il faut insister. Ici, il s'agit d'une question dont la solution entraîne la possibilité ou l'impossibilité de résoudre tous les problèmes maritimes. Beaucoup de fausses manœuvres, dont notre puissance militaire a souffert,

1. Et même quatre, car, pour les ingénieurs, la Direction des constructions navales se substitue à la Direction de la flotte armée.

eussent été, sans doute, évitées, si chacun avait dit très haut comment il comprenait les nouveaux devoirs et droits des officiers ainsi que le rôle du gouvernement dans leur avancement.

***

Au sujet des attributions de l'État-Major général autres que celles dont la suppression vient d'être longuement motivée, M. Charles Chaumet a adressé de graves reproches à notre administration centrale :

Dans aucun service, n'existe une organisation rationnelle. Entre les divers services, aucune harmonie, aucune coordination des efforts. Partout l'oubli de la subordination nécessaire aux exigences de la préparation militaire... Les affaires maritimes sont complexes et relèvent à la fois de divers services dont l'accord est indispensable pour les faire aboutir. Mais les bureaux du ministère ne se connaissent guère que pour se combattre. Ils sont voisins, mais comme s'ils redoutaient de s'entendre trop vite dans des conversations directes, ils préfèrent échanger d'interminables paperasseries...

A ces critiques, on pourrait opposer les déclarations du chef d'État-Major général devant la dernière Commission d'enquête du Sénat. Mais le sens suffit : à ses yeux, le fonctionnement du Ministère était déjà facile et, pour le rendre tout à fait satisfaisant, il préconisait diverses mesures. Ce sont celles-là mêmes qui ont été prescrites par le décret du 18 novembre et dont voici le résumé :

Le chef d'État-Major général prend l'initiative des études et des décisions d'ordre général ou d'une importance spéciale, concernant la préparation à la guerre et la valeur générale du matériel ; les études sont poursuivies, soit par les sections de l'État-Major général, placées directement sous son autorité, soit, d'après ses indications générales, par les directions ou services du ministère, qui le secondent de la façon la plus complète... (article 11).

La conférence des services d'action a pour objet : 1° d'établir entre les directeurs et chefs de services d'action, sur l'initiative du chef d'État-Major général, une complète unité de vues basées, d'une part, sur les nécessités d'ordre militaire, et d'autre part sur les possibilités et ressources d'ordre technique ; 2° de permettre une entente rapide entre ces divers services au sujet de la solution à donner aux

questions de service courant intéressant plusieurs d'entre eux... La conférence (présidée par le chef d'État-Major, lorsque le Ministre n'y assiste pas) peut comprendre les directeurs centraux des constructions navales et de l'artillerie navale, le directeur de la navigation et des pêches maritimes, les chefs des services de la flotte armée et du service central des travaux hydrauliques, le chef de la section technique. Ne sont toutefois convoqués à chaque séance que les directeurs ou chefs des services directement intéressés aux questions portées à l'ordre du jour... (article 18).

... Afin de permettre au chef d'État-Major général de régler l'ordre des travaux de la conférence et de tenir constamment le Ministre au courant de la marche des questions d'ordre militaire, une commission spéciale comprenant des représentants de la direction centrale des constructions navales, de la direction centrale de l'artillerie navale, des services de la flotte armée et des travaux hydrauliques se réunit deux fois par mois sous la présidence d'un des chefs de section de l'État-Major général, et dresse une liste des affaires en suspens, indiquant très sommairement l'état de chaque question... (article 19).

Ces extraits accusent l'importance des modifications introduites dans l'organisation du 31 janvier 1902. Aujourd'hui comme hier, le chef d'État-Major général est déchargé avec raison de toutes les affaires purement administratives. Mais que devient son rôle pour le surplus? Au contrôle qu'il exerçait déjà sur les questions « concernant la préparation à la guerre et la valeur générale du matériel », le nouveau décret ajoute une action directrice : est-ce beaucoup, est-ce peu ? Beaucoup, si l'on en croit l'officier de marine qui disait : « Au Ministère, tout le monde s'occupe de la préparation à la guerre, depuis le concierge jusqu'au Ministre. » Cette boutade ne sera contredite par personne, mais d'aucuns prétendront peut-être que, de tous, le concierge est le seul dont la collaboration à l'œuvre commune fût nettement délimitée. Bien entendu, nos règlements s'efforcent d'empêcher ce monopole : est-on bien sûr qu'ils y réussissent? L'article 10 du décret tend à définir la tâche de l'État-Major général; mais après l'avoir lu attentivement, on arrive à se demander si sa part de collaboration n'est pas illimitée, en fait, à l'exclusion près des affaires purement administratives? De même le décret répudie l'idée d'étendre, comme avant 1902, les pouvoirs du chef d'État-Major général sur le personnel militaire. Aussi a-t-il pris soin de res-

pecter l'autonomie de la Direction de la flotte armée. Malheureusement la correspondance échangée entre l'État-Major général et ladite Direction, au temps où elle n'était qu'une sous-Direction, montre que sa subordination réelle n'égalait peut-être pas celle que prévoit l'article 23 du nouveau décret. Il est difficile d'attribuer plus qu'une valeur verbale aux restrictions prévues; on doit craindre que le chef d'État-Major général ne devienne un vice-Ministre, sinon un sur-Ministre.

Ne nous engageons pas dans une discussion sur des points de détail, qui exigerait de longs développements; mieux vaut en substituer une autre beaucoup plus courte et non moins probante. Quelque opinion que l'on ait sur la valeur de notre système, aucun désaccord ne saurait exister sur un fait : c'est par une intervention incessante du chef d'État-Major général dans le fonctionnement du Ministère, que nous voulons assurer la prédominance de l'idée militaire dans tous les compromis techniques. Si ce principe est acceptable, l'étude minutieuse des moyens que nous employons s'impose; s'il est faux, tout s'effondre. Il y a là une question préjudicielle qui n'a jamais excité la curiosité de l'orthodoxie, mais dont quiconque ne se sait pas infaillible doit s'enquérir.

Consultons l'expérience, puisque nous n'avons pas cessé un seul instant d'appliquer le principe en cause. En 1892, le décret, qui créait le chef d'État-Major général, l'investissait d'une autorité personnelle sur tous les services de l'Administration centrale. A l'user, sa tâche parut trop lourde et ses pouvoirs pratiquement supérieurs à ceux du Ministre : en 1896, un second décret en fit le Directeur de l'ensemble des services militaires, et le déchargea des affaires non militaires. En 1899, nouveau décret : le chef d'État-Major général perd la direction du Cabinet militaire, qui est supprimé; son autorité, en matière militaire, est limitée à un simple droit de contrôle sur les services autres que ceux qui se rattachent à l'utilisation de la flotte. Trois ans après, le même Ministre accentuait ces mesures : le chef d'État-Major général ne dirige plus que les sections de l'État-Major général et le Bureau des mouvements; il n'exerce plus qu'un contrôle sur les affaires militaires, traitées par les autres services. On doit encore noter la création (1905) d'un Cabinet technique et administratif, qui

remplit les fonctions de l'ancien Cabinet militaire, mais ne dépend plus du chef de l'État-Major général. Jusqu'à ce moment, la tendance à réduire les attributions du chef d'État-Major général est formellement accusée : vice-Ministre d'abord, il devient tour à tour Directeur général militaire, puis Directeur militaire et enfin simple Contrôleur militaire. Que conclure de ces faits? Tous les Ministres passés ont trouvé toujours excessives les attributions du chef d'État-Major général : en pouvons-nous déduire qu'il convient de les renforcer?

En intention, tout au moins, le décret de 1907 ne vise certes pas à restituer au chef d'État-Major général le rôle qu'il détenait avant 1902. Ce qu'on se propose, c'est de fixer un moyen terme entre deux conceptions : on veut créer un Contrôleur-Directeur militaire. Mais le chef d'État-Major général, qui n'est plus, comme en 1899, le directeur du personnel militaire et des services auxiliaires, devient l'initiateur des principales études confiées à tous les services d'action et le président d'une conférence qui en réunit les chefs : peut-on garantir que le retour en arrière ne nous ramènera pas à la solution de 1896, sinon à celle de 1892? En 1896, le chef d'État-Major général était Directeur général militaire, de nom; en fait, il était dépourvu de tout moyen d'exercer ses fonctions; en 1907, les termes du décret lui octroient des pouvoirs moindres et la constitution de la conférence des services d'action lui en assure de supérieurs : ne retrouverons-nous pas le vice-Ministre de 1892? Plus on examine les textes, moins ces craintes paraissent déraisonnables : rien, pourtant, n'autorise des affirmations, car, à des craintes on peut toujours opposer des espérances.

Mais un fait est plus brutal : depuis 1892, nous en sommes à notre cinquième tentative d'organisation de l'État-Major général : si nos insuccès ne suffisent pas à condamner le principe dont nous nous inspirons, ils nous apprennent, du moins, que son application n'est pas facile. D'après les écrivains militaires, il n'en faut pas davantage pour légitimer la suspicion, car tous nous disent que les conceptions les plus simples sont toujours les meilleures. Mais, sans conclure encore, tournons-nous vers l'expérience.

Il est certain que, du point de vue théorique, l'unité de direction militaire de notre marine a été admirablement assurée

tout au moins jusqu'en 1902 : pendant les dix années précédentes, le chef d'État-Major général fut vice-Ministre ou Directeur général militaire ou Directeur militaire. Si notre principe n'est pas faux, — c'est-à-dire pratiquement inapplicable, — la période envisagée est de celles dont notre marine doit pouvoir s'enorgueillir. La situation actuelle ne saurait, elle-même, être que bonne, en vertu de la vitesse acquise. Par quel miracle se fait-il que notre marine soit tenue à l'étranger pour très arriérée et que son fonctionnement y paraisse détestable?

Nous savons que la Commission d'enquête de 1894-1897 a signalé l'existence de rivalités entre les corps de la marine, et un manque d'entente entre les services; en 1907, la dernière Commission d'enquête du Sénat se plaint de cette même absence de direction générale et la Chambre trouve notre marine assez mal en point pour voter un projet de résolution, qui réclame une refonte totale : comment explique-t-on que l'unité de direction militaire, si bien réalisée en principe par les attributions du chef d'État-Major général, produise, en fait, de tels résultats? L'examen de notre matériel de guerre n'est malheureusement pas plus satisfaisant. Même après avoir tenu compte du coût supérieur de nos constructions neuves (25 p. 100 à très peu près), on constate que de 1891 à 1906 nos crédits maritimes ont dépassé ceux de l'Allemagne d'un milliard environ : qui donc s'en douterait, en comparant la constitution des deux flottes et l'aménagement de leurs ports militaires? Le souvenir de 1898, déjà rappelé, prouve que pendant les six premières années de son existence, cet État-Major général qui s'est occupé de tout, — on vient de voir avec quel succès, — n'avait ni étudié l'emploi de nos forces navales en temps de guerre, ni assigné à chacun sa tâche au jour de la mobilisation[1]. Ici la situation est des plus nettes : si le Chef

1. Sur ce sujet, il est clair que, si l'on peut parler du passé, toute discussion sur le présent est matériellement interdite. Moins évidemment, mais non moins certainement, il convient aussi de laisser de côté le fonctionnement actuel du Ministère, dont l'examen provoquerait, à chaque instant, l'emploi de l'argument « ad hominem ». Il importe fort peu de savoir si, à tel moment, avec telles personnes, l'organisation fonctionne bien : il s'agit de savoir si des personnes différentes et de valeur moyenne doivent obtenir et ont obtenu de bons résultats.

d'État-Major général et ses auxiliaires n'ont pas été des officiers extraordinairement paresseux et ignares, la constatation de 1898 démontre la fausseté de notre principe. Et, comme il n'est personne dans la marine qui ne connaisse l'absurdité de l'hypothèse précédente, la cause est entendue.

Dans le monde, partout on s'efforce de réaliser l'unité de direction; nulle part on ne pense que l'on puisse y parvenir en chargeant un même homme de toutes les questions militaires. Avec plus ou moins de succès, les marines étrangères interdisent à leur État-Major général de s'immiscer dans le service courant du Ministère. Leur conception est exactement l'opposée de celle que nous avons érigée en dogme, et pourtant, le rôle prépondérant de l'État-Major général est universellement reconnu : tous voient en lui le laboratoire des idées militaires. Devons-nous, parce que nous ne sommes ni des Allemands, ni des Américains, ni des Anglais, ni des Italiens, ni des Japonais, dédaigner cette unanimité? Dans tous les autres cas, notre Parlement s'enquiert toujours des solutions étrangères.

Il n'est personne qui puisse songer à transplanter chez nous l'un quelconque des procédés appliqués ailleurs. Mais si, par une étude critique, on les dépouille de ce qui est spécifiquement étranger, si les idées essentielles ainsi dégagées satisfont la raison, si pour passer du principe à l'application, on n'use que de moyens spécifiquement français, — on a employé la seule méthode qui permette de découvrir la vérité : comment savoir autrement s'il est possible d'assurer la prédominance de l'idée militaire sans faire jouer au chef d'État-Major général un rôle de touche-à-tout, s'il est possible de garantir l'unité de direction, en attribuant à chacun un rôle précis dont il ne peut jamais sortir?

X. X. X.

CHEZ LES HEUREUX DU MONDE[1]

XIII

Lily, à son réveil, après d'heureux rêves, trouva deux billets à côté de son lit.

L'un était de Mrs. Trenor, annonçant qu'elle venait en ville, tantôt, pour la journée seulement... Elle espérait bien que miss Bart pourrait dîner avec elle... L'autre était de Selden. Il écrivait brièvement qu'une affaire importante l'appelait à Albany; il ne serait de retour que dans la soirée : il priait Lily de lui faire savoir à quelle heure elle pourrait le recevoir le lendemain.

Lily, enfoncée dans ses oreillers, regardait rêveusement cette lettre. La scène dans la serre des Bry avait fait comme partie de ses rêves; elle ne s'était pas attendue à se réveiller devant l'évidence de sa réalité. Elle eut tout d'abord un mouvement d'ennui : cet acte imprévu de Selden ajoutait une autre complication à son existence. Cela lui ressemblait si peu, à lui, de céder à une impulsion tellement irrationnelle! Avait-il vraiment l'intention de la demander en mariage? Une fois déjà, elle lui avait montré l'impossibilité d'un semblable espoir; et toute

1. *All rights of translation reserved.*
Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1907.

sa conduite, depuis, avait semblé prouver qu'il acceptait la situation si raisonnablement que sa vanité, à elle, en avait été un peu mortifiée. Il n'en était que plus agréable de découvrir que cette sagesse ne durait qu'au prix de ne pas la voir; mais, bien que rien au monde, pour Lily, ne fût aussi doux que le sentiment du pouvoir qu'elle exerçait sur Selden, elle vit le danger qu'il y aurait à permettre que l'épisode de la nuit précédente eût une suite. Puisqu'elle ne pouvait pas l'épouser, c'était à la fois plus charitable et plus commode de lui répondre un mot amical sans faire allusion à son désir de la voir : il n'était pas homme à s'y méprendre, et, lorsqu'ils se rencontreraient de nouveau, ce serait comme toujours, sur le même pied de camaraderie.

Lily sauta hors du lit, et alla droit à son bureau : elle voulait écrire tout de suite, pendant qu'elle pouvait se fier à la force de sa résolution. Elle était pourtant alanguie par son peu de sommeil et par la griserie de la soirée, et la vue de l'écriture de Selden lui remit en mémoire le point culminant de son triomphe, le moment où elle avait lu dans les yeux du jeune homme qu'il n'y avait pas de philosophie qui pût tenir contre ses charmes. Ne vaudraït-il pas la peine de se donner une fois encore cette sensation? Nul autre ne pouvait la lui procurer dans sa plénitude, et elle ne pouvait tolérer l'idée de gâter ce voluptueux souvenir par un refus définitif. Elle prit la plume et griffonna en hâte : « Demain, à quatre heures »... Elle se murmurait à elle-même, tandis qu'elle glissait la feuille dans l'enveloppe :

— Je pourrai toujours le décommander demain...

La lettre de Judy Trenor était la très bienvenue. C'était la première fois que Lily recevait un message direct de Bellomont depuis la dernière visite qu'elle y avait faite, et elle était encore hantée par la crainte d'avoir encouru le déplaisir de Judy. Mais cette sommation caractéristique semblait rétablir leurs relations anciennes; et Lily sourit, à la pensée que son amie la mandait probablement pour avoir un compte rendu de la fête des Bry. Mrs. Trenor s'était dispensée d'y paraître, peut-être pour la raison si franchement énoncée par son mari, peut-être parce que, selon la version un peu différente de Mrs. Fisher, « elle ne pouvait supporter les parvenus quand elle ne les avait pas inventés elle-même ».

En tout cas, bien qu'elle fût restée superbement à Bellomont, Lily soupçonnait en elle une envie dévorante de savoir ce qu'elle avait manqué, et dans quelle mesure exactement Mrs. Wellington Bry avait surpassé tous les précédents candidats à la consécration mondaine. Lily était toute prête à satisfaire cette curiosité, mais il se trouvait qu'elle dînait en ville. Elle décida néanmoins de voir Mrs. Trenor, ne fût-ce qu'une minute, et, sonnant sa femme de chambre, elle envoya un télégramme pour dire qu'elle irait chez son amie, ce soir, à dix heures.

Elle dînait chez Mrs. Fisher, qui réunissait sans cérémonie quelques-uns des acteurs de la veille. Il devait y avoir de la musique nègre dans l'atelier, après dîner : — car Mrs. Fisher, désespérant de la république, s'était mise à modeler, et avait annexé à sa petite maison déjà trop encombrée un spacieux appartement, qui, quel qu'en fût l'usage aux heures d'inspiration plastique, servait, en d'autres moments, à l'exercice d'une infatigable hospitalité. — Lily regrettait de s'en aller, car le dîner était amusant, et elle eût aimé à déguster une cigarette et à entendre quelques chansons; mais elle ne pouvait manquer à son rendez-vous avec Judy, et, peu après dix heures, elle pria son hôtesse de faire appeler un *hansom* et remonta la Cinquième Avenue, se rendant chez les Trenor.

Elle attendit assez longtemps sur le pas de la porte, et s'étonna que la présence de Judy en ville ne fût pas signalée par une plus grande promptitude à la recevoir; sa surprise augmenta quand, au lieu du valet de pied se dépêchant d'enfiler son habit, un homme de peine, mal tenu, en « complet » de calicot, l'introduisit dans le hall tendu de toile. Mais Trenor apparut aussitôt sur le seuil du salon, et l'accueillit avec une volubilité inaccoutumée, tandis qu'il la débarrassait de son manteau et l'entraînait dans la pièce.

— Allons, venez jusque dans l'antre : c'est le seul endroit confortable de la maison... Cette pièce n'a-t-elle pas l'air d'attendre la levée du corps?... Je ne peux pas comprendre pourquoi Judy ensevelit la maison sous ces affreux linceuls blancs... Rien que de traverser ces appartements par un jour froid suffirait à donner une pneumonie... Vous avez l'air vous-même quelque peu gelée, d'ailleurs : il fait assez aigre dehors. Je l'ai remarqué

en rentrant du club... Allons, venez, je vous donnerai une goutte d'eau-de-vie, et vous pourrez vous rôtir devant le feu et essayer mes nouvelles cigarettes égyptiennes... Ce petit Turc de l'ambassade m'a fait connaître une nouvelle marque : il faut que vous y goûtiez, et, si vous les aimez, je vous en ferai venir : on ne les trouve pas encore ici, mais je câblerai.

Il la conduisit, par toute la maison, vers une grande pièce, située à l'arrière, où Mrs. Trenor se tenait d'habitude et qui, même en son absence, conservait un air d'être habitée. Il y avait là, comme de coutume, des fleurs, des journaux, une table à écrire en désordre, — un aspect général d'intimité éclairée, si bien que c'était une surprise de ne pas voir la figure énergique de Judy se dresser de son fauteuil, près du feu.

C'était apparemment Trenor lui-même qui avait occupé le siège en question, car il y avait au-dessus un nuage de fumée de cigare et, tout auprès, une de ces tables pliantes compliquées, que l'ingéniosité anglaise a imaginées pour faciliter la circulation du tabac et des liqueurs. Des appareils de ce genre dans un salon n'avaient rien d'extraordinaire dans la coterie de Lily, où le plaisir de fumer et de boire n'était restreint par aucune considération de temps ni de lieu, et son premier geste fut de prendre une des cigarettes recommandées par Trenor, tandis qu'elle coupait court à sa loquacité en lui demandant avec un regard surpris :

— Où est Judy ?

Trenor, un peu échauffé par le flux inusité de ses paroles, et peut-être aussi par un compagnonnage trop prolongé avec les flacons, se penchait sur eux pour en déchiffrer les étiquettes d'argent :

— Voilà, Lily... rien qu'une goutte de cognac dans un peu d'eau de Seltz... Vous avez l'air vraiment gelée, vous savez : je jurerais que vous avez le bout du nez rouge... Je vais prendre encore un verre pour vous tenir compagnie... Judy ?... Ah ! voilà... Judy a une terrible migraine... elle est complètement terrassée, la pauvre... elle m'a prié de vous expliquer... enfin d'arranger tout... Mais venez donc près du feu : vous avez l'air tout à fait éreintée... Là, laissez-moi vous installer confortablement, soyez gentille...

Il lui avait pris la main, plaisantant à demi, et l'entraînait

vers un siège bas, près du foyer; mais elle s'arrêta et se dégagea tranquillement.

— Voulez-vous dire que Judy n'est pas assez bien pour me voir? Ne désire-t-elle pas que je monte?

Trenor vida le verre qu'il s'était versé, et le déposa lentement avant de répondre.

— Non, non... Le fait est qu'elle n'est en état de voir personne... C'est venu tout d'un coup, figurez-vous, et elle m'a prié de vous dire combien elle était désolée... Si elle avait su où vous dîniez, elle vous aurait envoyé un mot.

— Elle savait où je dînais : je l'avais dit dans mon télégramme... Mais cela n'a pas d'importance, bien entendu... Je suppose que, puisqu'elle est si mal en train, elle ne retournera pas à Bellomont dans la matinée : je pourrai venir la voir.

— C'est ça... parfaitement... excellente idée!... Je lui dirai que vous entrerez un instant, demain matin... Et maintenant asseyez-vous une minute, voilà... et taillons ensemble une bonne petite bavette... Vous ne voulez pas boire une goutte, juste pour être sociable?... Dites-moi ce que vous pensez de cette cigarette... Quoi! vous ne l'aimez pas? Pourquoi la jetez-vous?

— Je la jette parce qu'il faut que je m'en aille... Voulez-vous avoir la bonté de me faire appeler une voiture? — répliqua Lily avec un sourire.

Elle n'aimait pas l'agitation peu naturelle de Trenor et ce qui en était l'explication trop évidente : l'idée de se trouver seule avec lui, son amie étant là-haut, hors d'atteinte, à l'autre bout de la grande maison vide, ne lui faisait pas désirer la prolongation de leur tête-à-tête.

Mais Trenor, avec une promptitude qui n'échappa pas à son attention, s'était placé entre elle et la porte.

— Pourquoi faut-il que vous vous en alliez? Je voudrais bien le savoir... Si Judy avait été là, vous seriez restée à bavarder jusqu'à je ne sais quelle heure... et vous ne pouvez pas me donner cinq minutes?... C'est toujours la même histoire... Hier soir, je n'ai pas pu vous approcher. Je ne suis allé à cette odieuse, à cette fête odieusement vulgaire que pour vous voir; tout le monde parlait de vous, et on me demandait si j'avais jamais rien vu d'aussi étourdissant, et, quand j'ai essayé de

venir vous dire un mot, vous n'avez pas daigné me remarquer, et vous avez continué à rire et à plaisanter avec un tas d'idiots, dont l'unique vœu était de pouvoir se vanter ensuite, et d'avoir l'air de vous connaître lorsqu'on citerait votre nom...

Il s'arrêta, essoufflé par cette diatribe, et fixant sur elle un regard où le ressentiment était l'ingrédient qui lui déplaisait le moins. Mais elle avait recouvré sa présence d'esprit, et se tenait posément au milieu de la pièce, tandis que son léger sourire semblait mettre une distance toujours plus considérable entre elle et Trenor.

A travers cette distance, elle dit :

— Ne soyez pas absurde, Gus! Il est onze heures passées : il faut vraiment que je vous prie de faire appeler une voiture.

Il demeura immobile, avec ce front menaçant qu'elle avait appris à haïr.

— Et supposons que je n'en fasse pas appeler... qu'est-ce que vous ferez?

— Je monterai là-haut trouver Judy, si vous me forcez à la déranger.

Trenor se rapprocha d'un pas et mit la main sur le bras de la jeune fille :

— Écoutez, Lily. Vous ne voulez pas, de vous-même, me donner ces cinq minutes?

— Pas ce soir, Gus : vous...

— Très bien, alors : je les prendrai. Et plus encore, si je veux.

Il se carrait sur le seuil, ses mains bien enfoncées dans ses poches. D'un signe de tête, il lui indiqua le fauteuil voisin du feu :

— Asseyez-vous là, s'il vous plaît : j'ai un mot à vous dire.

Le caractère vif de Lily commençait à l'emporter sur ses craintes. Elle se redressa et se dirigea vers la porte :

— Si vous avez quelque chose à me dire, il faudra que vous me le disiez une autre fois. Je monte chez Judy, à moins que vous ne m'appeliez une voiture à l'instant.

Il éclata de rire :

— Montez, ma chère, montez; mais vous ne trouverez pas Judy. Elle n'est pas là.

Lily lui jeta un regard effaré :

— Voulez-vous dire que Judy n'est pas à la maison... pas en ville? — s'écria-t-elle.

— Oui, c'est bien ce que je veux dire, — répliqua Trenor, ses fanfaronnades cédant la place à la mauvaise humeur sous le regard de Lily.

— Allons donc!... je ne vous crois pas... Je vais monter, — dit-elle avec impatience.

Contre son attente, il s'écarta, et lui laissa gagner le seuil sans difficulté.

— Montez, grand bien vous fasse!... mais ma femme est à Bellomont.

Lily eut ce trait de lumière, qui la rassura :

— Si elle n'était pas venue, elle m'aurait envoyé un mot...

— C'est ce qu'elle a fait : elle m'a téléphoné, cette après-midi, de vous prévenir.

— Je n'ai rien reçu.

— Je ne vous ai rien envoyé.

Ils se toisèrent tous deux, un instant; mais Lily continuait à voir son adversaire à travers une vapeur de mépris qui rendait toutes les autres considérations indistinctes.

— Je ne puis imaginer quel but vous aviez en me jouant un tour si stupide; mais, si vous avez pleinement satisfait votre singulier sens de l'humour, il faut que je vous prie, encore une fois, de faire appeler une voiture.

C'était une fausse note, et elle s'en rendit compte pendant qu'elle parlait. Pour que l'ironie blesse, il n'est pas nécessaire qu'elle soit comprise : les marques de colère que montrait le visage de Trenor auraient pu être produites par un véritable coup de fouet.

— Écoutez, Lily, ne prenez pas avec moi ce ton arrogant et hautain. (Il s'était de nouveau dirigé vers la porte, et, dans son instinctive répugnance, elle le laissa se planter sur le seuil.) Oui, je vous ai joué un tour, je l'avoue; mais, si vous vous figurez que j'en ai honte, vous vous trompez... Dieu sait que j'ai été assez patient : j'ai tourné autour de vous comme un idiot, pendant que vous vous laissiez approcher par un tas d'autres gaillards... auxquels vous permettiez de se moquer de moi, sans doute... Je n'ai pas d'esprit, et je ne sais pas habiller

mes amis drôlement, comme vous le faites... mais je ne m'y trompe pas, quand c'est moi qui suis en jeu... quand on se paye ma tête, je ne suis pas long à m'en apercevoir...

— Ah! je ne l'aurais pas cru! — ricana Lily.

Mais le regard de Trenor réduisit son rire au silence :

— Non, vous ne l'auriez pas cru; mais vous allez apprendre à mieux me connaître. C'est pour cela que vous êtes ici, ce soir. Assez longtemps j'ai attendu une occasion de causer tranquillement avec vous; et, maintenant que je l'ai, j'entends que vous m'écoutiez jusqu'au bout.

Au premier flot de ressentiment inarticulé avaient succédé une fermeté de ton, une concentration, plus déconcertantes pour Lily que l'agitation précédente. Elle perdit, un moment, sa présence d'esprit. Plus d'une fois elle s'était trouvée dans des situations où elle avait dû recourir à l'escrime la plus déliée pour couvrir sa retraite; mais ses battements de cœur précipités lui disaient qu'en cette circonstance toute habileté ne servirait de rien.

Pour gagner du temps, elle répéta :

— Je ne conçois pas ce que vous voulez.

Trenor avait poussé un fauteuil entre la porte et elle. Il s'y jeta, et, se penchant en arrière, la regarda.

— Je vais vous dire ce que je veux : je veux savoir où nous en sommes, vous et moi. Que diable, le monsieur qui paye le dîner a d'habitude la permission de se mettre à table.

Elle rougit de colère et d'humiliation, toute écœurée d'avoir à se concilier son adversaire quand elle aspirait à l'abaisser.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire... mais vous devriez comprendre, Gus, que je ne peux pas rester ici à causer avec vous à cette heure...

— Seigneur! vous rendez pourtant visite à des hommes en plein jour... il me semble que vous n'êtes pas toujours si diantrement soucieuse des apparences!

La brutalité de l'attaque lui donna la sensation d'étourdissement que l'on éprouve après un coup. Rosedale avait donc parlé!... voilà donc les propos que les hommes tenaient sur elle!... Elle se sentit soudain faible et sans défense : elle avait dans la gorge un sanglot de pitié pour elle-même. Mais, tout le temps, un autre « moi » l'exhortait à la vigilance, lui mur-

murant avec terreur cet avis que chaque mot, chaque geste devaient être mesurés.

— Si vous m'avez amenée ici pour m'insulter... — reprit-elle.

Trenor se mit à rire.

— Oh! ne faisons pas de théâtre, je vous prie!... Je ne veux pas vous insulter. Mais chacun a ses sentiments... et vous avez joué trop longtemps avec les miens... Ce n'est pas moi qui ai commencé : je me suis tenu à l'écart, j'ai laissé la route libre pour les autres, jusqu'au jour où vous êtes venue me bouleverser, où vous avez entrepris de me faire tourner en bourrique... et la tâche vous a été facile... Voilà le malheur : c'était trop facile... vous avez été imprudente... vous avez cru qu'on pouvait me mettre sens dessus dessous, et me jeter ensuite au ruisseau comme une bourse vide. Mais, que diable, ce n'est pas de jeu, vous trichez... Naturellement, je vois bien, à présent, ce que vous vouliez... vous ne soupiriez pas après mes beaux yeux... mais, je vais vous dire, miss Lily, vous avez quelque chose à payer pour me l'avoir fait croire...

Il se leva, carrant ses épaules de façon agressive, et fit un pas vers elle, rougissant jusqu'au front; mais elle tint bon, quoique tous ses nerfs la tirassent en arrière à mesure qu'il avançait.

— Payer? — balbutia-t-elle. — Voulez-vous dire que je vous dois de l'argent?

Il rit de plus belle :

— Oh! je n'exige pas le paiement en espèces. Mais il y a des règles du jeu... il y a l'intérêt de l'argent... et je veux être pendu si j'ai jamais eu un regard de vous...

— Votre argent?... Qu'ai-je à faire avec votre argent?... Vous m'avez donné des conseils pour placer le mien... vous avez bien dû voir que je n'entendais rien aux affaires... vous m'avez dit que tout allait bien.

— Tout allait bien... tout va bien, Lily : il est à vous, cet argent, et dix fois plus encore... soit!... Je ne vous demande qu'un mot de remerciement.

Il se rapprochait de plus en plus, et sa main devenait inquiétante; le « moi » effrayé de Lily dominait l'autre.

— Mais je vous ai remercié!... je vous ai montré que j'étais reconnaissante... Qu'avez-vous fait de plus que ce que n'im-

porte quel autre ami aurait pu faire, et ce que n'importe qui aurait accepté d'un ami?

Trenor la saisit par le bras en ricanant :

— Je ne doute pas que vous n'en ayez accepté autant auparavant... et que vous n'ayez rejeté les autres pauvres diables comme vous voudriez me rejeter, moi... Cela m'est bien égal comment vous avez réglé votre compte avec les autres... Si vous les avez joués, autant de gagné pour moi!... Ne me regardez pas ainsi : je sais que je ne vous parle pas le langage qu'un homme est censé parler à une jeune fille... mais, que diantre! si cela vous déplaît, vous avez un moyen de m'arrêter immédiatement... vous savez que je suis fou de vous... au diable l'argent! il y en a encore et toujours... si c'est cela qui vous tracasse... J'ai été une brute, Lily... Lily!... mais regardez-moi, au moins!...

Coup sur coup, la marée d'humiliation s'abattait sur elle; une vague se fracassait sur l'autre si rapidement que la honte morale ne faisait qu'un avec la terreur physique. Il semblait à Lily que sa propre estime l'aurait rendue invulnérable, que c'était son propre déshonneur qui créait cette effroyable solitude autour d'elle.

Le contact de Trenor fut le choc qui rétablit sa conscience défaillante. Elle recula, dans une reprise terrible de mépris :

— Je vous ai dit que je ne comprends pas... mais, si je vous dois de l'argent, vous serez payé.

La figure de Trenor s'assombrit de rage : ce mouvement de répulsion avait réveillé chez lui l'homme primitif.

— Ah! oui... vous emprunterez à Selden ou à Rosedale... et vous tenterez de les jouer comme vous m'avez joué!... A moins... à moins que vous n'ayez déjà réglé vos autres comptes... et que je ne sois le seul à grelotter au dehors!...

Elle était là, debout, en silence, pétrifiée. Les mots... les mots étaient pires que le contact! Son cœur battait par tout son corps, dans sa gorge, dans ses membres, dans ses mains sans force, inutiles. Ses yeux firent désespérément le tour de la pièce : ils aperçurent la sonnette, et elle se rappela qu'elle pouvait appeler au secours. Oui, mais c'était le scandale, un hideux attroupement de langues!... Non! il lui fallait se frayer son chemin toute seule. C'était déjà bien assez que

les domestiques dussent la savoir dans la maison avec Trenor : il fallait que rien dans sa manière d'en sortir n'excitât les suppositions.

Elle leva la tête, et parvint une dernière fois à le regarder bien en face.

— Je suis seule ici avec vous, — fit-elle. — Qu'avez-vous encore à me dire?

A sa grande surprise, Trenor ne répondit à son regard qu'en fixant les yeux sur elle ébahi, muet. Avec sa dernière et furieuse bouffée de paroles, la flamme était morte : il demeurait transi et abattu. C'était comme si un air froid avait dissipé les fumées de ses libations, et la réalité se dessinait devant lui, sombre et nue comme les ruines d'un incendie. De vieilles habitudes, d'anciennes contraintes, la mainmise d'une règle héréditaire, reconquéraient cet esprit égaré que la passion avait cahoté hors de son ornière. Trenor avait l'œil hagard du somnambule qui s'éveille au bord d'un précipice mortel.

— Allez-vous-en !... allez-vous-en d'ici ! — bégaya-t-il.

Et, lui tournant le dos, il marcha vers le foyer.

La brusque disparition de ses craintes rendit aussitôt à Lily toute sa lucidité. L'écroulement de la volonté de Trenor la laissait maîtresse de la situation, et elle s'entendit lui demander, d'une voix qui était bien la sienne et qui pourtant lui semblait extérieure à elle-même, de sonner le domestique, lui demander de faire appeler un *hansom*, lui commander de la mettre en voiture, quand la voiture fut annoncée... D'où lui venait cette énergie, elle n'en savait rien ; mais quelque chose en elle insistait pour qu'elle quittât la maison ouvertement, quelque chose lui donna le pouvoir, dans le hall, devant l'homme de peine aux aguets, d'échanger des paroles quelconques avec Trenor, et de le charger des messages habituels pour Judy, tandis que tout le temps elle frémissait d'un secret dégoût. Sur le pas de la porte, avec la rue devant elle, elle eut une palpitation, une sensation presque folle de délivrance, enivrante comme la première lampée d'air frais qu'aspire un prisonnier ; mais son cerveau restait lucide, et elle remarqua l'aspect silencieux de la Cinquième Avenne, devina l'heure tardive, observa même la forme d'un homme — y avait-il quelque chose de quasi-familier dans sa silhouette? — qui, comme elle entrait dans

le *hansom*, tourna le coin opposé et disparut dans l'obscurité de la rue latérale.

Mais, une fois les roues en mouvement, la réaction se fit et d'effrayantes ténèbres l'enveloppèrent.

— Je ne peux pas penser... je ne peux pas penser, — gémit-elle.

Et elle appuya la tête contre la paroi grinçante de la voiture. Il lui semblait qu'elle était devenue étrangère à elle-même, ou plutôt que deux « moi » cohabitaient en elle, — l'un qu'elle avait toujours connu, l'autre, un nouveau venu, un ennemi, auquel le premier se trouvait enchaîné. — Elle était tombée, une fois, pendant un séjour à la campagne, sur une traduction des *Euménides*, et son imagination avait été frappée par la grandeur de cette scène terrible où Oreste, dans la caverne de l'oracle, trouve ses implacables chasseresses endormies et prend à la dérobée une heure de repos. Oui, les Furies dormaient parfois peut-être, mais elles étaient là, toujours là, dans les recoins sombres, et maintenant elles étaient réveillées et leurs ailes de fer lui résonnaient dans le crâne... Elle ouvrit les yeux et vit les rues défiler... les rues familières et pourtant différentes... Tout ce qu'elle regardait était le même et cependant changé; un grand abîme s'était creusé entre hier et aujourd'hui. Tout dans le passé semblait simple, naturel, baigné par la lumière du jour; elle demeurait seule dans un lieu de ténèbres et de profanation... Seule! c'était cette solitude qui l'épouvantait. Ses yeux rencontrèrent une pendule éclairée au coin d'une rue, et elle vit que les aiguilles marquaient onze heures et demie. Onze heures et demie seulement : — encore des heures et des heures de nuit à tuer!... Et il lui fallait les passer seule, frissonnante et sans sommeil dans son lit. Sa nature faible reculait devant cette épreuve, qui n'avait pas même le stimulant du conflit pour l'aiguillonner... Oh! la chute lente et froide des minutes sur sa tête! Elle se vit étendue dans le lit de noyer noir : l'obscurité l'effraierait, et, si elle gardait de la lumière, les lugubres détails de sa chambre s'imprimeraient à jamais dans son cerveau. Elle avait toujours détesté la chambre qu'elle occupait chez Mrs. Peniston, sa laideur, son impersonnalité, le fait que rien n'y était vraiment à elle. A un cœur déchiré que ne réconforte

pas une présence humaine, une chambre peut ouvrir presque des bras humains, et l'être pour qui, à ces heures-là, quatre murs n'ont pas de signification plus particulière que d'autres, est alors expatrié partout.

Lily n'avait nul cœur sur qui se reposer. Ses relations avec sa tante étaient aussi superficielles que celles de locataires qui se croisent dans l'escalier. Mais, même s'il y avait eu contact plus intime entre les deux femmes, il était impossible de se figurer l'esprit de Mrs. Peniston comme pouvant offrir un refuge ou une sympathie intelligente à une misère comme celle de Lily. De même que la douleur qu'on peut raconter n'est qu'une demi-douleur, de même la pitié qui pose des questions ne guérit guère par son attouchement. Ce qu'implorait Lily, c'était l'obscurité faite par des bras qui enlacent, le silence qui n'est pas solitude, mais compassion sachant retenir son souffle.

Elle tressaillit et regarda où elle était... Gerty !... Elle passait tout près du coin où habitait Gerty. Si seulement elle pouvait y arriver avant que l'angoisse qui torturait sa poitrine éclatât sur ses lèvres !... si seulement elle pouvait sentir autour d'elle les bras de Gerty, pendant qu'elle tremblerait de ce fiévreux accès de peur qu'elle sentait la gagner !... Par la lucarne du *hansom*, elle cria l'adresse au cocher. Il n'était pas si tard : Gerty serait encore éveillée, peut-être... Et, même si elle ne l'était pas, le bruit de la sonnette pénétrerait tout le minuscule appartement, et elle se lèverait pour répondre à l'appel de son amie.

XIV

Gerty Farish, le lendemain de la soirée donnée par les Welligton Bry, s'était éveillée après des rêves aussi heureux que ceux de Lily. S'ils étaient moins hauts en couleur, plus en harmonie avec les demi-teintes de sa personne et de son expérience, ils étaient par là même d'autant mieux appropriés à sa vision mentale : des éclairs de joie comme ceux parmi lesquels se mouvait Lily auraient aveuglé miss Farish, accoutumée, en matière de bonheur, à la maigre lumière qui brille par les fentes des existences d'autrui.

Aujourd'hui elle se trouvait le centre d'une petite illumination qui lui appartenait : une lueur douce, mais indéniable, composée de la bonté croissante que lui témoignait Lawrence Selden et de la découverte qu'il étendait son affection à Lily Bart. Si ces deux facteurs semblent incompatibles à ceux qui étudient la psychologie féminine, qu'ils se rappellent que Gerty avait toujours été un parasite dans l'ordre moral, vivant des miettes tombées des autres tables, et satisfaite de regarder à travers la fenêtre le banquet préparé pour ses amis. Maintenant qu'elle savourait une petite fête privée, il lui eût semblé d'un égoïsme incroyable de ne pas mettre un couvert pour une amie, et il n'en était aucune avec qui elle eût mieux aimé à partager sa joie qu'avec miss Bart.

Quant à la nature de la bonté croissante de Selden, Gerty n'eût pas plus osé la définir qu'elle n'eût tenté de connaître les couleurs d'un papillon en ôtant la poussière de ses ailes. Toucher à cette merveille, ce serait en détruire l'éclat, et peut-être la voir se faner et se raidir dans la main : mieux valait cette sensation d'une beauté qui palpitait hors d'atteinte, tandis qu'elle, Gerty, retenait son haleine et guettait où elle irait se poser. Et pourtant les façons de Selden chez les Bry avaient tellement rapproché le battement d'ailes qu'il lui semblait les entendre battre dans son propre cœur. Elle ne l'avait jamais vu si éveillé, si alerte à répondre, si attentif à tout ce qu'elle disait. D'habitude il la traitait avec une amabilité distraite, qu'elle acceptait et dont elle lui était reconnaissante, comme du sentiment le plus vif que sa présence pouvait sans doute inspirer; mais elle fut prompte à percevoir en lui un changement qui supposait que pour une fois elle pouvait donner du plaisir aussi bien qu'en recevoir.

Et c'était si délicieux que ce degré supérieur de sympathie, ils y fussent parvenus par l'intérêt même qu'ils portaient à Lily Bart! L'affection de Gerty pour son amie — affection qui avait appris à vivre de la plus maigre pitance — était devenue une véritable adoration depuis que la curiosité agitée de Lily l'avait entraînée dans l'orbite de l'active miss Farish. Quand Lily eut goûté à la charité pratique, cela éveilla en elle un appétit momentané de bien faire. Sa visite au « Cercle de Jeunes filles » l'avait mise en contact pour la première fois avec les

contrastes dramatiques de la vie. Elle avait toujours accepté avec une tranquillité philosophique le fait que les existences comme la sienne avaient pour piédestal des assises d'humanité obscure. Les limbes lugubres de la médiocrité gisaient tout autour et au-dessous de ce petit domaine illuminé où la vie atteignait sa plus belle floraison, comme la boue et le grésil d'une nuit d'hiver entourent une serre chaude remplie de fleurs des tropiques. Tout cela était dans l'ordre naturel des choses, et l'orchidée baignant dans une tiédeur artificielle pouvait arrondir les courbes délicates de ses pétales sans être dérangée par la glace qui se formait sur les vitres.

Mais c'est une chose que de vivre confortablement avec la conception abstraite de la pauvreté, c'en est une autre que d'être mise en contact avec ses incarnations humaines. Lily n'avait jamais considéré ces victimes de la destinée autrement qu'en masse. Que cette masse fût composée de vies individuelles, innombrables centres particuliers de sensations, avec leurs aspirations ardentes au plaisir, leur sauvage révolte contre la douleur, — que quelques-uns de ces paquets de sentiments fussent revêtus d'une forme assez semblable à la sienne, avec des yeux faits pour contempler le bonheur, et de jeunes lèvres façonnées pour l'amour, — cette découverte donna à Lily un de ces chocs soudains de pitié qui parfois changent l'axe d'une vie. La nature de Lily n'était pas capable d'un tel renouvellement : elle ne pouvait pénétrer les besoins d'autrui qu'à travers les siens, et nulle souffrance n'existait longtemps pour elle qui ne touchait pas un nerf correspondant. Mais, pour le moment, elle était tirée hors d'elle-même par l'intérêt qu'elle trouvait à ces relations directes avec un monde si différent du sien. Elle avait complété son premier don par l'assistance personnelle qu'elle avait prêtée à un ou deux des sujets les plus engageants de miss Farish, et l'admiration amusée que sa présence éveillait chez les travailleuses harassées du Cercle donnait un aliment nouveau à son insatiable désir de plaire.

Gerty Farish n'était pas une assez profonde lectrice des caractères pour débrouiller les fils emmêlés dont la philanthrophie de Lily était tissue. Elle imaginait sa belle amie déterminée par le même motif qu'elle-même : — cet aiguisement

de la vision morale qui rend toute souffrance humaine si proche, si obsédante, que les autres aspects de la vie s'évanouissent dans le lointain. Gerty vivait de formules si simples qu'elle n'hésita pas à identifier le cas de son amie avec les « conversions » auxquelles l'avaient habituée ses rapports avec les pauvres; et elle se réjouissait à l'idée d'avoir été l'humble instrument de cette rénovation. Elle avait maintenant de quoi répondre à tous ceux qui critiquaient la conduite de Lily : comme elle l'avait dit, elle connaissait « la vraie Lily », et la découverte que Selden la connaissait aussi éleva son acceptation placide de l'existence à un sens ébloui de ses possibilités, — sens exalté encore, au cours de l'après-midi, par un télégramme de Selden qui lui demandait s'il pouvait venir dîner chez elle ce soir.

Tandis que Gerty se perdait dans le tumulte heureux que cette demande causait à travers son petit ménage, Selden pensait comme elle avec intensité à Lily Bart. L'affaire qui l'avait appelé à Albany n'était pas assez compliquée pour absorber toute son attention, et il avait cette faculté professionnelle de conserver libre une partie de son esprit quand l'usage n'en était pas exigé. Cette partie de son esprit — qui à ce moment ressemblait dangereusement à l'esprit tout entier — était comblée des sensations du soir précédent. Selden comprenait les symptômes : il reconnaissait qu'il expiait, comme il avait toujours risqué de les expier un jour, les exclusions volontaires de son passé. Il avait eu l'intention d'éviter les liens permanents, non par quelque pauvreté de sentiment, mais parce que, d'une manière différente, il était, autant que Lily, la victime de son milieu. Il y avait un grain de vérité dans la déclaration qu'il avait faite à Gerty Farish qu'il n'avait jamais désiré épouser une « gentille » jeune fille : cet adjectif impliquait, dans le vocabulaire de sa cousine, certaines qualités utilitaires qui ne vont guère avec ce luxe, — le charme. Or le destin de Selden lui avait alloué une mère charmante : son portrait gracieux — sourire et cachemire ! — exhalait encore le parfum fané de cette indéfinissable qualité. Le père de Selden était de ces hommes qui font leurs délices d'une femme charmante, qui la citent, qui l'encouragent, qui la maintiennent éternellement charmante. Aucun des deux n'aimait l'argent, mais leur

dédain prenait cette forme : ils en dépensaient toujours un peu plus qu'il n'était raisonnable. Si leur maison était petite, elle était parfaitement tenue ; s'il y avait de bons livres sur les étagères, il y avait aussi de bons plats sur la table. Selden père s'y connaissait en tableaux, sa femme en dentelles anciennes ; et tous deux avaient conscience de tant de retenue et de discernement dans leurs achats qu'ils n'arrivaient jamais à s'expliquer comment les factures s'élevaient si haut.

La plupart des amis de Selden auraient qualifié ses parents de pauvres ; cependant il avait grandi dans une atmosphère où des ressources limitées ne semblaient qu'une sauvegarde contre une prodigalité vaine, où les quelques objets possédés étaient de si bonne qualité que leur rareté leur donnait un juste relief, et l'abstinence se combinait avec l'élégance dans une mesure dont le chic de Mrs. Selden fournissait l'exemple : elle portait son vieux velours comme s'il était neuf. Un homme a l'avantage de se libérer de bonne heure du point de vue familial : avant même que Selden eût quitté le collège, il avait appris qu'il y a autant de manières de se passer d'argent que d'en dépenser. Par malheur, il s'aperçut que pas une n'était aussi agréable que celle que l'on pratiquait à la maison ; et ses idées sur la femme, en particulier, se nuançaient du souvenir de la seule femme qui lui eût donné son sens des « valeurs ». C'était d'elle qu'il avait hérité son particulier détachement des somptuosités : l'indifférence du stoïcien à l'égard l'égard des choses matérielles, combinée avec le plaisir qu'y sait trouver l'épicurien. Si l'on retranchait l'un ou l'autre de ces sentiments, la vie lui apparaissait mutilée ; nulle part le mélange de ces deux ingrédients n'était plus essentiel que dans le caractère d'une jolie femme.

Il avait toujours semblé à Selden que l'existence avait beaucoup à offrir en dehors de l'aventure sentimentale, et pourtant il avait une conception très vive d'un amour qui s'élargirait et s'approfondirait jusqu'à devenir le fait central de la vie. Ce qu'il ne pouvait accepter pour lui-même, c'était le pis aller d'une alliance inférieure à cet idéal, qui laisserait certaines parties de sa nature non satisfaites, tandis qu'elle imposerait à d'autres un effort excessif. Il ne voulait pas s'abandonner au développement d'une affection qui ferait appel

à sa pitié, mais laisserait son intelligence intacte : la sympathie ne le duperait pas plus qu'un jeu de prunelles, la grâce de la faiblesse pas plus que la courbe d'une joue.

Mais aujourd'hui... Ce petit « mais » passait comme une éponge sur toutes ses résolutions. Ses résistances raisonnées semblaient, à cet instant, tellement moins importantes que la question de savoir quand Lily recevrait son billet! Il se laissait aller au charme des préoccupations insignifiantes, se demandant à quelle heure elle enverrait sa réponse, par quels mots commencerait la lettre. Il n'avait aucun doute sur le sens : — il était aussi certain de sa reddition, à elle, que de la sienne propre; — il avait ainsi le loisir de rêver à tout l'agrément du détail, de même qu'un travailleur acharné, un matin de vacance, reste couché tranquillement et observe le rayon de lumière qui voyage graduellement par toute sa chambre... Mais si la lumière nouvelle l'éblouissait, elle ne l'aveuglait pas. Il pouvait encore discerner le contour des faits, bien que le rapport entre eux et lui fût changé. Il n'ignorait pas plus qu'auparavant ce qu'on disait de Lily Bart, mais il pouvait séparer la femme qu'il connaissait de l'image qu'on s'en faisait communément. Son esprit se reportait aux paroles de Gerty Farish, et la sagesse mondaine lui paraissait tâtonner à côté des divinations de l'innocence. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu », — même le dieu caché dans la poitrine de leur voisin!... Selden était dans cet état d'absorption passionnée où l'on est quand pour la première fois on capitule devant l'amour. Il aspirait à la société de quelqu'un dont la manière de voir justifierait la sienne, qui confirmerait, par une observation délibérée, la vérité à laquelle ses intuitions s'étaient élevées. Il ne put attendre jusqu'à la pause de midi, mais profita d'un moment de loisir, au tribunal, pour griffonner son télégramme à Gerty Farish.

De retour à New-York, il se fit conduire directement au cercle, où il espérait trouver un mot de miss Bart. Mais son casier ne contenait qu'une acceptation enthousiaste de Gerty, et il s'en allait, déçu, quand il s'entendit héler par une voix qui venait du fumoir :

— Hé! Lawrence! Vous dînez ici?... Mangez un morceau avec moi... J'ai commandé un canard sauvage.

Il découvrit Trenor, en ses vêtements de jour, assis, un verre énorme à ses côtés, derrière les pages d'un journal de sports.

Il le remercia, mais invoqua un engagement antérieur.

— Le diable m'emporte, tout le monde a l'air d'être pris, ce soir!... J'aurai le cercle à moi tout seul... Vous savez comment je vis, cet hiver, à me battre les flancs dans cette maison vide. Ma femme avait l'intention de venir en ville aujourd'hui, mais elle a encore remis, et comment voulez-vous que je dîne seul dans une pièce où toutes les glaces sont recouvertes et sans rien sur le buffet qu'un flacon de *Harvey sauce*?... Voyons, Lawrence, ayez pitié de moi, lâchez votre engagement : cela me donne le spleen de dîner seul, et il n'y a personne que ce cafard, cet imbécile de Wetherall dans tout le cercle!

— Désolé, Gus... mais c'est impossible.

En le quittant, Selden remarqua la sombre rougeur de sa face, la moiteur déplaisante de son front trop blanc, la manière dont ses bagues étaient insérées dans les plis de ses gros doigts. Certainement la bête prédominait, la bête gîtée au fond du verre... Et il avait entendu le nom de cet homme accouplé à celui de Lily!... Pouah! cette pensée le dégoûtait; tout le long de la route, jusque chez lui, il fut hanté par les mains grasses et plissées de Trenor.

Sur sa table, il y avait un petit billet : Lily l'avait adressé chez lui. Il en savait le contenu avant même de rompre le cachet, — un cachet gris avec la devise : « Au delà! » au-dessous d'un vaisseau en marche... Ah! certes il l'emmènerait au delà! — au delà de la laideur, de la mesquinerie, de tout ce qui use et ronge l'âme!

Le petit salon de Gerty pétillait de bienvenue lorsque Selden y entra. Ce modeste mobilier — fait de bois laqué, simplement, et d'ingéniosité — lui parlait le langage qui était alors le plus doux à son oreille. Il est surprenant combien peu importent des murs étroits et un plafond bas quand la voûte de l'âme a été soudainement exhaussée. Gerty pétillait aussi, ou tout au moins brillait d'un rayonnement tempéré. Il n'avait jamais remarqué auparavant qu'elle avait « de jolis détails » : — vraiment, quelque brave garçon pouvait faire pis... Pendant le petit dîner (et là encore le « matériel » était merveil-

leux), il lui dit qu'elle devrait se marier : il était d'une humeur à marier l'univers entier... Comment! elle avait fait elle-même la crème au caramel? C'était un péché que de garder de tels talents pour soi... Il réfléchit avec un mouvement d'orgueil que Lily savait garnir ses chapeaux : — elle le lui avait dit, le jour de leur promenade à Bellomont.

Il ne parla pas de Lily jusqu'après le dîner. Durant le petit repas, il maintint la conversation sur son hôtesse, qui, toute palpitante d'être le centre de ses observations, brillait aussi rose que les abat-jour qu'elle avait fabriqués pour la circonstance. Selden prit un intérêt extraordinaire à ses arrangements de ménage, la complimenta sur l'habileté avec laquelle elle avait tiré partie de chaque pouce de sa petite demeure, lui demanda comment elle s'organisait pour donner parfois une après-midi à sa bonne, apprit qu'on peut improviser de délicieux dîners sur un réchaud, émit des généralités profondes sur les charges qu'entraîne une grande maison.

Lorsqu'ils furent de nouveau dans le petit salon, où ils tenaient tout juste comme des pièces dans un jeu de patience, lorsqu'elle eut préparé le café, et qu'elle l'eut versé dans des tasses en « coquille d'œuf », qui lui venaient de sa grand'mère, l'œil de Selden, tandis qu'il se penchait en arrière, baignant dans la chaude atmosphère parfumée, tomba sur une photographie récente de miss Bart, et la transition désirée s'opéra sans effort. « La photographie n'était pas mauvaise... mais comment la fixer, elle, telle qu'elle était hier au soir!... » Gerty fut de cet avis : jamais elle ne l'avait vue aussi rayonnante. « Mais la photographie pouvait-elle saisir cette lumière? Il y avait un nouvel air sur son visage, quelque chose de différent... » Oui, Selden convenait qu'il y avait quelque chose de différent... Le café était si exquis qu'il en demanda une seconde tasse : un tel contraste avec la drogue aqueuse du cercle!... « Ah! les pauvres célibataires, réduits à la nourriture impersonnelle du cercle, ou à la cuisine également impersonnelle du dîner en ville!... Un homme qui vivait en garni renonçait à la meilleure part de l'existence... » Il dépeignit la solitude sans saveur du repas de Trenor, et éprouva un moment de compassion pour le personnage... « Mais, pour en revenir à Lily... » Et il y revint encore et encore, questionnant, conjecturant,

confessant Gerty, cherchant les plus secrètes pensées de la tendresse qu'elle gardait emmagasinée pour son amie.

Elle s'épancha d'abord sans réserve, heureuse dans cette parfaite communion de leurs sympathies. Le fait qu'il comprenait Lily contribuait à affermir la foi qu'elle avait dans son amie. Ils décidèrent d'un commun accord que Lily n'avait pas de chance. Gerty en donna comme exemple ses impulsions généreuses, son inquiétude et son mécontentement. « Sa vie ne l'avait jamais satisfaite : cela prouvait assez qu'elle était faite pour quelque chose de mieux. Elle aurait pu se marier plus d'une fois, — faire un de ces mariages riches qu'on lui avait appris à considérer comme le seul but de l'existence ; mais, chaque fois que l'occasion s'était présentée, elle avait toujours reculé. Ainsi, Percy Gryce avait été amoureux d'elle : tout le monde, à Bellomont, avait supposé qu'ils étaient fiancés, et, quand elle l'avait renvoyé, tout le monde avait trouvé cela inexplicable... » Cette interprétation de l'incident Gryce était trop en harmonie avec l'humeur de Selden pour qu'il ne l'adoptât pas à l'instant même, avec un éclair de mépris rétrospectif pour ce qui lui avait semblé naguère la solution évidente. Si il y avait eu renvoi — et il se demandait maintenant comment il en avait jamais douté ! — il tenait la clef du secret ; et ce n'était plus le crépuscule, mais bien l'aurore qui baignait les collines de Bellomont. C'était lui qui avait chancelé et qui ne s'était pas montré à la hauteur des circonstances, et la joie qui maintenant lui réchauffait le cœur, il aurait pu la connaître depuis longtemps s'il avait su la capturer à son premier vol.

Ce fut peut-être à ce point précis qu'une joie qui essayait ses ailes dans l'âme de Gerty tomba à terre et y demeura immobile. Gerty restait assise en face de Selden, répétant mécaniquement :

— Non, elle n'a jamais été comprise...

Et, tout le temps, il lui semblait qu'elle siégeait au centre d'une éblouissante clarté morale : la petite pièce si intime, où, un instant auparavant, leurs pensées se coudoyaient comme leurs fauteuils, grandit jusqu'à des dimensions hostiles, les séparant de tout l'espace qu'offrait à la jeune fille sa nouvelle vision de l'avenir, — et cet avenir s'étendait indéfiniment, et sa silhouette solitaire, à elle, y cheminait péniblement, simple point dans le désert.

— Elle n'est vraiment elle-même qu'avec très peu de personnes; vous êtes l'une d'elles, — disait Selden.

Et encore :

— Soyez bonne pour elle, Gerty, n'est-ce pas?

Et :

— Elle est capable de devenir tout ce qu'on la croit être : vous l'aiderez, n'est-ce pas, en ayant d'elle la meilleure opinion?

Les mots frappaient dans le cerveau de Gerty comme le son d'un langage qui semble familier à distance, mais qui, de près, se trouve inintelligible. Il était venu pour lui parler de Lily, — voilà tout! Il y avait eu, à la petite fête qu'elle avait préparée pour lui, une tierce personne, et cette tierce personne lui avait pris sa place... Elle essayait de suivre ce qu'il disait, de tenir son rôle dans la conversation; mais tout cela avait aussi peu de sens que le mugissement des vagues pour celui qui se noie, et, comme celui qui se noie, elle éprouva que sombrer ne serait rien auprès de la peine qu'il fallait prendre pour se maintenir à flot.

Selden se leva, et elle poussa un profond soupir, songeant que bientôt elle pourrait s'abandonner aux vagues bénies.

— Chez Mrs. Fisher?... Vous dites qu'elle y dînait?... Il doit y avoir de la musique ensuite; je crois bien que j'ai reçu l'invitation... (Il jeta un coup d'œil sur l'absurde petite pendule rose qui marquait cette heure affreuse pour Gerty...). Dix heures un quart?... Je pourrais y passer maintenant : les soirées sont toujours amusantes chez Mrs. Fisher... Je ne vous ai pas fait trop veiller, Gerty? Vous avez l'air fatiguée... J'ai parlé à tort et à travers et je vous ai ennuyée...

Et, dans le débordement inaccoutumé de ses sentiments, il déposa un baiser de cousin sur sa joue.

Dans l'atelier de Mrs. Fisher, à travers la fumée des cigares, une douzaine de voix accueillirent Selden. Une chanson était commencée lorsqu'il entra, et il se laissa tomber sur un siège près de la maîtresse de maison, cherchant des yeux miss Bart. Mais elle n'était pas là, et cette découverte lui donna un choc hors de toute proportion avec l'insignifiance de la cause : le billet qu'il avait dans sa poche ne l'assurait-il pas qu'il la

verrait le lendemain, à quatre heures?... A son impatience l'attente semblait indéfinie, et, à moitié honteux de son impulsion, il se pencha vers Mrs. Fisher pour lui demander, comme la musique cessait, si miss Bart n'avait pas dîné chez elle.

— Lily?... Elle vient de partir... Elle avait à aller je ne sais plus où... N'est-ce pas qu'elle était merveilleuse hier au soir?

— Qui cela? Lily? — demanda Jack Stepney, des profondeurs d'un fauteuil voisin. — Vraiment, vous savez, je ne suis pas prude, mais quand une jeune fille en arrive à se montrer comme si elle se mettait aux enchères... Sérieusement, j'ai songé à en parler à ma cousine Julia.

— Vous ne saviez pas que Jack était devenu notre censeur mondain? — dit Mrs. Fisher à Selden, en riant.

Et Stepney bredouilla, au milieu de la risée générale :

— Mais elle est ma cousine, que diable, et... quand un homme est marié... *Town Talk* ne parlait que d'elle, ce matin.

— Oui, et c'était amusant à lire, — dit M. Ned Van Alstyne, caressant sa moustache pour y dissimuler un sourire. — Acheter ce sale journal, moi? non pas : quelqu'un me l'a montré... Mais j'avais déjà entendu raconter ces histoires... Quand une jeune fille est aussi jolie que cela, il vaut mieux qu'elle se marie : alors on ne pose plus de questions. Dans notre société imparfaitement organisée, on n'a pas encore pris de dispositions en faveur de la jeune femme qui réclame les privilèges du mariage sans en assumer les charges.

— Eh bien, mais... si je ne me trompe... Lily est sur le point de les assumer en la personne de M. Rosedale! — dit Mrs. Fisher en riant.

— Rosedale... juste ciel! — s'écria Van Alstyne, laissant tomber son lorgnon. — Stepney, ça, c'est votre faute : c'est vous qui nous avez imposé cette brute!

— Ah! que le diable vous emporte! nous n'épousons pas Rosedale, dans notre famille! — protesta faiblement Stepney.

Mais sa femme, qui était assise, dans une magnifique et accablante toilette nuptiale, à l'autre bout de la pièce, l'arrêta net, d'une réflexion judicieuse :

— Dans la situation de Lily, c'est une erreur que d'avoir des ambitions trop hautes.

— J'ai ouï dire que Rosedale lui-même avait été effarouché dernièrement par tous ces bavardages, — répliqua Mrs. Fisher. — Mais, en la voyant hier soir, il a perdu la tête. Qu'est-ce que vous croyez qu'il m'a dit après le tableau? « Bon Dieu! Mrs. Fisher, si Paul Morpeth consentait à me la peindre ainsi, le tableau monterait de cent pour cent dans dix ans. »

— Mais, sacrebleu, n'est-elle pas là quelque part? — s'écria Van Alstyne, remettant son lorgnon avec un coup d'œil inquiet.

— Non : elle s'est sauvée pendant que vous étiez tous en bas à faire le punch... Où allait-elle, à propos?... Qu'est-ce qu'il y a, ce soir? Je n'ai entendu parler de rien.

— Oh! pas à une soirée, — dit un jeune Farish inexpérimenté, qui était arrivé tard. — Je l'ai mise en voiture avant d'entrer : elle a donné au cocher l'adresse des Trenor.

— Des Trenor? — s'écria Mrs. Jack Stepney. — Mais la maison est fermée : Judy m'a téléphoné de Bellomont, ce soir.

— Vraiment?... C'est bizarre... Je suis sûr de ne pas m'être trompé... Eh bien, mais, dans tous les cas, Trenor est là... Je... Le fait est que je ne me rappelle jamais les numéros! — dit-il brusquement, averti par la pression d'un pied voisin et par le sourire qui faisait le tour de la pièce.

Sous la lumière déplaisante qui l'inondait, Selden s'était levé et serrait la main de son hôtesse. L'atmosphère de cette maison l'étouffait, il se demandait pourquoi il y était resté si longtemps.

Sur le seuil, il s'arrêta, se rappelant une phrase de Lily : « Il me semble que vous passez une grande partie de votre temps dans l'élément que vous désapprouvez. »

Oui, mais... qu'est-ce qui l'avait amené là, sinon le désir de la voir? C'était son élément, à elle, et non le sien. Mais il l'en tirerait, il l'emmènerait « au delà »!... Cet *Au delà!* qui scellait sa lettre était comme un appel à la rescousse. Il savait que la tâche de Persée n'est pas terminée quand il a détaché les chaînes d'Andromède : car ses membres sont engourdis par l'esclavage, elle ne peut ni se lever ni marcher, et elle l'enlace de ses bras pendants, tandis qu'il revient à terre avec son fardeau. Eh bien, il avait de la force pour deux : c'était sa faiblesse, à elle, qui lui avait donné de la force, à lui. Ce n'était pas, hélas! un courant de vagues pures qu'il s'agissait de remonter : il leur fallait traverser un marais gluant de vieilles

associations d'idées et de vieilles habitudes, et, pour le moment, les vapeurs de ce marais le prenaient à la gorge. Mais il verrait plus clair, il respirerait plus librement en sa présence : elle était à la fois le poids mort sur sa poitrine et l'épave qui les ferait atterrir en sûreté... Il sourit au tourbillon de métaphores avec lequel il essayait de se construire un retranchement contre les influences de la dernière heure. N'était-ce pas pitoyable que lui, connaissant les motifs complexes sur lesquels reposent les jugements mondains, pût encore en subir ainsi l'autorité? Comme élèverait-il Lily à une plus libre vision de la vie, si l'image que lui-même avait d'elle était colorée par chaque esprit où il la voyait reflétée?

L'oppression morale lui avait donné un besoin physique d'air; et il avançait, ouvrant ses poumons au froid pénétrant de la nuit. Au coin de la Cinquième Avenue, Van Alstyne le héla, le rejoignit et lui offrit de l'accompagner.

— Vous marchez? C'est une bonne chose pour éliminer la fumée. Maintenant que les femmes se sont mises à fumer, nous vivons dans un bain de nicotine. Ce serait curieux d'étudier l'effet de la cigarette sur les relations des sexes entre eux. La fumée est presque un aussi grand dissolvant que le divorce : tous deux tendent à troubler l'orientation morale...

Rien n'était moins en harmonie avec l'humeur de Selden que les aphorismes de digestion de Van Alstyne; mais, tant que ce dernier se bornait à des généralités, l'auditeur restait maître de ses nerfs... Heureusement, Van Alstyne était fier de la manière dont il résumait les phénomènes sociaux, et, avec Selden pour public, il était désireux de montrer la sûreté de son toucher. Mrs. Fisher demeurait dans une petite rue de l'Est, près du parc, et, comme les deux hommes descendaient la Cinquième Avenue, les nouvelles architectures de cette voie changeante provoquèrent les commentaires de Van Alstyne :

— Tenez, cette maison Greiner... un échelon typique de l'échelle sociale!... L'homme qui l'a bâtie sortait d'un milieu où l'on pose tous les plats à la fois sur la table. Sa façade est un menu complet d'architecture : s'il avait omis un seul style, ses amis auraient pu penser que l'argent avait manqué... Ce n'est pas une mauvaise acquisition pour Rosedale, pourtant : ça attire l'attention, et vous ébahit le touriste de l'Ouest!...

Peu à peu il dépassera ce stade, et voudra quelque chose que la foule ne remarquera pas, mais devant quoi s'arrêteront les initiés... Surtout s'il épouse mon intelligente cousine!...

Selden l'interrompit par cette question :

— Et les Welligton Bry?... Plutôt ingénieux dans leur genre, ne trouvez-vous pas?

Ils étaient juste au-dessous de la grande façade blanche, qui, avec la riche sobriété de ses lignes, faisait penser à une taille épaisse adroitement corsetée.

— Ça, c'est le stade suivant : le désir de montrer qu'on a été en Europe, et qu'on a un idéal... Je suis sûre que Mrs. Bry considère sa maison comme une copie de Trianon : en Amérique, toute maison de marbre à mobilier doré est censée être une copie de Trianon... Quel habile homme que cet architecte, tout de même!... Comme il sait prendre la mesure de son client!... Il a défini Mrs. Bry elle-même, tout entière, par l'emploi qu'il a fait de l'ordre composite... Pour les Trenor, si vous vous rappelez, il a choisi l'ordre corinthien... exubérant, mais fondé sur les meilleurs précédents. La maison des Trenor est une de ses œuvres les plus réussies : elle n'a pas l'air d'une salle de banquet retournée... On m'a dit que Mrs. Trenor voulait construire une nouvelle salle de bal, et que c'est parce qu'elle et Gus ne sont pas d'accord là-dessus qu'elle reste à Bellomont... Les dimensions de la salle de bal des Bry doivent l'empêcher de dormir : vous pouvez être certain qu'elle les connaît aussi bien que si elle y était venue hier au soir, un mètre à la main... A propos, qui donc disait qu'elle était en ville?... Ce jeune Farish?... Elle n'y est pas, je le sais; Mrs. Stepney avait raison : il n'y a pas de lumière, comme vous voyez... Gus doit demeurer sur le derrière.

Il s'était arrêté en face de l'angle occupé par les Trenor, et Selden fut forcé d'en faire autant. La maison se dessinait devant eux, obscure et inhabitée; seule une lueur oblongue au-dessus de la porte indiquait une présence momentanée.

— Ils ont acheté la maison derrière : cela leur donne cent cinquante pieds sur la rue latérale. C'est là que sera la salle de bal, avec une galerie la rattachant au reste; salle de billard, etc., au-dessus. Je leur ai conseillé de changer l'entrée, et d'étendre le salon tout le long de la façade de la Cinquième

Avenue : vous voyez, la porte d'entrée correspond avec les fenêtres...

La canne que Van Alstyne brandissait pour achever sa démonstration retomba, sous un « hé! » de surprise : la porte s'ouvrait et l'on voyait deux silhouettes se détacher sur le fond lumineux du hall. Au même instant, un *hansom* s'arrêta devant le seuil et une des deux figures, flottant dans un nuage de draperies, se dirigea vers la voiture, tandis que l'autre, sombre et volumineuse, continuait de se projeter contre la lumière.

Pendant une interminable seconde, les deux spectateurs de l'incident demeurèrent silencieux; puis la porte se referma, le *hansom* se mit en marche, et toute la scène disparut comme si l'on avait tourné le bouton d'un stéréoscope.

Van Alstyne laissa choir son lorgnon, avec un sifflement discret.

— Hum! pas un mot de cela, hé! Selden?... Moi qui suis de la famille, je sais que je peux compter sur vous... Les apparences sont trompeuses... et l'éclairage de la Cinquième Avenue est si défectueux!...

— Bonne nuit! — dit Selden.

Et il s'engagea brusquement dans la rue latérale sans voir la main que l'autre lui tendait.

Seule avec le baiser de son cousin, Gerty regardait fixement ses pensées. Il l'avait déjà embrassée plus d'une fois, mais pas avec une autre femme sur les lèvres. S'il lui avait épargné ce dernier coup, elle aurait pu couler à fond tranquillement et souhaiter la bienvenue au flot noir qui la submergeait. Mais maintenant le flot noir était sillonné d'éclairs glorieux, et il était plus dur de se noyer au soleil levant que dans les ténèbres. Gerty se cacha la figure pour ne pas voir la lumière, mais elle perçait à travers toutes les lézardes de son âme. Elle avait si bien su se contenter, la vie lui avait paru si simple et si suffisante! Pourquoi était-il venu la troubler par de nouveaux espoirs? Et Lily!... Lily, sa meilleure amie! En femme, elle accusait la femme. Peut-être, sans Lily, son rêve le plus cher fût-il devenu réalité. Selden avait toujours eu de l'affection pour elle : il la comprenait et sympathisait avec l'indépendance modeste de sa

vie. Lui qui avait la réputation de peser toute chose dans l'exacte balance de son observation dédaigneuse, l'avait toujours considérée avec une simplicité bienveillante : elle n'avait jamais été intimidée par son intelligence parce qu'elle s'était toujours sentie chez elle dans son cœur. Et maintenant elle était jetée dehors, et c'était la main de Lily qui lui fermait la porte ! Lily, pour l'admission de qui elle avait plaidé elle-même ! La situation était illuminée par un lugubre éclair d'ironie. Gerty connaissait Selden : elle voyait combien la foi inébranlable qu'elle avait en Lily avait dû contribuer à dissiper ses hésitations, à lui. Elle se rappelait aussi comment Lily lui avait parlé de lui : — elle se voyait les rapprochant l'un de l'autre, les faisant se mieux connaître... Pour Selden, sans doute, il ignorait la blessure qu'il infligeait : il n'avait jamais deviné son ridicule secret; mais Lily... Lily, elle, ne pouvait pas ne pas savoir ! Quand est-ce qu'une femme se trompe, en ces matières? Et, si elle savait, elle avait délibérément dépouillé son amie, et rien que pour le plaisir d'exercer son pouvoir, puisque, même dans l'état de subite et furieuse jalousie où se trouvait Gerty, il lui semblait impossible que Lily pût désirer épouser Selden. Lily était peut-être incapable de se marier pour de l'argent, mais elle était également incapable de s'en passer, et les anxieuses investigations de Selden sur les petites économies d'une ménagère le faisaient apparaître aux yeux de Gerty aussi tragiquement dupe qu'elle-même...

Elle demeura longtemps encore dans son salon, où la braise refroidie devenait grise, et la lampe pâlissait sous son riant abat-jour. Juste au-dessous, se dressait la photographie de Lily Bart, jetant un regard d'impératrice sur toute la camelote à bon marché, les meubles étriqués de la petite pièce. Selden pouvait-il se la représenter dans un intérieur pareil?... Gerty sentit toute la pauvreté, toute l'insignifiance de son entourage : sa vie lui apparut telle qu'elle devait apparaître à Lily. Et la cruauté des jugements de Lily frappa sa mémoire. Elle vit qu'elle avait revêtu son idole d'attributs qu'elle avait fabriqués elle-même. Quand donc Lily avait-elle réellement senti, eu pitié, compris? Tout ce dont elle avait besoin, c'était de goûter à des expériences nouvelles : Gerty la conçut comme une créature cruelle en train d'expérimenter dans un laboratoire.

La pendule rose sonna une autre heure, et Gerty se leva d'un bond. Elle avait rendez-vous, le lendemain, de grand matin, avec une visiteuse de district, dans le quartier de l'Est. Elle éteignit la lampe, couvrit le feu, et se retira dans sa chambre pour se déshabiller. Dans le petit miroir, au-dessus de sa table de toilette, elle vit sa figure réfléchie sur le fond ténébreux de la chambre, et des larmes en effacèrent le reflet... Quel droit avait-elle à rêver les rêves de la beauté? Un triste visage appelait un triste destin. Elle pleura doucement, tout en se déshabillant, plia ses vêtements avec sa précision habituelle, rangeant tout pour le lendemain, où il faudrait reprendre la vie ancienne comme si rien n'était venu en interrompre la routine. Sa bonne n'arrivait que vers huit heures : elle prépara son plateau à thé, le plaça près de son lit. Puis elle ferma à clef la porte d'entrée, souffla sa bougie et se coucha. Mais le sommeil ne voulait pas venir, et elle se trouvait en face de ce fait qu'elle haïssait Lily Bart. Cela l'oppressait, dans l'obscurité, comme quelque mal informe qu'il faut terrasser à l'aveuglette. Raison, jugement, renoncement, toutes les saines forces du jour battaient en retraite devant le rude instinct de la conservation : elle désirait le bonheur; elle le désirait avec autant d'avidité et sans plus de scrupules que Lily, mais sans le pouvoir de Lily pour l'obtenir. Et, consciente de son impuissance, elle gisait frissonnante et haïssait son amie...

Un coup de sonnette à la porte d'entrée la mit sur pied : elle fit flamber une allumette et resta debout, effarée, aux écoutes. Son cœur, pendant quelques secondes, battit éperdument; puis elle sentit le contact dégrisant du fait, et se souvint que de pareils appels n'avaient rien d'extraordinaire dans son œuvre de charité. Elle passa une robe de chambre pour répondre, et, ouvrant la porte, elle aperçut devant elle la rayonnante Lily Bart.

Le premier mouvement de Gerty fut un mouvement de répulsion. Elle recula comme si la présence de Lily jetait une lumière trop soudaine sur sa propre misère. Puis elle entendit son nom dans un cri, entrevit le visage de son amie, et se sentit enlacée et serrée par elle.

— Lily... qu'est-ce qu'il y a?

Miss Bart la relâcha, et resta là, debout, avec le souffle court de quelqu'un qui a gagné un abri après une longue fuite.

— J'avais si froid!... je ne pouvais pas rentrer à la maison... Avez-vous du feu?

La compassion de Gerty, répondant à l'appel rapide de l'habitude, balaya toutes ses répugnances. Lily n'était plus qu'un être qui avait besoin d'aide; pour quelle raison, ce n'était pas le moment de s'arrêter à se le demander. La sympathie disciplinée refoula l'étonnement sur les lèvres de Gerty; elle attira son amie, sans rien dire, dans le salon et la fit asseoir près du foyer noirci.

— Il y a du petit bois : le feu prendra dans une minute...

Elle s'agenouilla, et la flamme jaillit sous ses mains rapides. Elle brillait étrangement, cette flamme, à travers les larmes qui lui brouillaient encore les yeux, et frappa la ruine blanche qu'était le visage de Lily. Les deux jeunes filles se regardèrent en silence, puis Lily répéta :

— Je ne pouvais pas rentrer à la maison.

— Non, chérie, non... vous êtes venue ici... Vous avez froid et vous êtes fatiguée... Restez tranquille, et je vais vous faire du thé.

Gerty avait repris, à son insu, le ton calmant de sa profession : tout sentiment personnel disparaissait devant les devoirs de son ministère, et l'expérience lui avait appris que le sang doit être étanché avant qu'on puisse sonder la plaie.

Lily restait assise, tranquille, penchée vers le feu : le cliquetis des tasses, derrière elle, l'apaisait, comme les bruits familiers assoupissent un enfant que le silence a tenu éveillé. Mais quand Gerty fut debout à côté d'elle, avec le thé, elle le repoussa, et regarda d'un œil étranger la pièce familière.

— Je suis venue ici parce que je ne pouvais supporter d'être seule, — dit-elle.

Gerty posa la tasse et s'agenouilla près d'elle.

— Lily! Quelque chose est arrivé... ne pouvez-vous me dire quoi?

— Je ne pouvais supporter de rester éveillée dans ma chambre jusqu'au matin... Je déteste ma chambre, chez tante Julia... alors, je suis venue ici.

Elle se dressa brusquement, sortant de son apathie, et s'accrocha à Gerty, dans un nouvel accès de terreur.

— Oh! Gerty, les Furies... vous connaissez le bruit de leurs ailes... quand on est seule, la nuit, dans l'obscurité?... Mais vous ne pouvez savoir... il n'y a rien pour vous rendre les ténèbres épouvantables, à vous!...

Ces mots, se projetant sur les heures que Gerty venait de vivre, lui arrachèrent un faible murmure de dérision; mais Lily, sous l'éclat de sa propre misère, était aveugle à toute autre chose.

— Vous me permettez de rester?... Je n'aurai plus peur quand le jour viendra... Est-il tard? La nuit est-elle presque passée? Ce doit être abominable de ne pouvoir dormir... chaque objet semble se dresser auprès du lit et vous dévisage...

Miss Farish s'empara de ses mains errantes.

— Lily, regardez-moi! Quelque chose est arrivé... un accident?... Vous avez eu peur... qu'est-ce qui vous a effrayée?... Dites-moi... si vous le pouvez... un mot ou deux... que je puisse vous aider.

Lily secoua la tête :

— Je n'ai pas eu peur : ce n'est pas le mot... Pouvez-vous imaginer que vous vous regardez dans votre glace, un matin, et que vous vous voyez défigurée?... que vous apercevez quelque hideux changement survenu pendant votre sommeil? Eh bien, voilà l'effet que je me fais à moi-même... Je ne peux pas supporter de me voir dans mes propres pensées... Je hais la laideur, vous le savez... je m'en suis toujours détournée... Mais je ne peux pas vous expliquer... vous ne comprendriez pas.

Elle leva la tête et ses yeux rencontrèrent la pendule :

— Comme la nuit est longue!... Et je sais que je ne pourrai pas dormir demain... Quelqu'un m'a dit que mon père demeurait souvent des nuits sans dormir et pensant à des choses horribles... Et il n'était pas méchant, il n'était que malheureux... Et je vois maintenant combien il a dû souffrir, étendu seul avec ses pensées!... Mais moi, je suis mauvaise... je suis une mauvaise fille... toutes mes pensées sont mauvaises... J'ai toujours eu de mauvaises gens autour de moi... Est-ce une excuse?... Je croyais pouvoir diriger ma vie... j'étais orgueil-

leuse... orgueilleuse!... mais maintenant je suis à leur niveau...

Des sanglots la secouèrent; elle y céda, courbée comme un arbre sous un orage sec.

Gerty était toujours à genoux auprès d'elle, attendant, avec la patience née de l'expérience, que cette rafale de misère eût passé, lui rendant l'usage de la parole... Elle avait d'abord songé à quelque choc physique, à quelque péril couru, dans les rues encombrées, puisqu'elle présumait que Lily revenait de chez Carry Fisher; mais elle voyait maintenant que les centres nerveux avaient subi une autre sorte d'atteinte, et son esprit tremblant reculait devant les conjectures.

Les sanglots de Lily s'arrêtèrent :

— Il y a de mauvaises filles dans vos taudis. Dites-moi... est-ce qu'elles se relèvent jamais? Peuvent-elles oublier, et redevenir ce qu'elles étaient auparavant?

— Lily! Ne parlez pas ainsi... vous rêvez...

— Ne vont-elles pas toujours de mal en pis? Impossible de revenir en arrière... votre « moi » d'autrefois vous rejette et vous chasse.

Elle se dressa, elle étira ses bras, comme dans un excès de lassitude physique :

— Allez vous coucher, chérie! Vous avez beaucoup à travailler, et vous vous levez de bonne heure. Moi, je veillerai ici, près du feu, et vous me laisserez la lumière... et votre porte ouverte. Tout ce dont j'ai besoin, c'est de vous sentir près de moi.

Elle posa les deux mains sur les épaules de Gerty, avec un sourire qui était comme un lever de soleil sur une mer jonchée d'épaves.

— Je ne puis vous laisser, Lily. Venez vous coucher dans mon lit. Vous avez les mains gelées... il faut vous déshabiller et vous réchauffer... (Gerty s'arrêta avec une componction soudaine.) Mais Mrs. Peniston?... il est plus minuit! Que va-t-elle penser?

— Elle se couche sans m'attendre. J'ai une clef. Cela n'a pas d'importance. Je ne peux pas y retourner.

— Ce n'est pas nécessaire : vous allez rester ici. Mais il faut que vous me disiez où vous avez été. Écoutez, Lily... cela vous fera du bien de parler!... (Elle reprit les mains de miss Bart et

les pressa contre elle.) Essayez de me le dire... cela éclaircira votre pauvre tête... Écoutez... vous dîniez chez Carry Fisher...

Gerty s'arrêta et ajouta dans un éclair d'héroïsme :

— Lawrence Selden est parti d'ici pour vous retrouver...

A ces mots la figure de Lily s'adoucit : de l'angoisse renfermée elle passait à la misère avouée d'un enfant. Ses lèvres tremblèrent, et ses yeux s'agrandirent sous les larmes.

— Il est allé me retrouver ?... Et je l'ai manqué !... Oh ! Gerty, il a essayé de me venir en aide. Il m'avait bien dit... il m'avait prévenue, il y a longtemps... il prévoyait que je deviendrais haïssable à mes propres yeux !

Le nom de Selden, comme Gerty l'observait avec un serrement de cœur, avait ouvert dans l'âme desséchée de son amie des sources de pitié pour elle-même, et, larme par larme, Lily épancha le trop-plein de sa douleur. Elle s'était laissé tomber de biais dans le grand fauteuil de Gerty, la tête enfouie à l'endroit où s'était appuyée tout à l'heure celle de Selden, dans une beauté d'abandon qui rappela aux sens endoloris de Gerty tout l'inévitable de sa propre défaite. Ah ! point n'était besoin chez Lily de propos délibéré pour lui dérober son rêve ! Il suffisait de regarder cette grâce inclinée pour y voir une force naturelle, pour reconnaître que l'amour et le pouvoir appartiennent à celles de cette race, comme le renoncement et l'altruisme demeurent le lot de celles que les premières dépouillent. Mais, si l'enivrement de Selden semblait une nécessité fatale, l'effet produit par son nom secoua d'une dernière transe la fermeté de Gerty. Les hommes passent par des amours surhumaines et leur survivent : c'est là justement ce qui réduit leur cœur aux joies humaines. Gerty eût accueilli avec bonheur la tâche de guérir Selden : comme elle eût volontiers apaisé le patient et l'eût ramené à subir l'existence ! Mais Lily, en se trahissant, lui enlevait ce dernier espoir. La jeune mortelle sur la rive est sans recours contre la sirène éprise de sa proie : de telles victimes, le flot ne les rapporte qu'inanimées de leur aventure.

Lily, d'un bond, se mit debout et saisit fortement Gerty :

— Gerty, vous le connaissez... vous le comprenez... dites-moi... si j'allais à lui, si je lui racontais tout... si je lui disais : « Je suis foncièrement mauvaise... j'ai besoin d'admiration,

j'ai besoin d'excitation, j'ai besoin d'argent... » Oui, d'argent!... C'est là ma honte, Gerty... et on le sait, c'est ce qu'on dit de moi... c'est ce que les hommes pensent de moi... Si je lui disais tout, si je lui racontais toute l'histoire... si je disais tout simplement : « Je suis descendue plus bas que les pires, car j'ai pris ce qu'elles prennent et je n'ai pas payé comme elles paient... » oh! Gerty, vous le connaissez, vous pouvez parler pour lui : si je lui disais tout, me haïrait-il? Ou bien aurait-il pitié de moi, me comprendrait-il, et me sauverait-il de ma propre haine?...

Gerty demeurait froide et passive. Elle savait que l'heure de l'épreuve avait sonné pour elle, et son pauvre cœur se débattait furieusement contre la destinée. Comme une sombre rivière coulant sous la lueur de la foudre, elle vit sa chance de bonheur passer sous un éclair de tentation. Qu'est-ce qui l'empêchait de dire : « Il est comme les autres hommes »? Elle n'était pas si sûre de lui, après tout!... Mais agir ainsi n'était-ce pas blasphémer son amour? Elle ne pouvait le voir devant elle, lui, Selden, que sous le jour le plus noble : elle avait besoin de croire en lui dans la mesure même où elle l'aimait.

— Oui, je le connais; il vous aidera, — dit-elle.

Et, un moment plus tard, Lily pleurait toute sa passion sur la poitrine de Gerty.

Il n'y avait qu'un lit dans le petit appartement, et les deux jeunes filles s'y étendirent côte à côte, après que Gerty eut délacé la robe de Lily et l'eut persuadée de tremper ses lèvres dans le thé chaud. La lumière éteinte, elles restèrent tranquilles dans l'osbcurité, Gerty reculant contre le bord extérieur de l'étroite couchette pour éviter le contact de sa compagne. Elle savait que Lily n'aimait pas à être caressée, et, depuis longtemps, elle avait mis un frein à ses démonstrations de tendresse envers son amie. Mais, ce soir, toutes les fibres de son corps répugnaient à la proximité de Lily : ce lui était une torture que d'écouter son souffle, et de sentir le drap soulevé par cette respiration. Comme Lily se tournait et s'installait pour un repos plus complet, une mèche de ses cheveux balaya de son odeur la joue de Gerty : tout en elle était chaud, doux et parfumé; les marques mêmes de son chagrin lui seyaient comme les gouttes de pluie vont à la rose battue. Mais, comme Gerty était

étendue, les bras allongés à ses côtés, dans l'étroitesse immobile d'une effigie funéraire, elle sentit un tumulte de sanglots qui venait de ce souffle chaud si proche, et Lily, tendant sa main, chercha en tâtonnant celle de son amie et la retint serrée.

— Tenez-moi, Gerty, tenez-moi, ou je penserais à des choses, — gémit-elle.

Et Gerty, en silence, glissa un bras sous elle, en faisant comme un oreiller pour sa tête, de même qu'une mère fait un nid pour son enfant qui s'agite. Lily reposa tranquille dans ce creux réchauffant et sa respiration devint peu à peu lente et régulière. Sa main continuait de s'agripper à celle de Gerty comme pour écarter de mauvais rêves, mais bientôt la prise de ses doigts se relâcha, sa tête glissa plus profondément dans cet abri, et Gerty sentit qu'elle dormait.

XV

Quand Lily se réveilla, elle se trouva seule dans le lit, et la lumière hivernale éclairait la chambre.

Elle se redressa, effarée par l'aspect étranger de ce qui l'entourait; puis la mémoire lui revint et elle regarda autour d'elle en frissonnant. Sous l'oblique et froide lumière réfléchie par le mur postérieur d'un bâtiment voisin, elle aperçut sa robe du soir et sa sortie de bal qui formaient un tas voyant sur une chaise. Une toilette ainsi ôtée est aussi peu appétissante que les restes d'un souper : Lily songea que la vigilance de sa femme de chambre, à la maison, lui avait toujours épargné la vue de pareilles incongruités. Son corps était endolori de fatigue et de la position gênée qu'elle avait eue dans le lit de Gerty. A travers son sommeil troublé, elle avait eu conscience de manquer de place pour se remuer, et le long effort qu'elle avait dû faire pour demeurer immobile lui donnait l'impression d'avoir passé la nuit en chemin de fer.

Cette sensation de malaise physique fut la première à se déclarer, puis Lily perçut une prostration mentale correspondante, une espèce d'horreur languissante, plus intolérable que le premier flot de dégoût. A la pensée de devoir s'éveiller chaque matin avec ce poids sur le cœur, son esprit harassé se haussa

à de nouveaux efforts : il lui fallait trouver un chemin pour sortir de la fondrière où elle était embourbée. Ce n'était pas tant le remords que l'effroi de ses pensées matinales qui lui imposait le désir d'agir. Mais elle était inexprimablement lasse : c'était une fatigue de plus que de penser avec suite. Elle restait étendue, parcourant du regard la pauvre petite chambre avec une recrudescence de dégoût physique. L'air du dehors, parqué entre de hauts bâtiments, n'apportait nulle fraîcheur par la fenêtre; la vapeur commençait à chanter dans les tuyaux noircis et une odeur de cuisine pénétrait par la fente de la porte.

La porte s'ouvrit, et Gerty, tout habillée et le chapeau sur la tête, entra avec une tasse de thé. Son visage semblait pâle et gonflé dans cette triste lumière, et la couleur de ses cheveux ternes se confondait avec celle de sa peau.

Elle jeta un coup d'œil timide sur Lily et lui demanda d'un ton embarrassé comment elle se sentait : Lily lui répondit avec la même contrainte, et se redressa pour boire le thé.

— Je devais être horriblement fatiguée, hier au soir ; je crois que j'ai eu une attaque de nerfs dans la voiture, — dit-elle, comme ce breuvage rendait un peu de clarté à ses pensées paresseuses.

— Vous n'étiez pas bien : je suis si contente que vous soyez venue ici! — répliqua Gerty.

— Mais comment vais-je rentrer à la maison?... Et tante Julia?...

— Elle est prévenue : je lui ai téléphoné de bonne heure, et votre femme de chambre a apporté ce qu'il vous fallait... Mais ne voulez-vous pas manger quelque chose? Je vous ai fait moi-même des œufs brouillés.

Lily n'avait pas faim ; mais le thé lui donna la force de se lever et de s'habiller sous l'œil scrutateur de sa femme de chambre. Ce lui fut un soulagement que Gerty dût sortir bien vite : elles s'embrassèrent en silence, mais sans rien témoigner des émotions de la nuit précédente.

Lily trouva Mrs. Peniston dans une grande agitation. Elle avait envoyé chercher Grace Stepney et prenait de la digitale. Lily fit face le mieux qu'elle put à l'orage de ses questions,

expliquant qu'elle s'était presque évanouie en revenant de chez Carry Fisher : craignant de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à la maison, elle était allée chez miss Farish; mais une nuit de repos l'avait rétablie, et elle n'avait nul besoin d'un médecin...

Ce fut un réconfort pour Mrs. Peniston : elle pouvait s'occuper de ses propres souffrances, et elle conseilla à Lily de se mettre au lit, — son unique panacée pour tous les désordres du corps et de l'âme. — Dans la solitude de sa chambre, Lily se trouva ramenée à la directe observation des faits. Naturellement, leur aspect diurne différait de la nébuleuse vision de la nuit. Les Furies ailées se transformaient en rôdeuses mondaines, qui entraient chez l'une ou chez l'autre pour « potiner » à l'heure du thé. Mais ses craintes n'en étaient que plus hideuses, étant moins vagues; et, d'ailleurs, il s'agissait d'agir, et non de se désespérer. Pour la première fois, elle se contraignit à faire le compte exact de sa dette envers Trenor; et le résultat de cet odieux calcul fut la découverte qu'elle avait reçu de lui, en tout, neuf mille dollars. Le prétexte frivole grâce auquel cette somme avait été donnée et acceptée se ratatinait dans le brasier de sa honte : elle reconnaissait que pas un sou ne lui appartenait réellement, et que, pour recouvrer sa propre estime, il faudrait s'acquitter sur-le-champ et entièrement. L'incapacité où elle se trouvait d'apaiser ainsi ses sentiments outragés la paralysait en la convainquant de son insignifiance. Elle se rendait compte, pour la première fois, que la dignité d'une femme peut lui coûter plus cher à garder que sa voiture; et le fait que la conservation d'un bien moral pouvait être une question de dollars, une question de sous, lui rendait le monde encore plus ignoble qu'elle ne l'avait conçu.

Après le déjeuner, une fois délivrée du regard indiscret de Grace Stepney, Lily demanda à sa tante la permission de lui dire un mot. Les deux femmes montèrent au petit salon, et Mrs. Peniston s'assit dans son fauteil de satin noir orné de capitons jaunes, à côté d'une table faite en perles de couleur qui supportait un coffret en bronze avec une miniature de Béatrice Cenci sur le couvercle. Lily éprouvait pour ces objets l'aversion du prisonnier pour le mobilier du tribunal : c'était dans cette pièce que sa tante recevait ses rares confidences, et le sourire aux yeux minces de la Béatrice enturbannée s'asso-

ciait dans son esprit avec la disparition graduelle du sourire sur les lèvres de Mrs. Peniston. La crainte d'une scène donnait à cette dame une implacabilité que la plus grande force de caractère n'aurait pu produire, car elle était indépendante de toute considération de bien ou de mal; et Lily, sachant cela, se risquait rarement à la braver. Elle n'avait jamais eu moins envie de faire une tentative qu'en ce moment, mais elle avait cherché vainement un autre moyen d'échapper à une situation intolérable.

Mrs. Peniston l'examinait d'un œil critique :

— Vous avez mauvaise mine, Lily : cette agitation perpétuelle commence à vous marquer, — dit-elle.

Miss Bart crut voir un joint :

— Je ne crois pas que ce soit cela, tante Julia; j'ai eu des soucis, — répondit-elle.

— Ah! — dit Mrs. Peniston, fermant les lèvres avec le bruit d'un porte-monnaie que l'on clôt devant un mendiant.

— Je regrette d'avoir à vous ennuyer de cela, — continua Lily, — mais je crois vraiment que mon indisposition d'hier soir provient en partie de mes inquiétudes.

— J'aurais pensé que la cuisine de Carry Fisher suffisait à l'expliquer. Elle a une cuisinière qui était chez Maria Melson en 1891... au printemps de cette année où nous sommes allées à Aix... je me souviens d'y avoir dîné deux jours avant de nous embarquer, et j'ai ressenti la certitude que les cuivres n'avaient pas été récurés.

— Je ne crois pas avoir mangé grand'chose : je ne peux ni manger ni dormir.

Lily s'arrêta, une seconde, puis elle reprit brusquement :

— Le fait est, tante Julia, que je dois de l'argent.

Le visage de Mrs. Peniston s'assombrit visiblement, mais n'exprima pas l'étonnement auquel sa nièce s'attendait. Comme elle gardait le silence, Lily dut poursuivre :

— J'ai été sotte...

— Nul doute que vous ne l'ayez été : très sotte même! — interrompit Mrs. Peniston. — J'avoue ne pas comprendre comment quelqu'un avec votre revenu, sans frais d'aucune sorte... et je ne parle pas des jolis cadeaux que je vous ai toujours faits...

— Oh! vous avez été généreuse, tante Julia; je n'oublierai jamais votre bonté. Mais peut-être ne vous rendez-vous pas tout à fait compte des dépenses auxquelles une jeune fille est exposée aujourd'hui...

— Je ne vois pas quelles peuvent être vos dépenses, sinon votre toilette et vos billets de chemin de fer. Je tiens à ce que vous soyez bien habillée; mais j'ai payé votre note chez Céleste en octobre dernier.

Lily hésita : l'inexorable mémoire de sa tante ne l'avait jamais autant gênée.

— Vous avez été aussi bonne que possible; mais j'ai été obligée d'acheter quelques petites choses, depuis...

— Quel genre de choses? des robes? — Combien avez-vous dépensé?... Montrez-moi la note... J'ai idée que cette femme vous vole.

— Oh! non, je ne crois pas : les robes sont devenues si effroyablement chères!... et on a besoin de tant de choses différentes, avec les visites à la campagne, le *golf*, le patinage, etc., etc.

— Montrez-moi la note, — répéta Mrs. Peniston.

Lily hésita de nouveau. D'abord, madame Céleste ne lui avait pas encore envoyé son compte; ensuite, le montant ne représentait qu'une fraction de la somme dont Lily avait besoin.

— Elle ne m'a pas encore envoyé sa note pour mes toilettes d'hiver, mais je sais qu'elle est élevée... Et il y a aussi une ou deux autres choses... J'ai été négligente et imprudente... Je frémis à l'idée de ce que je dois...

Elle leva son beau visage troublé sur Mrs. Peniston, dans le vain espoir qu'un spectacle si émouvant pour l'autre sexe pût ne pas demeurer sans effet sur le sien. Mais le seul résultat fut que Mrs. Peniston recula craintivement.

— Vraiment, Lily, vous êtes d'âge à savoir conduire vos propres affaires, et, après m'avoir mortellement effrayée par votre aventure d'hier soir, vous auriez pu au moins choisir mieux votre moment pour m'ennuyer de ces histoires.

Mrs. Peniston regarda la pendule, et avala une tablette de digitale.

— Si vous devez encore un millier de dollars à Céleste, vous

pouvez lui dire de m'envoyer sa note, — ajouta-t-elle, comme pour terminer la discussion à tout prix.

— Je suis désolée, tante Julia; il m'est odieux de vous importuner dans un pareil moment; mais je n'ai vraiment pas le choix... J'aurais dû parler plus tôt... Je dois beaucoup plus de mille dollars.

— Beaucoup plus?... En devez-vous deux mille?... Elle a dû vous voler!

— Je vous ai dit qu'il ne s'agissait pas seulement de Céleste. Je... il y a d'autres notes... plus pressantes... qui doivent être réglées.

— Qu'avez-vous bien pu acheter?... Des bijoux?... Il faut que vous ayez perdu la tête! — dit Mrs. Peniston avec âpreté. — Mais, si vous vous êtes endettée, il faut que vous en supportiez les conséquences : vous n'avez qu'à mettre de côté votre revenu mensuel jusqu'à ce que vos notes soient payées. Si vous restez tranquillement ici jusqu'au printemps prochain, au lieu de courir sans cesse de droite et de gauche, vous n'aurez aucune dépense, et sûrement, en quatre ou cinq mois, vous pourrez régler le restant de vos dettes, si je paye maintenant la couturière.

Lily garda de nouveau le silence. Elle savait qu'il n'y avait pas d'espoir de soutirer même mille dollars à Mrs. Peniston sous le simple prétexte de payer la note de Céleste : Mrs. Peniston voudrait vérifier le compte de la couturière, et elle ferait le chèque au nom de celle-ci, et pas au nom de Lily. Et pourtant il fallait obtenir l'argent avant la fin de la journée!

— Les dettes dont je parle sont... différentes... pas des factures de fournisseurs, — commença-t-elle avec embarras.

Mais le regard de Mrs. Peniston faillit l'empêcher de continuer. Se pouvait-il que sa tante soupçonnât quelque chose?... Cette idée précipita les aveux de Lily :

— Le fait est que j'ai beaucoup joué aux cartes... au bridge... Toutes les femmes le font; les jeunes filles aussi... c'est reçu. J'ai gagné quelquefois... gagné pas mal... mais, ces derniers temps, je n'ai pas eu de chance... et, bien entendu, des dettes de ce genre ne peuvent se payer par acomptes.

Elle s'arrêta : la figure de Mrs. Peniston semblait se pétrifier à mesure qu'elle l'écoutait.

— Aux cartes!... vous avez joué de l'argent?... C'était donc vrai!... Quand on me l'a dit, je n'ai pas voulu y croire. Je ne vous demanderai pas si les autres horreurs dont on m'a parlé sont vraies, elles aussi : j'en ai entendu assez pour l'état de mes nerfs... Quand je pense aux exemples que vous avez eus sous les yeux dans cette maison!... Mais c'est sans doute le fruit de votre éducation étrangère : personne n'a jamais su où votre mère ramassait ses amis. Et ses dimanches étaient un scandale, je le sais....

Mrs. Peniston fit brusquement volte-face.

— Vous jouez aux cartes le dimanche?

Lily rougit, au souvenir de certains dimanches pluvieux à Bellomont et chez les Dorset.

— Vous êtes dure pour moi, tante Julia : je n'ai jamais réellement aimé les cartes, mais une jeune fille ne veut pas avoir l'air de sermonner les gens, et on se laisse aller à imiter les autres... J'ai reçu une terrible leçon, et, si vous voulez m'aider cette fois, je vous promets...

Mrs. Peniston leva la main pour l'avertir :

— Vous n'avez pas besoin de me faire de promesses : c'est tout à fait inutile. Quand je vous ai offert mon toit, je ne me suis pas engagée à payer vos dettes de jeu.

— Tante Julia! Vous ne voulez pas dire que vous ne viendrez pas à mon secours?

— Je ne ferai certainement rien qui puisse donner l'impression que j'approuve votre conduite. Si vous devez réellement de l'argent à votre couturière, je la réglerai... En dehors de cela, je ne me reconnais pas l'obligation d'assumer vos dettes.

Lily s'était levée, et se tenait toute pâle et frémissante devant Mrs. Peniston. Son orgueil bouillonnait, mais l'humiliation lui arracha ce cri :

— Tante Julia, je serai déshonorée... je...

Mais elle ne put aller plus loin. Si sa tante faisait la sourde oreille à ses prétendues dettes de jeu, dans quel esprit accueillerait-elle la terrible confession de la vérité?

— J'estime que vous *êtes* déshonorée, Lily... déshonorée par votre conduite bien plus que par ses résultats... Vous dites que ce sont vos amis qui vous ont entraînée à jouer aux cartes avec eux : eh bien, eux aussi, ils auront leur petite leçon. Ils

ont, sans doute, les moyens de perdre un peu d'argent... et, en tout cas, je ne vais pas gaspiller le mien à les rembourser... Et maintenant laissez-moi, je vous prie : cette scène m'a été extrêmement pénible, et j'ai ma santé à ménager... Tirez les stores, s'il vous plaît; et dites à Jennings que je ne recevrai personne, cette après-midi, excepté Grace Stepney.

Lily remonta dans sa chambre et ferma la porte à clef. Elle tremblait de terreur et de colère : le vol des Furies résonnait à ses oreilles. Elle arpentait la pièce d'un pas aveugle et irrégulier. La dernière porte de salut était close : elle se sentait enfermée avec son déshonneur...

Tout à coup sa marche désordonnée l'amena devant la pendule de la cheminée. Les aiguilles marquaient trois heures et demie, et elle se rappela que Selden devait venir à quatre heures. Elle avait eu l'intention de lui écrire pour le décommander; mais maintenant son cœur bondissait à l'idée de le voir. N'y avait-il pas dans son amour une promesse de renfort? Tandis qu'elle était couchée près de Gerty, la nuit précédente, elle avait songé à sa venue, et à la douceur de pleurer tant de chagrins sur sa poitrine. Il est vrai qu'elle avait espéré se libérer de ces embarras avant de se trouver en face de lui : — elle n'avait jamais sérieusement douté que Mrs. Peniston lui vînt en aide. — Elle avait bien senti, même au plus fort de son malheur, que l'amour de Selden ne pouvait être son dernier refuge; mais ce serait si doux de se blottir, un moment, contre lui, et d'y reprendre des forces pour aller de l'avant!...

Maintenant cet amour était son unique espoir, et, comme elle était là, toute seule avec son infortune, la pensée de se confier à lui devenait aussi attirante que le cours d'une rivière pour qui songe au suicide. Le premier plongeon serait terrible... mais, après, peut-être, quelle félicité! Elle se rappela les paroles de Gerty : « Je le connais... il vous aidera »; et son esprit s'y raccrocha comme un malade se raccroche à une relique qui guérit... Oh! s'il la comprenait vraiment!... s'il voulait bien l'aider à relever sa vie brisée, à lui donner quelque forme nouvelle où ne subsisterait aucune trace du passé!... Il lui avait toujours fait sentir qu'elle était digne d'une destinée meilleure, et elle n'avait jamais eu plus besoin d'une pareille consolation... A plusieurs reprises, elle recula à la pensée de

mettre en péril l'amour de Selden par un tel aveu : car c'était de l'amour qu'il lui fallait; tout le feu de la passion serait nécessaire pour ressouder les débris épars de sa propre estime... Mais elle se reportait aux paroles de Gerty et s'y cramponnait. Elle était certaine que Gerty connaissait les sentiments de Selden pour elle, et elle était trop aveugle pour avoir jamais soupçonné que le jugement de Gerty sur Selden était coloré par des émotions bien plus ardentes que les siennes propres...

Avant quatre heures, elle était au salon, bien sûre que Selden serait exact. Mais l'heure vint et passa, — et continua de passer fiévreusement, mesurée par les battements impatients de son cœur. Elle eut le temps de considérer encore son infortune, et flotta de nouveau entre le désir qui la portait à se confier à Selden et la crainte de détruire ses illusions. Mais, tandis que les minutes s'écoulaient, le besoin de s'en remettre à sa sympathie intelligente devint plus urgent : elle ne pouvait supporter, à elle seule, tout le poids de sa misère. Il y aurait peut-être un pas dangereux; mais ne pouvait-elle compter sur sa beauté pour le franchir? pour la faire atterrir, saine et sauve, au port de ce dévouement?

Mais l'heure s'avançait, et Selden ne venait toujours pas. Évidemment, il avait été retenu, ou bien il avait mal lu son mot, griffonné à la hâte, et avait pris le quatre pour un cinq. Un coup de sonnette, à la porte d'entrée, quelques minutes après cinq heures, confirma cette hypothèse, et Lily, aussitôt, résolut d'écrire plus lisiblement à l'avenir. Un bruit de pas dans le hall, la voix du maître d'hôtel qui précédait le visiteur versèrent une nouvelle énergie dans ses veines. Elle se sentit, une fois de plus, alerte, habile à modeler le hasard, et le souvenir de son pouvoir sur Selden la remplit d'une soudaine confiance. Mais, quand la porte du salon s'ouvrit, ce fut Rosedale qui entra.

Par réaction, elle eut un brusque saisissement; mais, après un bref mouvement de colère contre la maladresse du sort et contre sa propre négligence, — que n'avait-elle fait défendre la porte pour tout autre que pour Selden? — elle se maîtrisa et accueillit Rosedale amicalement. C'était ennuyeux, sans doute, que Selden, quand il viendrait, rencontrât précisément ce visiteur, mais Lily était passée maîtresse dans l'art de se

débarrasser des intrus, et à son humeur actuelle Rosedale semblait parfaitement négligeable.

Mais l'idée qu'il avait, lui, de la situation s'imposa à elle après quelques moments d'entretien. Elle s'était mise à parler de la fête des Bry, espérant que ce sujet facile et tout impersonnel les mènerait jusqu'à l'arrivée de Selden, mais M. Rosedale, installé tenacement auprès de la table à thé, les mains dans les poches, les jambes étendues avec un peu trop de sans-gêne, donna tout de suite à la conversation un tour personnel.

— Assez réussie... oui, n'est-ce pas? assez réussie, cette fête : Welly Bry a bien l'intention de ne pas se laisser dépasser... Bien entendu, il y avait des petites erreurs par-ci, par là... des choses qui n'étaient vraiment pas du ressort de Mrs. Fisher... Le champagne n'était pas frappé, et les paletots se sont mélangés au vestiaire... Moi, j'aurais dépensé plus d'argent pour la musique. Mais ça, c'est mon caractère : si je veux une chose, je suis prêt à payer ce qu'il faut; je ne vais pas au comptoir discuter si l'article vaut ce prix-là... Je ne me contenterais pas de recevoir à la manière des Welly Bry; je voudrais quelque chose qui eût l'air plus aisé, plus naturel, qui ne sentît pas l'effort... Et, pour cela, il y a deux éléments nécessaires, miss Bart : de l'argent, et une femme qui sache le dépenser.

Il s'arrêta et l'examina attentivement, tandis qu'elle affectait de ranger les tasses à thé.

— J'ai l'argent, — continua-t-il, en toussant pour s'éclaircir la voix; — ce qu'il me faut maintenant, c'est la femme... et j'ai bien l'intention de l'avoir, elle aussi!

Il se pencha un peu en avant, appuyant les mains sur le pommeau de sa canne. — Il avait vu des hommes du type de Ned Van Alstyne entrer dans un salon avec leur chapeau et leur canne, et il croyait que cela donnait à leur attitude une certaine élégance familière.

Lily ne disait mot, et souriait du bout des lèvres, les yeux distraitement fixés sur Rosedale. En réalité, elle était en train de réfléchir qu'une déclaration demanderait un certain temps, et que Selden ferait sûrement son apparition avant le moment du refus. Son air méditatif semblait celui d'un esprit qui se

recueille sans se détourner : M. Rosedale y vit un subtil encouragement. Il n'eût pas goûté un empressement trop visible.

— Oui, j'ai bien l'intention de l'avoir, elle aussi ! — répéta-t-il, avec un rire destiné à fortifier sa propre assurance. — En général, j'ai obtenu ce que je voulais dans la vie, miss Bart. Je voulais de l'argent, et j'en ai tant que je ne sais plus comment le placer ; et maintenant l'argent perd pour moi sa valeur, si je n'ai pas la femme sur qui il convient de le mettre... Voilà ce que je veux en faire, de mon argent : je veux qu'auprès de ma femme toutes les autres se sentent petites. Je ne regarderai jamais à un dollar qui sera employé de cette façon-là... Mais ce n'est pas la première venue qui sera capable de jouer ce rôle, quelque argent que vous mettiez sur elle... Il y avait une jeune fille, dans je ne sais plus quel livre d'histoire, qui désirait des boucliers d'or, ou quelque chose comme ça, et des gars lui en jetèrent tant qu'elle en fut écrasée : ils la tuèrent. Eh bien, c'est assez vrai : il y a des femmes qui ont l'air d'être enterrées sous leurs bijoux. Ce que je veux, moi, c'est une femme qui, à mesure que j'y ajouterai des diamants, portera la tête plus haute... Et, en vous regardant, l'autre soir, chez les Bry, dans cette simple robe blanche, où vous aviez l'air d'une reine, je me suis dit : « Pardieu ! si elle avait une couronne, on croirait que cette couronne a poussé sur elle !... »

Lily gardait toujours le silence, et il continua, s'échauffant sur ce thème :

— Mais je vais vous dire... Ce genre de femme-là coûte plus cher que toutes les autres réunies... Si une femme se met à ignorer les perles qu'elle porte, il faut que ces perles soient plus belles que celles de n'importe qui... et ainsi de suite !... Vous comprenez ce que je veux dire : il n'y a que les choses voyantes, vous savez bien, qui soient bon marché... Eh bien, moi, je voudrais que ma femme pût ignorer la terre entière, si tel était son plaisir... Je sais qu'à propos d'argent il y a quelque chose de vulgaire, c'est d'y penser : ma femme n'aurait jamais besoin de se dégrader ainsi.

Il s'arrêta, puis conclut, par un retour malheureux à une manière plus ancienne :

— Vous devinez, je suppose, qui est la femme que j'ai en vue, miss Bart.

Lily leva la tête, s'animant un peu à cet appel. Même à travers le sombre tumulte de ses pensées, le cliquetis des millions de M. Rosedale tintait de façon plutôt séduisante. Oh! si elle en avait seulement assez pour annuler sa misérable dette!... Mais l'homme qu'elle voyait derrière ces millions devenait de plus en plus répugnant, à la lumière que faisait l'approche attendue de Selden. Le contraste était trop grotesque : elle eut peine à réprimer le sourire qu'il provoquait. Elle décida que la franchise serait préférable.

— Si c'est à moi que vous faites allusion, M. Rosedale, je suis très reconnaissante... très flattée... mais je ne pense pas avoir rien fait pour vous induire à croire...

— Oh! si vous voulez dire que vous n'êtes pas follement amoureuse de moi, il me reste assez de bon sens pour m'en apercevoir... Et je ne vous ai pas parlé non plus comme si vous l'étiez... Je sais, j'imagine, le genre de discours à employer dans ces cas-là... Je suis diablement parti sur vous... voilà la vérité, à peu près... et je viens de vous soumettre, en homme d'affaires, un simple exposé des conséquences. Vous n'êtes pas très entichée de moi... pour le moment... mais vous aimez le luxe, les choses de style, le plaisir, et, par-dessus tout, vous détestez les soucis d'argent. Vous aimez à vous amuser, sans avoir à régler la note : eh bien, ce que je vous propose, c'est de pourvoir à vos amusements et de m'occuper de l'addition.

Il s'arrêta, et elle répliqua avec un sourire glacial :

— Vous faites erreur sur un point, M. Rosedale : je suis toujours prête à payer les plaisirs que je prends.

Elle parlait ainsi pour lui faire voir que, si ses propos, à lui, impliquaient une sorte d'épreuve, une allusion à ses affaires privées, elle était toute prête à prendre les devants et à les réfuter. Mais, s'il reconnut son intention, il n'en fut pas déconcerté; il poursuivit sur le même ton :

— Je ne voulais pas vous offenser; excusez-moi si j'ai parlé trop net. Mais pourquoi n'êtes-vous pas franche avec moi?... pourquoi cette espèce de *bluff*?... Vous avez eu, vous le savez bien, des moments de gêne... des moments de gêne terrible... et, à mesure qu'une jeune fille avance en âge, et que le monde continue à marcher, les choses qu'elle désire, avant même qu'elle s'en aperçoive, peuvent la dépasser pour ne plus

revenir... Je ne prétends pas le moins du monde que vous en soyez à ce point!... loin de là... mais vous avez eu un avant-goût de soucis qu'une personne comme vous n'aurait jamais dû connaître, et ce que je vous offre, c'est une occasion de leur tourner le dos à tout jamais.

Quand il eut fini, la joue de Lily était brûlante : il n'y avait pas à se tromper sur ce qu'il avait voulu dire, et ne pas le relever était un fatal aveu de faiblesse; d'un autre côté, s'en offenser trop ouvertement, c'était courir le risque de blesser Rosedale dans un moment périlleux. L'indignation tremblait sur les lèvres de la jeune fille; mais une voix secrète l'apaisa, qui l'avertissait de ne pas se disputer avec lui. Il en savait trop long sur elle, et, même à l'heure où il avait tout intérêt à se montrer sous son meilleur jour, il ne se faisait pas scrupule de lui laisser voir combien il était au courant. Quel usage ferait-il de son pouvoir, quand l'expression de son mépris, à elle, aurait chassé la seule raison qu'il avait de se contenir? Tout l'avenir de Lily dépendait peut-être de la manière dont elle allait lui répondre. Elle dut faire halte et prendre cela en considération, dans le conflit de ses autres inquiétudes, comme un fugitif hors d'haleine est forcé de s'arrêter à un carrefour et de décider avec sang-froid, si possible, quelle route il va suivre.

— Vous avez tout à fait raison, M. Rosedale. J'ai eu des ennuis; et je vous suis reconnaissante de vouloir m'en délivrer. Ce n'est pas toujours une chose facile que de préserver toute son indépendance et toute sa dignité, quand on est pauvre et qu'on vit parmi les riches; j'ai été négligente en matière d'argent, et mes notes m'ont donné du tracas. Mais je serais une égoïste et une ingrate si j'en profitais pour accepter tout ce que vous me proposez, sans avoir rien de mieux à vous offrir en échange que le désir de me libérer de mes inquiétudes. Il faut me laisser du temps... du temps pour penser à votre bonté... et à ce que je pourrais vous offrir en échange...

Elle lui tendit la main d'un geste charmant, où le congé était dépouillé de toute sa rigueur. L'idée qu'elle devait s'amadouer plus tard détermina Rosedale à se lever docilement, un peu rouge de ce succès inespéré, habitué d'ailleurs par la tradition de sa race à accepter ce qu'on lui concédait, sans hâte malséante de presser les gens pour obtenir davantage. Quelque chose, dans ce

prompt acquiescement, effraya Lily : derrière, elle sentait la force accumulée d'une patience capable de soumettre la volonté la plus robuste. Mais du moins ils s'étaient quittés en bons termes, et il était parti sans avoir rencontré Selden, — Selden dont l'absence prolongée la frappait d'une alarme nouvelle... Rosedale était resté plus d'une heure, et elle comprenait qu'il était trop tard maintenant pour compter sur Selden. Il écrirait pour expliquer son absence, naturellement; elle recevrait un mot de lui par le dernier courrier... Mais sa confession, à elle, se trouvait ainsi retardée; et ce délai pesait lourdement à son esprit fourbu.

Le poids en augmenta encore après que le dernier courrier ne lui eut point apporté de lettre : elle dut remonter dans sa chambre pour y passer une nuit solitaire, une nuit d'insomnie aussi affreuse que celle que son imagination torturée avait dépeinte à Gerty. Elle n'avait jamais appris à vivre avec ses propres pensées, et d'être ainsi confrontée avec elles, dans de telles heures de misère lucide, lui faisait paraître aisément supportable la confuse infortune de sa veillée précédente...

Le jour dispersa la troupe des fantômes, et persuada Lily qu'elle recevrait des nouvelles de Selden avant midi; mais la journée s'écoula sans lettre ni visite. Lily resta à la maison, déjeunant et dînant seule avec sa tante, qui se plaignait d'avoir des palpitations de cœur : la conversation se traîna glaciale sur des sujets généraux. Mrs. Peniston alla se coucher de bonne heure, et, quand elle se fut retirée, Lily s'assit et écrivit un mot à Selden. Elle était sur le point de sonner pour faire porter son message, quand ses yeux tombèrent sur un paragraphe du journal du soir qui était là, près de son coude :

M. Lawrence Selden était parmi les passagers qui se sont embarqués, cette après-midi, pour la Havane et les Indes Occidentales, sur le paquebot *les Antilles*.

Elle laissa retomber le journal et demeura immobile, les yeux fixés sur l'entrefilet. Elle comprenait maintenant qu'il ne viendrait jamais, — qu'il était parti parce qu'il avait peur de venir.

Elle se leva, et, traversant la pièce, elle se regarda longtemps dans le miroir brillamment éclairé au-dessus de la cheminée. Les rides de son visage ressortaient terriblement : elle se voyait

vieille; et, quand une jeune fille se trouve vieille elle-même, quel âge a-t-elle aux yeux d'autrui?... Elle se détourna, et se mit à errer sans but, marchant avec une précision mécanique parmi les roses monstrueuses du tapis choisi par Mrs. Peniston.

Soudain elle remarqua que la plume avec laquelle elle venait d'écrire à Selden était encore posée sur l'encrier ouvert : elle se rassit, et, prenant une enveloppe, y traça rapidement l'adresse de Rosedale. Puis elle prépara une feuille de papier et s'assit devant, la plume en l'air. Ce ne fut pas difficile d'écrire la date, et : « Cher Monsieur Rosedale », — mais l'inspiration ensuite lui fit défaut. Elle voulait lui dire de venir la voir; mais les mots refusaient de prendre forme. Enfin elle commença :

J'ai bien réfléchi...

Puis elle déposa la plume, appuya les coudes sur la table, et se cacha la figure dans les mains.

Tout à coup elle tressaillit au bruit de la sonnette. Il n'était pas tard : — à peine dix heures; — cela pouvait encore être un billet de Selden, ou quelque émissaire... ou lui-même, là, de l'autre côté de la porte!... L'annonce de son départ était peut-être une erreur... il pouvait y avoir un autre Lawrence Selden qui s'était embarqué pour la Havane... Toutes ces possibilités eurent le temps de jaillir dans sa pensée, et d'édifier la conviction que finalement elle allait le voir, ou recevoir un signe de lui : la porte du salon s'ouvrit, et un domestique parut, apportant un télégramme.

Lily le déchira d'une main tremblante, et lut la signature de Bertha Dorset sous ces deux lignes :

Nous nous embarquons demain, à l'improviste. Voulez-vous nous accompagner dans une croisière en Méditerranée?

EDITH WHARTON

Traduit de l'anglais par CHARLES DU BOS

(A suivre.)

JEAN-PHILIPPE RAMEAU[1]

Il était très grand, d'une maigreur effrayante, qui lui donnait « plus l'air d'un fantôme que d'un homme[2] ». Grimm[3] le trouve « aussi hâve et aussi sec » que M. de Voltaire, ce qui n'est pas peu dire; et Decroix[4] part de cette ressemblance pour se livrer aux douceurs du parallèle. Mais le musicien était bien loin de montrer la mine malicieuse du philosophe : sa physionomie était sévère; « tous les traits de son visage étaient grands, et annonçaient la fermeté de son caractère »[5]. C'est ainsi que ses portraits nous le montrent, et aussi les caricatures que l'on fit de lui à partir du moment où il devint célèbre : le profil aigu, les lèvres serrées, le front haut, l'air décidé.

Même au plus fort de sa renommée, on ne l'aimait guère. De méchants bruits couraient sur son compte : on le disait dur, avaricieux, intraitable; selon Collé[6], « très désagréable à vivre, d'une personnalité aussi bête qu'injuste »; si l'on en croit Grimm, « étranger à tout sentiment d'humanité »; et Diderot, faisant parler le neveu de Rameau, conclut : « C'est un philo-

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement : *Rameau*, par Louis Laloy (Collection des *Maîtres de la Musique*).

2. Chabanon, *Éloge de M. Rameau* (1764), p. 51.

3. *Correspondance littéraire*, VI, p. 89.

4. *L'Ami des Arts ou la Justification de plusieurs grands hommes* (Amsterdam et Paris, 1776), p. 79 et suiv.

5. Maret, *Éloge historique de M. Rameau* (1766), p. 35.

6. *Journal*, II, p. 374.

sophe dans son espèce : il ne pense qu'à lui; le reste de l'univers lui est comme d'un clou à soufflet[1]. »

Sans doute, ce sont là des témoins suspects. Collé est un fort petit esprit, et semble animé d'un ressentiment personnel. Rappelons-nous qu'en 1751 il prenait énergiquement le parti de Rameau, et protestait en son *Journal* contre le peu d'empressement que l'on montrait à lui payer une pension. Peu après, il donnait au musicien le poème de *Daphnis et Églé*, représenté, à Fontainebleau, le 30 octobre 1753. Aurait-il gardé mauvais souvenir de cette collaboration? Lisons plutôt : « Il brusquait les auteurs à un point qu'un galant homme ne pouvait soutenir de travailler une deuxième fois avec lui; il n'y a que le Cahuzac qui y ait tenu; il en avait fait une espèce de valet de chambre parolier... » Nous voilà fixés : le chansonnier était trop « galant homme », et surtout trop homme de lettres, pour se soumettre aux exigences du compositeur.

Grimm, de son côté, est, au moment où il écrit, un ennemi de Rameau; et ce médisant à gages cherche moins à parler vrai qu'à divertir ses nobles lecteurs des pays étrangers. Enfin Jean-François Rameau, lorsqu'il vint à Paris, reçut d'abord un assez bon accueil de son oncle, qui tâcha de lui procurer une « bonne éducation », mais un autre genre de bienfaits eût sans doute été mieux de son goût; et, plus tard, sa vie devint si bruyante et scandaleuse que Rameau, ami de l'ordre, songea sérieusement à le « faire passer aux colonies », ce dont l'autre dut lui être médiocrement reconnaissant[2]. D'ailleurs, il ne faut pas attacher trop d'importance aux dires de ce drôle : Diderot lui-même ne voit en lui qu'un bouffon.

Cette avarice, dont Grimm fait « sa passion dominante », et que Collé juge « sordide », n'est pas de pure invention. Parti de rien, Rameau « est mort riche », en effet. Sa succession se monte à 200 000 livres environ[3]. La lettre qu'il écrit au *Mercure de France* en 1749 nous le montre à même de dire

1. Diderot, *Le Neveu de Rameau*. J'adopte la correction de l'édition Assézat : « un clou à soufflet », c'est-à-dire un très petit clou, et non « un clou à un soufflet ».

2. Pièces publiées par M. Lionel de la Laurencie, *Mercure Musical* (1907), p. 555-567.

3. Voir Lionel de la Laurencie, p. 579 et suivantes.

jour par jour ce qu'ont produit les représentations d'une de ses œuvres [1]. Il sait aussi réclamer son dû : l'acte de *la Guirlande* n'a été joué d'abord que quatorze fois, du 21 septembre au 22 octobre 1751, mais il est « resté au théâtre », c'est-à-dire que des reprises sont certaines. Rameau demande donc à être payé, non pour quatorze, mais bien pour trente représentations, ce qui est le maximum, un ouvrage entrant au répertoire à partir de la trente-et-unième. Et il obtient gain de cause : le 8 mai 1752, il touche un supplément d'honoraires de 670 l. 13 s. 4 d. [2]. Nous le voyons, toute sa vie, occupé de ses placements. Il préfère, malgré leurs dangers, les créances hypothécaires, qui peuvent rapporter jusqu'à 10 p. 100. Du reste, il est, tout comme un autre, victime de son notaire, et engagé en des procès ardus; mais c'est pour avoir voulu trop gagner. Quant à la dépense, il n'en est que médiocre partisan. Ses « hardes », dont nous avons l'inventaire fait après sa mort [3], comprennent d'abord « une veste de drap écarlate brodée en or avec boutons et boutonnières d'or, un habit et veste de velours de coton à boutons d'or, l'habit doublé de satin de pareille couleur, et la veste de peluche de coton blanc, un surtout de velours noir et la culotte pareille ». Ce sont là les habits de cérémonie, qui lui sont nécessaires pour paraître à la Cour. Voici sa garde-robe privée : « trois autres vieilles culottes de différentes étoffes, une vieille robe de chambre et sa veste de moère, fond jaune; deux perruques en bonnet, cheveux grisaille, une paire de souliers, quatre paires de bas dont deux de soye et deux de laine, 30 chemises

1. Le *Journal des Savants*, tout en rendant hommage au talent du musicien, laissait entendre que les représentations de *Platée*, à l'Opéra, avaient été peu suivies. Rameau, sachant le tort qu'on pouvait lui faire ainsi, crut devoir protester par une lettre publiée dans le *Mercure* de juillet 1749. Il y établit que « les sept premières représentations données dans l'espace de dix jours, et que l'on pourrait équitablement réduire à six, vu qu'il fut joué le jeudi, jour du feu de l'Hôtel-de-Ville, et les trois derniers jours gras consécutivement, ont produit 19 672 l. 10 s.; les six représentations qui ont été données ensuite dans le carême, uniquement pour satisfaire à l'empressement du public, l'intention n'ayant été d'abord que de le donner en carnaval, ont produit 11 892 l., ce qui fait près de 32 000 l. en treize représentations ».

2. Pièces publiées par M. L. de la Laurencie, p. 559-560.

3. Publié par M. L. de la Laurencie, p. 584.

tant de jour que de nuit de différentes toiles, 12 cols de mousseline, 1 douzaine de mouchoirs de différentes toiles de cours, un vieux chapeau castor, une paire de boucles de souliers ». Le tout, sans excepter les costumes de velours, estimé à 100 livres. Comme instrument de musique, Rameau ne possède alors qu'un vieux clavecin en mauvais état, qui vaut 24 livres : à peine si un revendeur en eût voulu. Mais un « secrétaire en bois de rose avec ornement de cuivre en couleur [1] et son dessus de marbre », dans la chambre de madame Rameau, contient 40 584 livres d'argent monnayé.

A n'en pas douter, Rameau avait donc ce que le langage poli appelle « beaucoup d'ordre ». D'ailleurs, sa vie est parfaitement honorable, et il n'a jamais fait tort à personne. Il semble bien s'être marié pour le plaisir de voir auprès de lui une jeune et aimable femme, et point du tout pour l'argent ; sa sœur, devenue infirme, vit à Dijon d'une pension qu'il lui fait. D'obscurs musiciens, le compositeur Dauvergne, l'organiste Balbâtre, déposent hautement en faveur de son empressement à seconder les talents [2]. Mais Rameau n'est pas homme à publier ses bienfaits.

Il est fermé, chagrin, et comme honteux de sa personne. En 1763, après la représentation de *Castor et Pollux* à Fontainebleau, Chabanon se met à sa recherche pour le féliciter, et finit par le découvrir qui se promène seul, dans une salle écartée et sombre : le premier mouvement de Rameau est de s'échapper ; se voyant pris, il explique qu'il « fuit les compliments parce qu'ils l'embarrassent et qu'il ne sait qu'y répondre » [3]. A l'Opéra, il a coutume de se placer dans une petite loge où il se cache et même se tient couché, de peur d'être aperçu et reconnu [4].

N'aimant pas la compagnie [5], il manque naturellement de

1. Cuivre verni.

2. Maret, p. 70. — Dauvergne, né à Clermont en 1713, devint en 1762 directeur du Concert spirituel. Balbâtre, né à Dijon en 1729, fut organiste de ce même concert et y joua bien souvent, sur son instrument, les ouvertures et les airs de son illustre protecteur.

3. Chabanon, p. 53.

4. Maret, p. 73.

5. Dagoty, *Vie de Rameau*, p. 6 : « Le vide qu'il trouvait dans la société la lui faisait négliger. »

civilité, ce qui étonne en un temps où l'on en avait beaucoup. Ceux à qui il adresse la parole reçoivent leurs vérités en plein visage, et en restent quelquefois abasourdis. Il ne connaît pas l'art de garder le sourire aux lèvres, de glisser la critique au milieu des compliments, et de discuter sans se fâcher. La contradiction le met hors de lui; ses nombreux ennemis le savent bien, et en prennent avantage. Il a des querelles au théâtre, au café[1]; il enrage encore à sa dernière heure, et trouve la force d'interrompre le curé de Saint-Eustache, qui le prêche : « Que diable venez-vous me chanter là, monsieur le curé? Vous avez la voix fausse[2]. » Aussi emporte-t-il la réputation du « mortel le plus impoli, le plus grossier et le plus insociable de son temps[3] ».

A tout prendre, ce ne sont là que des travers. Mais l'opinion publique se croit bravée, et se venge. Sans chercher à savoir ce qui se cache sous ces rudes dehors, on lui prête un égoïsme féroce. Diderot assure que « sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir quand elles voudront; pourvu que les cloches de la paroisse qui sonneront pour elles continuent de résonner la douzième et la dix-septième[4], tout sera bien ». Il va de soi que personne ne connait les sentiments de Rameau pour les siens : il n'en a pas fait confidence. Mais un mot de lui, que l'on rapporte, n'est pas à son avantage. En 1763, il s'est amusé à une comédie de Collé[5], *Dupuis et Desronais*, où l'on voit un père barbare s'opposer de toutes ses forces au mariage de sa fille; et il disait en sortant de là : « Je suis Dupuis, à l'exception que je ne me laisserai jamais attendrir par ma fille, et qu'elle ne sera point mariée de mon vivant. » Ce n'était peut-être qu'une plaisanterie, un peu maladroite, qu'on s'empressa de prendre au sérieux. Il est de fait cepen-

1. Ainsi celle que rapporte M. de la Laurencie d'après Thoinan (*Vie de Jean-François Rameau*, p. 198). — Le 2 octobre 1742, Rameau, étant au café, échange des propos si vifs avec le musicien Royer qu'un spectateur intervient et parle de lui donner, une fois dehors, « vingt coups de pieds dans le ventre ».

2. Bachaumont, *Mémoires secrets* (12 septembre 1764).

3. Collé, *Journal*, II, p. 375.

4. Ce sont les 3e et 5e sons partiels, dont Rameau a besoin pour démontrer son système d'harmonie.

5. Collé lui-même rapporte ce trait en son *Journal*, II, p. 375.

dant que Marie-Alexandrine Rameau épousait, quatre mois après la mort de son père, messire François-Marie de Gaultier, mousquetaire[1]. Le vieux musicien avait-il forcé les deux jeunes gens à attendre qu'il ne fût plus là? Était-ce, comme l'insinue Collé, pour n'avoir pas de dot à fournir? Mais il n'a pas manqué de constituer une rente convenable à son autre fille, lorsqu'elle est entrée chez les Visitandines de Montargis, en 1751[2]. Si son entêtement est véritable, les motifs nous en échappent; soyons certains qu'il ne les a donnés à personne[3]. Même chez lui, il n'était pas familier : il n'a jamais parlé à sa femme des quarante-trois premières années de sa vie, qu'elle ignore[4]. Il est distant; c'est le respect qu'il inspire, ou la crainte. Mais il ne faut pas conclure de là qu'il soit lui-même sans affection : il a seulement une répugnance invincible à se livrer, non pas tant par orgueil, sans doute, que par une sorte de pudeur, et « d'indifférence pour soi-même », dont Chabanon s'émerveille à bon droit, en un temps où déjà les auteurs s'évertuent à se mettre en scène à côté de leurs œuvres ou dans leurs œuvres mêmes. L'intérêt, pour Rameau, n'est pas dans sa propre existence, mais dans ce qu'il doit créer; son rêve serait de ne passer à la postérité que comme un simple nom, au bas de pages immortelles.

***

Ses allures sont, à première vue, celles d'un bourgeois selon l'ancienne observance : impitoyable à soi-même et aux autres, économe, fidèle, grondeur, ennemi des larmes, des confi-

1. L. de la Laurencie, p. 600-602.
2. L. de la Laurencie, p. 561-563.
3. Maret rapporte (p. 72), d'après Balbâtre, que « pendant le cours de la convalescence d'une maladie fort vive que Rameau eut quelques années avant sa mort, on exécuta de la musique dans sa chambre, mademoiselle sa fille y dansa, et on le vit plusieurs fois ému jusqu'aux larmes ». Le vieux musicien devait aimer sa fille, ou du moins ses talents, et désirer de la garder auprès de lui.
4. Chabanon (p. 7) : « Toute la première moitié de sa vie est absolument inconnue. Il n'en a rapporté aucune particularité à ses amis, ni même à madame Rameau, sa femme. »

dences, des effusions, attentif à déplaire. Si on le suit de près cependant, on remarque bientôt des traits plus singuliers, une originalité plus accusée encore, on ne sait quelle préoccupation grave et mystérieuse.

Il n'est jamais chez lui, — comme s'il voulait échapper aux soins ordinaires, aux soucis quotidiens. — On ne rencontre que lui sur les promenades publiques, où il marche à pas pressés, « seul, ne voyant et ne cherchant personne[1] », du matin au soir; si on l'aborde, il semble revenir « d'une extase profonde » et ne reconnaît pas l'importun : il faut se nommer. A quoi pensait-il? Chabanon le lui demande et il n'hésite pas à répondre : « A rien! » Mais est-il sincère? N'a-t-il pas voulu dérouter la curiosité d'un indiscret ami? Que cherche-t-il par cette marche enragée? A calmer le désordre tumultueux des idées qui surgissent, ou bien à les provoquer, à les arracher des ténèbres où elles se sont formées et qui les retiennent encore? Faut-il croire, comme il le dit, que c'est « une rêverie vide et oisive »? Nous ne le savons pas; le sait-il davantage? Il va, droit son chemin, absent de tout ce qui l'environne et de lui-même; mais, au retour, il se mettra peut-être à son vieux clavecin, et l'air tendre qu'il désirait viendra se placer tout naturellement sous ses doigts.

Le cours de sa vie n'est pas régulier : il y a des crises, des sursauts, des accès, des torpeurs et des sommeils. S'il assiste à un entretien, il peut longtemps rester morne et distrait, et tout à coup voilà qu'il s'y mêle, s'y jette plutôt, et s'emporte à en perdre le souffle : sa gorge se dessèche, et on le voit, « dans l'instant où il était le plus animé, se taire, ouvrir la bouche et faire comprendre par ses gestes qu'il ne peut plus parler[2] ». Son âme excessive ne connaît pas de milieu entre l'indifférence et la passion. Si peu sensible qu'il paraisse à l'ordinaire, il s'est livré à l'amour : jeune encore, mais après plusieurs années de voyages et d'aventures, il s'éprend d'une femme qui lui fait reproche de ne pas avoir un meilleur langage; et le voilà qui redevient écolier, avec plus de zèle et de patience que les jésuites

1. Chabanon, p. 52. — Dagoty (*Vie de Rameau*, p. 7), rapporte que « le Palais-Royal était sa promenade ordinaire ».

2. Maret, p. 73.

ne lui en avaient connu [1]. Un peu plus tard, passant par Dijon, il entre en rivalité avec son frère, qui n'en épouse pas moins la demoiselle Marguerite Rondelet. Son propre mariage enfin ressemble fort à un mariage d'amour. Mais tous les feux dont il brûla ainsi furent certainement de courte durée : aucune marque de douleur ou d'attendrissement ne lui en est restée. La seule divinité qu'il ait adorée est la musique. S'il compose, c'est un autre homme : « Il se livrait à une gaieté déclamatoire lorsque son génie le servait à son gré, et à une espèce de fureur chagrine s'il se refusait à ses efforts [2] ». Cet enthousiasme ne souffrait pas de témoins : « malheur à l'indiscret qui pénétrait alors jusqu'à lui », le surprenait en ces transports, si éloignés de sa réserve ordinaire.

Maître enfin de sa pensée, il lui fallait encore obtenir que l'exécution ne fût pas une trahison. Nouveaux efforts, nouveaux combats, nouveaux accès de rage. « Il s'asseyait dans le parterre où il voulait être seul; si quelqu'un venait l'y trouver et s'approchait de lui, il le repoussait avec la main sans lui parler et sans même le regarder [3] ». Il proteste, il implore, il crie, il s'égosille, sa voix s'enroue, s'étrangle, et il est obligé de sucer un fruit pour retrouver des forces. Musiciens et chanteurs le craignent et le détestent, à l'Opéra, et il leur garde éternellement rancune pour les passages qu'ils l'ont contraint de supprimer, faute de pouvoir ou de vouloir les jouer convenablement. Il n'est pas l'homme des grandes scènes, ni du grand public : ce qu'il lui faut, c'est un auditoire d'amateurs, capables de faire un effort pour l'écouter; c'est un orchestre d'artistes, à la fois « habiles » et de « bonne volonté ». Il trouve l'un et l'autre chez M. de la Pouplinière : aussi ne doute-t-il pas que l'art ne reste toujours « dans des bornes étroites, tant qu'il manquera de protecteurs accrédités [4] ».

1. Maret (p. 45) : « Sa dissipation et ses voyages ne lui avaient pas permis d'épurer son langage; une femme qu'il aimait lui en fit le reproche; il se mit aussitôt à étudier sa langue par principes, et y réussit au point de parvenir en peu de temps à parler et à écrire correctement. »

2. Maret, p. 72.

3. Maret, p. 73.

4. Rameau, *Démonstration du principe de l'harmonie*, p. 94 : « Je regrette à ce sujet le trio des Parques d'*Hippolyte et Aricie*, dont l'essai m'avait réussi avec d'habiles musiciens de bonne volonté, et dont l'effet dépasse l'idée qu'on

Mais ce n'est pas à la cour qu'il ira jamais les chercher. Le seul mérite, à ses yeux, c'est d'être musicien, et il ne lui a pas fallu longtemps pour découvrir qu'un titre ou une charge ne confère en aucune manière cette qualité. Un jour qu'on répétait un de ses ballets, qui allait être joué devant le Roi, le maître à danser essayait de lui persuader d'abréger ses menuets, et, lui citant un très gros personnage : « Monsieur Rameau, cette personne trouvera vos menuets trop longs. — Monsieur, si on ne lui dit pas de les trouver longs, elle les trouvera courts [1] ». Nul parti pris en tout cela, d'ailleurs, nulle idée d'égalité, dont il n'a cure, mais un sentiment incorruptible des vrais intérêts de la musique. Chabanon l'a fort bien dit : « Notre artiste n'était point courtisan, et il ne pouvait l'être, se suffisant à lui-même, ne vivant qu'avec son génie, et négligeant jusqu'à la société des hommes : la sage et tranquille indépendance dont il jouissait n'était point le fruit de ses réflexions, mais la suite de son caractère; il était né philosophe, comme le chêne naît robuste [2] ».

La gloire ne lui est pas indifférente : il n'y a pas un auteur qui n'en soit épris. Mais la beauté de son œuvre lui est plus chère encore. Vers la fin de sa vie, quelqu'un lui demanda « si le bruit des applaudissements plaisait plus à son oreille que la musique de ses opéras ». Il resta quelques instants interdit, sans répondre ; puis, « avec une espèce d'enthousiasme, il dit : *J'aime encore mieux ma musique!* [3] ».

Son intérêt personnel ne compte plus, sitôt qu'il s'agit de son art. Après les premières représentations d'*Hippolyte et Aricie*, croyant à une chute, il disait tristement : « Je me suis trompé. J'ai cru que mon goût réussirait, et je vois qu'il n'en est rien. Mais je n'en ai point d'autre, et je ne ferai plus d'opéra [4]. » Après *Zoroastre*, il est le premier à comprendre qu'il est temps de se reposer, et ne cherche pas un instant à se

s'en peut faire, eu égard à la situation. Il me l'a fallu cependant abandonner pour l'exécution théâtrale. Ainsi l'art restera toujours dans des bornes étroites, tant qu'il manquera de protecteurs accrédités. »

1. Chabanon, p. 56.

2. P. 55.

3. *Spectacles de Paris* (1765), p. 9.

4. Dagoty, *Vie de Rameau*, p. 3.

donner le change ; il dit à Chabanon : « De jour en jour j'acquiers du goût, mais je n'ai plus de génie. » Et, comme le président de Brosses le presse de se remettre au travail, il répond que « l'imagination est usée dans une vieille tête, et qu'on n'est pas sage quand on veut travailler à cet âge aux arts qui sont entièrement d'imagination [1] ».

Il juge les autres avec autant de sincérité que soi-même. Quand il entend de la musique, il ne se connaît plus ni amis ni ennemis : « son âme franche et sauvage, incapable de se refuser à l'impression du beau, aurait rendu justice même aux ouvrages des auteurs qu'il n'aimait pas [2] ». Et s'il fait erreur, c'est par un excès de générosité : des compositions médiocres lui paraissent remarquables, oui, parce que, sans y prendre garde, il les achève par la pensée, les refait à sa façon. « Je l'ai vu m'aborder », dit Chabanon, « en se récriant sur les mérites d'une musique que nous venions d'entendre. J'osai lui dire que mon avis différait entièrement du sien. *Vous m'étonnez*, dit-il, *j'avais trouvé cela très beau.* » Et le public donna raison à Chabanon.

Les opéras-comiques italiens, qui firent invasion en 1752 et faillirent lui être si funestes, l'intéressaient, et « reçurent ses applaudissements. Il trouva celui des *Troqueurs* [3] admirable, et, présageant jusqu'à quel point de perfection on pourrait porter ce genre dans la suite, il réfléchissait avec attendrissement au progrès que le goût pour cet opéra ferait faire à la bonne musique [4] ». — Voilà donc à quoi songe Rameau, pendant qu'on cherche à ruiner son œuvre, que Rousseau noie la musique française sous des flots d'encre, que Grimm et Diderot chantent victoire : les œuvres auxquelles on le sacrifie lui découvrent un avenir si beau qu'il en est attendri... Revenu à lui-même, il lui arrive de s'attrister, de regretter, comme il l'avoue à Chabanon, « de n'avoir pas séjourné plus longtemps

1. Maret p. 71.

2. Chabanon, p. 54. — Maret dit, de son côté (p. 36) : « Trop grand pour être jaloux, il louait avec sincérité, avec plaisir, avec chaleur, ceux qui méritaient des louanges, eussent-ils même été ses ennemis. »

3. C'est un ouvrage de Dauvergne, — le premier en date des opéras-comiques français. — Il fut donné en 1753.

4. Maret p. 71.

en Italie », car il s'y fût « perfectionné le goût ». A ses ennemis, à Diderot, par exemple, il semble qu'il a de l'humeur, en homme qui se voit « menacé de survivre à sa réputation[1] ». Ils ne peuvent deviner que la consolation lui vient justement de savoir qu'il sera dépassé. C'est une pensée trop haute, qui leur échappe; et Rameau lui-même ne parvient à la saisir qu'aux meilleurs moments de sa vie inégale. Il s'oublie alors, tout absorbé dans la contemplation de son art. Lorsqu'il se retrouve, c'est une désillusion amère, qu'il veut dérober à tous les yeux.

Son génie le hante et le tourmente, et tantôt le domine et tantôt l'abandonne : c'est un maître despotique, aux caprices brusques et rudes. De là cette inquiétude, cette fièvre, ces fureurs, ces absences. De là aussi cet abord sévère, ce visage fermé. Une volonté toujours tendue, une lutte violente et secrète, une poursuite acharnée, voilà son existence : telle, du moins, elle se dessine en traits indistincts, dans l'ombre où il a voulu la tenir cachée. La paix, la confiance et le contentement ne lui sont accordés qu'à l'heure où il entre en possession de son esprit. Il n'a d'estime que pour ses idées; c'est par elles seules qu'il eût souhaité de se faire connaître.

LOUIS LALOY

1. Diderot, *Le Neveu de Rameau.*

LES AMOURS

D'ANDRONIC COMNÈNE

Vers le milieu du XIIᵉ siècle, la cour de Byzance, si austère et si grave au temps des premiers Comnènes, avait changé de ton. L'empereur Manuel était un jeune homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, qui aimait le luxe, le plaisir, les fêtes, d'une passion d'autant plus fougueuse que ces divertissements n'étaient pour lui qu'un intermède entre les expéditions guerrières et les grands coups d'épée où se plaisait sa vaillance de paladin. Aussi, dans son palais des Blachernes, aux grandes salles toutes décorées de mosaïques d'or, dans ses villas de la Propontide, où il aimait à passer l'été, n'étaient-ce que repas somptueux, concerts de chant et de musique, fêtes et tournois. L'aïeule de Manuel, la vieille Anne Dalassène, qui jadis s'était tant appliquée à donner au palais impérial l'aspect décent et la sévère moralité d'un monastère, eût été, si elle avait pu en voir les changements, profondément scandalisée.

Comme leurs ancêtres, Manuel et les princes de sa maison avaient le goût des lettres et se piquaient de protéger les écrivains. Mais leur esprit s'était affranchi des idées pieuses qui animaient leurs pères. Sous le respect soigneusement entretenu des formes extérieures, se cachait une indifférence réelle. Par tradition, l'empereur se posait toujours en défenseur zélé de l'orthodoxie ; en fait, il n'éprouvait nul scrupule à entre-

tenir avec les infidèles les relations les plus cordiales; et la raison d'État, plus forte que le respect de l'Église, rendait suspects à ses yeux les moines trop puissants et trop riches que sa grand'mère avait tant aimés.

Plus on se montrait indifférent ou sceptique sur les choses de la foi, plus on était crédule à toutes les superstitions. L'astrologie, les pratiques de la magie trouvaient une créance universelle; l'envoûtement, les philtres d'amour étaient employés par une foule de gens. Beaucoup de personnes, dans les plus hautes classes même, se persuadaient qu'en interrogeant « le livre de Salomon », elles pourraient à leur gré évoquer les démons et les soumettre à leurs ordres. Et si quelques bons esprits gardaient des doutes sur l'efficacité de toute cette sorcellerie, la masse croyait profondément au merveilleux.

Dans cette société sans direction morale, l'intrigue et l'amour tenaient une place essentielle. Peu de familles ont été, plus que celle des Comnènes, déchirées par d'ambitieuses rivalités. Manuel a passé sa vie à se défier de ses cousins et de ses neveux, et son règne est rempli des disgrâces éclatantes de ses proches. Les aventures galantes remplissaient le temps que l'on ne passait point à conspirer, et l'empereur était le premier à donner l'exemple. Il avait en 1146 épousé une Allemande, la comtesse Berthe de Sulzbach, qui prit en montant sur le trône d'Orient, le prénom byzantin d'Irène; malgré ses vertus, la jeune femme n'avait pu longtemps retenir auprès d'elle son volage époux. En bon chevalier, Manuel s'était d'abord appliqué à mériter par de beaux coups d'épée l'amour de sa dame, et elle-même le proclamait volontiers un paladin accompli. Mais ce bon accord dura peu. Malgré ses efforts, l'impératrice ne réussit jamais à se mettre au ton de la cour où elle vivait. Elle ne se fardait point, elle ne se faisait point les yeux; au moral, elle gardait de son pays natal une certaine raideur. Manuel, qui était de complexion fort amoureuse, la négligea vite pour d'autres aventures. D'abord de simples passades l'amusèrent. Puis il s'éprit plus sérieusement de sa très jolie nièce Théodora, et il ne tarda pas à la déclarer ouvertement comme maîtresse. A cette personne orgueilleuse et hautaine, il se plut à accorder tous les honneurs extérieurs du pouvoir ; il lui donna des gardes comme à une souveraine, il lui permit

de porter un costume presque pareil à celui de l'impératrice; pour elle, pour le fils qui lui naquit et dont la venue accrut encore le crédit de la favorite, sa prodigalité fut inépuisable. Il semble que la faveur de « cette Pompadour au petit pied », comme on a appelé Théodora, dura assez longtemps; en tout cas, elle était d'humeur à la défendre. Un jour, par jalousie, elle fit assassiner une rivale qui lui disputait le cœur de Manuel, et nous avons conservé la très curieuse lettre par laquelle un de ses familiers s'efforçait d'apaiser les remords que, bien des années plus tard, elle éprouvait de ce crime.

Cette liaison d'ailleurs n'empêcha point Manuel, lorsque vers 1159 il perdit sa femme, de songer à se remarier aussitôt. De son premier mariage il n'avait qu'une fille, et il était justement préoccupé d'assurer à la dynastie un héritier mâle et légitime de l'empire. Cette fois ce fut parmi les princesses de la Syrie franque qu'il chercha la future impératrice. Il songea d'abord à la comtesse Mélisende de Tripoli, et, sur le rapport des ambassadeurs chargés d'aller examiner la jeune femme, les fiançailles furent conclues. Déjà de grands préparatifs avaient été faits par le frère de Mélisende pour envoyer sa sœur à Constantinople en un appareil digne d'une souveraine, lorsque, au moment de se mettre en route, une étrange et mystérieuse maladie de langueur atteignit la jeune fille. Sa beauté tant vantée s'altérait à vue d'œil : les mandataires impériaux se décidèrent donc à rompre les accords et à chercher ailleurs une épouse pour leur maître. Or, à ce moment, vivait à Antioche la fille de la princesse Constance, Marie : c'était la merveille de l'Orient latin. « Jamais, disait sur son passage le peuple de Byzance, jamais notre temps n'a vu beauté pareille. » « Elle était belle, écrit un chroniqueur grec contemporain, plus que belle, belle à ce point et d'une si remarquable beauté qu'auprès d'elle semblaient pure légende tous les récits qu'on nous fait d'Aphrodite au doux sourire, aux cheveux d'or, de Junon aux bras blancs, aux grands yeux, d'Hélène au col si souple, aux pieds si charmants, et de toutes les belles dames que l'antiquité a mises, pour leur beauté, au rang des dieux. » L'empereur se décida à briguer la main de cette perfection, et, à la fin de 1161, il l'épousait à Sainte-Sophie. Des fêtes accompagnèrent le mariage impérial, festins au palais, distri-

butions d'argent au peuple dans les carrefours de la capitale, magnifiques cadeaux aux églises, courses et tournois : la multitude, charmée par la grâce de sa nouvelle souveraine, l'accueillait par d'enthousiastes applaudissements. Comme tant d'autres princesses latines, montées sur le trône de Byzance, Marie d'Antioche devait avoir une destinée tragique. « L'étrangère », comme la surnomma plus tard le peuple de Constantinople, devait, quelque vingt ans après, expier cruellement ces saluts de bienvenue.

On voit quelle place importante les femmes tenaient dans cette cour des Comnènes. Jusque sur son lit de mort Manuel pensait à elles. Il avait une fièvre intense ; tout le monde autour de lui le sentait perdu ; le patriarche l'exhortait à considérer son état et à assurer le sort du fils mineur qu'il laissait. Lui répondait tranquillement que rien ne pressait, qu'il savait qu'il lui restait encore quatorze années à vivre et que ses astrologues lui affirmaient qu'avant peu, pleinement guéri, il reprendrait le cours de ses amoureuses aventures.

Mais, dans cette société brillante, sceptique et corrompue, la figure la plus caractéristique, c'est assurément le cousin de l'empereur Manuel, le redoutable et séduisant Andronic Comnène.

*
* *

Andronic Comnène est le type achevé du Byzantin du XIIe siècle, avec toutes ses qualités et tous ses vices. De haute stature (il mesurait, dit-on, plus de six pieds), d'une force herculéenne et d'une incomparable élégance, il avait « une beauté, selon le mot d'un contemporain, qui semblait digne du trône ». Le chroniqueur Nicétas, qui le connut bien, a fait de lui quelque part un joli et fin croquis, où il nous le montre vêtu d'une longue robe violette, la tête coiffée d'un bonnet pointu de couleur grise, caressant, d'un geste qui lui était familier quand il était ému ou en colère, sa barbe noire et frisée. Taillé en force, admirablement entraîné à tous les exercices du corps, entretenant par une attentive sobriété le parfait équilibre de sa santé et la grâce robuste de ses formes,

inaccessible à la maladie, c'était un cavalier accompli, l'arbitre de la mode. A la guerre, ses exploits étaient d'un paladin. Courir seul à l'ennemi, en empruntant le bouclier et la lance du premier soldat venu, aller provoquer le chef du parti adverse jusqu'au milieu des siens, le désarçonner d'un coup de lance et revenir sain et sauf dans les rangs byzantins, tout cela n'était qu'un jeu pour lui : comme dit un écrivain du temps, « il ne respirait que la bataille ». Bon général, quand il voulait en prendre la peine, il se montrait alors plein d'expérience et de ressources. Il était en campagne l'idole des soldats, à la ville le modèle des jeunes nobles.

Une intelligence de premier ordre animait ce corps d'athlète et de guerrier. « Auprès de lui, dit un historien, les autres hommes ne semblaient être que des brutes. » A une instruction très étendue et très variée il joignait une naturelle éloquence, et ses discours avaient une force de persuasion presque invincible. Il était enjoué, spirituel, d'un esprit railleur qui n'épargnait personne et ne savait pas retenir un bon mot. Prompt à saisir les ridicules, il excellait à draper les gens et les choses le plus drôlement du monde; son franc parler était célèbre à la cour autant que redouté. Plein de sang-froid, il était habile à se tirer des plus mauvais pas; admirable comédien, il savait jouer tous les rôles et pleurer à volonté; aussi les contemporains l'appellent-ils volontiers « le caméléon changeant, le Protée multiforme ». Enfin, quand il le voulait, il était très séduisant. Personne ne lui résistait : vingt fois son cousin Manuel lui pardonna ses pires incartades; malgré ses vices, les chroniqueurs du temps lui ont été indulgents, et sa femme, qu'il trompait copieusement, l'adora.

Mais à toutes ces hautes qualités il unissait une âme inquiétante et trouble, violente, audacieuse et passionnée. Il avait de qui tenir : son père Isaac, qui avait conspiré plus d'une fois contre le basileus Jean son frère, avait passé une grande partie de sa vie à la cour du sultan d'Iconium; son frère aîné avait épousé la fille d'un émir musulman. Comme eux, Andronic était fort indifférent en matière religieuse; à l'inverse de la plupart des Byzantins, il éprouvait un insupportable ennui aux disputes des théologiens; ne craignant Dieu ni diable — encore qu'il fût assez superstitieux — il n'avait ni principes ni

scrupules. Avait-il quelque désir, quelque ambition, quelque caprice en tête? Rien ne le retenait, ni le souci de la morale commune, ni le sentiment du devoir ou de la reconnaissance. Conspirer, trahir, se parjurer lui était un jeu. Conscient de son mérite, très fier de sa naissance, il nourrissait des ambitions ardentes, démesurées. Tout jeune, il rêva du trône; sa vie durant, il n'eut de cesse qu'il ne s'élevât à l'empire. Pour renverser Manuel, comme plus tard pour détrôner le jeune Alexis, tous les moyens lui étaient bons, l'épée et le poison, l'intrigue et la violence, la perfidie et la cruauté.

Ce qui achevait de le perdre, c'étaient ses passions. « Comme un cheval fougueux », il se jetait dans toutes les aventures, avec une audace tranquille, un beau mépris de l'opinion publique et des conventions sociales. Trouvait-il sur sa route quelque belle personne, ou seulement en entendait-il parler? Vite il s'éprenait d'elle, et, pour faire sa conquête, il mettait tout en œuvre. Et comme c'était un charmeur, il ne semble point qu'il ait jamais rencontré de cruelles. Par le nombre et la pittoresque variété de ses aventures amoureuses, Andronic Comnène fait penser à don Juan, « grand seigneur méchant homme ». A l'occasion pourtant, ce chercheur de sensations nouvelles, mobile, volage et trompeur, se trouva capable de constance et de fidélité.

Il finit en vieillissant par devenir terrible. Quand il s'agit pour lui de conserver le pouvoir qu'il avait conquis, lorsqu'il sentit le besoin de réveiller ses passions un peu amorties par l'âge, il se révéla cruel et débauché; mais alors même, jusque dans le vice et dans le crime, il garda une sombre grandeur. Il aurait pu être le sauveur de l'empire byzantin épuisé : il ne lui manqua peut-être pour cela qu'un peu de sens moral. Il y a dans l'âme d'Andronic Comnène quelque chose de l'âme d'un César Borgia.

*
* *

Pendant trente ans, Andronic remplit la ville et la cour du bruit et du scandale de ses aventures.

Cousin germain de Manuel, et à peu près du même âge que lui (tous deux étaient nés aux environs de l'année 1120),

Andronic avait été élevé avec le futur héritier du trône. Et de la communauté de leurs goûts athlétiques et de leurs aventures d'amour, une étroite intimité s'était formée entre les deux jeunes gens. Manuel eut longtemps pour Andronic une affection profonde; plus tard même, quand la rivalité de leurs ambitions et les calomnies des ennemis d'Andronic les eurent définitivement séparés, l'empereur garda toujours pour son cousin une indulgence secrète.

Toutefois, un homme tel qu'Andronic était bien fait pour inquiéter un empereur; et quoique Manuel fît grand honneur à son cousin, qu'il l'employât volontiers à la guerre, qu'il le traitât en intime, une sourde mésintelligence naquit entre eux. Andronic gardait quelque rancune à Manuel de l'avoir, au moment où, jeune empereur, il courait à Constantinople prendre possession de son trône, laissé tomber aux mains des Turcs, sans rien faire pour le délivrer, heureux peut-être d'être débarrassé d'un si inquiétant et si remuant personnage. Quoique depuis lors Manuel lui demeurât en apparence fort attaché, — jusqu'à exposer, dans une querelle après boire, sa propre vie pour sauver celle d'Andronic, — celui-ci se plaignait pourtant qu'on ne lui fît point dans l'État la place qu'il méritait, et que l'empereur accordât à d'autres, en particulier à son neveu Jean qu'Andronic détestait, les dignités dont lui-même eût été plus digne. De son côté, Manuel se préoccupait des qualités trop éclatantes de son parent, de ses ambitions secrètes, de son langage trop libre.

Une histoire de femme, soigneusement exploitée par les ennemis d'Andronic, acheva de brouiller les deux cousins.

C'était vers 1151. Andronic avait trente ans environ; il était marié, sa femme l'aimait fort, et il avait d'elle un fils, Manuel; ce qui ne l'empêchait point d'être dans les meilleurs termes avec une de ses cousines, Eudocie Comnène.

Cette Eudocie était la propre sœur de Théodora, qui à ce moment même était la maîtresse en titre de l'empereur. Comme la jeune femme était veuve, elle avait eu moins de scrupules encore qu'une autre à céder à son beau cousin, et elle s'affichait avec lui.

La liaison faisait grand scandale à la cour, surtout à cause de la proche parenté des deux amants; la famille d'Eudocie,

en particulier son frère et son beau-frère, en était profondément ulcérée. Mais, à toutes les observations qu'on lui adressait, Andronic répondait par des plaisanteries, et faisant, non sans insolence, allusion à l'intrigue que Manuel avait avec Théodora : « Il convient, disait-il en riant, que les sujets suivent l'exemple du maître, et les ouvrages qui sortent de la même fabrique (Eudocie et Théodora étaient sœurs) méritent de plaire également. » D'autres fois il expliquait à ceux qui le morigénaient que son cas, à le bien prendre, était beaucoup moins grave que celui de l'empereur : « Il est du dernier bien (Andronic disait cela plus brutalement) avec la fille de son frère ; moi, ce n'est qu'avec la fille de mon cousin. » On juge si de tels propos irritaient l'empereur et augmentaient la fureur des parents d'Eudocie. Manuel, jugeant que, pour en finir, il fallait éloigner Andronic de la cour, l'envoya en 1152 en Cilicie pour combattre le prince arménien Thoros. Andronic, mécontent de cet exil, remplit très négligemment son office ; il laissa échapper l'ennemi, se fit battre, non sans s'être vaillamment comporté dans la bataille : il dut finalement évacuer le pays et s'enfuir jusqu'à Antioche. On le rappela à Constantinople ; mais Manuel, bon prince, se contenta de le tancer vertement dans l'intimité ; après quoi il lui confia, toujours loin de la cour où il semblait gênant, un grand commandement sur la frontière de Hongrie, avec le titre de duc de Belgrade et de Branitzova.

Pendant sa mission de Cilicie déjà, Andronic avait entretenu des relations assez louches avec le roi de Jérusalem et le sultan d'Iconium. Il s'empressa dans son nouveau poste de nouer avec le roi de Hongrie de semblables intrigues, dans le dessein, dit-on, de renverser l'empereur. Mais la correspondance fut interceptée, mise sous les yeux de l'empereur.

Cette fois encore Manuel indulgent se contenta de destituer le traître de son duché, et le manda au camp de Pélagonia, en Thrace, où était alors la cour, afin de l'avoir auprès de lui et de surveiller ses agissements. Dans l'entourage du prince, Andronic retrouva Eudocie, avec laquelle, d'ailleurs, depuis son retour de Cilicie, il avait repris son intrigue amoureuse. Ravi de cette bonne fortune, sans se soucier des embûches que lui tendaient les parents de la jeune femme, il renoua sa liaison, « jugeant, comme dit un chroniqueur du temps, que

l'amour d'Eudocie était une suffisante récompense de tous les périls qu'il pouvait courir. » Pendant ce temps, Jean, le frère d'Eudocie et Jean Cantacuzène, son beau-frère, desservaient Andronic chez l'empereur et tentaient même de se défaire de lui par un assassinat.

Un jour, Andronic avait, selon son habitude, rejoint sa maîtresse dans la tente qu'elle occupait. Avertis du rendez-vous, les parents d'Eudocie préparèrent une embuscade et postèrent des hommes d'armes dans le voisinage du pavillon, pour tuer leur ennemi, quand il en sortirait. Mais Eudocie était une personne avisée; elle avait, on ne sait comment, eu vent du complot. « Quoique, dit le chroniqueur, elle eût à ce moment l'esprit à toute autre chose », elle s'aperçut que l'on cernait la tente et elle avertit son amant. Andronic aussitôt dégaine sa longue épée et s'apprête à vendre chèrement sa vie. Mais Eudocie eut une autre idée. Elle proposa à son amant de revêtir des vêtements de femme : cela fait, à voix très haute, afin qu'on l'entendît au dehors, elle appellerait une de ses suivantes pour se faire apporter de la lumière; et Andronic, sortant ensuite de la tente à la place de la femme de chambre, pourrait sous son déguisement s'échapper sans attirer l'attention. Mais le jeune homme ne voulut rien entendre. Craignant le ridicule s'il était reconnu, il déclara qu'il aimait mieux mourir que se déshonorer par ce travestissement; et brusquement, fendant d'un grand coup d'épée la toile de la tente, d'un bond prodigieux il sauta par-dessus les cordes, les piquets et le petit mur auquel le pavillon était adossé, à la profonde stupeur des hommes d'armes qui le guettaient et que cette apparition imprévue paralysa.

Un autre chroniqueur ajoute que, non content de ce bel exploit, Andronic tenta à deux reprises au camp de Pélagonia d'assassiner l'empereur, et que Manuel ne fut sauvé que grâce à la vigilance de son neveu le protosébaste Jean. Mais comme entre ce personnage, qui était le frère d'Eudocie, et Andronic il existait une haine féroce, on peut se demander si, pour perdre un ennemi détesté, le protosébaste n'a pas calomnié quelque peu son adversaire. Il est certain en tout cas qu'exaspéré des intrigues qu'il sentait autour de lui, Andronic songeait à y répondre par une de ces violences dont il était cou-

tumier. Un jour, le voyant flatter son cheval, l'empereur lui demanda pourquoi il soignait ainsi sa monture : « C'est pour m'enfuir d'ici, riposta-t-il, après que j'aurai fait sauter la tête de mon pire ennemi ». Un tel homme devenait tout à fait dangereux. Aussi bien ses trames avec les Hongrois et le scandale de son aventure avec Eudocie étaient de suffisantes raisons pour sévir contre lui. Manuel se laissa persuader qu'il serait sage d'enfermer Andronic. On l'arrêta donc, on l'expédia à Constantinople et on l'interna, les fers aux pieds et sous une étroite surveillance, dans l'une des tours du grand palais.



Il y languit neuf années, de 1155 à 1164, durant lesquelles il donna fort à faire à ses geôliers et à l'empereur. Du jour où il s'était vu en prison, Andronic n'avait eu qu'une idée, s'échapper; et comme il avait dans l'esprit autant d'ingéniosité que d'audace, voici ce qu'il imagina. Il remarqua un ancien égout abandonné qui passait sous la tour où on l'avait emprisonné. Ayant pratiqué une ouverture dans le sol de son cachot, il se glissa dans le canal et s'y cacha, en ayant soin de dissimuler soigneusement le passage par où il y avait pénétré. A l'heure du dîner, les gardes de service trouvèrent le prisonnier envolé. Ce fut un grand émoi dans la forteresse. Sans doute on savait Andronic plus ingénieux qu'Ulysse, et de sa part on s'attendait à tout. Mais une minutieuse inspection montrait que dans la cellule du captif tout était intact; portes, toit, fenêtres étroitement grillées : on ne pouvait comprendre par où il avait bien pu passer. Fort embarrassés, et plus inquiets encore de la lourde responsabilité qu'ils sentaient sur eux, les geôliers se décidèrent à faire avertir l'impératrice; l'empereur était alors absent de Constantinople et faisait la guerre en Cilicie.

La nouvelle causa à la cour une agitation incroyable. En hâte on fait fermer toutes les portes de la ville, fouiller les vaisseaux ancrés dans le port, perquisitionner dans toute la capitale; on lance des mandats d'amener dans toutes les directions; on arrête la femme d'Andronic, comme complice probable de l'évasion, et on l'emprisonne dans le cachot même où son mari

avait été détenu. « Ils ne se doutaient guère, dit le chroniqueur, qu'ils tenaient toujours Andronic. » Il était resté tapi dans le souterrain où il s'était caché. Il en sortit quand la nuit fut venue et, rentrant dans la cellule, il apparut à sa femme qui, épouvantée, le prit pour un revenant. Il lui prouva bien qu'il n'était pas un fantôme : comme, dans les circonstances les plus difficiles, cet homme avisé ne perdait jamais son imperturbable sang-froid, il saisit l'occasion de cette rencontre imprévue pour se réconcilier avec sa femme : de cette réconciliation un fils Jean devait naître neuf mois après. Il passa ainsi une semaine, le jour se couchant dans son souterrain, la nuit remontant auprès de sa femme : et ce qu'il avait prévu ne tarda pas à arriver. La surveillance dont la prisonnière était l'objet se relâcha vite : si bien qu'au nez de ses geôliers, Andronic put sortir du cachot, s'échapper de la forteresse et gagner l'Asie Mineure. Déjà il avait atteint les rives du fleuve Sangarios, déjà il pouvait se croire sauvé, quand la rigueur du froid — on était au mois de décembre 1158 — l'obligea à demander asile à des paysans. On le reconnut; malgré ses dénégations, on le ramena à Constantinople, et on le réintégra dans sa prison en le chargeant par précaution de fers deux fois plus lourds.

Cette fois, il resta près de six années dans les geôles impériales; de nouveau pourtant, en 1164, il finit par s'évader. A la longue, le régime auquel il était soumis s'était un peu adouci; on l'avait autorisé à faire venir de chez lui du vin pour ses repas, et sous le prétexte qu'il était malade, il avait obtenu de se faire servir par un petit domestique, qui circulait librement dans la forteresse, entrant et sortant à toute heure. Andronic mit ces circonstances à profit. Il fit voler par son page, pendant que les gardes dormaient, les clefs de la tour où il était détenu, et le jeune homme réussit à en prendre une empreinte sur cire. Cette empreinte fut portée à la femme d'Andronic et à son fils qui firent fabriquer de fausses clefs du cachot; en même temps, au moyen des amphores qui servaient à lui apporter son vin, on faisait tenir au prisonnier un gros paquet de cordes : un soir, à la nuit tombante, pendant que les soldats de garde étaient à souper, le page fidèle, à l'aide des fausses clefs, ouvrit la prison de son maître.

La tour donnait sur une cour intérieure du palais, dont les

terrasses dominaient d'assez haut la mer de Marmara; comme on n'y passait guère, elle était toute remplie de hautes herbes : Andronic se tapit d'abord dans le fourré, « comme un lièvre », et attendit le moment favorable pour se servir des cordes qu'il avait emportées. En homme avisé qu'il était, il avait, en sortant de son cachot, pris la précaution de fermer soigneusement la porte derrière lui. Aussi, quand l'officier de service fit sa ronde du soir, il ne remarqua rien d'insolite : ayant placé les sentinelles aux postes accoutumés, tranquillement il alla se mettre au lit. Alors, en pleine nuit, Andronic attacha sa corde aux créneaux du mur extérieur et se laissa sans bruit glisser sur le rivage. Un bateau l'y attendait, et il se croyait hors d'affaire, quand un fâcheux contretemps se produisit. Depuis le jour où, près de deux siècles auparavant, Jean Tzimiscès avait assassiné l'empereur Nicéphore Phocas, on avait établi sur tout le front de mer du grand palais des postes de surveillance, chargés d'empêcher les barques de passer pendant la nuit le long des murs de la demeure impériale. Le fugitif avait oublié ce détail; il fut aperçu par les soldats de garde, arrêté, interrogé, et déjà il songeait à se tuer plutôt que de rentrer dans son cachot, quand il eut une inspiration géniale. « Je suis, dit-il, un esclave échappé de sa prison. Je vous en supplie, ne me laissez pas retomber aux mains de mon maître qui me fera durement payer ma fuite. » Il avait les fers aux pieds, il baragouinait un grec barbare : on le crut, d'autant plus que le patron de la barque, entrant dans la feinte, réclamait à grands cris le fugitif comme lui appartenant. Les soldats, trouvant la plaisanterie très drôle, restituèrent en riant le prétendu esclave à son prétendu maître.

Cette fois Andronic était sauvé. A force de rames il gagna sa maison de Vlanga, située non loin du rivage; ses parents l'y attendaient. En hâte on coupe ses fers, le fugitif reprend sa barque, longe les murailles, dépasse le château des Sept Tours; dans la campagne, il trouva des chevaux préparés; à toute bride il s'éloigne et arrive à Anchialos sur la mer Noire. Il eut la bonne fortune de rencontrer dans cette ville un gouverneur qu'il avait obligé jadis et qui ne se crut point tenu d'être ingrat envers un proscrit. Il lui donna de l'argent, des guides, afin qu'il pût, comme il le souhaitait, s'enfuir chez le prince

russe Jaroslav qui régnait à Halitch sur le Dniestr; et déjà Andronic touchait à la frontière, déjà il croyait avoir échappé aux gens qui le poursuivaient, quand il fut reconnu par quelques bergers vlaques et livré par eux aux hommes de l'empereur.

Tout autre qu'Andronic eût désespéré : seul, sans amis, sans complice, il trouva moyen de s'échapper encore. Il feignit d'être pris de coliques violentes, et sans cesse il demandait à ses gardes la permission de descendre de cheval, pour s'écarter un moment du chemin. Quand la nuit vint, il multiplia ces arrêts, et tandis que, patiemment, les soldats l'attendaient sur la route, lui, dans l'ombre du fourré où il s'abritait, plante son bâton en terre, le drape de son manteau, le coiffe de son chapeau, lui donne la silhouette d'un homme accroupi; après quoi, se traînant sur le sol, il s'éloigne aussi vite qu'il peut. Quand les gardes, trouvant la station un peu longue, vinrent voir de plus près ce qu'il en était, le prisonnier avait pris le large et déjà gagné une bonne avance. Il réussit à atteindre Halitch, et il séduisit si bien le prince Jaroslav que celui-ci fit de lui son compagnon et son conseiller ordinaire : ne pouvant plus se passer de sa société, il partageait avec lui sa maison et sa table.

Il y avait quelque danger pour l'empereur à laisser chez les Russes, au moment surtout où recommençait la guerre avec la Hongrie, un adversaire aussi redoutable, qui déjà intriguait et recrutait, pour envahir le pays byzantin, un corps de cavalerie. Manuel crut donc sage de pardonner à son cousin. D'ailleurs Eudocie était remariée; elle avait depuis neuf ans eu le temps d'oublier son amant d'autrefois; de ce côté, aucun esclandre n'était à craindre. L'empereur fit informer le proscrit que s'il revenait, on lui garantissait sa liberté et sa sûreté. Andronic accepta sa grâce, il rentra et servit même fort vaillamment au siège de Zeugmin. Mais chez lui la soumission n'était jamais bien longue; il avait en son âme frondeuse un goût invincible de l'opposition. Quand Manuel, n'ayant toujours point de fils, résolut de faire reconnaître comme héritiers présomptifs du trône sa fille Marie et le futur époux de cette princesse, Andronic refusa tout net de prêter aux nouveaux princes le serment de fidélité que l'empereur demandait à ses grands. Il objectait que d'abord c'était là un serment inutile,

puisque l'empereur était parfaitement encore d'âge à avoir un enfant mâle, et ensuite qu'il serait honteux pour les Romains d'être gouvernés par un étranger (le fiancé de Marie était d'origine hongroise). Manuel, toujours indulgent, commença par laisser dire son fougueux cousin; mais comme ses paroles trouvaient de l'écho chez les autres seigneurs, de nouveau il se résolut à l'éloigner de la cour, et, en 1166, il l'envoya en Cilicie, chargé d'un important commandement.

*
* *

Comme en 1152, il avait pour mission de réduire la résistance de Thoros l'Arménien; comme en 1152, il s'acquitta négligemment de sa tâche et se fit battre, non sans avoir d'ailleurs bravement payé de sa personne. C'est qu'Andronic avait la tête ailleurs. En Chypre, en Cilicie, il n'était bruit alors que de la merveilleuse beauté de la princesse Philippa d'Antioche; sur la seule renommée de ses charmes, le Comnène à distance s'éprit d'elle et se mit en tête de la conquérir. Il n'est pas inutile d'ajouter que Philippa était la propre sœur de l'impératrice Marie, et dans la brusque passion d'Andronic il entrait sans doute quelque désir mauvais de tirer, en séduisant la jeune fille, une vengeance de Manuel et de sa femme, qu'il détestait.

Il courut à Antioche et, comme un jeune homme, il se mit à parader sous les fenêtres de la princesse, en somptueux costumes, magnifiquement escorté de jolis pages blonds qui tenaient des arcs d'argent. Lui-même, toujours robuste et beau, malgré ses quarante-six ans, était vêtu avec une suprême élégance; il portait des chausses collant sur la jambe, une tunique courte, serrée à la taille, tout ce que l'artiste en fait de toilette, qu'il avait toujours été, jugeait capable de faire valoir sa fière prestance et de rehausser sa bonne mine. Il était si content de lui, si heureux du succès qu'il escomptait déjà, que son visage resplendissait et que ses rides mêmes semblaient s'effacer. Philippa avait vingt ou vingt et un ans; elle se laissa aisément séduire par ce brillant cavalier, et elle-même s'offrit à Andronic qui lui promit de l'épouser.

Quand ces nouvelles parvinrent à Constantinople, Manuel entra dans une violente colère, et tout aussitôt il expédia en Cilicie un nouveau gouverneur, chargé de remplacer Andronic dans son commandement, de le remplacer aussi, s'il se pouvait, dans le cœur de Philippa. Mais la jeune femme ne voulut rien entendre. Quand l'officier impérial se présenta à Antioche, elle ne daigna même pas regarder ce nouveau soupirant, et quand elle consentit enfin à remarquer ses assiduités, ce fut pour se moquer de lui, pour railler sa petite taille. Elle lui demandait ironiquement si l'empereur la tenait pour une sotte, de croire qu'elle allait quitter Andronic, un héros, dont la famille était illustre et la gloire universelle, pour épouser un pauvre diable sans naissance et sans renommée. Ainsi éconduit, l'ambassadeur n'avait qu'à s'en aller au plus tôt : ce qu'il fit. Et Philippa, de plus en plus amoureuse, ne voyait qu'Andronic au monde. C'est lui qui se lassa le premier : soit qu'il redoutât les vengeances de Manuel, soit qu'il fût fatigué de sa maîtresse, il la quitta assez vilainement et partit pour Jérusalem, emportant avec lui l'argent qu'il avait perçu en Cilicie et à Chypre pour le compte de l'empereur. Philippa, ainsi abandonnée, devait avoir une fin assez mélancolique. Elle épousa dix ans plus tard Humfroy de Toron, connétable du royaume de Jérusalem, beaucoup plus âgé qu'elle et malade, et elle mourut peu après, à trente ans à peine, d'une maladie de langueur, inconsolée sans doute de sa triste rencontre avec Andronic Comnène.

Celui-ci, pendant ce temps, continuait le cours de ses amoureux succès. Fort bien accueilli par les Latins du royaume de Jérusalem, heureux, en l'absence de leur roi Amaury, du secours que leur apportait un si valeureux chevalier, il ne tarda pas, « comme un serpent qui se glisse dans le sein de son bienfaiteur », à reconnaître assez mal leur hospitalité. Dans le royaume franc vivait une princesse byzantine, Théodora, cousine d'Andronic et nièce de l'empereur Manuel. Mariée à treize ans au roi de Jérusalem Baudouin III, elle était veuve depuis 1162 et elle résidait dans la ville d'Acre qui formait son domaine. Elle avait alors vingt-deux ans, et elle était charmante : instantanément Andronic s'enflamma pour elle, encore qu'elle fût, comme Eudocie, comme Philippa, sa parente

à un degré prohibé ; le Comnène trouvait, ce semble, un plaisir pervers à braver en ses amours les lois civiles et les lois de l'Église.

Théodora reçut son cousin à Acre et le traita obligeamment ; puis elle alla lui rendre visite à Beyrouth que le roi Amaury avait donné en fief au prince grec pour le récompenser de ses bons services, et bientôt elle fut du dernier bien avec lui. Entre temps, à Constantinople, Manuel, toujours exaspéré de l'aventure de Philippa, fulminait contre le séducteur et envoyait à tous ses officiers et vassaux ordre d'arrêter partout où ils le trouveraient, et d'aveugler Andronic « pour le punir de ses révoltes et de sa conduite immorale à l'égard de sa famille ». Par bonne fortune pour le coupable, un exemplaire des instructions impériales vint aux mains de la reine Théodora ; elle avertit Andronic du péril qu'il courait, et les deux amants, plutôt que de se quitter, décidèrent de s'enfuir ensemble. Ce fut par cet enlèvement que le Comnène reconnut le bon accueil qu'il avait trouvé chez les Francs, montrant bien, selon le mot de Guillaume de Tyr, combien est vrai le vers de Virgile :

Timeo Danaos, et dona ferentes.

L'enlèvement se fit selon toutes les règles de l'art. Andronic annonça son départ; Théodora feignit de vouloir l'accompagner jusqu'à quelque distance de Beyrouth, afin de lui faire honneur et de lui dire un peu plus tard adieu. Seulement elle ne revint pas. Avec l'appui du sultan Noureddin, les deux fugitifs gagnèrent Damas, puis Harran, où ils s'arrêtèrent quelque temps pour que la jeune femme y fît ses couches, puis Bagdad, fort bien reçus à la cour des souverains musulmans. Malgré l'incertitude de cette vie errante, malgré les disgrâces qui l'accablaient, jamais Andronic, si inconstant d'ordinaire, ne songea à quitter Théodora. Sa liaison avec la reine de Jérusalem fut vraiment la grande passion de sa vie. A travers l'Orient musulman, pendant plusieurs années, ces deux amants fidèles menèrent leur existence d'aventures, emmenant avec eux le fils légitime d'Andronic, le petit Jean, qui avait alors une dizaine d'années, et les deux enfants Alexis et Irène que le Comnène eut successivement de sa maîtresse. Tout en les accueillant bien, on ne les gardait nulle part très

longtemps, par crainte des colères de l'empereur. On les expulsa de Mardin; on les reçut à Erzeroum; en Ibérie ils firent un court séjour; enfin, après bien des traverses, ils échouèrent chez un émir turc de la province de Chaldée, sur la mer Noire. Saltouch (c'était le nom de ce prince) fit cadeau à Andronic d'une forte citadelle dans le pays de Colonée, tout près de la frontière byzantine. Le Comnène s'y établit avec sa famille, menant une existence de chevalier brigand, infestant de ses invasions le territoire impérial et vendant aux Turcs les prisoniers qu'il y faisait, excommunié naturellement par l'Église pour ses relations avec sa cousine autant que pour son séjour chez les infidèles, et n'en prenant que médiocrement souci.

Manuel, ainsi bravé, était furieux. Vainement, par mille moyens divers, il cherchait à faire prendre Andronic : toujours celui-ci échappait. Le duc de Trébizonde, Nicéphore Paléologue, fut plus heureux; il réussit à capturer, à défaut du prince, Théodora et ses deux enfants. Cela brisa l'âme indomptable du rebelle. Il adorait sa maîtresse, il ne pouvait vivre sans elle, il regrettait non moins profondément la perte de ses enfants. Il se décida à solliciter son pardon. Manuel, trop heureux de ramener un si dangereux adversaire, s'empressa, avec son indulgence coutumière, de promettre à son cousin toutes les sûretés désirables, et sur ces garanties Andronic reparut à Constantinople.

En habile comédien qu'il était, il voulut faire sa rentrée et sa soumission d'une façon théâtrale. Il s'enroula tout autour du corps, en la dissimulant sous ses vêtements, une longue chaîne de fer, qui du cou lui tombait jusqu'aux pieds; et lorsque, au palais des Blachernes, il fut introduit en présence de Manuel, devant toute la cour assemblée, il se jeta le visage contre terre, pleurant à chaudes larmes et implorant sa grâce. Manuel, fort ému de cette attitude pathétique, pleurait également et invitait son cousin à se relever. Mais l'autre s'obstinait à demeurer allongé sur le sol, et, dégageant sa chaîne de fer, déclarait qu'il voulait, comme châtiment de ses crimes, qu'on le traînât comme un captif jusqu'aux pieds du trône impérial. Il fallut en passer par sa volonté, Après quoi, on le traita fort magnifiquement, « comme il convenait, dit le chroniqueur, pour un tel homme revenant après une si longue absence ». Toutefois

on jugea imprudent de garder dans la capitale ce nouvel enfant prodigue : aussi bien, Andronic comme Manuel sentaient qu'à vivre côte à côte leurs vieilles rancunes ne tarderaient guère à se réveiller. On assigna donc au Comnène un exil honorable dans la ville d'Oenaion, sur la côte du Pont, et il vécut là, « loin de Jupiter et de la foudre », fort bien traité au reste par la munificence de Manuel et se reposant dans cette calme et splendide retraite de ses aventures. Il est probable que Théodora l'accompagna dans cette résidence : quelques années plus tard, leur liaison durait toujours.

Andronic semblait avoir renoncé à toutes ses ambitions passées. En faisant sa soumission, il avait solennellement juré fidélité à l'empereur et à son jeune fils Alexis. Assagi et calmé, il semblait avoir oublié toutes ses anciennes aspirations au trône, apaisé définitivement son âme. Il allait avoir soixante ans. Dans sa paisible et magnifique retraite, il se complaisait à raconter ses aventures, se comparant volontiers, avec cette irrévérence des choses religieuses qui lui était habituelle, à David qui, lui aussi, avait eu à souffrir de l'envie, et avait dû s'enfuir devant ses ennemis... Sous sa tête blanchie, son corps restait robuste, son visage jeune, son esprit alerte et ardent. Il devait suffire d'une occasion pour réveiller ses ambitions mal assoupies et rallumer son désir du pouvoir.

La mort de l'empereur Manuel, en 1180, lui fournit cette occasion ; l'audacieux aventurier se hissa jusqu'au trône sur les cadavres de ses proches ; pendant les courtes années de son règne, il unit à des cruautés atroces et à des vices monstrueux, quelques qualités éminentes ; il tomba enfin, au mois de septembre 1185, victime d'une révolution populaire, entraînant dans sa chute la dynastie qui gouvernait Byzance depuis un siècle.

CHARLES DIEHL

LE FROID ARTIFICIEL

Si nos puissants moteurs à vapeur reconnaissent dans la marmite de Papin leur véritable ancêtre, les machines frigorifiques, quoique plus récentes, peuvent revendiquer une plus ancienne origine : les alcarazas, dont l'usage est immémorial dans tous les pays chauds, pourraient en être le prototype. Quelle que soit la chaleur extérieure, ces vases poreux, placés dans un courant d'air, abaissent la température de l'eau qu'ils contiennent, grâce à l'évaporation qui transsude sur la surface du récipient. Le fonctionnement des machines à froid est basé sur un changement d'état analogue. Seulement, au lieu d'eau, on emploie des liquides beaucoup plus instables, des corps très fugaces, s'évaporant avec une telle impétuosité qu'ils glaceraient tout objet mis à leur portée. Des quatre corps principalement utilisés par l'industrie, l'acide sulfureux liquide bout à — 10°, le chlorure de méthyle, à — 23°, l'ammoniaque, à — 35° et l'acide carbonique, à — 78°. Pour ne pas les laisser s'échapper, on est obligé de les véhiculer dans des bonbonnes métalliques, dont la lourde solidité maintient des pressions considérables.

Les non initiés s'étonneront, peut-être, de ne pas voir figurer, dans cette énumération, l'*air liquide*; ils se demanderont pourquoi l'on n'emploie pas cette essence même de notre atmosphère, alors qu'il suffit d'en déboucher un récipient pour produire des froids de — 190°? Mais, précisément, c'est cet excès de qualités frigorifiques qui s'oppose à son utilisation.

Faire couler de l'air liquide, ou même de l'acide carbonique, dans une pièce bien isolée pour la rafraîchir, c'est un peu comme si l'on s'avisait à recourir à la flamme dévorante des hauts fourneaux pour faire bouillir l'eau de nos chaudières : il y aurait un gaspillage calorique qui, financièrement, tournerait l'opération au désastre.

Afin de changer à son gré, par des pressions convenablement exercées, le point d'ébullition de l'ammoniaque, de l'acide carbonique et autres frigorifiques, l'industrie inventa des appareils ingénieux. Leur construction souleva d'autant plus de problèmes qu'on ne pouvait guère se désintéresser des gaz précieux qui y circulent et les laisser s'échapper, comme on le fait pour la vapeur : il était nécessaire de régénérer leur masse liquide et d'en provoquer à nouveau l'évaporation pour s'en servir à l'infini, dans un circuit complètement fermé. Les difficultés n'ont été vaincues que depuis une trentaine d'années pour les trois premiers gaz et beaucoup plus récemment pour l'acide carbonique.

Par son aspect, la machine à froid rappelle beaucoup la machine motrice; mais elle se complète par deux appareils qui ferment le cycle de son fonctionnement : l'un, appelé « condenseur », sert à régénérer le liquide et dégage de la chaleur, tandis que l'autre, nommé « réfrigérant », provoque l'abaissement de la température par l'évaporation de ce liquide. Ces « vapeurs froides », avant d'être recueillies par les machines principales et refoulées à nouveau dans le condenseur, circulent, dans l'intérieur d'un serpentin, soit à travers le local qu'il s'agit de rafraîchir, soit à travers des récipients contenant des solutions salines, dont on peut abaisser la température à plusieurs degrés au dessous de 0° (à — 30°) sans les geler. Ces masses liquides, devenues glaciales, peuvent ensuite véhiculer le froid à de grandes distances et résoudre tous les problèmes de la réfrigération industrielle.

Munis de ce merveilleux outil, les industriels n'ont pas su de suite en tirer tout le profit; ils cherchèrent, d'abord, à imiter le seul produit que l'humanité connût, de tout temps, comme source de froid : la glace. Pour cela, il leur suffisait de plonger, dans des solutions salines convenablement refroidies, des récipients remplis d'eau qui ne tardait pas à se congeler. On s'efforça

ensuite d'étendre les applications de la glace à la conservation des denrées alimentaires. Mais bientôt on s'aperçut que, dans les glacières, ces denrées se comportaient médiocrement, qu'elles se gardaient à peine pendant quelques jours et se détérioraient très rapidement à leur sortie. C'est que les vapeurs d'eau, dégagées continuellement par les produits, saturent l'air d'humidité, laquelle, ne trouvant pas d'issue, ruisselle sur les parois de ces appareils. Or, l'humidité favorise le développement des moisissures et, en général, des ferments, même lorsque la température est très basse : la fermentation de la bonne bière s'opère dans des caves, dont le degré est maintenu à 5° seulement au-dessus de zéro. C'est alors qu'un ingénieur français, Charles Tellier, eut l'idée de substituer à la glace le réfrigérant même de la machine à froid, avec les faisceaux tubulaires duquel il tapissa, en guise de calorifère, le mur de la pièce à refroidir; dans les locaux rafraîchis par ce moyen, il constata que l'air devenait très sec, puisque l'humidité va se déposer en manchons de givre autour des tuyaux refrigérants.

L'étonnement fut grand lorsqu'une Commission de l'Académie des Sciences constata qu'après un séjour de plusieurs semaines dans ces locaux, l'état de conservation de la viande était absolument parfait.

Charles Tellier, inventeur de la nouvelle méthode, en fut également le promoteur industriel. En 1876, il aménagea un navire spécial, le *Frigorifique*, en vue de conserver de grandes quantités de viandes pour une longue traversée. Les résultats furent décisifs. Le *Frigorifique*, chargé de viandes fraîches à Rouen, toucha à la Plata, après une traversée de cent cinq jours. Pendant tout ce temps, une température voisine de 0° ne cessa de régner dans les cales froides, dont la capacité de 500 mètres cubes était relativement considérable. L'état de conservation des viandes, à l'arrivée, fit l'admiration de cette Amérique, à laquelle le *Frigorifique* apportait un outil merveilleux pour l'exploitation de ses immenses ressources. En 1878, l'essai fut repris par un industriel de Marseille, Julien Carré, qui installa à bord du *Paraguay* des appareils frigorifiques et aménagea le bateau pour le transport des viandes de La Plata. Mais ni les beaux travaux de Tellier, ni les efforts de Carré n'émurent l'opinion publique. Cette fois encore les capi-

taux craintifs de France laissèrent à d'autres pays le soin d'exploiter les découvertes de nos nationaux.

***

Le froid mécaniquement produit conserve inaltérablement le goût et l'aspect des substances décomposables, dont le commerce est impossible pendant les mois chauds de l'année. Cette vérité, incontestée partout ailleurs, a quelque peine de se faire jour en France, où le public aperçoit la question du froid, tantôt à travers la vision confuse des viandes congelées et trop souvent calomniées de la République Argentine, tantôt à travers la buée malsaine des glacières de bouchers. La conservation cependant, telle que nous l'entendons ici, n'implique pas la congélation. Celle-ci est actuellement encore nécessaire pour certains produits exotiques qui doivent subir des transports longs et mouvementés : une denrée, qu'une température de — 5° à — 20° a littéralement *pétrifiée*, n'offre plus qu'une masse quasi inerte aux atteintes des germes destructeurs. Ce procédé opératoire, quelque peu brutal, assure une plus longue conservation qu'un refroidissement modéré; mais aussi déprécie-t-il la qualité et, par conséquent, la valeur de la plupart des produits. C'est pourquoi, les producteurs transocéaniques s'efforcent de l'éviter. Déjà, la République Argentine expédie à Londres et à Paris des quartiers de bœuf, dont la surface seule, légèrement congelée (à — 2°), protège les parties profondes. Sur le marché anglais et même parisien, ces viandes obtiennent des prix notablement supérieurs à ceux des bœufs congelés à cœur. La congélation influe sur la texture des tissus; la viande congelée a la consistance de la pierre et ne peut être coupée qu'à la scie; au microscope, on constate des fractures transversales sur la substance musculaire. La lenteur du dégel, qui, à l'air libre, exige quelques jours, la rupture des faisceaux, le ruissellement constant des vapeurs atmosphériques, qui se condensent sur cette masse glaciale, font que les produits congelés, revenus à l'état normal, se détériorent rapidement. Il n'en est pas de même des produits simplement refroidis, lesquels, au contraire, après leur sortie des chambres

froides, se conservent, à l'air extérieur, beaucoup plus longtemps que si on venait de les abattre (animaux) ou de les cueillir (végétaux). On ne peut, par conséquent que regretter la confusion si fréquente, en France, entre la congélation et la simple réfrigération.

Sur toutes les autres denrées alimentaires, la viande offre la caractéristique d'être améliorée par l'action d'un froid sec et modéré. Il est d'observation courante que la viande fraîchement abattue est dure et coriace. Ce n'est qu'après l'imprégnation des tissus par les liquides organiques, après un travail diastasique intérieur, qu'elle devient tendre, juteuse et sapide. Les bouchers la qualifient de « rassise ». En réalité, les chairs subissent une véritable maturation avant de devenir agréables au goût, digestibles et assimilables.

La température hivernale de nos climats permet à cette maturation de se produire. Par contre, en été, le manque de moyens de préservation oblige le boucher, qui craint l'altération par la chaleur, à écouler la viande encore trop fraîche. Elle est alors tellement coriace que les bouchers parisiens, pour satisfaire leur clientèle d'élite, ont recours aux aloyaux tendres, venant des États-Unis, de la Suisse, de l'Allemagne. Le froid artificiel, tout en les attendrissant, permet à ces denrées délicates d'affronter, en pareille saison, les vicissitudes du transport. La *Compagnie Générale Transatlantique* réserve pour ses passagers estivaux la viande achetée aux États-Unis et distribue, par contre, aux équipages celle qui provient du Havre.

L'Allemagne vient nous acheter des animaux sur pied et, grâce à son organisation frigorifique, nous réexpédie d'Offenbach et d'ailleurs les morceaux de choix, dont Paris est si friand : en Allemagne, où les questions d'hygiène sont au premier plan des préoccupations édilitaires, il n'existe pas de ville au-dessus de 12 000 habitants, dont l'abattoir soit privé de frigorifique; plus de 300 établissements répartis sur tout le territoire, et jusqu'à des agglomérations de 2 000 habitants (Kattowitz, etc.), assurent, en toute saison, à la population urbaine une viande saine et digestible, tout en constituant en cas de mobilisation un appoint des plus efficaces. En France, sur 912 abattoirs démodés, nous ne comptions encore l'année

dernière que deux frigorifiques, à Dijon et à Chambéry. Heureusement, la nécessité de ces établissements commence à être reconnue par les municipalités et les bouchers, et dans beaucoup d'abattoirs en construction, on prévoit une installation frigorifique.

A côté des avantages hygiéniques, l'intervention du froid rendrait méthodique le commerce des bestiaux, par leur abatage sur place, dans les centres mêmes de production. Les échanges seraient basés, non plus sur les animaux vivants, dont les longs et pénibles transports, par les souffrances endurées, déprécient la qualité, mais sur la viande abattue. Que d'épizooties seraient ainsi épargnées et combien impuissantes deviendraient les atteintes de la fièvre aphtheuse, dont la dernière invasion a coûté des centaines de millions à nos éleveurs!

Pareille organisation encouragerait les tendances de la production française vers l'exportation du bétail. La viande abattue ne trouverait plus, au delà de nos frontières, les entraves sanitaires qui arrêtent ou compliquent actuellement le passage d'animaux vivants. Le succès des entreprises d'outre-mer ne laisse subsister aucun doute sur ce sujet. Il y a une trentaine d'années, les importations anglaises en viande se limitaient à un petit nombre d'animaux vivants, qui venaient surtout de l'Amérique du Nord. Mais, à la suite des travaux de Tellier, en France, et de Thomas Mort, en Australie, la Nouvelle-Zélande tenta en 1882 un premier essai à bord du *Dunedin*, avec un envoi de 175 tonnes de mouton. La viande, maintenue pendant la traversée à une température de — 10°, arriva à Londres, au bout de quatre-vingt-dix-huit jours, dans un parfait état. A partir de ce moment, des fournisseurs surgirent de tous les côtés. Des antipodes, la viande abattue arriva, désormais, par cargaisons, pour atteindre, en 1906, les chiffres fantastiques de 8 799 892 moutons et agneaux, et d'environ 1 900 000 quartiers de bœuf, d'une valeur totale de 436 230 325 francs.

Le contingent de la République Argentine tient la tête de cet effectif, avec une valeur de 164 millions ; mais il est suivi de près par les États-Unis, 148 millions, et par les 124 millions de l'Australie et de la Nouvelle Zélande.

A première vue, ces avalanches de viandes exotiques paraî-

traient devoir apporter des perturbations profondes dans les prix de la viande produite en Angleterre. En réalité, le taux de celle-ci est allé toujours en augmentant, par cela même que les viandes congelées, ne représentant, d'après les très exactes statistiques de M. Weddel, que 17 p. 100 de la consommation anglaise, ont généralisé, parmi les classes populaires, l'usage de cette denrée, dispensatrice de force et d'énergie. Les autres pays n'ont pas tiré de ces résultats les enseignements qu'ils comportent. Le protectionnisme règne avec une telle tyrannie à travers notre continent qu'il aveugle les intéressés eux-mêmes. L'exemple donné par l'Écosse, pays d'élevage par excellence, devrait cependant les émouvoir. Le bon marché de la viande congelée permettrait au pays de combler le déficit de sa consommation carnée, qu'un grand savant, M. Armand Gautier, évalue de 15 à 20 kilogrammes par habitant et par an. La France, en ouvrant ses portes à la viande congelée, arriverait, comme l'Écosse, à améliorer son élevage, à se créer de nouveaux débouchés et à purger ses marchés intérieurs du fléau de la « basse viande » que sa destination ultime a fait surnommer viande à soldat.

Viande à soldat! Combien ce mot sonne mal aux oreilles, et quelles lacunes ne laisse-t-il deviner dans l'alimentation de nos troupes! La solution, proposée déjà en 1891 par M. de Freycinet, serait cependant de nature à libérer nos régiments du tribut d'énergie et souvent, hélas! de santé qu'ils payent à la spéculation commerciale; elle consisterait dans la création de boucheries militaires, munies d'usines et de wagons frigorifiques, d'où, après un examen rigoureux du bétail sur pied et abattu, on distribuerait les viandes dans les différentes garnisons. Les conseils du ministre français ont été utilisés, avec succès, par l'armée allemande. En Angleterre, l'armée est nourrie, dix mois sur douze, de viande congelée, remarquablement saine. En France, en temps de manœuvres, on astreint le bétail à des marches pénibles qui communiquent aux animaux la « fièvre du surmenage ». Souvent les considérations du repas, du repos ou de l'abatage des animaux retardent ou avancent le départ des trains.

Simples inconvénients en état de paix, ces impedimenta joueraient un grand rôle sur l'issue d'une guerre. C'est une

lacune dans l'outillage scientifique de notre armée que son approvisionnement par de lamentables troupeaux qui emportent, pendant les heures critiques, avec leur cuir, leurs cornes, leurs os, 50 p. 100 de matières inutiles, embarrassent les convois de leur fourrage et menacent de devenir à la moindre exténuation et au premier contage un foyer de maladie et de mort. Et la pensée se reporte aux désastreuses vicissitudes de la guerre de Crimée, où les bœufs arrivaient au camp à l'état de « vaches transparentes de Pharaon ». MM. Paul et Victor Margueritte ont exposé les dangers d'un pareil ravitaillement pour les armées modernes :

Les anciens combattants des armées de l'Est et de la Loire n'oublieront jamais ces trains en désarroi, ces interminables files de wagons, aux claires-voies desquels passaient des muffles baveux et d'où s'échappaient de longs beuglements ou des bêlements plaintifs; ou bien ces parcs fétides, ces campements de bêtes étiques, au milieu desquels les bouchers taillaient.

On vit alors l'odyssée tragique d'une horde innombrable de bœufs embarquée par trains entiers, expédiés d'un bout de la France à l'autre, restant en panne des jours et des jours en pleine campagne, refluant d'une gare envahie à une gare en détresse, mourant de faim, de froid; puis le typhus vient décimer ces animaux misérables; on les pousse, on les parque en des camps où chaque jour des moblots en sabots, aux cheveux longs de bouviers, enfouissent dans la boue les cadavres; survécut la peste redoutable; on en est réduit à rembarquer ce qui reste de ces bœufs, pourriture vivante; on les mène à la côte, on les embarque et, à coups de canon, en pleine mer, on crève le bateau qui engloutit cette cargaison sinistre.

Si l'on tient compte qu'un million de rations de viande exige deux mille deux cents bœufs, ou bien vingt-deux mille deux cents moutons, on voit d'ici la place que tiennent ces troupeaux, ce fleuve continu aux vagues de laines blanches, cette forêt mouvante de cornes ; les bœufs ne couvrent pas une surface moindre de 15 mètres de large sur 504 de long; les moutons se déploient sur une superficie de 20 mètres de large sur plus d'un kilomètre de long. Avec la viande congelée, pour quantité égale, un approvisionnement d'un million de rations tiendrait sur 20 mètres de long et autant de large.

Les guerres récentes ont vérifié la justesse de ces remarques. Aux Philippines, et à Cuba, le gouvernement américain a acquis la preuve qu'avec la viande congelée on peut nourrir

les troupes mieux qu'avec les ressources locales. L'Angleterre n'a satisfait les exigences de ses armées sud-africaines que grâce aux envois d'Australie. Mais, nulle part, les services rendus ne se sont affirmés avec plus d'évidence que dans la dernière guerre russo-japonaise, où la Russie s'est distinguée au milieu de ses malheurs, par le ravitaillement de ses effectifs. Son organisation frigorifique lui a permis de vaincre les difficultés de l'éloignement et l'absence de ressources locales. Pour les places, camps retranchés et équipages, les Anglais ont installé des entrepôts frigorifiques à Gibraltar, Shangaï, à Suez, dans les Indes, en Australie.

En France, la seule armée de terre est dotée d'un certain nombre de ces établissements : en 1889, un entrepôt de démonstration fut construit à Billancourt. Les essais très satisfaisants décidèrent de la création d'un entrepôt frigorifique à Verdun et d'un autre à Paris, dans l'enceinte de l'abattoir de la Villette. A ce premier effort, succéda une période de dix années d'inaction, pendant laquelle nos voisins de l'Est multiplièrent ces établissements dans leurs places fortes et leurs abattoirs. L'année dernière, on mit enfin au concours la création de trois nouveaux entrepôts militaires, actuellement en construction à Toul, à Épinal et à Belfort.

De même le froid artificiel, a transformé le commerce du beurre. Autrefois, une heureuse proximité assurait le facile écoulement de nos beurres en Angleterre. Après quelques timides tremblotements, à son point de départ vers 1889, la courbe montante des importations du Canada, de l'Australie et de Nouvelle-Zélande bondissait, dans la campagne de 1906, au chiffre forminable de 58 192 tonnes, dont moitié pour l'Australie et un quart environ pour chacune des deux autres provenances. Pendant ce temps, les importations françaises déclinaient de 30 000 à 17 405 tonnes. Et voici que les beurres des Colonies anglaises franchissent le détroit et viennent s'offrir à notre propre consommation, sous la fallacieuse étiquette de beurre de Normandie!

Deux autres pays très éloignés, la République Argentine et surtout la Sibérie, ne furent pas moins ardents dans l'envahissement du marché britannique. De Buenos-Ayres à Londres, le transport du beurre s'effectue en cales frigorifiques. En Sibérie,

des trains frigorifiques, refroidis par le jeu d'une machine placée dans un fourgon voisin de la locomotive, transportent le beurre de Kourgane à Riga. Là, on le charge sur des bateaux à compartiments réfrigérants qui sillonnent la Baltique.

Cette organisation permet à la Sibérie de déverser sur le marché de Londres des quantités croissantes de beurre dont le prix de transport ne dépasse pas quinze à vingt centimes par kilogramme : en 1906, l'exportation s'élevait à près de 26 millions de kilogrammes. Lorsqu'on songe aux facultés productrices de cette immense région, au nombre incalculable et à l'excellent rendement de ses vaches laitières, au vil prix de la main d'œuvre, on se demande quelles fâcheuses surprises peut réserver ce concurrent aux autres pourvoyeurs de la Grande-Bretagne. Il convient de faire remarquer qu'un froid modéré, par exemple de 1 degré au-dessus de 0°, raffermit et conserve le beurre, pendant une dizaine de jours, quelle que soit la saison. Nos produits bien fabriqués pourraient par conséquent atteindre n'importe quel marché européen, sans avoir recours, comme les autres beurres, à la congélation, qui en diminue toujours la qualité.

Cette dépréciation de qualité, encore plus sensible pour les volailles gelées, est peu appréciable pour le gibier, dont certaines espèces s'accommodent parfaitement des basses températures. Au dire même des gourmets, le goût du chevreuil s'améliore, après un séjour, de 6 à 8 mois, dans une chambre froide à — 5°. Les lièvres, les faisans, les perdrix sont ainsi conservés en Suisse, en Angleterre en Autriche, etc., d'une saison à une autre, ce qui explique leur abondance sur les marchés à l'heure précise de l'ouverture de la chasse. En Allemagne, une loi récente permet de vendre du gibier congelé en temps prohibé, sous la condition de le plomber dans les chambres froides avant la fermeture de la chasse.

Ce froid relativement modéré est incontestablement supérieur à tous les procédés connus jusqu'ici pour la conservation des œufs. Les défaillances de la ponte, en automne et en hiver, rendent cette conservation obligatoire. En France, c'est dans l'eau de chaux que des centaines de millions d'œufs sont plongés pendant cette saison. Par contre, les frigorifiques des États-Unis reçoivent au printemps un milliard et demi d'œufs,

maintenus, jusqu'en janvier, à une température voisine de 0°, mais ne franchissant pas les limites de la congélation qui fend la coquille. Cette conservation, beaucoup plus conforme aux exigences de l'hygiène, sera adoptée en Europe, le jour où de vastes entrepôts réfrigérants se contenteront d'une redevance de 5 à 8 francs par caisse de mille œufs pour six à dix mois.

La conservation à long terme des fruits se limite, pour le moment, aux poires d'hiver et surtout aux pommes. Les frigorifiques des États-Unis reçoivent, tous les ans, 250 millions de kilogrammes de pommes et près d'un million de kilogrammes de poires. Leur séjour s'y prolonge pendant plusieurs mois, souvent même pendant plus d'un an. Aussi les pommes du Canada viennent faire à Londres concurrence à nos exportations. Et les belles pommes canadiennes, qui, pendant l'été de 1900, ont tant intrigué par leur fraîcheur les visiteurs des Expositions d'Horticulture, étaient âgées de treize à quinze mois!

En France, cette excellente méthode se généralise avec lenteur; on peut, néanmoins, citer l'exemple de quelques maisons de comestibles qui conservent, au frigorifique de la Villette, des pommes et des poires d'élite pour les revendre de mars en juin. Les fraises non meurtries, les pêches au duvet intact, les cerises et abricots à l'épiderme sain, les prunes, les groseilles, les noix vertes, les oranges, les bananes, les ananas, qui se comportent si mal dans les glacières, se conservent parfaitement de un à trois mois, suivant l'espèce, dans les chambres froides, qui, ayant une température et un degré hygrométrique appropriés, permettraient de faire aussi figurer plus longtemps sur nos menus certains légumes recherchés, haricots verts, asperges, tomates, etc.



Devant ces résultats merveilleux, on peut se demander : pourquoi cette supériorité frappante de « l'hiver artificiel » sur le froid atmosphérique? L'uniformité de la température, la constance du degré hygrométrique et la pureté relative de l'air donnent l'explication.

Alors que de nombreux facteurs météorologiques font varier,

en plein hiver, la température diurne de plusieurs degrés, les chambres réfrigérantes sont maintenues *au même degré* d'un bout de l'année à l'autre, grâce à de nombreuses couches d'isolants, encastrés dans les parois, et à des souffles d'air froid savamment dosés. Or, les germes de décomposition, engourdis par un froid et un degré hygrométrique déterminés, retrouvent un renouveau d'activité et de vigueur dès que la température en se modifiant entraîne l'augmentation ou la précipitation de l'humidité de l'air. Nous savons combien celle-ci favorise la vie des êtres microscopiques : dans une atmosphère saturée comme celle des frigorifiques mal tenus, les moisissures tachent la surface des denrées, malgré un froid de — 10°. Cependant ces parasites sont incapables de germer et de se multiplier dans un milieu de 10 ou 15 degrés plus chaud, par exemple à + 4°, si l'air est constamment dépouillé de son excès d'humidité. Dans les entrepôts bien installés, les germes de décomposition, éliminés par le jeu même de la fabrication de l'air froid, sont incomparablement moins nombreux que dans l'air extérieur et, surtout, que dans les magasins ordinaires de denrées périssables. Théoriquement, par la stérilisation de ces chambres, on prolongerait indéfiniment la conservation de certaines denrées, à l'aide de froids modérés, sans recourir à la congélation.

Aujourd'hui que les conditions du monde agricole sont transformées dans l'univers entier, toutes les lois de la production se résument, de plus en plus, dans une question de transports. C'est de ce côté que la France, pays essentiellement agricole, doit tout d'abord rechercher les bienfaits des applications frigorifiques. Le froid, plus encore que la vapeur, a contribué à rapprocher les pays neufs des marchés de consommation. Depuis qu'une flotte de 350 bateaux aux cales réfrigérantes sillonne les océans, les deux Amériques et les antipodes tournent vers l'Europe, le trop plein de leur production. L'activité commerciale, loin d'en être affectée, se trouve stimulée par cette intrusion exotique. Les consommateurs européens cherchent à compenser leur surcroît d'activité par la variation de leurs menus et l'augmentation de leurs rations. Ils incitent par là les producteurs lointains à mieux exploiter le soleil et l'espace de leurs domaines.

Grâce au froid, l'Angleterre absorbe un supplément annuel de 200 000 tonnes de viandes, de 100 000 tonnes de beurre et de plusieurs millions de kilogrammes de fruits de toute sorte. La banane, autrefois dessert de luxe, devient l'apanage des tables les plus modestes : ces fruits, cueillis à la Jamaïque, alimentent les quartiers populeux. En France, les espèces les plus savoureuses, venant cette fois de nos propres colonies, des Antilles, s'étaleront bientôt sur tous nos marchés, grâce au service frigorifique des nouveaux bateaux de la Compagnie Générale Transatlantique. Plus aristocratiques, la pêche et le brugnon du Cap, soigneusement sertis dans des chatons de ouate, paraissent en plein hiver, dans le décor somptueux des tables bien servies. Londres et Paris en reçoivent de janvier à mars.

Le matériel frigorifique assure aux pays qui en sont dotés une suprématie comparable à celle de la vapeur; il tend à faire disparaître le phénomène de surproduction, la médiocre utilisation et la mauvaise distribution de la plupart des richesses végétales ou animales. Pendant que nos populations méridionales s'attardaient à la monoculture arbustive, à la surproduction et à la misère, les Californiens transformaient leur territoire en un immense verger, dont les produits délicats et variés s'ouvraient des débouchés avantageux en s'émancipant du temps et de l'espace.

D'immenses hangars frigorifiques, vastes de 30, 50 et jusqu'à 90 000 mètres cubes, reçoivent des trains entiers refroidissant les pêches, prunes, oranges, fraises et autres fruits dont ils sont chargés. Cet abaissement de température initial, maintenu, pendant le trajet, grâce aux épaisses parois des wagons, assure à ces produits un parfait état de conservation, pendant les 4 000 kilomètres qu'il est nécessaire de franchir pour atteindre Chicago, New-York et les autres grands centres de consommation. La plupart de ces fruits affrontent même la traversée de l'Océan. Un froid léger, exempt d'humidité, maintient si bien leur fraîcheur, dans les profondeurs des transatlantiques, qu'à Londres ils offrent un meilleur aspect que les fruits analogues de notre Midi, véhiculés dans des fourgons archaïques : dans les dix dernières années, la consommation de la banane, pour ne citer que cet exemple, y a passé de 9 à 30 millions de régimes.

Malheureusement, en Europe, les barrières protectionnistes gênent les initiatives internationales. Entre « l'expansion » des produits argentins, californiens, sud-africains, etc., allant aux antipodes, à la conquête de consommateurs, et le sort des produits bien plus savoureux de France, contraints de s'arrêter à quelques lieues de leur pays de production, le contraste n'est-il pas choquant? Par la finesse de leur goût et l'ensemble de leurs qualités, les produits français sont, cependant, l'apanage exclusif de nos régions. Une organisation frigorifique, s'étendant sur tout le continent européen, en assurerait l'introduction, non seulement auprès des populations du Nord, mais même parmi nos rivaux, les Italiens, les Espagnols, les Autrichiens, qui, pour le moment, ne connaissent que les bons vins de France, mais dont les tables bien servies ne sauraient se passer, dans l'avenir de nos incomparables volailles de la Bresse et du Mans, de nos beurres à grand bouquet, de nos fruits délicats et de certains de nos légumes.

Si les transports par voie ferrée popularisèrent l'usage du poisson, mets de luxe de nos rois, denrée ignorée, il y a cinquante ans, par les habitants de nos régions centrales, il était réservé au froid artificiel de rendre une ville continentale par excellence, celle de Bâle, en Suisse, un des plus importants marchés de toute l'Europe pour la marée fraîche. Sa situation exceptionnelle, au point de jonction des différentes lignes venant des côtes de l'Océan, de la Manche, de la mer du Nord, de la Baltique et de l'Adriatique, n'eût pas assuré sa paradoxale suprématie, sans le concours d'une organisation rationnelle. Le poisson venant à Bâle d'Allemagne, de Belgique, de France, de Suède et Norvège, d'Italie, de Danemark, d'Angleterre, d'Autriche et même du Canada et des États-Unis, est réparti aux points les plus divers de notre continent et jusqu'en Algérie et en Égypte. La marée, pêchée à l'aide d'engins qui la fatiguent peu, entourée de glace quand elle était encore vivante, placée à bord dans des chambres froides, est véhiculée ensuite, jusqu'en Suisse, dans des transports frigorifiques.

Chacune des opérations que nous venons d'énumérer influe considérablement sur le résultat final. Comme le gibier trop meurtri par le plomb, le poisson écorché ou fatigué par un long séjour dans le chalut se comporte très mal au froid. La glace

râpée, ou neige artificielle, convient admirablement à la conservation du poisson intact, sous la condition expresse de disposer, à bord, de chambres froides qui en empêchent la fonte : sans cette précaution, la glace délave, en fondant, l'enveloppe mucilagineuse du poisson, en rend la chair flasque et molle et en compromet la conservation ultérieure.

Le poisson vivant, entouré de glace et placé dans une ambiance froide, conserve intégralement ses qualités organoleptiques, pendant une vingtaine de jours. Lorsque la distance exige une conservation d'une plus longue durée, la congélation est de rigueur. Les Américains en ont perfectionné la technique. Elle conserve convenablement le poisson de six à neuf mois, quoique un peu aux dépens de son aspect et de son goût. Des millions de kilogrammes de truites, d'éperlans, d'esturgeons quittent chaque année la côte de l'Atlantique pour l'intérieur des États-Unis.

Pour le saumon, sur la côte du Pacifique, la congélation n'englobait, au début, que quelques centaines de kilogrammes, et les consommateurs accueillirent avec scepticisme cette innovation, mais devant le bon marché et l'excellente qualité du produit, leurs hésitatious s'évanouirent. Depuis, on vit paraître l· saumon congelé sur tous les marchés de l'Europe, très abondant pendant la fermeture de la pêche, d'octobre en mai. Cette industrie est aujourd'hui très prospère le long du Pacifique, du Sacramento à la mer de Behring. Les produits traités, d'une valeur d'environ trente millions de dollars, sont principalement consommés aux États-Unis; mais l'Allemagne, l'Angleterre, la France et la Suisse offrent également des débouchés considérables, — en attendant le saumon congelé de l'Amour. Cet admirable succès fait augurer favorablement des entreprises de pêches, récemment organisées par nos compatriotes, grâce aux travaux d'un savant explorateur M. Gruvel, pour l'exploitation du banc d'Arguin et de la presqu'île du Lévrier, dans l'Afrique occidentale.

De toutes les industries qui bénéficient des basses températures, la brasserie constitue, pour le moment, le plus grand consommateur de froid artificiel.

Il y a encore peu d'années, la bière n'était préparée dans nos

contrées, avec quelques chances de succès, qu'au printemps et à l'automne. Circonscrite dans les régions du Nord, cette fabrication était encore dépendante des rigueurs de la saison hivernale et souffrait de la pénurie de glace occasionnée par les hivers cléments. La bonne bière allemande n'acquiert, en effet, son bouquet, sa clarté et sa limpidité qu'à la suite d'une fermentation « basse », dont le premier acte, durant environ une semaine, s'accomplit dans une température de + 5°, tandis que le second, quatre fois plus long, se déroule dans une cave, dite de garde et maintenue à 1° à peine au-dessus de 0°. Là où la glace abondait, des blocs immenses et encombrants ne parvenaient pas toujours à satisfaire à ces conditions.

La machine frigorifique répand aujourd'hui, sous toutes les latitudes, les procédés de la bière allemande : la fabrication et l'usage s'étendent dans l'Europe méridionale, en Algérie, en Égypte, au Brésil, dans l'Afrique du Sud et autres pays qui ignoraient cette boisson. Actuellement, de Christiana au Cap, aucune bonne brasserie n'est dépourvue de machines frigorifiques. Même pour les bières d'une consommation limitée, en certaines régions du nord de la France, de la Belgique et de l'Angleterre, — pour lesquelles a prévalu, jusqu'ici, le procédé de fermentation haute, s'accomplissant, par la circulation d'eau fraîche, à 12° ou 20° au-dessus de 0°, — l'application du froid tend à se répandre, aucun autre moyen ne pouvant vaincre efficacement les grandes difficultés de clarification.

Après le brasseur, le viticulteur. Dans l'Afrique et autres pays chauds qui produisent du vin, l'abaissement artificiel de la température calme l'impétuosité de la fermentation et donne, par là, un produit d'un goût plus franc, d'une conservation meilleure. Dans toutes les régions viticoles, la généralisation du froid rendrait de grands services pour la clarification de jeunes cuvées, en assurant, aux vins de toute provenance et de tout âge, une limpidité qu'aucune variation atmosphérique ne saurait plus troubler. Une température encore plus basse, convenablement appliquée, provoquerait la congélation de l'eau contenue en excès dans les vins faibles et remonterait leur degré et leur couleur. Il est à supposer que si notre production viticole était allégée, tous les ans, de cinq ou six millions d'hectolitres d'eau qui compromettent la conservation des vins

de plaines et pèsent lourdement sur le marché, bien des crises et des misères pourraient être conjurées.

La production laitière et fromagère nous offre un autre exemple frappant des services que le froid peut rendre aux industries de fermentation. Dans la beurrerie moderne, le froid joue un rôle constant, depuis le moment de la traite jusqu'à la vente du beurre. L'arome subtil, tant recherché, caractérise exclusivement les beurres dont la crême a subi une fermentation lactique, qui doit s'accomplir dans des conditions spéciales de température (environ 12°) et de durée, — au moins vingt-quatre heures. On ne pourrait jamais les réaliser, en été, sans l'intervention du froid artificiel. Pour la fabrication du fromage, les chambres froides, dont on peut régler à volonté le degré d'humidité et de chaleur, ont remplacé avantageusement les caves. On est même allé jusqu'à sacrifier en partie à ce procédé, plus scientifique et plus sûr, les fameuses et pittoresques caves de Roquefort.

L'approvisionnement des grandes villes en lait est dominé par l'hygiène et la conservation de ce liquide. Ce sont là deux questions concomitantes, la longue conservation étant le résultat d'une bonne hygiène. Celle-ci dépend de l'installation et de l'entretien de l'étable, du régime alimentaire et de l'état sanitaire des animaux, de la propreté de la traite, et, enfin, de la rapide réfrigération du lait trait, dont la température élevée favoriserait la prolifération des nombreux germes qui le convoitent. Actuellement, dans la plupart des laiteries européennes, on doit, pendant un temps plus ou moins long, pasteuriser, chauffer le lait entre 60° et 80°. Ce traitement modifie les qualités de lait et lui imprime un goût spécial de « grande ville », si éloigné du bon goût frais de campagne. Cette agréable sensation de fraîcheur du lait surprend cependant les touristes, qui traversent les villes de Suède, de Danemark et de Norvège. C'est que dans ces pays septentrionaux, la pasteurisation est à peu près inconnue : les bidons de lait sont plongés tout de suite après la traite dans des bacs contenant d'énormes blocs de glace.

Sous nos climats, l'usage des machines à froid serait plus indiqué. Leur emploi permet déjà d'alimenter les grands centres de consommation : les éleveurs du Jutland expédient

tous les jours à Berlin de grandes quantités de lait frais qui, pasteurisé, puis refroidi à 3°, arrive dans la capitale allemande après deux jours de voyage, — 600 kilomètres environ, — à une température de 5° à 6°, par conséquent, dans un parfait état de conservation. Sur une moindre échelle, mais grâce à un procédé analogue, une laiterie de Cherbourg exporte du lait et de la crême en Angleterre : dans le climat chaud des Alpes-Maritimes, la laiterie coopérative de Guillaume, située à 33 kilomètres de la voie ferrée, alimente la ville de Nice.

Le froid écarte non seulement les organismes microscopiques, mais toute une autre catégorie de dépradateurs, celle des insectes. Les basses températures, en entravant l'éclosion des œufs de teignes, permettent à nos fourrures, à nos vêtements, à nos décors de valeur, de rester aussi intacts en été que pendant les plus rigoureux mois de l'hiver. Les œufs des teignes et autres parasites exigeant pour éclore une température supérieure à 4°, il est clair que les fourrures, les tapis, les lainages, accrochés et empilés dans une chambre froide que l'on tient au-dessous de 0°, par exemple à — 3°, seront absolument garantis de toute attaque : l'ancien procédé de battage nécessite une main-d'œuvre importante et finit par détériorer les objets. A Paris, une immense installation frigorifique, de 5 700 mètres cubes de capacité, est exclusivement affectée à cette conservation. A chaque printemps, elle reçoit en dépôt des fourrures, des tapis, des lainages, d'une valeur supérieure à 40 millions et les maintient, pendant toute la saison chaude, dans un air refroidi à — 4°.

La présence dans ces sortes d'établissements de grandes quantités de soieries s'explique par l'influence bienfaisante des basses températures sur le poids et le lustre des soies non apprêtées, qui ne craignent pas les attaques des insectes mais subissent, dans les conditions ordinaires, une évaporation préjudiciable à leur éclat.

Nous-mêmes avons essayé avec succès l'action du froid pour enrayer les méfaits d'un nouvel insecte, qui dévaste, dans le Midi de la France, les magasins contenant des amandes. C'est un petit papillon originaire du Japon, qui n'avait jamais été signalé en Europe, jusqu'au moment où nous avons décou-

vert son acclimatation en Provence[1]. Il dépose ses œufs à proximité des sacs d'amandes, afin que les futures chenilles aient à leur portée une nourriture abondante. Le papillon, privé de bouche, ne prend aucune nourriture et consomme ses propres tissus. Par contre, la larve, dont la vie est plus longue, est douée d'un appétit féroce; elle ronge, creuse et perfore les fruits décortiqués et même les amandes à coque tendre. Les ravages sont d'autant plus considérables que les amandes envahies communiquent leur mauvais goût aux pâtisseries auxquelles elles sont généralement destinées. Ayant soumis des sacs d'amandes, enduits d'œufs du parasite, à des températures de 2 à 3 degrés supérieures ou inférieures à zéro, nous sommes parvenus à paralyser complètement la vitalité des œufs.

Par contre, les œufs ou graines du ver à soie peuvent subir, sans inconvénient, l'action des hivers les plus rigoureux. On dirait même qu'elles aient besoin de la sensation assoupissante de froid pour mieux recueillir leurs forces et conserver l'énergie qu'elles dépenseront plus tard, aux premiers souffles de la bonne saison. Mais ces souffles, parfois prématurés, pourraient tirer les œufs de leur sommeil, avant que les mûriers eussent développé leurs premières feuilles : les premières chaleurs se font sentir, dans le Midi, dès le mois de février; les mûriers ne s'épanouissent que deux mois plus tard. Les vers éclos, pendant cette période, périraient d'inanition. Pour éviter ces mécomptes, les sériciculteurs ont recours aux grandes altitudes. Ceux de Valence et d'Aubenas portent leurs graines au couvent de Notre-Dame-des-Neiges; ceux de Bergame escaladent l'Engadine; ceux de Lombardie, les Alpes.

Un habile industriel italien, M. Susani, a eu l'idée de dispenser les sériciculteurs de ces pèlerinages, en leur procurant, à domicile, une station hivernale; il installa ainsi, en 1875, une chambre frigorifique, la première peut-être en Europe, pour préserver la graine de toute avarie et de toute éclosion intempestive. Dès que les pousses du mûrier gonflaient avec rapidité, M. Susani sortait les graines de la chambre, maintenue à 0°, et hâtait leur éclosion par l'emploi de couveuses. Le succès de ce traitement généralisa son emploi en Italie. Il n'en est

1. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences.* Séance du 1er juillet 1907.

pas de même en France. Cela est d'autant plus à déplorer que nos sériciculteurs auraient pu se servir du froid pour l'*étouffage* de leur cocons. Les cocons percés étant impropres à la filature, l'étouffage détruit la chrysalide avant que, devenue papillon, elle ne cherche à se délivrer en perforant sa soyeuse prison. Actuellement, l'étouffage se pratique par la chaleur, dans des appareils coûteux, et altère parfois ou tache le fil. Il suffirait de laisser, pendant six mois, les cocons dans une chambre froide maintenue à 0° pour faire périr la chrysalide. Ce procédé supprime les manutentions, donne des cocons irréprochables et évite au sériciculteur l'inconvénient de se dessaisir de ses produits, tout de suite après leur formation, pour aller les porter à l'industriel, propriétaire de l'étouffoir, qui est en même temps, l'acheteur des cocons [1].

Une foule d'industries chimiques, s'occupant de matières colorantes, de teintures, d'extraits pharmaceutiques, de parfums, de sulfate de soude, de stéarine, de margarine, de paraffine, de gélatine, de soie artificielle, de caoutchouc, de plaques photographiques... et même les fabricants de chocolat et de vins de champagne ne sauraient plus se passer de machines à froid, soit pour fixer certains mordants, soit pour provoquer une solidification rapide, éviter un prompt dessèchement, faciliter le démoulage, hâter la clarification, etc.

Pour s'émanciper des caprices des saisons, l'horticulteur ne disposait, jusqu'ici, que de la chaleur artificielle : par la culture forcée, dans les serres, il obligeait les plantes d'abréger leur période de repos, de donner une floraison hâtive. Cette avance ne faisait que rendre le printemps un peu plus précoce, mais les longs et tristes mois d'hiver restaient dépourvus de fleurs. Si paradoxal que cela puisse paraître, il était réservé au *froid* de venir égayer cette tristesse. Cette fois encore, l'observation des phénomènes naturels, le retard de l'épanouissement des fleurs dans les régions boréales et les très grandes altitudes, servit de point de départ. Le fait que l'hiver prolongé du climat alpin retardait de deux grands mois la floraison des plantes, telle que le muguet de mai, donnait, théoriquement, la certitude que l'hiver éternel des chambres froides parviendrait à

1. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 6 juin 1904.

échelonner l'épanouissement de cette fleur, ou de toute autre, vers l'arrière-saison.

Le procédé, appliqué en grand, surtout à l'étranger, donna bientôt naissance à une nouvelle méthode culturale. Ce procédé est des plus simples. En février et mars, les Spirées, les Azalées, les beaux pruniers de Chine, les touffes de deutzia, les griffes de muguet, les lis, les rosiers... sont arrachés du sol et introduits dans une chambre froide et obscure, constamment maintenue à 3 ou 4 degrés au-dessous de 0°. Pendant tout l'été cette légère congélation prolongera leur sommeil. Aux approches des frimas, on les réveillera de leur torpeur en les portant, avec ménagements, de leur froide retraite dans une serre bien chauffée. Quelques semaines après, en plein mois de novembre ou de décembre, leur rapide végétation s'épanouira en fleurs resplendissantes, auxquelles le repos forcé communiquera la plus belle vigueur. De même, le froid prolonge la trop courte apparition des glaïeuls et des œillets, des jacinthes, des lis, en les conservant, à l'état de boutons, pendant de longues semaines. Après un mois ou quarante jours de conservation, ces fleurs coupées durent, exposées à l'air, à peu près aussi longtemps que si elles venaient d'être cueillies. Le petit édelweiss, la hautaine fleur des neiges, perdra bientôt tout son prestige, lorsque, à l'exemple d'un fleuriste danois, nos horticulteurs reproduiront la délicate flore des glaciers en congélant artificiellement, sur une faible couche, le sol qui devra la porter.

Par contre un de nos sports les plus gracieux, le patinage. est redevable à cet élément, de sa vogue et de son succès. Le froid artificiel le transporta des étangs et lacs dans le décor somptueux des « Palais de Glace » modernes, dans le confort d'une salle chaude et claire, sur une piste absolument unie. Les « Palais de Glace » sont très en honneur chez les Anglo-saxons et dans les pays du Nord. Washington possède le plus vaste de ces édifices avec une piste grande de 2 200 mètres carrés. Pour le moment, la France ne compte que trois de ces palais : celui de Paris, aux Champs-Élysées, dont la piste circulaire mesure 900 mètres carrés de surface; celui de Lyon, au Parc de la Tête d'Or, avec une jolie piste trapézoïdale de 1 200 mètres, et celui, plus récent, de Nice.

La vue de la piste « nue » rappelle le pont d'un navire, grâce aux tuyaux à section carrée qui se touchent et sont rendus étanches par un cojointoyage approprié. Dans cette infinité de tuyaux accolés, à surface parfaitement unie, coule sans répit un liquide incongélable, mis en circulation par de puissantes machines frigorifiques, qui le maintiennent constamment à une température de 6 à 8 degrés au-dessus de 0°. Une température plus basse aurait l'inconvénient de rendre la glace dure, cassante, impénétrable au patin et dangereuse. La mise en train se fait à l'aide d'une couche d'eau de 1 à 2 centimètres de hauteur qui couvre la piste. Sa congélation demande un ou deux jours. Dès ce moment, les patineurs peuvent prendre leurs ébats. Les arrosages quotidiens, qui, après le raclage et le balayage, sont nécessaires pour maintenir la piste en bon état, ne font à la fin de la saison que doubler ou tripler tout au plus l'épaisseur initiale de la glace.

Les entrepreneurs des travaux publics et les mineurs ne sont venus à bout de certains éboulements que depuis qu'ils recourent à la congélation du terrain ; l'Armée et la Marine ne se mettront à l'abri des pires explosions que lorsqu'elles adopteront définitivement les appareils à produire le froid.

Le problème du fonçage des terres mouvantes et détrempées fut résolu le jour où de puissantes machines transformèrent le sol en un immense bloc glacé. Dans les régions minières du Nord, ce procédé de fonçage est devenu courant. A Paris, il vient d'être employé avec succès et originalité, dans les travaux de creusement du Métropolitain.

La catastrophe de l'*Iéna*, venant après l'explosion de la poudrière de Lagoubran, à Toulon, après tant d'accidents signalés à bord du *Bruyx*, du *Charles-Martel*, du *Forbin*, du *Descartes*..., après la perte du *Maine*, lors de la guerre de Cuba, du *Mikasa*, au Japon, et, peut-être aussi, du bâtiment de l'amiral Makharoff, est venue démontrer une fois de plus, de combien de méfaits sont capables les nouvelles poudres, si nécessaires cependant aux exigences de la balistique moderne. Ces poudres merveilleuses ne s'accommodent guère des brusques variations de température et d'humidité. Pour écarter le danger et réduire les dépenses, il suffirait de faire rafraîchir artificiellement l'air qui circule dans les redoutes, poudrières et autres

compartiments à munitions : nos poudres au lieu de vieillir si rapidement, au lieu d'encombrer, inutiles, détériorées et menaçantes, les endroits où on les accumule, conserveraient, au contraire, toute leur fraîcheur.

Un frappant contraste est offert par l'emploi du froid en métallurgie, pour la bonne marche des hauts-fourneaux. A première vue, on ne voit guère ce que les basses températures viennent faire dans la production de cette lave incandescente, qu'une chaleur de plusieurs centaines de degrés (850°) est nécessaire pour faire couler. De tout temps, cependant, on a constaté, contrairement à toute vraisemblance, que le haut-fourneau se porte beaucoup mieux en hiver qu'en été et donne un meilleur rendement. C'est qu'en été la grande quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air vient troubler son fonctionnement : avec les 30 000 mètres cubes d'air, qui ravivent, à chaque heure, son feu dévorant, s'engouffrent tantôt 912 kilogrammes de vapeur d'eau, tantôt seulement 168 kilogrammes, suivant que la température extérieure est à 30° ou à 2°.

Depuis longtemps, les métallurgistes, pressentant déjà que le froid constitue l'agent le plus indiqué pour le séchage de l'air, eurent recours à la glace; un métallurgiste anglais imagina, vers le commencement du XIXe siècle, un dispositif spécial forçant l'air de lécher des tuyaux remplis de glace, avant de se précipiter dans le haut fourneau. Ce procédé très rationnellement conçu servit de point de départ à la récente invention de l'américain Gayley, directeur des hauts fourneaux de la Compagnie Carneggi, qui en substituant à la glace la circulation d'une solution saline refroidie mécaniquement, à plusieurs degrés au-dessous de 0°, parvient à éliminer les cinq sixièmes environ des vapeurs d'eau contenues dans l'air. Cette dessiccation permet d'obtenir une fonte plus pure et moins sulfureuse, avec une moindre dépense de combustible.

La souplesse du frigorifique lui permet de régler aussi bien le feu des hauts-fourneaux que la fraîcheur de nos boissons. On sait combien, dans ces dernières années, nos connaissances se sont modifiées sur cette matière. Autrefois, toute eau limpide et agréable au goût était considérée comme potable. Mais depuis, le qualificatif de « potable » fut décerné avec beaucoup plus de circonspection. Le chimiste ne se prononce sur la

qualité de l'eau qu'après le recensement minutieux de tous les habitants, invisibles à l'œil nu. Cette méthode expérimentale a démontré combien nous avions tort de considérer toute eau sortant de terre comme une eau idéale. La fontaine de Vaucluse est devenue un objet d'horreur pour tout hygiéniste, malgré l'engouement du public pour la fameuse *eau de roche*.

Plutôt que d'aller capter loin et à grands frais, à l'exemple de la ville de Paris, des nappes liquides, dont la distance augmente les chances de contamination, il est beaucoup plus rationnel de rendre inoffensives, par la filtration et la stérilisation, les eaux de surface ou du voisinage. Malheureusement, en été, les eaux de surface, peu fraîches par elles-mêmes, s'attiédissent pendant leur passage dans les bassins filtrants. Le consommateur, désireux de les rafraîchir rapidement et commodément, a recours à la glace. Dès lors, toutes les précautions prises pour la purification deviennent vaines. Il faudrait refroidir en masse, sans le secours de la glace, mais à l'aide de procédés mécaniques pratiques et peu coûteux, l'eau destinée à la boisson. M. Imbeaux, ingénieur de la ville de Nancy, a calculé que le refroidissement de 1 000 mètres cubes d'eau de 10° (par exemple de 22° à 12°) en vingt-quatre heures, exigerait une installation frigorifique d'environ 150 chevaux de puissance, fonctionnant jour et nuit, pendant les quatre mois d'été. Le prix de revient, qui serait de 20 à 30 centimes par mètre cube, dans les conditions ordinaires, deviendrait beaucoup plus abordable, si l'on disposait d'une force hydraulique ou des gaz pauvres des hauts-fourneaux, etc.

Aux États-Unis, le rafraîchissement de l'eau par les procédés mécaniques est devenu courant. A Saint-Louis, par exemple, ce rafraîchissement se fait collectivement pour les habitants du même immeuble. L'eau, purifiée dans les bassins filtrants de la ville, arrive dans le sous-sol de l'habitation : elle y est rafraîchie par un serpentin, dans l'intérieur duquel circule l'agent frigorifique venant de l'usine centrale. Les inspecteurs de l'usine centrale règlent ces différentes circulations de façon à rendre uniforme la température demandée. Toutes les exigences de l'hygiène sont satisfaites : l'eau se trouve à l'abri de toute contamination ; sa température reste constante à un degré accepté volontiers par l'organisme. De plus, ce rafraîchis-

sement automatique supprime les ennuis de la manutention de la glace. Comme le calorifère à Paris, le frigorifère à eau devient, de plus en plus, l'attribut indispensable de toute maison moderne dans beaucoup de villes du Nouveau Monde.



Mais de combien d'autres problèmes le froid ne donnera-t-il pas la solution imprévue? Après avoir répandu ses bienfaits sur les produits alimentaires, leur transport, leur préparation, leur conservation, après avoir amélioré les conditions de travail de nombreuses industries et de grands travaux, après avoir préservé nos fourrures, nos étoffes de prix et assuré à nos plantes d'ornement une éternelle jeunesse, ne va-t-il pas fournir à nous-mêmes un peu plus de confort et modifier nos conditions d'existence, pendant les mois torrides de la canicule, et aussi le séjour lamentable des races blanches dans les pays tropicaux? Dès maintenant, on peut envisager la possibilité du rafraîchissement de l'habitation coloniale, propice à ce sommeil réparateur que l'Européen recherche en vain pendant les longues et anémiantes chaleurs. Cette fraîcheur relative le portera à moins user et abuser des boissons débilitantes et, en modérant la vivacité des moustiques, le mettra à l'abri des germes de maladie et de mort.

Dans nos villes mêmes, après les multiples travaux d'assainissement, d'amenée et de filtration d'eau, de distribution de gaz, d'électricité, etc., les préoccupations édilitaires se portent vers la température. Déjà, on a commencé à canaliser la chaleur et le froid à travers de grandes distances. En Amérique, plus de 200 villes, — de New-York (3 millions et demi d'habitants) à Paris, dans l'Illinois (6 105 habitants) et jusqu'à Paxton, dans le même district (3 036 habitants) —, sont pourvues de chauffage central. Tous les ans ce chiffre grossit par trente ou quarante installations nouvelles. La longueur des tuyaux de distribution qui serpentent dans les profondeurs de la cité, varie de quelques milliers de mètres à 32 kilomètres. Un système analogue, quoique plus compliqué, envoie le froid à domicile dans les villes de Philadelphie, Boston, Saint-Louis,

Los Angeles, New-York et jusqu'aux villes de Norfolk et d'Atlantic City, dont la population atteint à peine 50 000 habitants.

Tantôt sous forme de gaz, tantôt sous forme de liquide glacial, le froid quitte les puissants appareils de l'usine centrale et va mettre son action conservatrice à la disposition des halles et marchés, des crémiers, des bouchers, des marchands de comestibles, des restaurateurs et des hôteliers; on étudie même son application dans des salles de réunions et surtout les salles d'opération d'hôpitaux et de cliniques. Et l'on sait combien les complications consécutives, provoquées par la chaleur tropicale ou même la saison estivale, rendent aléatoires les opérations les mieux réussies. En Europe, où non seulement le refroidissement, mais même le chauffage central sont encore inconnus, des essais de rafraîchissement partiel ont été tentés avec succès : au théâtre de Cologne, de puissants appareils frigorifiques, ingénieusement combinés avec les conduites de chauffage, maintiennent, pendant les mois les plus chauds de l'année une température qui ne dépasse pas 20° au cours des représentations. En été, les salles de quelques grands restaurants de Berlin et celles du Carlton Hotel, à Londres, sont rafraîchies par des procédés analogues : nos cabarets à la mode et nos théâtres parisiens feraient salle comble en annonçant de la fraîcheur et de l'air en pleine canicule [1].

J. DE LOVERDO

1. Toutes les questions que nous venons de passer en revue feront l'objet des délibérations du prochain et premier *Congrès international des industries frigorifiques*, qui se réunira, à Paris, en juin 1908. Ce Congrès, placé sous le patronage du Gouvernement français, la présidence d'honneur de MM. Loubet et de Freycinet et la présidence générale de M. André Lebon, ancien ministre, aura comme présidents de section : MM. d'Arsonval, de l'Institut (La science du froid), Léauté, de l'Institut, professeur à l'École polytechnique (Matériel frigorifique), A. Gautier, de l'Institut, président de l'Académie de Médecine (Application du froid à l'alimentation), Tisserand, de l'Institut (Application du froid aux autres industries), Levasseur, de l'Institut (Application du froid au commerce et aux transports), J. Cruppi, député (Législation).

MALPRAT

— SOUVENIRS DE CHASSE —

Après Lamothe, le train qui se dirige vers Arcachon quitte la ligne d'Espagne, et, sortant des pins, débouche dans la plaine du Teich. Un clocher de pierre se dresse, qui rappelle ceux de la côte bretonne; de pauvres maisons basses sont éparses.

Il faut descendre à la station du Teich, traverser le village, gagner la grande route, et prendre un petit chemin qui contourne la futaie du château. Il y a là, d'ordinaire, un troupeau de moutons, sous la garde d'un vieux berger en limousine jaunâtre et béret brun, qui tricote, perché sur des échasses. Au bout du petit chemin, un immense panorama se déploie.

On a devant soi les terrains d'alluvion qui bordent à l'est le bassin d'Arcachon, marécages arrondis en un demi-cercle de huit ou dix kilomètres, de Gujan-Mestras à Audenge, et où courent des digues de terre battue. On ne voit pas le bassin, quoiqu'il soit tout proche : il est masqué par les digues; mais le regard s'étend jusqu'aux forêts qui l'encadrent au sud et au nord, jusqu'aux dunes qui, à l'ouest, le séparent de l'Océan. De grands souffles passent, apportant la rumeur du large.

A droite, du côté d'Audenge, toute la partie de cette rive désolée qui est comprise dans le delta de la Leyre se nomme Malprat.

Des prairies coupées de très longs canaux qui servent de réservoirs à poissons; çà et là, deux ou trois baraques en

planches que la pluie a noircies; des tamaris qui laissent pendre leurs branches dans l'eau; un désert mélancolique au-dessus duquel tournoient des goélands et des mouettes, — voilà Malprat.

Dans la journée, à vrai dire, on y peut bien apercevoir quelques hommes occupés à manœuvrer les écluses par où l'eau du bassin pénètre dans les réservoirs, à pêcher au filet les loubines et les mules qui grouillent là dedans par milliers, ou à piquer avec la fouane, — sorte de fourche à cinq dents, — les anguilles de mer cachées dans la vase. Le soir, ils s'acheminent vers un des bras de la Leyre, détachent leurs barques, et disparaissent dans la brume. Le soir, personne n'aurait l'idée de venir à Malprat, — sauf peut-être, dans la saison froide, quelque enragé chasseur de « tonne ».

La « tonne » est en Gascogne ce qu'on appelle sur la côte de la Manche le gabion ou la hutte : une espèce de niche en béton ou en bois, assez longue pour qu'on s'y couche, trop basse pour qu'on s'y tienne debout. Placée au bord de l'eau, elle se dissimule sous des branchages. Des guichets permettent de surveiller les appeaux, qui nagent à peu de distance, attachés par la patte à un piquet, et de faire feu sur les canards sauvages qu'attireraient leurs cris. Le tout est d'avoir de bons yeux : car, à moins que le vent ne souffle en tempête, les canards ne circulent qu'après le coucher du soleil, et la chasse à la tonne est une chasse nocturne, à laquelle il faut la complicité de la lune ou tout au moins celle des étoiles. De là sa difficulté; de là aussi son attrait.

J'ai passé plus d'une nuit d'hiver dans la tonne de Malprat. Elle se trouvait à l'extrémité d'une étroite chaussée, entre deux réservoirs qui, se rejoignant, formaient comme un étang autour d'elle. A demi enfoncée dans le sol, de forme oblongue avec un toit bombé, elle ne laissait pas que de ressembler beaucoup à une tombe. L'entrée n'en était pas des plus commodes : on s'y introduisait par le toit, au milieu duquel s'ouvrait un panneau mobile. Mais qu'on y était bien! Il y faisait chaud, lors même qu'au dehors il gelait à glace.

Jamais ermite au fond des bois, jamais Robinson dans son île ne goûta le charme du complet isolement, du tête-à-tête avec la nature, plus que je n'ai fait dans ma bonne petite

niche lambrissée de pitch-pin et rembourrée de paille. Sans doute, ce qui m'y tenait éveillé, c'était surtout la fièvre de la chasse, l'inquiet désir de voir s'abattre à vingt pas de moi un de ces beaux oiseaux farouches, qu'il est si malaisé d'approcher en plein jour; et s'il m'arrivait d'en tuer un, ma joie n'était pas médiocre à le tenir dans mes mains, à lustrer son plumage, à déployer ses ailes rayées de bleu. Pourtant la chasse n'était pas mon unique plaisir. Tantôt soulevant le panneau mobile, tantôt m'accoudant à l'un des guichets, je regardais, j'écoutais Malprat dormir sous la molle blancheur de la lune, ou plutôt j'assistais à l'éveil, autour de moi, dans la pénombre, de toute une vie mystérieuse dont les aspects et les voix changeaient d'heure en heure.

J'ai parfois essayé de noter sur place ce que je venais de voir ou d'entendre; parfois, tirant de ma poche un carnet et un crayon, j'écrivais, à la lueur d'une bougie, quelques lignes hâtives. Ces lignes, ces rustiques impressions d'un chasseur de tonne, les voici. Je les dédie à ceux qui aiment la nuit, la solitude et les bêtes.



... Le vieux garde-chasse a fini de placer les appeaux : — trois canes en face du guichet qui s'ouvre au sud, une seule à celui de l'est, deux mâles, deux « cols verts », à celui du nord. — Il regagne son gîte, la « Baraquette », à l'autre bout de la chaussée; sa silhouette géante, un peu voûtée, s'éloigne, décroît.

Bientôt cinq heures. Le soleil est couché, la marée monte, poussant vers l'embouchure de la Leyre les barques qui reviennent du cap Féret ou des parcs à huîtres; elles longent la digue qui protège Malprat contre les vagues du bassin : je ne vois que le haut de leurs voiles blanches. Tout à l'heure, le ciel rougeoyait encore derrière Gujan-Mestras et Arcachon; peu à peu les teintes cuivrées ont fait place à une teinte lilas, très douce. Et maintenant celle-ci se dissipe à son tour; ciel et terre, tout se décolore, les lignes s'estompent. Malprat s'élargit démesurément et s'emplit de mystère. Il ne reste plus qu'une

lueur au couchant, lueur pâle reflétée sur l'eau où les appeaux se détachent en noir.

Paix profonde; lointain roulement d'un express, mêlé au lointain roulement de l'Océan; glouglous de clochettes dans la prairie voisine, où des vaches pacagent, jour et nuit, en liberté; dans le ciel, bizarres appels d'oiseaux invisibles, faibles cris de bécassines pareils au bruit d'un baiser, traînants « oh!... hisse! » d'un courlis de mer qui s'en retourne au bassin. De temps à autre, une bouffée de vent m'apporte de Lamothe les deux notes métalliques de l'avertisseur et les gémissements de la corne qui annonce l'approche d'un train. Aucune voix humaine ne s'entend plus. Silence; paix profonde.

La paix du crépuscule!...

C'est l'heure où l'homme rentre en sa maison et où la bête sort de sa cachette. A la campagne, c'est l'heure où le lapin se risque hors de son terrier, où va voletant la chauve-souris, où l'herbe humide des jardins se peuple de petits chanteurs, grillons, rainettes et crapauds, — chétives créatures qui ne se promènent que lorsqu'il ne fait plus clair, soit qu'elles se sentent faibles et qu'elles aient peur, soit peut-être qu'elles se sachent laides et qu'elles aient honte. Elles font penser à ces pauvres vieilles gens qui attendent la nuit pour se glisser chez le boulanger ou le charcutier. La nature a ses Cousins Pons, mal habillés, inoffensifs, et passionnément épris de musique.

Ici, au bord de la mer, l'heure crépusculaire est l'heure de la « passée » : les canards sauvages désertent le bassin et se dispersent, en quête d'une pâture, parmi les marais de la rive. De tous côtés, des chasseurs embusqués s'apprêtent à les fusiller au passage. Déjà, vers Audenge, plusieurs détonations ont retenti. Aux tonnes qui s'espacent à droite et à gauche de Malprat, des appeaux commencent à se répondre; les miens sortent de leur engourdissement, nagent en rond autour de leurs piquets; le couin-couin des femelles éclate, monte en gamme sonore, et alterne avec le glapissement étouffé des mâles. Et tout à coup, sur ma tête, un bruit passe, qui est celui d'un sifflement et d'un glissement, comme si là-haut, dans l'ombre, une main dépliait et froissait de la soie. Vaguement, j'entrevois les voyageurs lancés à toute vitesse, les pattes rejetées en arrière, le cou tendu dans un effort, l'un derrière l'autre s'ils ne sont

que deux, en triangle, en file ou en désordre s'ils sont une bande. Il en est qui, entendant les appeaux, font un crochet, plongent vers eux, et se mettent à décrire de grands cercles, vite, vite; ils tournent éperdument, silencieusement, comme des chauves-souris. Alors la flamme du fusil jaillit, le blessé tombe, tandis que les autres, d'un brusque élan et sans un cri, pointent droit dans le ciel.

La nuit s'est faite, les couches d'ombre s'épaississent. Il ne serait plus possible de tirer au vol. Il faut rabattre le couvercle de la tonne, et patienter jusqu'au lever de la lune...

Accoté dans mon coin, l'œil au guichet, j'ai vu les ténèbres pâlir à l'est, et la lune monter, énorme, rougeâtre, au-dessus des bois de Compriant. A mesure qu'elle monte, le rideau noir s'entr'ouvre, les choses redeviennent distinctes, et les lieux familiers s'offrent de nouveau à ma vue, mais amplifiés, idéalisés, presque méconnaissables. De légères vapeurs blanches flottent au ras des prairies. L'eau du réservoir miroite; le reflet des tamaris la borde de moires luisantes. Il semble que la berge recule, et que j'aie devant moi je ne sais quel lac enchanté, je ne sais quel pays des Elfes... La nuit est très calme. Une hulotte jette par intervalles son petit sanglot.

Les appeaux ne disent rien. Les femelles cherchent quelque chose à manger au fond de l'eau; elles tournent sur leurs pattes comme sur une charnière, en sorte que leur tête et tout le haut de leur corps s'enfoncent, et que seul émerge le croupion, en forme de bonnet d'évêque. Les mâles sont immobiles, côte à côte, face au vent; de temps en temps, ils se soulèvent, battent des ailes, et reprennent leur faction, l'air grave.

Soudain, grand vacarme : mâles et femelles, la tête dressée, crient tous ensemble, à plein gosier, puis tous ensemble se taisent... Là-bas, sur le miroir de l'eau, une forme noire apparaît. L'étranger est là, silencieux. Qui pourrait dire d'où il vient, de quelles contrées septentrionales il est parti aux premiers froids de l'automne, à travers combien de bourrasques il a voyagé et vers quel pays du soleil il eût demain repris son vol, sans l'appel des faux frères qui l'ont engagé à s'arrêter ici? Il les regarde avec défiance, sans bouger; longtemps il hésite.

Enfin il se décide, il nage vers eux, vers la tonne, au devant de la mort... Une minute après, criblé de plombs, il flotte, masse inerte, le cou allongé.

Par les nuits de tempête, qui sont les nuits de passage, quand la lune est voilée, et que Malprat, battu de la pluie et des vents, revêt l'apparence fantastique et funèbre d'une rive cimmérienne, la scène se renouvelle fréquemment, mais toujours avec quelque variante, toujours avec une part d'imprévu. Tantôt l'étranger se glisse furtivement au milieu des appeaux, si près d'eux qu'on ne pourrait le tirer sans les atteindre ; las de lutter contre la houle, il cache sa tête sous son aile et s'endort. Tantôt un couple, sourd à tous les appels, se tient à l'écart, hors de portée, presque hors de vue, et rien ne trahit sa présence, si ce n'est un double remous lumineux dans l'eau sombre. Ou bien arrive une bande de sarcelles, canards minuscules, empanachés d'une aigrette ; ils nasillent drôlement, d'une voix de fausset, et voltigent d'un groupe d'appeaux à l'autre, si remuants et si petits qu'on a peine à les ajuster, tourbillon de papillons de nuit que balaie bientôt un coup de vent.

Il vient à Malprat des canards de toute espèce, depuis la sarcelle et le classique « col vert » jusqu'au canard siffleur et au canard suédois ou pilet, — celui-là joli entre tous avec sa tête et sa gorge rouges, son dos et le dessous de ses ailes d'un gris ondé, et les deux minces plumes grises qui lui font une queue fourchue d'hirondelle. Son cri est un roucoulement, un ronron assourdi de crécelle. Les gens du pays désignent sous le nom de « canard-cuiller » une espèce plus rare qui a le bec en spatule.

Mais quelles que soient leur forme ou leur couleur, tous ces oiseaux ont les mêmes allures de fantômes et la même beauté symbolique. Ils sont des ombres qui rôdent dans l'ombre, ils sont les passants de la nuit et les aventuriers du ciel, les éternels émigrants, l'éternel désir d'un « ailleurs ». Ils sont ceux que Chateaubriand guettait, à la nuit tombante, dans les roseaux de l'étang de Combourg, ceux dont il enviait l'aile

puissante et avec qui il eût voulu s'envoler « vers des climats lointains, vers des régions inconnues ». C'est en les voyant passer « dans la vapeur du soir » qu'il jetait le cri sublime : « Levez-vous, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie... » Aujourd'hui, l'étang de Combourg garde ses roseaux qui balancent comme autrefois « leurs glaives et leurs quenouilles », mais il n'est plus solitaire : les maisons du village descendent jusqu'à sa rive, une grande route l'écorne. René ne retrouverait là ni ses canards sauvages ni sa Sylphide.

Je ne vais guère à Malprat sans que son souvenir m'y accompagne. Qui a dit comme lui le charme de la nuit et la douceur triste du clair de lune? Dans ces paisibles veillées où je n'entends que la respiration de l'Océan et, par instants, le frisson d'un vol, dans ces nuits transparentes où mes yeux discernent jusqu'au contour de l'immense horizon, jusqu'à la ligne circulaire des dunes boisées, il me murmure à l'oreille les mots qui me manquent pour rendre mes propres sensations : « La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts... On eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert... »



Étrange surprise, cette nuit, en entendant le chant du coq à Malprat. Depuis quelques jours, en effet, il y a un coq et quatre ou cinq poules à la Baraquette.

Il m'a semblé que ce vulgaire cri de basse-cour, ce cri de bête domestique et villageoise, dépoétisait et rapetissait Malprat. Adieu le royaume des Elfes, adieu la rive cimmérienne! Le charme était rompu... Et, une fois encore, je me suis souvenu de Chateaubriand; je me suis souvenu de ce qu'il éprouva, le jour où, pénétrant ivre de liberté dans les « forêts vierges » du Nouveau Monde, il y fit la rencontre d'un petit maître de danse poudré et frisé, M. Violet, qui, son violon à l'épaule, faisait sauter des Iroquois...

Ce coq a pris en haine Courlis, le chien du garde. Sans cesse

il l'attaque, le bec en arrêt, et avec la très évidente intention de lui crever les yeux. En général, Courlis se contente de le saisir du bout des dents et de l'apporter ainsi, pattes pendantes, à son maître. Hier soir, au plus fort de la querelle, le chien agacé pousse du nez son adversaire et le fait tomber dans le réservoir. L'autre boit l'onde amère, en sort tout effaré, se secoue, fait trois pas, et, d'un air vainqueur, en vrai coq de Gascogne, lance son *cocorico*... Mais le chien, assis sur son derrière, le regardait avec ses yeux d'or qui riaient et qui disaient : « Oui, oui, chante! Tu n'en as pas moins bu un bon coup... »

La nuit a été froide. Sur les berges étincelantes de givre, sur le réservoir glacé, d'un blanc mat, sur toute cette blancheur s'épandait la blanche clarté de la lune. J'habitais un palais d'albâtre et d'opale. Des canards sont venus, ventres ronds clopinant sur la glace. Au petit jour, deux bécassines s'y sont posées et promenées, l'une à côté de l'autre; frileuses, ébouriffées, la tête dans les épaules, elles relevaient alternativement leurs pattes grêles : on eût dit qu'elles battaient la semelle.

Je ne reverrai jamais semblable aurore. A l'ouest, la lune dans son plein était haute encore et brillante, et tout ce côté de l'horizon restait baigné de lumière nacrée. A l'est, le soleil, qui se levait dans un azur pâle, inondait la campagne de ses mille couleurs éclatantes. Et c'était une vision mythologique, deux divinités de l'Olympe en présence : Diane enveloppée de sa robe d'argent, de ses chastes voiles, en face de Phébus étalant son manteau de pourpre et d'or. Le firmament était partagé en deux, et avec lui la terre : une moitié appartenait au rêve, au mystère, à la douce poésie de la nuit, l'autre moitié à la joie, à la vie, à la splendeur du jour. Ah! si beau, si triomphal que fût ce soleil, combien la lune était plus belle dans sa pudeur et sa pâleur de reine des nuits, de reine des tombeaux!

A sept heures et demie, le garde est venu détacher les appeaux qui s'étaient fort démenés toute la nuit pour empêcher la glace de se former autour d'eux. Libres, les mâles se

sont hâtés de rejoindre les canes, et tous, l'air transi, gonflant leurs plumes, chuchotant je ne sais quoi, ils sont partis à la queue leu leu, avec de comiques glissades, dans la direction de la Baraquette. Là, ils se sont arrêtés; aplatis par terre, ils essayaient de réchauffer sous eux leurs pattes gelées. Mais dès qu'ils entendent ouvrir la caisse au maïs, ils se relèvent et vont cahin-caha se ranger en demi-cercle devant la porte; leur « bonnet d'évêque » frétille comme la queue d'un chien qui mendie son déjeuner.

La marée a monté très haut, cette nuit, à mi-flanc des digues, et, en se retirant, elle a laissé de grandes nappes de glace accrochées à chaque pli de terrain, à chaque touffe de joncs. Les prairies poudrées à frimas resplendissent au soleil. Tout est blanc à perte de vue, hormis la Leyre et quelques ruisseaux d'eau vive où se reflète le bleu du ciel. Malprat aujourd'hui semble voué à la Vierge.

Posées çà et là et tout engourdies, des bandes d'étourneaux, de pluviers, d'alouettes de mer, d'ordinaire si farouches, ne se lèvent pas à mon approche, — Grande Armée que l'hiver a vaincue et laissée sans force de résistance.

Une étroite et longue embarcation, une « pinasse », descend la Leyre; deux rameurs sont courbés sur les avirons; au gouvernail, une femme, en bottes et pantalon de drap rouge, serre autour de ses épaules un petit châle noir, — maigres figures blêmes de froid.

* * *

Entre minuit et une heure du matin, sourds croassements, auxquels les appeaux se mettent à répondre d'une voix inaccoutumée, sèche et brève. Je sais ce que signifie ce langage, j'ai reconnu ces croassements : un héron est posé près d'ici. Les appeaux ont peur des hérons et cherchent à les fuir, quoique ceux-ci, semble-t-il, ne songent nullement à les attaquer.

J'ouvre un guichet : il est là, en effet, longue silhouette qui se double d'un long reflet. Ses pieds reposent sur le fond vaseux du réservoir. Il est immobile, le cou tordu en S, la tête haute. Il écoute, observe, se rassure, et se met en marche.

Sans bruit, ses échasses fendent l'eau sur laquelle son cou s'allonge horizontalement et que son bec menace. Brusque arrêt : son cou se rejette en arrière, se bande comme un arc, se détend, et son bec va piquer un poisson que ses yeux clairs avaient aperçu à la lueur de la lune. Il déguste son poisson, et reprend à grandes enjambées sa promenade nocturne.

Pauvre promeneur solitaire, qui « vit de régime et mange à ses heures », je n'ai nulle envie de l'assassiner traîtreusement. J'en ai tué quelques-uns dans mes premières veillées ; j'en avais presque du remords. Le bel oiseau, de hautaine stature, n'était plus, après le coup de fusil, qu'un informe paquet de plumes grises à demi enfoncé dans l'eau boueuse ; le loger dans le carnier était chose impossible, à moins de plier jusqu'à les rompre les longues pattes aussi dures que des tiges d'acier. A présent, je fais grâce au promeneur solitaire. Mais il m'ennuie, parce qu'il épouvante mes appeaux, et que les cris d'effroi qu'ils poussent à sa vue éloigneraient les canards sauvages au lieu de les attirer.

Après l'avoir regardé, j'essaie de le mettre en fuite. Je tousse, je siffle : il dresse la tête et ne bouge pas. Je frappe dans mes mains, une fois, deux fois : à la seconde fois, il s'envole en croassant. Il s'envole d'un vol bas et lourd qui projette une ombre à la surface de l'eau ; ses vastes ailes battent l'air lentement ; il fuit, son grand cou tendu en avant, ses grandes pattes tendues en arrière, tel que les Japonais savent si bien le peindre sur leurs paravents et leurs écrans.

Une demi-heure plus tard, mêmes croassements sourds, mêmes réponses sèches et brèves des appeaux : le fâcheux est revenu ; de nouveau il est planté devant moi, long, maigre, méditatif, la tête vers le ciel, comme un derviche en extase ou un muezzin prêt à invoquer Allah. Et il faut recommencer les battements de mains...

***

La lune est couchée, le soleil ne se lèvera que dans deux heures, il tombe un peu de pluie et l'obscurité est profonde, impénétrable :

Il pleut ; rien n'est plus noir que la pluie au matin...

Même avec la lorgnette je ne distingue plus les appeaux. A ce moment de la nuit, la vie des bêtes noctambules est comme suspendue. Elles dorment sur l'eau ou dans les joncs. Là-bas, en revanche, vers le Teich et vers Audenge, de faibles bruits humains commencent à s'entendre : cloche d'un couvent qui sonne matines, corne du laitier qui appelle à lui les vachers de Compriant, charrettes qui roulent sur la route d'Arcachon à Bordeaux.

... Insensiblement, une lueur s'est répandue qui dessine la forme des choses sans leur rendre leur couleur. A l'orient, le ciel se raye de déchirures livides... Que cette rentrée dans la vie est triste ! que ces premières clartés de l'aube sont blêmes ! Enveloppé de brouillards, de nuées fumeuses, un monde sort du chaos...

Mais la lueur grandit, elle se colore, et l'impression change. Après les tons de sépia, les tons d'ardoise, les tons violets, les tons roses... Du rose, partout du rose!... Des milliers de pivoines roses s'effeuillent dans l'eau frissonnante.

Les appeaux crient à tue-tête, saluant au passage les oiseaux qui s'éveillent et cherchent leur nourriture. On n'imagine pas à quel point les oiseaux sont réglés dans leurs habitudes matinales. Le réveil des diverses espèces se succède, s'échelonne de minute en minute, dans un ordre invariable. D'abord des pies, toujours levées les premières et qui toujours traversent Malprat dans le même sens, du nord au sud; puis des vanneaux, des bécassines; puis des alouettes, puis des corbeaux; enfin, à la minute précise où surgit le soleil, les goélands.

Des voix enrouées, tour à tour moqueuses et plaintives, grincements de poulies rouillées : ce sont les goélands qui arrivent, affamés, avides. Ils arrivent, les uns isolés, les autres en troupe, d'une allure saccadée, avec des détours et des retours imprévus. Le long de la digue, il y en a de grands vols au-dessus des réservoirs, et parfois, tous virant ensemble du même coup d'aile, c'est dans le ciel l'éclair d'acier d'un banc de sardines. Les voici sur ma tête, innombrables ventres blancs, vivante rafale de neige. Ils passent si près de moi que je vois briller leurs yeux noirs. Leur clameur s'exaspère. L'un d'eux s'est abattu, effleurant à peine la surface de l'eau, et s'est relevé, un poisson dans le bec, aussitôt poursuivi par

ses voisins qui cherchent à lui ravir sa proie. Bataille, criailleries de vieilles femmes en colère. D'autres, déjà repus, se posent tranquillement sur l'eau avec une grâce inexprimable. Soutenus encore par leurs ailes qui frémissent, les pattes et la tête en avant, ils se posent si légèrement que pas une goutte d'eau ne rejaillit; leurs ailes achèvent de se refermer; d'un mouvement d'épaule, ils les remontent un peu, en croisent derrière eux les deux pointes, les lissent d'un coup de bec, tout cela en un clin d'œil, avec des petits manèges de Parisienne qui arrange les plis de sa jupe en s'asseyant; et, sans plus s'occuper de leur toilette, ils se laissent bercer par le flot.

Quelques mouettes se mêlent à eux, de toutes petites mouettes aux longues ailes blanches qui font la chasse aux insectes, et dont le vol n'est qu'une succession d'extraordinaires pirouettes.

En m'en allant, le matin, si, après avoir traversé la Leyre, je me retourne pour donner un dernier regard à ma chère solitude, j'aperçois encore dans le gris ou dans le bleu du ciel les ventres blancs et les ailes blanches... Un désert mélancolique au-dessus duquel tournoient des goélands et des mouettes, — voilà Malprat.

ANDRÉ LE BRETON

ÉTATS-UNIS ET JAPON

Le 16 décembre 1907, 16 cuirassés américains, après avoir été passés en revue à Hampton-Roads par le président Roosevelt, sont partis pour le Pacifique, sous le commandement du contre-amiral Evans. Démentie d'abord, puis justifiée maladroitement, énergiquement confirmée enfin, la nouvelle, depuis qu'elle a été publiée au début de juillet 1907, a été anxieusement commentée. Croisière d'entraînement ou démonstration au bénéfice des Californiens : quel Américain se fie encore à ces prétextes? Les houles et les espaces atlantiques suffisaient jusqu'ici à éprouver matériel et équipages; à qui fera-t-on croire qu'un voyage de 14 000 milles, entrepris, en temps de paix, par une escadre active, dûment préparée et réparée, marchant à 10 nœuds, pouvant s'arrêter pour charbonner dans les ports ou les baies d'un continent toujours proche, va constituer une expérience si hardie et si neuve qu'elle justifie cinquante millions de dépenses et un complet changement dans l'organisation navale des États-Unis? Le rivage californien est américain aussi bien que le rivage du Massachusets; mais pourquoi transférer d'un coup, sur cette côte que quelques croiseurs suffisaient à protéger, toute la flotte américaine, et cela au moment où les relations des États-Unis avec le Japon ne sont pas normales? Le gouvernement fédéral a-t-il de si pressants motifs d'être agréable aux gens de San Francisco?

Départ de la flotte, élection prochaine d'un président : les

adversaires de M. Roosevelt n'ont pas manqué de rapprocher ces deux faits : « La croisière dans le Pacifique ne marque-t-elle pas l'ouverture de la campagne présidentielle? » demande *the World.* L'escadre partie, l'attention sera détournée de la politique intérieure : les lois de contrôle sur les trusts pourront passer. Les bateaux arriveront à San Francisco vers la mi-avril 1908 et feront leurs tirs d'essai au moment où l'on commencera d'élire les délégués à la Convention nationale, qui choisira le candidat républicain à la Présidence : la visite de la flotte en divers États du Pacifique pourra regagner des voix au parti républicain. En cas de complications internationales, la réélection de M. Roosevelt serait acclamée. Des milliers d'orateurs, des milliers de journalistes surgiraient pour expliquer aux électeurs qu'en cette crise ils doivent conserver leur président ou élire son candidat... « Quelle différence d'ouvrir une campagne présidentielle avec des discours ou de l'ouvrir à coups de canons, tonnés par 16 cuirassés de premier rang! »

Approuvé par tous les journaux de l'ouest, par le *New-York Herald* et ses correspondants de province et par les feuilles jingoistes de M. Hearst, ce projet a été critiqué violemment par les grands journaux conservateurs de New-York, *the Times*, *the World*, *the Evening Post*, *the Sun* : « Envoyez la flotte dans le Pacifique, car la guerre est inévitable et il faut être prêt. » — « Si vous faites partir la flotte, la guerre devient inévitable : c'est une provocation, une mesure d'agression. » Dans les deux thèses, envoi de la flotte et guerre sont termes toujours liés.

En février 1907, à une délégation de San Francisco, le président Roosevelt laissait entendre que si la réintégration des Japonais, exclus des public-schools, n'était pas accordée, une guerre avec le Japon était à craindre : « Pourquoi n'envoyez-vous pas la flotte? demandèrent les Californiens. — Cet envoi précipiterait la guerre, répliqua le Président. » Il faut donc croire que des raisons très graves — attitude du Japon dans les négociations pour un nouveau traité; absence de tout effort de Tôkyô pour arrêter l'émigration des coolies vers les pays adjacents des États-Unis — ont imposé au président Roosevelt cette mesure extrême qu'il repoussait en février dernier; mais n'est-il pas à craindre que les représentants de l'Ouest au Con-

grès ne demandent avec un renouveau de fermeté des lois d'exclusion contre les Japonais et que les ligues anti-asiatiques, encouragées par cet envoi de la flotte, ne rouvrent une campagne de meetings et de pétitions, agréable aux Blancs sans travail?

A Washington, le monde officiel — sauf les marins — ne croit pas à la guerre : Japonais et Américains, de si bons amis! Mais on agit comme si l'on croyait qu'on est à la merci d'un incident et qu'il ne faudrait pas, pris au dépourvu, comme jadis la Chine ou naguère la Russie, laisser aux Japonais le choix du moment; on dit que toutes les précautions s'imposent d'ici dix ans, jusqu'à l'ouverture de Panama.

Cette expérience doit démontrer la possibilité de transférer une flotte très importante d'un océan dans l'autre. Les bateaux rentreront ensuite dans l'Atlantique. Mais le gouvernement juge qu'il importe d'augmenter considérablement les forces navales. Que l'on mesure le chemin parcouru en dix mois! Dans son message du 3 décembre 1906, le président Roosevelt disait :

> Je ne demande pas que nous continuions à accroître notre marine. Je demande simplement que sa force actuelle soit maintenue. Cela ne se peut que si nous remplaçons les bateaux démodés et fatigués par de nouvelles et bonnes unités, égales aux navires en service de n'importe quelle marine étrangère.

Et voici que, parlant à Cairo (Illinois) en octobre 1907, le Président déclare que les guerres modernes ne durent pas assez longtemps pour que les belligérants aient le temps de construire un seul cuirassé :

> Donc tenons-nous prêts, ayons une forte marine et rendons évident que si nous désirons la paix, c'est que nous la considérons comme un bien, et non par faiblesse et timidité. Nous avons sur deux océans des côtes très étendues. Pour repousser toute attaque, il leur faut des fortifications. Mais le meilleur moyen de parer une attaque est de frapper soi-même. Aucun combat ne fut jamais gagné sans frapper et nous ne pouvons frapper qu'avec notre marine. C'est en temps de paix que nous devons construire une marine et entraîner les équipages. Une fois que la guerre a éclaté, il est trop tard pour rien faire.

Le 3 décembre 1907, dans son message, il ajoutait :

La construction chaque année d'un cuirassé du type le plus perfectionné ne ferait que maintenir notre flotte dans sa puissance actuelle. Cela ne suffit pas. A mon avis, nous devrions, cette année, voter les crédits de quatre cuirassés d'escadres.

Il est donc apparu au Président que la marine américaine, maintenue à sa force présente, était insuffisante : la paix sur le Pacifique, tout comme la paix sur l'Atlantique, exige la présence d'une flotte prête à frapper. Les marins se réjouissent : deux paix, deux flottes. Puisque le gouvernement veut se faire voter de nouveaux cuirassés, le mieux, à coup sûr, est d'envoyer les vaisseaux dans le Pacifique, de les y laisser, puis de demander au Congrès une flotte atlantique[1]. Pourquoi la flotte reviendrait-elle au bout de quelques mois? Pendant dix années au moins, il faudra qu'elle stationne là-bas entière : la sécurité du territoire américain l'exige.

Mégalomanie du président Roosevelt, calcul de politique intérieure, ou bien réellement mesure de précaution, quelle qu'ait été la raison de ce mystérieux envoi de la flotte, même si c'est une folie dans l'état présent des relations avec le Japon et de la crise financière que traversent les États-Unis, le parti une fois pris, on s'y est tenu. Mais ce départ, comment les Japonais le considéreront-ils? La guerre depuis un an a été évitée : pourra-t-elle être évitée dans un avenir prochain?

***

Tous les bruits de guerre n'ont été que propos sensationnels et controuvés. Il n'y eut même pas de frottement entre les deux gouvernements... Mais la question était : quels sentiments chez les deux peuples vont résulter du traitement infligé aux Japonais par les Américains? Quel va être l'effet sur ce peuple fier, sensible, grandement civilisé, de la discourtoisie, des insultes, des affirmations d'infériorité et des injures qu'on lui prodigue dans les colonnes des journaux américains et dans les réunions publiques? Quel sera l'effet sur notre peuple des réponses qu'un ressentiment naturel inspire aux

1. Le budget de 1908-1909 prévoit 180 millions d'augmentation pour la guerre et 130 millions pour la marine.

Japonais?.... Ce ne sont plus les ministères des Affaires étrangères, les ambassadeurs ou les ministres qui rompent ou maintiennent l'état de paix : ce sont les peuples, par leur conduite réciproque[1].

La guerre entre le Japon et les États-Unis serait un crime contre la civilisation moderne; ce serait une folie. Ni le peuple du Japon, ni le peuple des États-Unis ne désire la guerre. Les gouvernements des deux pays feraient l'impossible pour éviter une telle catastrophe. Ni l'un ni l'autre n'y gagnerait. J'ai plaisir à assurer le peuple du Japon que la bonne volonté du peuple américain à son égard est toujours aussi chaleureuse et que la prétendue rupture de leurs amicales relations ne trouve aucune créance dans l'opinion publique des États-Unis[2].

Dès le début de la crise, il fut évident que les Américains n'attaqueraient pas. Le 25 octobre 1906, le gouvernement de Washington fit savoir à Tôkyô qu'à San Francisco il ferait rendre entière justice aux élèves exclus. De toute son énergie coutumière, le président Roosevelt, publiquement[3], donna tort aux Californiens et entonna un dithyrambe en l'honneur du peuple japonais : « L'hostilité a été limitée à quelques localités; néanmoins le déshonneur retombe sur le peuple américain tout entier et les conséquences peuvent en être extrêmement graves ». Il rappelait la formidable expansion du Japon depuis un demi-siècle : « Rien ne lui peut-être comparé; rien n'en approche dans l'histoire du monde civilisé ». Il évoquait l'antiquité de la civilisation japonaise, « plus ancienne que la civilisation des nations du Nord de l'Europe, de qui, pour la plus grande part, nous descendons »; et il louait cet empire « grand dans les arts de la guerre et dans les arts de la paix, grand par son développement militaire, industriel et artistique », et il en vantait les généraux, les amiraux, les soldats, les marins, le commerce, l'organisation de la Croix-Rouge pendant la guerre, et encore la courtoisie populaire. L'orgueil des Japonais fut flatté de ces éloges et aussi du projet présidentiel de leur accorder le droit

1. *Address delivered by M. Root, Secretary of State, before the first annual meeting of the American Society of International Law, held in Washington in april 1907.* Publiée par *the American Journal of international Law.*

2. Discours prononcé par M. Taft, *Secretary of War*, au banquet qui lui fut offert le 1er octobre 1907, par la Municipalité et la Chambre de commerce de Tôkyô.

3. Message du 4 décembre 1906, et, en janvier 1907, lettre qui transmettait au Congrès le rapport du secrétaire Metcalf.

de naturalisation. Ils ne doutèrent plus qu'ils n'eussent raison contre les Californiens et ils se mirent en frais de politesse, de désintéressement, pour payer de retour ce panégyrique.

Tandis que le gouvernement de Washington ne cessait de traiter d'absurdes les bruits de guerre, l'opinion américaine passait par des soubresauts de confiance, puis d'inquiétude. L'anti-japonisme violent resta localisé en Californie et en quelques points de l'Ouest; mais les gens du Sud ne blâmaient pas les Californiens. Démocrates, ils ne pouvaient approuver le président Roosevelt et son administration républicaine. Anciens maîtres d'esclaves, que hante toujours le problème nègre, ils défendaient le prestige des Blancs contre les prétentions de gens de couleur : le sénateur Tillman, ex-gouverneur de la Caroline du Sud, déclarait que « le niveau intellectuel des Japonais n'est guère plus élevé que celui des Noirs ». Fils des combattants de la guerre civile, ces Sudistes, qui en chacun de leurs États s'appliquent à retirer aux nègres les droits civils et à les exclure des écoles où fréquentent les enfants blancs, approuvaient la Californie de défendre sa souveraineté contre le pouvoir fédéral et d'exclure les Jaunes de ses public-schools[1].

A cet anti-japonisme régional, l'exaltation irresponsable des journaux donna par le pays une grande diffusion : pareil *excitement* saisit toujours aux États-Unis la *yellow press* et son public, lors d'une difficulté internationale, et l'occasion était belle de flatter à la fois chauvins et prolétaires en partant en guerre contre les Jaunes. D'autant plus belle que la presse populaire du Japon donnait la réplique : assez violente dès le début, puis, un instant, matée, elle se reprit à crier en février quand la solution de l'incident scolaire traînait, en mars lorsqu'elle apprit que satisfaction était achetée au prix d'une interdiction d'émigrer aux États-Unis, en mai lors des nouvelles attaques contre les restaurants japonais de San Francisco, à la fin de juin à propos du refus de renouveler les autorisations

1. Le *Board of Education* de Savannah (Géorgie) a décidé d'exclure de l'école du soir un jeune Japonais, qui avait été récemment admis. Pour éviter tout incident international, cette exclusion s'est faite sous le prétexte que l'écolier japonais était trop âgé pour suivre les cours. — *Le Temps*, 6 novembre 1907.

des bureaux de placement japonais et de la nouvelle que la flotte américaine serait concentrée dans le Pacifique. Des journaux, tel que le *Hochi Shimbun*, décrivaient les tourments physiques et moraux que les Japonais enduraient aux États-Unis ; des hommes qui naguère avaient excité l'opinion contre la Russie, le professeur Tomizu, le comte Okuma, parlèrent haut et net contre les États-Unis. On prêta au vicomte Tani, chef de l'opposition à la Chambre des pairs, la déclaration suivante : « La persécution des Japonais à San-Francisco est intolérable. Si la diplomatie ne réussit pas à obtenir une solution satisfaisante, le seul recours sera un appel aux armes. Nous y sommes fermement décidés. » Et la commission exécutive du parti progressiste vota le 10 juin cette résolution :

Les actes antijaponais ne sont pas passagers. Le gouvernement de Washington doit être tenu responsable de ne pas empêcher de pareils attentats. L'attitude du gouvernement japonais à l'égard du gouvernement américain a été jusqu'ici peu satisfaisante. Il est nécessaire de prendre des mesures pour maintenir la dignité nationale et assurer de façon permanente la sauvegarde des droits et des biens de nos nationaux en Amérique.

Le 12 juillet, *the Seoul Press*, feuille officieuse du marquis Ito, avertissait les Américains : « Parmi les Japonais il y a des *Jingoës*, qu'excite cette fâcheuse question de San Francisco. Peut-être sont-ils disposés à regarder la visite d'une escadre américaine avec la même inimitié qui accueillit, il y a dix ans, la visite de l'amiral Ting et de son escadre, avant la guerre contre la Chine. »

Mais le gouvernement du Mikado ne tarda pas à faire taire ces mécontents. Le 13 juin 1907, il enjoignait aux journaux de s'abstenir, sur cette affaire américaine, de toute publication, qui pût agiter l'opinion. Et la consigne fut encore plus stricte dès le moment où fut publié le projet d'envoyer la flotte américaine dans le Pacifique. D'ordre supérieur, en septembre, les journaux et le peuple accueillirent avec enthousiasme le secrétaire Taft, « candidat républicain aux prochaines élections présidentielles et représentant de ces Américains qui travaillent à sauvegarder les bonnes relations traditionnelles entre les États-Unis et le Japon.... Si les cui-

rassés américains viennent au Japon, le peuple leur prodiguera les souhaits de bienvenue[1]. »

Que signifie cette modération unanime? Résignation définitive ou recueillement passager? Les journaux américains se sont hâtés de triompher : à les entendre, la seule menace de l'envoi de la flotte aurait suffi à mettre ces Samurais à la raison. Conclusion un peu hâtive, pour qui connaît les Japonais, leur dissimulation souriante, la soumission de toutes les classes aux ordres du gouvernement : même s'ils croient la guerre fatale, leur souci de ne pas paraître la souhaiter est aussi vraisemblable que la résignation; dans un article du *Taiyo*, où il se moque de l'idée d'une guerre, le Dr. S. Nakamura n'hésite pas à prédire en terminant qu'au cas où la guerre malheureusement éclaterait, le Japon serait le vainqueur.

Cet avantage de diriger la presse et l'opinion à son gré, le gouvernement américain ne l'eut jamais. Développé peu à peu par les déclarations belliqueuses des représentants et sénateurs de Californie, par les interviews de révérends missionnaires, qui au débarqué avertissaient leurs compatriotes des préparatifs du Japon, par les fausses nouvelles, — le capitaine R. P. Hobson, le héros de Santiago de Cuba, disait avoir vu l'ultimatum du Japon, — l'*excitement* fut à son comble en juillet quand il fut certain que la flotte américaine partirait. Ce fut à qui se féliciterait de cette flotte, presque neuve, à qui parlerait de la renforcer et, comme de juste, de faire mieux en turbines et canons que les Anglais avec leur *Dreadnought*.

Mr. Dooley[2], le Tartarin de Chicago, s'est réveillé un beau matin. Manchettes sanglantes en tête des journaux : une Armada de cuirassés et son train d'escadre renouvelant autour des Amériques le raid fameux de l'*Oregon* et promenant les *stars and stripes* d'escale en escale, Trinidad, Rio de Janeiro, Punta Arenas, Callao, Magdalena-Bay, avant de se joindre aux 3 cuirassés, aux 12 croiseurs cuirassés, à la douzaine de contre-torpilleurs du Pacifique; les arsenaux haletant jour et nuit

1. *Asahi Shimbun*, éditorial, 10 octobre 1907.

2. Cf. *Mr. Dooley in peace and in war*. Mr. Dooley, le jingoiste hâbleur d'origine irlandaise, est un type très populaire aux États-Unis depuis la guerre contre l'Espagne.

pour parer et gaver les monstres; 253 000 tonnes de charbon pour les 254 000 chevaux de force; du bœuf congelé plein deux navires d'approvisionnement, des œufs séchés équivalant à 36 000 douzaines, des légumes conservés représentant 270 000 livres de légumes frais. Constatations moins réjouissantes : les cales sèches manquant sur le Puget Sound et, faute de charbonniers et de transports, malgré l'avantage de 50 p. 100, offert par le Président aux compagnies américaines, l'obligation pénible à l'amour-propre national de noliser des convoyeurs anglais pour ravitailler la flotte à toutes les étapes et jusque dans la baie de San Francisco; les officiers de la flotte trop âgés dans les grades supérieurs; les équipages que l'on est obligé de consigner, tant ils montrent de dispositions à s'esquiver; des espions japonais partout : domestiques que l'on surprend sur les cuirassés à noter le système régulateur des feux d'artillerie, envoyés secrets qui achètent les plans de mobilisation; enfin, après la fièvre et les quelques déceptions des préparatifs, l'apothéose : la baie d'aspect formidable, spectacle sans précédent dans l'histoire des États-Unis, même en temps de guerre; sous le soleil, les 16 cuirassés peints en blanc, décorés du grand pavois; le pavillon de l'amiral Evans, de *fighting Bob* flottant au mât du *Connecticut*; les états-majors qui viennent saluer le Président, puis à toute vitesse, au son des musiques, aux tonnerres des salves alternées des batteries de terre et des navires, l'escadre, panachée de fumée, s'élançant sans souci des conséquences de sa croisière : quel sujet d'orgueil pour le cœur patriote et l'imagination alerte de *Mr. Dooley*!

M. Taft, le pacificateur, qui sut heureusement négocier à Rome l'achat des terres appartenant aux moines des Philippines, qui apaisa la révolution cubaine et aplanit les difficultés à Panama, M. Taft eut beau rendre visite à Tôkyô, y recevoir un bel accueil du Mikado, des ministres, du peuple, et prononcer des paroles de paix; il y eut une différence entre son voyage de juillet 1905 et ce voyage de septembre 1907. Naguère l'amitié la plus sereine : maintenant « un petit nuage qui assombrit une amitié de cinquante ans ». Et tandis qu'il affirmait que « le plus grand tremblement de terre du siècle ne pourrait ébranler cette amitié », le président Roosevelt, en deux discours, réclamait le droit pour les États-Unis d'envoyer leur flotte en

Californie. « Ministre de la Paix », « Président de la Guerre » ont dit les journaux. Malgré cette visite de M. Taft, on envoie la flotte, c'est donc que l'accord des diplomates n'est ni proche, ni tout à fait sûr, et les immuables formules de l'optimisme officiel peuvent signifier simplement que les deux adversaires se préoccupent de se concilier les neutres en ne prenant pas l'attitude d'agresseur?

Ce n'est pas que l'opinion américaine soit enthousiaste et unanime à souhaiter la guerre contre le Japon, comme il y a dix ans contre l'Espagne. Alors, avec ses cris hystériques de « War! War! », elle força la main au gouvernement. Aujourd'hui, elle s'excite à l'idée d'une guerre que l'adversaire pourrait lui imposer, sans qu'elle en choisît le moment; elle « s'entraîne » à ce qu'elle considère un peu comme l'inévitable.

Le plus grand frein sera toujours le risque d'une défaite initiale et la grande difficulté d'une revanche. En cette guerre navale, les territoires des belligérants n'auraient pas à craindre l'invasion; mais que deviendraient les colonies éloignées des États-Unis? La concentration de toute la flotte dans le Pacifique est une longue entreprise; la traversée de 14 000 milles ne pourra être achevée que dans 115 jours et comporte des risques matériels. A moins que la guerre n'éclate seulement après la mobilisation des flottes américaines à Cavite, les Philippines sont exposées à un coup de main : la base japonaise de Makung dans l'archipel des Pescadores n'est guère plus distante de Manille que ne l'était de Port-Arthur Sasebo, base navale des Japonais pendant la guerre contre la Russie. Les Philippines ne peuvent être défendues que par les escadres américaines : les soldats indigènes ne sont ni assez sûrs, ni assez instruits pour résister à un envahisseur bien organisé, et les quelque dix mille hommes du corps d'occupation, dispersés dans toutes les îles, ne suffiraient pas à repousser le débarquement d'un ennemi maître de la mer. Or, à supposer qu'elle y fût déjà concentrée, il serait bien difficile d'entretenir toute la flotte américaine aux Philippines : surcroît énorme de dépenses, un long séjour en ce climat tropical serait impopulaire parmi les équipages. Les îles n'ont pas de base suffisamment équipée pour une pareille armée navale. Comme troupes de terre, 4 000 hommes environ autour de Manille, où les Japonais peuvent jeter 25 000 hommes!

et pour augmenter cette garnison, il faudrait refondre tout le système militaire des États-Unis. La commission des Philippines avait affecté un crédit de 7 millions de piastres à la constructions de défenses dans la baie de Manille; mais, à 50 kilomètres au nord-ouest, s'ouvre la baie de Subic et, à 160 kilomètres, Ligayen, où l'ennemi pourrait débarquer et, de là, gagner la capitale sans difficulté. On a commencé de protéger la baie de Subic; mais une discussion s'est élevée : les commissions de l'armée et de la marine ont, sur les instances de l'amiral Dewey, décidé que la baie de Subic remplacerait la baie de Manille comme base navale de l'archipel; le secrétaire Taft tient toujours pour Manille.

Maîtres des Philippines et de l'île de Guam, les Japonais seraient désormais inattaquables dans le Pacifique occidental. A quinze jours de mer de toute base d'opérations américaine, ayant toutes leurs forces rassemblées et appuyées, ils demeureraient probablement sur la défensive, assurés contre tout risque de revanche : car, à supposer même que les Hawaï restassent aux États-Unis, comment une flotte américaine pourrait-elle, sans points de relâche, gagner les Philippines et risquer de s'y heurter à toute la flotte japonaise? Il lui faudrait charbonner en plein océan. Et même si les Japonais étaient alors forcés d'évacuer les Philippines, ils y détruiraient arsenaux et approvisionnements, empêchant ainsi la flotte américaine de s'y refaire.

Les Japonais s'empareraient probablement des Hawaï, avant que les renforts américains n'y parvinssent. Les îles actuellement ne sont pas sérieusement fortifiées et leur garnison est insuffisante. En 1900 déjà, on y comptait 43 753 Japonais mâles ayant plus de dix-huit ans, soit 51,39 p. 100 de la population capable de se battre : avant même l'arrivée d'une escadre japonaise, les îles seraient acquises au Japon et le Soleil levant y flotterait. Plus encore que la prise des Philippines, cette prise des Hawaï, centre du Pacifique oriental, pèserait sur la suite de la guerre : la base navale des États-Unis serait encore reportée de 2 200 milles en arrière, et, fortifiées par les Japonais, ces îles ceinturées de récifs où l'on ne peut débarquer qu'en quelques passes, seraient très difficiles à regagner.

Perdant, en cas de défaite, tous les points d'appui nécessaires à leur expansion économique et politique au travers du

Pacifique : quels avantages les Américains auraient-ils à attendre d'une victoire? Les Philippines suffisent à leur vocation coloniale : ils ne souhaitent pas Formose. Ils pourraient imposer une revision du traité de 1894 et interdire aux coolies japonais l'entrée des États-Unis ; mais le risque des entrées en fraude resterait aussi fort et exigerait du Bureau de l'Immigration les mêmes mesures de précaution.

L'Est des États-Unis est hostile à la guerre : la Nouvelle Angleterre traite une telle éventualité d'absurde. New-York et le pays entier sont présentement absorbés par une crise financière et économique : un conflit armé, dont le début au moins risquerait de n'être pas heureux, paralyserait encore plus le crédit. Banques vidées de dépôts, circulation de billets de la Trésorerie et émission d'obligations de Panama pour obtenir du public américain et des banques étrangères le numéraire indispensable à la reprise des affaires ; ce n'est pas le moment que l'État américain choisirait de propos délibéré pour se lancer dans une guerre navale qui exigerait d'énormes disponibilités d'or et un grand crédit sur les places étrangères. Les gens de l'Ouest, eux-mêmes, éprouvent le besoin de rassurer leurs compatriotes : « Ne craignez rien, affirment-ils ; montrez-vous et les Japonais ne bougeront pas. »

Le Japon est un utile fournisseur et un bon client des États-Unis. Qu'il vienne à manquer tout à coup : les soyeux de l'Est américain seront gênés ; le Sud n'écoulera plus au Japon son coton et son tabac ; le *Middle West*, son pétrole, ses fers, ses aciers et ses machines ; l'Ouest, sa farine. Jusqu'ici tout progrès économique du Japon a profité directement aux exportateurs américains. En 1876 les exportations du Japon s'élevaient à 22 millions de dollars et les importations qu'il tirait des États-Unis à 1 700 000 dollars : pour chaque dollar d'exportations, il dépensait 8 cents en Amérique. En 1905 ses exportations furent de 160 millions de dollars environ, et ses importations venant des États-Unis, 38 millions de dollars : pour chaque dollar gagné, le Japon a dépensé 24 cents chez les Yankees, — dépense 22 fois plus grande en 1905 qu'en 1876.

Il est vrai que le gouvernement du Mikado, par législation, tarif, subsides, prêts aux banquiers, industriels et commer-

çants, comme par ses experts scientifiques et commerciaux, est décidé à faire du Japon un grand pays d'industrie. Cette politique économique est inquiétante pour les Américains, exportateurs sur les marchés chinois : l'étatisme du Japon a donné sa mesure comme organisateur de victoires. Des salaires encore très bas, — malgré leur augmentation de 150 p. 100 de 1887 à 1903, — et la proximité des marchés orientaux assurent en outre au commerce japonais l'avantage dans certaines spécialités : fils de coton, cotonnades communes, porcelaines, allumettes, etc. Mais les États-Unis ne peuvent rien là contre, et leurs consuls estiment qu'il y aurait intérêt pour les industriels américains à faire fabriquer la partie la plus simple et la plus grossière de leurs produits à Tôkyô ou à Osaka : « Il y a beaucoup plus à gagner pour les États-Unis à travailler en harmonie avec le Japon pour le commerce de l'Extrême-Orient qu'en inaugurant une politique d'opposition têtue et de concurrence aveugle.... La grand'route que suit le commerce américain vers l'Orient passe par le Japon », déclarait récemment à un consul[1] un grand industriel des États-Unis. Sa situation géographique, l'organisation de ses chemins de fer en Corée et dans le Sud de la Mandchourie, leurs raccordements avec les lignes de la Chine du Nord, sa navigation côtière et fluviale en Chine, l'habileté de ses commis, leur connaissance des langues et des usages assurent au Japonais le rôle de courtier et de roulier en Extrême-Orient. Les États-Unis, plus forts par leurs capitaux, leurs matières premières et l'équipement de leur industrie que par l'organisation de leur commerce d'exportation, ont intérêt à ne pas se mettre mal avec ce placier. Une guerre entre les deux pays arrêterait les échanges de l'Amérique avec la Chine : les escadres japonaises garderaient aisément tous les détroits par où les bateaux américains pourraient gagner le continent asiatique.

***

La guerre ou la paix dépend du Japon : la guerre ne peut éclater que si le Japon attaque. Or, pour les Japonais, blessés

1. H. B. Miller, consul général des États-Unis à Yokohama.

dans leur orgueil de peuple victorieux, l'occasion était belle, ces mois derniers, de surprendre et de battre leur ennemi dans le Pacifique nord.

En novembre 1905, deux mois après le traité de Portsmouth, on disait dans l'entourage du Mikado que la prochaine guerre serait avec les États-Unis. A Portsmouth, tandis que les plénipotentiaires russes étaient soutenus par la sympathie yankee, les Japonais sentirent que les États-Unis ne les approuvaient pas et durent rabattre de leurs prétentions. La Russie éliminée, rien ne dissimula plus le face-à-face dans le Pacifique Nord. Des journalistes japonais — le professeur Tomizu en particulier — assimilèrent la construction du canal de Panama à la construction du Transsibérien : c'était le même effort des Blancs, qu'ils vinssent de l'Est ou de l'Ouest, pour se rapprocher des marchés et des capitales de l'Asie orientale que le Japon entend dominer. Ne fallait-il pas profiter de l'élan de victoire pour éliminer le dernier grand rival? L'idée d'une lutte nécessaire à entamer quelque jour contre les États-Unis était déjà dans l'imagination japonaise plus d'un an avant que naquit l'incident des écoles. Comment dès lors la guerre a-t-elle été évitée au cours de cette année de crise?

Ce n'est pas faute que de vieux griefs n'aient été amèrement évoqués. Les Japonais ont rappelé la fin de non-recevoir énergique qui fut opposée à leurs protestations, lors de l'annexion des Hawaï, — si énergique qu'elle leur ôta l'envie de protester aussi fort contre l'occupation des Philippines :

Les Américains appliquent la doctrine de Monroë, lorsque les besoins de leur pays l'exigent. L'impérialisme américain ne diffère pas de l'impérialisme allemand[1].... Aux États-Unis, c'est la république; en Russie c'est l'absolutisme; toutefois le caractère des deux peuples paraît identique : le centre du monde c'est eux; y a-t-il quelque bénéfice à récolter? Ils veulent l'accaparer. Une fois leurs desseins arrêtés, ces deux peuples vont droit devant eux, sans se gêner le moins du monde, écrasant au hasard les résistances. Les Américains nous semblent même en cela surpasser les Russes[2].

Parce que les Américains ont volé les Philippines, ils peuvent croire que nous aussi nous voulons confisquer la Mandchourie. Les

1. *L'esprit de conquête des Américains. Yorodzu Chôho*, 27 septembre.
2. *Toyo Keizai Shimpo*, n° 389.

États-Unis disent que le tarif douanier du Japon a été inspiré par des sentiments xénophobes, c'est pourquoi il est si dur. Notre conduite ne diffère pas de la conduite des États-Unis qui frappent les produits japonais de taxes exorbitantes[1]...

Le gouvernement des États-Unis ne fait rien pour prévenir les violences contre les Japonais. Les actes récents des Américains contredisent leurs principes de liberté et d'égalité. Selon les Américains, leur liberté et leurs droits limitent la liberté et les droits des autres, mais la réciproque n'est pas vraie. Nous voudrions que dans les nouveaux dictionnaires américains on ajoutât aux mots de liberté et de droit la phrase suivante : *It means one side.* Nous croyons que les actes récents des Américains ont pour causes la jalousie et la peur sans raison.... Si les Américains craignent la concurrence, pourquoi n'ont-ils pas, dès le début, fermé les portes de leur pays? Admettre les Japonais, puis les molester et vouloir les chasser, tout en proclamant les principes de liberté, d'égalité, de fraternité, n'est-ce pas se conduire en fous[2]?

Et les journaux japonais de remarquer que, pour le gouvernement du président Roosevelt, l'impérialisme est un moyen de détourner l'attention publique de son absolutisme à l'intérieur :

Dès maintenant, il est plus que probable que la république américaine, suivant les déplorables règles de la vie privée des Américains, commettra des actes d'agression analogues à ceux dont ses citoyens se rendent journellement coupables. Pour la paix de l'Extrême-Orient cette politique des États-Unis est très inquiétante. Nous devons ouvrir les yeux et surveiller avec soin les événements sur les côtes orientales du Pacifique[3].

Jusqu'en février 1907 et tant qu'il ne s'agit que de régler l'affaire des écoles, le gouvernement japonais sut profiter de ce qu'il avait le beau rôle pour se montrer très modéré. Comme naguère lorsqu'il préparait la guerre contre la Russie, il prit à témoin le monde civilisé que toutes les bonnes raisons étaient de son côté. Les *genro* et l'Empereur, dont ils ne sont que les agents, montrèrent une fois de plus qu'ils étaient capables de

1. *Les États-Unis, hier bons, aujourd'hui mauvais. Tókyó Keizai Zasshi*, 3 novembre.

2. *Toyo Keizai Shimpo*, 3 novembre.

3. *Toyo Keizai Shimpo.*

gouverner contre l'opinion publique, — cette opinion qui, mobilisée comme la force militaire, reste toujours dans la main du gouvernement et qu'il peut déchaîner si la discussion diplomatique l'exige.

Sans pitié ni relâche, on mit le doigt sur le point faible de la Constitution américaine : « Le conflit n'est pas entre le Japon et les États-Unis, répétait-on, non pas même entre le gouvernement de Washington et l'État de Californie, mais simplement entre le pouvoir fédéral et le *Board of Education* de San Francisco. » C'était transformer le conflit international en un simple conflit entre Américains, rejeter sur Washington tout le poids de la question et, témoin impartial mais exigeant, presser la solution. Dès le début de l'incident, le gouvernement de Washington fut contraint d'avouer que, responsable vis-à-vis du Japon, il était sans l'autorité nécessaire pour forcer le *Board of Education* coupable. Le président Roosevelt publia sa détresse :

Une des grandes difficultés que nous trouvons à remplir nos obligations internationales tient à ce que les statuts des États-Unis sont tout à fait inadéquats. On a négligé de donner au gouvernement national un pouvoir assez ample par le moyen des tribunaux et par l'emploi de l'Armée et de la Marine pour protéger les étrangers dans les droits qui leur sont reconnus par des traités solennels.

La question ainsi posée à leur avantage et la satisfaction leur étant presque assurée, les Japonais se mirent en frais de pitié : « Il faut plaindre l'impuissance de cette nation à arranger le différend. Si réellement elle ne le pouvait, nous serions contraints de protéger les droits de nos nationaux par la force armée[1]. » A leur tour, ils déplorèrent l'anachronisme de la Constitution américaine :

Les différents États possèdent de si nombreux droits que, lorsque se produit un mouvement anti-étranger, le gouvernement fédéral, quoique le jugeant mauvais, ne peut le conjurer. Évidemment le président Roosevelt a beaucoup de sympathie pour le Japon. Il fait tous ses efforts pour aplanir les difficultés, mais on dirait qu'il est incapable d'y remédier. Le gouvernement japonais, eu égard à cette

1. *Manchyo*, 28 septembre

sympathie et à ces efforts, n'a qu'à attendre [1]... Comme les États-Unis et le Japon entretiennent des rapports spéciaux, nous avons négligé ce qui était notre intérêt; nous n'avons pas dit les paroles que nous aurions pu dire... ; au reste, diplomatiquement, cette conduite n'est pas maladroite [2].

Et l'on combla d'éloges le Président : « Quoiqu'il n'ait pas atteint cinquante-deux ans, ses actions suffisent à emplir une ou deux pages de l'histoire universelle. Son esprit est clair, magnifique et juste comme l'éclat de la lune dans le ciel. Cette clarté, les nations la voient avec joie. L'habileté de son bras est pareil au sabre japonais que l'on vient d'aiguiser. Tous les diables, en l'entendant parler, cherchent à s'enfuir [3]. » Chaque fois qu'il prenait vigoureusement le parti des Japonais, on l'encourageait; on soulignait « la différence entre l'attitude si énergique du Président et celle de son peuple ». Suprême compliment : « C'est à croire que M. Roosevelt est un diplomate japonais ».

Pour ne pas donner au monde le spectacle de son impuissance, le gouvernement de Washington était tenu d'obtenir justice de la Californie. Le Japon n'avait qu'à patienter : « Le gouvernement américain a les mêmes idées que nous. Nous n'avons qu'à observer sa conduite et attendre les résultats de son action... Je ne veux pas dire que nous les attendions indéfiniment... Si la solution était défavorable, l'incident tournerait en un conflit; c'est l'anti-japonisme qui en deviendrait alors le sujet et, à dater de ce moment, une intervention diplomatique pourrait s'exercer [5]. »

On vit alors le successeur du président Mac Kinley qui, dix années auparavant, pour menacer l'Espagne avec plus d'autorité, avait insisté sur le caractère national du pouvoir fédéral, être obligé cette fois d'insister sur le caractère fédéral du gouvernement pour s'excuser de ne pouvoir faire observer

1. *Taiyo*, janvier 1907. *La question de l'antijaponisme*. Opinion de M. le baron Kato Hiroyuki.

2. *Taiyo*, février 1907. *L'état actuel de l'anti-japonisme*.

3. *Tōkyō Keizai Zasshi*, 10 novembre. *Les garanties d'une paix japono-américaine* par M. Kitazaki.

4. *Taiyo*, février 1907.

5. Déclarations de M. Hayashi, ministre des Affaires étrangères, à la Chambre des représentants, le 29 janvier 1907. Citées *in extenso* par l'*Asahi Shimbun* du 1er février.

un traité international que la constitution des États-Unis reconnaît pourtant comme la loi suprême du pays. Il fut obligé de négocier, de puissance à puissance, avec le Board of Education de San Francisco dont il ne pouvait casser la décision. A cette commission municipale, il dépêcha un ambassadeur extraordinaire, le secrétaire Metcalf, chargé de lui faire observer que son attitude « compromettait les intérêts commerciaux des États-Unis, non seulement au Japon, mais en Chine et en Extrême-Orient », chargé aussi de l'émouvoir en rappelant que « le Japon, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, avait envoyé plus de 100 000 dollars pour venir en aide aux gens de San Francisco après le tremblement de terre et le feu ». Au lieu d'exiger de ses citoyens l'obéissance à la loi, le gouvernement les priait de bien vouloir la respecter, et il prêtait ses conseils à des étrangers pour réclamer des tribunaux américains qu'ils assurassent le respect de cette loi. Étrange world-power qui a « the ships, the men and the money too » et qui, cinq mois durant, négocie avec une de ses villes parce qu'elle met un pays de 80 millions d'habitants en danger de guerre! étrange pouvoir mondial qui n'est pas maître chez soi! quel crédit peuvent inspirer ses traités et ses alliances dont les stipulations sont à la merci des décisions ou des gestes d'un comité ou d'une foule irresponsables?

Un Japonais, dans une lettre adressée au *Sun*, le 31 octobre 1906, rappelait ironiquement deux cas où, avant la révolution du Meiji, le gouvernement central du Japon fut incapable d'obliger une province à satisfaire un étranger contre une violation de traité. Dans le premier cas (meurtre d'un Anglais qui avait coupé le cortège d'un daimyo de Satsuma), le Shôgun avait répondu aux observations de Londres qu'il était sans autorité pour exiger satisfaction : un vaisseau de guerre anglais força le daimyo à payer une indemnité. Même sanction, après qu'un navire de guerre américain eût été bombardé en passant le détroit de Simonoseki. Pareillement les Japonais surent obtenir des excuses du gouvernement chinois qui avait décliné toute responsabilité pour les outrages et les meurtres commis par quelques Chinois de Formose. Conclusion :

Ces trois incidents prouvent combien il est désastreux pour le gouvernement central d'un pays d'être incapable de contrôler un pou-

voir local. Le gouvernement du Shôgun fut renversé peu d'années après qu'il eût prouvé son impuissance à l'égard des gouvernements locaux des daimyos; la Chine eut à payer une indemnité et à faire des concessions humiliantes[1].

Le Japon était donc certain que sur la question des écoles il aurait gain de cause, sans qu'il fût besoin d'un appel aux soldats. D'ailleurs, l'opposition signalée si souvent par les Japonais entre les sentiments hostiles de la Californie et les sentiments corrects ou sympathiques des autres régions des États-Unis aurait gêné les Japonais s'ils avaient voulu la guerre : en bonne logique ils auraient dû la déclarer au seul peuple de Californie, et même aux seuls habitants de San Francisco.

L'affaire des écoles arrangée, restait à régler le problème de l'émigration.

En vertu de l'article 2 du traité conclu avec le Japon en 1894, les États-Unis ont pu prendre l'initiative de restreindre l'immigration japonaise : « Les stipulations de cet article et du précédent ne modifient en rien les lois, ordonnances et règlements qui concernent le commerce, *l'immigration des travailleurs*, la police, la sécurité publique, aussi bien ceux qui sont présentement en vigueur que ceux qui pourront être institués dans l'un ou l'autre pays. » Selon les principes du droit international, une nation est libre d'exclure de chez elle des immigrants étrangers ou d'en restreindre la venue[2]. Le Président a le droit de décréter que tout Japonais ne pourra entrer aux États-Unis que s'il est muni d'un passe-port signé de

1. Cité par Ignotus dans un article de la *North American Review* (décembre 1906) intitulé : *Is the United States a world power?*

2. C'est un droit que les Japonais eux-mêmes appliquent, aux dépens d'Asiatiques, leurs frères. Un arrêté impérial de 1899 interdit à tout étranger, qu'il soit Européen, Américain ou Chinois, de travailler au Japon comme ouvrier dans l'agriculture, les pêcheries, les mines, les usines ou dans d'autres industries, en dehors des étroites concessions établies par les traités antérieurs, sauf en vertu d'une autorisation spéciale des autorités sur les lieux. Or, cette autorisation n'est jamais accordée. L'article 5 de l'arrêté porte que tout Chinois ayant travaillé sans autorisation est passible d'expulsion du Japon. Ces temps derniers, certains entrepreneurs japonais ont pris à leur service un nombre considérable d'ouriers chinois, qu'ils employaient sur les chemins de fer de l'État japonais. Ces entrepreneurs, ayant omis de se munir de l'autorisation nécessaire, les ouvriers chinois ont été expulsés du pays et obligés de rentrer chez eux. — Cité par *le Temps*, 22 septembre 1907.

son gouvernement. Mais l'opinion publique au Japon n'acceptera pas une convention qui restreindrait les mouvements des travailleurs japonais parce que japonais : les règlements de l'immigration doivent n'établir aucune distinction qui ne serait pas appliquée aux immigrants d'Europe, comme aux Japonais. Récemment dans le *Taiyo*[1], le Dr S. Nakamura, professeur de loi internationale au *Gakusiu-in*, école des pairs, demandait qu'en cas de revision du traité américain-japonais, cette clause de l'article 2 fût supprimée, et, quand un commissaire canadien vint négocier un accord qui restreindrait l'immigration japonaise dans le *Dominion*, on déclarait à Tôkyô que le gouvernement ne consentirait pas à un engagement écrit sur cette question, mais que, de lui-même, il pourrait s'efforcer de diminuer l'immigration au Canada, si cela paraissait nécessaire.

Officiellement depuis 1901 le gouvernement japonais empêche ses émigrants d'aller aux États-Unis, et pourtant 73 884 y sont entrés en cinq années (1902-1906). En mars 1907, les Américains publièrent que les « Japonais ayant un passe-port délivré par leur gouvernement pour aller dans les îles soumises aux États-Unis (Hawaï et Philippines), la zone du canal de Panama et d'autres pays, tels que le Mexique et le Canada, s'ils viennent aux États-Unis, pourraient s'en voir refuser l'entrée quand leur venue serait jugée nuisible aux travailleurs blancs par le président des États-Unis ». On crut alors que le gouvernement japonais travaillerait de son côté à enrayer l'émigration; or, dans son rapport qui vient d'être publié, le *Bureau of Immigration* de Washington annonce que l'immigration des Japonais, de juin 1906 à juin 1907, s'est élevée à 30 824, et à 10 901 pour mars, avril, mai et juin 1907 : en quatre mois, c'est le même chiffre que pour toute l'année 1905 (11 021). La proclamation du Président n'a donc pas rencontré l'effet qu'elle cherchait et les découragements officiels de Tokyô à ses émigrants ont été inefficaces. Le Bureau de l'immigration a découvert que la moitié de ces Japonais frais émoulus appartiennent à la classe interdite des coolies[2].

1. Cité par *American review of reviews*, octobre 1907.

2. *Osaka Asahi*, 18 mars 1907. *Un arrangement malheureux*.

Un télégramme du 19 novembre envoyé de Bellingham (territoire de

Ébranlé sans doute par ces résultats, par les réclamations des Américains et surtout par les événements de Vancouver, le gouvernement japonais, en octobre et novembre, a annoncé qu'il comptait prendre de nouvelles mesures pour arrêter ces départs. Le 14 octobre, le comte Okuma, naguère moins accommodant, déclarait que la question de l'émigration ne serait pas discutée à la prochaine session de la Diète, mais qu'elle serait résolue si l'on continuait de décourager l'émigration. Le 9 novembre le baron Hayashi, ministre des Affaires étrangères, disait : « La grave question de l'immigration est virtuellement réglée. Le Japon se conformera aux désirs de l'Amérique sans nuire aux intérêts japonais : le Japon est très peu disposé à voir ses nationaux quitter le pays. » Enfin M. O'Brien, ambassadeur américain à Tôkyô, confirmait ces promesses : « Le gouvernement japonais examine l'opportunité de couper complètement l'émigration aux États-Unis et au Canada ».

Il fallait bien que le Japon fît quelque chose pour ce problème américain, grossi d'un problème canadien. Puisqu'il refusait de modifier les traités existants et de consentir à un accord écrit, force lui était de prendre lui-même des mesures. Sinon il risquait de froisser l'Angleterre et, par son attitude intransigeante, de fortifier et d'unifier les griefs canadiens et américains.

Les mesures annoncées sont de deux sortes : réforme des compagnies d'émigration, limitation du taux des départs pour les Hawaï. Jusqu'ici ces compagnies devaient remettre au gouvernement un quart de leur capital en garantie de leur bonne foi, et le nombre des émigrants que chacune pouvait envoyer était déterminé d'après le montant de ces dépôts. Il fut décidé que chaque compagnie, petite ou grande, devait déposer 50 000 yen avant la fin du mois d'octobre 1907[1].

Washington) annonce que 10 Japonais qui avaient traversé la frontière, venant de Colombie Britannique, ont été faits prisonniers hier soir par l'inspecteur de l'immigration et dirigés aujourd'hui sur Seattle pour être renvoyés dans leur pays. En outre 14 Japonais qui se trouvaient illégalement dans le pays ont été capturés depuis 10 jours. La frontière qui s'étend de Blaine à Lumas sur une distance de 64 kilomètres est surveillée, et pendant les derniers 6 mois, 300 Japonais se sont vus refuser l'entrée dans le pays.

1. *Japan Weekly Chronicle*, october 1907. « Les compagnies d'émigration *Sendai Imin*, *Kaigai Doko*, *Nankai Imin*, *Kumamoto Imin* et les deux agents d'émigration MM. Takago Karoku et Omi Seiko n'ayant pu faire le

Quant aux départs vers les Hawaï, le Japon est résolu à les limiter; mais sur les chiffres il paraît hésiter : 3000 par an, dit le *Times*; 400 pour novembre et décembre 1907, annonce une dépêche Havas; 35 par mois, 18 mâles et 17 femelles, déclare *the Japan Weekly Chronicle*. Enfin l'on croit savoir que le gouvernement a l'intention d'exercer une surveillance rigoureuse sur les Japonais qui se rendent à San Francisco comme étudiants, car beaucoup de travailleurs se parent de ce titre. Le gouvernement japonais a-t-il donc pris son parti de couper toute émigration vers l'Amérique du Nord?

Ce n'est pas la première fois qu'il prétend réformer les compagnies dont les exactions ont fait scandale, même au Japon, et qu'il déclare préférer comme champs de colonisation la Corée et la Mandchourie. Depuis 1901 il fait, dit-il, tous ses efforts pour empêcher les départs aux États-Unis; mais ce n'est qu'en 1907 qu'il s'avise d'arrêter le courant sur les Hawaï dont dérivent, au su de tous, les courants sur les États-Unis, le Canada et le Mexique. Les chiffres de l'immigration japonaise aux États-Unis, depuis 1901, depuis une année surtout, suggèrent aux Américains ce dilemme : ou bien le gouvernement de Tôkyô a pris réellement les mesures qu'à maintes reprises il a annoncées, et les faits accusent son impuissance, ou bien il n'a pas tenu sa promesse et comment le croire davantage en novembre 1907[1]?

Admettons que le gouvernement japonais soit de bonne foi dans ses promesses. Il refuse de se lier par traité; il restera juge du nombre de passeports à délivrer. Toutefois, malgré cette satisfaction d'amour propre, empêcher ses émigrants

versement exigé, ont dû suspendre leurs affaires le 2 novembre. Au début de décembre, une conférence entre les représentants des diverses compagnies d'émigration a voté la création d'une grande compagnie comprenant toutes les compagnies actuelles et a nommé une commission qui conférera avec le Baron Hayashi au sujet des développements à donner au bureau de l'émigration ». *Tôkyô Keizai Zasshi*, n° 1409.

1. Dans le même *Japan Weekly Chronicle*, qui énumérait quelques jours auparavant les très sévères restrictions apportées aux départs pour les Hawaï, on lit, le 24 octobre : « L'*Official Gazette* annonce que la demande faite par l'agent des *Chargeurs réunis* à Yokohama de transporter des émigrants japonais par l'*Amiral Exelmans* est accordée. Honoloulou est leur destination; la durée du voyage entre Kobé et Yokohama est fixée à 36 heures, entre Yokohama et Honoloulou à 14 jours. Le nombre des émigrants par voyage ne doit pas dépasser 1 000. Cette permission du 20 octobre est valable jusqu'au 19 novembre. »

d'aller dans l'Amérique du Nord, n'est-ce pas accepter que ses sujets soient traités en Amérique autrement que les immigrants européens. Se résignera-t-il toujours à ce sacrifice de son prestige? Sa concession n'est-elle pas seulement temporaire?

Jusqu'ici l'émigration vers les Hawaï et les Amériques a été encouragée officiellement; l'État japonais[1] avait intérêt à la fondation de *Shin Nihon*, de nouveaux Japons qui, gardant leur loyalisme à l'égard du Mikado, promouvaient outre-mer l'influence du *Daï Nihon*. Chaque année les émigrants envoyaient au pays, par centaine de millions, leurs économies. Cette émigration, entreprise depuis dix années environ pour des raisons d'État, peut-elle être arrêtée tout d'un coup pour des raisons d'État? Même résolu à entraver définitivement tout départ vers les Amériques, le gouvernement japonais est-il resté le maître absolu du mouvement?

Certaines irrésistibles forces continueront de pousser les coolies vers les États-Unis : densité de population, développement de l'industrie au Japon, exemple de l'émigration européenne, élan que donne la victoire, idée d'une mission nationale, désir d'aventures et d'expériences nouvelles, certitude d'emplois sans la concurrence des Chinois, attraits de salaires bien plus élevés que ceux que l'on peut gagner en Corée, en Mandchourie ou au Japon; popularité du mouvement vers l'hémisphère ouest, mouvement acquis et qui de lui-même s'accélère — ceux qui ont réussi dans les Amériques faisant venir leurs parents et amis; — assurance qu'on a besoin d'eux aux Hawaï, dans l'Ouest canadien et américain, dans les pays d'Amérique du Sud, terres peu peuplées qui, faute de bras, ne peuvent exploiter leurs merveilleuses richesses; enfin volonté orgueilleuse, du moment qu'on s'oppose injustement à leur venue, de renverser l'obstacle. Jamais les Chinois, encore moins les Japonais ne se résigneront à l'interdit américain.

Cette interdiction arbitraire, comment bloquerait-elle le jeu des mécanismes, montés aux temps du laisser faire? Des compagnies de navigation américaines, anglaises, japonaises. se sont équipées pour un actif échange d'hommes et de mar-

1. Cf. les preuves données dans nos articles sur les *Hawaï*, *Problèmes californiens*, *Les États-Unis et la Colonisation japonaise*, *Les Japonais, le Canada et l'Amérique du Sud*, — *Revue de Paris*. 1er et 15 février, 15 juillet, 15 août, 1er novembre 1907.

chandises entre Hong-Kong, Shanghaï, Kobé, Moji, Yokohama et les sept ports de l'Amérique du Nord où aboutissent les rails des transcontinentaux : Vancouver, Seattle, Tacoma, Portland, San Francisco, Los Angeles, San Diego [1]. A toutes ces cales, à tous ces entreponts, il faut des hommes, des marchandises. C'est la concurrence des compagnies de navigation transatlantiques et leur besoin de fret humain qui accélère d'année en année l'émigration européenne vers les États-Unis. Les trois lignes japonaises du Pacifique ont distribué l'an dernier des dividendes de 10 à 20 p. 100. « Le va-et-vient des passages diminuera : l'exclusion des émigrants aura pour conséquence une baisse des exportations [2] ». S'y résigneront-elles? Les compagnies d'émigration auront toujours intérêt à envoyer le plus grand nombre des émigrants, leur débiteurs, en Amérique, pays de hauts salaires. Elles sont composées de gens influents et qui n'hésitent pas à acheter les législateurs. A supposer même que le gouvernement du Mikado puisse contraindre les compagnies du Japon à suspendre temporairement leurs opérations, celles qui des Hawaï font passer les émigrants au Canada ou au Mexique, comment pourra-t-on les atteindre?

Les travailleurs japonais déclarent que le gouvernement américain et leur propre gouvernement les sacrifient injustement : « L'attitude du président Roosevelt fut d'abord impartiale et admirable; mais, après son entretien avec la délégation de San Francisco, en février 1907, un changement survint qui fut très désappointant [3] ». Admirable, tant qu'avocat zélé du Japon, il lutta pour imposer aux Californiens le retrait de la mesure des écoles, le président Roosevelt devint tout à coup suspect, presque traître, quand il acheta cette concession de la promesse que les Japonais, avec des passeports pour les

1. *The Royal mail SS. Co.*, à Vancouver; la *Nippon Yusen Kaisha*, *the China mutual Navigation SS. Co.* et les bateaux du *Great Northern* à Seattle; *the Boston SS. Co.*, *the Portland Asiatic SS. Co.* à Portland; la *Toyo Kisen Kaisha*, *the Pacific Mail SS. Co.*, *the Oriental SS. Co.*, à San Francisco. La troisième grande compagnie japonaise, l'*Osaka Shosen Kaisha*, cherche le port américain où touchera sa nouvelle ligne transpacifique qui, avec ses 6 cargos de 6 000 tonnes, aura deux départs par mois. — *Osaka Shimpo*, 13 mars 1907.

2. *Tôkyô Keizai Zasshi*, 25 mars 1907.

3. *Hochi Shimbun*, 13 septembre 1907. Article du comte Okuma.

Hawaï, le Mexique ou le Canada, ne seraient pas admis aux États-Unis : « Le président Roosevelt, ayant changé d'attitude, s'est mis d'accord avec les travailleurs blancs pour interdire l'entrée des États-Unis à ces Japonais qu'il a déclarés excellents [1]. »

Les Japonais escomptaient que la Californie ferait tous les frais du conflit; or la satisfaction qui leur est donnée, ils l'achètent aux dépens de leur œuvre en Californie :

C'est anéantir les entreprises que nos 80000 compatriotes soutiennent en Amérique, et les résultats de nombreuses années de travail. Chaque année, la culture par les nôtres de plus de 150000 acres de terre produit plus de 50 millions de yen. Voici nos entreprises menacées : les Japonais sont traités comme des Chinois. L'incident scolaire de San Francisco a été arrangé d'une manière ridicule. L'instruction des enfants, c'est sans doute un point important, mais pour cent enfants environ, anéantir les entreprises de nombreux Japonais, c'est lamentable [2].

Les Japonais estiment qu'ils sont indispensables aux Hawaï, où sans eux *King Sugar* dépérirait [3], au Canada, en Californie, où les fruits pourriraient sur les arbres, où les chantiers de grands travaux vaqueraient et, dans les villes, les petits métiers que n'exercent pas les Blancs. Consentir à l'exclusion des immigrants japonais, au moment même où leur travail est le bienvenu, c'est, disent-ils, un sacrifice gratuit et absurde :

Le développement des entreprises japonaises n'est pas seulement menacé : les industriels américains sont très anxieux pour l'avenir. Les 10 ou 15000 travailleurs japonais qui chaque année arrivent des Hawaï ne sont pas encore assez nombreux : leurs salaires augmentent sans cesse; on veut les empêcher de débarquer : sait-on à quelles funestes conséquences l'on s'expose [4]... Pour les Japonais, il s'agit de perte d'argent; mais, pour les capitalistes américains qui emploient des ouvriers japonais, cette question est bien plus importante... Aussi, lorsque les capitalistes de Californie auront compris qu'en n'em-

1. *Osaka Asahi*, 19 mars 1907.

2. *Asahi Shimbum*, 15 mars 1907. *Télégramme envoyé par un compatriote d'Amérique.*

3. Il suffira qu'aux Hawaï on ait un absolu besoin de Japonais, pour que le Canada, le Mexique et les États-Unis continuent d'être alimentés d'émigrants.

4. *Osaka Asahi*, 19 mars 1907.

ployant pas les travailleurs japonais, ils nuisent à l'industrie et à la vie économique du pays, il viendra un moment où un revirement se produira : attendons ce changement d'opinion[1].

Aussi les Japonais maintiennent leurs prétentions contre les décisions à courte vue des deux gouvernements de Washington et de Tôkyô :

Nous aimerions mieux ne pas voir nos travailleurs se diriger vers les pays qui les persécutent. Au Japon, en Corée ou en Mandchourie, dans l'île de Yéso ou à Sakhaline, des travaux réclament leurs bras, mais on les délaisse. Si, malgré nos conseils, nos émigrants, écoutant les appels qui leur viennent d'Amérique et d'ailleurs, continuent à partir, on peut dire que rien désormais ne pourra arrêter leur désir de s'expatrier. Dans le monde, ce sont les États-Unis et le Canada qui souffrent le plus du manque de bras. C'est grâce à nos émigrants que la situation économique de ces pays n'est pas tombée dans une crise incurable. Sans eux, que serait-il arrivé? Les travaux auraient été confiés aux ouvriers indigènes; les salaires seraient devenus exorbitants, la main-d'œuvre d'une extrême rareté, les grèves innombrables : c'eût été un désastre pour le pays. Les travailleurs blancs seraient les premiers à subir les terribles effets de cette calamité, ils partageraient la détresse des capitalistes et ce ne serait que justice[2].

Génies bienfaisants des terres américaines, qui sans eux resteraient désertes; génies conciliateurs du capital et du travail blancs, qui sans eux consommeraient leur ruine commune : comment les Japonais n'essaieraient-ils pas de faire entendre raison à cette Amérique que l'orgueil mène à sa perte?

Ce qui fait la force de leurs prétentions, c'est que l'Ouest de l'Amérique, à peine peuplé, est à occuper et que la lutte de classes entre capitalistes et prolétaires y est particulièrement âpre, vu les richesses énormes à exploiter et le manque de bras. Le conflit entre Américains et Japonais est permanent parce qu'en son fonds il repose sur une querelle entre Blancs. C'est la lutte de classes qui en Californie crée la lutte des races. Le coolie a un allié naturel dans le capitaliste blanc et un ennemi naturel dans le Blanc prolétaire. Le défaut de l'adversaire ainsi éprouvé, les Japonais n'ont qu'à patienter : un déterminisme

1. *Osaka Shimpo*, 24 mars 1907.

2. *Osaka Shimpo*, 16 septembre : *Le Travail à l'étranger des ouvriers japonais*.

géographique et économique travaille pour eux; ils sont sûrs du succès définitif : les capitalistes d'Occident ne sauraient refuser longtemps, pour des raisons sentimentales, d'acheter la main-d'œuvre, là où elle est le meilleur marché, et la plus docile, — en Orient.

Quelle raison y a-t-il, observent les Japonais, de regarder cette concurrence entre ouvriers jaunes et ouvriers blancs, comme un fait nouveau, extraordinaire et qui réclame des mesures spéciales? C'est un phénomène naturel et que les Américains devraient accepter tout comme l'on s'incline dans tous les pays de civilisation industrielle devant la lutte entre Blancs non syndiqués et syndiqués : « La concurrence des travailleurs n'existe pas seulement entre les Asiatiques et les Blancs. Ce n'est pas chose rare qu'une violente querelle entre ouvriers jaunes ou entre ouvriers blancs[1] ».

Pourquoi dès lors la haine des ouvriers blancs à l'adresse des Jaunes est-elle différente et plus tenace que l'hostilité des syndiqués américains contre les immigrants européens, non encore syndiqués? — C'est que les Japonais vendent leur travail à bas prix et qu'ils envahissent les champs d'emploi du travailleur blanc. — Cela est absurde, répliquent les Japonais. N'est-il pas plus vraisemblable que nous cherchions à gagner les plus hautes salaires et que nous nous livrions aux besognes que délaissent les Blancs[2]?

Au vrai, estime-t-on au Japon, les motifs d'exclusion chez les Américains sont beaucoup moins d'ordre économique que d'ordre politique et sentimental. Les syndicats et leur égoïsme ont lassé les gens sensés de San Francisco. L'heure est mauvaise aux gens de la municipalité qui, à la dévotion de syndicats, ont imposé les mesures et organisé les manifestations anti-japonaises. Le maire Schmitz et son conseiller Rueff, convaincus de malversations, sont en prison; treize membres sur dix-huit de l'ancien *Board of Supervisors* se sont reconnus coupables. Le nouveau maire, le D^r Ed. R. Taylor, médecin

1. *Osaka Shimpo*, 27 septembre 1907.

2. Cf. *Problèmes californiens*, *Revue de Paris*, 15 juillet 1907. Les ouvriers américains répondent : plus l'ouvrier japonais gagnera de hauts salaires plus il sera dangereux, et même s'il entre dans un syndicat, ses besoins restant toujours en deçà des besoins d'un syndiqué blanc, à travail égal ses bénéfices seront plus grands et son pouvoir social plus considérable.

et avocat, est l'adversaire de la politique syndicale. Tous ces scandales chez leurs ennemis ont redonné confiance aux Japonais qui escomptent un revirement d'opinion : les capitalistes californiens calculeront le tort que leur cause l'anti-japonisme ; et la fin du règne des syndiqués à la mairie détachera peut-être les indifférents de la propagande anti-orientale.

Restent les motifs les plus sérieux de l'anti-japonisme au dire des Japonais : la jalousie et la peur qui se sont emparés de l'Américain, depuis que le Japon a pris la première place en Extrême-Orient. Mais cette méfiance, flatteuse pour leur amour-propre, les encourage à ne pas accepter comme définitives les mesures prises contre leurs concitoyens. La civilisation japonaise vaut bien la civilisation américaine ; les Américains ont beaucoup à apprendre du Japonais ; ils avouent leur faiblesse en se refusant à une libre concurrence ; leur prétendu régime de liberté et d'égalité n'est que menterie qui, pour des raisons de race, établit des distinctions entre les hommes civilisés. Si l'Américain refuse une promotion au Japonais dans la hiérarchie internationale et ne traite pas avec lui d'égal à égal, c'est que le Japon, encore méprisé, n'a pas assez imposé sa puissance. Il n'y a qu'un demi-siècle que, pour forcer à ouvrir les îles aux Américains et à entrer dans la lutte internationale, le commodore Perry le menaça de ses canons....

Quelles raisons a donc le Japon de céder temporairement ?

LOUIS AUBERT

(A suivre.)

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

L'ŒUVRE POÉTIQUE

DE

MADAME DE NOAILLES

Si familier qu'on puisse être avec l'œuvre poétique de madame de Noailles, si vivement qu'on en ait senti la beauté, on ne peut songer qu'à en donner une idée très imparfaite au lecteur qui n'en aurait pas, par lui-même, perçu le goût et la saveur. Rien n'est plus difficile que de caractériser par des mots une œuvre poétique, spécialement une œuvre lyrique, et cette difficulté s'accroît encore à mesure que le lyrisme est plus intime et plus personnel. Les mots manquent bientôt, comme ils manquent pour exprimer la beauté particulière d'une symphonie ou d'un tableau. Devant un roman, devant une pièce de théâtre, le critique a moins d'embarras : il peut conter à sa guise, discuter la vraisemblance des événements, le développement des caractères, dégager ou contrôler la thèse morale qui supporte le récit. Vis-à-vis d'un poème, la critique directe est presque impossible; et les procédés de critique extérieure ou indirecte sont moins commodes. On en est réduit au classement, toujours hasardeux, à l'explication, toujours arbitraire quand il s'agit d'inspiration poétique, c'est-à-dire du moins explicable des faits littéraires; on est réduit à des jugements d'ensemble, que le lecteur accepte ou conteste, mais dont les raisons secrètes ne se communiquent pas.

D'autre part, il est peut-être bien tôt pour tenter, sur l'œuvre de madame de Noailles, cet essai de classement et d'explication. Madame de Noailles était fort jeune quand elle publia son premier volume de vers, *le Cœur innombrable*, et ce volume n'est guère vieux de plus de six ans. Le développement lyrique, qui n'est pas ordinairement si précoce, est sujet, dans la suite de la vie, à d'amples variations dont il est malaisé de présumer le sens. Des *Feuilles d'Automne* aux *Contemplations* la distance est grande, et cet exemple suffit à prouver combien il serait téméraire de vouloir définir, avant trente ans, le génie ou même la manière d'un poète. Pourtant, au premier regard jeté sur l'œuvre de madame de Noailles, on reconnaît un tempérament d'une spontanéité immédiate et expansive, qui semble se dépenser tout entier dans le moindre vers, mais pour se reformer aussitôt, parfaitement identique à lui-même. Il est difficile de supposer que ce tempérament doive se modifier dans son essence, s'échapper un jour dans quelque direction inattendue. Le talent de madame de Noailles s'est agrandi déjà ; tout porte à prévoir qu'il peut s'agrandir encore, mais par une répétition éternellement enrichie d'elle-même. Elle possède une faculté de variation qu'on peut croire indéfinie, mais sur un nombre limité de thèmes. Jamais le jaillissement lyrique ne fut plus abondant ni plus naturel, mais rarement on put observer tant de constance dans la nature et dans la proportion des éléments qui le composent. Il n'est donc pas impossible de s'arrêter dès à présent, de considérer ce phénomène poétique comme suffisamment formé, suffisamment défini pour qu'on puisse au moins le décrire, en dessiner la figure, rechercher ce qui constitue sa particularité.

***

La première raison, la plus apparente, de l'originalité de madame de Noailles, c'est qu'on ne lui voit nulle liaison, nul contact, avec les deux écoles qui, depuis le déclin du romantisme, se sont partagé la poésie française. Verlaine, et les Symbolistes après lui, ont considéré la poésie non comme un procédé d'expression directe, mais comme un art de suggestion ou

d'évocation. L'émotion poétique que le vers traduit participant à la fois du rêve et de la pensée, ils ont prétendu tirer du vers une sorte de langage intermédiaire entre la musique et la parole. S'ils ont voulu briser et recomposer selon des combinaisons plus variées les formes traditionnelles de la métrique, c'est à l'imitation de la musique, et pour donner au rapport des mots la même complexité obéissante qu'à l'accord des sons. Il ne semble pas qu'aucune de ces ambitions ait jamais tenté madame de Noailles. Non seulement elle est restée fidèle aux rythmes classiques — et l'on ne pourrait guère citer que deux ou trois occasions où elle s'en soit écartée complètement, — mais on n'aperçoit pas chez elle d'effort pour tirer, de ces rythmes même, toute la variété, toute la liberté de combinaisons sonores qu'ils peuvent comporter. Les mots sont choisis et associés d'après leur sens exact et leur force expressive, non pas d'après ces rapports secrets, dont la raison ne rend pas compte, et qui touchent ce qu'il y a de plus flottant, de plus indistinct dans notre sensibilité. Elle n'obéit même pas à cet instinct d'harmonie qui sait, par l'égalité des mots et l'enchaînement des strophes, assurer, du premier vers au dernier, l'unité sonore d'un poème. Elle ne cherche à capter l'oreille ni par la puissance évocatrice de certains accords verbaux, ni par une sorte de continuité mélodique. Dans un temps où il semble que la musique vienne forcer ou pénétrer l'une après l'autre toutes les formes de l'art, madame de Noailles n'est pas musicienne.

Je la vois plus distante encore des Parnassiens que des Symbolistes, bien qu'ici les premières apparences puissent tromper. Le rapport, ou la confusion, si l'on préfère, que les Symbolistes ont établi entre la poésie et la musique, les Parnassiens l'ont cherché, voici quarante ans, entre la poésie et les arts plastiques. Ils ont conçu la poésie comme un art descriptif et décoratif, et, si cette fin n'est pas particulière à la poésie, il est vrai que le vers y répond mieux que la prose par sa solidité, sa fixité et son éclat. Le vers est une matière durable, et le don propre du poète parut d'en raffiner la pureté et d'en pousser le travail. Madame de Noailles n'est pas l'élève ou l'émule de cette école poétique. Assurément son œuvre abonde en paysages, en descriptions pittoresques, son style poétique

frappe par la richesse et parfois par la recherche verbale, et, dans la fréquence des images, parfois même dans leur choix ou dans leur construction, on pourrait retrouver quelque trace apparente de l'influence parnassienne. Mais les Parnassiens considéraient l'art poétique comme une technique laborieusement conquise, à laquelle le don premier et l'inspiration libre ne suffisent pas, et surtout, par réaction contre la sentimentalité romantique, ils exigeaient que le poète se séparât de son vers autant que le sculpteur de son marbre, le travaillât comme une matière étrangère, de sorte que la triple loi de leur esthétique fut d'obtenir des œuvres savantes dans leur procédé, parfaites dans leur forme, entièrement objectives par leur signification. Or il est certain que, dans ses plus beaux poèmes, dans ceux même que nous aurons le droit de tenir pour parfaits, madame de Noailles ne fut jamais embarrassée par l'inquiétude technique de la perfection. Il est certain que sa poésie n'est pas une poésie savante, mais une poésie ingénue et abandonnée, qu'elle ne tient pas en défiance la merveilleuse facilité de son inspiration, mais qu'elle s'y donne et s'y livre comme la prophétesse à l'esprit sacré, qu'elle n'est pas le maître laborieux qui a conquis l'un après l'autre tous les secrets difficiles de l'art, mais tout à la fois un écolier et un maître, un écolier de génie qui a deviné avant d'avoir su. Il est certain qu'on ne vit jamais d'inspiration moins objective que la sienne, que jamais confidence poétique ne fut plus spontanée, plus libre, plus complète, que non seulement elle vit tout entière dans son œuvre, mais que nous la sentons présente, mystiquement présente dans le moindre mot qu'elle écrit. Elle est l'unique sujet de ses poèmes. Tous les moments de son inspiration émanent d'elle, sont elle-même, et, depuis les premiers romantiques, que le lyrisme avait enivrés comme une liberté nouvelle, depuis Lamartine ou Musset, jamais le flot de la poésie intérieure ne s'était répandu aussi librement.

Ce retour au romantisme fut, il y a dix ans, le caractère évident du mouvement poétique. Ce qu'on a nommé l'humanisme ne fut qu'un romantisme rajeuni. Mais chez les plus distingués des humanistes l'influence verlainienne restait sensible, et madame de Noailles en est restée, à ce que je crois, totalement exempte. Elle n'est guère qu'une romantique, et

c'est de Musset que je la verrais proche, un Musset qui ne cherche pas l'esprit, un Musset sans sa grâce allante et sa plaisanterie désinvolte, sans son penchant oratoire, sans toute sa facilité française, un Musset plus âpre, plus chargé, plus fiévreux, plus complexe, au sang plus lourd, je voudrais pouvoir dire un Musset barbare.



Il faut cependant marquer, dès à présent, quelques différences essentielles. Sans doute, le lyrisme de Lamartine, de Musset ou même de Hugo est un lyrisme purement personnel. Mais si le poète se chante lui-même, il ne chante pas pour lui seul. Le poème, sorti d'un homme, vaut pour tous les hommes. Les souffrances, les inquiétudes, les espérances qu'il exprime ne sont pas particulières au poète, elles sont le lot commun de tous les hommes, au moins de toute une génération humaine, et le cri qu'il pousse se multipliera dans un innombrable écho. Toutes les idées qui ont alimenté le lyrisme romantique sont des idées humaines au sens le plus général du mot. Qu'il s'agisse de la position de l'homme vis-à-vis de la nature, de la société, de la religion, de la destinée, du bonheur, ces problèmes se posent également pour toutes les pensées. Ils intéressent l'homme abstrait, l'intelligence en ce qu'elle a de nécessaire et d'universel, ils intéressent l'âme humaine. Le rêve romantique, le chant romantique, même en ce qu'ils eurent de plus spécial ou de plus neuf, furent le rêve et le chant communs d'un moment de l'humanité. Et le mal romantique, s'il ne fut pas comme on l'a dit le mal d'un siècle, fut du moins celui d'une génération.

C'est à bon droit que les romantiques ont reconnu et proclamé si fièrement la fonction représentative du poète. Vraie ou fausse en son essence, la théorie était convenable à leur cas. Ils ne chantaient que leur souffrance ou leur joie, mais en eux la foule muette des hommes trouvait sa voix. Rien de pareil chez madame de Noailles. Sa poésie sort d'elle-même et retombe en elle, comme l'élan du jet d'eau dans le bassin. Son éternel sujet, c'est sa personne, mais dans ce qu'elle a de parti-

culier, d'unique, non dans ce qu'elle a de commun et de général. L'aliment de son lyrisme n'est pas ce qui dans chaque être est semblable aux autres êtres, le fonds indivis de sentiment ou de pensée qui supportait, jusqu'à elle, la poésie, aussi bien que la science ou la philosophie, mais bien ce qui dans chaque individu est distinct de tous les autres, la force inexplicable et irréductible qui fait la personnalité.

L'inspiration lyrique s'est toujours ramenée à un nombre limité de thèmes uniformes, et ce qu'il y a d'analogue entre tous ces thèmes, c'est qu'ils posent soit l'accord, soit le conflit d'un des sentiments généraux de l'âme avec une force ou avec un état extérieur. Si fâcheux qu'il soit d'employer hors de propos le vocabulaire philosophique, il sera peut-être permis de dire que toutes les situations lyriques se réduisent soit à une harmonie, soit à une antinomie entre le sujet et l'objet. L'amour, par lui-même et pris en soi, n'est pas proprement un thème lyrique. Ce qui est lyrique, c'est l'accord ou le désaccord de notre amour avec son objet, c'est la joie, ou la souffrance, ou l'attente, ou la déception de l'amour. Le sentiment de la vie, par lui-même et pris en soi, n'est pas un sentiment lyrique. Ce que les lyriques ont chanté, c'est l'interrogation de l'âme devant la vie, c'est son inquiétude ou son effroi, sa confiance avide ou sa peine désabusée. Le sentiment de la nature, par lui-même et pris en soi, n'est pas un sentiment lyrique. Ce qui est lyrique, ici encore, c'est l'imprécation ou l'invocation, la révolte ou l'anathème; c'est le contraste entre la souffrance du cœur et la placidité des choses, entre la permanence de nos passions et la mobilité de leurs formes, ou bien le rapport inverse, ou tous les rapports que l'on voudra supposer, et dont précisément les romantiques ont varié l'invention avec une si belle fécondité.

Il semble donc qu'il y ait toujours eu quelque chose d'alterné dans le chant lyrique. Le poème lyrique apparaît à l'ordinaire comme un dialogue, dialogue avec l'être aimé, avec la vie, avec la mort, avec le bonheur, avec les puissances naturelles. Et voici qu'en trois volumes de vers, madame de Noailles exhale un long solo où l'on n'entend jamais parler qu'une âme. Il y a là des vers d'amour, sans doute, bien qu'assez rares, mais où il semble que la force du désir s'élance seule,

comme un cri sans écho à qui rien ne répond. C'est l'amour dans son essence et qui se suffit par son expression même, l'amour qui n'eut le pouvoir ou le besoin de se fixer sur personne, privé du moins de tous les signes qui révèleraient la présence, la réponse secrète de l'être aimé. Nul poème ne traduisit plus intensément que ceux-là le sentiment de la vie, mais c'est la vie d'un être à qui la conscience de sa propre réalité suffit, qui ne vivrait pas moins s'il était seul vivant au monde, et cette certitude, cette volonté d'exister qui sort du plus intime de sa substance gonfle sa personne sans jamais s'en échapper. Le sentiment de la nature emplit l'œuvre entière, mais c'est une nature qui se contente de germer et de fleurir pour le poète, qui n'est là que pour qu'il la goûte et la respire, qui se répand et s'absorbe dans chacune de ses sensations. Comment s'opposerait-elle à ses passions ou à ses caprices, quand elle n'est que sa créature obéissante, et comme le prolongement de ses membres ou de ses sens? Ainsi, aux scènes habituelles du lyrisme il manquera toujours un acteur. Le poète reste toujours seul, sans d'ailleurs se croire jamais appauvri par sa solitude. Nul conflit, nul contact avec les réalités extérieures, et ce qu'il exalte ou caresse en lui-même, ce n'est pas ce qui le rejoindrait aux autres hommes, mais ce qui l'en distingue et l'en sépare, ce qui le fait unique, vivant pour soi-même et ne ressemblant qu'à soi.

Je m'excuse d'avoir insisté sur cette explication, qui n'est pas sans quelque obscurité, mais peut-être nous a-t-elle conduit assez près du secret de madame de Noailles. Au reste, c'est ce que madame de Noailles a saisi plus clairement que personne, et par le même détour, c'est-à-dire en se distinguant elle-même des poètes en qui le lyrisme moderne s'est le plus richement exprimé. Elle est allée rêver dans le vallon de Lamartine et, avec plus de précision et de sûreté qu'aucun critique, elle a marqué par quoi la poésie lamartinienne différait de sa propre inspiration. « Mes souffrances, dit-elle à Lamartine, ne sont pas les vôtres, ni mes pensées; vous n'avez pas connu cette pure ardeur de vie, ce besoin

D'être, d'être toujours et sans fins, d'être, d'être.

« Vous aviez des frères dans le monde et vous cherchiez un

guide au ciel. Mais moi, je n'ai fait qu'errer seule dans l'éternité vide.

J'ai su que tout désir, tout amour, toute flamme
S'élançait de mon âme et rentrait dans mon âme,
Que mes Dieux sont en moi, qu'ils mourront avec moi... »

***

Cet isolement splendide doit inspirer naturellement un grand orgueil. La solitude, quand elle n'accable pas, agrandit et exalte; elle accroît, quand elle n'est pas stérile, la puissance et la joie de la création. Aussi ne convient-il pas, bien que cet exercice soit aisé, de railler l'orgueil de madame de Noailles. Il est tout à la fois la condition et la conséquence du mode d'inspiration lyrique qui lui est propre. Se sentir seul vis-à-vis du monde, et sentir la totalité du monde en soi, être non seulement le compagnon unique, mais l'animateur de la terre, du soleil, des étoiles, se promener en maître dans l'univers déserté comme Robinson Crusoé dans son île, c'est de quoi hausser l'orgueil du poète qu'un tel rôle n'accablera point.

Il faut insister cependant sur cette poésie de la nature, à quoi correspond ce qu'il y a de plus connu et de plus complet dans l'œuvre de madame de Noailles, ce qu'il y a de plus stable dans son goût. La nature, à ses yeux, n'est aucunement inanimée. Elle la personnifie, on pourrait presque dire qu'elle la virilise. Son désir d'être possédée par elle est bien un désir; son amour est presque un amour charnel. Il y a comme un érotisme lyrique dans ses bucoliques ou ses paysages. Cette inclination est si marquée que l'amour de la nature et l'amour humain lui paraissent présenter une identité dans leur essence, une équivalence, ou même une communauté dans leur expression. Il lui semble qu'on puisse passer de l'un à l'autre, changer l'un pour l'autre, presque à son gré. Nous la verrons tour à tour abandonner les spectacles naturels pour les émotions humaines, y revenir, les quitter encore, et ce seront toujours, dans ces crises et dans leurs intervalles, les mêmes ardeurs, les mêmes

clameurs, les mêmes appels, les mêmes extases. Elle confond dans son rêve, et même dans son émotion,

> Un moment du désir, un moment de l'été.

Elle s'imaginera parfois que, d'avoir un instant déserté les jardins pour les hommes, quelque chose s'est terni dans l'éclat candide de ses sensations, que son attention, toujours exaltée, va rester désormais distraite, qu'elle n'est plus assez douce et docile pour s'ajuster encore au contact des plantes, des fleurs et des animaux. Nous l'entendrons s'en plaindre à la Nature, et la Nature ne la consoler qu'à demi. Nous la consolerions mieux. Nous lui dirions : « Toujours et partout, vous ne serez que vous-même. » Par une illusion contraire il arrivera que des émotions qu'elle avait faussement rapportées aux hommes ne contiennent finalement pas autre chose que l'appétit du soleil et la jouissance de l'été. Les mêmes thèmes se transposent complaisamment d'un ton à l'autre, les mêmes mots changent indifféremment d'objet; l'inquiétude et l'angoisse restent semblables. L'âme du poète est renvoyée sans cesse d'un de ses reflets au reflet contraire, comme une flamme qu'on agite entre deux miroirs.

On pourrait opposer, trait pour trait et presque mot à mot, telle pièce des *Éblouissements* et telle pièce du *Cœur innombrable*. Voici l'abandon du poète au cœur d'un jardin matinal. Tout paraît s'unir pour la perfection de sa joie, l'azur, l'espace, l'éblouissement des chemins, l'attente des abeilles, le gonflement des prés, les jeux enivrés des oiseaux, — et l'on sent bien qu'ici je n'invente pas les termes ou les épithètes. — Mais une angoisse invincible fait trembler ses genoux et retomber ses bras. Ah! ce n'est pas au fleuve de l'été qu'il pouvait apaiser l'ardeur pâmée de son rêve.

> O brûlant Univers, je vais cherchant votre âme,
> Qui n'est que dans les yeux et dans la volupté...

Et voici, dans une des pièces les plus connues, et d'ailleurs les plus parfaites, du *Cœur Innombrable*, voici qu'une jeune fille amoureuse traverse le même décor. La petite danseuse Bittô descend la colline pour rejoindre au bord de l'étang Criton le chevrier. Criton lui a dédié les présents classiques, un fromage,

une noix sculptée, un panier de jonc, et la seule nouveauté dans cette offrande, c'est qu'au fond de son panier Criton mettra des prunes. La petite Bittô, s'abandonne aux bras de Criton, mais la voici déjà grave, pâle et triste, et le poète nous explique sa méprise. Ce qu'il fallait pour guérir le désir de Bittô, ce n'était pas « l'étreinte amère d'un chevrier »; ce n'était pas l'amour d'un homme. L'objet secret de son souhait était « l'air, les fleurs, l'eau farouche... »

L'amant qu'il vous fallait, c'était le tendre Été...

Dans l'Utopie de William Morris, *News from Nowhere*, on voit Ellen, la belle fille qui symbolise l'humanité affranchie, embrasser de ses bras hâlés le tronc des arbres et jusqu'au lichen qui fleurit la ruine d'un vieux mur. « Oh! oh! que j'aime la terre, et les saisons, et l'air, et toutes choses, et tout ce qui vit!... » C'est le baiser de Bittô. Et dans toutes les variétés vivantes de la création, le poète ne lui laissera rien oublier. Tous les parfums, toutes les saveurs, toutes les couleurs recevront tour à tour son étreinte. Je fais cette remarque en passant, et je m'en dispenserais volontiers, tant elle est banale, si elle n'était essentielle. Mais comment omettre ici que cet appétit de la nature est servi par un appareil sensoriel d'une acuité et, si l'on peut dire, d'une originalité extraordinaire, par lequel les impressions les plus minutieuses, les plus fugitives sont retenues, aspirées, mélangées avec une finesse et une puissance égales, un appareil tellement sensible en un mot, tellement inventif, que chacune de ses pièces peut à la rigueur suppléer aux autres et qu'on voit communément madame de Noailles respirer une forme ou toucher du doigt une odeur.



C'est le baiser de Bittô. Et pourtant, chez madame de Noailles, l'accolade aux choses naturelles n'a pas, ne peut pas garder ce caractère tranquille et cordialement fraternel. Le baiser de Bittô reste un baiser d'amour, et toute l'ardeur, toute la souffrance de l'amour y passent, d'un amour qui ne

peut se dépasser ni se franchir, puisqu'il est la forme immédiate du désir nu, du vouloir-vivre, — d'un amour toujours insatiable, puisqu'il n'est susceptible ni de saisir ni même de fixer son objet.

Comme on ignore, quand on aime, si le bonheur est ce que l'on reçoit ou ce que l'on donne, le poète ne sait plus si le jour lui prête sa splendeur ou la recueille sur son visage. Ces beautés, ces langueurs, ces douceurs complaisantes, sont une volupté qui défont son âme et dont elle va presque mourir. Quelquefois, son contentement sera plus sûr, plus reposé, plus calme, bien-être plutôt que jouissance. C'est une amitié, c'est le bonheur,

> Ce bonheur ébloui, que l'on éprouve en songe,
> Si candide et si doux.

Mais ce sont là de courts repos, et le plus souvent cette extase est aussi triste que celle des amours impossibles. Il y a des matins où le jardin « fait plus mal encore que la musique », rend plus sensible le chagrin,

> ... Ce chagrin sans cause
> Qui n'est jamais fini.

Il y a des soirs et des nuits où les jardins perfides avivent l'incurable blessure du cœur, et sur toutes les pièces finales des *Éblouissements* on entendra courir cette plainte lamentable et magnifique.

Il faut songer aussi que l'étreinte de la Nature, nous ne la recevons, ni ne la rendons pour l'éternité, puisque notre vie du moins n'est pas éternelle. Voici donc l'idée de la mort introduite dans ces ardentes bucoliques aussi naturellement, et avec la même intensité tragique, que dans le chant d'amour le plus sensuel. Il faudra mourir un jour, si fort qu'on se soit appuyé à sa vie. Je ne veux point citer les pièces où ce thème est développé avec une puissance particulière; il remplit l'œuvre entière de madame de Noailles. Jamais on n'avait parlé de la mort avec une langueur si déchirante, car jamais la crainte de la mort n'a exprimé une attache si volontaire à la vie. Elle oppose à la mort inévitable la douce et affreuse résistance d'Iphigénie qui ne peut accepter l'injustice

de son destin. Vraiment, il n'est pas juste d'avoir nourri tant d'ardeurs, tant d'extases, tant d'ambitions pour mourir un jour, comme tous les hommes, pour être soumise au temps et à la destruction. Elle du moins n'aurait pas dû...

> Hélas, je n'étais pas faite pour être morte!...

Elle n'était pas faite pour être morte. Elle n'était pas faite pour n'être pas jeune. Il est injuste qu'une vie comme la sienne ne possède pas pour se déployer l'infini de la durée. Il est injuste qu'avant la mort la saveur et la puissance de ses sensations doivent se trouver amoindries. Et voici le point de départ d'un nouveau thème que, depuis la première pièce de l'*Ombre des Jours*, madame de Noailles aura varié tant de fois. Oui, la jeunesse doit nous fuir un jour, si fort que nous l'appelions une fois disparue. La mort seule entendra notre clameur, viendra nous prendre, par pitié, et Heine avait déjà dit, je crois, que la mort doit sembler facile quand on eut le courage de vieillir. Nous aurons perdu cette jeunesse qui tient le plaisir de vivre dans ses mains, la jeunesse joyeuse, ardente et printanière, qui est tout le jeu de la nature, en qui réside toute la vivacité du désir. Quand la force du désir décroît, tout baisse, tout s'éteint, la lumière même paraît voilée. C'est aussi l'amour qui s'enfuit, c'est l'art, c'est la volupté de la musique, c'est l'amusement du voyage. Connaître encore toutes ces joies, les subir plutôt, sans la jeunesse, garder malgré soi cette vie diminuée, n'avoir plus « l'âge de l'été »! comment cela se peut-il?

Et puis, il faut tellement se hâter, tant qu'on est jeune! Rien n'est plus fugitif que la conscience de la jeunesse. Nous ne nous sentons jamais jeunes dans l'instant présent; nous nous sentons moins jeunes qu'hier, et plus jeunes que demain. Peut-être qu'hier on pouvait encore attendre; mais le temps nous menace; il faut courir en avant de lui. Ainsi naît l'anxiété de saisir, d'aspirer, de retenir le moment qui se dérobe. Cette inquiétude, cette instabilité souffrante, on avait la folie de croire que la vie les apaiserait un peu, mais sans cesse elle les aiguise. Chaque jour, tant qu'on est jeune, l'esprit perçoit avec plus de force, le cœur souhaite avec plus d'ardeur; chaque jour, la déception s'accroît avec l'intensité multipliée du

désir. De là l'impatience précipitée du poète; de là son espérance haletante, ses palpitations, ses battements, de là l'effroi sacré qui emplit son âme avide et stupéfaite. On se rappelle l'épigraphe des *Éblouissements*. « Le cœur me bat avec plus de violence qu'aux corybantes... » L'attente est si grande qu'elle semble présager comme une présence divine :

Mon âme est comme un bois où les Dieux vont venir.

Les Dieux ne visiteront plus une telle âme ; ils y sont déjà passés ; ils y ont laissé leur souvenir exigeant qui décevra de tous les moments de la terre. Tous les désirs y accourront, si pressés qu'aucun n'y pourra demeurer « long et grave » ; leur violence même fera leur inconstance et leur tourbillonnante mobilité. Toute l'énergie vivante de madame de Noailles se dépense ainsi à rechercher une sorte d'ubiquité sensible. Nous la voyions tout à l'heure appeler l'amour humain quand elle a la Terre, la Nature quand elle croit saisir l'amour. On pourrait marquer de traits plus précis cette insatisfaction naturelle. Dans un jardin d'Ile-de-France il lui faudra évoquer l'Orient,

Le marbre blanc d'un quai,
L'ombre d'un mimosa sur le sol décalqué...

Dans un verger fleuri du mois de mai passeront comme des regrets des apparitions persanes. Il faudrait être dans le même instant Turque, Persane, Grecque, Française ; il faudrait être tout et tout sentir à la fois, et le rêve même s'y refuse. Il faudrait enfermer dans ses mains toutes les puissances, tous les bonheurs, tous les paysages, tout l'avenir et tout le passé. Et quand nous aurions tout, tout nous manquerait encore, puisque rien de ce que nous saisissons n'est éternel, puisqu'on ne vit qu'une fois, puisqu'on n'a qu'une jeunesse.

Madame de Noailles a trop de force, trop de fierté dans sa volonté de vivre pour qu'on la sente jamais triste ; mais on ne la sent jamais contente. Il y a parfois des moments de halte, de rémission ; une sorte de béatitude végétale paraît l'absorber dans la tranquillité de la terre. Mais, dans ce bien-être, elle sent l'effroi de l'atteinte plus aiguë qu'il présage, et surtout ces répits sont rares, et brefs. Bientôt la course recommence, la course infatigable et toujours déçue, l'effort déses-

péré pour échapper à l'étroitesse du corps, à l'insuffisance débile des sens, pour sortir enfin de soi-même, pour apaiser ce désir toujours tendu sans possession ni jouissance, par conséquent sans arrêt et sans chute. Elle ne veut pas de repos, d'ailleurs, elle ne veut pas « être tranquille ». Elle sait que la flamme de son désir suffit pour en dessécher l'objet, mais c'est une joie aussi, une joie spirituelle, un « beau plaisir cérébral », que de sentir toute cette ardeur concentrée en elle, comme les rayons solaires dans une lentille, — une joie, dont elle se lassera comme des autres, et qui lui laissera parfois, comme au Moïse de Vigny, la lassitude de son rôle. Le microcosme n'a qu'à s'enfler pour devenir un univers; porter un cœur comme le sien est aussi lourd que porter un monde. Nous l'entendrons, comme le Prophète accablé, réclamer à son tour le sommeil de la terre. Permettez que je me repose un peu, dira-t-elle,

Délivrée enfin de cette extase,
Ne portant plus le monde à mon cœur attaché...

Mais pourtant, c'est parce qu'il connaît la fragilité précaire de ses émotions que le poète en a voulu fixer l'ardeur éphémère; c'est pour en immortaliser la force qu'elle a chanté.

J'écris pour que, le jour où je ne serai plus,
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu.
... J'ai tenté, pendant de longs printemps,
Avec des phrases parfumées,
De fixer la tiédeur, l'ardeur, le goût flottant
Des choses que j'ai tant aimées.

Elle sait que cet espoir n'est pas supérieur à son génie, et c'est là beaucoup d'orgueil, mais, je le répète encore, cet orgueil n'a rien de littéraire. Cet orgueil n'est que la certitude de la mort, la volonté de survivre, la foi dans l'éternité d'une passion pareille à la passion anonyme et universelle qui la dévore. Elle sait qu'elle ne mourra pas tout entière, que sa puissance d'amour continuera sa route sous le ciel, qu' « un élan ne peut être arrêté tout court ». Le monde ne l'oubliera pas, ce monde qui fut créé pour elle comme Béatrice pour Dante et Laure pour Pétrarque. La mer gardera le goût de sa douleur,

« âcre et salé comme elle ». Les collines, les oiseaux, la verdure et le gazon

> Sentiront palpiter et fuir comme des ailes
> Les ombres de ses mains qui les ont tant pressés.

Pour les hommes même, son chant subsistera comme une source éternelle d'orgueil et d'amour, et sa cendre « sera plus chaude que leur vie ». L'admirable pièce des *Éblouissements*, *Course dans l'Azur*, — qui rappelle, par le rythme et le mouvement, le *Cheval* de la *Chanson des Rues et des Bois*, — est vraiment un chant de triomphe, avec apothéose et anéantissement final dans le soleil.

Elle survivra donc dans la nature, si toutefois la nature lui survit, ce qui est moins sûr. De la nature et d'elle, laquelle souffrira le plus de la séparation fatale, laquelle doit se trouver, par sa mort, la plus dépouillée? On ne sait trop.

> Nature, je n'ai pas peur de mourir, mais vous,
> Quand vous aurez fermé mes yeux puissants et doux...
> Quels seront vos ennuis et votre solitude!...

Il ne faudrait pas s'étonner que la nature s'anéantît avec le poète, car existait-elle avant lui? N'est-ce pas sa puissance seule qui a éveillé, suscité l'univers? Sans doute, si l'univers ne fut que la projection vivante de son rêve. Et nous voici revenus à notre point de départ. Madame de Noailles est si bien seule au monde qu'avant elle rien n'était et qu'avec elle tout doit disparaître. Chacune de ses émotions a créé son objet, chacun de ses regards a éveillé un paysage. Elle déplace, à chacun de ses pas, un univers neuf et virginal. Son désir infini entraîne avec soi, comme une planète dans sa course, une atmosphère impalpable et incessamment renouvelée de sons, d'images et de couleurs. Elle ne passera jamais deux fois dans le même lieu, puisqu'on ne vit pas deux fois le même instant. Tout prend pour elle la même importance, puisque tout est pareillement neuf et éphémère. Dans chacune de ses sensations se mêlent la joie de découvrir et la souffrance prévue de perdre. C'est par là qu'on pourrait lui trouver quelque parenté avec M. Pierre Loti, et le rapprochement se pousserait même assez loin. Le don propre de M. Pierre Loti est aussi

d'éveiller en nous, par la violence et l'originalité des sensations exprimées, l'illusion d'un être neuf vis-à-vis d'un monde vierge. L'innocence de ses impressions est telle que les choses paraissent avoir surgi sur son passage, toutes fraîches, et pour lui seul. Mais la tristesse constante et théorique de Loti ne l'agite pas, ne trouble pas sa tranquillité ; il reste uniforme et placide, tandis qu'à chaque vers madame de Noailles succombe sous la fatigue de sa création. Et puis, à Loti, il faut le déplacement, le voyage, c'est-à-dire un aliment réel, un support concret. Madame de Noailles n'a besoin de rien, que d'elle-même.

***

Il y a probablement quelque artifice dans la construction que je viens d'esquisser, et son pire défaut est d'être logique. Je crois pourtant que ce procédé nous aura permis d'établir comme une table thématique assez complète de l'œuvre que nous cherchions à caractériser. A cet égard, je n'aperçois pas de différence sensible entre les trois volumes de vers qu'a successivement publiés madame de Noailles. Sur chacun d'eux indifféremment on pourrait reprendre et contrôler les résultats de l'analyse que j'ai tentée ; pour chacun d'eux, les diverses pièces qu'il comprend pourraient se disposer dans le même ordre autour des mêmes idées centrales. Prenez le plus ancien, le *Cœur Innombrable* ; tout ce que madame de Noailles dira jamais d'essentiel y est dit déjà. Dès ce premier volume, dès les premières pièces de ce premier volume, sont posés les thèmes principaux dont le travail prodigieux d'une imagination toujours contenue dans ses limites ne fera plus que varier l'éternelle répétition. Le poème liminaire *Offrande à la Nature*, d'ailleurs fort beau, contient à lui seul presque toute la substance lyrique qui animera, gonflera l'œuvre entière jusqu'à son plein épanouissement. Tout au plus, à la fin du volume, découvrira-t-on quelques pièces, inspirées peut-être par l'occasion et les circonstances, et qui, jusqu'à ce jour, semblent encore isolées, pièces sociales, ou plutôt humanitaires, dont les titres seuls, *Fraternité, la Justice, les Malheureux*, dénotent assez précisément l'esprit. Ces velléités un peu

confuses ne se sont pas confirmées dans les volumes subséquents, et je n'entends nullement insinuer par là qu'elles manquent de sincérité ou de force, car on sent au contraire à madame de Noailles une âme prête à toutes les générosités; mais je note qu'elles étaient accidentelles, et sans doute les accidents qui les avaient suscitées ne se sont-ils pas reproduits.

Sous cette seule réserve, on ne trouvera rien dans *le Cœur Innombrable* qui ne se trouve aussi dans l'*Ombre des Jours*, qui ne se retrouve encore dans les *Éblouissements*. Sous des aspects à peine variés les trois livres refléteront la même image. L'accent même change à peine; les formes de développement, les moyens de rhétorique restent invariables. C'est toujours l'invocation, l'incantation, l'interpellation directement adressée à tout ce qui provoque pour l'instant le soliloque exalté du poète, le soleil, la mer, les étoiles, l'été, le matin ou le soir. Les épithètes et les images, bien que constamment renouvelées, appartiennent aux mêmes catégories d'objets et de mots favoris. Mais qu'on n'en conclue pas que dans le développement poétique de madame de Noailles les *Éblouissements* ne marquent pas un gain, et même une conquête : l'erreur serait grande. Sans changer d'espèce, et parfois sans changer de forme, un arbre grandit et peut donner des fruits plus beaux.

L'intervalle de quelques années qui a précédé la publication des *Éblouissements* a, sans le dénaturer, mûri le génie du poète. L'abondance même du recueil, sa profusion, comparée aux formes encore un peu grêles des autres volumes, suffirait à montrer la croissance, l'enrichissement intérieur. Tout a pris de la force et gagné du souffle; au don s'est ajouté de la maîtrise. Ce recueil à la rigueur pourrait annuler les autres, s'y substituer, comme une hypothèse scientifique plus probable en remplace une autre, tant il est à la fois une continuation et un progrès. On n'y lira rien qui ne soit meilleur; mais on n'y lira rien qui surprenne. La curiosité naturelle s'y surpasse par sa variété presque illimitée, mais le sentiment qu'elle exprime ou qu'elle évoque demeure fixe et immuable.

Cinquante pièces sur les jardins se distinguent chacune des autres par la différence de l'heure, de l'air, de l'odeur, de la plantation. Mais ce sont toujours les mêmes jardins dont le

poète n'a pas voulu remarquer la gravité, la douceur, la mélancolie, des jardins sans pluie, sans ombre et sans vapeur, où brûlent confusément l'ardeur du soleil, l'ardeur du désir, l'ardeur de la jeunesse; ce sont les mêmes appels, les mêmes émois, les mêmes extases courtes et élémentaires qui ne s'épuisent, ni ne se satisfont — et je vois bien que je me sers toujours des mêmes mots, mais ce n'est pas tout à fait ma faute. L'inquiétude agrandie du poète s'élance à la recherche de nouveaux objets. Son imagination avide parcourt le temps et l'espace. Voici Venise, une Venise enflammée comme celle de d'Annunzio, si brûlante qu'elle en est insaisissable et qu'il faut s'éloigner de sa chaleur. Voici un soir d'Espagne sentant l'œillet, le poisson cru, la cannelle et le chocolat; la Hollande, ses ports encombrés de vaisseaux et ses îles bocagères; voici Constantinople, où peut-être on était faite pour vivre, où l'on eût été si heureuse qu'on n'eût pas chanté; puis Damas, et ses eaux bruissantes, ses bracelets et ses colliers d'eau qu'on eût si bien tenus contre son cœur; puis la Perse évoquée dans une suite de poèmes, dont certains (comme le *Paysage Persan*) sont polis et nets comme des quatrains de Gautier, dont les autres rappellent, avec leur réalisme exact, la grande liberté souple et nuancée des poèmes orientaux. La Grèce classique comparaît à son tour : Pâris fuyant avec Hélène, Hermione de Sparte, les prêtresses des Panathénées, « filles du chantant Homère », les vaisseaux qui rentrent à Athènes, Pallas Athénè implorée dans une prière qui n'a rien de commun avec celle de Renan. Ce rêve de voyage et de légende colore jusqu'aux paysages familiers. Une pièce admirable, pareille à quelque grande tapisserie à personnages, ou bien à ces fresques italiennes où une suite de tableaux accessoires circulent autour du motif central, peint l'Ile-de-France à la fois dans ses aspects et dans son histoire, peuplée de grands hommes, de foules et de monuments. Le poète prend plaisir à anoblir la terre qu'il foule par le souvenir des grandes actions ou des grands hommes qu'elle porta. Il compose, dans leur décor, des biographies sentimentales. Il ressuscite Stendhal à Grenoble, Jean-Jacques aux Charmettes, et Lamartine, comme on l'a déjà vu, dans le « vallon » fameux des *Méditations*.

L'imagination créatrice du poète a grandement accru ses

ressources. Et tout ce travail, plus varié, plus minutieux, charme par un mélange d'extrême raffinement et d'ingénuité naturelle. C'est ici, je crois, que madame de Noailles a tiré des circonstances combinées de sa naissance et de son éducation l'avantage le plus certain. Quand on porte en soi, comme elle fait, tant de sangs et de cultures mêlés, on peut se trouver chez soi partout, ou ne se reconnaître nulle part. A madame de Noailles tout est nouveau; toute sensation, toute imagination lui procure la joie fraîche de la découverte, et l'on voit bien parfois qu'elle invente notre passé français comme la Pléïade inventait la Grèce. Il y a de la gaîté, de la jeunesse dans cette impression d'aventure et de nouveauté, mais une telle impression n'est que d'un moment. Le poète ne se distrait pas longtemps de lui-même. Le renouvellement des objets, le déplacement rapide des horizons vont aggraver encore en lui la conscience de son isolement et de son instabilité sentimentale. C'est en vain qu'on croyait changer, en cherchant pour les yeux ou pour l'esprit de nouveaux décors. Plus l'investigation fut curieuse, et poussée loin, plus la déconvenue sera grande. Et finalement les *Éblouissements* s'achèvent par des cris tels que jamais l'incurable douleur de madame de Noailles n'en avait jeté de si hauts. On la sent lutter, se raidir, s'efforcer d'être héroïque. Mais sa bravoure guerrière n'empêche pas qu'elle ne défaille sous le poids trop lourd. Les dernières pièces des *Éblouissements* sont le chant de l'amazone vaincue, qui succombe dans son entreprise impossible. Si violemment qu'elle se soit tendue vers d'autres pays, vers d'autres temps, vers d'autres rêves, elle n'a pu s'évader de sa personne. Elle se reconnaît impuissante à fixer, à rassembler sa volonté d'être et de durer. L'art aussi l'a déçue; il restera la même distance entre ses vers et les cris de son cœur qu'entre ses désirs et ses jouissances. Elle n'aura pu pleinement exprimer par son chant l'incapacité où elle fut d'exprimer sa vie. Rien d'elle ne peut s'épancher intact vers le dehors, et sa voix même l'aura trahie.

Mes vers, malgré le sang que j'ai mis dans vos veines...
Malgré les fruits, le vent, le miel des douze mois,
Malgré tout ce torrent qui coule en vous de moi,
Qu'avez-vous fait du suc et du sel de mon âme?...

O mes vers assoupis, vous n'êtes pas moi-même,
Vous avez pris ma voix sans prendre mon ardeur.
Les plus longs aiguillons sont restés dans mon cœur,
Et nul ne saura rien de ma force suprême.



Nulle œuvre contemporaine n'aura provoqué de jugements plus discordants, et je n'ai pas besoin d'ajouter que tous ne furent pas amicaux. On a dit de madame de Noailles que l'intellectualité lui manquait, qu'il y avait chez elle plus d'instinct que de réflexion ou que de diversité spirituelle. On ramènerait volontiers son talent à un don d'habileté presque manuelle, et plus d'un de ses critiques l'a sans doute imaginée à la façon d'une princesse chinoise fixant, d'un trait indifférent, sur le papier ou sur la soie, la forme raccourcie et coloriée des objets. On a dit d'elle aussi qu'elle avait l'âme insensible et sèche, sans ouverture et sans pitié, et qu'un véritable don lyrique supposerait moins d'égoïsme, ou du moins un égoïsme moins apparent. Je n'estime aucunement que de tels reproches soient fondés. Ce n'est point de ses dons proprement intellectuels que madame de Noailles use le plus volontiers, mais on ne saurait les lui dénier sans injustice. Un roman comme la *Nouvelle Espérance* prouve assez l'étendue, la force et la pénétration de son esprit. L'avidité intellectuelle, le goût de savoir et de comprendre se manifestent dans ses vers moins complaisamment, mais aussi clairement, que l'avidité de sentir. A toute occasion, et s'agît-il seulement de désigner d'un mot un événement ou une œuvre, elle témoigne du tact le plus curieux, de la justesse la plus ingénieuse. Il n'est pas plus exact que la sensibilité lui fasse défaut, et que chez elle le mécanisme sensoriel soit substitué à l'appareil sensible. Ce qui est vrai, c'est seulement que sa sensibilité s'est rassemblée, condensée tout entière sur un petit nombre de points, qu'elle a donc perdu en diversité ce qu'elle acquérait en intensité, et qu'il n'y a de place en elle que pour une classe limitée d'émotions constamment amplifiées. Mais, si les directions de sa

sensibilité sont rares, si elle s'est frayé peu de chemins, c'est par préférence, et non par faiblesse ou par pauvreté.

On voit assez, d'ailleurs, quels sont les fondements véritables d'une telle erreur de jugement. Il y a des poètes dont l'inspiration pénètre directement en nous, et dans la pensée de qui nous croyons pénétrer à notre tour, des poètes dont il semble que rien ne nous sépare, dont l'émotion s'échange avec la nôtre sans effort. Madame de Noailles reste distante de nous par toute l'étendue de sa solitude. Elle est la Princesse des Contes de Fée, dont les chants ne nous parviennent qu'à travers les murailles de sa prison. Nous sommes enclins à méconnaître sa force intellectuelle parce qu'elle est isolée et ne communique pas avec notre intelligence, sa puissance émotive parce qu'elle ne se relie pas par une sympathie directe à notre sensibilité. Nous n'entendons que ses cris, et ils nous émeuvent ou nous déchirent, mais sans que nous en partagions la cause, comme une plainte animale ou comme des sanglots d'enfant. Nous ne nous substituons jamais au poète qui ne chante jamais pour nous. Et comment s'en étonner, puisqu'il ne connaît et ne saisit jamais que lui-même? Il a pris superbement conscience de sa propre réalité, mais non pas de son identité profonde avec d'autres êtres, avec un univers également réels. Il n'a pas fait le cheminement souterrain par lequel il eût rejoint les racines des autres êtres. Il ne s'est élancé qu'en hauteur. Je m'excuse de ces métaphores peu cohérentes. J'en accumulerais volontiers de plus disparates pour rendre cette impression essentielle, à laquelle s'ajoute encore, pour le lecteur de madame de Noailles, l'accablement de ce qu'il y a d'extraordinaire dans ses dons. Non seulement nous nous sentons incapables d'essayer vers elle le rapprochement qu'elle n'a pas tenté vers nous, mais l'étonnement nous fait reculer plus loin encore. Nous contribuons autant qu'elle à sa magnifique solitude.

Ce lyrisme sans humanité, sans religion, — au sens où l'entendaient les romantiques, — où l'on ne trouve ni aspiration, ni besoin, ni foi, ni doute dont les autres hommes aient leur part, qui ne connaît ou ne touche hors de soi nulle raison de vivre, de souffrir ou d'espérer, ce lyrisme d'une sorte encore unique tient-il à un vice ou à une vertu, représente-t-il une

force ou une faiblesse, faut-il l'exalter ou le condamner? Je ne sais trop, et l'avenir en décidera mieux que nous. Mais je crois que là est la singularité, le don original, la raison d'être du poète, et c'est ce que j'ai tenté de marquer comme je l'éprouvais, plutôt que de porter sur l'œuvre un jugement purement littéraire. J'ai passé sur certains de ses défauts, plus évidents, ou dont j'aurais eu plus de scrupule à la défendre : l'inégalité, la surcharge, la confusion fréquente du développement, la bizarrerie du goût, ou plutôt la rébellion volontaire aux règles ordinaires du goût. De tels défauts sont peut-être la rançon d'une originalité aussi complète que celle de madame de Noailles. Ils font que, dans l'abondance de ses poèmes, un petit nombre seulement nous semblent parfaits. Mais ceux qu'une postérité prochaine retiendra comme les plus parfaits ne sont peut-être pas les mêmes que nous désignerions aujourd'hui. Et d'ailleurs, le plus beau et le plus juste privilège des poètes est qu'il suffise de bien peu de vers ou de stances pour faire durer éternellement leur nom.

Ce qui me paraît dès ce jour incontestable, c'est que, pour la première fois depuis Baudelaire et Verlaine, madame de Noailles aura fait entrer dans le patrimoine commun des poètes des sensations et des expressions nouvelles. L'historien futur de la poésie française pourra dater à coup sûr : « Cela est d'avant ou d'après madame de Noailles », comme nous disons sans nous tromper : « Cela est d'avant ou d'après *Les Fleurs du Mal.* » Il y a des émotions que, jusqu'à elle, personne n'avait cru dignes d'être notées, et d'autres que personne n'avait été capable de noter. Il y a des mots qui, jusqu'à ce qu'elle les introduisît dans le vocabulaire poétique, dormaient obscurément dans le dictionnaire ou dans l'échange fugitif des conversations. Je ne fais ici nulle allusion à la Muse botanique et potagère, que des juges trop rapides tiendraient volontiers pour l'unique inspiratrice de madame de Noailles. Une seule pièce du *Cœur Innombrable*, qui prête en effet un peu trop aisément à la parodie, a créé cette confusion, mais ne saurait suffire indéfiniment à l'entretenir. Il reste convenu que madame de Noailles fut la patronne lyrique des légumes et des fruits, et ce mérite à lui seul ne serait pas indifférent, mais elle en possède un plus rare, qui est d'avoir

créé un nouveau lyrisme intérieur, et d'avoir trouvé pour le traduire des expressions en partie nouvelles. Et, de même que j'ai tenté d'établir la suite des émotions qui lui sont propres, on dresserait sans peine le catalogue des mots. Cette impression est si certaine, qu'en ouvrant l'un quelconque de ses recueils, l'un quelconque de ses poèmes, elle saisit le lecteur non prévenu, et qu'elle subsiste et domine encore après l'étude la plus minutieuse. Le bonheur ne fut donné qu'à peu de poètes; d'annexer quelque chose de nouveau au répertoire sensible et à l'assortiment verbal du lyrisme. Madame de Noailles a été digne de ce bonheur. Elle a étendu les limites de l'empire poétique. Elle a conquis des espaces neufs, encore un peu désertiques, semble-t-il, comme les terres trop récemment découvertes, mais où elle est bien elle, bien chez elle, et où pour longtemps, en dépit des imitateurs, elle est destinée à régner seule.

LÉON BLUM

LETTRES DE ROME[1]

— 1857-1860 —

XXXVII

Rome, 5 mars 1859.

Chère maman,

J'ai reçu tes deux lettres presque en même temps. La première m'inquiétait déjà pour ta santé et la seconde m'a causé un très violent chagrin. Bien que je ne perde pas tout espoir et que je pense qu'Hector est déjà mieux, je ne me dissimule pas l'importance du malheur qui nous frappe tous. Dis bien à Hector que l'absence n'affaiblit en rien la peine que me fait éprouver son fatal enrouement. Il faut qu'il tienne bon et fasse tout son possible pour faire rétablir l'air qu'on lui a coupé. Je suis sur les épines et j'attends avec une fiévreuse impatience. Comment tout cela s'arrangera-t-il? J'espère encore, et il n'est pas possible qu'une si belle chance se change en catastrophe.

J'ai su par deux lettres de Paris que l'on désespérait du succès de *Faust*. Du reste, l'idée de jouer cette grande chose au Théâtre-Lyrique est absurde, et je ne me suis jamais dissimulé l'immense faute de Gounod. L'Opéra seul peut monter des ouvrages de cette importance.

Voir la *Revue* des 15 décembre 1907 et 1er janvier 1908.

... Enfin espérons! Espérons que le résultat de vingt années de peine ne sera pas perdu et que mon cher père ne verra pas s'anéantir l'espoir qu'il avait formé sur une nature aussi intelligente que celle d'Hector[1].

Vaudremer vous a plu : j'en étais sûr. Il a écrit à Daumet, un de mes camarades, et il le charge de me dire qu'il a fumé de bonnes pipes avec papa. Rien de nouveau sur moi : j'orchestre, voilà tout.

Mademoiselle Monrose est bien la charmante fille que j'ai connue chez madame Boudousquié. Je désire un succès pour elle. Elle est excellente musicienne. Je ne serais pas fâché de la trouver en pied à l'Opéra-Comique, à mon retour.

Tu me dis que ma lettre était en retard, la tienne aussi, mais je ne t'ai pas accusée de négligence. Décidément, je vaux mieux que toi... attrape!

Je fais de la gaicté, et je n'en ai guère envie. Dis mille choses à Hector, encourage-le bien. Je voulais lui écrire, mais il a certainement un résultat quelconque et ma lettre aurait probablement manqué d'actualité. Mais lui, qu'il m'écrive, qu'il me fasse part de tous ses ennuis. Je les comprends et je les partage. Et maintenant adieu, je vous embrasse.

GEORGES BIZET.

Je vous parlerai des bruits de guerre dans ma prochaine lettre. Les Français vont quitter Rome, ce qui fait qu'on nous adore ici.

XXXVIII

Rome, 19 mars 1859.

Chère maman,

J'attendais ta lettre avec impatience, et, malgré le plaisir

1. L'événement trompa cet espoir. — Voir Gounod, *Mémoires d'un artiste* : « Le ténor à qui avait été confié le rôle de Faust ne put, en dépit d'une voix charmante et d'un physique très agréable, soutenir le fardeau de ce rôle important et considérable. Quelques jours avant l'époque fixée pour la première représentation, on dut s'occuper de le remplacer, et on eut recours à Barbot, qui était alors disponible. En un mois, Barbot sut le rôle et fut prêt à jouer. » — Hector Gruyer, après avoir chanté d'autres rôles, notamment sur divers théâtres italiens, où il avait pris le nom de Guardi, se retira dans son pays, à Grenoble; il vient d'y mourir, octogénaire, ancien conseiller général de l'Isère et chevalier de la légion d'honneur.

que j'ai eu à te lire, tu dois bien penser qu'elle ne m'a pas pleinement satisfait. Ta santé est toujours faible; je sais bien que les terribles ennuis que vous avez éprouvés ces temps-ci en sont la cause; mon pauvre père doit être aussi triste, et moi, quoique éloigné, je partage son chagrin comme si j'étais à ses côtés.

La première chose dont tu me parles est la satisfaction que tu éprouves de me savoir de bons et vrais amis. C'est un bonheur que j'apprécie à son juste prix, sois-en sûre. Malheureusement, je crains que David[1] ne soit pas à la hauteur de nos espérances. J'avais prévenu Heim et Didier qu'il m'arrivait un ami, et ils l'ont reçu à bras ouverts. A-t-il répondu aussi affectueusement qu'il aurait dû à ces marques d'affection? C'est ce que je ne saurais affirmer... David me fait toujours de grandes protestations d'amitié, il me dit du mal de Coquart[2], et pourtant il n'agit que pour et par lui. J'aime la franchise avant tout; c'est la qualité que j'exige chez mes amis, et je ne puis considérer comme tels ceux qui cherchent à ménager la chèvre et le chou. La peine que j'ai éprouvée de la conduite de David, Heim l'a partagée pour la conduite de Coquart : nous attendions deux amis, et nous ne trouvons que des indifférents. En revanche, Henner, un des nouveaux, a toutes mes sympathies ; c'est un garçon franc, intelligent, spirituel...

Ce pauvre Gounod!... *Faust* est perdu[3] : Barbot, dont on ne veut plus, même en province!...

Tu attribues à la faiblesse des *libretti* la suite d'insuccès dont sont victimes nos meilleurs auteurs depuis quelques années; tu as raison, mais il y a une autre raison : c'est qu'aucun de ces auteurs n'a un talent complet. Aux uns, — à Massé, par exemple, — il manque le style, la conception large. A d'autres, — à David[4], je suppose, — la triture musicale et l'esprit. Aux plus forts, il manque le seul moyen que le compositeur ait de se faire comprendre du public d'aujourd'hui : le *motif*, que l'on appelle à grand tort l' « idée ». On peut être un grand

1. Samuel David.

2. Architecte, nouvellement arrivé, lui aussi.

3. Il se trouve que, le jour même où Bizet écrivait cette lettre, *Faust* était représenté, pour la première fois, au Théâtre-Lyrique.

4. Félicien David.

artiste sans avoir le motif, et alors il faut renoncer à l'argent et au succès populaire; mais on peut être aussi un homme supérieur et posséder ce don précieux, témoin Rossini. Rossini est le plus grand de tous parce qu'il a, comme Mozart, toutes les qualités : l'élévation, le style et enfin... le *motif*. Je suis pénétré et persuadé de ce que je te dis, et c'est pourquoi j'espère. Je sais très bien mon affaire, j'orchestre très bien, je ne suis jamais commun, et j'ai enfin découvert ce *sésame* tant cherché. J'ai dans mon opéra une douzaine de motifs, mais des vrais, rythmés et faciles à retenir... Je voudrais bien vous faire entendre tout cela : vous verriez que j'ai déjà trouvé un peu ce qui me manquait si complètement. L'année prochaine, je chercherai le motif dans le grand opéra, c'est beaucoup plus difficile; mais c'est déjà quelque chose que de l'avoir trouvé dans l'opéra-comique. Si d'autres m'entendaient, on me prendrait pour un fou; mais vous qui savez que je ne suis point un sot, vous comprenez ce que je veux dire. Rappelle-toi qu'en loge je ne me suis pas trompé sur le mérite relatif de mes cantates. J'ai conscience de ce que je fais, de ce que je vaux, et quand je dirai : « Je suis arrivé », il y aura beaucoup de gens de mon avis.

J'attends une lettre de Gounod après *Faust*; je le blaguerai sérieusement dans ma réponse. Je déplorerai l'accident qui l'a forcé de prendre cet affreux Barbot, n'ayant pas l'air de supposer un instant qu'il puisse en être satisfait. — Quant à madame Zimmerman, *elle n'aura pas ma prose*... Elle a eu l'impolitesse de ne pas répondre à une charmante lettre de Heim, et nous ne sommes amis que comme cela : ce qu'on a fait à l'un, les autres le vengent et *vice versa*. Voilà comme j'entends les amis.

Mais assez de bavardage, je retourne à ma copie, qui m'abrutit comme il faut. Adieu, et consolez-vous. *Non, il ne s'agit pas de pleurer, mais de vaincre*... C'est un vers de je ne sais pas qui, mais c'est ma maxime.

Je voulais vous parler de la guerre, mais tous les jours on dit quelque chose de nouveau : un jour les Français partent, le lendemain ils restent; on se bat un jour, on s'embrasse l'autre. Qu'ils aillent tous au diable! Pourvu que la France s'en tire avec gloire et à son honneur, c'est tout ce je demande.

Les Italiens ne valent pas grand'chose, ou du moins les Romains et les Napolitains. Du reste, ils se détestent tous entre eux. Si l'Italie était une et indivisible, Rome taperait sur Florence, Turin sur Gênes, Venise sur Naples, Tivoli sur Palestrina, et ainsi jusqu'aux plus petits villages... L'origine se voit encore au bout de deux mille ans : il y a, dans ce peuple-là, des Grecs, des Volsques, des Èques, des Venètes, etc., etc.

Je vous embrasse tous deux de toute mon affection et suis le fils le plus aimant.

GEORGES BIZET

XXXIX

[Rome, fin mars 1859.]

Chère maman,

Mon envoi est fini, surfini, contrefini! Et d'une!!! Quant au voyage, je n'y renonce nullement; seulement, nous lui donnerons peut-être une autre direction. Et d'abord, il faut que je te dise que Heim n'a pas pu faire son envoi; il a été tellement souffrant qu'il lui a été impossible de travailler... Il se décidera peut-être à aller passer quelques mois en France... D'un autre côté, nous n'osons trop nous embarquer pour le voyage du Nord, pouvant être arrêtés à moitié chemin par les *Austriacci*[1]. Cependant, aujourd'hui, on annonce que le congrès va s'ouvrir[2]. En tout cas, je ferais un grand voyage dans les montagnes et j'irais à Naples : ainsi je ne suis pas inquiet, je passerai toujours agréablement mon été. — A propos, papa s'est-il occupé de mon tirage au sort? Qu'il ne se laisse pas ennuyer : il paraît que, s'il n'a pas fait une démarche à la mairie, il aura une kyrielle de courses à faire rue du Cherche-Midi.

Adresse ta prochaine lettre à Rome, on me la fera parvenir où je serai. Ainsi, tu vois que je ne sais pas encore ce que je ferai. Nous partirons sans savoir où nous allons, et cela ne manque pas d'un certain charme dans un pays où on ne rencontre que des merveilles.

1. Autrichiens.

2. L'Angleterre proposait un congrès pour conjurer la guerre qui menaçait d'éclater entre l'Autriche, d'une part, le Piémont et la France, de l'autre.

J'ai joué mon opéra à Moreau, qui est de retour ici ; il a été très content. — David fait du Verdi, et il est de plus en plus persuadé que Rossini et Mozart ne sont que des enfants. Nos rapports sont de plus en plus froids...

Je suis sûr que tu t'inquiètes mal à propos des événements. En Italie, les Français sont adorés, et nous sommes en sûreté, sois tranquille.

Je raccourcis forcément ma lettre : c'est aujourd'hui la bienvenue des nouveaux, il est cinq heures du matin et les voitures nous attendent. M. Schnetz est déjà dans son cabriolet et m'envoie son domestique pour me relancer. Adieu, je vous embrasse tous deux de toutes les forces de mon cœur.

GEORGES BIZET

XL

Rome, 2 avril 1859.

Chère maman,

Je commence par te dire que je suis horriblement fatigué : j'ai bêtement passé la nuit à copier et j'ai la tête à l'envers. Ainsi ne t'étonne pas si ma lettre s'en ressent un peu. Je te remercie des détails sur *Faust*. J'ai lu les articles des *Débats* (Hector Berlioz), du *Moniteur* (Fiorentino) et de l'*Illustration* (G. Héquet). Quoique tous ces articles soient très favorables, j'ai cru démêler que ce pourrait bien n'être pas encore cette fois un succès complet. — Ce qui m'a étonné, c'est que Berlioz dise du bien de Barbot : je n'y comprends absolument rien.

Tu pourras sans doute, dans ta prochaine lettre, me dire ce qu'il en est au juste, car ce n'est qu'au bout de quelques représentations que l'on peut savoir à quoi s'en tenir. Enfin je compte sur toi pour me dire tout ce qui concerne Hector et Gounod.

L'Autriche a accepté le congrès : nous aurons donc tout le temps nécessaire pour notre voyage de Venise. Bonne affaire...

David est beaucoup plus gentil depuis quelques jours ; mais, malgré cela, je sais que nous n'avons plus à compter sur lui pour le voyage. J'aime autant cela. Nous serons quatre, et c'est assez. Je t'ai parlé de deux de mes compagnons, Heim et Didier ; le quatrième est le chien de ce dernier, mais un chien adorable, qui ne sait pas lequel de nous trois il doit le plus aimer. Tu com-

prends que ce jeune quadrupède sera une distraction de plus. Aussi passerons-nous six mois splendides.

Sois sans inquiétude, mes affaires sont en ordre. J'ai complètement fini mon envoi, *je copie*. J'en ai pour dix jours environ.

Et maintenant je te quitte. Je vais m'abrutir à copier jusqu'au dîner, puis je me coucherai après mon second cigare, c'est-à-dire à huit heures.

Adieu. Plus longs détails pour la prochaine fois. Je vous embrasse de toute mon âme.

GEORGES BIZET

XLI

[Rome, avril 1859.]

Chère maman,

...Hector a été gentil en m'envoyant l'article du *Figaro*. Je n'ai pas écrit à Gounod et je n'ai point reçu de lettre de lui. Je ne sais à qui m'adresser pour avoir sa partition. Est-elle gravée?... Du reste, je pense que Gounod m'écrira...

Je suis persuadé que le rôle du ténor est mal écrit pour la voix, mais je suis persuadé aussi que *Faust* est un chef-d'œuvre. — Quant à l'aventure de la claque, c'est presque incroyable.

Nous avons les oreilles rebattues du succès de Meyerbeer [1]. Cela ne m'étonne pas. Qu'en dit-on?

Ce que tu me dis de Roger [2] me fait grand'peine, car c'est un excellent garçon, il a du cœur, et ce doit être un grand chagrin que d'être obligé de succomber devant un public comme celui de l'Opéra...

Je n'ai plus que vingt-deux pages à copier, je nage dans la joie. Mon envoi pourrait bien être *bon*, et j'avoue naïvement qu'un excellent rapport ne m'étonnerait pas. Enfin, nous verrons.

... Nous rangerons, s'il te plaît, monsieur X... parmi cette belle compagnie d'intrigants. Que de tartuffes!!! C'est si facile de passer par-dessus les gens sans leur rien demander! Quand

1. *Le Pardon de Ploërmel*, représenté à l'Opéra-Comique le 4 avril 1859.
2. Le fameux ténor, alors très fatigué.

on a du talent, on enfonce les portes, et on ne doit rien à personne. C'est comme cela que je ferai, et je m'en trouverai bien. J'ai devant moi cinq ou six figures d'intrigants qui me dégoûtent tant que je jure de ne jamais passer à côté d'un de ces gaillards-là sans lui donner le coup de pied ... du lion.

Nous allons partir dans quelques jours. Je te dirai où il faudra m'adresser tes lettres. Je ne le sais pas encore, car la guerre pourrait bien commencer, et cela changerait un peu notre itinéraire. Écris-moi toujours ta prochaine lettre à Rome, car nous ne pouvons partir qu'après l'exposition, qui a lieu le 27. About a publié ses articles sur Rome dans le *Nord*, journal belge. Tout le monde est furieux à Rome.

About a une qualité immense, c'est d'oser lutter en face avec les jésuites et leur séquelle. C'est bien d'avoir ce courage-là, car il en peut coûter cher. — Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et suis le meilleur des fils.

GEORGES BIZET

XLII

Rome, 9 mai 1859.

Chère maman,

Après bien des hésitations, Heim se décide enfin à faire un voyage à Paris. Il a raison et il n'y a que la France pour le remettre complètement. Tu recevras sa visite d'ici peu.

Quant à mon voyage, voici ce que j'ai décidé avec Didier. Comme il est impossible d'aller à Venise, presque imprudent d'aller à Naples, nous allons faire un tour de six semaines dans les montagnes, et, à notre retour, il est probable que les choses seront avancées et que nous pourrons prendre un parti. Si les Français sont victorieux, ce qui doit être, et ce qui sera, Milan, Pavie, Vérone, etc., seront libres dans six semaines, et alors nous pourrons faire notre voyage du Nord en passant par Florence. Dans ce cas, Heim viendrait nous rejoindre. Si, au contraire, les Français ne font aucun progrès, il nous reste Naples et Florence, et si, par impossible, tous ces voyages étaient impraticables, il y a un été superbe à passer dans les montagnes.

D'après ce que tu me dis, vous avez une très fausse idée de l'état de Rome : il règne ici la tranquillité la plus parfaite, et, je

te le repète, nous sommes dans un pays d'amis. Que pouvons-nous avoir à craindre? Tu me parles des Autrichiens... Quels Autrichiens??? Nous n'irons pas chercher ceux qui sont en Lombardie, et je crois qu'ils n'auront pas le loisir de venir nous voir à Rome, ni même à Florence.

Quant à mon voyage en Allemagne, si je ne puis le faire entier, je resterai un peu plus ici, et je n'en serai pas fâché.

Les manifestations faites à Rome étaient tout à la louange et en faveur des Français. Le général de Goyon ne les a point réprimées, comme tu le crois, il a seulement engagé les Romains à ne point troubler l'ordre, tout en les remerciant de leurs bonnes intentions. Notre situation est excellente ici.

Nous attendons des nouvelles avec une vive impatience. Les premiers engagements auront lieu dans les plaines de Marengo : c'est d'un bon augure.

Écris-moi à Rome, on me fera parvenir tes lettres. Je t'écrirai exactement, mais il est possible qu'il y ait des retards, car la poste doit être mal organisée dans les montagnes peu fréquentées que nous allons parcourir. En tout cas, ne t'inquiète pas : je suis prudent, sage et réservé.

C'est égal, c'est vexant de ne pas avoir une épaulette dans ce moment-ci. Quelle huître que ce pauvre Z...! Lâcher l'état militaire au moment où il cessait d'être la plus absurde carrière du monde!

Enfin, tout ce que je puis faire, ce sont des vœux pour nos armes. Tous les bons Français en font autant. L'Autriche sera vite battue; ce qui sera plus difficile, *c'est l'Angleterre!!!* Enfin, espérons.

Adieu, soigne toi bien, je t'en prie; ne t'inquiète pas. Je ne suis pas destiné à mourir d'une balle autrichienne; j'aime bien mieux vivre heureux et être longtemps votre fils dévoué et affectionné,

GEORGES BIZET

Je pars après-demain.

XLIII

Porto d'Anzio, 23 mai 1859.

Chère maman,

J'ai quitté Rome, il y a huit jours, en compagnie de mon

ami Didier, de son chien, et d'un jeune homme de Paris, nommé Pâris, fort aimable garçon. Nous commençons notre voyage par la côte. Nous sommes en ce moment à Porto d'Anzio : je puis sauter dans la mer par la fenêtre de ma chambre... Une plage superbe, des bois charmants, et la vue est splendide...

Depuis huit jours que je suis parti, je n'ai pas lu un journal et je ne sais rien de ce qui a pu arriver. Je n'ai pas encore reçu ta lettre, que j'ai chargé un ami de m'envoyer. Ne t'étonne pas si je n'y réponds pas.

Je n'ai pas pensé à mon second envoi : je suis très fatigué et je vais me reposer quelque temps. Les bains de mer me font grand bien, et ma pâleur commence à disparaître. Du reste, je continue à maigrir et j'en suis enchanté.

Ici, à Porto d'Anzio, nous vivons pêle-mêle avec les forçats italiens, qui sont d'excellentes gens. Un forçat cordonnier, que nous avons fait travailler, nous a raconté comment un prêtre l'avait fait condamner à quinze ans pour une peccadille. Du reste, les forçats sont très heureux : ceux qui savent travailler gagnent beaucoup d'argent ; ils sont libres et estimés de tous. Il y a quinze cents âmes à Porto d'Anzio, qui se composent ainsi :

Forçats.	250
Prêtres.	60
Militaires.	60
Pêcheurs	800
Commerçants, ouvriers, cultivateurs, bourgeois, rentiers, etc.	330
Total.	1 500

Les forçats sont les plus heureux et les plus considérés. Il n'y a pas un seul voleur parmi eux.

Je me chante mon envoi de temps en temps, et cela me fait bon effet; nous saurons qu'en penser au mois d'octobre.

Qui est-ce qui est reçu en loge cette année, je n'en sais absolument rien.

Que fait Hector?...

Tiens-moi au courant de ce qui se passe, car ici nous vivons

dans l'ignorance de tout, et c'est bien, par parenthèse, la plus agréable vie qu'on puisse mener.

Adieu, je vous embrasse de toute mon âme.

GEORGES BIZET

XLIV

Terracine, 4 juin 1859.

Chère maman,

Tu t'étonnes beaucoup de la nouvelle que je te donnais dans mon avant-dernière lettre. Ou tu m'as mal compris, ou je me suis mal expliqué. J'avais vu, la veille, le ministre d'Angleterre à Rome, qui m'avait dit que l'Angleterre faisait des efforts prodigieux pour maintenir la paix et qu'il y avait encore à espérer.

Maintenant tu t'étonnes aussi de mon ignorance : si tu vivais au milieu des montagnes avec de braves gens qui ne savent rien, tu ne serais pas plus savante que moi. Mon ami Maniglier, qui m'envoie ta lettre à l'instant, m'annonce que Victor-Emmanuel a battu 25000 Autrichiens, leur a fait 2000 prisonniers et pris 8 pièces de canon. Quoique tu m'accuses d'indifférence à l'égard de la guerre, je t'assure que, si je savais les mathématiques et un peu de stratégie, je serais déjà en Piémont, où je ne tarderais sans doute pas à gagner mes épaulettes. Mais, en attendant, je fais le plus ravissant voyage du monde, et je nage assez proprement pour me tirer d'affaire s'il en était besoin. D'après ce que tu me dis, on a la bonté de croire à Paris que ce sont les Autrichiens qui ont cherché la guerre... Elle est bonne!!! Enfin, faisons tous des vœux pour le succès de nos armes, et espérons qu'une fois l'Autriche vaincue, on passera à des exercices plus difficiles et autrement importants. Je crois qu'on pourra reprendre *Charles VI* avant peu [1].

Vous n'avez aucune idée des Italiens, à Paris; je compte bien aller à Naples, où il n'y a aucun danger. Je vis avec des Napolitains depuis trois semaines, et je t'assure qu'avec un verre de vin on en fait ce qu'on veut. Tes deux jeunes gens assassinés sont un affreux canard, ou alors il y a une cause inconnue. En tout

1. On connaît le chœur :

Jamais, jamais en France
L'Anglais ne règnera.

cas, sois tranquille, il ne m'arrivera rien de fâcheux. Nous sommes très bien vus partout et le titre de Français est maintenant un sauf-conduit en Italie.

Dis à Bétinet que j'espère bien qu'il aura un mauvais numéro : il n'a rien de mieux à faire que de gagner à la pointe de sa baïonnette les épaulettes de caporal.

J'envoie cette lettre à Rome trois jours d'avance, afin qu'elle te parvienne par le courrier ordinaire, de sorte que je n'ai pas encore reçu ta dernière lettre. Il en sera ainsi tout le temps de mon voyage.

La mort de M. L... m'a vivement affecté. Quelle est la cause de son duel?... Si c'est une femme, c'est absurde! si c'est une autre cause, c'était peut-être nécessaire. En tout cas, c'est très malheureux. Il se sera, sans doute, battu au pistolet : quelle folie!

Il m'arrive de moins en moins souvent de penser à mon envoi, et pourtant, chaque fois que j'y pense, je m'aperçois que j'ai fait une bonne chose. J'aurai, sans doute, un bon rapport.

Je viens de visiter le cap Circé, et la grotte de la Magicienne m'a donné l'idée d'une ode-symphonie intitulée *Ulysse et Circé*. Sitôt que je serai de retour à Rome, je relirai dans Homère le passage qui concerne mon affaire, et j'écrirai à Fournel pour le prier de me faire les vers dont j'aurai besoin. Il y a des choses charmantes à faire sur ce sujet : le chœur des compagnons d'Ulysse, la scène des enchantements de Circé, la scène de l'ivresse. Il y aurait quatre morceaux d'orchestre purement symphoniques et cinq ou six morceaux de chant et chœurs. Cette idée me sourit d'autant plus que j'aurais ainsi, en rentrant à Paris, une chose importante à faire exécuter, dans le cas où messieurs les directeurs voudraient me faire poser

Je ferai donc un scénario sur Homère, et je l'enverrai à Fournel. — Je compte beaucoup sur cette idée-là, ce serait mon second envoi.

Persuadé qu'un musicien intelligent doit trouver lui-même l'idée de ses poèmes, je m'en occupe activement. Prends dans la bibliothèque les contes d'Hoffmann, et lis le *Tonnelier de Nuremberg*. Je veux faire trois actes avec ce délicieux poème.

Dis-moi ce que tu en penses dans ta prochaine lettre. Le *concours de chant* serait une scène très originale et d'un effet certain [1]. — Il y a aussi dans les contes de Voltaire certaines choses qui me plaisent beaucoup. — Tu vois qu'on n'est pas trop crétin et qu'on pense à son affaire. Ne communique à personne mon idée sur le *Tonnelier*, et pour cause.

Je n'ai aucune envie d'aller à Paris, mais je voudrais vous voir ici. Je serais si heureux de vous montrer ce que je vois et de vous jouer mon opéra! J'ai besoin d'un avis vrai.

Pas de nouvelles de David ni d'aucun de mes indifférents.

Tu ne te plaindras pas de moi aujourd'hui, j'espère. — Dis-moi si tu as vu Heim; je viens de lui écrire. Espérons que Paris le remettra. — Didier est un adorable garçon, son chien est un amour; Pâris, notre quatrième compagnon, est un joyeux Parisien : juge de notre voyage. Mais il n'y a pas d'enveloppes à Terracine et il faut mettre l'adresse [2]. Adieu donc, bien vite; je vous embrasse tous deux de tout cœur.

GEORGES BIZET

XLV

Anagni, 19 juin 1859.

Chère maman,

Je n'ai encore reçu que ta lettre du 30 mai : ne t'étonne donc pas si mes réponses sont un peu intempestives.

Tu as appris, sans doute, la reprise des relations diplomatiques entre la France et le royaume de Naples. Ceci me décide : je vais rentrer à Rome le 20 juillet, et j'en repartirai le 25 pour aller passer trois mois à Naples et en Sicile.

Notre voyage est de plus en plus beau. Nous avons déjà visité Porto d'Anzio, Nettuno, San-Felice, Terracine, Sonnino, Piperno, Fossa-Nuova, Frosinone, Vesoli, Ferentino, Alatri, Colle-Pardo, Anagni; en tout, treize villes : tu vois que nous ne perdons pas de temps. Nous sommes en pleine montagne

1. Wagner, de son côté, avait conçu l'idée des *Maîtres chanteurs* en 1845; mais il n'en devait écrire le poème qu'en 1861-1862; il n'en devait achever la musique qu'en 1867; l'ouvrage fut représenté, pour la première fois, à Munich, le 21 juin 1868. — La rencontre n'est-elle pas curieuse?

2. Au verso de la quatrième page.

et nous jouissons de la vue la plus splendide : tu ne peux t'imaginer la magnificence de ce pays. Le voyage que je fais en ce moment n'a jamais été entrepris par un musicien, c'est une vraie tournée de paysagiste. A la fin de la saison, je connaîtrai bien le royaume des Deux-Siciles et la partie intéressante des États Romains. L'année prochaine, en allant en Allemagne, je reverrai la Toscane, que je connais déjà, et je visiterai la Lombardie. Peut-être même, si la guerre n'est pas finie, serai-je obligé de prolonger mon séjour en Italie, ce qui me sourirait assez.

Je te remercie de m'avoir envoyé les noms des concurrents pour le prix de Rome. Je fais des vœux pour Guiraud.

Je ne te parle pas de la joie que nous éprouvons en apprenant le succès de nos armes. Tu sais que Rome a été illuminée à la nouvelle de l'entrée à Milan. Quel soufflet pour la prêtraille! — Le succès de l'emprunt semble avoir contrarié nos bons amis les Anglais; ils s'émerveillent tous de ce succès et en sont furieux. Nous en rencontrons fort peu, du reste : les événements les ont fait fuir, et j'en suis bien heureux.

J'ai fait de grands progrès dans la langue italienne, je ne parlerai pas mal à mon retour. J'ai mis le nez dans le latin : c'est peu difficile, et j'en saurai quelque chose en revenant à Paris. Je vais le travailler beaucoup, cet hiver. Je te raconterai à Paris mes promenades en mer, mes ascensions, etc. J'ai quelques dispositions pour l'équitation, et je ne tiens pas trop mal à cheval. L'augmentation me permettra de faire quelques promenades à Rome, cet hiver...

Quoi de nouveau dans les théâtres, à Paris? En rentrant à Rome, j'écrirai à Hector; en attendant, mille choses du cœur pour lui. Qu'il s'habitue au public, et nous verrons bien. — Dis à mon cher père que je regrette de n'être pas là pour l'aider dans ses réunions d'élèves, mais ce n'est que partie remise. Tu ne me parles pas de ta santé. Comment vas-tu? Je suis sûr que tu ne te soignes pas assez. Songes-y, je t'en prie. Soigne-toi, et pour toi et pour nous.

Ne vas pas croire que tout le temps que je passe en voyage est perdu pour mon art, non, j'y pense constamment, et, plus je vais, plus j'ai confiance. A Naples, j'aurai un piano et je travaillerai. Je ne suis plus paresseux. Nous partons souvent

le matin à quatre heures, et je sais qu'un lever de soleil est beau, mais qu'un coucher de soleil est merveilleux. Le matin, la campagne est quelquefois d'un ton criard; mais, le soir, c'est d'un distingué, d'un goût! c'est exquis.

Mais mes amis m'attendent pour dîner, et tu sais combien je suis exact en ces sortes de choses. Donc, au revoir! Je vous embrasse tous deux du plus profond de mon cœur et suis votre fils aimant.

GEORGES BIZET

XLVI

Rietri, 3 juillet 1859.

Chère maman,

Je viens de recevoir ta lettre datée du 13 juin : elle a mis vingt jours à me parvenir. Je suis sûr de l'ami qui m'adresse mes lettres, c'est donc à la poste seule qu'il faut attribuer ces retards.

Je suis dans une ville de 12 000 habitants, et j'ai pu lire les détails de nos victoires. Je suis de ton avis, tout cela est merveilleux. Il n'y a qu'une chose à regretter, c'est que nos hommes se sacrifient pour l'Italie. Vous croyez peut-être, en France, qu'il y a de l'enthousiasme en Italie : détrompez-vous, et voici les preuves. L'Italie se compose, comme tu le sais, de sept États différents. Le royaume de Naples, le plus important, n'a pas fourni un homme à la guerre : les Napolitains ne sont nullement disposés à faire cause commune avec les Italiens du Nord. Et d'un! Dans les États de l'Église, il y a eu quelques enrôlements : à Rietri, par exemple, ville de 12 000 habitants, il y a eu six volontaires. Et de deux! En Toscane, les soldats trouvent qu'il vaut mieux rester chez soi que d'aller se faire *crepar la pansa* (crever la panse). Et de trois! Les deux duchés de Parme et de Modène sont assez avancés, mais ils ne comptent que quelques centaines de mille âmes. Quant à la Lombardie, on s'est contenté d'y appplaudir et de jeter des fleurs : ce n'est pas comme cela qu'on délivre son pays. Bref, en Italie, où il y a 25 millions d'habitants, Garibaldi n'a pu réunir 10 000 volontaires. Je lis des journaux qui s'en indignent, et ils ont raison. Le Piémont seul se conduit avec un grand cou-

rage, mais le Piémont n'est pas la cinquième partie de l'Italie. Enfin cette guerre servira à montrer que la France est la première nation du monde, que Napoléon III est un grand homme et Victor-Emmanuel un prince d'un grand courage; mais ils doivent être bien ennuyés par l'ineptie des gens pour lesquels ils combattent. Pour moi, je n'aurais jamais cru que des hommes pussent se conduire ainsi. Du reste, ils ont donné leurs preuves en 1848 : ils savent crier et faire des gouvernements provisoires, et c'est tout.

La guerre ne durera pas longtemps, je crois, au train dont on y va. On n'a jamais vu sous le premier Empire 400 000 hommes engagés dans une bataille, c'est effrayant, et, à part Marengo, je crois qu'il y a peu d'exemples de combats de quinze heures. C'est splendide d'horreur. Mac-Mahon s'est révélé d'une façon splendide à Magenta.

Je continue mon voyage, qui est de plus en plus beau. Nous nous levons presque tous les jours à quatre heures du matin, souvent plus tôt. Il nous arrive aussi de coucher dans des villages où il n'y a que des punaises, et alors nous passons notre nuit à causer. Je suis arrivé hier à Rietri, après une course de neuf heures à cheval. Il y avait trois jours que je n'avais fermé l'œil : aussi avons-nous fait une nuit de dix heures. Pâris, un de nos compagnons, y a renoncé; mais Didier et moi, nous tenons bon. — L'air que nous respirons est tellement sain que, malgré ces fatigues, nous nous portons à merveille. Nous avons trouvé un très joli chien, que nous avons nommé Magenta. Quand nous l'appelons dans la rue, les prêtres font un nez superbe.

Nous rentrerons à Rome dans quinze jours pour prendre deux de nos camarades, et nous irons tous les quatre à Naples. Je fais une belle saison, comme tu vois. L'italien va bien. Il fait une chaleur inouïe : aussi suis-je heureux comme le poisson dans l'eau; plus je vais, et plus j'aime le soleil. Nous regrettons un peu la mer, mais nous la retrouverons à Naples.

Tu as vu Heim, me dis-tu. J'attends sa réponse. N'aurait-il pas reçu ma lettre? T'en a-t-il parlé?... Je vois qu'il te plaît autant qu'à moi.

Je comprends la colère de mon cher Hector, mais je suis sûr qu'il fera grand effet dans *Richard*... Il peut au moins y faire

entendre sa voix; il ne lui en faut pas davantage pour avoir un grand succès. Console-le de ma part. Surtout, qu'il ne perde pas courage. Soignez-vous bien tous deux et recevez mes plus tendres embrassements.

GEORGES BIZET

XLVII

Rome, 16 juillet 1859.

Chère maman,

Je suis rentré à Rome avant-hier, juste pour apprendre une bien heureuse nouvelle. La paix est faite. Bravo! L'Italie est libre enfin! *comme dirait un poète*. J'espère que maintenant tu ne m'éreinteras plus ces pauvres Autrichiens dans tes lettres. Ce sont nos alliés : d'ennemis ils sont devenus ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être, de braves et excellentes gens, qui ne sont nullement responsables de la cruauté de quelques sauvages. A Paris, on croit trop facilement à toutes ces vieilles plaisanteries de *plombs de Venise*, etc. Depuis bon nombre d'années, la Lombardie était gouvernée avec la plus grande douceur. Les plus malheureux des habitants n'étaient certes pas les Italiens. Quant au duc de Toscane, il gouverne ses sujets comme un père (style de journal officiel).

Il est bien entendu que les Romains sont furieux et que nous sommes détestés plus que jamais. Ces messieurs s'étaient figuré qu'on allait donner toute l'Italie à Victor-Emmanuel. Tous ces jolis petits dandys qui, au lieu d'aller se faire tuer en Lombardie, faisaient des calembours sur les noms de nos généraux morts au champ d'honneur, ceux-là aujourd'hui crient à la trahison.

Les journaux sardes ont indisposé énormément nos officiers en attribuant tout à l'armée de Victor-Emmanuel. M. de Cavour a voulu se servir de la France, mais, comme on dit, « il ne faut pas jouer avec papa! » et papa, dans cette affaire-là, c'est Napoléon III. Enfin, cette magnifique campagne s'est terminée de la façon la plus heureuse, et c'est une belle page de plus pour notre histoire.

La Patrie n'est qu'une vieille radoteuse, il n'y a eu aucun désordre à Rome. Un des nouveaux pensionnaires (peintre) a

été *levé* de trois francs par deux individus qui lui ont mis des pistolets sous le nez, et c'est tout. Quant au vaillant général X..., que je ne peux pas sentir, il a reçu quelques horions, et il n'a donné aucun coup de cravache. Voilà comme on écrit l'histoire !

Quant aux insurrections, elles se passent ici en famille. Cependant, à Pérouse, ils se sont battus pendant plusieurs heures ; on s'est conduit en cannibales de part et d'autre. C'est ignoble !

... Tu m'annonces deux élèves nouveaux. Tant mieux ! Ils paieront, sans doute, ceux-là...

Tu m'as, je crois, mal compris relativement au *Tonnelier* : comment veux-tu que je fasse de la musique sur un roman en prose ? C'est un opéra en trois actes que je veux me faire faire avec ce délicieux conte, et *quand je serai à Paris* seulement. Surtout, ne parle de cela à personne, car je le trouvèrais représenté à mon retour.

Je sais que Guiraud a le prix, cela me fait grand plaisir. Je partirai pour Naples dans quelques jours. En attendant, je vous embrasse tous deux avec la plus vive tendresse.

GEORGES BIZET

XLVIII

Rome, 25 juillet 1859.

Chère maman,

Tu vas être étonnée de recevoir si fréquemment de mes nouvelles, mais je viens de recevoir ta lettre du 11, et je veux y répondre tout de suite. Tu sembles me croire à Naples, mais je crois t'avoir dit que je ne pouvais aller à Naples qu'en passant par Rome. De plus, à Rome, j'ai été obligé de m'arrêter pour me soigner. Figure-toi qu'à Terni nous voyons affichée une maison de bains à 1 franc : « Bigre ! — nous disons-nous, — ce doit-être chic ! Allons-y. » Nous arrivons ; nous recommandons de ne pas mettre beaucoup d'eau chaude, et on n'en met pas du tout, vu qu'il n'y en avait pas. Je me plonge dans la baignoire, et j'en ressors gelé. J'ai pincé une affection rhumatismale très légère, et Didier, qui avait par un heureux hasard un fond d'eau chaude oublié dans sa baignoire, n'a été enrhumé

que huit jours. Quant à moi, je suis presque complètement guéri. Je mange du jujube... Mais je ne partirai pour Naples qu'après complète guérison, c'est-à-dire dans quelques jours.

Tu sais, sans doute, ce qui se passe en Italie (pas à Rome, à cause de l'occupation) : on brûle l'empereur en effigie ; notre ambassadeur a été insulté à Florence... Voilà pourquoi je ne partage pas ton enthousiasme pour les Italiens et ta haine pour les Autrichiens. Ceux-ci sont de braves gens, ceux-là... C'est malheureux pour les hommes de cœur qui s'y trouvent, mais c'est comme cela !...

Je t'ai dit, chère maman, que j'avais du goût pour l'équitation, mais non que je prenais des leçons, ce qui est bien différent. Et où veux-tu que j'aie pris des leçons? Dans la montagne? Et puis ce n'est pas dans la bourse du pensionnaire. Je me contente ici de monter des chevaux de charretiers, qui sont superbes. Par exemple, à Paris, on apprendra l'élégance!!!!...

Je t'ai expliqué comme quoi je ne pouvais me servir du *Tonnelier* comme envoi, puisque je n'ai personne pour me faire trois actes. Je suis fâché que le succès de ce conte ne te semble pas si sûr qu'à moi. Les situations du *portrait*, du *concours de chant*, des *jeux*, de l'*atelier* sont pourtant d'un effet sûr; et puis, c'est si joli, c'est si allemand! Relis-le, et tu y découvriras cette fleur de sentiment que les Allemands seuls savent trouver, et qu'on aime tant chez nous. Enfin nous avons le temps d'y penser.

Je ne sais que faire pour envoi. *Ulysse et Circé* est impossible. Le vieil Homère est dur à se laisser arranger ou plutôt déranger. Je voudrais faire quelque chose de nouveau, je cherche... Trouverai-je?

Tu as dû m'en vouloir de ne pas partager ta haine pour l'Autriche; mais, de Paris, ou voit autrement que de Rome, je t'en réponds.

Et maintenant, je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre fils aimant pour la vie.

GEORGES BIZET

(A suivre.)

LE TEMPS D'AIMER[1]

IX

J'étais libre! libre de faire ce que je voulais, de voir qui je voulais. Ce fut vous que je vis le plus souvent, mon cher Raoul. Oh! que de charmantes causeries, que de belles promenades nous avons faites dans ces deux années!... Et, en été, de si gentils voyages avec ma Charmotte et Pascal, qui, eux aussi, vous chérissent!... Quelle camaraderie exquise que la nôtre!...

Tout à l'heure, vous allez sonner : je le connais bien, votre coup de sonnette, et son tintement me rend déjà le cœur plus léger. Et puis vous entrerez, vous ôterez votre grand chapeau de feutre mou, et je verrai vos beaux cheveux châtains, un peu ondés, votre front large et pur; et vos yeux si pleins de choses, si doux, si intelligents, si railleurs et si tendres, riront tout de suite aux miens, et vous vous inclinerez, avec cette grâce qui n'est qu'à vous, pour baiser mes deux petites pattes. Alors tout me semblera plus joyeux, plus vivant, meilleur; ces fleurs sentiront tout à coup plus fortement et le feu épanouira dans l'âtre ses plus roses feuillages; et la lampe aura l'air d'un astre paisible qui nous donnera espoir et foi dans nos destinées. Nanon nous apportera du thé, des gâteaux faits par elle-même,

Voir la *Revue* des 15 décembre 1907 et 1er janvier 1908.

et, pour vous, du whisky et du soda. J'ai là les cigarettes que vous préférez, les livres que vous m'avez dit de lire; sur le piano, les partitions et les morceaux de chant qui vous séduisent en ce moment. Mes bouquets eux-mêmes cherchent à vous plaire! Je n'achète jamais de chrysanthèmes : vous les détestez, vous dites qu'ils ont l'odeur de la mort; mais voici les dernières roses, petites et foncées comme celles qu'il y a dans les tableaux de certains primitifs, voici des coupes remplies de violettes et des camélias sans tige qui flottent sur l'assiette de Chine comme d'étranges fleurs aquatiques d'un ton framboise et d'un blanc pur; voici les premières branches du houx aux baies luisantes, des feuillages de pourpre et déjà un peu racornis, des dahlias plats, dits « étoiles du diable », et, dans ces jardinières de vieux Rouen un peu fêlées, des cyclamens violacés.

J'ai pulvérisé partout cette odeur que j'aime et qui se mélange si bien avec celle du tabac blond que nous allons fumer tous les deux : — sans vous je ne fume jamais, je n'y pense pas. — J'ai ma robe chinoise de sombre soie brodée de fleurs claires : celle qui me sied le mieux selon vous...

Ah! ding!... dirrirring ding ding! C'est vous! c'est vous!...

C'était bien lui : mon ami... Sait-on tout ce qu'il peut y avoir dans ces deux mots que l'on dit trop souvent un peu au hasard : « mon ami »?... Ah! que ces deux petits mots contiennent donc d'affection, de tendresse, de goût, de confiance! comme ils créent entre vous et moi une parenté d'âme cent fois plus forte, plus sûre et plus indestructible que celle du sang!

Vous êtes venu; mais vous toussiez, vous étiez pâle, vous aviez un grand foulard autour du cou.

— Raoul! quelle mine!... vous vous êtes enrhumé sur ce bateau, dans le brouillard... Moi, hier, je toussais aussi. Aujourd'hui, cela va mieux. Tandis que vous, vous n'êtes pas brillant!...

— Bah! ce n'est rien, Laurette. Votre feu, votre thé, un grog de Nanon, et surtout *vous*, tout cela va me guérir et je rentrerai chez moi pimpant.

— Imprudent!... Il fallait m'écrire que vous étiez malade...

— Et je ne vous aurais pas vue encore ce soir?... Non! c'était au-dessus de ma résignation.

— Je pourrais bien aller chez vous, si vous êtes malade, Raoul !

— Vous viendriez?... Vous êtes bonne, Laurette... Mais déjà je me sens moins oppressé... Qu'on est bien près de vous! Que votre feu est joli et bien fait!... Vous savez qu'il n'y a que les fous, les amoureux et les poètes qui font bien le feu.

— On m'avait assuré ça, Raoul... Mais, n'étant ni poète, ni amoureuse, suis-je donc si folle pour que mon feu soit si réussi ?

Nanon entre avec le thé...

— Et vous, ma chère, — dit Raoul à Nanon, qui le gâte et l'aime extrêmement, — faites-vous bien le feu?

— Je n'ai point ma pareille.

— Est-ce parce que vous êtes folle ?

— Hé là, non !

— Poète ?

— Merci Dieu!

— Amoureuse?

— Ah! non, vraiment! de par la sainte Pécheresse, je ne suis pas amoureuse, mon joli monsieur, même pas de vous.

— Je le regrette, Nanon... mais, dans votre pays, vous avez bien dû laisser quelque gars qui se morfond pour vos doux yeux.

— Bah! — dit Nanon, — tout ça, l'amour et les galants, c'est des belles menteries. Ça ne rend point joyeuse... Un jour, après une fête, un paludier que je ne trouvais point mal, et qui rôdait autour de mes cotillons, m'a appliquée sur lui comme une sole plate et embrassée, embrassée!...

— Eh bien, Nanon, vous nous en contez, des histoires!

— Attendez la fin, mon cher monsieur!... J'en perdais le souffle, et il me bourrait le dos de coups de poing... ça ne m'a point plu : je me suis ensauvée... C'était pourtant un joli brin d'homme. Fallait le voir, par des matins roses, passer pieds nus entre les salines, les bras levés pour tenir sur sa tête sa charge de sel...

— Oh! Nanon, vous songez encore à lui tout de même.

— Oui-da, comme à un grand goulu, ma Doué!... L'amour, c'est comme le sel, monsieur Raoul : un peu, passe encore...

— Ah! l'amour est comme le sel, Nanon. Je goûte assez vos comparaisons.

— Oui, monsieur. Point trop n'en faut.

Et Nanon s'en va, toute ronde sous sa coiffe légère, toute carrée dans sa lourde jupe.

— Laurette, votre Nanon m'amuse; elle a des idées très littéraires...

Et nous bavardons.

— Vous avez aimé le livre de A...?

— Assez... Et vous?

— Dix bonnes pages!

— Quel confrère sévère!

— Mais le petit roman de B... est délicieux! Seulement c'est sur le roman de A..., hélas! qu'on me demande un article... Et les vers de C... dans la *Revue Mandarine*, sont très bien, n'est-ce pas?... Quel type, ce garçon!... A propos, Laurette, la pauvre Michette est accouchée... Je dis : « à propos » parce que C... pourrait bien être un des pères de l'enfant de Michette... Ce n'est pas un enfant à cinq têtes, c'est un enfant à cinq pères... si ce n'est plus!... Mais je pense que les pères ne sont pas très fortunés : le malheureux mioche n'est guère plus riche que s'il n'en avait qu'un.... Alors, Laurette, je fais une quête pour ce gosse-là et sa gosse de mère, qui a dix-sept ans depuis dix jours. Hier, je suis allé chez elle... Pauvre fille!... elle est soignée par une jeune amie qui a toujours sommeil, et une vieille garde édentée qui habitue le môme à un biberon vague... Si vous aviez vu Michette au fond de son lit, avec son fils!... On aurait dit une petite fille maligne qui s'est fait une poupée, à elle toute seule. Elle triomphait et s'arrachait les cheveux tour à tour...

— Voulez-vous que j'aille chez Michette, Raoul?

— Ça la gênerait plutôt, mais il faudra faire quelque chose pour le jeune homme!...

— J'ai justement vendu ma « femme endormie ». Tenez, Raoul, vous porterez cet argent à Michette, et, si elle consent à ce qu'on lui case son rejeton en province, chez des braves gens... il y a bien du côté du Miroir des parents de Nanon qui s'en chargeraient.

— Merci, Laurette... vous êtes gentille!...

Et il a toussé.

— Ah! Raoul, cette toux!

— C'est rien, rien!... Et qu'est-ce que vous allez dire quand je vais vous avouer que j'ai rendez-vous chez Maxim avec un ami, à minuit?

— Ce que je vais dire?... que vous n'irez pas, que vous allez rester ici; que vous emporterez de la quinine et des rigolos et que, vous drapant, malgré votre manteau, dans cette couverture et ce collet, vous rentrerez en voiture, chez vous, où j'irai vous tenir compagnie demain.

— Mais c'est qu'elle est en colère, dit-il plaisamment, en mettant son bras devant son nez comme pour éviter une gifle.

— Et votre ami vous attendra, voilà tout! jusqu'à deux heures du matin, s'il lui convient... Il n'est guère probable qu'à pareille heure vous fassiez rater à cet ami un rendez-vous d'affaires.

— Hélas! non. Cela supposerait qu'il a des affaires...

— Alors vous rentrez tout droit, c'est promis!

— Promis.

— Parole d'ami?

— Parole d'ami... Et, pour me récompenser, vous allez me lire, avec votre jolie voix basse et tendre, quelques vers de Baudelaire, s'il vous plaît... Non! vous avez les comédies de Musset sur cette table : ouvrez au hasard.

Je tombai sur la charmante tirade de Marianne, laquelle, dans les *Caprices*, commence ainsi : « Mon cousin, ne plaignez-vous point le sort des femmes?... »

— Peste! — dit Raoul, quand j'eus fini, — quel féministe, ce Musset!

— Oh! pas tant que ça!...

— Mais vous, vous ne l'êtes pas du tout, Laurette?

— Moi, je n'en sais rien... Je ne songe jamais à rien... Vous vous rappelez bien que Pascal me dit souvent : « Tu ne brilles point par les idées. »

— Il n'est pas poli, notre cher et illustre maître.. Et qu'est-ce qu'il vous accorde, alors?

— Une certaine subtilité.

— J'entends : il s'imagine votre esprit comme un filet précieux et du plus bel azur, mais qui revient vide à la surface de la mer après s'être confondu un instant avec le bleu de l'eau... Eh

bien, il se trompe, notre Pascal. Je ne sais pas s'il y a de gros poissons dans votre filet, mais j'y vois de merveilleux coquillages et des algues délicates, et du corail couleur d'aurore...

— Et des éponges, Raoul : je suis pratique, en réalité... Non, ne vous fâchez pas contre l'ami Pascal : il m'aime tant!... Tout ça, c'est pour rire... Mais vous, Raoul, vous êtes très absolu en amitié. Votre amie, vous ne voulez pas qu'on la débine, même pour plaisanter avec affection... C'est très bien, Raoul, d'aimer ainsi votre vieille Laurette.

— C'est que, où dénicherai-je une Laurette pareille? Quelquefois j'oublie que vous êtes une jeune femme, j'ai envie de vous tutoyer, de vous traiter en copain... je vous raconte tout; vous consolez mes ennuis, vous lisez mes manuscrits, vous vous laissez raser à fond, et puis après... après, j'ai le plaisir de trouver une délicieuse personne en robe chinoise, avec une si jolie nuque penchée, qui me verse du thé, me fait des grogs, une délicieuse personne avec des yeux qui parlent à mes yeux si bien que nous pouvons nous dire des tas de choses pendant que nous nous taisons... Ah! non, chère Laurette, je ne veux pas qu'on vous débine!...

Et, gentil, spontané, il met sa bouche au creux de ma main comme pour y boire.

— Cependant, Laurette, à cause de vous, je me tourmente, par moments, d'une manière terrible... Faut-il avouer pourquoi?... Excusez-moi d'avance, Laurette.

— Vous m'effrayez!

— Si jamais Laurette s'éprend de quelqu'un, si jamais Laurette a un amant, que deviendrai-je, moi, Raoul, infortuné Raoul, son ami?

— Figurez-vous, Raoul, — dis-je en toute sincérité, — que je n'avais jamais pensé à cela!

— Mais enfin cela pourrait arriver.

— Non, oh! non! c'est impossible!... Je déteste l'amour, Raoul! Être aimée, aimée d'amour, c'est épouvantable! ça me fait une peur bleue, bleue, bleue!

— Cela me rassure un peu qu'elle soit si bleue, votre peur! dit mélancoliquement Raoul. Mais si jamais vous ressentiez une affection d'une autre nuance?...

— Il sera bien temps alors de vous en préoccuper. Et puis,

si cela était... je ne serais plus la même, et, par conséquent, vous n'auriez plus pour moi la même amitié.

— Hélas! Laurette, oh! trop chère Laurette! je suis bien capable de vous préférer toujours à n'importe qui, quelle que vous soyez.

— Raoul, je vous préfère aussi...

Nanon, qui n'avait pas voulu se coucher sans aller chercher un fiacre pour Raoul, trouvant qu'il toussait beaucoup, vint avertir que ce fiacre était en bas... Raoul me dit adieu. Cela me faisait une peine affreuse de le voir s'en aller, de songer qu'il allait être tout seul chez lui, toute la nuit, sans personne pour le soigner, lui faire du feu, une boule d'eau chaude... La mienne était dans mon lit, toute bouillante sous la petite housse de soie qui recouvre le nickel brûlant :

— Attendez, Raoul!...

Et vite je cours dans ma chambre. Je prends cette boule, je l'enveloppe d'un châle et je reviens :

— Raoul! je le veux! emportez ma boule... Si, si... je le veux absolument... elle sera chaude encore en arrivant chez vous. Maintenant, partez vite... et faites attention à vous... vous toussez vraiment trop.

Raoul rit, tousse, bougonne, accepte, et s'en va sous son grand feutre, qui lui sied si bien, en murmurant :

— C'est égal, j'en aurai une tête, dans mon fiacre, avec ce *plaid* d'Anglais, ce collet de dame et ce gentil petit cruchon habillé de rose que j'ai l'air de tenir sur les fonts baptismaux!...

Il est parti... Pourvu qu'il ne soit pas malade!...

Il a été très malade.

Quand je suis allée chez lui le lendemain de ce soir-là, je l'ai trouvé avec une violente fièvre et une grande oppression. Il avait mal dans le dos, dans le côté, n'avait rien mangé, et, chez lui, il n'y avait pas une goutte de lait : rien... rien qu'un vieux fond de porto dans une armoire, trois bûches pour alimenter le feu qui s'éteignait, du sucre, du thé et un peu d'encre...

— Il faut, au moins, boire du lait, Raoul, et demander le médecin.

— Ça m'a ennuyé, me dit-il d'un air boudeur et enfantin, de m'expliquer avec la concierge.

— Eh bien, je vais m'expliquer avec elle. Pendant ce temps-là, couchez-vous : je veux qu'à mon retour vous soyez au lit...

Car il s'était levé pour me recevoir, et il avait fait acheter un bouquet de roses thé... Oh! ce bouquet, il m'a touchée jusqu'aux larmes.

— Laurette, je veux mon ami Semainier pour médecin... Il n'est pas docteur, il est interne, mais ça ne fait rien... c'est lui que je veux... Semainier, à Tenon... Je vais lui écrire un mot... Là, c'est fait... Et qu'on mette aussi ces deux autres lettres à la poste : l'une est pour maman, pour lui dire que je vais bien...

J'ai dégringolé les cinq étages et supplié la concierge d'aller me jeter ces lettres à la poste, de m'acheter du lait et de charger un commissionnaire ou un fiacre de porter le mot de Raoul à Semainier.

Je devinais que la grosse concierge se demandait avec curiosité qui je pouvais bien être... Je regrimpai vite, vite. Raoul s'était couché.

Oh! mon Dieu, comme il avait chaud! comme il avait l'air enfantin! C'était un gosse, un vrai gosse! Je me sentis le cœur gonflé d'une maternité inquiète. Raoul ne pouvait pas respirer, mais il répétait d'un ton poli :

— Laurette, comme vous êtes gentille!... que je suis confus!...

Semainier vint dans la soirée. Il lui dit :

— Tu n'as pas grand'chose...

Et, sur le palier, il me dit, à moi :

— N'est-ce pas, madame? on ne va pas le laisser comme ça tout seul?... Il a une grosse congestion pulmonaire... C'est embêtant... Et, à cette heure, où chercher une garde?...

— Et pour quoi faire une garde, monsieur? Je vais rester, c'est tout simple... Mais vous allez être bon... vous allez prévenir ma fidèle servante... Voulez-vous bien?... Merci... Elle viendra me rejoindre avec un petit baluchon...

Je gribouillai, sur une carte, quelques mots que je lui confiai.

— Qu'est-ce que vous complotiez donc, vous et Semainier? dit Raoul avec difficulté. Il a une bonne tête, hein? Mais c'est un brave type.

— Je complotais ceci... vous en avez pour huit jours de lit... Vous ne voulez pas avertir votre mère?

— Oh, non! pauvre maman! elle est toute patraque, elle s'inquiéterait, se rendrait malade!... Et puis, pour elle, venir à Paris, c'est une affaire d'État... Je lui ai justement écrit que j'allais bien... pour être tranquille.

— Alors, Raoul... si vous ne préférez personne d'autre... je vaux bien une garde... avec Nanon?

— Vous allez rester!... vous êtes folle!...

— Mais oui, folle!... vous me l'avez déjà dit en admirant mon feu... mais, mon petit Raoul, je reste... c'est comme ça... Taisez-vous... on vous défend de parler... J'ai envoyé chercher Nanon, qui vous aime tant, et nous dormirons, à tour de rôle, sur le divan de votre cabinet de travail, qui est très confortable... Vous ne comptez pas, je suppose, me mettre à la porte?

— Oh! bonne et chère Laurette!... Restez donc...

Et il ajouta. avec un retour de gaminerie, mais si lasse, si souffrante :

— J'aime autant ça!

Nanon arriva avec tout un attirail; c'était bien nécessaire dans ce logis de jeune homme insouciant où il y avait de beaux livres, des gravures rares, de jolies étoffes, des bibelots charmants, et pas de casseroles, à peine de vaisselle, peu de linge.

— On s'arrangera, — dit Nanon, — avec l'aide de saint Expédit et de saint Antoine... Ne vous tracassez pas, monsieur Raoul... Les femmes, c'est fait pour soigner les hommes, et vous êtes quasiment notre fils...

— Je suis plus vieux que vous, — protestait Raoul, faiblement.

Et Nanon grommelait :

— Ça a la tête qui tourne de fièvre et il faut encore qu'il me contredise!...

Oh! les longs jours, les longues nuits!... les longues heures d'angoisse, de douleur pour lui, de détresse inquiète pour moi!

Nanon était infatigable, même moralement. Elle disait :

— Voyons, madame Laurette, raisonnez-vous! est-ce qu'on meurt, à son âge?... Non, mais regardez ce qu'il est gentil, dans son lit, avec sa chemise bleue!... un vrai chérubin.

Et, naïve, courageuse, elle m'aidait à supporter mon tourment.

Comme j'attendais avec impatience le brave Semainier, qui venait tant qu'il le pouvait!... Sa grosse tête noire et barbue, son torse énorme sur ses courtes jambes, me semblèrent avoir quelque chose de divin lorsqu'il m'affirma que Raoul était « hors d'affaire ». Oh! c'était donc fini, l'horreur de ces crépuscules où le malade sent son mal grandir et son âme s'épouvanter! Que de fois, assise près du lit de mon ami, de mon enfant, j'avais tenu sa main brûlante ou glacée, ou posé la mienne sur son front dolent!... Et les moments de fièvre intense où il délirait un peu, c'était donc fini!... Un jour, il m'avait demandé les œillets que Nanon posait près de lui dans un vase de grès, car il désirait constamment des fleurs, et il m'avait murmuré, en serrant l'un d'eux aux pétales écartés, trop mûrs, dans ses doigts :

— Ne voyez-vous pas que c'est un bateau?

— Non, Raoul, c'est un œillet.

Alors il se fâchait un peu :

— Dites-moi que c'est un bateau...

Alors j'affirmais comme lui :

— Oui, oui, c'est un joli bateau à coque verte, à voiles pourpres; c'est un bateau qui vient des îles merveilleuses. Il contient des épices et des parfums : il sent le poivre, le musc, le santal, et la cannelle! Et, pour compléter sa cargaison, il recèle aussi peut-être, qui sait, la momie minuscule d'une fée, confite dans les aromates... Et le vent qui a soufflé dans ses voiles s'en est tout embaumé... oui... cet œillet est un bateau fleuri qui vient des îles inconnues.

Alors Raoul était content; son agitation s'apaisait en écoutant ces histoires; il était comme un petit garçon auquel on fait un conte. Et il disait :

— C'est cela, voyez-vous... je savais bien que c'était un bateau...

Et il rêvait, s'endormait.

Une autre fois il m'avait longuement parlé de « l'enterrement de la libellule... » Je lui avais jadis raconté une de mes peines d'enfant : c'était pour une libellule morte, trouvée sur l'appui d'une fenêtre, au Miroir; j'aurais voulu lui faire un bel enterrement, qu'elle eût un suaire de fils de la Vierge ou de toile d'araignée, des papillons sombres pour la porter dans la belle-de-nuit qui serait son tombeau, deux vers luisants pour

éclairer le cortège et un gros hanneton brun pour dire la messe avec solennité. Cela avait enchanté Raoul et, dans ses insomnies, il y songeait :

— Laurette, je veux bien être enterré comme la libellule... une seule chose m'ennuie... je n'aime pas les hannetons...

Et il souriait.

Et moi, je pensais avec effroi, pendant ces nuits de veille, si longues, si longues, non pas seulement à la libellule, mais surtout à maman, si belle encore et encore si jeune, et qui gisait dans le sable salé, sous les pins harmonieux, parmi la senteur des œillets sauvages... Ah!... tout cela est passé, passé! Auguste et cher Semainier, avec votre air à la fois pompeux et familier, vous avez prononcé les paroles merveilleuses, les paroles attendues comme la goutte d'eau dans le désert :

« Il est hors d'affaire! »

— Je me sens très bien, — disait Raoul, deux jours plus tard, — dites-moi un peu quelle date nous sommes, Laurette... Vous savez que j'ai mon article à faire pour la *Revue Mandarine*... J'aurais déjà dû en faire un dans la *Voix des Villes* et un dans l'*Aube*... Je serai sans le sou, si ça continue, et je suis sûr que j'ai vécu à vos dépens, tout ce temps-là....

— Non, Raoul : nous avons mis nos trésors en commun, simplement. Vous avez reçu une lettre chargée, de chez vous; Semainier a signé le livret du facteur, et je l'ai tranquillement ouverte... Et puis, j'avais un peu d'argent qui me restait d'une petite terre cuite richement vendue.

— Oui, oui! c'est honteux! vous m'entendez : honteux!... Et je veux faire mon article pour la *Revue Mandarine*.

Il répétait cela comme un refrain et s'agitait; j'étais navrée : il n'était certes pas en état de faire un article!

Semainier, le soir, constata un peu plus de fièvre que la veille et me dit :

— Sapristi, il ne peut pas faire son article, et pourtant il faut que cet article soit fait; sans quoi, il va se tourmenter... mal dormir... Madame Saint-Hélier, c'est embêtant!

— Il faut que mon article soit prêt demain à cinq heures, — continuait obstinément Raoul; passez-moi mon buvard et mon *stylo*.

— Tu nous ennuies, — décida Semainier avec vigueur; — tu n'écriras pas ton article... et pourtant il sera fait demain... Madame Saint-Hélier va l'écrire.

— Moi! — m'écriai-je, consternée; — mais, docteur, je ne sais que modeler des terres cuites, et encore!...

— Si, madame, si! Vous verrez, ça ira très bien : Raoul vous donnera une ou deux idées, et vous gribouillerez... toutes les femmes gribouillent facilement...

— C'est une idée admirable, — et Raoul était tout content. — Oui Laurette, faites-le, vous!

Il y avait tant de confiance dans ce « vous »!...

— C'est sur le roman de A..., nous en avons parlé ensemble... Ne soyez pas trop indulgente : c'est celui qui a dix bonnes pages.

— Oh! — dit Semainier, — eh bien, moi, la voilà, mon opinion sur le roman de A... : moi je trouve ça épatant.

— Va-t'en, va-t'en! — cria Raoul. — Misérable! si tu ne m'avais guéri, je ne te parlerais de ma vie!

Alors Semainier se sauva, non sans avoir reçu dans le dos un des oreillers de Raoul.

— Vous voyez que ça va mieux, hein, Laurette! Envoyez-moi Nanon et faites mon article... Ça m'amuse! si vous saviez!...

Je m'assis tristement, dans un embarras indescriptible, au bureau de Raoul. Des innombrables paperasses qui l'encombraient, je finis par dégager des feuillets blancs. L'encre était sèche : il fallut avoir recours à la bouteille qui était restée dans le placard, près du flacon de porto presque vide.

Ma foi, je bus le vieux fond de porto pour me donner du courage.

Et je commençai avec rouerie :

Il ne faut pas croire que les romans ne soient jamais lus et jugés que par des gens sérieux, propres à les estimer sévèrement et doctement; ils sont quelquefois appréciés par de jeunes femmes, pas trop sottes sans doute, mais qui manquent un peu d'expérience littéraire... Je voudrais écrire aujourd'hui les idées de l'une d'elles — car enfin elles composent une partie du public — sur le roman de M. A... Nous traduirons d'abord son opinion sincère et ensuite son opinion modifiée par celle de

« l'homme de sèns » qu'elle ne peut manquer d'avoir pour ami. Car Diderot l'a dit : « Combien il est utile pour une femme de s'attacher un homme de sens ! etc., etc... »

J'arrivai à remplir à peu près dix pages. J'en tirais la langue et j'avais le sang à la tête. Je fus étonnée, au bout d'une heure, de n'avoir plus rien à dire, et, au bout de deux heures, d'avoir terminé.

A cet instant, on sonna : c'était Pascal, qui venait aux nouvelles, comme il l'avait fait chaque jour. Il venait seul, ou avec ma Charmotte. Ce soir-là, il était seul.

Je l'entraînai dans la chambre de Raoul, et là, devant eux et Nanon ahurie, qui, debout près de la porte, inclinait le front pour mieux comprendre, je lus mon élucubration. Pascal me fit couper des phrases et en ajouter d'autres, qu'il improvisa sur-le-champ et dont l'ampleur jurait bien un peu avec la simplicité de mon style. Raoul, du fond de son lit, dicta quelques améliorations, me fit glisser des épithètes choisies, retrancher des qualificatifs impropres. Pascal voulut encore quelques remaniements, Raoul ne s'y opposa point. Et, pour finir, Nanon conclut d'un air profond : « Si j'ai compris, eh là, saint Michel archange ! c'était point la peine de se fatiguer sur un si gros livre pour se faire dire ensuite des choses pareilles... qui sont méritées, sûr, puisque vous les dites... Mais à quoi qu'ça sert donc, toutes ces écrivailleries ?...

— On va rajouter ça ! — dit Raoul ; — si, si ! il n'y a pas à hésiter... On va l'ajouter. C'est la fin... la fin... Je dicte : « Et, *virgule*, comme dit Nanon, *virgule*, à quoi qu'ça sert donc toutes ces écrivailleries ?... » Je copiai ce beau chef-d'œuvre, en riant comme une folle, et Pascal l'emporta, se chargeant de le remettre à la *Revue* et disant avec insolence et indulgence :

— Ce sera toujours aussi bien, mes enfants, que le reste du numéro !

Et il a paru, tel quel, cet étrange article ! et Raoul prétend qu'il a eu du succès, et que somme toute c'est un de ses « réussis »... et, surtout, un de ses plus variés !... J'aime à me rappeler ce soir-là. J'étais contente d'avoir achevé mon labeur inusité. Nanon était un peu rouge parce que la chambre était chaude ; les braises rougeoyaient dans l'âtre, la bouillotte de

cuivre ronronnait dans les cendres avec l'air d'un animal familier. Je revois Pascal confortablement étendu dans le seul fauteuil, et faisant danser son pied tout en dodelinant la tête avec ironie et tendresse; je revois le ton rosé que l'abat-jour de la lampe donnait au verre de lait que Raoul n'avait pas encore bu. Et lui, surtout, lui si jeune et si charmant, plus enfantin encore parce qu'il avait maigri et que ses cheveux avaient allongé et bouclaient davantage; lui, appuyé sur ses oreillers blancs, et le cou dégagé par le col de sa chemise; et sa jolie main, si délicate, qui faisait des dessins imaginaires sur le couvre-pied piqué; et son autre main qui caressait une des roses du bouquet placé près de son lit, et moi, assise sur ce lit, et lisant...

— Je ne veux pas guérir davantage, — me disait-il affectueusement; — je suis trop bien ainsi.

Pourtant il me fallait retourner chez moi.

Les camarades de Raoul, que Semainier avait tenus au courant de la santé du malade, vinrent le voir. Il y en avait de très gentils; il y en avait qui ne m'étaient guère sympathiques et dont les regards scrutateurs signifiaient sans doute : « N'est-ce pas, vous êtes sa maîtresse?... » Et puis j'avais peur de gêner Raoul et que ma présence ne l'empêchât de recevoir sa ou ses bonnes amies.

Un jour, timidement, je le lui dis. Il eut l'air malheureux,

— Asseyez-vous là, Laurette, et donnez-moi votre main.

Je m'assis sur le bras du grand fauteuil dans lequel il passait maintenant ses journées, je détournai un peu la tête et l'inclinai sur mon épaule.

— Laurette, le jour, le premier jour où vous êtes venue, j'ai écrit une lettre à maman lui disant que j'allais bien, pour être tranquille, vous vous rappelez?... J'ai écrit aussi une autre lettre; celle-là était à l'adresse d'une jeune personne...

— Bien discrète... Elle s'est occupée bien peu de vous.

— Je l'informais que je comptais séjourner chez mes parents, et Semainier a dû mettre mes amis au courant de ma supercherie... Évidemment, si la jeune personne a su mon mensonge, elle m'en voudra... Bah! elle ne m'aime pas tant, allez, Laurette!... Et moi...

— Et vous, Raoul?

— Je ne l'aime pas, Laurette, — dit-il très doucement et très simplement; — elle est fraîche et gaie... un peu commune... elle me plaît de temps en temps, voilà tout.

Pourquoi ai-je été si contente qu'il ne l'aimât pas?

— Mon amie... regardez-moi maintenant, non avec vos yeux fâchés, mais avec vos chers yeux indulgents.

Mon regard rencontra le sien, si tendre, si sincère!...

— Raoul, vous connaissez ce vers de Chénier, — dis-je brusquement :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux?

— Oui, et il est charmant!

— Ma bienvenue, à moi, me rit surtout dans les vôtres, Raoul!

— Hélas! Laurette, dans tous, dans tous!... On ne peut vous voir sans vous sourire...

— Pourquoi donc : « hélas »?... ce n'est que le sourire de vos yeux, à vous, qui m'égaie et qui m'enchante.

Il baisa ma main pour me remercier. Nous n'avions plus le courage de parler de notre inévitable et proche séparation. Nous savions bien, pourtant, que notre situation ne pouvait se prolonger indéfiniment. Et puis, nous étions « un peu à l'étroit » dans le logement de Raoul. Je couchais sur un divan, et Nanette, à mes pieds sur un matelas.

Semainier, comme s'il avait compris nos sentiments, trouva le moyen de tout dénouer avec sagesse. Il conseilla à Raoul d'aller achever sa convalescence dans le Midi, chez ses parents. C'était raisonnable : on adopta ce parti. Nous accompagnâmes Raoul à la gare, Nanon et moi. Nous avions rangé ses malles, fait ses paquets; nous lui passions, dans le coin de son compartiment, des bonbons, un petit flacon de rhum, une grande écharpe de soie que je lui avais tricotée pour lui servir de cache-nez.

— Raoul, soyez sage! n'attrapez pas froid. Soignez-vous bien; couvrez-vous; même s'il fait doux, mettez un manteau là-bas...

— Monsieur Raoul, comportez-vous bien!

Il était accoudé à la portière; il me tendit une dernière fois la main :

— Au revoir! à bientôt, mon amie chérie, et merci!... Comment vous dire merci?...

— Ne nous émotionnons pas! — grommela Nanon.

Le train s'ébranlait; Raoul leva mes doigts vers ses lèvres...

— Au revoir, Nanon! Laurette!

Parti!...

Nous sommes restées un moment, dans la gare, debout, sans voix... Puis Nanon m'a secoué le bras :

— Ne regardons pas filer ce train comme s'il emportait Dieu le père... Allons, madame Laurette! il reviendra vite!... Mais je vous comprends... On l'a vu si petit dans son lit!... on s'attache à ses malades,.. Ah! il est bien gentil, monsieur Raoul! même dans le pire!

Et nous sommes rentrées chez nous, j'ai retrouvé un bon lit, le repos; mais cela m'était bien égal!... Je ne dormais pas certes, sur le divan; cela n'empêche pas que je le regrette, ce divan, de toutes mes forces.

Ah! comme vous me manquez, mon ami!

X

Je suis triste. Je suis dolente. Je n'ai envie de rien faire. Mes chers bouquets eux-mêmes me sont importuns, ne me tentent pas : je ne les arrangerai pas aujourd'hui. Je n'ai pas faim. C'est en vain que Nanon me gronde. Je mets distraitement mon chapeau; j'endosse mon manteau de fourrure, je me regarde à peine dans la glace et je vais faire une visite à Pascal.

Pascal vit dans l'île Saint-Louis. De chez lui, il voit la Seine, des bateaux, des péniches, une berge sur laquelle des enfants jouent et des ouvriers travaillent au milieu d'immenses tas de sable. On entend le grincement des poulies, et, quand le bateau passe, le bouillonnement de l'eau sous les ponts. On entend aussi les socques des laveuses qui se hâtent, un fardeau flasque sur l'épaule. Et, au crépuscule, parmi des vapeurs brumeuses que piquent çà et là les premiers points lumineux, toutes ces choses se profilent en brun sur du gris et des fenêres de Pascal, on peut se croire en Hollande, à Rotterdam; ou

plutôt, la nuit, dans une de ces villes du Nord, dont Baudelaire a décrit les aspects de rêve, sans nous dire jamais leur nom.

Aujourd'hui, il a un peu neigé, très peu. Il reste tout juste un ruban blanc et brillant sur le rebord des quais ; mon doigt, distrait, hors du manchon, qui remonte sur ma manche, y écrit instinctivement : *Raoul...*

J'arrive au marché aux pommes, — ce drôle de marché qui se tient sur une rive du fleuve. — Il y a là des bateaux plats, amarrés. Ils sont couverts de grandes bâches sombres que la neige a striées de blanc. Je crois bien, sans en être sûre, que l'on habite les étranges tentes de ce campement aquatique. Je vois briller des petits feux tout rouges allumés au bord de la Seine. De bonnes gens emmitouflés s'y chauffent, et circulent parmi des quantités de paniers de pommes. Il y a de ces fruits qui montrent une joue toute rouge de froid; et d'autres, de braves figures ridées de vieilles reinettes et des rondeurs jaunes ou verdâtres... J'aime beaucoup à m'arrêter devant le marché aux pommes.

L'escalier de Pascal est tout noir : j'y avais peur, quand j'étais enfant. Et, maintenant que je suis grande, je ne l'aime pas, car il nous reste toujours quelque chose de nos impressions puériles. En guise de sonnette, une minuscule tête de mort se balance au bout d'une tresse en soie foncée. Ce n'est pas gai du tout. Je ne la prends jamais dans ma main : je tire de plus haut. Pascal prétend que la vue de cette sonnette macabre impressionne certains importuns, qui s'en vont sans chercher à entrer, et que c'est toujours ça de gagné...

On entend alors des pas mous, traînants, et la porte ne s'ouvre pas, mais s'entr'ouvre, et une vieille figure marron, de négresse grimaçante et lippue, vous regarde avec méfiance par l'entre-bâillement. C'est Dorothée (on n'a jamais su pourquoi elle répondait à ce nom de blonde *Fräulein*) : elle tient dans la vie de Pascal un rôle qui, sans jeu de mots, m'a toujours paru obscur. Dorothée est gouvernante et tyrannise la bonne qu'elle a sous ses ordres. D'ailleurs, elle veut tout faire elle-même. Très souvent, quand j'ai assisté, en arrivant tard, au dîner de Pascal, j'ai vu Dorothée apporter les plats, puis s'asseoir en face de son maître et partager son repas, silencieusement. Pascal est très gentil avec elle, de temps en temps.

Souvent il lui lance des sottises, auxquelles elle ne comprend rien : car, au lieu de l'appeler « vieille cruche », il a soin, par un goût naturel d'emphase, de la nommer « rhyton fêlé! aryballe cassé! canthare sans anse! amphore du diable!... »

Dorothée me reconnaît, et elle ouvre grande la porte avec un éblouissant sourire. Dorothée a une fantasque toilette. Elle est vêtue de molleton aurore, sous lequel se balancent ses seins énormes; le cordon de son tablier garni de dentelles serre vaguement sa taille épaisse; elle est chaussée de savates de paille, et sur son chignon touffu, qui ne blanchit pas, mais dont le noir crépu s'empoussière, se tord un élégant foulard vert.

Dorothée est unique, Dorothée est indescriptible.

En traversant l'antichambre, qu'éclaire à peine une oscillante lanterne, je vois que dans la salle à manger, sur la table, à la lueur d'une grosse lampe, sont étalées des cartes. Cette sorcière de Dorothée interrogeait évidemment l'avenir... L'avenir!... quel peut être le secret que va livrer le futur à cette négresse et dont elle recherche âprement la découverte merveilleuse?

Je pénètre dans le cabinet de travail de Pascal. Il y a tant de livres partout, non seulement dans les bibliothèques, mais encore sur le tapis, les fauteuils, les tables, que Pascal a l'air d'avoir joué à faire des constructions avec des bouquins. Il habite là comme un enchanteur d'humeur bizarre. L'odeur de chocolat que laisse l'opium, rôde et se mêle à celle du tabac : car il fume souvent la divine drogue, étendu sur ce divan, près de ce guéridon bas. Il dit que Dorothée lui prépare très bien ses pipes d'opium. Mais alors il ne me reçoit pas, — ni moi, ni personne.

Ce sont des pipes de vulgaire « caporal » qui ont aujourd'hui rempli d'un nuage épais la pièce étroite. A mon entrée, une partie de ce nuage semble se séparer de la masse floconneuse, se préciser en forme exquise, et bondit jusqu'à moi. C'est une chatte, une princesse de Perse, qui s'appelle « Fumée ». Pascal affirme prétentieusement qu'il ne sait pas d'où elle vient; qu'il l'a trouvée là, un beau jour, à l'aube, après une nuit consacrée au rêve et à de trop nombreuses cigarettes d'Orient. Il croit qu'elle est née d'une des spirales bleuâtres exhalées par le tabac brûlant :

— Tu imagines ça... d'abord, l'arabesque longue de sa queue, puis celle de son dos... dans une bouffée courte et ronde s'est dessinée la petite tête... Tout cela, flexible, souple, mystérieux, est devenu une chatte aux yeux d'or, aux poils soyeux d'un gris bleu, couleur de brume... e d'acier mélangé d'argent...

« Fumée » me connaît très bien : elle se blottit sur mes genoux, tend son museau pour que je gratte ses oreilles, et ronronne comme si elle n'était pas une ombre.

— Te voilà ? — dit Pascal, — je suis content de te voir... J'écrivais des vers détestables. Grâce à toi, je ne les finirai point. Et cela mérite que je t'embrasse.

Il porte un veston de velours saphir et, sur le crâne, une calotte assortie. Le pantalon, comme toujours un peu négligé, est de cheviotte « bleu marine ». La cravate est abondante et lâche, en soie d'azur.

Il a quitté ses papiers et il est venu caresser sur la cheminée un objet qu'il adore. C'est une grosse bulle de verre de Venise dans laquelle est une frégate gréée : cela semble un vaisseau de songe pris à jamais dans la transparente glace d'un globe gelé.

C'est un objet fort rare et qui a sa réplique au musée de Murano; Pascal dit qu'il lui suggère des rêves de départs et d'aventures chimériques. De chaque côté, il y a des coquilles contournées, nacrées, lisses ou hérissées de durs piquants, vertes ou roses, sombres ou claires; toutes, secrètes et nuancées et venant de pays divers, gardent dans l'enroulement de leurs replis le même murmure, écho pareil de leurs mers différentes.

— Mes coquilles ! — dit-il, — comme je les aime !... Que de fois elles m'ont dicté des vers harmonieux !... Te souviens-tu Laurette ? Jadis tu jouais à les mettre l'une après l'autre contre ton oreille. Tu écoutais la voix des sirènes et leur invitation à la vie...

— Pascal, maintenant je les approche encore de mon oreille et elles me racontent des histoires du temps passé.

— Déjà !... le « temps passé !... » Tu étais une drôle de gamine, croyant aux fées plus qu'à Dieu et à la mythologie plus qu'au catéchisme. Tu étais laide, ma foi !... un vrai petit singe !... mais avec des yeux magiques... Et puis, un soir... je ne t'avais pas vue depuis une quinzaine... je te trouve une jeune fille toute transformée, plutôt jolie, et parée d'un charme

que je qualifierai de diabolique. (Il essaya de rire.) Or, ce jour-là, je me suis senti un peu mûr, figure-toi!

— O Pascal, je t'ai bien rattrapé!... Je me trouve caduque!

— Et que diras-tu dans cinquante ans?... Bah! tu ne parleras plus de ton âge... C'est quand on est très jeune encore qu'on se sent, par moments, très vieux!

— Pascal, regrettes-tu ta jeunesse?

— Ma jeunesse?...

Et, levant les bras, il se mit à déclamer ces vers de Baudelaire :

— Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils...

» Ma jeunesse!... je regrette peut-être ce qu'elle n'a pas accompli, les espoirs qu'elle n'a pas réalisés, plutôt que ce qu'elle m'a donné... Je ne suis pas de ceux qui jugent la jeunesse la plus belle période de la vie!... Par les dieux immortels! je n'ai jamais connu toute l'intensité de la tristesse sans cause comme dans ce qu'on appelle nos plus splendides années... La jeunesse est une menteuse! La maturité m'a paru plus confortable; ma vieillesse m'étonne par sa douceur... Aimes-tu le printemps? moi, j'aime mieux la saison des fruits et des feuillages pourpres.

— Non! non! je n'aime pas le printemps! Il est aigrement allègre; il se moque de nous sur son fifre vert. Il nous chante : « Soyez heureux, heureux!... » et nous l'écoutons avec des larmes... car c'est bien difficile d'être heureux!...

— La jeunesse!... Jeunesse, dont parfois on meurt, je ne te regrette pas, — continua Pascal en s'animant. — On guérit de toi comme d'un mal et il y a de pauvres bougres qui ne peuvent te supporter, car ils sont sans force... et on les plaint : « Morts si jeunes!... » On devrait dire : « Leur jeunesse les a tués!... » Ainsi qu'on meurt de vieillesse, il y a des quantités d'êtres au cœur lâche ou trop sensible, à l'esprit inquiet, qui meurent de jeunesse... Tâche de ne pas mourir de la tienne, Laurette aux beaux yeux!

— Je tâcherai, Pascal.

— Et tâche aussi de vivre!... Ma fille, bien des êtres croient exister parce qu'ils marchent et respirent : ils se trompent presque complètement. Vivre, c'est ressentir des émotions

profondes, de douleur, d'attendrissement ou de bonheur... La vie, c'est la véhémence, c'est l'ardeur, ce n'est pas la tiédeur dégoûtante dans laquelle les gens mijotent... Quand je rencontre un petit bourgeois bien sot, bien content d'accomplir quotidiennement les mêmes actes insipides, j'ai envie de lui crier : « Vous croyez-vous vivant, monsieur? »

— Tu lui ferais bien peur, Pascal!

— Non! il me jugerait fou et s'estimerait vivant, par habitude : cela n'aurait aucune importance.

— Pascal, je me rappelle deux vers de madame Valmore sur la jeunesse, deux vers très bien...

— Dis-les : j'aime assez les vers de femmes... surtout quand elles sont mortes et qu'elles ne vous envoient pas leurs volumes!

Et il ricana doucement, en bourrant une pipe. La vérité est qu'il admire beaucoup la tendre Valmore.

— Vous dont je n'ai su que faire,
Adieu, mes sombres printemps!

— « Dont je n'ai su que faire » est juste, mais faible, — déclara l'impitoyable Pascal. — Les « sombres printemps » me plaisent mais je leur préfère encore le vers du vieux Ronsard :

Bien fol est qui se fie en sa belle jeunesse...

— Tout de même, Pascal, dans la toute jeunesse il y a quelque chose d'enivrant... oh! une ivresse sans joie!... quelque chose d'ineffable et de douloureux... J'ai des souvenirs du temps où j'avais quinze ans... A Paris, quand tu venais dîner à la maison, en hiver, je t'attendais sur le balcon, où j'allais malgré la défense de ma mère. La fenêtre de la cuisine était toujours ouverte : je voyais les cuivres roses, le tremblotement du gaz; les plus humbles objets me semblaient pleins de charme. Par delà la rue froide, où ton fiacre allait rouler, je savais, sans me l'exprimer, qu'il y avait toute la vie. J'aspirais l'air brumeux avec plaisir; le clignotement des réverbères, les lueurs de la maison d'en face, tout cela éveillait en moi des sensations confuses... Au printemps, près de ma caisse peinte où poussaient des pois de senteur et des capucines, je m'accoudais, le soir, avant de me coucher. Les grappes de fleurs me versaient des rêves; et mes lourds cheveux, coulant

le long de la rampe forgée, cachaient dans leur ombre mes pleurs sans cause.

— Oui, oui! — dit Pascal; — déjà intelligente, avec passion tu ressentais douloureusement la poignante allégresse de vivre.

— Pascal, tes coquillages me font songer encore aux vitrines de mon cours. On y voyait des papillons, des madrépores, des oiseaux empaillés, des minéraux... Je contemplais tout cela longtemps, et l'esprit vagabond... M'instruire m'amusait. Je ne prenais pas mon éducation au sérieux. Il est arrivé souvent, par les jours printaniers, qu'au lieu d'aller à ma leçon j'arrête ma bonne aux Champs-Élysées. J'étais trop gâtée pour qu'elle objectât rien. Alors, sous les premières feuilles, je regardais, avenue Gabriel, s'ouvrir le magnolier blanc et un arroseur humecter le sable jaune... Et j'en jouissais bien davantage qu'à l'heure réglementaire de la promenade. Je m'avouais : « Je n'aurais pas dû... »

— Déjà femme!

— Et puis, Pascal, je me souviens aussi de ces heures où, avec une si affreuse intensité, je pensais à la mort. Étendue dans mon lit, je me raidissais d'effroi; j'étais glacée, et, les dents claquantes, je me disais : « Ce sera presque ainsi... J'aurai froid, j'aurai peur, et, peu à peu, les choses s'aboliront dans mes yeux, dans ma pensée... Et je mourrai, et cela est inévitable, et la date de ma mort viendra aussi sûrement que jeudi ou dimanche prochain, mes jours de congé... Et je ne serai plus rien, rien... et tout sera comme si je n'avais jamais existé... » Et, une nuit, j'eus si peur que je me levai et me mis à courir dans ma chambre, criant, heurtant les meubles, trépignant, pour bien m'affirmer à moi-même que j'étais encore en vie... Maintenant je songe à la mort sans trop d'effroi; je la redoute surtout pour ceux que j'aime.

— Ne parlons pas de la mort, Laurette. A quoi bon? Tu t'attristerais... Dis-moi, te souviens-tu comme tu étais autoritaire? Tu disais : « Je veux tout », et, chaque jour, tu achetais un jouet neuf.

— Oui, plus tard encore, j'aurais voulu tout. La première adolescence a ce désir âpre de prendre tout ce qu'elle convoite... Elle tend les mains vers tous les fruits... et beaucoup sont pourris déjà!

— Mais on est longtemps ainsi! Ensuite ne se dit-on pas : « Ah! cette jeunesse qui fuit, qui va disparaître... au moins il faut en jouir, profiter de ses plaisirs, de ses mirages, n'en rien ignorer »?... Et c'est à ce moment-là qu'on fait mille et une sottises... N'est-ce pas, Fumée?... — Et Pascal, délicatement, caressa la jolie bête qui se frottait à ses jambes... — Fumée n'est pas plus farouche ni plus indépendante d'instinct et de cœur que tu ne le fus, Laurette, dans ton enfance! Il faut que le temps ait un peu passé sur toi pour que tu me racontes toutes ces petites choses de jadis. Souvent alors je t'interrogeais : ta petite âme m'intriguait. Mais tu ne voulais rien me dire. Tu te taisais et baissais le front, d'un air sauvage. Tu étais comique et mignonne, un peu inconvenante, avec tes longs cheveux et tes courtes jupes sous lesquelles j'apercevais, quand tu gambadais, des petits bouts de pantalon... Te souviens-tu nettement de ce que pense une gamine entre neuf et douze ans?

— Pas très nettement, mais je crois bien qu'elle voudrait être grande : « Quand je serai grande, je serai très heureuse... » Et elle se trompe.

— Oui... « Quand on est grande, — pensais-tu, — on a peut-être la lune... » Car ta mère me rappelait souvent que, à deux ans, tu voulus la lune. Mais sérieusement, tout à fait... Tu la voulais : elle était belle et pure. Tu tendais les mains, tu implorais le ciel, et tu relevais ton petit tablier, les yeux en l'air, croyant qu'elle tomberait dedans comme une galette... Et puis, cris, fureurs, rages, enfin tout ce que ne peuvent supporter les mères... La tienne t'offrit successivement une balle verte, un jeton de nacre, une soucoupe d'argent, une fleur blanche, une assiette de porcelaine lisse, une pièce de cinq francs... Ta vieille nounou, en goguenardant, te proposa même de te montrer son derrière, mais rien de tout cela ne te satisfit... Enfin ta mère eut l'idée de te présenter un miroir rond. O miracle! tu tenais dans tes mains le reflet de l'astre... Mais, très vite, tu compris la supercherie, et tu pleuras... cette fois, sans colère, avec une peine, un chagrin infinis... Tu avais compris, Laurette, les trahisons du désir, de l'espoir... Le bonheur, c'est comme la lune : on tient son reflet, un instant, mais ce n'est jamais le bonheur lui-même...

Et le vieux poète, tirant une forte bouffée de sa pipe, leva

pensivement les yeux vers les deux cadres anciens, de bois sculpté et doré, qui décoraient le dessus des portes. Ces cadres étaient vides de tableaux, dessins, ou glaces, et ils contentaient parfaitement l'imagination changeante, le goût difficile de Pascal Flammeur. Tour à tour, sans doute, y discernait-il le fantôme des femmes qu'il avait chéries, les estampes qu'il préférait, les toiles célèbres et rares qu'il ne pouvait pas posséder. Et, à travers le voile transparent de sa fumée, il regardait l'exact carré tracé par les contours du cadre, qui lui ouvrait une fenêtre enchantée sur le rêve, l'espace et le temps.

A ce moment-là, on sonna. Fumée, mécontente, se tordit singulièrement, en spirale. Pascal sursauta :

— Laurette! j'attends Charles Mérelle!... J'aurais dû te le dire!... Est-ce que ça t'ennuie de le rencontrer?... File par ma chambre.

— Pourquoi fuirais-je devant lui, Pascal? Je l'ai revu après notre brouille et nous avons été très polis l'un pour l'autre. Mais il y a assez longtemps de cela... quelque chose comme trois ans!... Néanmoins j'ai lu son dernier volume de vers, qui contient des poèmes charmants.

— Et Agnès?... Nous ne l'avons plus jamais aperçue, ni toi, ni moi... J'ai appris, par une amie de madame La Charmotte, qu'elle avait plaqué ce pauvre Charles, après l'avoir passionnément trompé... C'était bien la peine...

Et il n'acheva pas sa phrase.

Il reprit :

— Tu ne m'en veux pas, d'avoir répondu à Charles?... Il m'a écrit plusieurs lettres, à propos de poésie et de littérature, où il m'avouait toute son envie de me voir. Je l'ai reçu, il y a déjà un mois, et le prétexte de sa visite, aujourd'hui, est un jeune Anglais, poète, qu'il connaît, et qui tient absolument à m'être présenté... Tu restes?

— Mais oui, Pascal... et d'ailleurs, il n'est plus temps de partir!

Dorothée, molle et noire, ouvrait la porte. Ce fut sans aucun battement de cœur que je vis entrer, avec un jeune homme blond et imberbe, un monsieur un peu gras qui avait de la barbe et qui était Charles en personne. Il me reconnut tout de suite et me tendit la main en s'inclinant, un peu

troublé. J'aurais voulu savoir ce qu'il pensait de moi, lui, après cette longue séparation. Moi, j'étais pleine d'indifférence. Je me disais : « C'est lui, c'est bien lui!... Mais comment ai-je pu l'aimer?... Quoi! il m'a paru être la félicité, l'amour!... Mais il ne me plaît plus du tout!... Et j'ai souffert par lui! pour lui!... tout cela est inconcevable! »

L'Anglais, lord Arthur Derward, était beaucoup plus âgé qu'il ne le paraissait au premier abord : il devait avoir trente-cinq ans environ. Son nom était trop en honneur dans la littérature anglaise pour qu'il pût m'être étranger, et j'avais lu quelques traductions de ses poèmes les plus simples : ses vers étaient, au dire des gens qui en savaient la langue, compliqués et difficiles; un sens subtil se cachait sous des images mystérieuses; il était critiqué par les uns, exalté par les autres, et de tout cela n'avait souci. Il jouissait avec liberté d'une grande fortune, étant orphelin et non marié.

Il me sembla fort beau. Je fus frappée de la merveilleuse abondance de ses cheveux, retroussés sur le front en mèche romantique, et de la pureté intelligente et caressante de ses yeux très bleus. Son menton rasé était un peu relevé, comme celui de certains antiques, et sa bouche était très renflée, bien dessinée et d'un rouge extrêmement vif.

Pascal me nomma, lorsque Charles lui eut présenté lord Derward.

— Quoi! vous êtes madame Saint-Hélier! — dit lord Derward (il s'exprimait en français très facilement et sans aucun accent). — Quelle heureuse chance!... J'ai admiré des statuettes de vous dans une exposition, à Londres; et je voulais absolument vous connaître, madame, et vous demander si vous ne feriez pas mon buste.

— Mais, monsieur (et je souris), je ne saurais pas... je n'en ai jusqu'à présent jamais fait!...

— Pourtant, madame, si je vous suppliais d'essayer?... C'est une idée très enracinée en moi, depuis que j'ai vu vos terres cuites... Est-ce que je vous déplais, madame?

Je ne pus m'empêcher de rire du tour familier que prenait si vite la conversation, et je répondis méchamment :

— Non, monsieur... pas encore!

— Ah! vous êtes ironique, comme toutes les Françaises, —

dit-il gaiement. — Qu'importe!... Me permettrez-vous d'aller chez vous? Je raffole de vos œuvres. Je voudrais voir celles que vous avez en atelier, et tenter de vous en dérober quelques-unes... Nous nous occuperons de mon buste plus tard, si nous ne devenons pas ennemis.

Je parlai presque tout le temps avec ce poète d'outre-Manche. Il était séduisant. J'étais fâchée d'avoir posé mon chapeau sans soin, d'être mal coiffée et de m'être habillée sans aucune recherche. Je ne fis nulle attention à Charles Mérelle, qui écoutait les propos de Pascal. Quand les deux jeunes gens furent partis, je constatai que j'avais trouvé leur visite fort courte.

Pascal me laissa, pour les accompagner. Quand il revint. j'étais — prête à partir aussi — debout devant la glace, et j'arrangeais mes cheveux... C'est ce qu'on appelle la coquetterie de l'escalier.

— Ça s'est très bien passé, — me dit-il. — Charles est tout de même un gentil garçon, et j'ai toujours eu un faible pour lui... Quant à l'Anglais, je crois qu'il est devenu, sans plus attendre, amoureux de toi, Laurette. Il m'a confié, dans l'antichambre, que tu étais d'une beauté mythologique...

Je m'étonnais :

— Ah bah!... J'avais peur qu'il ne m'eût trouvée laide...

— Et tu le voyais pour la première fois!... Oh! les femmes!... N'es-tu donc pas accoutumée à plaire? Faut-il donc toujours qu'on vous répète que vous êtes belles et désirables?... Voyons, que je te regarde!... Oui, oui, c'est très bien jugé : « une beauté mythologique... » Centauresse par la cambrure de la croupe et le port de tête souvent cabré; nymphe par les longues jambes; faunesse par ce visage aux yeux obliques, cette bouche, à la fois fleur et fruit, ce rire naturel comme un trille d'oiseau ou le bruit d'une source; sirène par ces cheveux que je sais si souplement épais et qui sont ondulés comme s'ils avaient été longtemps peignés au-dessus des vagues, et par ces bras polis aux veines vertes, qui, j'en suis sûr, cachent dans leur pli une délicate algue frisée...

Je l'interrompis :

— Pascal! tu deviens très inconvenant... Je m'en vais!

XI

Raoul m'a envoyé un panier de fleurs.
Et il m'écrit ceci :

Je m'ennuie et je suis très sage, entre mon père et ma mère, qui, de plus en plus, sont pareils à deux vénérables poiriers noués et tordus. (Vous savez, ce n'est pas par irrévérence, cette comparaison!) Mais dire que, moi si jeune, je suis né d'eux déjà si vieux! C'est moi leur dernière petite poire! Je me chauffe au soleil, à midi, et je me cuis sur le banc qui me sert d'espalier. Je crois que je serai bientôt mûr et que je pourrai venir rejoindre à Paris ma délicieuse amie... qui ne me mangera point!

Vous me manquez terriblement, chère et belle dame. Ici tout est toujours de même, et vous, vous n'êtes jamais la même. Vous êtes une et toutes. Quelquefois je suis forcé de m'habituer à une Laurette inconnue; et toutes vos petites « moi », comme vous dites si gentiment, sont plus adorables les unes que les autres. Mon amie, — pour en revenir à mon ordinaire préoccupation, — voyez-vous, n'ayez jamais d'amant : il ne pourrait vous être fidèle, vous comprenez bien; il vous tromperait tout le temps... avec vous, puisque vous ne vous ressemblez presque jamais! Seulement, sous ces apparences variables, on sent votre cœur, votre cœur fidèlement sincère, et cette sécurité qui change est une des choses les plus divines qui soient.

Je voudrais me promener avec vous... ou vous croiser dans la rue; un de ces jours où vous avez votre démarche mystérieuse, distraite et lente... un de ces jours où vous pensez à moi et où vous me dites sans étonnement : « J'étais sûre de vous rencontrer... » J'aimerais à vous trouver au coin de votre feu, à partager votre rêve comme on partage un gâteau rempli de confiture et de crème; j'aimerais vous entendre de nouveau, tour à tour rire comme Zerline ou soupirer comme doña Anna.

Tout cela veut dire, dame de mes pensées, Laurette, ma chère et ma seule amie, que je vais bientôt revenir... Je m'ennuie où vous n'êtes pas; et j'ai la fatuité de croire que vous ne vous amusez pas non plus sans moi. L'amitié a de ces aplombs!

Aimez-vous les tubéreuses? Vous sentirez la violence de leur arome avant d'ouvrir ce panier de jonc. Une à une, prenez avec précaution leurs grappes de fleurs si pâles. Je ne suis pas sûr que ce ne soient pas des abeilles enfermées dans la cire vierge dont elles ont composé elles-mêmes les murs de leur prison. Là, elles distillent, chacune à part dans sa corolle, un miel composé

de toutes les essences les plus odorantes, des nectars les plus enivrants. Gare à vous, si ces alchimistes s'envolent soudain hors de leur laboratoire pour venir à vous et vous piquer, peut-être cruellement!... Moi, je respirerai bientôt votre parfum, à vous, si doux, mon amie, qui flotte autour de votre grâce et imprègne tout ce qui vous approche. Bientôt je tiendrai dans mes mains les deux petites vôtres, si petites, et je les couvrirai des baisers les plus tendres et les plus respectueux.

Votre ami,

RAOUL.

Et j'ai répondu :

Oui, Raoul, il faut que vous reveniez! Moi aussi, je suis seule et sans joie. Le temps n'est pas trop affreux, et, si vous êtes tout à fait bien, et si vous voulez être sage, et prendre des précautions, vous ne vous enrhumerez plus aussi fâcheusement.

Raoul, vos fleurs sont charmantes. Elles dormaient dans les feuilles de fougères, la ouate, et le papier de soie, et, quand je les ai plongées dans l'eau, elles se sont mises à s'épanouir et à embaumer. Et je me croyais une petite magicienne qui a su ouvrir la tombe où dormaient de jeunes mortes parmi les aromates, pour leur rendre, un moment, la vie, l'air, la lumière...

Les abeilles merveilleuses dont vous me parlez sont restées bien enfermées dans ces muettes cloches d'albâtre au cœur desquelles elles ne bourdonnent plus... Pourquoi les redoutiez-vous? Étaient-elles donc de méchantes abeilles? Je ne le crois pas. Tout ce qui vient de vous vers moi est charmant, pur et doux.

Nanon vous regrette et elle ne me fait plus de bons gâteaux pour le thé. Elle dit : « Ça sera pour quand monsieur Raoul sera revenu... »

Ma Charmotte soupire que vous lui manquez. Pascal dit, très fort : « Qu'est-ce qu'il f..., là-bas? » Vous reconnaissez bien là le lyrisme de notre grand poète et ami... Vraiment, je suis trop égoïste de presser votre retour. Ne revenez que lorsque vous aurez une mine vermeille et que vous aurez engraissé au point d'être ridicule. Je vous trouverai, malgré cet embonpoint, l'ami le plus délicieux du monde, et je ne vous préférerai personne, même pas ce bel Anglais, lord Derward, qui m'a, l'autre jour, été présenté chez Pascal. Vous m'avez lu la traduction d'un sonnet de lui qui vous plaisait extrêmement, vous rappelez-vous? — sur l'amitié de deux roses blanches qui s'inclinaient l'une vers l'autre, dans un jardin, échangeaient leurs parfums les plus profonds, et s'effeuillèrent le même soir. Le vent confondit alors leurs pétales envolés, et, dans le souffle qui les enleva, elles furent enfin réunies...

C'est une très belle histoire, dans sa naïveté, et les vers, disiez-vous, étaient exquis. Mais n'allez pas vous imaginer « des choses » à propos de lord Derward, ami jaloux! Sachez qu'il veut m'acheter des statuettes et que je fasse son buste... Pour le buste, rien n'est moins sûr.

Pourtant je ne peux plus dire que je n'en ai jamais fait. Depuis que vous êtes absent, je me suis amusée à modeler de mémoire votre chère tête. Vous verrez si vous êtes ressemblant.

A bientôt, Raoul! Nanon vous embrasse.

LAURETTE.

P.-S. — Qu'avez-vous fait de votre petite maîtresse?

Et Raoul m'a encore écrit :

C'est comme cela que vous profitez de mon absence pour vous faire présenter des poètes anglais! Eh bien, madame, je saute dans le premier train. Je serai là peu après cette lettre. Mon sort est par trop injuste : le destin, pour me distraire, ne m'a pas envoyé la moindre poétesse russe ou scandinave, et la servante de mes parents, qui s'appelle Marguerite, est plus vieille que le docteur Faust... Laurette, je suis content de revenir... et, pourtant, comme je vais regretter, dans mon solitaire logis, de n'être plus assez malade pour que vous m'y teniez compagnie!... Ma convalescence, amie chérie, a été, sachez-le bien, le plus heureux temps de ma vie... Allons, saluez, chère madame!... Dites, êtes-vous toujours aussi belle? Vos minuscules menottes n'ont-elles pas grandi? et vos yeux rapetissé?... Par les dieux immortels, comme dit Pascal, j'espère bien que non : j'ai l'amitié des yeux autant que celle du cœur, et je me réjouis parce que vous êtes charmante... la plus charmante!... Au revoir, amie pleine de grâce, et aussi de malice!... Oh! vous voulez savoir ce que j'ai fait de ma petite... comment dire pour être convenable?... mettons la petite X...

Eh bien, j'ai constaté que l'idée de la revoir m'était parfaitement désagréable et je lui ai écrit une de ces lettres affables dans lesquelles j'excelle. Je lui dis que j'ai été malade dans ma famille et suis resté, à la suite de cette maladie, si flapi que je crains fort de ne pouvoir lui plaire dans un tel état de chétivité. Je lui ai donc rendu sa liberté, — qu'elle avait, je le suppose, déjà reprise!... Et, après avoir accompli cette suprême formalité, j'ai joint à ce léger envoi ma bénédiction et un modeste cadeau.

Maintenant vous savez tout, curieuse que vous êtes! Vous serez contente? Je vais consacrer à avaler des œufs crus et à faire des mouvements respiratoires les heures que je perdais en indignes

divertissements. Je me soignerai bien pour devenir le gros monsieur qui doit vous plaire. J'aurai la gravité des ermites. Mais je veux être un ermite que les tentations n'assiégeront point; les diables fuiront ma demeure; une seule apparition me favorisera souvent de sa visite délicieuse : — vous, madame! qui êtes, j'en ai toujours été sûr, la reine de Saba...

Ne vous fâchez pas! c'est parce que vous êtes belle et parfumée, avec des langueurs d'Orient, et non parce que je vous soupçonne d'avoir les pieds fourchus.

Je les connais, vos pieds : J'ai rechaussé l'un d'eux, avec un grand respect, la première fois que je vous vis.

Et je n'oublierai jamais, qu'il était, ce pied nu, couleur de nacre rose, doux comme une fleur, tiède comme un oiseau; un pied étroit et lisse, trop précieux pour marcher, trop fragile pour courir, un pied auquel j'aurais voulu, au lieu de la pantoufle tombée, mettre une aile, là, au talon...

Que ne puis-je poser mes lèvres sur ce petit pied!... Laurette! ce n'est pas une raison pour retirer vos mains!

RAOUL.

Dites à Nanon que j'exige, pour mon retour, un dîner admirable. Je veux des crêpes; des vraies, des crêpes de mardi gras! et un jeune homard à la crème.

Ah! si maman lisait ma lettre!... Elle me gronderait : « Fi, le vilain! comme il est mal élevé!... » Ainsi parlait-elle, quand j'étais gosse, et j'en fus souvent fort vexé!

Je vous conviens comme je suis, n'est-ce pas, madame? et mes plus laids défauts vous sont chers?... Allons, encore au revoir. Je ne pense qu'à vous!

R.

XII

Raoul est revenu.

Dans ces trois petits mots, que de profonde joie!

Il ne m'avait pas dit l'heure de son retour : je ne suis pas allée à la gare. — « Je reviens lundi... Et je dînerai avec vous »... Voilà tout...

J'aurais voulu que ce soit l'heure de dîner, dès mon réveil!

Et je ne suis pas sortie!... J'étais sûre, sûre qu'il n'arriverait pas aussi tard! je ne sais pourquoi... A cinq heures et demie, on a sonné. J'ai couru ouvrir. J'avais bien reconnu ses carillons précipités, nombreux, enfantins. On sent que ça l'amuse

de sonner à ma porte. Et alors je le vis, lui : il ne pensa même pas à ôter son chapeau de feutre à larges bords, sous lequel bouclaient ses cheveux ; sa figure imberbe, à l'ordinaire expression de gaminerie malicieuse, était émue et grave. Son beau regard tendre rencontra mes yeux ; avec ses jolis gestes presque féminins, de ses deux mains il saisit mes poignets, et, lui aussi, me regarda. J'étais pâle et froide, et nous restions là, dans l'antichambre, la porte de l'escalier ouverte, sans rien nous dire. Nous étions heureux, ah ! tellement heureux ! Sa présence m'emplissait de délices. De nouveau, je subissais l'attrait fascinant, le charme de sa jeunesse. Il est jeune si gentiment, Raoul !... avec triomphe et modestie... Son coup d'œil en coin semble dire : « Ne m'en veuillez pas, gens mûrs et sensés, vieillards vénérables, douairières que je respecte, d'être si jeune et si aimable, si gosse avec tant de séduction : je vous en fais mes plus humbles excuses... »

Mais ses yeux, hier, ne contemplaient que moi ; ils n'étaient pas malicieux, pas ironiques ; et les miens, sans doute, n'étaient ni rieurs ni narquois. Nous étions muets de contentement, et le nez de Raoul dilatait ses narines pour me mieux respirer. Et moi, je retrouvais son cher parfum si doux, si frais : iris et verveine.

— Ah ! Laurette !...

— Raoul !

Et alors nous nous sommes mis à rire, comme deux enfants.

Et, quittant enfin l'antichambre, nous sommes venus bavarder dans mon salon, où la lampe était allumée près du divan. Je m'y étendis, et Raoul, à mes pieds, s'assit sur un coussin.

Il prit ma main et, après m'avoir regardée, posa sa joue contre ma paume tiède.

— Laurette, comme vos bouquets vous vont bien aujourd'hui ! Savez-vous que vous avez l'ombre d'une fleur sur la joue ?... telle, la nymphe du *Printemps* de Botticelli... Ah ! cette pièce étroite et longue et tout embaumée, comme je l'ai regrettée, comme j'y ai rêvé ! Avec ses murs blancs, ses miroirs nombreux, je me la figurais ainsi qu'un flacon clair tout rempli d'essence de roses...

— Raoul, là, dans cette coupe, il y a des pétales de roses séchés ! Ce sont ceux du dernier bouquet que vous avez admiré

chez moi... Depuis, je n'ai plus gardé l'effeuillement des petites roses rouges...

— Les sœurs de celles-ci qui, près de vous, nous offrent leurs petites coupes rondes, qui semblent contenir un vin précieux...

— A propos, Raoul, un verre de porto?

— Bien volontiers! mais ne vous dérangez pas : je sais où il est...

— Non, non! sonnez, ou, plutôt, appelez Nanon.

Raoul appela — et déclama, à tue-tête, des vers improvisés en l'honneur de Nanon.

Aussi Nanon arriva-t-elle tout courant.

— Eh là! par saint Christophe! c'est monsieur Raoul revenu de voyage!

— Ma foi, Nanon, je t'embrasse.

— J'veux point vous refuser : vous êtes trop gentil!...

— Nanon, tu as les joues brûlantes : es-tu amoureuse de quelqu'un, par hasard?

— Non, monsieur, c'est le feu... mais, soyez sans crainte, il sera radouci pour que mon four ne soit point trop chaud et que le homard béchamel soit bellement gratiné.

— Quel plaisir de manger avec Laurette un homard à la crème fait par toi!... un homard comme on n'en mange chez personne, un homard divin!... Mais donne-moi du porto.

— Ma foi, vous êtes trop gourmand, monsieur Raoul!...

Et, preste quoique lourde, Nanon rayonnante s'en va, non sans avoir apporté à Raoul un verre taillé et un flacon de couleur pourpre.

— Raoul, Nanon vous adore.

— Oh! Laurette, je comprends ça!...

Nous avons recommencé peu à peu nos promenades. Raoul mène une vie bien tranquille. De temps à autre, il fait un article; chaque matin, il travaille un peu à son roman, qui doit s'appeler : *Un Homme heureux*... Il vient me chercher après déjeuner, quand nous ne déjeunons pas ensemble, et nous nous promenons : musées, expositions, thé. Nous finissons l'après-midi chez Pascal ou ma Charmotte. Quand Raoul ne dîne pas avec des amis, il dîne chez moi, ou, avec moi, chez madame La Charmotte. Il a été très content de connaître lord Derward

qui est vraiment un charmant garçon, plein d'esprit et de fantaisie. Lord Derward se plaît avec nous et emmène quelquefois notre quatuor au théâtre, — où Pascal fulmine, d'ailleurs, — et souper au restaurant, et Nanon me dit en considérant mes robes :

— Vous vous débauchez !

Mais Raoul aime que je sois bien habillée.

Aujourd'hui nous avons bouquiné ; j'ai acheté un volume dépareillé des *Essais* de Montaigne, à cause de sa reliure : cette reliure a l'air d'être une feuille morte où l'Automne lui-même aurait tracé de son ongle d'or ces fleurettes et ces nervures. Puis nous sommes allés à Cluny. Nous connaissons bien le musée, nous ne regardons presque plus rien. Nous allons tout bonnement nous rôtir aux feux admirables qui illuminent les grandes vieilles cheminées.

Là, debout en face du foyer, dégrafant mon grand manteau de fourrure, j'ai tendu mon manchon à Raoul, et, après m'être dégantée, j'ai de nouveau manié mon bouquin. C'est justement le volume où il y a le chapitre sur l'amitié ; quelques phrases me sautent aux yeux tout de suite : « Si on me presse de dire pourquoy je l'aimoys je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moi... » Je relis et je tourne deux feuillets un peu collés. Alors, je trouve trois feuilles de vigne vierge sur une même tige. Elles se sont tellement incorporées au papier qu'elles l'ont teint de leur sang jadis rose, maintenant pâli et bruni. Sur une page est le vrai feuillage ; sur la page voisine, sa reproduction exacte.

Et je sens en moi monter soudain une grande mélancolie.

— Voyez ! voyez, Raoul !

— Depuis combien d'années êtes-vous là, pauvre feuille dérougie et jadis aussi richement colorée qu'une fleur ? Qui vous a placée là ? quand ? pourquoi ? Quels furent les sentiments de cette étrangère ou de cet étranger, qui, après vous avoir cueillie à la fenêtre ou ramassée dans une allée, marqua de votre beauté mourante ce passage d'un livre immortel ?... Oh ! Laurette ! que de rêves ne peut-on faire à propos de cette feuille séchée dans ce vieux bouquin fauve !

— Alors, Raoul, je veux vous le donner : vous inventerez

l'histoire de la feuille rouge... Si! je veux que vous gardiez ce livre, en souvenir de moi... Prêtez votre crayon...

Et j'écrivis sur la première page :

A vous, Raoul.
Parce que c'est moi, parce que c'est vous!

Puis je lui tendis le petit livre.

Il eut l'air content et me dit :

— Comme vous êtes bonne!

Familièrement il prit un pétale frais au bouquet qui parfumait ma fourrure, pour le joindre à la feuille sans âge...

Et, tous deux, nous continuâmes à nous chauffer à ce feu qui dévorait des souches et des branches; et nous songions à trois feuilles de vigne vierge rose...

Nous sommes rentrés, cette fois-là, prendre le thé à la maison. Nanon avait fait des rangements, ce que je déteste. Elle me dit :

— Que faut-il faire de toute cette pile d'albums... Ils sont bien encombrants, madame Laurette! Et vous ne les regardez quasiment jamais...

Pendant qu'elle confectionnait le thé, Raoul et moi nous avons feuilleté ces vieilleries. Ce sont des herbiers de fleurs terrestres et de plantes marines que maman s'était amusée à composer. Je me ressouviens tout à coup d'avoir vu flotter dans des cuvettes ces algues délicates, ces rubans longs, satinés et verts, ces arabesques cramoisies, si fines, si fines, ces mousses arachnéennes!... Je me souviens d'avoir vu préparer ces clématites fleuries, et celles-ci, automnales et chevelues... ces jasmins, — ô parfum des soirs d'été! — ces clochettes bleues, ces œillets sauvages, ces ombellifères, — ô matins ensoleillés! promenades lentes! geste adroit et penché qui cueille une tige!... ô vie disparue! ô jours finis!...

Tout cela, tout cela avait peut-être ému aussi cet inconnu, qui entre deux pages de ce volume de Montaigne avait pressé le rameau rougeoyant!

Et, involontairement, des larmes me montent aux yeux, de lourdes larmes.

Raoul s'extasie sur l'habileté avec laquelle ces herbiers sont faits :

— Voyez cet iris! il paraît peint... C'est si joli, un iris! et si mystérieux!... Les boutons, qui sont enroulés dans du papier de soie, avec un soin tout japonais, éclatent, on ne sait comment : ils ne s'épanouissent jamais quand il y a du monde!... On a beau les surveiller, on ne peut assister à leur éclosion!... Quand ils sont bleus ou violet sombre, ils semblent vraiment être nés au fond d'une grotte sous-marine... Je tourne la page... Oh! Laurette, admirez encore. Regardez : quelle adresse, quelle ingénieuse patience eut votre mère! Cela a dû être bien difficile de conserver à peu près à cet héliotrope son aspect vivant...

Alors je ferme les yeux : mes paupières sont grosses de pleurs. Je laisse Raoul finir l'album où sont enfermés pour moi, comme des objets familiers le furent avec des momies royales, des reflets, des songes, des lassitudes, des regrets, des espoirs, des lumières de l'été, des lueurs pâliès d'automne, oh! tant de choses!... du sable salé peut-être, — de cette grève où maman ramassa ces algues et où l'empreinte de son pied charmant a depuis longtemps disparu. — « Regardez cet héliotrope », a dit Raoul : à ce seul nom, comme par magie, j'ai senti l'odeur vanillée de ces fleurs enivrantes, humbles et tristes. Ma mère les adorait. Toute une plate-bande mauve et bleue longeait la façade du Miroir, et, par les fenêtres ouvertes, à midi, leur arome se dégageait avec une force enchanteresse... Je revis ce jour chaud, où, à quinze ans, enfoncée dans une bergère, j'écoutais maman jouer du piano et je respirais avec délices le parfum des héliotropes, qui montait jusqu'à moi et semblait me parvenir sur le rayon en éventail qui filtrait par les volets demi-clos. L'ombre de la pièce était fraîche, malgré l'ardeur de l'heure et de la saison, et maman jouait toujours. Elle n'était pas très musicienne, mais, par-ci, par-là, elle aimait à rythmer une valse, et elle en savait de si vieilles que le dos des cahiers était recousu avec des ficelles ou des « faveurs ». C'étaient : *Souvenir d'Étretat*, *la Danse d'Amour*, *Indiana*, *Il Bacio*, *le Beau Danube bleu...*

O valses! vieilles valses, voilà vos ritournelles qui se mêlent à l'odeur vanillée, voilà que mes jeunes années tournent dans ma mémoire, languissamment... Maman s'appliquait. Elle penchait la tête sur le clavier. Je voyais sa nuque si blanche

et si pure, d'une grâce si noble, sous le nœud des cheveux tordus simplement; un peignoir de mousseline claire s'évasait autour d'elle en plis nombreux, et j'entendais sur les touches le bruit grêle et grinçant de ses ongles qu'elle portait toujours un peu longs...

Et, dans ce mélange de tendresse, de bien-être tiède, de torpeur, de parfum puissant et de naïve musique, j'avais compris pour la première fois ce que signifiait peut-être ce mot : volupté...

— Vous pleurez, Laurette?

— Ces herbiers me rappellent trop de choses, Raoul. A chaque page, est une fleur invisible et pourtant noire, qui est la fleur du passé... Oh! Raoul! laissons ces cahiers. Oublions que le temps fuit avec notre jeunesse! Ne pensons pas à ce que, dans peu d'années, sera le pétale soyeux et pourpre que vous avez tout à l'heure arraché à ma rose vivante pour l'enfermer dans ce livre, qui a la forme d'un tombeau!...

Nous avons bu du thé. Raoul m'a raconté des farces. Il a bien voulu dîner avec moi. Et, quand il est parti, il m'a interrogée, si tendrement :

— Allons, Laurette, vous n'êtes plus triste?

— Non, mon ami.

— Bien!... donnez vos deux petites pattes...

Mais, au lieu de les baiser, il les a gardées dans les siennes, et, m'attirant tout près, tout près, il a mis ses lèvres dans mes cheveux.

Puis il m'a fait un grand salut :

— Chère madame!...

Et il m'a quittée.

XIII

Raoul est préoccupé. Je m'inquiète. Cela a commencé très vite après le bonheur que nous avons éprouvé à nous revoir, à reprendre notre existence presque commune. Il se plaint quelquefois de la vie, lui, si insouciant, si ironiquement optimiste!... J'ai interrogé Semainier sur sa santé : il ne le trouve pas mal, mais il dit qu'il est resté fragile et qu'il lui faut continuer à être prudent. Pour le moment, Raoul va aussi bien

que possible. Ses articles ont du succès; il est presque certain que la *Revue Mandarine* lui publiera son livre. Il n'a pas d'ennuis d'argent... Alors, quoi? quoi?... serait-il amoureux de quelque méchante petite dame?... J'espère que non!

Il est nerveux; il est presque sombre, souvent silencieux. Nous sommes de longs moments sans nous parler, nous regardant, muets et un peu mélancoliques, à travers la fumée de nos cigarettes. Et, je ne sais pourquoi, je deviens nerveuse, moi aussi... Nanon est stupéfaite de mes impatiences... Et puis je ne me sens plus aussi pleinement satisfaite que je l'étais au retour de Raoul. À cause de ce méchant enfant, je me tourmente!...

Oh! si, par hasard, il allait aimer, il allait être aimé vraiment!... Je ne serai plus rien dans sa vie, s'il rencontre dans un nouvel amour de la tendresse! Jusqu'alors, comme il le disait lui-même, il avait des goûts, des désirs, des gourmandises... Mais non, cela ne se peut, il ne rencontrera pas ailleurs, à la fois, l'amour et l'amitié. C'est moi sa seule, son unique amie. Il aura peut-être beaucoup de maîtresses, mais jamais, jamais il n'aura pour aucune d'elles ce sentiment fraternel, profond, doux, confiant, qu'il a pour moi, que je lui rends si bien!...

Il fait une bourrasque affreuse. Nous entendons la pluie ruisseler aux vitres. Nous nous chauffons à mon feu rose et noir.

— Raoul, mon ami, pourquoi êtes-vous si pensif?

— Je ne peux vous renseigner, Laurette... Le suis-je? Cela m'étonne!... Je pense peu, vous savez bien : cela me fatigue.

Et il sourit, mais pas de tout son visage.

— Raoul, avez-vous quelque ennui, quelque peine? Ne voulez-vous pas me les conter? Ne suis-je plus votre Laurette?

Il s'est levé, il est venu s'asseoir à mes pieds, sur le tapis.

— Je n'ai nul souci, mon amie, et, si je vous fais triste mine, c'est que, sans doute, je suis un peu las de travail.

— Il ne faut pas trop travailler, Raoul! Rappelez-vous les sages conseils de Semainier... Quand je vous vois ainsi, mon enfant, j'ai peur que vous ne m'en vouliez de quelque chose que j'ignore.

— Vous en vouloir, à vous?... et de quoi?... d'être trop charmante, trop bonne, trop indulgente pour moi?... Non, Lau-

rette, ne vous tourmentez pas, je n'ai rien! Je suis un gosse grognon, voilà tout.

Il m'a semblé que sa voix faiblissait un peu. Comme un enfant, il a mis sa tête dans les plis de ma robe; et il est resté là un grand moment.

Et je sentais un indéfinissable émoi, un subtil et tendre malaise... Il me semble toujours, depuis quelque temps qu'il flotte autour de nous deux des paroles que nous n'avons pas exprimées, il me semble que nous ne nous disons pas tout ce que nous avons à nous dire.

Pourtant il est impossible d'être plus unis, plus étroitement liés de cœur et d'esprit que Raoul et moi.

Oh! je ne voudrais pas qu'il fût malheureux!...

Lord Derward vient me voir souvent. Je trouve qu'il est d'un commerce fort agréable et je me suis décidée à faire son buste : — un simple-essai, une étude.

J'ai de la maladresse et de l'inexpérience, et, par instants, je m'irrite contre moi-même. Je dois dire que mon modèle s'intéresse beaucoup plus à moi qu'il n'examine la maquette.

Il me raconte des choses variées, jolies, poétiques ou drôles; il ne m'ennuie pas.

Raoul prétend, comme Pascal, que lord Arthur est amoureux de moi.

— Est-ce cette supposition qui vous ennuie, Raoul? — ai-je demandé à mon ami. — Dites-le franchement, et je pétris en boule le buste commencé, je déclare à mon Anglais poète que je ne le verrai plus jamais.

— Êtes-vous folle, Laurette, ma mie?... J'ai une vraie sympathie pour lord Derward et de l'admiration pour son grand talent... Cependant je suis content que vous ne l'aimiez pas, Laurette...

L'autre soir, lord Arthur, Raoul et moi étions réunis chez madame La-Charmotte. Pascal fumait une belle pipe; ma Charmotte, vêtue d'une neige de dentelles blanches et de rubans gris, avait l'air, avec son rien de rose aux pommettes, ses cheveux givrés, d'un ravissant matin d'hiver. On s'est mis à parler de l'amour; chacun a dit son mot, sauf Raoul qui a gardé le silence.

Pascal a dit :

— Par ce vieux débauché, Jupiter! je suis bien satisfait d'avoir passé l'âge où l'on perd le temps le plus précieux à cette sublime sottise.

— Pour moi, — roucoula ma Charmotte, — je suis heureuse de n'avoir plus rien à en craindre. Je peux m'arrêter en paix devant les boutiques, sans que l'on m'accoste; si un jeune homme est poli, empressé, je le trouve charmant tout à mon aise, sans redouter aussitôt ses détestables intentions. Au fond, l'amour, c'est très ennuyeux, très compliqué, très douloureux parfois... Vous rappelez-vous cette jolie sentence d'Alfred de Musset : « Marianne, c'est un don fatal que la beauté... » Je suis bien de son avis. Être jeune et jolie, c'est bien fatigant.

— Pourtant, madame, — dit lord Arthur en souriant, — vous vous rappelez sans doute aussi ce qu'a écrit votre Chamfort : « Les raisonnables auront duré, les passionnés auront vécu... »

— Et qui vous dit, monsieur, — répliqua ma Charmotte, — que je ne dure pas après avoir vécu?

Lord Arthur ne put s'empêcher de rire, et l'irrévérencieux Pascal s'écria :

— Des confidences!... et par coquetterie!... Je vous en conjure, ne nous en faites pas!

— Et vous, madame (et lord Arthur se tourna vers moi)?... que pensez-vous de la passion.

— Rien de bon! J'aime mieux l'amitié. La passion est une lutte, l'amitié est une entente... Que voulez-vous? j'ai le caractère mal fait, et je ne saurais chérir cet ennemi qu'est toujours, pour une femme, son amant.

— Bah! — dit Raoul, — on ne se rend plus compte que *l'autre* est un ennemi. On s'est tant de fois serré la main sur le terrain!...

Mais il m'a semblé que les deux jeunes hommes n'étaient pas ravis de ma définition de la passion. Lord Derward a fait la moue, avec ses belles lèvres rasées, et Raoul, nerveusement, a murmuré :

— Donc, quand on est votre ami, il vaut mieux rester votre ami!

Mais il l'est, mon ami!... mon seul ami!

Oh! comme je me sens triste tout à coup, sans savoir pourquoi!

Raoul a voulu m'emmener à Versailles, parce qu'il gèle après avoir neigé. Le temps était sec et pur : cette promenade ne me sembla pas trop imprudente, et nous partîmes emmitouflés à la mode de Laponie.

Raoul était plus gai... Oh! je ferai tout, tout ce qu'il voudra, tout ce qui lui plaira, tout ce qu'il me demandera, et il faudra bien qu'un jour ou l'autre il reprenne son air content...

A Versailles, nous allâmes allégrement à pied errer dans le parc. Les bassins étaient gelés, le sol était craquant; les plates-bandes étaient fleuries de neige; quelques ifs en étaient par endroits poudrés, tels que des pyramides de crème, et d'autres, au contraire, étaient d'un bronze plus dur dans ce jardin froid; un soleil vif scintillait dans les vitres du grand château, qui avait l'air d'une demeure enchantée; sur le ciel rose et glacé, les fins rameaux des arbres noirs paraissaient le réseau d'une dentelle fine et compliquée; les taillis, les haies, les buissons, étaient enguirlandés de givre; sur les boulingrins étaient jetées des fourrures immaculées, ainsi que de doux tapis. Le parc entier semblait un grand labyrinthe argenté, quelque bois propice aux féeries, où les magiciennes des contes du Nord auraient laissé leurs manteaux de cygne. C'était un jour gai, une heure étincelante, dont on jouissait avec délices. Depuis si longtemps, la pluie et la boue nous navraient!

Nous eûmes soin de nous écarter des lieux de patinage. Nous choisîmes les allées tranquilles où nous nous sentions bien chez nous. Raoul mettait en riant une de ses mains dans mon manchon, et je la serrais pour la réchauffer entre les miennes.

J'entends encore triller le petit oiseau frileux, timide, qui vola non loin de nous quand soudain Raoul s'arrêta :

— Laurette, j'ai quelque chose à vous dire.

J'eus un frisson brusque, et la peur d'une confidence par laquelle j'apprendrais tout ce que je souhaitais et surtout redoutais de savoir... Oh! il allait me dire : « J'aime une femme... elle m'aime » ou « ne m'aime pas... Conseillez-moi, mon amie, aidez-moi... je suis malheureux... »

Mais Raoul continuait, sans me regarder :

— Laurette, mon amie, je vais de nouveau partir.

— Partir?

— Oui... Non pour aller chez mes parents. Mais plus loin. Pardonnez-moi d'avoir eu la lâcheté de ne vous point parler de ce projet. Je voulais, pour vous en avertir, que ce départ fût rendu irrévocable par les circonstances. Sans cela, si vous m'aviez dit, Laurette : « Raoul ne partez point », aurais-je pu me séparer de vous?...

— Oh Raoul, vous partez!...

— Laurette, j'ai besoin de changer de vie... Oh! ne m'accusez pas d'ingratitude!... Mon cœur saigne, à l'idée qu'il devra battre désormais si loin de vous. Mais il est nécessaire, je le sens, que je quitte Paris pour quelques mois.

— Quelques mois!... hélas!

— Mon amie...

Il a détourné la tête. Il était ému : je le voyais de profil, et sa bouche tremblait, et ses cils battaient.

— Il le faut, il le faut, Laurette!... Votre gosse deviendra sage et grand là-bas; il y finira son roman, il y fera de beaux articles... quelques bons poèmes, peut-être...

— Mais tout cela ne peut-il se faire ici, Raoul?... Ah! vous partez!... vous vous éloignez pour fuir une peine, un tourment que j'ignore!... Oh! mon enfant chéri, qui donc vous a fait du chagrin?

— Mais personne, Laurette...

— Ne puis-je donc vous consoler? vous soigner, vous garder?... Est-ce que je demande à mon cher gosse de devenir si vite un homme, moi? est-ce que j'ai besoin que vous deveniez sage?... Raoul!...

— Laurette, écoutez. Semainier m'affirme que cela ne peut qu'être excellent pour ma santé. Je pars dans une semaine... Dans une semaine, mon amie, je vais m'embarquer, tel un héros d'opérette, pour la Crète... oui, pour l'île d'Ariane... Je vous ai souvent dit, n'est-ce pas? combien me passionnaient les fouilles étonnantes que l'on y fait en ce moment. Or la *Revue Mandarine* me paie mon voyage, aller et retour, pour que je lui envoie des articles sur les découvertes récentes, sur les derniers travaux. Jusqu'en été, le climat est doux et bon, pas trop

chaud; je reviendrai à la fin de juin, peut-être avant. Je connaîtrai là-bas l'étonnant archéologue qui dirige ces fouilles avec tant de bonheur et d'intelligence; il a près de lui un de mes amis. Je vous écrirai souvent, souvent; je penserai à vous à toutes les heures de ma vie; je compterai les jours qui me sépareront de vous...

— Alors... alors, pourquoi partir?... Mais non! ne m'écoutez pas, Raoul : partez! Semainier juge que cette absence vous sera salutaire, et vous-même vous la désirez. Donc il ne faut point regretter votre décision. Mais, Raoul, qu'elle est prompte, inattendue!... Vous qui m'écriviez, il n'y a pas deux mois, que vous vous ennuyez partout où je ne suis point!... (Raoul pencha la tête, sans répondre...) Nous sommes le 12 février : je serai donc à peu près quatre mois sans vous voir, mon ami.... Quatre mois, c'est bien long!...

Une affreuse contraction me serrait la gorge : je m'arrêtai. Nous étions revenus un peu sur nos pas et nous étions arrivés à une sorte de terrasse qui domine toute la grande allée d'eau. Je m'assis sur la balustrade. Raoul s'accouda. Je baissais les yeux vers lui, et il levait les yeux vers moi. Puis il prit ma main, qui pendait sur ma jupe, et la garda dans sa main. Le soleil déclinait; il n'y avait plus de patineurs; une solitude froide et morne s'emparait pour la nuit du parc déjà déserté. Pourtant nous ne bougions pas.

J'aurais voulu pleurer et dire à Raoul des choses, des choses... Mais lesquelles? je ne savais pas. J'étais troublée, en proie à une détresse étrange. Et il me semblait que sur les lèvres de Raoul aussi se pressaient mille paroles qu'il ne prononçait pas. Notre silence était plein d'interrogation et de mystère. Mon cœur battait vite et fort, comme s'il avait été la cage où se débattent des oiseaux captifs. Je souhaitais que Raoul me parlât; et, pourtant, ce n'était pas seulement ces mots : « Je ne pars plus », que je désirais entendre. Mon âme était incertaine et triste, amèrement. Et, tout au fond de moi, tout au fond, j'aimais mieux que Raoul s'éloignât que de le savoir amoureux, heureux, aimé, — et mon amitié trop exclusive se reprochait ensuite de l'être autant, et je m'en voulais de penser cela et j'osais à peine me l'avouer... Pendant une brève minute, j'eus cette idée qui me parut folle, inadmissible : « Est-ce moi,

qu'aimerait Raoul?... » Mais, tout de suite, j'ajoutai, à part moi : « Non! oh non! car il me le dirait... pourquoi ne me le dirait-il pas?... »

Et je me tus, et Raoul ne me parla point. Seulement, nos mains restaient unies; je pressais la sienne, qui tremblait un peu, et il serrait mes doigts lorsqu'ils frémissaient. Et j'étais lasse à mourir, désespérée et misérable, et je ne me comprenais pas.

— On gèle... Il faut rentrer, Laurette.

— Rentrons, Raoul....

Nous allâmes boire du thé aux Réservoirs. Là, dans la salle de miroirs et de boiseries claires, nous avons causé de nouveau, mais amicalement, tranquillement, du départ proche, des projets, des préparatifs nécessaires...

Quand nous sortîmes, la neige tombait un peu. Nous fîmes quelques pas sans rencontrer de voitures; la neige tombait plus fort; les flocons s'accrochaient à ma toque et à mon manteau, à mon manchon.

— Raoul, comme cela ferait de jolis pois chenillés à une voilette!...

Et nous tâchions de plaisanter.

— Oui, madame... Et vous ressemblez ainsi, tout à fait, à un petit arbre japonais très sombre sous ses blancs pétales en vols de papillons.

Et nous avons trouvé un fiacre et ensuite pris le train, et je suis arrivée juste à temps pour m'habiller et aller dîner avec lord Derward.

Comme j'épinglais à ma robe une grosse rose blanche, je me rappelai ces flocons qui, mollement, neigeaient sur nous, froids et duveteux. Je me dis que cette promenade d'hiver allait être un des souvenirs sur lesquels, pendant quatre mois solitaires, j'allais vivre... et deux larmes roulèrent sur la fleur pure au parfum si doux...

Le soir, nous avons évité, Raoul et moi, d'annoncer ce départ. Les jours suivants, nos amis ont appris ce projet : ils l'ont approuvé. Ils ont dit que Raoul écrirait là-bas, sur ces fouilles, des choses intéressantes; que c'était une occasion unique de faire un charmant voyage. Semainier est venu me voir; il m'a assuré que cela serait salutaire pour Raoul...

Raoul ne me parle plus de rien. Il est trop gai ou silencieux. Il affecte parfois d'être insouciant. Une gêne règne entre nous... et le temps passe... ah! comme il passe vite!...

Raoul est parti! Parti sans me faire ses adieux, un jour plus tôt qu'il ne me l'avait dit. J'ai reçu, ce matin, une lettre, un mot :

Je ne serai plus à Paris, quand ceci vous sera remis : j'ai manqué de courage, Laurette, et je fuis comme un coupable, sans vous revoir une dernière fois.

Cette entrevue m'effrayait, mon amie. Je ne savais plus du tout si j'aurais la force d'arracher mes mains des vôtres et je voulais *partir.*

Je vais consacrer une journée à mes parents, puis j'irai de là à Marseille, m'embarquer... M'oublierez-vous, Laurette?...

Mais dois-je souhaiter que votre amitié souffre de mon absence? N'est-ce pas égoïste, méchant?

Mon amie, vous devez me trouver incompréhensible... Je ne me comprends pas très bien non plus, moi même. Mais je sais ceci : je suis malheureux.

Ah! Laurette! Laurette! pensez à moi, écrivez-moi souvent, et pardonnez-moi, avec votre douce bonté, d'être un si bizarre, un si imparfait ami!

RAOUL.

La lettre est tombée de mes mains. J'étais stupéfaite. Je ne me rendais pas exactement compte, que, pendant quatre longs mois, je ne le verrais plus, je ne l'entendrais plus... Puis je sentis que c'en était fait.

Il me sembla que tout le plaisir de vivre était parti avec Raoul, toute la joie naïve d'être belle, toute l'ivresse du travail et de la liberté; que tout ce qui était bon et beau me fuyait aussi...

— Par saint Gwénolé! — dit Nanon — qu'est-ce qui vous donne cette pauvre tête pareille à celle d'une Madeleine aux pieds de la croix?

— Nanon!... Raoul est parti.

Et la chère fille m'ouvre les bras pour que j'y pleure!

GÉRARD D'HOUVILLE

(*A suivre.*)

POÉSIES

I

L'ENNUI

Pour distraire aujourd'hui ma tristesse importune
Ne pose pas ta main sur mon front soucieux,
Car l'angoisse de vivre y plisse sa rancune
Dont le mauvais éclair brûle encor dans mes yeux.

Fais glisser lentement sur les fenêtres closes
Les longs rideaux obscurs qui devancent la nuit;
En ce cristal terni laisse mourir ces roses :
Leurs feuilles en tombant disent le temps qui fuit.

Ne viens pas me parler de bonheur et de gloire :
Mon cœur est sans désir et mon esprit est las;
Mon destin lourdement rame sur une eau noire
Où la barre dévie et résiste à mon bras.

Que ton pas soit léger comme le pas d'une ombre!
Le silence convient à ce jour détesté,
Puisque mon rêve morne, interminable et sombre
Hante un fleuve pesant qui n'est pas le Léthé.

II

L'ILE

Puisqu'à nos souvenirs le Destin la mêla,
Nous reviendrons un jour à l'Isola Bella,
Et nous retournerons, puisque tu l'as aimée,
Au rivage divin de l'Ile parfumée
Et qui, sur l'eau, semble endormie en du bonheur.
Le vieux gardien indifférent au visiteur
Nous ouvrira l'accès de la Villa baroque,
Et le trousseau de clés que sa main entre-choque
Fera trembler le lustre et vibrer le miroir,
Et dans le doux jardin qu'il montre — sans en voir
Les fleurs, le labyrinthe et les triples terrasses
D'où ne s'envolent pas les colombes trop grasses
— Nous le suivrons, et tout encor sera pareil,
Avec le même azur et le même soleil.
L'air sera transparent, noble, mol et limpide;
Pas plus que le ciel bleu le lac n'aura de ride,
Et, le long du mur jaune où luit le citron d'or,
Dans le silence clair, nous entendrons encor
Battre, oiseaux revenus au nid du temps sans aile,
Nos cœurs toujours heureux dans l'île toujours belle.

III

LE RETOUR

Je connais ce visage et ces yeux, et ta bouche,
Je la connais aussi,
Et cet air inquiet, misérable et farouche
En lequel te voici.

Je sais pourquoi tes mains, ami, tremblent encore
De désir et de peur,
Et que, si je tâtais ta poitrine sonore
A l'endroit de ton cœur,

Je le sentirais battre et frémir sous mon pouce
Au choc sourd de ton sang ;
Je sais pourquoi ta voix est rauque, lasse et douce
Et ton pas chancelant.

C'est parce que ta lèvre a prononcé dans l'ombre
Un nom mystérieux
Et qu'une forme nue en ta mémoire sombre
Brûle devant tes yeux !

Car te voici, ce soir, Dieu qui redeviens homme,
Revenu sans retour
Du ténébreux, ardent et terrible royaume
Où t'a conduit l'amour !

IV

ROMÉO ET JULIETTE

Juliette Capulet et Roméo Montague,
L'amour cruel a mis la fiole et la dague
Entre vos jeunes mains faites pour d'autres jeux ;
L'éclair a lui trop tôt sur vos sorts orageux ;
Ensemble vous n'avez dormi que dans la tombe ;
Un funèbre cyprès où pleure une colombe
Est l'emblème que veut votre mortel destin.
Et cependant, aux grenadiers du vert jardin,
Vous avez écouté, dans la nuit, bouche à bouche,
La voix du rossignol amoureux et farouche
Et crier l'alouette au ciel, vers le soleil,
Vous que le noir poison et que le fer vermeil
Devaient unir, un jour, en une même cendre,
O vous, dont le désir ne voulait pas entendre,
O sourds amants, gronder de leurs griefs nouveaux
Vos deux palais haineux, ennemis et rivaux,
D'où, la main à l'épée et le poing à la torche,
Le meurtre et la vengeance embusqués sous le porche

S'épiaient, l'œil mauvais et le visage ardent,
Tandis que, plus subtil que la flamme et le vent,
L'amour astucieux, riant de la querelle,
Parce qu'il était beau, parce qu'elle était belle,
Irrésistiblement l'un vers l'autre appelait,
Vieux Montague, ton fils, — ta fille, Capulet!

V

A OTHELLO

Je pense à vous, seigneur Othello. Me voici
En ces lieux, autrefois où vous vîntes. Ici,
Votre rouge galère en ce port s'est ancrée;
Les acclamations ont fêté votre entrée,
Et Chypre, tout entière, en vous apercevant,
Accueillait d'un seul cri le More au bras puissant
Accouru de si loin pour combattre avec elle.
Je vous vois. Vous avez posé votre semelle
Sur cette dalle unie où le marbre est si dur,
Et votre ombre guerrière a passé sur ce mur.
J'entends toujours vibrer votre voix rude et forte.
Vous avez salué, au-dessus de la porte,
Où le soleil couchant en fait un blason d'or,
Ce beau lion ailé qu'on y distingue encor
Et dont Venise, au temps de ses gloires hautaines,
Marquait jadis le front de ses villes lointaines.

Maintenant, le lion par le temps effrité
Ne garde plus, hélas! qu'un débris de cité.
Famagouste n'est plus qu'une fauve ruine
Que, solennelle, grave et massive, domine
De ses deux tours, dont l'une est croulée à demi,
Sa cathédrale haute et gothique, parmi
Quelques palmiers poudreux qui balancent leurs palmes
Dans l'air limpide, chaud, silencieux et calme,
— Famagouste qu'enserre, autour d'elle debout
En sa pierre fidèle et forte jusqu'au bout,

Immuable aujourd'hui encor comme naguère,
De son double rempart, son enceinte de guerre.

Et c'est là que je songe à vous, sombre Othello,
Tandis que s'empourprent le ciel, la terre et l'eau
Et que le sol ardent brûle mon pas sonore ;
A vous, ô vaillant chef, à vous, ô noble More,
A vous, à qui l'amour avait souri, malgré
Votre visage obscur par le Turc balafré,
A vous que, fils lointain de la barbare Afrique,
Avait fait l'un des siens la ville adriatique,
A vous qu'elle envoyait, comme son seul espoir,
Défendre cette Chypre où je crois vous revoir,
A vous que va bientôt sur ce rivage suivre
Celle dont votre cœur se délecte et s'enivre
Et qui mêle l'éclat de son rire enfantin
A la rude rumeur de votre âpre destin
Et tresse à votre front que le laurier couronne
Le vert rameau du myrte amoureux, — Desdémone !

Othello, Othello, pourquoi n'avez-vous pas
Écouté cette enfant qui riait en vos bras,
Si tendrement, les mains jointes à votre épaule ?
Il est tard. Le flot bleu déferle sur le môle
Et l'ombre des hauts murs s'allonge sur la mer.
La lune d'Orient monte dans le ciel clair
Et votre femme, au vent du soir plus frais, dénoue
Les longs cheveux dorés qui caressent sa joue.
Sur le lit, près duquel elle vient de prier,
Voici le drap unique et le double oreiller.
Venez : son jeune sein est doux sous les dentelles.
De poste en poste court le cri des sentinelles.
Famagouste s'endort. Dormez, fermez les yeux.
Pourquoi ces poings serrés et ce front soucieux ?...

Que d'autres, Othello, maudissent ta mémoire :
Je te plains, car l'enfer luit sur ta face noire.
Horreur ! pour un seul mot bassement chuchoté
Et dont l'impur écho dans ton âme est resté,

Le soupçon, monstrueux, subtil, âpre, vorace,
Te pénètre, te mord au cœur, t'étreint, t'enlace
Et fait grincer tes dents et trembler tes genoux !
Pour un mot, pour un mot, entends-tu, ô jaloux,
Pour un mot que n'a pas repoussé ton oreille,
Sonore cependant de la clameur vermeille
Des batailles, du bruit des flots et de la mer
Et du cri des clairons et des beaux chocs du fer
Et du frissonnement des drapeaux sur la proue,
Pour un mot que n'a pas rejeté dans la boue
Le divin talisman des paroles d'amour,
Pour un seul mot, auquel tu devais être sourd,
Tu n'es plus maintenant, en ces lieux dont ton ombre
Hante la solitude et le fauve décombre,
Qu'un fantôme à jamais des siècles exécré,
Que ce soir devant eux mes pas ont rencontré
Et qui, spectre sans voix, tâte d'une main vaine
Des larmes et du sang sur sa face africaine !

VI

BEMACTH

La fin de ce beau jour est douce à cette rose
Qui parfume la tige où sa grâce est éclose,
Et l'ombre est plus aiguë au cadran du jardin.
Les martinets criards n'ont, depuis le matin,
Cessé de visiter, anxieux et fidèles,
Leurs nids ronds suspendus aux créneaux des tourelles
D'où l'on voit la forêt, la lande et le lac bleu ;
Mais le soir vient sur la campagne peu à peu,
Et les âpres parfums de la terre d'Écosse
Montent dans l'air salubre où luit, courbe et féroce,
Coupante et déjà claire, une lune en croissant.
Au sommet de la tour du Nord, l'étendard pend,
Sans qu'un seul de ses plis ondule, flotte ou bouge,
A sa hampe que semble mordre un lion rouge ;

Les veilleurs déjà sont à leurs postes de nuit.
La porte du château s'est fermée avec bruit.
Les fagots épineux où flambent les résines
Empourprent en craquant les dalles des cuisines.
On a donné l'avoine et le foin aux chevaux.
La viande dans les plats et le vin dans les pots
Sont prêts. Mangez, buvez : le maître veut qu'on mange
Et qu'on boive. Il le faut, car, dit-on, l'homme change
En lui le vin en rêve et la viande en sommeil.
Le maître veut qu'on ait le visage vermeil
Autour de lui, et que l'on rie et qu'on soit ivre.
C'est la vie, et la vie, il aime à la voir vivre :
Mangez donc et buvez et dormez, car au roi
Vous devez obéir parce qu'il est la loi.
Que vous importe, à vous qui connaissez l'aubaine
De dormir d'un seul trait jusqu'à l'aube prochaine,
Que vous importe, à vous, si Macbeth ne dort pas,
Si le remords lui parle à l'oreille tout bas,
Et s'il reste debout lorsque chacun repose,
Si sa paupière en feu le matin n'est pas close,
S'il a peur, s'il entend résonner dans l'écho
Le râle de Malcolm ou le cri de Banquo,
Si, les yeux grands ouverts et le doigt à la tempe,
Il regarde, hagard, tarir l'huile à la lampe,
Tandis que, devant lui, lasse d'un geste vain,
Sa femme laisse pendre en silence sa main
Où la tache de sang semble s'être élargie,
Et songe longuement aux parfums d'Arabie?...

VII

AUTOMNE

Les matins de printemps ont des douceurs légères
Qui font que, si l'on aime, on croit qu'on est aimé,
Car on entend chanter parmi les primevères
Les fontaines d'avril et les oiseaux de mai.

J'aime les jours d'été dont l'aurore est si belle
Que la fleur s'illumine et que la feuille luit,
Et qu'on pense, tant leur clarté semble éternelle,
Qu'ils n'auront pas de fin et qu'ils seront sans nuit;

Mais je préfère encor les rouges soirs d'automne
Dont la pourpre flamboie à l'horizon en feu,
Parce que notre cœur en sa cendre s'étonne
D'avoir été pareil à leur ardent adieu!

VIII

BLANCHE-COURONNE

Aujourd'hui j'ai revu ce calme coin de terre
Que vous aimiez,
Le vieux perron où pousse encor la saponaire,
Les deux palmiers...

Le figuier plus tordu n'a cessé de s'accroître
De jets nouveaux,
Et les rosiers en fleurs parfument le cher cloître
Aux blancs arceaux;

Les hélianthes d'or dominent la toiture
Basse du puits,
Où l'eau sommeille aussi froide que la verdure
Du sombre buis;

Autour des piliers plats la glycine s'enlace
Et il y a
Dans un angle toujours, fleurissant à sa place,
Le bignonia.

C'est toujours ce doux lieu dont clair et frais résonne
Le double nom
Auquel, Douce-Fontaine, ou bien Blanche-Couronne,
L'écho répond.

Vous en aimiez la paix, les loisirs, les ombrages
Et les chemins,
Et les beaux bois avec leurs différents feuillages,
Hêtres et pins ;

Il vous plaisait d'y voir le chêne d'Amérique
Près du bouleau,
Le cactus tropical et l'aloès qui pique
Comme un couteau ;

Et vous vous asseyiez, votre cigare aux lèvres,
Sur ce vieux banc,
A ce paisible endroit, à cause de ses cèdres,
Dit « le Liban ».

Vous y rêviez peut-être, en ces soirs où l'on pens
A son matin,
Au jeune homme jadis venu vers notre France
D'un ciel lointain.

A votre voix vibraient, quadruples et jumelles,
Les rimes d'or,
Car vos sonnets, à vous, furent vos caravelles,
Conquistador !...

L'heure est douce. Le cèdre en pyramide étale
Les verts plateaux,
En étages, de sa ramure horizontale,
Tente ou tombeau !

Mais le jour peu à peu, qui commence à décroître
Et qui s'en va,
Me rappelle, à mon tour, vers le préau du cloître,
Sombre déjà.

Partons, mais en partant, au jardin de septembre,
Cueillons aussi
Ces fleurs que vous voyiez jadis, de votre chambre,
Fleurir ici,

Roses d'or triomphal, roses de pourpre noire,
Trophée altier
A qui se mêle maintenant l'odeur de gloire
Du vert laurier!

IX

VISAGES

« Je vous ai trop aimée, Automne au cher visage,
Dit-il, — ô vous pareille à celle que j'aimais!
Son cœur, comme le vôtre, était ardent et sage;
Vos yeux, comme les siens, me sont doux à jamais.

» Lorsque vous regardiez sans regret, une à une,
Vos feuilles dans le vent s'envoler vers la nuit,
Il me semblait la voir, comme vous sans rancune,
Sourire indifférente à l'heure qui s'enfuit.

» En vous je retrouvais sa façon d'être belle :
Car elle eut, comme vous, cette même beauté
Qui, d'un instant, paraît devoir être éternelle
Et qui se rajeunit de sa maturité.

» Ainsi, faite de brume et d'air et de feuillage,
Votre face divine et qui ne meurt jamais,
Automne, se confond avec un cher visage
Et celui que je vois est celui que j'aimais. »

X

SOIR

Il est doux, ô mes yeux, lorsque le vent d'automne
Cesse de s'acharner à l'arbre dont frissonne
Le spectre dépouillé qui craque et tremble encor,
De voir, dans l'air muet où son vol se balance,
Tomber en tournoyant, à travers le silence,
Une dernière feuille d'or!

Quand au jour éclatant qui se voile succède
Le crépuscule lent, humide, mol et tiède,
Qui fait perler la mousse au dos des bancs velus,
Il est doux, au jardin mystérieux, d'entendre
Résonner dans le soir le rire obscur et tendre
Des visages qu'on ne voit plus.

Il est doux, ô mon cœur, lorsque la route est noire,
D'écouter longuement au fond de sa mémoire
Le pas du Souvenir aux échos de la nuit.
Si le divin flambeau est mort en sa main sombre,
Et s'il n'est pas l'Amour, peut-être en est-ce l'ombre
Au moins qu'il ramène avec lui!...

XI

LA SOURCE

J'ai longtemps habité le pays taciturne
Où la Tristesse, nue en ses voiles d'airain,
Et l'épaule lassée au fardeau de son urne,
Écoutait murmurer un fleuve souterrain;

Et l'obscure rumeur de cette onde lointaine
Était l'unique voix dont me parvînt l'écho :
Car de la terre inerte et de l'air sans haleine
Aucun bruit ne troublait l'immobile repos;

Et quand, las de silence et las de solitude
Et du même horizon où s'épuisaient mes yeux,
Je me laissais tomber, le front sur le roc rude,
J'entendais sourdre en bas le flot mystérieux;

Et sa plainte secrète, éloquente et profonde,
Emplissait mon esprit et pénétrait ma chair
Du désir douloureux de voir avec son onde
Jaillir la source vive où rirait le ciel clair.

Mais debout, et tenant sur l'épaule son urne
Où de sa propre cendre elle portait le poids,
Reine aux voiles d'airain du pays taciturne,
La Tristesse allongeait son ombre jusqu'à moi.



Maintenant que ta main me guide vers l'aurore,
O toi qui m'arrachas à mon mal détesté,
L'air que nous respirons vibre à ta voix sonore
Et les fleurs de la nuit parfument ta beauté.

Tu m'as appris où sont les sources du bois sombre
Et les sources des prés et les sources des monts
Dont, longtemps souterraine et froide encor de l'ombre,
L'eau s'irise au soleil d'éclairs et de rayons,

L'eau qui, bue au cristal, ou qui, bue en l'argile,
De sa vertu limpide exalte nos matins
Où ton pas plus léger et mon pas plus agile
Nous mènent, en chantant, sur les nouveaux chemins.

Et c'est ainsi qu'un jour, de fontaine en fontaine,
En quelque doux vallon où son flot est caché,
Nous atteindrons, parmi les lauriers et les chênes,
L'onde deux fois divine où rit un Dieu penché.

XII

VENISE MARINE

C'est l'heure la plus belle et le plus beau matin
Du reste de ta vie
Que tu goûtes peut-être en ce petit jardin,
Sous ce ciel d'Italie.

Le dahlia, la sauge, avec l'œillet poivré
Et la rose d'automne,
Fleurissent dans l'air pur, transparent et doré
Où l'abeille bourdonne.

Derrière le mur rouge où grimpent en feston
La vigne et la glycine,
Une fille frappe la dalle, du talon,
Dans la *calle* voisine.

Puis tout se tait, et le silence de nouveau
S'étale, s'éternise,
Jusqu'à ce que le bruit d'une rame sur l'eau
Le disperse et le brise...

Le *rio*, la *calle*, le ciel et le jardin,
Cette cloche qui sonne,
Et ce silence, et cette odeur et ce matin
Et ces roses d'automne,

O mon cœur, tout cela qui passe, tout cela
Qui te charme et t'enchante,
Jouis-en, ô mon cœur, car chaque instant s'en va
Et nulle heure n'est lente!

***

Et cependant que te faut-il pour que tu sois
Plein d'une flamme alerte?
Il suffit du parfum de ces fleurs que tu vois
Par la fenêtre ouverte.

Aurais-je cru jamais que tu fusses content
De si peu, cœur avide,
Toi qui rêvais jadis quelque illustre tourment
Où battre plus rapide!

Mais à quoi bon ce songe et qu'importent ces vœux
Où le destin s'oppose,
Car c'est ceci que j'aime et ceci que je veux
Sans qu'il soit autre chose :

C'est un étroit jardin auprès d'un vieux canal
Sous ce ciel d'Italie
Où sonne, avec un bruit de soie et de cristal,
Une heure où tout s'oublie.

* * *

Que d'autres aient pour eux ces beaux soleils couchants
Qui dorent la mémoire,
Le triomphe, la joie et le rire et les chants,
La jeunesse, la gloire,

C'est bien! mais moi, j'entends tout bas clapoter l'eau
Aux marches de ma porte,
Et je veux en gondole aller à Torcello,
Par la lagune morte,

Et je verrai, ce soir, la lune au croissant clair
Se lever sur Fusine,
Dans cette odeur de sel et d'iode qu'a l'air
De Venise marine.

HENRI DE RÉGNIER

LE CANCER

C'est maintenant une notion répandue et même populaire, que la maladie cancéreuse devient de plus en plus fréquente; qu'elle est probablement infectieuse et endémique, peut-être contagieuse; que l'hérédité, l'alimentation, l'habitation peuvent jouer un rôle. L'imagination et le sentiment brodent sur ces idées. Il y a sans doute des enfants de cancéreux qui se croient condamnés et des esprits inquiets qui se figurent que le cancer est contagieux comme la rougeole, tandis que d'autres, parce qu'on a beaucoup parlé des *maisons à cancer*, se défient du *home* familial. Que craindre et que faire? Pour répondre avec certitude, il faudrait connaître la cause du cancer et nous ne la connaissons pas encore. Mais puisqu'il n'y a rien qui effraye comme des idées en l'air, il y a tout avantage à reviser avec un peu de critique les faits et les théories.

En comparant des années distantes, on a vu que le cancer augmentait, souvent dans des proportions effrayantes :

		1880	1888	1900
Angleterre	royaume	511	621	829
	Londres	587	696	940
Autriche cisleithane		376	491	739
Bavière		562	»	985
Écosse	royaume	491	610	770
	villes principales	465	628	880
France : Paris		982	1 071	1 210

	1880	1888	1900
	—	—	—
Hollande	501	690	959
Irlande	343	430	580
Italie	211	427	519
Norvège	430	540	850
Prusse	261	409	573
Suisse	»	1 144	1 324
Baltimore	»	451	608
Buffalo	320	»	520
Washington	600	694	703
États de Massachusetts	520	600	606

D'après Payne, l'augmentation a été, en Irlande, de 1880 à 1897, de 27 p. 100; en Angleterre, de 1851 à 1890, de 24 p. 100 pour la population de vingt-cinq à trente-cinq ans, 55 p. 100 pour la population de trente-cinq à quarante-cinq ans, et pour celle de quarante-cinq à cinquante-cinq ans, 80 p. 100. Une société d'assurances de Gotha a perdu, par cancer, pour 1 million d'assurés : 1 430 personnes en 1875 et 2 360 en 1899. A Helsingfors, sur 3 775 sujets autopsiés de 1868 à 1888, il y avait 5 p. 100 de cancéreux pour les années 1868-78, et 10 p. 100 pour les années 1878-88. D'après une récente statistique de Saul (Berlin), la mortalité par cancer, en Prusse, de 1895 à 1904, a augmenté de 49 p. 100, tandis que dans le même temps la population n'a augmenté que de 17 p. 100.

Les chiffres globaux sont peut-être éloquents : ils instruisent peu. Pas un qui ne soit sujet, sinon à contestation, du moins à interprétation. Par quels recensements sont-ils obtenus? Par quel personnel, administratif ou médical, sont-ils calculés? Comment, avec quel coefficient de certitude a été fait le diagnostic? après simple examen clinique, après opération, après examen au microscope? Il n'y a pas grand intérêt à rapporter le chiffre des cancers au chiffre de la population totale; il faut distribuer la population en classes, selon les âges, et nous dire : tant de décès de trente à quarante, de quarante à cinquante ans et ainsi de suite. L'augmentation de fréquence n'est qu'apparente, affirment De Bovis, King et Newsholme, et Andrew : elle s'explique par l'insuffisance des anciennes statistiques, par l'accroissement de la longévité et

par les progrès de la clinique. Des chiffres globaux, on ne peut rien conclure.

Plus instructives sont les statistiques qui portent sur un groupe bien déterminé, qui s'étendent sur un assez grand nombre d'années, qui rapportent les cas à l'âge, au sexe, à la profession, à l'état civil, à l'organe atteint, et qui sont comparables entre elles parce qu'elles ont été dressées selon les mêmes règles. De telles statistiques ne sont pas encore très nombreuses. Elles sont de valeur inégale. On peut faire deux remarques sur les colonnes de chiffres que l'on a déjà entassées : c'est qu'il y a des questions auxquelles elles peuvent répondre et d'autres sur lesquelles elles ne parlent guère ; c'est que les réponses sont d'autant plus vagues que la statistique a été mieux faite et que, sur certains points du moins, les réponses tranchantes sont le fait des statistiques grossières, qui ressemblent à un recensement global.

Juliusburger a utilisé les documents (sur les 15 années, de 1885 à 1899) d'une société d'assurances, vie et accidents, de Berlin, la *Friedrich-Wilhelm*, dont le public est double : classes aisées (assurances-vie), ouvriers (assurances-accidents). Les réponses qu'il nous donne, d'après les 7 081 cas de cancer que lui livraient les registres de la société, sont des plus nettes.

Le cancer devient-il plus fréquent? Oui : augmentation, en quinze ans, de 6,9 à 9,5 p. 100 parmi les hommes, de 13,3 à 15,3 parmi les femmes, classe aisée ; ouvriers : de 3,7 à 8 p. 100 (hommes), de 11,4 à 12,9 p. 100 (femmes). — Est-il vrai que le cancer soit plus fréquent chez les femmes et surtout dans la classe bourgeoise? Oui ; mais cette différence au désavantage des femmes va en diminuant. — Faut-il croire à l'hérédité? Oui, mais sans preuves bien fortes : la statistique n'embrasse que quinze années et ne pouvait suivre l'histoire des familles. — Influence de la profession : il est difficile de la déterminer pour les femmes ; pour les hommes, classe bourgeoise, sur 484 décès, 120 employés et fonctionnaires (24,79 p. 100), 79 commerçants (16,32 p. 100), 26 professeurs et instituteurs, 23 hôteliers, 10 « propriétaires » ; puis viennent quelques officiers, médecins, ecclésiastiques... Classe ouvrière : les journaliers des villes donnent 34,76 et ceux des campagnes 8,55 p. 100, en tout 43,21 p. 100 ; cordonniers

4,60 p. 100, maçons 4.052 p. 100, jardiniers 1,45 p. 100..., tout cela n'a pas grande valeur scientifique[1]. — Quels sont les organes les plus souvent atteints? estomac, 40 p. 100; organes génitaux de la femme, 30; sein, 5; foie, 9; intestin, 6; œsophage, 5; larynx, 1,5; langue, 1; glande thyroïde, 0,5; poumons, 0,6...

En somme, prédominance du cancer du tube digestif et de ses annexes, sur ce point, toutes les statistiques et toutes les observations sont d'accord.

Weinberg et Gatspar ont publié en 1904 une statistique des cancers à Stuttgart depuis 1873 jusqu'à 1902. C'est un modèle de statistique; or les réponses sont souvent évasives. Les documents utilisés sont les bulletins mortuaires (*Totenscheine*); les registres de famille, institution spéciale au Würtemberg et datant de 1808; des feuilles de renseignements et questionnaires remplis par les médecins de la région d'après leurs notes et souvenirs; les livres d'adresses, utiles pour déterminer les professions et les domiciles; la statistique municipale des logements, tenue par un médecin municipal; les registres de l'office royal de statistique; des notices envoyées par les chirurgiens sur leurs opérés. Les auteurs se sont mis en garde, avec beaucoup de soin, contre toutes les causes d'erreur. Ils connaissent les objections qu'on peut leur faire : la population se déplace; même dans les villes non industrielles, le tiers des habitants fait chaque année un déménagement, intra ou extra-urbain; un cancéreux est le plus souvent malade pendant quelques années : le suivez-vous à la trace? que m'apprendrez-vous sur l'hérédité, si vous ne pouvez remonter de cinquante ou soixante ans en arrière, et dresser des arbres généalogiques?

Les réponses donnent bien la mesure de ce qu'on peut par cette méthode. La grande fréquence des cancers du tube digestif n'est pas douteuse : 827 pour 1 000 chez l'homme; chez la femme, pour 1 000 tumeurs, 496 des organes digestifs, 272 des organes génitaux, 105 du sein.

1. D'après une statistique d'Aschoff (années 1897-99), le cancer atteint, par ordre de fréquence croissante, les ouvriers en produits chimiques, puis en métaux et machines, puis en vêtements, industries textiles; puis, en denrées alimentaires; *enfin, ceux qui s'adonnent au jardinage, au travail des forêts et de la terre.*

La fréquence du cancer augmente avec le temps et avec l'âge, par exemple, pour un million d'habitants vivants :

	Hommes.	Femmes.
1873-1882	411	866
1883-1892	526	909
1893-1902	733	1 000

En détail :

	Tube digestif.		Estomac.		Foie.		Autres organes digestifs.		Sein.		Organes génitaux.	
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
1873-1882.	262	294	149	183	48	63	65	48	4	93	»	244
1883-1892.	349	390	176	244	57	65	116	81	2	87	»	297
1893-1902.	532	473	256	265	80	95	196	113	1	103	7	261

En général, le cancer est en croissance, surtout parmi les hommes, et surtout à cause du tube digestif. Il y aurait plutôt diminution sur ceux de la femme, en particulier sur ceux des organes génitaux : même observation a été faite à Berlin, Hambourg, Francfort-sur-le-Mein, à Dundee en Angleterre : il faut peut-être l'attribuer aux progrès de l'hygiène. Mais il est possible que l'augmentation chez les hommes ne soit qu'apparente et s'explique par l'extension des soins chirurgicaux et médicaux et les progrès dans le diagnostic; la diminution des cancers chez la femme ne serait aussi qu'apparente et s'expliquerait par le diagnostic et l'opération plus précoces, surtout dans les cas de maladie du sein.

Chez les hommes, les mariés seraient plus souvent atteints que les célibataires; chez les femmes, les mariées seraient, plus souvent que les célibataires, atteintes aux organes génitaux, et les célibataires plus souvent au sein. Les cancers du sein paraissent plutôt moins fréquents chez les femmes qui ont eu plusieurs enfants que chez celles qui n'en ont pas eu; on ne peut dire que la maternité favorise le cancer des organes génitaux. Les riches paient-ils un plus fort tribut que les pauvres, ou les pauvres que les riches? on ne peut le dire. Le cancer d'un conjoint se transmet-il à l'autre? Non, dit notre statistique. Sur l'influence de l'hérédité, elle doit aussi se récuser. Le cancer est-il plus fréquent à la campagne ou à la ville? Les statistiques locales indiquent une mortalité plus

grande à la campagne. On a bien soutenu que la fréquence est plus grande dans les villes; ce n'est qu'une apparence : les villes drainent les malades, surtout pour les maladies chirurgicales, et la population des villes n'est pas répartie comme celles de campagnes ; à Berlin, en 1895, on comple 66 p. 100 des habitants âgés de plus de vingt ans, alors que dans l'ensemble de la Prusse, on n'en compte que 45 p. 100. Il est vrai qu'on vit moins vieux à la ville, mais on y fait plus de diagnostics.

Demandons à des statistiques, qui sont loin d'être parfaites, non des renseignements scientifiques, mais seulement des orientations. Elles permettent de découvrir dans les faits une *tendance* plus significative que les chiffres bruts. Une statistique est loin de valoir l'impression, très fondée, d'un chirurgien qui exerce depuis seulement dix ans : pour celui-là, l'augmentation de fréquence du cancer est hors de doute.

La fréquence du cancer n'est pas la même en tous pays. Nulle part en Europe, elle n'est aussi grande qu'en Suisse et surtout dans le canton de Lucerne. Elle est presque aussi élevée dans certains districts du Grand-Duché de Bade, du Wurtemberg et de la Bavière ; moins élevée en Suisse dans les cantons italiens que dans les cantons allemands; en Italie, moins élevée dans le sud que dans le nord. En France, on a signalé depuis longtemps, comme plus souvent frappés, les départements du nord et de l'est (Aisne, Ardennes), les Cévennes (cancer de la lèvre) et quelques pays voisins de Lyon, tandis que la maladie est beaucoup plus rare en Bretagne et sur les bords de la Méditerranée.

Depuis les études de Haviland et de Nanson en Angleterre, on a incriminé les terrains d'alluvion, les vallées de cours d'eau à pente faible, et en général les contrées humides. Le Dr Kolb, de Munich, qui a fait une étude complète du sol et du sous-sol de la Haute Bavière, décrit une grande zone à cancer qui s'étend au nord de la chaîne des Alpes depuis Vienne jusqu'à Genève, et qui comprend les cantons suisses les moins favorisés. Ce sont des terrains tertiaires, des mollasses d'eaux douces, des régions rabotées jadis profondément par d'immenses glaciers, des alluvions ; il y tombe chaque année beaucoup d'eau. Le cancer est beaucoup plus fréquent sur les couches

imperméables que sur les couches perméables. Comment agit le sol? une seule hypothèse s'accorde avec la diversité des circonstances : le sol agit par l'humidité. La composition des roches, l'étendue des forêts et des prairies, n'agissent que par leur teneur en eau. A Passau, on a noté pendant une série d'années un parallélisme presque constant entre la quantité de pluie et la fréquence du cancer.

On cite souvent la ville de Luckau, en Prusse, si bien étudiée depuis une trentaine d'années, par le Dr Behla, qui croit fermement à l'endémicité du cancer. Luckau est une petite ville de 5 000 habitants, entourée d'un fossé où débouchent les égoûts et les eaux usées : l'eau du fossé, stagnante, puante en été, très riche en microbes de toutes sortes, est souvent employée pour l'arrosage des jardins où l'on fait surtout la culture maraîchère. La ville possède deux faubourgs, dont chacun (environ 1 000 hab.) consiste en une assez longue rue sur laquelle donnent quelques ruelles. Le faubourg de l'ouest, Sandow, occupe la situation la plus élevée : le sous-sol y est de sable. Le faubourg de l'est, Kalau, est plus bas, avec un sous-sol argileux beaucoup plus humide et de nombreux jardins. Or Luckau est une ville à cancer, et c'est la partie la plus humide, Kalau, qui a le plus de cas. Au total, de 1888 à 1897, 63 cas, dont 35 pour Kalau, 23 pour la partie centrale de la ville (3 800 hab.) et 5 pour Sandow; ce qui donne 1 décès pour 20 par cancer à Luckau, et 1 pour 6 à Kalau, — alors qu'en Prusse, d'après les statistiques des années 1887-1896, la proportion n'est que 1 pour 40. De 1878 à 1897, les chiffres avaient été de 68 pour l'ensemble, 34 pour Kalau, 31 pour la ville centrale, et 3 pour Sandow. Il y a eu, en 1898, 10 cas, et 12 en 1899 : sur ces 22 cas, 12 pour Kalau et 10 pour la ville centrale; ce qui fait 1 décès sur 8 par cancer. Il y a eu de 1852 à 1877 (trente-cinq ans) 31 cas, et de 1877 à 99 (vingt-deux ans) 81 cas : l'augmentation est manifeste. Sur un plan de la ville on a marqué d'un signe les maisons où se sont produits les décès : certaines ont eu jusqu'à 5 cas, d'autres pas un seul. Il y aurait donc des villes à cancer, et dans ces villes, des maisons à cancer.

L'exemple de Luckau est loin d'être une exception. On cite en Allemagne Grossbringen, près de Weimar; Rehburg,

Grafenhagen (en Poméranie). Un médecin allemand raconte que dans une clinique chirurgicale, à Greifswald, quand un cancéreux arrivait, le chef disait : « Naturellement, il vient encore de Darss! » (un village voisin). A citer l'étude du Dr Foucault sur Fontainebleau : il accuse l'humidité [1]; — Carmarouche, en pays marécageux; — en Angleterre, Huntingdon, dans la région de Cambridge; — l'île de Norderney, dans la mer du Nord : en vingt ans, 22 cas, dans la partie sud-est de l'île (plus humide) contre 9 dans la partie nord-ouest; le sud de l'Écosse (humidité) — et des exemples à la douzaine dans le livre de Kolb sur la Haute Bavière.

Dans un village proche de Francfort-sur-le-Mein, sur une période de plus de soixante années, le Dr A. Sticker a relevé une mortalité par cancer aussi forte qu'à Luckau. Une seule ruelle a eu 25 cas, contre 16 dans le reste du village. Les décès sont localisés dans des maisons qui ont les pieds dans l'eau. Si l'on dresse dans une ville la statistique d'un accident quelconque, comme les fractures de jambe, on trouvera les cas localisés sur certains points; il faut bien que l'accident arrive quelque part. Mais lorsque l'observation s'étend sur soixante années et que les mêmes rues et les mêmes maisons sont toujours les plus éprouvées, peut-on invoquer encore le hasard?

Les documents les plus parlants, dans les statistiques, sont ceux qui concernent les rapports de l'homme avec le sol; et parmi les indications de la géographie cancéreuse, l'observation la plus nette est celle-ci : la *maison à cancer*.

A Paris, l'inscription au casier sanitaire, décidée sur la proposition du Dr Roux, permettra de noter la répartition des cas. Nous n'avons encore que les chiffres du début : du 1er août au 31 décembre 1906, 162 cas ainsi répartis [2] :

1 008 maisons ont eu	1 décès.
12 — —	2 —

1. *Bull. de l'Acad. de Médecine*, 31 mai 1904, « Un fait m'a frappé, c'est que la mortalité par cancer augmente à mesure que le quartier est plus bas et plus humide... Presque toutes les maisons multicancéreuses sont des maisons mal aérées, généralement mal exposées au soleil, dont l'humidité est entretenue non seulement par les matériaux de construction, mais encore par le mauvais écoulement des eaux ménagères ou fluviales. »

2. Rapport présenté par P. Juillerat au Préfet du département de la Seine, sur les travaux du casier sanitaire en 1906.

5 hospices ou asiles de vieillard ont eu ensemble . . . . 26 décès.
1 maison (congrégation religieuse) . . . . 4 —

Des hospices et asiles de vieillards, il n'y a pas à tenir compte : ce sont des groupements d'exception. Les 1008 cas isolés n'indiquent rien. Il ne faut pas s'émouvoir de 12 maisons qui ont eu 2 cas en six mois. Un immeuble de Paris compte plus d'habitants que beaucoup de villages ; la population s'y renouvelle d'autant plus vite qu'elle appartient à une classe moins aisée, et l'histoire d'un même cancer peut se dérouler dans plusieurs logements successifs. Il faudrait connaître non seulement la maison, mais l'appartement, rez-de-chaussée ou mansarde. On ne sera autorisé à parler de maisons à cancer dans Paris qu'après que le casier sanitaire aura fonctionné pendant plusieurs décades. Les observations valables ne peuvent aujourd'hui être fournies par les grandes villes.

Les exemples impressionnants sont ceux de Luckau (observation de Behla) et de Bonames (observation de Sticker). Il y a longtemps que des praticiens français en ont rapporté une série. La liste est déjà longue et n'est pas close.

Une maison à Lyon : 1873, un cancer de l'estomac au premier étage ; 1877, estomac, à l'entre-sol ; 1875, estomac, loge du concierge ; 1882, glande parotide au second. Les personnes atteintes n'étaient pas de la même famille. — Maison citée par Schattock : en quatorze ans, quatre cas, chez des personnes qui n'appartiennent pas à la même famille. On ne peut donc parler d'hérédité. — Maison citée par Wynter Blyth : trois locataires atteints l'un après l'autre dans le même appartement. — Maison citée par Scott : trois ouvriers atteints successivement dans une maison à Glasgow. — A Vouziers, dans un même appartement, le mari, la femme, la domestique, un beau-père meurent de cancer, de 1870 à 1875 (Observation de Guelliot). — A Saint-Sylvestre-Cormeilles, de 1880 à 1887, onze cas, dont huit à l'estomac, localisés sur un espace restreint, près d'un cours d'eau ; en 1890, l'étude plus complète de la même localité reconnaît un véritable « foyer » dans un court segment de rue qui a vu vingt et un cas. (Observation d'Arnaudet). — A Oyonnax, 4500 habitants, 500 maisons, trois à quatre décès par cancer bon an mal an ; cinq en quatre ans dans trois maisons ; de 1886 à 1890, trois dans une même maison le premier chez une femme qui jetait des linges maculés dans une eau qui se rendait à une citerne ; les

deux cas suivants, chez des voisins). — Cas de Noël, dans plusieurs maisons : deux cas (estomac) à deux ans d'intervalle; — deux cas en deux ans, organes génitaux et estomac; — deux cas en quatorze ans; — deux cas, même localisation (lèvre), en trois ans dans deux chambres voisines; deux dans une même année, chez une dame et son beau-frère; — deux en six mois. — Cas de Helen Baldwin : cinq dans une même ferme, sur un laps de quarante ans en 1853, 1860, 1870, 1880, 1886, sur différents organes, les cinq malades appartenant à trois familles : pas de cas chez les autres membres de ces trois familles. — Cas de Alexandre Lambrior : une maison à Jassy, partie basse de la ville, près d'un ruisseau : une famille A l'habite cinq ans, un cas; une famille B, quatre ans, deux cas; une famille C, quatre ans, un cas; une famille D, un an, un cas l'année qui suit; deux familles; E et F, pendant trois ans, un cas (deux ans après avoir quitté la maison), puis un autre; la maison reste inoccupée dix-huit mois; puis famille G; deux ans après son séjour dans la maison, un cas, plus un autre cas chez un sous-locataire. Enfin, un incendie détruisit cette maison fatale [1]. Ajouter les maisons signalées par Aschoff, Behla, Kolb et Sticker, mentionnées plus haut.

La plupart de ces maisons sont, dit-on, « des champignonnières » : toujours l'humidité. Comment se fait-il que le drainage, l'installation de canalisations, à Passau, à Berlin, à Munich n'aient pas amélioré, au point de vue cancéreux, la situation sanitaire? Les techniciens affirment que ces travaux empêchent l'humidité d'augmenter, mais ne soutirent pas l'humidité incorporée à l'habitation. Sur un même sol, les maisons ne sont pas semblables; il faut tenir compte des matériaux de construction; dans un mètre cube de bois mal séché, il reste 45 litres d'eau. Selon certains entrepreneurs, on introduit beaucoup d'eau dans la bâtisse en mouillant les briques pour qu'elles tiennent mieux le mortier. On construit hâtivement et on emménage dans des maisons trop fraîches.

Telles sont les observations qui ont suggéré l'hypothèse d'un microbe — inconnu — du cancer, habitant des sols humides, passant du sol humide à la maison humide. Behla insiste sur les fossés aux eaux stagnantes, sur la possibilité d'un transport par l'arrosage et les légumes ou par certains insectes. Kolb accuse les moisissures qui poussent sur les murs, sur les sols non carrelés, en particulier dans les celliers : les servantes, les

1. Rapporté par Filassier, *Gazette médicale de Paris*. 15 août 1907.

Kellnerinnen, en Bavière, seraient très souvent atteintes. Kolb recommande aux femmes de porter constamment les vêtements qu'elles ne portent que périodiquement, afin de se préserver des poussières soulevées par la marche. Metchnikoff suspecte depuis bien longtemps le sol comme origine, et l'alimentation, fruits et herbes crues, comme véhicule.

Le cancer n'est pas contagieux comme la variole ou le choléra ; il n'a pas l'endémicité à grosses explosions de la peste aux Indes : sinon, il traverserait la rue, il envahirait les villes entières. S'il existe un microbe, il doit se conserver longtemps dans le sol, s'éveiller difficilement de sa vie latente et ne se transmettre à l'homme que par un mode d'inoculation compliquée.

L'endémicité, fait d'observation chez l'homme, est confirmée par l'endémicité, fait d'expérimentation dans les élevages de souris destinées à l'étude du cancer. Comme il y a des maisons à cancer, il y a des cages à cancer. C'est ce fait expérimental qui donne leur force aux observations de maisons à cancer.

Il y a donc dès maintenant une hygiène anti-cancéreuse de l'habitation ; il faut en prendre son parti, même si elle impose des sacrifices dont l'événement ne prouve pas toujours la nécessité : c'est le cas de toute hygiène préventive. Drainez, canalisez, surveillez les fosses et égoûts, aérez les sous-sols. Je n'hésiterais pas à condamner la maison humide, sise à la campagne, sur terrain boisé, où se seraient produits en une dizaine d'années trois cas de cancer. Mais nous connaissons trop peu les maisons des villes, les mouvements de leur population et l'histoire des habitants, pour les condamner parce qu'elles ont vu un ou même deux cancers. C'est tout ce qu'il est possible de dire à ceux qui ont charge d'âmes.

L'endémicité du cancer est une notion acquise par l'hygiène moderne. Les anciens croyaient plutôt à la contagion. On en discutait en 1773 à l'Académie de Lyon. Zacutus Lucitanus, dans un ouvrage de 1649 (*De praxi admiranda*) raconte l'histoire d'une pauvre femme qui avait un cancer du sein : elle et ses trois fils dormaient dans la même chambre ; deux moururent et le troisième guérit (?) du cancer. Nicolaus Tulpius parle d'une dame atteinte de la même maladie et de sa servante qui

fut atteinte, après l'avoir soignée avec beaucoup de dévouement. Junker, élève de Stahl (*Conspectus chirurgiae*, 1731) croyait que le cancer est inoculable, mais difficilement : il faut qu'il soit porté en bonne place, sur peau déjà lésée : c'est une vue que ne renierait pas un moderne. A Reims, en 1750, on refusa aux cancéreux l'admission à l'Hôtel-Dieu, par crainte de la contagion, et Jean Jodinot, chanoine de la cathédrale, consacra 25 000 livres à la fondation d'un hôpital pour cancéreux. L'hôpital fut construit dans la ville, mais les voisins jetèrent les hauts cris et on relégua les cancéreux, en 1778, dans un lazaret situé hors la ville et qui avait jadis servi aux pesteux. Les cancéreux ne furent de nouveau reçus à l'Hôtel-Dieu — dans une division spéciale — qu'en 1841.

Si le cancer est contagieux, il est inévitable qu'il frappe deux époux qui mènent la vie en commun : c'est, d'un mot cru et pittoresque, le *cancer à deux*.

Guelliot a réuni 103 cas de « contagion », dont 84 entre mari et femme, les autres entre gens habitant la même maison, maîtres et serviteurs. Smith (New-York) rapporte un cas entre mari et femme. Behla en a observé personnellement quatorze à Luckau. Behla en rapporte cinq cas.

Boas (Berlin), parmi deux cents cas sur l'estomac et l'intestin, a noté vingt-deux cas « familiaux », dont cinq entre mari et femme. Dans tous ces exemples, on ne peut suspecter l'hérédité.

Observations concernant un malade et les personnes qui le soignent : un homme de cinquante-cinq ans meurt d'un cancer du rectum en 1893; son gendre, pendant un an et demi environ, lui administrait chaque jour un lavement alimentaire : il eut un cancer de la lèvre l'année suivante, et une tumeur du sein se déclara chez sa femme. Aucun cas antérieur dans la famille (cas signalé à Behla par le Dr Esler, « sur la foi du serment »). — Une jeune femme a un cancer; sa mère était morte de cancer intestinal, une tante (maternelle) de cancer des organes génitaux. La jeune femme avait soigné sa mère et s'était servi des mêmes instruments de toilette (observation de Boas). — Une femme prend un cancer au doigt : elle lavait le linge de son mari cancéreux. — Un pharmacien pansait sa belle-mère qui avait un cancer au visage : il eut un cancer du nez (observation de Morau).

Transmissions plus intimes, entre organes correspondants; vingt-trois observations recueillies par Guelliot, cinq par Hall, trois par Langenbeck, une par Demarquay, une par Thomas, une par Duplouy, neuf par Watson et Hays et par Mc Ewen; une par Tross,

qui mentionne que les deux tumeurs avaient exactement même structure anatomique.

Transmission, sur un même sujet, d'une partie du corps à l'autre : vingt-deux cas rapportés par Ebert (lèvre à lèvre, gencive à gencive, langue à palais). On a vu des cancers se développer sur le point où avait été faite une ponction (Ebert, Gerhardt). Kaufmann vit chez la même femme un cancer du dos de la main et plus tard du coin de l'œil.

On a remarqué que les régions que le toucher n'atteint pas (dos, reins) ne portent pas de cancers cutanés.

Les médecins et chirurgiens s'infectent-ils ? Budd a vu, en dix ans, cinq chirurgiens atteints, même hôpital. Emson succomba huit mois après s'être blessé au cours d'une opération. Alibert se serait infecté. Pourquoi ces cas sont-ils rares ? La rigoureuse propreté des chirurgiens, la désinfection des mains, peut les mettre à l'abri du cancer comme des autres infections.

De Bovis ne croit pas à ces transmissions par contact; elles devraient être plus nombreuses, dit-il, si elles étaient réelles. Dans une enquête belge, Gallet et Deschamps n'ont pas noté, en trente ans, un seul cancer chez les sœurs hospitalières; ils ne connaissent aucun cas chez des infirmiers; en six ans et demi, aucun médecin n'est mort de cette maladie à Bruxelles. On peut répondre qu'ils sont préservés par les précautions professionnelles.

Il est difficile de distinguer l'influence de la cohabitation et l'influence de la maison, et toutes les observations ne sont pas très sûres. Même en admettant une longue incubation, il faut revenir à l'idée d'un agent inconnu qui se conserve en dehors de l'individu, c'est-à-dire à la maison à cancer.

Ce qu'une théorie gagne, l'autre le perd. Plus on croit à l'endémicité ou à la contagion, moins on croit à l'hérédité : il en fut de même en matière de tuberculose [1].

Ce sont presque des paradoxes que les cas de Broca : une femme meurt en 1788 d'un cancer du sein; dans la génération suivante, quatre filles de cette femme meurent de la même maladie; puis dix de ses petits-enfants; puis une femme dans la quatrième génération; — de Paget : dans une même famille, la mère, deux filles, et sept petits-enfants ; — de

1. Les faits recueillis sur le goitre et le crétinisme — encore un problème très mystérieux — peuvent servir d'illustration à ces notions d'endémicité, de contagion, d'hérédité..., etc. Voir une belle étude de Léon Bérard, *Goitreux et crétins*, dans *Revue de Paris* du 1er novembre 1907.

Niquet : un paysan, trois filles et deux fils, plus deux gendres et une belle-fille ; — un journalier, ses deux frères, trois nièces et deux neveux. Plusieurs auteurs évaluent que le dixième des cancers sont héréditaires ; d'autres comptent 15, 24, 29 p. 100. Rebulet (*Revue des maladies cancéreuses*, 1896) incrimine les mariages consanguins, d'après ce qu'il a observé à Bourgthéroulde : « Il n'existe parmi les habitants de la localité que cinq à six noms. »

Les anciennes observations inspirent de la défiance ; elles sont trop extraordinaires ; on se demande si le diagnostic est bien sûr. On ne sait souvent des antécédents familiaux d'un malade que ce qu'il en raconte : il se suggestionne facilement ; c'est une notion très populaire que celle d'hérédité ; on trouve dans les familles des antécédents comme on y trouve des ressemblances. Les faits ne permettent même pas de parler d'une hérédité de terrain. En 1904, au *Middlesex Hospital*, on a compté, sur 160 000 malades, 6 000 cancéreux ; dans les familles de 3 000 de ces cancéreux et de 417 non cancéreux, on a recherché le cas de cancer : non seulement les résultats de l'enquête ne parlent pas en faveur de l'hérédité, mais ils indiquent que les descendants de cancéreux auraient moins de chance que les autres d'être atteints. La seconde opinion n'est pas plus certaine.

Les faits d'expérience fixeront notre opinion : parmi les souris blanches des laboratoires, on n'a jamais pu observer ni provoquer un seul cancer héréditaire. Il y a toutes raisons de croire que le cancer n'est pas plus héréditaire que la tuberculose.

Une maladie contagieuse se transmet par le contact direct ou par le contact indirect, l'intermédiaire étant l'eau ou l'air : ainsi la variole, la rougeole, la fièvre typhoïde. Ce n'est pas le cas du cancer. Il y a des maladies infectieuses qui ne peuvent être dites contagieuses, parce qu'il faut pour les transmettre un agent vivant qui se charge de porter et d'inoculer le germe ; ce n'est qu'un vecteur dans les cas simples, par exemple, la peste et les puces ; c'est un *hôte intermédiaire* dans les cas où le germe doit accomplir un cycle évolutif en dehors de l'organisme auquel il transmettra une maladie : exemple, le germe du paludisme et le moustique.

Quand la transmission n'est possible que par une évolution du germe dans le milieu extérieur, on la désigne par une expression ancienne que l'on rajeunit et on parle de maladie *miasmatique*. Les rapports entre le cancer et le sol, les faits qui suggèrent l'idée d'une transmission difficile et compliquée, rangent plutôt le cancer parmi les maladies miasmatiques. Mais le « miasme » nous est encore inconnu.



Les premiers expérimentateurs essayèrent de produire artificiellement des tumeurs d'après les idées courantes. On accusait les « coups », les irritations prolongées; mais on eut beau soumettre les animaux les plus divers à des contusions, corrosions et frictions de toutes sortes, pratiquées avec tous les moyens chimiques et mécaniques, jamais on ne détermina un cancer. Selon Cohnheim, les tumeurs proviennent d'un groupe de cellules qui, dans un organisme adulte, sont restées à l'état embryonnaire, et se mettent un jour à se développer pour leur propre compte après une longue période de vie latente. On essaya donc de greffer sur des animaux des fragments de tissus embryonnaires, doués de l'énergie des cellules très jeunes : on les vit toujours se résorber sans donner une tumeur. Un expérimentateur habile, Leo Loeb, a récemment répété ces tentatives, avec un résultat négatif. Vers le milieu du XIXe siècle, on fit des inoculations de cancer d'homme à homme, et plusieurs fois elles réussirent; d'homme à animal, jamais de succès; d'animal à animal, on réussissait seulement quand on prenait deux animaux de la même espèce et de la même variété zoologiques. Mais Virchow faisait observer que ces transplantations n'étaient que des *greffes* de tissus déjà formés, non des inoculations pareilles à celles qu'on opère dans les maladies infectieuses.

A partir de 1894, après le travail fondamental de Morau, c'est la souris, puis le rat et le chien qui ont défrayé les chercheurs au laboratoire, entre autres Jensen, Borrel, Ehrlich et Bashford. Mais ces expérimentateurs ne se dissimulent pas que les résultats obtenus n'échappent pas à la critique fondamentale de Virchow.

Dans les expériences sur les souris, on part d'un cancer spontané qu'on a découvert un beau jour sur le ventre d'une souris et qui a pris naissance on ne sait comment. Deux problèmes se posent : comment se sont produites les premières cellules cancéreuses? Ces cellules une fois formées, quelle est leur destinée, quelles sont les conditions de croissance et de vitalité?

Les premiers expérimentateurs, qui, s'inspirant d'une idée populaire, voulaient provoquer par des « coups » la *naissance* d'un cancer, cherchaient la réponse au premier problème : on la cherche encore. — Ceux qui ont varié à l'infini les transplantations de tissu cancéreux, d'animal à animal, ont découvert des faits du plus grand intérêt pour la médecine et la biologie générale. Ils répondaient à la deuxième question. — Mais c'est la première qui pose le vrai problème du cancer.

Il existe donc deux écoles, deux attitudes d'esprit devant ce problème, et deux théories du cancer. Les uns cherchent à comprendre comment la cellule normale, disciplinée, ordonnée, se mue en cellule malade, révolutionnaire, anarchiste, et font appel à un virus qui vient se loger soit entre les cellules, soit dans les cellules : c'est la théorie infectieuse du cancer. Les autres font l'économie de cette hypothèse, considèrent la cellule cancéreuse comme le parasite même, son pouvoir pathogène n'étant pas autre chose que son énergie de croissance : c'est la théorie cellulaire ou anatomique. Chacune des deux théories est forte surtout des faiblesses de l'autre, jusqu'à ce qu'une trouvaille décisive découvre le point de vue supérieur où s'accorderont leurs parties vraies et se compléteront leurs insuffisances.

Vous pouvez broyer en une purée, où aucune cellule ne demeure intacte, des tissus criblés de tubercules : tant que le bacille est là, vous réussissez à la suite les unes des autres, *en série*, autant d'inoculations qu'il vous plaît. Si vous inoculez en même temps que les bacilles des cellules intactes, le bacille survit, tandis que la cellule meurt et se résorbe. Voilà le type d'une maladie qui met son empreinte sur les cellules, mais qui est au premier chef une maladie infectieuse et inoculable. Faites la même purée avec du tissu cancéreux, détruisez ou éliminez

les cellules par broyage, chauffage, filtration, dessiccation : toutes les inoculations sont infructueuses. On ne transmet le cancer qu'en greffant des cellules cancéreuses intactes. Seul, le rôle de la cellule est apparent.

Quelques cellules cancéreuses, semées sur un organisme disposé à les recevoir, pullulent et produisent des millions de cellules. Transplantez de souris à souris, en inoculant, à chaque génération de cancer, autant de souris qu'il en faut pour greffer tout le tissu cancéreux dont vous disposez : en 60 générations, vous produiriez, avec une tumeur grosse comme une noisette, une masse de tissu cancéreux égale à un cube dont le côté mesurerait mille milliards de kilomètres... La cellule cancéreuse est douée d'une vitalité et d'une prolificité illimitées. Elle est éternelle.

L'expérimentation, écrit un des savants les plus distingués en la matière, nous a appris que toutes les tumeurs développées successivement dans la série des inoculations positives sont entièrement constituées par des cellules-filles, descendantes des cellules inoculées à partir du premier cancer spontané. *Tout se passe comme si ces cellules cancéreuses une fois créées avaient pris dans l'organisme animal les propriétés des cellules végétales* : de même, par un bouturage sur un terrain approprié, on peut indéfiniment reproduire la souche qui a fourni le cep initial. La multiplication de la cellule cancéreuse une fois créée n'a pas de limites. Cette notion de la *pérennité de la cellule cancéreuse*, acquise par l'expérimentation, et de date toute récente, nous éloigne de tous les faits déjà connus en pathologie; elle suffit déjà à distinguer la maladie cancéreuse de toutes les autres maladies virulentes que nous connaissons...

Mais si cette vitalité et cette fécondité n'ont pas d'analogue en pathologie, elles en ont dans le monde de la vie normale. On a signalé quelques ressemblances entre les cellules cancéreuses et les cellules germinatives, celles qui, dans un organisme, animal ou plante, sont appelées à donner naissance à un être nouveau et à perpétuer l'espèce.

On avait jadis décrit comme microbes du cancer des corpuscules bizarres qu'on voyait logés dans la cellule cancéreuse à côté du noyau. Des observations minutieuses ont établi que ces corpuscules ne sont pas des parasites, mais qu'ils sont

1. A. Borrel, *le Problème du cancer*.

formés par une portion de la substance cellulaire qui évolue de la même façon dans la cellule cancéreuse et dans les cellules germinatives du testicule et de l'ovaire (Observations de Borrel, de Farmer, Moore et Walker).

Chez les Infusoires, un individu n'a qu'à se diviser en deux pour produire deux individus, et ainsi de suite : c'est leur mode habituel de multiplication. Un moment arrive où les divisions s'arrêtent, comme si la « race » était fatiguée, épuisée. Alors deux Infusoires se rapprochent, s'accolent et échangent une partie de leur substance ; cette *conjugaison* les rajeunit, et de nouveau reprend la série des divisions successives, jusqu'à ce qu'une nouvelle conjugaison soit nécessaire : c'est le *rajeunissement caryogamique*, si célèbre depuis les travaux de Maupas. — Or on a signalé, dans les tumeurs malignes, des conjugaisons de cellules auxquelles on a attribué la même valeur qu'aux conjugaisons des Infusoires (Farmer). Les cellules conjuguées étaient tantôt deux cellules cancéreuses, tantôt une cellule cancéreuse et un leucocyte.

L'énergie proliférative des cellules cancéreuses ne s'expliquerait-elle pas par ces rajeunissements ou fécondations cellulaires ? C'est l'hypothèse de Hallion. Mais ce n'est pas un fait absolument prouvé que la conjugaison entre les leucocytes et les cellules : il s'agit peut-être d'un acte de *phagocytose*, de cellules qui, au lieu de s'unir, s'entredévorent.

A un moment donné, une cellule vivante se divise en deux, par une opération que les savants appellent *mitose*, où l'on peut suivre, à travers différentes phases, les mouvements et la répartition de la substance du noyau, par minuscules fragments, qu'on appelle *chromosomes*. Chaque cellule du corps d'un animal déterminé renferme, à ce moment, un nombre fixe et constant de chromosomes. Dans les cellules germinatives du même animal, vers la fin de leur évolution, le nombre des chromosomes est deux fois moindre que dans les cellules ordinaires : on dit, en langage technique, que la division en deux des cellules germinatives est une *mitose réduite*. Or, dans les cancers, sur les zones de croissance et d'envahissement, les cellules cancéreuses se divisent, comme des cellules germinatives, par mitose réduite (Observations de Farmer, Moore et Walker).

Mais la présence des mitoses réduites dans les cellules des tumeurs malignes a été contestée par des observateurs qui avaient commencé par y croire (Bashford et Murray). Même si elles existent, elles doivent avoir une cause qui reste à trouver. Elles ne sont pas, par elles-mêmes, une explication.

Toutes ces analogies sont des analogies lointaines. Il ne faudrait pas trop poétiser sur ce thème, que les cellules cancéreuses sont dans la nature les seules qui possèdent une éternité comparable à celle des cellules germinatives.

L'un des partisans de la théorie anatomique, Ehrlich, n'attribue pas aux cellules cancéreuses des vertus si héroïques. Selon lui, leur énergie est toute relative. Au lieu d'une exaltation des cellules de la tumeur, il croit à une déchéance des cellules du reste de l'organisme. Le cancer ne se développerait que chez un être déprimé et affaibli : de là sa fréquence au début de la vieillesse, la transformation de tumeurs bénignes en tumeurs malignes et le rôle attribué à l'hérédité. C'est toujours la théorie cellulaire, transposée seulement un octave plus bas. Il reste à ses partisans d'accabler leurs adversaires sous des questions qui ne reçoivent pas de réponse : Pourquoi ne réussissez-vous aucune inoculation sans le secours de cellules intactes? Démontrez-nous ce virus cancéreux dont vous parlez! — et il faut avouer qu'ils ont assez beau jeu.

On ne s'est pas contenté d'élever des milliers de souris pour les inoculer : on a observé les élevages pour surprendre la cause initiale de ces tumeurs spontanées qui sont ensuite indéfiniment transplantables. On a pour ces sociétés animales fait varier l'habitation, l'alimentation, le croisement, dans des conditions plus faciles à connaître que celles des sociétés humaines. On a recueilli des observations qui ont la valeur d'expérience.

Le cancer des souris est endémique comme le cancer humain[1] : il y a des élevages à cancer, des cages à cancer. Le premier exemple certain a été trouvé par Borrel chez une vieille dame, habitant Paris, rue Saint-Martin, qui élevait des souris dans sa chambre. Elle avait deux cages où avaient passé

1. Le cancer le plus fréquent chez les souris est le cancer de la mamelle, analogue au cancer du sein chez la femme.

environ deux cents souris femelles : il se produisit en deux ans une vingtaine de tumeurs. A la Sorbonne, M. Giard vit en un an 7 cancers sur quarante souris. Au laboratoire de Lignières, à Buenos-Ayres, 8 cas en trois mois dans une même cage. Dans la banlieue de Paris, un bon vieillard, ermite, habitant d'une minuscule maisonnette, élève des souris qu'il vient vendre à l'Institut Pasteur. Il y eut chez lui, en quatre ans, plus de 40 cancers spontanés. Il apporta un même jour quatre tumeurs, à peu près simultanément apparues. Un jour, à la suite d'accidents divers, disparition des souris. On fournit à l'éleveur 40 souris nouvelles, d'une origine indemne de cancer. Mais les cages anciennes étaient restées : déjà ont éclaté trois cas nouveaux. Certains élevages ont donné à Paris jusqu'à 10 p. 100 de cancers spontanés chez les vieilles femelles.

Le Dr Gaylord (laboratoire de Buffalo, État de New-York) possédait deux cages qui avaient hébergé des rats à tumeurs. Après le départ des rats, les cages restèrent inoccupées pendant un an, sans être désinfectées. L'année suivante, on y introduit de nouveaux rats : trois tumeurs. — En Amérique, un éleveur qui entretenait une centaine de souris femelles adultes, donnant en moyenne 1 000 à 2 000 naissances par an, observe, dans une de ses cages, deux tumeurs, en une année. Il déménage, emporte sa cage : en un an, quarante tumeurs. Nouveau déménagement : la cage est encore transportée telle quelle, mais l'éleveur désolé renouvelle ses souris, achète 10 femelles et 2 mâles ; l'hiver suivant, quatre tumeurs, et encore 25 à 30 dans l'année. Au total, dans une même cage, soixante tumeurs

Il existe des élevages importants qui restent indemnes de cancers. Dans l'élevage de madame Judic (*les Nids*, près d'Avallon), qui fournit des souris à l'Institut Pasteur, on n'a vu jusqu'ici qu'une tumeur spontanée. Bashford, de Londres, qui a manié au moins 50 000 souris, estime à 0,03 p. 100 la proportion des cancers spontanés chez les souris blanches d'Angleterre (un pour 3 500 individus).

Ces cas multiples ne s'expliquent pas par l'hérédité, puisque les cages restent dangereuses malgré le renouvellement des lots de souris. Tout se passe comme s'il y avait dans les cages une cause locale de contagion. Des expériences sont instituées pour déterminer l'influence des conditions extérieures, telles que

l'humidité, et des conditions qu'on peut dire internes, comme la nutrition. « Des modifications très délicates dans l'organisme de la souris, peut-être dues au régime alimentaire, liquide ou solide, peuvent avoir une grande influence sur le sort de la greffe cancéreuse. Ces faits ne sont pas isolés dans la science. Les expériences de Rosenau ont démontré que des cobayes nourris avec de la viande de cheval étaient *sensibilisés* vis-à-vis de l'inoculation de sérum de cheval. D'une communication orale du Dr Zalensky, il résulterait que les populations tartares, dont l'alimentation a pour base la viande de cheval, présentent avec excès les accidents dus aux injections du sérum antidiphtérique qui provient du cheval » (A. Borel). On attribue une maladie encore très mystérieuse, la pellagre, au maïs qui sert à l'alimentation : d'après des recherches récentes de Tizzoni et Panichi, la pellagre serait causée par un microbe; mais ce microbe ne déterminerait la maladie que sur les organismes nourris de maïs. On sait depuis longtemps que dans les maladies infectieuses le microbe n'est pas tout.

La cellule cancéreuse se comporte comme un parasite : fait capital que personne ne nie. Mais il est possible qu'elle soit infectante parce qu'elle est infectée; c'est peut-être moins un virus qu'un porte-virus. L'esprit ne peut se satisfaire avec l'idée qu'une cellule serait malade on ne sait comment, pour rien, par caprice : il s'empare de cette notion de *symbiose* entre cellule et parasite, bien étudiée déjà dans plusieurs maladies d'animaux et de végétaux — tuberculose, rouille du blé, hernie des choux... — et il se pose comme problème la reproduction expérimentale de la symbiose cellulo-cancéreuse.

Sans doute, dans la maladie, la cellule apporte du sien. Il doit y avoir des cellules qui sont disposées à recevoir le virus cancéreux, et des cellules qui ne le sont pas. Le virus vaccinal prend *sur* la peau, mais il ne prend pas *sous* la peau. D'après des expériences de Metchnikoff, le spirille de l'avarie, inoculé dans le tissu sous-cutané, n'infecte pas. Il y a des champignons microscopiques qui, pathogènes, ne déterminent pas la maladie quand on les inocule expérimentalement sous la peau du flanc de l'animal, et qui la déterminent quand on les inocule dans la plante du pied. Combien de découvertes sont dues à une ruse ou à un tour de main ! Les virus prennent s'ils sont

mis en bonne place. On saura inoculer le cancer quand on s'adressera de la façon qu'il faut à la cellule qui convient.

Les observations et les expériences ont ainsi suggéré la notion de la *cellule réceptrice* (Borrel). Peut-être les cellules réceptrices existent-elles dans l'organisme normal. Peut-être les cellules normales ne deviennent-elles réceptrices qu'après avoir subi des altérations, une exaltation ou une déchéance de leur vitalité. L'infection se ferait en deux temps : une opération préparant le terrain, une opération introduisant le virus. Les anciens expérimentateurs cherchaient d'instinct à réaliser le premier temps, lorsqu'ils grattaient, rasaient, brûlaient et pinçaient les tissus pour provoquer la formation d'une tumeur. Dans l'imagination populaire, un « coup » précède toujours le cancer du sein : le coup aurait pour effet de léser des cellules et d'en faire des cellules réceptrices, c'est-à-dire des cellules sensibles. Le brûle-gueule est accusé de créer des cellules sensibles sur la lèvre du fumeur. Il y a de petites excroissances, de simples « boutons » de la peau qui sont volontiers le départ de tumeurs, d'ailleurs curables : la lésion initiale a créé les cellules réceptrices. L'épiderme est formé par plusieurs assises de cellules, et les cellules de la couche profonde sont toujours en voie de multiplication pour remplacer celles qui s'exfolient à la surface : ce sont des cellules très actives, très énergiques, et, d'après d'excellentes observations microscopiques, elles sont souvent le départ des tumeurs. L'expérience cruciale consisterait donc à inoculer du suc de cancer — sans cellules intactes — sur une muqueuse préparée, et à voir se développer une tumeur.

Peut-être les petits parasites de l'homme et des animaux savent-ils faire ce que nous ne savons pas faire. On sait que les puces, punaises, moustiques et mouches sont les inoculateurs vivants de diverses maladies infectieuses : il était rationnel de soupçonner le rôle des parasites dans l'inoculation naturelle du cancer, et Borrel a fait sur ce thème de curieuses observations. On connaît chez les rats des « maladies de peau », contagieuses, dues à la pénétration d'acariens qui creusent des galeries dans le tissu cutané. Dans des cancers de la peau humaine, dans une tumeur de chiens, on a trouvé en plein tissu malade des larves de parasites. Leur action peut être

double : elles irriteraient les cellules et elles leur inoculeraient le virus inconnu, venu du sol et de l'habitation.

Mêmes soupçons ont été portés sur les parasites du dedans. Presque toutes les souris cancéreuses des laboratoires ont de nombreux vers dans leur intestin. On a signalé chez des rats six tumeurs de structure diverse, au centre desquelles trônait un cysticerque de ténia. Le plus curieux est qu'une de ces tumeurs a pu être transmise plusieurs fois de rat à rat. Les vers sont capables d'émigrer hors de l'intestin, de pénétrer dans les organes en perforant les tissus, de s'y promener et, avec eux, ce qu'ils peuvent emporter de microbes intestinaux. On ne peut perdre de vue, lorsqu'on cherche l'origine du cancer, l'alimentation, le tube digestif et la flore intestinale (Metchnikoff).

La science ne peut en dire davantage, parce qu'elle n'en sait pas davantage, Mais si le rôle des théories consiste à inspirer les expériences, la théorie microbienne du cancer vaut mieux que la théorie anatomique, parce qu'elle nous pousse à chercher toujours plus loin.

***

Le traitement spécifique du cancer n'existe pas encore. L'empirisme fait chaque année un certain nombre de tentatives qui tombent dans l'oubli. On entend parler de topiques ou de remèdes physiologiques auxquels on ferait bien de ne croire qu'après expertises. Il est d'ailleurs juste de distinguer entre les traitements qui promettent un soulagement et ceux qui promettent la guérison. Il n'y a pas si longtemps que l'inventeur d'un remède ayant présenté à une Académie son malade, par lui guéri, le président de l'assemblée ne voulut pas douter sans voir, examina le malade en conscience, hocha la tête et regagna sa place sans dire un mot. Le bistouri reste notre maître.

Au laboratoire, on a essayé sur les souris la vaccination et la sérothérapie anticellulaires, la cellule étant considérée comme l'agent ou comme le porte-virus du cancer. C'est une application des lois de l'immunité. On sait qu'un organisme est un monde bien policé qui sait se défendre contre les invasions. Chaque fois que l'on inocule des éléments étrangers, microbes,

globules du sang, cellules d'organes variés, poisons et toxines, l'organisme résorbe, par phagocytose, les éléments injectés, s'entraîne à ce travail de résorption et l'accomplit avec une énergie et une rapidité croissantes; le sérum du sang acquiert souvent des propriétés préventives ou curatives vis-à-vis du microbe ou de la toxine ennemis. Le sérum d'un animal, qui a reçu du sang d'un animal d'une autre espèce, devient capable de dissoudre les globules sanguins de cette espèce étrangère. Le sérum d'un animal, qui reçoit et résorbe des cellules de foie, de rein, de cerveau, acquiert des propriétés nocives à ces espèces de cellules. Le sérum d'un animal qui a phagocyté et digéré des cellules cancéreuses, serait-il capable d'exercer une action sur un sujet atteint de cancer? On a préparé des sérums conformément à ce principe. Il n'est pas encore possible de se prononcer sur leur efficacité : les essais sont trop peu avancés, et d'ailleurs les sérums normaux exercent une action souvent favorable, mais très passagère, sur les cancéreux. On poursuit dans les laboratoires ces recherches sur la sérothérapie anti-cellulaire.

Selon Ehrlich, une souris cancéreuse, opérée de la tumeur, spontanée ou expérimentale, dont elle est porteuse, est réfractaire à toute transplantation nouvelle et une souris inoculée de cancer peu virulent, et qui ne devient pas cancéreuse, acquiert une très grande résistance vis-à-vis d'une greffe de cancer très virulent. Ces faits ont inspiré des essais de vaccination anti-cancéreuse, qui ne sont pas encore applicables à l'homme.

Il s'agit, dans les expériences de laboratoire, de souris que l'on rend plus ou moins résistantes — on peut à peine dire : réfractaires — à la *greffe* de tissu cancéreux; on ne peut conclure de la greffe à l'infection spontanée : Bashford a vu des cancers spontanés apparaître chez des souris qui s'étaient montrées réfractaires à la greffe. Cette sorte de vaccination reste d'ailleurs enfermée dans les mêmes limites que la greffe : on ne réussit guère à transplanter un cancer de souris blanche sur souris grise; une tumeur qui prend bien sur souris parisiennes prend plus difficilement sur souris berlinoises. Or, Michaelis n'a pas réussi à vacciner des souris blanches en les traitant avec du cancer de souris grises, ni des

souris de Berlin avec du cancer de souris de Copenhague. Enfin, d'après les expériences de Borrel et Bridé, de Schöne, de Bashford, il s'agit moins d'une vaccination *anti-cancéreuse* que d'une vaccination *anti-souris*, en ce sens qu'on obtient, à peu de chose près, le même degré de résistance, chez les souris, lorsqu'on les traite, non plus avec du tissu de cancer de souris, mais avec un autre tissu *quelconque* de souris, foie, sang ou rate. Ce n'est pas une vaccination spécifique comparable à celles qui ont déjà permis de lutter contre les maladies infectieuses.

Le principe du traitement par les rayons X est le suivant. Les cellules cancéreuses sont plus sensibles à l'action des rayons que les cellules saines : on peut donc tuer les unes sans léser les autres, — problème souvent délicat dans la pratique. D'après les expériences sur souris cancéreuses et les examens microscopiques, les rayons agissent en déterminant une inflammation qui dilate les vaisseaux sanguins, appelle un afflux de sang, mobilise des réserves de leucocytes et prépare l'absorption phagocytaire des cellules malades. L'action directe sur les cellules n'est pas absolument certaine.

Les rayons n'agissent que sur la surface exposée et n'agissent pas en profondeur; ils ne peuvent donc guérir que les cancers superficiels et minces, dont le type est le *cancroïde* de la peau. De fait, ils les guérissent. Mais il n'est pas un observateur qui leur reconnaisse le pouvoir de guérir, à eux seuls, un cancer profond, du foie ou de l'estomac, ni même un cancer du sein. On a eu l'heureuse idée d'utiliser l'action en surface des rayons pour aider le traitement chirurgical : puisqu'il arrive qu'un cancer opéré récidive sur la cicatrice, il y a tout avantage à exposer la cicatrice aux rayons pour prévenir la récidive locale. On a été plus loin. Lorsque le bistouri a ouvert les tissus et excisé les parties malades, avant de refermer la plaie on fait agir les rayons sur les surfaces mises à nu : c'est une désinfection par un agent physique dont l'efficacité n'est pas douteuse. La méthode a déjà adouci beaucoup de souffrances, prolongé des existences et obtenu des guérisons définitives [1].

1. L'application des étincelles de haute tension et de haute fréquence (fulguration) a été proposée récemment par Keating-Hart. C'est une question qui est encore à l'étude.

Lorsque nous ne possédons pas le traitement rationnel d'une maladie, nous faisons appel à l'hygiène prophylactique, hygiène individuelle et hygiène sociale. Elle n'opère pas de miracles, et les résultats n'en sont pas perceptibles au jour le jour : cependant l'hygiène peut transformer la vie humaine.

Hygiène de l'habitation : ne bâtissez pas dans l'eau ; bâtissez plutôt sur le sable — qui est perméable. Choisissez les matériaux qui ne gardent pas l'humidité. Tâchez d'obtenir, à la campagne, le divorce entre le fumier et l'habitation. En Suisse on voit des chalets avenants, coquets, aux balcons fleuris, qui ont pour rez-de-chaussée une porcherie, immonde cloaque de fiente et de purin.

L'hygiène de l'alimentation est celle qu'enseigne Metchnikoff. Défiez-vous des aliments qui importent des parasites dans l'intestin, des fruits et légumes (mangés crus) qui mûrissent au contact de la terre, réservoir de tous les microbes connus et inconnus. Vous vous mettez du même coup en garde contre l'appendicite. Il faudrait mettre à la mode les herbes et légumes cuits.

Pourquoi les deux tiers des cancers sont-ils des cancers du tube digestif? Nous vivons sur le bord d'un courant continu qui va de l'intestin à la cuisine et de la cuisine à l'intestin : l'épandage. Qu'il s'agisse de l'épandage en grand des eaux d'égout d'une ville immense, ou de l'épandage en petit qui consiste à arroser le potager avec les eaux usées nous achetons au marché des légumes souillés par tous les microbes de l'intestin humain. Ébouillantez vos légumes : dissociez l'aliment et le fumier. C'est la prescription essentielle de la prophylaxie anti-cancéreuse.

Dr ÉTIENNE BURNET

CHEZ
LES HEUREUX DU MONDE[1]

XVI

Sur les marches du casino, Selden sentit nettement que Monte-Carlo, plus que tout autre endroit de sa connaissance, avait le dôn de s'accommoder à l'humeur de chacun.

Son humeur, à lui, en ce moment, prêtait à ce décor un air joyeux et accueillant qui, pour un œil désenchanté, serait devenu banalité superficielle. Un appel si franc au plaisir pris en commun, un assentiment si déclaré à ce goût des vacances propre à la nature humaine, rafraîchissait un esprit harassé par un travail long et sévère dans un milieu favorable à la discipline des sens. Tandis qu'il examinait la blanche esplanade, encadrée coquettement par cette architecture exotique, et le caractère soigneusement tropical de ces jardins, et les groupes de flâneurs, au premier plan, se détachant sur les montagnes mauves qui semblaient une magnifique toile de fond oubliée dans un rapide changement de scène, — tandis qu'il respirait cette atmosphère de lumière et de loisir, il éprouva un mouvement de répulsion pour les derniers mois de son existence.

L'hiver de New-York avait déroulé une interminable perspective de jours ensevelis sous la neige, pour aboutir à un printemps de soleil brusque et de bourrasques, où la laideur

Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1907 et 1er janvier 1908.

des choses râpait l'œil comme le vent sablonneux pénétrait la peau. Selden, plongé dans son travail, s'était dit que les circonstances extérieures importaient peu à un homme dans sa situation, et que le froid et la laideur constituaient un bon tonique pour les sensibilités détendues. Quand une affaire urgente le força de passer l'océan pour conférer avec un client à Paris, il rompit à contre-cœur avec ses habitudes de cabinet; maintenant, quitte de sa besogne, et s'étant échappé pour passer huit jours dans le Midi, il commençait à sentir renaître en lui ce plaisir du spectateur, consolation de ceux qui prennent un intérêt objectif à la vie.

La vie! la multiplicité de ses appels, la perpétuelle surprise de ses contrastes et de ses ressemblances! Tous ses tours et retours lui sautaient aux yeux, comme il descendait les marches du casino et s'arrêtait sur le trottoir, devant l'entrée. Il n'était pas venu en Europe depuis sept ans, — et quels changements lui révélait cette reprise de contact! Si les profondeurs centrales n'avaient pas bougé, à peine un point de la surface était-il demeuré le même. Et c'était bien l'endroit où devait éclater le mieux ce complet renouvellement. Les lieux sublimes et immuables auraient pu le laisser tel qu'il était; mais cette tente dressée pour une fête d'un jour étendait une voûte d'oubli entre lui-même et la fixité de son ciel.

On était au milieu d'avril, et l'on sentait que la fête avait atteint son apogée et que les groupes éphémères qui peuplaient cette esplanade et ces jardins se dissoudraient bientôt pour se reformer dans d'autres décors. En attendant, les dernières minutes de la représentation semblaient d'autant plus brillantes que la chute du rideau menaçait. La qualité de l'air, l'exubérance des fleurs, le bleu intense de la mer et du ciel contribuaient à produire l'effet d'un tableau final où toutes les lumières donnent à la fois. Cette impression fut encore avivée par la manière dont s'avançait au milieu de la scène un groupe de personnes en vue et qui manifestement avaient conscience de l'être : elles se tenaient devant Selden avec l'air des acteurs principaux rassemblés par les exigences d'un effet suprême. Leur apparence confirmait la sensation que le spectacle avait été monté sans regarder à la dépense, elle exagérait la ressemblance avec une de ces pièces à costumes où les protagonistes

se promènent à travers les passions sans déplacer une draperie. Les dames avaient pris des attitudes individuelles, calculées pour isoler leurs effets; les hommes étaient plantés auprès d'elles, un à un, comme ces héros de théâtre dont les tailleurs sont nommés sur le programme. Ce fut Selden lui-même qui, à son insu, opéra la fusion du groupe en attirant l'attention d'un de ses membres.

— Tiens, M. Selden! — s'écria Mrs. Fisher toute surprise.

Et, avec un geste vers Mrs. Jack Stepney et Mrs. Wellington Bry, elle ajouta d'une voix plaintive :

— Nous mourons de faim parce que nous ne pouvons décider où déjeuner.

Bien accueilli par tous et devenu le confident de leur embarras, Selden apprit avec amusement que l'on pouvait beaucoup perdre à ne pas déjeuner ici ou se compromettre en déjeunant là, — si bien que la nourriture devenait une considération toute secondaire dans le lieu même consacré à ses rites.

— Évidemment, la meilleure cuisine est celle de la Terrasse; mais on a l'air, en y allant, de n'avoir pas d'autre raison pour y aller : les Américains qui n'ont pas de relations se précipitent toujours là où l'on mange le mieux... Et, dernièrement, la duchesse de Beltshire a adopté Bécassin, — conclut Mrs. Bry avec le plus grand sérieux.

Mrs. Bry, au grand désespoir de Mrs. Fisher, n'avait pas encore dépassé le stade où l'on pèse en public ses alternatives mondaines. Elle ne pouvait acquérir l'air de faire les choses parce qu'elles lui plaisaient, et de prétendre que son choix fût le sceau final de leur convenance. M. Bry, un petit homme pâle, avec une figure d'homme d'affaires et des vêtements d'oisif, se mit à rire de ce dilemme :

— J'ai idée que la duchesse va au meilleur marché, à moins qu'on ne paye l'addition. Si vous lui offriez de l'emmener à la Terrasse, elle accepterait bien vite...

Mais Mrs. Jack Stepney l'interrompit :

— Les grands-ducs vont à ce petit restaurant de la Condamine : lord Hubert dit que c'est le seul en Europe où l'on sache cuire les petits pois.

Lord Hubert Dacey, avec une douce énergie, acquiesça aussitôt :

— C'est la vérité pure.

C'était un homme mince, un peu râpé, avec un charmant sourire las, et l'air d'avoir dépensé les meilleures années de sa vie à piloter les gens riches vers le bon restaurant.

— Des petits pois? — fit M. Bry dédaigneusement, — savent-ils cuire de la tortue?... Cela montre bien — continua-t-il — ce que sont ces marchés européens, où l'on peut se faire une réputation en cuisant des petits pois!

Jack Stepney intervint avec autorité :

— Je ne sais pas si je suis tout à fait d'accord avec Dacey : il y a un petit trou à Paris, pas loin du quai Voltaire... mais, en tout cas, je ne peux pas recommander la gargote de la Condamine... du moins avec des dames!...

Stepney, depuis son mariage, avait épaissi et était devenu prude, comme il était de tradition chez les maris Van Osburgh ; mais sa femme, à sa grande surprise et pour sa plus grande déconvenue, avait pris une allure de cyclone qui le laissait se traînant tout hors d'haleine dans son sillage.

— Alors, c'est là que nous irons! — déclara-t-elle en haussant, d'une lourde secousse en arrière, la plume de son chapeau. — J'en ai assez de la Terrasse : c'est aussi ennuyeux qu'un des dîners de maman. Et lord Hubert a promis de nous dire le nom de toutes les terribles personnes qui vont à la Condamine... n'est-ce pas, Carry?... Voyons, Jack, ne prenez pas cet air solennel!

— Moi, — dit Mrs. Bry, — tout ce que je désire savoir, c'est le nom de leur couturière.

— Nul doute que Dacey ne puisse vous le dire aussi! — remarqua Stepney.

L'autre, à mi-voix, riposta :

— Je peux tout au moins le découvrir, cher ami...

Et, Mrs. Bry ayant déclaré qu'elle ne pouvait plus faire un pas, on héla deux ou trois des légers phaétons qui rôdent sur les frontières des jardins, et on se dirigea en procession vers la Condamine.

Le petit restaurant surplombait le boulevard qui descend à pic de Monte-Carlo jusqu'au quartier bas terminé par le quai. De la fenêtre où ils se trouvèrent bientôt installés, ils domi-

naient la courbe bleue du port, encadrée par la verdure des promontoires jumeaux : à droite, le rocher de Monaco couronné par la silhouette médiévale de son église et de son château ; à gauche, les terrasses et les tourelles de la maison de jeu. Au centre, les eaux de la baie étaient sillonnées par le léger va-et-vient des navires de plaisance, à travers lesquels, au beau milieu du repas, la marche majestueuse d'un grand yacht à vapeur détourna des petits pois l'attention des convives.

— Par Dieu, je crois que ce sont les Dorset qui reviennent! s'écria Stepney.

Et lord Hubert, laissant retomber son monocle, corrobora cette exclamation :

— Oui, c'est la *Sabrina*.

— Déjà?... Ils devaient passer un mois en Sicile, — fit observer Mrs. Fisher.

— Peut-être ont-ils le sentiment de l'avoir passé : il n'y a qu'un hôtel moderne dans toute l'île, — dit M. Bry avec mépris.

— C'était une idée de Ned Silverton... mais le pauvre Dorset et Lily Bart ont dû s'ennuyer affreusement...

Et, baissant la voix, Mrs. Fisher dit à Selden :

— J'espère qu'il n'y a pas eu d'histoire...

— C'est une joie, en vérité, que de revoir miss Bart, — fit lord Hubert de sa voix douce et lente.

Et Mrs. Bry ajouta ingénument :

— Je suppose que la duchesse viendra dîner avec nous, maintenant que Lily est revenue.

— La duchesse l'admire infiniment : je suis sûr qu'elle serait charmée de cette combinaison, — dit lord Hubert, avec la promptitude professionnelle de l'homme qui trouve son profit habituel à faciliter les contacts mondains.

Selden fut frappé de l'air « homme d'affaires » qu'il prit aussitôt.

— Lily a eu un succès fou ici, — continua Mrs. Fisher, s'adressant toujours, confidentiellement, à Selden. — Elle a rajeuni de dix ans : je ne l'ai jamais vue aussi belle. Lady Skiddaw l'a promenée partout à Cannes, et la princesse royale de Macédoine l'a eue chez elle, à demeure, pendant une semaine, à Cimiez... On assure que c'est une des raisons pour lesquelles Bertha cingla vers la Sicile : la princesse royale ne faisait pas

grande attention à elle, et Bertha ne pouvait supporter d'assister au triomphe de Lily.

Selden ne répliqua pas. Il avait vaguement ouï dire que miss Bart faisait une croisière en Méditerranée avec les Dorset, mais l'idée ne lui était pas venue qu'il pût la rencontrer sur la Riviera, où la saison était virtuellement terminée. Renversé en arrière, il contemplait sans mot dire le filigrane de sa tasse où fumait le café turc, et tâchait de mettre un peu d'ordre dans ses pensées, de voir comment la nouvelle d'un tel voisinage l'affectait réellement. Il avait une puissance de dédoublement qui lui permettait, même à des heures de haute pression émotionnelle, une vue parfaitement claire de lui-même : il fut sincèrement surpris du trouble que lui causait la présence de la *Sabrina*. Il avait des raisons de croire que ces trois mois d'un travail professionnel très absorbant, succédant au rude choc de sa désillusion, avaient chassé de son esprit toute vapeur sentimentale. Le facteur moral dont il avait entretenu en lui la prédominance était la reconnaissance d'un homme qui a échappé au danger : il était comme un voyageur si heureux de se retrouver en vie après un grave accident que, tout d'abord, à peine s'il a conscience de ses contusions. Maintenant il ressentait soudain la douleur latente; il reconnaissait qu'en somme il ne s'en était pas tiré sans blessure.

Une heure plus tard, assis à côté de Mrs. Fisher dans les jardins du casino, il s'ingéniait à découvrir de nouvelles raisons pour oublier le dommage subi dans la contemplation du péril évité. Le groupe s'était dispersé avec cette indécision traînante si caractéristique du mouvement mondain à Monte-Carlo, où toutes choses, et les longues heures dorées de la journée, semblent offrir une infinie diversité de moyens à la paresse. Lord Hubert Daccy s'était finalement mis à la recherche de la duchesse de Beltshire; Mrs. Bry l'avait chargé de cette négociation délicate : s'assurer la présence de cette dame pour le dîner. Les Stepney étaient allés à Nice dans leur automobile, et M. Bry prenait part au *match* de tir aux pigeons qui accaparait en ce moment sse plus hautes facultés. Mrs. Bry, qui avait une tendance à devenir rouge et à respirer de façon bruyante après le déjeuner, avait obéi aux judicieux conseils de

Carry Fisher et s'était retirée à l'hôtel pour prendre une heure de repos. Selden et sa compagne se trouvaient donc abandonnés à une flânerie qui favorisait les confidences.

Cette flânerie, d'ailleurs, se réduisit bientôt à une paisible halte sur un banc ombragé de lauriers et de roses grimpantes, d'où ils apercevaient le bleu éblouissant de la mer entre les balustres de marbre et les flèches ardentes des cactus en fleur jaillissant du rocher comme des météores. L'ombre douce de leur retraite, et l'éclat de l'atmosphère environnante invitait à un abandon nonchalant et à la consommation de nombreuses cigarettes : Selden, cédant à ces influences, laissa Mrs. Fisher lui développer l'histoire de ses expériences récentes. Elle était venue en Europe, avec les Welly Bry, au moment où il est de mode de fuir New-York et l'inclémence de son printemps. Les Bry, grisés par leur premier succès, avaient déjà soif de nouveaux royaumes, et Mrs. Fisher, considérant la Riviera comme une voie commode pour s'introduire dans la société de Londres, y avait dirigé leur course. Elle avait des relations à elle dans toutes les capitales, et le moyen de les renouer sans difficulté après de longues absences; au reste, le bruit soigneusement répandu de la fortune des Bry rassembla bien vite autour d'eux un cercle de viveurs cosmopolites.

— Mais les choses ne vont pas aussi bien que j'y comptais! reconnut Mrs. Fisher avec franchise. C'est très joli de dire que tout le monde, avec de l'argent, peut pénétrer dans la société; mais il serait plus exact de dire : « presque tout le monde ». Et le marché de Londres est tellement encombré de nouveaux Américains que, pour y réussir maintenant, il faut être ou très malin ou extrêmement original. Ce n'est pas le cas des Bry. Lui encore pourrait passer, si elle le laissait tranquille : on aime son argot, ses vanteries et ses gaffes. Mais Louisa gâte tout, en essayant de le retenir et de se mettre elle-même en avant. Si encore elle était naturelle..., grasse, vulgaire et bruyante..., tout irait bien; mais dès qu'elle se trouve devant quelqu'un de chic, elle tâche d'être svelte et prend des airs de reine. Elle l'a essayé avec la duchesse de Beltshire et lady Skiddaw, et toutes les deux ont fui. Je fais de mon mieux pour lui montrer son erreur; combien de fois lui ai-je dit : « Laissez-vous donc aller, Louisa!... » Mais elle continue la farce,

même avec moi : je crois, ma parole, qu'elle joue son rôle de reine jusque dans sa chambre, une fois la porte fermée.

» Le pis est, — poursuivit Mrs. Fisher, — qu'elle se figure que tout est de ma faute. Quand les Dorset arrivèrent ici, il y a six semaines, et que l'on mena tant de tapage autour de Lily Bart, Louisa était persuadée, je le voyais bien, que, si elle était remorquée par Lily, et non par moi, elle en serait déjà à trinquer avec toutes les Altesses royales. Elle ne se rend pas compte que c'est à sa beauté que Lily doit tout son succès : lord Hubert m'assure que Lily passe pour encore plus belle maintenant que lorsqu'il l'a connue à Aix, il y a dix ans. Il paraît qu'elle y était prodigieusement admirée. Un prince italien, riche et authentique, voulait l'épouser ; mais, juste au moment critique, un beau-fils de jolie tournure fit son apparition, et Lily fut assez bête pour flirter avec lui pendant que le beau-père prenait toutes ses dispositions pour le mariage. On a prétendu que le jeune homme l'avait fait exprès. Vous imaginez le scandale : il y eut une scène terrible entre les deux hommes, et on commença à regarder Lily d'un si mauvais œil que Mrs. Peniston dut faire ses malles et aller terminer sa cure ailleurs... Elle, pourtant, ne s'est jamais doutée de rien : elle croit, aujourd'hui encore, que les eaux d'Aix ne lui convenaient pas et cite le fait qu'on l'y ait envoyée comme une preuve de l'incompétence des médecins français... Ça, c'est Lily, tout entière, vous savez : elle travaille comme un nègre à préparer le terrain et à faire les semailles; puis, le jour où elle doit récolter la moisson, elle se lève trop tard ou elle court à un pique-nique.

Mrs. Fisher s'arrêta et contempla d'un air méditatif, la lueur profonde de la mer entre les cactus.

— Il y a des moments, — ajouta-t-elle, — où je pense que c'est pure étourderie... Et d'autres où je pense qu'au fond du cœur elle méprise les choses qu'elle essaye d'obtenir... Et c'est la difficulté de décider là-dessus qui fait d'elle un si intéressant sujet d'étude.

Elle jeta un coup d'œil investigateur sur le profil immobile de Selden, et reprit avec un petit soupir :

— Enfin, tout ce que je peux dire, c'est que je voudrais bien qu'elle me repassât, à moi, quelques-uns des atouts qu'elle

écarte. Je changerais volontiers de place avec elle, pour le moment. Elle tirerait un excellent parti des Bry, si elle se donnait la peine de les prendre en mains, et moi, je saurais très bien avoir soin de George Dorset pendant que Bertha lit Verlaine avec Neddy Silverton.

Elle riposta au murmure de protestation de Selden par un regard d'ironie acérée :

— Mais oui, à quoi sert de mâcher les mots? Nous savons tous que c'est pour cela que Bertha a emmenée Lily. Quand Bertha veut se donner du bon temps, il faut qu'elle occupe George. J'avais cru d'abord que Lily jouerait sérieusement, cette fois, mais le bruit court que Bertha est jalouse de ses succès ici et à Cannes, et je ne serais pas étonnée s'il y avait rupture, un de ces jours.

» La seule sauvegarde de Lily, c'est que Bertha a besoin d'elle... oh! terriblement besoin... L'affaire Silverton est dans la période aiguë : il devient nécessaire de détourner l'attention de George continuellement ou presque.

» Et je dois avouer que Lily la détourne, en effet : je suis convaincue qu'il l'épouserait demain, s'il découvrait quelque tort de Bertha. Mais vous le connaissez : il est aussi aveugle que jaloux ; et, naturellement, le rôle actuel de Lily est de lui maintenir le bandeau sur les yeux. Une femme adroite saurait tout juste le moment où il conviendrait de l'arracher; mais Lily n'est pas adroite, au moins de cette façon-là, et, quand George ouvrira les yeux, elle s'arrangera probablement pour ne pas être dans son champ visuel.

Selden jeta sa cigarette :

— Diable! c'est l'heure de mon train! — s'écria-t-il, en regardant sa montre.

— Comment! vous n'habitez pas Monte-Carlo! — fit Mrs. Fisher.

Il répliqua en bredouillant qu'il avait établi son quartier général à Nice.

Il entendit encore ces mots lancés derrière lui :

— Le pis est que maintenant elle lâche les Bry...

Dix minutes plus tard, dans une chambre haut perchée d'un hôtel dominant le casino, Selden fourrait ses habits dans deux

valises béantes, tandis que le porteur attendait au dehors pour les mettre dans le fiacre arrêté devant la porte.

Le temps de dévaler la route blanche qui plonge vers la gare, il était en sûreté dans le train de Nice, — l'express de l'après-midi : — alors seulement, installé dans un coin d'un compartiment vide, il sentit s'opérer en lui une réaction de mépris pour lui-même et s'écria :

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce que je suis en train de fuir?

La justesse de la question modéra cet instinct de fuite, avant même que le train partît. N'était-il pas ridicule de se sauver comme un poltron sentimental, pour échapper à un engouement dont sa raison avait triomphé?... Il avait avisé ses banquiers de lui adresser à Nice quelques importantes lettres d'affaires, et c'était à Nice qu'il attendrait tranquillement leur arrivée. Il s'en voulait déjà beaucoup de quitter ainsi Monte-Carlo, où il avait eu l'intention de passer la semaine qui lui restait avant de s'embarquer; mais ce serait difficile maintenant de revenir sur ses pas sans un air d'inconsistance auquel son orgueil répugnait. Dans le tréfonds de son cœur, il n'était pas fâché d'esquiver toute probabilité de retrouver miss Bart. Si complètement qu'il se fût détaché d'elle, il n'arrivait pas encore à la considérer comme un simple cas mondain : or, envisagée sous un angle plus personnel, elle n'était pas précisément pour lui un rassurant sujet d'étude. Le hasard d'une rencontre ou simplement la mention répétée de son nom ramènerait sa pensée dans des régions qu'il s'était résolument interdites; au contraire, s'il parvenait à l'exclure entièrement de sa vie, la vertu d'impressions nouvelles et variées, qui n'auraient aucun rapport avec elle, achèveraient bientôt l'œuvre de séparation. La conversation de Mrs. Fisher avait, il est vrai, agi dans ce sens-là; mais ce traitement était trop pénible pour être choisi de plein gré, alors qu'on avait en réserve des remèdes plus doux; et Selden croyait pouvoir compter sur lui-même pour en revenir graduellement à juger avec sang-froid miss Bart, pourvu seulement qu'il ne la vît point.

Arrivé en avance à la gare, il en était à ce point de ses réflexions quand l'envahissement du quai par la foule l'avertit qu'il ne pouvait espérer demeurer seul; l'instant d'après, une main se posa sur la portière, et, tournant la tête, il se

trouva face à face avec celle-là même qu'il se proposait de fuir.

Miss Bart, le teint animé par la course, précédait un groupe composé des Dorset, du jeune Silverton et de lord Hubert Dacey : ils eurent à peine le temps de sauter tous dans la voiture, et d'accabler Selden sous les exclamations de surprise et de bienvenue, avant le sifflet du départ. Ils gagnaient Nice à la hâte, expliquèrent-ils, invités brusquement à dîner par la duchesse de Beltshire et à voir la fête de nuit donnée sur les eaux de la baie : un plan évidemment improvisé — malgré les protestations de lord Hubert : « Mais non, je vous dis que non » — à seule fin de déjouer les efforts que faisait Mrs. Bry pour capturer la duchesse.

Durant le joyeux exposé de cette manœuvre, Selden eut le temps d'examiner rapidement miss Bart, qui s'était assise en face de lui, dans la lumière dorée de l'après-midi. Trois mois à peine s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait quittée, chez les Bry, sur le seuil de la serre; mais un changement subtil s'était opéré dans la qualité de sa beauté. Jadis elle avait une transparence où les fluctuations de son esprit étaient parfois tragiquement visibles; aujourd'hui son impénétrable surface faisait songer à un travail de cristallisation qui avait fondu tout son être en quelque substance unique, dure et brillante. Ce changement avait frappé Mrs. Fisher comme un rajeunissement : Selden y reconnut ce moment de pause et d'arrêt où la chaude fluidité de la jeunesse se fige en sa forme définitive.

Tout cela, il le sentit à la manière dont elle lui sourit, ainsi qu'à l'aisance et à l'habileté avec lesquelles, mise à l'improviste en sa présence, elle renouait le fil de leurs relations, comme si ce fil n'avait pas été rompu avec une violence qui le faisait encore chanceler. Tant de désinvolture l'écœurait; mais il se dit que c'était là l'angoisse qui précède la guérison : maintenant il allait vraiment se rétablir, son sang éliminerait jusqu'à la dernière goutte du poison. Déjà il se sentait plus calme devant elle qu'il n'était parvenu à l'être naguère en pensant à elle. Ce qu'elle avouait et ce qu'elle supprimait, ses raccourcis et ses longs détours, le savoir-faire avec lequel elle s'arrangeait pour le rencontrer à un point d'où l'on ne pouvait lancer des coups d'œil gênants dans le passé, tout cela disait assez quelles occa-

sions elle avait eues de s'exercer à de pareils artifices depuis leur dernière entrevue. Il comprenait qu'elle était enfin arrivée à une entente avec elle-même, qu'elle avait signé un pacte avec ses instincts rebelles, et qu'elle avait établi un système uniforme de gouvernement, sous lequel toutes les tendances vagabondes étaient ou bien tenues en geôle ou bien réduites au service de l'État.

Il découvrit encore bien d'autres choses dans sa manière d'être, et, par exemple, comment cette manière s'était adaptée aux complications secrètes d'une situation où, même après les clartés soudainement projetées par Mrs. Fisher, il tâtonnait encore. En vérité, Mrs. Fisher n'avait plus le droit d'accuser miss Bart de négliger les occasions offertes! Pour l'observateur exaspéré qu'était Selden, elle n'y était que trop attentive. Elle était « parfaite » avec tout le monde : soumise à la domination inquiète de Bertha, débonnairement appliquée à guetter l'humeur de Dorset, gaîment camarade avec Silverton et Dacey ; — il était visible que ce dernier lui conservait toute son admiration d'autrefois, tandis que le jeune Silverton, sinistrement absorbé, ne s'apercevait de sa présence qu'à peine comme d'un vague embarras... Et tout à coup, tandis que Selden notait les délicates nuances par où elle s'harmonisait avec son entourage, il lui vint à l'esprit que ce manège si adroit supposait une situation vraiment désespérée. Elle était tout près de quelque chose, — telle était l'impression qui lui restait : il croyait la voir en équilibre au bord d'un précipice, le pied gracieusement avancé pour assurer qu'elle ne savait point que le sol lui manquât...

Sur la Promenade des Anglais, où Ned Silverton s'accrocha à lui pendant la demi-heure à passer avant le dîner, il eut une impression plus profonde encore de l'insécurité générale. Silverton était dans un état de pessimisme titanique. Comment pouvait-on venir dans ce maudit trou qu'était la Riviera, — si l'on a la moindre imagination, lorsqu'on a toute la Méditerranée où choisir?... Il est vrai que, si l'on juge un endroit d'après la manière dont les gens y savent rôtir un poulet de grain!... Seigneur! quel beau sujet d'étude que la tyrannie de l'estomac!... comment un foie paresseux ou l'insuffisance du suc gastrique affecte tout le cours de l'univers, et assombrit toutes choses

autour de vous... La dyspepsie chronique devrait compter parmi les causes d'incompatibilité prévues par la loi; une vie de femme peut être perdue par l'incapacité qu'a son mari de digérer le pain frais. Grotesque, n'est-ce pas? Oui... et tragique, comme la plupart des absurdités! Rien de plus affreux que la tragédie lorsqu'elle porte un masque comique... Où en était-il? Ah!... pourquoi ils avaient lâché la Sicile et pourquoi ils étaient revenus avec cette précipitation? Eh bien!... en partie, sans doute parce que miss Bart éprouvait le besoin de retrouver le bridge et le chic... Insensible comme une pierre à l'art et à la poésie : ce n'est pas pour elle que « la lumière fut » jamais, ni sur mer ni sur terre! Et, bien entendu, elle avait persuadé à Dorset que la nourriture italienne ne lui valait rien. Oh! elle pouvait lui faire croire n'importe quoi... n'importe quoi!... Mrs. Dorset ne l'ignorait pas... oh! sûrement... il n'y avait rien qu'elle ne vît, elle!... Mais elle savait se taire : il le fallait, bien souvent. Miss Bart était son amie intime : elle n'aurait pas permis qu'on dît un mot contre elle... Seulement, l'orgueil d'une femme en souffre : il y a certaines choses auxquelles on ne s'habitue pas...

— Tout cela, entre nous, bien entendu... Ah! voilà ces dames qui font signe, du balcon de l'hôtel...

Il traversa la Promenade, abandonnant Selden à son cigare et à ses méditations.

Les conclusions auxquelles aboutit le fumeur furent fortifiées plus tard, dans la soirée, par quelques-uns de ces faibles indices qui suffisent à corroborer une opinion et projettent une lumière nouvelle dans la brume d'un esprit hésitant.

Selden avait dîné avec un ami rencontré par hasard, et regagné en sa compagnie la Promenade brillamment éclairée, où une longue suite d'estrades chargées de spectateurs dominait l'obscurité luisante des eaux. La nuit était douce et engageante. Là-haut, un ciel d'été que sillonnait le jet des fusées. A l'est, une lune tardive, s'élevant derrière la courbe escarpée de la côte, lançait à travers la baie un faisceau de rayons qui pâlissaient jusqu'au gris cendré dans le rougeâtre éclat des bateaux illuminés. Tout le long de la Promenade, égayée de lanternes, des lambeaux de musique échappés de plusieurs orchestres

flottaient sur le bourdonnement de la foule et, dans les jardins obscurs, sur le doux balancement des massifs; entre ces jardins et le dos des estrades s'écoulait un flot de peuple, où la criarde humeur du carnaval semblait tempérée par la langueur croissante de la saison.

Selden et son compagnon, ne trouvant pas de place sur les estrades, qui faisaient face à la baie, avaient erré quelque temps parmi les promeneurs, puis découvert un poste avantageux sur le haut parapet d'un jardin, au-dessus de la Promenade. De là ils n'avaient qu'une vue triangulaire de la baie et des jeux étincelants auxquels se livraient les bateaux ; mais la foule, dans la rue, défilait sous leurs yeux et parut à Selden, somme toute, plus intéressante que le spectacle lui-même. Après un moment toutefois, il se lassa d'être ainsi juché, se laissa glisser sur le trottoir, et, seul, poussa jusqu'au premier coin de rue et s'engagea dans cette rue latérale où régnaient le silence et le clair de lune. De longs murs de jardins, que dépassaient des cimes d'arbres, formaient une ligne sombre sur le trottoir; un fiacre vide se traînait sur la chaussée solitaire : bientôt Selden vit deux personnes émerger de l'ombre, en face de lui, faire signe au fiacre et s'en aller vers le centre de la ville. La lune les atteignit comme elles montaient en voiture : il reconnut Mrs. Dorset et le jeune Silverton.

A la lumière du plus proche réverbère, il consulta sa montre : il était tout près de onze heures. Il prit une rue transversale, et, sans avoir à lutter contre la cohue de la Promenade, il arriva au club élégant qui la domine. Là, dans la clarté d'une table de baccara, où se pressaient les joueurs, il aperçut lord Hubert Dacey, assis avec son éternel sourire fatigué derrière un tas de jetons qui diminuait rapidement. Quand le tas eut été ratissé selon les règles, lord Hubert se leva avec un haussement d'épaules, et, rejoignant Selden, il s'en fut avec lui sur la terrasse déserte du club. Il était maintenant minuit passé, le public des estrades se dispersait, tandis que les longues files de bateaux aux lumières rouges allaient se brissant et s'évanouissant peu à peu sous un ciel où triomphait de nouveau la calme splendeur de la lune. Lord Hubert regarda sa montre :

— Pardieu, j'avais promis de rejoindre la duchesse à souper, à *London House*; mais, à l'heure qu'il est, ils doivent être

rentrés chacun chez soi... Le fait est que je les ai perdus dans la foule peu après le dîner, et que je me suis réfugié ici, pour mon malheur... Ils avaient des places réservées sur une estrade; mais, naturellement, ils n'ont pas pu rester tranquilles : la duchesse en est incapable... Elle et miss Bart sont parties en quête de ce qu'elles appellent des aventures : Seigneur! ce n'est pas leur faute si elles n'en ont pas d'étranges!

Il ajouta, en « sondeur », après avoir tâté ses poches pour chercher une cigarette :

— Miss Bart est une vieille amie à vous, n'est-ce pas? Oui, elle me l'a dit... Ah! merci... Je crois bien qu'il ne m'en reste pas une seule...

Il alluma la cigarette que Selden lui offrait, et continua, de sa voix haute et traînante :

— Cela ne me regarde pas, naturellement... mais ce n'est pas moi qui l'ai présentée à la duchesse... C'est une charmante femme que la duchesse, vous comprenez... et c'est une très bonne amie à moi... mais d'éducation plutôt libre...

Selden accueillit ces paroles en silence, et, après quelques bouffées, lord Hubert reprit :

— Ce sont des choses qu'on ne peut pas dire à la jeune personne elle-même... quoique les jeunes personnes, aujourd'hui, aient assez de compétence pour juger de ce qui leur convient... Mais, dans le cas présent... je suis un vieil ami, moi aussi, vous savez... et je ne voyais personne d'autre à qui parler. La situation est un peu embrouillée, à ce qu'il me semble... mais il y avait autrefois une tante quelque part, une femme innocente et diffuse, admirable dans l'art de jeter des ponts sur des abîmes qu'elle ne voyait pas... Ah! elle est à New-York? Dommage que New-York soit si loin!...

XVII

Miss Bart, sortant tard de sa cabine, le lendemain matin, se trouva seule sur le pont de la *Sabrina*.

Les fauteuils à coussins capitonnés, hospitalièrement disposés sous la vaste tente, ne montraient aucun signe d'occupation récente : elle apprit bientôt d'un *steward* que Mrs. Dorset

n'avait pas encore paru, et que ces messieurs étaient allés à terre, chacun de son côté, aussitôt après le petit déjeuner. Ainsi renseignée, Lily s'accouda, un instant, sur le plat-bord, pour s'abandonner à la jouissance oisive du spectacle déployé devant elle. D'un ciel immaculé, le soleil baignait la mer et le rivage de son rayonnement le plus pur. Les flots empourprés mettaient une frange d'écume, nette et blanche, tout le long de la côte; sur ses hauteurs inégales, hôtels et villas jaillissaient de la verdure grisâtre des oliviers et des eucalyptus; et, tout au fond, les montagnes nues, finement dessinées, vibraient dans le pâle éclat de la lumière.

Comme tout cela était beau!... et comme elle aimait la beauté!... Elle avait toujours éprouvé que cette sensibilité-là compensait chez elle une certaine atonie de sentiment, dont elle était moins fière; et, durant les trois derniers mois, elle s'y était livrée passionnément. L'invitation des Dorset à les accompagner en Europe était arrivée comme pour la libérer miraculeusement de difficultés accablantes; et, grâce à la faculté qu'elle possédait de se renouveler dans de nouveaux décors, et d'oublier les cas de conscience aussi facilement que les milieux où le problème s'était posé, le simple changement de lieu lui semblait, non pas seulement un ajournement, mais bien une solution de ses ennuis. Les complications morales n'existaient pour elle que là même où elles s'étaient produites; Lily n'avait pas l'intention de les négliger ou de les ignorer, mais ces complications perdaient leur réalité du moment que, par derrière, le fond changeait. Lily n'aurait pas pu demeurer à New-York sans rendre à Trenor l'argent qu'elle lui devait; pour s'acquitter de cette dette odieuse, elle aurait été jusqu'à envisager un mariage avec Rosedale; mais le fait accidentel d'avoir mis l'Atlantique entre elle et ses obligations avait suffi pour les faire diminuer jusqu'à perte de vue, comme des bornes milliaires qu'elle aurait dépassées en voyageant.

Les deux mois passés à bord de la *Sabrina* étaient merveilleusement calculés pour aider à cette illusion de distance. Elle avait plongé parmi des spectacles nouveaux, qui avaient réveillé ses espérances et ses ambitions anciennes. La croisière elle-même l'avait charmée comme une aventure romanesque. Elle était vaguement émue par les noms et les décors au milieu

desquels elle se mouvait, et elle avait écouté Ned Silverton lire Théocrite au clair de lune, tandis que le yacht contournait les promontoires siciliens, avec un frisson nerveux qui raffermit sa foi dans sa supériorité intellectuelle. Mais les semaines passées à Cannes et à Nice lui avaient réellement donné plus de plaisir. La satisfaction d'être bien accueillie dans la haute société, et d'y faire sentir son ascendant, — si bien qu'elle se trouva figurer une fois de plus comme « la Belle miss Bart » dans l'intéressant journal consacré à rapporter les moindres gestes de cette compagnie cosmopolite, — tout cela tendait à rejeter dans l'extrême arrière-fond de sa mémoire les prosaïques et viles difficultés d'où elle s'était évadée.

Si elle avait une vague notion de difficultés nouvelles qui l'attendaient, elle était sûre de son aptitude à y faire face. C'était chez elle un trait de caractère : elle sentait que les seuls problèmes qu'elle ne pouvait pas résoudre étaient ceux avec lesquels elle était familière. En attendant, elle pouvait être vraiment fière de l'habileté avec laquelle elle s'était adaptée à des conditions quelque peu délicates. Elle avait des raisons de croire qu'elle s'était rendue également indispensable à son hôte et à son hôtesse ; et si seulement elle avait entrevu quelque moyen parfaitement irréprochable de tirer un profit pécuniaire de la situation, il n'y aurait eu aucun nuage à son horizon. La vérité était que ses fonds, comme d'habitude, se trouvaient déplorablement bas, et ce n'était ni à Dorset ni à sa femme qu'elle pouvait sans danger faire soupçonner ce tracas vulgaire. Mais enfin le besoin n'était pas urgent : elle pouvait traîner encore, comme elle l'avait déjà fait si souvent, avec l'espoir réconfortant de quelque heureux changement de fortune; et, pour le moment, la vie était riante, belle et facile, et elle était assurée que sa personne n'était pas déplacée dans un pareil décor.

Elle était invitée à déjeuner, ce matin-là, par la duchesse de Beltshire, et, à midi, elle demanda qu'on la conduisît à terre dans le canot. Auparavant, elle avait envoyé sa femme de chambre s'informer si Mrs. Dorset était visible ; mais on lui répondit que Mrs. Dorset était fatiguée et essayait de dormir. Lily crut deviner la raison de ce refus : son hôtesse n'avait pas été comprise dans l'invitation de la duchesse, quoique Lily elle-même

eût fait les efforts les plus loyaux pour l'obtenir. Mais Sa Grâce était inaccessible aux suggestions; elle invitait ou n'invitait pas, selon son bon plaisir. Ce n'était pas la faute de Lily si les attitudes compliquées de Mrs. Dorset ne s'accordaient pas avec l'allure « bon enfant » de la duchesse. La duchesse, qui s'expliquait rarement, n'avait pas précisé son objection, elle s'était contentée de dire :

— Elle est un peu ennuyeuse, vous savez. Le seul de vos amis qui me plaise est ce petit M. Bry : celui-là est drôle...

Mais Lily en savait assez pour ne pas insister, et n'était pas autrement fâchée d'être ainsi distinguée aux dépens de son amie. C'était parfaitement vrai que Bertha était devenue ennuyeuse, depuis qu'elle s'était adonnée à la poésie et à Ned Silverton...

En somme, c'était une récréation que de s'échapper de temps à autre de la *Sabrina*; et le déjeuner de la duchesse, organisé par lord Hubert avec sa virtuosité coutumière, était d'autant plus agréable à Lily que ses compagnons de voyage n'en faisaient point partie. Dorset, dans ces derniers temps, était devenu plus morose et plus renfermé que jamais, et Ned Silverton avait pris un air qui semblait défier l'univers entier. Le commerce de la duchesse, avec ses façons libres et dégagées, changeait agréablement Lily de toutes ces complications; après déjeuner, elle se laissa entraîner à suivre ses compagnons dans l'atmosphère enfiévrée du casino. Elle n'avait pas l'intention de jouer : la diminution de son argent de poche ne lui en offrait guère les moyens; mais cela l'amusait de s'asseoir sur un divan, sous la douteuse protection du dos de la duchesse, qui se penchait sur ses mises à une table voisine.

Les salles regorgeaient de la foule de spectateurs qui, l'après-midi, s'écoule lourdement entre les tables, comme la foule du dimanche à travers une ménagerie. Dans ce flot compact, les individualités se distinguaient à peine; mais Lily vit bientôt Mrs. Bry qui se frayait résolument un chemin par les portes, et, dans son large sillage, la petite personne de Mrs. Fisher, ballottée derrière elle comme un bateau à rames à la poupe d'un remorqueur. Mrs. Bry se hâtait, manifestement décidée à gagner un certain point de la salle; mais Mrs. Fisher, en pas-

sant près de Lily, largua son amarre, et vint s'échouer à côté de la jeune fille.

— La perdre? — répondit-elle en écho à la question de Lily, et avec un regard indifférent vers le dos fuyant de Mrs. Bry. — C'est possible... cela n'a pas d'importance : je l'ai déjà perdue.

Et, comme Lily se récriait, elle ajouta :

— Nous avons eu une scène terrible, ce matin. Vous savez, bien entendu, que la duchesse l'a plaquée, pour le dîner, hier au soir, et elle s'imagine que c'est ma faute... mon manque d'organisation... Le pis est que le message — un simple mot par téléphone — est arrivé si tard qu'il a fallu payer le dîner; et Bécassin avait fait monter l'addition : on lui avait tellement corné aux oreilles que la duchesse devait venir! (Mrs. Fisher eut un léger rire, à se remémorer la chose.) Payer pour ce qu'elle n'obtient pas, cela enrage tellement Louisa!... Je ne peux pas lui faire comprendre que c'est le premier pas vers la joie d'obtenir ce pourquoi l'on n'a pas payé... Et, comme j'étais la première chose à briser qu'elle eût sous la main, elle m'a réduite en miettes, la chère femme!

Lily murmura quelques paroles de commisération. Les mouvements de sympathie lui étaient naturels, et ce fut par instinct qu'elle offrit son aide à Mrs. Fisher :

— S'il y a quelque chose que je puisse faire... s'il s'agit seulement de « rencontrer » la duchesse!... Je l'ai entendue dire qu'elle trouvait M. Bry amusant...

Mais Mrs. Fisher l'interrompit d'un geste décisif :

— Ma chère, j'ai mon orgueil : l'orgueil de mon métier. Je n'ai pas pu réussir avec la duchesse, et je ne peux pas me parer de vos plumes aux yeux de Louisa Bry. D'ailleurs, j'ai sauté le pas : je pars pour Paris, ce soir, avec les Sam Gormer. Eux sont encore dans la phase élémentaire : un prince italien est pour eux beaucoup plus qu'un prince, et ils sont toujours sur le point de croire qu'un courrier en est un. Leur épargner cette erreur, telle est ma présente mission. (Elle se mit à rire de nouveau.) Mais, avant de partir, je veux dicter mes dernières volontés et faire mon testament : je désire vous léguer les Bry.

— A moi? — répliqua miss Bart, amusée, elle aussi. —

Vous êtes trop bonne de vous souvenir de moi, ma chère; mais, vraiment...

— Vous voulez dire que vous êtes déjà pourvue? (Mrs. Fisher lui lança un coup d'œil acéré.) Mais l'êtes-vous réellement, Lily... au point de rejeter mon offre?

Miss Bart rougit lentement.

— Ce que je voulais dire, c'est que les Bry ne se soucieraient nullement que l'on disposât ainsi d'eux.

Mrs. Fisher continua de sonder son embarras d'un regard inflexible :

— Ce que vous voulez dire, c'est que vous avez impitoyablement lâché les Bry... et vous savez qu'ils le savent.

— Carry!

— Oh! sur certains points, Louisa a l'épiderme très sensible. Si seulement vous vous étiez arrangée pour les faire inviter une fois à bord de la *Sabrina*... surtout un jour d'Altesses Royales!... Mais il n'est pas trop tard, — acheva-t-elle vivement, — il n'est trop tard, ni pour vous ni pour eux.

Lily sourit :

— Restez, et je me charge d'obtenir que la duchesse dîne avec eux.

— Je ne resterai pas : les Gormer ont payé mon salon-lit, — répondit Mrs. Fisher avec simplicité. — Mais faites dîner la duchesse avec eux tout de même.

Le sourire de Lily se changea de nouveau en un rire léger : l'insistance de son amie commençait à lui paraître incorrecte.

— Je regrette d'avoir négligé les Bry..., — commença-t-elle.

— Qu'importe les Bry?... c'est à vous que je pense, — dit brusquement Mrs. Fisher.

Elle s'arrêta, puis, se penchant vers Lily, elle lui dit en baissant la voix ;

— Vous savez que nous sommes tous allés à Nice, hier soir, après le lâchage de la duchesse. C'était l'idée de Louisa... je lui ai dit ce que j'en pensais...

Miss Bart fit un signe d'assentiment :

— Oui : je vous ai aperçus en revenant, à la gare.

— Eh bien, l'homme qui était dans le compartiment avec vous et George Dorset, cet affreux petit Dabham qui fait la *Chronique mondaine de la Riviera*, avait dîné avec nous à

Nice. Et il raconte, à qui veut l'entendre, que Dorset et vous êtes revenus seuls, à minuit passé.

— Seuls?... Quand il était avec nous?...

Lily se mit à rire, mais son rire cessa, et elle devint grave sous le regard prolongé, le regard accusateur de Mrs. Fisher.

— En effet, nous sommes revenus seuls... y a-t-il là quelque chose de si terrible?... Mais à qui la faute? La duchesse passait la nuit à Cimiez avec la princesse royale; Bertha s'ennuyait à la fête et elle est partie de bonne heure, nous donnant rendez-vous à la gare. Nous y étions à l'heure; mais elle, non... elle n'a jamais paru!

Miss Bart fit cette remarque sur le ton d'une personne qui présente, avec une assurance nonchalante, une complète justification; mais Mrs. Fisher l'accueillit d'une manière peu logique : elle semblait avoir perdu de vue le rôle qu'avait joué son amie dans l'incident, sa vision intérieure obliquait.

— Vous dites que Bertha n'a jamais paru?... Mais alors comment diable est-elle rentrée?

— Oh! par le train suivant, je suppose : il y avait deux trains supplémentaires, à cause de la fête... En tout cas, je sais qu'elle est saine et sauve à bord du yacht, bien que je ne l'aie pas encore vue; mais avouez que ce n'est pas ma faute! — conclut Lily.

— Pas votre faute que Bertha n'ait pas paru?... Ma pauvre enfant, pourvu seulement que ce ne soit pas vous qui payiez cela!

Mrs. Fisher se leva : elle venait de voir Mrs. Bry qui revenait vers elle.

— Voici Louisa, il faut que je vous quitte... Oh! nous sommes dans les meilleurs termes, en apparence; nous déjeunons ensemble; mais, au fond, c'est de moi qu'elle déjeune!

Puis, avec une dernière poignée de main et un dernier regard, elle ajouta :

— N'oubliez pas que je vous la lègue; elle erre, en ce moment, toute prête à vous accueillir...

L'impression produite sur Lily par les adieux de Mrs. Fisher, elle l'emporta hors du casino. Elle avait fait, avant de partir, les premiers pas pour rentrer dans les bonnes grâces de

Mrs. Bry. Une avance affable, — un vague murmure sur la nécessité de se voir plus souvent, — une allusion à un avenir prochain, où se trouvait comprise la duchesse aussi bien que la *Sabrina*, — comme tout cela était facile, pour peu qu'on eût le chic!... Lily se demandait, et ce n'était pas la première fois, pourquoi, ayant ce chic, elle n'en usait pas plus constamment. Mais parfois elle était oublieuse... et parfois, se pouvait-il qu'elle fût trop fière? Aujourd'hui, en tout cas, elle avait senti vaguement une raison de mettre bas sa fierté; elle s'était même humiliée au point de suggérer à lord Hubert Dacey, qu'elle croisa sur les marches du Casino, qu'il décidât la duchesse à dîner avec les Bry, si elle, de son côté, s'engageait à les faire inviter sur la *Sabrina*. Lord Hubert avait promis son concours, avec l'empressement sur lequel elle pouvait toujours compter : c'était le seul moyen qu'il eût de lui rappeler toujours qu'il avait été prêt jadis à faire bien plus pour elle. Bref, la route semblait s'aplanir à mesure qu'elle avançait; et pourtant une légère inquiétude persistait chez elle. Était-ce — elle se le demanda — le hasard de sa rencontre avec Selden? Non : le temps et certains changements semblaient l'avoir si complètement relégué, lui, à la distance convenable! La subite et exquise réaction qui avait suivi ses angoisses, à elle, avait eu pour effet de rejeter si loin en arrière le passé le plus récent! Selden lui-même, qui en faisait partie, en prenait un air d'irréalité... Et il lui avait si bien fait comprendre qu'ils ne devaient plus se rencontrer; qu'il avait simplement poussé une pointe à Nice, pour un jour ou deux, qu'il avait presque le pied sur le prochain paquebot!... Non, ce fragment du passé n'avait émergé que pour une minute à la surface mouvante des événements; — et, maintenant qu'il était de nouveau englouti, l'incertitude, l'appréhension persistaient...

Elles devinrent soudainement aiguës, à la vue de George Dorset qui descendait les marches de l'Hôtel de Paris et se dirigeait vers Lily à travers la place. Elle comptait regagner le quai en voiture et retourner au yacht; mais elle eut aussitôt l'intuition que quelque chose d'autre allait se passer d'abord.

— Par où allez-vous? Voulez-vous que nous marchions un peu? — commença-t-il, posant la seconde question avant qu'elle eût répondu à la première.

Et, sans attendre de réplique à aucune, il l'emmena en silence vers l'isolement relatif des jardins situés en contre-bas.

Elle discerna aussitôt en lui tous les signes d'une extrême tension nerveuse. La peau se boursouflait sous ses yeux caves; de blême, son teint était devenu livide comme du plomb; ses sourcils irréguliers et sa longue moustache rougeâtre s'y détachaient lugubrement. Il y avait dans toute son apparence un singulier mélange d'affaissement et de férocité.

Il marcha à côté d'elle, en silence, d'un pas rapide et précipité, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les pentes ombragées, à l'est du casino; puis, s'arrêtant brusquement, il dit :

— Avez-vous vu Bertha?

— Non. Quand j'ai quitté le yacht elle n'était pas encore levée.

Il accueillit ces mots avec un rire semblable au bruit du ressort qui se déroule dans une pendule détraquée :

— Pas encore levée?... S'était-elle couchée?... Savez-vous à quelle heure elle est revenue à bord? Ce matin, à sept heures!

— A sept heures? (Lily tressaillit.) Qu'est-il donc arrivé?... un accident de chemin de fer?

Il se mit de nouveau à rire.

— Ils ont manqué le train... tous les trains... Ils ont dû revenir en voiture.

— Eh bien?...

Elle hésita, sentant aussitôt combien cette nécessité même justifiait peu ce fatal laps de temps.

— Eh bien, ils n'ont pas pu trouver une voiture tout de suite... à cette heure de la nuit, vous comprenez... (Le ton de cette explication lui donnait presque l'air de plaider la cause de sa femme)... Et, quand ils ont fini par en trouver une, c'était un fiacre à un seul cheval, et le cheval était boiteux!

— Quel ennui! je vois, — affirma-t-elle, avec d'autant plus de sérieux qu'elle avait énergiquement conscience de ne pas voir.

Et, après une pause, elle ajouta :

— Je suis vraiment désolée, mais... aurions-nous dû attendre?

— Attendre le fiacre à un cheval?... Il aurait eu de la peine à nous ramener tous les quatre, ne croyez-vous pas?

Elle répondit de la seule manière possible, avec un rire destiné à noyer les choses dans l'interprétation humoristique choisie par Dorset :

— C'eût été difficile, je l'avoue ; nous aurions été obligés de marcher à tour de rôle... Mais c'eût été charmant de voir le lever du soleil.

— Oui, en effet, le lever du soleil fut charmant!

— Ah!... vous l'avez vu, alors?

— Oui, je l'ai vu, sur le pont. Je les ai attendus.

— Naturellement!... je suppose que vous étiez inquiet... Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée pour partager votre veille?

Il ne répondit pas et tira faiblement sa moustache de sa main amaigrie.

— Je ne pense pas que vous dussiez vous intéresser beaucoup au dénouement! — dit-il soudain d'un air farouche.

Elle fut de nouveau déconcertée par le brusque changement d'accent et, dans un éclair, elle vit le péril du moment, et combien il était nécessaire de dissimuler son émotion.

— « Le dénouement... », n'est-ce pas un bien grand mot pour un si petit incident? Le pire, en fin de compte, c'est la fatigue de Bertha, et, après un bon somme, il ne doit déjà plus y paraître.

Elle s'en tenait soigneusement à ce ton; mais elle en voyait maintenant toute la vanité dans les yeux misérables de Dorset.

— Non, non... pas cela! — cria-t-il avec le gémissement d'un enfant blessé.

Et, tandis qu'elle essayait de concilier dans un équivoque murmure de pitié sa sympathie et sa résolution d'en ignorer les causes, il se laissa tomber sur le banc auprès duquel ils passaient, et exhala toute l'infortune de son âme.

Ce fut une heure terrible, — une heure qui la laissa tremblante et brûlée, comme si ses paupières avaient été roussies par une lumière trop éclatante. Non qu'elle n'eût jamais reconnu les symptômes précurseurs d'une pareille éruption; mais plutôt parce que, çà et là, durant les trois derniers mois, la surface de leur vie avait laissé voir des crevasses et des vapeurs tellement sinistres qu'elle était toujours sur le qui-vive et dans la crainte d'un soulèvement. Il y avait des moments où elle s'était représenté la situation par une image plus familière, mais peut-être plus vive encore : — une voiture cahotée, emportée par des chevaux non dressés, sur une route montueuse, et elle, blottie là dedans, sachant que les harnais

avaient besoin d'être réparés, et se demandant ce qui céderait d'abord... Eh bien! tout avait cédé, maintenant; l'étonnant, même, c'était que le fantastique équipage eût résisté si longtemps. L'idée qu'elle était englobée dans la catastrophe, au lieu d'en être simplement témoin sur la route, était renforcée encore par la manière dont Dorset, parmi ses dénonciations furieuses et ses sauvages réactions de mépris pour lui-même, lui faisait sentir le besoin qu'il avait d'elle, la place qu'elle avait prise dans sa vie. Excepté celle de Lily, quelle oreille se fût ouverte à ses plaintes? quelle main, sinon celle de Lily, pouvait le ramener au bon sens et au respect de lui-même? Tout le temps que dura sa lutte avec lui, elle eut conscience de quelque chose d'un peu maternel dans ses efforts pour le guider, pour le relever. Mais, à la fin, s'il se raccrochait à elle, ce n'était pas pour être relevé; c'était pour sentir quelqu'un se débattre avec lui dans l'abîme : il voulait qu'elle souffrît avec lui, non qu'elle l'aidât à souffrir moins.

Heureusement pour tous deux, les forces physiques de Dorset ne pouvaient soutenir longtemps sa frénésie. Il se trouva bientôt affaissé, respirant à peine, dans un état d'apathie si profonde et si prolongée que Lily eut presque peur que les passants ne crussent à une attaque, et ne s'arrêtassent pour offrir leur aide. Mais Monte-Carlo est l'endroit du monde où les liens entre les hommes sont le plus relâchés, et où les scènes les plus étranges retiennent le moins l'attention. Si un regard ou deux se posèrent sur le couple, nulle sympathie indiscrète ne vint le déranger; ce fut Lily elle-même qui rompit le silence en se levant du banc. Avec sa lucidité retrouvée, elle aperçut toute l'étendue du danger, et elle vit que le poste périlleux n'était plus aux côtés de Dorset.

— Si vous ne voulez pas rentrer, il faut que, moi, je rentre... Ne me forcez pas à vous laisser! — dit-elle d'une voix pressante.

Il opposait une résistance muette. Elle ajouta :

— Qu'allez-vous faire?... Vous ne pourrez pourtant pas rester assis là toute la nuit!

— Je peux aller à l'hôtel. Je peux télégraphier à mon avoué.

Il se dressa, mû par une idée nouvelle :

— Parbleu, Selden est à Nice : je ferai venir Selden !

Lily, à ces mots, se rassit, avec un cri d'alarme :

— Non, non, non ! — protesta-t-elle.

Il se retourna vers elle, d'un air défiant.

— Pourquoi pas Selden ? Il est avocat, n'est-ce pas ? Un avocat fera aussi bien qu'un autre, dans le cas présent.

— Aussi mal qu'un autre, vous voulez dire !... Je croyais que vous vous en remettiez à moi de vous aider.

— C'est ce que vous faites, en étant si douce et si patiente avec moi... Si ce n'avait été pour vous, il y a longtemps que j'en aurais fini avec tout cela. Mais, à présent, c'est bien la fin. (Il se leva brusquement, et se raffermit d'un effort.) Vous ne voudriez pourtant pas me voir ridicule !

Elle le regarda avec bonté :

— C'est justement pour cela !...

Puis, après un moment de réflexion, presque à sa propre surprise, elle s'écria, dans un éclair d'inspiration :

— Eh bien, soit ! allez voir M. Selden... Vous avez le temps avant le dîner.

— Oh ! le dîner !... — ricana-t-il.

Mais elle le quitta en répliquant avec un sourire :

— Oui, le dîner à bord ! n'oubliez pas... nous le retarderons jusqu'à neuf heures, si vous voulez.

Il était déjà plus de quatre heures ; un fiacre la déposa sur le quai, et, tout en attendant que le canot vînt la prendre, elle commença à se demander ce qui avait bien pu se passer sur le yacht. Où était Silverton ? Dorset n'en avait rien dit. Le jeune homme était-il retourné sur la *Sabrina* ? ou se pouvait-il, que Bertha, — cette terrible alternative frappa soudain Lily, — que Bertha, laissée à elle-même, fût allée le rejoindre à terre ?...

Le cœur de Lily cessa de battre, à cette hypothèse. Tout son intérêt, jusque-là, était allé au jeune Silverton, non seulement parce que, dans des affaires de ce genre, la femme se range instinctivement du côté de l'homme, mais parce que son cas, à lui, la touchait tout particulièrement. Il était si éperdument sincère, le pauvre enfant, et sa sincérité était d'une qualité si différente de celle de Bertha, bien que celle de Bertha, elle aussi, fût éperdue à sa façon. La différence était que Bertha ne s'inquiétait jamais que d'elle-même, tandis que lui s'inquiétait

d'elle. Mais, dans la crise actuelle, justement, tout le poids du malheur semblait retomber sur Bertha, puisque lui, du moins, avait elle pour qui souffrir, tandis qu'elle n'avait qu'elle-même. En tout cas, à un point de vue moins idéal, tous les désavantages de la situation étaient pour la femme : aussi est-ce à Bertha que toutes les sympathies de Lily allaient en ce moment. Elle n'aimait pas Bertha Dorset; mais elle n'était pas sans se sentir quelque peu son obligée, et l'obligation lui pesait d'autant plus qu'il y avait si peu d'affection personnelle pour la soutenir. Bertha avait été bonne pour elle, elles avaient vécu d'une vie commune dans ces derniers mois, sur un pied d'intimité facile, et la blessure d'amour-propre que Lily avait sentie récemment lui semblait rendre encore plus urgente la nécessité de travailler sans arrière-pensée dans l'intérêt de son amie.

C'était certainement dans l'intérêt de Bertha qu'elle avait envoyé Dorset consulter Lawrence Selden. Une fois admis le grotesque de la situation, elle avait vu en un clin d'œil que Dorset ne pouvait mieux faire. Qui, sinon Selden, pourrait combiner miraculeusement l'adresse nécessaire à sauver Bertha avec l'obligation d'y parvenir? Lily voyait clairement que le cas réclamait beaucoup d'adresse : aussi se fiait-elle avec reconnaissance à la grandeur de l'obligation. Du moment que Selden était tenu de sauver Bertha, elle pouvait s'en remettre à lui d'en découvrir le moyen; et elle plaça toute sa confiance dans le télégramme qu'elle avait pris soin de lui envoyer en se rendant au quai.

Jusqu'à présent, Lily sentait donc qu'elle avait bien agi; et cette conviction la fortifia pour la tâche qui lui demeurait à remplir. Elle et Bertha n'avaient jamais été l'une pour l'autre des confidentes, mais, dans une pareille crise, les barrières de la réserve tomberaient nécessairement : les sauvages allusions de Dorset à la scène du matin donnaient à Lily le sentiment que ces barrières étaient déjà tombées, et que toute tentative pour les relever dépasserait les forces de Bertha. Elle se figurait la pauvre créature tremblant derrière ses défenses abattues, et attendant avec anxiété le moment où elle pourrait se réfugier dans le premier abri qui s'offrirait. Pourvu seulement que cet abri ne se fût pas offert déjà, d'un autre côté! Pendant le court trajet en canot entre le quai et le yacht, Lily s'alarma

plus que jamais des conséquences possibles de son absence prolongée. Si l'infortunée Bertha, ne trouvant dans ces longues heures de solitude aucune âme à qui s'adresser... Mais le pied agile de Lily se posait déjà sur l'échelle du bord et son premier pas sur la *Sabrina* lui révéla que les pires de ses appréhensions n'étaient pas fondées : en effet, sous la luxueuse tente de l'arrière, l'infortunée Bertha, en pleine possession de sa sobre et coutumière élégance, était assise, versant du thé à la duchesse de Beltshire et à lord Hubert.

Ce spectacle remplit Lily d'une telle surprise qu'elle sentit que Bertha, tout au moins, devait lire sa pensée dans ses yeux, et elle n'en fut que plus déconcertée par l'indifférence du regard qu'on lui rendit. Mais elle comprit bien vite que Mrs. Dorset était obligée d'avoir l'air indifférent devant les autres, et que, pour atténuer l'effet de sa propre surprise, il lui fallait sur-le-champ en fournir une explication naturelle. Grâce à sa longue habitude des transitions rapides, elle n'eut pas de peine à dire à la duchesse :

— Tiens, je croyais que vous étiez retournée chez la princesse!

Et cette phrase suffit pour la personne à qui elle s'adressait, sinon peut-être pour lord Hubert.

Du moins donnait-elle à la duchesse l'occasion d'expliquer avec enjouement qu'elle y retournait, en effet, tout à l'heure, mais qu'elle était d'abord venue en toute hâte sur le yacht, pour dire un mot à Mrs. Dorset à propos du dîner de demain, — ce dîner avec les Bry, auquel l'insistance de lord Hubert avait fini par les entraîner, l'une et l'autre.

— Il s'agissait de sauver ma peau! — expliqua-t-il, avec un regard qui invitait Lily à reconnaître son empressement.

Et la duchesse, avec sa noble candeur, ajouta :

— M. Bry lui a promis un tuyau, et il dit que, si nous y allons, il nous le repassera.

Il s'ensuivit d'autres plaisanteries auxquelles, Lily le remarqua, Mrs. Dorset prit part avec un courage étonnant. Au départ, lord Hubert, déjà à mi-hauteur de l'échelle, cria, de l'air d'un homme qui suppute le nombre des convives :

— Et, bien entendu, nous pouvons compter sur Dorset aussi?

— Oui, oui, comptez sur lui! — répondit sa femme gaiement.

Elle tenait ferme jusqu'au bout ; mais, comme elle se retournait après avoir échangé par-dessus bord les signes d'adieu, Lily se dit que le masque allait choir et l'effroi de son âme apparaître.

Mrs. Dorset se retourna lentement : peut-être avait-elle besoin de temps pour raffermir ses muscles. En tout cas, elle en était parfaitement maîtresse quand, se laissant retomber dans son fauteuil, derrière la table à thé, elle dit à miss Bart, avec une légère nuance d'ironie :

— Je crois que je devrais vous dire bonjour.

Si c'était une invite, Lily ne demandait pas mieux que d'y répondre, mais elle n'avait que l'idée la plus vague de ce qu'on attendait d'elle en retour. Il y avait quelque chose d'énervant pour le spectateur dans le sang-froid de Mrs. Dorset, et Lily dut se forcer pour donner la réplique sur un ton léger :

— J'ai essayé de vous voir ce matin, mais vous n'étiez pas encore levée.

— Non : je me suis couchée tard. Après vous avoir manqués à la gare, j'ai pensé que notre devoir était de vous attendre jusqu'au dernier train.

Elle parlait avec beaucoup de douceur, mais avec une légère nuance de reproche.

— Vous nous avez manqués ?... Vous nous avez attendus à la gare ?... (Lily était maintenant trop effarée, trop dévoyée, pour mesurer la portée des paroles de Bertha ou veiller sur son propre langage)... Mais je croyais que vous n'étiez arrivés à la gare qu'après le départ du dernier train ?

Mrs. Dorset, qui l'examinait entre ses paupières baissées, répondit aussitôt par cette question :

— Qui vous a dit cela ?

— George... Je viens de le voir dans les jardins.

— Ah ! c'est la version de George ?... Pauvre George !... il n'était pas en état de se rappeler ce que je lui ai dit... Il a eu de ses pires accès, ce matin, et je l'ai expédié chez le docteur. Savez-vous s'il l'a trouvé ?

Lily, toujours perdue dans ses conjectures, ne souffla pas mot, et Mrs. Dorset s'installa avec nonchalance dans son fauteuil.

— Il attendra pour le voir : il était très inquiet de lui-même...

C'est très mauvais pour lui d'être tourmenté, et, toutes les fois qu'il arrive quelque chose d'un peu bouleversant, il a toujours un accès.

Cette fois, l'invite était formelle, mais faite avec une soudaineté si foudroyante, et avec un air si incroyable d'en ignorer les suites, que Lily ne put que balbutier avec un air de doute :

— Quelque chose d'un peu bouleversant?

— Oui, comme de vous avoir si visiblement sur les bras, cette nuit... Vous savez, ma chère, c'est une responsabilité plutôt lourde, dans un endroit à scandales comme celui-ci, à minuit passé.

A cette attaque, si parfaitement inattendue et d'une si inconcevable audace, Lily ne put refuser le tribut d'un rire étonné :

— Vraiment, ma chère... étant donné que c'est vous qui la lui avez imposée, cette responsabilité!...

Mrs. Dorset subit la riposte avec une douceur exquise :

— En n'ayant pas la surhumaine intelligence de vous découvrir dans la terrible cohue qui se précipitait au train?... ou peut-être assez d'imagination pour croire que vous partiriez sans nous... tous les deux, tout seuls... au lieu d'attendre tranquillement, dans la gare, que nous fussions parvenus à vous retrouver?

Le rouge monta aux joues de Lily : il devenait évident pour elle que Bertha poursuivait un but, se conformait à un plan qu'elle s'était tracé. Seulement, sous la menace d'un sort pareil, pourquoi perdre du temps à des efforts enfantins pour l'éviter? La puérilité de la tentative désarma l'indignation de Lily : céla ne prouvait-il pas à quel point la pauvre créature était effrayée?

— Nous n'avions qu'à rester tous ensemble à Nice, — répliqua-t-elle.

— A rester ensemble?... Quand c'est vous qui avez saisi la première occasion de filer avec la duchesse et ses amis!... Ma chère Lily, vous n'êtes pas une enfant qu'on doit tenir par la main!

— Non... ni morigéner non plus, Bertha... Et c'est ce que vous êtes en train de faire, en ce moment.

Mrs. Dorset eut un sourire de reproche :

— Vous morigéner, moi ?... Dieu m'en garde ! J'essayais seulement de vous donner un avis amical... Mais c'est généralement le contraire, n'est-ce pas ? C'est moi qui dois recevoir les conseils, et non les donner : j'ai positivement vécu de conseils, tous ces derniers mois.

— Des conseils ?... — répéta Lily ; moi, je vous ai donné des conseils ?

— Oh ! tout négatifs : ce qu'il ne faut pas être, ce qu'il ne faut pas faire, ce qu'il ne faut pas voir... Il me semble que je les ai pris à ravir. Seulement, ma chère, permettez-moi de vous le dire, je n'avais pas compris qu'il entrât dans mes devoirs négatifs de ne pas vous avertir quand vous poussez l'imprudence trop loin.

Un frisson de peur parcourut miss Bart : une sensation de trahison qui fut comme la lueur d'un couteau dans l'obscurité. Mais la compassion l'emporta rapidement sur son recul instinctif. Qu'était-ce que ce flot d'amertume insensée, sinon l'effort de la créature traquée pour obscurcir les eaux où elle fuit ? Lily fut sur le point de s'écrier : « Pauvre âme, ne cherchez pas de détour... Revenez droit à moi, et nous trouverons une issue !... »

Mais les mots expirèrent sur ses lèvres devant l'impénétrable insolence du sourire que lui opposait Bertha. Lily se tut, et supporta tranquillement le choc, laissant s'épandre jusqu'à la dernière goutte de cette fausseté accumulée ; puis, sans un mot, elle se leva et descendit à sa cabine.

XVIII

Le télégramme de miss Bart toucha Lawrence Selden à la porte de son hôtel ; et, l'ayant lu, il remonta pour attendre Dorset. Le message, naturellement, laissait place aux conjectures ; mais tout ce que Selden avait entendu et vu dernièrement ne rendait les vides que trop faciles à remplir. Somme toute, il était surpris : il avait bien reconnu dans la situation tous les éléments d'une explosion, mais son expérience personnelle lui avait appris que souvent de pareilles combinaisons

demeuraient inoffensives. Cependant le caractère spasmodique de Dorset et l'insouciant mépris de sa femme pour les apparences donnaient à la situation une gravité particulière ; et ce fut moins le sentiment de quelque relation personnelle avec cette affaire qu'un zèle tout professionnel qui décida Selden à guider le ménage dans la voie du salut. Si le salut consistait présentement, pour l'un ou l'autre des époux, à réparer un lien fort endommagé, c'était là une question qui ne le regardait pas : il n'avait, conformément à des principes généraux, qu'à chercher le moyen d'éviter un scandale, et son désir de l'éviter s'accroissait de la crainte que miss Bart n'y fût mêlée. Il n'y avait rien de précis dans cette appréhension : il désirait tout simplement lui épargner l'embarras de se trouver associée, de si loin que ce fût, au lavage en public du linge sale des Dorset.

Combien cette opération serait pénible et désagréable, il le voyait encore plus nettement, après ses deux heures de conversation avec le pauvre Dorset. S'il y avait le moindre éclat, ce serait un si vaste déballage de loques morales entassées, qu'après le départ de son visiteur il lui resta la sensation qu'il devrait ouvrir les fenêtres toutes grandes et faire balayer sa chambre à fond. Mais il n'y aurait pas d'éclat ; et, heureusement, — à son point de vue, — ces loques, même si on les mettait bout à bout, ne pourraient, sans grandes difficultés, former un grief homogène. Les bords déchirés ne se rejoignaient pas toujours, il manquait des morceaux, les dimensions et les couleurs étaient disparates : — tout cela, c'était naturellement l'affaire de Selden d'en tirer le meilleur parti possible en l'exposant aux yeux de son client. Mais un homme de cette humeur ne pouvait être convaincu par une démonstration, si complète fût-elle, et Selden vit que, pour le moment, tout ce qu'il pouvait faire était de l'apaiser, de temporiser, d'offrir sa sympathie et de conseiller la prudence. Il laissa Dorset partir après lui avoir inculqué l'idée que, jusqu'à leur prochaine entrevue, il devait s'en tenir strictement à une attitude qui ne l'engageât à rien ; bref, que son rôle consistait, pour l'instant, à voir venir. Selden savait toutefois qu'il ne réussirait pas à tenir longtemps de pareilles violences en équilibre, et il promit à Dorset de le retrouver, le lendemain matin, à Monte-Carlo, dans un hôtel.

En attendant, il escomptait fort la réaction de faiblesse et de découragement qui, chez de telles natures, suit toute dépense inaccoutumée de forces morales; et sa réponse télégraphique à miss Bart se réduisit à cette injonction : « Faites comme s'il n'y avait rien de changé. »

En fait, on s'y conforma durant la première partie du jour suivant. Dorset, comme s'il obéissait à l'impérieuse prière de Lily, était réellement revenu à temps pour dîner tard sur le yacht. Ce repas avait été le moment le plus difficile de la journée. Dorset était plongé dans un de ces silences insondables qui succédaient habituellement à ce que sa femme appelait « ses accès » : il était donc aisé, devant les domestiques, de l'attribuer à cette cause; mais Bertha elle-même, par une certaine perversité, semblait peu disposée à user de cette parade si naturelle. Elle laissa simplement tout retomber sur le dos de son mari, comme si elle était trop absorbée par un grief personnel pour soupçonner qu'elle pût être l'objet de quelque autre. Aux yeux de Lily, cette attitude était ce que la situation avait de plus menaçant, étant ce qui l'intriguait le plus. Tandis qu'elle s'efforçait d'activer le feu languissant de la conversation, de reconstruire encore et toujours le croulant édifice des « apparences », sa propre attention était perpétuellement distraite par la question : « Où donc veut-elle en venir?... » Il y avait quelque chose de véritablement exaspérant dans cette attitude de défiance solitaire qu'avait adoptée Bertha. Si seulement elle avait voulu donner une indication à son amie, elles auraient encore pu travailler ensemble avec succès; mais comment Lily pouvait-elle se rendre utile, tant qu'on la tenait obstinément en dehors de toute participation? Se rendre utile, voilà ce qu'elle désirait loyalement; et non pas pour elle-même, mais pour les Dorset. Elle n'avait pas songé du tout à sa propre situation : elle se préoccupait seulement d'essayer de mettre un peu d'ordre dans la leur. Mais la fin de cette courte et lugubre soirée lui laissa la sensation d'avoir gaspillé ses efforts en vain. Elle n'avait fait aucune tentative pour voir Dorset seul : elle reculait positivement devant une reprise de ses confidences. C'était Bertha dont elle recherchait les confidences, et qui aurait dû montrer autant d'empressement à provoquer les siennes; et Bertha, comme si

elle s'acharnait follement à sa propre perte, repoussait la main qu'elle lui tendait.

Lily s'était retirée de bonne heure, et avait laissé le couple en tête à tête; et, pour ajouter encore au mystère général dans lequel elle se mouvait, plus d'une heure s'écoula avant qu'elle entendît dans le corridor silencieux le pas de Bertha qui regagnait sa chambre.

Le lendemain matin, il n'y avait en apparence rien de nouveau; rien ne révélait ce qui s'était passé dans la confrontation des deux époux. Un seul fait proclamait ouvertement le changement que tous s'accordaient à ignorer : c'était l'absence de Ned Silverton. Personne n'y fit allusion, et l'entente tacite pour éviter ce sujet le maintenait au tout premier plan dans les esprits. Mais il y avait un autre changement que Lily seule pouvait percevoir : c'était que Dorset l'évitait maintenant, elle, aussi positivement que faisait sa femme. Peut-être regrettait-il les épanchements inconsidérés de la veille; peut-être essayait-il seulement, à sa façon, avec maladresse, d'obéir au conseil de Selden et de se conduire comme à l'ordinaire. De telles instructions ne contribuent pas plus à donner de l'aisance que le commandement du photographe : « Ayez l'air naturel »; et, chez un être aussi inconscient que l'était le pauvre Dorset de son apparence habituelle, tout effort pour garder la pose devait sûrement aboutir à d'étranges contorsions.

En tout cas, le résultat fut que Lily se trouva étrangement abandonnée à ses propres ressources. Mrs. Dorset étant invisible, et Dorset ayant quitté le yacht de bonne heure, Lily, qui se sentait trop agitée pour rester seule, se fit conduire à terre, elle aussi. En se dirigant vers le casino, elle s'accrocha à un groupe de connaissances de Nice, avec qui elle déjeuna : elle regagnait en leur compagnie les salles de jeu, quand elle rencontra Selden qui traversait la place. Elle ne pouvait, en ce moment, lâcher tout de bon ces gens-là, qui lui avaient amicalement demandé de rester avec eux jusqu'à leur départ, mais elle trouva le temps de s'arrêter une minute pour poser à Selden une question à laquelle il s'empressa de répondre :

— Je l'ai revu... il me quitte à l'instant.

Debout devant lui, elle attendait d'un air anxieux.

— Eh bien? qu'est-ce qui s'est passé?... qu'est-ce qui va se passer?

— Il ne s'est rien passé jusqu'à présent... et il ne se passera rien, je crois.

— C'est fini, alors?... Tout est arrangé?... En êtes-vous sûr?

Il sourit.

— Donnez-moi le temps. Je ne suis pas sûr... mais j'ai meilleur espoir.

Elle dut se contenter de ces paroles, et se hâta de rejoindre le groupe qui l'attendait sur les marches.

A vrai dire, Selden s'était montré aussi rassuré que sa conscience lui permettait de le faire, il avait même exagéré tant soit peu, à cause de l'anxiété qu'il lisait dans les yeux de la jeune fille. Et maintenant, tandis qu'il s'en allait, descendant la côte vers la gare, cette anxiété de Lily le poursuivait comme la justification visible de la sienne. Ce n'était pas, à vrai dire, qu'il redoutât rien de précis : quand il lui avait déclaré qu'il croyait qu'il ne se passerait rien, il lui avait dit littéralement la vérité. Mais ce qui le tourmentait, c'était que, bien que l'attitude de Dorset se fût manifestement modifiée, il ne voyait pas clairement à quelle cause attribuer cette modification. Ce n'était certainement l'effet ni de ses arguments, à lui, Selden, ni d'une raison revenue au sang-froid. Il suffisait de causer cinq minutes avec Dorset pour se rendre compte que quelque influence étrangère avait opéré, et que cette influence avait affaibli sa volonté plutôt que réduit son ressentiment, en sorte que dominé par elle, il se mouvait dans un état d'apathie, comme un lunatique dangereux sous l'effet d'une drogue. A l'heure actuelle, évidemment, cette influence, de quelque façon qu'elle s'exerçât, travaillait à la sûreté générale : la question était de savoir combien de temps cela durerait, et quelle sorte de réaction succéderait probablement. Là-dessus Selden n'avait aucune lumière : car il s'apercevait qu'un des effets de la transformation avait été d'empêcher Dorset de s'ouvrir librement à lui. Sans doute, ce dernier était toujours poussé par l'irrésistible désir de disputer sur les torts de sa femme à son égard. Mais, bien qu'il y revînt avec la même ténacité désespérée, Selden se rendait compte que quelque chose le retenait de s'exprimer entièrement. Son état était de ceux qui

déterminent, chez l'auditeur, d'abord de la lassitude, puis de l'impatience; et, une fois leur conversation terminée, Selden commença à sentir qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir et qu'il avait le droit de se laver les mains des conséquences.

C'était dans cette humeur qu'il regagnait la gare quand il il croisa miss Bart; après leur bref échange de paroles, bien qu'il poursuivît automatiquement son chemin, il avait conscience d'une modification graduelle dans ses projets. Cette modification avait été causée par le regard de miss Bart; et, désireux de définir la nature de ce regard, il se laissa tomber sur un siège, dans les jardins et se mit à méditer... En somme, il était assez naturel qu'elle parût anxieuse : une jeune femme qui se trouve placée, dans l'intimité d'une croisière, entre deux époux à la veille d'un désastre, pouvait à peine, sans compter ses inquiétudes pour ses amis, demeurer insensible au désagrément de sa propre situation. Le pire était, que, pour interpréter l'état moral de miss Bart, des versions nombreuses et contradictoires étaient possibles, et l'une d'elles, dans l'esprit troublé de Selden, prit la vilaine forme suggérée par Mrs. Fisher. Si la jeune fille avait peur, était-ce pour elle-même ou pour ses amis? Et dans quelle mesure sa crainte d'une catastrophe s'accroissait-elle du sentiment qu'elle y serait fatalement mêlée? Les torts se trouvant manifestement du côté de Mrs. Dorset, cette conjecture semblait, à première vue, gratuitement désobligeante; mais Selden savait que, dans la querelle matrimoniale la plus unilatérale, il y a d'habitude des contre-accusations à produire, et que, plus le grief originel est criant, plus on les produit avec audace.

Mrs. Fisher n'avait pas hésité à suggérer que Dorset épouserait probablement miss Bart, s'il « arrivait quelque chose »; et, bien qu'elle fût connue pour la témérité de ses conclusions, Mrs. Fisher était assez habile à lire les signes d'où elle les tirait. Dorset avait apparemment témoigné un intérêt marqué à la jeune fille; et sa femme, dans la lutte qu'elle soutiendrait pour se réhabiliter, pourrait en dériver un cruel avantage. Selden savait que Bertha combattrait jusqu'à la dernière cartouche : une conduite imprudente s'associait chez elle, assez illogiquement, à une froide résolution d'en

éviter les conséquences. Elle pouvait être aussi peu scrupuleuse en combattant pour elle-même qu'elle était insouciante en sa recherche du danger, et tout ce qui lui tombait sous la main, à de pareils moments, avait chance de devenir un projectile défensif. Il ne voyait pas encore clairement quelle ligne de conduite elle adopterait, mais sa perplexité ne faisait qu'augmenter son appréhension, et il sentit qu'avant de partir il fallait qu'il parlât de nouveau à miss Bart. Quel que fût son rôle, à elle, dans cette affaire, — et il avait toujours loyalement essayé de ne pas la juger d'après son entourage, — si franche qu'elle pût être de toute responsabilité personnelle, il valait mieux pour elle qu'elle fût à l'écart d'une catastrophe possible; et, puisqu'elle avait fait appel à son aide, son devoir était clair : il fallait qu'il le lui dît.

Cette décision le fit enfin se lever et le ramena aux salles de jeu, derrière la porte desquelles il l'avait vue disparaître; mais il eut beau explorer la foule, il ne parvint pas à l'y découvrir. En revanche, il eut la surprise d'apercevoir Ned Silverton qui flânait ostensiblement autour des tables : que cet acteur du drame non seulement rôdât dans les coulisses, mais s'exposât à la lumière de la rampe, cela aurait pu impliquer que tout danger était passé, mais, bien au contraire, cela ne fit qu'augmenter les sinistres pressentiments de Selden. Sous le poids de cette impression, il regagna la place, espérant que miss Bart viendrait à la traverser, comme il semble que chacun, à Monte-Carlo, fasse inévitablement au moins une douzaine de fois par jour; mais là encore il attendit en vain, et peu à peu la conclusion s'imposa qu'elle était retournée à bord de la *Sabrina*. Il serait difficile de l'y suivre,et plus difficile encore, s'il s'y décidait, de s'arranger pour lui dire un mot en particulier : il avait presque pris le parti peu satisfaisant de lui écrire, quand le diorama ininterrompu de la place déroula tout à coup devant lui les figures de lord Hubert et de Mrs. Bry.

Après les avoir interrogés, il apprit de lord Hubert que miss Bart venait de retourner à la *Sabrina*, accompagnée de Dorset. Cette nouvelle le déconcerta si visiblement que Mrs. Bry, après un coup d'œil de son compagnon, — ce fut comme l'effet de la pression sur un ressort, — lui proposa de venir retrouver ses amis à dîner, ce soir :

— Chez Bécassin... un petit dîner en l'honneur de la duchesse! — lança-t-elle, avant même que lord Hubert eût le temps de cesser la pression.

Le sentiment qu'avait Selden du privilège qu'on lui conférait en l'admettant dans une telle société l'amena tôt dans la soirée à la porte du restaurant : il s'arrêta pour scruter les rangs des dîneurs qui venaient par la terrasse brillamment éclairée. Là, tandis que les Bry oscillaient à l'intérieur entre les dernières et troublantes alternatives du menu, il guetta les hôtes de la *Sabrina*, qui surgirent enfin à l'horizon, avec la duchesse, lord et lady Skiddaw et les Stepney. Il n'eut pas de peine à détacher miss Bart de ce groupe, sous le prétexte de regarder un instant une des étincelantes boutiques, et il lui dit, tandis qu'ils s'attardaient tous deux devant l'éblouissante vitrine d'un joaillier :

— Je suis resté pour vous voir, pour vous supplier de quitter le yacht.

Les yeux qu'elle tourna vers lui montrèrent une lueur de cette crainte qu'il avait déjà remarquée :

— Quitter?... Que voulez-vous dire?... Qu'est-il arrivé?

— Rien. Mais, s'il arrivait quelque chose, pourquoi y être mêlée?

L'éclat de la vitrine creusait la pâleur de son visage, donnait à ses lignes délicates l'âpreté d'un masque tragique.

— Il n'arrivera rien, j'en suis sûre; mais, tant qu'il reste même un doute, comment pouvez-vous penser que je quitterai Bertha?

Le ton était quelque peu méprisant : était-il possible que ce fût lui qu'elle méprisât? Eh bien, il était prêt à en courir le risque une seconde fois, et il insista, avec une indéniable palpitation, qui témoignait d'un intérêt croissant :

— N'oubliez pas que vous avez vous-même à qui vous devez penser.

Elle répondit, en le regardant dans les yeux, et d'une voix étrangement triste :

— Si vous saviez comme cela m'est égal!...

— Allons, il n'arrivera rien! — dit-il, plus pour se rassurer lui-même que pour elle.

— Rien, rien du tout, naturellement! — reprit-elle avec vaillance, tandis qu'ils rejoignaient leurs compagnons.

Dans le restaurant bondé, tandis qu'ils prenaient place à la table illuminée de Mrs. Bry, leur confiance parut se fortifier de la familiarité de leur entourage : Dorset et sa femme, étaient là, présentant une fois de plus au monde leur visage coutumier, — elle, préoccupée d'assurer ses relations avec une robe toute nouvelle, lui, reculant avec la terreur du dyspeptique devant les multiples sollicitations du menu. — Le simple fait de se montrer ainsi ensemble, dans le grand jour de cet établissement public, semblait mettre hors de doute que leur différend fût réglé. Comment ce résultat avait été atteint, c'était encore matière à conjectures, mais il était évident que, pour le moment, miss Bart se reposait avec confiance sur le résultat même; et Selden essaya d'en faire autant : il se disait que, mieux que lui, elle avait été à même d'observer.

En attendant, le dîner avançait à travers un labyrinthe de services, ou l'on reconnaissait que Mrs. Bry avait parfois échappé à la main modératrice de lord Hubert; et l'attention de Selden fut bientôt absorbée par une étude particulière de miss Bart. Elle était dans un de ces jours où elle était si belle que sa beauté semblait suffisante et que tout le reste — sa grâce, sa vivacité, ses qualités mondaines — ne semblait que le trop-plein d'une nature généreusement douée. Mais ce qui le frappa surtout, c'était la manière dont elle se distinguait, par cent nuances indéfinissables, des personnes qui abondaient le plus dans son propre style. C'était précisément dans une pareille compagnie, — la fine fleur et la parfaite expression de l'état où elle aspirait, — que les différences ressortaient plus saisissantes : sa grâce ravalait l'élégance des autres femmes, comme le subtil à-propos de ses silences rendait leurs bavardages plus sots. La tension de ces dernières heures avait restitué à son visage cette éloquence plus profonde dont Selden depuis quelque temps regrettait l'absence, et la bravoure des paroles qu'elle lui avait dites flottait encore dans sa voix et dans ses yeux. Oui, elle était incomparable : c'était le seul mot qui convînt; et il pouvait donner d'autant plus libre cours à son admiration qu'il y demeurait si peu de sentiment personnel. Ce n'était pas à l'heure blafarde du désenchantement qu'il

s'était réellement détaché d'elle, mais bien maintenant, à la pure lumière du discernement, maintenant qu'il la voyait définitivement séparée de lui par la netteté d'un choix qui semblait démentir les différences mêmes qu'il avait senties en elle. Il lui apparaissait pleinement, ce choix dont elle se contentait : la stupide cherté de la nourriture et la voyante sottise de la conversation, une liberté de langage qui n'atteignait jamais l'esprit, et une liberté d'action qui ne s'élevait jamais jusqu'au roman. Le décor bruyant du restaurant où leur table semblait à part, dans un éclat tout particulier de publicité, la présence à cette table du petit Dabham de la *Chronique mondaine*, marquaient encore mieux l'idéal d'un monde pour qui la distinction consiste à être en vue, et qui considère les « échos » mondains comme les annales de la renommée.

C'était parce qu'il immortalisait des événements de ce genre que le petit Dabham, observateur modeste fourré entre deux brillantes voisines, devint tout à coup le centre de l'investigation de Selden. Que savait-il de ce qui se passait, et, pour son métier, qu'allait-il en découvrir encore? Ses petits yeux étaient comme des tentacules lancés en avant pour attraper les indices épars dont, par moments, l'atmosphère semblait chargée; puis, à d'autres moments, c'était le vide habituel, et Selden n'y voyait plus rien pour le journaliste que le loisir de noter l'élégance des robes. Celle de Mrs. Dorset, en particulier, défiait toute la richesse du vocabulaire de M. Dabham : elle avait des surprises et des subtilités dignes de ce qu'il aurait appelé « le style littéraire ». D'abord, comme Selden l'avait remarqué, cette robe préoccupait presque trop celle qui la portait; mais maintenant elle s'en était rendue complètement maîtresse et elle variait ses effets avec une liberté inaccoutumée. N'était-elle même pas trop libre, trop en train, pour être parfaitement naturelle? Et Dorset, sur qui ses regards s'étaient dirigés par une transition fatale, ne balançait-il pas, lui aussi, d'une façon trop saccadée, entre deux extrêmes? Dorset, il est vrai, était toujours saccadé; mais il semblait à Selden que, ce soir, chaque oscillation le rejetait plus loin de son centre.

Le dîner cependant touchait à sa fin, et c'était un triomphe : cela se voyait à la satisfaction de Mrs. Bry, qui, trônant avec une majesté apoplectique entre lord Skiddaw et lord Hubert,

semblait évoquer l'esprit de Mrs. Fisher pour la prendre à témoin de sa réussite. Sauf Mrs. Fisher, on aurait pu dire que le public était au grand complet : car le restaurant était rempli de gens qui se trouvaient là pour la plupart comme spectateurs, exactement renseignés sur les noms et les figures des célébrités qu'ils étaient venus voir. Mrs Bry, certaine que toutes ses invitées répondaient à ce signalement, et que chacune tenait son rôle à ravir, souriait à Lily avec toute la gratitude accumulée dont Mrs. Fisher n'avait pas su se montrer digne. Selden, rencontrant ce regard au passage, se demanda quelle part miss Bart avait eue dans l'organisation de la fête. En tout cas, elle contribuait beaucoup à son ornement; et, tandis qu'il examinait la brillante assurance avec laquelle elle se comportait, il se moqua lui-même de l'idée qu'elle pût avoir besoin d'aide. Elle n'avait jamais paru plus sereine et maîtresse de la situation qu'au moment où l'on allait se séparer, alors que, se détachant légèrement du groupe qui était encore près de la table, elle se tourna avec un sourire et un gracieux mouvement d'épaule pour recevoir son manteau des mains de Dorset.

Le dîner s'était prolongé grâce aux exceptionnels cigares de M. Bry et à un extraordinaire cortège de liqueurs : beaucoup de tables étaient déjà vides, mais il restait dans la salle encore assez de dîneurs pour encadrer les adieux qu'échangeaient les hôtes considérables de Mrs. Bry. Cette cérémonie durait et se compliquait par le fait que la duchesse et lady Skiddaw faisaient des adieux véritables, avec des souhaits de se retrouver bientôt à Paris, où elles devaient s'arrêter, afin de remonter leur garde-robe, avant de rentrer en Angleterre. La qualité de l'hospitalité de Mrs. Bry et des tuyaux que son mari avait probablement offerts donna aux manières des deux Anglaises une cordialité expansive qui jetait la lumière la plus favorable sur l'avenir de leur hôtesse. Mrs. Dorset et les Stepney étaient visiblement enveloppés dans cette gloire, et la scène tout entière avait un air d'intimité particulièrement précieux pour la plume attentive de M. Dabham.

Ayant jeté un coup d'œil sur sa montre, la duchesse dit à sa sœur qu'elles n'avaient que le temps de gagner leur train, et, après le brouhaha de ce premier départ, les Stepney, qui

avaient leur auto à la porte, proposèrent de ramener les Dorset et miss Bart jusqu'au quai. L'offre fut acceptée, et Mrs. Dorset s'éloigna, suivie de son mari. Miss Bart était restée en arrière pour dire un mot à lord Hubert, et Stepney, à qui M. Bry tendait un dernier cigare encore plus coûteux, cria :

— Allons, Lily, venez, si vous retournez sur le yacht!

Déjà Lily faisait mine d'obéir; Mrs. Dorset, qui s'était arrêtée sur le chemin de la porte, revint de quelques pas vers la table :

— Miss Bart ne retourne pas sur le yacht, — dit-elle d'une voix singulièrement distincte.

Un étonnement courut par tous les yeux de l'assistance; Mrs. Bry devint cramoisie comme sous le coup d'une congestion; Mrs. Stepney se glissa nerveusement derrière son mari, et Selden, dans le tumulte général de ses sensations, avait surtout conscience d'un désir violent de prendre Dabham par le col de son habit et de le jeter dans la rue.

Cependant Dorset était revenu aux côtés de sa femme. Son visage était pâle, et il regardait autour de lui avec un air dompté à la fois et furieux :

— Bertha!... Miss Bart... il y a un malentendu... quelque erreur...

— Miss Bart reste ici, — repartit sa femme d'une voix tranchante. — Et je crois, George, que nous ferions mieux de ne pas retarder Mrs. Stepney.

Miss Bart, durant ce rapide échange de paroles, était demeurée admirablement calme et droite, légèrement isolée du groupe qui se tenait avec embarras autour d'elle. Elle avait pâli sous le choc de l'insulte, mais la décomposition des visages environnants ne se reflétait pas sur le sien. Par la vertu de son sourire dédaigneux, elle semblait soulevée hors de la portée de son adversaire, et ce ne fut qu'après avoir bien fait sentir à Mrs. Dorset la distance qui les séparait qu'elle se retourna pour tendre la main à son hôtesse.

— Je dois rejoindre la duchesse demain, — dit-elle, et il m'a semblé plus commode de rester à terre, cette nuit.

Elle soutint avec fermeté le regard incertain de Mrs. Bry, tandis qu'elle lui donnait cette explication; mais, quand ce fut fait, Selden la vit risquer un coup d'œil sur les visages des

autres femmes. Elle lut leur incrédulité dans leur regard détourné, comme dans la muette bassesse des hommes réfugiés derrière elles, et pendant une misérable demi-seconde, il la sentit trembler sur le bord du désastre. Puis, tournant vers lui d'un geste aisé, avec la pâle bravoure de son sourire retrouvé :

— Cher monsieur Selden, — dit-elle, — vous avez promis de me mettre en voiture...

Dehors, le ciel était orageux et couvert, et, comme Lily et Selden se dirigeaient vers les jardins déserts, en contre-bas du restaurant, des gouttes de pluie chaude vinrent leur fouetter irrégulièrement la face. La fiction de la voiture avait été tacitement abandonnée; ils marchèrent en silence, la main de Lily sur le bras de Selden, jusqu'à ce que l'ombre plus épaisse les enveloppât, et, s'arrêtant près d'un banc, il lui dit :

— Asseyez-vous un moment.

Elle tomba sur le siège sans répondre, mais le lampadaire électrique placé au tournant de l'allée éclairait l'agitation et la misère de son visage. Selden s'assit à côté d'elle, attendant qu'elle parlât, de peur que tous les mots qu'il pourrait choisir ne fussent trop rudes à sa blessure, empêché aussi de s'exprimer librement par le lamentable doute qui peu à peu s'était reformé en lui. Comment s'était-elle trouvée ainsi acculée ? Quelle faiblesse l'avait si abominablement mise à la merci de son ennemie ?... Et pourquoi Bertha Dorset serait-elle devenue une ennemie, au moment même où elle avait si évidemment besoin de l'appui de son sexe ?... Même là, tandis que ses nerfs s'indignaient contre la sujétion des maris à leur femme, et contre la cruauté des femmes pour leur semblable, sa raison lui rabâchait avec obstination la relation proverbiale entre la fumée et le feu. Le souvenir des allusions de Mrs. Fisher, corroboré par ses propres impressions, augmentait sa gêne en même temps que sa pitié : de quelque côté qu'il cherchât le moyen de manifester franchement sa sympathie, il était arrêté par la peur de faire une gaffe.

Soudain il fut frappé de l'idée que son silence devait sembler aussi accusateur que celui des hommes qu'il avait méprisés pour s'être détournés d'elle ; mais, avant qu'il pût trouver le mot convenable, elle lui coupa court par une question :

— Connaissez-vous un hôtel tranquille? Je puis envoyer chercher ma femme de chambre dans la matinée.

— Un hôtel, ici, où vous puissiez aller seule? C'est impossible.

Elle repartit avec une faible lueur de son ancien enjouement :

— Qu'est-ce qui est possible alors? Il fait trop humide pour dormir dans les jardins.

— Mais il doit y avoir quelqu'un...

— Quelqu'un chez qui je puisse aller?... Bien entendu!... une foule de gens... mais à cette heure-ci?... Comme vous voyez, mon changement de plan a été assez brusque.

— Mon Dieu!... si vous m'aviez écouté! — s'écria-t-il, son impuissance aboutissant à un éclat de colère.

Elle le tint encore à distance par la douce raillerie de son sourire :

— Mais ne l'ai-je pas fait?... Vous m'avez conseillé de quitter le yacht : je le quitte.

Il vit alors, avec un remords affreux, qu'elle n'avait l'intention ni de s'expliquer ni de se défendre; que, par son misérable silence, il avait perdu toute chance de l'aider et que l'heure décisive était passée.

Elle s'était levée, elle était debout devant lui, dans une sorte de majesté voilée, comme une reine détrônée partant avec tranquillité pour l'exil.

— Lily! — s'écria-t-il, sur un ton d'appel désespéré.

Mais elle le reprit avec douceur :

— Oh! pas maintenant.

Puis, avec toute l'aménité de son calme reconquis :

— Puisqu'il faut que je trouve un abri quelque part, et puisque vous êtes assez aimable pour m'aider...

Il se ressaisit alors :

— Vous ferez ce que je vous dirai? Il n'y a qu'une chose à faire : il faut que vous alliez tout droit chez vos cousins Stepney.

— Oh! — murmura-t-elle, avec un mouvement de résistance instinctive.

Mais il insista :

— Venez... Il est tard, et il faut que vous ayez l'air d'être allée chez eux directement.

Il avait pris la main de Lily sous son bras, mais elle le retint par un dernier geste de protestation :

— Je ne peux pas... je ne peux pas... Pas cela... Vous ne connaissez pas Gwen : ne me demandez pas cela !

— Il faut que je vous le demande... il faut que vous m'obéissiez, — persista-t-il, bien que tout pénétré lui-même de sa crainte, à elle.

La voix de Lily faiblit encore :

— Et si elle refuse ?...

Mais il ne put que répliquer :

— Oh ! ayez confiance en moi, ayez confiance en moi !

Et, cédant à sa pression, elle se laissa ramener en silence jusqu'au coin de la place.

Dans la voiture, ils ne dirent plus rien durant le bref trajet de la place au portail illuminé de l'hôtel où habitait Stepney. Là, il la laissa dehors, dans l'obscurité de la capote relevée, tandis qu'il se faisait annoncer à Stepney, et qu'il marchait de long en large dans le hall fastueux, en attendant que ce dernier descendît...

Dix minutes plus tard, les deux hommes passaient ensemble devant les portiers galonnés d'or ; mais, au milieu du vestibule, Stepney s'arrêta, avec un dernier sursaut de répugnance :

— C'est bien compris, alors ? — stipula-t-il nerveusement, la main sur le bras de Selden. — Elle part demain matin par le premier train... et ma femme dort et ne doit pas être dérangée.

EDITH WHARTON

Traduit de l'anglais par CHARLES DU BOS

(A suivre.)

ÉTATS-UNIS ET JAPON[1]

II

Le comte Hayashi, ministre des Affaires étrangères, contredit officiellement, le 7 novembre, « les faux rapports destinés à exciter les deux pays et à les brouiller... C'est un heureux signe que les bruits de mauvais augure ne trouvent pas d'écho de ce côté du Pacifique. En dépit d'affirmations contraires, le peuple japonais envisage la situation avec confiance. Il est vrai qu'au temps des troubles de San Francisco, notre peuple blessé éprouva du ressentiment, mais il savait que l'hostilité en Amérique était locale et temporaire, et il conserva, même en ces jours d'épreuves, sa confiance dans la droiture et la justice des Américains. Présentement, la situation au Japon est plus calme que jamais [2]. »

1. Voir la *Revue* du 1er janvier 1908.

2. Quelles ont été les raisons du rappel du vicomte Aoki, ambassadeur à Washington, en décembre 1907 ? Au Japon, il était impopulaire. On l'accusait de n'avoir pas su prévenir en Amérique les mouvements anti-japonais et de s'être trop tenu sur la réserve. L'occasion de son rappel a-t-elle été, comme on l'a dit, deux promesses qu'il aurait faites, de sa propre initiative, au gouvernement de Washington : adhésion du Japon à la convention russo-américaine concernant les pêcheries de la mer de Behring; conclusion d'un traité prohibant l'émigration des Japonais en Amérique ? Pourquoi les Japonais sacrifient-ils leur ambassadeur, alors que leur diplomatie affirme qu'elle est disposée à régler l'émigration japonaise, au gré des États-Unis et qu'elle fait tenir au gouvernement de Washington un mémorandum ? Pourquoi ont-ils fait coïncider ce rappel avec le départ de la flotte américaine dans le Pacifique ?

Pourquoi cette résignation officielle ?

Jusqu'aujourd'hui, les États-Unis ont été nos maîtres et nos amis, nos initiateurs et nos bons voisins. Lorsque notre pays voulut s'élever au rang de grande puissance, les autres nations s'interposèrent et nous causèrent des ennuis. L'Amérique seule nous témoigna de l'amitié. Dans l'esprit de nos concitoyens, les États-Unis ont toujours été accompagnés de l'adjectif « généreux »... Cette amitié, nous l'avons conservée encore quelque temps après nos victoires sur les Russes. Aux États-Unis, les cols Kuroki et les cols Togo étaient en vogue; on créa des stations qui s'appelaient station Kuroki, station Togo. Nous pensions bien que cette sympathie des Américains était un peu exagérée, tout de même nous leur en savions gré. Actuellement, l'attitude des États-Unis à notre égard, semble indiquer une volonté de passer à l'extrême opposé, tellement qu'on pourrait croire qu'il ne s'agit pas du même pays[1].

De bienfaiteurs attitrés, on ne s'attendait guère à un reniement.

Une déclaration de guerre ne nous serait pas aussi sensible, écrivait le professeur Mitsuriki, doyen des sciences de l'Université de Tôkyô; longtemps le Japon a eu à lutter pour garantir son droit à exister comme État indépendant et pour gagner sa situation présente dans le monde civilisé. Si maintenant son ancien ami, qui est presque responsable de l'avoir engagé dans cette voie, lui tourne le dos en déclarant qu'il ne s'associera pas plus longtemps avec lui à termes égaux, le ressentiment doit nécessairement être très amer.

Toutefois le sentiment que le monde pourrait interpréter comme une ingratitude une attaque contre un pays dont jusqu'à présent l'amitié était un dogme, a grandement comprimé au Japon toute pensée de guerre. Parcourons les annales de cette amitié. En frontispice, la statue du commodore Perry qui, élevée au Japon, symbolise l'ère nouvelle; comme prologue, le traité qu'il signa à Kanagawa en 1854, première entente du Japon avec une puissance étrangère, que suivirent d'autres traités et aussi la révolution du Meiji : le Japon moderne en est sorti. Puis des portraits de bienfaiteurs : le premier diplomate américain, Townsend Harris, qui conseilla aux Japonais de fixer les droits de douanes à 5 p. 100 *ad valorem*, droits que les pays européens furent obligés d'ac-

1. *Tôkyô Keizai Zasshi*, 3 novembre 1906.

cepter; le rev. Dr Verbeck, le Dr Hepburn et d'autres Américains qui travaillèrent à l'éducation des esprits. Et voici le dénombrement des bienfaits; chacune des grandes réformes japonaises : organisation des écoles et de l'Université de Tôkyô; frappe de la monnaie selon le système décimal, essai du système des banques nationales, adoption de l'étalon d'or, postes, télégraphe, chemin de fer, téléphone, électricité, forme parlementaire du gouvernement, idées de liberté, organisation des partis politiques, jeu de base-ball, etc., autant d'emprunts et d'hommages à la civilisation américaine. L'ambassade japonaise de 1860 et la grande mission de 1870 commencèrent leurs visites des pays étrangers par les États-Unis. Puis, dix-huit années durant, c'est la comédie en trois actes de la revision des traités. L'Amérique, la première, se montre disposée à reconnaître au Japon une entière juridiction dans les ports ouverts, et, continuant vis-à-vis du Japon ses habitudes de patronage, fait mine en 1876 de conclure séparément un traité qui sacrifiait à l'orgueil japonais les droits d'exterritorialité : exemption pour les étrangers de la juridiction des tribunaux japonais; tarif d'importations ne dépassant pas 5 p. 100 *ad valorem*. Si ce « Bingham treaty » resta lettre morte, la faute en fut, non pas aux Américains, mais bien aux négociateurs du Mikado qui, au moment d'obtenir l'avantage qu'ils désiraient, se prirent à hésiter, et — scrupule de dernière heure — ajoutèrent une clause d'après laquelle le traité ne serait appliqué qu'au cas où les autres puissances concluraient des traités analogues. En 1887, reprise du projet : les États-Unis, toujours les premiers, se montrent disposés à le signer. Encore une fois, l'affaire échoua : l'opinion japonaise prit peur à l'idée du péril que pourrait créer une immigration étrangère. Enfin, en 1894, le gouvernement anglais s'étant laissé arracher un traité, les États-Unis le ratifièrent immédiatement. Ainsi de 1876 à 1894, dans cette grande affaire de la diplomatie japonaise le bon vouloir américain fut toujours évident — même à se laisser berner.

A l'actif des Américains, encore un beau trait de désintéressement : des navires anglais, après avoir bombardé et détruit la ville de Shimonoseki en 1863, levèrent 3 millions de dollars d'indemnité qui furent divisés entre les Puissances. Plus

tard, l'enquête ayant prouvé que tous les torts en cette affaire n'étaient pas du côté japonais, les États-Unis retournèrent au Japon les 750 000 dollars qu'ils en avaient reçus. Enfin, en dernière page du Livre d'or, l'accueil fait à miss Roosevelt et au secrétaire Taft, en 1905 : les foules campagnardes aux gares, les cadeaux envoyés en reconnaissance des services rendus par les États-Unis pendant la guerre qui s'achevait.

Cette reconnaissance, mise à rude épreuve, fut néanmoins assez forte pour tempérer les sentiments anti-américains :

Quoique nous ne puissions cacher notre mécontentement, nous continuons, — comme le comte Okuma me l'a dit, — à taire notre angoisse pour cette raison profonde que l'Amérique nous a toujours témoigné la plus vive amitié depuis un demi-siècle... Nous sommes fort chagrinés que nos adversaires soient les Américains, à qui nous devons tant. Toutefois nous sommes rassurés par le fait que tous les torts se trouvent du côté américain et que les Japonais n'ont rien fait pour ne pas payer leur dette de reconnaissance... Notre diplomatie a paru jusqu'ici dans une position inférieure. C'est que dans le conflit nous avons conservé des égards pour une nation à qui le Japon était lié par une amitié ininterrompue de quarante années. Il n'est pas désavantageux de reconnaître que cette situation inférieure du Japon dans le présent conflit est due à l'observance par le peuple des principes du Bushidô [1].

Les proclamations du Mikado, les *hakkai* des soldats japonais et l'opinion du monde civilisé venaient d'attribuer la victoire du Japon sur le Russe à cette « Voie des guerriers » qui donne honneur et courage; les Japonais, fiers d'avoir vaincu, non pas seulement parce que les plus forts, mais parce que moralement les meilleurs, exaltaient leurs antiques vertus : ce n'était pas le moment de risquer le reproche d'ingratitude en attaquant les États-Unis.

Mais très fort au début du conflit, cet appel à la fierté nationale a perdu à la longue son prestige. Une année d'anti-japonisme aux États-Unis a sans doute allégé chez les Japonais la crainte de paraître ingrats.

Quand ils attaquèrent les Russes, outre le désir de forcer le respect de l'Europe encore méprisante et de faire prévaloir

1. *Taiyo*, décembre 1906, décembre et février 1907.

leur influence à Pékin, les Japonais visaient la Corée et la Mandchourie : quels avantages précis de gain ou de conquête pourraient-ils escompter d'une victoire sur les Américains?

Parmi les journaux américains, les uns disent : Les armements du Japon ne sont pas en proportion de ses finances; ne fera-t-il pas la guerre pour de l'argent? Les autres répondent : A peine remis de sa guerre contre la Russie qu'il dut interrompre faute d'argent, le Japon ne peut se lancer maintenant dans une nouvelle guerre. — Guerre causée par besoin d'argent, guerre empêchée par manque d'argent : que penser de ces deux opinions contradictoires?

La dette publique du Japon avant la guerre contre la Russie s'élevait à 1 465 239 000 francs[1]. Les emprunts l'ont augmentée de 4 666 358 000 francs. La nationalisation des chemins de fer, pour laquelle est prévue une dépense de 1 280 000 000 de francs, et les grands travaux, dont les plans ont été approuvés, porteront prochainement cette dette à 7 680 000 000. Dans les prévisions des budgets pour les exercices 1906-1907 et 1907-1908, au chapitre recettes sont portées de grosses sommes, à obtenir par des emprunts intérieurs. Afin de subvenir aux dépenses de la campagne, le Ministre fit voter par la Diète en 1904, puis en 1905 deux lois qui relevaient successivement le taux des impôts. Ces lois devaient cesser d'être appliquées le dernier jour de l'année qui suivrait le rétablissement de la paix; mais les représentants de la nation furent obligés en 1906 d'en voter le maintien indéfini, pour assurer les intérets et l'amortissement de la Dette publique. Et même il fallut créer quelques nouveaux impôts. L'augmentation successive de leurs taux fait peser sur la population une nouvelle charge annuelle de 387 millions. 281 600 000 francs sont consacrés au service des dettes contractées en raison de la campagne et qui doivent être amorties en trente ans. Déjà 92 160 000 francs sont nécessaires pour amortir les dettes précédentes et il faudra bientôt assurer le service de nouveaux

1. Sur tout ceci, cf. les études documentées sur le *Développement économique du Japon* et *le Commerce extérieur du Japon en 1906*, par G. Dauphinot, chef du service commercial à la Direction de l'Agriculture. Gouvernement général de l'Indo-Chine. *Bulletin économique*, Hanoï, janvier-février et août 1907.

emprunts. Est-ce ce moment de liquidation que le Japon va choisir pour se lancer dans une guerre où il n'aura plus à compter sur le marché américain, beaucoup moins qu'auparavant sur le marché anglais, où l'appui financier de la France, qu'il commence seulement d'obtenir, resterait problématique?

Si l'opinion et le gouvernement au Japon estiment que la guerre est nécessaire, ce n'est pas la question d'argent qui les fera reculer. Dans une guerre avec les États-Unis, il n'aurait pas, vu la difficulté d'une prise de contact sur terre, de nombreuses armées à entretenir comme en Mandchourie. Une nouvelle victoire serait peut-être rentable pour les Japonais. Indemnité de guerre mise à part, qui leur a manqué au traité de Portsmouth et qui serait peut-être aussi difficile à obtenir des Américains, la facilité avec laquelle le capital européen prête aux nations victorieuses leur donne confiance; ils en savent quelque chose depuis trois ans : les intérêts de leur dette ont été en moyenne de 5 p. 100, intérêt peu élevé quand on considère le taux habituel des avances en Extrême-Orient. En ses sujets aussi, le gouvernement japonais a toute confiance : sa population de 49 millions d'individus s'accroît régulièrement chaque année de 700 000 têtes environ. Malgré la longueur de la dernière guerre, le peuple a accepté tous les nouveaux impôts, a couvert tous les emprunts intérieurs, et dans toutes les classes a aidé l'État par des dons personnels.

Le budget des recettes, qui était pour 1903-1904 de 671 369 500 francs, a passé à 844 864 700 francs en 1904-1905, à 1 118 968 600 en 1905-1906 et, pour 1906-1907, le ministre des finances a pu l'évaluer à 1 276 338 000 francs[1]. Le rendement de tous les impôts accuse depuis quatre ans de grosses plus-values, et les charges ont été supportées facilement : les dépôts dans les banques et caisses d'épargne ont augmenté; les avances consenties par les Banques ont été maintenues.

Depuis 1896, les importations du Japon dépassaient ses exportations : en 1905, 1 261 873 700 francs aux importations et 850 521 300 francs aux exportations, mais en 1906, pour la première fois depuis dix années, la balance du commerce a penché à l'avantage du Japon : exportations, 1 093 287 000 francs;

1. Les recettes pour l'année fiscale 1906-1907 ont dépassé les prévisions de plus de 76 millions de francs.

importations, 1 080 462 000 francs. Les circonstances ont été exceptionnellement favorables : la situation de la sériciculture et du marché du cuivre était excellente ; une grande quantité de produits japonais sont entrés en Sibérie et en Mandchourie septentrionale, par le port de Vladivostock ouvert en franchise ; dans la Mandchourie du Sud, ils ont été favorisés par l'exemption de droits ; la présence en Corée et en Mandchourie de Japonais, civils ou militaires, a stimulé en ces pays les exportations japonaises, et le tremblement de terre et le feu ont déterminé de fortes expéditions de bois, de ciment et d'autres matériaux de construction à San Francisco. Il se peut que pour 1907 et les années suivantes les circonstances ne soient plus aussi favorables : les expéditions de soies grèges n'atteindront peut-être plus la somme énorme de 185 millions de francs ; le prix du cuivre a grandement baissé. En Mandchourie et en Sibérie, le marché est encombré de produits japonais ; les barrières douanières seront relevées quelque jour à Vladivostock, enfin en Mandchourie méridionale, les articles japonais auront à soutenir la concurrence, à termes égaux, des articles européens et américains. N'importe : avec l'émigration japonaise en Corée, en Mandchourie et dans les Amériques, en raison de l'industrialisation du Japon, du développement de ses lignes de navigation, il faut s'attendre à ce que ses exportations continuent de croître.

Une guerre avec les États-Unis ruinerait-elle ce commerce extérieur ? Le Japon perdrait temporairement la clientèle américaine, mais les exportations vers l'Amérique représentent un peu plus du tiers de ses exportations totales : la moitié en est dirigée sur l'Asie et un sixième sur l'Europe. Les quatre cinquièmes des importations japonaises proviennent à part presque égale de l'Asie et de l'Europe, le reste d'Amérique. La guerre développerait les échanges entre le Japon et la Chine. Il prendrait en Chine sur son rival une avance qui compenserait ses pertes temporaires du côté des États-Unis. Pertes temporaires, car les échanges entre le Japon et les États-Unis reprendraient nécessairement, la guerre finie. De l'Europe, le Japon tirerait tout ce qui momentanément ne lui viendrait pas d'Amérique. Alors que le commerce japonais gagnerait plutôt à une telle guerre, les États-Unis risqueraient d'y perdre deux marchés, distancés en Chine par le Japon, au Japon par l'Europe.

Le budget japonais de 1906-1907 était un budget d'expansion. Sur les 181 millions d'augmentations de dépenses, 121 millions de francs allaient à l'armée et à la marine (ministère de la guerre : 82 925 700; ministère de la marine : 37 947 000 fr.). Au lieu de supprimer quelques taxes de guerre, on pense à fourbir de nouvelles armes de combat[1]. On tire parti de toutes les ressources, économiques, géographiques : les encouragements à la marine marchande atteignent dans le budget 1907-1908, 24 004 534 francs; on nationalise les chemins de fer du Japon, pour qu'ils soient mieux au service de l'État, on améliore les chemins de fer de Corée et de Mandchourie pour relier le système japonais au transsibérien et aux réseaux chinois. On estime à plus d'un milliard 400 millions les prêts ou subventions consentis depuis la paix, soit à des banques, soit à des compagnies de navigation, à des sociétés industrielles ou commerciales par le gouvernement et ses banques. Il a compris que l'initiative chez une nation aussi disciplinée que le Japon appartenait à l'État, que la confiance créée par la victoire et que le désir de revanche né du demi-échec de Portsmouth[2], rendaient le moment opportun pour développer les exportations et rétablir ainsi en faveur du pays la balance du commerce extérieur : l'avenir du Japon, à

1. Dans le projet de budget du Japon pour l'année fiscale 1907-1908, les dépenses ordinaires et extraordinaires de la guerre présentent une augmentation de 153 510 000 francs; celles de la marine de 110 940 000. Le déficit de l'année financière 1907-1908 est de 480 millions de francs; l'augmentation des dépenses est surtout causée par les besoins de l'armée et de la flotte. Le Japon dépensera en sept ans 650 millions de francs pour augmenter sa puissance navale.

Toutefois, le 17 novembre 1907, le *Times* disait qu'il y avait conflit entre les autorités militaires et navales japonaises et le ministère au sujet du budget de la guerre que l'on voudrait réduire pour éteindre les dépenses extraordinaires non productives, et le 6 décembre il annonçait que les autorités de l'armée et de la marine acceptaient une prolongation du délai dans lequel le programme extraordinaire doit être mis à exécution.

2. En 1905, les ambitions du Japon furent bridées à Portsmouth par les États-Unis, comme elles l'avaient été en 1895 à Shimonoseki par l'Europe continentale. De ces deux victoires, le Japon sort avec une passion de revanche contre les tiers. « Nous n'avions jamais été aussi victorieux, dit le baron Shibusawa, le Rockfeller du Japon, et nous ne reçûmes pas un centime d'indemnité. Nous occupions toute l'île Sakhaline; nous fûmes obligés d'en rendre la moitié. La nation perdit courage... Aujourd'hui l'ancienne fièvre d'expansion agressive monte à la tête de notre peuple; on ne peut l'apaiser plus longtemps. »

proximité des énormes marchés d'Extrême-Orient beaucoup plus riches que lui en produits naturels, est dans l'industrie et le commerce. L'intérêt de ces prêts est supérieur à l'intérêt des emprunts ; peut-être même l'État s'est-il réservé, dans les nombreuses entreprises qu'il aide de ses deniers, une part des bénéfices qui pourra l'aider à assurer le service des intérêts de sa dette. Sur les 4 milliards 50 millions que l'État a déboursés pour solder les dépenses de guerre, 1 milliard 729 millions seulement sont allés à l'étranger; le reste, 2 milliards 321 millions sont restés dans le pays, et y créent des disponibilités. Le récent emprunt étranger, conclu par le gouvernement pour le chemin de fer sud-Mandchourien, pourrait, en cas de crise, recevoir une autre destination.

Les budgets japonais sont présentement très optimistes : la nation supporte ses charges. Que d'ici quelques années de mauvaises récoltes et les faillites de quelques centaines d'entreprises trop hâtivement montées déterminent une crise analogue à la crise que valut à l'Allemagne son essor économique après le traité de Francfort, et les raisons financières seront peut-être alors plus efficaces qu'elles ne peuvent l'être maintenant, en pleine confiance, pour combattre, le cas échéant, le désir d'une guerre. On ne prête pas encore attention à l'énorme part de crédit qu'implique la prospérité. Il a fallu à l'Allemagne de longues années pour que sa situation économique et financière tempérât son ardeur à continuer sa fructueuse industrie de la guerre. Elle fut plus près de recommencer la guerre contre la France pendant les dix années qui suivirent sa victoire de 1870-1871 qu'elle ne l'a été réellement depuis.

S'il ne s'agissait que de la paix de l'Orient, les armements du Japon paraîtraient superflus. Quelle puissance militaire pourra jamais en Extrême-Orient lui opposer des forces semblables? Pourtant la leçon du budget est claire : le Japon se hâte d'augmenter ses divisions et de construire des cuirassés.

Ce n'est pas sa situation financière qui empêcherait le Japon de faire la guerre, mais en dehors d'une indemnité et d'une augmentation de crédit, que pourrait lui rapporter une victoire sur les Américains? Les Hawaï, point de relâche incomparable dans le Pacifique nord. Mais pourquoi se hâter?

Panama ne sera pas achevé avant dix ans; dans ces îles que les Japonais ont conquises économiquement, le temps travaille pour eux; le nombre des enfants, qui y naissent et qui pourront demander la naturalisation américaine, leur donnera un jour l'influence politique. Qu'ajouterait à ces perspectives d'avenir une possession immédiate? Des risques sans doute. Plus proches d'un millier de milles de San Francisco que de Yokohama, les Hawaï à protéger seraient une cause de faiblesse pour l'Empire dont la force présente contre les États-Unis tient au groupement de ses possessions.

Maîtres des Hawaï, les Japonais tenteraient-ils de bombarder quelques villes sur le continent américain? Mais auparavant ils auraient dû détruire toute la flotte américaine; les ports du Puget Sound seraient protégés contre des obus venant de la haute mer; San Francisco est encore à moitié renversée; les autres villes de la côte ne comptent guère. Les entreprises japonaises en Californie seraient ruinées par représailles. Pour contraindre les Américains à une paix humiliante et à une indemnité de guerre, il faudrait que les Japonais s'emparassent d'une portion du territoire américain; mais jusqu'où iraient-ils? Autant l'on comprend une invasion lente de la côte américaine par des coolies, autant l'on imagine mal qu'ils puissent la conquérir par les armes. Ils n'ont pas la prétention de traverser les trois quarts du continent américain et d'aller dicter leurs conditions aux 45 millions d'habitants qui vivent à l'est d'Indianopolis. A supposer qu'ils s'installent sur la côte californienne, combien leur faudrait-il amener de troupes au travers du Pacifique pour empêcher qu'une poussée en retour, partant de l'hinterland américain, ne vînt les jeter à la mer? Les Américains, peuple naturellement combatif, qui a toujours guerroyé avec courage et acharnement contre les Anglais ou entre eux, et en qui la victoire sur les Espagnols a développé depuis dix ans l'esprit chauvin, se lèveraient en masse pour la croisade contre le Jaune. A supposer encore — pure invraisemblance — qu'ils fussent battus, on peut être sûr qu'avant dix années le reflexe de ce peuple qui a le nombre et les richesses serait terrible, irrésistible.

L'Alaska est la seule portion du territoire américain dont l'invasion armée serait praticable pour les Japonais; les Aléou-

tiennes qui en commandent les abords ne sont qu'à 500 milles de la plus septentrionale des Kouriles japonaises. C'est une terre de grandes richesses où les Américains ne pourraient transporter des troupes que par mer et dont la prise justifierait peut-être, en cas de rétrocession, une indemnité de guerre. Mais les Japonais ne pourraient y envoyer assez de soldats pour s'en emparer qu'après avoir détruit la flotte américaine et réussi à empêcher tout transport de troupes ennemies.

En cas de guerre, les Philippines seraient pour les Japonais la proie la plus sûre, la plus proche et la plus utile : retirer aux Américains la seule base navale qu'ils aient à proximité du Japon et dans le Pacifique occidental, serait le premier coup à tenter. Voisines de Formose, les Philippines compléteraient au sud le chapelet d'îles japonaises qui, depuis les Kouriles au nord, s'égrène au-devant du continent asiatique; avec l'Indo-Chine, les Philippines sont, en Extrême-Orient, les dernières terres méridionales d'où les Blancs soient à déloger.

Les alarmes que sonnent les journaux américains depuis la victoire du Japonais sur le Russe, retentirent autrefois dans les journaux espagnols après la victoire du Japon sur la Chine : entrevues d'officiers japonais avec des Philippins, explorations stratégiques des îles; visites de colonels d'état-major déguisés; repèrement de points de débarquement à Manille et dans la baie de Subic; envois d'armes par une *junte* de Philippins installés à Yokohama ou à Tôkyô; prétendues assurances de protection données à ces Philippins par les Japonais. La plupart de ces bruits, aux temps du joug espagnol comme de la règle américaine, furent inventés ou colportés par quelques conspirateurs qui avaient intérêt à encourager leurs partisans et à faire valoir l'influence qu'ils disaient posséder sur le gouvernement du Japon.

Les victoires japonaises ont excité les Philippins qui rêvent d'indépendance et qui, en dépit de la politique généreuse et humaine instaurée par M. Taft, condamnent en bloc la domination américaine : de lourds impôts et des milices parfois brutales l'ont rendue impopulaire. Des étudiants philippins séjournent au Japon et y intriguent; à Manille on rencontre des Japonais, artisans, charpentiers surtout, ou voyageurs de passage dont on se méfie; on disait récemment qu'une colonie de soixante femmes japonaises installées à Olongapo, station

navale dans la baie de Subic, avait renseigné minutieusement leur gouvernement sur cette place que les Américains arment fiévreusement.

Les Japonais, maîtres de Formose, savaient avant 1898 que les îles échapperaient à l'Espagne; ils savent, depuis 1898, que les Américains n'y resteront pas toujours, aussi s'y sont-ils intéressés, mais cela prouve-t-il qu'ils désirent faire une guerre pour les prendre? Présentement ils sont pourvus : la Corée et la Mandchourie à peupler d'émigrants, les côtes pacifiques des Amériques à jalonner de *Shin Nihon,* voilà des tâches plus importantes que de s'installer aux Philippines, très peuplées et trop chaudes pour le tempérament japonais. A maintes reprises, ils ont assuré le gouvernement de Washington qu'ils ne convoitaient pas les Philippines et il faut les croire. Le secrétaire Taft, dans son discours du 1er octobre à Tôkyô, a confirmé ces assurances : « On a suggéré que nous pourrions nous décharger de notre fardeau en vendant les îles au Japon ou à quelque autre pays. Cette suggestion est absurde. Le Japon ne désire pas les Philippines. Il a des problèmes à résoudre plus près de chez lui. Au surplus, les États-Unis ne pourraient vendre les îles à une autre puissance sans violer grossièrement ses obligations envers les Philippins ».

En 1906, après que l'on eut annoncé que le gouverneur général L. E. Wright ne retournerait pas à Manille et qu'il irait comme ambassadeur à Tôkyô, le bruit, lancé par un journaliste anglais, que les Américains négociaient la vente des Philippines au Japon, trouva six mois durant, en dépit de tous les démentis officiels, une ferme créance par tout l'archipel. La presse, les délégations provinciales et municipales discutèrent passionnément la nouvelle et adressèrent des manifestes au gouvernement de Manille, pour qu'on câblât à Washington d'arrêter les négociations. De cette vaine agitation, il faut retenir que les Philippins, malgré qu'ils soient toujours prêts à sacrifier leur loyalisme à leur désir d'indépendance, préfèrent encore la règle américaine à la règle japonaise. Ils estiment que pour l'indépendance, ils ont plus à l'attendre des Américains idéalistes que des Japonais réalistes. Si les Américains n'avaient cherché que la prospérité matérielle de leur colonie, ils auraient ouvert les portes toutes grandes aux Chinois et aux Japonais,

et les Philippins, mous et paresseux, eussent été étouffés. Une domination japonaise mettrait fin aux destinées de cette race : il ne serait plus question d'assemblée philippine, de commissaires philippins collaborant au gouvernement, d'écoles élevant les indigènes au rang d'instituteurs et d'employés, les préparant à l'agriculture ou au commerce.

La politique du Japon à Formose et en Corée donne aux Philippins la mesure des libertés et des privilèges qu'il a coutume de laisser aux pays qu'il protège [1]. Au surplus les Philippins croient former un peuple à part en Asie ; ils n'identifient pas leur sort à celui des autres Extrême-Orientaux, et ne sont pas sans quelque mépris pour le peuple japonais. Dressés pendant des siècles aux sentiments chrétiens et aux préjugés les plus anachroniques, ils ont gardé du règne des moines le mépris des païens. De tous les Jaunes qui imitent les Européens, c'est eux les représentants les plus anciens, les plus achevés de la civilisation occidentale. Sans doute, en bons Orientaux, ils ont pris leur part aux victoires des Jaunes : ils admirent le Japon, le craignent, et reconnaissent que ses succès viennent de son européanisation, mais ils s'estiment eux-mêmes trop européanisés pour accepter sa tutelle.

Une régénération de l'Asie par une union de Mongols et de Malais, de Japonais et de Philippins, non pas la domination du Japon sur leur archipel, voilà le rêve des quelques Philippins mégalomanes, qui, ignorant leur faiblesse, se tournent présentement vers le Japon. La prise de possession des îles par les soldats du Mikado dissiperait ce malentendu : elle leur vaudrait sans doute, autant qu'aux Américains naguère, une résistance acharnée et des dépenses que de longtemps les ressources des îles ne suffiraient pas à rembourser [2].

1. Les tentatives officielles pour diriger une émigration japonaise à Formose ont échoué. L'île est non pas une colonie de peuplement mais une colonie d'exploitation, — au profit du Japon plus que des indigènes. Les Japonais, officiellement et privément, vivent à part de ces frères jaunes qu'une police tracassière et brutale surveille. Élèves japonais et élèves indigènes ne fréquentent pas les mêmes écoles, et les élèves indigènes ne vont que dans des écoles primaires. L'île n'est pas complètement pacifiée.

2. Sur cette question, cf. un article de M. James A. Le Roy, *Japan and the Philippine Islands*, in the *Atlantic Monthly*, January 1907. M. Le Roy est un des Américains qui connaissent le mieux la question philippine.



C'est la Corée et la Chine qui surtout refréneront les desseins belliqueux du Japon [1]. Grand protecteur de la Corée, le Japon l'est par tradition historique et par intérêt. Pour tout Japonais, dès l'enfance, la Corée c'est le pays voisin que depuis des siècles sa race convoite, le pays qui a relié la civilisation japonaise à la civilisation de l'Asie, la terre pour qui le Japon a entrepris toutes ses guerres et qu'après avoir occupée il avait dû toujours abandonner. Maintenant qu'il la tient, il faut qu'il s'y installe définitivement, mais la traditionnelle haine des Coréens, peuple chinoisé, pour le Japonais, haine accrue par leur irritation à voir maltraiter leur maison impériale, à se voir dépossédés de leurs meilleures terres et de leurs droits de pêche, méprisés, réduits aux tâches les plus serviles, brutalisés et torturés, crée au gouvernement du Mikado des difficultés qui réclament tous ses soins.

1. « Le Japon a entrepris, avec un intérêt très légitime pour un voisin si proche, de réformer et de rajeunir la Corée; en dépit des racontars et des critiques, le monde croit que le prince Ito et le gouvernement japonais y poursuivent une politique de justice, de civilisation et de bien-être, tout à l'avantage de ce peuple arriéré. Pourquoi le Japon désirerait-il la guerre? Elle arrêterait sérieusement ou retarderait l'exécution de ses plans de réforme en Corée ». Secrétaire Taft, à Tôkyô, 1er octobre 1907. Cependant, l'*Asahi Shmibun* du 18 novembre 1907 parle d'un mouvement procoréen aux États-Unis : « La Chambre de commerce de San Francisco a décidé, à l'instigation d'un M. Hulbert, que les députés de la Californie, à la prochaine session du Congrès, demanderaient ce que sont devenus le traité coréo-américain et les droits de la Corée d'administrer son territoire. Le traité en vigueur autorise un droit de 7 p. 100 *ad valorem* sur les importations américaines en Corée. Or le Japon est en train de comprendre la Corée dans un zollverein : les droits sur les marchandises américaines en Corée seront désormais les mêmes qu'au Japon; d'où augmentation de 40 à 50 p. 100. Au surplus, le Japon accapare les terres de la Corée pour y développer la culture du coton et du blé et pour chasser ainsi du marché les importations américaines... Des pétitions sont organisées aux États-Unis pour qu'on protège l'indépendance de la Corée. » Les Anglais aussi s'émeuvent des injustices et des atrocités japonaises en Corée. Cf. dans l'*Empire Review*, janvier 1908, un article de deux Coréens et surtout dans la *Contemporary Review*, janvier 1908, un article de F. A. Mc Kenzie. Ce n'est pas tant le manque de parole des Japonais à propos de l'indépendance de la Corée et de l'*open door*, que leur parti pris de détruire toute nationalité coréenne et d'asservir ce misérable peuple qui est dénoncé dans ces articles.

L'Empereur de Corée, ayant joué le double jeu d'envoyer des délégués à la conférence de La Haye chargés de protester contre la règle japonaise, et de nier qu'il l'avait fait, a été contraint d'abdiquer et remplacé par son fils, que le traité du 25 juillet 1907 soumet au Japon. Des troubles s'en sont suivis; l'état de siège fut proclamé à Séoul. Des soldats coréens et des jeunes gens se réfugièrent en armes dans la région du Sud-Est. Du 19 juillet au 15 octobre, 236 policiers et 44 autres Japonais ont été tués par les Coréens. La répression fut terrible; les Japonais massacraient non seulement les rebelles mais des villageois inoffensifs, après les avoir razziés [1]. En décembre, on parlait d'augmenter encore les efféctifs japonais : les révolutionnaires étaient actifs et vingt Coréens appartenant à la légation japonaise avaient été assassinés.

En raison de la tendance générale de ses nationaux, soldats ou coolies, à ne pas ménager les Coréens, à en finir au plus vite avec ce peuple jugé incapable de progrès, il faudra au Japon de la patience et de la prudence pour résoudre la question coréenne, beaucoup de troupes aussi et beaucoup d'argent. Il n'est jamais prudent d'affamer et de torturer un peuple de plus de 10 millions d'habitants. Le prince Ito a déclaré que son programme de réformes nécessiterait une dépense de 50 millions de francs, répartie sur une période de cinq années. Une compagnie de colonisation, présidée par le comte Katsura sera créée en 1908 sous le patronage du gouvernement pour exploiter la Corée. Avec la Corée à pacifier et à organiser, le Japon, en cas de guerre avec les États-Unis, n'aurait pas ses derrières assurés.

La Mandchourie aussi réclame l'attention du Japon qui vient de conclure un emprunt de 100 millions de francs pour la construction et la transformation du chemin de fer sud-manchourien, qui bouleverse et assainit des quartiers de Moukden, Thieling et Liaoyang. Aussitôt après la guerre le gouvernement de Tôkyô envoya en Mandchourie une commission d'hommes d'État, d'ingénieurs, de militaires, chargée d'inventorier les ressources du pays et les moyens rapides de l'exploiter, car à la différence des Russes prodigues et imprévoyants qui

1. Cf. le récit de M. Mc Kenzie qui, malgré les autorités japonaises, fut témoin de ces cruautés.

engloutirent leur argent dans cette province chinoise, les Japonais se hâtent d'en tirer des bénéfices. Leurs soldats, qui ne l'ont pas encore évacuée, s'y conduisent en conquérants, leurs trafiquants en maîtres âpres et durs. Moins généreux et plus exigeants que les Russes, ils sont craints mais détestés, et sous la poussée de leur concurrence, l'activité des Chinois se réveille. Il faut que le Japon fournisse du travail à ses nationaux, qu'il les soutienne contre la concurrence du coolie chinois, plus résistant encore que le Japonais, davantage fixé à la terre, plus nombreux aussi, car sans cesse il monte du Chantoung et des provinces du Yang-tsé. En dépit de l'avantage actuel des Japonais, les commerçants chinois seront quelque jour de sérieux concurrents. Présentement les Japonais importent leurs marchandises, soit directement du Japon et ils ne payent pas de droits, soit par la Corée et les droits versés leur sont remboursés. Les Chinois, qui font venir leurs marchandises de Tchéfou ou de Shanghaï ont à acquitter, en plus d'un droit d'entrée, la taxe du *likin*. Depuis le printemps de 1907, les Japonais ont remis au gouvernement chinois la gérance douanière d'Inkéou (Nioutchang), mais ils n'ont pas encore cédé celles de Dalny et d'Antoung. Quand Antoung sera ouvert au commerce étranger et qu'une douane chinoise y sera établie, Chinois, Européens, Américains seront sur un pied d'égalité avec le Japonais et tous disposés à faire bloc contre son activité accapareuse et son appétit de commandement. Ce sera pour le Japon une grosse entreprise d'établir son hégémonie économique en Mandchourie, malgré cette concurrence. Que les forces vives de la nation soient accaparées par une guerre contre les États-Unis et l'œuvre mandchourienne, encore inachevée, peut péricliter.

Le Japon même vainqueur, risquerait encore, la guerre durant, de perdre la prépondérance économique et politique que son admirable effort est en train de lui conquérir en Chine. « Si nous rompons nos relations et nous combattons, déclarait récemment le baron Kentaro Kaneko au public américain [1], les liens commerciaux entre les deux pays seront rompus et le marché chinois tombera dans les mains de l'Angleterre, de

1. *North American Review*, 15 mars 1907.

l'Allemagne et de la France. Les États-Unis et le Japon, en dépit de leurs avantages géographiques sur le Pacifique, perdraient tout le bénéfice du commerce asiatique. »

Plus que le Japon les États-Unis risqueraient de perdre leur clientèle chinoise, mais le Japon pour ses exportations extrêmes-orientales a besoin du coton, des machines, des capitaux américains. A quoi bon évincer les États-Unis du marché chinois si c'est au profit d'un tiers, de l'Allemagne par exemple, dont les marchandises et les navires se multiplient en Extrême-Orient, de l'Allemagne, dont c'est l'intérêt depuis la défaite russe de détourner de Kiao-tchéou l'attention japonaise et de profiter d'une guerre où ses rivaux américains et japonais s'useraient, pour fortifier son influence chancelante en Chine? Les journaux de Tôkyô ont souvent dit que le Kaiser était derrière les États-Unis et qu'il les excitait contre le Japon.

La crainte du problème chinois, on la sent dans les traités que le Japon depuis deux ans s'est hâté de conclure avec les puissances européennes. Lisez le traité anglo-japonais, les accords franco-japonais et russo-japonais : la Chine n'y est pas partie, mais c'est le tiers, dont on s'occupe. On ne la consulte pas, mais on la surveille; malgré elle, on entend la protéger, et ses protecteurs se hâtent de prendre des assurances les uns contre les autres, tant ils craignent qu'une crise subite les oblige à intervenir.

A la rigueur, ces accords garantissent au Japon que l'Angleterre, la France et la Russie n'attaqueront pas la Chine, mais ils ne peuvent l'assurer contre les risques d'une révolte chinoise; or c'est non seulement contre la politique des sphères d'influence en Chine que le Japon désire prendre des précautions, au cas où des troubles nécessiteraient une nouvelle intervention des grandes puissances, mais encore et surtout contre les dangers directs que lui ferait courir cette révolte. Autant que les Européens par leur brutalité et leurs appétits [1], le Japon

1. Depuis une année les relations sino-américaines se sont améliorées. Les Chinois aux États-Unis ont été mieux traités : selon l'aveu du commissaire général de l'immigration, « pendant le boycott il n'eût pas été sage d'arrêter, comme de coutume, les Chinois trouvés en fraude en Amérique ». Les Chinois ont bénéficié de l'anti-japonisme : les Californiens les préfèrent aux Japonais et, dans l'Est des États-Unis, pour protester contre le projet d'étendre l'*exclusion act* des Chinois aux Japonais, quelques hommes poli-

par l'exemple de sa réussite et par sa propagande est responsable du formidable développement que prend en Chine le mouvement réformiste. Si puissant que soit le Japon, il ne peut prétendre diriger ce mouvement trop vaste pour que les effets en soient prévisibles ; il sent bien que sa propagande y est débordée, qu'elle mène à la révolution et développe un nationalisme anti-étranger sur lequel tout Chinois est d'accord.

Ce n'est pas pour l'Europe que le Japon travaille en Chine, c'est même aux dépens de l'Europe qu'il veut assurer sa prépondérance économique et politique. Il veut fortifier la Chine assez pour qu'elle résiste à une politique européenne d'ingérence ou de démembrement, — pas assez pour qu'elle se passe de toute protection japonaise.

Or la Chine ne se prête pas docilement et à point nommé à ces desseins. Le nationalisme chinois entend n'être protégé par aucune puissance, même par le Japon. Il a fort mal accueilli les accords franco-japonais et russo-japonais. Le *Waï-wou-pou* a protesté auprès de la France, de la Russie, et par deux fois

tiques, universitaires, missionnaires, capitalistes et aussi des ouvriers qui, ayant fui aux États-Unis l'oppression de leur pays, ne veulent pas que leurs compatriotes soient empêchés d'y venir par des restrictions de l'immigration en général, — tous ces hommes, soutenus par l'*American economic association* et l'*International missionary union*, ont créé un mouvement en faveur de l'admission des Chinois. A la Chambre des représentants, un bill, dit Foster Bill, demande l'abolition de l'*exclusion act*. Le gouvernement de Washington a averti le gouvernement chinois, qu'il n'avait pas l'intention de toucher la totalité de l'indemnité qui lui est due par la Chine, depuis la campagne internationale de 1901. Cette indemnité s'élevait à 24 millions de dollars à payer par acomptes pendant de longues années; les intérêts devaient faire monter la somme à 40 millions de dollars environ. Le gouvernement américain a reconnu que 11 millions rembourseraient complètement les missionnaires, les particuliers et le gouvernement. 8 millions de dollars ont été déjà touchés. On abandonnera le reste. L'Amérique aide les Chinois à refondre leurs finances, envoie en Chine des expéditions scientifiques qui sont utiles aux indigènes, attire aux États-Unis le plus grand nombre possible d'étudiants chinois. Les Chinois paraissent reconnaître les bons offices des Américains et se tourner vers eux pour trouver un appui contre l'Europe, éventuellement contre le Japon. En 1905, lors du voyage du secrétaire Taft en Extrême-Orient, l'ami des États-Unis, c'était le Japon; la Chine boycottait les marchandises américaines : maintenant que l'amitié du Japon pour les États-Unis est moins sûre, les Chinois sont moins hostiles aux Américains. M. Taft a été bien reçu par les Chinois de Shanghaï et de Hong-Kong en octobre 1907. Il leur a rappelé que les États-Unis s'étaient engagés à maintenir la porte ouverte en Chine; il a félicité les Chinois élevés en Amérique de la part qu'ils prennent au mouvement réformiste.

auprès du gouvernement de Tôkyô contre ces ententes qui portent atteinte à la souveraineté de la Chine : il n'appartient qu'à elle de maintenir l'ordre et la paix dans ses provinces limitrophes du Tonkin, de la Corée, du Liatoung et de la Mandchourie. Elle n'accepte pas de se laisser dépouiller, même par le Japon, de ses droits. Elle les fait valoir sur le territoire de Kwanto au nord de la Corée peuplé de 600 000 Coréens et de 400 000 Chinois, que le Japon a saisi; elle proteste contre la hâte des Japonais à établir un réseau télégraphique en Mandchourie, à ouvrir des bureaux à Takéou et ailleurs, qui acceptent déjà des télégrammes pour tous les points du monde au tarif japonais; elle réclame la plus grande part des bénéfices du chemin de fer de Sinminting-Moukden. Les Japonais refusent et offrent de lui vendre à très haut prix un terrain qui ne leur appartient pas. Chemin de fer, postes, télégraphe, mines, forêts, toutes les entreprises du Japon en Mandchourie, qu'il traite en terre conquise, le mettront en conflit avec la Chine qui se considère toujours comme suzeraine.

Dans une petite histoire destinée aux écoles primaires[1], où l'on énumère tous les malheurs de la Chine au XIXe siècle, le Japon, qui s'est emparé des Lyoukiou, de Formose et de la Corée, n'est pas mieux traité que la Russie ou la France; une autre histoire à l'usage des écoles résume ainsi les malheurs de la Chine : « Depuis quelques dizaines d'années, l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, la France, le Japon, tous ont pris des lambeaux de notre territoire; on le diminue sans cesse. Ah! il y a 4 398 années que l'empereur Hoang-ti, victorieux des races qui occupaient le territoire, a fait de ce pays des esprits la terre où devaient vivre ses descendants! L'abandonnerons-nous à d'autres en nous croisant les bras? »

Le Japon maître de la Corée, ancienne dépendance de la Chine, maître de la Mandchourie du Sud, pays de la dynastie qui règne à Pékin, quelle atteinte au programme de la Chine aux Chinois! A l'exemple du Japon, la Chine se reprend à honorer le métier des armes, à vouloir la force militaire. Et même elle se promet de faire rapidement plus et mieux que lui : « Nous sommes quatre cents millions et notre race occupe

1. Analysée par M. Noël Péri, dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1907. *L'éducation nouvelle en Chine.*

le premier rang parmi celles qui peuplent la terre. Ne devrait-elle pas être la plus puissante du monde?... Les autres races gouvernent des territoires qui sont à nous ; elles frappent sur notre peuple qui courbe humblement la tête... Il faut développer la valeur guerrière de nos compatriotes, reprendre l'esprit et le courage de nos ancêtres. »

Une Chine qui n'accepte pas les acquisitions du Japon en Mandchourie et en Corée, et qui refuse d'être protégée par le Japon aussi bien que par la Russie, une Chine guerrière aux portes du Japon, et qui ne lui est point reconnaissante de l'aide qu'il lui fournit pour se réformer, une Chine qui fiévreusement veut parcourir deux fois plus vite les étapes que le Japon a franchies naguère pour s'européaniser, mais qui, à la différence de son maître, ne garde ni la discipline, ni le respect de l'autorité, ni la dévotion à sa maison impériale, et qui subitement, à la mort de la vieille impératrice, peut renier la dynastie mandchoue, une Chine dont presque tous les réformateurs, à commencer par les quelques vingt mille étudiants chinois au Japon, sont de tempérament révolutionnaire et haïssent les étrangers qu'ils imitent, — une telle Chine n'est-elle pas pour le Japon un dangereux voisinage, menaçant pour sa sécurité immédiate, et plus encore pour ses rêves de prépondérance en Extrême-Orient? Aussi, par moments, le Japon se sent-il solidaire de l'Europe et des États-Unis : il craint d'avoir le monde entier contre lui. Comment se lancer dans une lutte qui peut être longue, sans être plus sûr de son voisin immédiat, et risquer de n'avoir pas toutes ses forces disponibles au moment où il faudra mater une révolution chinoise, et contenir les ambitions européennes en quête de profits? Un homme d'État japonais disait récemment : « En Extrême-Orient il y aura de terribles convulsions dont une grande nation comme les États-Unis ne pourra se désintéresser. En vue de telles crises ceux dont les intérêts sont communs ne devraient pas se disputer. »

Aux États-Unis comme au Japon, une politique stricte d'intérêts est pour la paix : depuis plus d'un an que dure le conflit, la guerre a été évitée. Mais, tandis que les deux gouvernements déclaraient que toute idée de guerre est absurde, les

opinions des deux pays se sont montées. L'affaire est plus grave que ne veulent le laisser croire les gouvernements, moins immédiatement menaçante que ne l'imagine au Japon, aux États-Unis ou en Europe *the man in the street*. Le danger dans les deux pays est qu'à force de croire la guerre nécessaire on fasse de nécessité vouloir, que les journaux et une partie du peuple en viennent par nervosité à la provoquer. Depuis quinze mois, les griefs s'amoncellent : l'immigration japonaise aux États-Unis ne s'arrête pas ; la flotte américaine est partie pour le Pacifique. Point pour point, les épisodes du conflit rappellent les préliminaires de la guerre russo-japonaise, coïncidence qui frappe l'imagination assez fataliste des deux peuples. Une fausse nouvelle, et l'on croit à la guerre : n'est-ce pas un indice que la paix peut être à la merci d'un incident? La raison du conflit est permanente : il est impossible que les Américains, sacrifiant les deux idées essentielles de leur civilisation : *standard of living* et assimilation, traitent de même manière immigrants japonais et immigrants européens. D'autre part le Japon estime que sa civilisation et ses victoires doivent lui assurer cette égalité et qu'on ne peut se passer de ses émigrants en Amérique. Quel traité pourra ajuster définitivement ces contradictions? A maintenir sa position, le prestige de chacun des deux pays est engagé. Sans doute les États-Unis n'auraient rien à gagner d'une guerre, pas même d'une victoire, et le Japon avant de rêver d'une grande politique d'expansion dans le Pacifique ferait mieux de liquider ses dettes, d'assimiler ce qu'il vient de conquérir et de veiller à la sécurité de ses frontières du côté de la Chine; mais en dépit d'intérêts évidents pour la paix, qui estimera précisément la force que peuvent avoir un jour les raisons d'orgueil chez deux peuples que le succès a gâtés, que le monde encense de louanges et qui n'ont jamais connu sur leurs territoires les douloureuses leçons d'une invasion?

LOUIS AUBERT

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA CARRIÈRE

On met la pioche dans les vénérables institutions du Quai d'Orsay : administration centrale et services extérieurs, on va bouleverser la « Carrière » ; la réforme de notre diplomatie occupa la pensée de M. Pichon, dès son arrivée aux affaires. Il fut installé au ministère le 23 octobre 1906 : il nommait le 6 novembre une « Commission des Réformes administratives », composée de MM. Crozier, ambassadeur (président), Gavarry et Thiébaut, ministres plénipotentiaires (membres), et Berthelot, premier secrétaire d'ambassade (rapporteur). Ces Commissaires remirent au ministre, le 15 décembre 1906, un rapport sur la réorganisation de l'administration centrale, qui fut publié dans le *Journal officiel* du 3 mai 1907, en même temps que le décret du 29 avril, qui codifiait la plupart des réformes réclamées par eux. Une autre enquête sur la réorganisation des services extérieurs avait été ordonnée par le prédécesseur de M. Pichon (circulaire du 30 juillet 1906). Les résultats en sont réunis et mis en œuvre, dit-on, dans le magistral *Rapport fait au nom de la Commission du Budget pour l'exercice de 1908* et présenté à la Chambre par M. Paul Deschanel. Mais, avant qu'un décret en consacre les conclusions, M. Paul Deschanel prévient ses collègues qu'il s'écoulera bien des mois sans doute.

Considérons donc la seule administration centrale, telle que la fait désormais le décret du 29 avril 1907, d'après le rapport des quatre Commissaires du 15 décembre 1906.



Ce Rapport témoigne d'une évidente compréhension des besoins nouveaux. Les Commissaires ont bien senti que la diplomatie d'Ancien Régime a fait son temps et qu'une démocratie comme la nôtre doit avoir d'autres relations extérieures que les monarchies présentes ou passées :

Jadis les questions d'alliance de la famille royale, de préséances, de prééminence en Europe de la famille régnante, tenaient la première place dans les préoccupations des hommes d'État; les guerres étaient fréquentes et la grande affaire des ministres était de chercher des alliances, de rompre celles des princes rivaux, de préparer des traités souvent boiteux à dessein. Cette diplomatie ne saurait continuer à peser sur la vie d'une nation formée et désormais consciente de ses droits et de ses besoins. L'attention portée aux questions économiques a augmenté à mesure que les peuples prenaient conscience de leur droit d'assumer une part croissante dans la direction de l'État.

Assurément un pareil langage, sous un ministère radical-socialiste, n'a rien d'héroïque, ne pouvant ni compromettre ni même desservir ceux qui le tiennent. Encore peut-il surprendre dans la bouche de diplomates dorés et chamarrés, car, même après trente-sept ans de République, ce n'est point une vérité universellement admise dans la Carrière qu'aux artisans de gloire ou de prestige, aux « gaigneurs » de provinces et de panache, qui jadis « représentaient » le monarque, il faille désormais substituer des serviteurs de la nation, qui songent à son honneur et à son indépendance, mais qui « travaillent » aussi à sa richesse, à son bien-être matériel, à son progrès intellectuel et moral, bref qui donnent aux affaires de notre temps, — c'est-à-dire aux échanges et concurrences du commerce, de l'industrie, du capital, de la main-d'œuvre et de la science, — la même application que les Richelieu et les Lyonne pouvaient donner aux affaires du leur, aux recherches et satisfactions de droits monarchiques.

Cette définition posée, une diplomatie en sort et un type de diplomate et une organisation des services.

Le langage d'autrefois vantait le « jeu » diplomatique sur

l' « échiquier » européen : le rôle du soldat étant de gagner les batailles, c'était aux diplomates de gagner les parties. Il semblait donc naturel qu'on leur demandât les qualités du joueur et, quand on avait mis la main sur quelques-uns de ces joueurs heureux, tout dans une diplomatie devait être adapté aux désirs du personnel, pour que place et partie de chacun fussent à sa taille et à sa convenance, et le jeu laissé à sa libre inspiration, — à moins que, se fiant à son étoile et entreprenant de tout diriger, un audacieux n'engageât une seule et grande partie sur l'échiquier du monde.

Au service d'une démocratie, en notre temps de machinisme scientifique et de collaboration industrielle, le diplomate ne peut être qu'un ajusteur d'intérêts, peinant de son côté à la tâche sociale, qui est le bonheur de tous, et appliquant à sa manière la méthode nouvelle, qui est la recherche expérimentale des réalités. Et l'organisation d'une diplomatie ne peut être que l'agencement de ce travail particulier à l'ensemble du travail national. Il faut installer les études et procédés scientifiques dans ce métier qui jusqu'à nous n'était qu'un art. Mais il ne faut ni méconnaître ni déprécier le rôle de l'artiste en ces affaires : la science et la méthode nous livrent le commandement des choses; mais c'est par l'art seulement que l'on prend et que l'on garde les hommes. Les diplomates à la nouvelle mode seront tenus à beaucoup de science; mais c'est toujours la « manière » et les « manières » qui feront la supériorité de l'un, même à inégalité de savoir et de zèle.

Dans les services extérieurs, surtout, l'art continuera longtemps d'être l'essentiel : nous sommes libres, chez nous, d'en user à notre guise; chez autrui, surtout dans les empires et royaumes, qui conservent l'idéal et les mœurs monarchiques, nous sommes bien obligés d'apprendre la révérence de cour et de voiler un peu notre sans-culottisme, car il faut être en culotte pour être reçu chez les Majestés; or les Majestés tiennent encore les trois quarts de l'Europe, et nous avons besoin de toutes, des petites et des grandes, et les plus petites, qui peuvent nous être le plus utiles à leur heure, sont aussi les plus férues de leurs prérogatives et honneurs traditionnels.

Mais nos services intérieurs n'en doivent être que mieux agencés pour les besoins de notre démocratie et les Commis-

saires ont eu raison, dès le début de leur Rapport, de réclamer une refonte « systématique, logique » de toute notre administration centrale :

D'une manière générale, l'utilité d'une réorganisation du ministère des Affaires étrangères n'est pas contestée. On estime que les méthodes du Quai d'Orsay ont vieilli et ne correspondent plus exactement aux besoins de notre politique et de notre situation extérieure; les obligations de la diplomatie ont grandi avec le développement des affaires et avec les charges que nous impose la défense de nos intérêts... Par une meilleure répartition du travail, on obtiendra que notre politique étrangère « vaille ce qu'elle coûte », selon la formule de ses détracteurs.

Un travail plus assidu et une meilleure organisation du travail leur apparaissent comme les deux nécessités fondamentales. Ils laissent entendre, — sans le dire aussi nettement que M. Paul Deschanel en son *Rapport* de 1907, — que notre Quai d'Orsay était devenu un cercle d'amateurs où de petits jeunes gens, peu ou point payés, ne voulaient prendre de travail qu'à leur aise, où de grands chefs, un peu mieux payés, ne pouvaient plus en donner qu'à leur mesure : dans l'entre-deux, s'agitaient quelques abatteurs de besogne, que leur zèle du bien général défendait quelque temps contre la rancœur de leurs intérêts lésés, mais que l'on se hâtait d'expédier au dehors, dès que leurs services reconnus leur donnaient quelque droit à un traitement plus équitable. Les jeunes gens venaient à l'heure du thé, et les chefs, à l'heure du ministre. Et les Commissaires de conclure :

Les heures de présence sont insuffisantes. Mais il est aisé d'augmenter la durée du travail en prescrivant que tous les agents, sans exception, viendront de neuf heures et demie à midi et de deux heures et demie à six heures et demie.

Il faudra désormais que tous tiennent leur emploi. Mais il faudra aussi que chaque emploi donne à son occupant le salaire de son travail. M. Paul Deschanel en 1907 réclamait avec raison contre un état de choses où, personne ne faisant sa besogne, chacun touchait un traitement qui n'était pas le sien : les plus forts s'arrangeaient pour se tailler leur part aux dépens des plus faibles, et le plus fort de tous, le Ministre, payait des

services personnels ou achetait des complicités parlementaires par des créations et doublements d'emplois, qui, dédoublant les traitements, finissaient par affamer les véritables titulaires. Un décret présenté par M. Ribot, qui avait tenté en 1891 de fixer les cadres, restait lettre morte. Méconnaissant un peu les améliorations introduites de 1900 à 1904, M. Paul Deschanel, avec quelque animosité, mais non sans justesse, écrivait dans son *Rapport* de 1907 :

Les traitements de l'administration centrale, insuffisants et inférieurs à ceux des autres Ministères, sont inférieurs également aux minima fixés par le décret de 1891, de M. Ribot. On n'a jamais tenu compte de ce décret. Il y a actuellement, dans les services, plus de personnel qu'il n'en est prévu au décret. Ainsi, un traitement de 6 000 francs est partagé entre trois agents, qui se contentent d'un salaire de 2 000 francs. Rien n'est plus mauvais que ces traitements au rabais, avec un effectif trop nombreux : un roulement s'établit entre les deux ou trois agents, et il en résulte forcément de l'irrégularité dans le travail. Cette organisation introduit à l'Administration centrale des agents « amateurs » : s'ils acceptent, en raison de leur situation de fortune, ces traitements inférieurs, ils ne fournissent parfois qu'un travail insuffisant. Cet arrangement est antidémocratique, car l'insuffisance des traitements empêche souvent des agents de l'extérieur, sans fortune, d'accepter le poste qui leur est offert à Paris.

Le décret réformateur du 29 avril 1907, en son article premier, détermine très exactement le nombre et la qualité des fonctionnaires de l'administration centrale; l'article second fixe les traitements et l'avancement de chaque catégorie. Aux mœurs féodales des barons et riches-hommes de la Carrière, décimateurs du travail d'autrui, ce décret substitue la règle démocratique du titulaire remplissant la charge et de l'emploi nourrissant son homme. Ce n'est pas la morale seulement qui doit y gagner : c'est plus encore le service, car rien ne diminue le rendement d'une collaboration et ne compromet l'avenir d'une entreprise, autant que la désaffection d'en bas propagée par la maxime : « Tu en fais toujours assez pour ce qu'on te paie », et la démoralisation d'en haut, créée et entretenue par l'espoir que « cela durera bien autant que nous ». On ne saurait donc trop féliciter les Commissaires, ayant mis en pleine lumière le vice de ces errements, d'avoir défini à la française, ou — terme

synonyme — à la franquette, ce que doit être un projet de réforme « sincère et complet » :

Un projet de réforme sincère et complet doit répartir également les charges et distribuer le personnel, en tenant compte avant tout de l'intérêt public; remanier les cadres et les remplir correctement pour que chaque fonction ait un titulaire du grade et du traitement qui y correspond; donner à nos agents toutes les garanties de carrière possibles, traitements suffisants, avancements justifiés par le mérite, assurances contre l'arbitraire; raffermir la discipline et donner au ministre le moyen d'éliminer les incapables; organiser fortement le travail.

***

Mais sur quel plan « organiser le travail »? Les Commissaires ont cru qu'il suffisait « d'examiner minutieusement le fonctionnement actuel des services et d'étudier dans le détail tous les inconvénients qu'il présente, ainsi que les remèdes qui peuvent y être apportés ». Ils ont constaté — ce que l'on pouvait prévoir d'avance — que ces services, installés pour une monarchie, puis envahis par une démocratie, mais à peine annexés et nullement aménagés par elle, restaient un palais de la fantaisie où le seul hasard et les considérations de personnes déterminaient les attributions de chacun.

La noble diplomatie d'Ancien Régime était toujours logée à la *Direction des Affaires politiques* (ou, comme on dit au Quai, la *Politique*), avec ses deux resserres indispensables, l'une pour l'argent, *Division des Fonds et de la Comptabilité*, l'autre pour les dossiers, *Division des Archives*. A cette bâtisse du Roi, les besoins des temps nouveaux avaient fait ajouter une aile pour abriter les intérêts du Peuple, la *Direction des Affaires commerciales* (la *Commerciale*). Puis les exigences et mœurs spéciales du Parlement avaient donné au *Cabinet du Ministre* une extension qui, de cette antichambre du service, avait fait peu à peu la grande loge où venaient aboutir toutes les discussions, intrigues, papiers et affaires de la maison. Enfin les représentants de la démocratie mettant leur point d'honneur à paraître des princes et les dames de la République, qui prenaient la succession et le langage des reines, voulant

savoir toujours « où mettre le Nonce », on avait installé un immense *Service du Protocole* : une ligne de l'*Annuaire diplomatique et consulaire* suffit à définir la *Direction des Affaires politiques*; mais dix-sept lignes énumèrent les multiples occupations du *Protocole*, « cérémonial, questions d'étiquette et de préséance; réception des ambassadeurs, etc., etc. »

Dans le décret du 12 mai 1891, modifié par les décrets des 8 novembre 1892, 10 mars 1894, 29 juin 1895 et 25 juillet 1896 — ainsi parle l'*Annuaire*, et cette simple énumération a son éloquence pour montrer le malaise que tout le monde ressentait et auquel, depuis seize ans, trois ministres essayèrent vainement de porter remède, — cet état de choses avait été codifié :

Article premier. — L'Administration centrale du ministère des Affaires étrangères comprend :
outre le Cabinet du Ministre et le Protocole,
la Direction des Affaires politiques et des Protectorats,
la Direction des Consulats et des Affaires commerciales,
la Division des Archives,
et la Division des Fonds et de la Comptabilité.

C'était en réalité, sous des noms divers, cinq ou six Directions entre lesquelles le travail aurait dû se répartir. Mais comme jamais on ne s'était demandé quel devait être, au XIXe siècle et dans une République, le travail d'une diplomatie, on ne pouvait songer à une répartition systématique de cette tâche, dont on ignorait la nature essentielle aussi bien que les parties constitutives. On n'avait donc rien modifié aux us et coutumes introduits depuis deux cents, trois cents ans peut-être, et qui, lentement et régulièrement superposés dans les périodes d'indolence, violemment bousculés, plissés, disloqués et émiettés dans les périodes d'agitation réformatrice, avaient abouti à un indescriptible capharnaüm, tout pareil à ces chaos géologiques où des roches de tout âge et de toute formation, chevauchant et s'entassant et s'écrasant les unes sur les autres, opposent au cours régulier des eaux et à la pénétration industrielle des hommes le plus infranchissable des obstacles. Sur le papier, chaque service avait ses attributions, mais qui n'étaient ni fixement déterminées ni rationnellement ni même utilitairement groupées; si la *Politique* avait, comme il est

naturel, « la direction des travaux politiques », elle avait aussi une « sous-direction du contentieux » vers laquelle s'en allaient, avec cent autres affaires, « la correspondance et les travaux concernant la juridiction consulaire », tandis que la *Commerciale* avait une « sous-direction des affaires consulaires », où se traitaient « les affaires d'administration consulaire, les conventions consulaires, etc. » Voici ce que les Commissaires pensaient de cette répartition :

Confusion dans la distribution des dossiers et vague dans les attributions.

La répartition actuelle des affaires entre les services présente peu de fixité et ne répond plus aux indications nominales; des modifications partielles, non maintenues dans leur entier, ont laissé des résidus; des considérations de personnes ont fait passer un dossier d'un bureau à un autre; le point de départ d'une affaire ressort à une section et sa solution à une seconde; des questions importantes ne sont étudiées qu'au point de vue spécial et secondaire; ainsi les rapatriements par voie diplomatique sont traités par une direction, tandis que les rapatriements par voie administrative sont centralisés par une autre; l'admission à la cote des valeurs étrangères, qui constitue un de nos principaux moyens d'action politique, dépend du contentieux, service annexe, dont les moyens d'action et d'information sont très limités.

Les Commissaires estimaient pourtant que « ces distributions faussées, ce vague dans les attributions, tout en présentant de réels inconvénients, ne sont à tout prendre qu'une question secondaire, sans importance profonde, aisément réparable par une entente entre les services ». Mais ils avaient le courage intellectuel de reconnaître qu' « une question bien plus grave se pose : non seulement la répartition des affaires est peu cohérente; elle n'est pas logique; elle a cessé de répondre à la nature des choses ». Et ils avaient le courage politique de signaler que cette incohérence favorise les usurpations et trafics, dont le régime parlementaire semble ne pouvoir se passer et dont le Cabinet est l'habituel agent. Ce Cabinet, qui devrait n'être « qu'un couloir entre les bureaux qui traitent les affaires et le ministre qui les décide », devient le maître suprême, quoique incompétent et irresponsable, de tout : « l'affaiblissement des services et le manque de direction de

l'organisation centrale ont dévié son rôle en le transformant en une sorte de contrôle-général superficiel, sans les moyens de l'exercer puisqu'il n'a pas les dossiers ». Et ils avaient le courage civique de signaler à un ministre, qui livre le Cabinet à un tout jeune favori, « les inconvénients résultant de la jeunesse du Chef [de Cabinet], qui peut manquer de l'autorité, de l'expérience et de l'impartialité nécessaires ».

En somme, les affaires abandonnées à l'incohérence des bureaux ou aux solitaires rêveries du Ministre ; le personnel et le budget livrés aux caprices du Cabinet : tels étaient les résultats les plus évidents de l'ancien état de choses. Les Commissaires demandaient que tout fût réorganisé par « une répartition logique des affaires ». Et voilà encore un mot dont il faut leur savoir gré : on nous a tant remontré depuis vingt ans que les déboires et l'infériorité de notre activité française nous venaient de notre incorrigible esprit latin, de notre amour de la logique, de nos recherches de symétrie et de nos plans rationnels, tandis que la supériorité des Anglo-Saxons était le triomphe du plus grossier empirisme !... Les Commissaires ont voulu bâtir sur un plan logique. Seulement il y a logique et logique, et, si la raison a la sienne, le cœur a des arguments qui sont des raisons tout de même et dont l'agencement peut sembler et même former un système logique. Il y a les raisons de l'orfèvre et les raisons du charbonnier : chaque corporation, chaque métier, chaque coterie, chaque famille a les siennes. Ne nous étonnons donc pas de trouver en ce Rapport une logique de diplomates, et même la logique d'une certaine catégorie de diplomates.

Car la famille de S. M. la Carrière a plusieurs branches. Il y a la famille impériale et royale, apte à tous les honneurs et à tous les droits : messieurs des Ambassades, nés du mariage public et légitime de noble et puissante dame la Carrière avec haut et noble seigneur le Protocole. Et il y a la famille civile : messieurs des Consulats, nés de l'union morganatique, presque secrète, de la Carrière et du Commerce, — et l'on sait de quel air messieurs des Ambassades regardent leurs cousins pauvres des Consulats : en son rapport de 1908 (p. 123), M. Paul Deschanel, qui toujours témoigna quelque tendresse aux Ambassades, remet à leur place les effrontés des Consulats qui

« voudraient jouer à l'agent politique » et devenir « des représentants diplomatiques au petit pied ». Mais, dans la noble branche, M. Paul Deschanel distingue encore deux sortes de seigneurs [1] :

Il y a, en réalité, deux carrières : celle de Paris et celle de l'extérieur. A ceux, — beaucoup trop nombreux, — qui font la plus grande partie de leur carrière à Paris et qui vivent près du soleil, l'avancement rapide et, le jour où ils se décident à faire une infidélité aux charmes de la capitale, les postes enviés. Aux autres, à ceux dont la santé s'use en de malsains climats, trop souvent l'oubli. Quel que soit le mérite d'un agent, s'il se confine trop longtemps dans les bureaux du quai d'Orsay, il perd certaines qualités et l'occasion d'en acquérir d'autres. Son esprit se ferme au spectacle de l'étranger, à la diplomatie d'information; il ne juge plus de même ni les correspondances qu'il reçoit ni les réponses qu'elles exigent.

L'*Annuaire diplomatique et consulaire* prouve à chaque page la justesse de cette distinction. Voici deux exemples choisis, qui sont typiques parce que les deux diplomates en cause sont, d'un consentement unanime, estimés de leurs collègues, appréciés de quiconque les approche, également réputés pour leur zèle et leur connaissance des affaires, pour leur affabilité et leur expérience des hommes, sans attaches avec Rome ni Coblentz, sans tendresse ni hostilité pour ou contre l'Église, la Loge, le Temple ou la Synagogue, bref « galants hommes », « excellents agents » et « bons républicains ». L'un a cinquante-cinq ans d'âge et trente et un ans de services : licencié ès lettres et en droit, il est entré à l'administration centrale, a servi sept ans à Paris, puis vingt-quatre ans, sans débrider, au dehors : il est aujourd'hui ministre plénipotentiaire en pays de fièvre jaune, chez les Nègres. L'autre n'a que cinquante ans d'âge et vingt-six ans de services; licencié ès lettres aussi et ancien élève d'une grande École, il n'a quitté Paris que quarante mois et sans s'éloigner à plus de cinq ou six heures, avant d'être nommé, au bout de vingt et un ans de ce doux servage, à une grande légation, puis à une ambassade; pendant ces vingt et un ans, il a tenu le Cabinet d'innombrables ministres et de plusieurs ministères; il est vrai que

1. *Rapport* de 1907, p. 2-3.

— services exceptionnels — il a été « délégué de Mayotte et des îles Comores à l'Exposition universelle de 1889 » et — c'est l'*Annuaire* qui l'affirme — « délégué du ministère des Affaires étrangères au Congrès international géographique... de Bourg (Ain) ».

Or nos Commissaires sont des « ambassadeurs », des « parisiens » et d'anciens chefs ou sous-chefs du Cabinet. Un seul a lentement gagné ses grades au dehors et dans les consulats : aussi a-t-il donné vingt-cinq ans de services, dont vingt-trois outre-mer, pour obtenir à cinquante ans son titre de ministre plénipotentiaire avec sa « chefferie » de Cabinet. Les trois autres, — à eux trois, — sur leurs soixante-quatorze années de services, n'ont respiré qu'une dizaine d'années l'air d'un poste à l'étranger, et l'un a réalisé ce prodige de ne pas quitter Paris depuis vingt-trois ans.

Une logique s'ensuit. Ils connaissent la force du Cabinet; ils estiment les Ambassades; ils ont quelque défiance — pour ne rien dire plus — des Consulats. Supprimant la *Commerciale*, ils prennent donc la *Politique* pour centre de leur réforme et tâchent de lui donner tout ce que l'on peut « logiquement » revendiquer pour elle, en ne laissant au Cabinet ou à d'autres que les morceaux trop difficiles à arracher.

Notez bien qu'ils partent de principes indiscutables et font des calculs entièrement corrects. Tout ce qu'ils disent de la « fusion » nécessaire entre la *Politique* et la *Commerciale* est rationnel et vrai; dans une diplomatie démocratique, il est certain que les intérêts matériels doivent être, avec la sécurité de la patrie, l'un des moteurs effectifs, et nous voyons chaque jour que le commerce impose ou fournit à la politique les arguments les plus chiffrables — donc les meilleurs — et les solutions les plus conformes à l'intérêt national. Les Commissaires peuvent invoquer l'exemple de l'étranger et de nos services extérieurs; ils peuvent invoquer aussi certaines expériences heureuses de l'administration centrale :

Des leçons de choses répétées conduisirent à l'idée de tenter l'expérience de la fusion des questions commerciales et politiques dans certains cas; la première application en fut faite à la Tunisie : mais il s'agissait là d'affaires administratives d'un ordre spécial et de caractère très complexe, et cette dérogation ne pouvait être démons-

trative ; la seconde expérience, qui porta sur la création d'un bureau d'Amérique, fut plus convaincante : on reconnut que les questions politiques et commerciales y étaient intimement liées dans le Nouveau-Monde et qu'il serait nuisible à la bonne marche des affaires de continuer à les séparer.

Ils montrent que les palliatifs au dualisme actuel n'ont servi de rien. La solution logique s'impose : « La distinction surannée entre affaires politiques et affaires commerciales ne semble pas pouvoir être maintenue plus longtemps ». Il faut que notre administration centrale puisse étudier d'ensemble, pour chacun des pays étrangers, une politique, où les entreprises industrielles, commerciales et financières de nos nationaux seront tout à la fois les instruments et les protégés de l'influence française : « En tous pays, commerce et politique vont aujourd'hui de pair et réagissent l'un sur l'autre » :

Conséquence : répartition géographique où se mêleront les cadres diplomatique et consulaire pour traiter les questions complètes.

On aboutit ainsi logiquement à la répartition géographique. Pour chaque groupe de pays il y a lieu d'organiser des services qui centraliseront dans l'étude ce qui est un dans la réalité.

Retenons bien cette excellente définition : « *Pour l'étude* (ou, si l'on veut un terme plus exact : *pour la conception*) d'une politique étrangère au XXe siècle et dans une démocratie comme la nôtre, les affaires politiques et commerciales étant indissolubles, il faut organiser les services par pays, puis par groupes de pays; la répartition géographique s'impose. » Jusqu'ici je ne vois pas que la logique de nos Commissaires soit différente de celle des autres hommes. Mais ici nous entrons en pays nouveau et, dans le Rapport, la frontière est marquée par un changement de langue, qui, brusquement, substitue au français de tout le monde le jargon de certains laboratoires : « La cellule initiale du travail sera la section géographique... La fusion des questions économiques et politiques, qui prend pour base la cellule géographique, entraîne la disparition du dualisme actuel. »

Prenons garde : les Commissaires nous ont admirablement démontré que la répartition géographique des affaires s'impose *pour l'étude* — la conception — d'une diplomatie. Mais voici

que, leur logique d' « ambassadeurs » et de « parisiens » aidant, la conception d'une politique devient « le travail » essentiel : l'ordre géographique va donc servir de plan pour la répartition de toutes les affaires entre les différents services, ou plutôt les services devront être organisés suivant les seules nécessités de la répartition géographique.

Sous un directeur unique des Affaires politiques et commerciales, le décret du 29 avril 1907 partage le monde entre quatre sous-directions, l'une « d'Europe, d'Afrique et d'Océanie », les trois autres « du Levant », « d'Asie » et « d'Amérique ». On donne à ces maîtres du monde et du ministère les Archives, la Bibliothèque, les Jurisconsultes du département, un Bureau commercial et financier, un Bureau d'Ordre et Secrétariat, un Bureau des Communications, en tout neuf organes tentaculaires, qui tirent à la *Politique* ce que jadis trois ou quatre services se partageaient.

Malgré cet effort, tout n'a pas pu ou voulu rentrer dans la « cellule géographique ». Les Commissaires avaient prévu que « le système de la répartition géographique ne peut pas embrasser tous les ordres de questions » et ils avouaient que, « dans un certain nombre de cas, la répartition par ordre de matières est plus scientifique ».

A l'expertise, on découvrit que le nombre de ces cas réfractaires à l'absorption géographique était bien plus considérable qu'on ne l'avait pensé ; aussi les ramassant en vrac, le décret du 29 avril les a logés dans une « direction des Affaires administratives et techniques » avec deux sous-directions des « Unions internationales et des Affaires consulaires » et des « Chancelleries et du Contentieux ». Cette opération faite, restaient encore quelques domaines où la logique des « ambassadeurs » n'avait osé risquer, redoutant les difficultés et embûches du terrain ou la colère des sphinx et dragons jaloux qui les surveillent : Fonds, Protocole, Cabinet. Le décret du 29 avril maintient une « division des Fonds et de la Comptabilité », un « service du Protocole » et un « Cabinet du Ministre, Personnel et Secrétariat ».

En résumé, avant le décret du 29 avril, l'administration centrale comprenait deux directions et quatre divisions ou services

secondaires ; après le décret, elle va comprendre deux directions et trois divisions ou services, — l'autonomie des Archives étant supprimée. Et cette grande réforme « logique », « systématique », « scientifique », aboutit en fin de compte à remplacer le dualisme d'autrefois, *Politique* et *Commerciale*, par un dualisme nouveau, *Politique* (renforcée de la *Commerciale*) et *Technique*.

Telle est du moins l'apparence. Mais reconnaissons aussitôt que la réalité est bien différente : sur le papier, il reste deux directions ; dans la pratique, il n'y aura plus qu'un directeur, au vrai sens du mot, — le directeur de la *Politique*, — et un intendant ou gérant de la *Technique*, car le premier seul dirigera toutes les affaires, l'autre n'aura qu'à paperasser : actes notariés, jugements, testaments, conventions, contrats publics et privés, naturalisations, — dit le *Décret*, — expulsions, extraditions, successions, état civil, rapatriements, etc., etc., et... service météorologique.

Sur le plan que d'autres ministères avaient essayé, voici près de vingt ans, et qu'une fâcheuse expérience leur fait abandonner de jour en jour, à la mode de la Guerre et de la Marine, c'est proprement un grand État-major général que l'on institue au quai d'Orsay, et cet État-major, accaparant toute la préparation et la conduite de la politique nationale, n'aura pour lui faire contrepoids que des services auxiliaires, parmi lesquels le Cabinet et le Ministre. Ce résultat aurait dû avertir nos réformateurs qu'en chemin, quelque part, ils avaient fait fausse route, puisque leur logique aboutissait à un paralogisme, donnant tous les moyens de gouverner à qui n'en avait ni le droit ni le pouvoir, — à un État-major irresponsable — et ne laissant au maître légitime, à la Nation, représentée par le Parlement, représenté par le Ministre, que la représentation, la menue monnaie et les petits bénéfices, nominations, décorations et faveurs.

La vie quotidienne des Départements voisins, de la Guerre et de la Marine, aurait dû leur montrer à quoi mène un pareil système. Le Cabinet et l'État-major sont en rivalités, en luttes perpétuelles : celui-ci ne veut pas céder à tous les désirs et innovations de celui-là, qu'il traite, avec raison le plus souvent, de caprices ou de sottises ; celui-là ne tient pas grand compte

des conseils de celui-ci, qu'il traite de radotages et de routines. Si le Cabinet l'emporte, tout est en proie aux appétits d'une bande de petits jeunes gens ou de vieux aigrefins qui, sitôt gavés, sont remplacés par d'autres, plus affamés, donc plus ardents aux « nouveautés » qui les rassasient. Si l'État-major impose l'absolutisme de son omniscience, cette autre coterie, pour être permanente et plus désintéressée, n'en est pas moins dangereuse : nous sortons à peine de la crise terrible, où nous avait plongés un État-major dont ni l'intelligence ni l'honnêteté ni le patriotisme n'étaient, quoi qu'on ait pu dire, de qualité médiocre, mais qui, personnifiant la défense nationale, en arrivait de bonne foi à voir dans son infaillibilité la condition primordiale du salut de la patrie.

Les diplomates, comme les soldats, sont des hommes : le pouvoir absolu, la compétence universelle et sans contrôle grisent tous les cerveaux, et, bien plus que l'armée, la diplomatie est entourée de chausse-trapes où la bonne foi du plus averti, la droiture du plus honnête, l'indépendance du plus sauvage peuvent être surprises. Les Commissaires, dans leur Rapport, insistaient fort justement sur le rôle que prend et prendra de plus en plus la finance dans les relations internationales : négociations d'emprunt, cote à la Bourse de Paris, exportations d'or, dans notre politique française surtout, les affaires financières sont de première importance et, comme le disaient les Commissaires, « l'admission à la cote des valeurs étrangères constitue un des principaux moyens de notre action politique ». Notre État-major diplomatique aura donc à s'occuper de finance et le Décret pourvoit la *Politique* d'un « conseiller commercial et financier » dont le Rapport définissait par avance les attributions.

Conseiller commercial, on lui demande simplement d'être une encyclopédie vivante de toutes les théories économiques et de tous les faits commerciaux[1]. Conseiller financier, on lui

1. « On ne peut demander à un chef de bureau géographique la formation d'esprit et le genre d'érudition que nécessite la préparation complète des traités de commerce qui, affectés par les fluctuations de la richesse publique comme de la force extérieure des nations, changent fréquemment. On s'adressera donc à un conseiller technique ayant dans la tête un ensemble, la doctrine économique de la France, possédant la bibliographie complète des traités de commerce, se tenant au courant de toutes les améliorations

donne la haute et basse justice sur tous les groupements financiers et industriels, qui opèrent à l'étranger, et sur toutes les valeurs qui veulent entrer chez nous :

Le commerce et l'industrie français à l'étranger sont en grande partie entre les mains de groupements financiers ou industriels, grandes sociétés, syndicats, qui opèrent dans des régions très différentes. Elles ont fréquemment besoin de l'appui des Affaires étrangères qui, de leur côté, leur demandent parfois certains sacrifices dans l'intérêt de notre influence. Il faut donc que les tractations avec ces groupements soient suivies par un agent très bien informé de l'ensemble de leurs opérations. Autrement, la direction réelle de ces affaires appartiendra aux intéressés eux-mêmes qui pourront à leur gré réclamer notre intervention et nous refuser toutes concessions. En théorie, le directeur politique a la vue d'ensemble de ces négociations et peut en contrôler le doit et l'avoir dans les différents services régionaux ; en fait, son attention sera absorbée par des objets plus importants. Il est donc indispensable qu'il y ait quelque part des dossiers « compagnie X.... » comprenant toutes les affaires qui concernent les groupements dans les différents pays, et quelqu'un apte à les suivre. Ce délégué financier se tiendra en même temps au courant de toutes les questions d'emprunts et de finances internationales, de manière à connaître le plus exactement possible la situation financière des différents États, leurs besoins et leurs ressources respectives.

Voilà donc, sous le directeur politique qui, « en théorie, a la vue d'ensemble de ces négociations », mais dont, « en fait, l'attention sera absorbée par des objets plus importants », voilà donc un sous-ordre dont les décrets « techniques » peuvent faire la ruine ou la fortune de groupements financiers, de grandes sociétés et de syndicats. Pense-t-on que, si les diplomates apprécient pour leur politique le concours de la finance, les financiers aient fermé les yeux sur les facilités et la sécurité que la diplomatie peut valoir à leurs opérations ? Le grand

réalisées par les États étrangers, classant ses dossiers dans un ordre parfait, spécialiste que l'on pourra feuilleter comme un dictionnaire... ; il fonctionnera comme conseiller auprès du directeur politique pour toutes les questions commerciales intéressant plusieurs sections et sera le délégué du ministère auprès des autres administrations et des déléguée commerciaux étrangers. Enfin il centralisera les rapports des attachés commerciaux dont il sera le chef, bénéficiera de leurs renseignements et exercera sur leur ravail un contrôle incessant. »

public lui-même a pu voir leurs mains dans les menées secrètes qui culbutèrent M. Delcassé et mirent au Quai d'Orsay l'homme qu'ils croyaient leur homme, M. Rouvier[1]. Et le public sent aussi qu'une mystérieuse influence, depuis trois ans, au mépris de l'honnêteté la plus élémentaire et de nos intérêts nationaux les plus certains, empêche de régler cette affaire des chemins de fer d'Éthiopie, à laquelle nos diplomates pourtant ont donné tous leurs soins, pour laquelle ils ont conclu une convention avantageuse avec deux gouvernements étrangers et négocié durant d'interminables mois avec l'empereur Ménélik. Mais, bien mieux que le public, les Commissaires savaient ce que peut oser la finance et quelles complicités elle trouve chez quelques parlementaires pour imposer ses serviteurs aux postes dont elle a besoin.

Toute la Carrière nommera ce diplomate, que rendit célèbre une escroquerie où le surprit, mains et bras, un gouvernement étranger : on dut le mettre en disponibilité; aussitôt les gens de finance intervinrent, le firent réinstaller, nommer officier de l'Instruction publique puisqu'ils l'avaient sauvé de l'instruction judiciaire, consul, consul général, ministre plénipotentiaire, bref le rétablirent en situation de recommencer, et, comme une fois encore, mais par ses supérieurs cette fois, il se laissait prendre en l'exercice de ses talents et qu'on devait le rappeler, la même protection toute-puissante lui assura une confortable sinécure, puis une « mission commerciale », et le moyen de continuer ses opérations.

Dans les services extérieurs, la finance peut risquer de pareils défis à l'opinion; vers l'organisation centrale, elle devra mieux couvrir ses cheminements; mais pense-t-on qu'elle n'y tournera pas tous ses efforts, qu'elle ne mettra pas en campagne parlementaires, diplomates et ministres, pour assiéger, influencer, conquérir peut-être ce bureau du « Conseiller commercial et financier », où vont se régler ses destins? Que le hasard alors ou la même influence secrète fasse arriver à la *Politique* un directeur, fort honnête et galant homme, — on citerait parmi les diplomates ceux qui ne le sont pas, — mais un peu trop mondain, ou distrait, ou léger, ou peu versé en

1. Voir dans la *Revue* du 15 novembre 1905 : *Finance et Diplomatie.*

ces matières de finance ou trop confiant ou — il s'en trouve parfois — enclin à la paresse, — ou même — on en rencontre dans les ambassades comme ailleurs — un peu naïf, sans parler du cas où il serait complaisant secret, franchement complice : on imagine alors la belle, la grandiose, la gigantesque « Affaire », qui pourra germer dans la profondeur de ce neuvième bureau, puis tracer en douceur et en secret dans tout cet État-major dupé par la sympathie, aveuglé par l'esprit de corps, gagné par les bonnes promesses, ému par les belles protestations, ou muselé par la crainte, ou quelque peu démoralisé par la toute-puissance.

Si la finance doit être un facteur important de notre politique étrangère — et je pense, avec les Commissaires, qu'il ne saurait en être autrement, — il faut que ce soit au grand jour. Le directeur de la *Politique* doit avoir, non pas la surveillance lointaine, « la vue d'ensemble », mais la connaissance précise et quotidienne de « ces tractations avec les groupements ». Il ne faut pas qu'il puisse jamais arguer « d'objets plus importants », pour en récuser les responsabilités devant son ministre, ses collègues de l'administration centrale ou les critiques du parlement et de la presse. Ces « objets plus importants » nous ramèneraient tout droit à la raison d'État, et ce qu'ont pu faire les coteries politiques ou religieuses en d'autres États-majors, ce sont les coteries financières qui le feraient en celui-ci.

En dehors de la sécurité et de l'honneur de la patrie, le directeur de la *Politique* ne doit pas avoir « d'objets plus importants » que les affaires économiques : c'est bien là ce qu'ont proclamé les Commissaires, quand ils ont demandé la fusion de la *Politique* et de la *Commerciale*. Mais ces deux objets suffisent à l'activité d'un directeur et de toute une direction : il est inutile, il est dangereux de les charger d'autres besognes, et les Archives, la Bibliothèque, les Jurisconsultes du Département, le Bureau des Communications (nous allons retrouver tous ces êtres) ne serviront qu'à encombrer le service, à disperser l'attention, à gaspiller le temps du directeur. Étudier et concevoir la politique de la France dans le monde n'est pas une tâche si facile que le même homme, tout en y travaillant, puisse encore ergoter avec les

avocats, papoter avec les journalistes, paperasser avec les historiens et curieux. La logique du bon sens aurait dû conduire les Commissaires à cette conclusion. S'ils n'y sont pas arrivés, c'est que leur logique toute spéciale d' « ambassadeurs » et de « parisiens » les a fait obliquer en route, et nous voyons bien en quel carrefour ils ont enfilé la venelle : c'est quand ils ont voulu appliquer à tout « le travail » de l'administration centrale ce qu'ils avaient démontré valable pour la seule « étude » ou conception de notre politique étrangère.

L'élaboration complète de cette politique, voilà « le travail » que doit fournir l'administration centrale. Mais de ce travail, la conception n'est qu'une partie. Avant de concevoir une politique, il faut en réunir les éléments, la préparer; après l'avoir conçue, il faut la décider, puis l'exécuter, en suivre enfin les résultats, c'est-à-dire la gérer. Préparation, conception, décision, exécution, gérance : tels sont, en bonne logique, les moments successifs d'une diplomatie et il semble qu'une division systématique du travail doit faire intervenir à chacune de ces étapes un organisme spécial.

***

Première étape. Une politique se prépare : notre xxe siècle est épris de méthodes scientifiques; il ne veut plus fonder sur des imaginations; il lui faut le terrain solide des réalités; les fulgurations du génie ne lui semblent que médiocres lumières; il veut l'éclairage continu de l'expérience et de la documentation. Les Commissaires, dans leur Rapport, signalaient, parmi les défauts les plus grands de l'ancien système, le manque d'instruments de travail :

Manque des instruments du travail, livres, journaux, documents, précédents dossiers.

Ce qui manque surtout, ce sont les moyens de travail ; on est insuffisamment outillé et l'on travaille à vide. Le service géographique est trop pauvre pour acheter des cartes. Aucun bureau ne possède une collection complète de *Livres Jaunes*; aucun ne dispose des livres d'études indispensables; pas un ne reçoit les journaux

et les revues spéciales où s'accumule le travail du monde sur les questions qu'ils doivent traiter. La bibliothèque, ouverte l'après-midi au public, n'est pas organisée pour mettre pratiquement à la disposition des rédacteurs les volumes dont ils ont besoin. Réduits ainsi au dossier, il leur est presque impossible d'étudier sérieusement une affaire par manque de documents et de livres, si bien que l'on perd l'habitude du travail, surtout du travail intelligent et personnel, que donnent les études historiques, juridiques, etc. Les dossiers même ne sont pas complets; au bout de dix ans, ils descendent aux Archives qui les défont pour reclasser les lettres par postes dans l'ordre chronologique; pratiquement ils deviennent inutilisables.

Ainsi les précédents, indispensables pour comprendre et suivre une question, ne sont plus consultés : au bout de dix ans, le travail du passé est enterré dans les Archives. Aussi chacun a-t-il une tendance naturelle à ne travailler que sur les dépêches et même sur la dernière, sans étude des précédents ni des dossiers; ajoutons que les dossiers commerciaux n'entrent pas dans les archives : on les empile donc simplement dans les greniers du quai d'Orsay.

Les Commissaires ont bien senti qu'il fallait « modifier du tout au tout » ces conditions déplorables. S'ils n'ont pas demandé qu'une direction spéciale des Archives, de la Bibliothèque, du Service géographique, de la Presse et Périodiques fût créée ou réorganisée, c'est qu'ils avaient, outre leurs préjugés « d'ambassadeurs », la méfiance justifiée des historiens, exégètes, esthètes et archéologues qui menacent d'envahir ces services et qui, maîtres de la place, la transformeraient en un musée de fossiles, au lieu d'en faire l'arsenal où loger et fourbir tous les instruments de la lutte diplomatique :

En fait les Archives ne rendent pas les services que le ministère est en droit d'en attendre. Depuis l'arrêté du 15 février 1882 qui a créé la division des Archives et surtout celui de 1885 qui a augmenté l'importance du service historique et des communications au public, au détriment du service des communications au département et du classement, les Archives ne sont plus considérées par ceux qui en ont la garde que comme des Archives historiques : on s'y occupe de la rédaction des inventaires des anciens fonds; on y publie des documents historiques du XVI[e] ou XVII[e] siècle; mais on y néglige volontairement les documents contemporains, les seuls pourtant qui soient d'une utilité immédiate pour les travaux du département. Il est nécessaire de réagir contre cette tendance; s'il est bon de procurer aux savants et aux historiens, qui viennent consulter le dépôt, les

inventaires aussi complets que possible des richesses qui y sont renfermées, il est bien plus important pour le ministère que ses services puissent trouver rapidement dans les archives modernes les précédents dont ils ont besoin. Les archives des Affaires étrangères doivent servir à faire de la politique, et non de l'histoire[1].

On ne saurait mieux dire, et, si les Archives, Bibliothèque, Service géographique et bureaux connexes doivent faire de la politique, il faut assurément que des gens de la Carrière président aux Archives, Bibliothèque, etc. : encore ces diplomates doivent-ils se spécialiser et, pour faire utilement leur tâche, qui est la documentation des rédacteurs, ils doivent être groupés sous une direction unique dont la compétence et la responsabilité soient effectives. Et cette tâche est suffisante à occuper toute l'attention d'un homme et toutes les heures d'un grand service.

Seconde étape. La politique d'une démocratie s'étudie et se conçoit. La défense et l'honneur de la patrie, les intérêts et la prospérité de la nation en sont les deux mobiles ; le monde entier en doit être le théâtre. Une direction unique des Affaires politiques et commerciales est désormais indispensable. Mais pour cette tâche énorme, quels que soient le talent et la vivacité d'un directeur, il lui faut deux collaborateurs qui puissent le soulager ou le remplacer, lui assurer les loisirs de la réflexion et la pleine liberté de l'esprit. Dans leur Rapport, les Commis-

1. Avec autant de justesse et plus de verdeur encore, M. Paul Deschanel (M. P. Deluns-Montaud, ancien député, ancien ministre, étant directeur des Archives) écrivait en son Rapport de 1907 : « On a toujours eu une tendance, non seulement dans le public, mais même dans les administrations, à considérer que des services tels que ceux des archives et bibliothèques réalisaient l'idéal de la sinécure : « Quand on a aimé les documents et les livres, dit-on couramment, on est tout désigné pour les conserver. » Sophisme. D'abord, il est faux de dire qu'il suffit d'aimer les documents et les livres pour les conserver, c'est-à-dire connaître, apprécier et trancher toutes les questions techniques que soulève cette conservation. Ensuite, il ne s'agit pas seulement de conserver, il faut encore et surtout utiliser, dans la mesure la plus large possible et pour des fins pratiques et actuelles, les documents et livres conservés. Or, si la plupart des fonctionnaires ont une culture générale suffisante, nul ne sait ni bien résumer une pièce, ni la classer, ni en apprécier l'importance, sans l'avoir appris. On voit par là quelle erreur a été commise, quand on a considéré le service des archives comme une retraite prématurée ou comme un facile refuge pour les invalides de la carrière. »

saires prévoyaient que leur chef d'État-major général risquait de « succomber sous le poids de toutes les affaires »; aussi, pour « lui permettre de consacrer plus de temps à la réflexion personnelle et d'assumer la direction réelle de la politique », ils lui donnaient un adjoint « chargé de coordonner les travaux des sections pour la politique générale ». Cet adjoint, dans leur pensée, devait « avoir le goût des idées générales et être en même temps un excellent rédacteur, car c'est à lui que serait confié le soin de rédiger les instructions ».

Si l'on veut donner au directeur la conduite réelle de toutes les conceptions politiques et commerciales, — et il le faut, — si l'on veut surtout qu'il endosse la responsabilité des « tractations » financières, — et il le faut encore, — ce n'est pas d'un adjoint politique seulement que l'on doit le pourvoir, c'est aussi d'un adjoint commercial et financier. Un directeur politique et commercial, un sous-directeur politique et un sous-directeur commercial coordonneront les conceptions d'ensemble : au-dessous, les sections géographiques établiront les conceptions de détail.

Le partage du monde entre les sections, tel que l'établit le décret du 29 avril, déroute ma logique de géographe [1]. Il se peut que les diplomates à leur tour souriront de mes préjugés. Mais il me semble que si l'on veut organiser une étude du

1. En voici le détail : *Sous-direction d'Europe, Afrique et Océanie.* — Rédaction des instructions et centralisation des renseignements de politique générale; conférence de la Haye; correspondance et travaux politiques, commerciaux, financiers et contentieux, concernant : en Europe, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède et la Suisse; en Afrique, la Tunisie, le Maroc, les possessions des puissances européennes dans l'Afrique occidentale, méridionale et orientale; en Océanie, l'Australie et les îles du Pacifique appartenant aux puissances européennes.

Sous-direction du Levant. — Correspondance et travaux politiques, commerciaux, financiers et contentieux concernant la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique, les États balkaniques, la Grèce, la Perse, Mascate, l'Égypte et l'Abyssinie. — Centralisation des affaires musulmanes.

Sous-direction d'Asie. — Correspondance et travaux politiques, commerciaux, financiers et contentieux concernant la Chine (y compris Hong-Kong et Manille), l'Asie centrale et nord-orientale, la Corée, le Japon, l'Indo-Chine, le Siam, les Philippines, les Indes anglaises et néerlandaises.

Sous-direction d'Amérique. — Correspondance et travaux politiques, commerciaux, financiers et contentieux concernant les États-Unis de l'Amérique du Nord, l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, le Canada, Terre-Neuve, Hawaï, les Antilles.

monde pour la conception d'une politique française, il faut partir de deux réalités : quelles sont les différentes parties du monde et quels sont les divers intérêts de la France.

Les parties du monde pour un diplomate ne sont pas les mêmes que pour un géologue, un ethnographe, un météorologiste ou un marin. Ce qui importe au diplomate, ce sont les différentes humanités et ce qui divise le monde à ses yeux, ce sont les frontières politiques, mais aussi les différences de langues et de civilisations. Et suivant les humanités, suivant l'état matériel, politique et social de chacune, les intérêts de la France créent des rapports très différents. Pour partager diplomatiquement l'étude du monde, en combinant ces deux ordres de considérations, voici le résultat que j'aperçois [1].

Il est une humanité anglo-saxonne, parlant anglais, ayant un idéal de progrès pacifique et de confort individuel, bien pourvue d'ailleurs de richesses et pouvant être la meilleure cliente de notre commerce, puisque nous sommes avant tout des producteurs de luxe. Un Bureau d'Occident, étudiant nos rapports avec la Grande-Bretagne, les colonies anglaises, sauf l'Inde, et les États-Unis, aurait une tâche suffisante et cohérente et, puisque le Français d'ordinaire n'est pas polyglotte, on pourrait exiger de tous les collaborateurs la seule connaissance, mais parfaite, de l'anglais.

Sur nos frontières du Nord et de l'Est, entre les Alpes et le Pas-de-Calais, il est un ensemble de nations purement germaniques ou franco-germaniques, grâce auxquelles ou contre lesquelles nous pouvons avoir à défendre notre indépendance. A travers tous les siècles, depuis qu'une Gaule ou une France nous sont connues, c'est une œuvre militaire que de ce côté Gaulois ou Français ont dû poursuivre : les relations économiques, même aux périodes de paix et d'échanges, n'ont jamais été que secondaires. Aussi contre cette menace germanique, la tâche de nos diplomates fut toujours de nous ménager quelque allié qui pût prendre nos assaillants à revers : Danemark, Suède, Pologne autrefois, Russie maintenant. Dans un Bureau du Nord, ayant la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, les Pays scandinaves et la Russie, la tâche encore

1. Je reviendrai quelque jour au détail de ces relations entre la France et le monde.

serait belle et, si des spécialistes en hollandais, danois, norvégien, suédois et, surtout, russe pouvaient être utiles, la seule connaissance parfaite de l'allemand serait indispensable à tous.

Au delà des Pyrénées, la péninsule ibérique et son prolongement au delà des mers, l'Amérique latine, devraient être pour nous le plus beau champ de « pénétration pacifique », d'influence scientifique, littéraire, financière et commerciale. Tout est préparé pour cette grande œuvre; mais presque rien n'est encore fait. C'est à cette entreprise que nous devrions consacrer les études d'un Bureau du Midi; pour tous les agents de cette section, la connaissance de l'espagnol et du portugais serait utile; mais l'usage familier d'une seule de ces langues et la lecture de l'autre seraient exigibles de chacun d'eux.

Au delà des Alpes et de la Méditerranée, jusqu'à cette écharpe de déserts qui, prenant par le travers notre globe, va du Sénégal au Turkestan et à la Sibérie, il est un monde que tour à tour nos armes, notre commerce, notre pénétration pacifique, nos croisades et guerres de conquête nous ont rendu familier et que nous avons toujours appelé « Levant » en lui donnant les frontières les plus variables. Aujourd'hui encore, l'Islam en fait l'unité tant par les peuples qu'il réunit dans le culte du même Dieu et la même haine de l'infidèle, que par les convoitises et rivalités que soulève l'ouverture toujours attendue de sa succession. De Tanger à Téhéran, en passant par Constantinople, le monde musulman voit descendre sur ses Hommes Malades les grands et petits héritiers qui, de Marseille à Odessa, garnissent le front nord de la Méditerranée. Dans un Bureau du Levant, toutes les affaires de l'Islam, devraient être réunies, Turquie, Arabie, Perse, Afrique musulmane, avec les entreprises des principaux compétiteurs, Italie, Autriche-Hongrie, Abyssinie, Égypte anglaise, États balkaniques. Quelques polyglottes ici seraient indispensables; mais, par l'aide des traducteurs et drogmans que l'on possède déjà, la besogne serait facilitée.

Au delà de ce Levant et du désert qui l'encercle, la mystérieuse Asie nous a toujours semblé et reste encore un autre univers : un Bureau d'Extrême-Orient devrait prendre les humanités jaunes, blanches ou teintées, qui grouillent des portes d'Aden au détroit de Behring et du plateau de l'Iran

aux archipels du Pacifique. Ici encore, traducteurs et drogmans suppléeraient à la pratique si imparfaite et à la connaissance si peu répandue que nous avons des divers idiomes, écritures et civilisations.

La troisième étape conduit au sommet : une politique se décide. Or une seule personne a le droit de décider : c'est le Ministre, délégué du Parlement. Telle est la vérité constitutionnelle, inviolable, que parfois les Commissaires semblent avoir oubliée, car s'ils reconnaissent en un passage que « les bureaux traitent les affaires et que le Ministre décide », il semble que cette situation de fait ne les satisfasse qu'à moitié : parlant ailleurs des rapports qui doivent unir les agents de la *Politique* avec leur directeur, ils souhaitent « la disparition des intermédiaires entre le travail et la décision », comme si la décision devait être au pouvoir de la *Politique*.

C'est le Ministre qui décide : pour décider en connaissance de cause, il lui faut un entourage de rapporteurs et un conseiller-chef, en qui il ait pleine confiance, un Cabinet et un directeur du Cabinet. « Tout doit passer sous les yeux et par les mains du chef — nous dirons : directeur — du Cabinet, dont l'utilité pour le Ministre est d'être au courant de tout », disent excellemment les Commissaires, mais ils ajoutent qu'actuellement le Cabinet, faute de compétence, de renseignements et d'autorité, n'est qu'une « sorte de contrôle-général superficiel ». C'est « qu'en dehors du service personnel du Ministre, de ses attributions spéciales et des missions de confiance » qui lui reviennent, le Cabinet a usurpé un rôle qu'il ne pouvait tenir : au lieu d'être l'agent de liaison « entre les bureaux qui traitent les affaires et le Ministre qui les décide », il a voulu prendre la charge de certaines affaires où il n'a que voir ; entre autres, il a annexé toutes les questions de personnel.

A la plus écrasante des tâches — « être au courant de tout », — il a donc voulu joindre la plus délicate et la plus touffue des besognes : choisir le personnel, le tenir en main, défendre l'intérêt du service contre les négligences ou les ambitions des agents, mais défendre aussi les droits du mérite et de l'ancienneté contre les empiètements de la politique et contre la raison d'État, que les parlementaires invoquent à

toute minute pour satisfaire leurs propres convoitises ou leur innombrable clientèle. Avec un pareil cumul, non par la faute des hommes, mais par le vice des institutions, il serait étonnant que le Cabinet eût réussi dans l'une ou l'autre de ses entreprises : ceux qui l'ont vu à l'œuvre depuis dix ou douze années — et l'on dit qu'il y a vingt et trente ans, c'était tout pareil — savent que jamais il n'a rendu les services que l'on devait en attendre.

Politique générale : faute de s'imposer aux ministres par une compétence minutieuse, précise et chaque jour prouvée, le Cabinet a laissé les affaires se traiter dans les bureaux, mais se décider dans la tête du « maître de l'heure », sans que les renseignements d'en bas arrivassent jusqu'aux yeux ou jusqu'au cerveau de celui qui devait mener la politique de la France, et qui, en réalité, ne rêvait et ne faisait que « sa » politique. Et c'est faute d'une influence modératrice et raisonneuse de son Cabinet que « mon grand projet » égara M. Hanotaux vers la déroute de Fachoda, et que les succès de « ma politique » perdirent M. Delcassé en vue de Tanger. Un Cabinet, réduit à son vrai rôle, mais le remplissant, eût épargné aux ministres ces déboires, que tous les agents de Paris et du dehors sentaient venir, mais que le maître voulait ne pas escompter.

Questions de personnel : je vois de près trois administrations, Instruction publique, Marine et Affaires étrangères; il n'est rien de comparable à celle-ci pour l'unique façon d'en user avec les droits acquis et les services. En juin 1904, il me semblait que M. Delcassé ne donnait pas assez d'attention aux questions de personnel et d'administration financière, que l'on semait le découragement parmi les agents et qu'on leur devait plus de justice si l'on voulait exiger d'eux plus de travail[1]. Mais depuis trois ans nous avons marché et, de pilleries en marchandages, d'illégalités en véritables concussions, les places et traitements de la Carrière ont été distribués à ceux qui, par leur souplesse ou par des services trop intimes, surent capter le succès : on a nommé huit mois d'avance, « pour prendre rang » à la date légale, des amateurs qui ne remplissaient pas les conditions exigées par les règlements; on a antidaté d'anciens

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1904, p. 985.

décrets ou « remonté » l'effet d'anciennes promotions afin de donner l'apparence de légalité à des faveurs trop scandaleuses; on a poussé des fonctionnaires qui, non pas une fois seulement — à tout péché, miséricorde, — mais avec récidive avaient abusé de la confiance et de la caisse. La conscience fléchissante des chefs a fait fléchir la dignité des subordonnés : sous les ordres d'un second secrétaire, ont servi un ministre plénipotentiaire et un consul général (imaginez à la Guerre un général et un colonel sous les ordres d'un capitaine) et, l'audace même finissant par manquer, on a vu le ministre signataire et le Conseil des ministres enregistreur essayer, dans la « note aux journaux », de rejeter sur leurs devanciers la responsabilité de cette célèbre promotion « des Trois Amis », dont personne n'osait revendiquer la gloire.

Le Cabinet doit préparer les décisions du Ministre d'après ce travail des bureaux : cette tâche lui suffit et, le plus souvent, sera au-dessus de ses forces. Il doit aussi servir d'intermédiaire entre le Ministre et le Parlement, le Ministre et ses collègues, le Ministre et le public. Il est donc deux services que le décret du 29 avril lui enlève et qu'il conviendrait de lui rendre : 1° le Bureau de la Presse, qui résume pour « le patron » les journaux quotidiens et qui communique à la presse au jour le jour la pensée du « patron » et les nouvelles commentées selon son désir; 2° le Bureau protocolaire (car une démocratie n'a que faire d'un protocole autonome et encombrant), qui règle les rapports du Ministre et du gouvernement avec les autorités ou notabilités étrangères.

Quatrième étape — nous redescendons du sommet vers le niveau de la vie courante — : une politique s'exécute par le moyen d'un personnel, d'un budget et d'un matériel, — donc *Direction du Personnel, du Matériel et des Fonds.*

Si l'on veut que le choix des agents soit toujours conforme à l'intérêt général et que les intérêts du personnel soient toujours défendus, il faut qu'un directeur compétent en ait la responsabilité directe et à longue échéance. Un Cabinet transitoire, et le plus souvent éphémère, accepte, d'un cœur léger, les combinaisons que, sous le nom de raison d'État, couvre l'irresponsabilité parlementaire; puis il s'arrange pour

que le scandale n'éclate que longtemps après, quand, le Ministre changé, personne n'est plus là à qui le Parlement ou le public puissent s'en prendre. Le seul instrument de contrôle efficace que l'opinion ait en main, c'est l'*Annuaire diplomatique ou consulaire*, où, toute la carrière d'un agent étant étalée, les illégalités et passe-droits sautent aux yeux : le Cabinet ne publie pas l'*Annuaire*; le dernier paru s'arrête en juillet 1906; l'avant-dernier, à l'année 1905; de 1902 à 1905, l'*Annuaire* dormait.

Mais personnel et fonds sont inséparables : il faut qu'une nomination ne soit décidée qu'avec le compte des dépenses qu'elle entraîne. Les Commissaires eux-mêmes, tout en laissant le personnel au Cabinet, exigeaient une intervention, un visa de la comptabilité :

Tout mouvement ou mutation quelconque ne seraient présentés au ministre que revêtu du visa du chef de la comptabilité, indiquant le coût de la mesure et l'état des créations disponibles (la Marine, les Colonies, l'Instruction publique et la Guerre ont organisé ce visa de l'inspection); le système du contrôleur actuel ne donne que des garanties apparentes et devrait être rattaché à la division des fonds qui en assumerait la charge. On s'assurerait ainsi de la tenue au courant rigoureuse de toutes les situations de la comptabilité, frais de voyage, traitements disponibles, indemnités diverses, fiches individuelles, mises à jour au point de vue des retraites, etc.

On mesure l'utilité d'une pareille intervention en feuilletant l'*Annuaire* et en calculant — pour prendre un exemple entre cent — ce qu'a pu coûter le transfert d'un ministre-plénipotentiaire, avec sa famille et sa maison, de Bangkok à Lima et — deux ans et demi plus tard — de Lima au Caire.

Enfin — dernière étape — une politique se gère : l'exécution des traités conclus et le roulement des unions formées se surveillent; les actes de nos agents et les affaires de nos nationaux à l'étranger s'instruisent, se discutent et se règlent; les difficultés juridiques ou administratives s'étudient; les conflits et interprétations de droits se concilient. C'est la *Direction des Affaires techniques et administratives*, qu'établit le décret du 29 avril 1907, mais en lui enlevant certaines affaires (*Juriscon-*

sultes du Département) qui lui reviennent et en ne partageant pas logiquement la besogne entre les deux sous-directions que suppose le simple énoncé de ces fonctions. Car, de ces fonctions, il est évident que les unes sont plus spécialement juridiques ou contentieuses, les autres plus spécialement administratives, consulaires ou, pour ne pas sembler revenir au dualisme d'antan, de chancellerie. Dans cette *Direction du Contentieux et de la Chancellerie*, une sous-direction du Contentieux et une sous-direction de la Chancellerie auraient de quoi, elles aussi, occuper tout le temps de leurs titulaires.

Préparée, conçue, décidée, exécutée, gérée, une politique n'a encore chance de succès que si elle a quelque unité dans les vues et quelque suite dans les ambitions et les méthodes. Les cinq directions en représentent les cinq moments successifs : il faut qu'un Comité des Directeurs en personnifie la permanente unité et que régulièrement, obligatoirement, chaque semaine, ce Comité se réunisse et tienne une longue séance sous la présidence du Ministre ou du directeur de la *Politique*, non pas seulement pour régler les affaires litigieuses et disciplinaires, mais surtout pour examiner, exposer, agencer, et suivre la marche d'ensemble, prendre une vue générale de la situation, établir une doctrine et un inventaire de nos droits et intérêts dans le monde. Et de ce travail hebdomadaire, il faudrait qu'il existât une trace et comme un contrôle dans un court exposé que le Comité adresserait en triple expédition au Ministre, au Président du Conseil et au Président de la République.

* * *

Le règlement Ribot de 1891, modifié en 1892, en 1894, en 1895, en 1896, rajusté encore de 1898 à 1901, a subsisté dix-sept ans, malgré son illogisme et son insuffisance. Je doute que le règlement Pichon, même taillé, recousu et rapetassé, ait une vie aussi longue; je crois qu'une « affaire » de finances viendra soudain en montrer le défaut radical. Je ne désespère pas que ce jour-là, voulant une réorganisation vraiment « logique » de tout le système, un ministre réformateur ne

présente à la signature du Président de la République le décret suivant :

Article premier. — L'Administration centrale du ministère des Affaires étrangères comprend cinq directions :
la Direction du Cabinet et du Protocole,
la Direction des Affaires politiques et commerciales,
la Direction des Archives et de la Bibliothèque,
la Direction du Personnel, du Matériel et des Fonds,
la Direction du Contentieux et de la Chancellerie.

Article II. — Les attributions des différents services sont réglées comme suit :

Direction du Cabinet et du Protocole.

Relations du Ministre avec le dehors et tous les services du Ministère.

Sous-direction du Cabinet. — Secrétariat particulier; correspondance du Ministre; audiences; correspondance télégraphique; relations avec la presse.

Sous-direction du Protocole. — Cérémonial, étiquette, préséances; réception des ambassadeurs; affaires du corps diplomatique; décorations étrangères; lettres de créance et de rappel; ratifications de traités et expéditions de pouvoirs, etc.

Direction des Affaires politiques et commerciales.

Étude et conception de la politique française dans le monde pour la défense de la patrie et la sécurité des intérêts nationaux.

Sous-direction des Affaires politiques. — Centralisation des renseignements de politique générale; rédaction des instructions.

Sous-direction des Affaires commerciales et financières. — Étude et contrôle des négociations commerciales et des tractations financières. Traités de commerce. Rapports avec les groupements financiers ou industriels. Emprunts et affaires de Bourse.

Bureau d'Occident : Grande-Bretagne et Empire britannique (dépendances et colonies, sauf l'Inde) et États-Unis.

Bureau du Nord : Belgique, Hollande, Allemagne, Suisse, Danemark, Norvège, Suède, Russie.

Bureau du Midi : Espagne, Portugal et Amérique latine.

Bureau du Levant : Italie, Autriche-Hongrie, États balkaniques, Empire turc, Arabie, Égypte, Afrique musulmane, Perse et Abyssinie.

Bureau d'Extrême-Orient : Indes anglaises (avec Afghanistan et

Bélouchistan), françaises, néerlandaises et américaines, Chine, Japon.

Direction des Archives et de la Bibliothèque.

Préparation scientifique de la politique générale; récolte, classement et mise au point des matériaux et documents.

Sous-direction des Archives. — Formation et inventaire des dossiers; rédaction de tables analytiques. Notes et mémoires pour le ministre et les directions. — Service géographique et météorologique : collection et construction de cartes et plans pour l'usage du département. — Communication des Archives historiques au public.

Sous-direction de la Bibliothèque. — Achat des livres anciens et modernes et catalogue par noms d'auteurs, de matière et de région. Collection des publications officielles et des périodiques de la France et de l'étranger. Formation et entretien de petites bibliothèques particulières et spéciales pour chaque direction du Département et pour chaque bureau de la direction des Affaires politiques et commerciales. — Dépouillement des journaux spéciaux et des revues, à l'usage des divers services et fiches établies en simple, double ou triple, suivant les besoins.

Direction du Personnel, du Matériel et des Fonds.

Préparation, ordonnancement et contrôle de toutes les nominations et dépenses.

Bureau du Personnel : Dossiers des Agents; propositionss d'avancement, de récompenses ou de blâmes; nominations dans la Légion d'honneur; rédaction et publication obligatoirement annuelle de l'*Annuaire*.

Sous-direction des Fonds et de la Comptabilité. — Budget; crédits et recettes; correspondance générale; répercussions des nominations et dépenses proposées; envois de fonds; organisation des valises et de la correspondance; retraites.

Bureau du Matériel : Bâtiments affectés au ministère des Affaires étrangères et immeubles appartenant à la France à l'étranger; achats et gérance de matériel pour tous les services de l'Administration centrale.

Direction du Contentieux et de la Chancellerie.

Étude de toutes les affaires juridiques et administratives de l'Administration centrale et des services extérieurs.

Sous-direction du Contentieux. — Droit public et droit privé international; conventions et unions internationales, postales, moné-

taires, sanitaires; expulsions, extraditions, rapatriements; commissions rogatoires, etc.

Sous-direction de la Chancellerie. — Affaires administratives des consulats; tarifs et droits consulaires; applications de la loi militaire à l'étranger; affaires privées des nationaux; affaires d'état civil, successions, tutelles, recouvrements, légalisations et visas; actes notariés reçus par les agents consulaires.

Article III. — Les Directeurs sont tenus de se réunir une fois par semaine sous la présidence du Ministre ou du directeur des Affaires politiques et commerciales, le directeur du Cabinet faisant fonctions de secrétaire, en un Comité des Directeurs qui discutera et établira pour le Ministre, pour le Président du Conseil et pour le Président de la République un court exposé des événements de la semaine écoulée et une vue d'ensemble de la situation générale. Ce Comité des Directeurs fera fonction de Conseil de discipline pour tous les manquements aux obligations et devoirs spéciaux de la Carrière; il instruira de tous les faits pouvant entacher l'honneur ou la réputation d'un agent...

Article IV. — La qualification, répartition et effectif du personnel des différents services sont fixés conformément au tableau annexé.

Article V. — La répartition du personnel et des affaires ne pourra être modifiée que sur l'avis conforme du Comité des Directeurs.

Article VI...

Telle apparaît du moins la réforme « logique » à un ami désintéressé de la Carrière.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

CE QUI TUE LES RÉPUBLIQUES

Waldeck-Rousseau n'avait pas vingt-trois ans lorsqu'il écrivit, en avril 1869, les pages qu'on va lire. A ce moment, ses études de droit achevées depuis quelques mois, il hésitait sur le choix d'une carrière. Par condescendance pour ses parents, il s'était fait à tout hasard inscrire comme avocat stagiaire au barreau de Paris, mais en réservant sa décision pour l'avenir. La magistrature lui était fermée : le respect des opinions de son père, républicain indéfectible, ses convictions et ses sentiments personnels lui défendaient de prêter le serment de fidélité à l'Empire. La profession d'avocat effrayait sa timidité naturelle ; il se sentait fortement troublé à l'idée de parler en public. Écrire le séduisait davantage. De bonne heure, poésie, littérature, histoire, les travaux de l'esprit l'avaient passionné. Il s'exerçait à des essais divers quand, à la veille des élections législatives du 24 mai 1869, les événements, en dirigeant son attention vers les questions politiques, lui mirent plus d'une fois la plume en main : c'est alors qu'il écrivit *Ce qui tue les Républiques*.

C'est une apologie raisonnée de la Révolution de Février, en réponse au pamphlet de Vermorel sur les « Hommes de 1848 ». Elle n'a jamais été publiée. Nous la donnons ici littéralement conforme au manuscrit. Comme on le verra, ce n'est pas une ébauche, c'est un tout parfaitement achevé. Toutefois Waldeck Rousseau forma le projet de la compléter par un examen critique de l'esprit républicain en France. Déçu par les résultats des élections du 24 mai, il s'appliqua à rechercher si le peuple était, plus qu'avant

le Deux Décembre, « capable d'une politique de raison et non d'une politique de sentiment ». Cette nouvelle étude, malheureusement, ne fut pas terminée. Les nombreux morceaux qu'elle comprend sont originaux, éloquents, mais il manque, par endroits, le lien final. Peut-être les publierons-nous un jour, avec d'autres écrits politiques de Waldeck-Rousseau, également inédits. Aujourd'hui, nous en détacherons seulement les premières lignes, parce que, dans la pensée de l'auteur, elles étaient destinées à expliquer la raison déterminante de son aperçu sur la Révolution de 48 :

« Ces quelques pages, dit Waldeck-Rousseau en parlant de *Ce qui tue les Républiques*, étaient écrites avant les dernières élections. Elles avaient été inspirées par un sentiment de réparation envers une époque singulièrement méconnue par beaucoup, indignement calomniée par quelques-uns; par un sentiment de justice vis-à-vis de ce peuple qui subit plus les révolutions qu'il ne les fait de lui-même, souvent dupe, souvent victime, et jamais bourreau tant qu'il n'a pas cessé de s'appartenir à lui-même; par un sentiment d'indignation et de mépris vis-à-vis de ces ambitieux obscurs, termites souterrains des révolutions, qui amenèrent la catastrophe de Juin... »

Ce n'est pas à nous de dire les remarquables qualités de cet essai de politique et d'histoire. Nous sommes persuadé que l'on sera frappé par la profondeur de pensée et la maturité de jugement qui caractérisent cette œuvre d'un jeune homme de vingt-deux ans. En tout cas, l'on ne pourra moins faire que de noter au passage, dans ces lignes datant de 1869, quelques-unes des idées directrices qui animeront, quinze ans plus tard, la doctrine politique et sociale de l'illustre homme d'État.

HENRY LEYRET

« Ce sont nos dettes qui font notre force, il n'y a pas un gouvernement assez audacieux pour accepter notre succession. »

Moins profonde que cynique, cette parole qu'on attribue à un homme haut placé dans les conseils d'un souverain pourrait servir d'épigraphe à l'histoire de nos révolutions. Elle explique en même temps l'inconcevable spectacle de ces règnes qui ne compensent même pas l'absence des libertés publiques par une apparente prospérité matérielle.

Un coup de main heureux, une sédition prétorienne portent au pouvoir un soldat de fortune ou un conspirateur audacieux : il fait main basse sur les libertés du pays et proclame du droit des baïonnettes le règne de tous par un seul. Il gouverne; les charges qui s'accroissent, les impôts qui s'élèvent,

attestent les expéditions désastreuses. Les finances s'épuisent, et le budget grossi par de longues années d'un despotisme onéreux offre bientôt le tableau d'une économie financière où tout est fictif, et qui repose sur le crédit alors qu'il n'y a plus de confiance. Enfin quand tout manque à la fois, le pays, endormi dans la corruption, qui se réveille dans la misère sent le rouge monter à son front et porte la main sur un trône vermoulu, et ce pouvoir si imposant s'évanouit au premier effort, semblable aux cadavres que l'immobilité seule a conservés, et qui tombent en poussière sous le doigt qui les touche.

Justice est faite. Mais il est trop tard : sous ce trône, il y a maintenant un abîme.

Nous n'avons jamais renversé un gouvernement qu'il n'eût successivement tari toutes les sources de la prospérité du pays et consommé la banqueroute. C'est seulement quand le sol rendu stérile est jonché de ruines, que nous nous tournons du côté de la Liberté dont nous avons voilé la statue.

C'est ainsi que dans les campagnes on appelle le médecin alors qu'il n'y a plus un malade, mais un mourant, et qu'il reste à peine un souffle dans le corps inanimé.

Au nouveau gouvernement qui trouve tous les ressorts du pouvoir usés, les finances en désarroi, la dette partout, le crédit nulle part, les esprits exaspérés, la misère grandissant d'heure en heure, on va demander d'acquitter les dettes de la tyrannie qui l'a précédé et de guérir les maux qu'elle a créés : on va lui demander de faire la prospérité avec la détresse, la confiance avec la panique, la santé avec la souffrance ; on va le sommer de payer en un jour l'arriéré de désirs inassouvis, d'aspirations méconnues, d'ambitions justes ou injustes, que de longues années d'oppression ont amassé dans tous les cœurs et dans tous les esprits. Mais ce n'est pas tout.

Le pouvoir déchu a légué à ce gouvernement un ennemi cent fois plus terrible que la disette et que la ruine : l'intelligence du pays affaiblie par l'inaction, la force morale, détruite par la suppression de l'activité, un peuple généreux et fort par les passions, mais faible d'intelligence politique, et énervé par une complète centralisation dans les mains du pouvoir de toute l'initiative et de toute la responsabilité.

Accoutumé à tout attendre d'en haut, comme à tout y rapporter, ce peuple ne perdra pas en un jour l'habitude funeste de confondre le mot pays dans le mot gouvernement et de demander aux régimes nouveaux, non des institutions politiques qui lui rendent l'exercice de son activité dans l'ordre social, mais des réformes dans ces faits qui s'appellent prospérité et abondance du travail, qu'une dictature ne donne pas, qui ne peuvent se décréter, mais qui sont le résultat collectif des efforts, de la bonne volonté et de l'action de tous.

Ajoutez à cela cette question de l'avenir qui se pose à tous les esprits et les tient en suspens, cette redoutable menace qui s'appelle l'inconnu, X mystérieux d'un problème dont les deux autres termes sont un pays ruiné et un peuple étranger aux travaux d'une république libre, cette incertitude enfin d'une révolution qui met tout en question, où toutes les classes courent un danger, où tous les intérêts sont engagés, et vous aurez une idée presque exacte de la situation faite à toutes les républiques par le passé, par les gouvernements antérieurs et par la nature. La justesse de ces considérations lorsqu'on se reporte à l'histoire de nos deux républiques est telle qu'il semble y avoir des règles pour cette évolution des idées politiques comme pour la marche des mondes aériens. C'est toujours au même point et à la même heure que la liberté passe dans le ciel des peuples : c'est toujours dans un ciel assombri et chargé d'orages.

Il faut reconnaître dès lors qu'il y a une logique des choses et un enchaînement des faits, facile à suivre, et que le meilleur historien est celui qui comprend le mieux cette toute-puissance du passé qui est à l'avenir comme la cause à l'effet.

La première Révolution commence à Luther, et ce premier gouvernement du peuple porta le poids des colères et des haines amassées pendant des siècles.

La Révolution de 48 commence au premier Empire : elle succomba sous le fardeau écrasant des besoins réveillés et consacrés par la première République, inassouvis durant ce règne de la force et ce gouvernement de l'épée, aigris par la Restauration, déniés par le Gouvernement de Juillet; elle succomba surtout à cette impuissance résultant de l'asservissement et de l'irresponsabilité du peuple pendant cinquante

années, et qui le rendaient impropre à gouverner, inhabile à se défendre. C'est faute d'avoir compris cette indiscutable solidarité qu'un écrivain vient de faire ce triste livre qui s'appelle : *les Hommes de 48*. Il serait d'ailleurs plus facile de le qualifier que de le définir. Est-ce une histoire? est-ce une critique? mais on y chercherait vainement deux assertions qui ne fussent pas contradictoires : une seule chose ne s'y dément pas un seul instant : je ne sais quel esprit de secte et le parti pris absolu de blâmer.

Ici l'auteur reproche au Gouvernement provisoire de n'avoir pas prévu la crise de Juin ; là il l'accusera de l'avoir provoquée et d'avoir sciemment attisé cet incendie ; plus loin il flétrira les hommes qui opposèrent l'énergie à la révolte armée ; mais auparavant il les blâmait d'avoir augmenté le mal en temporisant. Ainsi, cet auteur croit encore à la toute-puissance des hommes, c'est-à-dire à la tyrannie providentielle du génie mis au service du bien. Si quelque chose montre l'inanité de cette doctrine, c'est précisément l'histoire du Gouvernement de Février.

On sauve un peuple enfant ou un peuple imbécile qui n'a pas plus conscience de ses droits que de ses devoirs : on ne sauve pas un peuple affranchi par la Déclaration de 89 ; lui seul est capable de cette œuvre gigantesque, pourvu qu'il ait non pas seulement le désir, mais l'intelligence de la liberté.

89 en rompant ses entraves lui a rendu sa responsabilité : sous un gouvernement monarchique le pouvoir assume cette responsabilité en absorbant ses droits, — sous un gouvernement libre, c'est le peuple qui répond de la liberté.

M. Vermorel a cru sans doute qu'en fouillant dans tous ces douloureux souvenirs il y trouverait des enseignements ; il n'y a recueilli que des ferments de haine pour l'avenir : est-ce la faute de sa méthode? ou celle de son esprit?...

Ce livre, qu'il faudrait passer par l'appareil de Marsh pour y trouver une théorie, une doctrine ou un remède nettement indiqué, semble le manifeste d'un parti aussi difficile à définir que le livre de M. Vermorel. S'il n'a pas toujours été sans influence sur la politique et si bien souvent il s'est mis en travers sur la route des gouvernements libres, il n'a jamais été leur ministre actif. Ce qu'on peut dire de sa destinée, c'est

qu'il sera éternellement le parti de l'avenir; ce qu'on peut dire de sa nature, c'est que, semblable au Sénat carthaginois, il ne juge jamais au fond : l'accusé a-t-il réussi, oui ou non? tel est le Code de sa procédure formulaire. Et comme il ne sera jamais au pouvoir d'un homme de faire l'âge d'or dans un siècle de fer, ses condamnations sont aussi nombreuses que l'humanité compte de tentatives pour rompre un des anneaux de la chaîne qui la rive au malheur.

C'est le chœur antique, qui, pas à pas, suit l'action de ces grands drames; mais il n'a pour les acteurs que d'amères paroles. Il ne reconnaît pas de bien relatif.

Du reste l'esprit de secte ne va pas chez lui jusqu'à amnistier ceux qui, sortis de ses rangs, s'emploient à la manœuvre ou se jettent dans les cordages. De ce jour ils ne lui appartiennent plus. S'ils n'ont pas reçu le don divin de commander aux éléments, ils sont impitoyablement jetés à la mer avec cette épithète : incapables! autant dire : hommes.

Il en résulte je ne sais quelle aversion pour ceux qui ont échappé à l'ouragan, et toutes les fois qu'il voit sur sa route une de ces grandes ombres qui s'allonge au crépuscule de l'histoire, il lui crie : « Ôte-toi du soleil de la France! »

Dieu nous garde de défendre ceux qu'il a attaqués! Quiconque a le courage de se laisser élever sur le pavois des peuples, se dévoue à toutes les injustices : c'est moins un trône que la sellette des accusés.

Avant de reprocher au Gouvernement provisoire son incapacité et son ineptie, il eût été bon de montrer où était le génie, où les gens éclairés. Des brochures par milliers, des projets de constitution par centaines sont là qui attestent que tout le monde eut la parole dans le conseil souverain d'un peuple libre. Pourtant le remède n'est pas là, pas plus qu'ils n'indiquent où était le mal. D'ailleurs, devant des assertions comme celles-ci : que l'éloquence de Lamartine n'était qu'un assemblage de mots vides et que l'abolition de la peine de mort au lendemain des journées de Février ne signifiait absolument rien, que faire? sinon laisser l'auteur à son mal, qui n'est pas contagieux en France, Dieu merci!

Mais à côté de ce premier grief, s'en place un autre que l'histoire repoussera et que la critique ne peut accepter. La res-

ponsabilité du funeste dénouement de ce drame y est attribuée tout entière au gouvernement. Ici il ne s'agit plus de défendre des hommes, il s'agit de restituer à cette époque de réforme et de lutte son caractère et son enseignement. Son caractère, car une telle imputation est directement contraire à la vérité ; son enseignement, car elle arrive à faire de la nation un être irresponsable, du citoyen un être sans volonté, d'une république un gouvernement personnel.

I

Après une année d'agitations, de discussions animées et d'espérances confuses, la seconde République sortit tout armée d'un éclat de tonnerre.

Un coup de fusil tiré par mégarde, ou parti par l'imprudence d'un soldat, fut le signal de la lutte. Vingt-quatre heures après, il n'y avait plus ni royauté, ni assemblée : dans la salle des députés de la nation, il y avait une foule noire encore de la poudre et ivre de l'ardeur du combat ; dehors, tout un peuple en armes, exaspéré de son sang versé, rendu audacieux par sa subite victoire. Il n'y avait plus de gouvernement, il y avait un peuple. C'était un interrègne, un de ces moments dans le siècle où tout ce qui semblait affermi est ébranlé, tout ce qui était établi, renversé, où il n'y a plus de loi que la conscience universelle : détour sombre de leur destinée où le temps semble attendre les peuples pour les juger d'après leurs actes, les mettre face à face avec leurs vertus et leurs faiblesses, et les instruire à l'avenir.

Ce jour-là, le peuple et ses mandataires furent à la hauteur de la situation. La conscience de celui-là lui fut un frein plus puissant que les lois appuyées sur la force. Il n'y eut pas un crime commis par lui. Quelques hommes se mêlèrent à l'émeute pour verser le sang, comme la veille ils s'élançaient à l'incendie pour piller : hommes de proie qui surgissent de l'ombre dans les sinistres publics, mais non pas hommes du peuple. L'énergie, l'inspiration héroïque et toujours juste de ceux-ci en fit les chefs populaires de cette irrésistible manifestation qui, après une lutte victorieuse contre la monarchie, allait proclamer la République.

Pendant que l'un de ces hommes, du haut des rostres devenus une tribune populaire, faisait l'appel des noms dévoués au salut public, les jetait à la foule qui les lui renvoyait par des acclamations ou les écartait par des murmures, le canon d'un fusil s'abaisse vers lui, on veut le couvrir : « Laissez, dit-il, il tire trop haut ! » — C'était l'un des incapables qui, pendant soixante heures, devaient se jeter en médiateurs entre l'émeute et le droit, et diriger le peuple dans la voie glorieuse de la clémence et du pardon. Cette parole était une promesse que, de leur côté, il n'y aurait ni faiblesse, ni lâcheté : elle fut tenue.

Le Gouvernement provisoire était créé, c'est-à-dire que sept hommes avaient reçu de quelques milliers de combattants le droit périlleux de devenir le tribunal improvisé auquel toutes les misères, toutes les vengeances allaient demander satisfaction ou justice : pouvoir inconnu de tous, étranger à la rue, qui, avant d'agir ou de succomber, devait s'imposer d'urgence à un million d'hommes soulevés. La première heure de ce gouvernement dans l'anarchie complète contint en germe tous les termes, toutes les faces, tous les dangers de ce problème qu'il fallait résoudre : la résistance de quelques-uns, au nom du droit de tous, à l'ambition d'un grand nombre ; l'impuissance à solder en quelques heures la dette de cinquante années. Avec, pour rempart, le seul sentiment du juste qui d'instinct arrête les foules, mais qu'un instant suffit à renverser, il fallait dominer un peuple affamé de pain, et une faction affamée de pouvoir : le premier puissant par le nombre, la seconde puissante par l'attrait de ses doctrines, promesses dont le vague indéfini ne donnait pas de prise à la discussion dans les esprits peu éclairés, mais dont le mirage séduisant était une force d'autant plus redoutable qu'il répondait à un besoin du moment.

Arrêter l'effusion du sang, sauver la majesté de la Représentation, braver les sabres levés, fonder un gouvernement qui fût peuple par la générosité et par l'enthousiasme, sauveur par l'ordre et puissant par l'énergie : telle était l'œuvre qu'il fallait accomplir en quelques heures. Tout cela fut fait, sans un soldat, sans une violence, et sans qu'une goutte de sang fût versée pour ou contre cette autorité.

Nous n'avons point à raconter les trois journées : l'esprit

souffre comme dans un rêve à la lecture de ce drame qui dévore le temps et entasse dans quelques heures l'activité et le mouvement de plus d'un siècle. Durant ces trois jours, les membres du Gouvernement provisoire purent mesurer de l'œil la profondeur de l'abîme creusé par la royauté. La situation se résumait à chaque minute par le cri du peuple : donnez-nous du pain; par le cri des ambitieux : laissez-nous le pouvoir; par le cri du droit, qui fut plus fort que toutes les ambitions et que toutes les misères : justice à tous!

L'inventaire de la succession de la monarchie révéla au Gouvernement provisoire toutes les difficultés, sinon les impossibilités qu'il avait à résoudre. L'état des esprits était alarmant, l'état des choses était désastreux.

Où le Gouvernement trouverait-il un appui? sur quelle portion de la nation pourrait-il s'appuyer?

Dans cet examen, se présentait au premier rang un parti qui s'appelait plus particulièrement le peuple. C'était lui qui avait fait la révolution : il devait en recueillir les fruits. Juste, fort et généreux de nature, il était inconstant comme l'enthousiasme et versatile comme la passion. Un soupçon, un mot soufflé à l'oreille le soulevaient à chaque minute comme une mer furieuse qui se ruait sur l'Hôtel de Ville : un discours de Lamartine ou de quelque autre, prenant en lui ce qu'il y avait de magnanime pour le traduire dans une langue éloquente et imagée, apaisait ses clameurs et transformait sa colère en acclamations. Il était bon, mais faible, parce qu'il était ignorant. Il résumait et représentait pourtant la France, il en avait tous les sentiments, tous les besoins, toutes les forces, toutes les passions. Mais il avait cette inconscience des peuples longtemps asservis, péché originel qui les courbe dans une fatale impuissance, jusqu'au baptême rédempteur d'une longue pratique de la liberté.

C'était une arme plutôt qu'une volonté : à qui appartiendrait-elle? l'avenir jugerait. C'était la seule force sur laquelle le gouvernement pût s'appuyer, de sorte que ce parti qui allait le soutenir avait lui-même besoin d'être protégé et défendu.

Derrière cette puissance il y avait un autre parti, dont le nom varie selon les époques, mais dont la doctrine est l'absolu; qui ne veut rien du temps et tout de la force. Il a désespéré

depuis longtemps du droit : pour sauver l'humanité, il lui faudrait six mois de dictature, le renversement radical de tout ce qui existe, pour fonder sur des ruines. Son but alors comme toujours était le triomphe violent d'une partie de la nation sur la nation tout entière : son moyen, les souffrances horribles du temps présent, les maux du passé, les promesses d'un avenir dont il semblait répondre. Il donnait à croire que lui seul compatissait aux maux des classes ouvrières : il faisait du cœur un monopole dont il s'adjugeait le bénéfice. A l'entendre, lui seul avait souffert, lui seul avait été froissé : il arrivait à se faire de ses douleurs, fausses ou réelles, un droit au pouvoir.

Il s'était formé et organisé d'une façon puissante dans les sociétés secrètes. Ses théories s'étaient affermies dans l'ombre, alors que la lumière eût fait s'évanouir tout ce qu'il y avait en elles de chimérique et d'insensé. Chose étrange ! Ces hommes, qui parlaient sans cesse des misères de l'ouvrier qui travaille de ses mains, n'étaient pas de ces victimes du travail manuel. Aux journées de Février, on les vit allant de groupe en groupe fomentant les haines et attisant les passions. On les retrouva au 17 mars et au 16 avril, mains blanches qui n'avaient jamais touché l'outil, déclassés du travail de l'esprit qui ont tous les vices de la foule, sans en avoir ni la naïveté féconde ni les fortes vertus.

C'était la plus petite fraction, et la fraction mauvaise, de ce grand parti qui marchait à la réforme sociale par des théories aussi diverses que contraires, mais dont le point de départ était vrai : les maux intolérables d'une classe nombreuse, le but légitime et profondément humain : le soulagement de toutes les misères.

La question était tout entière dans ce fait de la situation douloureuse de la plus grande partie du pays. Le socialisme prétendait arriver à donner à tous leur part du bonheur terrestre. Criminel en ne l'accueillant pas, s'il pouvait réaliser ses promesses, le gouvernement ne l'était pas moins en lui confiant la dictature, si sa doctrine n'était qu'impuissance et ses promesses que mensonges.

Mais le socialisme qui était presque une religion présentait le spectacle le plus désolant que puisse offrir une doctrine. C'était l'anarchie personnifiée, une Babel où l'on n'eût pas

trouvé deux hommes d'accord sur les moyens : les mille théories dont il se composait n'avaient qu'un point de contact — le même but, qu'une seule ressemblance — l'incohérence de leurs principes, qu'un seul résultat — la même impossibilité.

Il avait autant de programmes que de sectes, autant de sectes que d'hommes. Pour l'un, l'amélioration était dans le nivellement des fortunes, pour l'autre dans une dictature du travail confiée au gouvernement; Fourrier aboutissait au phalanstère, Louis Blanc à la suppression de la concurrence, Cabet à la communauté et aux lois agraires, Proudhon à la Banque sociale. C'était le renversement de tout et l'édification de rien.

On se demandait quelles garanties, quels gages donnerait cette oligarchie d'hommes auxquels le pouvoir social et la disposition des fortunes allaient être délégués. On découvrait alors que c'était un retour au despotisme le plus absolu, non pas seulement en politique, mais en économie privée : on se demandait pourquoi les efforts du siècle dernier, pourquoi tant de combats livrés au despotisme personnel?

Les gens courageux, intelligents, actifs, ne pouvaient se résigner à ce niveau désespérant promené sur toutes les capacités pour ne laisser que l'inaction découragée dans une égalité honteuse.

Le socialisme partait de l'invraisemblable et aboutissait à une absurdité, l'identité des conditions : il supprimait la responsabilité et l'émulation avec la concurrence; il arrivait à faire d'un peuple de citoyens une agrégation d'ilotes, où la moitié de la nation vivrait des aumônes forcées de l'autre, jusqu'au jour où, ne produisant plus rien et ayant épuisé toutes les ressources du passé, le pays se trouverait face à face avec la détresse et la faim. Il renouvelait la lutte des géants et des dieux, et déclarait à la souffrance la guerre de l'humanité : entassant les sophismes sur les utopies, il montait à l'assaut d'un monde imaginaire.

Là n'était donc pas le salut. En admettant qu'il fût investi du pouvoir suprême, qu'arrivait-il? Une lutte sans merci d'une faction contre la nation entière, la panique centuplée, et le sol ébranlé sans que rien fût édifié. Rêve insensé, qui procédait à l'organisation du travail, dont le crédit est l'âme, en bannissant la confiance.

Il y avait enfin le parti conservateur composé des capitalistes et des propriétaires, portion du pays qui fait vivre l'autre par la consommation, comme le débouché fait vivre le commerce. Plus intéressé à l'ordre qu'aux changements, il voulait être rassuré : son action n'était pas à craindre, mais son immobilité était la ruine. Ainsi un peuple qu'il fallait prémunir contre ses propres égarements; une faction ambitieuse et violente; un parti vivant d'illusions; une masse timide et farouche prompte à se retirer et à se soustraire au mouvement, tel était l'état des esprits à la chute du gouvernement de Juillet.

Défendre les uns, contenir les autres, rassurer et satisfaire tout le monde, voilà quelle était l'œuvre léguée au Gouvernement provisoire par ces dix-huit années de règne.

L'état des choses n'était pas moins effrayant. Ces dix-huit années d'un gouvernement, qui avait tourné toutes les difficultés sans les vaincre et apaisé les murmures sans faire disparaître les griefs, avaient porté le désordre dans les finances : on avait masqué le gouffre que chaque jour creusait davantage, sans chercher à le combler.

Ce que Victor Hugo exprimait éloquemment, trois mois plus tard, était vrai déjà : « Les familles riches étaient gênées; les familles aisées étaient pauvres; les familles pauvres étaient affamées. » Alors surtout on pouvait accuser les « fausses mesures »; plus tard il faudrait gémir sur « la fatalité des circonstances ». Au moment où l'année 1847 s'ouvrait, l'hectolitre de blé avait atteint le chiffre de vingt-neuf francs; au commencement de l'année 1848, ce n'était plus vingt-neuf, mais trente-deux francs qu'il coûtait. Pour tous c'était la gêne; pour beaucoup c'était la famine.

En même temps, et par une conséquence naturelle, l'agriculture était ruinée par l'usure.

Pour fournir à la France la quantité de froment nécessaire à sa consommation, il avait fallu une importation de 160 millions, chiffre énorme à cette époque. La détresse des citoyens réfléchissait sur le gouvernement. L'état des finances, ce thermomètre de la prospérité du pays, était plus déplorable encore.

Le budget de 1847 avait révélé un déficit certain de 243 millions. C'était un symptôme effrayant de la crise financière avec

laquelle la République devait se trouver aux prises. Au moment où le Gouvernement provisoire faisait l'inventaire de la situation, elle pouvait s'analyser ainsi : une dette flottante de 700 millions, une dette publique constituée de 7 milliards.

Sur ce débet énorme, 900 millions exigibles au mois de mars; la Banque de France en détresse, ayant besoin d'être secourue loin de pouvoir venir en aide au gouvernement; la lettre de change, ce papier-monnaie qui est la vie du commerce, discréditée et comme frappée de mort; deux milliards d'actions industrielles dont le remboursement entraînait la faillite de toutes les compagnies et la suspension de tous les travaux.

Et, planant sur ce tableau, la conscience chez tout le monde d'un mal possible dont on comprenait l'immensité, si on n'en connaissait pas la nature, cette terreur du capital qui arrête le mouvement, suspend les opérations et centuple les difficultés par la stupeur, cause et résultat de toutes les commotions publiques. Pour faire face à toutes les exigences, pour payer les créanciers de l'État, secourir la Banque assiégée de demandes et vidant ses caves sans combler cet abîme de la dette; pour rendre au commerce le crédit, l'essor à l'industrie, à la société l'espoir, le gouvernement trouvait *en caisse 192 millions*.

Il lui fallait en quelques jours accomplir des réformes politiques, des réformes sociales, des miracles de finances!

La réforme politique était au premier rang des actes du pouvoir nouveau. C'était une révolution dans les principes qui ne changeait en un instant ni les choses ni les hommes. Pourtant il en est des gouvernements pour les peuples, comme de l'air qu'il respire pour l'homme : ils sont d'autant plus féconds qu'ils impriment aux esprits une impulsion plus vive, et l'on peut dire que l'activité sociale des nations est en raison de la combustion des idées entretenue et secondée par la vitalité du principe qui règne.

Le gouvernement trouvait dans tous les esprits la même pensée et le même désir. Il se rendit l'écho des milliers de voix qui, par les fenêtres de l'Hôtel de Ville, lui apportaient le cri de la nation. Il le lui renvoya sans atténuation comme sans crainte, et la République reçut en même temps du gouvernement et du peuple son second baptême.

Le mot de République fut jeté à la foule comme le mot de

la situation et le signe du salut. Il consacrait le règne du peuple qui venait de s'ouvrir, il mettait fin à l'interrègne de tous les pouvoirs. Il était en même temps un frein puissant et une garantie, parce qu'il décrétait la responsabilité du peuple. A dater de ce moment, il ne combattait plus, il régnait. Les hommes sur lesquels il s'était déchargé de tout fardeau lui imposaient des devoirs, en même temps qu'ils lui restituaient des droits ; ils prenaient le berceau de la République naissante et le remettaient entre ses mains : il en répondait devant l'avenir.

Cette mesure était d'une immense portée. Ce nom, les souvenirs qu'il réveillait, les horizons qu'il découvrait, changèrent subitement l'irritation et la colère en une patriotique émotion : attendrissement dont les larmes sont fécondes et font germer dans les cœurs le courage des grands sacrifices.

L'abolition de la peine de mort vint achever cette œuvre d'apaisement et de fraternelle réconciliation. Elle mettait un abîme infranchissable entre le régime nouveau et les souvenirs sanglants de 93. On se demande quel était ce peuple qui, au lendemain d'une complète victoire, proclamait la loi sainte du pardon. Ceux qui doutaient se sentirent pleins de foi; ceux qui craignaient commencèrent à espérer, et plus d'un qui avait détourné la tête mêla ses acclamations aux cris du peuple victorieux. Le gouvernement venait de créer ce parti nombreux qui enrôla dans le peuple, dans les classes élevées, et jusque dans les partis hostiles tout ce qu'il y avait de citoyens plus attachés au salut de tous qu'au triomphe de leurs ambitions personnelles.

En trois jours ce gouvernement avait fait une révolution politique et une révolution morale. Il restait encore beaucoup à faire. La tâche était lourde, comme on a pu le voir par le tableau imparfait des misères avec lesquelles on était en présence. Le remède à cette détresse était dans la reprise de tous les travaux et dans le retour de l'activité. Là seulement était la solution de la crise sociale.

Mais il y a des circonstances où l'on peut dire qu'en attendant les effets de l'initiative privée, le devoir d'un gouvernement est d'aller au-devant des besoins les plus pressants. Ce n'est point la charité publique, comme on l'a dit, mais l'exercice du devoir de tous, délégué d'urgence à quelques-uns.

Ce fut pour répondre à cette impérieuse nécessité que le gouvernement arrêta les premières mesures destinées à donner aux classes pauvres le moyen d'attendre. Un décret restitua, à la charge du gouvernement, tous les objets déposés au Mont-de-Piété durant le mois de février par les ouvriers sans travail. Des secours furent distribués aux victimes du gouvernement de Juillet et des journées de Février. Mais la mesure la plus importante fut la création des ateliers nationaux.

On sait quel déplorable rôle ils jouèrent dans l'insurrection de juin, mais nous verrons comment ils avaient été pervertis et corrompus sous main ; comment d'une œuvre temporaire, d'un remède transitoire, on avait fait un mal persistant, et à qui incombe cette responsabilité.

C'était, dans le présent, du travail pour vingt mille hommes, et un million par jour distribué à d'irrésistibles besoins. Cette création arrachait une partie de la population ouvrière au désœuvrement et aux suggestions de la rue. Elle lui offrait en retour de son travail un salaire justement rémunérateur qui était comme une indemnité de la révolution qu'elle venait de faire. C'était le répit indispensable pour s'élancer à la défense des autres points menacés.

La question financière était la plus grave et la plus difficile. Tout s'enchaîne dans l'économie d'une nation ; pour faire cesser la misère, il fallait rendre l'activité au travail; pour ramener cette activité, il fallait faire renaître la confiance, et pour cela, le gouvernement devait donner l'exemple, faire face à tous les engagements et affirmer sa solvabilité.

Il trouvait, comme nous l'avons vu, les caisses vides et l'avenir lui-même engagé.

La première mesure du ministre des Finances fut aussi heureuse qu'elle était hardie. A ceux qui colportaient des bruits sinistres de banqueroute, il répondit en avançant de quinze jours le paiement de la rente payable au 22 mars. L'échéance en fut fixée au 6, par anticipation.

La portée de deux autres décrets a été complètement dénaturée. Dans un rapide aperçu qui a pour but de démontrer quelle fut la part des hommes et quelle fut celle des choses

dans les événements qui suivirent, il est nécessaire de leur restituer leur véritable caractère.

Sur 355 millions versés sous la monarchie dans les Caisses d'épargne, il en restait *soixante*.

Le gouvernement, comme l'exprimait M. Garnier-Pagès, aurait pu dire aux créanciers : Voilà le gage que vous laisse le gouvernement en qui vous aviez mis votre confiance, reprenez-le. La monarchie ayant fait faillite, les créanciers eussent été payés au marc le franc. On eût accusé Louis-Philippe et absous le Gouvernement provisoire. Celui-ci eut tort de ne pas consentir à cette lâcheté. Il voulut désintéresser ceux dont la fortune précaire était attestée par le chiffre minime de leurs dépôts. En remboursant intégralement tous les livrets au-dessous de 100 francs, il mettait en réalité hors de cause tous ces déposants auxquels s'attachaient l'intérêt et la sympathie, et dont cette humble somme, prélevée sur le produit de leur travail, représentait l'avenir il y a un mois, le présent aujourd'hui. Les autres étaient payés 100 francs comptant, le reste moitié en bons du Trésor, moitié en rentes cinq pour cent, *au pair*. Si les bons du Trésor étaient dépréciés, était-ce la faute du gouvernement qui venait de naître ou de celui qui venait d'expirer?... On ne demandait à ces capitalistes que de la confiance dans l'avenir.

L'impôt des 45 centimes fut dicté par la même nécessité ; il fut établi avec la même équité, perçu avec la même modération.

Il y a des moments où la société peut être sauvée par des sacrifices. Ces sacrifices, on les demande à la classe la plus intéressée au salut de l'État et la moins souffrante. Ce n'était plus une contribution du quart que l'on imposait à la propriété foncière, mais une contribution extraordinaire de 45 centimes sur le total des quatre impôts directs. Vingt-neuf millions, accordés par voie de dégrèvement à tous ceux pour lesquels c'eût été une trop lourde charge, attestent qu'on ne s'écarta point des principes d'une juste distribution, première loi d'un gouvernement populaire.

Il rendit 160 millions. Ce n'était point une exaction des classes pauvres sur les classes riches, mais la contribution selon ses forces de chacun au salut de tous. Cet impôt avait ce tort grave d'être demandé par une République pour fonder

la liberté du peuple. Si quelques récriminations furent élevées, l'Empire devait bien venger M. Garnier-Pagès!

Un impôt d'un centime sur les créances hypothécaires, dont le produit atteignit le chiffre de 45 millions, une retenue minime sur les traitements des fonctionnaires qui fournit une économie de 10 millions, telles furent les charges nouvelles qu'imposa la République[1]. Par une répartition aussi juste que respectueuse de la dignité humaine, cet appel au pays consacrait la généreuse égalité de tous devant le sacrifice, il ne faisait point de la République la débitrice d'une seule classe, mais la cliente de la France toute entière.

Le Gouvernement provisoire coûta 224 millions au pays; les guerres plus ou moins heureuses, le luxe du second Empire lui ont coûté 14 milliards.

L'émission, sous le titre d'emprunt national des 100 millions qui restaient à souscrire de l'emprunt de 1847, ne fut point une spéculation. Le gouvernement répondait noblement aux offres d'une multitude de citoyens, qui, spontanément, étaient venus offrir à la République : les riches, une partie de leurs capitaux, les pauvres, une part de leur salaire, spectacle sans précédent qui ajoutait à toutes les gloires du peuple de 48 la gloire d'une patriotique générosité. Commandité en quelque sorte par les citoyens, cet emprunt en faisait les actionnaires de la France. Cette souscription nationale produisit 20 millions. Ce chiffre n'est pas seulement éloquent en faveur de ceux qui le grossirent les uns de leur or, les autres de leur obole : il témoigne que les premiers actes du gouvernement qu'on attaque si impitoyablement aujourd'hui avaient réagi contre les funestes tendances de l'esprit public au découragement et à la peur. Un retour à la confiance s'opérait dans l'opinion.

En même temps la Banque de France était sauvée par une

1. Sur le manuscrit, le mot *charges* est souligné au crayon rouge, de même que, dans la phrase suivante, le mot *sacrifice*. Waldeck-Rousseau, à l'impression, les eût sans doute supprimés. On a, en effet, le droit de supposer que ni l'un ni l'autre ne lui convenait, non pas au point de vue style, mais comme appropriation de termes quant à la véritable qualification des choses, et à son appréciation personnelle des événements. Pour lui, sans aucun doute, le fait de contribuer financièrement à la consolidation du nouveau gouvernement populaire n'était ni un sacrifice, ni une charge : c'était le devoir du citoyen.

triple résolution. Le gouvernement refusa de suspendre les engagements du commerce vis-à-vis de cette caisse de la nation; il établit le cours forcé des billets de banque et l'affranchit de la nécessité de rembourser en numéraire son papier-monnaie. Son crédit fut ainsi relevé; elle put avancer 230 millions à l'État.

Quoi qu'il en soit de toutes ces mesures, il est permis de les critiquer, il n'est pas permis d'en méconnaître l'effet. Le gouvernement avait trouvé en 1847 un budget mangé d'avance, et qui avouait 230 millions de déficit. Le budget rectifié proposé aux Chambres en 1848, alors que les membres du Gouvernement provisoire rendaient compte au pays de cette France dont ils avaient été constitués les dépositaires nécessaires, ce budget présentait un excédent de 11 millions.

En 1847, M. Duvergier de Hauranne s'écriait : « Nous n'avons plus de finances! » Le 7 mai 1848, M. Garnier-Pagès pouvait dire : « La République a sauvé la France de la banqueroute! » La gêne douloureuse de l'État, déplorable héritage de la Monarchie, fut donc pour beaucoup dans les difficultés sans nombre qui surgirent au lendemain de sa chute. Seule, elle n'eût point suffi à entraîner la ruine de la République. En présence des résultats obtenus, il faut dire que ce ne fut point là l'obstacle sur lequel elle trébucha et qui devait la faire tomber, chancelante et découragée, dans les bras de l'Empire.

Quant aux reproches qu'on adresse aujourd'hui à cette administration, le plus précis que l'on puisse démêler parmi tant d'accusations vagues et de griefs indéfinis, c'est d'avoir cru, comme le disait un homme illustre dans l'enquête Quentin-Bauchard, « qu'il fallait administrer comme en temps ordinaire ».

En temps ordinaire le devoir d'un gouvernement honnête est d'administrer honnêtement : nous n'en savons pas d'autre. En temps de révolution en est-il autrement? Nous ne le pensons pas. S'il y a des mesures plus décisives à prendre, il faut qu'elles ne violent pas la justice. Dans cette voie, en surélevant les impôts le gouvernement marcha sans faiblesse. Ce que le parti violent lui reprochait alors, c'était de s'être arrêté aux bornes du droit et du juste, de n'avoir pas exhumé des ruines de la Commune un Comité de Salut public qui décapitât une partie

de la nation pour sauver l'autre : c'était, quant aux résultats, alors que le capital effrayé se retirait chaque jour davantage, de n'avoir pas consommé l'épouvante et substitué la panique à l'hésitation. Ce reproche seul serait sa justification.

Le Gouvernement provisoire se trouvait en présence d'un autre problème : la réorganisation du travail. Il n'y avait, comme nous l'avons dit, qu'une solution pratique : rendre l'activité au commerce, à l'industrie la confiance. Ce n'étaient pas deux questions, il n'y en avait qu'une. Toutes les forces sont solidaires; le capital et le travail sont indissolublement liés dans la destinée; chacun d'eux ne vit qu'avec l'autre et par l'autre. Alors que le capital se dissimulait, que le commerce languissait, que les débouchés devenaient plus rares, chercher en dehors de ces faits un moyen ou un remède, c'était organiser la respiration dans le vide, ou régler le mouvement sans espace.

Avant de proclamer le Code du travail, il fallait rouvrir les ateliers; avant de mettre un frein aux abus du capital, il fallait en rétablir l'usage; avant d'étendre les droits de l'un, il fallait rendre des facultés à l'autre.

Ce résultat fut obtenu au delà des espérances restreintes qu'inspirait l'horizon assombri par tant de désastres de l'année nouvelle. Un décret, qui prorogeait l'échéance des effets de commerce payables au 22 février jusqu'au 15 mars, eut pour effet de faire franchir sans trouble les longs jours de crise à cette monnaie du commerce.

En cherchant un soulagement aux maux présents, le gouvernement eut la gloire de rencontrer une institution. Dans cette tourmente qui avait tout ébranlé et tout obscurci, il trouva le mot de salut qui, pendant un demi-siècle de paix et de prospérité apparente, avait échappé à la Monarchie. La création des Comptoirs d'escompte doublait le crédit en anticipant sur l'avenir : la marchandise n'était plus ce capital infécond qui représente une somme immobilisée d'argent, de travail et d'intelligence mise au service du travail. Elle devenait un agent actif et comme un coefficient nouveau de fabrication. Le commerçant allait trouver en elle un gage productif; il en recevrait la valeur représentative jusqu'au jour où elle serait définitivement réalisée par l'échange.

En quelques jours, du 17 avril au 7 mai, le Comptoir de Paris, seul, avait escompté pour une somme de 30 millions, et bientôt plus de cent Comptoirs semblables distribuaient à la France le bienfait de cette institution. La création des magasins généraux et des sous-comptoirs due à la même initiative en compléta l'économie : la véritable banque du Commerce et de l'Industrie était fondée.

La lettre de change fut affranchie de l'obligation des trois signatures; des bureaux de renseignements, statistique quotidienne de l'offre et de la demande mise au service des ouvriers et des patrons, furent ouverts dans les mairies. Enfin il est permis de dire qu'en trois mois ce gouvernement avait fait pour le travail et pour l'industrie plus qu'aucun des siècles qui l'avaient précédé et qui lui léguaient une si lourde tâche.

Les tableaux d'exportations et d'importations témoignent que, sous l'impulsion de ces mesures, le commerce, quelques mois après les journées de Février, avait repris un élan qui permettait d'espérer un avenir meilleur. Pourtant, à cette époque, tout languit encore et tout semble en question.

La réforme politique avait-elle été moins hardiment entreprise? Non! Un mois après la Révolution, la France avait non seulement ressaisi toutes les conquêtes de 89, mais elle en avait réalisé toutes les promesses. Une égalité réelle était devenue la base de la Constitution provisoire qui n'attendait plus que la consécration du pays. La liberté des réunions est assurée; la liberté de la presse rendue vraiment complète par la suppression du timbre; le suffrage universel, investi du droit de gouverner la France; l'homme, arraché au servage politique du cens électoral; la nation, émancipée!

En quelques jours, soutenu par le concours d'un nombre immense de généreux citoyens, le Gouvernement provisoire avait accompli, non pas seulement cette œuvre presque surhumaine de soutenir l'édifice d'une société ébranlée par le vice de ses institutions, mais celle plus difficile de jeter les bases d'un monde nouveau. Il semblait que la France dût marcher sans effort dans le large et fécond chemin que lui ouvrait la seconde République. Pourtant il n'en est rien. Alors que les finances sont rétablies, l'impulsion et la confiance rendues à l'activité

commerciale, et l'affranchissement de la pensée humaine rendu complet, le sol, où tant de germes pleins de promesses viennent d'être déposés, ne cesse d'être ébranlé par de continuelles secousses, et chaque réforme est comme un enfantement douloureux et stérile qui s'accomplit dans de fatales convulsions.

Quel était donc ce mal étrange, d'où venait cette plaie secrète que rien ne pouvait guérir et qui s'élargissait à mesure que les remèdes étaient plus généreusement distribués?

II

C'est le côté triste de cette histoire, comme c'est le côté humiliant de l'humanité moderne, que nous entreprenons d'examiner.

Après dix-huit siècles l'humanité peut encore se décomposer ainsi : une partie généreuse, instruite, ardente au bien, mais impuissante, comme tout ce qui est homme, à faire le miracle de la multiplication des vertus civiques ; une masse considérable, prompte à l'enthousiasme, naturellement portée au bien, mais facile à tourner au mal. Son excessive sensibilité, alimentée par d'excessives souffrances, n'est ni tempérée ni dirigée par l'instruction qui affranchit l'homme des influences extérieures et en fait le seul juge de ses actions, criterium infaillible de ses actes politiques, dont l'effet est d'empêcher qu'une doctrine, une idée, ne devienne l'ambition de son cœur et le besoin de sa nature avant d'avoir été justiciable de son esprit. Alors seulement l'homme cesse d'être l'aveugle instrument des partis, et devient l'arbitre suprême et sans appel de ses destinées.

Au-dessous de la première de ces deux classes, derrière la seconde, se trouve enfin cette faction dont nous avons dit dès le commencement les passions et les tendances : parti du règne absolu et violent de la vérité dont il se prétend dépositaire ; héritier direct de cette Commune qui, pendant de longues années, avait donné le spectacle d'une minorité infime, suppléant au nombre par l'audace et au droit par la violence, et substituant à l'esclavage de la royauté l'esclavage, non moins

honteux et plus féroce, d'une oligarchie d'hommes qui s'étaient institués eux-mêmes les fondateurs d'une société nouvelle, faite à l'image de leurs ambitions.

Il ne pouvait être question cinquante ans après la première République de reprendre ce qu'il y avait de barbare dans sa tradition. L'abolition de la peine de mort en matière politique avait creusé entre le présent et le passé un abîme qu'on ne pouvait combler. Mais si la violence des moyens lui échappait, ce parti conservait la violence des doctrines. Il considérait la société comme un être avili et dégradé qu'il faut sauver en dépit de lui-même et dont on doit faire abstraction pour préparer les hommes de l'avenir.

Entre ces deux partis, entre ces deux tendances, le peuple, cet Hercule des temps modernes, était placé comme l'Hercule de la fable entre le Vice et la Vertu.

Tandis que l'un s'adressait à sa conscience, l'autre en appelait à ses colères : les uns l'adjuraient au nom du droit, les autres l'entraînaient par les séduisantes promesses d'un temps meilleur où il retrouverait en quelques heures les jouissances perdues d'un siècle : les uns lui promettaient la liberté, les autres le bonheur.

L'avenir dira à sa gloire qu'il sut se défendre des décevantes promesses et qu'il se rangea du côté des mâles devoirs. Mais, à certaines heures, les troubles fomentés, ses douleurs avivées, le désespoir d'une situation funeste savamment amenée, l'arrachèrent aux conseils de la raison et aux inspirations de sa noble nature. Ceux qui avaient préparé cette terrible ivresse saisirent ce court intervalle de délire, et lui mirent un poignard à la main, dont il frappa au hasard. Quand il se réveilla, hagard et désespéré, il avait sur la main une tache du sang de la Liberté. L'Histoire impartiale le plaindra, et maudira les règnes qui l'avaient abandonné à ses propres fureurs. L'accuser serait impossible; le condamner serait impie.

Mais il faut en tirer cette conséquence que mettre à la charge du gouvernement toutes les fautes et le crime fatal de la situation, serait aussi profondément injuste que de les imputer au peuple lui-même. C'était le passé surtout qui était coupable.

III

Dès les premiers jours, le gouvernement rencontra une opposition plus ardente, plus implacable qu'aucun autre pouvoir n'en avait trouvé sur sa route,

On se fait d'une République cette idée fausse qu'elle est le remède à tout qui guérit subitement toutes les souffrances et donne satisfaction à toutes les ambitions. Il n'est pas au contraire de gouvernement auquel les ambitions personnelles soient plus funestes. Du haut en bas de l'échelle sociale, la loi de salut public est alors le désintéressement. Ce désintéressement, la République le trouva chez un grand nombre, chez le peuple surtout. Sa première proclamation fut le *fiat lux* créateur qui fit surgir du sol un parti immense qui vécut, combattit et tomba aux cris de : « Vive la République! » Il s'était recruté dans toutes les opinions. Seule une fraction se retira d'elle et rentra comme Achille dans sa tente pour préparer ses armes et organiser le combat.

Le gouvernement lui avait donné cette légitime satisfaction d'appeler dans son sein les hommes qu'elle désignait alors comme ses mandataires : Louis Blanc et Albert étaient le signe de cette représentation complète des opinions et le gage du dévouement du régime nouveau à la satisfaction de tous les intérêts. Mais ces quelques hommes qu'elle montrait alors au peuple comme ses élus, parce que l'éclat de leur nom ou la pureté de leur vie lui étaient un manteau glorieux dont elle couvrait ses ambitions, elle les avait condamnés d'avance. Elle les rencontra sur sa route, comme tous ceux qui étaient la personnification honnête du socialisme, toutes les fois qu'elle fut sur le point de porter une main violente sur le pays. C'est Cabet qui harangue l'émeute des clubs au 17 mars; c'est Louis Blanc qui les arrête au 16 avril. Ceux qui se mettaient hardiment entre elle et la dictature n'étaient pas ses hommes : elle les renverserait sur les marches du gouvernement pour escalader le pouvoir.

Elle répudia bientôt ces noms trop glorieux ou trop honnêtes; aujourd'hui elle les accuse.

Son but ne varia jamais : ce fut toujours de substituer à la

souveraineté nationale, issue du suffrage universel, un Conseil des Dix, un Comité du Salut public, qui fît table rase de tous les droits, de tous les devoirs, de toutes les conquêtes de l'humanité pendant dix-huit siècles, pour exterminer plus sûrement les abus. Nouvel Hérode, elle poursuivait la destruction du mal par la destruction de tout ce qui existait. Sur les ruines de la justice et de la propriété, elle édifierait un ordre nouveau dont les premières assises n'étaient pas encore arrêtées et dont les premiers projets étaient l'incohérence et le rêve poussé jusqu'au cauchemar.

Saisir le pouvoir, telle était sa volonté. Qu'édifierait-elle, comment remplacerait-elle ce qu'elle abattrait? Elle l'entrevoyait à peine dans les songes confus de cette malsaine ivresse, où le monde entier semblait tourner autour de ces réformateurs sans qu'ils pussent y rencontrer la stabilité ni l'équilibre.

Le socialisme, dont nous avons dit plus haut ce qu'il était à cette époque, lui fournissait une arme terrible. Cette doctrine, qui était peu à peu devenue l'espoir indéfini de tous ceux que rebutaient les tristesses du présent, entretenait dans les esprits cette fièvre de la richesse et du bien-être qui exalte les intelligences et énerve les cœurs. Le parti réactionnaire l'avait pris sous sa protection et s'était confondu avec lui, pour se mêler plus intimement à toutes les passions et à toutes les espérances.

Elle le montrait au peuple comme le programme du bonheur futur, au gouvernement comme la condamnation de ses actes. « Comment laisserait-on la toute-puissance et l'initiative de toutes les réformes à un pouvoir indifférent qui n'était que le premier ministre des riches et non le protecteur des pauvres? Qu'avait-il fait pour ceux-ci? que n'avait-il pas fait pour ceux-là? Le peuple ne se lasserait-il pas de souffrir? Se soumettrait-il toujours à une tutelle désastreuse et déshonorante?... »

Elle plaçait ainsi incessamment le peuple en face de ses souffrances. Elle s'était trouvée un jour en face d'une plaie terrible : elle avait eu le triste courage de dire : Je l'exploiterai!

En même temps elle acculait le gouvernement entre une impossibilité et un crime : changer la face du monde en huit jours, ou, se débarrassant des entraves gênantes de la légalité,

jeter brusquement toutes les institutions, tout ce qui était le présent, dans le creuset de la réforme violente.

En trois siècles, un être prodigieux a fondé la société chrétienne, et on en a conclu qu'il était vraiment Dieu; en quelques mois, des hommes n'avaient pas changé la face du monde; elle en concluait qu'ils étaient des criminels!

Écouté parfois, oublié bientôt, ce parti comprit qu'il ne fallait pas se fier au hasard des passions inconstantes, qu'il fallait une organisation à son action désorganisatrice, qu'il fallait circonvenir les masses, les isoler, les aveugler, que le désordre devait avoir des institutions.

Les clubs, les journaux, les pamphlets lui furent autant de tribunes dont il s'empara pour pervertir lentement ces intelligences sans défense, obligées d'accepter sans discussion ce qu'elles ne pouvaient approfondir. L'influence sur le quartier Saint-Antoine en fut désastreuse. D'une classe laborieuse, héroïque, qui avait été le meilleur rempart de la liberté, d'incessantes prédications firent ces malheureux qu'on avait déshabitués du travail, détournés de l'atelier (nous le verrons tout à l'heure), pour les conduire désespérés sur les barricades de l'insurrection.

« Les Clubs ont fait tout ce mal », disait Arago.

« On nous trompe, disaient des ouvriers à Lamartine : nous n'avons pas le moyen d'acheter ces grands journaux qui disent la vérité; on nous en donne gratis qui nous distribuent le mensonge. »

Peu à peu cette sourde conspiration devint un État dans l'État. Le Club des Clubs était le centre d'où son action se répandait au loin dans les classes souffrantes. Il avait ses caisses, ses agents, son armée qu'il payait, ses arsenaux. L'insurrection de Juin amena la découverte d'une manufacture de poudre rue du Chantier. Il avait inondé la France de ses agents qui recrutaient parmi les ouvriers sans ouvrage ou les travailleurs occupés qu'on arrachait à leurs travaux.

Le Club des Clubs toucha par l'intermédiaire de Longepied 103 000 francs; cet argent, pris dans les caisses de l'État, soudoyait les agents de cette vaste conspiration. Il était arrivé à former une société dont les statuts reposaient sur la renonciation complète à tous les droits du citoyen, de discuter sa

conduite, de refuser de prêter son concours. « L'organisation de la Société étant toute militaire, il (l'individu) sera à sa disposition toutes les fois que le comité central aura décidé une permanence armée ou sans armes; sans qu'il puisse arguer ni de ses biens de famille, ni de ses affaires personnelles »; — « il faut qu'il ait fait abnégation de son individualité d'une manière aussi absolue pour le service de la société ».

Tel était le serment que devaient prêter ceux qu'on enrôlait dans ce corps mystérieux, dont beaucoup ignoraient le but et les résolutions. C'était le *perinde ac cadaver* de ces nouveaux rose-croix qui tiraient l'épée contre la liberté au lieu de la défendre.

Voici un exemple des moyens dont on se servait pour diviser les citoyens, effrayer les uns, exaspérer les autres, désunir toutes les classes. « Si l'adversaire politique est noble, légitimiste, le délégué insistera sur les malheurs dont ces légitimistes, ces monarchiens, ont doté la France » — jusqu'ici rien que de juste — « ils se *sont enrichis aux dépens des travailleurs*, cela constamment, aspirant à conserver les privilèges, les gros impôts. *Si l'adversaire est un financier, un homme à écus,* le délégué le peindra comme ayant toujours enlevé à l'agriculture, au paysan, à l'ouvrier, la plus large part des bénéfices de leur labeur, *escomptant la sueur, la fatigue du peuple, qu'il opprimait encore* sous le régime d'égoïsme renversé. »

Proud'hon avait jeté à la société moderne cette accusation : « la propriété, c'est le vol »; il expliquait cet aphorisme. Ces faiseurs de propagande allaient plus loin, ils disaient : les propriétaires sont des voleurs! C'était l'appel aux armes et à la guerre civile.

Tel était le travail souterrain auquel la France était soumise : c'était par ces insinuations, c'était par ces menaces qu'une lutte funeste était préparée, jour par jour et heure par heure, jusqu'au moment où toutes les classes lasses de se craindre et fatiguées de se trouver face à face, les unes avec une espérance qui les enivrait, les autres avec une menace, en viendraient aux mains.

A chaque effort du gouvernement pour rétablir la confiance, il répondait par un coup qui ébranlait la France; il paralysait les effets du bien en inspirant sans cesse la crainte du mal. Il

en résultait un trouble indicible, une gêne qui survivait à toutes les mesures et continuait d'empêcher que le crédit ne se relevât et que les ateliers ne se rouvrissent.

C'était le but direct des efforts de ces ambitieux qui avaient brûlé leurs vaisseaux et juré de s'élever sur les ruines de la société moderne ou de s'ensevelir sous elles. L'enquête sur les journées de Juin révéla que, tandis que le gouvernement, tandis que tous les gens honnêtes et véritablement émus des souffrances du peuple s'efforçaient de rouvrir des débouchés au travail, ces hommes organisaient la grève des ouvriers, l'abandon des ateliers privés, et aggravaient tous les jours le mal.

Pourtant l'œuvre de corruption fut lente à s'accomplir. Ce qu'elle gagnait un jour, elle le perdait le lendemain. Aussi est-il curieux et instructif de suivre ses progrès dans les événements qui précédèrent les journées de Juin.

Le 16 mars fut signalé par une démarche insignifiante de la Garde nationale, et bientôt dispersée et apaisée d'elle-même. Aussitôt les agitateurs se mettent en campagne, répandent le bruit que la Garde nationale a voulu violenter le gouvernement et lui enlever son indépendance avec sa dignité. Le peuple s'émeut; il s'indigne. On arrête qu'une députation imposante ira porter à l'Hôtel de Ville l'assurance du dévouement du peuple aux nouvelles institutions. Une députation noble, digne, descend des Champs-Élysées; c'est une sédition armée, recrutée dans les clubs les plus violents, qui arrive sur la place de l'Hôtel de Ville. Quelques rares bonnets rouges, que le peuple voit avec dégoût, indiquent ce qu'est cette avant-garde. C'est elle qui envoie ses délégués au gouvernement. Le peuple est venu là pour consacrer la liberté d'action du gouvernement : ils le somment de délibérer sous leur pression; le peuple est venu pour lui apporter l'expression de sa confiance : ils le mettent en suspicion et veulent qu'il signe sa déchéance! Ils mentent à la manifestation comme ils mentaient à la liberté. Revendiquent-ils les droits du peuple et de la souveraineté nationale? Mais non : ce qu'ils veulent, c'est l'ajournement des élections qui vont donner au pays un gouvernement de son choix.

Au 16 avril, c'est encore la même tactique. Sous prétexte

de s'entendre à l'Hôtel de Ville sur le choix de candidatures ouvrières, le même peuple est soulevé; les mêmes hommes se mettent à sa tête, et d'un congrès électoral, en animant les esprits, en échauffant les âmes, ils font une manifestation contre les élections. Mais ce jour-là encore, la conspiration devait passer sous les fourches caudines du vrai peuple.

Sans cesse vaincus, ils ne se découragent pas. Le 15 mai vint jeter un jour complet sur les moyens que ce parti appelait au secours de ses projets.

Ce fut, comme le 17 mars et le 16 avril, un *faux en manifestation publique*, s'il est permis de parler ainsi. Une pétition en faveur de la Pologne fut le prétexte; la violation de l'Assemblée, la négation de la France, furent le but.

Ici encore la réaction devait échouer. Pendant que des factieux attentaient à la Représentation, la foule venue là pour la Pologne faisait retentir la place du cri : « Vive l'Assemblée nationale! » — Ses prétendus délégués mentaient encore.

Le complot échoua par la modération du gouvernement attaqué. Il s'enveloppa comme Marius de sa majesté : pas une goutte de sang ne coula. Les conjurés étaient trompés dans le plus honteux des calculs. A leur honte éternelle, ces hommes, pour qui le peuple qu'ils flattaient sans cesse n'était qu'un marchepied, avaient eu le courage de spéculer sur son sang. Un projet de grief *rédigé d'avance* témoigne que leur calcul était celui-ci : ils menaient sciemment, sous couleur de Pologne, le peuple à la boucherie; on tirerait sur lui pour venger l'attentat qu'ils allaient commettre, eux; ils ramasseraient ce sang pour le jeter à la face de l'Assemblée et la marquer du sceau mortel qui désigne les victimes; l'erreur de l'Assemblée serait son crime : l'erreur du peuple serait leur vengeance.

Ce complot, qui soulève la conscience de dégoût, avorta : cette terrible machine, chargée de haines jusqu'à la gueule, ne porta pas. Elle partit sans laisser d'autre trace qu'une tache indélébile au front de ceux qui avaient pu concevoir un tel projet et oser l'entreprendre.

Ainsi le peuple lutta jusqu'au bout : il devait succomber sous le poids des malheurs que l'on accumulait sur sa tête pour faire enfin fléchir sa résolution et son courage.

Dirons-nous ce que furent les lamentables journées de Juin?

mais ceux qui appartiennent à cette époque en ont conservé le lugubre souvenir; pour ceux qui ne naquirent que plus tard à la vie politique, leur mémoire est comme une de ces grandes leçons qui sont l'enseignement des gouvernements et des peuples. Plus heureux que l'historien qui doit remuer ce sang pour dresser la liste des coupables, nous pouvons jeter un voile sur ces cadavres. C'est une de ces tristes haltes du progrès marquée par un crime, où le philosophe doit poser une croix sans inscription, comme on en voit aux carrefours sinistres, théâtres d'un de ces malheurs qui sont l'opprobre d'une partie de l'humanité et la douleur de l'autre.

Mais nous devons dire quel fut ce déplorable malentendu et quelle en fut la source.

Comme au 16 mars et au 17 avril, le peuple fut hideusement mystifié ! L'enquête Quentin-Bauchard, qui fut moins un procès de personnes que l'instruction complète du rôle, des actes, des paroles de tous les partis, confirme cette assertion que ce ne fut ni une insurrection spontanée, ni le résultat inévitable des maux d'une époque de transition, moins encore l'effet du licenciement des ateliers nationaux. Ce dernier événement fut le signal, non la cause de cette lutte. Depuis longtemps l'action incessante du parti désespéré l'avait rendue inévitable. Durant quatre mois, ses efforts peuvent se résumer ainsi :

Augmenter la détresse par l'absence du travail;

Arracher aux ateliers privés les ouvriers, pour les enrôler dans les ateliers nationaux;

Ruiner ainsi l'industrie privée et prolonger ce malaise qui devait forcément aboutir à une catastrophe;

Tromper ainsi les ouvriers sur les intentions du gouvernement en dénaturant ses actes d'abord, en en paralysant l'effet ensuite;

Prêcher la révolte partout et partout la défiance;

Amonceler enfin sur la France des nuages gros de colères qui crèveraient dans un coup de tonnerre.

La Commission des délégués du Luxembourg n'avait trouvé aucun remède aux maux présents dans les théories qui y étaient enseignées; elle n'avait abouti qu'à envoyer dans les provinces des agents qui faillirent dégoûter, par l'effroi, le pays, de la

République. Ils s'étaient emparés des ateliers nationaux : arracher les ouvriers à leurs travaux, les attirer dans cette impasse d'où ils ne pourraient sortir; effrayer les patrons, intimer à quelques-uns l'ordre de fermer leurs ateliers, tel fut le but constant de leur politique.

Aidés par cette vaste société dont nous avons vu le caractère et qui avait jeté en France plus de 400 agents, ils étaient arrivés à recruter les désespérés et les énergumènes de toutes les classes, masse peu nombreuse, mais qui devait peser avec efficacité sur les travailleurs honnêtes et enrôlés de force pour l'insurrection. Tous ces faits sont confirmés par les dépositions sans nombre recueillies sur les journées de Juin, et dont nous citerons ici celles qui se rapportent à des faits plus précis et plus significatifs.

Déposition Carliès (directeur de la Police) :

Chaque corps d'état des Ateliers nationaux est représenté par un comité : les comités font sortir les ouvriers de leurs ateliers et les envoient aux Ateliers nationaux.

Cette déposition a cela de remarquable que les mêmes assertions, avec plus de détails, se retrouvent dans un rapport du 4 juin. Elles n'étaient pas forgées après coup :

Il existe une coalition formée par les délégués du Luxembourg à l'effet d'empêcher les ouvriers de travailler de leur état (Suivent les noms). Chaque corps d'état a son comité particulier qui dirige l'oppression sur les Ateliers. Les chapeliers qui sont les mieux organisés, et *dont la caisse contient plus de 6000 francs*, ont pour membres du comité...

Les différents comités ont obtenu par intimidation la cessation des travaux dans les ateliers des fabricants.

Un renseignement qui arrive à l'instant donne pour certain que le nombre des ouvriers boulangers qui arrivent dans la capitale augmente d'une façon effrayante, (4 juin).

Rapport du préfet de Police (5 mai) :

Les ouvriers chapeliers sont en grève. (La moyenne du salaire de cette profession est de 7 et 8 francs.)

Les délégués du Luxembourg ont intimé l'ordre aux trois fabricants, *dont les noms suivent*, de suspendre leur travail.

Et maintenant veut-on savoir comment se faisait l'enrôle-

ment : Déposition Émile Péreyre (administrateur du chemin de fer du Nord) :

Un grand nombre d'ouvriers n'étaient nullement disposés à des actes d'insurrection, mais ceux-là étaient enlevés de leur domicile, on les forçait à marcher.

Déposition Caré (propriétaire d'un grand atelier de mécaniciens) :

La plupart de ses ouvriers avaient été enrôlés dans une société de secours mutuels. (Chose particulière, cette société était armée).

La plupart des ouvriers sont, à la connaissance du témoin, heureux de l'issue des événements, parce qu'ils espèrent échapper à l'oppression des meneurs. — Ce sont eux et les paresseux qui ont tout monté. Une partie des ateliers du témoin a pris part à la manifestation du 15 mai. Ils se plaignaient qu'on les eût trompés sur le sens de la manifestation. Il est convaincu que le plus grand nombre s'est battu sans savoir pourquoi.

Déposition Flocon (représentant) :

Le 15 mai a été une surprise du peuple par une poignée de misérables.

Déposition Panisse :

J'ai pénétré dans les groupes; les ouvriers croient qu'on veut leur enlever la République : tous les mécontents, les repris de justice, les gens sans aveu, grossissent l'insurrection.

Déposition Chenu :

Il fut décidé chez... qu'on répandrait cette croyance que les bourgeois se battaient pour la régence, qu'un impôt extraordinaire serait levé pour les ouvriers contre les capitalistes.

Ainsi le mensonge d'abord, les promesses enivrantes ensuite, la violence enfin, tels furent les moyens employés pour entraîner aux barricades les malheureuses victimes dont le sang était nécessaire au parti désespéré.

Soit coïncidence, soit calcul, la moitié des forçats libérés et des repris de justice, plus de dix mille, s'était trouvée à ce rendez-vous : sinistres pilleurs d'épaves qui accourent à tous les naufrages de la société ; garde avancée de cette conspiration qui recrutait surtout dans les bas-fonds du vice et du crime.

Ce jour-là peuple et gouvernement furent victimes : il n'y

eut point de vainqueurs dans cette déplorable bataille; le gouvernement y perdait la confiance; le peuple, le respect; la France, l'espoir. Il n'était pas une de ces balles tirées dans ces trois journées qui n'eût fait une blessure mortelle à la liberté.

La République ne devait jamais se remettre de cette terrible chute. L'Empire était fait. Tous ceux que les débuts glorieux de ce gouvernement du peuple avaient rassurés, désespérèrent. Ceux qui sans cesse s'étaient mis en travers des passions mauvaises et des efforts criminels sentirent leurs forces défaillir et le découragement étreindre leurs cœurs.

Tous ceux qui recherchaient à rejeter la faute des événements sur quelqu'un ou sur quelque chose s'emparèrent avidement de cette occasion de condamner la République. Ce germe de mécontement ne devait pas tomber dans un sol ingrat.

Le parti napoléonien avait pris une part active à cette criminelle révolte. Sa responsabilité dès ce moment est grande; le dossier du procès que lui fera l'avenir est déjà presque complet; les rapports de police le désignent comme travaillant dès ce jour à renverser ce gouvernement que son chef devait trahir. Parmi les noms qui devaient composer le pouvoir nouveau, celui de Louis Napoléon fraternise avec celui de Sobrier sur les listes de proclamation qui furent saisies. La préméditation du 2 Décembre remonte au 23 Juin.

Mais, entre ces deux événements dont l'un fut le résultat de l'autre, il y a cependant une différence profonde : les journées de Juin furent une sédition du peuple, et le 2 Décembre une sédition de soldats : les premières furent une révolte, le second une trahison.

Et maintenant, quand on recherche à qui remonte la responsabilité de ces journées, est-il possible de se méprendre?

L'avenir plaindra le peuple, il absoudra le gouvernement, il flétrira les ambitieux.

Condamner le peuple serait aussi insensé que de nier ses fautes : il faut surtout admirer ses vertus et déplorer son impuissance. Il avait le droit de demander compte aux gouvernements précédents de leur négligence : personne n'aurait le droit de lui demander compte de ses erreurs.

Condamner le gouvernement serait méconnaître et sa situation et sa nature. Le droit, qu'il avait proclamé et reconnu, était un rempart trop faible contre les inexpériences et les passions du moment. Sous l'effort des eaux, la frêle digue qu'avait élevée la main des hommes est emportée : quand on en retrouve les débris, on ne l'accuse pas d'avoir fait l'inondation.

Le gouvernement crut peut-être la France trop forte et les hommes trop mûrs : il resta ce qu'il avait été dès les premiers jours, un gouvernement libre, étranger à la force et à la violence. Cette attitude a sauvé la République de l'avenir. Invraisemblable après 93, la République est certaine depuis 1848.

Il lui eût été facile de comprendre le gouvernement du peuple comme l'avait compris Napoléon Ier et comme devait l'appliquer le second Empire : par les casernes et les baïonnettes. Au lieu d'éloigner l'armée, il pouvait la concentrer sur ce cœur de la France sans cesse soulevé par des battements désordonnés, et en étouffer les palpitations sous le poids de 200 000 hommes armés; il crut que si la liberté ne pouvait se défendre d'elle-même, l'ordre établi par le sabre et la tranquillité assurée par la despotisme n'étaient pas dans les attributions d'une République. Le sauveur ne se fût pas appelé Bonaparte : mais qu'importe le nom?

D'ailleurs il fallait peut-être qu'il en fût ainsi pour le salut de l'avenir et l'enseignement des peuples. La forme républicaine est le régime des peuples faits, non celui des peuples enfants qu'il faut contenir et défendre.

Ceux qui croient mieux servir ce grand maître des temps modernes, le seul dont l'esclavage honore au lieu d'avilir, en lui montrant ses fautes qu'en lui désignant des victimes, lui diront : grandis! instruis-toi! Le jour où le gouvernement du peuple sera le règne de la raison et de la justice, il sera irrévocablement fondé. Jusque-là, liberté et réforme sociale seront une révélation qu'il devra accepter sans la comprendre. Le gouvernement de tous exige la capacité et la virilité de tous.

Nous avons fait en sorte de ne nommer personne dans cette courte étude. Nous sommes de ceux qui demandent au passé des leçons, non des rancunes.

L'Histoire sera plus sévère. Comme nous, dans cette lutte

fratricide, elle fera la part du peuple et celle des agents provocateurs; elle dira comment les uns préméditèrent cet attentat et arrêtèrent ces massacres; comment ils entreprirent de souiller le front vierge de la Révolution de Février, comprenant que, pure, elle leur échappait et les méprisait sans les craindre, que, violée, elle leur appartiendrait du droit du déshonneur. Elle racontera comment le peuple fut victime d'une presse de l'insurrection; comment, après avoir été détourné du travail et mis face à face avec le désespoir, on vint lui dire : tu souffres, voici un fusil! tu as faim, venge-toi! comment, au premier coup de feu, il recula un instant en voyant cette République qu'il avait faite, profanée par ses mains; comment le désespoir de cette apparition dégénéra en rage folle.

Mais ce qu'il faudra qu'elle dise, à la honte de ces agents provocateurs, c'est qu'alors que la lutte était devenue impossible, quand l'Assemblée nationale ouvrait ses bras à ses frères égarés, ils voulurent ensevelir leurs victimes sous les ruines de leurs projets. De barricade en barricade, ils allèrent semer l'épouvante et crier qu'il n'y aurait pour personne de pitié ni de merci. Le jour où elle retrouvera leurs noms, elles les attachera au pilori des peuples trompés, et l'indignation publique aura le droit de les marquer à l'épaule.

Si nous faisions l'histoire des faits et des personnes, non celle des choses, nous verrions quel fut le rôle de l'Assemblée, quel fut celui des représentants. Ce jour-là, l'écharpe tricolore des députés fut le signe pacifique de la réconciliation et du pardon qu'au péril de leur vie ils étendirent entre les combattants. Bixio, Dornès et d'autres non moins illustres, partagèrent avec Affre les dangers de cette glorieuse mission; et plus d'un, qui ne s'est jamais fait un titre d'un devoir accompli, sans attendre le mandat de l'Assemblée s'improvisa l'apôtre courageux de la fraternité et se jeta dans la mêlée pour abaisser les glaives et relever les fusils. Ils sont assez récompensés[1]!

1. En écrivant ces lignes, Waldeck-Rousseau avait le droit de penser à son propre père, représentant du peuple en 48, qui, avec un groupe de collègues, courut dès les premiers coups de fusil aux barricades tenter d'arrêter le massacre. Pendant les quatre jours que dura l'effroyable bataille des rues, il se jeta en médiateur dans la mêlée au péril de sa vie, sans armes, ceint de son écharpe, cherchant à arrêter l'effusion du sang, prêchant à tous, insurgés et assaillants, la réconciliation et la fraternité.

L'histoire de cette époque n'est pas encore faite; ce serait pourtant une noble tâche que d'en faire ressortir les nombreuses leçons : le peuple y apprendrait à se défier de ceux qui exploitent ses passions; il y apprendrait la haine de tout ce qui est parti ou faction, le culte de tout ce qui est désintéressement et fraternelle entente. Quelques hommes ont, avec leurs souvenirs et avec leur conscience, écrit sur cette phase décisive de la République des pages qui sont une déposition éloquente confiée à l'avenir : le temps, ce grand juge, prononcera!

Mais quand on jette un coup d'œil sur l'ensemble des événements qui se passèrent dans les premiers mois de cette année, il est impossible de se défendre d'un sentiment d'admiration et de respect. Ce fut moins une révolution qu'une épopée : vices, vertus, abnégation, dévouement, tout y est à la taille d'un monde de géants; un abîme sépare cette époque de toutes les autres, et cette révolution, de toutes les révolutions.

Oui, il y eut véritablement des hommes de 48! et la grandeur de leur rôle fut dans un respect inébranlable du droit, dans le dévouement sans bornes à une idée, dans l'honnêteté d'une politique qui n'hésita jamais en présence de la justice ou de l'iniquité des moyens.

Oui, il y eut un peuple de 48! et la grandeur de son caractère est dans cette abnégation qui ne se démentit que lorsqu'il fut épuisé et sans forces pour la résistance.

Quant à ceux qui méditèrent la ruine des uns par le malheur des autres et, par de funestes calculs, amenèrent ce conflit qui devait être la mort de la République, ce sont les conspirateurs de tous les temps.

WALDECK-ROUSSEAU

LA PREMIÈRE

« TENTATION DE SAINT ANTOINE[1] »

Disons-le tout de suite : l'œuvre que nous avons pris la responsabilité de publier, — après avoir triomphé des scrupules très honorables de madame Caroline Franklin-Grout, la nièce de Gustave Flaubert, — n'est point un brouillon informe, un essai de jeunesse, condamné définitivement à l'oubli par l'auteur[2]. La version que nous donnons aujourd'hui *est celle qu'il aurait publiée lui-même après « Madame Bovary »*, s'il n'en eût été empêché par des raisons qui n'ont rien de littéraire et que nous allons expliquer. La version de 1874, — la seule connue du public et, d'ailleurs, très différente de l'autre, dans sa forme comme dans son esprit, — cette version n'aurait jamais vu le jour, si Flaubert avait cru possible de risquer la publication du *Saint Antoine* après le scandale de son premier roman.

1. Introduction à une version inédite de la *Tentation de Saint Antoine* (1856) que la *Revue de Paris* publiera prochainement.

2. Nous n'avons pas eu à « retrouver » le manuscrit du premier *Saint Antoine*, comme on l'a déjà écrit. D'ailleurs il en existe *deux* manuscrits : l'ébauche de 1849, et la version élaguée et corrigée de 1856. Ces manuscrits sont connus depuis la mort de Flaubert. Ils ont été soigneusement catalogués et mis en ordre par madame Franklin-Grout. Des lettrés, des professeurs, même des étrangers ont pu les feuilleter tout à leur aise. Nous n'avons eu d'autre mérite que de les lire avec toute l'attention et toute la ferveur requises, et de prier instamment madame Franklin-Grout d'en permettre la publication.

I

Pour bien saisir les raisons qui l'ont déterminé, il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu haut et d'esquisser rapidement l'historique de la *Tentation*.

Tout le monde sait que l'idée en fut suggérée à Flaubert par un tableau de Breughel, qui se trouve encore aujourd'hui à Gênes, au palais Balbi. Le tableau est assez médiocre, si l'on en juge par ces notes datées de Milan, que nous avons eu la bonne fortune de retrouver dans son album de voyage (avril-mai 1845) :

> *Au fond, des deux côtés, sur chacune des collines, deux têtes monstrueuses de diables, moitié vivants, moitié montagnes. Au bas, à gauche, saint Antoine entre trois femmes, et détournant la tête, pour éviter leurs caresses. Elles sont nues, blanches, elles sourient et vont l'envelopper de leurs bras. En face du spectateur, tout à fait au bas du tableau, la Gourmandise, nue jusqu'à la ceinture, maigre, la tête ornée d'ornements rouges et verts, figure triste, cou démesurément long et tendu, comme celui d'une grue, faisant un coude vers la nuque, — clavicules saillantes, — lui présente un plat chargé de mets coloriés. — Homme à cheval dans un tonneau. Bêtes sortant du ventre des animaux, — grenouilles à bras et sautant sur les terrains, — homme à nez rouge, sur un cheval, entouré de diables, — dragon ailé qui plane. Tout semble sur le même plan. Ensemble fourmillant, grouillant et ricanant d'une façon grotesque et emportée, dans la bonhomie de chaque détail. — Ce tableau paraît d'abord confus, puis il devient étrange pour la plupart, drôle pour quelques-uns, quelque chose de plus pour d'autres. Il a effacé pour moi toute la galerie où il est. Je ne me souviens déjà plus du reste.*

Il est évident que cette peinture, un peu indigente dans sa bizarrerie, ne fournit pas grand'chose à l'imagination de Flaubert. Pourtant, ce lui fut une véritable révélation. Du coup, sa conscience d'artiste entrevit le parti merveilleux qu'il pouvait tirer d'une semblable donnée. Et, pour quiconque est un peu familier avec la pensée et l'âme du maître, il est clair qu'il y avait entre lui et le solitaire de la Thébaïde une sorte de parenté morale qui dut vivement le frapper. Mais cette révé-

lation, comme il arrive toujours, ne fit probablement que lui éclairer tout un travail obscur de germination qui s'était opéré en lui.

Flaubert enfant aimait passionnément le théâtre; à douze ans, il jouait la comédie dans le salon maternel. Or il dut assister, comme tous les jeunes Rouennais d'alors, aux représentations qui se donnaient annuellement, à la foire de Saint-Romain, dans la baraque d'un impresario ambulant resté fameux sous le nom du « père saint Antoine ». On l'appelait ainsi parce qu'il tenait le rôle de l'Ermite dans une pièce populaire qui n'était autre que la *Tentation de saint Antoine* et qui perpétuait en plein XIXe siècle la tradition des « mystères ». Sans doute, Flaubert en reçut une forte impression, — et ce qui tendrait à le prouver, c'est que, bien avant son voyage en Italie, il écrivit un scénario, intitulé : *Smahr, vieux mystère* [1], et dont le principal personnage est un ermite tenté par Satan. Il est donc permis de conjecturer que la *Tentation*, comme le *Faust* de Gœthe, est sortie indirectement du drame médiéval. Le sujet de Gœthe, c'est l'homme qui vend son âme au Diable; celui de Flaubert, c'est l'homme qui ne veut pas la vendre, — non plus, comme au moyen âge, parce que c'est un péché, mais parce que c'est inutile.

Cependant, — si épris qu'il soit de cette légende, il se défie d'abord de ses forces ; « J'ai vu, — écrit-il de Milan à son ami Alfred Lepoittevin, — j'ai vu un tableau de Breughel... qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre la Tentation de saint Antoine, mais cela demanderait un autre gaillard que moi [2] ! » Alors, il se rejette sur un projet de drame tiré de l'histoire corse et dont le héros eût été un certain Sampier Ornano, qui vivait vers 1560. Aussitôt rentré à Croisset, en juin 1845, il prie un de ses camarades, Ernest Chevalier, substitut à Calvi, de lui envoyer des documents sur son personnage [3].

Puis, les deuils se succèdent dans sa famille. Il se lie, vraisemblablement à cette époque, avec Louise Colet. Des soucis,

1. Voir le recueil posthume paru en 1886 chez Charpentier : *Par les Champs et par les Grèves*.

2. *Correspondance*, t. I, p. 87.

3. *Ibid.*, t. I, p. 93.

des préoccupations de toute sorte le détournent de ses projets littéraires. Il oublie Sampier Ornano, essaie, sans grand enthousiasme, d'améliorer l'ébauche de l'*Éducation sentimentale* et, finalement, revient à ce qu'il appellera plus tard sa « vieille toquade de Saint Antoine ».

Il y revint, avec des alternatives de découragement et d'exaltation. La *Tentation* le fascinait et l'épouvantait tout ensemble, et ce fut ainsi jusqu'à la fin, jusqu'au jour où il mit le point final au bas de la dernière page du dernier manuscrit. Dès le printemps de 1846, il se lance dans d'immenses lectures, dans une étude approfondie des antiquités gréco-latines, — sans but apparent, sans beaucoup de méthode non plus, mais sans jamais perdre de vue ce sujet brûlant du *Saint Antoine*, qu'il couvait toujours dans le secret de sa pensée.

Enfin il se décide, après deux ans d'un travail acharné, à peine interrompu par quelques fugues sentimentales et par un voyage en Bretagne. Dans sa solitude de Croisset, il s'était surchauffé l'imagination à un degré extraordinaire. Les textes l'avaient grisé, mais, bien plus encore, il était ivre de tous les appétits comprimés d'une jeunesse fougueuse (il avait vingt-sept ans), — de tous les rêves tumultueux et superbes qui s'agitaient en lui. Ce fut le grand *emballement*. Il commença à écrire le 24 mai 1848, et il termina le mercredi 12 septembre 1849 [1] : quinze mois et demi pour mettre debout une œuvre qui ne compte pas moins de 540 pages grand format. Cela tient du prodige, quand on songe avec quelle difficulté et quelle lenteur il composa plus tard ses autres livres.

C'est aussi que nul autre ne lui tint plus au cœur. *Saint Antoine* fut au fond sa seule passion, l'affaire capitale de toute son existence. De même que les deux *Faust* reflètent à peu près toute la vie de Gœthe, de même les deux *Saint Antoine* sont comme un résumé de la vie intellectuelle de Flaubert. A tout instant, il s'y remettait. Il retirait de leurs cartons les chers manuscrits, il s'enfermait avec eux pour les relire, il les corrigeait amoureusement, il en surchargeait les marges de

1. Ces dates nous sont fournies par le manuscrit de 1848-49. Sur la dernière page, Flaubert a écrit : *Cy finit la* Tentation de saint Antoine. *Mercredi 12 septembre 1849, trois heures vingt de l'après-midi, temps de soleil et de vent. Commencé le mercredi 24 mai 1848, à trois heures un quart...*

notes au crayon. Dans ce milieu extravagant du Bas-Empire, il s'installait comme chez lui, il s'y reconnaissait, s'y chérissait dans l'exagération de ses qualités, de ses défauts et de ses manies. Cela seul pouvait l'intéresser *personnellement*, et c'est à croire qu'à ses yeux tout le reste n'était que de la « littérature ».

« Jamais — écrivait-il à madame Colet — je ne retrouverai des éperduments de style comme je m'en suis donné là pendant dix-huit grands mois. » En effet, aucune de ses compositions ultérieures ne fut *enlevée* avec une fougue, une ardeur pareilles, une spontanéité, une sincérité plus complètes, une sensibilité plus vibrante et plus fraîche. Il se précipita à corps perdu et l'âme en fête vers les horizons illimités de la Légende et de l'Histoire. Ce fut une chevauchée lyrique au grand galop, pour le seul plaisir d'aller, — une sorte de course au sublime. On s'en aperçoit quand on compare les brouillons de 1849 à ceux de 1874 [1]. Autant l'écriture des derniers est menue, tatillonne, difficultueuse, tourmentée de ratures, autant celle des premiers est large, copieuse, et comme couchée d'un trait sur le papier. Les corrections elles-mêmes sont aussi lisibles que le texte, et l'aspect des pages trahit une allégresse, une facilité, une légèreté et une sûreté de main qui réjouissent les yeux.

Qu'advint-il de cette œuvre conçue et exécutée avec une telle ferveur? Nous le savons par les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp. Flaubert, sitôt le *Saint Antoine* achevé, avait convoqué Du Camp et Bouilhet pour une lecture qui dura quatre jours consécutifs, sans autres répits que les heures des repas et du sommeil. En ouvrant son manuscrit, il leur aurait dit : « Si vous ne poussez pas des hurlements d'enthousiasme, c'est que rien n'est capable de vous émouvoir!... » Hélas! l'impression fut bien différente de celle qu'il espérait. Bouilhet, après en avoir conféré avec Du Camp, déclara brutalement à leur ami : « Nous pensons que tu dois jeter cela au feu! » Sur quoi, Flaubert se serait affaissé, en poussant un véritable cri de douleur [2].

1. Le manuscrit de 1856, qui est une mise au net, offre naturellement une calligraphie encore plus soignée.

2. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, p. 427 et suiv. — Madame Franklin-Grout nous fait observer qu'il faut accueillir avec la plus extrême réserve les « souvenirs » de Maxime Du Camp, qui ne put jamais se défaire d'une certaine malveillance envieuse à l'égard de son ancien ami. Ainsi, il se

Et pourtant le verdict de Bouilhet est, en partie, justifiable. Il est manifeste que Flaubert, en écrivant cette première ébauche, n'avait nullement songé au lecteur. D'un bout à l'autre, il se lâche en expansions lyriques qui finissent par devenir fatigantes pour tout autre que pour lui. Outre des longueurs et une composition assez difficile à démêler, il y avait des fautes de goût criantes, une grosse couleur romantique qui datait déjà, un manque d'équilibre choquant. Bref, le manuscrit, dans l'état, était impubliable. Mais le vouer au feu, c'était aller vraiment trop loin. On s'étonne du jugement radical, et, en somme, peu intelligent de Louis Bouilhet. Peut-être lui et Du Camp étaient-ils excédés par ces trente-six heures de lecture, peut-être encore la déclamation ronflante de Flaubert avait-elle exagéré jusqu'au ridicule les effets d'un style déjà très monté. Cela est plus que probable. Néanmoins les deux censeurs restent sans excuse de n'avoir pas senti la richesse et la fécondité de ce chaos, d'avoir condamné sans appel des morceaux absolument parfaits de facture, comme l'épisode d'Hélène et de Simon le Magicien, celui d'Apollonius de Tyane, et combien d'autres!...

Quoi qu'il en soit, Flaubert, la mort dans l'âme, se rendit à leurs raisons. Il aurait même accepté de leurs mains, — si l'on en croit Du Camp, — le sujet de *Madame Bovary*, choisi tout exprès pour l'assagir. Cela se passait dans la seconde quinzaine de septembre 1849.

En octobre, Flaubert s'embarque pour l'Orient, où il voyage deux années de suite. De retour à Croisset, il s'attelle, en rechignant, à la *Bovary*, qui devint pour lui — il s'en est assez plaint! — le plus cruel des pensums. Cependant, il lui demeurait une tristesse et une humiliation d'avoir manqué le *Saint Antoine*. Dès que la *Bovary* est « ficelée », — à la fin de mai 1856, — il se replonge avidement dans le manuscrit abandonné. Il travaille à le corriger avec un tel entrain que, pour le commencement d'octobre, il a complètement mis au point cette première ébauche, où il a pratiqué de larges coupures et dont il a refait des passages entiers. Il regarde son

pourrait fort bien que le conseil de jeter le *Saint Antoine* au feu vînt de lui et qu'il en eût reporté la responsabilité sur Bouilhet, qui n'était plus là pour se défendre.

œuvre comme définitivement achevée, il en est plus satisfait que du roman qu'il vient d'écrire et qui, à son avis, est « raté » : — « Ce qui me console, — écrit-il à Bouilhet, — c'est l'espoir que *Saint Antoine* a maintenant un plan. Cela me semble beaucoup plus sur ses pieds que la *Bovary*[1]. » — Et il est bien décidé à publier la *Tentation* à un intervalle raisonnable de son roman. Il la recopie entièrement sur beau papier. Le manuscrit est tout prêt pour l'impression.

Mais voilà que la *Bovary* lui attire une poursuite en correctionnelle. Il voit de fort près la prison, et c'est, dans Rouen, un scandale épouvantable! Quoiqu'il affecte des airs braves, l'avertissement lui donne tout de même à réfléchir. Il fait son examen de conscience et découvre avec effroi que le *Saint Antoine* va être jugé une récidive aggravante de *Madame Bovary*. Un Pinart quelconque n'aurait, entre une foule de passages compromettants, que l'embarras du choix, pour étayer ses accusations d'immoralité et d'attaques contre la religion. C'eût été bien plus facile et bien plus accablant que pour le premier livre incriminé... Avouons-le, l'échappé de la correctionnelle préféra son repos aux tracasseries et aux poursuites qu'il pressentait. Le *Saint Antoine* fut ajourné à une époque plus clémente et le pauvre Flaubert en demeura quelque temps tout désemparé! Au plus fort de cette crise, il écrit à Maurice Schlésinger : « C'est à tel point que j'hésite à mettre mon roman en volume. J'ai envie de rentrer, et pour toujours, dans la solitude et le mutisme dont je suis sorti, de ne rien publier, pour ne plus faire parler de moi. Car il me paraît impossible, par le temps qui court, de rien dire : l'hypocrisie sociale est tellement féroce!!! Les gens du monde les mieux disposés pour moi me trouvent *immoral, impie*. Je ferais bien, à l'avenir, de ne pas dire ceci, cela, de prendre garde, etc., etc. *Ah! comme je suis embêté, cher ami!...* Je ne vois rien, en fouillant mon malheureux cerveau, qui ne soit répréhensible. *Ce que j'allais publier après mon roman, à savoir un livre qui m'a demandé plusieurs années de recherches et d'études arides, me ferait aller au bagne!* Et tous mes autres plans ont des inconvénients pareils. Comprenez-vous maintenant l'état facétieux où je me trouve[2]?... »

1. *Correspondance*, III, p. 65.
2. *Ibid.*, III, p. 77-78.

Les termes de cette lettre sont assez explicites, il me semble. Le livre qu'il « allait publier après son roman », ce livre qui lui avait coûté « plusieurs années de recherches et d'études arides », c'est, à n'en pas douter, le *Saint Antoine*, qu'il avait recopié tout exprès, dont il était enchanté, au point de le préférer à *Madame Bovary*. Sans le hasard du procès, nous n'aurions pas d'autre version du *Saint Antoine* que celle-là, — celle qu'il avait composée en 1849, puis revue et corrigée en 1856, — celle précisément que nous allons donner au public.

Cependant Flaubert ne se résigna point tout à fait à « enterrer » la *Tentation*. Cette même année 1857, qui fut celle du procès, il en fit paraitre dans l'*Artiste* [1], alors dirigé par son ami Théophile Gautier, plusieurs fragments très importants : le festin de Nabuchodonosor, l'arrivée de la Reine de Saba, Apollonius de Tyane, le Sphinx et la Chimère, les Bêtes fabuleuses. L'accueil ne paraît pas avoir été très chaleureux, et, comme personne ne témoignait le désir de voir le reste, Flaubert se le tint décidément pour dit. Le manuscrit de *Saint Antoine* dormit douze ans dans ses cartons, jusqu'en 1869, — après l'achèvement de l'*Éducation sentimentale*.

Il se dédommagea de ce contretemps et de ces mécomptes, en déversant dans *Salammbô* la fureur lyrique qui l'oppressait. A tout prix, il voulait sortir du monde moderne, qui, disait-il, lui « puait étrangement au nez », — et, comme il ne pouvait s'en évader par Alexandrie et la Thébaïde, il se réfugia dans Carthage. Cette Carthage du IIIe siècle, c'était encore l'antiquité et c'était encore l'Afrique. Or Flaubert aimait passionnément l'une et l'autre [2].

II

On comprend maintenant le cas de conscience qui s'est posé pour nous, lorsque nous lûmes le manuscrit de la première *Tentation*.

1. Voir *l'Artiste* (1857), 6e série, 2e livraison : *Nabuchodonosor, la Reine de Saba*; — 5e livraison : *Apollonius de Tyane*; — 8e livraison : *le Sphinx et la Chimère, les Bêtes fabuleuses*.

2. Sur cette prédilection de Flaubert pour l'Afrique, voir notre étude : *Flaubert et l'Afrique*, parue ici même le 1er avril 1900.

Évidemment, cette version est celle qui aurait dû paraître. C'est une œuvre terminée, revue avec soin par l'auteur, alors qu'il était dans toute la maturité de son génie. Mais, d'autre part, il est trop certain que, douze ans plus tard, elle ne le satisfit plus, puisqu'il estima nécessaire de la remanier totalement, pour en tirer la version que nous possédons depuis 1874. Publier celle de 1856, n'était-ce point aller contre sa volonté formelle?

Notons d'abord que Flaubert, — homme de tous les scrupules et dont la vie se passa à douter de lui-même, — Flaubert n'aurait pas été plus content de la dernière version, s'il avait eu le loisir ou la fantaisie de la reprendre en détail. En octobre 1856, il était persuadé que le *Saint Antoine* première manière avait un plan solide et qu'il était enfin « sur ses pieds ». L'année suivante, revirement complet : le plan ne tient pas, la personnalité du saint est inconstante; bref, c'est manqué encore une fois [1]. Il est évident qu'en 1874 le plan n'était pas meilleur et que la psychologie du personnage central restait tout aussi nébuleuse. Qui sait ce qu'eût fait Flaubert par la suite [2], si la *Tentation*, pour une cause ou pour une autre, fût rentrée de nouveau dans ses tiroirs?...

Mais n'abusons pas de cet argument qui, en somme, est extérieur au débat.

Admettons que le *Saint Antoine* de 1856 soit très inférieur au dernier, que Flaubert l'ait absolument désavoué, — ce que nous ne savons pas! — Nous sera-t-il interdit de faire pour lui ce qu'on a fait pour tant d'autres grands écrivains, dont on a recueilli pieusement les moindres épaves? Mais il ne s'agit point d'un fragment quelconque n'ayant qu'une valeur documentaire. Nous ne saurions trop le répéter : c'est un ouvrage original, dont la version de 1874 n'est qu'une réplique, — plus parfaite peut-être, — mais enfin une réplique. Dans ce cas, n'y a-t-il pas un haut intérêt littéraire à pouvoir comparer les deux

1. *Op. cit.*, III, p. 110.

2. Si suspectes que puissent être les allégations de Maxime Du Camp, rappelons cette phrase des *Souvenirs littéraires*, qui affirme positivement ce que nous ne faisons qu'insinuer ici. A propos de Flaubert et de la *Tentation* de 1874, Du Camp écrit : « Il nous a avoué depuis qu'il regrettait de ne pas avoir suivi notre conseil et de n'avoir pas gardé son travail en portefeuille ». I, p. 435.

formes, à suivre la pensée du maître à travers ses évolutions, à assister, pour ainsi dire, phrase par phrase, au travail passionné et méticuleux du styliste admirable que fut Gustave Flaubert?

Ajoutons qu'il y a, dans cette première version, des « morceaux » entiers qui ne devaient point périr, qui dureront certainement autant que la langue et dont la beauté est au moins égale à celle de la *Tentation* définitive. Et puis enfin, — bonne ou mauvaise, — cette œuvre de jeunesse nous révèle à plein une nature d'homme et d'artiste que nous ne faisions que deviner à travers sa correspondance. Ceux qui ont gémi sur l'acharnement de Flaubert à comprimer et à cacher son vrai « moi » seront peut-être heureux de le trouver ici plus étalé et plus à découvert. Chez lui, le fond originel était extrêmement riche. Il faut bien le reconnaître, à mesure qu'il vieillissait, son esprit s'est sans doute affermi dans ses tendances les plus sérieuses et les plus positives, mais bien des idées et des sentiments qui furent familiers à Flaubert adolescent, — un certain mysticisme même, — ont totalement disparu chez l'ironiste morose qui écrivit *Bouvard et Pécuchet*.

Et ainsi le *Saint Antoine* que nous publions n'est point une simple variante de l'autre. C'est, dans son fond, une chose très différente, comme on va le voir.

III

Dans les deux *Tentations*, le personnage principal est le même. Bon nombre de personnages accessoires, et, çà et là, des épisodes entiers figurent également dans la première et la seconde. Et cependant, malgré toutes ces analogies, les deux versions n'ont, pour ainsi dire, de commun que le titre.

Il ne faut pas oublier qu'il y a entre elles un intervalle de vingt ans. Cela explique presque tout. Le Flaubert de 1874 n'avait plus la jeunesse d'imagination et de sentiment, la ferveur, l'exubérance créatrice du Flaubert de 1849. Il avait laissé en route bien des illusions, des préjugés, des engouements juvéniles, mais, quand il s'interrogeait, il s'avouait que le meilleur de lui, c'était le romantique qu'il avait été et qui — en dépit de tous ses efforts pour l'extirper — continuait toujours à vivre au fond de son cœur.

Or le romantique déborde dans le premier *Saint Antoine*. On le reconnaît à une certaine rhétorique redondante et truculente, dont Flaubert ne perdit jamais complètement l'habitude, à la violence de la couleur, au lyrisme échevelé, au mélange du sérieux et du grotesque, à l'emploi fréquent de l'antithèse. Toute la *Tentation* primitive repose sur l'antithèse de l'Ascète et du Cochon : l'un symbolise la bassesse de l'instinct dans l'homme, le penchant originel vers l'ignoble, l'autre exprime la part divine de l'âme et de l'intelligence.

Enfin, comme chez les prosateurs romantiques, les métaphores, les comparaisons poétiques abondent. Plus que personne, Flaubert pourrait s'appeler « l'Imaginifique ». A la longue, on trouve qu'il abuse, — et cette création perpétuelle d'images finit par sembler un jeu trop facile. Il y a même une foule de passages qui, par le mouvement, le rythme, l'éclat du style, la luxuriance du détail pittoresque, s'assimilent plutôt à un développement en vers qu'à un paragraphe de prose. Le couplet de la Mort qui commence ainsi : « Où sont-elles maintenant, toutes les femmes qui furent aimées?... » rappelle la manière de Victor Hugo dans les *Feuilles d'automne* et les *Chants du Crépuscule*. C'est le grand lieu commun lyrique, tel qu'on le traitait aux environs de 1830!

La *Tentation* de 1874 est d'un style bien plus serré, bien plus travaillé, mais aussi plus sec et plus froid. Entre celle-ci et la version de 1849, les Parnassiens ont établi leur discipline, — et cela se sent à la surveillance jalouse que l'auteur exerce constamment sur lui-même, à la répression impitoyable de tous les écarts de plume ou d'imagination, et — pour tout dire — à une sorte de perfection un peu glacée qui donne sans doute à l'œuvre une inestimable valeur d'art, mais qui lui ôte la spontanéité et la bonhomie de l'inspiration naïve.

Ces différences de forme sont encore bien superficielles. En voici de plus profondes. Le *Saint Antoine* de 1874 est une œuvre strictement *objective* et *impersonnelle*; c'est le contraire pour le premier. On pourrait assez bien le définir : une confession personnelle coulée dans le moule d'une moralité du moyen âge. Et, en effet, Flaubert — qu'il en ait eu conscience ou non — s'est substitué à son personnage. Il se raconte et s'analyse à la place de saint Antoine : c'est lui qui

parle, le plus souvent, par la bouche du solitaire; et, quand on connaît un peu les événements de sa vie intime, on les retrouve sans peine mêlés à la trame de la fiction. Il n'est que de comparer certaines phrases de la *Correspondance* à certaines phrases du *Saint Antoine*, pour deviner dans celles-ci l'écho plus ou moins amplifié de celles-là.

Flaubert s'est donc mis tout entier dans cette confession déguisée : d'abord (le sujet l'y conviait) ses propres « tentations », ses convoitises qui furent « énormes », pour employer son mot favori. Lui-même s'en vantait : « Aurai-je eu des envies, moi!... et de piètres [1]!... » Ses amis le plaisantaient de s'exciter sans cesse sur des jouissances ou des entreprises impossibles, — et la grand'mère de Maxime Du Camp lui appliquait le dicton trivial : « plus grands yeux que grand ventre! »

Il est, du moins, certain que personne, dans notre littérature, n'a aussi fortement exprimé la frénésie du Désir. Toutes les ressources de son imagination s'épuisaient à faire resplendir l'objet convoité. Son tempérament, d'ailleurs, était assez généreux pour justifier tous les appétits et tous les emportements de la passion, et, lorsqu'il nous affirme que, seul, le sentiment de la Beauté l'a retenu sur la pente des désordres, nous pouvons l'en croire sur parole. Il se ruait, d'un élan fou, vers l'image fascinante des félicités, puis, tout à coup, cette fièvre tombait, il reculait devant le néant, soudainement entrevu, des apparences tentatrices et devant l'inutilité de l'effort.

Et ainsi personne encore n'a plus tragiquement dénoncé, avec l'hystérie romantique, la vanité du Désir. Toutes les choses du monde sont plus ou moins désirables, mais toutes sont également vaines. Flaubert aboutit par là à un nihilisme moral qui embrasse non seulement toutes les passions, mais toutes les formes de l'activité humaine, aussi bien les plus désintéressées que les plus égoïstes : duperie, la recherche de la gloire; duperie, le dévouement; duperie, la vertu; duperie, la sainteté même! Le bouddhisme, dans les pires excès de son ataraxie, n'a jamais été si loin!...

1. *Correspondance*, III, 49.

On sait comment il se résigna, comment il accepta de tourner, sans illusions, « la meule de la vie ». Mais ce que l'on sait moins, ce que l'on comprendra mieux en lisant ces pages inédites, c'est qu'à l'exemple de son saint bien-aimé, il chercha souvent une consolation et une volupté étranges à caresser en esprit les tentations, même jugées décevantes et coupables. Les casuistes et les théologiens ont donné à cette manie le nom de *delectatio morosa*. Se complaire à l'évocation insistante et vaine de plaisirs illusoires, c'est le péché intellectuel dans toute sa malice, — c'est se courber amoureusement sur le vide sans fond avec la pleine conscience que c'est le vide. Le vertige vous gagne, l'âme défaillante sombre dans la désespérance. Et c'est une incurable folie! A peine terrassée, la pensée perverse revient rôder, plus éperdue et plus avide que jamais, autour du gouffre défendu. Flaubert a raconté avec une terrible éloquence ces affres du Désir sans espoir : « Les péchés sont dans ton cœur, — dit le Diable à l'ermite, — et la désolation roule dans ta tête! » Pour les possédés de la concupiscence intellectuelle, la réalité extérieure du Péché est inutile. Le Mal et l'Enfer sont en eux!

Sans doute, les lecteurs non avertis du premier *Saint Antoine* distingueront malaisément dans les divagations du saint la voix propre de l'auteur. Elle y est pourtant! Les hallucinations qu'il prête au solitaire sont les visions habituelles dont il s'enchantait et se désespérait. A la lettre, il fut amoureux, lui aussi, de la reine de Saba; il aurait voulu manger à la table de Nabuchodonosor, assister aux fêtes de Néron, se pencher entre les flambeaux des festins, pour voir passer la danse de Phryné...

Avec les désirs nostalgiques qui le dévoraient, il a déversé dans la *Tentation* toutes ses idées d'alors, — même ses idées littéraires. Le *Chant des Poètes et des Baladins* est non seulement la profession de foi romantique la plus complète qu'il ait écrite, mais la profession de ses goûts, à lui, de ses bizarreries les plus singulières. Il y affirme son amour du faux et du clinquant, où il découvre on ne sait quelle poésie dérisoire et navrante : « Les perruques sont aussi gentilles que les chevelures,... les maillots roses valent les cuisses blanches... les appas de coton excitent à l'adultère!... » Et il est tout près

de penser que l'écrivain doit être une espèce de saltimbanque affublé d'oripeaux et tout chatoyant de paillettes, qui gesticule et qui braille devant une baraque de foire. La souffrance elle-même doit se maquiller et grossir ses traits, se draper et prendre des poses théâtrales, lorsqu'elle se montre en public : « O poète, cache ta douleur sous des phrases d'une mélancolie pompeuse, comme les paysans de la Thébaïde qui bouchent les trous de leurs cabanes avec des planches de cercueils peints[1] ! » — Quelle contradiction déconcertante ! L'insincérité dans l'art élevée à la hauteur d'un dogme par un homme qui fut la sincérité et la probité mêmes dans son œuvre comme dans sa vie !... Flaubert a grossi ce paradoxe à plaisir. Mais qui ne sent qu'il y a là, tout de même, une part de vérité ?... Paillons et pierres fausses ne font que manifester plus lamentablement que le luxe véritable la grotesque impuissance de notre agitation vers la splendeur et la beauté. L'art le plus assoiffé de vérité échoue tristement devant l'expression des réalités les plus immédiates, celles qui sont le plus près de notre cœur. Il altère, malgré lui, jusqu'au cri de la douleur qui, pour être vraie, doit rester muette. C'est une erreur de dire :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Hélas ! les sanglots et les larmes, comme les extases et les joies, ne peuvent passer dans l'art qu'à la condition de se forcer et de mentir !...

N'insistons point. La *Tentation* regorge d'idées, celles-là moins artificielles et moins voulues. Les unes sont bien à l'auteur, elles tiennent au plus intime de sa nature d'artiste ; les autres, comme il arrive toujours chez les jeunes gens qui écrivent, lui viennent d'ailleurs et se sont imposées à sa mémoire.

De tous les maîtres de sa pensée, c'est Spinoza qui lui a le plus fourni. On peut dire que la première *Tentation* est tout imprégnée de l'*Éthique*. Et même, nous ne connaissons pas, en français, d'exposé plus pénétrant ni plus éloquent des vérités essentielles du spinozisme que ce beau dialogue entre le Diable et saint Antoine, qui ouvre la troisième partie. Jusque dans la

1. Ces lignes ne figurent point dans les manuscrits. Nous les avons trouvées sur une chemise contenant des brouillons du *Saint Antoine*.

forme et dans l'agencement des scènes, il semble qu'on distingue encore une influence lointaine de la méthode spinoziste. Les visions de l'ascète se déroulent, s'engendrent et se détruisent les unes les autres, à la façon des modes dans la substance.

Pour Flaubert, comme pour les derniers disciples de Spinoza, l'univers se réduit à un jeu d'apparences, mais ces apparences sont réglées par un déterminisme qui exclut l'intervention du miracle et de la liberté humaine. Ce que nous appelons le mal est aussi nécessaire que le bien : il procède de la même cause et se manifeste selon les mêmes lois. Il naît, évolue et disparaît en vertu d'un ordre aussi inflexible que son contraire. Le meilleur n'a pas plus de raisons pour prolonger son existence que le pire. Toutes les civilisations, toutes les religions, — bonnes ou mauvaises, indistinctement, — ont subi le destin de la destruction inévitable. Le christianisme aussi mourra...

Et nous voici au cœur même du sujet. Comme dans une moralité du moyen âge, le sujet du *Saint Antoine*, c'est la foi, le triomphe problématique du bien ou du mal, — le salut d'une âme. Malgré les tentations, les suggestions dissolvantes qui l'assaillent, l'ermite sera-t-il sauvé?

En réalité, Flaubert n'a pas donné de réponse à la question, ni de dénouement à son drame. Il n'en a pas donné, parce que sa pensée est plus radicale que celle de Spinoza. Lui, il est un sceptique absolu. Tandis que Spinoza croit à la science, — à l'avenir de la science, — Flaubert s'en défie comme de tous les systèmes, comme de toutes les explications possibles de l'univers. Il met sur les lèvres de l'ermite cet aveu d'humilité en présence de l'Orgueil : « Si tu savais comme je suis malade et quels bourdonnements j'ai dans la tête!... Pourquoi, ô mère, toutes ces écritures que j'épèle?... Le vent, parfois, éteint mon flambeau, — et alors je reste seul pleurant dans les ténèbres!... Et puis j'ai peur! Car je vois passer sur les murs comme des ombres vagues qui m'épouvantent!... » — Ces « ombres vagues », c'est tout l'Inconnu formidable qui échappera éternellement aux prises de la science et qui l'inquiète malgré sa volonté d'ignorer le Mystère.

Flaubert ne croit pas davantage à la Raison : — « Si c'était l'absurde, au contraire, qui fût le vrai?.. » dit le Diable à saint Antoine. — Et ainsi son livre n'a pas de conclusion. Il s'est

interdit de conclure, car c'était là, chez lui, un principe absolu. L'artiste, dans son œuvre, doit être comme Dieu dans la création. Mais Dieu n'a jamais conclu, Dieu n'a pas révélé son dernier mot. En conséquence, l'artiste se bornera à dessiner en toute conscience les formes qui passent sous ses yeux, — en d'autres termes à *représenter*.

L'artiste moderne représentera donc ce qu'il voit, ce qu'il pressent. Or Flaubert, en regardant l'humanité, constate que tout ce qui fut réputé le Mal, l'Erreur et la Laideur, aux siècles de Foi, d'Héroïsme et de Beauté, est en train de s'épanouir sur la face du monde... Dans le langage, toujours un peu débraillé, de sa correspondance ou de sa conversation, il divisait sommairement l'histoire en trois grandes périodes : « Paganisme, — Christianisme, — *Muflisme*! » Nous voici à la troisième étape! Le délire de la science produit dans les cerveaux débiles de la masse une stupidité et une intolérance cent fois pires que les dogmatismes les plus étroits du passé. L'homme, dans la démence de sa vanité, se fait le centre des choses, il s'adore lui-même, — et l'abjection de son égoïsme va le ravaler au niveau de la brute. La folie dégradante de l'égalité tue les aristocraties naturelles. Les hautes facultés qui élaboraient autrefois la culture, qui portaient la raison et la beauté comme des fruits délicats et rares, — ces facultés s'abâtardissent au contact déprimant des médiocres et des imbéciles. « Les dieux sont morts, mais Babel recommence!... » L'Antechrist va venir!...

Est-ce à dire que cette vue pessimiste soit le dernier terme où se repose la pensée de Flaubert? — Il est trop spinoziste pour cela. Le monde ne s'arrête jamais, rien n'est définitif ici-bas! La substance éternelle continue à créer sans but et sans fin, les modes recommencent perpétuellement leurs évolutions. Ce qui a été sera, — et peut-être que l'humanité, après avoir traversé toutes les phases du doute et de l'impiété, en viendra, comme saint Antoine, à « se remettre en prières ».

Cette synthèse finale manque dans la *Tentation* de 1874, et la discipline de l'idée maîtresse, comme la progression du développement, y est aussi moins sensible. Mais ce qui en est tout à fait absent, — ce qui distingue, en revanche, le premier *Saint Antoine*, — c'est l'accent religieux.

Très probablement, cette exclusion de tout élément mystique, dans la dernière version, fut préméditée. Dans son œuvre remaniée, Flaubert s'est placé, comme Renan, au seul point de vue de la critique historique. Il ne s'efforce pas simplement de rester neutre dans le débat; on sent trop qu'à cette date son cœur, non plus que sa raison, n'est avec l'anachorète. Certes, il ne fut jamais à aucune époque de sa vie ce qui s'appelle un homme religieux. Sa piété d'enfant ne paraît pas avoir été bien fervente. L'exemple de sa famille — de sa mère elle-même, élevée dans l'incrédulité du XVIII[e] siècle — ne le poussait guère à la dévotion. Mais ses lectures assidues des Pères de l'Église et des hagiographes entretinrent en lui une sorte de sympathie fraternelle pour tous les solitaires et pour tous les héros de la vie intérieure. L'austérité presque monacale de son existence le rapprochait d'eux. Comme eux encore, le penchant le plus vif de sa nature le portait à la contemplation. Ces dispositions — nous le savons par sa nièce — persistèrent en lui jusqu'à la veille de sa mort. Mais chez le jeune écrivain du premier *Saint Antoine*, il y avait quelque chose de plus. Était-ce l'influence du néo-catholicisme, qui flottait, pour ainsi dire, dans l'air de ce temps-là, ou bien sa sensibilité encore neuve s'ouvrait-elle plus facilement aux émotions religieuses? Toujours est-il que dans le premier *Saint Antoine*, — bien loin de s'attacher exclusivement, comme dans l'autre, aux contradictions ou aux absurdités du dogme, — il a permis à la foi de l'ascète de parler son vrai langage. La spiritualité chrétienne s'y traduit avec une réelle élévation, et parfois avec une profondeur et une subtilité qui surprennent chez un laïque. Pour bien saisir jusqu'à quel point il avait pénétré les finesses de la psychologie mystique, qu'on nous permette de citer cette note que nous avons recueillie dans ses papiers et qui éclaire d'un jour singulier certaines étrangetés de son héros :

Gradation du caractère de saint-Antoine : L'état de perfection, la véritable orthodoxie, le premier degré de la sainteté, c'est d'arriver à ne plus être capable ni de pécher ni de mériter. On devient une chose, la chose de Dieu. Il nous éprouve, on le met presque au défi de nous faire crier, tant on est endurci contre toute souffrance humaine, physique ou morale. Il peut aller jusqu'à nous ôter la foi comme une trop grande compensation et

une trop vive jouissance. On se résigne, on se passe de foi, on devient stupide tant que dure l'épreuve. Mais, pour subir sans péril cette épreuve décisive, il faut avoir si bien détruit en soi le goût et la faculté de pécher que Satan ne puisse rien contre vous. C'est la victoire de saint Antoine, c'est un nouveau degré de sainteté.

Ainsi s'explique cette autre note jetée par Flaubert sur un de ses brouillons :

Ton général d'abrutissement, d'idiotisme et de fatigue de la part de saint Antoine, rehaussé par sa colère aigre, à la fin, quand il chasse la Logique...

Il était indispensable, croyons-nous, de souligner ces indications, pour justifier la dépression, l'aplatissement du saint, et, en fin de compte, l'attitude passive qu'il garde depuis le début de la Tentation : saint Antoine est devenu *une chose*, *la chose de Dieu* !...

Flaubert s'est donc efforcé de donner un caractère à son héros. Il n'y a réussi qu'à moitié, puisque son œuvre est plutôt subjective et que, presque partout, on devine l'auteur derrière son personnage.

Au fond, il n'a voulu ni peindre un anachorète égyptien du IVe siècle, ni se raconter lui-même. Son dessein était beaucoup plus vaste. Il voulait, dans le raccourci d'une légende, figurer l'évolution de l'humanité tout entière. De là vient que le premier *Saint Antoine* est surtout symbolique, tandis que l'autre est surtout historique et critique. On dirait que, dans le dernier, Flaubert a limité sa tâche à reproduire la crise intellectuelle et morale qui a bouleversé l'âme antique durant les derniers jours du paganisme. Aussi la couleur locale y est-elle scrupuleusement observée. Il n'y a pas un seul détail de mœurs ou d'archéologie qui ne puisse convenir à l'époque où se passe l'action. Au contraire, dans la première version, nous sautons continuellement du passé le plus lointain à la réalité la plus contemporaine. On y rencontre jusqu'à une évocation du Paris moderne, avec ses avenues rectilignes, ses ponts en fer et les cheminées fuligineuses de ses usines. On y assiste à un enterrement dans la campagne normande et l'on y voit tourner les chevaux de bois de nos esplanades.

Pour toutes ces raisons, parce que le premier *Saint Antoine* est un drame symbolique, une « moralité » élargie et transformée par la grande imagination de Flaubert, — les qualités dramatiques y sont aussi plus apparentes que dans la version de 1874.

D'abord l'auteur — on se le rappelle — avait songé à adapter au théâtre cette légende de saint Antoine. Il y renonça forcément. Mais, dans l'exécution du livre, ses intentions primitives se trahissent. Les répliques se succèdent, s'entrechoquent avec toute la vivacité du dialogue naturel, et souvent elles visent à « l'effet » scénique. Un grand nombre de tirades sont filées comme de véritables couplets dramatiques, ponctuées de reprises et terminées par la phrase sonore qui enlève les applaudissements. Enfin, il y a au moins une apparence d'action, — une action qui, sans être extrêmement mouvementée, nous paraît cependant mieux conduite que dans la dernière version.

D'abord, les Péchés commencent à tenter doucement l'anachorète, à insinuer en lui des appétits de jouissance; ce qui l'amène à souhaiter, pour la sécurité de sa conscience, que la religion soit fausse. Il a des doutes sur le fond même du christianisme, sur la Bible et le Nouveau Testament. Puis l'Esprit du Mal lui montre ces doutes en quelque sorte incarnés et réalisés dans les Hérésies. En dernier lieu, il lui fait voir de faux prophètes aussi séduisants que les vrais : Simon le Magicien, Ennoïa, Apollonius de Tyane... Profitant de ce désarroi de sa pensée, les Péchés reviennent à la rescousse, il les repousse par orgueil. L'ermite se renferme dans sa chapelle, entre les trois vertus théologales. Et c'est le premier acte du drame.

Au début du second, les Péchés reprochent à l'Orgueil de leur avoir dérobé leur proie. Avec son aide et celle de la science, ils concertent une nouvelle attaque, ils tentent le saint, — directement cette fois, — en matérialisant leurs tentations, — et ils font passer sous ses yeux la courtisane Démonassa, Thamar l'impudique, Diane chasseresse et ses nymphes... Ils le transportent au festin de Nabuchodonosor, ils lui amènent la reine de Saba environnée de toute la pompe fastueuse et puérile des Orientaux, et, après avoir épuisé les splendeurs de la fable et de l'histoire, ils le jettent en face de la Nature évoquée avec toutes ses bêtes, imaginaires et réelles, avec les

myriades de vies infinitésimales qui grouillent en elle... Nous sommes au point culminant de la tentation : l'ascète est gagné par le vertige de la science.

Le troisième acte commence : le Diable, ayant satisfait saint Antoine dans sa curiosité du savoir, lui en démontre la vanité. Que faire, après cela?... Mourir? ou bien jouir, vivre de la vie des brutes?... Mais la Mort et la Volupté sont également mensongères. En dépit de leurs sollicitations, de tous les mirages qu'elles excitent autour du saint, il les repousse l'une et l'autre. Dans l'état de prostration et d'inertie intellectuelles où il est arrivé, un seul obstacle — bien débile — peut l'empêcher encore de se donner au Diable : une crainte obscure de l'au-delà, une vague terreur religieuse... Mais les religions sont vaines comme le reste. Tous les dieux défilent devant le solitaire pour témoigner de leur néant. Jésus lui-même succombe sous le faix de sa croix. L'avènement de l'Antéchrist est proche. Est-ce la fin?... Non! Le soleil réapparaît tout à coup, dissipant les ténèbres hallucinatoires de la nuit. La vérité pure resplendit dans le cœur de l'ascète comme la lumière matinale dans ses yeux... Le Diable, cependant, ne s'avoue point vaincu : « Je reviendrai ! » dit-il à l'ermite, — et, tandis que celui-ci s'agenouille pour rendre grâces à Dieu, la toile tombe sur un ricanement satanique qui se perd dans le lointain...

Telle est, dans son développement primitif, cette œuvre inégale et puissante. Il n'est pas bien sûr qu'elle recueille aujourd'hui plus de sympathies qu'en 1849 ou en 1874. Le bon Flaubert avouait lui-même, non sans un certain orgueil, qu'il avait « le don d'ahurir la critique ». Nous voyons pourtant, dans ce premier *Saint Antoine*, l'expression la plus profonde et la plus parfaite que le pur romantisme ait laissée de lui-même. Le mal du siècle atteint là à son paroxysme. Ni les Hugo, ni les Lamartine, ni même les Vigny et les Baudelaire, ne sont descendus aussi avant dans le doute et dans le désespoir, et ils n'en ont point fourni des raisons aussi fortement déduites. A considérer la *Tentation* seulement du point de vue de l'histoire et de la couleur locale, nous ne croyons pas non plus qu'elle ait été dépassée. Or elle est antérieure de plusieurs années à la *Légende des siècles* et aux *Poèmes antiques*.

Enfin, quand elle n'aurait pas ces mérites, elle se rachèterait encore par le style. On découvrira peut-être ici de nouveaux motifs de l'admirer, et l'on s'apercevra que tout n'a pas été dit sur la virtuosité prodigieuse de Flaubert. On s'accorde généralement à le proclamer un des plus grands rhéteurs — sinon le plus grand — de notre langue. On vante la précision, la justesse, la sonorité, la couleur, le rythme et les coupes de ses phrases. Ses dévots, ceux qui le lisent à haute voix, savent quelle délectation physique, quelle volupté intellectuelle suscite en eux l'orchestration éclatante et subtile de ses périodes...

Désormais cette rhétorique si calculée, si sûre d'elle-même, apparaîtra, à ses débuts, comme l'instinct naïf et intempérant, comme la griserie verbale d'un très jeune artiste qui s'enivre de beaux sons. On comprendra surtout que cet incomparable musicien en prose ne l'emporte pas seulement par des qualités de splendeur et de force, mais qu'il a connu aussi les demi-teintes, les suavités lamartiniennes, le charme des syllabes fuyantes et évocatrices. Telle chute de phrase vous obsède comme une fin de vers ou un accord prolongé qui se dissout en résonances infinies :

... Et le port, où l'on se promène, les soirs...

... Et les reines qui se faisaient, au clair de lune, porter près des fontaines...

... Et la Juive en attente qui cherche son Messie...

... Éperdu, dans l'ombre, le monde en bas, aurait passé sans bruit...

... A tous les carrefours de l'âme, ô Luxure, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées, comme la courtisane au bout des rues...

Mais il y a bien autre chose que le style dans ces phrases : il y a Flaubert lui-même. Ceux qui l'aiment se réjouiront avec nous, en saluant la première *Tentation* ressuscitée, parce que ce livre de jeunesse fut vraiment une œuvre d'amour, où il s'est mis tout entier.

LOUIS BERTRAND

LE TEMPS D'AIMER[1]

XIV

Pourtant il faut vivre. Il faut que ces quatre mois passent, que je puisse les supporter, le temps est long... Ah! comme il est long! Les semaines sont interminables.

Je cache mon obscur tourment à Pascal et à ma Charmotte : ce ne serait pas gentil pour eux, qui m'aiment tant et qui sont si bons, de leur laisser voir que même leur tendresse ne me console pas du départ de Raoul.

Raoul!... Ah! quel enfant étrange!...

Doit-on donc toujours souffrir, éprouver un désarroi douloureux jusque dans les sentiments qui paraissent les plus sûrs, les plus durables, les moins changeants!

Moi qui disais : « L'amitié est une entente », je devine confusément que cette entente-là n'est plus aussi complète, aussi absolue, entre Raoul et moi, et j'en ai un chagrin profond.

Oh! Raoul, que vous ai-je fait? Vous étiez tour à tour mon grand frère et mon enfant. Vous me protégiez, vous me guidiez, vous me compreniez; et puis, les jours où vous aviez l'air d'un cher petit, je devenais si maternelle! et, c'était alors à moi de vous soigner, de vous gronder, de vous dorloter en pensée.

J'avais bien besoin de vous, mon ami. Car je suis seule. La

Voir la *Revue* des 15 décembre 1907, 1er et 15 janvier 1908.

liberté, c'est aussi la solitude. Et puis j'ai peur, je m'inquiète : « S'il est malade là-bas, qui donc le soignera?... Qui s'occupera de lui? qui l'empêchera de faire des imprudences? » Qui lui dira : « Raoul, n'oubliez pas demain de prendre votre manteau pour faire cette excursion... Raoul, ne travaillez pas trop. Jurez-moi que vous ne vous coucherez pas à quatre heures du matin... Promettez-moi sur l'honneur de manger votre viande crue et de ne pas fumer plus de dix cigarettes... » Personne ne vous ennuiera plus ainsi, Raoul; et. à l'heure où nous dînions parfois tous deux servis par Nanon, ne regretterez-vous pas notre paisible soirée, le repas surveillé pour vous avec amour, le bouquet favori, les livres relus ensemble, les poètes dont vous me récitiez les vers?

Cela semblait si naturel, si simple pourtant, tout cela, et maintenant je comprends que c'étaient là des joies insignes, hélas! perdues, que cela, c'était tout, tout ce que je préfère au monde.

Ne vous dites-vous pas la même chose en songeant à moi?

Est-ce donc vrai que tous les hommes, même les meilleurs, les plus sincères, les plus dévoués, les plus tendres, sont un peu ingrats? Est-il donc vrai qu'ils ont tous le désir de changer; qu'ils sont tentés par le lointain, par le nouveau, qu'ils sont infidèles... même en amitié?

Oh! que vais-je penser là?... Non, je ne veux pas le croire. Non! vous êtes nerveux, parce que vous avez été malade, affaibli; vous avouez vous-même, dans cette lettre, que vous êtes malheureux!... Vous a-t-on fait un chagrin que vous n'avez pas osé me confier? Ce voyage est-il une fuite?... Ah! Raoul! je n'ai plus les idées que j'avais eues, un moment, à Versailles : j'aimerais mieux que vous fussiez très heureux avec une femme... si vous l'aimez... et qui alors vous volerait bien un peu à moi... mais que vous fussiez là... là. Que je me promette au moins : « Je le verrai peut-être demain; peut-être, dans deux jours!... » Que je n'aie plus cette affreuse certitude de ne plus vous voir pendant de grands mois.

Je suis sans courage. Je suis comme l'oiseau dépareillé, comme le bœuf qui se laisse mourir parce que son compagnon de travail est mort...

Je me réveille et je m'endors avec ma peine. Partout je

vous cherche, et dans mes yeux j'ai tellement précis votre visage que je m'étonne, à chaque instant, de ne pas vous voir *vraiment* à mes côtés pour vous raconter tout ce que je pense. Si j'essaie de me promener, je tourne la tête, prête à vous demander : « Où allons-nous? » Le soir, quand j'ai travaillé, à telle ou telle statuette, j'attends quelque chose avec malaise; et c'est le moment, qui ne viendra pas, où vous me dites : « J'aime ceci... » ou : « Je n'aime pas cela... Si vous arrangiez un peu ce mouvement, cette draperie?... » Et je me sens maladroite et triste.

Lord Derward veut donner une fête dans un joli hôtel qu'il a loué : j'ai dû commander une robe neuve; et je ne savais plus du tout ce qu'il fallait décider. D'habitude, vous choisissez la couleur, vous donnez votre avis pour la forme. Finalement j'ai commandé une robe toute noire, presque une robe de deuil.

Lord Arthur est bon et charmant pour moi. Il vient chez moi aussi souvent que je le lui permets; je le trouve presque toujours chez Pascal ou ma Charmotte quand je vais les voir. Il voudrait visiter quelquefois, en ma compagnie, des musées, des expositions... Mais je prétends que j'ai beaucoup à travailler et que je suis fatiguée. Ce n'est pourtant pas sa faute s'il n'est pas vous!...

Il m'a envoyé des roses blanches; elles remplissent tous mes vases et forment partout des gerbes immaculées. Mais elles m'ont paru les fantômes, les pâles ombres des roses pourpres qui ont fleuri, tout cet hiver, nos tête-à-tête auprès du feu.

Lord Derward aime que j'aime les fleurs. Lui aussi les adore et les comprend. Il me dit :

— Pensez-vous, madame, à ce que serait la vie, s'il n'y avait pas de fleurs? Nulle joie dans les sentiers, dans les bois, dans les jardins, nulle gaieté dans les demeures; les plus doux parfums supprimés; et, pour ce qui est des meubles, des étoffes, des robes, toute une partie de l'art serait annihilée, car les consoles, les fauteuils, les boiseries sont sculptés à leur image; elles enguirlandent les vieux miroirs; les dentelles, les guipures, les broderies imitent leurs formes et leurs festons; les tapis d'Orient sont des parterres parsemés de corolles tissées; et les tiges, les rosaces, les corolles, les bouquets, damassent le linge, s'épanouissent dans les soies, les velours, les tapisseries. Les verreries imitent les calices; les femmes, à force de vivre

avec les fleurs, leur ont volé certaines grâces, et quelques-uns de leurs mystères, et les femmes non plus ne seraient pas si belles si les fleurs n'existaient pas...

Il a des idées singulières, lord Derward... Moi, je ne tiens pas à m'imaginer que les fleurs pourraient ne pas être...

Pauvre lord Arthur! Pascal prétend qu'il m'aime. Je n'en crois rien, mais cependant il a l'air triste quand je lui dis : « Ne venez pas. » C'est que je veux passer seule les heures crépusculaires où quelquefois, Raoul, et même souvent, nous rentrions ensemble prendre le thé chez moi. Maintenant je laisse le thé refroidir dans ma tasse transparente. Je ne veux pas de lumière, et, les paupières closes, étendue, j'écoute mes roses s'effeuiller, pétale à pétale, dans l'ombre. J'entr'ouvre les yeux : il fait presque noir, je vois seulement le carré encore clair de la fenêtre se dessiner en bleu éteint dans l'obscurité environnante... et je pense à vous...

Il a pourtant fallu aller à la fête de lord Arthur. Pascal n'aurait pas été content si je m'y étais dérobée, à ce plaisir qui n'en était pas tout à fait un pour moi.

Nanon m'a jugée jolie dans ma sombre soie. Alors qu'elle m'habillait, je songeais, je ne sais pourquoi, aux belles robes imaginaires que je possédais dans mon enfance. Assise dans un coin, avec mon petit tablier blanc, pendant qu'au dehors ruisselait la pluie, je m'occupais bien sagement à combiner de splendides toilettes de gala. Si j'avais un crayon et un bout de papier, j'en écrivais des listes merveilleuses, où je mélangeais dans une seule réalité la féerie et la nature :

Robe de gaze grise avec des broderies de lune.

Robe couleur de jour, brodée de papillons.

Robe de soie vert grenouille (je me rappelle encore ce « vert grenouille ») ourlée de nénuphars.

Manteau couleur de soir tombant ; capuchon violet de nuit...

— Tu te souviens, Nanon, du temps où j'inventais d'étranges atours, alors que Peau-d'Ane m'avait tourné la tête?... te souviens-tu?... Tu t'es bien moquée de la robe que je voulais « de toutes les couleurs du printemps ».

— Vous en réclamez moins, à cette heure!... Une robe bien noire vous suffit, et même vous êtes jolie dedans.

— Mais toi, Nanon, tu voulais simplement un parapluie, et tu disais : « Quand Laurette sera grande, elle m'en donnera un; un beau! un point triste! un couleur de ciel bleu, pour se réjouir un peu le cœur quand on est dans le gris mouillé... » Je ne te l'ai point donné, Nanon, ce beau parapluie!

Nanon rit doucement... Et je pense que c'est une très bonne définition du spleen qui me pénètre de plus en plus : — je suis « dans le gris mouillé », comme dans la mélancolie d'un éternel temps pluvieux!

Partons pour cette soirée ; et que, si c'est possible, je m'y réjouisse le cœur...

En descendant l'escalier, je regardais mon ombre qui se découpait sur le mur. C'est toujours mon dernier coup d'œil avant le départ : mieux que dans un miroir, je vois si ma coiffure est réussie. Machinalement, je lissai, du bout des doigts, une mèche souple et tordue qui ondulait un peu trop haut. Et je partis.

Il y a dans le bruit, l'animation et la clarté d'une fête je ne sais quoi qui grise et qui engourdit. On n'est plus tout à soi-même, on oublie presque ses tourments, un peu de répit vous est soudain accordé. On a le même sentiment lorsqu'un médicament puissant soulage la migraine ou la névralgie : le mal n'est pas guéri certes, mais il est amorti et comme voilé. De là, je pense, l'empressement pareil avec lequel des gens d'âges et de goûts si divers se précipitent dans les théâtres, les bals, les restaurants ou les concerts

L'étincellement des lustres, les parfums flottants, les sons alanguis, frémissants ou tumultueux de la musique tsigane qui jouait au loin dans une serre, tout cela me plongea dans une sorte de songe assez bienfaisant. Lord Arthur m'accueillit avec une joie non dissimulée :

— Ah! madame Saint-Hélier! que je suis heureux!... j'avais si peur qu'au dernier moment vous ne vinssiez pas!... Vous êtes une si délicieuse sauvage!

Et c'est vrai, je déteste franchement « aller dans le monde ».

Il me promena. Les salons étaient fort bien installés. Le propriétaire de ces lieux, pendant un long voyage avait été ravi de louer à lord Arthur, pour un prix fort élevé, son logis,

ses domestiques et ses voitures. Les pratiques Anglais excellent à être n'importe où le mieux du monde.

Je félicitai mon hôte sur le choix et l'arrangement des fleurs, ce à quoi je suis infiniment sensible. Il me dit qu'il avait surveillé et conseillé le fleuriste.

— Et vous voyez : des roses... les roses rouges que vous préférez... et des lis... comme celui de votre corsage.

En effet, sur ma poitrine, des lis striés d'or s'ouvraient, trop larges. Leur puissant arome était enivrant et lord Arthur, penché sur mon épaule, les respirait avec délices.

— Combien vous êtes belle, ce soir!

— Alors, c'est que je ne l'étais pas hier.

— Oh! malicieuse! — reprit-il, — vous savez-bien que si. Mais j'aime tant votre blancheur sombre dans cette robe noire!... car vous êtes en même temps blanche et sombre. Et vous semblez un grand ange attristé d'être revenu sur la terre... Mais vous ne m'écoutez pas, madame...

Et, avec un peu de colère, il arracha sans façon à mon bouquet un pétale long, un peu recourbé. Puis, il s'excusa :

— Je vous demande pardon.

Et, nerveusement, il mordilla ce pétale.

Décidément, Pascal aurait-il raison?

— Madame Saint-Hélier, vous sentez bon! Vous avez votre parfum à vous, ainsi que ce lis a le sien... Oh! vous n'avez pas besoin de me répondre, vous pouvez réfléchir à autre chose, si vous voulez. Moi, je suis content d'être là et de parler près de vous, même si vous ne m'accordez presque pas d'attention. Voulez-vous que je vous dise où ont été faits vos souliers d'argent? Vous supposez qu'ils viennent de chez un cordonnier de la rue de la Paix? Erreur! erreur! Dans un bois où dorment les fées, travaillent encore de petits nains industrieux. Ne croyez-vous pas? N'avez-vous jamais vu certaines clairières? On est sûr que c'est là où les petits nains sont assis en rond, par les nuits lumineuses, et se livrent à leurs bizarres travaux. Les uns ont dépouillé les bouleaux de leur écorce pâle et satinée; les autres ont trempé ces morceaux d'écorce dans la lueur de la pleine lune. Et d'autres encore les ont taillés, les ont cousus et en ont fait des souliers pour vous. Et vous les portez, ce soir, je le vois.

— Je voudrais beaucoup que cela fût vrai.

— Pourquoi souriez-vous avec tant de mélancolie? Vos yeux sont éblouissants mais las, et ils semblent savoir les secrets que vous ignorez encore vous-même... Vos yeux... Pourquoi les baissez-vous sur ce lis profond? Vous sentez qu'il meurt, n'est-ce pas? il verse ses derniers parfums sur votre poitrine; et puis il se flétrira et, sur votre vivante beauté, il sera une pauvre chose morte. Est-ce qu'alors il ne vous dira pas, ce lis fané, que tout passe, que rien ne dure? et qu'il faut se hâter d'être belle et jeune?... Comprendrez-vous son exemple, sa menace?... Répondez-moi, madame Saint-Hélier!

— Je ne tiens pas à ma jeunesse. J'imagine que la maturité, la vieillesse commençante est un moment parfait : on se recueille, on se rappelle; on voit mieux toutes les splendeurs du monde; et ce déclin est sans doute plus beau qu'une aurore... J'aime l'automne et le soleil couchant.

— Je vous entends... Mais le crépuscule n'est si émouvant que parce qu'il clôt la journée, l'automne n'est si magnifique que parce qu'il est le résultat du printemps et de l'été. Pour que les feuillages soient d'or et de pourpre, il faut d'abord qu'ils aient été verts, après avoir été de duveteux bourgeons. L'arbre s'effeuille en apothéose après avoir accompli sa mission tout entière, son rôle dans la nature. Vous, vous voulez cette apothéose finale sans avoir pourtant vécu toute votre vie.

— Que dites-vous donc, lord Arthur?... est-ce que je ne vis pas?

— Non, madame, pas complètement : vous n'aimez point!

— Vous m'étonnez, en vérité! Qu'ai-je besoin de connaître un sentiment qui dévore? J'ai l'amitié divine, la tendresse, l'affection... N'est-ce point assez?

— Non.

Là-bas, la valse tournait, se pâmait, au gré des violons voluptueux.

A ce moment, s'approchèrent de nous un très jeune homme et une femme encore très belle, mais plus âgée que lui. Ils se parlaient dans la figure avec une telle expression d'impudeur et de convoitise qu'ils semblaient échanger des baisers. La femme détournait à demi la tête sur son épaule pour mieux le voir, mieux l'entendre; sa démarche était d'une langueur

infinie. Une grâce suprême la parait, la faisait différente des autres.

— Regardez-les, — me dit lord Arthur; — ils ne nous aperçoivent même pas. C'est madame de T... et son amant. N'ont-ils pas je ne sais quoi d'impérieux et d'impérial?... Ils sont beaux; ils se désirent et se possèdent en dépit de tout ce qui pourrait les séparer. Ils sont vraiment des rois, presque des dieux. Sans doute se détesteront-ils dans quelque temps. Mais qu'importe? Ils auront néanmoins goûté l'un par l'autre la seule ivresse qui vaut d'exister.

— Vous avez pourtant ajouté, lord Derward : « Sans doute se détesteront-ils dans quelque temps... » La prévision de cette haine, n'est-ce pas atroce?

— Si. D'ailleurs j'ai dit cela par ironie, parce que la réputation de madame de T... est d'être plus infidèle que l'homme le moins constant... Mais il y a des amours qui ne finissent point; elles se transforment avec l'âge et durent jusqu'à la mort... Et c'est ainsi, madame, que je saurais aimer.

Je penchai le front sans répondre. Pourquoi m'affirme-t-il cela? Pourquoi m'aime-t-il? Pourquoi est-ce que je le lis dans ses yeux qui m'implorent si tristement? Je n'ai pas été coquette avec lui; je n'ai rien fait pour l'attirer!...

Il s'est levé en soupirant :

— Faut-il vous mener là-bas, où notre ami Pascal prend des sorbets?

— Oui... Est-ce que vous m'en voulez?

Il a paru étonné en même temps qu'heureux de cette question naïve. Il a baisé ma main :

— Non, madame. Laissez-moi vous voir souvent et soyez indulgente pour mes défauts. Je ne vous importunerai pas. Je suis sage et patient.

Et, sur cette phrase un peu ambiguë, il me quitta pour aller s'occuper de ses invités, qui avaient trouvé peut-être un peu long notre entretien.

Pascal me complimenta sur ma mine. Il me dit :

— Tu es très bien... Ce n'est pas que tu sois précisément très belle. Mais tu es comme ta sculpture : ce n'est pas du grand art, mais c'est plein de grâce. Tu es ainsi, tu as l'harmonie « et la grâce, plus belle encore que la beauté ».

— Merci, Pascal!

— C'est effrayant comme il y a des femmes laides de par ce monde! Les Hélènes de Troie ne courent pas les rues. J'ai compté dix jolies créatures, ce soir; les autres se sauvent avec des chiffons et ce qu'on appelle du « chic », ce que je déteste. Par Vénus, Junon et Minerve, qu'est-ce que ça signifie, « le chic »? Une femme doit nous donner l'impression nette qu'elle serait plus délicieuse encore si elle était nue... Ainsi ta robe, elle me plaît, parce que je songe qu'elle doit pouvoir couler rapidement à tes pieds en plis obscurs, tel un flot de la mer nocturne, dont tu serais l'Anadyomène...

Il criait tout cela à tue-tête. De grosses dames pailletées, de squelettiques élégantes et des habits noirs nombreux nous écoutaient, épouvantés.

— Je t'en prie, Pascal, parle plus bas!... Et puis allons-nous-en : il est tard; je suis fatiguée.

— Du tout! tu soupes; je te garde : je l'ai promis à notre ami et cher hôte.

Je cédai. Peu à peu la plupart des invités partirent, et il ne resta qu'une vingtaine de personnes : des femmes exquises, des hommes spirituels, quelques-uns célèbres. Le souper fut donc agréable, et se prolongea fort avant dans la nuit.

Lord Arthur m'accompagna jusqu'au pied de l'escalier afin de me mettre mon manteau. Debout au bas des marches, j'avais réuni dans ma main gauche l'ampleur de ma robe flottante et je la tenais contre mes jambes. De la main droite je consolidais ma coiffure.

— Madame Saint-Hélier... ne bougez pas... Regardez-la, monsieur Flammeur... Vous devriez vous servir de modèle, madame! Ainsi, légèrement inclinée, immobile dans ces plis resserrés, ne rappelez-vous pas les éternelles figures de grâce qui passent à travers les siècles dans les œuvres privilégiées des hommes?

— Oui, oui, elle est très bien... Mais donnez-lui donc son manteau, cher ami, et laissez-nous partir. Il est temps de souffler vos lanternes si j'ose m'exprimer ainsi, et de terminer la fête qui d'ailleurs fut ravissante.

— A bientôt, madame Saint-Hélier, et merci. Merci d'être venue...

— N'est-il pas charmant? — me demanda Pascal dans la voiture.

— Charmant.

Il continua à me vanter les perfections de lord Derward.

— Je ne t'aurais pas cru si mondain, Pascal!... Il est une heure indue. Bientôt il fera jour.

— C'est exact! Mais que veux-tu? je m'amusais!... De loin en loin, il faut se réjouir des mascarades. Il y avait là des gens fort bouffons... Et, d'ailleurs, tu n'aurais pas pu souper si tu avais dû t'en aller seule, et je savais que ce pauvre Arthur serait désolé si tu ne restais pas... On n'est pas forcé d'aimer les gens qui vous aiment, ma fille, mais on se sent à leur égard une sorte de devoir obscur, et il faut faire quelque chose pour eux.

— Bonsoir, Pascal... ou, plutôt, bonjour!

J'étais arrivée. Il m'embrassa; et son fiacre se remit en marche, quand la porte se fut refermée derrière moi.

Je me retrouvai chez moi, tenant une petite lampe; je la posai sur ma table, je rejetai mon manteau et longtemps, longtemps je songeai, assise près de cette table, y appuyant mon coude, le menton dans ma main.

Je vis blanchir à ma vitre une aube bleuâtre. J'ouvris ma fenêtre : un air froid me saisit; mais j'étais brûlante et, m'enroulant dans mon écharpe, je m'accoudai à mon balcon. Ma traîne se prolongeait jusque dans ma chambre; mes bras nus frôlaient en frissonnant la rampe humide. Tout était grelottant; une goutte de pluie me mouilla le cou; alors, tout bas, je prononçai un nom qui me montait aux lèvres; et puis, tout haut, je le redis et je le redis encore, et enfin il s'échappa de mon cœur comme un cri :

— Raoul! Raoul! Raoul!...

Et, dans ce matin terne, dans cette pluvieuse aurore, en robe de bal, sur ce balcon, je me mis à pleurer, de toute mon âme.

XV

Ah! que c'est triste, le printemps!

Paris fleure la violette, le muguet, les roses de Nice. Je me

promène sans but, et je me sens seule, avec une amère mélancolie.

Raoul m'écrit souvent, mais ses lettres sont plus descriptives que tendres : il parle de mille choses, et je ne sais pas quelle est la mille et unième, dont il ne dit rien et que j'attends.

Il m'écrit :

Ici volent des libellules rouges, comme celles de ces bois de pins où vous erriez jadis, dans votre enfance; chacune d'elles me semble tracer dans l'air en lettres de rubis : « Laurette ».

Candie est une ville pleine de gens de tous les pays; il y a de ravissantes fontaines vénitiennes et des rues bariolées et un café très province et très bourgeois. Il y a déjà un musée, où l'on voit les extraordinaires statuettes des danseuses du roi Minos. Elles sont habillées tout à fait à la mode du XVIII*e* *siècle, avec des paniers, des tailles serrées et des gorges hautes et nues. Seulement, quelques-unes sont coiffées de serpents, ce qui détruit l'aspect « dix-huitième », il y a des poteries; il y a des fresques où de sveltes personnages bondissent par-dessus un taureau. Je présume que c'est là un portrait de famille et qu'il s'agit du taureau qui fut amoureux de madame Pasiphaé. D'ailleurs cette tête de taureau s'impose là un peu partout. Étrange civilisation, Laurette, si vous permettez cette mauvaise plaisanterie, où c'est l'amant, et non le mari, qui porte les cornes!*

Les bijoux vous plairaient, surtout les colliers composés de petites marguerites d'or, toutes petites; et ces mêmes petites marguerites, qui poussaient dans ce même sol, il y a des milliers d'années, et servaient de modèles à ces délicats joyaux, ces mêmes fleurettes jaunes comme le vieux métal, mais innombrables et vivantes, s'épanouissent dans les prés, sur les talus. Cela m'attendrit, mon amie, cette fidélité renaissante de la nature! Cela m'éblouit de cueillir et de vous envoyer entre ces pages des fleurs dont la race est si vieille, des fleurs dont les aïeules lointaines ont été cueillies par Ariane, ou écrasées par le roi Minos, — que je me figure un peu épais, lourd et massif, je ne sais pourquoi... Si! je sais : sans doute à cause de la pesante architecture de son palais, que les fouilles dirigées par le « magicien » continuent peu à peu à découvrir. Cette demeure est maintenant souterraine, car le sol a changé de niveau, et on retrouve des salles, des cours, des jarres, des colonnes, d'étonnants systèmes d'irrigation. Je m'attends, à chaque instant, à ce qu'on m'annonce que l'architecte de Minos n'avait oublié ni les piles électriques ni les bouches de calorifère. La réalité présente de tout cela a quelque chose de féerique.

Car j'y crois, à tout cela, vous savez? Je crois que la belle Ariane a foulé le chemin où je marche, que Thésée, l'amoureux héroïque, teignit d'un sang monstrueux le fond de ce labyrinthe secret; je crois que, dans un champ pareil à ce champ, Pasiphaé allait faire la cour à son cher taureau : je l'imagine blanc et de mufle rose avec une légère bave argentée, des cornes en forme de lyre... à moins qu'il n'ait été un sale taureau couleur marron d'Inde, tout bonnement. Les femmes sont si bizarres!...

J'habite dans la montagne, tout près de Knossos, une tente très bien installée. Tous nous y avons maintenant notre campement, plus au frais qu'à la ville et sans trop de moustiques. Non loin de là, près du lieu où l'on travaille, le magicien a une maisonnette entièrement encombrée de morceaux de poteries, de grands paniers remplis des moindres débris restitués peu à peu par la terre avare. C'est un lieu tout à fait étrange. On y boit d'excellent thé, on y mange d'exquises confitures et de très bons dîners et déjeuners. Souvent je me trompe et je prends un bout de vase cassé, ayant cru plonger mes doigts dans la corbeille à pain. Rien n'égale l'intelligence, la divination du magicien : il faut le voir diriger tout du bout de sa longue canne d'ébène, qui semble vraiment une baguette enchantée.

Quelquefois viennent des touristes : ils ont des lunettes bleues, des voiles verts, ils chevauchent des ânes... ils n'ont rien de mythologique, et ils ne sauront pas lire les caractères indéchiffrables à l'aide desquels s'exprimaient les littérateurs au temps de Minos. Car on est dorénavant en possession de toute une bibliothèque sur lames de gypse. Nul doute que les aventures de la reine et toute sa tauromachie n'y soient narrées par le menu... Mais le magicien lui-même n'a encore pu les comprendre. Le plus souvent, sur la route, passent d'interminables files d'ânes qui supportent, au lieu de touristes, des outres pleines et qui ont encore la forme de l'infortuné cochon — tête, pattes et queue, — et qui ressemblent aux joujoux en baudruche qui se balancent au plafond du Nain-Bleu *et autres paradis des gosses. Au milieu des outres, une belle femme brune et dorée est assise, et rit à son Bacchus enfant... Ou bien, toujours sur cette même route, piétinent des troupeaux de chèvres, avec un joli chevrier qui rêve, les yeux levés vers le ciel.*

Moi aussi, je fouille! Quand j'ai été bien gentil, on me donne une pioche, comme à un bébé : « Tiens, voici ton seau et ta pelle », et je creuse! ça me rend fou de plaisir!...

Je travaille beaucoup, remplaçant souvent la pioche par la plume; je pense bien à vous, je me sens bien seul. L'ombre d'Ariane ne vaut point la présence de Laurette.

Aussi vais-je faire pour me distraire une grande excursion à cheval, sur le mont Ida au front toujours neigeux. Il est probable que je n'y rencontrerai point les trois déesses... mais, si je les rencontrais, mon amie, et si j'avais par hasard, une pomme dans ma poche, ce ne serait pour aucune d'elles : je vous la garderais.

Je suppose qu'on ne peut terminer plus galamment une lettre... Dites mille souvenirs respectueusement tendres à Pascal, à notre Charmotte. Dites à Nanon que sa cuisine est meilleure que celle-là, même qui me nourrit actuellement, et pensez à moi, Laurette, encore un peu, si vous ne m'avez pas oublié déjà.

Toutes mes amitiés à lord Arthur.

RAOUL.

Ah! Raoul comme vous êtes loin! Quand je lis vos lettres, vous me semblez plus loin encore : non seulement vous êtes en voyage, mais en voyage aussi dans le passé.

J'ai mis mon chapeau pour porter à Pascal la lettre de Raoul. En route, j'ai rencontré un gamin qui conduisait des chèvres aux pis gonflés; il jouait d'une sorte de fifre duquel il tirait des sons aigus et plaintifs. Instantanément, j'évoquai les troupeaux que Raoul là-bas voit parfois passer. Ici il n'y avait que trois chèvres, ou cinq peut-être, et leur gardien avait une pâle mine de voyou, et tout cela s'éloignait tristement, dans une rue étroite et sans horizon. Les sonnettes des chèvres tintaient, le ciel était gris; l'air était aigre. Pourtant une sorte de mélancolie poignante montait avec ce chant nasillard : je ne sais quel regret de la vie des champs, des solitudes agrestes, du bonheur pastoral...

Je trouvai Pascal chez lui; il caressait Fumée en causant avec madame La Charmotte, qui était venue lui faire visite. Elle était toute jolie : des pensées veloutées couronnaient ses cheveux de neige, un gros nœud violet, sous son menton, s'assortissait à sa robe, et ses mains étaient douillettement enfouies dans du chinchilla. Pascal comparait ce manchon au pelage de Fumée, et cette comparaison était toute au désavantage du chinchilla, lorsque j'entrai,

Je fus accueillie joyeusement. Mais madame La Charmotte ne resta pas longtemps.

Elle allait chez sa couturière et elle m'offrit de l'accompagner, mais Pascal s'y opposa :

— Non, non, je la garde. Qu'avez-vous besoin d'elle pour combiner vos oripeaux?... Laissez-moi Laurette : je n'ai pas de robe à essayer, moi.

Et, quand elle fut partie :

— Comme elle est toujours coquette, cette Charmotte! — dit mon vieil ami avec indulgence, — et comme on voit bien qu'elle a été délicieuse!

— Mais elle l'est encore, Pascal! Elle a toute la beauté que l'on peut avoir à son âge.

— C'est que sa vieillesse n'est pas triste : aussi n'assombrit-elle point les êtres jeunes. Elle est comme ces respectables rosiers qui deviennent plus noueux mais qui portent toujours des roses. Il y a des gens dont la vieillesse est sèche, aride, n'a plus de fleurs et n'a pas eu de fruits. Mais elle n'est point de ceux-là, notre Charmotte. Elle est charmante ainsi qu'un vieux rosier jaune... et je dis jaune, parce que ce sont ces roses-là dont l'odeur est la plus exquise.

Je m'étais assise aux pieds de Pascal, devant le feu déclinant. La chatte grise sauta sur mes genoux et s'y blottit voluptueusement. Elle levait vers moi ses yeux pleins d'étincelles et son doux petit nez qui paraît poudré de cendre. Pascal tirait de sa pipe de puissantes bouffées et nous enveloppait d'un nuage.

— C'est étouffant, Pascal.

— Bah!... Je te fais une nuée, comme aux déesses... et tu te plains!

— Pascal, quand j'étais petite, te souviens-tu? je me mettais par terre, comme ce soir, tout près de toi, et je t'implorais : « Récite-moi les *Deux pigeons*... » Les sais-tu toujours par cœur?

— Peut-être bien. Et je te disais : « Pour quoi faire? tu vas encore pleurer comme un jet d'eau... »

— Et tu consentais, tout de même. D'abord, j'étais très contente que ce soit toi, le grand, qui récite la fable; puis je m'y intéressais; je guettais les passages émouvants... car, tout comme toi, je les savais par cœur... Et quand tu arrivais à :

» L'absence est le plus grand des maux,

» je commençais à renifler.

Et, en me remémorant cela, j'eus derechef envie de pleurer.

Pascal scandait à demi-voix les charmants vers de La Fontaine, et il répéta plusieurs fois le dernier :

Ai-je passé le temps d'aimer?...

Je ne disais rien et il semblait pensif. La petite chatte avançait parfois, souple et déçue, une patte agile vers les arabesques de la fumée, sa marraine. Je songeais à Raoul; je refaisais à mon usage la fin de la fable :

Amis, heureux *amis,* voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines...

Brusquement, Pascal cessa de fumer : il frappa d'un coup sec le bois de son fauteuil, du fourneau de sa pipe : un peu de cendre tomba.

— « Le temps d'aimer », — dit-il, comme à lui-même; — mon enfant, tu l'as peu connu, ou bien tu ne le connais pas encore; mais sais-tu bien que c'est un moment funeste autant qu'il est délicieux?

— Pascal, je le trouve plus funeste que délicieux! Mon peu d'expérience me détourne à jamais de la passion : celle qu'on éprouve vous torture, celle qu'on inspire vous emprisonne et vous tourmente... Je ne veux plus que l'amitié.

— Non, Laurette, tu ne peux pas savoir : en réalité, tu n'as pas aimé. Tu as eu pour ton mari une affection admiratrice; tu as été entraînée vers Charles plutôt par l'espoir, le désir de l'amour, que par l'amour lui-même. Tu n'as pas encore subi la force écrasante, la puissance presque divine du sentiment qui confond ce désir, cet espoir, la tendresse tour à tour la plus véhémente et la plus douce, l'ardeur, le dévouement, la confiance et la paix... Zeus te préserve d'en mesurer jamais l'ivresse et la peine : car, naturellement, quand on éprouve dans toute sa plénitude un sentiment semblable, on ne l'inspire point. Mais c'est à cela seulement qu'il devrait être permis de donner le nom d'amour!

— As-tu aimé quelqu'un ainsi, Pascal?

— Oui, Laurette. Cette femme n'est plus; elle n'a jamais compris, elle n'a jamais su combien je l'aimais. Mais j'ai vécu dans son parfum et dans son ombre...

— Pascal, ô vieil ami! je devine son nom!

Nous restâmes silencieux, émus, très sombres.

— Laurette, ma fille, par moments je t'aime davantage... car tu me rappelles ta mère.

Encore une fois nous fûmes silencieux.

— Raconte-moi, Pascal; raconte-moi des choses de ce temps qui fut ton temps d'aimer.

— Ta mère avait gardé comme amie une amie de sa mère, à elle, notre Charmotte, son aînée de vingt ans. C'est par notre Charmotte que j'ai connu ta mère... Tu auras bien soupçonné, sans doute, que ma Charmotte et moi avons l'un pour l'autre des sentiments presque conjugaux? Ils datent de loin... mais ne furent pas toujours sans orage... Ah! ce fut une drôle d'histoire! Il y a si longtemps de cela que je crois pouvoir te la raconter. Notre amie elle-même, j'en suis très sûr, ne me désapprouverait pas de confier à ta discrétion notre première expérience amoureuse. Ce récit te prouvera, une fois de plus, Laurette, combien le sort est fourbe et la jeunesse nous ment.

» Quand tu n'étais point de ce monde et que ta mère était sans doute une mignonne petite fille que je ne connaissais pas, je fus extrêmement épris de madame La Charmotte. C'était une adorable créature, tout en rondeurs, en fossettes, le menton court, le nez retroussé à la Du Barry, des bras, des épaules! une peau! une fraîcheur! les cheveux les plus blonds, l'esprit le plus comique, le plus imprévu et le caractère le plus léger qu'on pût souhaiter!...

» Elle était mariée à un collectionneur maniaque qui la traitait comme le moins fragile de ses bibelots; elle disait : « Mon mari me trompe avec des cadres, des boîtes, des commodes et des potiches... Il a bien mérité que, de mon côté, je le trompe aussi! »

» J'étais fort assidu chez elle; je lui déclamais des vers rimés en son honneur.

» J'étais jeune, assez beau garçon, et mes vers ne valaient rien. Maintenant je suis laid, cacochyme, et mes vers valent quelque chose. C'est le jeu des compensations.

» J'étais très triste, bien que jeune. Tout me paraissait incertain et difficile; j'avais l'âme inquiète; l'esprit amer : inutile d'ajouter qu'il n'est point rare que les poètes aient de ces

infirmités... Et puis je souffrais de ce mal de la jeunesse, dont je suis, malheureusement, ou heureusement, guéri... Ah! comme elle m'a fui, cette jeunesse hésitante, avec sa tendresse, qui palpite sans se poser, son amour de l'amour, qui lui en fait prendre l'ombre pour lui-même, sa faiblesse, sa langueur, ses mensonges!... Tout cela m'a dit adieu pour jamais.

» Que de fois j'avais souhaité être heureux! Que de fois je m'étais dit : « Où y a-t-il du vrai bonheur, de la lumineuse joie, pour ceux-là qui ne les portent pas en eux-mêmes?... » J'aurais voulu aimer, être aimé, et que ce fût dans le plus radieux site de la terre, à l'heure la plus pure, au milieu de mille fleurs, dans une tiédeur exquise. J'aurais voulu sentir mon corps si parfait, si content, que je ne m'aperçusse de lui que par la volupté. J'aurais voulu que les plantes, les choses et les femmes fussent belles et que leur beauté me fût une bienvenue perpétuelle. Et j'aurais voulu aussi pouvoir combler de félicité tous les êtres, pour que l'on bénît le jour où j'étais né.

» Ah! Laurette, j'étais fou!... Mais c'est à force de folie que l'on finit par être sage.

» Je pensais alors à ces nuits élyséennes où les héros des poètes échangent leurs aveux sous des bosquets éclairés par la lune, parmi tant de parfums et ces brises qui, chargées de pollens invisibles, alanguissent encore les amants humains de toute la mystérieuse volupté qu'ont éprouvée les fleurs.

» J'avais fait quelques jolis voyages; j'avais vu des jardins italiens et d'Espagne et les profondes forêts du Nord. Mais j'y avais erré seul ou avec quelque ami de mon âge. Et ce fut par un soir de pluie et d'hiver, à Paris, que je fis ma déclaration la plus exaltée à madame La Charmotte. Je l'avais par hasard rencontrée dans la rue; il pleuvait, et elle cherchait avec désespoir un fiacre qu'elle ne trouvait point. Je la priai d'accepter l'abri de mon grand parapluie un peu usé; elle le fit : nous marchâmes ensemble dans la boue et le froid et l'obscurité. A la lueur clignotante de rares réverbères, j'admirais son visage. Elle était dépeignée; moi, j'avais un fort vieux chapeau, un pantalon crotté et la moins fraîche de mes cravates. Et ce fut pourtant ce jour-là que nous prêtâmes le serment solennel de nous aimer toujours.

» Nous l'avons tenu, du reste, ce serment, mais pas ainsi que

nous l'avions cru d'abord... Ah! j'étais bien jeune: j'avais vingt-deux ans. Et elle, vingt-cinq. Nous fûmes très vite entraînés dans un tourbillon de désir et de fièvre et nous conçûmes le projet de fuir ensemble et de ne plus nous quitter.

» M. La Charmotte s'étant absenté, peu après, pour un voyage qui devait durer un mois ou trois semaines, afin de visiter des collections et d'acheter des porcelaines précieuses, nous en profitâmes pour exécuter très tranquillement ce que nous avions résolu. Nous partîmes pour Luino.

» Tu peux croire que notre voyage ne fut qu'un enchantement : pas du tout!... En ce temps, les wagons n'étaient pas fameux : nous étions secoués; nous ne pûmes dormir. Je dis à ma compagne songeuse : « Vous voilà donc à moi pour toute la vie!... » Et elle me répondit d'un air distrait : « Pourvu que je n'aie pas oublié mon chapeau mauve!... »

» Nous avions réuni avec peine une petite somme d'argent, et la Charmotte commençait à s'inquiéter de ce que nous ferions lorsque cette réserve serait épuisée. Je trouvai qu'elle avait raison et je m'assombris. Nous étions gourmands et nous mangeâmes très mal. Bref, nous arrivâmes, une nuit, à Luino, harassés. Le lendemain, en ouvrant les yeux, je vis d'abord un chaos de valises béantes dans la laideur banale d'une chambre d'hôtel, et ma folle maîtresse qui, drapée d'un peignoir blanc et le nez aplati à la fenêtre, pleurait à chaudes larmes. Entre ses sanglots, elle avoua que ce lac bleu lui déplaisait horriblement, que les montagnes déjà lui pesaient sur le cœur; qu'elle avait agi comme une étourdie, mais qu'elle était trop malheureuse ainsi loin de sa femme de chambre et de ses plus chères habitudes; que, si je savais déboutonner les corsages, je savais en revanche fort mal les remettre; qu'elle ne pouvait pas se coiffer seule; que tout était trop compliqué, trop difficile pour lui laisser le loisir de songer à l'amour et au bonheur... Et puis, et puis elle avait l'âme torturée à l'idée du chagrin qu'allait avoir son stupide mari en revenant de voyage et ne la trouvant pas au logis : certes il serait plus lamentable encore que si on lui avait volé sa potiche si rare, de la « famille verte... » Elle ne pouvait supporter le remords de rendre un pauvre homme inoffensif aussi malheureux...

» Pendant qu'elle parlait si sagement, moi, j'étais désolé; mais elle n'en avait souci et ne se préoccupait que de la désolation de M. La Charmotte. Enfin je fus fort en colère. Quoi! une femme que j'honorais d'un si ardent amour pleurait parce qu'elle avait quitté un vilain petit mari et sa femme de chambre!

» J'aidai sur-le-champ cette faible amante à s'habiller, à refaire les paquets, et, boudeurs et mécontents, nous repartîmes pour Paris par le premier train...

» Tu ris, hein, Laurette?... Maintenant, quand je me remémore cette vieille farce, je ne peux m'empêcher de rire aussi, mais alors j'étais furieux et inconsolable. L'adieu contrit de ma Charmotte confuse ne m'attendrit point et je fus longtemps sans me décider à la revoir.

» J'eus des aventures variées, mais sans aucun intérêt véritable; j'eus le sentiment que j'en négligeais d'autres qui auraient été plus plaisantes ou plus sérieuses. J'eus quelques liaisons, dont deux assez longues. Mais rien ne me satisfit pleinement. Ce que ma petite amie fit de son côté, il ne m'appartient pas de te le conter; tout ce que je peux t'indiquer, c'est que M. La Charmotte avait un physique plutôt prédestiné aux mécomptes conjugaux.

» Cependant nous avions eu, ma Charmotte et moi, l'un pour l'autre, un goût et une tendresse véritables. Nous avions seulement eu tort de nous imaginer que c'était là l'unique amour, celui qui remplace tout au monde. Nous nous revîmes, et, depuis, quelque invraisemblable que cela puisse être, si nous n'avons plus jamais été des amants, nous n'avons pas cessé d'être les amis les plus inséparables. Malgré la légère rancune que j'avais eue pour la déception qu'elle m'avait causée, elle n'en avait pas moins été mon plus vif et presque mon premier espoir. Sa grâce, sa gaieté, son enjouement, son sens pratique, me rendirent l'existence meilleure. Je ne peux, tu le sais, me passer d'elle, et voilà longtemps que c'est ainsi.

» Quelques années après cet essai juvénile, je ramenai d'Afrique cette Dorothée qui vit avec moi. Jadis elle fut belle. Elle est restée dévouée. Elle fut le plus constant plaisir de ma jeunesse tourmentée. Elle a l'âme obscure comme sa peau : elle n'était presque pas moins animale, instinctive, que la petite

Fumée. Comme une chatte noire, elle s'est attachée à mon logis ; elle est devenue ma servante : d'ailleurs ne l'avait-elle pas été de mes désirs et de mes caprices? Voilà où aboutissent les rêves : on aurait voulu tendre les bras vers la lumière et l'on n'étreint que la nuit.

» Dans cette vie d'une simplicité bizarre, ta mère a rayonné comme un astre. Sans jamais s'en douter, elle guida mes pas incertains. Si j'ai du talent, c'est parce que je l'ai connue. Je l'ai vénérée, adorée ; sa chère ombre se penche encore vers moi quand j'écris des strophes cadencées, et je ne puis croire, quand les nuits sont limpides et sentent le jasmin, qu'elle ne marche pas à mes côtés dans une allée du Miroir, que je ne vois pas flotter le pan de son aérienne écharpe.

» Ainsi tout se complique et nous égare, surtout quand nous songeons, nous, les poètes, moins à la gloire qu'au bonheur. Oh ! le grand Ronsard l'a dit :

» Bien fol est qui se fie en sa belle jeunesse...

» La jeunesse est une période d'erreur où rien ne nous éclaire, où il nous est trop fréquemment, impossible de démêler nos propres sentiments : ainsi la petite princesse de je ne sais plus quel conte devait trier des millions de plumes d'oiseaux pour obéir à l'ordre d'une méchante fée. Dans le conte, survient le bon Percinet ; son seul coup de baguette sépare instantanément les plumes multicolores. Lequel de nous a son bon Percinet?... Les vieillards qui se sont trompés et qui ont fait des bêtises — ils appellent cela l'expérience — ne peuvent même pas empêcher leurs enfants d'en commettre d'aussi douloureuses : car toutes les âmes, même les plus transparentes, sont mystérieusement ténébreuses.

» L'amour prête son masque et son manteau à des étrangers et nous nous imaginons trop souvent le reconnaître. Et nous allons comme des aveugles, dédaignant les fruits qui nous auraient désaltérés et que la branche courbée dépose presque entre nos mains. Nous allons convoitant ceux qui sont trop hauts dans l'arbre et qu'il est difficile d'atteindre... et, puis, avec étonnement, nous nous apercevons que l'hiver est proche et que ces fruits tentateurs sont tombés à nos pieds, et qu'ils ne sont que poussière.

» Et, ce jour-là, nous comprenons, Laurette, avec un regret amer, ou une sagesse résignée, qu'il est passé, le temps d'aimer!

— Oh! Pascal, cela n'est pas encourageant, ce que tu me contes!... Et pourtant tu es un homme, un être plus réfléchi, plus brave peut-être que nous. Les femmes sont si faibles! elles ont souvent si peur de la mort et de leurs obscures pensées!... Et il faut encore qu'elles redoutent les traîtrises de ce méchant, de ce fantasque amour!...

— As-tu peur de vieillir, ma fille?

— Oh! non... Je me figure que, si je deviens vieille, je serai riche de tout mon passé, et enfin tranquille et sans effroi; et je n'aurai plus à craindre les surprises de la vie, puisqu'elle sera près de sa fin.

— Ma Charmotte assure que son âge lui paraît charmant. Elle dit avoir toujours eu pour elle-même l'indulgence qu'on éprouve pour les enfants : tour à tour, d'année en année, on trouve que leurs six mois, leurs deux ans, leurs cinq ans, etc., sont toujours le plus joli âge. Elle s'est constamment trouvée au « plus joli âge ». Et elle juge que ses soixante-deux ans sont vraiment l'époque la plus douce, la plus quiète, la plus reposante de toutes. Elle paresse et elle rêve... Elle ne connaît pas les remords, — regrets de ce que l'on a fait, — ni les regrets, — remords de n'avoir pas accompli ce que l'on souhaitait. — Elle admire tout ce qu'on peut admirer; elle jouit de la nature complètement; quand elle était toute jeune, mille tendres soucis, s'ils lui procuraient parfois une émotion extasiée ou triste, devant les plus beaux spectacles, l'empêchaient d'en ressentir tout le charme; elle ne les voyait qu'avec les yeux de son cœur. Vieillir est délicieux. Que lui parle-t-on des ennuis de la décrépitude? Des gens fort jeunes ont une santé très précaire. Vieillir est bon et satisfaisant. C'est l'agrément de la soirée paisible avant le sommeil de la nuit : « Qu'on ne me dise pas de mal de la vieillesse, Pascal! — conclut-elle, — nous sommes nous jamais autant aimés et mieux compris?... » Et je crois, Laurette, sans être tout à fait aussi optimiste, que ma Charmotte a un peu raison.

— Oui, Pascal... qu'importe de vieillir, si l'amitié nous reste, la divine amitié!...

A ce moment, lord Derward est entré. Il portait à la main une fleur étrange, qu'il offrit à Pascal.

— Cher grand poète, c'est une fleur que je ne connaissais pas et que j'ai trouvée chez un horticulteur. Elle ne sera pas indigne de celles qui s'épanouissent dans vos rêves d'opium. Examinez-la : c'est une verte tige de roseau qui se prolonge pour mieux serrer cette floraison charnue, orange et violette... Ces parties violettes se fendent comme une coquille et montrent entre leurs valves des cordes... oui, des cordes d'instrument de musique!... Dans les forêts chaudes où cette plante pousse en liberté, des insectes musiciens obtiennent, sans doute, de sauvages harmonies avec ces cordes végétales...

Cette fleur était, en effet, indescriptiblement belle et compliquée.

— Comment l'appelle-t-on, lord Arthur?

— Je ne le dirai point. Une fleur qu'on n'a encore jamais vue est chose si rare!... Une fleur dont on ne sait pas le nom..., quel charme de plus!

Fumée, curieuse, avait sauté sur la table et reniflait légèrement les pétales orangés.

— Vous aviez l'air grave quand je suis entré, madame Saint-Hélier. Est-ce qu'on peut vous questionner? de quoi parliez-vous?

— De la jeunesse.

— De la jeunesse... Je pense qu'elle n'est plus pour très longtemps ma compagne. Oh! avec quelle ivresse désespérée je songe déjà à tous les bonheurs qu'elle nous tend d'un geste dérisoire pour nous les reprendre aussitôt... Ah! jeunesse qui passez si vite, souriez-nous, restez un peu, ne nous quittez pas. Reposez-vous, ô rapide!... Ne pouvez-vous dormir, infatigable?... Pourquoi courir toujours? N'êtes-vous pas lasse?... Non?... Vous le serez bientôt! Vous courberez le front, votre dos se voûtera; vos yeux s'éteindront... Restez, restez, ô méchante!... Ah! vous êtes déjà loin... Détournez au moins la tête... Agitez votre main en signe d'adieu. Encore!... encore ton visage!... car il me semble déjà que je l'oublie... Un baiser, ô jeunesse!... Demain je ne te verrai plus!...

Lord Arthur, accoudé à la cheminée, avait paru réciter un

monologue; de temps en temps, ses doigts blancs relevaient la mèche blonde qui le coiffait d'une onde haute. Et il me regardait...

Et je répondis à ce regard :

— J'aimerais à faire d'après ce que vous venez de dire une statuette de la jeunesse qui s'enfuit...

— Oui... faites-la, ce sera délicieux.

— A quoi travaillez-vous, en ce moment? — lui demanda Pascal.

— J'écris un poème sur Sapho... Sapho, qui, au fond de la mer, où elle s'est précipitée, s'ennuie beaucoup avec les sirènes et regrette de n'avoir pas choisi pour s'y noyer quelque fleuve ou rivière que hantent les nymphes et les naïades... Je voudrais que mes vers aient la fluidité de l'eau, le rythme des vagues, le bercement de la houle... Mais à quoi pensez-vous donc, madame Saint-Hélier?

— Je ne peux vous le dire, n'en sachant rien... Quelquefois même j'oublie que j'existe et il me faut un petit moment pour me rendre compte si je suis fleur, arbre, femme ou pierre...

— Non! pas pierre!... Mais comme cette infinie distraction est peu gentille pour moi! Je vous ennuie donc tellement?

Je lui souris sans répondre : c'était plus simple et il fut plus content.

Je m'en allai; Pascal m'accompagna, et, m'embrassant :

— Ma fille chérie, je t'ai confié mes sottises sentimentales pour que tu t'observes un peu toi-même. Je ne peux être tout à fait pour toi le bon Percinet... Mais ne laisse pas s'enfuir ta beauté sans avoir au moins tendu la main vers le bonheur...

Qu'a-t-il voulu dire? S'imagine-t-il que je puisse éprouver pour lord Derward autre chose qu'une extrême sympathie?

Mais, cher Pascal, comme vos confidences m'ont émue!... On vit près de ses vieux amis sans se dire trop qu'ils ont été jeunes eux aussi, et qu'ils ont dû avoir des tristesses ou des joies amoureuses... Ah! cher Pascal, ce n'est pas en vain que vous avez tant aimé maman : sans vous, mon esprit et mon cœur n'auraient pas eu de père!

XVI

J'ai reçu, ce matin, une lettre de mon oncle François qui m'annonce le mariage de sa fille aînée. Et, à la fin de sa lettre, je lis ceci :

On affirme que tu as beaucoup de talent et que tes statuettes sont des œuvres charmantes. Je viens non seulement te faire part des fiançailles de ta cousine mais aussi t'adresser une requête. Veux-tu modeler pour moi une figurine? Tâche de te rappeler la grâce avec laquelle ta mère s'enroulait dans une longue écharpe, tente de fixer une de ses attitudes flexibles... Cette prière te semblera, sans doute, fort imprévue. Néanmoins, Laurette, ne la repousse pas et sache que, si je ne te vois jamais, je pense bien souvent à toi.

Oui j'ai trouvé cette lettre fort imprévue, mais elle m'a touchée. Qu'il vous soit pardonné, mon oncle François! Ainsi que le dit mon vieux Pascal, toutes les âmes sont ténébreuses. Peut-être jadis, n'ai-je pas bien lu dans la vôtre... Mais qu'il vous soit pardonné, puisque vous n'avez pas oublié et que peut-être autrefois vous avez aimé!

Cette statuette... qu'il sera difficile et douloureux de la réaliser! Mais j'essaierai. J'ai déjà fait en souvenir de ma mère un petit coffre ou sarcophage dont j'ai sculpté les bas-reliefs; ils représentent des enfants et des jeunes mères : j'ai rangé là les dentelles, les châles, les gazes d'Orient dont elle était toujours parée... Et parfois je les déplie, je les respire, j'y bois un peu de son ancien parfum.

Je me sens accablée de tristesse. Il y a des jours où le passé m'enveloppe comme un manteau noir...

J'étais occupée à répondre à mon oncle François, quand lord Arthur m'interrompit. Il est entré dans mon salon tout rempli de fleurs printanières : jasmins, jacinthes, anémones, tulipes safran et couleur chair, longues branches d'amandiers roses... Il m'a baisé la main :

— Madame Saint-Hélier, je viens solliciter quelque chose... Vous me semblez malheureuse... un peu malheureuse... N'est-ce pas?... votre ami Raoul vous manque terriblement?... Je com-

prends cela... Madame Saint-Hélier, écoutez-moi : j'ai un très joli yacht, qui ne roule pas trop et qui est tout prêt à partir de Marseille. Voulez-vous y voyager? Madame La Charmotte et Pascal Flammeur ont promis qu'ils viendraient aussi, si vous consentez à faire cette croisière; et nous n'oublierons pas la fidèle Nanon... Nous irons, de-ci, de-là, et, sur le chemin, nous nous arrêterons à Candie... Voulez-vous?

« A Candie »! ce mot magique évoqua l'île où vivait Raoul... Raoul!... le revoir, le ramener peut-être... Nous sommes en mai.

— Dites oui, madame; nous enlèverons monsieur Saviange; il se laissera tenter par un retour en aussi aimable compagnie. Allons! avouez que je suis un très gentil garçon, madame Saint-Hélier!... Acceptez-vous?... Vous ne répondez pas?

— J'accepte...

Et je lui tendis les deux mains avec reconnaissance.

— Oh! vos yeux sont contents!... Cela vous plaît, madame Laurette?

— Oui, ah! oui, vous êtes bon; ce voyage me distraira et je serai bien heureuse de retrouver Raoul Saviange.

— Est-ce que quinze jours suffiront pour vos préparatifs? Oui?... Et puis vous pouvez m'employer pour faire vos courses; je suis tout à votre disposition... C'est donc entendu... Voilà longtemps que vous n'aviez pas eu un visage si gai... Comme récompense, vous allez me permettre de poser pour mon buste. Il faut bien que vous le finissiez. Et, si vous voulez, nous monterons, dans quinze jours, comme dit la la chanson :

Sur ma barque jolie,
O gué! ma mie...

Pascal m'a dit :

— Ce lord Derward, il est incomparable! il est si rare que quelqu'un qui vous aime cherche à vous faire plaisir!... Le plus souvent l'amour est tellement égoïste!... Ah! Laurette, il est bien charmant, lord Arthur!

La Charmotte est résignée à abandonner ses habitudes :

— Je ne peux pas refuser ça à Pascal.

Il est convenu que Dorothée gardera le logis et la chatte Fumée.

Quant à Nanon, elle est parfaitement résolue à m'accompagner partout, même, plus tard, en enfer si j'y allais, par hasard. Mais, avant de s'embarquer, elle veut aller chez sa mère :

— Si, par malheur, madame Laurette, saint Christophe ne permet pas que je revienne de chez ces mécréants, faut bien que j'aie revu ma famille...

Elle s'en est donc allée dans son pays pour quelques jours. J'ai hésité à en faire autant. Et puis je n'ai pas eu le courage : je serais si près du Miroir!... et il est habité par des étrangers, et ils ont tout changé, sans doute, et je n'y trouverais que des souvenirs blessés, mutilés... Non, je n'irai pas.

Je suis restée seule, et j'ai pu juger de l'importance que Nanon a dans ma vie. Je n'ai pas voulu, pour si peu de temps, la remplacer. Je prends mes repas chez La Charmotte, et je fais mon lit, et je balaie... A son retour, Nanon me grondera, et puis elle nettoiera et frottera, du matin au soir, en me grondant : « Vous n'y entendez rien, décidément!... »

Elle est arrivée hier. J'ai été la chercher à la gare. Elle portait un immense panier et souriait, rose sous sa coiffe blanche.

— Qu'as-tu là dedans, bonne Nanon?

— Mais, des poulets, des œufs, du beurre... et un bouquet pour vous.

A la maison, elle m'a donné une gerbe de ces pâles fleurs sèches et mauves des salines, et, tirant du panier une botte informe qu'entortillaient le papier de soie et les feuilles humides, elle démaillota respectueusement un bouquet d'œillets sauvages.

— Oh! Nanon!

— Ma Doué! ils sont frais encore, pour des œillets qui ont voyagé... Dans les bois, ils étaient si nombreux qu'on marchait dessus... Et ceux-ci... ceux-ci viennent du petit cimetière... ils fleurissaient dans le sable, sous les pins.

Nanon, chère Nanon! je suis émue jusqu'à l'âme, et entre mes bras je te serre avec tendresse.

— Que d'œillets, là, sur le tombeau de votre mère!... C'est un vrai tapis étendu pour qu'on s'y agenouille. J'y ai bien fait

mes prières, madame Laurette, et puis j'ai cueilli autour de moi.

Timidement j'interrogeai :

— As-tu été au Miroir, Nanon?

— Oui : j'en connais le jardinier. Ça m'a tout assombrie de peine... Et le jardin n'est plus le jardin d'autrefois... C'est peigné, c'est régulier, il y a des corbeilles de fleurs bien égales... c'est plus sarclé, plus ratissé, mais c'est bien moins plaisant.

— Et les pièces d'eau où flottaient les plantes?

— Elles sont nettoyées, et les nénuphars n'ont plus l'air d'y naviguer.

— Et la statue qui tenait un arc, Nanon?

— Elle n'est plus là.

— Et le massif de belles-de-nuit? et la plate-bande d'héliotropes? et les grands rosiers? et les soleils rayonnants? et les hautes roses trémières?

— J'ai surtout vu des géraniums et des espèces nouvelles dont je ne sais point les noms.

— As-tu vu la maison?

— Point : les maîtres étaient là; ça ne me disait rien de rencontrer leurs figures... J'ai seulement demandé : « Dites-moi, le grenier, j'y peux-t'i' monter?... » Et on m'y a fait monter... Ah! madame Laurette, là, j'ai reconnu un peu des vieilleries à nous qu'on avait laissées : l'horloge détraquée et la vieille glace tachée de noir. Ça m'a serré le cœur de les retrouver... Et puis j'ai remis mon nez aux lucarnes... vous vous souvenez bien?... les rondes, par où nous regardions pleuvoir quand nous étions enfants... et il m'a semblé que je ne voyais plus le même ciel par leur œil ouvert.

— Nanon! Nanon! tu t'es promenée dans les bois?... as-tu vu les libellules rouges?

— Il n'y en a plus tant...

— As-tu vu les écureuils orangés sauter d'arbre en arbre? As-tu vu la brume violette s'enrouler le soir au tronc rosé des pins? As-tu regardé le ciel couleur d'eau entre les mailles du filet vert qu'entre-croisent leurs cimes? As-tu rêvé, couchée sur les aiguilles rousses et tombées qui pourraient, qui sait? avoir pour étui le corps des fines « demoiselles » aux teintes de corail bruni? As-tu penché tes yeux sur les salines? as-tu pu aperce-

voir dans leurs reflets toutes les chères années qui ne reviendront plus? as-tu reconnu dans leurs miroirs pourprés le visage attristé de ta jeunesse, de ma jeunesse?... Nanon! Nanon! as-tu vu voler les papillons d'or et ce sphinx des pins, presque aussi grand qu'un petit oiseau et qui est d'émail verdâtre? as-tu vu bouger l'ombre des mêmes ailes sur le sol ensoleillé? As-tu vu partir sous ton pied, comme une étincelle bleue, l'aphrophore qui, lorsque elle a refermé son vol, n'est plus qu'une sauterelle couleur de cendre et qui se confond avec le sable? As-tu vu tout cela?

— Oui... J'ai vu tout cela, mais cela m'a paru moins beau; et les colimaçons naissants, tout roses et qui me faisaient rire, quand j'avais quatre ans, parce qu'ils ressemblaient à mon nombril, il n'y en a plus d'aussi mignons...

— As-tu ramassé des pommes de pin vertes, rousses ou noires? Et, à midi, l'ombre du bois murmurant était-elle encore sous-marine et merveilleuse?

— Je vous ai rapporté des pommes de pin. Elles ne sont point mûres. Leurs écailles bruniront à la chaleur de la chambre, et puis elles s'écarteront en lançant leurs graines plates qui ont l'air de poissons d'argent...

— Et qui sont transparentes comme des ailes de libellules...

— J'ai vu, sur le mur, des lézards endormis... Autrefois vous chantiez, et ils étaient contents, apprivoisés...

— Oui... Avaient-ils l'air toujours d'être vêtus comme un seigneur du temps passé : gilet de taffetas brodé, émeraude et jaune, habit à rayures brunes?... Et traînaient-ils encore, à la fois agiles et paresseux, en guise de queue, le fourreau chatoyant de leur épée?... Nanon, Nanon, les araignées avaient-elles tissé des voiles neufs autour des ajoncs épineux?

— Les vieux ajoncs semblaient avoir des cheveux blancs, tant les araignées ont filé, cet hiver, au clair de la lune; et les bruyères foisonnaient du côté de la mer.

— Parle-moi du parfum des jeunes peupliers...

— Oh! qu'ils sentaient bon, là-bas dans la vigne!...

— Nanon... et ta famille?... et ma nourrice?...

— Ma mère vieillit bien gentiment. Mes frères et sœurs ont trop grossi et la marmaille est remuante.

— Et tes amoureux?

— Le paludier ne s'est point marié, par regret de moi.

— Et tu n'as pas eu la tentation de rester là-bas, d'épouser un de tes galants?

— Ça ne se peut, par sainte Catherine! Où vous n'êtes pas, Laurette, je ne suis qu'en moitié.

Et nous nous sommes embrassées... Je t'aime de toutes mes forces, ô Nanon!

Et moi, ainsi que tu le dis, où Raoul n'est point... moi aussi, je ne suis qu'en moitié!

Cette nuit, les œillets sauvages, les œillets des bois et des dunes, remplissaient ma chambre de leur parfum qui est pour moi un peu le parfum de mon enfance. Je ne pouvais dormir, et je songeais à une nuit de mes quinze ans; je ne sais pourquoi je me la rappelle entre tant d'autres...

Un rayon, filtrant par la découpure en cœur de mon volet, avait gagné mon lit et m'avait réveillée. La lune tardive s'était levée, j'entr'ouvris ma fenêtre pour la voir. L'air était frais, le ciel nacré à travers les dentelles noires et ajourées des feuillages; tout était verdissant et mystérieux comme une aube merveilleuse. Et un coq crut qu'il était jour et chanta... Et je pensais à ceux qui sont morts. Je me demandais : « Est-ce dans cette lumière élyséenne que les ombres flottent éternellement?... » Et je ne les plaignais plus autant de n'avoir plus leur corps terrestre, leur chair tiède...

Pourquoi est-ce que je me souviens de cette heure où je méditai jusqu'au jour sur la mort, mais sans révolte et sans peine, avec je ne sais quelle confiance douce, quelle résignation sereine?

Maintenant je songe, par cette nuit de mai, dans l'arome des œillets pâles, je songe à une morte et à un vivant : à ma mère, à Raoul... L'âme des vivants aussi parfois vient errer autour de ce qu'ils aiment et de ce qu'ils ont quitté. Je sens, Raoul, votre pensée contre la mienne; et vous, là-bas, dans cette île où je vais peut-être vous rejoindre, vous savez que je songe à vous et vous évoquez cette Laurette qui ne peut plus vivre où vous n'êtes pas...

Maman! est-ce bien auprès de moi que vient errer votre charmant fantôme? est-ce dans les jardins changés de ce Miroir

où vous avez vécu? est-ce plus loin encore, dans une maison que je ne connais pas, près d'un être qui vous fut si cher et qui ne m'est plus indifférent?... Ah! dans l'enchantement subtil de ces fleurs sauvages, il me semble retrouver un peu de vous-même; il me semble que de leurs corolles leur odeur va monter comme un encens, comme une brume, et que cette brume deviendra votre forme délicieuse... O mère si tendre, si douce, si parfumée, si belle, ô mère si jeune, si triste, que n'êtes-vous là pour m'entourer de vos bras et pour me presser, sans rien dire, sur votre amoureux cœur!

XVII

Dans mon salon, j'attends mes convives : ma Charmotte, Pascal et lord Arthur dînent avec moi.

Comme je vis seule, j'ai l'habitude de prendre mes repas sur une table que Nanon m'apporte au coin du feu, l'hiver, ou près de la fenêtre, l'été.

Quand je reçois des amis, ils sont toujours peu nombreux, et je fais dresser une table plus grande au milieu de mon salon.

Il me sert aussi d'atelier; mais Nanon a vite fait d'enlever la toile grise qui protège le tapis et de masquer par un paravent de soie mes statuettes recouvertes de linges mouillés...

Mes chères statuettes, mes filles minuscules, je vous aime. J'ignore si vous êtes modelées avec art ou trop imparfaitement, mais je sais que dans la terre qui vous compose un peu de moi-même a passé.

Vous qui, toute longue et nue, relevez comme une tiare, au-dessus de votre front, une chevelure dont vos bras haussés ne peuvent déployer toute la splendeur, vous êtes ma coquetterie...

Vous qui, assise et le menton dans la main, vous détournez de votre miroir, vous êtes ma rêverie; et c'est votre âme qui, sans doute, se reflète dans votre rêve...

Vous, vous riez au petit enfant gras qui, debout sur vos genoux joints, s'amuse avec votre collier; et vous êtes toute la tendresse inutile qui sommeille au fond de moi...

Vous, tout en pleurs, auprès d'un Silène ivre et qui s'est endormi en vous retenant par vos tresses, vous êtes mes désillusions, mon ancienne douleur d'esclave, faible, humiliée...

Vous qui êtes droite dans les plis de votre tunique transparente et qui tendez les bras d'un geste anxieux, n'êtes-vous pas ma mélancolie, mon isolement, mon attente?...

Mais qui êtes-vous, ô vous qui, un doigt sur les lèvres, semblez défaillir sous l'angoisse et la félicité de votre secret?...

Et vous, petit groupe que j'ai modelé avec tant de plaisir!... si vous avez aussi pris un peu de mon âme, de quel désir inconnu n'évoquez-vous pas la réalisation?...

Ce sont deux amants qui s'aiment : la jeune fille et l'adolescent sont à genoux l'un devant l'autre; ils se tiennent par les épaules, mais timidement, sans se serrer, et ils se baisent sur la bouche avec un étonnement charmé.

Pascal a appelé ce groupe : *Daphnis et Chloé.*

Pascal va venir tout à l'heure... Lui plaira-t-elle, cette ébauche de chat faite d'après la princesse Fumée? Je ne peux rendre la nuance d'ailleurs indéfinissable de sa fourrure, mais je m'amuse à reproduire son aspect altier, si mystérieux qu'on la suppose exilée d'un pays magique...

Allons, assez regardé mes œuvres!... Mon couvert est-il bien mis? Du bout de l'index, je retourne les pétales clos des tulipes jaunes : j'en fais des fleurs ouvertes, des étoiles d'or. Sur la nappe incrustée de guipure vénitienne, l'argenterie brille et les assiettes de porcelaine japonaise ont de jolis tons. Des pivoines blanches, en grosses touffes, s'ébouriffent partout, comme des tourterelles devenues fleurs, et répandent une senteur fraîche qui se mêle à celle, si suave, des tulipes safranées.

Là un bouquet de pois de senteur aux couleurs vives et variées : ils réunissent dans ce verre d'eau toutes les teintes d'un coucher de soleil. Ils ont poussé sur mon balcon.

J'ai aussi du jasmin, sur mon balcon, et des capucines et des pensées...

Les plus belles de ces dernières fleurs flottent, sans tiges, dans une coupe plate.

Je les regarde attentivement, ou plutôt je me sens regardée par elles. Elles sont ocreuses, ou blanches, ou violettes,

presque noires, d'un brun pourpré, d'un bleu pervenche... Elles n'ont pas le même visage : les unes ont l'air de porter une cagoule de pénitent, les autres des masques de voleurs, celles-là des loups de bal travesti; celles-ci, de dissimuler une tête de mort sous une tache de velours sombre.

Je vais sur le balcon voir s'allumer Paris nocturne.

La Seine, qui berce mille feux, miroite à mes pieds dans une buée d'acier; les lueurs jaunes, rouges, ou d'une électrique pâleur, piquent de points clairs l'obscurité grise... Une sourde rumeur circule dans la ville immense comme un courant intarissable.

En me retournant, je vois la pièce où la table est dressée, et, par la baie ouverte, l'autre salon, plus petit, tendu de soie qui fut couleur de la rose et qui a pris en vieillissant le ton de ses pétales séchés.

Et je regrette l'hiver... Sur cette soie d'une nuance à la fois tendre et triste, vous admiriez, Raoul, la façon dont se détachait la verdure sombre d'une branche de houx. Des roses de Noël, reflet de neige, s'épanouissaient dans un vase de bronze. Du gui aux boules de jade se balançait, en guise de lustre, au plafond... Il faisait froid et noir... Le feu ardent nous éclairait en dessous; j'avais une robe d'intérieur, « fleur de pêcher », et vous avez dit, en la désignant et en montrant ensuite les flammes qui formaient dans l'âtre un bouquet de flamboyants feuillages :

— Le printemps... auprès de l'automne!

Ah! Raoul que n'êtes-vous ici!...

Une automobile s'arrête à ma porte : celle de lord Derward... Voici maintenant le brave fiacre découvert d'où vont descendre Pascal et ma Charmotte.

— Nanon, tout est-il prêt?

— N'ayez crainte! et puis, pourquoi se tourmenter? Ils ne font pas attention à tout, comme ce gourmand de monsieur Raoul!... Ah! s'il était là, monsieur Raoul!... j'aurais soigné davantage encore ma béchamel...

Puis Nanon, après avoir soupiré, se contemple paisiblement dans la glace, constate avec un sourire que sa coiffe de dentelle encadre à ravir son frais visage, et elle étale soigneusement la bavette de son plus élégant tablier.

— Nanon, tu es charmante...

Elle regarde ma robe blanche, ma coiffure, remet une épingle, lisse une mèche auprès de la rose pourpre qui parfume mes cheveux :

— Madame Laurette... vous aussi.

XVIII

Raoul, comme je pense à vous!...

Il fait un temps délicieux, très doux; les jardins sont verts; les vieilles pierres se réchauffent; les arbres des quais n'ont jamais été si touffus.

Si vous étiez là, nous nous promènerions ensemble.

Vous rappelez-vous?... toutes nos promenades, vous les rappelez-vous?...

Je me souviens très nettement de celle-ci :

Nous sommes allés, une fois, tous deux, regarder de nouveau ces instruments de musique que j'avais vus, avec Pascal, par un jour de sombre tristesse, de pluie, de froid, et où tout le morne hiver semblait être entré dans moi-même.

Nous sommes allés là, un jour de printemps, qui semblait fait pour qu'on entende, sous les premiers bourgeons, dans l'air aigre et pur, un chant de flûte...

Et tout m'a paru charmant.

Ce qui jadis avait augmenté ma mélancolie n'augmenta plus que mon plaisir.

Il me sembla que tous ces beaux instruments avaient été tenus par des artistes très habiles, et que, maniés par des dames aux clairs atours et leurs pages amoureux, dans des vergers, sous des arbres en fleurs, ils avaient uni leurs voix variées dans un concert d'allégresse, à la louange de l'heureuse vie...

En sortant, nous avions faim et soif : nous avons fait un drôle de goûter... Nous avons acheté chez un fruitier une grappe de raisins énormes : elle nous coûta très cher... Et nous l'avons mangée avec une gourmandise appliquée. Chaque grain avait presque la taille d'une prune.

Vous avez dit, en faisant rouler l'un d'eux entre vos doigts :

— Il ressemble à une petite outre... N'est-ce pas ce qui aura

fait inventer l'outre de cuir, pour contenir le jus de milliers et de milliers de grains ?...

Et, comme j'ouvrais la bouche pour approuver, vous m'avez adroitement lancé, en riant, ce gros grain noir, poudré de bleu, que j'ai reçu entre mes lèvres...

Raoul, comme vous êtes loin !...

Lord Arthur ne demande qu'à vous remplacer comme compagnon de promenade. Il a voulu tant de fois me suivre, et j'ai tant de fois dit non, que j'ai fini par consentir à aller avec lui dîner à Versailles.

— Le temps semble être « au beau » ; nous nous promènerons dans le parc, toute la soirée — me dit-il ; — il est ouvert jusqu'à dix heures et nous profiterons, je l'espère du clair de lune admirable que nous avons eu déjà hier et avant hier...

Je l'ai prié d'inviter avec moi Pascal et ma Charmotte. Mais, au dernier moment, mes vieux amis nous ont abandonnés : elle était enrhumée et craignait l'humidité de la nuit ; Pascal voulût rester avec elle et lui tenir compagnie. Je n'osai pas manquer aussi à ma promesse, et je partis seule avec lord Derward, au crépuscule d'une journée splendide.

Il faisait encore chaud et j'arrivai à Versailles tout étourdie par la rapidité de l'automobile, dans laquelle on étouffait malgré les glaces baissées.

Nous avons pris notre repas en tête à tête, aux Réservoirs, dans cette jolie salle à manger de miroirs, de boiseries blanches, de lustres étincelants. Après dîner, tout de suite, nous sommes allés dans le parc.

La lune argentait ces beaux lieux de son resplendissement paisible. Les allées étaient presque désertes ; nous croisâmes à peine quelques couples. Les sombres ifs étaient plus noirs encore dans la verte atmosphère et les statues semblaient plus blafardes. L'eau des bassins brillait merveilleusement. Tout était calme, le décor nocturne était fabuleux : les allées obscures pouvaient abriter des fantômes ; les gestes des dieux et des héros de pierre, dans cette ombre bleue, étaient presque vivants, et les vivants y prenaient des aspects étranges.

— Ah ! — dit lord Arthur ; — dans cette robe de toile,

sous cette clarté laiteuse, on ne distingue pas si vous êtes humaine ou de marbre...

Il sourit et il ajouta :

— Vous êtes beaucoup plus souvent de marbre.

Nous marchions lentement, tranquilles, solitaires, et nous goûtions ce bel instant ; mais nous étions tous les deux un peu torturés par le sentiment presque inexprimable que cet instant aurait pu être encore plus parfait, presque divin...

Mon compagnon me dit :

— O cette tiède nuit, et son ombre claire!... Elles m'oppressent d'un poignant plaisir... Je sens rôder autour de moi, tout proche, un bonheur sacré... Ah! qu'il me saisisse, qu'il m'étreigne, qu'il m'emprisonne enfin, victorieusement!... N'êtes-vous pas ainsi, madame Laurette? n'êtes-vous pas telle qu'une fleur avide qui voit tourner près d'elle le vol d'un papillon qui ne se pose pas?... Dites? vous rappelez-vous cette phrase de Diderot : « Sommes-nous donc faits pour attendre toujours le bonheur?... »

Je répétai comme un écho :

— « Toujours »!...

— Quelle belle nuit pour être amoureuse, — soupira lord Arthur. — Cela vous fait hausser les épaules, ironique jeune femme?

— Oh! non, car, en vérité, mon cœur est plein d'amour... oui, mon cœur est plein d'un immense amour pour ce parc et pour cette heure radieuse... pour l'odeur de la nuit...

— Cela veut dire que vous n'êtes amoureuse de personne... Ah! l'odeur de la nuit!... respirons-la, respirons-la longtemps... Sentez-vous?... ce sont les orangers...

En effet, nous passions le long de gros orangers qui, dans leurs caisses grises, étaient tout en fleur. Et ce parfum amer et fort, troublant, puissant, remplissait l'air d'un philtre exquis, et semblait le parfum même du clair de lune, tant il se confondait avec la clarté que l'astre laissait couler de sa coupe d'argent.

Lord Arthur cueillit pour moi quelques brindilles à ces beaux orangers. Je mâchais les feuillages aromatiques, flairant les corolles au ton d'albâtre, et nous nous engageâmes dans une route d'ombre abritée d'arbres épais. Tout était si fantastique que je ne savais plus très bien où nous étions, qui nous

étions ; des bruits de petits animaux invisibles rôdaient dans les fourrés ; un rayon pénétrait jusqu'à nous malgré l'épaisseur des frondaisons ; une statue élevait une corbeille, tendait un arc...

Je m'écriai :

— Jouons-nous une pièce de Shakespeare ?... N'est-ce pas la forêt du *Songe d'une Nuit d'Été* ?... Cette allée est impénétrable... Quand nous nous reverrons dans la clarté nous reconnaîtrons-nous ? un malin génie ne nous aura-t-il pas transformés ?

— Plaise aux dieux que j'aie de longues oreilles, si vous êtes Titania, et si je peux ainsi vous plaire davantage !...

Nous étions arrivés à l'extrémité de l'allée et elle aboutissait à un vaste rond-point inondé de lune ; la grande pièce d'eau luisait au milieu du gazon, l'herbe et l'eau se confondaient et ensemble paraissaient couverts d'une neige pure, immaculée... et la fleur d'oranger, dans ma main que j'ouvris, me parut être un flocon...

Blancheur... pâleur... lune... givre... neige... Raoul, j'ai revécu ce jour d'hiver où, dans ce même parc, alors glacé, vous m'avez dit que vous alliez me quitter... O cette chaude nuit d'été, comme je la détestai soudain ! Comme je regrettai cette heure crépusculaire, cet instant transi, où j'étais près de vous, Raoul, si proche, et déjà si lointaine, puisque je n'ai pas su vous garder à mes côtés !...

— A quoi pensez-vous, madame Saint-Hélier ?... dites ? avez-vous peur que les portes du parc ne soient fermées lorsque nous voudrons partir ?... Si cela était, que ferions-nous ? Nous serions forcés de finir la nuit là, sur l'herbe. Dormiriez-vous près de moi, dans mon manteau ?

— Oui, — dis-je tranquillement, — car j'ai confiance en vous.

A ce mot, il baissa la tête... et nous revînmes à pas lents.

— Il y a des moments si beaux — dit brusquement lord Arthur — que l'on songe à la mort avec une espérance très douce. Il semble que seule elle puisse apaiser notre ardeur, calmer cette délicieuse douleur que devient l'excessive joie... On se tue quelquefois parce qu'on est désespéré, et cela est stupide, car la vie peut s'améliorer ou n'être pas pire que ce qu'on a déjà supporté. Il faudrait se tuer lorsque l'on atteint le sommet de la félicité... Une nuit, sur mon yacht, j'ai

pensé à me laisser couler dans la mer paisible. J'étais maître de moi, sans désirs, par conséquent heureux ; j'avais bu l'ivresse de l'amour sur la bouche de toutes les femmes que j'avais convoitées ; mes poèmes m'avaient donné un peu de gloire ; j'étais riche, jeune, plein de vigueur et de santé ; j'avais la certitude d'avoir accompli la période la plus fortunée de mon existence. Et je me disais : « C'est à présent qu'il faudrait cesser de vivre, avant d'avoir souffert, lutté, souhaité vainement quelque impossible jouissance... C'est à présent qu'il faudrait mourir, dans cette ombre resplendissante... me pencher, me laisser glisser... et m'endormir pour toujours dans le reflet des étoiles...

— C'est une théorie un peu paradoxale, — dis-je en le regardant. — Je suis bien aise que vous n'ayez pas pris, ce soir-là, cette décision définitive.

— J'ai peut-être eu tort, madame. Car maintenant je ne suis plus ce que j'étais : libre avec orgueil, satisfait avec plénitude et sérénité. J'ai perdu cette paix harmonieuse de mon âme ; je connais l'amertume de certains sentiments, la souffrance humiliante, et pourtant chère, d'être sûr que l'on ne sera plus *vraiment* soi-même, si l'on s'éloigne d'un être que, auparavant, l'on ignorait...

— Alors, ce soir, mon ami, vous n'avez pas eu envie de vous noyer dans un bassin ?

— Elle rit, la méchante !...

Et nous avons quitté le parc, et le sortilège lunaire de sa solitude enchantée.

XIX

Je me suis promenée au Luxembourg, par la pluie.

Une douce pluie, très printanière, que les feuillages verts semblaient recevoir avec reconnaissance.

Je ne voulus pas m'en garantir, et les gouttes de l'averse, dont mon chapeau protégeait mon visage, me tombaient dans le cou et me faisaient frissonner un peu, en me chatouillant.

Les fleurs accueillaient aussi l'ondée avec grâce ; elles parais-

saient consentir à un agréable bain, et non subir une douche importune. Dans la fontaine, des feuilles tombées tournoyaient. Les pelouses étaient rafraîchies et les allées solitaires; sur le sol amolli par l'eau mes pieds laissaient leur empreinte étroite. A l'ombre d'un grand marronnier, je vis un petit garçon qui s'abritait avec sa bonne, laquelle, sous son parapluie, observait un coin de ciel déjà bleu. Et le gamin semblait attendre impatiemment le moment où dans le sable humide il allait pouvoir faire de plus beaux pâtés. Je le regardai, cet enfant... Je ne sais quel regret me submergea brusquement le cœur.

Un enfant, à moi...

Un petit être doux, innocent et tendre, confiant et qui aurait tant besoin d'être protégé!

Un petit garçon aux cheveux ondés, aux yeux malicieux, à la bouche fraîche et qui ressemblerait à Raoul...

A Raoul!...

Et c'est en rougissant que j'ai envoyé un baiser au bébé qui me souriait.

GÉRARD D'HOUVILLE

(*La fin au prochain numéro.*)

STRADIVARIUS[1]

Sera-t-il permis à un Français qui habite le palais Farnese de rendre un public hommage au prince des luthiers italiens, Antoine Stradivarius? On m'a fait l'honneur de m'y convier : on s'est souvenu de mon admiration pour le prestigieux artiste qui, trois quarts de siècle durant, créa des chefs-d'œuvre d'une perfection sans égale. J'aime d'un goût trop vif l'art charmant et profond de la lutherie pour ne pas répondre à ce courtois appel : je présenterai bien volontiers aux lecteurs de mon pays le savant et définitif travail de MM. Hill.

Définitif, oui, vraiment : je ne conçois pas qu'il se puisse rien écrire de nouveau, d'intéressant ou d'original sur le fameux artiste de Crémone après ce livre-là. Les admirateurs de Stradivarius y trouveront tout ce qu'ils peuvent désirer. Pas une archive en Italie, pas un ouvrage, pas un document ne sont restés étrangers à ses auteurs. Avec une patience exemplaire, ils ont recueilli tout ce qui pouvait contribuer à faire comprendre ce que nous devons au plus grand des luthiers; et, comme ils sont eux-mêmes d'éminents professionnels, ils ont rendu un intérêt puissant à un sujet qu'on pouvait croire épuisé.

Car MM. Hill ne sont pas les premiers, tant s'en faut, qui ont soumis à une analyse pénétrante l'œuvre de l'illustre Crémonais. Il existe toute une littérature « stradivarienne », et qui

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Antoine Stradivarius* (1644-1737), par Henry Hill, Arthur Hill et Alfred Hill, avec une introduction de M. Camille Barrère, ambassadeur de France en Italie (Paris, 1908).

n'est pas sans prix; mais on trouverait difficilement dans ces travaux antérieurs les jugements ingénieux, les aperçus si nouveaux, les hypothèses curieuses et vraisemblables dont ce livre abonde, l'étude magistrale de la longue production de Stradivarius en toutes ses parties, que seuls des experts aussi compétents pouvaient tenter avec succès.

Ainsi qu'ils le démontrent, la variété de cette production fut considérable. Les amateurs de lutherie entendent que l'œuvre de Stradivarius se divise en trois manières : les instruments *amatisés*; les « longuets » (ainsi nommés en raison de leur forme plus allongée); le violon plus aplati, d'apparence élégante et robuste, pour lequel Stradivarius marqua sa prédilection définitive, MM. Hill prouvent qu'il ne créa pas trois formats, mais bien cinq ou six, et même plus. C'est une observation que j'ai eu l'occasion de vérifier pratiquement moi-même. Tout en restant fidèle à des principes immuables, Stradivarius, jusqu'à son dernier jour, ne cessa de chercher, d'innover. Il s'ensuit que ses instruments varient à l'infini pour un œil exercé; on peut même dire qu'il n'en est pas deux identiquement pareils. Mais, quelle que soit la fantaisie de l'artiste, c'est toujours celle du maître sûr de lui, attaché à la poursuite de son idéal. Chaque instrument porte son empreinte; chacun a son caractère et sa sonorité propres. Stradivarius, au cours de sa longue carrière, fit des centaines d'instruments : chacun a sa personnalité distincte. C'est ce qu'expliquent merveilleusement les auteurs de ce livre. Leurs subtils commentaires me rappellent que j'avais récemment entre les mains l'un de ces chefs-d'œuvre, qui valent aujourd'hui une petite fortune. L'étiquette déclarait que Stradivarius avait fait ce violon à l'âge de quatre-vingt-treize ans. A peine si l'incertitude des contours trahissait la main tremblante du vénérable luthier; l'instrument était magnifique, et sa voix n'était pas nonagénaire. Le génie seul se survit ainsi à lui-même [1].

1. Le grand violoniste Joachim et ses trois collaborateurs attitrés. MM. Hallyr, Haussmann et Wirth, exécutèrent, en 1905, dans la célèbre galerie des Carrache, au Palais Farnese, sur un quatuor à cordes de Stradivarius, les seize quatuors de Beethoven. La grandeur de l'œuvre, l'interprétation magistrale, la supériorité des instruments, les qualités acoustiques et la beauté de la salle donnèrent à ces auditions un caractère unique.



Antoine Stradivarius, sorti de l'atelier des Amati, ne fut pas tenté comme d'autres, parmi ses émules, de voir du pays. Il travailla toute sa vie à Crémone. Ses premiers instruments portèrent la signature de Nicolas Amati; la paternité lui en a été restituée depuis : impossible, en effet, pour un œil et une oreille exercés, de s'y méprendre. Il n'y a rien de commun entre la nature du son stradivarien et celle des instruments que façonna le célèbre précurseur du grand luthier. Ces œuvres de jeunesse révèlent déjà une forte originalité; du premier coup, l'élève dépasse le maître. Bientôt il n'eut plus de rivaux. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'il n'en rencontra qu'un seul, dont l'œuvre égala souvent la sienne; mais Joseph Guarnerius del Gesù ne se manifesta que lors des dernières années de Stradivarius, et, bien que ses plus beaux instruments égalent les productions stradivariennes, il ne fit que des violons, et encore en petit nombre. Ils sont, il est vrai, magnifiques et d'une originalité toute moderne. Mais le chemin parcouru par ce mystérieux luthier, dont on ne connaît que l'œuvre, avait été frayé par le grand maître de Crémone.

Et voici un point qui, à mon sens, n'a pas jusqu'ici été mis en une suffisante lumière : jusqu'à l'avènement de Stradivarius, la lutherie de Crémone, de Brescia et de Venise avait produit des instruments d'une sonorité séduisante, mais d'un volume de son limité. Rien de plus agréable que les belles œuvres des Amati, ni de plus intéressant que celles du grand luthier brescien Maggini; mais, parmi leurs instruments, on en trouverait peu qui répondent aux exigences de la virtuosité moderne. A Stradivarius seul appartient le privilège d'avoir créé le *violon de concert*, celui dont la puissance et les ressources variées peuvent dominer la sonorité de l'orchestre, et porter sa voix jusqu'aux limites d'une grande salle. Cela est si vrai que presque tous les instruments de cette catégorie et de cette qualité sont postérieurs, et issus de l'école de Stradivarius. Joseph Guarnerius ne doit rien à personne, mais les Bergonzi, les Montagnana, les Saint-Séraphin, les Gua-

dagnini, dont les œuvres sont si recherchées aujourd'hui par les solistes, doivent aux principes ou à l'enseignement d'Antoine Stradivarius la force et l'éclat qui font de leurs productions des violons de concert et d'attaque. Par là, comme par la perfection et l'élégance vigoureuse des formes, il est le père de la lutherie moderne. Son art a pressenti ce que les forces toujours croissantes de l'orchestre et la grandeur des salles de concert auraient à lui demander.



Il est un sujet auquel les auteurs de ce livre ont consacré des pages qui sont toutes à lire, et leurs ingénieuses conclusions éclairent d'une manière nouvelle une question longuement controversée. Elle offre, en effet, une importance capitale pour l'art du luthier. Le vernis de Stradivarius est célèbre : sa beauté, sa souplesse n'ont jamais été dépassées. C'est à l'analyse de cette enveloppe souple et brillante que MM. Hill se sont appliqués.

Ceux qui ont quelque connaissance en la matière savent que le vernis n'a pas seulement pour objet d'embellir un instrument à cordes, mais aussi et surtout de conserver et de régler sa sonorité. Quelle que soit la perfection de la main-d'œuvre, les qualités d'un instrument à cordes dépendront presque entièrement du vernis dont il est enduit. L'instrument sera brillant, ou sourd, ou voilé, ou strident, selon la composition de la mixture qui doit lui servir de dernier vêtement. Là, Antoine Stradivarius a excellé. Tous les instruments sortis de sa main, que la couleur en soit rouge, jaune ou ambrée, sont revêtus d'un vernis toujours supérieur. Et, comme on a cherché en vain à le reproduire, on a conclu que la composition de ce précieux ingrédient était un secret à jamais perdu.

Mais ici une observation s'impose. Les prédécesseurs du grand Crémonais, particulièrement les Amati, employèrent un vernis fort beau ; il en fut de même de ses contemporains et de ses successeurs. Peut-on prétendre qu'une composition dont les éléments étaient sensiblement identiques, et dont l'usage fut commun pendant plus de deux siècles à presque tous les

luthiers d'Italie, provenait d'une recette secrète? MM. Hill ne le pensent pas, et ils soutiennent leur conviction de preuves irréfutables. Il est clair qu'il existait un vernis italien d'une composition tellement connue qu'aucun luthier ne se donna la peine de la formuler par écrit. Et c'est pour cette raison, sans doute, qu'elle a fini par se perdre. Elle a disparu graduellement avec la grande tradition de la lutherie italienne. Car il ne suffisait pas de posséder une recette qui, selon toute vraisemblance était simple : encore fallait-il savoir s'en servir.

A cet art d'appliquer judicieusement le vernis MM. Hill attribuent la belle réussite des grands instruments de l'école italienne. Ils en arrivent à affirmer que la qualité et la puissance de leur sonorité résident dans cette science plus ou moins consommée des luthiers du temps passé. Ils estiment que la différence de sonorité de leurs instruments tient surtout à cette condition essentielle, au judicieux usage du vernis. Et ils citent à l'appui un exemple bien caractéristique. Jean-Baptiste Vuillaume s'appliqua heureusement à reproduire avec une exactitude mathématique les violons des deux grands artistes, Stradivarius et Joseph Guarnerius, dont la facture et la sonorité diffèrent le plus; mais il enduisit ces imitations du même vernis, qui était le sien propre : or les Stradivarius et les Guarnerius ainsi reproduits ont exactement la même qualité de son, bien que la structure en soit essentiellement différente. Ce ne sont pas des Stradivarius ou des Guarnerius ; ce sont des Vuillaume.

Autre exemple, non moins intéressant, qui tendrait à démontrer que ce n'est pas seulement la composition du vernis, mais la façon de s'en servir qui en constitue la principale vertu. Bien que Stradivarius et Joseph Guarnerius aient travaillé d'après des notions très différentes, MM. Hill disent avoir eu sous les yeux certains instruments des deux maîtres, de construction semblable par l'épaisseur des tables, la hauteur et l'épaisseur des éclisses, etc. : la sonorité de ces violons n'en reste pas moins différente; ils conservent leur originalité. Nos auteurs l'attribuent donc, non pas tant à la construction des instruments, qu'au vernis qui les recouvre. Et il est de fait, comme ils le rappellent, que le vernis des beaux instruments de Carlo Bergonzi, dont le son a une parenté remar-

quable avec le son « guarnérien », se rapproche sensiblement du vernis de Joseph Guarnerius. — A ces preuves je pourrais en ajouter une autre, qui, à mon avis, a sa valeur. Aucun luthier n'a plus souffert que ce dernier des entreprises des réparateurs : l'épaisseur de ses tables rendant la production du son plus difficile, des luthiers trop ingénieux ont cru pouvoir corriger ce qu'ils croyaient un défaut en les passant au rabot. Eh bien, ces fâcheuses « corrections » n'ont nullement modifié les qualités particulières et très personnelles des instruments qui les ont subies. En serait-il de même si l'on avait « corrigé » le vernis?

*
* *

L'importance du vernis dans la supériorité des grands luthiers italiens et de l'usage qu'ils en faisaient est donc hors de conteste. Faut-il conclure que tout l'art de la lutherie se résume dans cette particularité qu'ils possédèrent tous à des degrés divers? Je ne le crois pas. La supériorité des instruments italiens découle de cet ensemble de connaissances, d'efforts et de recherches qui s'appelle la tradition. Il y eut un temps où, au delà des Alpes, les instruments médiocres étaient, pour ainsi dire, inconnus. Chaque luthier possédait sa part de connaissances transmise par la famille et par l'atelier; il l'utilisait au mieux de ses facultés. Puis le temps accomplit son œuvre de transformation et de destruction : souvent les deux se confondent. La musique s'engagea dans des voies nouvelles, les masses de l'orchestre entrèrent en jeu, on fabriqua à la grosse des instruments destinés, non seulement à l'interprétation des chefs-d'œuvre de la musique de chambre, mais aux grands effets d'ensemble. On travailla moins bien; la tradition tâtonna, s'obscurcit et finalement se perdit...

Elle se perdit jusqu'au jour où des artistes consciencieux et chercheurs s'appliquèrent à la restituer. Ils y ont presque réussi; et ma conviction est que le succès est au bout de ce bel effort. D'aucuns sont persuadés que la période de la grande lutherie est close, et que les instruments italiens ne seront pas remplacés. C'est faire injure aux travailleurs

opiniâtres et consciencieux qui cherchent à faire revivre la perfection des ancêtres. Je ne sais si au delà des monts la main d'un artiste génial ne retrouvera pas, un jour, les traditions glorieuses de Crémone, de Brescia et de Venise : ces résurrections artistiques ne sont pas au-dessus des forces de la jeune et brillante Italie. Mais, en attendant, l'Allemagne, l'Angleterre, la France — la France surtout — ont témoigné, en matière de lutherie, d'une activité féconde. Elles ont produit des instruments qui se rapprochent des plus belles œuvres sorties de la péninsule.

On me pardonnera, parce que ce n'est que justice, de distinguer ici l'école française de ses congénères. Entre toutes, elle s'est distinguée par ses efforts pour faire revivre les grandes traditions des maîtres transalpins, et, plus que les autres, elle est restée en contact avec leurs procédés et leur inspiration. Les Lupot, les Jean-Baptiste Vuillaume, les Pique, les Silvestre, sont là pour attester le degré de perfection de l'art qu'ils ont pratiqué, et qu'exercent avec un succès toujours croissant de dignes successeurs. Mais oserai-je dire que leur succès eût été plus grand encore, s'ils en avaient cherché en eux-mêmes les premiers éléments, et non dans les chefs-d'œuvre de la lutherie italienne?

Lupot posa en principe qu'Antoine Stradivarius était le dieu des luthiers, ce qui est vrai; et que, la perfection de son œuvre ne pouvant être dépassée, il n'y avait qu'à la reproduire, ce qui est au moins contestable. Il en fut de même, bien qu'à un degré moindre, de ce grand luthier qui s'appelait Jean-Baptiste Vuillaume. Et je crains bien que l'exemple de ces chefs de file n'ait entravé l'essor de la lutherie moderne et retardé l'époque de son triomphe définitif.

Il convient d'étudier Antoine Stradivarius, de profiter de ses grandes leçons, de s'inspirer de ses œuvres admirables; il ne fallait pas, il ne faudrait pas l'imiter. Personne, en matière d'art, ne gagne à essayer de surprendre les procédés des autres, de reproduire la couleur d'un Titien ou d'un Velasquez. Une œuvre d'art n'est vivante que si l'artiste y met du sien, — surtout du sien. — Les grands luthiers italiens n'en fournissent-ils pas d'ailleurs la preuve éclatante? Maggini n'a pas imité Gaspard da Saló, son précurseur. Stradivarius n'a pas imité

les Amati, sauf dans des œuvres d'extrême jeunesse : il a utilisé leurs enseignements et a fait mieux. Joseph Guarnerius ne suivit personne; et il n'est pas jusqu'aux élèves directs de Stradivarius, tels que Carlo Bergonzi et J.-B. Guadagnini, qui n'aient marqué leurs créations d'un cachet tout personnel et original. Il en fut de même des brillants artistes de Venise et de Brescia. « Le succès du luthier, écrivent MM. Hill, réside dans l'étude patiente de son art, dans la recherche inlassable de la vérité. » On ne saurait mieux dire, et cette opinion pourrait servir d'épigraphe à leur beau livre.

CAMILLE BARRÈRE

LE LIVRE DES MORTS

Au temps des Pyramides (4 000 ans avant J.-C.), les Pharaons de Memphis possédaient déjà toute une philosophie de l'au-delà ; mais seuls les gens de leur famille ou leurs fidèles étaient admis au partage de l'immortalité ; il fallait être « ami du roi » pour jouir d'un tombeau consacré par les rites qui assuraient la vie future[1]. Quelques siècles après, les doctrines rédemptrices passent du cercle étroit de la Cour à toute la société égyptienne : les textes funéraires, dont les rois de la VI[e] dynastie (3 000 ans avant J.-C.) se réservaient jadis l'usage exclusif, se divulguent, se transcrivent dans les tombeaux et sur les cercueils des simples particuliers.

La conquête entrevue des paradis suscita dans les âmes des inquiétudes nouvelles ; dangereux était l'honneur de s'identifier au dieu de la mort et de la vie, à Osiris, pour gagner à son exemple une vie divine. Le mort osirien assumait la gloire et les périls de l'Être-Bon : il était en butte aux attaques de tous les ennemis d'Osiris et aux ruses des mauvais. Pour l'en défendre, il fallut cuirasser son corps et doter son âme d'armes magiques : de là ces milliers de cadavres transformés en momies et ces innombrables recueils sur papyrus, appelés *Livres des Morts*, que nous retrouvons dans les nécropoles égyptiennes.

Quand le cadavre d'un Égyptien était descendu au caveau

1. Voir à ce sujet *Autour des Pyramides*, dans la *Revue de Paris* du 15 septembre 1907.

funéraire, on pouvait le croire en sécurité : il était défendu par les portes murées, les puits d'accès remplis, les herses baissées. Cependant, au fond de son « château du double », l'âme veillait inquiète. Préserver le corps de la décomposition était une tâche relativement aisée, dont s'acquittaient au mieux les embaumeurs qu'Hérodote nous montre au travail :

D'abord ils tirent la cervelle par les narines en partie avec un fer recourbé, en partie au moyen de drogues qu'ils introduisent dans la tête. Ils font ensuite une incision dans le ventre avec une pierre d'Éthiopie tranchante; ils tirent par cette ouverture les intestins, les nettoient et les passent au vin de palmier; ils les passent encore dans des aromates; ensuite ils emplissent le ventre de myrrhe, de cannelle et d'autres parfums, puis ils le recousent. Cela fini, ils salent le corps en le couvrent de natron pendant soixante-dix jours. Le délai écoulé, ils lavent le corps et l'enveloppent entièrement de bandes de toile.

L'examen des momies prouve que l'appareil des bandelettes constituait une véritable armure protectrice. Le corps une fois enduit d'huile sainte, on remplissait les cavités du thorax et de l'abdomen, non seulement d'aromates, mais de statuettes et d'amulettes. Une plaque de cire, estampée d'un Œil symbolique, gardait la plaie du flanc. On dorait la face et les doigts pour faire entrer dans le corps les vertus des métaux indestructibles. Sur la poitrine, un cœur fixait la place de l'âme; le scarabée, l'épervier, l'uræus protégeaient le torse et le front, et partout s'échelonnaient des figurines, sentinelles vigilantes. Par-dessus de gros tampons de toile, qui égalisaient les contours, un réseau serré ou lâche de bandelettes modelait la tête, le torse et les jambes. Un grand linceul, maintenu par une bande de toile, ceignait le front et, croisé sur la poitrine, s'ornait d'une figure d'Osiris adoré par le défunt. Cet équipement ne pouvait avoir toute sa vertu défensive sans le concours des prêtres et sans la récitation de formules. Le « rituel de l'embaumement » nous apprend le nom, l'usage, les propriétés prophylactiques de chacune des bandelettes et des figurines. A vrai dire, il n'y a ici ni toile, ni statuette, ni aromates : ce sont des dieux vivants, Isis, Nephthys, Horus, Thot, qui, sous la forme d'huiles, de bandelettes ou d'amulettes, entourent de leurs bras la momie et la défendent de leurs corps et de toute leur force surnaturelle.

Comme armes offensives, cette momie habitée par les dieux avait les formules gravées sur les murs ou les parois du sarcophage : on en disposait les lignes de telle sorte que les yeux du défunt étaient censés pouvoir lire commodément. Quand sous le nouvel empire thébain (vers 1500 av. J.-C.) les cercueils, en s'adaptant exactement aux contours de la momie, prirent la forme « anthropoïde », le décorateur ne trouva plus assez de place pour écrire les versets rituels : on glissa sous le cartonnage ou dans les bandelettes un rouleau de papyrus contenant l'édition plus ou moins complète des textes qui composent le « Livre des Morts ».

Au cours des siècles, le contenu des éditions a varié comme leur disposition extérieure. Le premier recueil, celui des Pyramides, comprend quatre cent cinquante-trois chapitres, dont quelques-uns seulement sont encore transcrits à l'époque thébaine, tandis que, des textes nouveaux fournis par les cercueils, beaucoup n'ont eu qu'une vogue éphémère et ne se retrouvent pas sur les papyrus. Vers le temps des Psamétiques (600 av. J.-C.) les Égyptiens ont compris la nécessité d'ordonner cette matière sacrée : d'où un choix de cent soixante-cinq chapitres, auquel se sont tenus désormais les copistes. Le meilleur exemplaire est un papyrus long de vingt mètres conservé au musée de Turin et publié par Lepsius. Les chapitres s'y succèdent en lignes verticales, avec des titres soigneusement distingués à l'encre rouge ; une série de vignettes délicatement enlevées au trait sert de titres courants et commente le texte des formules.

Un pareil Livre était indispensable à tout mort soucieux d'atteindre la vie future ; aussi trouvait-on toujours chez les entrepreneurs de funérailles, des exemplaires complets ou abrégés, avec ou sans vignettes, mais prêts à servir ; le nom du propriétaire, qu'il fallait prononcer à chaque chapitre, était laissé en blanc : on le transcrivait après l'achat. La plupart de ces éditions vulgaires sont fort incorrectes et témoignent que le copiste ne comprenait rien à ces formules très anciennes. Le style est en effet chargé d'allusions à des faits mythiques, de noms inconnus ou de figures dont la signification veut tout un commentaire. Les théologiens de l'époque thébaine étaient

aussi embarrassés que nous devant ces énigmes : de là, des gloses, souvent contradictoires, que les scribes transcrivaient sans choisir.

Les textes des Pyramides enseignent les rites qui sauvent l'homme de la mort et assurent son existence dans la tombe et au ciel ; ils se taisent des moyens de trouver le bon chemin des paradis, d'éviter les ennemis et les embûches, de surmonter l'épreuve du jugement dernier. Ces renseignements pratiques, on les ajouta plus tard. L'homme qui, dès son vivant, connaissait ces formules n'avait rien à redouter après la mort. « Celui qui dira ce chapitre, après s'être purifié dans l'eau de natron, sortira au jour après l'ensevelissement : il fera toutes les transformations que lui suggérera son cœur, il passera à travers le feu, en vérité » (chap. XX). On pouvait se contenter de placer sur la momie le texte sauveur : « Chapitre à écrire à l'encre gommée et à la couleur sur une bande de papyrus royal, pour placer au cou de la momie le jour de l'ensevelissement. Avec ce talisman à son cou, le défunt est parmi les dieux : il est dieu pour l'éternité » (chap. CI). Le plus souvent, le mort est censé prendre la parole ; il récite la formule et combat lui-même ses ennemis. Mais que le prêtre lise, le jour des funérailles, l'exemplaire du livre, c'est assez pour que la momie ne redoute aucun danger. Malheur, au contraire, à l'imprudent enseveli sans Livre : « Celui qui ignore ce chapitre ne peut sortir au jour » (chap. LXXXVI).

*
* *

On peut distinguer quatre parties dans le Livre des Morts. La dernière est un pot-pourri où s'accumulent des recettes magiques de tout genre ; les trois premières guident le défunt de la terre au ciel par des chemins variés et avec le secours de doctrines diverses. Pour remédier à l'incohérence inévitable à ce genre de compilation, on plaça en tête de chaque section un chapitre synthétique, les Ier, XVIIe, et LXIVe.

Première partie. Au-dessus des chapitres I-XVI, les vignettes décrivent les funérailles. Prêtres et pleureuses s'agitent autour du sarcophage ; le cortège, pour traverser le

Nil et s'en aller aux collines du désert, s'installe dans la barque pêle-mêle avec les offrandes, les bêtes du sacrifice et la momie. Arrivés au tombeau, les gens dressent la momie sur un tas de sable et dépècent le taureau ; un prêtre, qui, la face masquée d'une tête de chien, joue le rôle d'Anubis, ouvre au défunt la bouche avec les rites qui en font un dieu vivant ; et voici, de l'autre côté du cercueil, le défunt ressuscité, libre des bandelettes : il plie le genou devant Râ et monte dans la barque céleste.

Le titre du chapitre I indique en effet qu'on le prononce au jour des funérailles. Pour être bien accueilli d'Osiris, le défunt déclare sans vergogne qu'il est Thot, Horus ou l'un de ceux qui ont combattu pour le dieu, le jour où l'on arracha son corps en lambeaux aux monstres typhoniens. Le défunt se dit aussi prêtre des divers sacerdoces ; il a gravi tous les degrés de l'initiation ; sa pureté, sa sainteté sont manifestes ; au jour du jugement « il ne sera pas trouvé de péché de lui dans la balance » ; pour lui s'ouvriront les portes du paradis et sera servie la table des dieux. Ici s'étale sans retenue, comme aux textes des Pyramides, la prétention d'abuser les dieux de l'autre monde par des déclarations impudentes. Les autres chapitres permettent au défunt de vivre après la mort, de traverser la terre, la région des nécropoles l'*Amenti* (Occident), et le ciel, sans être arrêté ni par ses ennemis ni par le serpent Apophis dont on conjurait la ruse au moyen d'une figurine en cire, et que l'âme victorieuse foulait sous ses pieds. En forme de conclusion, l'âme entonne un hymne à Râ : « Je parviens à la terre d'éternité,... je traverse le firmament, je m'agenouille parmi les astres... Hommage à toi, père des dieux, que ta face radieuse me soit favorable ! »

Nous voici aux portes de l'autre monde. Le chapitre XVII introduit la deuxième partie. La vignette nous montre le défunt en la compagnie des grands dieux ; le texte se propose de « ressusciter les mânes ». Prenant la parole comme au chapitre I, le défunt se vante d'être le Créateur de l'Univers sous ses formes multiples ; il nous dévoile l'origine du monde et cette destinée des hommes qui les conduit de la terre jusqu'au ciel s'ils font triompher le vrai et le bien au jour du dernier jugement.

Le défunt, instruit de la doctrine secrète, rassemble toutes ses forces pour ces combats futurs et cette grande épreuve. Il supplie Thot de lui assurer la voix magique qui sonne juste, dit le vrai, détruit l'erreur; cette force lui sera donnée si l'on dépose sur sa tête la « couronne de la voix créatrice ». En même temps, les dieux ouvrent sa bouche avec les fers sacrés qui ont ouvert la bouche et les yeux d'Osiris; successivement, les charmes magiques, la conscience, la volonté, le cœur lui sont confirmés. La bataille s'engage aussitôt contre les animaux pervers, crocodiles, serpents, tortues, ânes rouges, qui voudraient manger la magie du défunt pour le désarmer et l'anéantir; mais il brandit la lance et charge les crocodiles qui détournent piteusement la tête; il cloue au sol tortues et serpents; il poursuit les reptiles jusque sur le dos de l'âne où ils se sont réfugiés. Un des procédés de combat est de tromper ces monstres effrontément, en déclarant que chaque membre du défunt est un dieu vivant qui saura se défendre : « Il n'est aucun de ses membres qui ne soit un dieu... ; on ne peut le saisir par les bras, ni le retenir par les mains; ni les hommes ni les dieux ni les mânes ni les morts; personne ne peut lui faire violence » (chap. XLII). Il se sauve tout aussi bien de ceux qui voudraient lui couper la tête ou l'empoisonner avec des ordures : « L'abomination, je ne la mange pas; je vis de pain et de bière! » (chap. LII).

Mais voici la fin des épreuves : Toum apparaît portant à la main la voile gonflée, symbole des souffles de vie; Nouit, la belle déesse des sycomores, sort de l'arbre pour tendre l'eau et le pain : « Oh! sycomore de Nouit, s'écrie le défunt, donne-moi l'eau qui est en toi » et sitôt la libation reçue : « J'ouvre les portes du ciel, j'ai franchi les portes de la terre! »

Le chapitre LXIV, au début de la troisième partie, prétendait donner « en un seul chapitre les rites de sortir au jour »; c'est une tentative de synthèse probablement récente. On y retrouve avec plus d'obscurité et sans commentaire explicatif les vérités générales déjà exposées au chapitre XVII : origine de l'univers, destinée de l'homme. « Tendez-moi les bras, s'écrie le défunt, ô dieux sortis de ma bouche; je me lève reconstitué, je vole au ciel, je plane sur terre chaque jour... ; je suis entré dans le

sanctuaire, j'en sors Lumineux, je vois les formes des hommes à jamais. — Celui qui connaît ce chapitre, il possède la voix créatrice sur terre et dans l'autre monde; il prend toutes les formes des vivants... Ce chapitre fut trouvé à Hermopolis sur une brique de fer et d'albâtre, écrit en lapis, sous les pieds du dieu Thot, à l'époque du roi Mycérinus, par le prince royal Hordidif qui voyageait pour faire un recensement dans les temples et qui l'apporta au roi avec émerveillement : dès qu'il eut connaissance de ce grand mystère, il ne voyait plus, n'entendait plus, récitant ce chapitre pur et saint; il ne s'approchait plus des femmes, ne mangeait plus ni chair ni poisson... »

Ce que Thot avait révélé aux hommes par l'intermédiaire d'un saint plongé dans l'extase, c'était la possibilité de « sortir au jour », c'est-à-dire de revivre, après la mort, toutes les formes de la vie. Les portes du ciel et de la terre sont ouvertes au défunt : le voici en marche, une canne d'or à la main, circulant parmi les dieux et les hommes. Une série de chapitres fort anciens (chap. LXXVI-LXXXVIII) nous a conservé les noms d'un cycle de divinités populaires dont le défunt recherchait la forme : ce sont des animaux, le faucon, le phénix, le héron, l'hirondelle, l'oie, le serpent, le crocodile; c'est aussi le lotus. Revivre sous cet aspect, permettait de s'identifier à des dieux locaux, héritiers des animaux totémiques de l'Égypte primitive[1]; la vie future n'est encore qu'une métempsycose, une migration de l'âme dans les êtres et les choses. Mais le Livre nous ramène bientôt à des dieux plus modernes.

En s'adressant aux dieux d'Héliopolis et d'Abydos, le défunt revient à l'idéal humain d'un paradis vécu dans les grasses prairies des Champs Élysées. Avec l'aide de Thot et d'Anubis, il trouve le bon chemin; le voici sur la rive du fleuve infernal; il y voit une barque prête à le transborder; mais le Charon qui tient le gouvernail et la barque elle-même font subir un interrogatoire au voyageur : si celui-ci peut dire les noms du dieu et de chacune des parties de l'esquif, il prouve par ses réponses qu'il sait les formules nécessaires à son salut. « O gardien de la barque mystérieuse, je me hâte, j'arrive pour voir mon père Osiris. — Dis-moi mon nom? dit la coque. — Ténèbres est

1. Cf. Wiedeman, *Quelques Remarques sur le Culte des Animaux en Égypte*, *Museon*, 1905, p. 123.

ton nom. — Dis-moi mon nom? dit le mât. — « Celui qui conduit la grande déesse sur son chemin », est ton nom. — Dis-moi mon nom, dit la voile. — Nouit (le ciel) est ton nom »... — « Quand on sait ce chapitre, on entre aux Champs Élysées, on y reçoit des pains, des breuvages, on y mange de l'orge et du blé de 7 coudées de haut que moissonnent les serviteurs d'Horus... et l'on sort des Champs Élysées dans toutes les formes qu'on désire » (chap. XCIX).

Après une invocation aux Esprits de l'Orient et de l'Occident, le défunt entre au Paradis, dont les vignettes nous montrent les champs fertiles, encore en friche ou couverts de moissons gigantesques; un fleuve y trace des méandres; le soleil et l'eau, partout épandus, fertilisent inépuisablement la terre (chap. CX). Il n'y a là ni reptiles, ni poissons suspects, ni rien d'abominable. Les élus « s'asseyaient mollement au bord de l'eau, à l'ombre toujours verte des grands arbres, et respiraient la brise fraîche du Nord. Ils pêchaient à la ligne au milieu des lotus; ils montaient en barque et se faisaient tirer à la cordelle par leurs serviteurs ou parfois ils daignaient prendre eux-mêmes la pagaie et se promener lentement sur les canaux; ils chassaient l'oiseau dans les fourrés ou se retiraient sous leurs kiosques peints pour y lire des contes, pour y jouer aux dames, pour y retrouver leurs femmes toujours jeunes et toujours belles[1]. »

D'après les conceptions les plus anciennes, le mort coupait ses loisirs de quelques travaux : il tenait les cornes de la charrue attelée de deux bœufs, sciait le blé à la faucille, arrachait par poignées les tiges de lin. Une des formules du Livre le dispensa de ces labeurs faciles : on la disait sur une de ces statuettes en bois ou en terre vernissée qui se retrouvent par milliers dans les nécropoles. Elles représentent un homme debout, le corps serré dans la gaine des momies; les mains ramenées sur la poitrine présentent, comme un soldat au port d'armes, le hoyau, la bêche, le sac à grains, indispensables aux travaux des champs. C'était l'image des serviteurs que tout homme, même le plus pauvre, pouvait évoquer dans l'autre monde : on les appelait les « répondants » (*oushaibtiou*) parce qu'ils

1. G. Maspero, *Histoire*, I, p. 194, d'après les vignettes du Livre des Morts.

répondaient à tout ordre du défunt : « O ce répondant! si l'on t'appelle pour le compte de l'Osiris N., pour exécuter tous les travaux à faire dans l'autre monde, cultiver les champs, emplir d'eau les canaux, transporter le sable de l'Orient à l'Occident, réponds : Me voici, me voici! » (chap. VI).

Jadis, le paradis et ses félicités matérielles étaient donnés à quiconque, bon ou mauvais, savait les formules. Mais la conception morale de la destinée d'outre-tombe trouve dans les chapitres suivants un développement presque parfait. Le mort se dirige vers Abydos, il frappe à la porte du royaume de la Justice, et devant les « assesseurs d'Osiris » il doit confesser la pureté de sa conscience « dans la salle de la double Justice, où l'homme se sépare de ses péchés pour mériter de voir la face des dieux ».

Tel est le titre du célèbre chapitre CXXV, où, selon leurs mérites, la destinée des hommes s'oriente vers le Paradis ou l'Enfer. Le défunt baise la terre au seuil de la salle du Jugement. Au fond, assis sous un naos défendu par une frise d'uræus lovées, l'Être-Bon, Osiris rédempteur et justicier, attend son fils qui « vient de la terre ». Une grande balance se dresse au centre; près d'elle Mâit, la dame de Vérité et de Justice, se tient debout, prête à peser le cœur du défunt; non loin une hideuse bête, Amaït *la Mangeuse,* moitié crocodile moitié hippopotame, retourne sa gueule vers Osiris comme pour demander la permission de dévorer l'arrivant. Tout autour de la salle, sont accroupies à l'orientale, sur leurs talons, quarante-deux divinités drapées dans des linceuls; c'est un jury tiré des quarante-deux provinces de l'Égypte. Le défunt va se justifier des quarante-deux péchés canoniques; chacun des quarante-deux jurés a compétence pour un de ces crimes et en personnifie le châtiment. « Salut à vous, maîtres de Justice, salut à toi, dieu grand, maître de Vérité et de Justice. Je suis venu vers toi, mon seigneur, je suis amené pour voir tes beautés! Car je te connais, je connais ton nom, je connais le nom des quarante-deux divinités qui sont avec toi dans la salle des deux Vérités, vivant des débris des pécheurs, se gorgeant de leur sang, en ce jour où l'on rend ses comptes. » Suit l'énumération des péchés que le défunt se défend d'avoir commis :

Je n'ai pas fait le mal; je n'ai pas commis de violence; je n'ai pas volé; je n'ai pas fait tuer d'homme traîtreusement; je n'ai pas diminué les offrandes (des dieux); je n'ai pas dit de mensonge; je n'ai pas fait pleurer; je n'ai pas été impur; je n'ai pas tué les animaux sacrés; je n'ai pas endommagé de terres cultivées; je n'ai pas été calomniateur; je n'ai pas été colère; je n'ai pas été adultère; je n'ai pas refusé d'entendre les paroles de vérité; je n'ai pas commis de maléfices contre le roi ni contre mon père; je n'ai pas souillé l'eau; je n'ai pas fait maltraiter l'esclave par son maître; je n'ai pas juré (en vain); je n'ai pas faussé le fléau de la balance; je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons; je n'ai pas pris au filet les oiseaux des dieux; je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison; je n'ai pas coupé une rigole sur son passage; je n'ai pas éteint le feu en son heure; je n'ai pas méprisé Dieu en mon cœur. Je suis pur, je suis pur, je suis pur!

La cause entendue, Thot et Anubis interrogent la balance, en mettant dans un des plateaux le cœur du mort, dans l'autre l'image de la Vérité; l'équilibre des deux plateaux atteste la sincérité de la confession. Thot écrivait sur ses tablettes le résultat de la pesée et disait à Osiris : « Le défunt a été pesé sur la balance : il n'y a point de faute en lui; son cœur est selon la vérité; l'aiguille de la balance marque juste; il n'y a pas de doute, tous ses membres sont parfaits. » Osiris rendait son arrêt, que nous trouvons parfois consigné sur des tablettes comme un document authentique : « Que le défunt sorte victorieux pour aller dans tous les lieux où il lui plaira, auprès des esprits et des dieux. Il ne sera point repoussé par les gardiens des portes de l'Occident. »

De châtiment, il n'était plus question pour « celui qui possédait ce chapitre écrit sur une brique de pure argile, extraite d'un champ où nul attelage n'aura passé ». Et cependant le chapitre suivant amène le mort justifié en face d'un bassin de feu gardé par quatre cynocéphales : « O ces quatre singes, qui jugez le pauvre comme le riche et qui vivez de vérité, détruisez en moi toute souillure, anéantissez mes péchés! — Nous détruisons tes souillures, nous anéantissons tes péchés », répondent les gardiens du feu. Ce bassin de flamme, serait-ce un purgatoire, antichambre du séjour des justes?

Sorti victorieux de l'épreuve, le défunt est devenu l'égal des dieux d'Abydos ou d'Héliopolis; sa voix prévaut partout, car

elle profère le Vrai ; « ordre est donné qu'il fasse ses transformations à son gré » (chap. CXXVIII) ; aussi « traverse-t-il les portes du ciel, de la terre, de l'enfer, comme l'âme de Râ ». Choisissant à son désir son destin, tantôt il monte dans la barque solaire où il devient Râ incarné, tantôt il s'installe au paradis osirien. Il lui faut apprendre les noms de tous les dieux ses frères (Osiris, à lui seul, en possède une centaine qu'on récite en litanies), et les noms des sept salles du paradis, des quatorze portes, des quatorze demeures, et ceux de leurs gardiens. Qui sait le nom des choses et des êtres possède leur secret et les maîtrise. Mis au courant de ces suprêmes mystères, le défunt n'ignore plus rien de ce que doit connaître un dieu ; il se sent de la famille divine : « les dieux l'entourent et le goûtent, car il est comme l'un d'entre eux » (chap. CXLVIII),



Essayons, après cette analyse, d'entrer dans la communion des mystères que les prêtres égyptiens se vantaient d'enseigner et dont la connaissance faisait l'homme semblable aux dieux. « Vos yeux s'ouvriront, dit le Serpent de la Genèse, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

Le Livre des Morts n'est pas seulement le guide du parfait voyageur aux pays d'outre-tombe : il prétend assurer la toute-puissance du défunt en lui donnant la clef des problèmes essentiels qui sont relatifs au monde des dieux et des hommes ; il veut satisfaire le dévot avide de croyances religieuses, curieux de son origine et inquiet de sa destinée[1]. D'où vient l'homme, où va-t-il? les deux pôles du recueil sont les chapitres XVII et CXXV ; l'un est la Genèse, l'autre l'Évangile du Livre sacré des Égyptiens. Ces secrets étaient terribles à révéler : on se les transmettait de père en fils comme les rites du culte familial, mais avec quelles précautions ! « Ne fais voir ce chapitre à aucun homme, excepté toi-même, ton père ou ton fils »... « Que ceci ne soit vu par aucun autre homme que toi »... « C'est un véritable mystère que ne connaît aucun homme, en aucun lieu »... « Ce livre est le plus grand des mystères. Ne le

1. De Rougé, *Études sur le Rituel funéraire* (1860).

laisse voir à aucun homme. C'est une abomination de le faire connaître... ; qu'il ne soit vu que par toi et celui qui te l'a enseigné. »

Comment l'univers a-t-il été créé? C'est une question qui vient tôt aux lèvres des enfants et des peuples enfants.

Au commencement du monde, rien n'existait que l'abîme de l'Eau primordiale, le *Noun*. En ce temps-là, « il n'y avait pas encore de ciel, ni de terre, ni d'hommes ; les dieux n'étaient pas encore nés ; il n'y avait pas encore de mort[1] ». Dans l'eau, flottait l'Esprit du dieu primitif, Toum qui portait en lui la force génératrice des êtres et des choses, et qui passa de l'inertie à l'action en émettant une parole : « Viens à moi[2] », cria-t-il ; et Toum, se dédoublant, devint le soleil Râ. Toum et Râ sont-ils donc père et fils? Non point ; à eux deux, ils forment une seule personne, car le dieu est une monade indivisible qui porte en soi la force créatrice de sa propre existence[3]. Somme toute, au début des temps, résonna le Verbe créateur, et la Lumière fut. On était d'accord, entre théologiens, sur le fond de la doctrine ; mais, selon les villes, le nom du Créateur changeait. Pour le peuple, le difficile fut de comprendre comment la Lumière pouvait exister, à l'état inerte, dans l'eau du Noun, sans que cette eau éteignît le feu. On s'expliqua par des allégories : Râ dans le Noun était un faucon qui ferme les deux yeux ; s'il les ouvre, le soleil brille ; ou bien c'est un enfant caché dans un lotus ; quand le lotus émerge, le soleil en sort.

Toum-Râ organisa dès lors le Chaos ; il tira de lui-même, « sans coopération féminine », deux éléments, l'air et le feu, sous la forme d'un couple de sexe différent, Shou et Tafnouit. Un autre couple, Seb et Nouit, personnifia la terre et le ciel étendus l'un sur l'autre ; l'air (Shou) se glissant entre eux sépara la déesse Ciel de son époux la Terre. Séparation cruelle : si le ciel entoure encore la terre de toutes parts, c'est que les bras et les jambes de la déesse touchent toujours au sol ; Shou persiste à soutenir le corps étoilé dans la position qui sera celle d'Atlas portant le ciel. Si la terre a des ondulations tourmentées, c'est

1. *Pyramide de Pépi I*, l. 663.

2. Au Livre des Morts, le jour de la création est appelé « Jour du *viens à moi* ». (G. Maspero, *Études de Mythologie*, I.)

3. Brugsch, *Religion und Mythologie*.

que Seb s'efforce de lutter contre Shou ; il se soulève sur un coude et fléchit un genou, mais reste pétrifié dans cette attitude. Du Ciel et de la Terre, naquirent les couples Osiris et Isis (l'eau et la terre fécondée), Set et Nephthys (le sol stérile du désert) ; l'antagonisme entre la terre fertile et le désert trouve son expression dans le mythe d'Osiris et de Set luttant entre eux comme le Bien et le Mal. Ces quatre premiers couples, qui engendrèrent les autres dieux, formèrent avec Toum « la grande Neuvaine qui est dans Héliopolis ». Le Livre résumait cette conception en disant que Toum-Râ *transforma les inertes en huit dieux*, tirant du Chaos huit éléments jusqu'à ce moment inactifs et confondus.

Et voici le grand mystère révélé aux défunts : l'homme est aussi substance divine ; comme les dieux, il est une émanation de Râ. Aux temps de la création, il coula de ses yeux, telle qu'une larme tandis que les dieux étaient émis par la bouche du Créateur. Avec l'homme, toute la matière sortit de l'œil divin, émana de la lumière. Rien n'existait dans l'univers avant que le créateur ait *vu* les êtres et les choses et les ait *nommés*. « O toi qui t'es révélé lors de la première fois, alors qu'aucun dieu n'existait, qu'on ne connaissait le nom d'aucune chose ! Quand tu ouvris tes deux yeux et que tu vis par eux, la lumière fut pour tout le monde..., dieu qui enfantes les dieux, les hommes et les choses ! » Tout participe à la divinité : « Tu es le ciel, la terre, l'eau, l'air et leurs habitants ! » Le monde n'est que la forme de l'Esprit divin : « Râ sortant du Noun, c'est l'âme-dieu créant la matière, c'est-à-dire son corps [2]. »

Si l'univers n'est que le corps de l'âme divine, le défunt, auquel ce secret se découvre, prend conscience de son essence véritable. Parcelle du tout divin, doué d'âme et de corps à l'image du Créateur, en lui se résume tout ce qui existe. Le passé ne cache, l'avenir ne promet rien qui ne soit déjà en lui. Aussi n'est-ce point une froide leçon de théologie que l'initié lit au chapitre XVII du Livre ; avec enthousiasme il soulève le voile des apparences et proclame la révélation de sa vraie nature :

1. *Livre des Morts*, chap. XVII, d'après l'interprétation de Naville.
2. *Ibid.*, chap. XVII, papyrus de Soutimes.

Je suis Toum, celui qui existait seul dans le Noun; je suis Râ quand il se lève au Commencement pour gouverner ce qu'il a créé... Je suis le dieu grand qui se crée lui-même, c'est-à-dire l'Eau, c'est-à-dire le Noun père des dieux. *Qu'est-ce que cela?* (glose) : C'est Râ créant ses membres qui deviennent les dieux de la suite de Râ.

Je suis Hier et je connais Demain. *Qu'est-ce que cela?* (glose) : Hier, c'est Osiris (la mort); Demain, c'est Râ (l'avenir).

Je suis le grand oiseau Benou qui est dans Héliopolis; je suis la somme des existences et des êtres. *Qu'est-ce que cela?* (glose) : Le Benou, c'est Osiris à Héliopolis. La somme de l'existence et des êtres, c'est son corps; autrement dit, c'est toujours et jamais; toujours, c'est le jour, jamais, c'est la nuit.

Dans quelle mesure l'Égyptien du peuple comprenait-il ces symboles? L'initié était seul capable de réaliser l'explication panthéiste de l'univers, matière divine qui se produit elle-même, où tout le divin est dans tout; l'ignorant savait du moins que l'homme descendait des dieux : cette origine divine commandait sa destinée.

***

Vivre sur terre et mourir pour redevenir un dieu, telle était la condition de tous les êtres émanés du Créateur. Cette destinée comporte une telle somme de douleurs que le vulgaire ne saurait comprendre pourquoi les descendants de Toum ont été condamnés par le caprice de leur père à cette fâcheuse expérience de la vie terrestre. Les prêtres, qui entendent les révélations divines, enseignèrent aux hommes que la terre, en ses premiers jours, « au temps du dieu Râ », était un Éden d'une parfaite félicité. L'homme, dont le nom en égyptien est *tem*, avait été fait à l'image de Toum, qui est toujours figuré sous la forme humaine. Toum, qu'on appelle aussi Atoum, est donc l'homme par excellence, ce qui le rapproche curieusement de l'Adam biblique dont le nom désigne le premier homme ainsi que l'homme en général[1]. Comment l'image vivante du Créateur fut-elle vouée à une existence si traversée d'épreuves? On sait l'explication donnée par la sagesse orientale : l'homme,

1. Lefébure, *le Cham et l'Adam égyptiens*, dans les *Proceedings of Society of Biblical archeology* (1893).

enivré de liberté et avide de savoir, se révolta contre son Père, à l'instigation du serpent et de la femme. M. Lefébure voit quelque chose de semblable à l'histoire d'Adam et du paradis terrestre dans une scène du monde infernal représentée au tombeau de Ramsès VI (vers 1 200 av. J.-C.) et sur un cercueil saïte du Louvre. « Là un personnage viril se tient debout devant un serpent à deux jambes et à deux bras qui lui offre un fruit rouge, ou tout au moins un petit objet rond peint en rouge. » L'arbre de vie et de science est connu en Égypte ; un des chapitres les plus anciens du Livre, « celui de donner au mort la connaissance divine », invite le défunt à se poser, comme un oiseau, sur le beau sycomore aux fruits de vie : « quiconque se tient sous lui, est un dieu ». La révolte des hommes contre le Créateur était un fait indiscutable pour les Égyptiens : un récit nous en est parvenu dans les tombeaux des rois thébains (1500-1200 av. J.-C.). C'était à la fin des temps du dieu Râ ; le dieu convoque au conseil ses premiers-nés, Shou et Tafnouit, Seb et Nouït, et leur dit : « Voici : les hommes, qui sont nés de moi-même, prononcent des paroles contre moi. Dites-moi ce que vous ferez à ce sujet. J'ai attendu et ne les ai pas tués avant de vous avoir entendus. » Le conseil est d'avis de détruire tous les hommes : Râ charge de ce soin sa fille Hâthor, qui pendant plusieurs jours massacre les hommes et piétine dans leur sang, ivre de meurtre : elle aurait tout exterminé ; mais le dieu, pris de pitié, arrêta le carnage par un stratagème. Sept mille cruches furent emplies de mandragores macérées dans le sang des hommes ; la boisson, répandue sur les champs, trompa la déesse : « elle se mit à boire à satiété et ne vit plus les hommes ». Quelques survivants de l'humanité vinrent alors offrir au Créateur de combattre les derniers rebelles ; ce furent les dernières victimes. Râ conclut une alliance avec les hommes et leur pardonna en ces termes : « Vos péchés vous sont remis ; le meurtre (des rebelles) écarte le meurtre (de tous les hommes) ; de là viennent les sacrifices. » M. Naville, qui le premier traduisit ce texte, en a bien montré l'intérêt : l'idée qui a conduit à l'institution du sacrifice est la même que chez les Hébreux ou chez les Grecs[1]. Le meurtre des coupables, puis

1. Ed. Naville, *Religion des anciens Égyptiens*, 1905, p. 183.

des victimes animales, éloigne le châtiment du reste des hommes : un sacrifice peut racheter l'humanité.

Le Livre des Morts nous a aussi gardé un récit de châtiment des hommes par l'eau. C'est un dialogue entre le défunt et diverses divinités, en particulier Toum. A l'une des questions du défunt, Toum répond par ces mots : « Je m'en vais défigurer ce que j'ai fait. Cette terre deviendra de l'eau par une inondation, comme elle était au commencement. Je resterai seul avec Osiris [1] ».

Ces textes trop rares sont encore bien obscurs ; toutefois, il en résulte qu'en Égypte aussi « l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur terre, fut affligé en son cœur et résolut de l'exterminer ». Quelle part la séduction ou la ruse de la femme a-t-elle eu dans la révolte initiale de l'homme ? Un papyrus, commenté par M. Lefébure, met en scène un curieux épisode d'une lutte entre le Créateur d'une part, la femme et le serpent d'autre part : « Isis était une femme habile en paroles ; son cœur était dégoûté de la multitude des hommes ; elle préférait la société des dieux ; elle estimait fort le monde des esprits. Ne pourrait-elle pas dans le ciel et sur la terre être pareille à Râ, posséder la terre et être déesse, par le moyen du Nom du dieu auguste ? » Or Râ avait vieilli ; la bouche lui gouttait ; la salive lui coulait vers la terre. Isis pétrit cela dans sa main : avec de la terre et ce qui était dessus, elle composa un serpent sacré. Et le serpent sacré mordit Râ. Le dieu ouvrit la bouche et son cri monta jusqu'au ciel : ses mâchoires claquaient, tous ses membres frissonnaient, le venin s'emparait de sa chair. » On appelle en hâte les magiciens ; « Isis vint avec ses charmes ; elle dit : « Quoi donc, père divin ? un serpent a répandu les maux en toi ? une de tes créatures a dressé la tête contre toi ? » Pour le guérir, elle exige qu'il lui révèle son Nom, autant dire le secret de sa toute-puissance. Le dieu, vaincu par la ruse féminine, se laisse enlever son Nom. Isis, dit M. Lefébure, est une sorte d'Ève qui cherche avec l'aide du serpent à obtenir la divinisation en s'emparant de la science suprême [2]. Cette révolte est une des causes du châtiment des hommes.

Telle est, semble-t-il, l'explication donnée par les Égyp-

1. Ed. Naville, p. 190.
2. Lefébure, *Un Chapitre de la Chronique solaire*, 1883.

tiens de la triste destinée des hommes. Après la révolte et le châtiment, l'humanité traîne le poids d'un péché originel, dont la vie est l'expiation. Ici nous retombons dans les données familières au Livre des Morts. La plupart des chapitres essentiels, surtout ceux qui présentent une conception synthétique de la vie humaine, insistent sur le péché, la souillure dont l'homme porte la trace et qui vient de la mère : cette impureté consécutive à la naissance, est-ce autre chose qu'un péché originel?

Deux moyens s'offraient d'y remédier : d'accord avec de Rougé, on peut retrouver en Égypte l'usage de la circoncision et du baptême. Un des tombeaux memphites de la Ve dynastie nous a conservé le tableau de l'opération chirurgicale; mais nous ne savons pas si elle était d'usage répandu; quant au baptême, on voit à Deir el' Bahari et à Louxor les purifications exécutées dans la chambre des naissances quand une nfant royal vient au monde.

Les rites purificatoires ne suffisaient point à libérer l'homme des conséquences du péché. Aux chapitres XVII et CXXV du Livre, il apparaît que le jugement devant Osiris est le terme inévitable de toute existence. La vie doit être orientée dans la voie de Vérité et de Justice ; c'est le chemin des dieux, c'est celui que l'homme suivra s'il veut mériter le paradis.

A partir de 1500 avant J.-C., la scène du tribunal divin est devenue l'élément essentiel du Livre des Morts : tandis qu'aux textes des Pyramides on n'en trouve qu'une définition toute sèche, le Livre lui consacre son plus long chapitre.

Bon nombre de péchés ne sont que des attentats contre la personne et les biens des dieux : ce sont peut-être ceux que les prêtres définirent le plus anciennement. Apparurent ensuite les péchés contre le prochain, quand la justice d'Osiris s'étendit aussi aux rapports des hommes entre eux. Les crimes « personnels », ceux qui ne lèsent que la dignité morale du pécheur, sont probablement les derniers auxquels fut sensible la conscience : on y trouve presque tous les péchés capitaux. Rien peut-être ne nous donne une idée plus haute de la délicatesse de cette conscience que le « Chapitre du cœur » (chap. XXX). Au jour du jugement, ce qui glace le défunt d'épouvante, c'est de voir son propre cœur, sa conscience, dans un des plateaux de

la balance, en contrepoids de la Vérité. « Cœur de ma mère, lui disait-il, cœur de ma naissance, cœur que j'avais sur la terre, ne t'élève pas en témoignage contre moi; ne sois pas mon adversaire devant les puissances divines; ne pèse pas contre moi... ; ne dis pas : voilà ce qu'il a fait, en vérité il l'a fait... ; ne fais pas surgir des griefs contre moi devant le grand dieu de l'Occident. » Ainsi « l'accusateur le plus terrible de l'homme, c'est celui dont personne ne saurait contester les affirmations, lui-même : c'est son propre cœur, qui sait trop bien que cent fois il a contrevenu à cette loi morale qu'il connaît parfaitement[1] ».

La loi morale, dont la pratique assurera aux hommes l'expiation, peut se résumer en un précepte : « pratiquer la Justice : faire le Vrai ». La mission de l'homme sur terre est de racheter la faute originelle; il y parviendra s'il se souvient de ses origines célestes. Le dieu, disent les textes liturgiques, crée la Vérité, vit de Vérités, n'est que Vérité. L'homme respectera les lois de la nature et de la conscience : agir autrement, faire œuvre d'égoïsme, de violence, d'injustice, c'est altérer l'œuvre du Créateur. L'injuste ou le vicieux oublie qu'il n'est qu'une parcelle du divin dans le divin total; il dérange l'ordre de l'Univers; il « n'est pas dans le Vrai ». Le juste continue l'œuvre du Créateur; en pratiquant la charité, la fraternité, la justice, il assure l'ordre commun et comprend l'harmonie universelle. Après la mort, son destin sera de jouir sans obstacle de la Vérité : « Ceux qui ont pratiqué la justice lorsqu'ils étaient sur terre et qui ont lutté pour leurs dieux, sont convoqués au séjour de la Joie du monde, pays où l'on vit de justice. Leurs actions justes leur sont comptées en présence du dieu grand, destructeur de l'iniquité, et Osiris leur dit : A vous la justice, justes; unissez-vous à ce que vous avez fait, dans la condition de ceux qui m'accompagnent au palais de l'Esprit saint. Vivez de ce dont ils s'alimentent; soyez possesseurs des libations de votre bassin : il est tout entier rempli de justice[2]. »

Le jour du jugement est donc le grand jour de la destinée humaine. *Dies iræ, dies illa*! « On apportera le livre qui renferme tout ce qui doit servir au jugement du monde, et rien

1. Ed. Naville, *la Religion des anciens Égyptiens*, p. 183.
2. Lefébure, *Sphinx*, VIII, 39. Comparez le *Gorgias* de Platon.

ne restera impuni. » Les coupables seront livrés au billot des sacrificateurs, à la gueule des monstres dévorants, aux flammes éternelles. Chabas a signalé depuis longtemps l'analogie frappante de la conception égyptienne de l'enfer avec la tradition évangélique : « L'enfer égyptien avait des zones brûlantes, des abîmes de feu, des eaux de flamme, seul breuvage offert à la soif des pervers. Les démons, bourreaux des damnés, habitaient des salles dont le plancher était d'eau, le plafond de feu et les parois d'aspics vivants; il y avait là des grils et des chaudières pour le supplice des pécheurs ». Et pour ce qu'on exige des justes, Chabas rapproche aussi, de telles formules, déjà en usage au temps des Pyramides, ce passage de l'évangile de Saint-Matthieu : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, il séparera les uns d'avec les autres comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, vous qui êtes béni de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez recueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu... Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel... » Comparez ces mots d'un papyrus : « Amon-Râ, le justicier, ne reçoit pas les cadeaux des violents. Il juge le coupable; celui-ci est pour la chaudière; le juste pour sa droite »; ou ce passage du chapitre cxxv : « Le juste vit de vérité, se nourrit de vérité. Il a répandu partout la joie; ce qu'il a fait, les hommes en parlent et les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié le dieu par son amour : il a donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements à qui était nu... »

Malgré cet idéal moral, nous savons qu'au temps des Pyramides la magie battait en brèche la religion et que le juste ne prévalait pas contre le méchant armé de formules; le Livre des Morts lui-même, jusqu'en ses plus récents exemplaires, signale dans chaque chapitre la force souveraine des rites et des paroles. Alors qu'importe la morale du chapitre cxxv si son contenu

1. Chabas, *l'Enfer égyptien*, dans les *Mélanges égyptologiques*, III, 2, p. 168.

agit mécaniquement à la façon d'un exorcisme, sans que le défunt ait besoin d'avoir vécu justement?

Sans doute, pour la grande majorité des fidèles, le Livre restait un recueil de formules magiques; mais la conscience des fautes commises et la préoccupation du Jugement y éclatent trop souvent pour que nous puissions penser que les gens instruits gardaient beaucoup de confiance dans les seules ressources de la sorcellerie. A chaque phrase, il semble qu'on entende l'écho du *Dies iræ* : « Moi, malheureux, que dirai-je alors? qui prierai-je d'intercéder pour moi, quand à peine le juste sera rassuré? » Nous ne pouvons douter que plus les siècles s'écoulaient, plus les Égyptiens devenaient scrupuleux et inquiets ; mais dans quelle religion l'éveil de la conscience a-t-il supprimé la pratique des indulgences? La doctrine de la grâce ne s'accommode-t-elle pas de la foi au salut par les œuvres?

Au recto d'un papyrus datant des premières années de notre ère, un conte moral nous est parvenu où l'idée du Jugement prend un développement significatif. Sénosiris, un enfant prodige, magicien né, entraîne son père Satmi aux enfers et lui fait visiter les sept grandes salles des demeures d'Osiris. Avant d'entrer, ils avaient croisé le cortège funèbre d'un riche somptueusement enseveli et le corps d'un pauvre diable roulé dans une natte sordide et que nul n'accompagnait. Dans la sixième salle de l'Hadès, les dieux pèsent les méfaits : « Celui dont ils trouvent les méfaits plus nombreux que les mérites, ils le livrent à *Amaït*, la chienne du maître de l'Occident; ils détruisent son âme et son corps et ils ne lui permettent plus de respirer jamais. Celui dont ils trouvent les mérites plus nombreux que les méfaits, ils l'amènent parmi les dieux et son âme va au ciel. Celui dont ils trouvent les mérites équivalents aux fautes, ils le placent parmi les mânes qui servent (sous la terre) Sokarosiris.

Lors, Satmi aperçut un personnage de distinction, revêtu d'étoffes de fin lin et qui était proche l'endroit où Osiris se tenait, dans un rang très relevé. « Mon père Satmi, dit Sénosiris, ne vois-tu pas ce haut personnage? Ce pauvre homme que tu vis emmené hors de Memphis sans que personne l'accompagnât et qui était roulé dans une natte, c'est lui! On le conduisit à l'Hadès, on trouva ses mérites plus nombreux

que ses méfaits et comme, au temps de vie inscrit à son compte, ne correspondit pas une somme de bonheur suffisante, on ordonna par-devant Osiris de transférer le trousseau funèbre de ce riche que tu vis emmener hors de Memphis avec force honneurs à ce pauvre homme que voici, puis de le mettre proche l'endroit où Osiris se tient. Ce riche que tu vis, on lui trouva ses méfaits nombreux plus que ses mérites qu'il eut sur terre; on ordonna de le payer dans l'Hadès, et tu l'as vu à la porte de l'Hadès, le pivot de la porte planté sur son œil droit, roulant sur cet œil soit qu'on ferme ou qu'on ouvre, tandis que sa bouche pousse de grands cris....... Celui qui fait le bien sur terre, on lui fait le bien ici; mais celui qui fait le mal, on lui fait le mal [1]. »

Une parabole semblable commente dans l'Évangile selon Saint-Luc [2] le sort du mauvais riche, brûlé dans l'enfer, tandis que Lazare repose après la mort dans le sein d'Abraham : « Souviens-toi; dit Abraham au mauvais riche, que tu as reçu tes biens pendant la vie et que Lazare a eu les maux pendant la sienne; maintenant, il est ici consolé, et toi, tu souffres... »

***

Les justes trouvaient leur vraie récompense dans la libération de la condition humaine. Soustraits aux contingences et aux erreurs de la vie terrestre, ils achevaient leur destinée en se perdant dans le divin qui ne connaît et ne réalise que le Vrai et le Juste. C'est là, me semble-t-il, le sens profond de cette expression énigmatique « sortir au jour », « se manifester dans le jour » *per m harou*, titre et résumé du Livre des Morts. L'âme du juste pouvait à son gré habiter ou quitter la tombe et es paradis, redescendre sur terre, se mêler aux vivants, voguer au ciel dans la barque des dieux, se fondre dans le soleil, visiter les astres, prendre la forme d'un homme, d'un dieu, d'un animal, d'une plante ou d'un objet quel qu'il fût. Elle essayait la vie sous tous ses aspects pour mieux se confondre avec le vaste monde. Le juste rentre dans le sein du dieu créa-

1. G. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 3e édit., p. 134-138.

2. XVI, 19.

teur dont tout émane, où revient tout être qui ne fausse pas, par l'erreur, sa destinée : « Je suis Hier et Demain, je suis la somme des êtres et des choses. »

Telle était l'essence du divin ; telle la destinée des hommes divinisés. Si, plus près de nous, on cherchait l'expression des mêmes idées, on la trouverait dans le résumé que Virgile nous donne des traditions orphiques ou pythagoriciennes : « Dieu circule par toutes les terres, dans la mer immense et le ciel profond. De lui, tirent leur vie fragile les troupeaux, les hommes et toute la race des bêtes fauves et tout ce qui naît ; à lui ils retournent tous et reviennent après dissolution, sans donner prise à la mort, volant vivants parmi les astres et s'abîmant au ciel sublime [1]. »

Il faut une forte culture intellectuelle pour accepter sans appréhension l'anéantissement divin, conclusion du panthéisme. Beaucoup d'Égyptiens éprouvaient quelque terreur à la pensée de se fondre dans l'infini ; c'est une résignation mélancolique que nous font connaître les chants officiels, psalmodiés avec accompagnement de harpe, aux funérailles des rois. « La grandeur de dessus terre, qu'est-ce ? L'anéantissement du tombeau, pourquoi ? (mourir) c'est se former à l'image de l'Éternité, le pays juste, sans querelles et qui a horreur des violences, celui où nul n'attaque son prochain, où personne ne se révolte des générations qui reposent en lui. Tous, quand ils sont ici-bas, du moment qu'ils s'éveillent à la vie, on leur dit : « Va, prospère sain et sauf, afin d'arriver à la tombe, songeant toujours en ton cœur au jour où il faut se coucher sur le lit funéraire... Tel est ton destin : t'unir aux maîtres de l'éternité. Tu ne saurais passer jamais ; tu es accompli et parfait en les grandes formes divines ; tu parcours les périodes de l'éternité et tes annales se renouvellent sans cesse, parce que tu as été élevé et rendu parfait jusqu'à ta nature véritable [2]. »

Une des conséquences de cette mélancolie, c'est le sentiment très vif que les joies de notre existence périssable ne se renouvelleront pas ailleurs ; il faut jouir de la vie humaine, prendre tout ce qu'elle peut donner de bon avant la mort :

« Fais un jour heureux ! qu'il y ait toujours des parfums et

1. *Géorgiques*, IV, 221-27. Cf. Ph. Virey, *l'Épisode d'Aristée*, 1889.
2. Traduit par G. Maspero, *Histoire*, II, p. 523.

des essences pour ta narine, des guirlandes et des lotus pour tes épaules et la gorge de ta sœur chérie! qu'il y ait du chant et de la musique devant toi! et, négligeant tous les maux, ne songe plus qu'aux plaisirs, jusqu'à ce jour où il faut aborder la terre de la déesse qui aime le silence... Songe toujours à ce matin où l'on te conduira au pays qui mêle les hommes : personne n'y emporte ses biens et nul n'en peut revenir [1]. »

A ces révoltes de la chair, les penseurs répondaient par les consolations de la philosophie. Un papyrus vieux de quatre mille ans nous a gardé un dialogue entre un Égyptien et son âme [2], où toutes les raisons d'aimer la mort sont déduites, non sans poésie. La vie apparaît mauvaise quand on la connaît bien : « A qui parlerai-je aujourd'hui? les frères sont méchants et les amis d'aujourd'hui n'aiment personne; les cœurs sont violents et chacun prend les biens de son voisin; le doux périt, le fort triomphe; il n'y a plus de justes et la terre est aux pécheurs! » Suit, par antithèse, l'éloge de la mort : « La mort me paraît aujourd'hui comme la guérison d'un malade, comme la sortie au grand air après la fièvre! La mort me paraît aujourd'hui comme une odeur de lotus, comme le repos sur la rive d'un pays d'ivresse, comme le retour à la maison du matelot! La mort me paraît aujourd'hui comme le désir de revoir sa maison après beaucoup d'années de captivité. »

La mort permet le retour dans la patrie divine d'où l'homme a été exilé pendant son séjour sur terre. C'est la conclusion du Livre des Morts, comme de nos orateurs de la chaire : « Tout est vain dans l'homme si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important si nous contemplons le terme où elle aboutit et le compte qu'il en faut rendre [3]. » Ces idées égyptiennes gouvernent encore notre vie, et la poésie s'alimente aux mêmes sources quand elle promet à la misérable créature humaine la délivrance dans le grand Tout. Est-ce Isis, est-ce Isolde expirante qui chante sur un cadavre : « Dans l'haleine infinie de l'âme universelle, se perdre, s'abîmer, sans conscience, ô volupté! »

ALEXANDRE MORET

1. Traduit par G. Maspero, *Histoire*, II, p. 524.
2. Traduit par Erman et Maspero.
3. *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*

LETTRES DE ROME[1]

— 1857-1860 —

XLIX

Naples, le 17 août 1859.

Chère maman,

Tu crois peut-être que je vais te faire des descriptions enthousiastes de Naples. Détrompe-toi. Quand on a vu Rome, on devient difficile! Le golfe de Naples est une chose merveilleuse, mais la ville est affreuse. Aussi la quitterai-je demain pour aller passer un mois à Ischia, Procida, Capri, Pœstum, Pompei, Sorrente, et tous les environs. Le musée Bourbon, dont on parle tant, est le moins beau musée que je connaisse. A côté du Louvre, ou même des musées de Rome, c'est une plaisanterie. Les peintures, les sculptures de marbre et de bronze, les vases grecs et étrusques, etc., tout cela est en grand nombre, mais que de médiocrités! Le principal plaisir de Naples, c'est la mer. Aussi avons-nous loué un bateau et allons-nous nous baigner et faire pleine eau deux fois par jour.

Les gens de ce pays ne sont pas beaux. Ils sont actifs et intelligents. Malheureusement, ils sont d'un voleur!... Quand on demande le prix d'un objet, si on vous le fait quinze francs,

Voir la *Revue* des 15 décembre 1907, 1er et 15 janvier 1908.

vous en mettez quatre sur le comptoir, et le marché est fait. — Somme toute, il y aurait peut-être plus à faire avec ces gens-ci qu'avec ceux de Rome.

Nous avons déjà fait de nombreuses promenades, et je me faisais fête de retrouver tous les souvenirs historiques et poétiques de nos auteurs anciens, mais j'ai été complètement désillusionné. L'enfer que Virgile décrit dans son Énéide est aujourd'hui un endroit insignifiant et assommant. Quant aux poésies soufflées de monsieur de Lamartine, et aux ennuyeuses déclamations de Casimir Delavigne, c'est ici qu'on sait ce que cela vaut et ce que cela pèse... Quels farceurs!

J'ai quitté Rome avec Didier, Maniglier, statuaire, de Conninck, peintre, et Dubois[1], un jeune sculpteur, qui n'est pas de l'Académie. Inutile de parler de Didier. Maniglier est mon ami. De Conninck est un garçon fort sociable, quoique peu expansif. Quant à Dubois, que je ne connaissais pas, c'est déjà un vieil ami.

Nous avons retrouvé à Naples un de nos bons amis, Bonnet architecte, et nous nous entendons tous merveilleusement. Malheureusement, la chaleur inouïe que nous avons depuis six semaines (38 à 42 degrés) a plus ou moins indisposé quelques-uns d'entre nous. Moi, j'ai eu la chance d'échapper aux maux de gorge, coliques, échauffement, etc. Il est vrai que je suis prudent. Maniglier, qui a horreur de la mer, a été assailli par des clous, résultat d'un fort échauffement. Mais maintenant tout le monde est sur pattes.

J'ai appris la mort de madame Colin. J'ai écrit à son fils.

Je savais la mort de M. Panseron et l'accident de Roger[2]? J'y ai pris part, ainsi que tu dois bien le penser. Roger est nommé en remplacement de M. Panseron.

A propos, je ne suis pas sale à faire peur et ma garde-robe n'est pas si avariée!

... Je ne t'ai pas parlé de ma maladie du mois de mai, mais j'ai eu à la gorge une ulcération très douloureuse, quoique sans aucune gravité. J'ai été malade huit jours. Au mois de mai prochain, j'aurai peut-être encore quelque gonflement d'amyg-

1. Paul Dubois.

2. On sait qu'après un accident de chasse le célèbre ténor fut amputé d'un bras.

dales, et ce sera tout, car cette maladie chez moi tient à la croissance...

Cette lettre t'arrivera peut-être dans huit jours, dans quinze, dans un mois! Il faut t'habituer à la poste de Naples et n'avoir aucune inquiétude, quand bien même tu resterais six semaines sans nouvelles, je te préviens. Quant à moi, je serai exact comme toujours. N'affranchis pas tes lettres, c'est inutile : je les paie toujours trente-cinq sols à Naples. Du reste, ici, les lettres se marchandent. Telle lettre dont on vous demande cinq francs à la poste, se donne pour quarante sols. Il n'y a pas de tarif.

Et maintenant, adieu. Je t'écrirai bientôt, je vous embrasse.

G. BIZET

L

Naples, 28 août 1859.

Chère maman,

J'ai eu beaucoup de fatigue depuis ma dernière lettre. Mon pauvre Didier a été très malade et j'ai même eu les plus sérieuses inquiétudes, car je le voyais menacé de la fièvre typhoïde, qui pardonne peu dans ce pays-ci. Mais, grâce à Dieu, tout cela s'est terminé par des fièvres intermittentes et il n'y a que patience à prendre.

Nous étions cinq ensemble, comme tu le sais, puis trois autres sont venus nous rejoindre. Nous étions donc huit, mais je dois déclarer qu'à la première alerte ils ont tous décampé à qui mieux mieux : c'est si ennuyeux de soigner un malade!... Un seul est resté avec moi, et celui-là, c'est un ami de quinze jours, Dubois, sculpteur, dont je t'ai parlé. Malheureusement, — c'est toujours ainsi qu'est récompensée la vertu, comme disent les académiciens, — malheureusement, ce pauvre garçon a eu des clous qui l'ont fait terriblement souffrir. Il n'en a pas moins rempli son rôle de garde-malade avec un dévouement parfait. Quant à moi, je me porte si bien que c'est honteux! Nuits blanches, fatigues, courses, ennuis, rien n'y fait.

Sitôt que Didier sera rétabli, je m'occuperai d'extorquer une indemnité à papa Schnetz, car nous y avons été carrément,

ces jours-ci. Le médecin nous ordonne de quitter Naples et de nous arrêter à Sorrente, le plus délicieux paradis du royaume de Naples. Seulement, vu la maladie de notre ami, il faut aller dans les grands hôtels, et cela roule plus vite que les appointements. Mais la Providence, sous les traits du père Schnetz, viendra à notre secours. Cela n'est qu'un détail.

On commence à craindre la guerre avec l'Angleterre. Je donnerais deux ans de ma vie pour voir abattre cette nouvelle Carthage. Espérons que nous serons les Romains... et qu'il n'y aura d'Annibal que de notre côté.

Les Italiens de Milan sont furieux contre Victor-Emmanuel. Déjà!!! Ceux de Venise ne veulent plus entendre parler de François-Joseph. Le roi de Naples refuse de faire partie de la confédération. Le pape geint horriblement pour l'affaire des légations. Quel galimatias!!!

Je reçois une lettre de Fournel : il ne peut se charger de ma *Lusiade*. Que ferai-je pour mon envoi? Je ne sais. J'ai la tête pleine de Shakespeare : Hamlet! Macbeth! Mais un poète?... Partie remise.

Et maintenant, à bientôt! Je t'écrirai dans une quinzaine, comme d'habitude.

Adieu, je vous embrasse tous deux.

G. BIZET

LI

Pompei, 15 septembre 1859.

Chère maman,

Bonnes nouvelles aujourd'hui : Didier est complètement rétabli. Nous avons quitté Sorrente, nous avons visité Amalfi, Salerne et Pœstum, et nous sommes enfin installés à Pompei.

Que de merveilles j'aurai à te raconter à mon retour! Quelle chose étonnante que Pompei! On vit ici avec les anciens, on voit leurs temples, leurs théâtres, leurs maisons, on y trouve leurs meubles, leurs ustensiles de cuisine, leurs instruments de chirurgie, etc.; on pénètre enfin dans les secrets les plus cachés de la vie antique. Tous les auteurs latins prennent ici un intérêt immense.

La vie est charmante à Pompei. On est logé chez de braves

fermiers et nous passons nos soirées à éplucher du coton, car le coton est la denrée du pays. La nourriture est faible, mais pour trois francs par jour on ne peut pas être exigeant. Et puis, c'est amusant d'être chez de braves gens, quand on a été comme moi écorché, volé, pressuré par ces brigands d'hôteliers. J'ai été obligé d'aller cinq ou six fois à la police pour m'en débarrasser.

Nous allons passer une quinzaine de jours ici afin de rétablir l'équilibre de nos *monnoies*. Je n'ai pas été à Naples depuis ma dernière lettre, et je n'ai par conséquent rien reçu de toi.

Je n'ai lu aucun journal, je ne sais donc absolument rien. Que se passe-t-il, politiquement, artistiquement et musicalement parlant? Me voilà au bout de ma lettre, car ma vie ici est toute contemplative en ce moment.

Mon rapport sera lu à la distribution, dans quinze jours : fais-moi le plaisir d'en demander un exemplaire à M. Pingard et de m'en donner copie; cela m'intéresse. Je serais bien aise de savoir ce que pense l'académie de mon premier envoi, avant de commencer le second.

Adieu, chère maman, je vous embrasse tous deux mille fois et suis votre fils aimant,

GEORGES BIZET

LII

Pompei, 3 octobre 1859.

Chère maman,

Je commence en t'annonçant une mauvaise nouvelle que tu sais sans doute déjà : il y a deux prix d'architecture, ce qui veut dire que Heim a abandonné les trois dernières années de sa pension dont un autre va profiter. Je sais combien il est indispensable à un architecte de vivre longtemps en Italie; je sais aussi combien Heim tenait au titre de pensionnaire, et je conclus que sa santé est loin de s'améliorer... Cette fatigue absolue et continue qui l'absorbe depuis bientôt deux ans m'effraie au dernier point.

Sa dernière lettre était très triste. Avoir trente ans, se sentir un homme fort et intelligent, et se voir obligé de renoncer au travail, à la lecture, à la promenade même, à toute espèce d'occupation, c'est inouï. Enfin, espérons!...

Didier, après un complet rétablissement, a ressenti quelques dernières atteintes de la fièvre ; mais tout cela n'est rien, et les accès ont le caractère le plus rassurant du monde.

Nous sommes avec Dubois une trinité parfaite ; nous sommes gais tous les trois, et le temps se passe assez joyeusement. — J'ai pourtant commencé ma symphonie. Mais j'attends mon rapport avant de rien décider relativement à mon envoi.

Nous quitterons Naples, le 12 de ce mois. Règle-toi là-dessus pour tes lettres, que tu devras m'adresser à Rome. En tout cas, tâche de me communiquer mon rapport le plus tôt possible.

L'académie nous envoie de nombreuses recrues, cette année : deux architectes, deux sculpteurs, un peintre, un musicien. En tout, six. Il n'y a que le prix de gravure en médailles qui n'ait pas été décerné.

Qu'y a-t-il de nouveau? Ici, à Pompei, on ne voit que les morts, et je serais bien aise de savoir ce que font les vivants.

Et toi, chère maman, comment vas-tu?... Malgré tout ce que tu me dis, j'ai peine à croire que tu te soignes suffisamment.

Je suis sûr que tu me trouves bref, mais que veux-tu? Je ne sais pas parler pour ne rien dire. Et puis il faut faire la part de la vie que je mène ici. Rétablis l'équilibre en m'écrivant le plus longuement possible : j'aime mieux lire tes lettres que de t'en écrire ; décidément, je serai toujours paresseux. Pourtant je commence à bien parler l'italien, modestie à part.

Et, pour finir, je vous embrasse toujours de même, tous les deux, c'est-à-dire de toutes mes forces.

GEORGES BIZET

LIII

Naples, 7 octobre 1859.

Mon cher père,

Je reçois à l'instant et en même temps les deux dernières lettres de ma mère. Je n'ai pas besoin de te dire que, bien qu'éloigné, j'ai ressenti aussi vivement que toi le chagrin que te cause l'échec de mon cher Hector. Je suis horriblement triste aujourd'hui. Le déboire est d'autant plus cruel qu'on espérait beaucoup. Je voudrais être là pour partager ta peine et te consoler de mon mieux : car, s'il est malheureusement trop

certain qu'Hector ne puisse pas chanter Faust[1], rien ne prouve qu'il ne puisse réussir dans le répertoire ordinaire. Il faut espérer jusqu'au bout, malgré tout et malgré tous. Mais cet espoir que je conserve ne diminue en rien mon affliction. Je déteste d'avance toute cette engeance de directeurs et artistes que je vais avoir l'agrément de fréquenter. L'insuccès est une chose que ces gens-là ne pardonnent pas, et je vois d'ici tous les ennuis d'Hector. Heureusement, il est de bonne trempe et saura tenir son rôle d'homme jusqu'au bout.

La vie n'est pas toute faite de bonheur, et, si tout m'a souri jusqu'à ce jour, il n'en est pas de même pour ceux que j'aime. C'est singulier, on dirait que mon amitié porte malheur. Voilà des années que je fais cette remarque. J'ai là-dessus des idées que je ne te développerai pas, car je te sais incrédule, mais c'est singulier.

Je ne te dirai rien de moi; ma santé est excellente, mon voyage a été splendide, et je n'en suis pas plus gai pour cela. Bien que ma chère maman me parle peu d'elle, je n'en vois pas moins la vérité, et, si son mal n'a rien d'alarmant, en revanche elle en souffre beaucoup. Joint à l'événement qui nous occupe et à la maladie de mon pauvre Heim, cela me fait voir la vie en noir.

Et ce pauvre Marmontel? Il est aussi très malade. Décidément, je porte malheur.

Ma disposition d'esprit est peu d'accord avec le temps. Il fait ici 25 degrés de chaleur : c'est exquis! Je suis devenu frileux dans ce pays des Dieux.

Je ne sais si mon rapport sera bon ou mauvais, mais cela m'est complètement égal. Ce qu'on me dira ne changera en rien mon opinion sur mon *Don Procopio*, ni en bien ni en mal.

Adieu, je t'embrasse mille fois. Soigne-toi, ne te désole pas trop, et sois plus que jamais persuadé de mon affection inébranlable.

Ton fils,

GEORGES BIZET

P.-S. M. Schnetz a complètement réparé nos finances; je

1. Hector Gruyer, apparemment, n'avait pu remplacer dans le rôle de Faust le ténor Barbot, à qui succéda Monjauze, puis Michot.

vous en prie, ne vous occupez pas de cela. Vous m'aviez mal compris.

LIV

Naples, 24 octobre 1859.

Chère maman,

L'homme propose et Dieu dispose. Donc, au moment où je comptais quitter Naples, j'ai été collé au lit par un magnifique rhume accompagné de grippe, mal de gorge, douleurs, etc., etc., le diable, quoi! J'ai tout d'abord refusé de voir un médecin, et, grâce à cette flamboyante idée, j'en ai été quitte pour douze jours de diète absolue. J'ai un peu maigri, mais j'ose affirmer que ce petit accident m'a fait le plus grand bien. Je fais une guerre mortelle aux côtelettes du pays. Il faut bien se remettre un peu! Ce qui me contrarie fort, c'est d'être privé de tes nouvelles, mais je serai dédommagé à Rome.

Il paraît que j'ai un rapport excellent, le meilleur de l'année. Aussi m'attendent-ils à Rome avec impatience pour me faire payer cafés et cigares d'honneur. — Bien que ce rapport ne soit pas une affaire capitale, j'aime mieux qu'il soit bon que mauvais. Je n'en connais pas le texte, mais j'espère y trouver quelque enseignement salutaire. J'aimerais mieux cela que des éloges banals.

On m'apporte des journaux français et j'y trouve la phrase suivante : « Naples est dans une agitation inconcevable. » Et je lâche le journal en riant aux éclats! Ces messieurs sont décidément bien informés! Naples agitée! C'est trop drôle! Mais, sur 450 000 habitants, il y en a plus de 300 000 qui ignorent ce que veut dire *liberté*! Si tu voyais cette débauche bête et misérable, cette vanité impuissante et ridicule, qui vous dégoûtent à chaque pas! Ah! vive la France et les Français! Là au moins il y a du cœur, il y a de l'honneur, et, par-dessus tout, il y a de la franchise. Je ne connais rien d'irritant comme ces blafardes têtes de Basile que l'on gifle, regifle, surgifle et contregifle, sans obtenir autre chose que des paroles de paix et d'amour chrétien... qui se changent en un coup de couteau au coin de la rue suivante... Sans compter leurs âmes damnées, et les femmes, qu'ils vont corrompre

dans les familles et qui répondent de leurs maris et de leurs enfants! — Mais quelle mouche me pique? Grâce à Dieu, je suis encore pur de tout contact avec les fils de Loyola, et je n'ai pas envie de commencer. C'est singulier, plus je m'affermis dans mes croyances chrétiennes, et plus je déteste ceux qui sont chargés de nous les enseigner. Heureusement, on peut aimer Dieu sans aimer les curés...

Et mon cher père, commence-t-il à se remettre de son chagrin? Chaque fois que j'y pense, et j'y pense sans cesse, j'éprouve de nouveaux et cruels regrets. — Quant à Gounod, il m'a toujours été impossible de le juger. Dominé par le fluide sympathique de cet homme si supérieur à moi par l'âge et le degré de développement intellectuel, j'ai subi une influence complète... C'est le musicien le plus extraordinaire que nous ayons maintenant (excepté Rossini et Meyerbeer)...

A propos, je caressais depuis quelque temps l'idée d'un *Don Quichotte* tragi-héroï-comique, et je lis dans un journal que Gounod y travaille. Il paraît que mes idées ne sont pas trop mauvaises. Un de ces jours, on fera mon *Tonnelier*. — Mais Hoffmann, Shakespeare sont des gaillards dont on use, mais qu'on n'use pas. Ainsi il y aura toujours de la besogne.

Et vite adieu. Bien des choses à tous et, pour vous deux, les plus saints et les plus chers de mes baisers.

GEORGES BIZET.

Dans cinq jours, je serai à Rome.

LV

Rome, 9 novembre 1859.

Chère maman,

Nous sommes arrivés à Rome beaucoup plus tard que nous ne le pensions. Comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre, j'ai été indisposé huit jours; puis, après moi, Dubois, fort souffrant pendant huit autres jours; puis deux de nos camarades, qui devaient revenir avec nous, attendaient de l'argent.

Enfin, nous voilà de retour. Nous avons fait un splendide voyage, avec un temps merveilleux. En arrivant à Rome, j'appris la mort de cette malheureuse madame Guillemin.

Toute la famille Chevreux est en France. M. Guillemin est à Pau avec sa petite fille. Cet affreux malheur, que j'attendais depuis longtemps, m'a fort affecté, comme tu peux le penser...

Passant à des choses de bien moindre importance, je te dirai tout le plaisir que m'a causé mon rapport. Sur dix morceaux, huit ont été cités avec éloge. Au reste, voici le texte du rapport :

M. BIZET (première année).

M. Bizet, pour son premier envoi, adresse à l'Académie un opéra bouffe en deux actes, intitulé *Don Procopio.*

Nous sommes heureux de constater ici de notables progrès sur les premiers essais de ce jeune artiste.

Nous avons remarqué, au premier acte : une *introduction*, un *trio*, une élégante *cavatine* et un *finale*, dans lequel l'*adagio*, morceau concertant, fort bien traité, est suivi d'un chaleureux morceau *allegro*, chanté à l'unisson par tous les personnages, et dont l'effet est très piquant.

Le second acte, supérieur au premier, commence par une *sérénade*, mélodie remplie de grâce, très finement accompagnée par la guitare et le cor anglais.

Citons aussi : un *duo*, pour soprano et basse, dont l'allure et les motifs ont beaucoup d'élégance; un *petit chœur* pour voix d'hommes, chanté à *mezza voce*, et enfin un fort bon *trio* (pour trois basses), vif, spirituel et bien écrit pour les voix.

En résumé, cet ouvrage se distingue par une touche aisée et brillante, un style jeune et hardi, qualités précieuses pour le genre comique, vers lequel l'auteur nous montre une propension marquée. Ces qualités promettent de nouveaux efforts, et M. Bizet n'oubliera pas l'engagement qu'il vient de contracter envers lui-même comme envers nous.

C'est non seulement le meilleur rapport de l'année, mais encore un des meilleurs qui aient jamais été faits.

Je suis fort encouragé. Je me sens plus confiant que jamais, bien que je ne me dissimule pas les immenses progrès qui me restent à faire pour être quelque chose, mais j'ai bon espoir. Je suis au travail, ne t'inquiète de rien...

Je voudrais bien t'en dire davantage, mais le courrier va partir et il y a trop longtemps que je ne vous ai écrit pour que je tarde. — Encore quatorze mois, et nous nous reverrons.

Cela sera très vite passé. Adieu, je vous embrasse tous deux du meilleur de mon cœur.

GEORGES BIZET

LVI

Rome, 26 novembre 1859.

Chère maman,

Ta dernière lettre m'a comblé de joie, car il y avait longtemps que tu ne m'avais annoncé de bonnes nouvelles. Par une heureuse coïncidence, le même courrier m'apporte une lettre d'Heim, qui, sans me rassurer complètement, me donne l'espoir d'un prompt rétablissement...

Je suis heureux que mon rapport t'ait fait plaisir. Je vais faire de mon mieux pour l'année prochaine; mais, cette fois, c'est une symphonie, et, tout en faisant mieux que l'année passée, je puis obtenir un résultat moins satisfaisant. Tout est relatif. Enfin je ferai encore une fois tout le possible pour satisfaire aux exigences académiques.

Ce diable de X... a commencé par faire des bêtises. Je m'y attendais. La passion du vin est trop honteuse pour attendre quelque chose de celui qui y est livré. Je suis devenu très sévère en fait de passions, car je suis persuadé qu'en les combattant dès le principe on s'en rend toujours maître. J'ai eu bon nombre de discussions à cet égard : mes camarades prétendent que je ne peux pas juger de ces choses-là, puisque je n'ai jamais éprouvé aucune passion...

Quant à ce qui regarde le beau sexe, je suis de moins en moins chevalier français : je ne vois là dedans qu'une satisfaction d'amour-propre. Je risquerais volontiers ma vie pour un ami, mais je me croirais idiot s'il me tombait un cheveu de la tête à cause d'une femme. Je ne dis ces choses-là qu'à vous, car, si on le savait, cela me ferait du tort pour mes succès futurs.

J'ai toujours avec Sampayo les relations les plus agréables. Je dîne toutes les semaines chez Kisseleff, ce qui flatte agréablement les restes de ma sensualité gourmande. Je dis : les restes. Car là aussi j'ai bien changé. Je n'aime plus ni les gâteaux, ni les glaces, ni les bonbons (à part les marrons

glacés). Je suis devenu une petite perfection. Il n'y a que mon naturel querelleur qui tienne bon ; un coup de coude dans la rue, un regard trop longtemps attaché sur moi, et brrrrrrrrr..., me voilà parti ! Je fais pourtant tout mon possible pour me corriger, mais c'est difficile, très difficile même. Tous mes camarades me font de la morale, y compris, naturellement, ceux qui sont plus susceptibles que moi. Enfin le temps est un grand maître, il achèvera de me parfaire... si c'est possible.

Je vais maintenant te raconter un incident comique. Un de nos camarades, Maniglier, a une chienne adorée, Galathée. Il enferme tous les soirs cette bête intéressante dans son atelier, qui est isolé au milieu du jardin. Or, l'autre soir, trois ou quatre d'entre nous, en rentrant à une heure du matin, trouvèrent la dite chienne errant dans les escaliers. On va prévenir son maître, qui déclare l'avoir enfermée dans son atelier : des voleurs s'y étaient donc introduits. Nous nous levons, nous nous armons de fusils, pistolets, sabres, épées, pincettes, bâtons, balais, etc. ; mais les gaillards avaient décampé. — Ce qu'il y a de drôle dans l'affaire, c'est que, si nous les avions rencontrés, nous les aurions tués comme des chiens, car, où il n'y a pas de police, il faut se faire justice soi-même.

Messieurs les voleurs ont été aussi à l'atelier de Clément, qu'ils ont dévalisé : ils sont entrés par le toit, ce qui dénote une grande connaissance des lieux. — Heureusement que tous ces messieurs ne laissent que des choses de peu d'importance dans leurs ateliers : aussi la chasse a-t-elle été maigre.

Du reste, on arrête dans la rue en plein jour. Quel drôle de pays ! Et la police s'entend avec les voleurs. Si nous en prenons jamais un, nous le tuons tout net. Mais c'est difficile, car les gaillards ont de bonnes jambes. Lorsqu'ils arrêtent un passant, ils commencent par lui prendre les deux bras afin de mettre leur vie à couvert. Du reste, ils sont, dit-on, très polis et, jusqu'à présent, on n'a aucun assassinat à leur reprocher.

On a volé dernièrement pour 8 000 francs d'argenterie chez M. de Kisseleff. Il va sans dire que la police n'a rien trouvé. Mais, l'autre jour, le frère du cardinal Antonelli, — que Dieu confonde ! — a été arrêté et dévalisé, et, deux heures après, les voleurs étaient sous clef. Il est vrai que le comte Antonelli les avait reconnus, malgré leurs masques. C'étaient des amis à lui...

On annonce ici l'arrivée de Liszt; je serais assez curieux de le connaître.

On a joué ici dernièrement un nouvel opéra de Verdi [1]. C'est infect. Et les chanteurs, et l'orchestre, et les décors, quelle pitié!!!!!!

On joue *Orphée* au Théâtre-Lyrique. Il n'y a que là qu'on entende de si bonne musique. Je revoyais dernièrement cette partition : quelle merveille! Et il y a des gens qui trouvent qu'il n'y a pas de mélodie : c'est à se tenir les côtes.

Mais le courrier va partir et je n'ai que le temps de vous embrasser de toute mon âme.

GEORGES BIZET

LVII

Rome, 9 décembre 1859.

Chère maman,

A la bonne heure! Nous sommes sortis du pétrin, et tout marche à merveille; j'en suis ravi. Les nouveaux élèves arrivent à propos, et la réussite de Lécuyer vient un peu nous consoler de l'échec d'Hector. Tu vas mieux, car, malgré le peu de lignes que tu consacres à ta santé, il ne m'est pas difficile d'en deviner l'état. Soigne-toi toujours afin que ce *mieux* se change en *bien*, puis en *très bien*.

Je ne te dirai que peu de choses de moi. Après avoir travaillé un mois sur ma symphonie, car j'y pensais déjà en voyage, je m'aperçois que j'ai fait fausse route et je vais envoyer tout au diable et recommencer sur un nouveau plan. Je deviens très difficile. Je revoyais hier mon opéra italien, et je le trouvais d'une faiblesse extrême. Entre nous soit dit, cela vaut mieux que la musique de Clapisson et que certaines choses d'Auber, etc., mais ce n'est pas une raison pour que ce soit bon.

A propos, j'ai lu avant-hier la partition du *Pardon de Ploermel* : c'est bien ennuyeux. J'ai lu aussi trois morceaux de *Faust* : c'est splendide. Décidément, Gounod est le plus complet des compositeurs français.

1. *Il Ballo in maschera.*

J'ai revu ici M. Solar, qui m'a donné quelques nouvelles intéressantes ; entre autres, la prochaine nomination de Carvalho comme directeur de l'Opéra. Il paraît que l'Opéra-Comique a perdu 500 000 francs depuis la direction Roquelan : il y aura donc là un changement prochain.

Solar me disait que depuis mon départ il n'y avait eu qu'un seul succès : *Faust*. « Ainsi, — a-t-il ajouté, — la carrière est ouverte, allez et profitez-en. »

Mon rêve, à moi, serait de débuter au Théâtre-Italien. Est-ce possible ? Enfin nous verrons. Je ne sais si tu es de mon avis, mais un succès aux Italiens serait, il me semble, une affaire superbe. Et puis, c'est une idée toute neuve. Donc silence absolu.

Il y a longtemps que je ne t'ai parlé d'Y... Cet imbécile-là est devenu amoureux fou de Donna Z..., une petite coquette assez jolie, et, comme cette personne est Italienne, il fait de la musique *alla Verdi*, sans doute pour plaire à ses amours. Il a voulu, comme moi, faire un opéra bouffe. J'en connais quelques parties. Il n'y manque que trois choses : la gaîté, le goût et l'esprit. Nous ne pouvons causer musique ensemble : il aime Donizetti, Verdi, Mercadante et Cie, et n'entend rien à Mozart, Rossini, Meyerbeer, Beethoven, Mendelssohn et Gounod... Il a pris un chic détestable : celui de se ficher des gens à qui il parle. Or, tout en aimant beaucoup à blaguer les autres, je ne peux pas supporter qu'on se fiche de moi : je le lui ai dit tout net, et, depuis ce temps, il n'ose plus ne pas être de mon avis...

J'attends Guiraud avec impatience. Peut-être pourrai-je parler musique avec celui-là.

Il n'y a toujours rien de nouveau en Italie. Les vols ont cessé comme par enchantement. Un domestique de l'Académie a été arrêté pour avoir volé 400 francs à notre vieux domestique Fleury. Somme toute, tout est tranquille, en apparence du moins.

Sur ce, je vais tâcher de trouver quelque chose pour ma symphonie. La diablesse me fait sérieusement enrager.

Et maintenant adieu et mes meilleurs baisers.

GEORGES BIZET

LVIII

Samedi, 25 décembre 1859.

Chère maman,

Je vais tout de suite te donner les renseignements que tu me demandes sur la nomination de Verdi à l'Académie des Beaux-Arts : car c'est le bon moyen de ne pas l'oublier.

Tu sais que l'Académie des Beaux-Arts se compose de 40 membres : 14 peintres, 8 sculpteurs, 8 architectes, 3 graveurs, dont 1 graveur en médailles, et 6 musiciens. Tous ces membres sont Français. L'académie, désirant s'adjoindre les artistes étrangers les plus célèbres, a créé l'*académicien libre* ou *étranger*. Les académiciens étrangers sont, pour la musique : Rossini, Meyerbeer, Mercadante. De plus, et afin d'avoir des relations en tous pays, l'académie a créé une troisième catégorie de membres : les *correspondants*. Ceux-ci sont chargés d'annoncer à l'académie les travaux importants qui se font dans leur pays, etc. C'est la place qu'a obtenue Verdi...

Après avoir travaillé près de deux mois sur deux symphonies, j'ai dû jeter tout au feu. J'ai trouvé ici un poète français, homme très savant, sachant et parlant vingt-cinq langues, mais écrivant la sienne d'une façon peu intelligente. Malgré cela, je lui fais rimer la *Lusiade* de Camoëns, sur un *scenario* fait par moi. Cet ouvrage sera une ode-symphonie dans le genre du *Désert*, de *Christophe Colomb*, etc. Ceci me va beaucoup mieux, et je ne suis pas mécontent de ce que j'ai trouvé jusqu'à présent.

Maintenant, je vais t'informer d'une décision que j'ai prise. Les pensionnaires musiciens passent trois mois en Allemagne, car ils rentrent au mois de septembre à Paris. Ils ne voient donc pas le Nord de l'Italie. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai prié M. Fould, notre ministre d'État, de me laisser disposer à mon gré de cette troisième année de pension, ce qui m'a été gracieusement octroyé. Je puis donc rester, si je veux, jusqu'au mois de juillet à Rome, afin de finir mon second envoi et de commencer le troisième, puis j'irai passer trois ou quatre mois dans le Nord, à Florence, Venise, Milan, etc., et je reviendrai passer la fin de l'année à Rome. Je partirai à la fin

de décembre et j'irai vous souhaiter la bonne année le 1er janvier 1861. — Quant à l'Allemagne, je la verrai un peu plus tard, et j'éviterai un voyage pénible, car la vie est chère en Allemagne, et en voyage surtout j'ai horreur de la gêne.

Mais il est temps que je vous embrasse en vous souhaitant à tous deux la santé, le bonheur et toute la félicité que l'on désire pour les êtres que l'on chérit le plus au monde. Ayez toujours confiance en l'amour de votre fils, qui est plus digne aujourd'hui que jamais de votre affection. Adieu, chers parents, je vous embrasse encore une autre fois, et je suis, pour la vie et après, un fils soumis et aimant,

GEORGES BIZET

Mon ami Sampayo est nommé ministre plénipotentiaire à Hesse-Cassel. Tout en me félicitant de son avancement, je regrette infiniment son départ.

LIX

Rome, 5 janvier 1860.

Chère maman,

Jusqu'à présent je ne t'ai donné que de médiocres nouvelles de mon envoi : j'hésitais, je cherchais, et j'étais peu satisfait de mes efforts. Aujourd'hui, c'est différent. Je suis enfin en train, et bien en train. J'ai fait une moitié de la première partie de mon ode-symphonie, et j'en suis content. Le reste ira de même, j'espère, et, cette année comme l'année dernière, j'aurai, je crois, le plaisir d'être bien récompensé de mes peines. — J'entremêle mon travail de quelques belles promenades qui contribuent à me donner quelques inspirations. Quoique les vers de mon collaborateur ne soient pas remarquables, la beauté du sujet, la grande variété des situations me suffisent, et je travaille avec amour. Tout cela sera prêt pour fin mai.

Il y a quelque temps que je ne t'ai parlé des affaires politiques. Nous nous attendons toujours à quelque remue-ménage. Le congrès, la brochure, le pape, le Maroc, l'Autriche, les prêtres et le diable me font craindre quelque catastrophe. Que dit-on à Paris, ce centre des lumières?

Nous avons ici 3 degrés de froid, 4 ou 5 le soir et la nuit, et j'ai trouvé cela très dur. On devient frileux ici. Je me couvre comme si j'étais au Spitzberg : 1° une vieille chemise de nuit; 2° une chemise ordinaire; 3° une de ces grandes chemises que tu connais; 4° un gilet très chaud; 5° une splendide vareuse, à étouffer un Lapon. Comment vais-je faire à Paris?...

Guiraud n'est pas parti avec ses camarades. Il est donc peut-être encore à Paris?... En tout cas, il faut lui pardonner son impolitesse. Il y a des moments où j'aime mieux les êtres négligents que ceux qui pensent à tout. Je suis payé pour avoir cette idée.

Tu as traité de blague la nouvelle que je te donnais touchant Carvalho. Tu as peut-être raison. Pourtant Solar est généralement bien informé. Du reste, cela m'est égal. Ce qui me toucherait beaucoup plus, ce serait d'avoir un ami directeur des Italiens. Mais, s'il était directeur, il cesserait d'être mon ami : c'est difficile à arranger.

Sampayo m'a quitté, et j'en ai beaucoup de chagrin. Je le reverrai quand j'irai faire un tour en Allemagne.

Ce que tu me dis d'Hector ne m'étonne pas beaucoup. Il fait une bêtise. Non pas que je n'admire beaucoup le talent de Boulanger[1] comme compositeur, — c'est un de nos meilleurs, — mais qu'entend-il aux voix?... Rien, sans doute... Puisqu'il (Hector) faisait tant que de quitter celui qui lui avait consacré tant de temps et prouvé tant d'affection, il devait venir ici chercher une méthode nouvelle, — qu'il n'aurait pas trouvée, car il n'y a ici ni méthode ni rien qui y ressemble. Enfin, je crains qu'il n'y ait plus à avoir que des regrets. — Le succès de Lécuyer me fait grand plaisir pour lui, pour vous, et par conséquent pour moi.

J'écrirai toutes les lettres que tu m'indiques. Quant à celle de M. de La Brunière, je n'aime pas l'écrire au jour de l'an : je serais désolé qu'on pût me supposer capable d'avoir, un seul instant, l'idée de faire une démarche intéressée.

Ah! que je regrette de ne pas vous avoir à côté de moi pour vous demander votre avis sur mon travail! Guidés par l'affection, vous ne pourriez vous tromper. Enfin, vous me direz cela au retour.

1. Ernest Boulanger.

Ma diablesse de carrière me semble de plus en plus épineuse. Si on n'était pas si intelligent, il y a des moments où l'on regretterait de n'être pas dans les soies ou dans la cannelle. — A propos de cannelle, je viens de manger un gâteau qui en était rempli, et je bois comme un trou. C'est comme cela qu'ils font la pâtisserie ici. Décidément, ces diables d'Italiens n'entendent rien ni à l'art ni à la cuisine, qui sont les deux préoccupations constantes de votre fils chéri et chérissant,

GEORGES BIZET

LX

Rome, 19 janvier 1860.

Chère mère,

Je commence par te donner des nouvelles de mon travail : elles sont bonnes. Mon *Vasco de Gama* (c'est le titre définitif de ma symphonie) irait complètement, si les vers de mon collaborateur n'étaient pas aussi absurdes. J'en suis quitte pour les refaire quelquefois, et cela sert à me montrer que je pourrais, à la rigueur, me passer de collaborateur. Mes idées de symphonie me poursuivent et je suis presque arrivé à mettre un finale sur ses pattes : il sera bon. J'espère ainsi avancer beaucoup mon troisième envoi, tout en faisant le second.

J'ai fait, je crois, d'immenses progrès. Je refais très facilement et je sais la valeur de ce que je fais : deux bons symptômes. Je crois que vous trouverez que ma musique actuelle est tout autre chose que ce que je faisais à Paris, même lorsque je réussissais. Je sens que, plus je vais, plus j'avance. Espérons que je ne m'arrêterai plus. Il faut cela, car le très bien est si difficile qu'on n'a pas assez de toute la vie pour s'en approcher.

Rien de nouveau. Je suis toujours bien ici. David est toujours absurde et il pleut toujours. Cela fait que j'ai peu de distractions. Quand le marquis de Cadore arrivera, si je fais sa connaissance, je lui parlerai de Planté; mais je me garderai bien de m'en recommander. Ceci est encore une conséquence des petits raisonnements nouveaux que je me suis bâtis et que je te développerai à mon retour. — J'ai pris aussi le parti de ne jamais remettre de lettres de recommandation cachetées. Celle que le père Carafa m'avait donnée me sert de leçon. J'ai

eu assez bon nez en la décachetant avant de la porter. C'est ainsi que l'indiscrétion est une bonne chose. Il y avait dans la lettre du père Carafa une phrase qu'on ne peut traduire dans notre chaste langue. Mon cher papa pourra s'amuser à la traduire dans ses moments perdus :

Il giovane che ti rimetterà questa lettera ha fatto ottimi studii. Ha avuto le prime ricompense al nostro Conservatorio. Ma, secondo la mia debole opinione, non sarà mai un compositore theatrale, perche non ha estro per un...

Vieux crétin, va! Je te promets, ô père Carafa, d'écrire un jour ta biographie et de donner cette lettre, à la fin du volume, en guise d'autographe! Ça sera édifiant! — Je ne sais pourquoi je ne t'ai pas encore parlé de cet incident : il m'avait échappé; mais je t'assure que j'en ai follement ri avec mes amis.

Il y a dans ta lettre une masse de choses auxquelles je voudrais répondre, mais je n'ai plus ni papier ni enveloppe, et je dois réserver ma quatrième page pour l'adresse. J'ai donc juste assez de place pour vous embrasser et vous bien recommander de vous soigner tous deux. — Mon cher père fera bien d'envoyer promener ce butor d'élève. Dieu aidant, j'espère que nous pourrons réparer les rigueurs du sort!...

A propos, Gounod ne m'a plus écrit. C'est d'autant plus absurde que, lorsqu'il me reverra, il pleurera de tendresse, et moi aussi, ma foi, car il n'y a rien de communicatif comme l'amitié, feinte ou non [2]. Et c'est pour moi une grande joie de voir même les dehors de l'amitié : c'est si séduisant et si rare

Sur ce, adieu, mille baisers de votre fils aimant pour la vie,

GEORGES BIZET

1. Ici une expression plus que familière, équivalant à : « pour un sou ». Voici donc le sens de ce jugement porté par Carafa sur le futur auteur de *Carmen* :

« Le jeune homme qui te remettra cette lettre a fait d'excellentes études. Il a eu les premières récompenses à notre Conservatoire. Mais, à mon humble avis, il ne sera jamais un compositeur dramatique, parce qu'il n'a pas d'enthousiasme pour un sou. »

2. On sait que la réelle et très grande amitié de Gounod et de Bizet survécut au petit différend qui s'était élevé entre eux à propos d'Hector Gruyer : ce premier nuage fut aussi le dernier. — On se rappelle les lettres de Gounod à Bizet publiées par *la Revue de Paris* dans son numéro du 15 décembre 1899.

LXI

Rome, 3 février 1860.

Chère maman,

Je commence toujours par te donner des nouvelles de mon travail, sachant que cela t'intéresse puissamment. Je suis content. Dans trois ou quatre jours, j'aurai terminé la première partie de mon *Vasco de Gama*. Ce sujet me plaît toujours beaucoup, mais je commence à m'apercevoir de la vérité de ce vers :

Chassez le naturel, il revient au galop.

J'ai une envie énorme de faire du comique, une telle envie que je me rime un opéra-comique sur une pièce de Molière : l'*Amour peintre*. Je vais peut-être le faire tout de suite. Cet ouvrage joint à la première partie de ma symphonie formerait un bel envoi. Enfin, je ferai pour le mieux.

J'ai été heureux d'apprendre le bon résultat de l'explication de mon cher papa et de son récalcitrant élève : les affaires sont si peu brillantes qu'il faut grandement s'en féliciter. — M. de Maintenant est véritablement un excellent garçon ; je regrette comme toi son départ, mais les élèves qu'il a procurés à papa peuvent en amener d'autres, etc. J'attends avec impatience le moment où les affaires iront assez bien pour que nous puissions nous passer de leçons. Ce ne sera pas long, espérons-le !

Guiraud est arrivé. Il a été charmant. Je lui ai reproché sa négligence vis-à-vis de toi : il m'a répondu naïvement qu'il avait craint de te déranger. Il est aimable, modeste, franc et loyal. Nous avons les mêmes idées musicales, ce qui le met en opposition formelle avec David. J'en suis enchanté. Il m'a joué sa cantate, qui est fort bonne. C'est infiniment supérieur à celle de Colin et à la mienne. C'est mieux fait, mieux senti, c'est plus l'œuvre d'un homme.

C'est lui qui a lu mon envoi devant la section de musique : il m'a dit qu'on en avait été enchanté. Il n'en a pas été de même pour ce pauvre Comte, qui a été traité en élève par ces messieurs. Cela a dû le froisser d'autant plus que, entre nous soit dit, ces messieurs de l'Institut ne sont pas bien forts. J'en excepte Berlioz, qui n'assiste pas aux séances, et Auber, qui dort.

Quant à Halévy, il n'en fait plus partie[1]. Restent donc messieurs Clapisson, Carafa, etc., ce n'est pas le diable! On peut arriver là, et même plus loin.

Nous faisons déjà de la musique à quatre mains avec Guiraud. Je suis dès maintenant persuadé qu'il me consolera de Colin et de David.

Tu me blagues beaucoup sur mes idées politiques. Patience! et nous verrons combien de temps durera l'alliance avec la perfide Albion. Pour ma part, cela m'est égal; pourvu que la France tienne toujours son rang, c'est tout ce qu'il me faut. Le pape a fait dernièrement un discours furieux contre Napoléon, Victor-Emmanuel et Garibaldi. Il appelle ce dernier, assassin : c'est poli et digne du chef de l'Eglise catholique. Le général de Goyon est toujours absurde; il est cagot en diable et se fait blaguer par ces Romains desquels il serait si nécessaire qu'il fût respecté. — Mais, quand on arrive au trône par la fraude, voilà de quels hommes on est obligé de se servir. Napoléon Ier faisait exception à la règle, mais c'était Napoléon Ier. Somme toute, et malgré les criailleries des partis, nous devons un beau cierge à notre empereur. Il a froissé quelques personnalités, mais il a fait prendre à son pays le rang glorieux qu'il n'a atteint que sous les plus illustres souverains. Cela suffit pour un grand règne.

Mais je m'amuse à raconter des vérités à la La Palisse, et je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé de vous. Soigne-toi, chère mère, je veux te trouver complètement rétablie et sérieusement : ainsi arrange-toi et prends tes mesures pour cela.

Maintenant, au revoir, car je ne vous dis plus adieu, nous allons nous embrasser dans quelques mois.

GEORGES BIZET

(La fin au prochain numéro.)

1. Halévy était secrétaire perpétuel.

CHEZ

LES HEUREUX DU MONDE[1]

XIX

Les stores du salon de Mrs. Peniston étaient baissés contre l'accablant soleil de juin, et, dans le demi-jour suffocant, les visages de ses parents assemblés avaient une ombre de tristesse fort convenable.

Ils étaient tous là : les Van Alstyne, les Stepney, les Melson, — même un ou deux Peniston vaguement alliés, qui trahissaient, par une plus grande latitude dans la toilette et les manières, le fait d'un parentage plus éloigné et d'espérances plus rassises.

Le côté Peniston était en effet certain que le gros de la fortune de M. Peniston retournait à sa famille, tandis que les parents directs étaient suspendus à cette question : comment la veuve avait-elle disposé de sa fortune personnelle dont on ignorait au juste l'étendue? Jack Stepney, dans son nouveau personnage du neveu le plus riche, prenait tacitement la tête, montrant bien son importance par l'appareil plus profond de son deuil et l'autorité tranquille de ses manières, tandis que l'attitude ennuyée et la toilette frivole de sa femme proclamaient le

Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1907, 1er et 15 janvier 1908.

dédain de l'héritière pour l'insignifiance des intérêts en jeu. Le vieux Ned Van Alstyne, siégeant auprès d'elle, dans une jaquette qui rendait l'affliction fringante, tortillait sa moustache blanche pour dissimuler le pincement impatient de ses lèvres; et Grace Stepney, le nez rouge et fleurant le crêpe, murmurait sentimentalement à Mrs. Herbert Melson :

— Je ne pourrais pas voir ailleurs ce paysage de Niagara!...

Un froufrou d'étoffes et des têtes qui se tournèrent rapidement saluèrent l'ouverture de la porte, et Lily Bart apparut, grande et noble dans sa robe noire, avec Gerty Farish à son côté. Les visages des femmes, comme elle s'arrêtait d'un air interrogatif sur le seuil, furent toute une étude d'hésitation. Une ou deux firent mine de la reconnaître, avec des mouvements que modérait ou la solennité de la scène ou le doute sur les intentions de leurs compagnes; Mrs. Jack Stepney inclina la tête négligemment, et Grace Stepney, d'un geste sépulcral, indiqua un siège auprès du sien. Mais Lily, négligeant cette invite ainsi que la tentative officielle de Jack Stepney pour l'orienter, traversa la pièce de son allure libre et dégagée, et s'assit sur un fauteuil qui semblait avoir été mis tout exprès à part des autres.

C'était la première fois qu'elle se trouvait en face de sa famille depuis son retour d'Europe, qui datait de quinze jours; mais, si elle perçut quelque incertitude dans cet accueil, cela ne fit qu'ajouter une nuance d'ironie à l'habituelle sérénité de son maintien. Le saisissement qu'elle avait éprouvé en apprenant, sur le quai, de la bouche de Gerty Farish, la mort subite de Mrs. Peniston avait été atténué presque aussitôt par l'irrépressible pensée que maintenant du moins elle pourrait payer ses dettes. Elle s'était représenté, non sans crainte, sa première rencontre avec sa tante. Mrs. Peniston s'était opposée avec véhémence au départ de sa nièce en compagnie des Dorset; elle avait marqué la persistance de sa désapprobation en n'écrivant pas à Lily durant tout le voyage. La certitude qu'elle avait appris sa rupture avec les Dorset rendait la perspective de la rencontre plus formidable encore; et comment Lily eût-elle retenu un vif sentiment de soulagement à l'idée que, au lieu d'avoir à subir l'épreuve attendue, il ne lui restait qu'à entrer gracieusement en possession d'un héritage depuis long-

temps assuré? Il avait « toujours été entendu », selon la phrase consacrée, que Mrs. Peniston pourvoirait largement à l'avenir de sa nièce; et, dans l'esprit de celle-ci, le sous-entendu s'était depuis longtemps cristallisé en fait.

— Elle a tout, naturellement : je ne vois pas ce que nous faisons ici, — fit observer Mrs. Jack Stepney à Ned Van Alstyne, à haute voix et sans se gêner.

— Julia a toujours été une femme juste, — murmura Ned, d'un ton apaisant.

Et ce murmure pouvait signifier ou l'acquiescement ou le doute.

— Mon Dieu, il ne s'agit guère que de quatre cent mille dollars environ, — répliqua Mrs. Stepney avec un bâillement.

Et, dans le silence produit par la toux préliminaire de l'homme de loi, Grace Stepney sanglota :

— On ne trouvera pas une serviette en moins... je les ai comptées avec elle, le jour même...

Lily, oppressée par la lourde atmosphère et par la suffocante odeur de deuil tout neuf, sentit son attention distraite au moment où le notaire de Mrs. Peniston, qui se dressait solennellement derrière la table de Boule, à l'extrémité de la pièce, commença à dégoiser le préambule du testament.

« C'est comme si on était à l'église », réfléchissait-elle, se demandant vaguement où Gwen Stepney avait pu trouver un chapeau si affreux. Puis elle remarqua combien Jack avait engraissé : il serait bientôt aussi pléthorique que Herbert Melson, qui était assis à quelques pas, respirant bruyamment et appuyant sur sa canne ses mains gantées de noir.

« Je me demande pourquoi les gens riches engraissent toujours : c'est, sans doute, parce qu'ils n'ont rien pour les tourmenter. Si j'hérite, il faudra que je surveille ma taille », songeait-elle, pendant que le notaire psalmodiait à travers un labyrinthe de legs.

Les domestiques vinrent les premiers, puis quelques institutions charitables, puis divers Melson et Stepney plus ou moins éloignés, qui tressaillirent consciemment au bruit de leur nom, pour retomber ensuite dans l'état de passivité qui seyait à la solennité de la circonstance. Ned Van Alstyne, Jack Stepney et un cousin ou deux suivirent, chacun avec un legs de quelques

milliers de dollars : Lily s'étonna que Grace Stepney ne figurât point parmi eux. Puis elle entendit son propre nom :

— « A ma nièce Lily Bart, dix mille dollars... »

Puis le notaire se perdit encore dans une suite de périodes inintelligibles, d'où la conclusion jaillit, étrangement distincte :

— « ... Et le reste de mes biens à ma chère cousine et homonyme, Grace Julia Stepney. »

Il y eut un hoquet de surprise réprimé, un rapide virement de têtes, puis une levée de figures en deuil vers le coin où miss Stepney gémissait le sentiment de son indignité à travers la balle chiffonnée que formait son mouchoir à large bordure noire.

Lily se tint à l'écart du mouvement général, se sentant pour la première fois complètement seule. Personne ne la regardait, personne ne semblait s'apercevoir de sa présence : précipitée dans les abîmes de l'insignifiance, elle en touchait le fond... Et, sous le sentiment de l'indifférence collective, ce fut alors la transe plus atroce des espérances déçues. Déshéritée!... elle était déshéritée... et en faveur de Grace Stepney!

Elle rencontra les yeux lamentables de Gerty, fixés sur elle dans un effort désespéré de consolation, et ce regard la fit revenir à elle-même... Elle avait encore quelque chose à faire avant de quitter la maison, à faire avec toute la noblesse qu'elle savait mettre à des gestes de ce genre. Elle s'avança vers le groupe qui entourait miss Stepney, et, lui tendant la main, elle dit simplement :

— Chère Grace, je suis si contente!...

Ces dames s'étaient reculées à son approche et un vide se forma autour d'elle. Ce vide s'agrandit comme elle se retournait pour s'en aller, et nul ne se présenta pour le remplir. Elle s'arrêta, un moment, regardant autour d'elle, et prenant avec calme la mesure de sa situation. Elle entendit quelqu'un poser une question au sujet de la date du testament; puis un lambeau de la réponse que faisait le notaire : — on l'avait mandé tout à coup... Et il parlait d'un « acte antérieur... » Puis on se dispersa, le flot s'écoula devant elle : Mrs. Jack Stepney et Mrs. Herbert Melson s'arrêtèrent sur le seuil, attendant leur auto; un groupe sympathique escorta Grace Stepney vers le *cab* que l'on jugeait qu'elle devait prendre, bien qu'elle demeurât tout juste une ou deux rues plus loin... Et miss Bart

et Gerty se trouvèrent presque seules dans le salon pourpre qui, plus que jamais, dans son étouffante obscurité, ressemblait à un caveau de famille bien entretenu, où l'on venait de déposer avec décence le dernier corps.

Dans le petit salon de Gerty, où un *hansom* avait conduit les deux amies, Lily tomba sur une chaise avec un léger rire : cela la frappait comme une coïncidence piquante que le legs de sa tante représentât presque exactement le montant de ce qu'elle devait à Trenor. La nécessité de payer cette dette s'était de nouveau déclarée avec une urgence croissante depuis son retour en Amérique; et ce fut sa première pensée qu'elle exprima en disant à Gerty, qui ne pouvait tenir en place :

— Je me demande quand les legs seront payés.

Mais miss Farish pensait bien aux legs! Elle éclata avec une plus ample indignation :

— Oh! Lily c'est injuste, c'est cruel... Grace Stepney doit sentir qu'elle n'a aucun droit à tout cet argent!

— Quiconque savait plaire à tante Julia a droit à son argent, — répondit philosophiquement miss Bart.

— Mais elle vous était attachée... elle donnait à croire à tout le monde...

Gerty s'arrêta, évidemment embarrassée, et miss Bart se tourna vers elle et la regarda bien en face :

— Gerty, soyez franche : ce testament a été fait, il n'y a pas plus de six semaines; elle avait su ma rupture avec les Dorset.

— Tout le monde a su, naturellement, qu'il y avait eu quelque désaccord, quelque malentendu...

— A-t-elle su que Bertha m'avait chassée du yacht?

— Lily!

— C'est ce qui est arrivé, vous savez. Elle a dit que je cherchais à épouser George Dorset. Elle l'a fait pour lui persuader qu'elle était jalouse... N'est-ce pas ce qu'elle a raconté à Gwen Stepney?

— Je ne sais pas... Je n'écoute pas de pareilles horreurs.

— Mais moi, il faut que je les écoute, il faut que je sache où j'en suis.

Elle s'arrêta, et, de nouveau, il y eut une nuance de dérision dans sa voix :

— Avez-vous remarqué les femmes? Elles n'osaient pas me couper, tant qu'elles croyaient que j'aurais l'argent... Après, elles se sont sauvées comme si j'avais la peste.

Gerty garda le silence, et Lily continua :

— Je suis restée pour voir ce qui arriverait. Elles se sont réglées sur Gwen Stepney et Lulu Melson... Je les ai vues guetter ce que Gwen allait faire... Gerty, il faut que je sache exactement ce que l'on dit de moi.

— Je vous répète que je n'écoute pas...

— On entend ces choses-là sans écouter.

Elle se leva et posa ses mains résolues sur les épaules de miss Farish :

— Gerty, est-ce qu'on va me couper?

— Vos amis, Lily!... comment pouvez-vous croire?...

— Quels amis a-t-on dans des moments pareils? Qui, sinon vous, pauvre chérie, si confiante!... Et Dieu sait de quoi vous me soupçonnez!

Elle embrassa Gerty et murmura d'un ton bizarre :

— Vous, vous serez toujours la même avec moi... mais voilà, vous aimez les criminels, Gerty!... Cependant, comment faire avec ceux qui sont incorrigibles? Car je suis parfaitement impénitente, vous savez.

Elle se redressa dans toute la hauteur de sa svelte majesté, dominant comme quelque ange obscur de la défiance la pauvre Gerty toute troublée, qui ne put que balbutier :

— Lily, Lily... comment pouvez-vous rire de pareilles choses?

— Pour ne pas en pleurer peut-être... Mais non, je ne suis pas de celles qui pleurent. J'ai découvert de bonne heure que pleurer me rendait le nez rouge, et cette notion m'a soutenue dans plusieurs épisodes pénibles.

Elle fit le tour de la chambre avec agitation, puis, se rasseyant, elle leva ses yeux brillants et moqueurs sur l'inquiète Gerty :

— Cela m'eût été bien égal, vous savez, si j'avais eu l'argent.

Miss Farish protestait :

— Oh!

Lily répéta paisiblement :

— Ça ne m'aurait pas fait ça, ma chère : car, d'abord, elles n'auraient pas oser m'ignorer complètement; ensuite, si

elles m'avaient ignorée, cela n'aurait pas eu d'importance, puisque j'aurais été indépendante d'elles. Mais à présent!...

L'ironie disparut de ses yeux, et elle pencha sur son amie un visage assombri.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Lily? Naturellement, cet argent aurait dû vous revenir; mais, après tout, cela ne change rien à la question. L'essentiel...

Gerty s'arrêta, puis continua avec fermeté :

— L'essentiel, c'est que vous vous justifiiez, que vous racontiez à vos amis l'entière vérité.

— L'entière vérité? (Miss Bart se mit à rire.) Qu'est-ce que la vérité? Quand il s'agit d'une femme, c'est l'histoire la plus facile à croire... Dans le cas présent, il est beaucoup plus facile de croire la version de Bertha Dorset que la mienne, parce qu'elle a une grande maison et une loge à l'Opéra, et qu'il est commode d'être en bons termes avec elle.

Miss Farish fixait toujours sur elle un regard anxieux :

— Mais quelle est, en réalité, votre histoire, Lily? Je ne crois pas que personne la connaisse encore.

— Mon histoire?... Je ne crois pas que je la connaisse moi-même... C'est que, voyez-vous, je n'ai jamais pensé à préparer une version d'avance, comme Bertha.... Et, si je l'avais fait, j'ai idée que je ne prendrais pas la peine de m'en servir maintenant.

Mais Gerty continua, avec sa tranquillité raisonnable :

— Ce n'est pas une version préparée d'avance que je vous demande... Je vous demande de me raconter exactement ce qui s'est passé, depuis le commencement.

— « Depuis le commencement » ? (Miss Bart l'imitait gentiment.) Chère Gerty, comme vous avez peu d'imagination, vous autres bonnes gens! Mais le commencement, c'est dans mon berceau qu'il faudrait le chercher, je suppose... dans la manière dont j'ai été élevée, dans les choses qu'on m'a appris à aimer... Et encore, non!... je ne veux blâmer personne de mes fautes : je dirai que c'était dans mon sang, que cela me venait de quelque perverse aïeule entichée de plaisir, qui réagissait contre les vertus domestiques de la New-York hollandaise, et se souhaitait de retour à la cour de Charles Ier ou de Charles II?

Et, comme miss Farish persistait à la presser de ses yeux troublés, elle poursuivit avec impatience :

— Vous m'avez demandé la vérité, tout à l'heure... Eh bien, la vérité, c'est que quand on parle d'une jeune fille, elle est perdue ; et, plus elle explique son cas, plus son cas est mauvais en apparence... Ma chère Gerty, vous n'auriez pas, par hasard, une cigarette ?

Dans sa chambre sans air, à l'hôtel où elle était descendue en débarquant, Lily Bart, ce soir-là, examina la situation. C'était la dernière semaine de juin, et personne de ses amis n'était en ville. Les quelques parents qui étaient restés ou revenus pour la lecture du testament de Mrs. Peniston s'étaient enfuis, cet après-midi même, à New-Port ou Long-Island; et aucun d'eux n'avait offert l'hospitalité à Lily. Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait absolument seule, à part Gerty Farish. Même au moment de sa rupture avec les Dorset, elle n'en avait pas senti si vivement les conséquences : car la duchesse de Beltshire, avertie de la catastrophe par lord Hubert, lui avait offert aussitôt sa protection, et, à l'abri de son aile, Lily avait opéré une marche presque triomphale à Londres. Là elle avait été bien tentée de s'attarder dans une société qui ne lui demandait que de l'amuser et de la charmer, sans s'informer trop curieusement de la manière dont elle avait acquis ces dons-là; mais Selden, avant leur séparation, avait insisté sur la nécessité urgente de retourner bien vite chez sa tante ; et lord Hubert, peu après, lorsqu'il reparut à Londres, abonda dans le même sens. Point n'était besoin de dire à Lily que le chaperonnage de la duchesse n'était pas le meilleur moyen de se réhabiliter aux yeux du monde, et, comme elle se rendait compte, en outre, que sa noble protectrice pouvait la lâcher à n'importe quel moment pour une nouvelle protégée, elle se décida, quoique avec regret, à retourner en Amérique. Mais elle n'était pas depuis dix minutes sur le sol natal, qu'elle comprit qu'elle avait trop tardé à rentrer : les Dorset, les Stepney, les Bry, tous les acteurs et les spectateurs du misérable drame, l'avaient précédée avec leur version ; et, même si elle avait vu la moindre chance de se faire écouter, quelque obscur dédain ou répugnance lui aurait interdit d'en

profiter. Elle savait que ce n'était ni par des explications ni par des contre-accusations qu'elle pouvait jamais espérer recouvrer sa position perdue; mais, même si elle avait eu la moindre confiance en leur efficacité, elle aurait encore été retenue par le sentiment qui l'avait empêchée de se défendre auprès de Gerty Farish, — sentiment composé, moitié d'orgueil, moitié d'humiliation. — Elle savait qu'elle avait été impitoyablement sacrifiée à la résolution prise par Bertha Dorset de reconquérir son mari, et, quoique ses relations personnelles avec Dorset n'eussent pas dépassé la bonne camaraderie, elle s'était parfaitement rendu compte, dès le début, que son rôle dans cette affaire était, comme l'avait brutalement défini Carry Fisher, de distraire de sa femme l'attention de Dorset. C'était pour cela qu'elle était là; c'était le prix qu'elle avait accepté de payer pour trois mois de luxe, loin de tout souci. Son habitude de regarder résolument les faits en face, dans les rares moments où elle faisait son examen de conscience, ne lui permettait de jeter aucun faux jour sur la situation. Elle avait pâti pour la fidélité même avec laquelle elle avait exécuté sa clause dans ce contrat tacite, mais d'aucune façon la clause ne lui faisait honneur, et elle la voyait maintenant dans toute la laideur de l'insuccès.

Elle voyait aussi, à la même impitoyable lumière, la suite des conséquences qui résultaient de cet échec; et ces conséquences devinrent de plus en plus claires à mesure qu'elle s'attardait en ville avec ennui. Elle y restait, d'une part, à cause du réconfortant voisinage de Gerty Farish; d'autre part, parce qu'elle ne savait guère où aller. Elle comprenait assez bien la nature de la tâche qu'elle avait devant elle : il lui fallait se mettre à regagner peu à peu la position qu'elle avait perdue, et le premier pas dans cette voie pénible était de découvrir, le plus tôt possible, sur combien d'amis elle pouvait compter. Ses espoirs se concentraient surtout sur Mrs. Trenor, qui avait des trésors d'indulgence et de tolérance pour ceux qui l'amusaient ou lui étaient utiles; d'ailleurs, dans le bruyant tourbillon d'une telle existence, la voix encore basse du dénigrement était lente à se faire entendre. Mais Judy, qui devait pourtant être instruite du retour de miss Bart, n'avait pas même envoyé le petit mot de condoléances que le deuil de son amie récla-

mait. Toute avance de la part de Lily pouvait être périlleuse : il n'y avait donc rien à faire qu'à s'en remettre à la chance heureuse d'une rencontre accidentelle, et Lily savait, que, même à cette époque tardive de la saison, il y avait toujours une possibilité de croiser ses amis dans leurs fréquents passages en ville.

A cet effet, elle se montra assidûment dans les restaurants qu'ils fréquentaient; escortée de l'inquiète Gerty, elle déjeunait luxueusement, comme elle disait, sur son héritage.

— Ma chère Gerty, vous ne voudriez pas que le maître d'hôtel pût s'apercevoir que je n'ai pour vivre que le legs de tante Julia? Pensez à la satisfaction de Grace Stepney, si elle arrivait ici et si elle nous trouvait déjeunant avec du mouton froid et du thé!... Quel entremets allons-nous prendre aujourd'hui, ma chère?... une « coupe Jacques », ou des « pêches à la Melba »?

Elle laissa tomber la carte brusquement, le rouge lui monta aux joues, et Gerty, suivant son regard, vit tout un groupe qui s'avançait, venant d'une salle intérieure : en tête marchaient Mrs. Trenor et Carry Fisher. Il était impossible à ces dames et à leurs compagnons — parmi lesquels Lily avait distingué aussitôt Trenor et Rosedale — de sortir sans passer à côté de la table où les deux jeunes filles étaient assises; et cette idée se trahit dans les manières de Gerty par une trépidation maladroite. Miss Bart, au contraire, comme soutenue et portée par le rythme élastique de sa grâce, n'ayant l'air ni de redouter l'approche de ses amis ni de les attendre, donna à la rencontre le tour naturel qu'elle savait donner aux situations les plus tendues. Tout l'embarras fut du côté de Mrs. Trenor, et se manifesta par un mélange d'effusions exagérées et d'imperceptibles réserves. Elle affirma hautement le plaisir qu'elle éprouvait à voir miss Bart, mais sous forme d'une généralisation nébuleuse, qui ne comprenait aucune question sur son avenir ni l'expression d'un désir très défini de la revoir. Lily, versée dans le langage de ces omisssions-là, savait qu'elles étaient également intelligibles aux autres membres du groupe. Rosedale lui-même, tout excité par l'honneur de se trouver en pareille compagnie, prit aussitôt la température de la cordialité de Mrs. Trenor, et la réfléchit dans sa manière

dégagée d'aborder miss Bart. Quant à Trenor, rouge et mal à son aise, il avait coupé court à ses salutations sous prétexte d'un mot à dire au maître d'hôtel, et le reste du groupe disparut bientôt dans le sillage de Mrs. Trenor.

Tout cela ne dura qu'un instant : le garçon, la carte à la main, attendait toujours le résultat du choix entre les « coupes Jacques » et les « pêches à la Melba »; mais cet instant avait suffi à miss Bart pour mesurer sa destinée. Si Mrs. Trenor prenait la tête, tout le monde la suivrait; et Lily eut la sensation désolée du naufragé qui a fait de vains signaux à des voiles fuyantes.

Elle se rappela, dans un éclair, Mrs. Trenor se plaignant de la rapacité de Carry Fisher : cela ne prouvait-il pas qu'elle était extraordinairement au courant des affaires personnelles de son mari? Parmi le large et tumultueux désordre de l'existence de Bellomont, où personne ne semblait avoir le temps d'observer son voisin, et où les tendances individuelles et les intérêts personnels passaient inaperçus dans le courant des activités collectives, Lily s'était imaginée à l'abri d'une surveillance gênante; mais si Judy savait quand Mrs. Fisher empruntait de l'argent à son mari, était-il vraisemblable qu'elle ignorât la même opération faite par Lily? Si elle se souciait peu des affections que pouvait avoir son mari, elle était tout simplement jalouse de sa bourse; et Lily lut dans ce fait l'explication de sa froideur. Le résultat immédiat de ces conclusions fut la détermination passionnée de payer sa dette à Trenor. Une fois libérée de cette obligation, elle n'aurait plus, du legs de Mrs. Peniston qu'un millier de dollars, et rien d'autre pour vivre que son petit revenu, lequel était infiniment moindre que la maigre pitance de Gerty Farish; mais cette considération céda devant l'impérieuse revendication de son orgueil blessé. Il fallait d'abord qu'elle fût quitte envers les Trenor; après cela, elle songerait à l'avenir.

Dans son ignorance des délais légaux, elle avait supposé que le legs lui serait payé peu de jours après la lecture du testament; elle attendit quelque peu, avec anxiété, puis elle écrivit pour demander la cause de ce retard. Il y eut un autre intervalle avant que le notaire de Mrs. Peniston, qui était en

même temps un des exécuteurs testamentaires, lui répondît que, certaines questions s'étant posées au sujet de l'interprétation du testament, lui et ses collègues ne seraient sans doute pas en mesure de payer les legs avant l'expiration des douze mois que la loi leur accordait pour le règlement. Effarée et indignée, Lily résolut de tenter une démarche personnelle; mais elle revint de son expédition avec le sentiment de l'impuissance de la beauté et du charme contre les procédés insensibles de la loi. Il lui semblait intolérable de vivre une année encore sous le poids de sa dette; et, dans cette extrémité, elle décida de s'adresser à miss Stepney, qui s'attardait en ville, plongée dans le délectable devoir de passer en revue la garde-robe et le linge de sa bienfaitrice. Lily sentait combien il était amer de demander une faveur à Grace Stepney, mais l'autre parti était plus amer encore; et, un matin, elle se présenta chez Mrs. Peniston, où Grace, pour faciliter sa pieuse tâche, s'était installée provisoirement.

L'étrangeté d'entrer en suppliante dans une maison où elle avait si longtemps commandé augmenta chez Lily le désir d'abréger l'épreuve; quand miss Stepney entra dans le salon obscurci, avec le bruissement d'un crêpe de première qualité, la visiteuse alla droit au but : consentirait-elle à avancer le montant du legs attendu?

Grace, en réponse, se mit à gémir et s'étonna de cette requête; elle déplora que la loi fût inexorable, et manifesta sa surprise que Lily n'eût pas compris l'exacte similitude de leurs positions. Se figurait-elle que seul le paiement des legs avait été différé? Mais miss Stepney elle-même n'avait pas touché un sou de son héritage, et payait un loyer — oui, un loyer! — pour le privilège d'habiter une maison qui lui appartenait. Elle était sûre que tout cela n'était pas conforme aux vœux de la pauvre cousine Julia : — elle l'avait dit aux exécuteurs testamentaires, bien en face, mais ils étaient inaccessibles à la raison, et il n'y avait rien à faire qu'à attendre. Que Lily fît comme elle et fût patiente : elles n'avaient qu'à se rappeler toutes deux l'admirable patience dont cousine Julia avait toujours fait preuve.

Lily fit un mouvement qui montrait qu'elle ne se réglait qu'imparfaitement sur cet exemple :

— Mais vous aurez tout, Grace : il vous serait facile d'emprunter dix fois le montant de ce que je vous demande.

— Emprunter!... facile pour moi d'emprunter? (Grace Stepney se dressa devant elle, pleine d'une sombre colère.) Comment pouvez-vous croire, un instant, que je consentirais à emprunter de l'argent sur l'héritage de cousine Julia, quand je sais si bien l'indicible horreur qu'elle avait pour toute transaction de ce genre? D'ailleurs, Lily, si vous tenez à savoir la vérité, c'est l'idée que vous étiez endettée qui a causé sa maladie... Vous vous rappelez qu'elle avait eu une légère attaque avant votre départ... Oh! je ne sais pas les détails, naturellement, je ne veux pas les savoir... mais il courait sur vos affaires des bruits qui la rendaient très malheureuse... Personne ne pouvait être un moment avec elle sans s'en apercevoir... Tant pis si je vous offense en vous disant cela maintenant!... Si je peux aider à vous faire comprendre la folie de votre conduite, et combien elle l'a désapprouvée, il me semblera que c'est le véritable moyen de vous consoler un peu de sa perte.

XX

Il parut à Lily, quand la porte de Mrs. Peniston se fut refermée sur elle, qu'elle prenait définitivement congé de son existence ancienne. L'avenir s'étendait devant elle, nu et morne, comme la longue solitude de la Cinquième Avenue, et les occasions s'y montraient aussi rares que les *cabs*, traînant de-ci de-là, en quête de clients qui ne venaient pas. La complète analogie fut pourtant dérangée, comme elle gagnait l'allée latérale, par l'approche rapide d'un *hansom* qui, à sa vue, stoppa aussitôt.

Au-dessous du toit chargé de bagages, elle aperçut une main qui lui faisait des signaux; un moment après, Mrs. Fisher, sautant à terre, l'enveloppait d'une étreinte fort démonstrative.

— Comment! ma chère, vous êtes encore en ville?... Quand je vous ai vue, l'autre jour, chez Sherry, je n'ai pas eu le temps de vous demander...

Elle s'interrompit, et ajouta, dans une explosion de franchise :

— La vérité, c'est que j'ai été *horrible*, Lily... et j'ai toujours voulu vous le dire depuis.

— Oh! — protesta miss Bart en reculant hors de cette embrassade repentante.

Mais Mrs. Fisher continua, avec sa droiture coutumière :

— Écoutez, Lily, ne tournons pas autour du pot : la moitié des ennuis, dans ce monde, viennent de ce qu'on prétend qu'il n'y en a pas. Ce n'est pas ma manière, à moi, et tout ce que je peux dire, c'est que je suis honteuse d'avoir suivi le mouvement des autres femmes... Mais nous reparlerons de tout cela plus tard... Maintenant dites-moi où vous demeurez et quels sont vos plans. Je ne suppose pas que vous habitiez là, avec Grace Stepney?... Et j'ai idée que vous ne devez pas trop savoir que devenir.

Dans l'humeur présente de Lily, il n'y avait pas moyen de résister à cet appel si sincèrement amical. Elle répondit avec un sourire :

— Je suis un peu perdue, en ce moment, mais Gerty Farish est encore en ville, et elle a la bonté de permettre que je lui tienne compagnie toutes les fois qu'elle a un moment de liberté.

Mrs. Fisher fit une légère grimace.

— Hum!... c'est une joie tempérée... Oh! je sais, Gerty est une perle, et nous vaut toutes ensemble... Mais, à la longue, vous vous êtes habituée à un assaisonnement un peu plus relevé, n'est-ce pas, chère?... Et d'ailleurs je suppose qu'elle-même partira bientôt... Le premier août, dites-vous?... Eh bien, voyons, vous ne pouvez passer votre été en ville; mais de cela aussi nous reparlerons plus tard... En attendant, que diriez-vous de mettre quelques affaires dans une malle et de m'accompagner, ce soir, chez les Sam Gormer?

Et, comme Lily semblait tout ahurie devant cette proposition subite, elle poursuivit, avec son rire aisé :

— Vous ne les connaissez pas, et ils ne vous connaissent pas; mais cela n'a aucune espèce d'importance. Ils ont loué la maison des Van Alstyne à Roslyn, et j'ai carte blanche pour y amener mes amis : plus on est de fous, plus on rit!... Ils font vraiment les choses très bien, et il y aura, cette semaine, une série plutôt gaie.

Elle s'interrompit encore, frappée par un changement indéfinissable dans la physionomie de miss Bart.

— Oh! je ne veux pas dire votre coterie à vous, vous savez : un groupe assez différent, mais très amusant tout de même... Le fait est que les Gormer se sont lancés dans une voie qui leur est propre : ce qu'ils veulent, c'est jouir de l'existence, et en jouir à leur manière. Ils ont essayé de l'autre genre pendant quelques mois, sous mon distingué patronage, et cela marchait étonnamment bien : ils avançaient beaucoup plus vite que les Bry, précisément parce qu'ils n'y tenaient pas autant; mais, brusquement, ils ont décidé que tout cela les ennuyait, et que ce dont ils avaient besoin, c'était une foule au milieu de laquelle ils pourraient se sentir chez eux... C'est assez original de leur part, ne trouvez-vous pas?... Mattie Gormer a encore des aspirations : les femmes en ont toujours; mais elle est d'excellente composition. Et Sam ne veut pas qu'on l'ennuie. Tous deux aiment à être les personnes les plus importantes et les plus en vue, de sorte qu'ils ont inauguré une espèce de représentation continuelle, une sorte de Coney Island [1] mondain, où l'on accueille tous ceux qui font assez de bruit et qui ne se donnent pas des airs... Moi, je dois dire que je trouve cela très amusant : il y a des gens du clan artiste, vous savez, la jolie actrice du moment, et ainsi de suite... Cette semaine, par exemple, ils ont Audrey Anstell, qui a remporté un tel succès, le printemps dernier, dans *les Épaules de Paule*, et Morpeth... il fait le portrait de Mattie Gormer... et les Dick Bellinger, et Kate Corby... bref, tous ceux qui ont de l'entrain et font du tapage... Allons, ne restez pas là le nez en l'air, ma chère : cela vaudra toujours mieux qu'un dimanche brûlant en ville, et vous trouverez des gens intelligents aussi bien que des gens bruyants : Morpeth, qui admire énormément Mattie, amène toujours un ou deux camarades.

Mrs. Fisher entraîna Lily vers le *hansom*, avec une autorité amicale :

— Grimpez, c'est cela, vous êtes gentille... Je vais vous conduire à votre hôtel, où vous ferez emballer vos affaires; puis

1. Quelque chose, à New-York, comme une « foire de Neuilly » permanente.

nous irons prendre le thé, et nos femmes de chambre nous rejoindront à la gare.

Oui, cela valait beaucoup mieux qu'un dimanche brûlant en ville : Lily ne pouvait plus en douter tandis que, se reposant à l'ombre de la véranda feuillue, elle regardait du côté de la mer à travers une pelouse pittoresquement tachetée de dames en robes de dentelle et d'hommes en costumes de tennis.

L'immense maison des Van Alstyne et toutes ses dépendances étaient bondées de gens invités par les Gormer à venir là du samedi au lundi, et qui, à cette heure, par cette radieuse matinée de dimanche, se dispersaient dans le parc, en quête des distractions variées que l'endroit pouvait offrir, — distractions allant des terrains de tennis aux galeries de tir, du bridge et du whisky, pour l'intérieur, aux automobiles et canots à vapeur, pour le dehors. Lily avait la sensation bizarre d'avoir été ramassée dans la foule aussi négligemment qu'un voyageur est cueilli par un train express. La blonde et joyeuse Mrs. Gormer aurait pu figurer le chef de train, assignant avec calme leur place à tous les envahisseurs, tandis que Carry Fisher représentait l'employé qui case leur valise, distribue les tickets pour le wagon-restaurant et annonce l'approche des stations. Le train cependant avait à peine ralenti son allure; la vie continuait de siffler avec le vacarme assourdissant d'une locomotive, tandis qu'un voyageur au moins avait trouvé un salutaire refuge contre le tumulte de ses propres pensées.

Le milieu des Gormer représentait un faubourg mondain que Lily avait toujours dédaigneusement évité; mais, maintenant qu'elle s'y trouvait, elle n'y voyait qu'une copie, style flamboyant, de son propre monde, une caricature se rapprochant de l'original comme au théâtre une pièce mondaine se rapproche des mœurs de salon. Les gens qui l'entouraient faisaient les mêmes choses que les Trenor, les Van Osburgh et les Dorset : la différence résidait dans une centaine de nuances d'aspect et de manières, depuis la coupe du gilet de ces messieurs jusqu'à l'inflexion de la voix de ces dames. Tout était d'une clé plus élevée, et il y avait plus de chaque chose : plus de bruit, plus de couleurs, plus de champagne,

plus de familiarité, — mais aussi plus de naturel, moins de rivalités, et plus d'aptitude à jouir de tout.

L'arrivée de miss Bart avait été accueillie avec une affabilité dénuée de critique qui tout d'abord irrita son orgueil, puis la ramena au sens aigu de sa propre situation, de la place que pour le moment il lui fallait accepter dans la vie et dont elle devait profiter le mieux possible. Tous ces gens connaissaient son histoire; sa première longue conversation avec Carry Fisher ne lui avait laissé aucun doute à ce sujet : elle était marquée publiquement comme l'héroïne d'un épisode singulier; — mais, au lieu de s'écarter d'elle comme l'avaient fait ses amies, ils la recevaient sans examen dans la promiscuité de leur existence facile. Ils avalaient son passé aussi aisément que celui de miss Anstell, et sans faire de différence apparente entre les grosseurs des bouchées : tout ce qu'ils demandaient, c'était qu'elle contribuât — à sa façon, car ils admettaient la diversité des dons — à l'amusement général autant que cette gracieuse actrice, dont les talents, en dehors de la scène, étaient des plus variés.

Lily sentit tout de suite que la moindre tendance à se montrer hautaine, à établir les différences et les distinctions, serait fatale à son séjour dans le clan des Gormer. Être acceptée dans de telles conditions et dans un tel monde, c'était déjà assez dur pour ce qu'il lui restait de fierté; elle se rendait compte, avec un frisson de mépris pour elle-même, qu'après tout il serait plus dur encore d'en être exclue. Car, presque aussitôt, elle avait ressenti le charme insidieux de rentrer dans une vie où toutes les difficultés matérielles étaient aplanies. Le passage brusque d'un hôtel étouffant, dans une ville poussiéreuse et déserte, à l'espace et au luxe d'une grande maison de campagne éventée par la brise de mer, avait produit un état de lassitude morale assez agréable après la tension nerveuse et l'inconfort physique de ces dernières semaines. Pour le moment, il fallait s'abandonner au rafraîchissement dont ses sens avaient besoin : après cela, elle examinerait de nouveau sa situation, et prendrait conseil de sa dignité. Le plaisir qu'elle éprouvait de ce cadre était à vrai dire modéré par la déplaisante considération qu'elle acceptait l'hospitalité et recherchait l'approbation de gens qu'elle avait dédaignés dans

d'autres conditions. Mais elle devenait moins sensible à ces choses : un dur vernis d'indifférence se formait rapidement sur ses délicatesses et ses susceptibilités, et chaque concession à la nécessité ne faisait que durcir la surface un peu plus.

Le lundi, quand la société se débanda avec de bruyants adieux, le retour en ville donna encore plus de relief aux charmes de l'existence qu'elle quittait. Les autres invités se dispersaient pour reprendre la même vie dans un décor différent : les uns à Newport, d'autres à Bar Harbour, d'autres encore dans la rusticité factice d'un camp aux Adirondack. Même Gerty Farish, qui accueillit le retour de Lily avec une tendre sollicitude, se préparait à rejoindre bientôt la tante auprès de qui elle passait ses étés au bord du lac George : il n'y avait que Lily qui demeurât sans aucun plan ni projet, échouée, par l'effet d'un remous, hors du grand courant de plaisir. Mais Carry Fisher, qui avait insisté pour qu'elle s'installât dans sa propre maison, où elle-même devait percher, un jour ou deux, en allant au camp des Bry, vint à la rescousse avec une suggestion nouvelle :

— Écoutez, Lily, je vais vous dire ce qu'il en est : je voudrais que vous prissiez ma place auprès de Mattie Gormer, cet été. Ils emmènent un groupe d'amis dans l'Alaska, le mois prochain, dans leur wagon particulier, et Mattie, qui est la femme la plus paresseuse du monde, désire que j'aille avec eux pour la soulager de l'ennui de tout organiser ; mais les Bry me réclament aussi... Oh ! oui, nous sommes réconciliés : je ne vous l'avais pas dit ?... et, à parler franchement, quoique je préfère les Gormer, il y a plus de profit pour moi à être avec les Bry. Le fait est qu'ils veulent essayer Newport, cet été, et, si je parviens à leur procurer un succès là... eh bien, eux feront en sorte que ce soit un succès pour moi... (Mrs. Fisher frappa dans ses mains avec enthousiasme.) Savez-vous, Lily ? plus j'y pense, et plus je crois mon idée bonne... aussi bien pour vous que pour moi... Les Gormer sont tous les deux absolument toqués de vous, et ce voyage en Alaska est justement ce que je souhaiterais pour vous dans ce moment-ci.

Miss Bart leva sur elle un regard pénétrant :

— Pour m'écarter du chemin de mes amis, voulez-vous dire ? fit-elle tranquillement.

Et Mrs Fisher répondit, avec un baiser de protestation :

— Pour empêcher qu'ils ne vous voient jusqu'à ce qu'ils reconnaissent combien vous leur manquez.

Miss Bart accompagna les Gormer en Alaska; et cette expédition, si elle ne produisit pas l'effet escompté par son amie, eut du moins cet avantage négatif de l'arracher au centre brûlant de la critique et de la discussion. Gerty Farish s'était opposée à ce projet avec toute l'énergie de sa nature quelque peu inarticulée. Elle avait même offert de sacrifier sa visite au lac George, et de demeurer en ville avec miss Bart, si celle-ci voulait renoncer au voyage. Mais Lily pouvait déguiser sa réelle répugnanee pour le projet sous une raison suffisamment valide :

— Chère innocente, ne voyez-vous pas que Carry a tout à fait raison, et qu'il faut que je reprenne ma vie habituelle, et que je me montre le plus possible avec du monde? Si mes anciens amis préfèrent ajouter foi à des mensonges en ce qui me concerne, il faut bien que je m'en fasse de nouveaux, voilà tout; et, vous le savez, les mendiants n'ont pas le choix... Non pas que Mattie Gormer me déplaise; je l'aime assez, au contraire : elle est bonne, franche et sans prétentions; et vous supposez bien que je lui suis profondément reconnaissante de m'avoir accueillie à un moment, où, vous avez pu le voir vous-même, ma propre famille s'est unanimement lavée les mains de mon avenir?

Gerty secoua la tête, sans rien dire, mais nullement convaincue. Elle sentait, non seulement que Lily se dépréciait en profitant d'une intimité qu'elle n'eût jamais cultivée de son plein gré, mais encore qu'en s'abandonnant de nouveau à son ancien mode d'existence elle rejetait la dernière chance qui lui restât de s'en échapper jamais. Gerty n'avait qu'une conception obscure de l'épreuve que Lily avait subie; mais le résultat en était comme un titre durable à sa pitié, depuis la nuit mémorable où elle avait immolé son espoir secret à l'infortune de son amie. Pour des caractères comme celui de Gerty, un tel sacrifice confère à la personne en faveur de qui on l'a fait une sorte de droit moral : ayant aidé Lily une fois, il lui fallait continuer de l'aider; et, pour l'aider, elle avait besoin de croire en elle, car la foi est le grand ressort des natures de cet ordre.

Mais, même si miss Bart, après avoir repris goût aux agréments de la vie, avait pu retourner à l'aridité de New-York, en août, sans autre adoucissement que la présence de la pauvre Gerty, son expérience mondaine lui eût déconseillé cet acte d'abnégation. Elle savait que Carry Fisher avait raison, qu'une absence opportune serait peut-être le premier pas vers la réhabilitation, et qu'en tout cas s'attarder en ville hors de saison était un fatal aveu de défaite.

De ce voyage tumultueux des Gormer à travers le continent natal elle revint avec une vue modifiée de la situation. L'habitude reprise du luxe — le réveil quotidien avec l'absence de soucis garantie et la présence des aises matérielles — tout cela émoussa graduellement son estime de ces biens-là, et ne la laissa que plus consciente du vide qu'ils ne pouvaient remplir. Le bon naturel sans discernement de Mattie Gormer, et la sociabilité de hasard de ses amis, qui traitaient Lily absolument comme ils se traitaient entre eux, — tous ces indices caractéristiques d'une différence foncière commençaient à user son endurance; et, plus elle voyait à critiquer dans ses compagnons, moins elle se sentait justifiée de les mettre à profit. Le désir intense de retrouver son ancien milieu devint une idée fixe; mais ce propos de plus en plus ferme était accompagné de l'inévitable idée que, pour réussir, elle devait imposer de nouvelles concessions à son orgueil. Ces concessions, pour le moment, avaient l'inconvénient de l'obliger à se raccrocher à ses hôtes après leur retour de l'Alaska. Si peu qu'elle fût dans le ton de leur milieu, son incomparable souplesse mondaine, sa longue habitude de s'adapter à autrui sans permettre que sa propre ligne en fût altérée, son habile maniement de tous les instruments polis de son métier, lui avaient conquis une place importante dans la coterie des Gormer. Si leur bruyante hilarité ne pouvait jamais être la sienne, elle donnait une note d'élégance aisée qui avait plus de valeur pour Mattie Gormer que les passages plus tapageurs de l'orchestre. Sam Gormer et ses camarades les plus intimes avaient à vrai dire un peu peur d'elle; mais la cour de Mattie, et Paul Morpeth en tête, faisaient sentir à Lily qu'ils prisaient en elle les qualités mêmes qui leur manquaient le plus visiblement. Morpeth, dont

l'indolence mondaine était aussi grande que l'activité artistique, avait beau s'abandonner au courant facile de l'existence des Gormer, où les petites exigences de la politesse étaient inconnues ou ignorées, et où un homme pouvait oublier une invitation ou s'y rendre en veston d'atelier et en pantoufles, il conservait néanmoins son sentiment des différences, et il était sensible à des grâces qu'il n'avait pas le temps de cultiver. Durant les répétitions des tableaux vivants chez les Bry, il avait été très vivement frappé par les facultés plastiques de Lily : — « Pas la figure : trop maîtresse d'elle-même pour être expressive; mais le reste!... Dieu, quel modèle elle ferait! » — et, quoique son horreur du monde dans lequel il l'avait vue fût trop profonde pour qu'il songeât à l'y aller chercher, il appréciait vivement le privilège de l'avoir là, pour la regarder et l'écouter, tandis qu'il flânait dans le salon en désordre de Mattie Gormer.

Lily avait ainsi formé, dans le brouhaha de son entourage, un petit noyau de relations amicales qui sauvait un peu pour elle ce qu'il y avait de trop cynique à demeurer avec les Gormer après leur retour. Elle n'était pas non plus sans de pâles reflets de son propre monde, surtout depuis que la fin de la saison de Newport avait dirigé une fois de plus le courant mondain vers Long-Island. Kate Corby, qui était, par goût, aussi large dans le choix de ses relations que Carry Fisher par nécessité, venait rendre visite de temps en temps aux Gormer, où, après un moment de surprise, elle en vint à considérer presque trop la présence de Lily comme naturelle. Mrs. Fisher, elle aussi, faisait de fréquentes apparitions dans le voisinage, et venait communiquer le résultat de ses expériences et apporter à Lily ce qu'elle appelait le dernier bulletin du bureau métérologique; et celle-ci, qui n'avait pourtant jamais provoqué ses confidences, pouvait néanmoins causer avec elle plus librement qu'avec Gerty Farish, en présence de laquelle il était impossible d'admettre même l'existence de beaucoup de choses que Mrs. Fisher tenait facilement pour accordées.

Aussi bien Mrs. Fisher n'avait pas de curiosité gênante. Elle ne désirait pas pénétrer trop avant dans la situation de Lily, mais tout simplement l'examiner du dehors, et tirer ses

conclusions en conséquence; et ces conclusions, à la fin d'une causerie confidentielle, elle les résuma pour son amie dans cette remarque succincte :

— Il faut vous marier le plus tôt possible.

Lily fit entendre un faible rire : pour une fois, Mrs. Fisher manquait d'originalité.

— Allez-vous, comme Gerty Farish, me recommander l'infaillible panacée de « l'amour d'un brave homme »?

— Non... Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre de mes candidats répondrait à cette définition, — dit Mrs. Fisher après avoir réfléchi un instant.

— « Ni l'un ni l'autre »!... Y en a-t-il vraiment deux?

— Je devrais peut-être dire : « un et demi», pour le moment...

Miss Bart s'amusait de plus en plus.

— Toutes choses égales d'ailleurs, je crois que je préférerais un demi-mari... Qui est-ce?

— Ne jetez pas les hauts cris avant d'avoir entendu mes raisons... George Dorset.

— Oh! — murmura Lily, d'un ton de reproche.

Mais Mrs. Fisher continua, sans se laisser émouvoir :

— Eh bien, pourquoi pas? Ils ont eu quelques semaines de lune de miel, tout de suite après leur retour d'Europe, mais tout va mal de nouveau. La conduite de Bertha est plus que jamais celle d'une folle, et la crédulité de George est presque épuisée. Ils sont dans leur maison de campagne, près d'ici, vous savez, et j'ai passé la journée de dimanche dernier chez eux. C'était lugubre comme société : personne d'autre que le pauvre Neddy Silverton, qui a l'air d'un galérien... Dire qu'on prétendait que je rendais ce pauvre garçon malheureux!... Et, après déjeuner, George m'a emmenée faire une longue promenade, et m'a dit que cela ne pouvait pas durer...

Miss Bart eut un geste de dénégation :

— Allons donc! cela durera toujours : Bertha saura toujours comment le faire revenir quand elle aura besoin de lui.

Mrs. Fisher continuait à l'observer d'un regard sondeur :

— Pas s'il a quelqu'un vers qui se tourner! Oui... voilà la vérité : le pauvre être ne peut vivre tout seul... Et je me rappelle quel bon garçon c'était, plein de vie et d'enthousiasme.

Elle s'arrêta, puis reprit, détournant son regard de celui de Lily :

— Il ne resterait pas dix minutes avec elle, s'il savait...

— S'il savait?... — répéta miss Bart.

— Ce que vous, par exemple, devez savoir... avec les occasions que vous avez eues! — S'il avait la preuve positive, je veux dire...

Lily l'interrompit avec une vive rougeur de mécontentement :

— Je vous en prie, laissons ce sujet, Carry : il m'est trop odieux.

Et, pour distraire l'attention de sa compagne, elle ajouta, essayant de la légèreté :

— Et votre second candidat? Il ne faudrait pas l'oublier.

Mrs. Fisher fit écho à son rire.

— Je me demande si vous crierez aussi fort... Sim Rosedale!...

Miss Bart ne cria pas : elle demeura silencieuse et regarda pensivement son amie. Cette suggestion, à vrai dire, n'était que l'expression d'une possibilité qui lui était plus d'une fois revenue à l'esprit pendant ces dernières semaines. Au bout d'une minute, elle dit négligemment :

— M. Rosedale veut une femme qui puisse l'établir dans le sein des Van Osburgh et des Trenor.

Mrs. Fisher la rattrapa vivement.

— Et vous, vous le pourriez... avec son argent!... Ne voyez-vous pas comme ce serait bien pour tous les deux?

— Je ne vois aucun moyen de le lui faire voir! — répliqua Lily, avec un rire destiné à écarter ce sujet.

Mais, en réalité, elle y songeait longtemps encore après le départ de Mrs. Fisher. Elle avait peu vu Rosedale depuis qu'elle avait été annexée par les Gormer, car il était toujours résolument déterminé à pénétrer dans l'intimité du paradis dont elle était maintenant exclue; mais, une ou deux fois, n'ayant rien de mieux, il était venu passer le dimanche, et alors il ne lui avait laissé aucun doute sur sa manière d'envisager la situation. Il l'admirait plus que jamais, cela était d'une évidence offensante : car, dans le cercle des Gormer, où il s'épanouissait comme dans son élément natal, il n'y

avait pas de conventions embarrassantes pour arrêter la pleine expression de son approbation. Mais c'était dans la qualité de son admiration qu'elle discernait sa subtile estimation du cas qu'elle présentait. Il se plaisait à laisser voir aux Gormer qu'il avait connu « miss Lily » — elle était maintenant « miss Lily » pour lui — avant qu'ils eussent la moindre existence mondaine ; il se plaisait plus particulièrement à faire sentir à Paul Morpeth la distance à laquelle remontait leur intimité. Mais ce n'était là qu'un épisode, il le donnait à entendre, une ride à la surface d'un puissant et rapide courant mondain, l'espèce de détente qu'un homme accaparé par de vastes intérêts et des préoccupations multiples se permet dans ses heures de loisir.

La nécessité d'accepter cette vue de leurs relations passées, et d'y répondre sur ce ton de plaisanterie qui était d'usage parmi ses nouveaux amis, humiliait profondément Lily. Mais moins que jamais elle n'osait se disputer avec Rosedale. Elle soupçonnait que son refus comptait parmi les plus inoubliables des camouflets qu'il eût essuyés, et le fait qu'il savait quelque chose de sa malheureuse transaction avec Trenor, et que sûrement il l'interprétait de la façon la plus basse, semblait la mettre irrémédiablement à sa merci. Pourtant la suggestion de Carry Fisher avait fait vibrer en elle une nouvelle espérance. Quelle que fût son antipathie pour Rosedale, Lily ne le méprisait plus absolument. Car il atteignait peu à peu son objet dans la vie, et, aux yeux de Lily, cela était moins méprisable que de le manquer.

Avec la persévérance lente et inaltérable qu'elle avait toujours sentie en lui, il se frayait un chemin à travers la masse dense des antagonismes mondains. Déjà sa fortune, et l'usage magistral qu'il en faisait, lui donnaient une enviable prédominance dans le monde des affaires, et créaient à Wall Street des obligations que seule la Cinquième Avenue pouvait acquitter. En vertu de ces titres, son nom commençait à figurer dans des comités municipaux et dans des œuvres de charité ; il paraissait dans les banquets offerts à des étrangers de distinction, et sa candidature à un des clubs élégants était discutée avec une opposition faiblissante. On l'avait vu, une ou deux fois, à des dîners chez les Trenor, et il avait appris à parler

des grandes « tueries » Van Osburgh avec la note juste de dédain.

Tout ce dont il avait besoin maintenant, c'était une femme dont les accointances lui abrégeraient les dernières et ennuyeuses étapes de son ascension. C'était avec cet objet en vue qu'un an plus tôt il avait fixé ses affections sur miss Bart; mais, dans l'intervalle, il s'était rapproché du but, tandis qu'elle avait perdu le pouvoir de lui raccourcir le chemin.

Tout cela, elle le vit avec la lucidité qu'elle avait toujours dans ses heures de découragement. C'était le succès qui l'éblouissait; elle se rendait compte assez nettement des faits dans le crépuscule de la défaite. Et ce crépuscule, comme elle cherchait maintenant à le percer, s'éclairait graduellement d'une faible lueur rassurante. Sous les motifs utilitaires de la cour que lui faisait Rosedale, elle avait clairement senti la chaleur d'une inclination personnelle. Elle ne l'aurait pas détesté si cordialement si elle n'avait pas su qu'il avait l'audace de l'admirer. Mais alors, si la passion persistait, maintenant que l'autre motif avait cessé de la soutenir?...

Elle n'avait jamais même essayé de lui plaire. Il avait été attiré vers elle en dépit du dédain qu'elle lui montrait. Si maintenant elle se plaisait à exercer un pouvoir qui, même à l'état passif, s'était fait sentir si fortement?... Si elle se faisait épouser par amour, maintenant qu'il n'avait plus d'autre raison de l'épouser?

XXI

Comme il convient à des gens d'importance croissante, les Gormer étaient occupés à bâtir une maison de campagne à Long-Island; et il entrait dans les devoirs de miss Bart d'accompagner son hôtesse dans les fréquentes visites d'inspection qu'elle faisait à sa nouvelle propriété. Là, pendant que Mrs. Gormer était plongée en des problèmes d'éclairage et d'hygiène, Lily errait à loisir, en l'air vif de l'automne, le long de la baie bordée d'arbres qui terminait le parc. Si peu qu'elle eût de dispositions pour la solitude, il y avait maintenant des moments où elle se plaisait à s'évader de son exis-

tence bruyante et vide. Elle était lasse de se sentir entraînée au fil d'un courant de plaisirs et d'affaires où elle n'avait aucune part; lasse de voir les autres rechercher les amusements et gaspiller l'argent, tandis qu'elle ne comptait pas plus parmi eux qu'un joujou de prix aux mains d'un enfant gâté.

Ce fut dans cet état d'esprit que, revenant de la plage un matin, par les méandres d'un sentier inconnu, elle se trouva brusquement face à face avec George Dorset. La maison des Dorset était toute voisine de la propriété que les Gormer avait récemment acquise, et, filant en automobile avec Mrs. Gomer, Lily avait entrevu le couple, une ou deux fois; mais ils se mouvaient dans un cercle si différent qu'elle n'avait pas songé à la possibitité d'une rencontre directe.

Dorset, qui marchait en balançant le corps, la tête penchée, dans une abstraction rêveuse, n'aperçut miss Bart que lorsqu'il fut tout près d'elle; mais, à sa vue, au lieu de faire halte, comme elle s'y attendait un peu, il vint à elle avec une vivacité qui s'exprima dès les premières paroles :

— Miss Bart!... Vous voulez bien me donner la main?... J'ai toujours espérer vous rencontrer... Je vous aurais écrit, si j'avais osé.

Avec ses cheveux roux ébouriffés et sa moustache irrégulière, il avait un regard d'homme mal à l'aise et traqué, comme si la vie était devenue une course incessante entre ses pensées et lui.

Ce regard arracha à Lily un mot de compatissante bienvenue, et il reprit, comme encouragé par le ton de la jeune fille :

— Je voulais m'excuser, vous demander de me pardonner le rôle misérable que j'ai joué...

Elle l'arrêta d'un geste rapide :

— Ne parlons pas de cela, je vous en prie : j'ai été désolée pour vous, — dit-elle avec une nuance de dédain qui, elle s'en aperçut aussitôt, ne lui échappa nullement.

Il rougit jusqu'à ses yeux hagards, rougit si cruellement qu'elle se repentit de l'attaque.

— Vous pouviez l'être, en effet... Vous ne savez pas... laissez-moi vous expliquer... J'ai été induit en erreur, abominablement...

— Je suis encore plus désolée pour vous, alors! — interrompit-elle, sans ironie; — mais vous devez comprendre que je ne suis pas précisément la personne avec laquelle vous pouvez discuter ce sujet.

Il eut un regard d'étonnement sincère :

— Pourquoi? N'est-ce pas à vous, avant tout, que je dois une explication....

— Aucune explication n'est nécessaire : la situation était parfaitement claire à mes yeux.

— Ah! — murmura-t-il, laissant retomber sa tête, tandis que sa main irrésolue jouait avec des broussailles le long du sentier.

Mais, comme Lily faisait un mouvement pour passer outre, il éclata de nouveau avec véhémence :

— Miss Bart, pour l'amour du ciel, ne vous détournez pas de moi! Nous étions amis autrefois... Vous avez toujours été bonne pour moi... et vous ne savez pas combien j'ai besoin d'amitié en ce moment.

La lamentable faiblesse de ces paroles éveilla quelque pitié dans le cœur de Lily. Elle aussi avait besoin d'amitié : elle avait goûté à l'amertume de la solitude; et son ressentiment contre la cruauté de Bertha Dorset amollit son cœur en faveur du malheureux qui, après tout, en était la principale victime.

— Je désire toujours être bonne; je ne vous en veux pas, — dit-elle. — Mais vous devez comprendre qu'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons plus être amis... nous ne pouvons plus nous voir.

— Ah! vous êtes vraiment bonne... vous êtes miséricordieuse... vous l'avez toujours été!

Il fixa sur elle son regard misérable :

— Mais pourquoi ne pouvons-nous plus être amis?... pourquoi pas, lorsque je me suis repenti et que j'ai fait pénitence?... N'est-il pas dur que vous me condamniez à souffrir pour la fausseté, la traîtrise des autres? J'ai été assez puni, sur le moment... n'y aura-t-il pas de paix pour moi?

— Je me serais figuré que vous aviez trouvé une paix complète dans la réconciliation qui s'est effectuée à mes dépens! — commença Lily avec une nouvelle impatience.

Mais il l'interrompit en l'implorant :

— Ne le prenez pas ainsi... cela a été le plus terrible

de mon châtiment... Mon Dieu! que pouvais-je faire?... n'étais-je pas impuissant?... Vous aviez été choisie comme victime : tout ce que j'aurais pu dire aurait été retourné contre vous...

— Je vous ai dit que je ne vous blâmais pas; tout ce que je vous prie de comprendre, c'est qu'après la manière dont il a plu à Bertha de me traiter, après tout ce que sa conduite, depuis lors, a impliqué... il est impossible que vous et moi nous nous rencontrions.

Il restait debout devant elle, dans sa faiblesse obstinée.

— Impossible?... vraiment?... Ne pourrait-il y avoir des circonstances?...

Il s'arrêta, fouettant d'un geste plus large les herbes du chemin.

Puis il reprit :

— Miss Bart, écoutez-moi... donnez-moi une minute... Si nous ne devons plus nous revoir, du moins prêtez moi un dernier moment d'attention... Vous dites que nous ne pouvons plus être amis après... ce qui s'est passé... Mais ne puis-je du moins faire appel à votre pitié? Ne puis-je vous émouvoir en vous priant de me considérer comme un prisonnier... un prisonnier que vous seule pouvez délivrer?

Le tressaillement intérieur de Lily se traduisit par une vive rougeur : était-il possible que ce fût réellement le sens des indications de Carry Fisher?

— Je ne vois pas comment ni en quoi je pourrais vous aider, — murmura-t-elle, reculant un peu devant l'excitation toujours plus vive de son regard.

La voix de Lily sembla le calmer comme elle l'avait déjà fait si souvent dans ses heures les plus orageuses. Les lignes rigides de sa figure se détendirent, et il dit, avec un brusque retour à la docilité :

— Vous le verriez, si vous étiez aussi miséricordieuse qu'autrefois; et Dieu sait que je n'en ai jamais eu plus besoin!

Elle hésita, un instant, émue malgré elle par ce rappel de l'influence qu'elle exerçait sur lui. Ses fibres avaient été attendries par la souffrance, et le coup d'œil soudain jeté sur cette vie ridicule et brisée désarma son mépris pour la faiblesse de Dorset.

— Je suis désolée pour vous... Je ne demanderais pas mieux que de vous aider... Mais vous devez avoir d'autres amis, d'autres conseillers...

— Je n'ai jamais eu d'ami tel que vous, — répondit-il avec simplicité. — Et de plus... ne voyez-vous pas?... vous êtes la seule personne... (Sa voix s'abaissa, ne fut plus qu'un murmure...) la seule personne qui sache.

De nouveau elle rougit ; de nouveau son cœur battit à coups précipités devant ce qu'elle sentait venir.

Il leva sur elle des yeux suppliants :

— Vous voyez, n'est-ce pas? vous comprenez?... Je suis désespéré... Je suis au bout de ma chaîne, et je veux devenir libre, et vous pouvez me libérer. Je sais que vous le pouvez... Vous ne voulez pas me tenir, pieds et poings liés, en enfer, n'est-ce pas? Vous ne pouvez pas tirer de moi une vengeance pareille. Vous avez toujours été bonne... vos yeux sont remplis de bonté, en ce moment... Vous dites que vous me plaignez : eh bien, il dépend de vous de me le prouver... Et Dieu sait qu'il n'y a rien pour vous retenir!... Vous comprenez, bien entendu, qu'il n'y aurait pas un soupçon de publicité... pas un mot ni une syllabe pour vous mêler à cette affaire... On n'en viendrait jamais là, vous savez... Tout ce dont j'ai besoin, c'est de pouvoir dire d'une façon positive : « Je sais ceci... et cela... et cela encore... » Et la lutte cesserait, la route serait libre, et toute cette abominable affaire balayée, disparue en une seconde.

Il parlait en haletant, comme un coureur fatigué, avec des pauses d'épuisement entre les phrases ; et, durant ces arrêts, elle découvrait, comme par les éclaircies d'un brouillard, de vastes perspectives dorées de paix et de sécurité. Car il n'y avait pas à se tromper sur l'intention précise qui se dressait derrière ce vague appel : elle aurait pu remplir les vides, même sans les insinuations de Mrs. Fisher. C'était bien là un homme qui se tournait vers elle dans l'extrémité de son isolement et de son humiliation : si elle allait à lui dans un pareil moment, il lui appartiendrait de toute la force de sa confiance abusée. Elle avait entre les mains le pouvoir de l'y réduire, un pouvoir dont il ne pouvait pas même soupçonner toute l'étendue. Revanche et réhabilitation, elle pouvait les obtenir d'un seul coup : il y

avait quelque chose d'éblouissant dans la plénitude de l'occasion qui s'offrait à elle.

Elle demeurait silencieuse, regardant au loin le ruban automnal du sentier désert. Et soudain une frayeur s'empara d'elle, — une frayeur d'elle-même, et de la force terrible qu'avait la tentation. Toutes ses faiblesses passées agissaient comme autant de zélées complices, l'entraînant vers le chemin que leurs pieds avaient déjà aplani. Elle se retourna vivement et tendit la main à Dorset :

— Adieu... je suis désolée, mais je ne peux rien faire.

— Rien?... Ah! ne dites pas cela! — cria-t-il; — dites la vérité, dites que vous m'abandonnez comme les autres... vous, la seule créature qui aurait pu me sauver!

— Adieu... adieu! — répéta-t-elle à la hâte.

Et, comme elle s'éloignait, elle l'entendit qui lançait une dernière supplication :

— Au moins vous me permettrez de vous revoir une fois encore?

Lily regagna la propriété des Gormer : elle se dirigea rapidement, à travers la pelouse, vers la maison inachevée où elle s'imaginait que son hôtesse l'attendait sans trop de résignation, méditant sur la cause de son retard : car, ainsi que beaucoup de personnes inexactes, Mrs. Gomer détestait attendre.

Cependant, comme miss Bart approchait de l'avenue, elle vit un phaéton élégant, attelé de deux chevaux qui trottaient haut, disparaître derrière les arbustes, dans la direction de la grille; et sur le perron se tenait Mrs. Gormer, dont la figure épanouie rayonnait d'un plaisir rétrospectif. A la vue de Lily, ce rayonnement fit place à une rougeur gênée, et elle dit avec un léger rire :

— Avez-vous rencontré ma visiteuse?... Oh! je croyais que vous étiez rentrée par l'avenue... C'était Mrs. George Dorset... Elle était venue en voisine me dire un petit bonjour... Je cite ses propres paroles.

Lily accueillit cette nouvelle avec sa sérénité coutumière, bien que son expérience des particularités de Bertha ne l'amenât guère à y compter l'instinct de bon voisinage; et Mrs. Gormer,

soulagée de voir qu'elle ne donnait aucun signe de surprise, poursuivit avec un rire de modestie :

— Bien entendu, c'est surtout par curiosité qu'elle est venue... Il m'a fallu lui montrer toute la maison... Mais il est impossible d'être plus gentille... Pas de grands airs, vous savez... si bon enfant!... Je comprends à merveille pourquoi on la trouve si captivante.

Cet incident bizarre cadrait trop exactement avec la rencontre de Dorset pour être considéré comme fortuit : il frappa Lily d'un vague pressentiment. Ce n'était pas dans les habitudes de Bertha de voisiner, bien moins encore de faire des avances à qui que ce fût en dehors du cercle immédiat de ses relations. Elle avait toujours systématiquement ignoré les gens du dehors, aspirants au monde, ou n'avait reconnu que tel ou tel d'entre eux, individuellement, lorsqu'elle y était poussée par des raisons d'intérêt. Et ce que ses condescendances avaient de capricieux, — Lily le savait bien, — leur donnait d'autant plus de valeur aux yeux de ceux qu'elle distinguait. Lily le voyait, présentement, à la satisfaction non dissimulée de Mrs. Gormer, et à l'air d'heureux détachement avec lequel, durant un jour ou deux, elle cita les opinions de Bertha et se demanda d'où venait sa robe. Toutes les ambitions secrètes que l'indolence naturelle de Mrs. Gormer et les manières de ses compagnons tenaient d'ordinaire en expectative germaient, à cette heure, de nouveau, sous le rayonnement de Bertha et de ses avances; et, quelle que fût la cause de ces dernières, Lily vit que, si elles se continuaient, elles auraient probablement des résultats fâcheux pour son propre avenir.

Elle s'était arrangée pour couper la longueur de son séjour chez ses nouveaux amis par une ou deux visites chez d'autres connaissances aussi récentes ; et, à son retour de cette excursion plutôt déprimante, elle eut aussitôt le sentiment que l'influence de Mrs. Dorset était encore dans l'air. Il y avait eu un nouvel échange de visites, un thé dans un club de campagne, une rencontre à un bal de chasse ; il était même bruit d'un prochain dîner au sujet duquel, avec un effort peu naturel de discrétion, Mattie Gormer détournait toujours la conversation, quand miss Bart se trouvait présente.

Lily avait déjà fait ses plans pour rentrer en ville, après un

dernier dimanche passé chez ses amis; et, avec l'aide de Gerty Farish, elle avait découvert un petit hôtel bien fréquenté où elle pouvait s'installer pour l'hiver. L'hôtel étant situé sur les confins d'un quartier élégant, le prix des quelques pieds carrés qu'elle allait occuper dépassait considérablement ses moyens; mais elle justifiait son dégoût des quartiers plus pauvres par cet argument que, dans cette particulière conjoncture, il était de la plus haute importance de garder les apparences de la prospérité. En réalité, il lui était impossible, tant qu'elle avait de l'argent devant elle pour huit jours, de tomber à un mode d'existence pareil à celui de Gerty Farish. Elle n'avait jamais été si près de l'insolvabilité; mais elle pouvait du moins venir à bout de payer la note hebdomadaire de l'hôtel, et, comme elle avait réglé les plus lourdes de ses anciennes dettes avec l'argent qu'elle avait reçu de Trenor, elle avait encore une marge de crédit respectable. La situation néanmoins n'était pas assez agréable pour l'endormir au point de lui faire perdre conscience de son insécurité. Son appartement, avec cette vue resserrée sur une perspective blafarde de murs de briques et d'appareils de sauvetage pour le cas d'incendie, ses repas solitaires dans le sombre restaurant avec son plafond surchargé et son obsédante odeur de café, — tous ces désagréments matériels, qu'il lui fallait bien pourtant considérer comme autant de privilèges auxquels elle devrait bientôt renoncer, lui maintenaient constamment devant les yeux les désavantages de sa position; et son esprit en revenait avec d'autant plus d'insistance aux conseils de Mrs. Fisher. De quelque façon qu'elle tournât la question, elle savait que la conclusion était toujours la même : il fallait qu'elle essayât d'épouser Rosedale. Et elle fut fortifiée dans cette conviction par une visite inattendue de George Dorset.

Elle le trouva, le premier dimanche après son retour en ville, faisant les cent pas dans son petit salon, pour le plus grand péril des quelques bibelots à l'aide desquels elle s'était efforcée de déguiser l'exubérance de la peluche; mais la vue de Lily sembla le calmer, et il dit avec douceur qu'il n'était pas venu pour l'ennuyer, — qu'il demandait seulement la permission de s'asseoir une demi-heure et de causer de ce qu'elle voudrait. En réalité, elle le savait, il n'y avait pour

lui qu'un sujet : lui-même et son infortune; et c'était le besoin de sympathie qui l'avait ramené. Mais il prétendit d'abord l'interroger sur elle-même, et, en lui répondant, elle vit que, pour la première fois, un faible sentiment de sa condition, à elle, pénétrait la dense surface de ses préoccupations personnelles. Était-il possible que sa vieille brute de tante l'eût réellement déshéritée? Quoi! elle vivait ainsi, seule, parce qu'elle n'avait personne chez qui aller? Quoi! il lui restait juste assez pour vivre jusqu'au paiement de ce malheureux petit legs!... Les fibres de la sympathie étaient presque atrophiées chez lui, mais il souffrait avec tant d'intensité qu'il se faisait une idée vague de ce que les autres pouvaient souffrir, et -- elle s'en aperçut — il comprit, à peu près en même temps, comment les infortunes de Lily pouvaient le servir.

Lorsque enfin elle le renvoya, sous prétexte de s'habiller pour dîner, il s'attarda sur le seuil, d'un air suppliant, pour lâcher ces mots :

— Cela m'a fait tant de bien!... dites que vous me permettez de revenir...

Mais, à cet appel direct, il lui était impossible de répondre par un acquiescement. Elle répondit, d'un ton amical, mais décisif :

— Je regrette... mais vous savez pourquoi je ne peux pas le faire.

Il rougit jusqu'aux yeux, referma la porte, et demeura debout devant elle, embarrassé, mais encore insistant :

— Je sais comment vous le pourriez, si vous le vouliez... si la situation était différente... et il est en votre pouvoir de faire qu'elle le soit... Vous n'avez qu'un mot à dire, et vous me tirez de ma misère!

Leurs yeux se rencontrèrent, et, une seconde, elle trembla de nouveau devant la tentation si proche.

— Vous vous trompez; je ne sais rien; je n'ai rien vu! — s'écria-t-elle, cherchant, à force de répétitions, à élever une barrière entre elle-même et ce péril.

Lui s'en allait en gémissant :

— Vous nous sacrifiez tous les deux.

Elle continua de répéter, comme si c'était une formule magique :

— Je ne sais rien... absolument rien.

XXII

Lily avait peu vu Rosedale depuis que sa conversation avec Mrs. Fisher l'avait éclairée; mais, l'ayant rencontré deux ou trois fois, elle avait eu le sentiment d'avoir fait de notables progrès dans ses bonnes grâces. Il n'y avait pas de doute qu'il l'admirait autant que jamais, et elle était persuadée qu'il dépendait d'elle d'amener cette admiration au point où elle prévaudrait sur les derniers conseils de la sagesse. La tâche n'était pas facile; mais il n'était pas facile, non plus, dans ses nuits d'insomnie, de regarder en face ce que George Dorset était si évidemment prêt à offrir. Bassesse pour bassesse, l'autre lui était moins haïssable : il y avait même des moments où un mariage avec Rosedale semblait la seule solution honorable de ses difficultés. Son imagination, à vrai dire, ne voulait pas aller plus loin que le jour des fiançailles : après, tout se fondait dans une brume de bien-être matériel, où, Dieu merci, la personnalité de son bienfaiteur demeurait vague. Elle avait appris, pendant ses longues veilles, qu'il y a certaines choses auxquelles il ne fait pas bon penser, certaines images de minuit qu'il faut exorciser à tout prix, — et l'une de ces images était la sienne propre, à elle, devenue la femme de Rosedale.

Carry Fisher, grâce au succès des Bry à Newport, comme elle l'avouait franchement, avait pris une petite maison à Tuxedo pour y passer l'automne; et Lily y était attendue, le dimanche qui suivit la visite de Dorset. Bien qu'il fût presque l'heure du dîner lorsqu'elle arriva, son hôtesse n'était pas encore rentrée, et la tranquillité de la petite maison silencieuse, où le feu était allumé, descendit sur elle avec un sentiment de paix familière. Il est douteux qu'une émotion de ce genre eût jamais été provoqué jusque-là par l'intérieur de Carry Fisher; mais, en comparaison avec le monde où Lily avait vécu dernièrement, il y avait un air de repos et de stabilité dans la manière même dont les meubles étaient disposés, et dans la paisible assurance de la soubrette qui la conduisit à sa chambre. Si Mrs. Fisher s'écartait des conventions, ce n'était, après tout, qu'une divergence toute superficielle d'avec un credo mondain

héréditaire, tandis que le clan des Gormer en était à son premier essai pour se formuler à lui-même son credo.

C'était la première fois depuis son retour d'Europe que Lily se trouvait dans une atmosphère sympathique, et le réveil des associations d'idées coutumières l'avait presque préparée, comme elle descendait l'escalier avant dîner, à tomber sur un groupe de vieilles connaissances. Mais ce vague espoir fut aussitôt réduit à néant par la réflexion que les amis qui lui demeuraient fidèles étaient justement ceux qui se soucieraient le moins de l'exposer à de pareilles rencontres ; et elle fut à peine surprise de découvrir dans le salon, au lieu de ce qu'elle avait pressenti, M. Rosedale familièrement agenouillé, près du foyer, devant la petite fille de la maison.

Le spectacle d'un Rosedale paternel n'était guère fait pour adoucir Lily ; pourtant elle ne put s'empêcher de remarquer une certaine bonté familiale dans les avances qu'il faisait à l'enfant. Ce n'était pas, en tout cas, les caresses préméditées que prodigue l'invité, par acquit de conscience, sous l'œil de son hôtesse, car lui et la petite fille étaient seuls ; et quelque chose dans son attitude, à lui, le faisait paraître simple et bienveillant auprès de la petite créature déjà critique qui endurait ses hommages. Oui, il serait bon, — Lily, sur le seuil, eut le temps de le sentir, — bon à sa manière, lourde, sans scrupule, rapace, — la manière de la bête de proie avec sa compagne. — Elle n'eut qu'un instant pour se demander si ce coup d'œil jeté sur l'homme de foyer tempérait sa répugnance ou lui donnait plutôt une forme plus concrète et plus intime : car, à sa vue, il fut immédiatement sur pied, et redevint le Rosedale fleuri et important du salon de Mattie Gormer.

Lily ne s'étonna pas de constater qu'il était seul invité à partager avec elle l'hospitalité de Carry Fisher. Bien qu'elles ne se fussent pas rencontrées depuis que celle-ci l'avait sondée tout en discutant son avenir, Lily savait que cette finesse par laquelle Mrs. Fisher se frayait un chemin sûr et agréable à travers un monde de forces antagonistes, elle l'exerçait quelquefois au bénéfice de ses amis. C'était, par le fait, un trait du caractère de Carry que, si elle glanait activement sa provende sur les terres de l'abondance, ses sympathies réelles se trouvaient de l'autre côté, — avec ceux qui n'avaient ni chance,

ni popularité, ni succès, avec tous ses compagnons de famine et de labeur dans les champs déjà moissonnés.

L'expérience de Mrs. Fisher l'empêcha de commettre la faute d'exposer Lily, dès le premier soir, à l'impression que lui eût faite, toute seule, la personnalité de M. Rosedale : Kate Corby et deux ou trois hommes vinrent dîner, et Lily, à qui n'échappait aucun détail de la méthode de son amie, vit que toutes les occasions ménagées pour elle étaient, pour ainsi dire, prorogées jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la force de les mettre à profit. Elle avait le sentiment d'acquiescer à ce plan avec toute l'inertie du patient résigné au contact du chirurgien ; et cette sensation d'impuissance presque léthargique se prolongea quand, après le départ des invités, Mrs. Fisher la suivit dans sa chambre.

— Puis-je venir fumer une cigarette au coin de votre feu ? Si nous causons chez moi, nous dérangerons la petite.

Mrs. Fisher jetait autour d'elle le regard de la maîtresse de maison vigilante :

— J'espère que vous avez tout ce qu'il vous faut, chère ?... N'est-ce pas que c'est une gentille petite maison ?... C'est une telle bénédiction que d'avoir quelques semaines de tranquillité avec bébé !

Carry, dans ses rares moments de prospérité, témoignait d'une maternité si expansive que miss Bart se demandait parfois si, en admettant qu'elle en eût le temps et l'argent, elle ne finirait pas par se consacrer entièrement à sa fille.

— C'est un repos bien gagné, je peux le dire ! — reprit-elle, en se laissant tomber avec un soupir de contentement sur la chaise longue recouverte de coussins, près du feu. — Louisa Bry est un maître sévère : j'ai souvent eu la nostalgie des Gormer !... On dit que l'amour rend les gens jaloux et soupçonneux : ce n'est rien à côté de l'ambition mondaine !... Louisa restait éveillée, la nuit, inquiète de savoir si les femmes qui venaient nous voir me rendaient visite parce que j'étais avec elle, ou lui rendaient visite parce qu'elle était avec moi ; et elle me tendait continuellement des pièges pour découvrir ce que je pensais là-dessus... Naturellement j'ai dû désavouer mes plus vieux amis, plutôt que de lui laisser soupçonner qu'elle me devait la bonne fortune d'avoir fait une seule connaissance...

Et pourtant, ce n'est pas pour autre chose qu'elle m'avait là, ce n'est pas pour autre chose qu'elle m'a signé un fort beau chèque à la fin de la saison!

Mrs. Fisher n'était pas femme à parler d'elle-même sans raison, et l'usage de la parole directe, loin de proscrire chez elle le recours intermittent à des méthodes détournées, lui rendait plutôt, dans des moments délicats, le même service qu'à l'escamoteur son bavardage pendant qu'il change le contenu de ses manches. A travers la fumée de sa cigarette, elle ne cessait pas d'observer miss Bart avec attention : celle-ci avait renvoyé sa femme de chambre et se tenait devant sa table de toilette, secouant sur ses épaules les ondulations de ses cheveux défaits.

— Vos cheveux sont merveilleux, Lily... « trop peu épais », dites-vous?... Qu'est-ce que cela fait? Ils sont si légers et si vivants!... Chez tant de femmes, les soucis se trahissent tout de suite par les cheveux!... mais il semble que sous les vôtres n'ait jamais logé la moindre pensée d'inquiétude... Je ne vous ai jamais vue plus à votre avantage que ce soir... Mattie Gormer m'a dit que Morpeth voulait faire votre portrait : pourquoi n'y consentez-vous pas?

La réponse immédiate de miss Bart fut de jeter un regard critique sur le reflet de son visage, dans le miroir. Puis elle dit, avec une légère pointe d'irritation :

— Je ne me soucie pas d'accepter un portrait de Paul Morpeth.

Mrs. Fisher réfléchit :

— N... non... Et surtout maintenant... Eh bien, il pourra vous peindre quand vous serez mariée.

Elle attendit un moment. Puis :

— A propos, j'ai eu la visite de Mattie, l'autre jour... Oui, elle est venue ici, dimanche dernier... et devinez avec qui... je vous le donne en mille... avec Bertha Dorset!

Elle s'arrêta de nouveau, pour mesurer l'effet de cette nouvelle sur son auditrice; mais la brosse, dans la main de miss Bart, continua son mouvement rectiligne, du front à la nuque.

— Je n'ai jamais été plus étonnée! poursuivit Mrs. Fisher. Je ne connais pas deux femmes moins prédestinées à l'intimité... si je me place au point de vue de Bertha, veux-je dire...

car, bien entendu, la pauvre Mattie trouve tout simple d'avoir été choisie... Évidemment, le lapin doit toujours s'imaginer que c'est lui qui fascine le serpent... Vous vous souvenez, je vous ai toujours dit que Mattie avait le secret désir de s'ennuyer avec les gens vraiment chics; et, maintenant que l'occasion s'en présente, je constate qu'elle est prête à y sacrifier tous ses vieux amis.

Lily déposa la brosse, et tourna vers son amie un regard pénétrant :

— Y compris moi? — suggéra-t-elle.

— Ah! ma chère, — murmura Mrs. Fisher en se levant pour repousser une bûche qui avait dégringolé du feu.

— C'est bien là l'intention de Bertha, n'est-ce pas? — continua miss Bart avec fermeté. — Car, naturellement, elle a toujours une intention; et, avant mon départ de Long-Island je l'ai vue qui commençait à tendre ses filets pour Mattie.

Mrs. Fisher, après un soupir, répondit évasivement :

— En tout cas, elle la tient ferme, à présent. Dire que cette indépendance si affichée de Mattie n'était qu'une forme plus subtile de snobisme!... Bertha peut déjà lui faire croire tout ce qu'elle veut... et j'ai peur qu'elle n'ait débuté, ma pauvre enfant, par insinuer des horreurs sur votre compte.

Lily rougit sous l'ombre de ses cheveux tombants.

— Le monde est trop vil, — murmura-t-elle, tout en se détournant du regard scrutateur de Mrs. Fisher.

— Ce n'est pas un bel endroit, non; et la seule manière d'y prendre pied et de s'y tenir, c'est de le combattre avec ses armes, à lui... et, avant tout, ma chère, pas seule!

Mrs. Fisher rassembla d'une poigne résolue toutes ses invites flottantes :

— Vous m'avez raconté si peu de chose que je ne puis que deviner ce qui s'est passé; mais, dans le tourbillon où nous vivons tous, on n'a pas le temps de continuer à haïr quelqu'un sans cause; et si Bertha est assez méchante pour vouloir vous faire du tort auprès des autres, ce doit être parce qu'elle a toujours peur de vous. De son point de vue, elle n'a qu'une raison de vous redouter; et mon idée à moi est, que si vous voulez la punir, vous en avez les moyens entre les mains. Je suis convaincue que vous pourriez épouser demain George Dorset; mais,

si ce genre de vengeance-là ne vous dit rien, le seul moyen d'échapper à Bertha, c'est d'épouser quelqu'un d'autre.

La lumière que Mrs. Fisher projetait sur la situation était comme une matinée d'hiver limpide, mais morne. Elle dessinait les faits avec une froide précision que ne modifiaient ni ombre ni couleur, comme réfractée par une clôture de murs nus : Mrs. Fisher avait ouvert des fenêtres par lesquelles aucun ciel n'était jamais visible. Mais l'idéaliste, quand il est soumis à de vulgaires nécessités, doit employer des esprits vulgaires pour tirer des conclusions auxquelles il ne peut s'abaisser en personne; et il était plus aisé à Lily de laisser Mrs. Fisher formuler son cas que de se le formuler nettement elle-même. Cependant, une fois mise en face de la vérité, miss Bart alla jusqu'au bout de ses conséquences; et ces conséquences n'avaient jamais été plus clairement présentes à son esprit que le lendemain, dans l'après-midi, lorsqu'elle partit pour la promenade avec Rosedale.

C'était un de ces paisibles jours de novembre, où l'atmosphère est encore saturée de la lumière de l'été : quelque chose, dans les lignes du paysage et dans la brume dorée qui les enveloppait, rappela à miss Bart cette après-midi de septembre où elle avait gravi les pentes de Bellomont en compagnie de Selden. Ce souvenir importun s'aggravait d'un contraste ironique avec sa situation actuelle, puisque sa promenade avec Selden représentait sa fuite involontaire devant un événement pareil à celui que la présente excursion devait amener. Mais d'autres souvenirs l'importunaient aussi, des souvenirs de situations analogues, tout aussi habilement préparées, mais qui, par quelque malice de la fortune, ou quelque manque de fermeté dans son propos, ne produisaient jamais le résultat attendu. Cette fois, du moins, son propos était bien ferme. Elle voyait qu'il lui faudrait recommencer le pénible échafaudage de sa réhabilitation, et avec des chances de succès bien moindres, si Bertha Dorset parvenait à ruiner son intimité avec les Gormer; et son aspiration vers l'abri et la sécurité s'accroissait du désir passionné de triompher de Bertha, d'en triompher comme le permettent seules la richesse et la domination. Femme de Rosedale, — du Rosedale qu'elle sentait en son pouvoir de créer, — elle présenterait du moins un front invulnérable à son ennemie.

Elle dut se nourrir de cette pensée, comme de quelque stimulant efficace, pour tenir son rôle dans la scène vers laquelle Rosedale tendait trop ouvertement. Comme elle marchait à ses côtés, tous ses nerfs frémissaient devant la manière dont le regard et le ton de cet homme disposaient de sa personne; elle se disait néanmoins qu'elle devait momentanément subir son humeur, que c'était le prix qu'il lui fallait payer pour avoir prise sur lui finalement, et elle essayait de calculer le point exact où des concessions elle devrait passer à la résistance, et où il faudrait lui montrer clairement, à lui, le prix qu'il aurait aussi à payer. Mais sa fringante confiance en lui-même semblait impénétrable à de telles insinuations, et elle avait le sentiment de quelque chose de dur et de réservé derrière la chaleur superficielle de ses manières.

Ils étaient assis depuis quelque temps dans la retraite d'un vallon rocheux, au-dessus du lac, lorsqu'elle coupa court à une période passionnée en tournant sur lui la beauté grave de son regard :

— Oui, je vous crois, M. Rosedale, — dit-elle tranquillement; — et je suis prête à vous épouser quand vous voudrez.

Rosedale, rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux luisants, reçut cette annonce avec un mouvement de recul qui le dressa sur ses pieds. Il resta debout devant elle, dans une attitude de déconfiture presque comique.

— Car je suppose que c'est bien ce que vous désirez, — continua-t-elle du même ton calme. — Et, bien qu'il m'ait été impossible d'y consentir quand vous m'avez parlé ainsi pour la première fois, je suis prête, maintenant que je vous connais tellement mieux, à remettre mon bonheur en vos mains.

Elle parlait avec la noble droiture dont elle disposait en de pareilles circonstances, et qui ressemblait à une large lumière projetée tout droit à travers les ténèbres tortueuses de la situation. Rosedale sembla osciller, un moment, dans cette clarté gênante, comme s'il se rendait eompte pourtant que toutes les avenues par où fuir étaient, à son grand déplaisir, illuminées.

Puis il émit un rire bref, et sortit un étui à cigarettes en or, dans lequel, de ses doigts grassouillets, tout scintillants de bijoux, il chercha une cigarette à bout doré. Il en choisit une et la contempla, un moment, avant de dire :

— Ma chère miss Lily, je regrette qu'il y ait eu un léger malentendu entre nous... mais vous m'avez fait comprendre que ma demande avait si peu de chances d'être agréée jamais que je n'avais réellement pas l'intention de la renouveler.

Lily tressaillit de toute sa personne devant la grossièreté de la rebuffade ; mais elle arrêta son premier élan de colère, et dit sur un ton de gracieuse dignité :

— Je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, si je vous ai donné l'impression que ma décision était définitive.

Le jeu de la jeune fille, en cette escrime verbale, était toujours trop rapide pour Rosedale. Cette riposte le cloua dans un silence embarrassé, tandis qu'elle lui tendait la main et ajoutait, avec une légère inflexion de tristesse :

— Avant que nous nous disions adieu, je veux tout au moins vous remercier d'avoir un jour songé à moi comme vous y avez songé.

Le contact de sa main, la douceur émouvante de son regard touchèrent chez Rosedale une fibre vulnérable : c'était sa manière exquise d'être inaccessible, le sentiment de distance qu'elle pouvait communiquer, sans même un soupçon de dédain, — c'était cela surtout qui rendait si malaisé de se détacher d'elle.

— Pourquoi parlez-vous de se dire adieu?... Ne pouvons-nous rester bons amis tout de même? — insista-t-il, sans lâcher sa main.

Elle la retira tranquillement.

— Qu'entendez-vous par être bons amis? — répliqua-t-elle avec un léger sourire ; — me faire la cour sans me demander en mariage?

Rosedale se mit à rire : il avait retrouvé son aplomb.

— Eh bien, oui, c'est à peu près cela... Je ne peux pas m'empêcher de vous faire la cour : je ne vois pas comment n'importe qui pourrait s'en empêcher... Mais je ne compte pas vous demander en mariage, tant que je pourrai m'en dispenser.

Elle sourit encore :

— J'aime votre franchise ; mais j'ai peur que notre amitié ne puisse aller bien loin.

Elle se détourna, comme pour marquer qu'en fait cette

amitié était arrivée à sa fin, et il la suivit durant quelques pas, tout dérouté, avec le sentiment que c'était elle, après tout, qui tenait le sort de la partie.

— Miss Lily!... — commença-t-il, par une brusque impulsion.

Mais elle continua de marcher sans avoir l'air de l'entendre.

Il la rattrapa en quelques enjambées, et posa sur son bras une main suppliante.

— Miss Lily!... ne vous sauvez pas comme cela. Vous êtes trop dure pour un pauvre diable... Mais, si vous ne craignez pas de dire la vérité, je ne vois pas pourquoi vous ne me permettriez pas d'en faire autant.

Elle s'était arrêtée, un moment, les sourcils levés, reculant d'instinct, devant son contact, bien qu'elle ne fît aucun effort pour échapper à ses paroles.

— Il me semblait — répliqua-t-elle — que vous n'aviez pas attendu ma permission pour la dire, la vérité!

— Eh bien, alors... pourquoi ne pas écouter les raisons qui m'ont poussé à me conduire ainsi?... Nous ne sommes pas nés d'hier, ni l'un ni l'autre : un peu de franc parler ne peut pas nous faire de mal... Je suis toujours fou de vous : il n'y a rien de neuf là dedans. Je suis plus amoureux de vous que je ne l'étais, l'année dernière, à pareille époque; mais je dois considérer ce fait que la situation a changé.

Elle lui faisait toujours face, avec le même maintien de sérénité ironique.

— Vous voulez dire que je ne suis pas un parti aussi désirable que vous le pensiez?

— Oui; c'est bien ce que je veux dire, — répondit-il franchement. — Je ne veux pas entrer dans ce qui s'est passé. Je ne crois pas les histoires qu'on raconte sur vous... je ne veux pas les croire... Mais elles n'en existent pas moins... et que je ne les croie pas, cela ne change rien à la situation.

Elle rougit jusqu'aux tempes, mais l'extrême détresse où elle était réduite arrêta la réplique sur ses lèvres; elle continua de le regarder avec calme.

— Si ces histoires ne sont pas vraies, — dit-elle, — est-ce que cela ne change rien à la situation?

A ces mots, il attacha sur elle le regard assuré de ses petits

yeux de commissaire-priseur, et, sous ce regard, elle ne se sentit rien de plus qu'une marchandise humaine superfine.

— Oui, peut-être, dans les romans; mais pas dans la vie réelle. Vous le savez aussi bien que moi... Si nous disons la vérité, disons-la tout entière... L'année dernière, j'étais enragé pour vous épouser, et vous ne vouliez pas même me regarder; cette année, oui, vous paraissez plus consentante. Eh bien! qu'est-ce qui a changé dans l'intervalle? Votre situation, voilà tout. Alors vous pensiez que vous pouviez mieux faire ; maintenant...

— Vous pensez que vous pouvez mieux fairé, vous? — interrompit-elle ironiquement.

— Mais oui, je le pense : à un certain point de vue, du moins.

Il se tenait devant elle, les mains dans les poches, la poitrine hardiment étalée sous le gilet voyant.

— Et ce point de vue, le voici : j'ai dû travailler dur, depuis quelques années, à ma position mondaine... Cela vous semble drôle que je dise cela?... Pourquoi craindrais-je de dire que je désire pénétrer dans la société? Un homme n'a pas honte d'avouer qu'il voudrait posséder une écurie de courses ou une galerie de tableaux : eh bien, le goût de la société n'est qu'un dada d'une autre espèce... Peut-être que je désire devenir l'égal de quelques-uns des gens qui m'ont battu froid l'an dernier. Mettons cela, si vous jugez que cela fasse mieux! En tout cas, je veux avoir mes entrées dans les meilleures maisons; et j'y arrive, petit à petit... Mais je sais que le plus sûr moyen de se couler auprès des gens comme il faut, c'est de se montrer avec les autres; et voilà pourquoi je tiens à éviter les erreurs.

Miss Bart restait debout devant lui, et son silence pouvait signifier ou la raillerie ou un respect à demi forcé pour cette candeur.

Après une pause, il poursuivit :

— Voilà le fait, vous voyez. Je suis plus amoureux de vous que jamais; mais, si je vous épousais maintenant, je me coulerais une fois pour toutes, et le résultat de tout mon travail de ces dernières années serait perdu.

Elle subit ce discours avec des yeux d'où toute nuance de

ressentiment avait disparu. Après le réseau de mensonges mondains sous lequel elle s'était débattue pendant si longtemps, c'était un rafraîchissement que d'entrer dans le plein jour de l'intérêt avoué.

— Je comprends, — fit-elle ; — il y a un an, je vous aurais été utile, maintenant je ne serais plus qu'un embarras pour vous... J'estime l'honnête franchise avec laquelle vous me le dites.

Elle lui tendit la main en souriant.

Ce geste dérangea de nouveau l'équilibre de M. Rosedale.

— Mâtin! vous êtes crâne! — s'écria-t-il.

Et, comme elle faisait mine encore de s'éloigner, il éclata brusquement :

— Miss Lily!... arrêtez! Vous savez que je ne crois pas ces histoires... Je crois qu'elles ont toutes été fabriquées par une femme qui n'a pas hésité à vous sacrifier à ses convenances personnelles...

Lily se retira, avec un vif mouvement de dédain : il était plus facile d'endurer son insolence que sa commisération.

— Vous êtes trop bon ; mais je n'estime pas que nous ayons besoin de discuter la chose davantage.

Mais Rosedale était par nature trop rebelle aux simples indications pour qu'il ne lui fût pas facile de balayer une semblable résistance :

— Je ne veux rien discuter du tout ; je veux simplement vous exposer le cas, — insista-t-il.

Elle s'arrêta malgré elle, retenue par un certain changement de son regard et de sa voix. Et il poursuivit, les yeux solidement rivés sur elle :

— Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez attendu si longtemps pour régler vos comptes avec cette femme, alors que vous en aviez le pouvoir entre les mains.

Saisie d'étonnement, elle garda le silence. Il s'approcha d'un pas pour lui demander à voix basse, mais à bout portant :

— Pourquoi ne vous servez-vous pas de ces lettres que vous avez achetées, l'année dernière?

Lily demeura muette sous le choc de cette question. Dans la phrase qui l'avait précédée, elle avait vu, tout au plus, une allusion à son influence supposée sur George Dorset ; et ce

n'était certes pas la prodigieuse indélicatesse d'une telle allusion qui diminuait les probabilités que Rosedale y pût recourir. Mais maintenant elle voyait combien elle était loin de compte ; et elle était si surprise d'apprendre qu'il avait découvert le secret de ces lettres qu'elle n'aperçut pas, pour le moment, l'usage particulier qu'il prétendait faire de sa découverte.

Elle perdit, une minute, son sang-froid ce qui permit à Rosedale de développer; et il poursuivit rapidement, comme pour se rendre plus complètement maître de la situation :

— Vous voyez, je sais où vous en êtes; je sais à quel point cette femme est en votre pouvoir... J'ai l'air de parler comme au théâtre, n'est-ce pas? Mais il y a beaucoup de vrai dans quelques-uns de ces vieux bateaux; et je ne suppose pas que vous ayez acheté ces lettres simplement parce que vous faisiez collection d'autographes.

Elle continua de le regarder avec un ahurissement croissant : elle n'avait plus qu'une impression nette, et c'était une sensation d'effroi devant la puissance de cet homme.

— Vous vous demandez comment j'ai déniché cela? — reprit-il, répondant à son regard avec un air de fierté consciente. — Peut-être avez-vous oublié que je suis le propriétaire du *Benedick*... mais peu importe, pour le moment... Être au courant, c'est un talent très utile dans les affaires, et je n'ai fait que l'étendre à mes affaires privées... Car ceci est en partie mon affaire, voyez-vous... du moins, il dépend de vous qu'il en soit ainsi... Regardons la situation bien en face. Mrs. Dorset, pour des raisons dans lesquelles nous n'entrerons pas, vous a joué un sale tour, le printemps dernier... Tout le monde sait ce qu'est Mrs. Dorset, et ses meilleures amies ne la croiraient pas sur parole là où leurs propres intérêts seraient en jeu ; mais, tant qu'ils ne sont pas eux-mêmes en question, il est beaucoup plus facile de suivre le mouvement que de s'y opposer, et vous avez été tout simplement sacrifiée à leur paresse et à leur égoïsme... N'est-ce pas un exposé assez exact de votre cas?... Eh bien! il y a des gens qui soutiennent que vous avez entre les mains la meilleure de toutes les réponses : d'après eux, George Dorset vous épouserait demain si vous consentiez à lui dire tout ce que vous savez, et si vous lui donniez l'occasion de mettre la dame à la porte.... Oui, peut-être en

serait-il capable; mais vous ne semblez pas goûter particulièrement cette forme de réhabilitation, et moi, jugeant la chose purement en homme d'affaires, j'estime que vous n'avez pas tort. Personne ne se tire d'une pareille aventure les mains parfaitement nettes, et la seule manière pour vous de recommencer la partie, c'est d'obtenir de Bertha Dorset qu'elle vous soutienne, au lieu d'essayer de lutter contre elle.

Il s'arrêta assez longtemps pour respirer, pas assez pour lui donner le temps d'exprimer sa résistance en voie de formation; et comme il parlait toujours, expliquant et élucidant son idée avec toute la décision d'un homme qui ne met pas en doute l'excellence de sa cause, elle sentit l'indignation se figer peu à peu sur ses lèvres, et se trouva bientôt prisonnière de son argument, rien que par la froide énergie avec laquelle il le présentait. Elle n'avait pas le temps maintenant de se demander comment il avait appris l'achat des lettres; le monde entier, pour elle, n'était que ténèbres, hors du monstrueux rayonnement qui venait de ce point unique : l'emplette à utiliser... Et, une fois le premier moment passé, ce n'était pas l'horreur de ce projet qui la tenait subjuguée, soumise à la volonté de cet homme; c'était plutôt son affinité subtile avec ses propres et ses plus intimes aspirations. Rosedale l'épouserait demain, si elle pouvait regagner l'amitié de Bertha Dorset; et, pour obtenir la reprise ouverte de cette amitié, la tacite rétractation de tout ce qui en avait causé la rupture, elle n'avait qu'à faire peser sur la dame la menace latente du paquet si miraculeusement tombé entre ses mains.

Lily vit dans un éclair l'avantage de cette méthode sur celle que lui avait proposée le pauvre Dorset. Le succès de celle-ci dépendait d'une injure publiquement infligée, tandis que celle-là réduisait la transaction à une entente privée dont aucune tierce personne n'avait besoin d'avoir même le plus léger soupçon. Énoncée par Rosedale en termes d'affaires, — donnant, donnant, — cette entente prenait l'apparence innocente d'un arrangement mutuel, analogue à un transfert de propriété ou à un déplacement de mur mitoyen. Cela simplifiait certainement la vie que de l'envisager ainsi comme un jeu de perpétuels accords, un manège de politiciens, où toute concession avait son équivalent reconnu : l'esprit harassé de Lily était

séduit par cette fuite loin des flottants critériums moraux, dans une région de poids et mesures concrets.

Rosedale, tandis qu'elle l'écoutait, semblait lire dans son silence, non seulement un acquiescement graduel à son plan, mais encore une intelligence dangereusement perspicace des chances que ce plan offrait; et, comme elle s'obstinait à rester devant lui sans rien dire, il conclut par un rapide retour sur lui-même :

— Vous voyez comme tout cela est simple, n'est-ce pas? Bon! mais ne vous laissez pas trop aller à l'idée que c'est si simple que cela... Ce n'est pas tout à fait comme si vous débutiez avec un certificat bien net de bonne vie et mœurs... Puisque nous causons ouvertement, appelons les choses par leur nom, et tirons au clair la chose... Vous savez parfaitement que Bertha Dorset n'aurait pas pu vous atteindre, s'il n'y avait eu... comment dire?... des questions posées... des petits points d'interrogations, hé?... Cela arrive nécessairement, j'imagine, à une jolie jeune fille dont la famille est avare; en tout cas, c'est arrivé, et Bertha a trouvé un terrain tout préparé... Voyez-vous où je vais en venir?... Vous ne voulez plus que ces petites questions puissent se poser de nouveau. Il faut que Bertha prenne l'alignement, mais il faut aussi qu'elle le garde, et ça, c'est plus difficile... Sans doute, vous pouvez lui faire peur, et tout de suite... mais le moyen de faire durer cette peur? C'est de lui montrer que vous êtes aussi puissante qu'elle. Toutes les lettres du monde n'y suffiraient pas, dans votre situation actuelle; mais, avec un fort appui derrière vous, vous la maintiendrez exactement au point où vous désirez qu'elle soit... Ça, c'est ma part dans l'affaire, c'est ce que je vous offre... Vous ne pouvez pas y réussir sans moi : ne vous sauvez pas avec l'idée que vous le puissiez... Avant six mois, vous retomberiez dans vos anciens ennuis, ou dans de pires; et me voilà, moi, prêt à vous en tirer demain, si vous voulez... Voulez-vous, miss Lily? — ajouta-t-il en se rapprochant soudain.

Ces paroles, et le mouvement qui les accompagnait, se combinèrent pour faire tressaillir Lily et la tirer de cet état de dépendance hypnotique où elle avait insensiblement glissé. La lumière parvient par des voies détournées à une conscience qui tâtonne, et elle lui parvint, cette fois, à travers le dégoût : son

complice éventuel ne présumait-il pas tout naturellement, qu'elle pouvait ne pas avoir confiance en lui, qu'elle tenterait peut-être de le frustrer de sa part du butin? Ce coup d'œil jeté sur les arrière-pensées de Rosedale lui découvrait toute la transaction sous un jour nouveau : elle vit que la bassesse essentielle de l'acte résidait dans le fait qu'on ne courait aucun risque.

Elle recula, avec un geste rapide de refus, en disant, d'une voix qui la surprit elle-même :

— Vous vous trompez... vous vous trompez absolument... et sur les faits et dans les déductions que vous en tirez.

Rosedale la regarda. un moment, ahuri par cet écart subit dans une direction si différente de celle où elle avait paru se laisser guider par lui.

— Que diable voulez-vous dire, à présent? Je croyais que nous nous comprenions, nous deux! — s'écria-t-il.

Elle murmura :

— Ah! oui, nous nous comprenons. à présent!

Il repartit, avec un soudain éclat de violence :

— Alors, c'est parce que les lettres *lui* sont adressées, à *lui*, je suppose?... Eh bien, le diable m'emporte si je vois les remerciements que vous avez reçus de lui!

EDITH WHARTON

Traduit de l'anglais par CHARLES DU BOS

(A suivre.)

A LA MÉMOIRE

DE

CHARLES GUÉRIN[1]

Ton nom si cher, ton nom qui sera glorieux,
Je l'ai, par un soin grave et superstitieux,
Inscrit à la première page de mon livre,
Poète dont l'oreille est close pour jamais
A la cadence qui nous berce et nous enivre...
Ces vers simples et douloureux, tu les aimais,

1. Les délicats n'auront pas oublié les vers que publia dans cette revue, en 1902 et 1903, un jeune poète, Albert Thomas. Le 22 janvier 1904, il nous écrivait : « J'ai entrepris un grand ouvrage : *le Poème du Désir et du Regret*... J'ai tenté ce que ne tentent pas la plupart des poètes mes contemporains, une œuvre d'haleine un peu longue, un tout. Le tout n'est pas complet; mais il le sera, sans doute, au printemps... » Le 17 mai de la même année : « Je crains bien maintenant de ne pouvoir terminer mon œuvre avant l'automne... » Le 31 janvier 1905 : « J'espère finir au prochain printemps *le Poème du Désir et du Regret*... » Le 9 juin : « Je n'ai pas encore achevé... »

Il l'a pourtant achevée, cette tâche où il avait mis tant de soins et tant d'espoirs, quand meurt, le 17 mars 1907, l'auteur du *Cœur solitaire* et du *Semeur de Cendres*, son ami Charles Guérin. Il improvise alors, pour la placer au fronton de son ouvrage, la dédicace harmonieuse qu'on va lire. Et lui-même, à peine deux mois plus tard, le 18 mai 1907, il est frappé, comme si la mort voulait reconnaître et consacrer la sincérité du poète.

Le Poème du Désir et du Regret paraîtra bientôt en librairie. Nous tenons à honneur de publier aujourd'hui cette dédicace doublement émouvante.

Tu leur trouvais un goût de fièvre et de rosée.
Je me souviens : un jour de la chaude saison,
Tu les connus, mes humbles vers, dans ma maison.
Tu les lisais, pensif, auprès de la croisée
Par où l'Été jetait son éblouissement.
Mon ami, je verrai toujours ton front charmant,
Tes cheveux noirs, ta barbe abondante et frisée,
Ta paupière aux longs cils qui s'ouvrait lentement,
Et l'étrange pâleur de ta face, baisée
Avidement par la fatigue et le souci...
O bonheur imprévu de te sentir ainsi
Sous mon toit, au milieu de ma claire retraite,
Simple, doux, indulgent à mon effort, poète
Qui, d'un art volontaire et sûr, avais étreint
Dans ton œuvre le corps de la beauté parfaite!

Depuis longtemps je t'admirais, Charles Guérin;
Du seuil où je tressais ingénument mes rimes,
Comme un obscur vannier entrelaçant ses joncs,
Je suivais ta montée ardente vers les cimes.
Artisans casaniers, souvent nous voyageons
Par la pensée avec les pèlerins sublimes.
Ton pied avait gravi les suprêmes degrés,
Tes lèvres avaient bu l'idéale lumière,
Et chez moi ta présence noble et familière
Apportait un air vierge et des parfums sacrés.

Tu ne reviendras plus jamais dans ma demeure
Me dire que la route est longue et qu'il est l'heure,
Qu'il faut ceindre mes reins et, d'un pas affermi,
Monter par les sentiers vers l'azur. Mon ami,
Ami grave et secret, compagnon de mon âge,
Qui donc animera maintenant mon courage,
Qui donc me montrera du geste le chemin
Et, là-bas, le sommet où rayonne la gloire?...
La gloire, elle luira sur ton œuvre demain,
Elle caressera tendrement ta mémoire,
Comme, par les beaux jours d'automne, le soleil
Baigne d'un or fluide et chaud la feuille d'ambre.

Et, sans doute, à l'instant funèbre, dans la chambre
Où tu te refusais au suprême sommeil,
Près de ton lit, pour te voiler la mort farouche,
La gloire t'a baisé longuement sur la bouche,
En te chantant un lied merveilleux et berceur.

Ah ! tu peux bien dormir et goûter la douceur
Que donne aux cœurs troublés le calme de la tombe :
Tes vers mélodieux, tristes, purs et touchants,
Paisibles comme un clair de lune sur les champs,
Fins et lustrés autant qu'une aile de colombe,
Parfois pareils au cri d'un homme qui succombe
Sous les coups d'assassins masqués, et tels parfois
Que la vaste rumeur des blés ou que la voix
Du flot contre la grève et du vent dans les bois ;
Tantôt brillants, aigus, trempés comme une lame,
Tantôt frais et câlins comme des bras de femme,
Tes vers demeureront au nombre des beaux vers
Dont tous les cœurs subtils, les cœurs sombres et fiers
Voudront approfondir, précieuse torture,
Et dorloter, après, leur secrète blessure.
Durant l'écoulement des âges, les amants
Mêleront tes serments d'amour à leurs serments,
Tes pleurs à leurs sanglots, tes fièvres à leurs fièvres,
Et, quand ils uniront leurs souffles, sur leurs lèvres
Ils sentiront tes vers se fondre comme un fruit...

Mais peut-être as-tu craint, en expirant, la nuit
Où l'œuvre lentement s'enfonce et sombre toute ?
Ami, si tu connus, à l'heure de mourir,
Les sueurs et le fiel empoisonné du doute,
Du fond de ton caveau de marbre humide, écoute :

Je suis vivant, je vois le printemps refleurir,
Je goûte l'air sucré, je bois le vent ; les roses
Me jettent leur odeur enivrante ; je puis
Reposer mes regards sur des yeux alanguis,
Baiser violemment des lèvres entrecloses,
Caresser d'une main savante le dessin

Harmonieux d'un torse et le galbe d'un sein,
Lisser avec lenteur la trame de mes strophes
Ainsi qu'on lustre de chatoyantes étoffes;
Je souffre et j'aime, et je chéris la volupté
Des pleurs, ta triste joie et ta sombre fierté.
Eh bien! je donnerais le spectacle du monde,
Et toute sa beauté pathétique et profonde,
Et le ciel et la mer, pour le linceul étroit
Qui te retient dans l'ombre impénétrable, toi,
Toi l'amant de la plus éclatante lumière;
C'est vrai, je donnerais la tâche familière,
La douleur et le traître amour, si j'étais sûr
Que mon vers fût, comme le tien, le vase pur
Où viendront s'abreuver incessamment les âmes.

Hélas!... mon vers sera pareil aux vaines flammes
D'un bûcher que le vent des ténèbres détruit!
Ah! puisque le néant m'attend, que la durée
A mes livres doit être âprement mesurée,
Pour que les amoureux qui vivent aujourd'hui,
Dans l'extase, au moment des farouches étreintes,
Confondent quelquefois mes cris avec leurs plaintes;
— Pour que, très lasse, prise enfin d'un tendre ennui,
Quand la langueur du soir l'assied sous la tonnelle
Où rôde l'enivrante odeur des seringas,
La vierge de vingt ans tout à coup se rappelle
Quelques-uns de mes mots les plus doux, tu voudras
Répandre sur mes vers ton occulte influence.
Poète, douloureux poète de l'amour,
Qui mourus en cédant au poids d'un cœur trop lourd.
De ton jeune tombeau le noir laurier s'élance :
Permets donc que son ombre immortelle dispense
Une vive fraîcheur à mes roses d'un jour.

ALBERT THOMAS

30 mars 1907.

AUTOUR

DE LA CRISE AMÉRICAINE[1]

Les observateurs superficiels, le public, n'apercevaient à l'horizon que des signes favorables. En quelques mois, il fut souscrit aux États-Unis pour quatre à cinq milliards de francs de titres nouveaux. Brusquement, la Bourse de New-York subit en mars 1907 une baisse terrifiante qui se renouvela en août et continuait. Aux États-Unis, les banques ont beaucoup de titres, de prêts sur titres dans leur portefeuille; elles devaient donc être touchées. Cependant, rien n'apparaissait à la surface.

Vers le milieu d'octobre 1907, il circula de mauvais bruits sur une banque de New-York, appelée « Knickerbocker Trust », ayant plus de 300 millions de francs de dépôts répartis entre 21 000 déposants. Les déposants se précipitèrent pour retirer leurs dépôts; le 22 octobre, les guichets de la banque se fermèrent : elle était en faillite. Il fut avéré que les administrateurs avaient employé une partie des fonds dans des affaires détestables, qui leur étaient personnelles.

Au même moment, il circula de mauvais bruits sur une autre banque de New-York, la « Trust Company of America », ayant

1. Je tiens au début de cet article à remercier M. Eugène Ichac aux suggestions et, plus encore, aux objections de qui je dois en grande partie ce que je sais des questions monétaires.

plus de 200 millions de francs de dépôts, et les déposants d'accourir. La banque fut sauvée par un syndicat de banquiers newyorkais, également désireux de la sauver dans l'intérêt général de la place, c'est-à-dire dans leur propre intérêt, et d'acquérir à bas prix une partie de son portefeuille-titres. La banque, en effet, vendit en bloc à ce syndicat une partie de son portefeuille-titres, toucha le prix en espèces et put faire face aux retraits. Elle maintint ses guichets ouverts ou plutôt entr'ouverts, car elle ne laissa jamais filtrer les espèces qu'avec une extrême lenteur. Mais enfin elle payait.

Les administrateurs furent convaincus d'avoir immobilisé la plus grande partie de l'actif dans des entreprises d'ailleurs sérieuses. Alors, d'un bout à l'autre des États-Unis, le public comprit que les banques, le plus souvent par simple excès d'optimisme, mais parfois par un excès d'optimisme qui — de la part des administrateurs — n'était pas désintéressé, avaient immobilisé ses fonds. Et, d'un bout à l'autre des États-Unis, chacun eut en mémoire la grande croisade morale de M. Roosevelt dénonçant la corruption des financiers, qui trop souvent sont de connivence avec les banquiers.

On vit alors que, dans un pays, le culte exclusif du dollar détruit le dollar. La haute probité morale, qui ne va jamais sans quelque mépris du dollar, est le fondement du crédit, dont les dollars dépassent en nombre les dollars de matière..., d'or ou d'argent. Pour un pays pris dans l'ensemble, la haute probité morale a un équivalent brutal en dollars or : jamais on ne vit dans un plus grand éclat cette vérité que la crise morale conduit, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, mais inévitablement à une crise de crédit. La crise américaine est d'abord une crise morale, qui s'est traduite par une crise de crédit ; la crise de crédit s'est traduite par une crise monétaire, — c'en est la forme visible, tangible ; — mais les conséquences commencent à être et surtout seront la crise commerciale et la crise industrielle.

Donc, d'un bout à l'autre des États-Unis, les particuliers se présentèrent pour retirer leurs dépôts des banques. Ils en retirèrent une partie proportionnellement insignifiante, mais qui semble avoir dépassé — on n'a aucune donnée précise — le milliard de francs. Les espèces retirées ne furent redéposées

dans aucune autre banque. Réellement, d'un bout à l'autre des États-Unis, toutes les banques suspendirent leurs paiements en espèces, c'est-à-dire qu'elles suspendirent leurs paiements, — pas tout à fait : elles payèrent un peu, pour le principe, mais limitèrent, à leur fantaisie, les retraits de chaque client à ses besoins appréciés comme physiquement indispensables, et encore! Si la loi eût été appliquée à la lettre, toutes les banques auraient été mises en faillite. Il y eut un *moratorium* tacite. Très peu de banques furent mises en faillite, celles-là seulement dont les abus, trop criants, relevaient de l'autorité de justice ou dont l'actif était trop nettement, trop ostensiblement avarié.

Le numéraire, par rapport au chèque au crédit en banque, fit une prime qui a oscillé de 1 à 5 p. 100. Sur certains points, la vie économique du pays fut comme suspendue. La cause du mal — l'immobilisation d'une partie de l'actif des banques — a produit un effet qui à son tour a réagi sur la cause; là où une partie de l'actif était immobilisé, presque tout l'actif, du fait de la suspension des affaires, s'est trouvé immobilisé. Le 1er janvier 1908 a marqué le retour aux paiements en espèces : la prime sur le numéraire a disparu. Mais tout ne sera pas fini pour autant.

Le côté pittoresque de la crise est macabre. Le *New-York Herald* du 4 décembre nous apprenait que, dans une seule semaine, il était mort à New-York de maladie de cœur 69 personnes de plus que pendant la semaine correspondante de 1906 : les médecins rejetaient sur la crise la responsabilité de ce supplément de morts. On voit d'ici pour l'ensemble du pays quel supplément de morts, qui ne voulaient pas mourir. Combien d'autres ont voulu mourir! Les suicides se multiplièrent. Aux États-Unis, tout se fait à crédit : on comprend ce que peut être là-bas une crise des banques.

Pendant une période de prospérité presque ininterrompue, depuis l'élection de Mac Kinley en novembre 1896, les dépôts dans les banques (nous comprenons sous ce titre les Caisses d'Épargne) avaient progressé, faisant dans les dernières années des bonds de cinq milliards de francs par an, jusqu'au chiffre d'environ 60 milliards de francs. Sur ces 60 milliards, en chiffres ronds, 25 milliards étaient à échéance ou à préavis et

35 milliards à vue[1]. Le nombre des banques est de plus de 10000. La grandeur des dépôts dans les banques s'explique jusqu'à un certain point par la richesse des États-Unis : en 1906, les importations de marchandises se sont élevées à 6603 millions de francs et les exportations à 8991 millions de francs; la production agricole a été de 35 milliards de francs; la production industrielle et minière, de 90 milliards de francs[2]. Nous ne ferons pas aujourd'hui l'histoire de la crise américaine : nous demanderons à cette crise une occasion de philosopher, d'ouvrir, en analysant la notion de crise, quelques horizons non pas aux économistes et aux financiers, qui perçoivent ces phénomènes cent fois plus clairement que nous ne les percevons, mais au public, aux simples profanes dont nous sommes, qui cherchent à s'instruire.

I

A une époque très reculée, il était une fois un gentilhomme campagnard qui vivait dans ses terres. Cette époque est si reculée que l'usage de la monnaie était encore inconnu.

Il vivait fort paisiblement. Tout sur ses terres lui appartenait. Les habitants étaient ses serfs. Cependant, par condescendance, il les payait à la journée. Les produits de la terre étaient de toute sorte. Des femmes filaient. Le tissage même des vêtements pouvait se faire dans les dépendances du château. Lors des très bonnes années, il pouvait y avoir si grande abondance de revenus en nature qu'on songeait alors à un emploi un peu large de la portion non consommée. Cette portion constituait en réalité des capitaux disponibles en nature. On embauchait donc des ouvriers des villages voisins ou des aventuriers de

1. La proportion des dépôts à vue par rapport à l'ensemble des dépôts aux États-Unis n'est pas connue que très vaguement, à plusieurs milliards près.

2. Nous reproduisons sous les plus expresses réserves ce chiffre de 90 milliards de francs emprunté cependant à un interview de M. Fowler paru dans le *New-York Herald*. M. Fowler est le président de la Commission parlementaire des Banques à la Chambre des Représentants. Ce chiffre de 90 milliards est vraisemblablement empreint d'une certaine fantaisie, vu la difficulté d'établir en une matière si complexe des statistiques même approximatives.

passage : on les payait avec les capitaux disponibles en nature qu'ils consommaient en partie sur place et dont ils emportaient le reste, soit pour le consommer ailleurs et plus tard, soit pour l'échanger contre d'autres produits. Entre temps, le travail de ces ouvriers avait servi à transformer des capitaux disponibles en nature en un capital fixe en nature : tantôt c'était un pré sec que l'on avait irrigué, tantôt une lande inculte que l'on avait épierrée, tantôt un fonds de marais, assaini, ou bien un étang, creusé pour emmagasiner les poissons.

Ces tâches diverses appartiennent à des catégories différentes : le champ soigneusement épierré pourra se couvrir d'épis l'année suivante; rien n'empêche que le pré, où de multiples petits canaux auront été creusés pendant les mois d'été, ne donne dès septembre un supplément de nourriture aux troupeaux; mais la vigne plantée ne donnera ses fruits que dans quatre ans ; une plantation de bois ne sera bonne à couper que dans vingt ans ou plus. Voilà donc bien des manières de capital fixe en nature, dont chacune ne commencera qu'à des dates différentes à faire rentrer dans le grenier ou dans la cave une recette nette en nature. Ainsi ces fixations de capital sont, suivant la catégorie, à rendement plus ou moins différé.

Ces fixations de capital peuvent d'ailleurs réussir ou ne pas réussir; toutes les plantations ne poussent pas; la vigne a des caprices terribles; un barrage d'irrigation peut être emporté. Notre gentilhomme en était quitte pour avoir tout simplement augmenté son patrimoine moins qu'il ne pensait.

Et cependant nous allons voir que ce gentilhomme antérieur à la monnaie, antérieur au crédit, de l'âge du troc le plus rudimentaire et le plus circonscrit, fossile antédiluvien par définition, put avoir sa crise, tout comme un grand pays contemporain vient de l'avoir.

Au printemps, il était de fort belle humeur ; il lui restait beaucoup de blé, d'avoine, de noix, de vins, de fromages, fruits de récoltes précédentes ; il se disait, en se frottant les mains : « Comment viendrai-je à bout de tout cela? car, vraiment, aucune de ces choses ne se conserve indéfiniment. » Le ciel paraissait le favoriser et les récoltes s'annonçaient bien. Donc, il commença par faire cette année-là des placements temporaires en nature à quelques mois d'échéance. Voici

en quoi consistaient ces placements. Il substitua à certaines cultures annuelles, demandant peu de main-d'œuvre, des cultures en demandant beaucoup plus, telles que des cultures potagères; il fit labourer des prés secs et y semer de l'orge; il ne manqua pas de faire donner une « façon » de plus à ses vignes, espérant en accroître le fruit. Ces divers travaux étaient payés en nature sur l'excédent des récoltes précédentes. Les habitants du lieu, grassement payés pour un travail supplémentaire, ne craignaient pas de s'y livrer. Ils s'excitaient à travailler plus vite, travaillaient dans une même journée un plus grand nombre d'heures; les femmes et les enfants, qui les années précédentes se tenaient à l'écart des dures besognes, s'en mêlaient maintenant. Enfin les aventuriers de passage, les étrangers, qui, chassés de leur pays par la faim, cheminent sur les grandes routes du monde, ne manquaient pas d'offrir leurs bras à notre gentilhomme qui les accueillait favorablement.

C'est alors que prenant confiance, et comme les provisions accumulées pendant les saisons précédentes lui paraissaient inépuisables, il entreprit presque au même moment le dessèchement d'un marais, la plantation d'un bois, celle d'une vigne et l'épierrement d'une lande caillouteuse; il se mit enfin en tête de bâtir un nouveau village afin de fixer sur ses domaines de nouvelles familles de travailleurs.

Quand, à grands frais, d'un pareil capital disponible en nature, il eut fait un capital fixe en nature, notre gentilhomme, qui se voyait déjà devenu très riche — en nature, — ne se sentit pas de joie. Rien que la vue de ses ouvriers le grisait. Il prit dès lors une grande estime de lui-même, occupa à son service particulier un plus grand nombre de gens, augmenta sa basse-cour et son gibier, sema de fleurs des parterres inimitables; enfin il commença de s'édifier une demeure nouvelle.

Ce fut le couronnement. Il n'avait même plus l'excuse, dans l'excès de ses entreprises, de convertir en capitaux fixes des capitaux disponibles. Il gaspillait tout simplement ses capitaux disponibles en nature; il les consommait en vérité : c'était comme si, devenu un Gargantua, il eut mangé indéfiniment son blé à même son grenier, bu son vin à même sa cave. Or qu'advint-il? Vers la fin de l'été, il s'aperçut que ses provisions, ses réserves de blé, de vin, de tous les produits dont

l'abondance faisait son orgueil, autrement dit, que ses capitaux disponibles en nature s'épuisaient. Que faire cependant? Allait-il arrêter à mi-hauteur la construction d'un barrage entrepris, au risque de voir les crues du printemps prochain détruire un travail qui, trop faible encore par lui-même, ne manquerait pas de céder sous l'effort? Que deviendraient, avec les neiges de l'hiver, les maisons sans toiture qu'il destinait aux nouveaux habitants de ses domaines? La chose à moitié finie meurt et emporte avec elle toute trace du travail humain qu'elle représente.

Ce fut terrible. Notre gentilhomme sacrifia brutalement certains chantiers : il fit la part du feu. Ailleurs il put achever tant bien que mal. Nous ne parlons ici que des œuvres utiles, destinées à la mise en valeur plus complète de ses domaines. Car de ce qui avait trait à son superflu, il n'était même plus question. Un à un, il avait renvoyé tous les gens attachés à son service personnel ; ses pelouses étaient à l'abandon ; les herbes envahissaient ses parterres ; sa nouvelle demeure, dont il avait dessiné lui-même le plan avec tant d'amour, en était restée aux fondations. Tout de suite, à la première alerte, c'était de là sans la moindre hésitation qu'il avait retiré les ouvriers : il s'agissait bien maintenant d'éclat, de vanité, de confortable !

Cependant, ses ouvriers mangeaient toujours... Il en était venu à craindre qu'il ne lui restât pas assez de blé, de maïs dans ses greniers, de vin dans ses caves, de lard dans son garde-manger pour payer les travaux courants et indispensables de la saison prochaine. Il avait dû sacrifier beaucoup de moutons et de bœufs, car il fallait de la viande. Il se désolait de voir ainsi diminuer son troupeau et se demandait si, l'année suivante, il ne lui faudrait pas laisser des terres en friches, faute de bœufs au labourage.

Voilà donc à quoi aboutissaient son grand, son louable enthousiasme du printemps passé, sa folie de projets et ses enivrements d'action qui lui laissaient pourtant un délicieux souvenir. Toute sa pensée, tout son être avaient vécu alors dans l'avenir, comme transportés sur les ailes d'une fée. Il avait oublié le présent, la terre, le réel. Comment cela avait-il été possible? Ses parents, dans son enfance, lui avaient bien parlé de crises, comme d'une chose éternellement redoutable ; mais

il avait cru que l'humanité, de génération en génération, s'assagissait et qu'il représentait — lui — cette humanité assagie. Les crises, c'était bon pour les vieux : les vieux avaient vu cela..., comme le déluge. Mais depuis, le monde avait marché et changé : toutes les conditions étaient autres et lui était autre que ses ancêtres. Comme si le monde et les hommes changeaient jamais! Il le reconnaissait maintenant et faisait un retour sur lui-même, non sans quelque humilité.

L'hiver s'écoula. Quand, au printemps, les travaux des champs recommencèrent, il s'aperçut que ses ouvriers, qu'il avait trop gâtés l'année précédente, alors que, ne regardant à rien, il méprisait l'économie, — comme font du reste tous les gens qui ont en tête quelque passion pressante, — avaient conservé, eux, les habitudes prises et restaient très exigeants, insatiables. Il ne s'attendait pas à ce mécompte et dut, bon gré mal gré, épuiser encore ses réserves d'approvisionnements, déjà si réduites, sacrifier encore plus d'une tête de bétail pour fournir à un supplément de salaires en nature.

Aussi, cette année-là, ce qu'il put reconstituer d'économies sous forme de capitaux disponibles en nature, — approvisionnements, augmentation du troupeau par l'élève des nouveau-nés, — fut-il très réduit. A la moindre apparence de mauvaise récolte, il craignait même de retomber dans une gêne excessive. Ne fallait-il pas cultiver les vignes qui, plantées l'année précédente, ne devaient naturellement rapporter que par la suite? Il sentait lourdement cette charge. Alors force lui fut de s'interdire même de légers travaux d'entretien et de réparation qui, exécutés de suite, auraient permis de prévenir pour l'avenir des dépenses autrement grandes. En réfléchissant, après coup, au programme de travaux et d'aménagements qu'il avait tenté de réaliser pendant l'année précédente, — qu'il appelait désormais l'année terrible, — il ne put s'empêcher de songer plus d'une fois à d'autres travaux, à d'autres aménagements, autrement pressants et utiles, bien que souvent plus modestes, qu'il se désespérait de ne pouvoir entreprendre maintenant, dans sa pénurie actuelle.

Les années s'écoulèrent, effaçant les souvenirs cuisants; il se retrouva à la tête de réserves abondantes de capitaux disponibles en nature; mais longtemps encore, bien qu'à la force de l'âge, il

n'osa en consacrer une partie, toujours modérée, à des travaux d'établissement nouveaux qu'avec une timidité de vieillard.

Les années continuèrent de s'écouler. Cette fois il était vieux tout à fait. Or, un jour, il se promenait dans ses vastes domaines avec ses enfants; il leur prodiguait les sages conseils et ne manquait pas de les prémunir contre les crises. Enfants et petits-enfants écoutaient avec une sainte terreur. On traversait un bois touffu et l'un des petits-enfants de dire : « Il y a bien longtemps, grand-père, que vous avez dû planter ce bois-là. » Alors le grand-père répondit : « Oui, mon enfant, c'était l'année de ma crise. » On passa devant un étang poissonneux et l'un des petits-enfants de dire : « Que de travail il a fallu, grand-père, pour creuser cet étang qui nous donne en si grande abondance de si bons poissons! » Et le grand-père de répondre : « J'ai commencé de le creuser l'année de ma crise; j'avais le diable au corps cette année-là; je n'aurais jamais osé, à toute autre époque de ma vie, me lancer dans une telle aventure : elle a fort bien tourné du reste, à la longue. » Des propos du même genre se reproduisirent devant une grasse prairie, ancien marais desséché, devant une série d'énormes murgers, qui attestaient que des champs entiers avaient été conquis sur la montagne, devant un village devenu peuplé et prospère. Tant et si bien que le vieillard dut reconnaître que la nature en nous rendant fous quelquefois, — moments de folie que suivent des crises; — a ses raisons de derrière la tête.

II

Il y avait une fois une Cité sans monnaie. Tous les comptes s'y établissaient en marchandises. Elle offrait néanmoins une complexité d'industries qui ne le cédait en rien à celle que les États-Unis d'Amérique pouvaient offrir en 1907. Elle était isolée du reste du monde, à cela près que des vagabonds venaient, par mer, lui offrir leurs services. A cette époque, existait une grande concentration socialiste. L'administration publique des finances, toute-puissante et devenue si paternelle qu'on n'en craignait pas l'inquisition, ne manquait pas de tenir registre de toutes les recettes et de toutes les dépenses des

particuliers. Un nombre incalculable de données venait se condenser dans trois comptes nationaux : le compte *Dépenses de vie courante*, le compte *Économies disponibles*[1] et le compte *Dépenses de premier établissement*.

La façon dont ces comptes étaient tenus nécessite quelques explications.

Une armée de travailleurs avec son état-major étant occupée à construire des usines, des villes, des lignes de chemins de fer nouvelles, à défricher des terres, à développer ou à préparer l'exploitation des mines, cette armée était à la solde du compte *Dépenses de premier établissement* : les marchandises consommées par elle étaient fournies au compte *Dépenses de premier établissement* par le compte *Économies disponibles*. Les marchandises consommées par d'autres que ces travailleurs du *Premier établissement* étaient fournies aussi par le compte *Économies disponibles*, mais au compte *Dépenses de vie courante*.

De même, les matériaux employés par les travailleurs du *Premier établissement*, au compte *Dépenses de premier établissement*, étaient fournis par le compte *Économies disponibles*, et, aussi bien, les matériaux, employés par d'autres que les travailleurs du *Premier établissement*, pour assurer le fonctionnement et l'entretien des appareils de production existants, au compte *Dépenses de vie courante*. Ainsi le compte *Économies disponibles* embrassait aussi bien les marchandises formant fonds de roulement de la vie courante que celles, en excès des besoins de la vie courante, destinées par suite à se fixer dans le compte *Dépenses de premier établissement*.

Toutes les productions venaient donc au compte *Économies disponibles*, parfois pour y rester plus ou moins longtemps, parfois pour en sortir tout de suite et s'évanouir dans les *Dépenses de la vie courante* ou se fixer dans les *Dépenses de premier établissement*. Il n'échappera à personne que ces dispositions comptables, conçues et appliquées par une administration très prévoyante, étaient des mieux calculées pour faciliter aux économistes de ce temps-là l'étude des crises.

On était à la fin d'une période de prospérité; les économistes se penchèrent sur le compte *Économies disponibles*, voici ce

1. Notre compte imaginaire *Économies disponibles* joue techniquement comme un compte *Marchandises*.

qu'ils y virent : beaucoup trop d'articles de luxe, velours, dentelles, chiffons de toute sorte, automobiles de promenade. Ces objets n'étaient transférables au compte *Dépenses de premier établissement* que dans la mesure très faible où ils étaient requis pour l'excitation au travail du personnel supérieur de *Premier établissement*. Il y avait encore en abondance des aciers, des rails, du cuivre, du plomb et toutes ces marchandises — malgré les apparences contraires — n'étaient pas transférables au compte *Dépenses de premier établissement*. Car, si l'on envisage, dans le compte *Premier établissement*, la rubrique chemins de fer en construction, par exemple, ces aciers, ces rails, ces cuivres, ce plomb ne sauraient être transférables à ce compte que si, en même temps se trouvent au compte *Économies disponibles* les quantités proportionnées de cotonnades, de sucre, d'alcool, de farines, qui seraient nécessaires au salaire en nature des ouvriers travaillant à la construction.

Les marchandises économisées, pour être toujours transférables au compte *Dépenses de premier établissement*, doivent former des ensembles harmoniques, en rapport avec les appels de ce dernier compte. Il peut se trouver au compte *Économies disponibles* des marchandises non transférables au compte de *Premier établissement*, quand ces marchandises dépassent la proportion requise dans les ensembles qu'appelle le compte de *Premier établissement*. On peut donc poser ce premier principes : dans notre Cité sans monnaie, la crise éclate parce que le compte *Économies disponibles* est à court de marchandises dues par lui au compte *Dépenses de premier établissement*. Le compte *Dépenses de premier établissement* avait en quelque sorte tiré sur le compte *Économies disponibles*; or ce dernier, qui avait en quelque sorte accepté la traite, ne peut plus faire face à ses engagements : il fait faillite. Il y a rupture d'équilibre, il y a crise : la machine économique s'arrête partiellement; des rouages grincent et se brisent.

A ce moment, les marchandises en excès au compte *Économies disponibles* se liquident contre des équivalents très réduits en autres marchandises qui sont appelées à toute force par le compte *Dépenses de premier établissement*.

Ainsi l'on voit — deuxième principe — que ce qu'on appelle surproduction n'est pas une surproduction au sens absolu du

mot (l'humanité ne peut produire trop de marchandises) : c'est une disproportion dans la production des différentes marchandises, c'est une rupture d'harmonie dans les productions du monde.

C'est si l'on veut une rupture d'harmonie dans le travail de l'humanité : un organe de production s'hypertrophiant aux dépens des autres, c'est l'harmonie rompue des organes. Si l'on veut voir les choses poétiquement, c'est une épisode de la lutte entre l'Avenir et le Présent, de l'Avenir qui veut venir trop vite, outiller trop vite la terre pour une humanité plus grande, et du Présent qui doit d'abord manger et qui veut jouir. Dans les convulsions de la crise, l'Avenir, sous la forme du compte *Dépenses de premier établissement*, appelle à lui tout ce qu'il peut, arrache tout ce qu'il peut au Présent, tout ce que le Présent a légèrement souscrit. Mais le Présent ne souscrira plus. La Chimère dévorante est vaincue et s'affaisse...

La crise est venue à l'origine, puis a été rendue inévitable parce qu'on a voulu faire trop vite trop de choses à la fois. Pourquoi cet appétit glouton ? N'avons-nous pas vu dans notre première allégorie qu'un propriétaire isolé, étant bien son maître, pouvait et devait même commettre les erreurs dont le dénouement fatal est la crise ? Combien plus, à plus forte raison, une grande collectivité ? Il faut compter ici avec les impulsions contagieuses, avec ce qu'on appelle la psychologie des foules, qui grandit les erreurs beaucoup plus que proportionnellement au nombre des individus. Il faut tenir compte de ce qu'une collectivité nombreuse et compliquée a naturellement, beaucoup moins qu'un seul homme, l'intelligence claire de ce qu'elle fait. En voici un exemple frappant : notre gentilhomme campagnard, en organisant ses chasses, en semant ses parterres, en s'élevant une nouvelle demeure, se rendait parfaitement compte qu'il travaillait à son superflu ; dans la société, au contraire, ce qui est superflu pour l'un permet à l'autre de gagner son nécessaire et prend forme, à ses yeux, d'utilité pratique : l'entrepreneur, qui construit pour le louer un immeuble dont chaque appartement comporte un loyer de 20 000 francs, ne pense pas une minute qu'il travaille pour

le superflu de la société ; il ne voit que son utilité, à lui, qui est positive ; de même un fabricant d'automobiles. C'est pourquoi, durant les périodes de prospérité, les dépenses de premier établissement, destinées à devenir une source permanente d'aliment à des jouissances de luxe, sont encore beaucoup plus désordonnées que les dépenses de luxe elles-mêmes. Ces dépenses de premier établissement représentent en quelque sorte le produit de la prodigalité multipliée par le calcul et l'avarice. Enfin notre gentilhomme campagnard, quand il entreprenait un travail, ne prenait d'engagement que vis-à-vis de lui-même : il pouvait se délier lui-même de sa résolution. La société n'est pas une : tel qui s'est juré de mener à bien un travail de premier établissement a fait souscrire par d'autres les capitaux, c'est-à-dire la livraison des marchandises nécessaires, et il faudra que les marchandises viennent parce que c'est *son* intérêt. Une, la société se dédirait ; à mille têtes, elle est entraînée par une force aveugle ; quand la crise est déchaînée, il faut tout de même que la société accouche des entreprises dont les capitaux sont souscrits : on l'accouche au forceps.

Aussi ne nous étonnerons-nous pas que, même dans la Cité sans monnaie, les crises soient déjà terribles.

Les suites de la crise, le souvenir que nous avons des aventures du gentilhomme campagnard nous permet de les pressentir. Le compte *Dépenses de premier établissement* appelle : je ne parle pas de ces faux comptes de *Premier établissement* destinés à produire les objets d'un luxe éphémère ; je parle de ces comptes de *Premier établissement* sérieux qui produiront les objets de force et de vie.

Il va falloir au compte *Économies disponibles* rétablir les stocks des marchandises en insuffisance.

Pour ce, on arrête la production des marchandises en excès ; on arrête les travaux de premier établissement destinés à multiplier encore la production de ces marchandises déjà en excès ; car cette production et ces travaux de premier établissement consommaient des marchandises qui sont en insuffisance. Le malheur est qu'on ne peut procéder du premier coup, en bloc, à ces arrêts. Un immeuble de luxe commencé sera toujours bien solidement utile pour le prix que coûteront la toiture à

mettre, deux étages à finir. On achève une usine de produits de luxe, dans l'espoir qu'elle pourra changer de destination ou qu'achevée, elle pourra attendre des temps meilleurs. Afin de ne pas perdre sa mise irrémédiablement, pour jamais, on rajoute : on court après sa mise, course presque toujours fatale. Et d'ailleurs quelles sont les marchandises en excès? de combien sont-elles en excès? La consommation dégringole : comment préjuger du niveau auquel s'établira l'équilibre? toutes les conditions sont bouleversées et houleuses. Et saurait-on même de combien la production d'une industrie doit être réduite, reste à savoir sur lesquels des industriels engagés dans cette industrie pèsera le poids destructeur de la réduction. Certes quelqu'un doit être mangé, comme dans la chanson du petit navire : reste à savoir qui... qui sera mangé. On ne tirera pas à la courte paille; mais ce sera une lutte sombre où des agonies soigneusement cachées dureront des mois et où le plus fort survivra. En attendant, chaque banquier espère pour son client et lui prolonge les crédits, tandis que, naturellement, chaque industriel espère pour lui-même.

Le calme peu à peu se rétablit dans l'angoisse et dans la douleur : la houle diminue.

Ah! comme cela aurait été plus simple et moins douloureux, si, au lieu d'avoir à rétablir les quantités de marchandises en insuffisance au compte *Économies disponibles*, indirectement, en en restreignant la consommation, on avait pu en augmenter, en hausser la production[1] jusqu'au point où elle se fût trouvée en rapport avec la production des marchandises produites en excès! Il n'y faut pas songer. Les marchandises en insuffisance au compte *Économies disponibles* ne sont pas telles parce qu'on en aurait négligé la production. Non, cette production, elle aussi, était tendue à l'excès; mais il y avait des limites rigides. Par exemple, c'étaient des produits agricoles dont la production ne s'enfle pas, à plaisir, aussi vite que la production manufacturière et même minière : les deux dernières étaient parties en avant, comme des folles; les gros bataillons de l'agriculture n'avaient pu suivre. Ainsi l'équilibre s'était rompu.

1. Pour un pays replacé dans le monde, toute marchandise même de luxe vendue ou vendable à des étrangers équivaut à une production indigène de marchandise quelconque : blé, coton, etc.

Ne disions-nous pas que notre Cité sans monnaie voyait chaque année affluer vers ses rivages, par centaines de mille, des vagabonds en quête de fortune ou de toute espèce de travail et d'emploi? Justement, il n'y a plus au compte *Économies disponibles* assez de produits agricoles pour que ces produits eux-mêmes ou transformés par l'échange en d'autres produits puissent payer les hordes de nouveaux venus, indispensables si l'on veut recréer des chemins de fer et, par le moyen de ces chemins de fer, recréer des terres accessibles et, par le moyen de ces terres rendues accessibles, recréer des produits agricoles.

Les choses en étant arrivées à ce point, l'épargne seule pourra rendre à notre Cité sans monnaie des réserves de marchandises, harmonieuses et proportionnées.

III

Les crises naissent, en somme, de l'idée très fausse qu'à un moment donné, une société humaine se fait de ses économies vraies, de ses économies en nature réellement disponibles. Cette fausse idée l'entraîne dans toutes sortes d'imprudences. Toutes les marchandises économisées — bien que matériellement là — ne peuvent pas être considérées comme disponibles, faute de répondre à une destination quelconque pour le moment. Il faut donc faire un choix : une partie seulement des marchandises économisées forme ce que nous appellerons, en dehors de toute idée de monnaie et d'expression monétaire, les capitaux-réels disponibles... Intervient alors le symbole monétaire. Il va causer de grandes méprises.

Dans l'état monétaire de l'humanité, il semble qu'il n'est rien de plus réel que les disponibilités qu'on a dans les banques. Eh bien! non; ce sont des capitaux-apparents disponibles, qui n'ont aucune relation nécessaire et constante avec les capitaux-réels disponibles, tels que nous les avons définis ci-dessus. Considérons, pour nous en convaincre, l'origine d'une partie des dépôts dans les banques[1].

1. Lire à ce sujet la conférence faite par M. E. H. Holden, administrateur délégué de la London City and Midland Bank, à l'Association des Banquiers de Liverpool le 18 décembre 1907, parue en brochure sous le titre *The Depreciation of securities in relation to Gold*, éditée par Blades, East and Blades, 23 Abchurch Lane E. C. Londres.

Une banque, à un moment donné, avait dix millions de dollars de dépôts et une réserve en espèces de deux millions de dollars. Elle s'est dit que pareille somme de réserve n'était pas nécessaire, que le public, loin de retirer ses dépôts, en ajoutait tous les jours, en sorte que les accroissements d'une journée permettaient déjà de faire face aux retraits de cette même journée. Elle s'est dit qu'elle était vraiment bien naïve de conserver pareille somme improductive et qu'une réserve représentant 10 p. 100, non 20 p. 100, des dépôts suffirait et, au delà, aux besoins. Alors, elle alla trouver une compagnie de chemins de fer, qui avait des obligations à vendre; elle lui prit pour trois millions d'obligations, en lui disant : « Maintenant vous avez chez moi trois millions de dépôts; venez les prendre quand vous voudrez. » Elle alla ensuite trouver des spéculateurs à la Bourse : « Donnez-moi cinq millions de titres; je vais aussitôt, sur cette garantie, vous avancer quatre millions. » Les spéculateurs confièrent les titres et ils se trouvèrent avoir en dépôt à la banque quatre millions. Enfin la banque s'en fut trouver des commerçants : « Donnez-moi pour trois millions de vos promesses de payer; cela fait, vous aurez en dépôt chez moi trois millions. »

Quand toutes ces négociations furent terminées, la banque avait toujours deux millions de réserves en espèces, mais elle avait vingt millions de dépôts au lieu de dix. Il était né dix millions. Voilà la naissance de l'argent : l'argent naît dans un dépôt; le dépôt, une fois créé, est acquis; il peut être perdu pour la banque qui l'a créé; mais alors, il se retrouve en détail dans d'autres banques; pour la masse des banques d'un même pays, il reste : c'est de l'argent qui circule.

Ainsi se forment des capitaux disponibles que nous avons de bonnes raisons pour appeler : capitaux-apparents disponibles. Un excédent d'espèces, un excédent d'or a suffi : l'or est de la graine de dépôts.

Pendant la dernière période de prospérité, de 1897 à 1906, l'or a afflué aux États-Unis, flot de retour de leurs gigantesques exportations de marchandises. Les banques se sont saisies d'une partie de cet or et elles en ont fabriqué des dépôts. Mais, pour fabriquer des dépôts, il faut deux ingrédients : de l'or — on en avait — et des prêts qui tout naturellement supposent une

matière sur laquelle on puisse prêter, titres, marchandises, promesses de payer des commerçants et des industriels.

Cette matière, les banques en trouvèrent indéfiniment. Le prêt n'a-t-il pas en lui-même une force qui engendre à nouveau de la matière sur laquelle on peut prêter? On prête de l'argent sur des marchandises; avec cet argent, l'emprunteur fait des marchandises; ainsi de suite.

Cela serait vrai même si le prix des choses ne montait pas. Mais le prix des choses monte. Cette hausse agit de deux manières : en rendant les choses plus précieuses, il semble qu'elle rende plus désirables les choses et, du même coup, la production des choses; elle grise l'activité des producteurs, en double, en triple les effets. Ainsi plus de réalités ne tardent pas à s'offrir aux banques, sur lesquelles elles peuvent prêter. Et plus de chimères aussi s'offrent aux banques, sur lesquelles elles peuvent prêter, car, passées certaines limites, l'enflure des prix, la plus-value, n'est-ce pas une chimère plus rapide d'ailleurs à venir que la marchandise à naître? Aussi le plus actif pourvoyeur des banques est-il la spéculation, que tout justement elles nourrissent par la facilité de leur crédit.

Un milliard prêté à la spéculation fait monter les prix — en période ascendante de prospérité — sensiblement plus qu'un milliard placé par l'épargne. C'est que ce milliard de la spéculation est mobile; c'est une armée évoluant avec une foudroyante rapidité, avec une foi sans borne, qui engendre un héroïsme — de peu de mérite, — avec une adresse qui lui fait toujours choisir comme objectif les points faibles, les positions mal gardées, c'est-à-dire des titres et des marchandises sur lesquels elle pourra avec le moindre effort provoquer de la hausse, dont elle pourra s'emparer le plus complètement, c'est-à-dire sur lesquels elle pourra, avec un même effort, provoquer le plus de hausse. Ainsi la hausse, sur tous les points où elle peut pratiquement l'être, est successivement conquise. Une position enlevée reste acquise, bien que les troupes conquérantes se retirent pour se porter ailleurs incontinent. C'est que les prix se maintiennent par habitude : ils ont comme toutes choses humaine une force d'inertie.

Donc nous sommes en présence d'un immense horizon de plus-values : plus-values de titres, d'immeubles, d'usines, de

marchandises. Nous sommes aussi en présence d'une immense horizon de titres nouveaux, d'usines nouvelles, de marchandises nouvelles. Les banques prêtent sur les choses; elles prêtent sur la plus-value des choses, puisque les choses n'existent à leurs yeux que par leur expression monétaire et dans la mesure de cette expression; ce faisant, elles solidifient, matérialisent une partie de la plus-value en forme de dépôts, de capitaux-apparents disponibles.

Qu'on se rappelle maintenant le tempérament des citoyens des États-Unis d'Amérique, leur fougue, leur belle et excessive ardeur en rapport avec les excès mêmes de leur climat, leur vie rapide et changeante, sans racines, qui les fait gens du moment, pour qui l'avenir, comme le passé, demain comme hier, ne sont pas toujours suffisamment sacrés, leur passion exclusive de l'argent qui les hypnotise, les aveugle sur l'argent même, leur individualisme qui fait que chacun tire à soi avec trop peu de sentiment parfois de l'ensemble qui est harmonie, art, vérité, — et l'on comprendra qu'en dix ans d'un *crescendo* presque continuel de prospérité, les États-Unis d'Amérique aient entassé, sous la forme des dépôts dans les banques, une masse de capitaux-apparents disponibles hors de toute proportion momentanément avec leurs capitaux-réels disponibles.

« Erreur, mensonge, faux principes », se récrieront des théoriciens. — « Mauvaise discipline, mauvaise méthode de travail », diront de graves banquiers d'Europe à leur petit cousin d'Amérique si jeune, si nouveau jeu. « Regardez comment je compose mon actif; regardez, regardez-le. J'ai des traites à plusieurs signatures qui représentent bien réellement de la marchandise en circulation. Et encore, je les choisis, ces traites. Toute marchandise ne m'est pas bonne. Au delà d'une certaine proportion, j'écarte, de parti pris, toute marchandise dont la demande est intermittente ou dont la production pour le quart d'heure, me paraît entachée d'excès. Et ce n'est pas encore là le terme de mes sélections. Tout prix n'est qu'une expression fugitive. Il n'est marchandise qui ne puisse baisser. Mon papier couvre de la marchandise : je ne suis pas satisfait pour autant. Il me faut, en sus de la garantie réelle, la garantie personnelle, et non pas d'un débiteur qui, de tous côtés

chargé de dettes, n'ayant qu'un mince avoir, verrait crouler sa fortune à la moindre baisse de ses marchandises, oh que non! mais la garantie personnelle d'un débiteur bien assis dans ses affaires et dans sa fortune, chatouilleux sur l'honneur, ayant toujours un œil sur ses engagements, l'autre sur son avoir mobilisable et se tenant toujours en deçà de la ligne de sécurité. Tels sont les principes immuables qui président à la composition de mon portefeuille commercial. J'ai bien un autre portefeuille, un portefeuille de prêts sur titres qui, si on laissait aller les choses, aurait tendance à se gonfler indéfiniment. Mais je lui impose des bornes sévères : je lui défends de prendre le pas sur mon portefeuille commercial, qui reste mon élément d'actif principal, auprès duquel le portefeuille-titres ne doit jamais être que l'accessoire. En m'astreignant à cette proportion, je me fonde sur ce qu'il y a de plus vrai et de plus profond dans le caractère respectif des opérations d'escompte de papier de commerce et de prêts sur titres.

» Le dénouement naturel du prêt sur titre, c'est la vente du titre. Ce dénouement ne s'effectue d'une façon normale, facile et courante, sans entraîner de malaise pour la communauté, que si le comptant relève la spéculation de sa faction fatigante, en lui rachetant le titre qu'elle détenait momentanément, à crédit. Or qui dira la force d'absorption du comptant en telle nature de titres ou même sa force d'absorption globale? Le comptant seul paie le titre en économies, c'est-à-dire en travail, en marchandises, en une réalité vivante — et ce faisant dénoue le prêt sur titre. — Et si le comptant, dont les forces et les tendances m'échappent, n'est pas là derrière mon prêt sur titres, en armes pour le dénouer, mon prêt sur titres non plus n'est pas vivant, c'est-à-dire qu'il n'est pas liquidable sans préjudice pour la communauté et, par contre-coup, pour moi-même. Aussi ai-je raison de me défier de toute exagération de mes prêts sur titres, tandis que je vois avec bienveillance s'augmenter mon portefeuille d'escomptes commerciaux : le papier de commerce n'est que le paravent de la marchandise; convenablement choisie, la marchandise est toujours sûre de trouver preneur.

» Méfiant déjà à l'égard des prêts sur titres, je le suis encore bien davantage et pour les mêmes raisons à l'égard des

titres. Je limite mon portefeuille-titres à peu de chose. Tels sont les principes grâce auxquels je dors en paix, toujours sûr de pouvoir rembourser mes dépôts, à toute heure, à toute minute. Les capitaux-apparents disponibles, qui sont confiés à ma garde, restent l'expression vraie, fidèle, proportionnée d'or et de marchandises vivantes, toujours transformables en travail humain.

» Et maintenant, petits cousins d'Amérique, banquiers du Nouveau-Monde, que faites-vous? Vous accueillez dans votre portefeuille en représentation des dépôts, — c'est-à-dire d'une chose qui pour un banquier est sacrée, — quoi? du papier de commerce à une signature, de simples billets qui, s'ils peuvent couvrir de la marchandise, peuvent aussi couvrir des dépenses de premier établissement ou, pis encore, des dépenses personnelles, des dépenses somptuaires!

» Et de qui achetez-vous le papier? De commerçants et d'industriels qui empruntent dix ou vingt quand ils ont un, qui mettent leur point d'honneur — autre pays sans doute, autres mœurs — dans l'audace de leurs entreprises, comme nos industriels et nos commerçants de France ou d'Angleterre mettent leur point d'honneur dans le respect de la parole donnée, dans l'inviolable sécurité de l'engagement pris. Non contents d'une pareille absence de principes dans la composition de votre portefeuille commercial, vous n'imposez pas de limite à votre portefeuille de prêts sur titres, pas davantage à votre portefeuille-titres. Mais vous méritiez cent fois ce qui vous est arrivé! Rappelez-vous les principes sacrés de l'éternelle Économie politique, et revenez à la saine raison. »

Voilà quel pourrait être, à bon droit, le langage d'un sage banquier d'Europe. Mais, de l'autre côté de l'Atlantique, un banquier pourrait répondre :

« L'argent que nous avons prêté un peu à la légère — nous vous concédons ce point — pendant la période de prospérité, l'argent que nous avons imaginé, si vous le voulez, ne s'est pas évanoui en fumée. Loin de là. Il s'est cristallisé sous la forme d'entreprises. Que seraient devenues nos initiatives sans le crédit facile qu'on nous reproche? Vous dites que nous sommes un peuple de fous, que nous n'économisons pas.

La vérité c'est que nous économisons autrement que vous ne le faites. Il faut bien que nous ayons économisé puisque nous avons créé, puisque notre pays s'est couvert de mines, d'usines, de chemins de fer, de villes, de champs à perte de vue, là où il n'y avait rien qu'un désert. Mais au fait, comment, où, quand avons-nous économisé?

» Pendant ces périodes de prospérité excessive, dont vous nous reprochez tant la genèse quelque peu artificielle, nous subissons un entraînemeut. Alors nous entreprenons des travaux gigantesques; nous jurons d'en entreprendre d'autres et ainsi de suite à l'infini. Nous sommes grisés par les potentialités sans limite de notre pays, — griserie bien naturelle, — grisés par notre activité même. On perd contact avec la réalité, on engage plus, beaucoup plus de dépenses que les économies réellement faites à ce jour et disponibles ne permettent d'en mener à fin. La crise éclate. Force est bien d'économiser. Nos spéculateurs et nos industriels, — nos commerçants[1] sont tous plus ou moins des spéculateurs, — sont ruinés ou à peu près. Ils n'ont presque plus de revenus. Ils se privent. Le salut vient de ces privations. L'économie de la nation n'est peut-être que la somme de ces privations qui, prises individuellement, ne sont pas des économies.

» A la fin de la période de prospérité, les capitaux-apparents disponibles n'étaient plus qu'un masque creux qu'il restait à remplir de matière réelle et solide. Nous le reconnaissons. Et après? Les capitaux réellement disponibles vont se reformer. Les dimensions du masque vont se réduire. Le contenant et le contenu dans un effort commun vont s'adapter. On rentrera dans la vérité. Le pays aura économisé des capitaux réellement disponibles et, comme conséquence, nos spéculateurs, ceux d'hier ou ceux qui leur auront succédé — qu'importent les individus! — verront réapparaître, puis bien vite grossir à nouveau leurs revenus. Si l'on y regarde de près, nous plaçons nos économies avant de les avoir faites. Vous autres en Europe, vous placez vos économies après les avoir faites; c'est plus

1. Le cas d'un industriel qui, travaillant sur le crédit, force sa production, disons, de bottines en caoutchouc, est identique à celui d'un spéculateur qui achèterait à terme des bottines en caoutchouc en quantité égale à la quantité à produire par l'industriel et à un prix égal au prix de revient — par bottine — de l'industriel.

terre à terre. En dépit des apparences, nous ne sommes pas un peuple terre à terre. Nous relevons de la fantaisie.

» Mais un système vaut-il mieux que l'autre? On juge des systèmes par leur résultat, on juge de l'arbre d'après le fruit. Nous autres, Américains, nous ne nous embarrassons pas de théories. Dira-t-on que notre pays ne s'est pas développé avec une vitesse prodigieuse? c'est tout ce qu'il nous faut. Le cours des choses chez vous, de l'autre côté, en Europe, est mol et paisible. Nous procédons par à-coups et par saccades. Notre vie économique se déroule comme un fleuve majestueux qui tantôt déborde en lacs gigantesques, tantôt se restreint, s'encaisse, bouillonne et mugit dans des cascades à faire frémir le monde. Est-ce un malheur? ou plutôt n'est-ce pas un fait de nature devant lequel il faut s'incliner? »

La crise éclate comme un coup de tonnerre, le décor tombe.

Ce sont les capitaux-réels disponibles qu'on ne voyait nulle part, dont on était près de douter qui, brusquement, font irruption dans le monde de nos perceptions à ce moment où la crise éclate. Alors on ne peut plus douter.

Ils se montrent avec toute la brutalité du réel. Ils vous bousculent. Ils bousculent tout. On se réveille d'un rêve, — le rêve des capitaux-apparents disponibles. Et quel réveil! Pourquoi cela n'était-il pas arrivé plus tôt? C'est que les capitaux-apparents disponibles s'échangeaient entre eux. Titres, immeubles, usines s'échangeaient à des prix fantastiques, mais enfin ils ne faisaient que s'échanger. Le spasme, le déchirement est venu quand il a fallu créer en grand. Auparavant, c'était le badinage des capitaux, le temps des caresses et des promesses. Maintenant l'heure de l'accouchement est sonnée. La nature reprend ses droits. Elle apparaît toute nue, brutale et cruelle. Elle voulait ses fins; elle a attiré les hommes par ses tromperies habituelles, par les charmes et les blandices de la hausse. Des capitaux gigantesques sont souscrits pour des œuvres gigantesques. Mais le badinage est fini. Les capitaux-apparents disponibles doivent s'incarner en marchandises vivantes, en travail humain. La vérité doit reparaître sous la mensongère expression. La vérité, c'est-à-dire les capitaux-réels disponibles.

Avec nos moyens si imparfaits de mesurer et d'exprimer la

valeur, la véritable étendue de ces capitaux et la véritable étendue de leur demande n'apparaissaient pas. Le rapport entre les existences et les demandes d'une marchandise s'exprime par un prix, comme le degré de pression s'exprime par la hauteur du liquide dans le manomètre : les marchandises sont visibles. Le rapport entre les existences et les demandes de capitaux-apparents disponibles s'exprime par le taux de l'intérêt : les capitaux-apparents disponibles sont visibles. Mais, dans notre organisation imparfaite de l'humanité, les capitaux-réels disponibles, individuellement visibles, sont collectivement invisibles. Leur demande comme l'étendue de leurs existences à un moment donné est indéterminable.

Un être parfait, qui verrait clair dans les affaires de l'humanité, connaîtrait ces quantités, et il en connaîtrait le rapport : il y aurait pour lui à chaque moment un taux de l'intérêt des capitaux-réels disponibles. Ce taux, imaginaire pour nous, mais qui existe en vérité, nous conviendrons de l'appeler taux de l'intérêt réel (théorique). Plusieurs mois avant la crise, le taux de l'intérêt réel (théorique) présenterait des phénomènes d'extrême tension, tandis que le taux de l'intérêt des capitaux-apparents disponibles — que nous appellerons taux de l'intérêt apparent — ne présenterait aucun phénomène de tension extraordinaire et cesserait par suite de donner toute indication sérieuse sur la situation réelle. En d'autres termes, avant la crise, l'écart serait très grand entre le taux de l'intérêt réel (théorique) et le taux de l'intérêt apparent; la courbe du taux de l'intérêt réel (théorique) serait très au-dessus de la courbe du taux de l'intérêt apparent : c'est le moment où le public croit à une extrême prospérité et, trompé par l'abondance des capitaux-apparents disponibles, à une extrême abondance d'argent. Inversement, plusieurs mois avant la reprise industrielle, le taux de l'intérêt réel (théorique) présenterait des phénomènes d'extrême détente et sa courbe ne serait pas très au-dessus de celle du taux de l'intérêt apparent, si même elle n'était pas au-dessous.

Le taux de l'intérêt réel (théorique) ne suppose que des capitaux-réels disponibles, c'est-à-dire des marchandises considérées en elles-mêmes; le taux de l'intérêt apparent s'entend de capitaux-apparents disponibles, c'est-à-dire d'une expres-

sion monétaire. Rien n'empêche d'imaginer un taux intermédiaire, qui serait en quelque sorte la traduction en marchandises du taux de l'intérêt apparent et que nous conviendrons, par suite, d'appeler « l'équivalent réel du taux de l'intérêt apparent ».

Supposons qu'il n'y ait plus au monde, en face de l'or intact et irréductible, qu'une marchandise, substance de toutes les marchandises, qui existent actuellement, et les remplaçant toutes : son prix traduirait alors à chaque moment le prix moyen de toutes les marchandises existant actuellement. Ce prix de « marchandise-substance » serait le « nombre représentatif » par excellence de la vie matérielle de l'humanité (quelque chose comme l'*index number* des Anglais).

Supposons qu'à un moment le « nombre représentatif » soit élevé, c'est-à-dire que le prix de la marchandise-substance soit cher, très au-dessus du prix moyen autour duquel il oscille habituellement. Ce moment correspondra évidemment au plein d'une période de prospérité, — puisque prospérité signifie hausse des prix. Un capital prêté à ce moment sera converti en relativement peu d'unités de marchandise-substance : pourtant, si le prêt est à long terme, on pourra, le terme échu, constater que, converti en unités de marchandise-substance au prix moyen de la période, l'intérêt aura donné relativement beaucoup d'unités de marchandise-substance ; le chiffre du capital prêté et celui de l'intérêt stipulé n'étant que des expressions monétaires, on a prêté des unités de marchandise-substance pour recevoir chaque année des unités de marchandise-substance. L' « équivalent réel du taux d'intérêt apparent » sera le résultat du calcul par lequel, étant donné le nombre d'unités de marchandise-substance perçues en moyenne chaque année, on en cherchera la proportion pour cent au nombre d'unités de marchandise-substance prêtées à l'origine. Au faite d'une période de prospérité, le « nombre représentatif » étant au voisinage d'un maximum, l' « équivalent réel du taux d'intérêt apparent » sera donc supérieur à ce dernier. Inversement, le « nombre représentatif » étant au voisinage d'un minimum, ce qui coïncidera avec le fond d'une période de dépression industrielle, l' « équivalent réel du taux d'intérêt apparent » sera inférieur à ce dernier.

Les variations entre le taux de l'intérêt apparent et le taux de l'« équivalent réel du taux de l'intérêt apparent » sont la trace d'un effort fait automatiquement dans le monde des phénomènes économiques vers l'équilibre. Aux époques de prospérité, quand le chiffre des capitaux-apparents se gonfle, le prix des marchandises se gonfle, atténuant ainsi l'exagération des dépenses, si l'on regarde, sous le signe monétaire, la réalité des choses. Aux époques de dépression, quand le chiffre des capitaux-apparents se contracte, le prix des marchandises, en se contractant lui aussi, atténue la contraction des dépenses, si on regarde toujours, sous le signe monétaire, la réalité des choses. Ainsi va le monde. Telle est la monotone histoire de l'évolution économique dans tous les temps, dans tous les pays, rythme semblable aux pulsations du cœur humain. Capitaux-réels, capitaux-apparents! Vérité immanente des choses, mensonge des formes! Pâles formules qui se cachent derrière des amas d'enthousiasmes et d'angoisses humains!

La crise américaine de 1907 est venue rappeler à ceux qui voulaient douter l'éternel recommencement de la vie, dont le costume seul change d'âge en âge, — l'éternel recommencement des crises comme des guerres. On se croyait entré dans un port sûr. On avait évité les excès du papier-monnaie, les excès de l'argent métal devenu métal-papier-monnaie. Et voilà qu'on heurte un écueil nouveau, l'excès des dépôts dans les banques qui renferme en lui-même — implicitement — l'excès des virements et des chèques, monnaies éphémères, monnaies d'un jour, monnaies tout de même, monnaies qui peuvent être de mauvaises monnaies ou des monnaies en excès.

Peut-on prévoir les crises [1]? Peut-on suivre le cheminement de ces causes souterraines qui, pendant la période de prospérité, préparent la période de dépression et inversement?

1. C'est un véritable et grand service d'intérêt public qu'a rendu M. Jacques Siegfried en signalant dans son article de la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1906 l'imminence de la crise. M. Fernand Maroni, dans le *Journal des Débats*, a aussi rendu d'immenses services. Personne du reste ne perçoit plus juste et ne rend plus finement que M. F. Maroni les nuances du marché monétaire. M. Arthur Raffalovich, à maintes reprises et, entre autres, dans une lettre admirablement prophétique, adressée en décembre 1906 à un organe financier de la place, montrait la crise américaine comme inévitable.

La seule méthode rationnelle consisterait à suivre les fluctuations des capitaux-réels disponibles et du taux de l'intérêt réel (théorique). Or ces fluctuations nous échapperont toujours. Pratiquement, pour prévoir les crises, on est réduit à des procédés d'un empirisme barbare, mais qui, délicatement maniés, rendent d'immenses services.

Nous avons vu que l'imagination, la crédulité, l'avidité humaines, alliées d'ailleurs à un louable appétit d'action, pouvaient conduire, comme dans ces dernières années aux États-Unis, à une fabrication dangereusement excessive de capitaux-apparents disponibles. Par contre, aucun prestige d'imagination ne saurait enfler le stock d'or. Le stock d'or représente la raison. Aussi, quand les capitaux-apparents disponibles, c'est-à-dire le portefeuille des banques ou les dépôts dans les banques — deux termes corrélatifs, — forment une masse hors de proportion avec le stock d'or à la base, a-t-on sujet de s'inquiéter.

D'abord les sages seuls s'inquiètent et prodiguent les avertissements. Le public s'avise du danger quand il est trop tard. A cet égard, cela s'est passé cette fois comme cela s'est toujours passé, comme cela doit se passer par définition, car, si le public prévoyait les crises, sa prévoyance serait un remède préventif. Cependant toutes les crises ont leur physionomie propre. Peut-être, si l'on cherchait à caractériser la crise américaine de 1907, pourrait-on dire qu'elle est particulièrement simple, dégagée d'accessoires, qu'elle est un type de la crise dans toute sa pureté : c'est pourquoi elle est si belle à étudier.

MARCEL LABORDÈRE

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA TENTATION

DE SAINT ANTOINE

(1849-1856)[1]

PREMIÈRE PARTIE

Le soir. — Sur une montagne. — A l'horizon, le désert.

A droite, la cabane de saint Antoine, avec un banc près de la porte.

A gauche, une petite chapelle. Une lampe y est accrochée au-dessus d'une image de la sainte Vierge.

Devant la cabane, par terre, quelques corbeilles en feuilles de palmier.

Dans une crevasse de la roche, le cochon de l'hermite dort à l'ombre.

Antoine est seul, sur le banc, occupé à faire ses paniers. Il lève la tête et regarde le soleil.

ANTOINE

Assez travaillé comme cela! Prions!

Il se dirige vers la chapelle, puis s'arrête.

1. Voir dans la Revue du 1er février : *La première « Tentation de Saint-Antoine »*, par Louis Bertrand.

Tout à l'heure il sera temps : quand l'ombre de la croix aura atteint cette pierre, je commencerai mes oraisons.

Il se promène tout doucement de long en large, les bras pendants.

Le ciel pâlit, le gypaète tournoie, les palmiers frissonnent. La lune va se lever.

Et demain? — Le soleil reviendra! Puis il se couchera, et toujours ainsi! toujours!... Moi, je me réveillerai, je prierai, j'achèverai ces corbeilles que je livre à des pasteurs, pour qu'ils m'apportent du pain. Ensuite je prierai, je m'endormirai, je me réveillerai et toujours ainsi! toujours!...

Il soupire.

Oh! mon Dieu!... les fleuves s'ennuient-ils à laisser couler leurs ondes? La mer se fatigue-t-elle de battre ses rivages, et les arbres, quand ils se tordent dans les grands vents, n'ont-ils pas des envies de partir avec les oiseaux qui rasent leurs sommets?

Il regarde l'ombre de la croix.

Encore la largeur de deux sandales, et ce sera le moment de la prière, il le faut!

Une tortue s'avance entre les rochers. Antoine la considère en souriant.

Vraiment cet animal est fort joli!

Puis il s'endort.

Je suis bien fatigué, ce soir! Mon cilice me gêne. Comme il est lourd!

Il se détourne et aperçoit l'ombre de la croix qui a dépassé la pierre.

Ah! misérable! qu'ai-je fait! allons! vite, vite!

Il frappe deux cailloux, enflamme une feuille sèche, et allume la petite lampe qu'il raccroche à la muraille. La nuit est venue.

Il y a des gens qui prient pour le seul plaisir de prier, qui s'humilient pour s'humilier, mais moi?... est-ce par besoin ou par devoir?... Assez, assez! plus de ces réflexions!

Il s'agenouille.

Salut, Marie pleine de grâces! — Oh! que je t'aime!... Que n'ai-je pu, dans la poussière de la route, suivre ton long voile

bleu flottant, au pas cadencé de l'âne voyageur !... Il se levait derrière toi et disparaissait sous les platanes !...

Antoine s'interrompt, la tortue s'avance, le cochon s'éveille.

Cette figure !... C'est comme si jamais je ne l'avais vue ! Je voudrais qu'elle fût plus grande...

UNE VOIX, *presque indistincte, murmure :*

Bien haute, n'est-ce pas ?

ANTOINE *tressaille.*

Qui donc parle ?

Il écoute.

Eh non ! c'est moi qui pense.

LA VOIX *reprend.*

Bien haute, n'est-ce pas ? et en relief, pour qu'on puisse la saisir avec les mains.

ANTOINE, *priant.*

N'es-tu pas l'amour de ceux qui n'ont pas d'amour ?...

LA VOIX

Prie-la, Antoine ! Elle t'aimera ! Tiens, elle te fait signe !

L'image tremble.

ANTOINE

Mais !... elle a remué ! Ah ! c'est le vent peut-être ?...

LA VOIX

Le vent du soir, qui souffle des mers chaudes !

ANTOINE

Maudit soit-il, s'il amollit le cœur du solitaire !

LA VOIX

Comment ? n'es-tu pas humble, chaste, fort ?

ANTOINE

Moi ?

LA VOIX

Oui ! Tu as dédaigné toutes les joies, les festins, les femmes, le tumulte des chars et la popularité.

ANTOINE, *souriant.*

Il est vrai ! rien de ce qui tente les autres ne m'a séduit.

LE COCHON

J'aime à me voir, je mire dans les étangs ma robuste figure. J'ai les pattes minces, les oreilles longues, les yeux petits, le ventre gros.

LA VOIX, *plus forte.*

Noé s'est énivré, Jacob a menti, Moïse a douté, Salomon a failli, Pierre a renié; — mais toi?...

ANTOINE

Avec quoi m'enivrerais-je? A qui mentirais-je? Si je doutais, je ne serais pas là. Moins que personne j'ai failli; et jamais je n'ai renié le Seigneur!

LE COCHON

Sincèrement, je ne vois pas de créature qui vaille mieux que moi.

Des ombres vagues apparaissent au fond de la scène. On entend des chuchotements, le vent souffle, la lanterne se balance.

ANTOINE *se remet en prières.*

Tu es bénie entre toutes les femmes!

LA VOIX *répète.*

... toutes les femmes!

ANTOINE

Que ton nom...

LA VOIX

... plus suave qu'un baiser, mélancolique comme un soupir!

ANTOINE

Marie! Marie!

LA VOIX

Regarde ces cils fins qui s'abaissent, ces mains blanches comme des cierges. Et les yeux roulent, les lèvres frémissent...

Un coup de vent arrache l'image de la sainte Vierge qui surgit grande comme nature.

ANTOINE

Oh! oh! elle se développe... qu'ai-je donc?

LA VOIX

Rien! c'est une femme.

ANTOINE, *se frappant le front.*

Quelle idée!

LA VOIX

Regarde!

ANTOINE

Mais la voilà qui renverse sa tête, qui tord ses reins!

LA VOIX

Et les cheveux s'envolent. Ah! les longs cheveux! les cheveux d'or! hume-les, baise-les!

ANTOINE

Assez ! assez ! De par le seigneur, va-t-en, vision de l'enfer !

Tout disparaît, le cochon gémit, Antoine regarde au loin d'un air mélancolique. Il soupire.

LA VOIX *reprend*[1].

C'est par là que s'avance dans les sables la litière de pourpre, remuant doucement aux bras noirs des eunuques. Elle enferme la fille des consuls qui soupire de langueur, sous les grands pins de ses villas, la Lydienne épuisée qui ne veut plus d'Adonis, la Juive en inquiétude qui cherche son messie.

ANTOINE, *lentement.*

Oui... elles sont malades !

LA VOIX

Elles viennent te raconter leurs souffrances. Il y en a qui dépérissent pour des danseurs, d'autres se pâment au son des flûtes, et ce n'est point, disent-elles, le danseur qu'elles aiment, ni la musique qui les enivre. Sans croire à l'oracle, elles ont penché leur oreille au bord des gouffres de la Thessalie et ont acheté à des mages les plaques de métal qui se portent sur le

1. Dans le manuscrit de 1856, on trouve, collée à la page 5 la variante que voici :

Une nuit, — c'était à Héliopolis, sur le Nil, — tu veillais comme maintenant, écoutant tomber dans les vasques de porphyre le jet d'eau des fontaines, que les lions soufflaient par leurs narines.

Il y avait deux torches au chevet d'un lit, et, près du lit, dans un trépied d'airain, la myrrhe fumait. Un long voile étendu recouvrait quelque chose de maigre, se creusant, au milieu, avec la courbe molle d'une vague qui s'efface; puis, il se bombait doucement vers le haut, et ses plis droits coulaient de chaque côté, jusqu'à terre. C'était la fille du questeur Martiallus, morte le matin même, le lendemain de ses noces.

A force d'y promener tes yeux, il te parut, par moments, que le drap, d'un bout à l'autre, frissonnait, — et tu fis trois pas, pour voir la figure, tu levas le voile...

La couronne funèbre, à nœuds serrés, entourait son front d'ivoire. Ses prunelles pâlissaient dans la teinte laiteuse de ses yeux caves. Elle semblait dormir, la bouche ouverte, car, sur le bord de ses dents, la langue passait...

Et tu te disais qu'hier encore elle vivait, qu'elle parlait, que ses bras avaient étreint. Ce cœur immobile avait battu, — et les murs gardaient dans leurs angles les oppressements de la dernière nuit, les paroles entrecoupées...

Tu te rapprochas, tu te penchais... Il y avait, sur son col, du côté droit, une tache rose !.. Tu devinas !.. Ah ! ah !.. Dans un myrte, l'alouette cria, les mariniers, sur le fleuve, reprirent leur chanson, et tu te remis en prières...

ANTOINE

Oui ! Oui !.. Je me rappelle !

LA VOIX

Les pointes de ses seins soulevaient sa tunique...

ANTOINE

... et la bague d'or de son doigt, frappée par une des torches, lançait un grand rayon... C'était une nuit pareille. L'air était lourd ! J'avais la poitrine défaillante...

ventre. Elles se refusent à leurs époux ; elles rient maintenant aux sacrifices, elles sont fatiguées de tous les dieux, mais elles voudraient savoir pourquoi la Madeleine suivait le Christ par les chemins, et les plus naïves, n'est-ce pas, te demandent si pour plaire au Crucifié il suffit de chérir son serviteur.

ANTOINE, *se tourmentant.*

Est-ce ma faute ? ô mon Dieu ! est-ce ma faute ? Elles venaient, je les recevais. Il fallait bien ranimer les pécheresses, rassurer les chrétiennes, convertir les idolâtres...

LA VOIX

Oh ! que ne pouvais-tu suivre l'idolâtre dans l'atrium, et t'agenouiller avec la chrétienne sur les dalles fraîches des basiliques ! Mais c'est la pécheresse, Antoine, qu'il eût fallu ne pas quitter. Peu à peu, tu l'eusses déshabituée des hommes, tu aurais ôté de son front les bandelettes de pourpre, arraché de sa poitrine le collier plein d'orgueil, retiré de ses doigts les camées lourds !

ANTOINE, *en colère.*

Qu'elle prie, qu'elle pleure ! qu'elle jeûne ! Un cilice ! des épines !

LA VOIX

Elle essaie, elle s'enferme. La voilà seule et déshabillée, elle dénoue sa chaussure, l'urne suspendue balance des ombres sur la blancheur de son flanc nu. Mais elle n'ose encore, elle frémit. Elle prend la chaînette à pointes recourbées. Le sang part, ses yeux pâlissent, elle tombe, elle se pâme...

Antoine en soupirant s'étire les bras. Le cochon se frotte le ventre contre terre. Les formes à peine entrevues jusque-là commencent à grandir; ce sont les sept Péchés capitaux : Envie, Avarice, Luxure, Colère, Gourmandise, Paresse, Orgueil, — et une huitième plus petite, la Logique. Elles voltigent, comme des ombres, légèrement, tout autour de saint Antoine et projettent leurs silhouettes sur les rochers.

ANTOINE *regarde son cochon.*

Quelle herbe a-t-il prise pour baver comme il fait ? (*Au cochon*). D'habitude cependant tu sembles heureux, toi, et chaque matin, quand je me réveille...

L'ENVIE

D'autres, à la même heure, entendent le rire d'un enfant.

ANTOINE, *soupirant.*

Oui!...

L'ENVIE

Les fourmis ont une famille. Sur la surface des mers, les dauphins nagent ensemble : as-tu vu dans les forêts les louves vagabondes galoper avec leurs petits à la gueule?

ANTOINE

Mais moi, je suis plus solitaire que les bêtes féroces dans les bois et que les monstres sous l'océan.

LOGIQUE

Qui l'a voulu? qui te retient?

LUXURE

[Il y a de grands saints qui sont mariés!

LOGIQUE

Pour faire son salut, en effet, est-ce la virginité du corps qui suffit.

LUXURE

D'ailleurs on peut garder la continence. On fait un serment, et l'on est lié. Mais, au moins, tu aurais une compagne qui, mieux que l'ami et plus doucement que la mère, apaiserait ton chagrin!... Adam, le jour que commença son exil, en fut presque consolé, le soir, en sentant sur son front la bouche d'Ève qui s'y collait. Elle lui passait la main sur le visage, et ils découvraient dans leurs regards des perspectives aussi douces que dans l'horizon céleste qu'ils avaient perdu... Si tu savais comme elles s'entendent à panser les douleurs et comme les amertumes les plus froides se fondent sous leur sourire! C'est à cause d'elles que naissent les mélancolies de la vie, soit qu'elles les provoquent ou les éloignent, — et, de sa pente native, toujours, le cœur de l'homme ira se déversant dans cette tendresse...

Un silence.

ENVIE *reprend.*

Tu souffres, tu as soif. D'autres maintenant, accoudés sur des lits d'ivoire, croquent la neige dans des patères d'argent.

ANTOINE

Oui!... oui!... cela est vrai!

AVARICE

Si tu n'avais pas donné ton bien aux pauvres...

GOURMANDISE

Tu aurais des celliers pleins!

PARESSE

Et tu dormirais étendu sur les toisons de tes brebis!

Silence.

ANTOINE *se met à rêver.*

ENVIE *reprend.*

Pourquoi n'achetais-tu pas une charge de publicain au péage de quelque pont? Tu aurais vu de temps à autre des voyageurs qui t'auraient conté des nouvelles.... des étrangers drôlement vêtus... des soldats qui aiment à rire.

AVARICE

Tu aurais sculpté des images pieuses pour les vendre aux pèlerins, et tu aurais mis l'argent dans un pot que tu aurais enfoui en terre dans ta cabane.

ANTOINE

Non!... non!

COLÈRE

Il te fallait monter à cheval, avec le casque en tête et une épée longue battant ton mollet nu, ou bien, portant sur ton dos les pieux ferrés, tu aurais chanté dans les rangs avec tes hardis compagnons... Tu aurais marché sur les grandes routes du monde, traversé les forêts sombres, campé sur la bruyère et bu l'eau des fleuves barbares; tu aurais assiégé les châteaux forts, abattu les grandes portes des capitales, tu aurais cassé, du bois de ta lance, les mosaïques des palais...

LUXURE

Et traîné par les cheveux les belles étrangères...

ORGUEIL

Qu'il est beau, le vainqueur, entrant dans des villes, au son des cuivres, quand on monte sur les maisons pour voir son visage!...

ANTOINE

J'étais trop faible pour porter la cuirasse!

LOGIQUE

Tu portes bien le cilice!

ORGUEIL

Si l'orgueil de ta dévotion ne t'avait pas jeté tout enfant dans l'ignorance qui t'enferme, tu serais un sage, un docteur, tu

pourrais, accroupi au pied des colonnes et déroulant sur tes genoux les écrits des sages, suivre du doigt, dans l'histoire, la marche des empires, dans les cieux, la course des planètes! Ta vie, doucement, se fût écoulée en lisant et comme un livre elle-même, dont les jours auraient fui plus rapides que des phrases, sans t'inquiéter du tout de la quantité des pages qu'il te restait à tourner...

La science, aussi, a des spasmes fous et des enchantements sans fin. Depuis qu'ils sont à la traire, aucun homme encore n'a tari sa mamelle. Sous son baiser d'amour, des illuminations magnifiques auraient flambé dans ta tête, où l'idée, comme une torche sur des ondes, eût balancé, en des profondeurs limpides, sa lueur élargie et ses aigrettes multipliées...

Éperdu, dans l'ombre, le monde, en bas, aurait passé sans bruit[1]!]

LOGIQUE

Tu saurais la cause des éclipses et des maladies, la vertu des plantes, le calcul des étoiles, la terre, le ciel...

ORGUEIL

Les rois, curieux de ta parole, te feraient asseoir à leurs côtés...

AVARICE

Et ils te renverraient chargé de présents magnifiques, que l'on emballerait dans des coffres!

Silence.

LOGIQUE *reprend.*

Qui t'empêchait d'être prêtre?

ORGUEIL

Le soupçonnes-tu, l'ineffable plaisir de faire avec des paroles descendre le Très-Haut?

LUXURE

Et d'agiter comme le vent le cœur des femmes timides?

ENVIE

Retourne à Alexandrie, prêche les catéchumènes, pérore dans les conciles... Pourquoi, comme un autre, ne serais-tu pas évêque?

1. Tout ce passage mis entre crochets appartient au brouillon de 1849; il a été supprimé dans le manuscrit de 1856.

ANTOINE

Mais la présence de tout ce monde m'effraierait, moi qui, parfois, éprouve dans ma conscience des embarras infinis à discerner ce qui est juste !

LOGIQUE

Aussi tu pèches souvent faute de conseil.

PARESSE

Il fallait rester chez les moines !

LOGIQUE

C'eût été une façon de vivre heureuse, grasse, sainte...

ANTOINE, *soupirant.*

Oui !...

LES PÉCHÉS *répètent l'un après l'autre :*

Oui !... Oui !... Oui !...

LOGIQUE

Et considère ton existence maintenant !

ANTOINE

Ah ! je le sais ! c'est une agonie plutôt. Quelquefois cependant... j'ai eu des éclairs de béatitude où il me semblait...

LOGIQUE, *l'interrompant.*

Non ! Le souvenir t'abuse ! car le bonheur, quand on tourne la tête pour le revoir, baigne sa cime dans une vapeur d'or et semble toucher les cieux, comme les montagnes qui, sans en être plus hautes, allongent leur ombre au crépuscule.

ANTOINE, *tout doucement, se met à pleurer.*

Hélas ! hélas ! comme un homme qui voudrait dormir et que la vermine harcèle, qui se passe les mains sur la figure, qui gémit et qui sanglote, au sein des ténèbres sans cesse éveillé, je sens quelque chose d'insaisissable et de nombreux, qui court, qui revient, qui me brûle et qui m'agace, qui me chatouille et qui me dévore ! — Ordonne ! que faut-il faire, Seigneur ? Où fuir ? où demeurer ? Je pleure comme un idiot qu'on a battu, je tourne à l'abandon, comme la roue détachée d'un char.

LOGIQUE

C'est parce que tu souffres que tu te perds de plus en plus !

ANTOINE

Comment ?

LOGIQUE

On place sur l'autel des chandeliers d'or, avec des fleurs

épanouies, et l'on enferme les os des martyrs sous des perles fines et des topazes : pourquoi donc, te refusant au bonheur, étales-tu continuellement comme une draperie funèbre sur ton âme, sans songer que le talon de Dieu s'y pose?

ANTOINE, *ébahi.*

La pénitence alors serait inutile?

LOGIQUE

Ne t'inquiète pas tant des œuvres! Qu'importe l'action! Devant le Très-Haut, les cèdres et les brins d'herbe sont de taille pareille... Où donc est le mérite de ta vertu et la grandeur de ta bassesse?

ANTOINE

Cependant... la Loi...

LOGIQUE

Ce sont les Juifs qui disent : la Loi! les Sadducéens qui la prêchent, et les Pharisiens qui la vendent. Jésus n'est-il pas venu la détruire? Ne s'appelait-il pas l'Épée? Est-ce la Loi qui a nourri les multitudes, apaisé les flots furieux et flamboyé sur le Thabor?... La Loi! les prophètes ont été égorgés en son nom; elle a crucifié Jésus, lapidé saint Étienne; Pierre est mort pour elle et Paul aussi, tous les martyrs!... C'est la malédiction du Serpent, dont le fils de Dieu est venu racheter les nations. Enfermé jadis en Israël, l'esprit, libre maintenant, peut se dilater tout à l'aise dans sa grandeur! Qu'il s'envole au midi, au septentrion, au couchant, à l'aurore! car Samarie n'est plus maudite et Babylone elle-même a été relevée de sa tristesse...

ANTOINE

Oh! Seigneur! Seigneur! je sens surgir en moi comme une inondation...

LOGIQUE

Qu'elle monte! elle te lave!

Silence.

ANTOINE, *tâchant de ressaisir ses idées*

Cependant... le Fils a été envoyé par le Père... afin...

LOGIQUE

Pourquoi pas le Père par le Fils?

ANTOINE

Il devait venir après!

LOGIQUE

Comme fait par lui, sans doute?

ANTOINE

Non!

LOGIQUE

Qui a créé le monde?

ANTOINE

Le Père!

LOGIQUE

Et où était le Fils, alors?

Vis-à-vis les Péchés capitaux, derrière la chapelle, apparaissent d'autres ombres moins grandes et plus nombreuses.

Et où était le Fils alors? était-il le Christ, puisque le Christ fut homme, et qu'il n'y avait pas d'hommes? Mais, puisque Jésus était Dieu, quoique étant homme, où était Dieu tandis qu'il vivait? Que faisait Dieu lorsqu'il mourut? Où était Dieu, quand il est mort? car il est mort!

ANTOINE, *se signant.*

Et ressuscité!

LOGIQUE

Mais s'il était avant la vie, il n'eut pas besoin de ressusciter pour être de nouveau, après la mort? Qu'a-t-il fait de son corps humain? Qu'est-il advenu de son âme humaine? L'a-t-il rattachée à son âme de Dieu? Ce serait donc un homme qui serait Dieu, qui s'ajouterait à Dieu, un Dieu qui serait chair? Et, comme il n'est qu'un avec le Père et l'Esprit, le Père et l'Esprit seraient chair, tous seraient chair, il n'y aurait que la chair?...

ANTOINE

Non! non! tout esprit!

LOGIQUE

En effet, car Jésus est Dieu! Mais Jésus naquit, mangea, marcha, dormit, souffrit, mourut. Est-ce que l'esprit naît? est-ce qu'il souffre, est-ce qu'il mange, est-ce qu'il marche, peut-il mourir? Jésus n'a donc éprouvé ni la naissance ni la mort, ou bien il n'était pas esprit.

ANTOINE

C'est l'homme en lui qui a souffert.

LOGIQUE

Et non le Dieu, s'il eût été Dieu...

ANTOINE

Mais oui, il était Dieu!

LOGIQUE

Il n'a donc pas souffert, alors. Il a fait semblant de souffrir. Il n'est pas né de Marie, mais il a paru naître. Quand on le clouait sur la croix, il regardait d'en haut son corps qu'on suppliciait; quand il a levé, le troisième jour, la pierre de son tombeau, c'était comme une vapeur qui en est sortie, un fantôme, je ne sais quoi. — Thomas s'en doutait, qui a voulu toucher ses plaies. Mais il lui était facile de simuler des plaies, puisqu'il simulait un corps. Si c'eût été un vrai corps comme le tien, aurait-il pu traverser les murs et se transporter dans l'espace? Or, si ce n'était pas un corps, si ce n'était pas un homme... Jésus est bien le Christ, n'est-ce pas? tu ne crois pas que le Christ ait été Melchisédech, ni Sem, ni Théodotus, ni Vespasien?...

ANTOINE

Oui! Jésus est le Christ!

LOGIQUE

Et le Christ est Jésus!... Mais, pour exister cependant, il faut avoir un corps, il faut être, et puisque ce corps il ne l'avait pas, donc il n'a pas existé, donc il n'a pas été : le Christ est un mensonge!

ANTOINE, *se désolant.*

Oh! oh! c'est malgré moi! Tout cela est tombé dans ma tête, l'un après l'autre. Pardon, Seigneur! pardon! Qu'il est mal...

LOGIQUE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que le mal?

ANTOINE, *étonné.*

Ce qui n'est pas le bien.

LOGIQUE

Ah! ah! tu philosophises comme un Grec! tu dis : le mal, le bien, le bon, le mauvais!... Voyons, habile homme, le mal, c'est ce qui n'est pas le bien, et le bien, sans doute, ce qui n'est pas le mal? Ensuite...

ANTOINE, *irrité.*

Eh non! le mal, c'est ce qui est défendu par Dieu!

LOGIQUE

A coup sûr! tel que l'homicide, l'adultère, l'idolâtrie, le vol,

la trahison et la rébellion contre la loi. C'est pour cela qu'il a ordonné à Abraham de sacrifier Isaac qui était son fils, à Judith d'égorger Holopherne qui était son amant, à Jahel d'assassiner Sisara qui était son hôte, et à tout le peuple d'exterminer les autres peuples, de massacrer les animaux, d'éventrer les femmes enceintes, et qu'il a fait forniquer Abraham avec Agar, Osée avec la courtisane, et que Jacob volait Laban, que Moïse volait le roi d'Égypte, que David était chef de voleurs, que les citoyens volaient l'étranger, que le peuple volait les villes alliées, pillait les villes vaincues, et que, depuis Aaron jusqu'à Sédécias, on a adoré le serpent d'airain, qu'on a gratifié Rahab et récompensé le traître de Béthel, et que lui, enfin, il a envoyé son fils pour détruire la loi qu'il avait faite! Si elle était bonne, pourquoi la renverser? Si elle était mauvaise, pourquoi l'avoir donnée? Y a-t-il quelque chose de bon qui ne soit mauvais? quelque chose de mauvais qui ne soit bon? Le Bien est-il? le Mal est-il? Y a-t-il une Vérité? où est le mensonge? Les sages ont cherché et n'ont rien trouvé, les prophètes ont parlé et n'ont rien dit. Tu feras comme eux, — les siècles feront comme toi. Allons! sans t'inquiéter de l'ouvrage, tourne la meule de la vie et siffle en la tournant!

ANTOINE

Que m'importe à moi? Connais-je les desseins de Dieu!

LOGIQUE

Pourquoi donc adorer en lui ce que tu exécrerais dans un homme?

ANTOINE

Comment?

LOGIQUE

Puisque tu t'inclines devant le mal.

ANTOINE

Mais c'est dans le Diable qu'est le mal!...

LOGIQUE

Et qui a fait le Diable?

ANTOINE

Dieu!

LOGIQUE

Si le Diable fut créé par lui et que la créature soit sortie de sa parole, — avant que cette parole fût dite, la parole était

en lui, et avant que le Diable vînt au monde, le Diable y était donc et avec tout son enfer!... A-t-il un corps?

ANTOINE

Le Diable?... un corps?

LOGIQUE

S'il en avait un, il ne serait pas partout à la fois comme Dieu qui, étant esprit, est partout à la fois, mais s'il est esprit, il est donc Dieu ou plutôt partie de Dieu; mais, enlever une partie au tout, n'est-ce pas détruire le tout? Or retrancher à Dieu une partie de Dieu, c'est nier Dieu : tu ne nies pas Dieu, tu adores Dieu...

Alors la Logique, sous la forme d'un nain noir vêtu de parchemin, avec des ergots monstrueux aux quatre membres, et se tenant tantôt d'un pied, tantôt de l'autre, sur une sphère qui roule, se penche à l'oreille de saint Antoine.

Tu adores Dieu : adore le Diable!

L'ORGUEIL, *criant :*

A moi, mes filles!

paraît derrière l'hermite, la chevelure hérissée, les yeux rouges, le teint blême, la stature haute, le sourcil relevé. Un grand manteau de pourpre dont elle s'enveloppe, cache les ulcères de ses jambes, et elle baisse le menton pour regarder dans sa poitrine un serpent qui la ronge.

On entend des sifflements, des aboiements, des cymbales qui sonnent, des clochettes qui tintent, et les Hérésies s'avancent par longues files séparées, portant sur leurs têtes des serpents ou des fleurs, dans leurs mains, des fouets, des livres, des zodiaques, des glaives, des idoles, des colliers d'amulettes autour du cou, des tatouages sur la figure, — le visage enflammé comme des fournaises, d'autres plus pâles que des ombres, — des magiciens à longue barbe, des prophétesses, les cheveux épars, des nains qui hurlent. Leurs haleines font une vapeur dans la nuit et leurs yeux étincellent comme la pupille des chats sauvages.

La Logique, qui bat la mesure avec un bâton de fer, conduit leur marche. L'Orgueil ricane d'une façon stridente. Antoine dans sa cellule frémit.

A mesure qu'elles approchent, une des ombres précédentes apparaît dans sa forme particulière et se mêle à leurs groupes.

C'est d'abord : la Luxure, rouge de cheveux, blanche de peau, très grasse, vêtue d'une robe jaune rehaussée de perles et de diamants. Elle est aveugle. De ses doigts chargés d'émeraudes, elle relève sa robe doucement, jusqu'à la hauteur des chevilles.

La Gourmandise a le cou maigre, les lèvres violettes, le nez bleu. Ses dents pourries retombent sur son menton, et sa tunique, tachée de graisse et de vin, laisse déborder son ventre qui lui couvre les cuisses.

La Colère est cuirassée d'airain, ruisselle de sang. Des flammes jaillissent de son casque fermé. — Deux boules de plomb terminent ses bras.

L'Envie, aux oreilles énormes, se pince les lèvres, se ronge les ongles, s'égratigne le visage, se cache derrière tous les péchés, se vautre sur le sol et leur mord le talon.

L'Avarice, vieille femme en haillons recousus, agite continuellement dans l'air sa main droite qui a dix doigts, et, de la gauche, elle retient des pièces d'argent dans ses poches trop pleines.

La Paresse, sans pieds ni bras, se traîne péniblement sur le ventre et soupire.

Toutes les Hérésies maintenant sont confondues. Les Péchés, plus grands qu'elles, les poussent par derrière. Des nuages bruns roulent sur la lune : elle apparaît çà et là, entre leurs déchirures, et illumine la scène d'un reflet verdâtre.

LES HÉRÉSIES *augmentent, entourent la cabane, vont jusqu'au seuil de la chapelle, et elles disent en adoucissant leurs voix :*

Pourquoi trembler, bon hermite? nous sommes les Pensées mêmes avec qui tu causais tout à l'heure. Ne crains rien, bon saint Antoine! ne crains rien!

ANTOINE

Oh! comme il y en a! j'ai peur!

LES PATRICIANISTES

Peur de la chair, n'est-ce pas? elle est mauvaise

ANTOINE

Oui!

LES PATRICIANISTES

C'est pour elle que nous sommes maudits!

ANTOINE

En effet!

LES PATRICIANISTES

Et maudits par le père du Verbe, source de tout esprit, dont la chair est l'ennemie, comme le Diable est son ennemi. S'il l'avait créée, cependant aurait-il maudit son œuvre? Les corps font les corps, l'esprit fait l'esprit. Le Diable a donc fait le corps, a fait l'homme. Satan est son auteur!

LES PATERNIENS

Pas tout entier! Depuis la poitrine seulement jusqu'au bas. Dieu a formé la tête où tourne la pensée, le cœur où palpite la vie, mais c'est le Diable qui a fait la digestion, la génération et l'envie de voyager qui circule dans les pieds.

UNE HÉRÉSIE

Oui, l'homme est de deux parties quant au corps, d'une seule quant à l'esprit; de trois en tout. Dieu, de même, est de trois parties, dont le Père est la première, le Fils la seconde, le Saint-Esprit la troisième, et la Trinité en constitue l'ensemble.

ANTOINE, *rêvant.*

L'ensemble!...

SABELLIENS

Eh non! Père, Fils, Saint-Esprit sont une même personne.

ANTOINE, *vivement.*

Oh! oui... oui! c'est cela!

SABELLIÊNS

Ils sont l'Unité-Dieu. Et puisque le Fils a souffert, lui qui est Dieu, le Père et l'Esprit qui sont ce même Dieu ont donc souffert.

Ils s'avancent.

ANTOINE *recule.*

Non! non!

TOUTES LES HÉRÉSIES

Qu'est-ce donc que Dieu?

ANTOINE, *rêvant.*

Dieu?

AUDIUS

De sa substance indéfinie, il a tiré les mondes avec les âmes. C'est un grand esprit qui a un corps.

ANTOINE

Laissez-moi!

LES HÉRÉSIES

Qu'est-ce donc que l'âme?

ANTOINE

L'âme?...

TERTULLIANISTES

Elle est faite de flamme et d'air, elle réside en un corps, elle occupe un lieu, elle sent, dans la géhenne, une intolérable

douleur sur la langue. Mais l'esprit n'a ni siège ni lieu, il est étranger à la peine comme au plaisir. Dieu seul est donc immatériel et l'âme est bien un corps.

ANTOINE

Qui a dit cela?

TERTULLIEN, *le pallium sur le dos.*

Moi!

ANTOINE

Vous, illustre Septimus, qui poursuiviez tant les idolâtres, et voilà que vous êtes vêtu comme un philosophe stoïque!

TERTULLIEN

Ah! j'ai écrit là-dessus un traité que tu aurais dû lire!

LES HÉRÉSIES

C'est un païen! honni soit-il!

TERTULLIEN, *disparaissant.*

Tu renies le maître! que toute clarté t'abandonne!

LES HÉRÉSIES, *pressant saint Antoine.*

Nous ne t'abandonnons pas, nous autres, nous restons!... Qui était le Christ? D'où venait sa chair? Était-elle humaine ou divine?

ANTOINE

Divine! (*se reprenant*) humaine!

LES HÉRÉSIES, *toutes à la fois.*

C'est vrai! C'est vrai!

LES APOLLINARISTES

C'était la chair du Verbe, et non la chair de Marie! Lui, l'esprit, avoir séjourné dans un ventre!

LES ANTIDICOMARISTES

Pourquoi pas?

MÉNANDRINS CORINTHIENS

Puisque le Christ n'était qu'un sage!

ARIUS

Horreur! désolation! c'était Dieu le Fils créé par le Père et créateur lui-même de l'Esprit-Saint.

THÉODOTISTES

C'était Théodotus, on l'a connu!

SETHIANIENS

C'était Sem, fils de Noé.

GNOSTIQUES

C'était l'enfant des Éons, l'époux d'Arhamoth repentie, le père du Démiurge qui fit le Cosmocrator et l'Anthropos!

Antoine étourdi reste immobile, et les Ophites s'avancent portant un immense serpent python, à couleur dorée avec des taches de saphir et des taches noires.

Pour le maintenir horizontalement, les enfants le lèvent au bout de leurs bras, les femmes le retiennent sur leur poitrine, les hommes l'appuient contre leur ventre.

Ils s'arrêtent devant saint Antoine et forment, avec le serpent qu'ils déroulent, un grand demi-cercle, à l'entrée duquel se tiennent un vieillard en robe blanche, pinçant de la lyre, et un enfant nu, jouant de la flûte, sur un air doux et joyeux, quoique plein de lenteur.

LES OPHITES *commencent.*

C'était lui! Moïse le savait.

ANTOINE, *criant.*

Mais non! non! comment cela?

LES OPHITES

Moïse le savait, qui a construit, dans le désert, le serpent d'airain.

ANTOINE *ouvre les yeux, stupéfait.* — *Ils reprennent :*

Ces spirales sont les cercles du monde. Les métaux ont pris leurs couleurs aux taches de sa peau. De ce qu'il mange rien n'est rendu, il absorbe tout.

Ève était assise sous un térébinthe, elle le regardait monter. Son corps gluant se collait contre l'écorce et les feuilles vertes s'enflammaient à son haleine.

Quand il eut passé par toutes les branches, il reparut. Les os de sa mâchoire s'écartèrent, le fruit tomba. Il le retint sur ses dents, et, suspendu par la queue au tronc du grand arbre, il balançait devant le visage d'Ève sa tête sifflante aux paupières enivrées.

Elle le suivait, attentive, il s'arrêta.

La poitrine d'Ève battait, la queue du serpent se tordait. Un lotus s'ouvrit, les dattes des palmiers mûrirent : elle tendit la main!

Il était bon, le fruit superbe. Elle en ramassa l'écorce pour s'en parfumer la poitrine.

S'ils en avaient goûté davantage, ils seraient devenus dieux maintenant selon la promesse du tentateur.

Sois adoré, grand serpent noir, qui as des taches d'or, comme le ciel a des étoiles! Beau serpent que chérissent les filles d'Ève! Au grattement de l'ongle sur la corde tendue, éveille-toi! Au ronflement du roseau creux, éveille-toi! Pousse tes anneaux! allons! allons! et viens sur nos autels lécher les pains eucharistiques que nous offrons au Seigneur!

Les Ophites enferment saint Antoine dans le cercle du serpent. Il saute par-dessus à pieds joints. Tout disparaît.

ANTOINE, *seul, lentement.*

Voilà bien la plus exécrable abomination qu'on puisse jamais concevoir.

Pourquoi d'ailleurs le fils de Dieu aurait-il choisi, entre toutes, la figure de cette froide bête hideuse, au crâne aplati, et qui semble tenir, dans le mutisme de sa forme sinueuse, le mystère du mal? Non! non! il ne l'aurait pas voulu, lui qui était tout amour et sacrifice : « Prenez et mangez, dit-il, ceci est mon corps. Et prenez et buvez », dit-il...

Une outre tombe aux pieds de saint Antoine, et LES ASCITES, *hommes et femmes ivres, se mettent à courir autour, en dansant :*

Vive le vin! qu'il déborde! qu'il inonde! il est le Christ! Quand son flanc fut percé, c'est du vin qui coula, le vin de la Bonne nouvelle, que nous honorons dans cette peau de chèvre.

ANTOINE, *exaspéré.*

Mais les païens n'ont rien fait de si épouvantablement infâme!

LES SÉVÉRIENS

Non! jamais! Le vin a germé par la vertu de Satan : c'est la fureur et la luxure!

LES AQUARIENS

Aussi nous ne buvons que de l'eau, symbole du Verbe.

LES ASTOTYRITES

Anathème sur la chair, sur ceux qui en usent, sur ceux qui la prêchent.

ANTOINE

Eh! je ne la prêche pas! je n'en use pas!

Des applaudissements éclatent derrière saint Antoine. Il se détourne et il voit :

LES MANICHÉENS, *vêtus de robes noires semées de lames d'argent, avec des anneaux d'or aux oreilles.*

Captive dans la matière qu'elle féconde, la Divinité...

ANTOINE *s'écrie.*

Oh! impossible, cela!

LES MANICHÉENS

Mais dans l'hostie, Antoine, qui est l'hostie?

Il baisse la tête.

... La divinité s'efforce d'en sortir, afin de rejoindre son principe. Elle s'échappe du repos, de l'action, du geste, du regard, et, fuyant ainsi par tant d'occasions diverses, il ne reste plus en nous qu'un résidu grossier, principe du mal, d'où les corps sont faits. Pour enfermer les particules divines, Saclas, prince des ténèbres, imagina la génération, et alors il créa Adam et Ève.

Maudit soit tout propagateur de la chair!...

Il doit s'écarter des femmes, celui dont les reins ne sont pas à l'épreuve...

Les GNOSTIQUES, *chœur énorme composé de groupes différents : Saturniens, Marcosiens, Valentiniens, Nicolaïtes, Elxaïtes, etc.*

N'écoute pas ces hommes tristes! Ce sont des païens de l'Asie. Leur grand prophète Manès fut écorché comme imposteur avec une pointe de roseau, et sa peau empaillée, pendue aux portes de Ctésiphon.

Nous t'apprendrons, nous autres qui sommes les sages, les savants, les purs, que le grand Dieu éternel, inaccessible et impassible n'est pas le créateur du monde.

Veux-tu savoir la vie de Jésus avant son apparition, la mesure exacte de sa taille, le nom de l'étoile où est son trône? Voici le livre de Norra, femme de Noé. Elle l'écrivit dans l'arche, durant les nuits, assise sur le dos d'un éléphant, à la lueur des éclairs. C'est celui-là! Ouvre-le! Essaie! une ligne seulement!...

L'ORGUEIL

Que risques-tu?

ANTOINE

Après tout!...

LA LOGIQUE

Les pensées qui t'obsèdent s'enfuiront peut-être?

L'Orgueil lui passe le livre ouvert par-dessus son épaule. Ses yeux tombent sur cette phrase :

« Au commencement, Bythos était. De sa pensée naquit l'Intelligence qui épousa la Vérité. — De la Vérité et de l'Intelligence, sortirent le Verbe et la Vie qui enfantèrent cinq couples pareils. — Du Verbe et de la Vie issirent l'Homme et l'Église qui formèrent six autres couples, parmi lesquels Paracletos et Pistis produisirent Sophia et Teletos. Ces quinze couples sont les quinze Syzygies secondaires, composées de trente Éons suprêmes qui constituent le Plérôme ou Ensemble supérieur, et qui sont Dieu. »

LES HÉRÉSIES, *à part.*

Il lit! il lit! il est à nous!

ANTOINE, *continuant.*

« Barbelo est le prince du huitième ciel, Ialdabaoth a fait les anges, la terre et les six cieux au-dessous de lui. Il a la forme d'un âne... »

Antoine rejette le livre avec fureur.

LES GNOSTIQUES *se resserrent autour de lui, en disant :*

Pourquoi? recommence! tu n'as pas compris.

LES VALENTINIENS, *traçant avec leur doigt des chiffres sur le sable.*

Regarde les trois cent soixante-cinq cieux correspondant aux membres du corps.

ANTOINE, *fermant les yeux.*

Je ne veux pas les connaître!

BASILIDIENS

Le mot ΑΒΡΑΧΑΣ signifie...

ANTOINE, *se bouchant les oreilles.*

Je ne veux pas l'entendre.

SATURNIENS

Nous te dirons le nom des sept anges qui ont fait...

ANTOINE

Non! non!

COLORBASIENS

Celui des sept étoiles d'où procède la vie des hommes!

ANTOINE

Non! non!

THÉRAPEUTES

Attends! attends! nous allons danser la danse du Passage de la mer Rouge et chanter l'Hymne du soleil!

RABDALISTES, *désignant avec leurs baguettes plusieurs points dans l'espace.*

Vois-tu, comme le sang dans un grand corps, circuler l'Haensoph universel dans les veines cachées de tous les mondes?

ANTOINE, *au milieu des Hérésies.*

Par où fuir? Des voix me hurlent aux oreilles! Où suis-je donc? à quoi pensé-je?... ah oui! à l'essence du Verbe! Eh bien?...

Les Hérésies faisant un grand cercle autour de lui, restent sur la pointe du pied, la bouche béante.

Mais je ne comprends rien à tout cela, moi! Mon âme tourbillonne et se déchire dans ses pensées, comme la voile d'un vaisseau dans l'ouragan. Ah! je n'en veux plus! arrière! arrière!

Tout disparaît. — Silence.

Mais la damnation est derrière toi, misérable!... oh! l'épouvante de l'éternité me glace jusqu'aux entrailles, comme la voûte sombre d'un grand sépulcre!

On entend de vagues lamentations... Il écoute.

Qui donc sanglote? est-ce un voyageur assassiné dans la montagne?

Il ramasse une liane et l'allume à la petite lampe de la chapelle; — il cherche, abaissant et élevant sa torche. Les pleurs semblent se rapprocher.

Tiens! c'est une femme!

et l'on voit s'avancer une femme dont les bandeaux noirs tombent le long de sa figure. Une tunique de pourpre en lambeaux découvre son bras amaigri, où résonne un bracelet de corail. Elle a sous les yeux des bourrelets rouges; sur les joues, des marques de morsure, aux bras, des traces de coups.

Elle s'appuie, en pleurant, sur l'épaule d'un homme chauve, habillé d'une grande robe de même couleur rouge.

Il a une longue barbe grise et tient à la main un petit vase de bronze qu'il dépose à terre.

[*C'est* HÉLÈNE *avec* SIMON LE MAGICIEN.

Ils racontent leurs aventures à l'anachorète.

Puis arrivent LA FAUSSE PROPHÉTESSE DE CAPPADOCE, PRISCILLA ET MAXIMILLA, *enfin* APOLLONIUS DE TYANE *et son disciple* DAMIS.

Le célèbre thaumaturge éblouit saint Antoine par ses récits fabuleux, par l'étalage de tous ses prodiges. Il monte au ciel. sous les yeux de l'ascète...[1]] *Et la terre, tout à coup, se creusant en entonnoir, fait un large abîme. Apollonius grandit, grandit. Des nuages couleur de sang roulent sous ses pieds nus. Sa tunique blanche brille comme de la neige. Un cercle d'or, autour de sa tête, vibre dans l'air, avec un mouvement élastique. Il tend la main gauche à saint Antoine, et, de la droite, lui montre le ciel, dans une attitude souveraine, inspirée.*

ANTOINE, *éperdu.*

Une ambition tumultueuse m'enlève à des hauteurs qui m'épouvantent, le sol fuit comme une onde. Ma tête éclate!

Il se cramponne à la croix tant qu'il peut.

LES VALÉRIENS

Tiens! voilà nos couteaux!

LES CIRCONCELLIONS, *réapparaissant.*

Tiens! voilà nos poignards!

LES CARPOCRATIENS

Tiens! voilà nos fleurs!

LES MONTANISTES

Tiens! voilà nos cilices, nos poisons, nos croix, nos chevalets!

MAXIMILLA et PRISCILLA, *pleurant.*

O doux Antoine! nous entends-tu? arrive!

LES SABÉENS

Viens prier avec nous dans nos temples de granit, qui sont en forme d'étoiles.

LES MANICHÉENS

Non, cours à la fête du Bhêma! tu t'assoiras dans la chaire de Manès. Nous te frotterons de benjoin. Tu boiras du vin cuit et tu comprendras les deux Principes, les deux Vases, les cinq Natures et les huit Terres avec l'Omophore portant le

1. Ces épisodes ayant subsisté presque tels quels dans la version de 1874, — celui d'*Apollonius* ayant d'ailleurs été publié, dès 1856, dans l'*Artiste*, — et la *Revue de Paris* ne donnant rien que d'inédit, nous nous bornons à les indiquer, en les résumant.

monde sur ses épaules, et le Splenditenens à six visages, qui le tient entre ses doigts pour empêcher qu'il ne vacille.

LES GNOSTIQUES

Nous t'ouvrirons la Gnose et tu monteras vers les Syzygies qui te porteront au sein du Bythos éternel, dans le cercle immuable du Plérôme.

D'autres Hérésies arrivent.

ANTOINE, *s'arrachant les cheveux.*

Ah! elles reviennent!

SIMON LE MAGICIEN *avec* ENNOÏA, *habillée tout en or.*

Oui! et elle revient aussi, elle! Comme toi, elle a souffert, mais la voilà joyeuse maintenant, et prête à chanter sans en finir! La trouves-tu belle, hein? La veux-tu? c'est l'Idée! Aime-la donc! la pénitence l'avive et l'amour la brûle!

ANTOINE

Quelle prière dire? Qui implorer?

LA FAUSSE PROPHÉTESSE DE CAPPADOCE

passant au galop, au fond de la scène, penchée sur le cou de sa tigresse et secouant sa résine.

Moi! moi!

LES PÉCHÉS CAPITAUX *crient tous.*

Nous! nous!

LUXURE

Réjouis ta chair!

PARESSE

Ne pense plus!

AVARICE

Cherche l'argent!

ENVIE

Dieu te hait, hais Dieu!

CIRCONCELLIONS

Tue-toi! tue-toi!

Les Hérésies et les Péchés entourent saint Antoine.

Maximilla et Priscilla pleurent. Ennoia se met à chanter. Appollonius avec son bâton blanc trace des cercles de feu dans l'air.

Les Gnostiques ouvrent leurs livres, la Fausse Prophétesse, à l'horizon, se balance sur sa bête.

ANTOINE, *éperdu.*

Ah! Seigneur! Seigneur! raffermis ma foi! Donne-moi l'es-

pérance! Fais que je t'aime! Redouble ta colère, s'il te plaît! mais pitié! pitié!

Trois blanches figures, les Vertus théologales, apparaissent sur le seuil de la chapelle.

ANTOINE, *se débattant.*

Je vais à vous! Aidez-moi!

LES PÉCHÉS

Quoi! tu nous repousses? nous sommes la Joie!

LES HÉRÉSIES

Ah! tu nous abandonnes! nous les filles de l'Église, la nature complexe du dogme chrétien! car il agonisera quand nous serons mortes!

Antoine fait des efforts pour rejoindre les trois vertus. L'Orgueil arrive par derrière et le pousse dans le dos, en avant. Alors les Hérésies s'écartent et les Péchés reculent.

La Luxure, en soupirant, s'asseoit sur le cochon et étale dessus sa belle robe à paillettes, la Paresse s'endort, la Colère ronge ses poings, l'Avarice, se baissant, fouille à terre, l'Envie met sa main devant ses yeux et regarde au loin, la Gourmandise s'accoude.

L'Orgueil reste debout!

GUSTAVE FLAUBERT

(A suivre.)

LULLY

Une figure intelligente et vulgaire. Les sourcils gros. « De petits yeux noirs, bordés de rouge, qu'on voyait à peine, et qui avaient peine à voir [1] », mais qui brillaient d'esprit et de malignité. Le nez charnu, aux narines gonflées. Des joues lourdes, sabrées de plis grimaçants. Les lèvres épaisses, une grande bouche volontaire, qui, lorsqu'elle ne bouffonnait point, avait une expression dédaigneuse. Le menton gras, creusé d'un sillon au milieu. Le cou fort.

Paul Mignard et Edelinck cherchent à l'ennoblir dans leurs portraits : ils l'amaigrissent, ils tâchent de lui donner plus de caractère ; Edelinck lui prête la physionomie d'un grand oiseau de proie nocturne. De tous ses portraitistes, le plus vrai paraît être Coysevox, qui ne s'est point soucié de faire un portrait d'apparat, mais qui l'a représenté simplement, comme il était dans la vie ordinaire, le cou nu, dépoitraillé [2], l'air brutal et maussade.

Déjà Lecerf de la Viéville avait pris soin de corriger les flatteries de ses portraits officiels :

Sachez qu'il était plus gros et plus petit que ses estampes ne le représentent, assez ressemblant du reste, c'est-à-dire pas beau garçon, à la physionomie vive et singulière, mais point noble ; noir, les yeux

1. Sénecé : *Lettre de Clément Marot touchant ce qui s'est passé à l'arrivée de J. B. Lully aux Champs-Élysées* (1688, Cologne).

2. « Un petit homme d'assez mauvaise mine et d'un extérieur fort négligé » (Sénecé).

petits, le nez gros, la bouche grande et élevée, et la vue si courte qu'il ne voyait presque pas qu'une femme était belle[1].



Au moral, on le connaît, — assez fâcheusement. — On sait qu'avec tout son talent il ne fût jamais arrivé à la situation exceptionnelle qui lui fut dévolue, sans un esprit de basse intrigue, un mélange de bouffonnerie et de flagornerie qui lui conquirent, au moins autant que sa musique, la protection du Roi. On sait par quelles ruses — disons : par quelles perfidies — il supplanta Perrin et Cambert, fondateurs de l'Opéra français, et trahit Molière, dont il était l'associé et l'ami[2]. Bien lui en avait pris que Molière fût mort soudain ; car Lully ne fût pas sorti vainqueur de la lutte imprudemment engagée avec lui. Plus tard, s'il ne lui arriva plus, pour son

1. *Comparaison de la Musique italienne et de la Musique française*, par Lecerf de La Viéville de la Fresneuse (1705, Bruxelles).

Cet ouvrage est une suite de six dialogues entre des gens de distinction, qui se rencontrent, soit dans un théâtre d'opéra de province, à une représentation de *Tancrède* de Campra, soit chez un d'entre eux.

Ces amateurs passionnés discutent sur les mérites respectifs de la musique italienne et de la musique française; et ce leur est un prétexte pour faire l'apologie de Lully. Déjà ils sont un peu loin de leur héros, qui est mort depuis dix-huit ans, quand se tiennent ces conversations. Seul, le plus âgé de la société a vu Lully. Ils sont à la limite où va disparaître la génération qui l'a connu, et, avec elle, tant de précieux souvenirs. Ils le savent. Un des personnages dit même :

> Profitez de la mémoire de ces messieurs. Il est temps de ramasser ces particularités... elles vieillissent; dans quelques années d'ici, elles se perdraient; vous les perpétuerez; et la mémoire de votre héros vous aura cette obligation.

C'est donc, d'après l'intention même de l'auteur, un recueil de la tradition orale, des conversations de la cour et des musiciens sur Lully. A ce titre, c'est une mine de renseignements précieux. Si tout n'en est pas rigoureusement exact, l'essentiel est que ce livre reflète l'opinion publique d'alors et l'image qu'elle s'était faite de Lully. — Image flattée, sans doute, puisque l'auteur est un fanatique de Lully. Image très vivante toutefois, et à travers laquelle il n'est pas difficile de retrouver l'homme réel.

Lecerf de la Viéville a été mis à contribution par presque tous ceux qui ont parlé de Lully après lui ; mais ils se sont bien gardés, pour la plupart, de le nommer, tout en le pillant effrontément. Ainsi, Boscheron, dans sa *Vie de Quinault* (1715); — Titon du Tillet, dans son *Parnasse françois* (1732): — Le Prevost d'Exmes, dans son *Lully musicien* (1779).

2. L'histoire est trop connue pour qu'on la raconte ici. Je renvoie le lecteur au livre excellent de Nuitter et Thoinan : *Les Origines de l'Opéra français* (1886).

bonheur, de se heurter à un aussi rude jouteur, il commit pourtant la faute de ne pas assez ménager des personnages qu'il croyait inoffensifs, et qui lui rendirent avec usure le mal qu'il leur avait fait. Je veux parler de Guichard et de La Fontaine, dont les sanglantes satires l'ont cloué au pilori. Guichard, un de ses compétiteurs, dont il voulut se débarrasser en l'accusant d'une tentative d'empoisonnement, n'eut pas de peine à prouver sa complète innocence, et publia sur Lully de terribles pamphlets. La Fontaine, à qui Lully avait joué le tour de lui commander un poème d'opéra, et de le lui refuser après, se vengea en le portraiturant dans ce méchant petit chef-d'œuvre qui se nomme *le Florentin* :

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire.
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien;
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien...

Je ne sais si Lully était le loup; mais le mouton n'était certes pas La Fontaine. Il serait imprudent de croire sans contrôle aux malices que lui dicta sa vanité blessée. La Fontaine était « homme de lettres », et capable de tout, quand son amour-propre d'auteur était en jeu. Il en convient lui-même, dans son *Épître à Madame de Thianges* :

Vous trouvez que ma satire
Eût pu ne se pas écrire.

. . . .

J'eusse ainsi raisonné si le ciel m'eût fait ange,
Ou Thiange;
Mais il m'a fait auteur, je m'excuse par là.
Auteur, qui pour tout fruit moissonne
Quelque petit honneur qu'un autre ravira.
Et vous croyez qu'il se taira?
Il n'est donc pas auteur, la conséquence est bonne.

Bien plus : il offrait à Lully, si celui-ci voulait mettre en musique le poème de *Daphné*, non seulement de retirer ses injures, mais de chanter ses louanges.

Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, et me fait à son tour
Pour le Roi travailler un jour,
Je lui garde un panégyrique.
Il est homme de cour, je suis homme de vers;
Jouons-nous tous deux de paroles;
Ayons deux langages divers,
Et laissons les hontes frivoles.
Retourner *Daphné* vaut mieux que se venger.

Cet aveu, d'un cynisme ingénu, nous met un peu en garde contre les imputations malveillantes d'un si parfait « auteur ».

Avec Lecerf de la Viéville, la chanson est tout autre :

Lully avait le cœur bon, moins d'un Florentin que d'un Lombard; point de fourberie ni de rancune; les manières unies et commodes; vivant sans hauteur et en égal avec le moindre musicien, mais plus de brusquerie et moins de politesse qu'il ne convenait à un *grand* homme, qui avait vécu longtemps dans une cour délicate.

Il est possible qu'à l'époque où le connut Lecerf, Lully, ayant réussi, n'eût plus besoin de fourber, et qu'il se *montrât* bonhomme. Les gens de sa sorte, pourvu qu'ils soient vainqueurs, n'ont pas de rancune. Un homme sorti de si bas, et qui avait dû essuyer tant d'avanies jusqu'au jour de sa fortune, était cuirassé contre les humiliations; il avait autre chose à faire qu'à penser à ses ennemis : il pensait à lui-même.

Il était d'une ambition extrême. Il ne lui suffit pas d'être maître absolu dans tout l'empire de la musique. Il n'eut pas de cesse qu'il ne fût anobli et reçu secrétaire du Roi. Ce ne fut pas sans peine, et l'histoire vaut d'être lue dans le récit de La Viéville : car elle peint sa ténacité insolente. A Louvois, s'indignant d'une telle prétention « chez un homme qui, disait-il, n'avait de recommandations et de services que d'avoir fait rire » :

— Hé! tête-bleue! répondit Lully, vous en feriez bien autant si vous pouviez!

La réponse était gaillarde. Il n'y avait dans le royaume que M. le maréchal de La Feuillade et Lully qui eussent répondu à M. de Louvois, de cet air.

Lully en eut le dernier mot. Il fut reçu secrétaire du Roi.

Le jour de sa réception, il offrit aux anciens et gens importants de

la Compagnie un plat de son métier : l'Opéra. Ils étaient vingt-cinq ou trente qui, ce jour-là, avaient comme de raison les meilleures places. On voyait la Chancellerie en corps, deux ou trois rangs de gens graves, en manteau noir et en grand chapeau de castor, aux premiers rangs de l'amphithéâtre, qui écoutaient d'un sérieux admirable les menuets et les gavottes de leur confrère le musicien...

Cette ambition impertinente n'allait pas sans un juste orgueil du grand artiste roturier, qui se sentait l'égal des plus nobles. Cette revendication des droits du génie annonce déjà Gluck, à qui Lully ressemble par beaucoup de traits.

Comme Gluck également, Lully avait compris la toute-puissance de l'argent dans la société moderne; et son sens des affaires lui acquit une fortune considérable. En qualité de surintendant de la musique de la chambre, et de maître de musique de la famille royale, il avait un traitement de 30 000 livres. Son mariage, en 1662, avec la fille du célèbre Lambert, maître de musique de la cour, lui avait apporté 20 000 livres de dot du Roi. Il avait de plus les recettes de l'Opéra et les dons exceptionnels du Roi. Il eut l'idée d'employer la majeure partie de son argent dans les spéculations de ceux qui construisaient alors tout un quartier nouveau sur le terrain de la Butte des Moulins[1]. Il ne s'en remit pas à des hommes d'affaires. Il s'occupa de tout, lui-même. A lui seul, comme l'a montré M. Edmond Radet[2], il exécuta ses combinaisons, négocia ses achats de terrains, dirigea ses constructions, conclut ses marchés avec les ouvriers. Jamais il ne se fit remplacer. En 1684, il était propriétaire à Paris de six immeubles, qu'il avait fait construire, et dont il louait les appartements et les boutiques. Il possédait à Puteaux une maison de campagne avec jardin. Il en avait une seconde à Sèvres. Enfin il fut sur le point d'acquérir une terre seigneuriale, le comté de Grignon, pour lequel il fit, en 1682, une surenchère de 60 000 livres sur le Premier Président. Cela fit scandale. Une lettre du temps[3] se lamente que de tels faits soient possibles :

Faut-il qu'un baladin ait la témérité d'avoir de telles terres!... La

1. C'était alors le nom du quartier Saint-Roch, qui avait une double butte formée par l'accumulation des détritus de Paris.

2. Dans un livre très curieux intitulé : *Lully homme d'affaires, propriétaire et musicien* (1891).

3. Lettre d'un inconnu à Cabart de Villeneuve (citée par M. E. Radet).

richesse d'un homme de cette qualité est plus considérable que celle des premiers ministres des autres princes de l'Europe.

De fait, il laissait, à sa mort[1], — en cinquante-huit sacs de louis d'or et doublons d'Espagne, argenterie, pierres, diamants, biens meubles et immeubles, charges, pensions, etc. — une somme totale s'élevant, d'après M. Radet, à 800 000 livres : — deux millions d'aujourd'hui.

Cette fortune et ces titres ne lui tournèrent point la tête. Il n'y avait point de risques. Ce n'était pas lui qui aurait eu la sottise de jouer pour son compte *le Bourgeois Gentilhomme*, et de mettre son amour-propre à se laisser gruger par les grands seigneurs. Il s'enrichissait pour lui, non pour les autres. C'était ce qu'on lui pardonnait le moins :

> C'est un paillard, c'est un mâtin
> Qui tout dévore,
> Happe tout, serre tout, il a triple gosier.
> Donnez-lui, fourrez-lui, le glou[2] demande encore;
> Le Roi même aurait peine à le rassasier...

Il était vilain. Les courtisans l'appelaient « le ladre » ; non qu'il ne leur donnât souvent à manger; mais il leur donnait à manger sans profusion. Il disait qu'il ne voulait pas ressembler à ceux qui font des festins de noces, chaque fois qu'ils traitent un grand seigneur, qui se moque d'eux en sortant. Il y avait du bon esprit à cette sorte de vilenie[3].

Dans le fond, il n'était pas avare. Il savait dépenser à propos : ainsi, pour faire sa cour[4]. Il le savait mieux encore pour se donner du plaisir. Il menait joyeuse vie. Lecerf dit « qu'il avait pris l'inclination d'un Français un peu libertin pour le vin et pour la table, et gardé l'inclination italienne pour l'avarice ».

1. D'après l'inventaire de ses biens, qui fut fait en 1687.

2. « Le glouton », comme l'appelle encore La Fontaine.

3. Lecerf de la Viéville.

4. Lors du traité de Nimègue, il fit tirer, en face de son hôtel, un feu d'artifice en l'honneur de la paix et du Roi. Pour la naissance du duc de Bourgogne, il donna une représentation gratuite de *Persée* au peuple de Paris, « en y ajoutant des agréments extraordinaires. On entrait dans la salle par un arc de triomphe, qui, au sortir de la représentation, parut en feu; et un soleil s'éleva peu à peu au-dessus. Ce soleil était composé de plus de mille lumières vives. On tira ensuite plus de soixante fusées, les unes après les autres, et l'on fit couler jusqu'à minuit une fontaine de vin. »

Ses débauches en compagnie du chevalier de Lorraine étaient connues de tous; et ce dévergondage, où ses admirateurs mêmes trouvaient, sinon l'excuse, au moins l'explication de certaines négligences de son œuvre [1], contribua peut-être à sa mort prématurée.

Cela ne l'empêchait point d'être familial, à ses heures. Il faisait deux parts de sa vie, et il sut, jusqu'à la fin, rester en fort bons termes avec sa femme. Il avait une grande considération pour elle et pour son beau-père Lambert [2]. Il avait accordé à celui-ci la jouissance d'un appartement dans son hôtel de la rue Sainte-Anne; et il l'aida à se procurer une maison de campagne à Puteaux. Il avait si grande confiance dans l'intelligence de sa femme qu'il lui abandonnait les cordons de sa bourse [3], et que ce fut à elle, non à ses fils ou à ses disciples, qu'il laissa, par son testament, la direction et gestion absolue de son œuvre : l'Opéra [4].

Et cet habile homme trouva moyen, en mourant, de faire une fin édifiante. On sait qu'à la fin de 1686, Lully, dirigeant à l'église des Feuillants, rue Saint-Honoré, un *Te Deum*, à l'occasion de la convalescence du Roi, se frappa violemment le bout du pied avec la canne dont il battait la mesure. Il lui vint un abcès au petit doigt du pied; et le mal, faute d'avoir été soigné d'une façon énergique, dégénéra en gangrène, dont Lully mourut, le 22 mars 1687. Tant qu'il garda l'espérance

1. Un des personnages de Lecerf faisant la critique d'un passage d'*Amadis*, le chevalier réplique : « Mon pauvre ami, Lully est Lully, comme a dit M. de La Bruyère; mais Lully était homme, et homme adonné à ses plaisirs. »

2. « Bon mari? » demande Lecerf. — « Pas mauvais. Il appelait toujours Lambert : Beau-père. »

A la vérité, Saint-Évremond insinue que, si Lully avait perdu sa femme, il n'eût pas fait autant de bruit qu'Orphée :

On t'aurait vu bien plus de fermeté
Que n'eut Orphée en son art déplorable :
Perdre sa femme est une adversité;
Mais ton grand cœur aurait été capable
De supporter cette calamité.
En tout, Lully, je te tiens préférable.

3. « Il prenait pour ses menus plaisirs le débit de ses livres, 7 à 8 000 livres de rente, et il laissait sa femme gouverner le reste. » (Lecerf de la Viéville).

4. « ... Veut que ladite dame son épouse conduise tout ce qui concerne ladite Académie de musique ou Opéra, sans aucune exception ni réserve... »

de guérir, il garda aussi son esprit malicieux, comme on le voit dans des anecdotes célèbres, plus ou moins authentiques, dont l'une le représente essayant de tricher avec le ciel. Son confesseur, dit la légende[1], n'avait consenti à lui donner l'absolution qu'à condition qu'il jetât au feu tout ce qu'il avait écrit de son opéra nouveau, *Achille et Polyxène*. Lully se soumet chrétiennement; il fait remettre la partition au confesseur; le confesseur brûle le manuscrit diabolique. Lully semble aller mieux. Un des princes, qui viennent le voir, apprend ce trait édifiant :

— Eh quoi, Baptiste, lui dit-il, tu as été jeter au feu ton opéra? Morbleu, étais-tu fou d'en croire un Janséniste qui rêvait, et de brûler de belle musique?

— Paix, monseigneur, paix, lui répond Lully à l'oreille. Je savais bien ce que je faisais, j'en ai une autre copie.

Peu après, il eut une rechute :

Cette fois-ci, la mort inévitable lui donna les plus beaux remords, lui fit dire et faire les plus belles choses du monde. Les Italiens sont féconds et savants en raffinements de pénitence, comme au reste. Lully eut les transports d'un pénitent de son pays. Il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, et fit amende honorable[2]...

Et sa pompeuse épitaphe, en l'église des Saints-Pères[3], proclame :

Dieu, qui l'avait doué de tous les talents de musique par-dessus tous les hommes de son siècle, lui donna, pour récompense des cantiques inimitables qu'il avait composés à sa louange, une patience vraiment chrétienne dans les douleurs aiguës de la maladie dont il est mort... après avoir reçu tous les sacrements avec une résignation et une piété édifiantes.

***

Avec tous ses vices, ce rusé personnage, ce maître fourbe, ce « ladre », ce « glouton », ce « paillard », ce « mâtin », — de

1. Racontée par Lecerf. — Quelle qu'en soit l'exactitude, cette légende, immédiatement formée après la mort de Lully, reflète l'opinion qu'il avait donnée de lui à ses contemporains.

2. Lecerf ajoute que, « retourné dans son lit, il fit un air burlesque : *Il faut mourir, pécheur, il faut mourir.* » Mais, comme Lecerf lui-même ne semble pas très sûr de la vérité du fait, nous partagerons son doute.

3. Notre-Dame des Victoires, sa paroisse.

quelque nom qu'il ait plu à ses contemporains de l'appeler, — fut un grand artiste, et le dictateur de la musique en France.

Ses débuts dans son art avaient été très humbles. Ce petit paysan florentin[1] savait tout juste chanter et pincer de la guitare, quand il arriva en France, à l'âge de douze ou treize ans, avec le chevalier de Guise. Un cordelier de Florence avait été son seul maître. Plus tard, devenu célèbre, il ne dédaignait pas la guitare :

Quand il en voyait une, il s'amusait à battre ce chaudron-là, duquel il faisait plus que les autres n'en font. Il faisait dessus cent menuets et cent courantes qu'il ne recueillait pas.[2]

A Paris, sous-marmiton chez Mademoiselle, il se découvrit un nouveau talent : il racla du violon. Le comte de Nogent le remarqua et le fit étudier. Il devint rapidement un des premiers violonistes de son temps.

Il jouait divinement. Depuis Orphée, Amphion, et ces Messieurs-là, on n'a pas tiré d'un violon les sons qu'en tirait Lully... Mais il pendit son violon au croc, plusieurs années avant d'être seigneur de l'Opéra. Du jour que le Roi le fit surintendant, il négligea si fort son violon qu'il n'en avait pas même chez lui, comme s'il voulait s'affranchir de la sujétion de l'instrument, dont il ne se serait pas plu à jouer d'une manière médiocre... Mille gens lui en demandaient par grâce quelque petit air; il en refusait et les grands seigneurs et ses amis de débauches, n'étant rien moins que timide ou complaisant, et s'étant mis sur le pied de ne connaître qu'un maître. M. le Maréchal de Grammont fut le seul qui trouva le moyen de l'en faire jouer, de temps en temps. Il avait un laquais, nommé La Lande, qui devint un des meilleurs violons de l'Europe. A la fin d'un repas, il priait Lully de l'entendre et de lui donner seulement quelques avis. La Lande venait, jouait, et faisait sans doute de son mieux. Cependant Lully ne manquait pas de s'apercevoir qu'il jouait mal quelque note. Il lui prenait le violon des mains; et, quand une fois il le tenait, c'en était pour trois heures : il s'échauffait, et ne le quittait qu'à regret[3]...

1. « Lully était de Florence, » dit Lecerf, « apparemment un petit paysan de là autour. — « Moi, qui suis Florentin », disait-il, lui-même. « Le duc de la Ferté vit à Florence, chez le grand-duc, un vieux jardinier qui était son oncle ou son cousin, et portait son nom. »

2. Lecerf de la Viéville.

3. Lecerf de la Viéville.

Ce talent de violoniste était universellement reconnu; il était passé en proverbe. Quand madame de Sévigné veut faire d'un virtuose un éloge hyperbolique, elle dit qu' « il joue mieux du violon que Baptiste ». Ce fut par le violon que commença la fortune de Lully. Il entra d'abord dans la grande bande des violons du Roi, puis reçut en 1652 l'inspection générale des Violons du Roi, et la direction d'une nouvelle bande formée par lui, celle des Petits Violons.

Mais il avait de plus hautes ambitions : « Ayant reconnu, dit un factum de 1695, le violon au-dessous de son génie, il y renonça pour s'adonner au clavecin et à la composition de musique, sous la discipline des organistes Métru, Roberday, et Gigault. »

Il peut sembler surprenant que le créateur de l'opéra français ait eu pour maîtres trois organistes. Mais, comme le dit M. Pirro[1], l'école de l'orgue en France était alors une sorte d'école d'éloquence musicale. « Le langage de l'orgue » était considéré « comme une harangue ».[2] Lully apprit là cette rhétorique musicale, où il passa maître. — De plus, ces organistes écrivaient pour tous les instruments, et ils étaient de bons maîtres de musique symphonique. Gigault et Roberday avaient d'ailleurs le goût large et beaucoup de curiosité d'esprit. Roberday était un italianisant, plein d'enthousiasme pour Frescobaldi, en relations avec Cambert, avec Bertalli, maître de musique de l'Empereur, avec Cavalli, organiste à Saint-Marc de Venise. Il était certainement au courant des premières tentatives d'opéra italien en France, et peut-être avait-il des sympathies pour ce genre. Gigault, dont l'éclectisme s'appuyait aussi bien sur l'exemple du vieil organiste de Rouen, Titelouze, que de Frescobaldi, prenait surtout modèle sur le chant. C'était le temps où Nivers engageait les organistes « à consulter la méthode de chanter ». — Car, disait-il, « l'orgue doit imiter la voix ». — Tous deux enfin, Gigault et Roberday, avaient une assez grande « hardiesse à pratiquer les dissonances »; et M. Pirro rappelle qu'un des traits de Lully le

1. M. A. Pirro a publié dans les *Archives des Maîtres de l'Orgue du XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*, éditées par M. A. Guilmant, d'excellentes études sur Gigault et Roberday.

2. *Cérémonial* de Paris, rédigé par Martin Sonnet, en 1682.

plus admirés de son temps était son habileté à employer « des faux accords[1] ».

En dehors de ces maîtres français, Lully fut sans doute en rapports avec quelques-uns de ses grands compatriotes italiens, surtout avec le vénitien Cavalli. Cavalli, dont le génie musical était très supérieur au sien, vint à Paris, vers 1660, pour y donner deux opéras : *Serse* et *Ercole*. Il était en pleine gloire; Lully débutait à peine comme compositeur; il fut chargé de la mise au point du *Serse* de Cavalli pour la scène française, et il en écrivit les airs de ballet. Comment eût-il échappé à l'influence, au moins momentanée, de son puissant collaborateur? — Sans doute connaissait-il aussi certaines œuvres du Florentin Cesti, maître de chapelle de l'Empereur. Il y avait, aux premiers temps du règne de Louis XIV, une émulation constante entre les deux cours de Paris et de Vienne; chacune cherchait à surpasser l'autre en magnificence, et leurs artistes étaient rivaux. Cesti était certainement très informé du goût français, et ses œuvres présentent certains procédés de facture dont il est difficile de dire si l'invention lui appartient, ou à Lully. — Enfin Lully pouvait-il ignorer son illustre précurseur, Luigi Rossi, qui, vingt-cinq ans avant lui, avait importé l'opéra italien à Paris, et qui en avait donné un modèle admirable[2]?

Mais, quoi qu'il ait pu emprunter aux maîtres italiens, ses emprunts semblent toujours ceux, non pas d'un Italien, qui cherche à italianiser son pays d'adoption, mais d'un Français qui ne prend dans l'art des autres pays que ce qui peut s'accorder avec l'esprit de son peuple et servir exactement son génie. Français, et d'esprit conservateur, il l'était à tel point que, tandis que les Italiens, inventeurs de l'opéra, le propageaient à travers l'Europe, Lully, jusqu'à la quarantaine, en resta l'adversaire déclaré. Personne ne dénigra plus obstinément les premières tentatives de Perrin et Cambert. Jusqu'en 1672, — l'année même où il donna son premier opéra, — il soutint, au dire de Guichard et de Sablières, « que l'opéra était une chose impossible à exécuter en la langue française ». Toute

1. Perrault et Titon du Tillet.

2. Je n'insiste pas ici sur ces rapports de Lully avec ses précurseurs. Ils feront prochainement l'objet d'une étude spéciale de M. Henri Prunières sur l'*Esthétique de Lully*.

son ambition se bornait à la comédie-ballet, le vieux genre français ; et ce ne fut que peu à peu, éclairé par le succès de Perrin, non moins que par l'opinion de Molière, qui se disposait à fonder en France un théâtre lyrique [1], qu'il se décida à le fonder lui-même et à s'en réserver la gloire.

Mais, du jour qu'il fut décidé, nul n'entra avec plus d'intelligence dans l'esprit de l'art nouveau, nul ne s'y consacra avec plus d'énergie et de persévérance. De 1672, date de l'inauguration de son théâtre d'opéra, à 1687, date de sa mort, il écrivit et fit jouer, chaque année, un opéra nouveau.

***

Il faisait un opéra par an, trois mois durant. Il s'y appliquait tout entier, et avec une attache, une assiduité extrêmes. Le reste de l'année, peu. Une heure ou deux, de fois à autre, des nuits qu'il ne pouvait dormir, des matinées inutiles à ses plaisirs. Il avait pourtant toute l'année l'imagination fixée sur l'opéra qui était sur le métier, ou qui venait d'en sortir : pour preuve de quoi, si l'on obtenait de de lui qu'il chantât, il ne chantait d'ordinaire que quelque chose de celui-là. [2]

Ne nous étonnons pas qu'il ne consacrât que trois mois sur douze à composer : la composition n'était qu'une des parties de sa tâche ; il avait à créer, non seulement les œuvres, mais les interprètes.

La première chose pour lui était d'avoir un poète : car, en ce temps-là, les musiciens n'avaient pas encore l'ambition d'être leurs propres poètes. Ce n'était pas que Lully n'en eût été capable aussi bien qu'un autre. Il était homme d'esprit et d'invention :

Il avait une vivacité fertile en saillies et en traits originaux, et il faisait un conte en perfection, quoique avec un bruit moins français

1. Il semble que ce fut Molière, — plus préoccupé des rapports de la musique avec la comédie qu'aucun des grands auteurs dramatiques de son temps, — qui eut le premier l'idée de racheter à Perrin son privilège de l'Opéra. Il s'en confia à Lully, qui se hâta d'exécuter le projet pour lui seul, en évinçant Molière. — Voir Sénecé : *Lettre de Clément Marot* (1688), et Nuitter et Thoinan : *les Origines de l'Opéra français* (1886).

2. Lecerf de la Viéville.

qu'italien... On connaissait de lui de jolis vers italiens et français[1]. Toutes les paroles italiennes de *Pourceaugnac* étaient de sa façon.

Il n'est pas douteux qu'il n'ait retouché certains passages de ses poèmes d'opéra. Mais il ne se fiait pas à sa facilité; et, trop paresseux d'ailleurs pour se charger du gros du travail, il chercha — il trouva un auteur : Quinault.

Nous ne dirons pas qu'il eut la main heureuse. Il n'y a ici aucune place pour le hasard : c'est l'intelligence et la volonté de Lully qui jouent le principal rôle. Non seulement il sut faire choix, entre d'autres plus grands, du poète dont l'art pouvait le mieux s'unir à la musique, et il lui maintint sa faveur exclusive, en dépit de l'opinion de presque tous les beaux esprits; mais, en réalité, il forma son poète, il fit de lui ce que Quinault est resté pour l'avenir, le poète touchant et passionné d'*Armide*[2].

Il n'entre pas dans notre pensée d'examiner ici l'œuvre poétique de Quinault. C'était, comme dit Perrault, « un de ces génies heureux qui réussissent dans tout ce qu'ils entreprennent[3] ».

Grand et bien fait, les yeux bleus, languissants et à fleur de tête, les sourcils clairs, le front élevé, large et uni, le visage long, l'air mâle, le nez bien et la bouche agréable, il avait plus d'esprit qu'on ne pouvait dire, adroit et insinuant, tendre et passionné. Il parlait et écrivait fort juste; et fort peu de gens pouvaient atteindre la délicatesse de ses expressions dans les conversations familières[4].

1. Voir la dédicace en vers de *Roland*, adressée au Roi. On y sent la juste conscience de sa propre valeur :

> Agréez de mon art les présens ordinaires,
> Ne les recevez point en hommages vulgaires
> Dans la foule de ceux qu'attire ce séjour.
> . . . .
> Maintenant cet empire a par votre conduite
> D'inébranlables fondements.
> Ici les Muses sans alarmes
> Se promènent parmi les bois.
> Leurs chants en sont plus beaux aussi bien que leurs voix :
> Si j'en crois Apollon, les miens ont quelques charmes.
> Puissent-ils relâcher tous vos soins désormais!
> Vous imposez silence à la fureur des armes;
> Goûtez dans nos chansons les douceurs de la paix.

2. *Armide* est le dernier opéra de Quinault. Que l'on mesure le chemin parcouru depuis *Alceste*!

3. *Les Hommes Illustres* (1696).

4. Boscheron : *Vie de Quinault* (1715).

Habile avocat, orateur distingué, auditeur à la Chambre des Comptes, auteur fécond, capable d'écrire jusqu'à trois comédies et deux tragédies en un an, parfait homme du mondes :

Il était complaisant sans bassesse, disait du bien de tous, jamais ne parlait mal de personne, surtout des absents, ou palliait leurs défauts ou les excusait: ce qui lui avait fait beaucoup d'amis et jamais d'ennemis; il avait le secret de se faire aimer de tout le monde[1].

On peut juger de la douceur de son caractère par ce fait que, malgré l'acrimonie de Boileau contre lui, jamais il ne lui en voulut; bien plus : il chercha et réussit à devenir son ami[2]. Boileau vante lui-même la parfaite honnêteté et l'excessive modestie de celui qui fut si longtemps sa victime.

Tous ces traits de caractère, — cette étonnante facilité, cette souplesse au travail, qui lui permettait de mener de front, comme Lully, les affaires et l'art; cette douceur, cette complaisance, qui devait faire de lui l'instrument docile d'une volonté forte, — autant de qualités qui le destinaient au choix de Lully, cherchant non pas un associé, mais un manœuvre à la tâche[3].

On peut bien prononcer ce mot de « tâche » : car ce n'était pas une petite affaire de travailler pour Lully. « Il s'était attaché Quinault, dit Lecerf, c'était son poète. » Il lui assurait

1. « La passion qui le dominait le plus », continue Boscheron, « était l'amour; mais il la conduisait toujours avec tant d'adresse qu'il se pouvait vanter avec justice qu'elle ne lui avait jamais fait faire un faux pas, malgré les emportements qu'elle inspire d'ordinaire aux autres. Nul n'avait plus d'esprit dans le tête-à-tête... »

On pourrait adresser la même critique aimable aux opéras de Lully.

2. Boileau écrit : « Monsieur Quinault, malgré tous nos démêlés poétiques, est mort mon ami ». (*Réflexions critiques sur quelques passages de Longin.*)

3. Il y a lieu de croire d'ailleurs que Quinault ne dut pas moins ce choix aux préférences du Roi qu'à celles de Lully. Il était, avant Racine, le plus parfait représentant de la tragédie amoureuse, qui faisait les délices de la jeune cour et le chagrin de Corneille (voir la préface de *Sophonisbe*). Son premier essai de collaboration avec Lully fut *Psyché* (1670). — A partir de *Cadmus et Hermione* (1673), il fut seul poète en titre de l'Opera, jusqu'en 1686, — à la réserve des années 1678 et 1679, où Lully mit en musique la *Psyché* de Thomas Corneille, et *Bellérophon* de Thomas Corneille et Fontenelle.

4 000 livres par opéra [1] : moyennant quoi, Quinault était son employé [2].

Quinault cherchait et dressait plusieurs sujets d'opéra. Il les portait au Roi qui en choisissait un. Alors il écrivait un plan du dessein et de la suite de la pièce. Il donnait une copie de ce plan à Lully, qui, d'après cela, préparait, à sa fantaisie, des divertissements, danses, chansonnettes de bergers, nautonniers, etc. Quinault composait les scènes et les montrait à mesure à l'Académie française [3].

Il les montrait, en particulier, à son ami Perrault. — Les gens bien informés prétendaient qu'il prenait aussi conseil de mademoiselle Serment, — une fille qu'il aimait et qui avait beaucoup d'esprit [4].

Quand Quinault revenait ensuite, Lully ne s'en reposait nullement sur l'autorité de l'Académie française, ni de mademoiselle Serment. Il examinait mot à mot cette poésie déjà revue et corrigée, dont il corrigeait encore ou retranchait la moitié lorsqu'il le jugeait à propos ; et point d'appel de sa critique! Dans *Phaéton*, il renvoya vingt fois Quinault changer des scènes entières, approuvées par l'Académie. Quinault faisait Phaéton dur à l'excès, et qui disait de vraies injures à Théone. Autant de rayé par Lully. Il voulait que Quinault fît Phaéton ambitieux et non brutal... M. de Lisle (Thomas Corneille), quand il fit les paroles de *Bellérophon*, était mis à tout moment au désespoir par Lully. Pour cinq ou six cents vers que contient cette pièce, M. de Lisle fut contraint d'en faire plus de deux mille.

On voit quelle était la primauté du musicien sur le poète. Ce n'étaient pas seulement des expressions, ni même des situations, qu'il faisait changer, c'étaient les caractères mêmes. En réalité, le poète, sous ses ordres, était un peu comme l'aide d'un de ces grands peintres d'alors, qui n'exécutaient pas eux-mêmes toutes leurs œuvres, mais qui les faisaient peindre, sous leur direction, par d'autres.

S'il donnait beaucoup de mal à son poète, du moins savait-il le prix d'un tel collaborateur et lui resta-t-il obstinément fidèle, malgré tous les efforts qu'on fit pour l'en séparer.

1. Plus 2 000 livres de pension, assurées par le Roi.

2. « Ce grand homme qu'il avait à ses gages... », dit J.-J. Rousseau.

3. Lecerf de la Viéville.

4. Voir Lecerf de la Viéville et *Menagiana*. — Mais Boscheron assure qu'il ne la connut que lorsqu'il travaillait à *Armide*.

Un certain nombre de personnes d'esprit et d'un mérite distingué, ne pouvant souffrir le succès des opéras de Quinault, se mirent en fantaisie de les trouver mauvais et de les faire passer pour tels dans le monde. Un jour qu'ils soupaient ensemble, ils s'en vinrent, sur la fin du repas, vers Lully qui était du souper, chacun le verre à la main; et, lui appuyant le verre sur la gorge, ils se mirent à crier : « Renonce à Quinault, ou tu es mort! » Cette plaisanterie ayant beaucoup fait rire, on vint à parler sérieusement et l'on n'omit rien pour dégoûter Lully de la poésie de Quinault. Mais on ne réussit pas[1].

S'il préféra cette collaboration, même à celle de Racine, ce n'était pas que Racine n'y eût point consenti[2], c'était que Quinault était le plus capable de traduire en vers ses intentions musicales. Il était si sûr de l'aptitude de son librettiste à le comprendre et de sa docilité à le suivre, que, dans certains cas, il écrivait sa musique avant d'avoir le poème :

Pour les divertissements, il faisait la musique des airs d'abord. Ensuite, il faisait un canevas des vers; et il en faisait aussi pour quelques airs *de mouvement*. Il envoyait la brochure à Quinault, qui ajustait ses vers dessus[3]. »

***

Il a enfin agréé une scène. Voyons-le au travail :

Il la lisait jusqu'à la savoir presque par cœur; il s'établissait à

1. Boscheron. — Ce fut Quinault qui cessa, par scrupules religieux, d'écrire pour l'Opéra. Il commença un poème sur *l'Extinction de l'Hérésie*. Lully chercha, par tous les moyens, à le ramener à lui. Puis il s'adressa à Campistron, qui lui écrivit *Acis et Galatée* et *Achille et Polyxène*, dont il n'eut le temps d'achever que le premier acte. — Les deux fidèles collaborateurs se suivirent de près dans la tombe. Lully mourut le 22 mars 1687, et Quinault, le 29 novembre 1688.

2. Racine y consentait fort bien. Qu'on se reporte au récit de Boileau, dans son Avertissement d'un *Prologue d'Opéra*. On verra que Racine avait accepté d'écrire pour Lully un opéra intitulé *la Chute de Phaéton*, qu'il en avait même écrit et récité au Roi quelques fragments; que Boileau n'avait pas fait plus de difficultés à accepter d'en écrire le prologue, et qu'en effet il l'écrivit partiellement. Si le projet ne se réalisa point, ce ne fut pas que Boileau et Racine, d'eux-mêmes, y renoncèrent. Ce fut, raconte Boileau, que, « M. Quinault s'étant présenté au Roi, les larmes aux yeux, et lui ayant remontré l'affront qu'il allait recevoir, le Roi, touché de compassion », reprit leur sujet à Racine et à Boileau, et le rendit à Quinault. — On voit qu'il n'eût tenu qu'à Lully d'avoir Racine comme librettiste. Et, en réalité, il l'eut. Racine écrivit pour lui l'*Idylle sur la Paix*, que Lully mit en musique (1685).

3. Lecerf de la Viéville.

son clavecin; il chantait[1] et rechantait les paroles, battant son clavecin, sa tabatière sur un bout, et toutes les touches pleines et sales de tabac : car il était fort malpropre... Quand il avait achevé son chant, il se l'imprimait tellement dans la tête qu'il ne s'y serait pas mépris d'une note. Lalouette ou Colasse (ses secrétaires) venaient, auxquels il le dictait. Le lendemain, il ne s'en souvenait plus guère. Il faisait de même les symphonies liées aux paroles; et, dans les jours où Quinault ne lui avait rien donné, c'était aux airs de violon qu'il travaillait. Lorsqu'il se mettait au travail et qu'il ne se sentait pas en humeur, il quittait très souvent; il se relevait la nuit pour aller à son clavecin; et, en quelque lieu qu'il fût, dès qu'il était pris de quelque saillie, il s'y abandonnait. Il ne perdait jamais un bon moment[2].

Une autre anecdote nous le montre, en vrai musicien, sachant tirer parti des bruits qui l'entourent et découvrir sous les rythmes de la nature la mélodie dont ils sont l'ossature :

On sait qu'un jour il alla à cheval; le pas de son cheval lui donna l'idée d'un air de violon[3].

Jamais il ne cessait d'épier la nature :

Lully a une chose naturelle à copier, il la copie d'après nature; il fait de la nature même le fond de sa symphonie, il se contente d'approprier la nature à la musique.

Et, faisant allusion à une scène célèbre d'*Isis*, Lecerf assure qu'il lui est arrivé à lui-même, l'hiver, à la campagne, de remarquer l'exactitude de la description musicale :

Quand le vent siffle et s'entonne dans les portes d'une grande maison, il fait un bruit qui approche de la symphonie de la plainte de Pan.

Imitation de la parole déclamée, imitation des rythmes de la voix et des choses, imitation de la nature, — tel était le principe tout réaliste de composition, et l'instrument de travail de Lully. Nous en verrons tout à l'heure l'emploi.

1. Il avait une voix de basse, — mais « un filet de voix dit Lecerf ». — « Même âgé, il chantait encore volontiers ses airs. »

2. Lecerf de la Viéville.

3. *Ibid.* — On conte la même chose de Beethoven. Un jour, ayant vu galoper un cavalier sous sa fenêtre, il improvisa le motif de *l'allegretto* de la Sonate pour piano op. 31 nº 2, en *ré mineur*. « Beaucoup de ses plus belles pensées », ajoute Czerny, « sont nées de semblables hasards. Chez lui, tout bruit, tout mouvement, devenait musique et rythme. »

Si Quinault n'écrivait pas une œuvre sans s'entourer de tous les conseils possibles, il n'en était pas de même de Lully. Il n'allait pas consulter l'Académie; il n'allait pas consulter sa maîtresse[1] :

Il ne tirait nul secours des lumières ou des conseils de personne. Il avait même une brusquerie dangereuse, qui ne lui laissait pas la patience d'écouter ce qu'on aurait eu à lui remontrer. Il avouait que si on lui avait dit que sa musique ne valait rien, il aurait tué celui qui lui aurait fait un pareil compliment[2]. — Défaut qui aurait pu le faire soupçonner de vaine gloire et de présomption, si l'on n'avait su d'ailleurs qu'il n'en avait aucune. Il y dut de s'égarer en plusieurs endroits de ses œuvres.

Mais, s'il n'admettait pas qu'on le conseillât, il admettait fort bien qu'on l'aidât. En artiste paresseux et orgueilleux, qui méprise le travail appliqué, Lully s'en remettait à des aides du soin d'achever ses harmonies[3] :

Il faisait lui-même toutes les parties de ses principaux chœurs, et de ses duos, trios, quatuors importants. En dehors de ces grands morceaux, il ne faisait que le dessus et la basse, et laissait faire par ses secrétaires, Lalouette et Colasse, la haute-contre, la taille et la quinte[4].

Quoi qu'on puisse penser aujourd'hui de ces procédés, ils étaient dans l'esprit du temps; les autres arts ne s'en faisaient point faute, et Lully ne fit que transporter à la musique les façons de ces grands peintres du XVIe et du XVIIe siècles, qui négligeaient d'achever ce qu'ils avaient ébauché et qui installaient chez eux de vraies fabriques de tableaux. Il ne s'en regardait pas moins comme l'auteur unique de l'œuvre.

1. Si Quinault avait mademoiselle Serment, Lully avait mademoiselle Certain. Mais il ne lui permettait pas de se mêler de son travail.

2. Furetière, cité par Lecerf.

3. Voir, dans le *Bourgeois Gentilhomme*, comment le maître de musique s'y prend pour composer une sérénade :

LE MAÎTRE DE MUSIQUE (*à son Élève*). — Est-ce fait?
L'ÉLÈVE. — Oui.
LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voyons... Voilà qui est bien.
LE MAÎTRE A DANSER. — Est-ce quelque chose de nouveau?
LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer, en attendant que notre homme fût éveillé...

Du moins, ici, le maître rend justice à son « écolier ».

4. Lecerf de la Viéville.

Malheur à l'aide qui aurait eu la prétention de passer pour son collaborateur! Comme Michel-Ange chassant les compagnons qui l'aidaient à fondre la statue de bronze de Jules II, parce qu'ils s'étaient vantés que la statue était de Michel-Ange et d'eux, Lully congédia Lalouette, parce qu' « il faisait un peu trop du maître, et se vantait d'avoir composé les meilleurs morceaux d'*Isis* ».

Une fois son opéra écrit, Lully allait le jouer et le chanter au Roi. « Le Roi voulait avoir l'étrenne de ses œuvres. » Personne n'en pouvait avoir connaissance, avant[1].



Ce n'était pas tout d'avoir écrit l'œuvre. Il fallait la faire jouer. Alors commençait la seconde partie, non la moins fatigante, de la tâche. Lully n'était pas seulement compositeur ; il était directeur de l'Opéra, chef d'orchestre, directeur de la scène, directeur des écoles de musique, où pouvait se recruter le personnel de l'Opéra. Il avait tout à former : orchestre, chœurs, chanteurs, danseurs. Il formait tout, lui-même.

Pour l'orchestre, il fut aidé par trois bons musiciens, qui dirigeaient, sous sa direction : Lalouette, Collasse et Marais. Il présidait au choix des exécutants, ou, plutôt, il en était seul juge.

Il ne recevait que de bons iustruments. Il les éprouvait d'abord, en leur faisant jouer *les Songes funestes* d'*Atys*. Il surveillait les répétitions ; et il avait l'oreille si fine que, du fond du théâtre, il démêlait un violon qui jouait faux ; il accourait, et lui disait : « C'est toi, il n'y a pas cela dans ta partie. » On le connaissait : aussi on ne se négligeait pas, on tâchait d'aller droit en besogne, et surtout les instruments ne s'avisaient guère de rien broder. Il ne le leur aurait pas plus souffert, qu'il ne le souffrait aux chanteuses. Il ne trouvait point bon qu'ils prétendissent en savoir plus que lui, et ajouter des notes d'agrément à leur tablature. C'était alors qu'il s'échauffait, faisant des corrections brusques et vives. Plus d'une fois, il a rompu un violon sur le dos de celui qui ne le conduisait pas à son gré. La répétition finie, Lully l'appelait, lui payait son violon au triple, et le menait dîner avec

1. « Il n'y avait d'exception que pour le comte de Fiesque, qui en pouvait lire et chanter quelques morceaux ; et il en était extrêmement discret. »

lui. Le vin chassait la rancune; et l'un avait fait un exemple, l'autre y gagnait quelques pistoles, un repas, et un bon avertissement[1].

Avec cette sévérité de discipline, il arriva à former un orchestre unique, de son temps, en Europe. Sans doute, il est exagéré de dire que Lully a été le premier éducateur de l'orchestre en France, et qu'avant lui, comme le prétend Perrault, « on ne savait ce que c'était d'exécuter à livre ouvert, on apprenait pour ainsi dire par cœur ». Mais il contribua beaucoup au perfectionnement de l'exécution instrumentale, surtout des violons, et il créa une tradition de la direction d'orchestre, qui devint rapidement classique, s'imposa en France, et fut même un modèle en Europe. Un des nombreux étrangers qui vinrent à Paris, pour étudier sous sa direction, l'Alsacien Georges Muffat, admirait surtout la discipline parfaite et la mesure inflexible de l'orchestre de Lully[2]. Il disait que la méthode lullyste se caractérisait par la justesse du son, la douceur et l'égalité du jeu, l'attaque nette, incisive du premier accord par le coup d'archet de tout l'orchestre ensemble[3], l'entrain irrésistible et

1. Lecerf de la Viéville.

Ces musiciens de l'orchestre, sur qui Lully déchargeait sa colère, n'étaient pas cependant de pauvres hères. Certains d'entre eux furent des virtuoses et même des compositeurs distingués. Le violoniste Marchand écrivit une messe jouée à Notre-Dame. La basse de viole Théobalde composa un opéra, *Scylla*, donné en 1701. Le flûtiste Descoteaux était ami de Boileau, de Molière et de La Fontaine; il se disait philosophe, et La Bruyère, dit-on, fit son portrait, dans le chapitre *de la Mode*, sous le nom du « Fleuriste ». On a voulu reconnaître l'autre flûtiste, Philbert, dans la galerie des portraits de La Bruyère, sous le masque de Dracon, le virtuose aimé des dames. — (Voir une série d'intéressants articles de M. Arthur Pougin, parus dans *le Ménestrel*, en 1893, 1895, et 1896, sur *la Troupe de Lully*).

2. Préfaces aux deux parties du *Florilegium*, — recueil d'admirables pièces instrumentales, publiées en 1695 et 1698. — On a réédité récemment cette œuvre dans les *Denkmäler der Tonkunst in Œsterreich*, et M. Robert Eitner a publié dans ses *Monatshefte für Musikgeschichte* (1890-1891) les notes de Muffat, minutieuses et précises, sur l'orchestre de Lully.

3. C'est le fameux « premier coup d'archet », dont la tradition se maintint pendant tout le XVIIIe siècle, et dont se moquent Rousseau et Mozart. Ce devait être quelque choix d'un peu analogue à « l'attaque » à la Weingartner.

« Le bruit de notre *premier coup d'archet* s'élevait jusqu'au ciel avec les acclamations du parterre ». (J.-J. Rousseau. — *Lettre d'un symphoniste de l'orchestre*.)

Mozart écrit à son père (12 juin 1778, Paris) :

Je n'ai pas manqué le *premier coup d'archet*. Quelle affaire ils en font, ces ani-

les temps très marqués, le mélange harmonieux de vigueur et de souplesse, de grâce et de vivacité. — De toutes ces qualités, la première était le rythme [1].

Lully s'occupait encore plus des chanteurs que de l'orchestre. C'est qu'il s'agissait de former non seulement de bons musiciens, mais de bons comédiens. Une partie de son personnel lui venait de la troupe de Perrin et de Cambert [2]. Mais les artistes les plus célèbres, — à part la basse Beaumavielle, — furent découverts et formés par lui.

Du moment, dit Lecerf, « qu'un chanteur dont il était content lui était tombé entre les mains, il s'attachait à le dresser avec une affection merveilleuse ».

Il leur enseignait lui-même à entrer, à marcher sur le théâtre, à se donner la grâce du geste et de l'action. Il commençait par leur montrer les rôles nouveaux, en chambre. De cette sorte, Beaupui jouait d'après lui le personnage de Protée dans *Phaéton*, qu'il lui avait montré geste pour geste. On répétait enfin. Il ne souffrait là que les gens nécessaires, le poète, le machiniste. Il avait la liberté de reprendre et d'instruire les acteurs et les actrices; il leur venait regarder sous le nez, la main haute sur les yeux, afin d'aider sa vue courte, et il ne leur passait quoi que ce fût de mauvais.

Il se donnait beaucoup de peine, et ne réussissait pas toujours. Il lui arrivait de dénicher un La Forest, qui avait une voix de basse admirable, mais inculte. Il entreprenait de le former, il le serinait, il lui faisait jouer un petit rôle de *Roland*, il écri-

maux-là! Que diable! Je ne vois pas de différence... Ils commencent bien ensemble... comme partout ailleurs. Cela fait rire!... Un Français à Munich demande à D'Abaco : « Monsieur, vous avez été à Paris? — Oui. — Que dites-vous du *premier coup d'archet*? Avez-vous entendu le *premier coup d'archet*? — Oui, j'ai entendu le premier et le dernier. — Comment, le dernier, que veut dire cela? — Mais oui, le premier et le dernier... Et le dernier même m'a donné plus de plaisir.

1. *Scharfe charakteristiche Rhytmik*, comme dit Robert Eitner. — « Un rythme incisif et expressif. »

2. Perrin et Cambert s'étaient donné beaucoup de mal pour recruter des chanteurs à Paris et en province, surtout en Languedoc. De Toulouse, venait Beaumavielle, qui joua les grands rôles de basse de Lully (Alcide, Jupiter, Pluton, Roland). De Béziers vint Clédière, qui jouait les rôles de haute-contre (Atys, Thésée, Bellérophon, Admète, Mercure). Plusieurs des meilleures actrices de Lully avaient aussi débuté dans les opéras de Cambert, ou dans les ballets de la cour. Ainsi, Marie Aubry (Sangaride, Io, Andromède), et surtout, mademoiselle de Saint-Christophle, tragédienne excellente (Médée, Alceste, Junon, Cybèle, Cérès).
Voir les articles cités de M. Arthur Pougin.

vait pour lui le rôle de Polyphème. Mais, après cinq ou six ans de travail, La Forest demeurait si bête que Lully voyait qu'il perdait son temps avec lui, et il le mettait à la porte. S'il avait ces mécomptes, il eut aussi la joie de créer certains des plus grands chanteurs du siècle. Ainsi, Duménil, ancien garçon cuisinier, qui fut, comme dit M. Pougin, le Nourrit du XVIIe siècle. Il avait tout à apprendre; et Lully l'instruisit patiemment, pendant des années, lui faisant d'abord chanter de petits rôles, puis peu à peu l'essayant aux emplois plus importants, et faisant de lui enfin le parfait interprète de tous ses grands rôles de ténor : Persée, Phaéton, Amadis, Médor, Renaud. — Ainsi, surtout, la fameuse Marthe Le Rochois, la gloire du théâtre lyrique du XVIIe siècle, « la plus grande artiste, dit Titon du Tillet, et le plus parfait modèle pour la déclamation qui ait jamais paru sur le théâtre ». Collasse la découvrit en 1678, et Lully la forma. Petite, maigre, très brune, point belle, la voix un peu dure, mais d'admirables yeux noirs, une physionomie expressive, une passion brûlante, un goût sûr, beaucoup d'intelligence, et, dans le geste et la démarche, une grandeur et une harmonie souveraines, elle fut l'incomparable Armide, dont le souvenir se conserva pendant tout le XVIIIe siècle. Sa mimique était un modèle pour les acteurs de la Comédie-Française. On admirait particulièrement « la façon dont elle entendait ce qu'on appelle la *ritournelle*, qu'on joue dans le temps que l'actrice entre et se présente au théâtre, de même que le jeu muet, où, dans le silence, tous les sentiments et les passions doivent se peindre sur le visage et paraître dans l'action [1] ».

Tous ces grands chanteurs de Lully étaient avant tout de grands acteurs. Beaumavielle est qualifié de tragédien puissant; Duménil, de parfait acteur; le talent dramatique de Clédière était à peine moindre. Enfin la Saint-Christophle et la Le Rochois semblent avoir égalé en noblesse et en passion tragique les plus célèbres actrices de la Comédie-Française. L'opéra de Lully était une école de déclamation et d'action dramatique; et de cette école, le maître, ce fut lui.

1. Voir Marpurg : *Historisch-Kritische Beyträge zur Aufnahme der Musik*. 1754, Berlin. (*Lebensnachrichten von einigen berühmten französischen Sängerinnen.*)

Est-ce tout? — Pas encore.

Il se mêlait de la danse presque autant que du reste. Une partie du ballet des *Festes de l'Amour et de Bacchus* avait été composée par lui. Il eut presque autant de part aux ballets des opéras suivants que Beauchamp. Il réformait les entrées, imaginait des pas d'expression, et qui convinssent au sujet; et, quand il en était besoin, il se mettait à danser devant ses danseurs, pour leur faire comprendre plus tôt ses idées. Il n'avait pourtant pas appris, et il ne dansait ainsi que par caprice et par hasard; mais l'habitude de voir des danses, et un talent extraordinaire pour tout ce qui appartient aux spectacles, le faisaient danser, sinon avec une grande politesse, au moins avec une vivacité très agréable [1].

***

Telle était l'énorme tâche que ce petit homme avait accumulée sur ses épaules. Il n'y avait pas une province de son empire de l'Opéra, où il ne portât l'œil du maître, et qu'il ne dirigeât. Et dans ce monde du théâtre, si difficile à conduire, et qui devait faire enrager par son indiscipline tous les musiciens et les directeurs de l'Opéra, au XVIIIe siècle, pas un ne s'avisa de broncher. Nul n'osait se révolter contre ce petit Italien, sorti on ne savait d'où, cet ancien marmiton, qui baragouinait le français.

Il avait une autorité considérable sur toute la République musicienne. Par son talent d'abord, par ses charges, ses richesses, sa faveur, son crédit. Il avait deux maximes qui lui attiraient une extrême soumission de la part de ce peuple musicien, qui est d'ordinaire pour ses conducteurs ce que les Anglais et les Polonais sont pour leurs princes. Lully payait à merveille; et point de familiarité!... Sans doute, il se faisait aimer de ses acteurs; et ils soupaient ensemble, de bonne amitié; cependant il n'aurait pas entendu raillerie avec les hommes, et il n'avait jamais de maîtresse parmi les femmes de son théâtre [2].

Cette précaution n'était pas inutile pour qui prétendait, comme lui, imposer à ces dames la vertu, ou du moins, dit Lecerf, les apparences de la vertu :

1. Lecerf de la Viéville.
2. Lecerf de la Viéville.

Il s'appliquait à conserver le bon renom de sa maison. L'Opéra d'alors n'était pas cruel, mais il était politique et réservé.

Une légende, que, d'ailleurs, on a contestée, représente Lully donnant un coup de pied dans le ventre à la Le Rochois enceinte, pour lui apprendre à s'être laissée séduire. Si cette brutalité, qui était assez dans le caractère de Lully, n'est pas prouvée, d'autres faits plus certains attestent qu'il était impitoyable pour ses comédiennes dont l'inconduite se manifestait trop publiquement[1]. Et il n'admettait aucune irrégularité dans le service :

Je vous réponds que, sous son empire, les chanteuses n'auraient pas été enrhumées six mois l'année, et les chanteurs ivres quatre jours par semaine. Ils étaient accoutumés à marcher d'un autre train.

Peut-être Lecerf exagère-t-il un peu le pouvoir de son héros : car on était souvent enrhumé à l'Opéra, déjà au temps de Lully. La Bruyère, au chapitre de *la Ville,* nous avertit « que Rochois est enrhumée et ne chantera de huit jours ». — Du moins ces rhumes étaient-ils moins redoutables pour l'art qu'ils ne le furent plus tard; et la malice des comédiens se heurtait à un plus grand comédien et plus malicieux qu'eux tous. Nous savons quelle anarchie régna dans l'Opéra, aussitôt après la mort de Lully. Tant qu'il vécut, tout marcha droit; et point de discussions[2].

Si l'on pense qu'un siècle après, Gluck eut bien du mal à rétablir l'ordre dans la troupe mutinée de l'Opéra et à faire plier les caprices des chanteurs et de l'orchestre sous sa main puissante, on peut imaginer quelle volonté il fallut à Lully pour exercer et maintenir une dictature inébranlable sur tout le peuple des musiciens. Ce n'est pas un mince titre d'éloges pour lui que Gluck, dans la plupart de ses réformes de la scène, — aussi bien que d'ailleurs dans beaucoup de ses principes artistiques, — n'ait fait que revenir, par-dessus un siècle d'anarchie, au point où Lully avait laissé l'opéra.

ROMAIN ROLLAND

1. Il chassa, parce qu'elle était enceinte, sa plus jolie actrice, Louise Moreau, la Paix de *Proserpine*, — qui avait fait la conquête du Dauphin.

2. « Il les avait tous mis sur le pied de recevoir sans contestation le personnage qu'il leur distribuait. » (Lecerf.)

CHEZ

LES HEUREUX DU MONDE[1]

XXIII

L'automne touchait à l'hiver. Une fois de plus, le monde des oisifs passait de la campagne à la ville, et la Cinquième Avenue, encore déserte vers la fin de la semaine, montrait du lundi au vendredi un flot de voitures de plus en plus large entre les façades des maisons rendues peu à peu à la vie.

Le Concours hippique, une quinzaine plus tôt, avait produit un passager semblant d'animation, remplissant les théâtres et les restaurants de spécimens humains aussi coûteux et aussi piaffants que ceux qui journellement faisaient le tour de la piste. Dans le monde de miss Bart, le Concours hippique, et le public qu'il attirait, avaient fini par être rangés ostensiblement parmi les spectacles dédaignés des élus ; mais, de même que le seigneur féodal sort parfois de chez lui pour se mêler à la danse sur la prairie de son village, de même la société, officieusement et incidemment, condescendait encore à venir jeter un coup d'œil sur la scène. Mrs. Gormer, entre autres, ne pouvait perdre une telle occasion de s'exhiber et d'exhiber ses

Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1907, 1er, 15 janvier et 1er février 1908.

chevaux : il fut donné à Lily de siéger, une ou deux fois, aux côtés de son amie, dans la loge la plus en vue de l'établissement. Mais ce reste apparent d'intimité ne lui fit que mieux sentir un changement dans ses relations avec Mattie, et percevoir une aube de discernement, un idéal mondain graduellement formé, qui émergeait, chez Mrs. Gormer, du chaos où jusque-là se bornait sa conception de l'existence. Il était inévitable que Lily elle-même constituât le premier sacrifice fait à ce nouvel idéal, et elle savait que, les Gormer une fois réinstallés en ville, tout le courant de la vie élégante aiderait Mattie à se détacher d'elle. En résumé, elle n'avait pas réussi à se rendre indispensable; ou, plutôt, ses efforts dans ce sens avaient été contrariés par une influence plus forte que toutes celles qu'elle pouvait exercer. Cette influence, en dernière analyse, était simplement le pouvoir de l'argent : le crédit mondain de Bertha Dorset était fondé sur la solidité de son crédit financier.

Lily savait que Rosedale n'avait exagéré ni la difficulté de sa position ni la parfaite sûreté de la défense qu'il lui offrait : une fois de pair avec Bertha quant aux ressources matérielles, elle pourrait facilement, grâce à ses dons supérieurs, dominer son adversaire. L'intelligence de ce que représenterait une pareille domination, et des désavantages qui en suivraient le refus, revint à Lily avec plus de netteté que jamais durant les premières semaines de l'hiver. Jusque-là, elle avait pu garder une apparence de mouvement hors du flux principal de la vie mondaine; mais, lors du retour en ville, au moment où se concentraient les activités éparses, rien que le fait de ne pas rentrer par un glissement naturel dans ses anciennes habitudes de vie la désignait comme en étant manifestement exclue. Si l'on n'était pas soi-même une partie de la routine fixée pour la saison, on se balançait hors de toute sphère, dans le vide absolu de la non-existence mondaine. Lily, malgré tous ses rêves mal satisfaits, n'avait jamais réellement conçu la possibilité de graviter autour d'un autre centre : il était facile de mépriser le monde, mais il était décidément difficile de découvrir une autre région habitable. Son sens de l'ironie ne l'abandonnait jamais entièrement : elle pouvait encore noter, en se moquant d'elle-même, la valeur

anormale soudainement acquise par les plus ennuyeux et les plus insignifiants détails de son ancienne vie. Même certaines corvées avaient un charme pour elle, maintenant qu'elle en était involontairement dispensée : — déposer des cartes, écrire des mots, faire des politesses forcées aux gens ennuyeux et âgés, endurer avec un sourire de fastidieux dîners, comme toutes ces obligations eussent agréablement rempli le néant de ses journées! Elle laissait, à vrai dire, des cartes en abondance; elle persistait avec une allègre vaillance à se bien tenir devant les yeux du monde, et elle n'eut à supporter aucune de ces brutales rebuffades qui parfois déterminent chez leur victime une salutaire réaction de mépris. La société ne se détournait pas d'elle; elle passait tout simplement à côté, préoccupée et inattentive, lui faisant sentir, dans la pleine mesure de l'orgueil humilié, à quel point elle avait été la créature de sa faveur.

Elle avait rejeté la suggestion de Rosedale avec une vivacité de dédain qui l'avait presque surprise elle-même : de hauts éclairs d'indignation, elle en était encore capable. Mais elle ne pouvait respirer longtemps sur les cimes; il n'y avait rien eu dans son éducation qui pût développer en elle une force morale un peu persévérante : ce qu'elle souhaitait, et elle sentait qu'elle y avait droit, c'était une situation où l'attitude la plus noble serait aussi la plus aisée. Jusqu'à présent, ses intermittentes velléités de résistance avaient suffi à préserver son respect d'elle-même. Si elle glissait, elle reprenait pied, et ce n'était qu'ensuite qu'elle se rendait compte que chaque fois elle avait repris à un niveau quelque peu inférieur. Elle avait rejeté l'offre de Rosedale sans avoir conscience d'un effort; tout son être s'était dressé là contre; et elle ne s'apercevait pas encore que, par le simple fait de l'avoir écouté, elle avait appris à vivre avec des idées qui lui auraient été jadis intolérables.

Pour Gerty Farish, qui la surveillait d'un œil moins perspicace mais plus tendre que celui de Mrs. Fisher, les résultats de la lutte étaient déjà distinctement visibles. Elle ne savait pas, à vrai dire, les gages que Lily avait déjà donnés aux nécessités conventionnelles; mais elle la voyait s'abandonner passionnément et sans espoir de retour au système ruineux de

« sauver les apparences ». Gerty souriait maintenant de son rêve d'autrefois : la rénovation de son amie par l'adversité. Elle comprenait clairement que Lily n'était pas de ceux auxquels la privation enseigne le peu d'importance de ce qu'ils ont perdu. Mais, par là même, aux yeux de Gerty, son amie était dans une détresse plus pitoyable et qu'il était urgent de secourir; elle offrait plus de prise aux droits d'une tendresse dont elle ignorait qu'elle eût besoin.

Lily, depuis son retour en ville, n'avait pas grimpé souvent l'escalier de miss Farish. Il y avait pour elle quelque chose d'irritant dans la muette interrogation de la sympathie de Gerty : elle sentait que les réelles difficultés de sa situation ne pouvaient se communiquer à quelqu'un qui avait une théorie des valeurs respectives si différente de la sienne, et la vie restreinte de Gerty, qui avait autrefois le charme du contraste, lui rappelait maintenant trop péniblement les limites où sa propre existence allait se réduire. Lorsque enfin, une après-midi, elle mit à exécution le projet longtemps différé de rendre visite à son amie, le sentiment des occasions évanouies s'était emparé d'elle avec une violence inaccoutumée. Sa marche le long de la Cinquième Avenue, qui développait devant elle, dans le vif éclat d'un soleil d'hiver, une interminable procession de luxueux équipages, — à travers les petites fenêtres carrées des coupés, c'étaient des profils familiers penchés sur des listes de visites, où des mains pressées remettant des mots et des cartes au valet de pied, — ce coup d'œil sur les roues toujours en mouvement de la grande machine mondaine, fit paraître à Lily plus dur et plus étroit que jamais l'escalier de Gerty, comme la vie en cul-de-sac à laquelle il conduisait. Morne escalier destiné à être gravi par des gens mornes : combien de milliers de figures insignifiantes montaient et descendaient de pareils escaliers, à ce même instant, de par le monde, — figures aussi usées et aussi peu intéressantes que celle de cette dame d'âge moyen, vêtue de noir flasque, qui descendait les étages de Gerty comme Lily les montait!...

— C'est la pauvre miss Jane Silverton... Elle est venue me parler de sa situation : elle et sa sœur veulent faire quelque chose pour vivre, — expliqua Gerty, tandis que Lily la suivait dans son petit salon.

— Pour vivre?... en sont-elles là? — demanda miss Bart avec une pointe d'irritation.

Elle n'était pas venue pour écouter les infortunes des autres.

— J'ai bien peur qu'il ne leur reste plus rien : les dettes de Ned ont tout englouti. Elles avaient tant d'espoir, vous savez, après sa rupture avec Carry Fisher! Elles s'imaginaient que Bertha Dorset aurait une si bonne influence, parce qu'elle n'aime pas les cartes!... Et, ma foi, elle a tenu des discours magnifiques à cette pauvre miss Jane : elle considérait Ned comme son frère cadet, et elle voulait l'emmener sur son yacht pour lui donner une chance de renoncer au jeu et aux courses, et de reprendre ses travaux littéraires.

Miss Farish s'arrêta. Son soupir exprimait la perplexité de la visiteuse qui venait de partir :

— Mais ce n'est pas tout, il y a pis. Il paraît que Ned s'est brouillé avec les Dorset; ou plutôt Bertha ne veut plus le voir, et il en est si malheureux qu'il s'est remis à jouer et qu'il circule avec toute sorte de gens bizarres. Et ma cousine Grace Van Osburgh l'accuse d'avoir une très mauvaise influence sur Bertie, qui a quitté Harvard, le printemps dernier, et est sans cesse avec Ned depuis. Elle a envoyé chercher miss Jane, et lui a fait une scène terrible; et Jack Stepney et Herbert Melson, qui étaient là, ont raconté à miss Jane que Bertie menaçait d'épouser une vilaine femme à qui Ned l'avait présenté, et qu'il n'y avait rien à faire avec lui, car maintenant il est en âge d'avoir sa fortune. Vous pouvez vous imaginer dans quel état était miss Jane : elle est venue tout de suite à moi et semblait penser que, si je lui trouvais quelque chose à faire, elle pourrait gagner de quoi payer les dettes de Ned et l'envoyer au loin... J'ai peur qu'elle n'ait aucune idée du temps qu'il lui faudrait pour payer une seule de ses soirées de bridge!... Et il était terriblement endetté à son retour de la croisière... Je ne peux pas comprendre comment il aura pu dépenser encore plus d'argent sous l'influence de Bertie que sous celle de Carry; et vous?

Lily répondit à cette question avec un geste d'impatience :

— Ma chère Gerty, je comprends toujours comment les gens peuvent dépenser beaucoup plus... jamais, comment ils peuvent dépenser moins!

Elle défit ses fourrures et s'installa dans le fauteuil de Gerty, tandis que celle-ci s'occupait du thé.

— Mais que peuvent-elles faire, les Silverton? Comment ont-elles l'intention de gagner leur vie? — demanda-t-elle, sans méconnaître l'irritation qui persistait dans sa voix.

C'était là le dernier sujet qu'elle eût songé à discuter, — cela ne l'intéressait pas le moins du monde, — mais une curiosité soudaine et perverse s'était emparée d'elle : elle voulait savoir comment les deux incolores et tremblantes victimes des expériences sentimentales du jeune Silverton comptaient tenir tête à la cruelle nécessité qui rôdait si près de son propre seuil.

— Je ne sais pas... Je tâche de leur trouver quelque chose. Miss Jane lit très gentiment à haute voix... mais il est si difficile de découvrir une personne qui veuille bien qu'on lui lise!... Et miss Annie peint un peu...

— Oui, je vois cela... des fleurs de pommier sur du papier buvard... Tout juste le genre de choses que je serai bientôt amenée à faire moi-même! — s'écria Lily, en se dressant avec une véhémence qui menaçait de détruire la fragile table à thé de miss Farish.

Lily se pencha pour assurer les tasses; puis elle se renfonça dans son fauteuil.

— J'avais oublié qu'il n'y a pas de place pour se démener... Comme il faut se bien tenir dans un petit appartement!... Oh! Gerty, je n'étais pas faite pour la bonté! — soupira-t-elle, sans aucun souci de la cohérence.

Gerty leva un regard craintif sur la figure pâle de son amie, où les yeux luisaient avec l'étrange éclat de l'insomnie.

— Vous semblez affreusement fatiguée, Lily : prenez votre thé et laissez-moi vous donner ce coussin pour vous appuyer.

Miss Bart accepta la tasse de thé, mais repoussa le coussin d'une main impatiente.

— Ne me donnez pas cela! Je ne veux pas m'appuyer : je m'endormirais, si je le faisais.

— Eh bien, pourquoi pas, chérie? je resterai aussi tranquille qu'une souris, — insista Gerty affectueusement.

— Non, non, ne restez pas tranquille; parlez-moi... tenez-moi éveillée!... Je ne dors pas la nuit, et, dans la journée, je suis envahie par une terrible torpeur.

— Vous ne dormez pas la nuit?... depuis quand?

— Je ne sais pas... je ne me souviens plus.

Elle se leva et déposa la tasse vide sur le plateau :

— Une autre, et plus forte, s'il vous plaît : si je ne me tiens pas éveillée maintenant, j'aurai d'horribles visions, cette nuit... tout à fait horribles!

— Mais elles seront pires, si vous buvez trop de thé!

— Non, non... donnez-m'en; et pas de sermon, je vous en prie! — répliqua Lily d'un ton impérieux.

Sa voix avait une âpreté singulière, et Gerty vit trembler la main qu'elle tendait pour recevoir la seconde tasse.

— Mais vous avez l'air si fatiguée!... Je suis sûre que vous êtes malade.

Miss Bart posa la tasse avec un sursaut :

— Ai-je l'air malade? Ma figure le dit-elle?

Elle se leva et marcha rapidement vers le petit miroir placé au-dessus de la table à écrire.

— Quelle horrible glace!... elle est toute tachée et décolorée... N'importe qui, là dedans, serait blême!

Elle se retourna, fixant des yeux plaintifs sur Gerty :

— Chérie, stupide chérie, pourquoi me dites-vous des choses aussi odieuses?... C'est de quoi rendre quelqu'un malade que de lui déclarer qu'il en a l'air!... Et malade, cela veut dire laide.

Elle saisit les poignets de Gerty, et l'entraîna tout près de la fenêtre :

— Après tout, j'aime mieux savoir la vérité. Regardez-moi bien en face, Gerty, et répondez-moi : suis-je à faire peur?

— Vous êtes admirablement belle, en ce moment, Lily : vos yeux sont brillants, et vos joues sont devenues si roses tout à coup!...

— Ah! elles étaient pâles, alors... blafardes, quand je suis entrée? Pourquoi ne me dites-vous pas franchement que je suis une ruine?... Mes yeux luisent en ce moment parce que je suis énervée... mais, le matin, ils ont l'air de plomb... Et je peux suivre le progrès des rides sur ma figure... Les rides de l'anxiété, du désappointement, de la défaite! Chaque nuit d'insomnie en laisse une nouvelle, et comment pourrais-je dormir, quand j'ai de si terribles choses auxquelles penser!

— De terribles choses?... quelles choses? — demanda Gerty, dégageant doucement ses poignets des doigts fiévreux de son amie.

— Quelles choses? Eh bien, la pauvreté, entre autres... et je n'en sais pas de plus terrible.

Lily se détourna et se laissa choir avec une lassitude soudaine dans le fauteuil voisin de la table à thé.

— Vous me demandiez tout à l'heure si je comprenais comment Ned Silverton dépensait tant d'argent. Mais oui, je le comprends : il le dépense à vivre avec les riches. Vous croyez que nous vivons des riches, plutôt qu'avec eux : et c'est vrai, dans un sens... mais c'est un privilège que nous avons à payer! Nous mangeons leurs dîners, nous buvons leurs vins, nous fumons leurs cigarettes, nous nous servons de leurs voitures, de leurs loges à l'Opéra et de leurs wagons particuliers... oui, mais nous avons une taxe à payer pour chacun de ces luxes. L'homme la paye, cette taxe, en donnant de gros pourboires aux domestiques, en jouant aux cartes au delà de ses moyens, par des fleurs, des cadeaux, et bien d'autres choses qui sont chères; la jeune fille, elle, la paye par des pourboires et par le jeu aussi... eh! oui, j'ai dû me remettre au bridge... et en allant chez les meilleures couturières, en ayant toujours exactement la robe qu'il faut pour chaque circonstance, et en se gardant toujours fraîche, exquise et amusante!

Elle se pencha en arrière, un moment, et ferma les yeux, et, comme elle était là, ses lèvres pâles légèrement entr'ouvertes, les paupières baissées sur son regard brillant de bête forcée, Gerty eut la brusque sensation qu'elle changeait de visage, — comme si un jour cendré venait tout à coup en éteindre l'artificiel éclat. Lily leva les yeux, et la vision s'évanouit.

— Tout cela n'a pas l'air très amusant, n'est-ce pas? Et cela ne l'est pas, non plus; j'en suis écœurée à mort!... Et pourtant l'idée de renoncer à tout cela me tue presque, oui... voilà ce qui me tient éveillée la nuit, et me pousse à boire du thé si fort... Car je ne puis continuer ainsi beaucoup plus longtemps, vous savez... je suis presque au bout de mon rouleau. Et alors que faire?... comment diable arriverai-je à vivre?... Je me vois réduite au sort de cette pauvre Silverton... visitant en cachette les agences de placement, essayant de

vendre des buvards peints à des sociétés féminines d'assistance mutuelle! Et il y a déjà des milliers et des milliers de femmes qui essayent de faire la même chose, et, dans le nombre, pas une qui sache moins que moi comment s'y prendre pour gagner un dollar!

Elle se leva de nouveau et jeta un coup d'œil rapide sur la pendule :

— Il est tard, et il faut que je m'en aille : j'ai un rendez-vous avec Carry Fisher... N'ayez pas l'air si tourmentée, pauvre chérie... ne pensez pas trop à toutes les bêtises que je vous ai dites.

Elle était de nouveau devant le miroir, arrangeant ses cheveux d'une main légère, baissant sa voilette et ajustant ses fourrures :

— Bien entendu, vous savez, je n'en suis pas encore aux agences de placement, ni aux buvards peints; mais je suis un peu à court, pour le moment, et, si je pouvais trouver quelque chose à faire... des mots à écrire, des listes de visites à préparer... enfin, dans cet ordre d'idées-là... cela me tiendrait à flot jusqu'au paiement du legs. Et Carry m'a promis de me trouver quelqu'un ayant besoin d'une sorte de secrétaire mondain : vous savez, elle s'est fait une spécialité des riches qui ont besoin d'assistance...

Miss Bart n'avait pas révélé à Gerty toute l'étendue de ses anxiétés. Elle avait, en réalité, un besoin urgent et immédiat d'argent : l'argent nécessaire pour faire face tout simplement à la note hebdomadaire qui ne pouvait être ni différée ni éludée. Renoncer à son appartement, et s'abaisser à l'obscurité d'une pension de famille ou à l'hospitalité provisoire d'un lit dans le petit salon de Gerty Farish, c'était là un expédient qui ne pouvait que reculer le problème posé devant elle; et il lui semblait tout à la fois plus sage et plus agréable de rester où elle était et de trouver quelque moyen de gagner sa vie. La possibilité d'avoir à le faire était de celles qu'elle n'avait jamais examinées sérieusement jusqu'à ce jour, et la découverte qu'elle se montrerait sans doute aussi impuissante, aussi incapable de gagner son pain que la pauvre miss Silverton, porta un rude coup à son assurance.

Accoutumée qu'elle était à s'estimer d'après l'évaluation générale comme une personne d'énergie et de ressources, naturellement faite pour être supérieure à toute situation où elle se trouvait, elle s'était vaguement imaginé que de pareils dons seraient précieux à des gens qui cherchaient une direction mondaine; il n'y avait malheureusement pas d'étiquette spécifique sous le couvert de laquelle l'art de dire et de faire la chose convenable pouvait être offert sur le marché, et même l'ingéniosité de Mrs. Fisher échoua devant la difficulté de découvrir une veine productive dans le trésor indéfini des grâces de Lily. Mrs. Fisher regorgeait d'expédients indirects pour permettre à ses amis de gagner leur vie, et elle pouvait affirmer en toute conscience qu'elle avait proposé plusieurs occasions de ce genre à Lily; mais de plus légitimes gagne-pain étaient en dehors de sa sphère comme au-dessus des capacités des malheureux qui habituellement réclamaient ses offices. Lily n'avait pas su profiter des chances qu'elle lui avait déjà offertes, ce qui aurait pu justifier le renoncement à tout nouvel effort en sa faveur; mais l'inépuisable bonté d'âme de Mrs. Fisher l'avait rendue experte à créer des demandes artificielles en réponse à une offre réelle. C'est pourquoi elle était partie aussitôt en voyage de découverte au bénéfice de miss Bart; et, à la suite de ses explorations, elle mandait maintenant Lily en lui annonçant qu'elle avait « trouvé quelque chose ».

Restée seule, Gerty songeait avec tristesse à la situation de son amie et à sa propre incapacité de la secourir. Elle voyait clairement que, pour le moment du moins, Lily ne voulait pas du genre d'aide qu'elle pouvait lui donner. Miss Farish n'avait d'espoir pour son amie que dans une vie complètement réorganisée et détachée de son ancien milieu, tandis que toutes les énergies de Lily étaient concentrées dans un effort résolu pour s'attacher à ce milieu, pour s'identifier visiblement avec lui, aussi longtemps que l'illusion pourrait être maintenue. Quelque pitoyable qu'une telle attitude parût à Gerty, elle ne pouvait la juger aussi sévèrement que l'eût fait Selden, par exemple. Elle n'avait pas oublié la nuit émouvante où Lily et elle avaient reposé dans les bras l'une de l'autre, et où il lui avait semblé sentir le sang même de son

cœur passer en son amie. Sans doute, le sacrifice qu'elle avait fait demeurait vain ; aucune trace ne subsistait en Lily des influences bienfaisantes de cette heure-là ; mais la tendresse de Gerty, disciplinée par de longues années de contact avec la souffrance obscure et inexprimée, savait attendre son objet avec une résignation silencieuse qui ne tenait pas compte du temps. Elle ne pouvait toutefois se refuser la consolation de se concerter anxieusement avec Lawrence Selden, avec lequel, depuis qu'il était revenu d'Europe, elle avait renoué ses anciennes relations de cousinage et de confiance.

Selden lui-même ne s'était jamais aperçu d'aucun changement dans leurs relations. Il retrouva Gerty comme il l'avait laissée, simple, sans exigence et dévouée, mais avec une plus vive divination du cœur, qu'il reconnut sans chercher à l'expliquer. Quant à Gerty, elle aurait naguère jugé impossible de jamais plus parler librement avec lui de Lily Bart ; mais ce qui s'était passé dans les secrètes profondeurs d'elle-même eut pour effet d'abolir en quelque sorte, une fois tombée la poussière du combat, les frontières de son être moral, et désormais, pour elle, toute émotion personnelle alla se perdre dans un courant général de sympathie humaine.

Ce ne fut qu'environ quinze jours après la visite de Lily que Gerty eut l'occasion de communiquer ses craintes à Selden. Celui-ci, venu un dimanche, dans l'après-midi, était resté là durant toute l'heure du thé, frappé d'une animation qui ne lui disait rien de bon : il remarquait dans la voix et dans le regard de sa cousine quelque chose qui sollicitait un moment de tête-à-tête ; et, sitôt le dernier visiteur parti, Gerty ouvrit le feu en lui demandant depuis combien de temps il n'avait pas vu miss Bart.

L'hésitation perceptible de Selden lui permit un léger mouvement de surprise.

— Je ne l'ai pas vue du tout... je n'ai pu arriver jusqu'à elle, depuis son retour d'Europe.

Cet aveu inattendu fit que Gerty hésita, elle aussi ; elle balançait encore, au bord du sujet, quand il la tira d'embarras en ajoutant :

— J'aurais voulu la voir... mais elle m'a l'air d'avoir été absorbée par le clan des Gormer.

— Raison de plus : elle a été très malheureuse.

— Malheureuse avec les Gormer?

— Oh! je ne défends pas son intimité avec les Gormer; mais cela aussi touche à sa fin, je crois... Vous savez qu'on a été très mal pour elle depuis sa brouille avec Bertha Dorset.

— Ah! — s'écria Selden.

Il se leva brusquement, gagna la fenêtre, et demeura les yeux fixés sur la rue assombrie, tandis que sa cousine continuait d'expliquer :

— Judy Trenor et sa propre famille l'ont abandonnée aussi... et tout cela, à cause des horribles choses que Bertha Dorset a racontées sur elle... Et puis elle est très pauvre... Vous savez que Mrs. Peniston l'a déshéritée, avec un tout petit legs, après lui avoir donné à entendre qu'elle lui laisserait tout.

— Oui... je sais. — fit Selden d'un ton bref, en se retournant, mais pour se promener d'un pas inquiet dans l'espace circonscrit entre la porte et la fenêtre. — Oui... elle a été abominablement traitée; mais, par malheur, c'est justement ce qu'un homme qui voudrait lui témoigner de la sympathie ne peut pas lui dire.

Ces mots déterminèrent chez Gerty comme un frisson de désappointement.

— Il y aurait d'autres moyens de témoigner votre sympathie! suggéra-t-elle.

Selden, avec un léger rire, s'assit à côté d'elle sur le petit sofa, près du foyer.

— A quoi pensez-vous encore, incorrigible missionnaire? demanda-t-il.

Gerty rougit, et d'abord cette rougeur fut sa seule réponse. Puis elle s'expliqua plus clairement et dit :

— Je pensais à ceci, qu'elle et vous étiez autrefois grands amis... qu'elle se souciait énormément de l'opinion que vous aviez d'elle... et que, si elle considère votre éloignement comme un signe de votre opinion actuelle, j'imagine que cela doit ajouter beaucoup à son malheur.

— Ma chère enfant, n'y ajoutez pas davantage... au moins dans votre imagination... en lui attribuant toutes sortes de délicatesses qui vous sont propres.

Selden, malgré lui, avait parlé d'une voix sèche, mais il

rencontra le regard perplexe de Gerty et reprit avec plus de douceur :

— Mais, bien que vous exagériez énormément l'importance de ce que je pourrais faire pour miss Bart, vous ne sauriez exagérer mon empressement à le faire, si vous me le demandez.

Il posa la main, un moment, sur celle de Gerty : à ce rare contact, par un courant soudain, se fit un de ces échanges d'intelligence qui remplissent les réservoirs cachés de l'affection. Gerty eut le sentiment qu'il mesurait ce qu'il lui en coûtait, à elle, de faire cette requête, aussi nettement qu'elle lisait la signification de sa réponse; et la notion de tout ce qui subitement s'était éclairci entre eux lui permit de trouver plus facilement ces paroles :

— Je vous le demande, alors; je vous le demande, parce qu'elle m'a dit un jour que vous aviez été une aide pour elle, et parce qu'elle a besoin d'aide maintenant plus que jamais. Vous savez à quel point elle a toujours été dépendante du bien-être et du luxe; combien elle a toujours haï ce qui était pauvre, laid et inconfortable. Elle ne peut pas s'en empêcher : elle a été élevée avec ces idées-là, elle n'a jamais pu s'en débarrasser. Mais aujourd'hui toutes les choses auxquelles elle tenait lui ont été enlevées, et les gens qui lui avaient appris à y tenir l'ont abandonnée aussi : et il me semble que si quelqu'un pouvait lui tendre la main et lui montrer l'autre côté de l'existence... lui montrer combien il reste encore de choses dans la vie et en elle-même...

Gerty s'arrêta, confondue par le son de sa propre éloquence, et gênée par la difficulté de donner une expression précise au vague désir de relèvement qu'elle éprouvait pour son amie.

— Moi, je ne peux rien pour elle : elle m'échappe, — continua-t-elle. — Je crois qu'elle a peur de m'être à charge. La dernière fois qu'elle est venue, il y a quinze jours, elle semblait affreusement tourmentée au sujet de son avenir : elle m'a dit que Carry Fisher essayait de lui trouver quelque chose à faire... Peu après, elle m'a écrit qu'elle avait accepté un emploi de secrétaire particulier, et que je n'avais pas à m'inquiéter, car tout était pour le mieux, et qu'elle viendrait me voir et tout me raconter aussitôt qu'elle en aurait le temps; mais elle n'est jamais venue, et je ne veux pas y aller la première,

parce que j'ai peur de m'imposer alors qu'elle ne me désire pas. Un jour, quand nous étions petites, comme je me précipitais sur elle, après une longue séparation, et lui jetais les bras autour du cou, elle me dit : « Je vous en prie, ne m'embrassez pas à moins que je ne vous le demande, Gerty... » et elle me l'a demandé, une minute plus tard; mais, depuis, j'ai toujours attendu qu'elle me le demandât.

Selden l'avait écoutée en silence, avec cet air concentré que prenait sa figure brune et maigre lorsqu'il voulait se garder d'un changement involontaire d'expression. Quand sa cousine eut terminé, il dit avec un léger sourire :

— Puisque vous avez appris la sagesse de l'attente, je ne vois pas pourquoi vous me poussez en avant...

Mais, devant l'appel troublé de ses yeux, il ajouta, tout en se levant pour prendre congé :

— N'importe, je ferai ce que vous désirez, et je ne vous rendrai pas responsable de mon insuccès.

C'était avec intention que Selden avait évité miss Bart, — avec plus d'intention qu'il n'avait laissé supposer à sa cousine. Tout d'abord, à vrai dire, tandis que le souvenir de la dernière heure passée à Monte-Carlo le maintenait encore en pleine chaleur d'indignation, il avait attendu son retour avec anxiété; mais elle l'avait désappointé en s'attardant en Angleterre, et quand, finalement, elle reparut, il se trouva que des affaires l'avaient appelé dans l'Ouest, d'où il ne revint que pour apprendre qu'elle allait en Alaska avec les Gormer. La révélation de cette nouvelle et soudaine intimité refroidit sensiblement son désir de la voir. Si, à un moment où sa vie tout entière semblait s'écrouler, elle pouvait en confier joyeusement la reconstruction aux Gormer, il n'y avait pas de raison pour que de tels accidents pussent jamais la frapper comme irréparables. Chaque pas qu'elle faisait semblait l'éloigner davantage de la région où, une ou deux fois, lui et elle s'étaient rencontrés pour une heure illuminée; et la constatation de ce fait, une fois le premier émoi surmonté, lui procura un soulagement négatif. Il était bien plus simple pour lui de juger miss Bart sur sa conduite habituelle que par les rares déviations qui l'avaient jetée, d'une façon si troublante, en travers de son chemin, et

tout acte de Lily qui rendait plus improbable le renouvellement de semblables déviations le confirmait dans le sentiment de délivrance avec lequel il revenait à l'idée conventionnelle que l'on avait d'elle.

Mais les paroles de Gerty Farish avaient suffi pour lui faire voir combien cette idée, en somme, était peu la sienne propre, et à quel point il lui était impossible de vivre tranquille avec la pensée de Lily Bart. Apprendre qu'elle avait besoin d'aide, — même d'une aide aussi vague que celle qu'il pouvait lui offrir, — c'était recommencer aussitôt à être possédé de cette pensée; et, à peine dans la rue, il était suffisamment convaincu de l'urgence que présentait la requête de sa cousine pour diriger immédiatement ses pas vers l'hôtel de Lily.

Là son zèle se heurta à la nouvelle inattendue que miss Bart avait déménagé; mais, comme il insistait, l'employé se rappela qu'elle avait laissé une adresse et il se mit à la rechercher dans ses livres.

Il était certainement étrange qu'elle eût fait cela sans avertir Gerty Farish de sa décision; et Selden éprouva un vague malaise tandis qu'on recherchait l'adresse. La recherche dura assez longtemps pour que le malaise se changeât en appréhension; et lorsque enfin on lui tendit un bout de papier où il lut ces mots : « Aux soins de Mrs. Norma Hatch, Hôtel Emporium », l'appréhension s'acheva en regard d'incrédulité, puis en geste de dégoût : il déchira le papier en deux, et rentra vivement chez lui.

XXIV

Lorsque Lily se réveilla, le lendemain de son arrivée à l'Hôtel Emporium, sa première sensation fut de satisfaction toute physique. La force du contraste rendait plus vive la jouissance de reposer une fois encore dans un lit à oreillers moelleux et de regarder à travers une chambre spacieuse et inondée de de soleil le petit déjeuner servi sur une table, de manière engageante, auprès du feu. L'analyse et l'examen de conscience viendraient peut-être plus tard; mais, pour le moment, elle n'était pas même gênée par l'exubérance des tentures ou par

les turbulentes circonvolutions des meubles. Le sentiment de se trouver encore une fois enveloppée et bercée dans le bien-être, comme dans un milieu dense et doux, impénétrable à tout désagrément, faisait taire en effet jusqu'à la plus légère velléité de critique.

Lorsque, l'après-midi précédente, elle s'était présentée à la dame à laquelle Carry Fisher l'avait adressée, elle avait eu conscience d'entrer dans un monde nouveau. D'après le vague signalement que Carry lui avait donné de Mrs. Norma Hatch (le retour de cette dame à son nom de baptême était le résultat de son dernier divorce), on soupçonnait qu'elle venait « de l'Ouest », avec cette circonstance atténuante, et qui n'était pas rare, d'avoir apporté beaucoup d'argent. Bref, elle était riche, isolée, en l'air : juste le sujet qui convenait à Lily. Mrs. Fisher n'avait pas spécifié la ligne de conduite que son amie devait adopter : elle avouait qu'elle ne connaissait pas personnellement Mrs. Hatch ; elle avait entendu parler d'elle par Melville Stancy, homme de loi à ses moments perdus, le Falstaff d'une certaine section de la vie de fêtes et de club. Socialement, M. Stancy pouvait être considéré comme le chaînon qui reliait le monde des Gormer à la région médiocrement éclairée où pénétrait maintenant miss Bart. Ce n'était toutefois qu'au figuré que l'éclairage de ce monde-ci pouvait être qualifié de médiocre : en réalité, Lily trouva Mrs. Hatch assise dans un flamboiement de lumière électrique, impartialement projetée de diverses excroissances ornementales sur une vaste concavité de damas rose et de dorure, d'où elle se dressa comme Vénus de sa coquille. Cette analogie était justifiée par l'apparence même de la dame, dont les larges et jolis yeux avaient la fixité d'un objet clos et mis sous verre. Cela n'empêcha pas sa visiteuse de découvrir aussitôt que Mrs. Hatch était de quelques années plus jeune qu'elle, et que, sous ses dehors voyants, malgré son aplomb et tout ce que sa toilette et sa voix avaient d'agressif, persistait cette innocence indéracinable qui, chez les femmes de son pays, coexiste si curieusement avec la plus renversante expérience.

Le milieu où elle se trouvait était aussi étranger à Lily que ses habitants. Elle ne connaissait pas, à New-York, le monde des hôtels à la mode, — un monde surchauffé, trop tapissé,

trop pourvu d'appareils mécaniques pour la satisfaction de besoins fantastiques, tandis que les aises d'une vie civilisée y étaient aussi impossibles à obtenir que dans le désert. A travers cette atmosphère de splendeur torride se mouvaient des êtres pâles aussi richement tapissés que les meubles, des êtres sans occupations définies et sans relations permanentes, portés par un faible courant de curiosité du restaurant à la salle de concert, du jardin d'hiver au salon de musique, d'une exposition artistique à une inauguration de couturière. Des chevaux qui piaffaient où des automobiles à carrosserie merveilleuse attendaient pour transporter ces dames à quelque lointain divertissement, d'où elles revenaient, encore plus pâles sous le poids de leurs zibelines, pour être de nouveau absorbées par l'étouffante inertie et la routine de l'hôtel. Quelque part derrière elles, à l'arrière-plan de leur vie, il y avait sans doute un passé réel, peuplé de réelles activités humaines; elles étaient probablement elles-mêmes le produit d'ambitions fortes, d'énergies persévérantes, de contacts variés avec la salutaire rudesse de la vie; et pourtant elles n'avaient pas plus d'existence réelle que les ombres du poète dans les limbes.

Lily ne demeura pas longtemps dans ce monde blafard sans découvrir que Mrs. Hatch en était la figure la plus substantielle. Cette dame, quoique flottant encore dans le vide, annonçait par quelques légers symptômes l'ébauche d'une silhouette; elle était activement secondée dans cet effort par M. Melville Stancy. C'était M. Stancy, — un homme dont la présence n'allait pas sans retentissement, qui donnait à lui seul une idée de festins, et dont la galanterie se manifestait par des loges aux « premières » et des bonbonnières de mille dollars, — c'était M. Stancy qui avait arraché Mrs. Hatch à la scène de ses débuts pour la transplanter sur une estrade plus élevée, l'acclimater à la vie d'hôtel dans la métropole. C'était lui qui avait choisi les chevaux avec lesquels elle avait remporté le ruban bleu au Concours hippique, lui qui l'avait présentée au photographe qui ornait périodiquement de ses portraits les « Suppléments du Dimanche », lui enfin qui avait formé le groupe qui constituait son monde social. C'était encore un petit groupe, composé de figures hétérogènes suspendues au milieu de larges espaces non peuplés; mais Lily ne fut pas longue à s'apercevoir

que l'ordonnance de ce groupe n'était plus aux mains de M. Stancy. Comme il arrive souvent, l'élève avait dépassé le maître, et Mrs. Hatch était avertie déjà qu'il y avait des hauteurs d'élégance et des profondeurs de luxe où le monde de l'Emporium était loin d'atteindre. Cette découverte lui fit désirer aussitôt une direction supérieure, une assistance féminine et adroite, qui donnerait le ton juste à sa correspondance, de même qu'à ses chapeaux et à ses menus. C'était, en résumé, comme ordonnatrice d'une vie mondaine à peine éclose que miss Bart était requise; ses devoirs ostensibles de secrétaire étaient restreints par le fait que Mrs. Hatch ne connaissait encore presque personne à qui écrire.

Les détails quotidiens de l'existence de Mrs. Hatch étaient aussi étrangers à Lily que sa teneur générale. Les habitudes de la dame étaient marquées par une indolence tout orientale et un désordre qui étaient particulièrement pénibles à sa compagne. Mrs. Hatch et ses amis semblaient voguer ensemble hors des limites du temps et de l'espace. Il n'y avait jamais d'heure fixe; il n'existait pas d'obligations établies : le jour et la nuit coulaient l'un dans l'autre, et c'était un gâchis, un pêle-mêle d'engagements retardés, où l'on avait l'impression de déjeuner à l'heure du thé, tandis que le dîner se confondait souvent avec le bruyant souper qui après le théâtre prolongeait les veilles de Mrs. Hatch jusqu'à l'aube.

A travers ce fouillis d'activités futiles, circulait une foule bizarre de parasites : manicures, professeurs de beauté, coiffeurs, professeurs de bridge, de français, de « culture physique », — figures qu'il était parfois difficile de distinguer, par leurs apparences ou par ses relations avec elles, des visiteurs qui constituaient la société avouée de Mrs. Hatch... Mais ce qui surprit le plus Lily, ce fut de retrouver, dans ce dernier groupe, plusieurs de ses connaissances. Elle avait supposé, et non sans soulagement, qu'elle sortait, pour le moment, tout à fait de son propre milieu; mais quoi! M. Stancy, qui, par un côté de son existence agitée, touchait aux confins du monde de Mrs. Fisher, avait entraîné plusieurs de ses plus brillants ornements dans le cercle de l'Emporium. Un des premiers étonnements de Lily fut de trouver Ned Silverton parmi les habitués du salon de Mrs. Hatch; mais elle

s'aperçut bientôt qu'il n'était pas la plus importante recrue de M. Stancy. C'était sur le jeune Bertie Van Osburgh, le grêle petit héritier des millions Van Osburgh, que se concentrait l'attention des familiers de Mrs. Hatch. Bertie, qui sortait à peine du collège, s'était levé à l'horizon depuis l'éclipse de Lily; et elle vit maintenant avec surprise quelle splendeur il jetait sur l'existence crépusculaire de Mrs. Hatch. Voilà donc ce que recherchaient les jeunes gens, une fois affranchis de l'officielle routine mondaine; voilà donc le genre « d'engagement antérieur » qui leur faisait si fréquemment désappointer les espérances d'hôtesses anxieuses. Lily avait la sensation bizarre de se trouver derrière la tapisserie mondaine, du côté où l'on noue les fils, où pendent les bouts. Pendant quelque temps elle s'amusa de ce spectacle et de la part qu'elle y prenait : la situation avait une aisance et une absence de convention décidément reposantes après l'expérience qu'elle avait faite de l'ironie des conventions. Mais ces éclairs d'amusement n'étaient que de brèves réactions contre le long dégoût de ses journées. Comparée avec le vaste vide doré de l'existence de Mrs. Hatch, la vie des anciens amis de Lily semblait toute pleine d'activités bien réglées. Même la plus irresponsable d'entre les jolies femmes de sa connaissance avait ses obligations héréditaires, ses charités organisées, sa part dans le travail de la grande machine civique; et toutes se tenaient entre elles par la solidarité de ces fonctions traditionnelles. La position de miss Bart eût été simplifiée si elle avait eu des devoirs spécifiques à remplir; mais le service vague de Mrs. Hatch n'était pas sans avoir ses perplexités.

Ce n'était pas la maîtresse qui les créait, ces perplexités. Mrs. Hatch avait montré dès l'abord un désir presque touchant d'obtenir l'approbation de Lily. Loin d'affirmer la supériorité de l'argent, ses beaux yeux semblaient plaider l'inexpérience : elle voulait faire ce qui était « comme il faut », apprendre à être « femme du monde ». La difficulté était de trouver un point de contact entre son idéal et celui de Lily.

Mrs. Hatch nageait dans une brume d'enthousiasmes indéterminés, d'aspirations empruntées au théâtre, à la presse, aux journaux de modes, et à un monde voyant de sports qui échappait encore plus complètement à la vue de sa compagne. Trier

parmi ces idées confuses celles qui étaient le plus capables de faire avancer la dame, tel était le devoir évident de Lily ; mais l'accomplissement était entravé par des doutes qui augmentaient chaque jour. Lily, en fait, reconnaissait de plus en plus une certaine ambiguïté dans sa propre situation. Ce n'était pas qu'elle doutât que Mrs. Hatch, au sens conventionnel du mot, ne fût irréprochable. Les fautes de cette dame étaient toujours des fautes de goût plutôt que des fautes de conduite ; le nombre de ses divorces était dû, semblait-il, à des conditions géographiques plutôt qu'à des causes morales ; et ses pires faiblesses provenaient surtout d'une aventureuse et extravagante bonté d'âme. Mais si Lily ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle retînt sa manicure à déjeuner, ou à ce qu'elle offrît au « professeur de beauté » une place dans la loge de Bertie Van Osburgh, au théâtre, elle n'était pas aussi à l'aise pour ce qui était d'autres écarts moins visibles. Les relations de Ned Silverton et de Stancy, par exemple, lui paraissaient trop étroites et trop peu claires pour s'expliquer par aucune affinité naturelle ; et tous deux semblaient cultiver, d'un commun accord, le goût croissant de Bertie Van Osburgh pour Mrs. Hatch. Il n'y avait encore rien de bien défini dans la situation : cela pouvait bien n'être finalement qu'une vaste plaisanterie des deux compères ; mais Lily avait le vague sentiment que l'objet de leur expérience était trop jeune, trop riche et trop crédule. Son embarras s'augmentait du fait que Bertie semblait la considérer comme sa collaboratrice dans le lancement mondain de Mrs. Hatch, et cette vue supposait, de son côté, à lui, un intérêt permanent dans l'avenir de cette dame. Il y avait des moments où Lily prenait un plaisir d'ironie à cet aspect de l'affaire. L'idée de lancer un projectile tel que Mrs. Hatch contre le sein perfide de la société n'était pas dépourvue de charme : miss Bart avait même trompé ses loisirs avec des visions de la belle Norma introduite pour la première fois à un banquet de famille, chez les Van Osburgh. Mais la pensée d'être personnellement mêlée à cette opération était moins agréable, et à ces éclairs momentanés d'amusement succédaient des périodes de doute grandissant.

La conscience de ces doutes était à son apogée quand, une après-midi, tard, Lily fut surprise par une visite de Lawrence

Selden. Il la trouva seule dans le désert de damas rose, car, dans le monde de Mrs. Hatch, l'heure du thé n'était pas consacrée aux rites mondains, et la dame était entre les mains de sa masseuse.

L'entrée de Selden avait causé à Lily un tressaillement intérieur d'embarras; mais son air contraint eut pour effet de lui rendre à elle tout le sang-froid possible, et elle affecta aussitôt le ton de la surprise et du plaisir pour lui demander franchement comment il l'avait découverte dans un endroit si invraisemblable, et ce qui l'avait poussé à l'y rechercher.

Selden accueillit ces paroles avec un sérieux inaccoutumé : elle ne l'avait jamais vu si peu maître de la situation, si complètement à la merci des obstacles qu'il lui plairait de mettre sur son chemin.

— Je voulais vous voir, — dit-il.

Et elle ne put se retenir de lui faire observer qu'il avait admirablement maîtrisé son désir. Elle avait, en vérité, ressenti sa longue absence comme une des pires amertumes de ces derniers mois : son abandon avait blessé en elle des sensibilités intimes, bien au-dessous de la surface de son orgueil.

Selden riposta par un coup droit :

— Pourquoi serais-je venu à moins de penser que je pusse vous être utile? C'est ma seule excuse pour imaginer que vous désiriez ma visite.

Elle vit là une façon maladroite de se dérober; sa réplique n'en fut que plus vive :

— Vous êtes donc venu aujourd'hui parce que vous pensez pouvoir m'être utile?

Il hésita de nouveau :

— Oui... en cette modeste qualité d'une personne avec laquelle vous pouvez causer.

Pour un homme intelligent, c'était sûrement là une stupide entrée en matière; et l'idée que sa gêne était due à la crainte qu'elle n'attachât une signification personnelle à sa visite glaça le plaisir qu'elle éprouvait à le voir. Même dans les circonstances les plus défavorables, ce plaisir était toujours sensible : elle pouvait bien le haïr, mais elle n'avait jamais pu souhaiter qu'il ne fût pas là. Elle en était tout près, de le haïr, à cette heure, et pourtant le son de sa voix, les jeux de la

lumière sur ses fins cheveux bruns, sa manière de s'asseoir, de bouger, de porter ses vêtements, — elle avait conscience que même ces choses triviales étaient mêlées à la trame de sa propre vie la plus profonde. En présence de cet homme, une paix soudaine descendait sur elle, et le tumulte de son esprit s'arrêtait. Mais une impulsion de résistance à cette influence furtive la portait maintenant à dire :

— Vous êtes bien aimable de vous présenter en cette qualité; mais qu'est-ce qui vous fait croire que j'aie à causer de quelque chose de particulier?

Bien qu'elle gardât le ton égal d'une conversation légère, la question était formulée de façon à rappeler à Selden qu'on ne lui demandait pas ses bons offices; et, pour un moment, il en fut arrêté. Leur situation était de celles qui ne peuvent s'éclaircir que par une explosion soudaine de sentiment; et toute leur éducation et leurs habitudes d'esprit rendaient improbable une pareille explosion. Le calme de Selden sembla plutôt se durcir en résistance, et celui de miss Bart en brillante surface d'ironie, tandis qu'ils se faisaient face, postés aux coins opposés d'un des sofas éléphantins de Mrs. Hatch. Le sofa en question, et l'appartement peuplé de ses monstrueux congénères, finirent par suggérer à Selden sa réplique.

— Gerty m'a dit que vous étiez secrétaire de Mrs. Hatch, et je savais qu'elle était anxieuse d'apprendre comment vous alliez.

Miss Bart reçut cette explication sans perceptible adoucissement de sa physionomie.

— Pourquoi n'est-elle pas venue elle-même, alors? — demanda-t-elle.

— Parce que, comme vous ne lui aviez pas envoyé votre adresse, elle craignait d'être importune.

Il ajouta en souriant :

— Vous voyez que de pareils scrupules ne m'ont pas retenu. Il est vrai que je ne risque pas autant si j'encours votre déplaisir.

Lily lui rendit son sourire :

— Vous ne l'avez pas encore encouru; mais j'ai idée que cela va vous arriver bientôt.

— Cela dépend de vous, n'est-ce pas? Vous le voyez, mon initiative ne va pas plus loin que de me mettre à votre disposition.

— Mais en quelle qualité? Que dois-je faire de vous? — demanda-t-elle sur le même ton léger.

Selden jeta encore un coup d'œil circulaire sur le salon de Mrs. Hatch; puis il dit avec une fermeté qui semblait inspirée par cette inspection finale :

— Il faut me laisser vous emmener d'ici.

Lily rougit devant la soudaineté de l'attaque; puis elle se raidit et repartit avec froideur :

— Et puis-je vous demander où vous avez l'intention de me conduire?

— Chez Gerty, tout d'abord, si vous le voulez bien; l'essentiel, c'est que vous ne demeuriez pas ici.

L'âpreté inaccoutumée de sa voix aurait pu montrer à Lily combien ces mots lui coûtaient; mais elle n'était pas en état de mesurer ses sentiments, à lui, au moment où les siens étaient en pleine révolte. La négliger, l'éviter même, peut-être, dans le temps où elle avait le plus besoin de ses amis, puis brusquement et sans excuse s'introduire dans sa vie par cette étrange usurpation d'autorité, c'était éveiller en elle tous ses instincts d'orgueil et de défense.

— Je vous suis très obligée — dit-elle — de prendre tant d'intérêt à mes projets; mais je suis parfaitement satisfaite où je me trouve, et je n'ai pas la moindre intention de m'en aller.

Selden s'était levé et se tenait devant elle dans une attitude d'irrésistible attente :

— Cela prouve tout simplement que vous ne savez pas où vous vous trouvez! — s'écria-t-il.

Lily se leva, elle aussi, avec un éclair de colère :

— Si vous êtes venu ici pour me dire des choses désagréables sur Mrs. Hatch...

— C'est seulement de vos relations avec Mrs. Hatch que je m'occupe...

— Mes relations avec Mrs. Hatch sont de celles dont je n'ai pas à rougir. Elle m'a aidé à gagner ma vie alors que mes vieux amis étaient parfaitement résignés à me voir mourir de faim.

— Allons donc! vous savez bien qu'il ne s'agit pas de mourir de faim. Vous savez que vous avez toujours un refuge auprès de Gerty, jusqu'à ce que vous ayez recouvré votre indépendance.

— Vous avez l'air si au courant de mes affaires que je suppose que vous voulez dire : jusqu'à ce que le legs de ma tante soit payé ?

— Oui, c'est ce que je veux dire ; Gerty m'en a parlé, — confessa-t-il sans embarras.

Il était trop ému, à cette minute, pour sentir quelque fausse contrainte qui l'empêchât de parler ouvertement.

— Mais Gerty ignore, sans doute, — reprit miss Bart, — que je dois jusqu'au dernier sou de ce legs.

— Grand Dieu ! — s'écria Selden, qui perdit son sang-froid devant la brusquerie de cette annonce.

— Jusqu'au dernier sou, et davantage encore ! — répéta Lily ; — et maintenant vous comprenez peut-être pourquoi j'aime mieux rester avec Mrs. Hatch que profiter de la bonté de Gerty. Je n'ai plus d'argent, excepté mon petit revenu, et il faut que je gagne quelque chose de plus pour subsister.

Selden hésita, un instant ; puis il répondit, sur un ton plus tranquille :

— Mais, avec votre revenu et celui de Gerty, — puisque vous me permettez d'entrer aussi avant dans les détails de la situation, — vous pourriez sûrement vous arranger toutes les deux pour vivre ensemble, de sorte que vous n'auriez pas, vous, à gagner votre vie. Gerty, je le sais, est désireuse de faire un tel arrangement, et en serait fort heureuse...

— Mais moi, je ne le serais pas ! — interrompit miss Bart. Il y a bien des raisons qui font que ce ne serait ni bon pour Gerty ni sage pour moi-même.

Elle s'arrêta un moment, et comme il semblait attendre de plus amples explications, elle ajouta, en redressant vivement la tête :

— Vous me dispenserez peut-être de vous les donner, ces raisons.

— Je n'ai aucun titre à les connaître, — répondit Selden, sans tenir compte du ton qu'elle avait pris, — aucun titre à vous offrir un commentaire ou un avis en outre de celui que e vous ai déjà donné. Et mon droit d'agir comme je le fais est tout simplement le droit universellement reconnu qu'a un homme d'éclairer une femme quand il la voit inconsciemment placée dans une position fausse.

Lily sourit.

— J'imagine — reprit-elle — que par une position fausse vous entendez une position en dehors de ce que nous appelons la société; mais rappelez-vous que j'avais été bannie de ses frontières sacrées longtemps avant de rencontrer Mrs. Hatch. Autant que j'en puis juger, il n'y a qu'une très petite différence à se trouver dedans ou dehors, et je me souviens que vous m'avez dit un jour que c'était seulement ceux qui étaient dedans qui prenaient cette différence au sérieux.

Ce n'était pas sans intention qu'elle avait fait allusion ainsi à leur mémorable causerie de Bellomont, et elle attendit avec un singulier tremblement nerveux la réponse que cette allusion amènerait; mais le résultat de l'expérience fut décevant. Selden ne se laissa pas détourner de sa ligne; il ne fit qu'ajouter avec plus d'énergie :

— La question de se trouver dedans ou dehors est, comme vous le dites, de peu d'importance et n'a rien à faire avec le cas présent, sinon que le désir de Mrs. Hatch d'être dedans peut vous placer dans une position que je qualifie de fausse.

Malgré son ton de voix modéré, chaque parole qu'il prononçait avait pour effet de fortifier la résistance de Lily. Les appréhensions mêmes qu'il éveillait en elle l'endurcissaient contre lui : elle n'avait cessé de guetter un accent de sympathie personnelle, quelque signe qui témoignât qu'elle avait reconquis son pouvoir sur lui; et cette attitude de calme impartialité, l'absence de toute réponse à son appel, changea son orgueil blessé en aveugle ressentiment contre une telle intervention. La conviction que c'était Gerty qui l'avait envoyé, et que, dans quelques difficultés qu'il l'eût imaginée, il ne serait jamais venu spontanément à son aide, affermit sa résolution de ne pas l'admettre plus avant dans sa confidence. Si douteuse qu'elle sentît sa situation, elle persisterait dans les ténèbres plutôt que de devoir la lumière à Selden.

— Je ne sais pas — fit-elle, quand il cessa de parler — pourquoi vous m'imaginez dans la position que vous décrivez; mais, puisque vous m'avez toujours dit que le seul objet d'une éducation comme la mienne est d'enseigner à une jeune fille à obtenir ce qu'il lui faut, pourquoi ne pas supposer que c'est justement ce que je suis en train de faire?

Le sourire avec lequel elle résuma la situation était comme une barrière bien nette dressée contre de nouvelles confidences; son éclat même tenait Selden à une telle distance qu'il avait le sentiment de la voir presque hors de portée en répliquant :

— Je ne suis pas sûr de vous avoir jamais citée comme un exemple heureux de cette sorte d'éducation.

A cette sortie, elle rougit un peu, mais elle s'arma d'un rire léger :

— Ah! attendez encore un peu... donnez-moi encore un peu de temps avant de prononcer votre jugement!

Et, comme il hésitait devant elle, guettant toujours une fissure dans la façade impénétrable qu'elle lui présentait :

— Ne me condamnez pas; je puis encore faire honneur à mon éducation! — affirma-t-elle.

XXV

— Regardez ces paillettes, miss Bart... toutes cousues de travers!...

La « première », une grande femme à figure perpendiculaire et pincée, rejeta, d'un geste de réprobation, sur la table, à côté de Lily, la forme de laiton et de tulle, et passa à l'ouvrière suivante.

Elles étaient vingt dans l'atelier; leurs profils fatigués, sous des chevelures exagérées, se penchaient, dans la dure lumière du nord, sur les ustensiles de leur art : car c'était assurément quelque chose de plus qu'une industrie, cette création de décors sans cesse renouvelés pour les visages des femme fortunées. Leurs visages à elles, étaient blêmis par l'insalubrité de l'air chaud et du travail sédentaire, plutôt qu'ils ne présentaient, à proprement parler, les signes du besoin : elles étaient employées par un élégant magasin de modes, et étaient relativement bien vêtues et bien payées; mais les plus jeunes d'entre elles étaient d'aspect aussi terne et incolore que les plus âgées. Dans tout l'atelier, il n'y avait qu'une seule figure sous la peau de laquelle le sang jouait encore visiblement, et cette figure était enflammée d'humiliation tandis que miss Bart, sous

le cinglement de l'arrêt rendu par la « première », commençait à dépouiller la forme des paillettes qui la recouvraient.

Gerty Farish, toujours optimiste, avait cru trouver une solution en se rappelant quel talent avait Lily pour garnir des chapeaux. Des exemples de jeunes femmes, — d' « amateurs », — s'établissant modistes sous un patronage élégant et conférant à leurs « créations » cette touche indéfinissable qu'une main professionnelle n'arrive jamais à donner, avaient rendu à Gerty sa confiance dans l'avenir, et convaincu même Lily que sa rupture avec Mrs. Norma Hatch ne la réduirait pas nécessairement à dépendre de ses amis.

Cette séparation était survenue quelques semaines après la visite de Selden, et se serait produite plus tôt, n'eût été la résistance éveillée en Lily par son malencontreux avis. Le sentiment d'être mêlée à une opération qu'elle n'eût pas aimé à examiner de trop près s'était précisé bientôt grâce à une indication de M. Stancy : si elle comprenait « ce que parler veut dire », elle n'aurait pas à s'en repentir, assurait-il. Cette allusion à une récompense directe avait hâté sa fuite, et l'avait rabattue, honteuse et contrite, dans les bras pitoyables et grands ouverts de Gerty. Elle ne se proposait pas, toutefois, de s'y reposer lâchement, et l'idée de Gerty, touchant les chapeaux, avait aussitôt ravivé ses espoirs d'activité lucrative. Voilà donc quelque chose enfin que ses jolies mains nonchalantes pouvaient réellement faire : elle n'avait aucun doute sur leur habileté à nouer un ruban ou à disposer une fleur de façon avantageuse. Et, naturellement, on ne lui demanderait que ces dernières touches-là : des doigts subalternes, grossiers, gris, piqués d'aiguilles, prépareraient les formes et coudraient les coiffes, tandis qu'elle présiderait le charmant petit magasin, — un magasin tout en panneaux blancs, miroirs et tentures vert mousse, — où ses créations achevées, chapeaux, guirlandes, aigrettes et le reste, seraient perchées sur leurs supports comme des oiseaux prêts à s'envoler.

Mais, dès le début de la campagne de Gerty, cette vision du magasin vert et blanc s'évanouit. D'autres jeunes dames à la mode s'étaient ainsi établies, vendant leurs chapeaux rien que par l'attraction d'un nom et leur chic réputé pour faire

un nœud; mais ces êtres privilégiés imposaient à la confiance publique par des garanties matérielles, par leur empressement à payer leur loyer et à avancer une forte somme pour les dépenses courantes. Où Lily pouvait-elle trouver un pareil soutien? Et, l'eût-elle trouvé, comment amener les dames de l'approbation de qui le succès dépendait à lui accorder leur patronage? Gerty s'en aperçut : la sympathie que la situation de son amie aurait pu éveiller, quelques mois auparavant, avait été compromise, sinon définitivement perdue, par ses relations avec Mrs. Hatch. Une fois de plus, elle était sortie d'une position équivoque à temps pour sauvegarder son respect d'elle-même, mais trop tard pour se justifier devant le public. Bertie Van Osbugh ne devait pas épouser Mrs. Hatch : il avait été sauvé, au dernier moment, — d'aucuns disaient par les efforts de Gus Trenor et de Rosedale, — et expédié en Europe avec le vieux Ned Van Alstyne; mais le danger qu'il avait couru serait toujours attribué à la connivence de miss Bart, et servirait en quelque sorte à résumer et à corroborer la vague mais générale méfiance qu'on avait d'elle. C'était un soulagement pour ceux qui s'étaient écartés de Lily de se trouver ainsi justifiés : ils étaient portés à insister quelque peu sur son rôle dans l'affaire Hatch afin de bien montrer qu'ils avaient eu raison.

En tout cas, la tentative de Gerty se heurta contre un solide mur de résistances; et Carry Fisher, momentanément repentante pour sa responsabilité dans l'histoire Hatch, eut beau joindre ses efforts à ceux de miss Farish, elle ne réussit pas mieux. Gerty avait essayé de pallier son échec par de tendres ambiguïtés; mais Carry, toujours la candeur même, exposa le cas bien carrément à son amie :

— Je suis allée tout droit trouver Judy Trenor : elle a moins de préjugés que les autres, et, en outre, elle a toujours détesté Bertha Dorset. Mais que lui avez-vous donc fait, Lily? A mon premier mot pour la prier de vous lancer, elle a jeté feu et flamme à propos d'argent que vous auriez soutiré à Gus; je ne l'avais encore jamais vue si échauffée. Vous savez qu'elle lui passe tout sauf de dépenser de l'argent pour ses amis : si elle est convenable pour moi, en ce moment, c'est qu'elle sait que je ne suis pas à court... Vous dites qu'il a spéculé pour

vous? Eh bien, où est le mal? Il n'avait qu'à ne pas perdre... Il n'a pas perdu? Alors, que diable!... Mais, Lily, je n'ai jamais pu vous comprendre!

Le résultat de tout cela fut qu'après d'anxieuses recherches et de longues délibérations, Mrs. Fisher et Gerty, pour une fois bizarrement unies par le désir d'aider leur amie, décidèrent de la placer dans l'atelier de madame Regina, la célèbre modiste. Même cet arrangement n'alla pas sans de laborieuses négociations : car madame Regina avait un robuste préjugé contre les employées qui n'avaient pas fait d'apprentissage; elle ne céda que parce qu'elle devait le patronage de Mrs. Bry et de Mrs. Gormer à l'influence de Carry Fisher. Elle avait toujours été disposée à employer Lily dans le salon d'exposition : une beauté à la mode pouvait être un précieux appoint pour mettre des chapeaux en valeur. Mais à cette suggestion miss Bart opposa une fin de non-recevoir qui fut énergiquement appuyée par Gerty; d'autre part, Mrs. Fisher, qui tout au fond n'était pas convaincue, mais se résignait à cette dernière preuve de la déraison de Lily, reconnut que, somme toute, il serait peut-être préférable qu'elle apprît le métier. Ce fut donc à l'atelier de Regina que Lily fut confiée par ses amies, et Mrs. Fisher l'y laissa avec un soupir de soulagement; cependant la vigilante Gerty continuait d'avoir l'œil sur elle, à distance.

Lily était entrée là au début de janvier; on était en mars et elle était encore « attrapée » pour sa maladresse à coudre des paillettes sur une forme de chapeau. Comme elle retournait à son travail, elle entendit ricaner le long des tables.

Elle se savait un objet de critique et d'amusement pour les autres ouvrières. Elles étaient, naturellement, au courant de son histoire : — l'exacte situation de chacune était connue et discutée librement par toutes les autres, — mais cela ne produisait chez elles aucun sentiment gênant de la hiérarchie sociale; cela expliquait tout simplement pourquoi ses doigts ignorants tâtonnaient encore sur les rudiments du métier. Lily ne prétendait pas qu'elles reconnussent en elle aucune distinction, mais elle avait espéré être traitée en égale et se montrer avant longtemps leur supérieure par quelque tour de main spécial, et il était humiliant de constater qu'après deux

mois de corvée elle trahissait encore son manque de premier apprentissage. Comme il était loin, le jour où elle pourrait aspirer à exercer les talents qu'elle croyait posséder! On ne remettait qu'aux ouvrières expérimentées le soin délicat de façonner et de garnir les chapeaux, et la « première » la condamnait inexorablement à la routine du travail préparatoire.

Elle commença à enlever les paillettes de la forme, prêtant vaguement l'oreille à la rumeur de causerie qui montait ou s'abaissait suivant que s'éloignait ou se rapprochait la figure active de miss Haines. L'atmosphère était plus lourde que d'habitude, car miss Haines, qui était enrhumée, n'avait pas permis qu'on ouvrît une seule fenêtre, même pendant le repos de midi, et la tête de Lily était si pesante, après une nuit d'insomnie, que le bavardage de ses compagnes avait pour elle l'incohérence d'un rêve.

— Je lui avais bien dit qu'il ne la regarderait plus, et c'est ce qui est arrivé. Moi, à sa place, j'aurais fait comme lui : je trouve qu'elle s'est très mal conduite avec lui. Il l'avait menée au bal Arion, menée et ramenée en voiture... Elle a pris dix bouteilles, et ses maux de tête ne vont pas mieux; mais elle a écrit une attestation pour dire que la première bouteille l'avait guérie, et elle a eu cinq dollars et son portrait dans le journal... Le chapeau de Mrs. Trenor? Celui avec l'oiseau de paradis vert? Voici, miss Haines : il sera prêt dans un instant... C'était une des demoiselles Trenor qui était là, hier, avec Mrs. George Dorset. Comment je le sais? Mais parce que madame m'a envoyée chercher pour changer la fleur dans ce chapeau de chez Virot : celui-là, en tulle bleu. Elle est grande et mince, avec les cheveux frisés; un peu comme Mamie Leach, seulement plus maigre...

Et cela continuait incessamment : un courant ininterrompu de sons insignifiants, à la surface duquel, de temps à autre, un nom familier venait flotter. Ce qu'il y avait de plus étrange dans l'étrange expérience de Lily, c'était d'entendre ces noms, de voir reflétée dans l'esprit de ces ouvrières cette image fragmentaire et déformée de la société où elle avait vécu. Elle n'avait jamais soupçonné le mélange d'insatiable curiosité et de liberté méprisante avec lequel elle et ses semblables étaient discutées dans ce monde inférieur de travailleuses qui vivaient

de leur vanité et de leur coquetterie. Chaque ouvrière, chez madame Regina, savait à qui était destiné le chapeau qu'elle avait en mains, et chacune avait son opinion sur la destinataire, une connaissance bien nette de sa situation dans le système mondain. Que Lily fût une étoile tombée de ce ciel, cela n'avait rien ajouté, une fois le premier mouvement de curiosité passé, à l'intérêt qu'elle pouvait exciter chez ses compagnes. Elle était tombée, elle avait disparu sous l'horizon, et, fidèles à l'idéal de leur race, elles n'avaient de respect que pour le succès, que pour l'image grossière et tangible de la réussite matérielle. Le sentiment de la différence des points de vue les tenait seulement à quelque distance, comme si c'était une étrangère avec laquelle il fallait faire effort pour causer.

— Miss Bart, si vous ne pouvez coudre ces paillettes plus régulièrement, je crois que vous feriez mieux de donner le chapeau à miss Kilroy.

Lily regarda tristement son ouvrage. La « première » avait raison : les paillettes étaient lamentablement cousues. Qu'est-ce donc qui la rendait plus maladroite que d'habitude? Était-ce dégoût croissant de sa tâche ou réelle incapacité physique? Elle se sentait fatiguée : elle avait les idées brouillées; il lui fallait faire un effort pour les rassembler. Elle se leva et tendit le chapeau à miss Kilroy, qui le prit avec un sourire contenu.

— Je regrette... Je ne me sens pas très bien, — dit-elle à la « première ».

Miss Haines ne fit aucune remarque. Dès le principe, elle avait mal auguré du consentement de la patronne acceptant une apprentie du monde parmi ses ouvrières. Dans ce temple de l'art, on n'avait pas besoin de débutantes maladroites, et miss Haines aurait été surhumaine si elle n'avait pas pris un certain plaisir à voir ses pronostics se réaliser.

— Vous feriez mieux de vous remettre à border les formes! dit-elle sèchement.

Quand les ouvrières furent libérées, Lily se glissa dehors la dernière. Elle ne se souciait pas de se mêler à leur dispersion bruyante : une fois dans la rue, elle se sentait toujours revenir malgré elle à son vieux point de départ, à son aversion instinc-

tive pour toute grossièreté comme pour toute promiscuité. Au temps — comme il lui semblait éloigné maintenant! — où elle avait visité le « Cercle de Jeunes filles » avec Gerty Farish, elle avait éprouvé un intérêt de néophyte pour les classes laborieuses; mais c'était parce qu'elle les voyait d'en haut, de l'altitude heureuse de sa grâce et de sa bienfaisance. Maintenant qu'elle se trouvait à leur niveau, le point de vue était moins séduisant.

Elle sentit qu'on lui touchait le bras et rencontra les yeux repentants de miss Kilroy.

— Miss Bart, je suis sûre que vous pouvez coudre ces paillettes tout aussi bien que moi, quand vous êtes bien portante. Miss Haines n'a pas été juste pour vous.

A cette avance inattendue, Lily rougit un peu : il y avait longtemps qu'elle n'avait vu de vraie bonté dans d'autres yeux que ceux de Gerty.

— Oh! merci; je ne vais pas très bien, mais miss Haines avait raison : je suis maladroite.

— Bon! bon!... c'est un travail ingrat pour quelqu'un qui a mal à la tête. (Miss Kilroy s'arrêta, irrésolue.) Vous devriez rentrer chez vous tout de suite et vous coucher. Avez-vous jamais essayé l'orangine?

— Merci. (Lily lui tendit la main.) Vous êtes bonne. Je vais rentrer tout de suite.

Elle regarda miss Kilroy avec reconnaissance, mais ni l'une ni l'autre ne savait plus que dire. Lily sentait que l'autre allait lui offrir de l'accompagner chez elle, mais elle avait besoin d'être seule et silencieuse; même la bonté, le genre de bonté que miss Kilroy pouvait lui offrir, l'aurait plutôt agacée en ce moment.

— Merci bien! — répéta-t-elle, en s'éloignant.

Elle tourna vers l'ouest, dans le morne crépuscule de mars, gagnant la rue où se trouvait sa pension. Elle avait résolument refusé l'hospitalité de Gerty. Quelque chose de l'aversion farouche qu'avait sa mère pour toute surveillance et toute sympathie commençait à se développer en elle : la promiscuité d'un petit appartement et son étroite intimité lui semblaient, somme toute, moins faciles à endurer que la solitude d'une chambre unique dans une maison où elle pouvait entrer et sortir

sans être remarquée au milieu d'autres travailleurs. Pendant quelque temps, elle avait été soutenue par ce besoin d'isolement et d'indépendance; maintenant le progrès de la faiblesse physique, la lassitude causée par ces longues heures de réclusion dont elle n'avait pas l'habitude, l'induisaient à sentir âprement la laideur de ce qui l'entourait et le manque de confort. Sa journée faite, elle redoutait de rentrer dans sa petite chambre au papier taché, à la peinture écaillée, elle détestait chaque pas qui l'y ramenait, à travers l'avilissement d'une rue jadis à la mode et qui achevait d'être abandonnée au commerce.

Mais ce qu'elle redoutait le plus, c'était d'avoir à passer devant le pharmacien, au coin de la Sixième Avenue. Elle aurait voulu prendre une autre rue : elle le faisait d'habitude, ces derniers temps. Mais aujourd'hui ses pas semblaient attirés irrésistiblement vers la plaque étincelante du coin ; elle essaya de traverser plus bas, mais un camion chargé la repoussa, elle obliqua sur la chaussée, atteignant ainsi le trottoir juste en face de la porte du pharmacien.

Au-dessus du comptoir, elle rencontra le regard de l'aide qui l'avait servie auparavant : elle lui glissa l'ordonnance dans la main. Il ne pouvait y avoir de discussion au sujet de l'ordonnance : c'était une copie d'une de celles de Mrs. Hatch, donnée obligeamment sur le pharmacien de cette dame. Lily croyait bien que l'aide l'exécuterait sans hésitation; cependant elle avait une crainte nerveuse d'un refus ou de quelque doute : ses mains étaient agitées pendant qu'elle affectait de regarder les flacons de parfumerie alignés sur la tablette de verre, devant elle.

L'aide avait lu l'ordonnance sans faire aucune remarque; mais, comme il lui tendait la fiole, il s'arrêta :

— Il ne faut par augmenter la dose, vous savez !

Le cœur de Lily se contracta. Que voulait-il dire en la regardant ainsi ?

— Bien entendu ! — murmura-t-elle, en allongeant la main.

— Parfait !... C'est que c'est une drogue qui a des effets bizarres. Une goutte ou deux de plus, et vous vous en allez... les médecins ne savent pas pourquoi.

La peur qu'il la questionnât ou qu'il voulût garder la fiole étouffa le murmure d'acquiescement dans sa gorge, et, lors-

qu'elle se trouva enfin sans accroc hors de la boutique, elle eut presque un vertige de soulagement. Le simple contact du petit paquet faisait frémir ses pauvres nerfs par la promesse délicieuse d'une nuit de sommeil, et, dans la réaction qui suivait cet accès de frayeur, elle sentit comme les premières fumées de l'assoupissement peser déjà sur elle.

Dans son trouble, elle se heurta presque contre un homme qui débouchait précipitamment de l'escalier du métropolitain. Il s'effaça, et elle entendit son nom prononcé dans un cri de surprise. C'était Rosedale, luisant et prospère sous sa fourrure; mais pourquoi le voyait-elle si éloigné, comme à travers le brouillard d'une lorgnette cassée?

Avant de pouvoir se rendre compte de ce phénomène, elle se trouva en train de lui serrer la main. Ils s'étaient séparés avec dédain, de son côté, à elle, et colère, de son côté, à lui; mais toute trace de ces émotions avait disparu tandis qu'ils échangeaient une poignée de main, et elle n'avait que le sentiment confus qu'elle aurait voulu continuer de se raccrocher à lui.

— Quoi? qu'est-ce qu'il y a, miss Lily? Vous n'êtes pas bien! — s'écria-t-il.

Et elle se força de sourire pour le rassurer :

— Je suis un peu fatiguée, ce n'est rien. Restez avec moi, un moment.

Elle soupira. C'était elle qui demandait ce service à Rosedale!

Il jeta un coup d'œil sur le coin malpropre et peu propice où ils se trouvaient, avec le fracas du chemin de fer, le cri des rails et des wagons qui résonnait hideusement à leurs oreilles.

— Nous ne pouvons pas rester ici; mais laissez-moi vous emmener prendre une tasse de thé. Le « Longworth » est à deux pas, et il n'y aura personne à cette heure.

Une tasse de thé dans un endroit tranquille, hors du bruit et de la laideur, lui semblait, pour le moment, la seule consolation qu'elle pût supporter. En une minute, ils furent à la porte de l'hôtel qu'il avait nommé, et, un instant après, il était assis en face d'elle et le garçon avait placé le thé entre eux.

— Vous ne voulez pas commencer par une goutte d'eau-de-vie ou de whisky? Vous avez l'air absolument rendue, miss Lily... Eh bien, prenez votre thé très fort, alors... Garçon, mettez un coussin dans le dos de madame.

Lily sourit faiblement à cette injonction de prendre le thé fort. C'était la tentation qu'elle cherchait toujours à vaincre. Son besoin de ce stimulant était sans cesse en conflit avec cet ardent désir de sommeil, — le désir de minuit que, seul, le petit flacon qu'elle tenait dans sa main pouvait satisfaire. Mais aujourd'hui, quoi qu'il en fût, le thé ne pouvait être trop fort : elle comptait dessus pour verser dans ses veines vides la chaleur et la résolution.

Comme elle se renversait contre le coussin, les paupières tombantes à force de lassitude, bien que les premières gorgées du thé chaud eussent redonné un peu de vie à son visage, Rosedale eut de nouveau la poignante surprise de sa beauté. Les cernes de la fatigue sous les yeux, la morbide pâleur veinée de bleu aux tempes, faisaient ressortir l'éclat de ses cheveux et de ses lèvres comme si toute sa vitalité déclinante se fut concentrée là. La pureté de sa tête se détachait sur le fond chocolat du restaurant mieux qu'elle n'avait jamais fait dans la salle de bal la plus brillamment illuminée. Il la regardait avec un soudain malaise, comme si sa beauté était un ennemi oublié qui s'était tenu jusque-là en embuscade et qui l'assaillait maintenant à l'improviste.

Pour éclaircir l'atmosphère, il essaya de prendre avec elle un ton dégagé :

— Eh bien, miss Lily. je ne vous ai pas vue depuis un siècle. Je ne savais pas ce que vous étiez devenue.

Il s'arrêta, embarrassé, pressentant les complications où ceci pourrait le conduire. S'il ne l'avait pas vue, il avait entendu parler d'elle : il savait ses relations avec Mrs. Hatch et les bavardages qui en résultaient. Le milieu de Mrs. Hatch était un de ceux où jadis il avait fréquenté assidûment et qu'il s'appliquait le plus à éviter aujourd'hui.

Lily, à qui le thé avait rendu sa clarté d'esprit, vit à quoi il pensait et dit avec un léger sourire :

— Vous ne pouviez pas entendre parler de moi. Je fais partie maintenant des classes laborieuses.

Il la regarda fixement, avec un étonnement sincère :

— Vous ne voulez pas dire?... Bon Dieu! qu'est-ce que vous faites?

— J'apprends le métier de modiste... au moins j'essaie de l'apprendre! — s'empressa-t-elle de rectifier.

Rosedale étouffa un sifflement de surprise :

— Allons! vous ne parlez pas sérieusement, n'est-ce pas?

— Très sérieusement. Je suis obligée de travailler pour vivre.

— Mais j'avais compris... je croyais que vous étiez chez Norma Hatch.

— Vous aviez entendu dire que j'étais entrée chez elle comme secrétaire?

— Quelque chose comme cela, il me semble.

Et il se pencha pour lui verser une seconde tasse.

Lily devina les possibilités d'embarras que le sujet présentait pour lui, et, levant les yeux sur son interlocuteur, elle dit brusquement :

— Je l'ai quittée, il y a environ deux mois.

Rosedale continua de manier gauchement la théière, et elle fut certaine qu'il avait entendu ce qu'on avait dit d'elle. Mais aussi qu'est-ce que Rosedale n'entendait pas?

— N'était-ce pas une situation très douce? — demanda-t-il sur un ton léger.

— Trop douce... on aurait pu s'enfoncer trop profondément.

Lily avait un bras posé sur le bord de la table; elle considérait Rosedale avec plus d'intérêt qu'elle ne l'avait jamais fait. Une invincible impulsion la pressait d'exposer son cas à cet homme de la curiosité duquel elle s'était toujours si furieusement défendue.

— Vous connaissez Mrs. Hatch, je crois? Eh bien, vous comprendrez, sans doute, qu'elle pouvait me faciliter un peu trop les choses.

Rosedale parut vaguement intrigué : elle se souvint que les allusions étaient perdues pour lui.

— Ce n'était pas votre place, d'aucune façon! — avoua-t-il, sous la pleine lumière de ses yeux.

Il en était inondé, noyé, entraîné tout à coup en d'étranges profondeurs d'intimité. Lui qui avait dû se contenter de viser au vol des regards fugitifs, bientôt perdus sous le couvert, il sentait maintenant les prunelles de Lily fixées sur lui avec une intensité rêveuse qui l'éblouissait réellement.

— Je suis partie, — continua-t-elle, — de peur que les

gens ne disent que j'aidais Mrs. Hatch à épouser Bertie Van Osburgh... lequel n'est nullement trop bon pour elle... et, comme on continue tout de même à le dire, je vois que j'aurais tout aussi bien pu rester où j'étais.

— Oh! Bertie (Rosedale balaya le sujet d'un geste qui en marquait le peu d'importance et qui montrait en même temps quelles immenses perspectives s'ouvraient maintenant devant lui), Bertie ne compte pas... Mais je savais bien que vous n'étiez pas mêlée à cette affaire. Ce n'est pas votre genre.

Lily rougit légèrement : elle ne pouvait se dissimuler que ces paroles lui faisaient plaisir. Elle aurait voulu rester là, boire encore du thé, continuer à parler d'elle-même à Rosedale. Mais la vieille habitude d'observer les conventions lui rappela qu'il était temps de mettre fin à leur colloque : elle esquissa le mouvement de repousser sa chaise.

Rosedale l'arrêta en protestant du geste :

— Attendez une minute, ne partez pas si vite; asseyez-vous tranquillement et reposez-vous encore un peu. Vous paraissez à bout de forces. Et vous ne m'avez pas dit...

Il s'interrompit, conscient d'aller plus loin qu'il ne voulait. Elle vit la lutte et la comprit; elle comprit aussi à quel charme il cédait, les yeux attachés à son visage, quand il reprit tout à coup :

— Que vouliez-vous dire, tout à l'heure, en prétendant que vous appreniez le métier de modiste?

— La vérité, tout simplement. Je suis apprentie chez Regina.

— Seigneur!... vous?... Mais pourquoi? Je savais que votre tante vous avait déshéritée : Mrs. Fisher me l'a dit. Mais j'avais compris que vous aviez un legs...

— Oui, dix mille dollars... mais ce legs ne sera payé que l'été prochain.

— Eh bien, mais... écoutez ; vous auriez pu emprunter dessus, si vous aviez voulu.

Elle secoua gravement la tête :

— Non, car je dois déjà toute la somme.

— Vous les devez?... les dix mille dollars?

— Jusqu'au dernier sou.

Elle s'arrêta et reprit brusquement, les yeux fixés sur le visage de Rosedale :

— Je crois que Gus Trenor vous a raconté, un jour, qu'il m'avait fait gagner quelque argent à la Bourse...

Elle attendit, et Rosedale, congestionné d'embarras, murmura qu'il se rappelait quelque chose de ce genre.

— Il m'a fait gagner à peu près neuf mille dollars, — poursuivit Lily, sur le même ton ardemment communicatif. — J'avais compris alors qu'il jouait avec mon propre argent : c'était parfaitement stupide de ma part, mais je ne savais rien des affaires. Après, je découvris qu'il n'avait pas touché à mes fonds : ce qu'il m'avait dit avoir gagné pour moi, il me l'avait réellement donné. Il le faisait, naturellement, par bonté pure, mais ce n'est pas un genre d'obligation que l'on puisse accepter. Malheureusement, j'avais dépensé l'argent quand je reconnus mon erreur, de sorte que mon legs doit servir à rembourser. Voilà pourquoi j'essaie d'apprendre un métier.

Elle exposait tout cela nettement, délibérément, s'arrêtant entre les phrases, de façon que chacune d'elles pénétrât bien à fond dans l'esprit de son auditeur. Elle désirait passionnément que quelqu'un connût la vérité au sujet de cette affaire, et aussi que son intention de rembourser parvînt aux oreilles de Judy Trenor. Et cette idée lui était venue soudain que Rosedale, qui avait surpris la confidence de Trenor, était la personne indiquée pour recevoir et transmettre sa version des faits. Même, elle s'était sentie, un moment, transportée d'aise, à la pensée de se soulager de son secret détesté; mais ce sentiment s'évanouit à mesure qu'elle parlait : à la fin, sa pâleur avait disparu sous la rougeur de sa misère.

Rosedale continuait à la contempler avec étonnement; mais l'étonnement prit le tour qu'elle aurait le moins attendu. :

— Eh bien, mais... s'il en est ainsi, vous voilà libérée entièrement!

Il lui faisait remarquer cela comme si elle n'avait pas compris les conséquences de sa résolution, comme si son ignorance incorrigible des affaires allait la précipiter à un nouvel acte de folie.

— Entièrement, oui! — répondit-elle avec tranquillité.

Il demeura silencieux, ses fortes mains enlacées sur la table, ses petits yeux étonnés explorant les recoins du restaurant désert.

— Eh bien, c'est admirable! — s'écria-t-il brusquement.

Lily se leva de son siège, avec un rire de modestie :

— Oh! non... ce n'est que très ennuyeux! — dit-elle en renouant les bouts de son boa en plumes.

Rosedale restait assis, trop absorbé par ses propres pensées pour prendre garde au mouvement de la jeune fille :

— Miss Lily, si vous avez besoin de quelque soutien... J'aime le courage, — dit-il d'une voix entrecoupée.

— Merci. (Elle lui tendit la main.) Votre thé me soutient déjà le mieux du monde. Me voilà, grâce à lui, à la hauteur des événements.

Son geste semblait donner congé à Rosedale, mais son compagnon avait jeté un billet de banque au garçon et glissait ses bras courts dans son pardessus coûteux.

— Attendez une minute... je vais vous accompagner jusque chez vous, — dit-il.

Lily ne fit aucune protestation, et, lorsqu'il se fut assuré qu'on lui avait rendu exactement sa monnaie, ils sortirent de l'hôtel et traversèrent de nouveau la Sixième Avenue. Comme elle s'en allait vers l'ouest en passant devant une longue série de cours, qui laissaient voir, avec une franchise croissante, par les barreaux tordus de leurs grilles dépeintes, des restes de repas plus ou moins récents, Lily sentit que Rosedale notait dédaigneusement le voisinage, et, devant la porte où elle s'arrêta enfin, il leva les yeux avec un air de dégoût incrédule :

— Ce n'est pas ici?... Quelqu'un m'avait dit que vous demeuriez chez miss Farish.

— Non : j'ai pris pension ici. J'ai vécu trop longtemps aux dépens de mes amis.

Il continuait d'examiner la façade noirâtre et pustuleuse, les fenêtres aux rideaux de misérable dentelle, et la décoration pompéienne du vestibule boueux. Alors il la regarda de nouveau et dit avec un visible effort :

— Vous me permettrez de venir vous voir, un de ces jours?

Elle sourit, reconnaissant l'héroïsme de l'offre au point d'en être vraiment touchée.

— Merci, vous me ferez grand plaisir.

Et c'était la première parole sincère qu'elle lui eût jamais adressée...

Ce même soir, dans sa chambre, miss Bart, qui avait fui de bonne heure les lourdes vapeurs de la salle à manger située au sous-sol, était assise, rêvant à l'impulsion qui l'avait portée à s'épancher ainsi dans le sein de Rosedale. Par-dessous, elle découvrit un sentiment toujours pire d'abandon, la terreur de revenir à la solitude de sa chambre, tant qu'elle pouvait être quelque part ailleurs, en quelque autre compagnie que la sienne propre. Les circonstances dernièrement s'étaient combinées pour la tenir de plus en plus à l'écart du peu d'amis qui lui restaient. De la part de Carry Fisher, l'éloignement n'était peut-être pas tout à fait involontaire. Ayant fait son effort final en faveur de Lily et l'ayant mise en sûreté dans l'atelier de madame Regina, Mrs. Fisher se sentait encline à se reposer de ses travaux, et Lily, comprenant ses raisons, ne pouvait la condamner. Carry s'était trouvée, en fait, bien près d'être impliquée dans l'épisode de Mrs. Norma Hatch, et il lui avait fallu quelque habileté verbale pour s'en tirer. Elle reconnaissait franchement avoir mis en rapport Mrs. Hatch et Lily, mais alors elle ne connaissait pas Mrs. Hatch, — elle en avait formellement averti Lily, — et, au surplus, elle n'était pas la gardienne de Lily, et vraiment celle-ci était d'âge à se garder elle-même. Carry n'exposait pas son cas si brutalement, mais elle permettait qu'il fût ainsi exposé pour elle par sa plus récente amie intime, Mrs. Jack Stepney : — Mrs. Stepney tremblait en songeant au péril auquel son frère unique avait échappé, mais elle brûlait de justifier Mrs. Fisher, chez qui elle pouvait compter sur les joyeuses réunions qui lui étaient devenues une nécessité depuis que, libérée par le mariage, elle avait quitté le point de vue des Van Osburgh.

Lily comprenait la situation, elle était indulgente. Carry avait été pour elle une bonne amie en des jours difficiles, et peut-être n'y avait-il qu'une affection comme celle de Gerty pour résister à la pression toujours croissante. L'affection de Gerty tenait ferme, et cependant Lily commençait aussi à l'éviter. Car elle ne pouvait aller chez Gerty sans courir le risque d'y rencontrer Selden ; et le rencontrer maintenant, ce ne serait plus qu'une souffrance. Il était même assez pénible de penser à lui, soit qu'elle se le figurât distinctement, tout éveillée, soit qu'elle sentît l'obsession de sa présence à travers

la brume de ses nuits tourmentées. C'était une des raisons pour lesquelles elle était revenue à l'ordonnance de Mrs. Hatch. Dans les rêves inquiets de son sommeil naturel, il lui apparaissait parfois avec sa camaraderie et sa tendresse de jadis, et elle se réveillait de cette douce illusion comme bafouée et dépourvue de courage. Mais dans le sommeil procuré par la fiole elle s'enfonçait trop au-dessous de la région où ces images pouvaient venir la réveiller à demi, elle tombait dans les profondeurs d'un anéantissement sans rêve d'où elle sortait chaque matin avec un passé aboli.

Peu à peu, sans doute, le poids des vieilles pensées reviendrait; pour le moment, du moins, elles n'importunaient pas ses heures de veille. La drogue lui donnait une illusion de renouvellement où elle puisait de la force pour son travail quotidien. Elle avait toujours plus besoin de cette force, à mesure que les perplexités de l'avenir augmentaient. Elle n'ignorait pas que, pour Gerty et pour Mrs. Fisher, elle était censée subir seulement un temps d'épreuve : l'une et l'autre étaient persuadées que son apprentissage chez madame Regina lui permettrait, quand le legs de Mrs. Peniston serait payé, de réaliser la vision du magasin blanc et vert avec la compétence acquise par cette éducation préalable. Mais, pour Lily elle-même, qui savait que le legs ne pouvait avoir un tel emploi, l'éducation préalable semblait peine perdue. Elle comprenait trop bien que, même si elle pouvait apprendre assez pour rivaliser avec des mains habituées dès l'enfance à ce travail spécial, le petit salaire qu'elle recevrait ne serait pas une addition suffisante à son revenu pour compenser un tel esclavage. Et l'idée précise de ce fait la ramenait constamment à la tentation d'employer ce legs à s'établir dans les affaires. Une fois installée, à la tête de ses propres ouvrières, elle croyait avoir assez de tact et de capacité pour attirer une clientèle élégante et, si les affaires allaient bien, elle pourrait peu à peu mettre assez de côté pour acquitter sa dette envers Trenor. Mais l'accomplissement de cette tâche pouvait prendre des années, même si elle continuait à se priver le plus possible et, en attendant, sa fierté serait écrasée sous le poids d'une obligation intolérable.

Telles étaient ses considérations superficielles; mais là-dessous se cachait la peur secrète que cette obligation ne lui

semblât pas toujours intolérable. Elle savait qu'elle ne pouvait pas compter sur sa persévérance, et ce qui l'effrayait réellement, c'était qu'elle pourrait peu à peu s'accommoder de rester indéfiniment la débitrice de Trenor, comme elle s'était accommodée du rôle qui lui avait été dévolu sur la *Sabrina*, et comme dernièrement elle avait été tout près d'acquiescer au plan de Stancy pour l'avancement de Mrs. Hatch. Le danger résidait, elle s'en rendait compte, dans la vieille et incurable crainte que lui inspiraient le manque de confort et la pauvreté, dans la crainte que lui inspirait ce flot montant de médiocrité contre lequel sa mère l'avait passionnément mise en garde. Et maintenant un nouveau péril se démasquait devant elle. Elle comprenait que Rosedale était prêt à lui prêter de l'argent, et l'envie de profiter de cette offre commençait à la hanter insidieusement. Il était naturellement impossible d'accepter un prêt de Rosedale, mais des possibilités approchantes voltigeaient devant elle pour la tenter. Elle était sûre qu'il reviendrait la voir et presque sûre que, s'il revenait, elle pourrait l'amener à lui proposer le mariage dans les conditions qu'elle avait repoussées auparavant. Les repousserait-elle encore, si elles s'offraient? De plus en plus, à chacune de ses mésaventures, elle voyait les furies la poursuivre sous la forme de Bertha Dorset; et elle avait là, sous la main, serrés soigneusement parmi ses papiers, les moyens de mettre fin à cette poursuite. La tentation, que son dédain de Rosedale lui avait permis naguère de repousser, lui revenait maintenant avec insistance; et quelle force pouvait-elle encore y opposer?

Le peu qui lui en restait devait tout au moins être ménagé soigneusement : elle ne pouvait se fier encore aux périls d'une nuit d'insomnie. Pendant les longues heures de silence, le sombre esprit de la fatigue et de la solitude venait se tapir lourdement sur sa poitrine, pour la laisser si épuisée physiquement que ses pensées matinales flottaient dans une buée de faiblesse. Le seul espoir de renouvellement se trouvait dans la petite fiole, à côté de son lit; et combien de temps durerait cet espoir, elle n'osait pas le conjecturer.

EDITH WHARTON

Traduit de l'anglais par CHARLES DU BOS

(La fin au prochain numéro.)

LES ALLEMANDS

DANS L'AFRIQUE DU SUD

La longue, coûteuse et sanglante guerre que l'Allemagne a dû soutenir, de janvier 1903 aux derniers mois de 1906, contre les Hereros et les Hottentots révoltés, a secoué l'indifférence que gardait jusque-là la grosse masse du peuple allemand pour les questions coloniales. Les hauts plateaux, arides et tristes, du Sud-Ouest africain, sont devenus une contrée familière aux imaginations. Pendant quatre ans, les journaux ont groupé quotidiennement, sous une rubrique régulière, les dépêches transmises de Swakopmund ou de Windhuk, par l'agence Wolf, et publié d'innombrables articles de fond sur la colonie. Le massacre de fermiers allemands, de femmes et d'enfants de colons, et les privations endurées par les troupes coloniales dans une campagne exceptionnellement pénible, ont d'abord éveillé dans tout le peuple un intérêt sentimental, une profonde pitié. On s'est attaché à cette colonie en raison même des sacrifices qu'elle coûtait; c'était le *Schmerzenskind*, l'enfant que l'on aime de toute la douleur qu'il vous cause. Puis, à mesure que la résistance se prolongeait, la douleur a fait place à l'irritation : l'écrasement des indigènes est devenu une question d'amour-propre national. Les voix nombreuses, qui d'abord s'étaient élevées pour conseiller l'abandon de la colonie, se sont tues.

L'honneur de l'Allemagne était en jeu; coûte que coûte, il fallait venir à bout de ces hordes barbares et païennes.

On sait quelle influence la question du Sud-Ouest africain a exercée en 1906 sur la politique intérieure de l'Empire. Elle a été la cause de la retraite du ministre agrarien de Podbielski . il fut prouvé que la maison Tippelskirch, dans laquelle ce ministre avait de gros intérêts financiers, avait obtenu, à des prix très désavantageux pour l'État, d'importantes commandes de fournitures pour les troupes. Cette même question a fourni l'occasion de la rupture entre le centre et le chancelier : le gouvernement, mis en minorité sur cette question prononça la dissolution du Reichstag (13 décembre 1906).

C'est dans ces débats parlementaires que le nouveau directeur des colonies, M. Bernhard Dernburg, fit ses débuts, avec une allégresse d'homme batailleur et sanguin. Il voulut considérer l'office colonial comme une maison de commerce; il fit établir, dès son arrivée aux affaires, un inventaire général des richesses coloniales de l'Allemagne et s'appliqua, dans une série de grands discours qu'il prononça soit au Reichstag, soit en assemblée publique, devant les commerçants ou devant « les artistes et les savants » de Berlin, à faire ressortir par des chiffres et par des exposés techniques la valeur actuelle et le développement possible de chacune des colonies. Il ne négligea aucune d'elles; pourtant il s'attarda toujours plus longuement sur le Sud-Ouest africain que sur aucun des autres territoires; même il parla presque avec émotion de ce pays « dont le charme étrange est si puissant que ceux qui y ont une fois vécu veulent toujours y retourner[1] ».

Dans les discours du directeur des colonies, le grand public chercha moins des renseignements commerciaux ou financiers que des indications sur la politique que l'Allemagne entendait suivre désormais vis-à-vis des tribus révoltées. Ce qui a passionné le peuple allemand dans ces grands débats coloniaux, c'est surtout la question des indigènes. « L'indigène, dit M. Dernburg lui-même, est l'objet le plus important de la colonisation[2]. » C'est lui qui doit fournir en grande partie la main-

1. Au Reichstag, 29 novembre 1906.

2. B. Dernburg, *Zielpunkte des deutschen Kolonialwesens*, p. 6.

d'œuvre dans les colonies; il importe donc de le ménager, de l'instruire, de le gagner lentement à la civilisation européenne. Autrefois sans doute les peuples conquérants ont eu moins de scrupules : « l'histoire de la colonisation des États-Unis, qui fut indubitablement la plus grande entreprise coloniale que le monde ait jamais vue, débuta par la destruction presque complète des premiers habitants du pays. Par contraste, c'est une joie de constater aujourd'hui qu'avec les progrès de la civilisation dans le monde les méthodes colonisatrices ont subi, comme tout le reste, une grande transformation. Si l'on a colonisé autrefois à l'aide de procédés destructeurs, on peut en revanche coloniser aujourd'hui grâce à des procédés de conservation, et dans le nombre il faut compter aussi bien le missionnaire que le médecin, le chemin de fer et la machine, et bref, la science théorique et appliquée la plus moderne dans tous les domaines[1] ».

Telle est la doctrine, et il est certain que la méthode de douceur, de patience, de paternelle indulgence à l'égard des indigènes est celle qui, en principe, agrée le plus à l'opinion publique en Allemagne. Il faut voir comment cette politique de relèvement moral et matériel des noirs a été appliquée.



Géographiquement, le *Schutzgebiet* allemand de l'Afrique du Sud-Ouest ne forme pas un tout. On y distingue trois régions, de caractère différent, habitées par des peuplades différentes.

Le nord est un pays tropical; le climat est encore presque semblable à celui de l'Afrique équatoriale, tandis que tout le reste de la colonie appartient à la zone tempérée. Une ligne imaginaire, partant du cap Frio, et rejoignant la frontière orientale de la colonie à l'endroit où elle coupe le 20° degré de latitude sud, marque à peu près la limite sud de cette région. C'est un pays plat, élevé de 1 000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, où les pluies sont assez fréquentes, mais où l'eau s'écoule rapidement; il n'y a point de fleuve régulier en dehors des deux cours d'eau frontière, le Counéné et l'Okavango. L'humidité générale est suffisante pourtant pour permettre

1. B. Dernburg, *op. laud.*, p. 9.

quelques cultures. Aussi les habitants de cette région sont-ils plus sédentaires que ceux du sud de la colonie.

Ces habitants, les Ovambos, appartiennent, comme la plupart des peuplades africaines du sud de l'Équateur, à la race des nègres Bantous. Ils sont divisés en sept ou huit tribus, qui vivent en partie sur le territoire allemand, en partie sur le territoire portugais. On ne sait d'ailleurs presque rien de ces Ovambos. Des missionnaires ont pu entrer en rapport avec quelques-unes de leurs tribus; des autres, on ne connaît que le nom. On évalue leur nombre à 300 000 individus environ. Leur organisation politique semble assez forte; leurs chefs exercent le pouvoir tyranniquement. C'est un peuple industrieux, réputé parmi les peuplades voisines pour son habileté à travailler le fer, et qui fabrique aussi des poteries et de la vannerie fine.

Ils sont restés jusqu'aujourd'hui les maîtres incontestés de leur pays. Les Allemands n'ont pas encore fait de tentative sérieuse pour établir leur autorité parmi eux. Plusieurs officiers ont traversé le pays, rendu visite à quelques chefs et cherché à conclure ou conclu effectivement avec eux des traités. Mais l'indépendance de ces chefs reste entière. Le général Leutwein qui fut pendant onze ans gouverneur de la colonie, rapporte[1] qu'il s'abstînt, par prudence, de jamais envoyer des soldats dans le domaine des Ovambos.

Pour ne pas éveiller le soupçon que la troupe renonçait par peur à la visite qui avait d'abord été projetée dans le pays des Ovambos, j'écrivis au chef le plus proche, un certain Kambonde, connu d'ailleurs pour ses dispositions pacifiques, que je regrettais de ne pouvoir, faute de temps, songer à lui rendre visite. Je l'assurais du reste de mes intentions pacifiques. Je reçus plusieurs mois plus tard, à Windhuk, par l'intermédiaire du missionnaire Rautanen, la réponse suivante : que tout ce que j'avais écrit était fort beau, mais que lui, Kambonde, souhaitait néanmoins ne jamais me voir de sa vie; car les Allemands se présentaient avec des paroles d'amitié, mais lorsqu'ils étaient là, ils voulaient gouverner, et lui était capable de gouverner tout seul.

1. Theodor Leutwein, *Elf Jahre Gouverneur in Deutsch-Südwestafrika*, (1906), pp. 172 et suiv.

Mais s'ils ne sont pas des vassaux dociles, les Ovambos n'ont pas encore marqué d'hostilité ouverte aux Allemands. La vie des voyageurs européens ou des rares colons établis parmi eux est respectée. On cite, comme une exception, le meurtre d'un fermier et de sa famille en 1903; encore ne s'agissait-il, dans ce cas, que d'une vengeance personnelle et non pas d'un soulèvement collectif. La révolte du sud n'eut point de retentissement dans le nord. Une grande société minière, la South West Africa C°, qui, depuis quelques années, exploite à la limite sud du territoire ovambo, à Otavi et à Tsumeb, d'importants gisements de minerai de cuivre, a pu continuer ses travaux, presque sans interruption, pendant la campagne.

On a longtemps espéré établir la domination allemande en ce pays par des voies pacifiques. On comptait pour cela sur le développement assuré de cette South West Africa C°, la seule des grandes compagnies concessionnaires dont le capital versé égale le capital nominal et la seule qui ait pris à cœur de remplir les obligations de son contrat. Rapidement, pensait-on, le pays deviendrait, d'agricole, industriel; les indigènes profiteraient de l'accroissement général de la richesse et viendraient se grouper autour des usines, auxquelles ils fourniraient l'indispensable main-d'œuvre.

Mais la paix était une condition nécessaire à la réalisation de ce programme. Or il est à peu près certain, depuis la dernière guerre, qu'une expédition en pays ovambo sera entreprise tôt ou tard. Le gouverneur Leutwein était hostile à ce projet.

Lorsque commença le soulèvement des Hereros, écrit-il[1], il n'était plus question que d'entreprendre, aussitôt après sa répression, une campagne contre les Ovambos. Bien plus, — ajoute-t-il en note, — il me fut suggéré dans une lettre privée, venant d'une source tout à fait qualifiée, d'engager cette campagne. Je priai l'auteur de la lettre de vouloir bien me rappeler la chose quelques années plus tard, attendu que je pourrais bien l'avoir oubliée, avant d'être venu à bout du soulèvement des Hereros.

Mais le commandement des troupes a été retiré en 1904 au général Leutwein — alors colonel, — et le second de ses successeurs, le colonel Deimling, a paru moins circonspect.

1. Th. Leutwein, *op. laud.*, p. 191.

Consulté en décembre 1906 par le gouvernement sur la question de la réduction des troupes d'occupation, il répondit que le chiffre de 8 000 hommes lui paraissait le minimum indispensable, parce qu'il fallait compter non seulement avec les bandes errantes de Hereros, mais encore avec les Ovambos. Le *Berliner Tageblatt* du 16 janvier 1907, après avoir publié la réponse du colonel Deimling, ajoutait les réflexions suivantes :

Ce qu'il y a de singulier dans ce télégramme, c'est l'allusion faite aux Ovambos, la plus dangereuse et la plus récalcitrante de toutes les tribus du Sud-Ouest africain. A-t-on l'intention de marcher sur eux? ou bien craint-on une attaque de leur part? Il semble presque que nous soyons placés devant cette alternative. Dans l'un ou l'autre cas, nous aurions une nouvelle guerre coloniale, plus pénible peut-être que ne l'a été la campagne contre les Hereros et les Hottentots. Aussi le gouvernement fera bien de se demander à trois fois, s'il doit dès maintenant, sans motif pressant, après les millions de dépenses causées par le soulèvement herero et hottentot, ouvrir la question ovambo; à vrai dire, il faudra bien la résoudre un jour, et peut-être dans un avenir assez proche.

On rencontre encore, dans cette région septentrionale, des troupeaux nomades de Bushmen, Hottentots dégénérés, qui vivent misérablement de l'élevage et des fruits naturels du sol. Mais dépourvus de toute organisation, craintifs et très pauvres, ils ne constituent pas un danger pour les Allemands.

La région moyenne de la colonie est le Damaraland, ou pays des Hereros. Elle est plus élevée au-dessus de la mer que le pays des Ovambos; le niveau moyen est de 1 200 mètres et va en s'élevant progressivement, à mesure que l'on descend vers le sud. La contrée est aussi plus accidentée; bien que son caractère général soit celui d'un haut plateau, des massifs montagneux qui atteignent jusqu'à 2 700 mètres la dominent, souvent à pic. C'est au pied d'un de ces massifs, le Waterberg, qu'eut lieu la grande et décisive bataille de la campagne. La partie méridionale du Damaraland est tout à fait montagneuse. On l'a souvent comparée à la Forêt Noire ou aux Vosges. Les fleuves, qui ailleurs se perdent dans le sable et ne reparaissent qu'à certains points d'eau (*Wasserstellen*), ont creusé ici d'assez profondes vallées. C'est au milieu de ces montagnes que se

trouve, à une altitude de 1 620 mètres, la capitale de la colonie, Windhuk.

Le climat de cette région est très favorable à une colonisation européenne. La température moyenne à Windhuk varie de 16° centigrades en hiver à 22° en été. Le maximum observé jusqu'ici n'a été que de 34° 7. L'hiver est assez froid, mais non rigoureux ; il gèle souvent la nuit, mais la température de la journée est toujours modérée. Les Allemands se sont portés d'instinct vers cette région que la sécheresse de l'air rend, même au moment des plus fortes chaleurs, parfaitement saine, si saine, disent même les médecins, que l'on ne saurait mieux faire que d'y envoyer les tuberculeux et d'y construire des sanatoriums.

Les habitants de ce pays appartiennent, comme les Ovambos, à la race des nègres Bantous. Mais ils sont plus étroitement apparentés aux Cafres du Natal qu'aux Ovambos. Ils sont généralement grands, d'une taille supérieure à celle des Européens. Leur peau est moins noire que celle des nègres de l'Afrique équatoriale. Les traits de leur visage sont quelquefois assez fins, et il n'est pas rare de remarquer parmi eux, comme parmi les Zoulous, des nez aquilins et longs, d'un type presque sémitique. Ils sont divisés en plusieurs tribus, mais ils restent nominalement groupés sous l'autorité d'un seul chef, et ils ont en fait prouvé, au moment de la révolte, qu'ils étaient capables de se plier à une discipline commune.

Ces Hereros sont un peuple de pasteurs. Ils entretiennent, ou du moins entretenaient avant la guerre, d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons ; ils disposaient donc d'un véritable capital, grâce auquel leur indépendance matérielle se trouvait assurée. Ils étaient profondément attachés à leur bétail, bien qu'ils n'en retirassent aucun profit pécuniaire et qu'ils n'en fissent même que rarement usage pour leur subsistance propre, leur nourriture étant surtout végétale. C'était une précieuse richesse qu'ils conservaient avec soin, et même avec une sorte d'avarice, comme moyen d'échange, non comme objet de consommation. Les colons, qui avaient besoin de main-d'œuvre, ne pouvaient pas spéculer sur la pauvreté des individus ; car la propriété des troupeaux était collective, et tous les membres d'une tribu participaient à la richesse de leur

chef. Cette indépendance du peuple herero a souvent irrité les Allemands. « On peut dire, écrit Dove, que ces réserves de bétail ont été par moments un obstacle au développement de la vie économique, car c'est sans doute pour cette raison que si peu de Hereros se sont décidés à entrer comme ouvriers au service d'Européens. »

Au contraire des Ovambos, que la civilisation européenne n'a pas encore touchés et dont la plupart n'ont même jamais vu un missionnaire, les Hereros entretiennent depuis longtemps des relations avec des Blancs. Ils ont de bonne heure connu les Boers et adopté dans leur langue de nombreux mots hollandais, en particulier la dénomination « Kaptein » pour leurs chefs. Des missionnaires (Rheinische Mission) étaient installés depuis plus de quarante ans dans les principaux centres. L'introduction du christianisme chez les Hereros a entraîné l'adoption du costume européen ; même les indigènes non-convertis le portent aujourd'hui, et le sommaire habillement d'autrefois, un court tablier de cuir fixé par une ceinture autour des reins, a presque partout disparu. Depuis longtemps aussi des trafiquants ou des chasseurs avaient parcouru le pays et apporté aux indigènes le tabac, l'alcool et les armes à feu. Toutes les peuplades du Sud-Ouest africain ont aujourd'hui une longue expérience des diverses sortes de fusils ; ils s'en servent avec une grande adresse, et cela explique que les troupes allemandes aient subi de cruelles pertes.

Le nombre des Hereros est estimé à 70 000 ou 80 000 individus. Mais ils ne sont pas les seuls habitants du Damaraland. Ils ne sont à vrai dire que des usurpateurs. Avant leur arrivée, qui ne remonte peut-être pas à beaucoup plus d'un siècle, le pays était occupé par les Damaras des montagnes. Des restes de cette peuplade subsistent encore, dont il est difficile d'évaluer l'importance numérique, parce qu'ils vivent dispersés. Ils sont d'ailleurs réduits à une sorte de position subalterne ; les Hereros les considèrent comme des inférieurs et font d'eux leurs servants. Les colons ont souvent recruté des domestiques parmi eux. On les dit arriérés, mais non inintelligents, attachés à leurs maîtres et assez honnêtes. A côté des Damaras, se rencontrent encore des Bushmen. Les deux peuplades réunies compteraient de 30 à 40 000 individus.

Les Allemands ont dans le Damaraland leur principal port, Swakopmund, et leur ville administrative, Windhuk.

Swakopmund, dans une rade ouverte aux vents du large, est un port très médiocre; les navires sont forcés de jeter l'ancre à un ou deux kilomètres de la côte; un ressac violent gêne le débarquement. Un môle, construit en plusieurs années de travail pénible, fut détruit en 1903, peu de mois après son achèvement, par quelques marées furieuses. Cette côte n'a pas de port naturel, à l'exception de Walfish-bay, qui est aux mains des Anglais.

Trois cents kilomètres séparent Windhuk de la mer. Le trajet était jusqu'en 1902 pénible et lent. Il s'effectuait au moyen de grandes voitures massives, semblables à celles qu'utilisaient les Boers dans leurs « trekks », et que traînent dix ou douze paires de bœufs. Il fallait camper en route; les frais étaient considérables. Le génie militaire a construit, de 1897 à 1902, un chemin de fer à voie étroite qui relie maintenant les deux points. Cette ligne aurait certainement favorisé l'immigration de colons allemands, si le soulèvement n'avait éclaté peu de temps après sa construction.

Un peu au sud de Windhuk, commence le grand Namaland, qui s'étend jusqu'à l'Orange, limite sud de la colonie. C'est, lui aussi, un pays de hauts plateaux, mais son élévation moyenne est moindre que celle du Damaraland. Il forme une série de terrasses parallèles, bordées du nord au sud par des crêtes d'une faible hauteur. Aucune voie naturelle ne relie les plateaux à la côte. Tandis que les fleuves du pays des Hereros descendent vers la mer et que leurs vallées forment des routes qu'emprunte le trafic, les rares cours d'eau du Namaland s'écoulent vers l'hinterland désert de l'est ou vers le sud. La région demeure en quelque sorte fermée. C'est pourtant un assez heureux terrain de colonisation. Le climat est presque le même que celui de l'Europe du Nord. La végétation n'a plus aucun caractère tropical; la brousse et ses buissons épineux, qui recouvrent une grande partie du Damaraland, cessent ici presque complètement; il ne reste plus sur les hauteurs qu'une herbe sèche, dont vit le bétail. Mais le pays a un grand désavantage : son extrême sécheresse. L'eau à vrai dire ne manque

pas : le grand fleuve des Poissons (*grosser Fischfluss*), qui traverse le Namaland du nord au sud, a souvent, à 1 000 kilomètres de son embouchure, en dehors même de la saison des pluies, un débit suffisant pour qu'on ait pu le comparer avec la Lahn à Marbourg. Mais la plupart des cours d'eau s'écoulent souterrainement. Il sera nécessaire d'entreprendre dans toute cette région de grands travaux d'irrigation.

Les habitants du pays sont des Hottentots, c'est-à-dire qu'ils n'ont rien de commun avec les nègres des deux autres régions. Les Hottentots ne sont pas noirs; ils sont jaunes; on leur attribue, sans preuves certaines, une origine asiatique; les traits de leur visage rappellent souvent, dit-on, le type mongol. Ils sont assez petits, mais bien bâtis; leurs pieds et leurs mains sont d'une grande délicatesse. Ils sont, sans aucun doute, beaucoup plus intelligents et plus cultivés que les nègres. Leur langue a des raffinements inconnus aux autres dialectes africains; on a noté comme un signe exceptionnel de culture qu'ils ont un mot pour désigner le sentiment de l'humanité. Ils savent travailler le cuir d'une façon qui révèle, en plus d'une grande habileté technique, un goût artistique développé. Ils sont excellents musiciens; ils apprennent aisément les mélodies européennes que leur enseignent les missionnaires, aiment à chanter à plusieurs voix et composent eux-mêmes des chants, dont l'originalité a toujours frappé vivement les colons.

Leur nombre total est de 15 à 20 000. Ils forment huit tribus distinctes, dont les plus connues sont les Witboois et les Bondelzwarts; la résidence principale des premiers est à Gibeon, les seconds sont groupés dans l'extrême-sud, autour de Warmbad. Les Hottentots possèdent moins de bétail que les Hereros et apportent moins de soin à l'élevage. C'est un peuple de chasseurs et de pillards. Pendant la plus grande partie du XIX[e] siècle, ils ont vécu du butin ramassé dans leurs expéditions guerrières en pays herero. C'est pour être mieux défendus contre leurs incessantes rapines que les Hereros ont au début accepté le protectorat allemand.

A ces Hottentots s'ajoute une tribu de métis, le peuple des « Bastards », établi autour de Rehoboth. Ce sont des individus nés d'unions entre Boers et femmes hottentotes. Ils habitaient autrefois la colonie du Cap, mais ils ont émigré vers 1870 dans

le territoire de l'actuelle colonie allemande, pour se soustraire à l'hostilité des Bushmen. Ils ne sont guère que 3 ou 4 000. Ils forment une sorte de classe intermédiaire entre les Allemands et les indigènes. On leur reproche d'avoir conservé la plupart des vices maternels : ils ont un grand penchant à la paresse et au mensonge. Mais ils ont hérité aussi de leurs ancêtres hottentots de rares qualités de chasseurs et de pasteurs. Ils sont chrétiens et assez soumis à l'autorité de leurs missionnaires. Le niveau de leur culture est de toutes façons bien supérieur à celui des Hottentots, à plus forte raison à celui des peuplades nègres. Leur langue maternelle est le hollandais. Ils avaient, bien avant les Allemands, introduit dans le pays les constructions de type européen ; Rehoboth avait, avant tout autre centre habité, ses maisonnettes entourées de jardins et ses places régulières, ombragées d'arbres.

Pendant la guerre, les Bastards ont combattu du côté allemand. Ils étaient d'excellents guides et de bons soldats. Ils désirent être de plus en plus considérés comme des égaux par les Allemands. Ceux-ci ont d'ailleurs des sentiments sympathiques à leur égard. Toutefois ils n'ont pas encore voulu leur accorder l'exercice des droits civiques. Mais ils s'y verront bientôt naturellement contraints. Les unions ne sont pas rares entre les colons allemands et les femmes du peuple des Bastards ; les enfants nés de ces unions sont considérés comme citoyens allemands. A la longue, il sera bien difficile de maintenir la distinction entre les premiers métis et les Allemands métissés.



Jusqu'à la révolte, les indigènes du Sud-Ouest africain n'ont pas été considérés comme un peuple soumis et dépendant étroitement de l'Empire. Les tribus conservaient tous leurs biens et à peu près toutes leurs libertés, sous la protection nominale de l'Allemagne. C'était la période des ententes et des traités. Il n'y a pas eu, à proprement parler, d'administration allemande avant l'année 1892, bien que la déclaration officielle du protectorat remonte à avril 1884. Jusque-là, la direction des colonies se reposait de tout sur les grandes compagnies. Non seulement

on avait reconnu les concessions qu'avaient accordées, antérieurement à l'occupation, les principicules indigènes, mais on en avait immédiatement consenti de nouvelles. Le gouvernement allemand était enclin par principe à favoriser les grandes compagnies. « Bismarck eût confié volontiers l'administration des territoires conquis aux Compagnies « intéressées ». Il les eût faites souveraines territorialement et les eût rattachées par un lien de vassalité seulement à l'Empire. Elles auraient dû se protéger elles-mêmes, lever leurs propres milices. Des *Chartes impériales* eussent suffi à les garantir contre les empiètements des autres nations [1]. »

Mais les compagnies concessionnaires n'ont pas répondu à l'attente du gouvernement. La plupart d'entre elles n'ont qu'un maigre capital versé; des actions de fondateurs constituent la plus grande partie du capital nominal. Six compagnies, qui possèdent ensemble un capital nominal de 65 millions de marks, n'ont en fait à leur disposition, comme fonds d'exploitation, que 13 millions de marks. La concession est pour elle une traite tirée sur l'avenir. Elles espèrent que tôt ou tard, à la suite de découvertes de gisements miniers, leurs terrains prendront naturellement et sans aucun effort de leur part, une plus grande valeur, et qu'il leur suffira alors de les revendre en détail pour obtenir une grosse rémunération de leur capital. En attendant, elles refusent de vendre des terres aux colons, ou les mettent à un si haut prix qu'elles ne trouvent pas d'acheteurs. D'immenses territoires restent ainsi fermés à la colonisation. Au moment où éclata le soulèvement, les compagnies concessionnaires possédaient les deux cinquièmes de la colonie; le gouvernement n'était propriétaire que d'un cinquième; le surplus était resté aux mains des indigènes. Les colons ne pouvaient guère s'établir que sur les terres du gouvernement ou sur celles des indigènes; mais c'étaient en général les moins productives et les moins sûres.

Non seulement les compagnies n'ont pas servi l'intérêt général, mais elles ont indisposé contre les Allemands les indigènes, qui souvent se sont crus lésés par elles. Les contrats conclus entre les compagnies et les chefs de tribus n'ont

1. Ch. Andler, *Le prince de Bismarck*, p. 276.

pas toujours été rédigés en termes clairs ; en tout cas, ces chefs, souvent illettrés, n'en ont pas toujours compris la portée exacte. Lüderitz avait, en 1883 et 1884, signé avec deux *capitaines* des traités qui lui concédaient sur la côte une bande de territoire large de 20 « milles ». Le traité ne disait pas s'il s'agissait de milles « géographiques » ou de milles « anglais ». Si c'étaient des milles anglais, le marché n'avait rien d'avantageux pour Lüderitz, car toute la côte est bordée par un large désert de sable, sans valeur aucune. Au contraire une bande de territoire de vingt milles géographiques lui livrait de vastes pâturages et le rendait maître du trafic entre les hauts plateaux et la mer. Lorsque la *Deutsche Kolonialgesellschaft für Südwestafrika* succéda à Lüderitz en 1895, elle réclama le village de Kubub, qui est une étape importante pour les convois venant de la baie de Lüderitz (anciennement : Angra Pequeña). Les Hottentots contestèrent vivement cette prétention. Mais, avec l'appui du gouvernement, la compagnie obtint gain de cause.

La plupart des concessions avaient été obtenues pour une bouchée de pain. Lüderitz, ayant traité avec deux tribus, versa à la première 600 livres sterling et lui abandonna en outre 260 fusils ; à la seconde, il ne donna que 20 livres sterling. D'autres sociétés achetèrent pour 100 et 150 livres de vrais petits royaumes. Ces rétributions, assez minimes en elles-mêmes, pesaient d'autant moins aux concessionnaires que les indigènes généralement prenaient, au lieu d'argent, des marchandises, de l'alcool, des munitions. La plus forte somme fut payée par un syndicat anglais, qui désirait accaparer les terrains au nord de l'Orange : il alla jusqu'à verser à trois tribus hottentotes la somme de 2 300 livres sterling. Mais pour ce prix, ces trois tribus se livraient en quelque sorte pieds et poings liés : sans aucun doute, elles n'avaient pas prévu les conséquences de l'acte qu'elles signaient. Le contrat fut soumis par le gouvernement allemand à une sévère revision, qui laissa pourtant au syndicat toutes les exploitations minières dans la contrée, et il fut entendu que les Hottentots devraient lui abandonner 512 fermes, à son choix. Mais les 512 fermes n'existaient pas, et eussent-elles existé que les indigènes ne se les seraient certainement pas laissé enlever

sans résistance. Leutwein confesse que le gouvernement craignait un soulèvement à ce propos et qu'il se trouvait dans un grand embarras. Heureusement, le syndicat ne put pas faire face à tous ses engagements; il avait promis de construire, dans un délai déterminé, une voie ferrée de la baie de Lüderitz aux hauts plateaux de l'intérieur. Il n'en fit rien, et l'on s'autorisa de cette négligence pour le déclarer déchu d'une partie de ses droits; il était déjà entré en possession de 112 fermes, qu'il a conservées.

Ces cessions de territoires irritaient les indigènes, et particulièrement les Hereros. Peuple nomade, ils avaient besoin d'espaces presque illimités et supportaient mal de se voir imposer subitement des frontières. Sans doute ils auraient dû s'en prendre à eux-mêmes d'abord. Rien ne les forçait à vendre leurs domaines aux étrangers. Mais ils raisonnaient et agissaient comme des enfants. Ils ne savaient pas résister à l'attrait des nouveautés introduites chez eux par les trafiquants venus du dehors; il leur fallait tout acheter. Pour satisfaire leurs envies puériles, ils se dépouillaient eux-mêmes de leurs terres; puis, la fièvre du désir tombée, ils se croyaient spoliés, joués; ils n'en haïssaient que davantage leurs envahisseurs.

Le gouvernement comprit qu'une explosion de haine populaire s'ensuivrait quelque jour, et il chercha à régler les conditions d'achat et de vente des terres. Par une série d'ordonnances, l'administration de la colonie décréta qu'aucun acte de vente, ou même de location, entre indigènes et colons de race blanche ne serait valable, s'il n'avait l'assentiment du gouverneur. On établit d'avantageuses conditions de paiement pour les colons qui voudraient s'installer sur les terres du gouvernement. Mais comme les indigènes se contentaient de marchandises en guise de paiement, les immigrants croyaient avoir plus de profit à s'adresser à eux. Le pays des Hereros, plus riche en eau et en pâturages que les autres régions, mieux desservi qu'elles, grâce au chemin de fer, attirait particulièrement les nouveaux arrivants. Le chef des Hereros, Samuel Maharero, toujours endetté, était toujours prêt à vendre des fermes; et ses sujets, qu'il ne consultait pas, assistaient, impuissants, à la disparition des biens de la communauté.

Le sans-gêne de certains colons achevait ce qu'avait commencé la prodigalité des chefs indigènes. Plus d'un s'installait, comme en pays conquis, sur le coin de terre qui lui agréait le plus, et n'en bougeait plus. Leutwein cite une protestation que lui adressèrent, par l'entremise d'un missionnaire, les Hereros de la région de Gobabis, dans l'Est :

... Nous voyons avec terreur que les terrains passent les uns après les autres dans la main des Blancs, et en conséquence nous prions humblement M. le gouverneur de ne plus ratifier aucune vente de terre ici, dans le territoire du Nosob blanc, et de transformer toutes les terres qui ne sont pas encore vendues en une grande réserve; car nous serons alors, nous et nos enfants, en sûreté, c'est-à-dire que nous aurons un endroit où habiter et faire des jardins...

Ce sont les missions qui, les premières, ont demandé la création de réserves, semblables à celles où les Américains ont enfermé ce qui subsiste des tribus indiennes. Les missions ont pris, dans cette question de la propriété des terres, le parti des indigènes contre les colons blancs.

Presque toutes les ventes de terres, dit un missionnaire, s'accomplissent de la façon suivante : les Hereros prennent à crédit, ou plutôt, comme l'on dit ici d'une façon caractéristique, *à banqueroute*, chez les trafiquants, qui assez fréquemment s'établissent contre leur gré chez eux, toutes sortes de marchandises, et non point des objets utiles et bons, mais souvent des objets de parure parfaitement superflus, et ils y sont encouragés par les trafiquants en question de toutes les façons possibles, aussi longtemps qu'ils possèdent encore quelque chose, bétail ou terres[1].

Le projet des réserves, à peine formulé, fut approuvé par les colons; mais ils conçurent la chose autrement que les missionnaires. Ceux-ci voulaient des réserves aussi étendues que possible, pour préserver les indigènes contre la ruine. Il fallait à leur sens prendre des garanties contre la légèreté même des possesseurs du sol; il était nécessaire de limiter leur faculté de vente. Les colons au contraire se figuraient les réserves comme des camps de concentration, où les indigènes demeureraient enfermés, à moins qu'ils ne préférassent se mettre au service des fermiers blancs. Il fallait les déclarer

1. Th. Leutwein, *op. laud.*, p. 270.

déchus de leurs droits de propriété ; il fallait supprimer leur indépendance économique ; car les fermiers blancs, dont les frais d'exploitation étaient très élevés, ne pouvaient pas supporter la concurrence de l'élevage indigène. « Que les terres dans leur totalité passent des mains des indigènes dans celles des Blancs, disait un article[1] de la *Deutsche Südwestafrikanische Zeitung*, publiée à Windhuk, cela n'est que strictement conforme au but de la colonisation dans ce territoire. Il faut que le pays soit habité par des colons blancs. Par conséquent les indigènes doivent s'effacer, ou bien se mettre au service des Blancs, ou bien se retirer dans les réserves qui leur seront affectées. »

Mais de quel droit le gouvernement aurait-il prononcé la déchéance des propriétaires indigènes ? Comme le faisaient remarquer les missionnaires, leurs biens leur avaient été garantis par des actes officiels, par la parole même de l'Empereur. D'ailleurs aucune tribu n'était jusqu'à ces dernières années sujette de l'Empire. C'est par des traités librement consentis que les divers chefs avaient, les uns après les autres, et généralement dans l'intention de se combattre les uns les autres, accepté le protectorat allemand. Les Allemands étaient liés par leur signature, aussi longtemps que les indigènes eux-mêmes respectaient les clauses des traités.

Ces traités, dit Leutwein, étaient toujours établis sur un type uniforme. « Les *capitaines* y promettaient en général : 1° d'accorder aux sujets et protégés de l'Empire le droit de voyager et de trafiquer partout sur leur territoire ; 2° de protéger la vie et les biens de ces colons ; 3° de reconnaître, en cas de différends entre les deux races, la juridiction de l'empereur d'Allemagne ; 4° de ne pas aliéner leurs terres et de n'accorder aucune sorte de concessions sans approbation du gouvernement allemand ; 5° de contribuer à maintenir la paix dans le protectorat et de faire appel, dans le cas de conflits avec d'autres *capitaines*, à la décision du gouvernement allemand ; 6° de reconnaître les lois allemandes promulguées pour le protectorat. »

Dans la question des réserves, le gouvernement adopta

1. Cité par des missionnaires dans une lettre au gouverneur. Th. Leutwein, *op. laud.*, p. 270.

l'avis des missionnaires; il décida qu'elles seraient seulement le noyau inaliénable de la propriété indigène. En dehors de ces réserves, le terrain devait rester, après comme avant, entre les mains des indigènes, et il ne tenait qu'à eux de le conserver indéfiniment, en refusant de le vendre aux colons.

Les colons, qui avaient espéré une solution différente, s'indignèrent contre le gouvernement, protecteur trop zélé de l'indolence des indigènes. Mais, par un inexplicable malentendu, les indigènes eux-mêmes, ou du moins les Hereros, se montrèrent hostiles aux décisions prises par le gouvernement. Ils crurent ou affectèrent de croire qu'on voulait leur ravir leurs terres sans dédommagement, et les parquer dans des districts étroits, où ils n'auraient pas l'étendue nécessaire pour faire paître leurs troupeaux. La mesure qu'on avait voulu prendre en leur faveur ne donna, en fin de compte, satisfaction à personne, et on est fondé à considérer cette question des réserves comme l'une des causes déterminantes de la révolte.



Dès le jour où l'Allemagne établit son autorité effective dans la colonie, il y eut, comme le montre déjà la question de l'attribution et de la vente des terres, de profonds dissentiments entre le gouvernement et les colons. Tandis que les colons, semblables à presque tous les Européens campés parmi des peuples d'une civilisation inférieure, réclamaient l'établissement d'une souveraineté brutale, le gouvernement, fidèle à sa politique de pénétration commerciale et décidé à ne pas inonder de soldats ce territoire lointain, demeurait bienveillant, conciliant, pacifique.

Les premiers soldats ne débarquèrent dans la colonie qu'en 1891. Leur nombre en 1893 ne dépassait pas encore 50. Certains chefs, à qui l'on avait promis assistance contre leurs ennemis, raillaient la faiblesse de ces soi-disant alliés.

Cher capitaine de François, écrivait en 1891 au commissaire impérial, le chef herero Manassé, j'ai quelque chose à vous demander, afin que vous me le disiez : c'est au sujet de l'aide que vous aviez promis de m'apporter. Je vous prie vivement de me faire savoir

laquelle. Car je ne sais pas encore laquelle, ou si je l'ai su, je l'ai oublié...[1].

Les populations du protectorat s'étonnaient encore de voir tant d'individus se succéder auprès d'elles, en se donnant tous pour des représentants du grand Empereur allemand. Ils ne savaient auquel croire. Le perpétuel changement de personnes brouillait leurs idées; il leur semblait qu'un traité conclu avec un individu ne devait être valable qu'autant que cet individu demeurait dans le pays. Il leur paraissait singulier également qu'un traité dût les engager pour un nombre indéfini d'années; les conventions conclues entre les chefs des diverses tribus n'étaient jamais de bien longue durée.

Quelques chefs avaient pourtant un sentiment vague de la puissance de l'Empire allemand. Ce n'étaient pas tous des illettrés; l'un d'eux, entendant un jour parler de Tilsit, demanda s'il s'agissait de la ville où avait été signé le fameux traité. Mais ils pensaient néanmoins que l'Allemagne était trop lointaine pour pouvoir exercer une vigoureuse pression sur eux. Ils acceptaient les Allemands comme des arbitres de leurs querelles intestines, non comme des maîtres. Dès que ces querelles cessèrent et qu'ils commencèrent à conclure amitié, ils crurent fermement qu'ils pourraient sans trop de peine se débarrasser du joug étranger.

Conscient de sa faiblesse véritable, le gouvernement s'ingénia à sauvegarder son autorité en opposant les uns aux autres les intérêts des diverses tribus. Mais cette politique ne réussit pas toujours, et ce fut, en dépit de ses principes pacifiques, le gouvernement qui porta le premier coup aux indigènes. Il parut nécessaire, en 1893, de les intimider et de prouver la supériorité militaire des Allemands. Le chiffre de la troupe fut porté à un peu plus de 200 hommes. Le commissaire impérial de François s'attaqua à la plus redoutée des tribus hottentotes et à l'une des rares qui n'eussent pas encore reconnu le protectorat allemand, les Witboois. Le *capitaine* de cette tribu était Hendrik Witbooi, devenu fameux dix ans plus tard par la longue et habile résistance qu'il opposa aux troupes envoyées pour la répression du soulèvement. Les rapines nombreuses

1. Th. Leutwein, *op. laud.*, p. 14.

exercées par les Witboois parmi les troupeaux des Hereros. fournirent le prétexte de l'expédition. Hendrik Witbooi se trouvait alors avec sa troupe, à Hoornkrans. On l'attaqua à l'improviste; il n'y eut aucune déclaration d'hostilités; à l'égard de ces barbares on ne se croyait pas tenu d'observer le droit des gens. Hendrik Witbooi avait bien quelques soupçons de l'entreprise qui se préparait; mais il avait cru qu'on lui déclarerait, d'une façon formelle, la guerre. Il fut surpris, mis en déroute, forcé de s'enfuir, mais non pas anéanti. Il continua à tenir la campagne, à piller les troupeaux de bœufs, et même à intercepter le trafic entre Windhuk et la côte.

Hendrik Witbooi n'était pas un vulgaire chef de bande, ni un adversaire méprisable. Il exerçait, dans tout le pays des Hottentots, une grande autorité personnelle. C'était un caractère froid, méditatif, religieux. Il avait accepté avec une gravité passionnée l'enseignement chrétien. Il en avait particulièrement retenu ce précepte que les rois et chefs de peuples tiennent de Dieu leur pouvoir légitime. Il croyait même que Dieu inspirait, dans les cas graves, ses pensées et ses décisions. Il n'avait pas considéré de prime abord les Allemands comme des ennemis; dans ses luttes contre les Hereros, il avait toujours respecté les biens et la personne des colons blancs. Seulement il se refusait à traiter avec eux comme l'avaient fait les autres chefs. Ce vieil homme — il était déjà âgé d'environ soixante-dix ans — était presque comparable aux chefs boers, dont la résistance devait bientôt exciter l'universelle sympathie allemande. Il parlait un langage sentencieux et biblique. Leutwein cite de lui un fragment de lettre, où ce barbare fait preuve d'une manière d'éloquence :

Votre Noblesse me demande si je veux faire avec vous la paix ou la guerre. A cela je réponds : François sait bien et votre Haute Noblesse sait bien aussi, quoique votre Noblesse n'était pas dans ce pays, que j'ai en tout temps gardé la paix avec vous, avec François, et avec tous les hommes blancs. François n'a pas tiré sur moi pour avoir la paix, mais parce que j'étais en paix avec lui. Je reposais tranquillement dans ma maison et je dormais, quand vint François, pour m'éveiller à coups de fusil, et cela non pas pour avoir la paix, ou à cause d'un méfait, dont j'aurais pu me rendre coupable contre lui soit par parole soit par acte, mais parce que je n'ai pas aban-

donné quelque chose, qui est ma propriété à moi seul et à quoi j'ai droit. Je n'ai pas abandonné mon indépendance, car pour ce qui est du mien, j'ai seul le droit de le donner ou de ne pas le donner, comme je veux, à quelqu'un qui me le demande. François m'a fait la guerre parce que je n'ai pas voulu donner mon bien propre. C'est ce que je ne puis comprendre, et je suis étonné et grandement surpris d'avoir subi une violence aussi triste et aussi terrible de la part du haut personnage François. D'abord on intercepta toutes mes munitions, et quand je fus là, les mains vides, on tira sur moi. Je n'avais pas attendu pareille chose de François, d'autant moins que vous autres, hommes blancs, vous êtes les plus raisonnables et les plus cultivés des hommes et que vous nous enseignez la vérité et la justice. Je ne peux pas comprendre que cela soit péché et faute, qu'un homme ne veuille pas donner son bien et sa propriété, lorsqu'un autre homme les réclame. En outre, je le dis à votre Haute Noblesse, la guerre et la paix ne reposent pas dans mes mains, car cette guerre n'est pas causée par moi, attendu que je n'ai fait subir aucun dommage à François et que je ne l'ai pas offensé. Et maintenant votre Noblesse me dit dans sa lettre, que François est reparti pour l'Allemagne et que vous avez été envoyé par l'empereur d'Allemagne comme son remplaçant, pour m'anéantir, si je ne veux pas faire la paix. A cela je réponds ainsi : la paix est une chose que Dieu a établie sur la terre, car Dieu a dit dans sa parole : il y a un temps pour la guerre, et il y a de nouveau un temps pour la paix; c'est pourquoi je ne veux pas repousser la paix, si votre Noblesse s'adresse à moi avec amitié et sincérité véritable, car François a éloigné la paix de moi, et si vous êtes venu maintenant pour réparer tout ce que François a fait d'injuste et d'illégal à mon égard et faire passer en oubli les choses, à cause desquelles François a tiré sur moi, et faire uniquement la paix, alors je ne veux pas m'opposer à la paix. Je donnerai alors à votre Haute Noblesse la paix, et je suis disposé à vous donner la paix, pour l'amour du Seigneur...[1] »

Leutwein ne jugea pas suffisantes ces protestations pacifiques et poursuivit la campagne entreprise par François. Avec trois compagnies et quelques volontaires bastards, il réussit à infliger à la petite troupe hottentote une défaite sérieuse (Naukluft, sept. 1894). Les Allemands eurent eux-mêmes des pertes cruelles. Hendrik Witbooi consentit alors à reconnaître par traité la souveraineté allemande; mais ce ne fut pas une complète soumission. Il conservait son rang, ses biens, ses armes,

1. Th. Leutwein, *op. laud.*, pp. 32-33.

ses munitions, et même, provisoirement, les fusils allemands tombés pendant la campagne entre ses mains. Ce traité fut mal accueilli en Allemagne. Il parut blessant pour l'amour-propre national : on n'entame pas des pourparlers avec un rebelle, on lui impose des conditions. Au mépris de l'indigène, ordinaire chez tous les peuples colonisateurs, commencèrent à s'ajouter chez les Allemands l'irritation et la haine.

Pourtant Leutwein avait eu raison de ne pas vouloir entamer une lutte de guérillas et de ne pas se lancer à travers l'aride Namaland à la poursuite d'un insaisissable ennemi. L'événement a montré, dix ans plus tard, que 15 000 hommes suffisaient malaisément à cette tâche. Il n'en avait alors que 500 à peine. Et surtout il avait eu raison de croire à la parole du vieux Witbooi. Pendant dix ans l'Allemagne n'eut pas d'auxiliaire plus sûr et plus dévoué.

C'est grâce à lui qu'il fut possible d'appliquer l'ordonnance sur l'estampillage des armes à feu. Pour contrôler la force guerrière des tribus, l'administration avait décidé, en 1897, qu'il serait fait une revision des fusils et des munitions. Quiconque ne se soumettait pas à l'ordonnance était passible d'une amende; l'arme était en outre confisquée. Une pareille exigence devait forcément exciter la méfiance des indigènes. Les fonctionnaires chargés des opérations de récolement n'eurent pas partout le tact nécessaire. Il s'ensuivit une agitation, qui faillit dégénérer en hostilités. Par l'entremise de Hendrik Witbooi, l'affaire fut réglée pacifiquement, et le gouvernement, prenant prétexte des troubles qui venaient de se produire, put même se faire céder en toute souveraineté le village de Keetmanshoop, qui était et qui est resté le poste le plus important du Sud.

Il n'y eut plus jusqu'en 1903 de campagne comparable à celle qui avait été nécessaire pour réduire Hendrik Witbooi. Les trois ou quatre petites expéditions militaires qu'il fallut entreprendre en diverses régions de la colonie; ne furent généralement que des démonstrations pacifiques. L'arrivée seule d'une petite colonne allemande et surtout la présence d'un ou deux canons suffisaient à calmer les dispositions les plus rebelles. En allié fidèle, Hendrik Witbooi envoya tou-

jours quelques cavaliers de renfort. Il se joignit parfois lui-même à l'expédition. Une fois de plus, on peut le comparer aux généraux boers qui, après leur défaite, acceptèrent une collaboration loyale avec l'ennemi de la veille. Nous aurons à examiner plus tard les causes de sa défection ultérieure.

Avec les Hereros, le gouvernement n'eut jamais de difficultés notables. Ils étaient moins bien organisés et moins bien commandés que les Hottentots. Les tribus se disputaient entre elles la suprématie nominale sur l'ensemble des Hereros; à l'intérieur de chaque tribu des clans se formaient incessamment : les frères ou les fils des chefs défunts se disputaient âprement le pouvoir. Le gouvernement profita de ces querelles dynastiques. Grâce à l'appui de Leutwein, le *capitaine* d'Okahandja, Samuel Maharero, réussit à faire reconnaître son autorité suprême par tous les autres chefs. En retour il aida Leutwein à faire partout accepter le protectorat allemand. Ses hommes, comme ceux de Witbooi, se joignirent souvent aux colonnes d'expédition allemandes.

Samuel lui-même n'avait pas la valeur personnelle de Hendrik Witbooi. C'était un beau nègre gai, jouisseur et quémandeur. A la grande irritation des missionnaires, il ne cessait point de vendre par fragments le territoire de son peuple, pour satisfaire ses besoins de tabac, d'alcool et de femmes; ses dettes croissaient constamment et le maintenaient dans la dépendance des colons blancs. Pourtant ce grand enfant, si prompt à céder aux entraînements de sa nature molle et voluptueuse, devait devenir en 1904 un meneur énergique, opiniâtre, désespéré. Mais il fut jusqu'à ce moment un utile auxiliaire de la pénétration allemande. Grâce à lui, la reddition des armes dans les tribus hereros s'opéra sans réclamations violentes. Son concours, moins désintéressé, moins chevaleresque que celui de Witbooi, eut des résultats analogues : malgré le petit nombre des troupes allemandes, la paix fut maintenue pendant dix ans en pays herero.

Loin donc de vouloir ruiner l'autorité des principicules indigènes, le gouvernement allemand chercha plutôt à la rendre plus forte et plus stable. Il les laissa régir à leur gré les sujets indigènes et rendre la justice selon les habitudes anciennes. Toutefois, à côté de cette primitive administration

indigène, il en établit une autre plus régulière, destinée surtout à protéger les colons blancs et à assurer l'ordre dans toutes les parties de la colonie. Au début, le territoire avait été divisé en un certain nombre de districts militaires : au centre de chacun d'eux demeurait, dans un poste fortifié, une petite troupe sous le commandement d'un officier ou d'un sous-officier. Peu à peu l'on transforma ces districts militaires en divisions administratives, dirigées par un fonctionnaire civil. On songea aussi à remplacer les soldats par des agents de police, soumis à l'autorité civile. On aurait évité ainsi jusqu'à l'apparence d'une occupation militaire. Mais la révolte subite de 1903 vint détruire ces projets.

* * *

Cette attitude du gouvernement à l'égard des indigènes a été unanimement désapprouvée par les colons. Ils ont accusé le général Leutwein d'avoir par son excessive patience, par sa longanimité, par sa faiblesse, encouragé la révolte des indigènes. Les Hereros, naturellement orgueilleux, n'étaient que trop enclins à se croire les égaux des Blancs en intelligence et en dignité. Les colons auraient voulu que la loi édictât les deux principes suivants, formulés en Allemagne par le *Deutscher Kolonialbund* :

1° Tout individu de couleur est tenu de considérer un Blanc comme une « créature supérieure ».
2° Devant le tribunal le témoignage de sept individus de couleur sera nécessaire pour balancer celui d'un Blanc.

Les colons n'avaient pourtant pas à se plaindre de la justice allemande. Dans tous les conflits qui surgissaient entre eux et les indigènes, les tribunaux leur étaient indulgents. Des assesseurs indigènes siégeaient sans doute dans ces tribunaux, mais ce n'était là qu'un trompe-l'œil; ces assesseurs n'avaient pas voix délibérante et leur présence muette ne servait qu'à consacrer la partialité des juges blancs. Leutwein nous donne le tableau comparatif des crimes commis par des Blancs et par des indigènes, et des peines infligées dans chaque cas :

A. — MEURTRES DE BLANCS PAR DES INDIGÈNES

a) 1894. L'Anglais Christi.	1 condamnation à mort et 1 emprisonnement à vie.
b) 1895. Un cavalier de la troupe . .	6 condamnations à mort.
c) 1895. Bur Smith.	2 — —
d) 1896. L'Anglais Feyton.	1 — —
e) 1899. Les colons Claasen et Dürr.	2 — —
f) 1900. Un agent de police blanc. .	3 — —

B. — MEURTRES D'INDIGÈNES PAR DES BLANCS

a) 1896. Les Hottentots Jantje et Kurieb.	1re instance : 5 années 1/2 de maison de force. 2e instance : 3 mois de prison.
b) 1901. Le Herero Leonhardt. . . .	1 année de prison.
c) 1902. Le Herero Kamauru	2 ans de prison.
d) 1903. La fille du chef Zacharias d'Otjimbingwe.	1re instance : Acquittement. 2e instance : 3 ans de prison.

On ne se contentait pas d'estimer la vie d'un Blanc à plus haut prix que celle d'un indigène. On observait, selon les cas, des formes différentes ; le tribunal admettait toujours des circonstances atténuantes pour les Blancs et ne retenait jamais contre eux que le chef d'accusation suivant : coups ayant entraîné la mort. Pour les indigènes, au contraire, on ne faisait pas de distinction entre l'assassinat prémédité et les coups suivis de mort.

Malgré tout, les colons se croyaient abandonnés par l'administration centrale. Ils lui reprochaient très vivement de ne pas permettre le libre commerce des armes à feu et des munitions. Le monopole avait été établi par le gouvernement en 1897. Jusque-là l'importation des fusils et cartouches avait été libre ou presque, et ces deux articles avaient été les principaux objets d'échange entre les trafiquants étrangers et les indigènes. Mais il y avait un danger permanent à laisser les indigènes bien armés. Il n'y avait pas au contraire de plus sûr moyen d'assurer la paix que de les priver de fusils. Le gouvernement s'en réserva donc la vente. La contrebande continuelle à la frontière de la colonie du Cap fit établir l'obligation de l'estampillage ; et l'on chercha à persuader les indigènes

d'échanger leurs carabines anglaises contre d'anciens fusils d'ordonnance allemands, d'un calibre peu usuel dans le commerce.

Il ne pouvait pas être question d'établir un règlement aussi rigoureux pour les colons que pour les indigènes. Il était nécessaire que tous les colons fussent armés, et à cause de la chasse, et à cause d'une attaque éventuelle des indigènes. Mais il fallait s'attendre, si on les laissait accumuler des munitions chez eux sans contrôle, à ce que la contrebande fût organisée à l'intérieur par les colons eux-mêmes. Il a été prouvé que, peu de temps avant la récolte, des Blancs faisaient à leurs meurtriers du lendemain des « prêts » répétés de cartouches. Une ordonnance en régla donc la vente : des magasins administratifs furent constitués, et les fonctionnaires chargés de les diriger eurent l'ordre de n'accorder aux colons que 50 à 100 cartouches par mois, selon les cas. Tous les types de fusils furent autorisés, sauf les fusils d'ordonnance du plus récent modèle.

Cette mesure, dirigée indirectement contre les indigènes, mécontenta surtout les colons. Ils ne comprenaient pas qu'on cherchât à ménager les indigènes, et c'est vainement que le gouverneur faisait remarquer que les populations du *Schutzgebiet* n'étaient pas sujettes de l'Empire. La bienveillance montrée à quelques chefs passait pour de l'hostilité à l'égard des Blancs :

A Windhuk on se plaint plus violemment que jamais du peu de bonne volonté du gouvernement. C'est surtout la politique d'indulgence et de bonté observée à l'égard des indigènes qui est blâmée par toute la population civile, parce que c'est elle qui a le plus à en souffrir. Les indigènes se permettent parfois à l'égard des colons les pires insolences; comme nous l'avons déjà dit, le gouverneur et le commandant du district n'ont d'attentions que pour eux. Ils ne sont jamais las d'accorder des distinctions à la canaille indigène. Hendrik Witbooi avec son état-major, Samuel Maharero, Kajata (un grand favori), reçoivent des invitations et de riches présents. On raconte que Kajata, — et peut-être d'autres indigènes également, — a son dépôt personnel de cartouches dans le magasin des munitions, qu'il reçoit des objets destinés à l'équipement des troupes, etc.[1].

1. H. von Falkenhausen, *Ansiedlerschicksale, elf Jahre in Deutsch Südwestafrika*, p. 188, 1907.

Il finit par arriver, comme en bien d'autres colonies, que les fonctionnaires et les colons formèrent deux classes fermées et peu portées à s'estimer réciproquement. Les fonctionnaires, largement payés, représentaient l'aristocratie. Les colons, parmi lesquels ne manquaient pas les aventuriers et les ratés, enviaient, dénigraient cette aisance des fonctionnaires. Les droits de douane, nécessaires à la trop pauvre colonie, leur paraissaient une vexation arbitraire.

Quelque grosse que fût notre joie, lorsque des parents nous envoyaient d'Allemagne des paquets contenant des vêtements ou des vivres, notre indignation ne l'était pas moins, à leur réception, à cause des droits d'entrée que nous avions à payer et qui n'étaient pas minimes; par exemple, un chapeau, une paire de souliers coûtait un mark de droits. Même les quelques articles d'exportation étaient soumis à un impôt : plumes d'autruche, peaux et cornes de bêtes... Seules les marchandises adressées aux missionnaires et aux fonctionnaires étaient exemptes de droits. Pourquoi les fonctionnaires, cela était une énigme, attendu que leurs traitements sont incroyablement élevés. Le colon, dont le travail était plus dur, et qui travaillait avec son propre argent, était forcé de toujours se saigner, et n'en était pas moins considéré, selon une parole fameuse, comme le prolétariat de la colonie. Les fonctionnaires pullulaient à Windhuk. Les nombreux avantages dont ils jouissaient avaient fait naître parmi eux une vanité démesurée. Le colon instruit, qui souvent là-bas avait à subir de grosses pertes et accomplir de durs travaux, auxquels il n'était point accoutumé, pour gagner son pain, se voyait traiter dédaigneusement par les fonctionnaires, même par les simples scribes, qui n'étaient en somme que d'anciens soldats, et était forcé de laisser passer plus d'une inconvenance, pour ne pas s'aliéner ces messieurs, dont le bon plaisir pouvait au besoin lui susciter des ennuis... Le colon n'avait aucune importance, la simple appellation de « colon » était parfois considérée comme une insulte. Les noirs au contraire étaient de grands personnages, et même le témoignage de ces menteurs notoires avait autant de poids, certains disaient même plus de poids, que celui des Blancs[1].

Les meilleurs colons, les plus laborieux et les plus modestes en leurs prétentions, étaient les soldats libérés de la petite armée d'occupation. Ils connaissaient le pays, le caractère des indigènes et quelquefois leur langue; ils savaient exactement

1. H. von Falkenhause, *op. laud.*, pp. 42-43.

quel genre de vie les attendait. Mais les nouveaux arrivants débarquaient pleins d'illusions puériles, et s'imaginaient que l'exil leur vaudrait une rapide richesse. Or pour ceux qui n'avaient point d'avance pécuniaire, c'était la misère. Ils pouvaient obtenir du gouvernement un lot de terrain payable par échéances; mais l'argent leur manquait encore pour acquérir des troupeaux, tenter des cultures, et supporter au besoin les suites financières des expériences malheureuses. Les plus habiles colons agricoles ne pouvaient pas, au calcul de Leutwein, réussir, s'ils n'avaient à leur disposition un capital minimum de 6 000 marks. A cela s'ajoutaient les frais de voyage et de premier établissement. Une commission instituée en 1903, à l'instigation du Dr Stuebel, alors directeur des colonies, les a évalués pour une famille de quatre personnes :

1. Frais de voyage :	
a) Passage de pont Hambourg-Swakopmund. .	1 000 marks.
b) Depuis la résidence jusqu'à Hambourg; dépenses à bord et transport dans la colonie.	500 —
	1 500 marks.
2. Ustensiles agricoles.	1 000 —
3. Maison d'habitation.	3 500 —
4. Semences, pommes de terre pour deux récoltes.	200 —
5. Un char à bœufs.	1 200 —
6. 10 bœufs d'attelage à 200 marks.	2 000 —
7. 10 vaches laitières à 150 marks.	1 500 —
8. Un taureau.	200 —
9. 50 moutons et chèvres.	600 —
10. Une jument de selle et un poulain.	400 —
11. Entretien d'une famille de quatre personnes pendant un an et demi.	2 200 —
12. Entretien de trois indigènes.	825 —
13. Argent liquide pour autres articles nécessaires.	875 —
Total.	16 000 marks[1].

Dans cette somme, le prix de la ferme n'est pas inclus. Il s'ensuit donc que si le Sud-Ouest africain doit être une colonie de peuplement, on ne peut compter pour le peupler que sur des familles de paysans assez aisés; ou bien il faudra que le

1. Th. Leutwein, *op. laud.*, p. 409.

gouvernement allemand prenne à sa charge la plus grande partie de ces frais de voyage et de premier établissement, et qu'il inscrive annuellement au budget une grosse somme pour la colonisation du *Schutzgebiet*. Une première somme de 300 000 marks a déjà été votée en 1903. Le commissaire de l'émigration réclame actuellement 1 500 000 marks. Que fera M. Dernburg?

Il n'a demandé jusqu'à présent que des secours pour les fermiers ruinés par la guerre. Mais il voudra sans doute favoriser par des subventions un exode de fermiers blancs vers la colonie, pour laquelle il fait une très active propagande. Le 12 décembre 1906, il fit, par un procédé d'heureuse réclame, comparaître, à titre d'expert, devant la commission du budget, un fermier sud-africain, dont l'exposé fut reproduit par tous les journaux et imprimé plus tard en appendice dans une brochure où M. Dernburg lui-même avait réuni deux de ses discours sur la question coloniale. Un colon qui pourrait débuter avec 68 000 marks, dit ce fermier, aurait à enregistrer les deux premières années un déficit variant entre 4 000 et 5 000 marks; mais, à partir de la troisième année, les gains assurés commenceraient; peu élevés d'abord, ils dépasseraient, au bout de huit années d'exploitation, la somme de 60 000 marks, la plus grande partie de cette somme étant d'ailleurs représentée par le bétail. Citant son propre exemple, ce fermier ajoutait qu'il avait débuté avec 35 000 marks et que sa fortune s'élevait, au bout de cinq années, à 144 000 marks.

Mais ces calculs, à supposer qu'ils ne pèchent pas par un excès d'optimisme, n'intéressent que les émigrants aisés, c'est-à-dire le plus petit nombre. Beaucoup de pauvres diables, au contraire, venus dans l'espoir de refaire une vie brisée, *verkrachte Existenzen*, comme les appelle un ancien commandant en chef des troupes de la colonie, le général de Trotha[1], n'avaient pas de fonds suffisants à leur disposition pour créer une ferme. Ils se faisaient courtiers, intermédiaires; ils achetaient dans les entrepôts de Windhuk des ballots de marchandises destinées aux indigènes, les chargeaient sur une lourde voiture du Cap traînée par des bœufs et s'en allaient de

1. Discours à Bonn, 6 janvier 1907.

village en village, ou plutôt de campement en campement, échangeant contre des bœufs ou des plumes d'autruche leurs articles d'habillement, leur alcool et leur bimbeloterie. Ils amassaient ainsi lentement un petit capital, mais c'était une vie de privations et de risques constants.

Toutefois, comme le commerce avec les indigènes n'exigeait pas un labeur régulier, les paresseux s'accommodaient volontiers de cette vie fruste. Les colons comptaient même plus sur ce commerce que sur leur exploitation agricole pour gagner quelque argent. « En fin de compte, dit H. von Falkenhausen [1], il n'y avait dans le Damaraland aucun colon qui vécût sans faire le commerce. » A vrai dire, ce n'était pas le commerce, mais l'usure. On poussait les indigènes à acheter continuellement et à s'endetter, pour pouvoir ensuite les dépouiller légalement de leur bétail. Les Blancs prirent l'habitude de toujours vendre à crédit aux indigènes, qui n'étaient pourtant que trop disposés par nature à retarder les règlements de comptes.

On ne peut pas se faire une idée de leur lenteur lorsqu'il s'agissait de payer; c'était à désespérer. Quelquefois, après des années d'attente, le Herero condescendait à régler une petite partie de sa dette; il ne la payait jamais tout entière; au contraire, il s'empressait généralement de reprendre sur l'heure de nouvelles marchandises à crédit. Et si l'on faisait une observation, la réponse était toujours la même : mais je viens de payer [2].

La vente à crédit fut l'occasion de difficultés innombrables et souvent de violences. Le vendeur et l'acheteur cherchaient à se leurrer réciproquement. La déloyauté était égale des deux côtés, si l'on en croit les colons eux-mêmes : « Certains trafiquants employaient une méthode, grâce à laquelle leur gain était notablement accru : ils estimaient les bêtes que les indigènes amenaient pour régler tardivement leur dette, à un prix trop faible, parfois à la moitié seulement de leur véritable valeur [3] ». Les indigènes en retour disparaissaient quelquefois sans rien laisser à leur créancier. Mais il était rare qu'ils parvinssent à se dérober tout à fait aux poursuites. Le créancier

1. H. von Falkenhausen, *op. laud.*, p. 199.
2. *Ibid.*, p. 199.
3. *Ibid.*, p. 177.

souvent se mettait en route de sa personne, et quand il avait rejoint le fugitif, il se payait lui-même en enlevant une partie des troupeaux de l'indigène. Dans ce cas il ajoutait au chiffre de sa dette les frais causés par son déplacement.

Les colons se rendaient clairement compte les uns et les autres des inconvénients du système. Il n'eût tenu qu'à eux de supprimer toutes les difficultés en vendant au comptant seulement. Mais la jalousie réciproque et un âpre esprit de concurrence empêchaient toute entente entre les Blancs. Ces deux ou trois milliers d'Allemands répandus sur un territoire plus grand que l'Empire se desservaient entre eux aussi méchamment que les boutiquiers d'une même corporation dans une petite ville de province.

Le gouverneur Leutwein essaya d'imposer le commerce au comptant. Mais il se heurta sur ce point à l'opposition de puissantes maisons de commission, des grandes compagnies elles-mêmes, qui prétendirent que l'immigration, déjà lente, diminuerait si les colons perdaient l'occasion de faire, grâce au crédit, de fructueuses affaires. Ces grandes entreprises capitalistes, très influentes à Berlin, réussirent presque à faire adopter leur opinion au conseil des colonies. Finalement, l'on transigea, et par décision du chancelier, un délai d'un an fut accordé aux indigènes pour se libérer de leurs dettes. Ce n'était là qu'une demi-mesure, dont l'effet fut fâcheux. Les prêteurs se hâtèrent d'exiger le paiement de leurs marchandises; ils tracassèrent et irritèrent les indigènes; et l'attitude insolente, même agressive, des petits trafiquants ambulants fit éclater la colère qui couvait partout contre les envahissseurs. L'ordonnance est du mois de juillet 1903 : les Hereros se soulevèrent en janvier 1904.

ERNEST TONNELAT

(La fin prochainement.)

LETTRES DE ROME[1]

— 1857-1860 —

LXII

Rome, 16 février 1860.

Chère maman,

Il y a longtemps que je pense à notre organisation prochaine; puisque tu me demandes mon avis, voici ce que je désire :

1° Je voudrais t'éviter la fatigue et l'ennui de t'occuper de moi. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : c'est de m'avoir un appartement séparé du vôtre. Quand je dis : « séparé », j'entends que les deux logements soient dans la même maison, au même étage, si cela est possible; mais je désire une séparation, afin de ne pas t'apporter un surcroît de besogne. Mon ménage sera tenu par une femme de ménage, provisoirement; puis par un domestique, plus tard.

2° Je partage les idées de mon cher père et je pense qu'il serait imprudent et ridicule de se mettre sur les bras un loyer exagéré. Je voudrais que mon appartement fût composé de deux chambres et une toute petite antichambre ou entrée. — Quant aux repas, je les ferai chez vous et avec vous, le plus économiquement et le plus simplement possible, c'est-à-dire en

Voir la *Revue* des 15 décembre 1907, 1er, 15 janvier et 1er février 1908.

me conformant pleinement à vos habitudes, sans y changer la moindre des choses. J'y tiens.

3° Quant à meubler mon intérieur, je ferai cela peu à peu. Ce dont je te chargerai, c'est du papier de tenture ; je désirerais que cela fût joli. J'apporterai de Rome des photographies et je me monterai à Paris un intérieur agréable. La première chose, c'est que les murs soient agréablement décorés : rouge pour mon salon-cabinet, brun foncé ou autre pour ma chambre à coucher. Tu choisiras.

Je serais bien aise de ne pas payer plus de 300 à 400 francs. D'un autre côté, vous pourriez trouver votre affaire pour 450 à 550 francs. Si nous pouvions ne pas dépasser à nous trois le chiffre de 900 à 950 francs, ce serait charmant.

Je n'explique pas davantage mon insistance pour la séparation de nos deux appartements. Mon père comprendra mieux que toi peut-être le sentiment qui me guide. *Je ne veux pas* que tu sois chargée d'ouvrir la porte à des gens que je mettrai dehors cinq minutes après ; — cela pour les directeurs, chanteurs, etc. — De plus, je suis très capricieux dans ma vie : quelquefois je me promène au clair de lune jusqu'à des heures impossibles. Ma liberté d'action se trouverait entravée par la crainte de vous gêner : c'est ce qu'il faut éviter. Donc, et en résumé, la séparation est *indispensable* sous le rapport des convenances, de la commodité, de la liberté, etc., etc., etc.

Je ne tiens pas à avoir de grandes chambres, au contraire. Je crains le rez-de-chaussée et me chaufferai avec la cheminée : tu peux donc te servir des deux poêles.

Si tu trouves notre affaire à deux ou trois maisons de distance, je crois qu'il en faudra passer par là, quoique je préfère de beaucoup habiter la même maison que vous.

Toute ma lettre a été prise par ces détails, qui ont du reste une grande importance pour moi. J'ajouterai qu'ayant terminé la première partie de *Vasco de Gama*, il y a des choses que je suis obligé de changer. Je travaille activement à une pièce de Molière, paroles et musique.

Tout ira bien.

A bientôt!

Votre fils dévoué,

GEORGES BIZET

LXIII

Rome, 2 mars 1860.

Chère maman,

Il est donc décidé que nous ne pourrons pas avoir de la chance deux semaines de suite. Les nouvelles que tu me donnes me navrent. Vos santés me sont plus chères qu'à vous-mêmes, et je vois bien que vous ne prenez pas de vous tous les soins qu'il convient. J'attends ta prochaine lettre avec une fiévreuse impatience. La douleur de mon cher père est-elle revenue? L'inflammation qui te fait souffrir a-t-elle diminué? Voilà deux questions bien importantes pour moi, et je prie le bon Dieu de m'apporter deux bonnes réponses. Je voudrais que ma chance s'étendît jusqu'aux miens. Sans cela, elle me sera inutile et ne me rendra heureux que bien imparfaitement. Enfin, peut-être qu'en ce moment vous allez bien tous les deux. Je l'espère et le désire de toute ma force.

Tu m'accuses d'avoir peu de fixité dans les idées et l'apparence te donne raison. Quand tu liras les vers sur lesquels j'ai dû travailler, tu comprendras pourquoi j'ai ajourné un travail que j'aurais achevé avec le plus grand bonheur si les matériaux ne m'avaient manqué complètement. Mais, pour faire un civet, il faut au moins un chat. De même, pour faire de la musique, faut-il des vers qui ne soient pas trop au-dessous du mauvais : le ridicule est gênant. Sois tranquille, mon envoi n'en sera que plus complet, puisqu'il sera plus important que celui de l'année dernière. Espérons que le rapport sera aussi favorable. Au reste, cela m'inquiète peu...

On dit que le *Philémon et Baucis* de Gounod[1] a fait four. Cela ne m'étonne pas : ce merveilleux conte d'Ovide, si bien imité ou plutôt recréé par notre La Fontaine, n'offre pas à notre public blasé une intrigue suffisante; il n'y a pas de pièce. La musique de Gounod doit être excellente : le sujet lui convient en tous points...

Tu déplores donc toujours ce pauvre piano? Eh bien! pour te consoler, je vais t'apprendre une grande nouvelle : je joue

1. Opéra-comique en trois actes, représenté pour la première fois, au Théâtre-Lyrique, le 18 février 1860.

du piano, et j'en joue très bien. J'y attache trop peu d'importance pour faire de la modestie. — Tu ne me crois pas? Tant mieux : tu auras le plaisir de la surprise. — Je n'en dirai pas autant de ce diable de Guiraud : il a perdu toute son exécution. Pourtant il n'y a que deux ans qu'il ne travaille plus. A quoi cela tient-il?... Je n'en sais rien, et cela m'est égal...

J'ai parlé de Guiraud à M. de Kisseleff, et il a reçu une invitation à dîner. Je crois qu'on l'a trouvé un peu timide ; on a dit qu'il jouait froidement. C'est un peu vrai ; mais il est si gentil, si amical, si bon camarade, que je lui passe ces deux défauts-là. Malheureusement, le public juge moins sainement, et Guiraud, dans sa vie, dans son allure, dans son jeu, dans sa musique, est un peu mou, un peu apathique. Je tâche de le dégourdir un peu, je l'aime autant que *j'antipathe* X... Quel monsieur ridicule et prétentieux !

Je finis ici en vous embrassant de tout mon cœur et en vous recommandant votre santé à tous deux comme le bien le plus précieux que possède votre fils aimant,

GEORGES BIZET

LXIV

Mardi, 20 mars 1860.

Chère maman,

J'étais samedi en promenade archéologique avec toute l'Académie ; j'espérais rentrer pour le départ du courrier, mon espérance a été déçue. Voilà pourquoi je suis si en retard, je t'en demande pardon.

Je t'ai annoncé la fin de la première partie de *Vasco de Gama*. C'est orchestré et copié ; je l'ai mis à la reliure. Je suis content, et, si je n'étais pas si courageux, je pourrais me contenter de cela : je crois que c'est suffisant pour envoi, et comme qualité et comme quantité. Mais, désirant faire un travail plus important que l'année dernière, j'avais commencé *l'Amour peintre* de Molière ; je suis arrêté, voici pourquoi :

Tu sais ou plutôt tu ne sais pas que l'académie, outre son rapport imprimé, fait un rapport écrit qui nous est adressé. Ce rapport contient ordinairement des conseils et des critiques qui ne sont pas dans l'autre. Ce manuscrit ne nous est arrivé

que le 20 de ce mois. L'article me concernant est encore plus flatteur que celui que tu connais, mais il est précédé d'un petit suif ainsi conçu :

Nous devons blâmer M. Bizet d'avoir fait un opéra bouffe quand le règlement demandait une messe. Nous lui rappellerons que les natures les plus enjouées trouvent dans la méditation et l'interprétation des choses sublimes un style indispensable même dans les productions légères, et sans lequel une œuvre ne saurait être durable.

Tu comprends que ceci a un peu changé mes projets, et j'ai immédiatement lâché le petit opéra-comique. Le parti le plus simple était de compléter mon envoi par un *Credo*. Ce morceau de la messe renferme, outre le sentiment religieux, un drame, une action. Le *Resurrexit*, le *Et ascendit*, etc., etc., me permettaient d'abandonner un peu le sentiment chrétien pour y substituer l'action, le drame. Mais cela répugnait à mes idées : je ne veux pas faire une messe avant d'être en état de la faire bien, c'est-à-dire chrétienne. J'ai donc pris un parti singulier pour concilier mes idées avec l'exigence réglementaire de l'académie. On me demande du religieux : eh bien! je ferai du religieux, mais du religieux païen. *Carmen seculare* (Chant séculaire) d'Horace me tentait depuis longtemps : rien de plus beau dans l'antiquité latine, et Virgile, et Lucrèce, et Horace lui-même n'ont jamais rien écrit d'aussi grand, d'aussi pur, d'aussi élevé. C'est un chant à Apollon et à Diane à deux chœurs. C'est plus beau que la messe, au point de vue littéraire et poétique; c'est de la poésie latine au lieu de prose, ce qui est beaucoup plus mesuré, plus rythmé, et, par conséquent, plus musical. Puis, à vrai dire, je suis plus païen que chrétien. J'ai toujours lu les antiques avec un plaisir infini, tandis que dans les chrétiens je n'ai trouvé que système, égoïsme, intolérance et absence complète de goûts artistiques. Il va sans dire que j'excepte les œuvres de saint Paul et de saint Jean.

J'adresserai à Ambroise Thomas, rapporteur de la section, un petit mémoire où je développerai les idées que je viens de t'indiquer sommairement.

Me voilà donc attelé à une œuvre énorme, et d'une difficulté extrême. C'est peut-être impossible, mais au moins je l'aurai

tenté. Je ne sache pas que jusqu'à présent aucun musicien se soit risqué en pareille besogne. Je ne sais encore ce que vaudra mon travail; mais qui ne tente rien, etc.

Parlons un peu d'autre chose. Il y a eu ici une protestation. Les gendarmes italiens ont sabré, ils ont blessé cinquante personnes. Deux officiers français en bourgeois ont été atteints légèrement. Le général de Goyon a donné raison aux gendarmes; il a vertement semoncé les officiers, qui sortent en bourgeois malgré sa défense expresse. Tous les officiers sont furieux. Les sympathies ne sont pas de ce côté-là, comme tu dois bien le penser. Le colonel du 40ᵉ a énergiquement protesté contre la sauvagerie des carabiniers du pape, mais il a été repris par le général, qui l'a, je crois, consigné pour huit jours. — Du reste les Romains feraient mieux d'attendre, afin d'épargner aux Français le chagrin d'être obligés de sévir contre eux.

Il y a demain consistoire, et le pape lancera contre Victor-Emmanuel l'excommunication. On ne sait si l'excommunication sera *vitandus*, c'est-à-dire en nommant le prince frappé, comme cela s'est fait, pour la dernière fois, par Benoît XIV contre un roi de Portugal, ou si l'excommunication sera simple, c'est-à-dire sans nommer le roi de Sardaigne. Nous attendons.

Victor-Emmanuel a pris possession des Romagnes et des duchés de Toscane, Parme et Modène. Cela lui fait quelque chose comme 11 ou 12 millions d'habitants, autant que la Prusse.

Les passions sont excitées d'une manière incroyable. Naples est en rumeur. On y craint Garibaldi. Si la révolution éclate à Naples et que la population napolitaine prononce l'annexion à la Sardaigne, tout sera fini, ou plutôt cela commencera.

C'est égal, c'est un beau rêve, pour un prince qui possédait un si petit État, de se trouver à la tête de la première puissance de second ordre et à la veille d'être roi d'Italie, d'un pays de 26 millions d'âmes.

... Je vois qu'Hector joue toujours *Robin des Bois*. En avez-vous des nouvelles?...

Je vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur.

Votre fils,

GEORGES BIZET

LXV

Rome, 30 mars 1860.

Chère maman,

... Je vois avec peine que M. Bétinet vous est retombé sur les bras. Il faut pourtant que tout ait une fin ; votre bonté pour ce mauvais garnement est extrême. Je vous avoue que je fais des vœux pour que le conseil de révision vous en débarrasse. Il sera peut-être assez bon pour servir son pays. Dieu le veuille !

... J'ai peu de nouvelles à vous donner. Je travaille beaucoup. Je ne puis prévoir encore ce que vaudra mon *Carmen seculare*. J'espère vous en dire plus long dans ma prochaine lettre : d'ici à quinze jours, ce sera très avancé.

J'ai relu mon *Vasco*. C'est bien orchestré et je crois qu'à l'exécution il y aurait de l'effet. Je crains que la section ne puisse porter sur ce travail un jugement sérieux. La lecture de certains ouvrages est insuffisante pour en avoir une idée complète. Enfin, nous verrons.

Je suis toujours enchanté de Guiraud : c'est décidément une charmante nature. Il me charge toujours de mille choses pour vous.

Que dit-on à Paris de *Pierre de Médicis*[1] ? S'il nous faut lutter avec des sénateurs, le métier deviendra impossible.

Nous attendons toujours de grands événements, il court ici un bruit étrange : monsieur le général Lamoricière vient prendre le commandement des troupes du pape. Le fait est que monseigneur de Mérode, l'âme damnée de Pie IX, l'a conduit à Ancône; on les attend demain au Vatican...On voit de singulières choses dans ce temps-ci.

J'ai dîné onze fois chez Kisseleff, ce mois-ci. Cet excellent homme m'a pris tout à fait en affection. Je suis plus que jamais décidé à lui demander une lettre pour M. Achille Fould avant mon départ. Je voudrais faire modifier le règlement, relativement aux pensionnaires musiciens. Si j'y parviens, je rendrai un service à tout le monde en général et à moi en particulier.

1. Opéra en quatre actes du prince Stanislas Poniatowski, représenté pour la première fois, à l'Opéra, le 9 mars 1860.

Le vote des Italiens a été superbe... Plusieurs officiers français sont au fort Saint-Ange pour un mois. C'est un fichu État dans lequel il n'est pas permis d'avoir une opinion. L'attitude de l'Angleterre à Naples devient intéressante.

Il est merveilleux vraiment de voir comme l'Europe a bien avalé la pilule de l'annexion de la Savoie : décidément, l'empereur est un homme merveilleux. On a beau dire, la France lui doit entièrement sa haute position guerrière, et, ma foi, c'est quelque chose. Dis-moi un peu ce qu'on pense là-bas, et adieu pour aujourd'hui. Je vous embrasse de toute mon âme et de toute ma tendresse.

GEORGES BIZET

LXVI

Rome, 28 avril 1860.

Chère mère,

Bien que tu me parles le moins souvent possible de ta santé, il m'est impossible de ne pas deviner la vérité. Cette vérité, j'y tiens essentiellement, je la veux à tout prix. Si je savais jamais que tu me caches la moindre chose, j'aurais vite pris un parti... tu me comprends. Donc, je t'en supplie, tiens-moi bien exactement au courant : c'est le plus sûr, le seul moyen de me tirer d'inquiétude. Tu fais bien d'essayer de l'homéopathie. Suis avec religion les prescriptions du docteur. Nous avons ici un temps épouvantable, tout comme à Paris. Avec le beau temps, tu te rétabliras, j'en suis certain.

Tu me demandes des nouvelles de mon envoi. Voici :

Je n'enverrai que *Vasco*.

Je ne vois pas la nécessité de faire des envois ridiculement longs. On a trouvé mon premier essai très bien, sans doute, mais un peu long; — cela n'est point sur le rapport et n'est pas une appréciation musicale; c'est seulement l'opinion de cinq bons bourgeois qui trouvaient désagréable de passer leur dimanche à lire de la musique au lieu d'aller à la campagne.

Puis le style que j'emploie dans mon *Carmen seculare* serait de l'hébreu pour MM. Clapisson, Carafa et autres semblables.

Quant à *Vasco de Gama*, je fais d'avance bon marché du

jugement de ces messieurs, et voici pourquoi. Ma partition est compliquée et, par conséquent, difficile à lire. Il faudrait pour juger un ouvrage de cette importance l'étudier chez soi, à tête reposée, et surtout sans piano. Or messieurs de la section confient la lecture des envois à un lecteur, — bon ou mauvais, peu importe : est-il possible de lire à première vue une partition manuscrite?... On joue l'ouvrage en courant, et une seule fois, puis l'aréopage porte un jugement sur un jeune homme qui est égal, sinon supérieur, à la majorité de ses juges (ceci n'est pas pour moi, mais pour tout le monde). Or il arrive ceci : ou ces messieurs ne comprennent pas, et alors leur négligence, leur amour-propre froissé même, leur suggèrent un éreintement, ou, séduits par une certaine forme, un certain goût, ils approuvent sans connaissance de cause. Résultat inévitable : appréciation nulle, sinon erronée, fausse ou absurde, ou tout cela à la fois. — Tu me trouveras peut-être un peu disposé à mal voir les choses; mais c'est la vérité, rien que la vérité, et puis qu'attendre de ces animaux-là? Reber est muet, Berlioz absent, Auber endormi, Carafa et Clapisson écoutent, hélas! Il n'y a que Thomas, mais il est si paresseux!

Autrement, je suis très content de ce que je fais du *Carmen seculare*, mais c'est pour moi... et pour vous.

Rien de nouveau. Le triumvirat des trois cousins : Mérode, Lamoricière et Corcelles. Et voilà tout; c'est peu.

David a fait un envoi détestable. Cela est assez mauvais pour plaire aux Clapisson, Bazin et autres...

A bientôt, et recevez l'affection inébranlable de

votre dévoué

GEORGES BIZET

LXVII

Rome, 12 mai 1860.

Chère maman,

... Les troupes françaises quittent Rome prochainement. Qu'arrivera-t-il? Rien, bien certainement. Le nom de Lamoricière empêchera les Romains de bouger. Tous les jours arrivent à Rome des Français qui viennent mettre leurs fortunes et leurs personnes à la disposition de S. S. Pie IX.

About a fait une délicieuse brochure intitulée : *La nouvelle carte d'Europe*. C'est un chef-d'œuvre. C'est du Voltaire. — Décidément, depuis Courier, on n'a pas écrit en français comme ce diable-là. Son style est d'une clarté, d'une finesse, d'une justesse d'expression incroyables. Je compare la nouvelle brochure d'About aux plus ravissantes productions de Courier, et, réellement, c'est aussi fort. C'est amusant de blaguer en politique; il n'y a que cela à faire, d'autant plus que c'est le meilleur moyen de faire triompher ses idées. Je crois que Voltaire a plus fait pour la liberté en frondant que Jean-Jacques en philosophant. La nouvelle brochure a un succès inouï ici dans les cercles diplomatiques : c'est là que je l'ai lue.

Je travaille l'italien et le français. J'ai toujours l'intention de chercher une « revue musicale ». Je ne suis pas beaucoup plus bête que beaucoup d'autres qui n'écrivent pas trop mal : pourquoi n'essaierais-je pas, moi aussi, de dire ce que je pense de notre art et de nos artistes? Guiraud a un acte au Théâtre-Lyrique [1]. Je crains qu'il ne soit obligé d'aller à Paris, cet été, pour le faire jouer; ce serait dommage. Je lui ai offert de monter son ouvrage, s'il n'entre en répétitions qu'au mois de janvier : il a accepté. Nous sommes ensemble à un degré d'intimité qui autorise toute espèce de confiance.

Je partirai au mois de juillet, et passerai juillet, août, septembre et octobre en voyage. Cela passera vite et je pourrai bientôt vous embrasser et vous dire moi-même toute ma tendresse et le dévouement de votre fils,

GEORGES BIZET

LXVIII

Rome, 26 mai 1860.

Chère maman,

Enfin ta dernière lettre m'a annoncé un mieux sensible. Il y a bien longtemps que je n'avais eu un semblable bonheur. J'espère que ce n'est que l'avant-coureur de ton entier rétablissement. Profite de la saison favorable pour te soigner et te rendre enfin maîtresse de la maladie.

1. Sans doute *Sylvie*, opéra-comique en un acte, joué un peu plus tard au Théâtre de l'Opéra-Comique.

Je pars le 1er juillet. D'ici là, je ferai quantité de belles promenades autour de Rome. Ne t'inquiète donc pas.

J'ai écrit à Eugène Diaz pour le féliciter de son succès. J'écris aussi à Émile Diaz. Je t'envoie la lettre, ne sachant plus son numéro.

Je te dirai peu de chose de la politique. On ne sait rien de Sicile. Quant aux États Romains, ils sont toujours troublés par des bandes d'insurgés, peu puissantes, il est vrai, mais assez importantes cependant pour obliger le général de Lamoricière à s'en occuper. On a arrêté, l'autre jour, un de nos collègues, architecte ; il était deux heures de l'après-midi. On lui a pris son porte-monnaie, contenant 20 francs, puis on l'a laissé en liberté. Il faut ajouter que la scène se passait à quatre kilomètres de Rome, dans la plaine. — Si ce jeune homme eût été armé, et s'il n'eût pas été un peu effrayé, ce qui est pardonnable à un homme de quatre pieds, il lui aurait été bien facile de se défendre contre deux agresseurs. J'ai de la chance : je n'ai jamais eu la moindre mauvaise rencontre. Au contraire ! L'autre soir, je demande du feu à un *signore* qui passait : voilà l'imbécile qui prend peur et qui se sauve à toutes jambes !...

On m'a écrit qu'Hector avait chanté l'air de *Fidelio* avec une voix superbe, mais sans intelligence et sans goût. (On ne me parlait que de la première représentation.) Depuis, sa voix même lui a fait défaut : c'est triste !

Guiraud fait tout le voyage du Nord avec moi. Nous ne nous quitterons plus d'ici à mon départ de Rome. Décidément, il y a encore d'honnêtes gens en ce monde. C'est fort heureux, car il y a des moments où on est tenté d'en douter.

Adieu, à bientôt, et à vous de tout cœur.

GEORGES BIZET

LXIX

Rome, 23 juin 1860.

Chère maman,

Ton avant-dernière lettre m'avait désolé, la dernière m'a rassuré presque complètement. Je déplore et je comprends la faiblesse dans laquelle tu te trouves après d'aussi rudes assauts ;

mais cela ne doit pas t'inquiéter, si le mal lui-même diminue. Dès qu'il disparaîtra, les forces reviendront. Tu as confiance en ton médecin, c'est déjà un point capital. Continue à te soigner; surtout, fais en sorte que le moral soit meilleur que le physique : je suis persuadé que c'est là le plus important. Soigne-toi, encore une fois, n'épargne rien, évite toute fatigue, tout ennui, — autant que faire se peut, du moins.

Je voudrais avoir toujours de bonnes nouvelles à te donner, mais ma chance est tellement persistante que les événements heureux perdent de leur importance. Aussi bien, cette fois, n'ai-je rien de nouveau. Je me porte à merveille. J'ai revu mon envoi avant l'emballage, et je t'avoue que j'en ai été étonné. Je ne croyais pas avoir jamais produit une aussi bonne chose; quoi qu'en disent messieurs de l'académie des beaux-arts, mon opinion est faite, et elle est bonne, très bonne même. Je vous dis ceci en cachette, tout à fait confidentiellement : si je compare mon *Vasco de Gama* aux grandes choses de l'art, je reste bien au-dessous, cela va sans dire, mais si je veux lutter avec nos bonnes choses contemporaines, je crois avoir, sinon l'avantage, au moins le droit de disputer. Il faut bien que ce soit *vous* pour que j'ose une semblable confidence; mais je suis heureux en ce moment : je sens que j'ai fait presque bien, et que je vais faire dix fois mieux encore. Je puis affirmer enfin que je suis musicien, ce dont j'ai douté bien longtemps. Que j'arrive en deux, en quatre ou en dix ans, peu importe : je suis assez jeune pour ne pas perdre l'espérance de jouir de mes succès. Donc, espoir, espoir, c'est-à-dire certitude. Du reste, le moment est bon : Gounod seul est un homme; derrière lui, rien. Verdi n'écrira plus, dit-on, et puis, écrirait-il, je doute qu'il retrouve souvent de ces éclairs de génie tels qu'en contiennent le *Trovatore*, la *Traviata* et le quatrième acte de *Rigoletto*. C'est une belle nature d'artiste perdue par la négligence et le succès de mauvais aloi.

Mais assez discuté. Ce que tu me dis de ce pauvre Eugène Diaz me désole : lui si fort, si solide, est-il possible qu'un concours l'ait changé à ce point?... Ah! c'est qu'il faut beaucoup de force pour faire de l'art. C'est dur, très dur même, à Rome surtout. Le vent de sirocco a sur les nerfs une influence inouïe. Tu me connais, et tu sais que je suis peu nerveux de

ma nature : eh bien! les jours de sirocco, je ne puis toucher ni à *Don Juan*, ni aux *Nozze*, ni à *Cosi fan tutte*; la musique de Mozart agit trop directement sur moi, et cela me rend véritablement très malade. Certaines choses de Rossini me produisent aussi le même effet. Chose étonnante, Beethoven et Meyerbeer ne vont jamais jusque-là. Quant à Haydn, il y a longtemps qu'il m'endort, ainsi que le vieux Grétry. Je ne parle pas de Boieldieu, de Nicolo, etc., qui n'existent plus pour moi...

Encore musique! j'ai le diable au corps pour en parler aujourd'hui. Enfin, je finis. — J'attends mon semestre pour partir avec Guiraud. Nous allons voir Venezia, Ravenne, Florence, Gênes, Milan, Ferrare, Sienne, etc., etc., toutes les merveilles du Nord. Je me fais une fête de ce voyage fait avec un ami, un collègue, qui partage mes goûts et qui m'aime, je crois, d'une sincère et franche amitié, — chose assez rare, soit dit en passant, entre musiciens.

Tu ne diras pas que ma lettre est trop courte aujourd'hui. J'aurais encore à te parler de ma petite tournée de montagnes, mais c'est au retour que je veux vous émerveiller au récit des merveilles que j'ai pu admirer dans ce beau pays. Je t'écrirai encore une fois de Rome, et je t'indiquerai où tu pourras envoyer tes lettres. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et je te recommande ta santé comme le plus cher de mes biens.

Votre fils,

GEORGES BIZET

LXX

Rome, 10 juillet 1860.

Chère maman,

Je suis très inquiet : je n'ai pas reçu de lettre de toi, cette semaine. A quoi dois-je attribuer ce retard?... Ce ne peut être à ta santé, car, dans ce cas, mon père m'aurait sans doute écrit. Tu es d'une exactitude tellement sévère qu'on ne peut croire qu'un événement ordinaire te fasse manquer à tes habitudes. Ecris-moi vite, vite, vite. J'attends du ministère d'État le

semestre de ma pension, échu le 1er juillet. Dès que j'aurai reçu cette somme, je me mettrai en route avec Guiraud. Du reste, je ne m'ennuie pas à Rome : je me promène et je lis. C'est assez pour me faire une existence superbe. Cependant je suis impatient de voir la belle Venezia.

...Il m'est difficile de te dire quelque chose de nouveau : mes amis vous sont inconnus, ma vie est heureuse, mais peu fertile en accidents intéressants. Quant à te parler de ce que je vois, je réserve cela pour le retour, dans six mois.

Ah! si ta santé était bonne, je serais complètement heureux. Ce retard m'inquiète malgré moi : aucun courrier n'a manqué, tu ne m'as donc pas écrit.

Je t'apporterai un ravissant portrait de moi. C'est mon ami Giacomotti qui m'a fait ce charmant cadeau pour toi. Je pose aujourd'hui toute la journée ; ce soir, ce sera fini. Je te l'aurais envoyé par Giacomotti lui-même, mais il part dans trois ou quatre jours et le portrait ne sera pas sec. Enfin, je te promets un bijou. J'aurais voulu que tu le visses avant moi : tu ne m'aurais pas reconnu. Je suis étonnamment changé. J'ai surtout grandi.

A propos, j'ai été victime d'un vol. Tu sais, ce fameux pardessus, qui était du reste complètement mûr : on me l'a pris, et chez moi. C'est trop fort! Le malheureux voleur aura été plus volé que moi. Cependant je regrette ce vêtement : on a toujours de la peine à se séparer d'un aussi vieux serviteur. Ma garde-robe commence à diminuer, mais mon linge est en parfait état : mes vingt-quatre chemises sont presque neuves ; je n'ai usé que les six chemises de nuit. L'habillement d'été que j'ai fait faire au *Palais de Cristal* est tout neuf : je ne l'ai mis que trois fois. Ma redingote d'hiver est aussi superbe, de même que mes gilets d'hiver. Malheureusement, tout cela est large, mais court. Mon habillement noir en aura, je crois, bientôt assez. Bref, en rentrant à Paris, je ne risque rien de me mettre tout à neuf.

Pour l'appartement, je répète mes indications : deux pièces et une petite antichambre. — Rez-de-chaussée ou septième, cela m'est indifférent. — Que les chambres ne soient pas trop grandes ; que les fenêtres ne soient pas trop *chez les voisins* : j'aime ma liberté. Quant à la vue, cela m'est à peu près indif-

férent; cependant j'aimerais mieux la rue. Ne meublez pas ces deux chambres, ou à peine. J'ai pris en horreur les meubles d'acajou et j'achèterai peu à peu des meubles d'artiste qui me fassent plaisir à regarder... Encore une recommandation : le plus près de vous possible. Tâchez que cela soit dans la même maison, n'est-ce pas? Adieu, écris-moi.

Ton fils,

GEORGES BIZET.

LXXI

Rome, 25 juillet 1860.

Chère maman,

... Je suis complètement de votre avis en ce qui touche mon installation : donc ne vous occupez plus de me chercher un appartement pour le terme prochain; je descendrai dans mon ancienne petite chambre, que je reverrai avec plaisir. Cependant, si vous trouviez quelque chose de convenable, et très près de vous, j'aimerais mieux profiter de cette occasion et payer un terme de plus. Cela pour être près de vous autant que possible. — Six cents francs me paraît un peu cher.

Je réfléchissais à une chose qui malheureusement serait peut-être impossible. Avec quelques changements, ne pourrions-nous pas nous arranger de notre rez-de-chaussée? Par exemple : 1° en abattant la cloison qui est dans la salle à manger, afin d'en faire une chambre convenable en supprimant le petit cabinet; 2° en établissant une porte d'entrée sur la cour au lieu et place de la fenêtre. Je coucherais n'importe où. Je voudrais me mettre peu de frais sur le dos à mon retour à Paris. *Chi va piano va sano*... ce qui signifie qu'il faut dépenser peu quand on a peu. C'est la devise de tout honnête homme et de tout philosophe. Or, même en payant les frais d'organisation, cette dernière combinaison serait économique. Maintenant, cela sera-t-il possible?...

D'un autre côté, l'avantage énorme d'être à côté de vous, avec vous, même. offre un inconvénient. J'ai pris ici des habitudes de liberté illimitées, et auxquelles je ne pourrais renoncer, ce que je serais obligé de faire si je devinais qu'elles fussent pour vous un sujet d'inquiétude et de gêne. Si je

rentre tard et que cela vous inquiète, cela me contraint à rentrer de meilleure heure, c'est-à-dire à entraver cette liberté sans laquelle un homme de cœur ne peut être heureux. — Quant aux gens que je recevrai chez moi, ceci ne soulève aucun obstacle. Je n'aime pas les femmes de mœurs équivoques, et, si je consens à me désennuyer quelquefois chez elles, je ne les prise pas assez pour les voir chez moi avec plaisir. Donc il ne s'agit que de ma liberté *individuelle*. Consultez-vous. Si vous voulez vous décider à me croire assez grand garçon et assez honnête homme pour avoir en moi une confiance que je mérite, tâchons d'arranger ce que je vous propose : vivre avec vous est le plus cher de mes vœux. Si je tiens à avoir une autre clef, c'est, croyez-le bien, autant pour vous que pour moi : je ne veux pas vous gêner et je ne veux pas être gêné. Ensuite, et ce à quoi je tiens beaucoup, étant tant soit peu séparés, tu ne pourras pas t'occuper trop de moi. Ce sera un peu de peine et de fatigue que je t'épargnerai...

... Ce qui me turlupine, c'est ma chambre à coucher : où la prendrai-je?... Et mon antichambre, à laquelle je tiens?... Enfin nous verrons. — Il me semble qu'il y a au quatrième un petit appartement : est-il loué?... Et au numéro 17?... Je ne veux pas sortir de la rue[1], je ne voudrais pas sortir de la maison...

Je suis encore à Rome : messieurs du ministère d'État ne s'empressent guère de m'envoyer mes quinze cents francs, de façon que j'attends leur bon plaisir. Adresse encore ta prochaine lettre à Rome : je serai parti, sans nul doute, mais on me la fera parvenir.

Je finis en vous embrassant tous deux de tout mon cœur et en vous envoyant les mille amitiés de votre fils,

GEORGES BIZET

P.-S. Je reçois à l'instant mes quinze cents francs : je pars dans deux jours, écris tout de suite à Venise.

1. Les parents de Bizet habitaient alors 18, rue de Laval.

LXXII

Viterbo, 2 août 1860.

Chère maman,

Ces quelques mots, que j'écris à la hâte, t'apprendront mon heureux commencement de voyage. J'ai quitté Rome pour tout à fait. Aller de Venise à Rome, et de Rome à Paris, était une folie très coûteuse. Et puis il était temps de quitter Rome : je l'aimais trop; jamais je n'ai tant pleuré. Je te raconterai cela en détail, un autre jour; aujourd'hui, c'est seulement pour que tu aies un mot exactement.

Je vous embrasse de tout cœur. J'ai déjà vu de belles choses : à bientôt les détails! Je serai à Paris au commencement de décembre, sans doute.

Adieu.

GEORGES BIZET

LXXIII

Rimini, 17 août 1860.

Chère maman,

Nous avons très heureusement continué notre voyage; nous avons vu des choses très intéressantes. Nous sommes actuellement en Romagne, c'est-à-dire dans les États de Victor-Emmanuel. L'organisation militaire commence à s'effectuer. Il y a 200 000 hommes sous les armes, sans compter les partisans de Garibaldi, Nous avons vu plusieurs officiers piémontais, toscans, etc. Ils sont très gentils pour les Français. Nous sommes au bord de l'Adriatique et je prends des bains de mer à force. J'essaie d'apprendre à nager à Guiraud, qui mord peu. Quant à moi, je suis tout à fait lancé; je suis fort nageur, et j'en suis enchanté, car le bain est pour moi un plaisir extrême.

Je t'ai dit ma détermination de ne plus retourner à Rome : une foule de raisons m'ont forcé de prendre ce parti; l'argent est la moins importante de toutes. Je m'habituais trop à cette vie indépendante; je m'étais créé des habitudes avec lesquelles il fallait briser. Décidément, c'est une mauvaise chose que d'être trop heureux.

Je serai dans quatre jours à Ravenne; dans huit, à Venise. Le 20 septembre, je quitterai Venise et j'irai à Milan, en

passant par Vérone, Padoue, Vicence, etc. De Milan, que je laisserai le 1er octobre, j'irai à Parme, à Modène, Bologne, et je serai le 15 à Florence, où je passerai trois semaines. Je reverrai promptement Pise, Lucques, Pistoja, Sienne et Volterra, et j'arriverai à Gênes vers le milieu de novembre. De là à Paris, il n'y a qu'un pas, et j'aurai le bonheur de vous embrasser le 1er décembre. Je rentrerai, sans doute, la poche vide et vous demanderai l'hospitalité jusqu'au 1er janvier, ainsi qu'il est convenu. Là, nous verrons à nous organiser.

Je suis tout ennuyé de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis si longtemps, mais je me console avec l'espoir de trouver deux lettres au moins à Venise. Je vous écrirai tout de suite pour vous dire l'impression que m'aura produite la ville des doges. Cela est assez important pour moi. J'ai en tête une symphonie que je voudrais intituler *Rome*, *Venise*, *Florence et Naples*[1]. Cela s'arrange à merveille : Venise sera mon andante ; Rome, mon premier morceau; Florence, mon scherzo, et Naples, mon finale. C'est une idée neuve, je crois.

J'ai suivi le conseil du père Auber : j'ai un calepin, et j'ai déjà pris beaucoup de notes musicales. Cela pourra servir; et puis, ce sont des souvenirs d'Italie.

Cela me serre toujours un peu le cœur quand je pense que c'est mon dernier été; mais il faut prendre un parti. Je plains bien sincèrement ceux qui n'ont pas le prix, ou qui l'obtiennent avant la maturité nécessaire...

Guiraud prend très bien la vie italienne, mais peut-être un peu trop du côté de la flânerie improductive. Il s'endort trop, je le stimule beaucoup, trop peut-être, mais je suis devenu excessivement nerveux, c'est-à-dire le contraire de ce que j'étais à Paris. Je ne puis rester en place; au bout de sept heures de sommeil, le lit me devient insupportable, et je remarque que, depuis quelque temps, je deviens presque insensible aux douceurs de la table. J'éprouve une espèce d'irritation continuelle, un besoin, un désir que je ne puis définir.

J'ai beaucoup ragé, ces derniers jours : les employés du pape sont insupportables ; à chaque pas, il faut exhiber son passe-

1. Il a écrit, du moins, *Roma*, symphonie.

port et donner des explications à ces messieurs. Je les ai traités de gredins, et, grâce à ma mauvaise volonté, ils ont eu une peine infinie à savoir ce qu'ils désiraient. J'aurais saisi avec empressement l'occasion de bâtonner un de ces misérables, mais ces pauvres diables ont une peur affreuse des Français : quand on menace, ils ne savent que trembler. Guiraud rit quand je crie, ce qui me fait crier encore plus fort.

Somme toute, nous faisons un voyage ravissant. Nous chantons du Mozart toute la journée. Je suis heureux d'avoir un si charmant compagnon de voyage ; son caractère excellent m'est de plus en plus sympathique. Nous avons une scène, tous les matins, à l'heure du lever ; je joue avec lui le rôle que tu jouais avec moi : « Monsieur Guiraud, levez-vous ! ! ! » Mais il est diablement plus endormi que je ne l'étais. Je crains que ce climat chaud ne développe chez lui cette fâcheuse disposition. Pour moi, c'est tout le contraire.

Je ne dis rien de ce que j'ai vu ; mais, au retour, j'aurai de longues histoires à vous raconter. — Il me tarde de savoir de vos nouvelles. J'espère que j'aurai la satisfaction d'en avoir de bonnes : votre santé est toujours ce qui m'occupe le plus. Quant à ce qui me regarde, je confie cela à Dieu, et à moi.

A bientôt. Je vous embrasse de toute mon âme et suis votre fils aimant,

GEORGES BIZET

P.-S. Mon départ de l'Académie a été très chaud. Je n'en ai pas vu de semblables. Ceux mêmes que je regardais comme des indifférents m'ont serré la main les larmes aux yeux. Quant à moi, j'ai eu une attaque de nerfs épouvantable, j'ai pleuré six heures sans désemparer. Je me suis aperçu que j'étais aimé à l'Académie, et cela m'a été sensible. J'ai laissé de bons souvenirs, et il y a là des gens que je regrette véritablement.

LXXIV

Venise, 5 septembre 1860.

Chère maman,

Je suis à Venise depuis deux heures. Tu as fait une bien grande imprudence en datant ta lettre de la maison de santé :

la première lettre que me remet l'employé de la poste est celle-ci; je l'ouvre et j'y vois ces deux lignes... Le coup a été terrible pour moi : le sang m'avait afflué aux yeux et au cœur, et je ne pouvais plus lire le reste de la lettre, je restais toujours sous cette triste impression. Enfin, après un quart d'heure de fureur, je crus trouver un prétexte suffisant contre un gondolier et je me précipitai sur lui avec la ferme intention de l'étrangler. Cet excellent Guiraud me l'arracha des mains. Deux minutes après, je débarquais sur la place Saint-Marc : à la vue de cette splendide féerie, je revins à moi, et je pris la décision de partir tout de suite pour Paris. Guiraud, là encore, me fut utile : « Lis ta lettre avant », me dit-il... et, dans cette lettre, je trouvai de quoi me tranquilliser un peu. Je lus les autres, je comparai les écritures, et je ne vis aucune altération.

Malgré les efforts que tu as faits pour sembler gaie dans tes lettres, j'ai vu ta tristesse : cesse donc de chercher à me tromper à cet égard. Depuis quelque temps, tes lettres me faisaient craindre cette crise. Je compte sur cette Providence dont tu me parles pour triompher bientôt et complètement du mal : car ce serait en vain qu'elle m'aurait donné des succès et de belles espérances, et je me croirais dégagé de toute reconnaissance envers elle, si elle ne m'accordait la santé de ma mère. C'est là le premier bien que je désire, et le seul que je demande à Dieu; pour ce qui me regarde, je m'en charge et n'ai besoin de personne.

A propos de moi : on va bientôt faire le rapport sur les envois de Rome. Je ne sais ce qui m'attend de ce côté-là, mais je viens te recommander de ne pas prendre en considération ce que diront ces messieurs. Je ne dépends pas d'eux, et leur approbation est ce dont je me soucie le moins. Je n'ai que faire de l'avis de MM. Auber, Clapisson, Carafa. Berlioz ne vient pas. Donc, c'est bien entendu : si le rapport est bon, il ne faut pas s'en réjouir; s'il est mauvais, il ne faut pas s'en affecter.

J'attends ta prochaine lettre avec une vive impatience. Si tu as le moindre désir de me voir revenir tout de suite, dis-le-moi franchement : car, si je le devine malgré toi, je prends le premier train. Pas de biais entre nous. Malgré mon envie de te revoir, je reste, pensant que ma présence à Paris serait inutile

et craignant même de te contrarier. Mais, si j'agis ainsi, j'exige en échange une entière franchise.

Adieu, chère et aimée maman; je tombe de sommeil, de fatigue : depuis deux nuits, je n'ai pas dormi, grâce aux insectes qui sont le plus bel ornement des hôtels de Padoue. Tout cela combiné avec le coup que m'a donné ta lettre, et le vif regret que me cause certaine lettre de Rome, tout cela m'a mis à bout de forces physiques.

Adieu, à bientôt!

GEORGES BIZET

LXXV

Cannes, vendredi.

Le voyage marche bien : bonne santé, bon plaisir. — J'espère que tout va bien à Paris. Je quitterai Heim mercredi ou jeudi; je serai à Mâcon vendredi ou samedi, dans huit jours. Dès mon arrivée, je t'écrirai pour te dire ce que j'aurai fait avec M. Deloraine. Si tu as quelque instruction à me donner, écris d'ici à deux jours à *Marseille, poste restante.* Je suis très fatigué et vais me coucher. Je termine donc ces quelques lignes en t'embrassant de tout cœur.

GEORGES BIZET

Maman doit être grande fille maintenant. Embrasse-la mille fois pour moi.

LXXVI

Nice, jeudi.

Cher père, cher ami,

Heim est un peu indisposé et m'a demandé de rester deux jours de plus avec lui; j'ai consenti. C'est un grand service que je lui rends, vu le besoin que j'ai d'être à Paris en ce moment. Je quitterai Nice demain, à 6 heures; je serai à Marseille samedi, à 9 heures, et, le soir, à Mâcon. Dimanche matin, je réglerai l'affaire avec M. Deloraine, et, dimanche soir ou lundi matin, je serai près de vous. Un jour serait le plus grand retard que je puisse apporter à cet itinéraire : mardi

serait donc la limite; mais je ferai tout mon possible pour que ce retard n'ait pas lieu.

Je m'ennuie bien de n'avoir pas de vos nouvelles, et, si j'avais prévu ce qui arrive, je t'aurais prié de m'écrire à Nice, mais il n'est plus temps. J'espère trouver une lettre de toi à Marseille. — Au reste, ce petit voyage m'a fait un bien immense; je me porte à merveille. Il me tarde d'être près de vous : Heim est décidément très malade; je le crois perdu, et cela ne me met pas en gaîté.

Embrasse maman pour moi comme je t'embrasse, de tout cœur et de toute affection.

GEORGES BIZET

Si vous avez aussi beau temps que moi, maman doit être complètement remise : il fait un soleil splendide.

A lundi, ou mardi, peut-être dimanche!

LE CAS DE RUDYARD KIPLING

On s'est étonné en Angleterre de la récente décision du jury suédois qui a fait de Kipling le « champion » des lettres anglaises. Il est entendu que de tels palmarès valent ce qu'ils valent. Proclamer un premier entre tous les grands écrivains d'Europe, balancer les mérites d'un d'Annunzio et d'un Kipling, d'un Anatole France et d'un Tolstoï, cela est moins facile que de décerner des médailles d'or dans une exposition universelle, où, du moins, l'on compare des produits de même classe, des automobiles à des automobiles et des savons à des savons. Mais, enfin, un tel concours étant institué, si le public littéraire de chaque nation avait, comme une section de l'Institut, dressé par ordre la liste de ses candidats, nul doute que l'Angleterre n'eût présenté George Meredith en première ligne, avant Swinburne, avant Kipling, avant Thomas Hardy : « Là où siège George Meredith, disait récemment un grand journal anglais, là est le trône de la littérature anglaise. »

De cette royauté aussi incontestée aujourd'hui en Angleterre que celle de Hugo en France vers 1875, les titres ne sont reconnus que depuis dix ou quinze ans. Il y en a pourtant soixante que Meredith a commencé d'écrire. Mais il écrivait, comme Stendhal, *for the happy few*, ou, comme il l'a dit lui-même, *for an acute and honourable minority*. Maintenant tout le monde appartient à cette intelligente minorité. On a découvert que ce qui rebutait chez lui valait la peine d'un effort, et qu'une seule chose est difficile à suivre dans Meredith : la

promptitude et l'acuité miraculeuse d'une vision qui embrasse à la fois tout l'homme, depuis les dessous limbaires où germe et s'ébauche en s'ignorant elle-même la vie de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux cimes en pleine lumière de ses floraisons épanouies. On a compris qu'il fallait un art plus vif, subtil et secret que tous ceux dont on avait l'habitude, un art le plus souvent indirect et procédant par brèves lueurs obliques d'allusions, pour éclairer simultanément les trames diverses de rêve et de sentiment, d'images et d'idées qui se tissent, se croisent, se nouent et se dénouent en même temps à tous les plans de la conscience, et ne cessent pas de devenir. On a pris l'habitude de cet art et l'on a reconnu que nulle main n'était si légère et si preste à peindre les aspects les plus mystérieux de la nature et de la vie, à évoquer en deux traits limpides d'aquarelle l'essentiel d'un grand paysage, à suivre les tendres et changeantes, les fantasques ou divines nuances de la femme, l'élaboration dans les obscures racines organiques du sexe, de son rêve, les rapides divinations, les certitudes d'instinct qui sont en elle la voix directement perçue de l'universel vouloir. On a vu que cet ardent génie ne se limitait pas à l'Angleterre, bien mieux, qu'il pouvait — avec souvent quelle perspicace ironie! — l'apercevoir et la juger du dehors, qu'il se prenait à tous les mondes et tous les types pour en répéter toujours la tendance, les rythmes originaux et profonds, et que tant d'intuitions composaient une philosophie complète, — la plus sérieuse *earnest*, la plus optimiste et idéaliste, de l'homme et de la nature. Et devant une telle flexibilité de sympathie imitative, devant la fantaisie de fée, les brusques gestes ailés de pure poésie lyrique qui en brisent et en exaltent les mouvements, devant une si universelle vision, on osait rappeler le grand nom de Shakespeare.

Ceci dit, on peut parler de Rudyard Kipling. Avec Meredith il n'a rien de commun sinon d'être, lui aussi, un homme de génie. Je ne dirai pas qu'il n'est point psychologue, mais il ne peint pas l'homme par le dedans. S'il nous évoque des âmes, c'est en suscitant à nos yeux des figures, des actes résolus et complets. Il ne s'occupe pas de ces équilibres délicats, de ces développements graduels, mille fois ramifiés et faits à tout moment d'un infini d'actions et de réactions imperceptibles,

qui composent la vie de l'âme. Il ne procède point par analogies et allusions, en cherchant les reflets de ce qui ne se laisse point saisir. Sa méthode est la plus directe qui soit, celle des grands partis pris simplificateurs. Ses personnages se limitent à leurs lignes essentielles, à des reliefs émouvants d'ombre et de lumière crue qui les font apparaître en blanc et en noir : *In Black and White*, c'est le titre d'un de ses livres. Surtout ils n'appartiennent pas à l'universelle humanité. Ils sont résolument anglais. Ce sont des Anglais de 1885 et de 1895, appliqués à leurs œuvres spécialement anglaises de conquête et de gouvernement, à leurs jeux et leurs travaux de maîtres, et dont les physionomies nettes, en vigueur, les gestes précis, les paroles brèves, les allures de santé, d'équilibre et de décision signifient toutes ces consignes et tout cet idéal anglais d'hier qui, depuis l'avènement au pouvoir des libéraux et les récents progrès de l'idée démocratique, ne sont plus tout à fait ceux d'aujourd'hui. De cette réaction que l'on peut appeler intellectualiste, l'avènement de M. Meredith, à la place de Kipling, au « trône » de la littérature anglaise, est un des signes les plus remarquables. Tous deux adorent également l'énergie spirituelle de l'homme, la vie et la volonté de la vie. Mais George Meredith la juge, cette vie, plus pure, divine dans les suprêmes distillations de l'esprit, dans les affinements et les efflorescences de la culture. Kipling l'aime près de sa source, là où son jet direct et copieux de sève à peine élaborée se produit avec évidence, à l'encontre des forces opposées. Les idées, il les dédaigne, au fond, de ce sûr dédain anglais qui devine dans les développements de l'intelligence une dépense, une profonde usure, surtout une possibilité d'indécision, quelque chose d'antagoniste des formes anciennes, spontanées, *vitales* de l'instinct, coutumes, préjugés, traditions, religions, sûrs automatismes de l'esprit et de la volonté que l'homme s'est construits de lui-même, et par lesquels il s'est mis, sans le savoir, en équilibre avec ses conditions et ses milieux. Une seule chose importe à Kipling : la qualité qui promet à l'individu et à son groupe la victoire dans l'universel combat pour la vie. Cette qualité, c'est la force, — non pas effrénée comme chez les Italiens de la Renaissance, non pas désordonnée comme chez les modernes romantiques, parce qu'alors elle est malfai-

sante au groupe ou bien inefficace, mais astreinte à des consignes simples, traditionnelles et rigoureuses. Et spécialement, pour l'Anglais Kipling, c'est la force anglaise commandée par les impératifs anglais.

Ces Anglais de Kipling, vous les avez rencontrés, — jeunes gens en souliers jaunes, en casquettes de voyage, élancés, bien en forme, fumeurs de courtes pipes de bruyère, gentlemen à moustaches blanches, qui se tiennent droit, sans graisse, les joues sanguines, les yeux frais, que vous avez vus sur les ponts de bateaux, en pyjamas, après le tub matinal, en veston de *tweed* tout le jour, et le soir en habit, au fumoir, devant leur verre de *whisky and soda*, ou bien au salon, attentifs à la jeune femme en robe claire, avec des perles au cou, qui leur chante des romances anglaises, ces *Marygolds* ou ces *Dreamland faces* dont Meredith, prompt à tout voir, s'est moqué d'un mot, et qui pour la gentry anglaise sont la musique. Ces hommes vous sont apparus simples, honorables et sains. Si vous leur étiez présenté, vous avez été sensible à la parfaite et facile civilité de leur accueil. Peut-être en Angleterre ou dans l'Inde, avez-vous reçu leur hospitalité. Elle est grande, noble, attentive, sans embarras de phrases ni de cérémonies : ils se sont donné de la peine pour vous rendre service; ils vous ont exactement traité comme l'un d'eux. Et pourtant vous avez senti qu'ils ne vous regarderaient jamais comme l'un d'eux, qu'ils étaient à part, presque en dehors de l'humanité ordinaire, qu'un Russe, un Italien, un Allemand, un Américain même sont bien plus proches de vous, plus accessibles et naturellement humains. En effet aux yeux d'un Anglais, un Français, un Allemand, un Italien, un Russe appartiennent en bloc à une espèce que l'on appelle en Angleterre *continentale*, et qui s'oppose à l'espèce anglaise. Il y a telle façon de se tenir, de saluer, de se faire la barbe, telle expression de regards, tel geste des épaules, telle nuance d'idée et de sentiment qui, pour les Anglais, sont d'ordre continental; et vous avez vite découvert que, sur eux, cet ordre-là est sans prestige. Même, si vous avez lu Kipling, vous remarquez que ses babous bengalis, les messieurs gras, à faces molles et bronzées, de Calcutta, qu'il fait parler éloquemment au Conseil législatif du Bengale, en phrases classiques et discours émus,

en remontant aux principes des choses, semblent moins différents de ses Russes et de ses Français que ceux-ci de ses précis, actifs et peu littéraires gentlemen anglais. Vous vous rappelez les images tracés par Kipling de ces continentaux qui ne sont pas tous d'Europe [1] : le lieutenant français de vaisseau de C., espion à bord d'un navire de Sa Majesté, et qui note ses observations en style de drame et de poésie, avec des *Ah!* des *Oh!* des lignes de points et des évocations demi-pâmées de crépuscule dont la traduction anglaise est d'un grotesque inexprimable. Vous vous rappelez dans *Captains Courageous* l'apparition, à travers la brume de Terre-Neuve, du bateau de pêche français, les cris et les disputes d'un équipage en jersey rouge qui ressemble à des chanteurs ambulants de la Riviera. Vous vous rappelez dans *Judson and the Empire* l'équipage portugais, les rodomontades des petits hommes olivâtres que le flegmatique commandant d'une mauvaise canonnière anglaise, par une manœuvre digne de Nelson et de la race impériale, fait si piteusement échouer sur le bas-fond d'une rivière. Vous vous rappelez, dans *The Man who was*, l'officier de Cosaques, le Slave émotif, souple, bavard et menteur, qui passe la frontière afghane pour espionner un régiment de la Reine, — le spectacle d'ivresse, d'hystérie et de brutalité qu'il donne aux magnifiques officiers anglais, le mépris caché de ceux-ci, qui, par point d'honneur et respect d'eux-mêmes, observent jusqu'au bout vis-à-vis de lui leurs consignes d'hospitalité. Et puis vous pensez aux singes de la Jungle, à leurs grimaces, à leurs bravades, disputes et culbutes, à leur république agitée qu'ils vantent à grands cris, et qui pourrait bien être aux yeux d'un Anglais l'impertinent symbole d'une République qui nous intéresse davantage. Espérons plutôt qu'il pense aux incorrigibles Irlandais.

Ces souvenirs vous inquiètent. Vos amis anglais d'hier, ces hommes de bon ton, à l'œil énergique et simple, ces officiers, ces daministrateurs, ces joueurs de golf ou de polo, qui si dignement ont fait honneur à la lettre d'introduction que vous leur apportiez, est-ce donc ainsi qu'ils aperçoivent l'étranger? Leur bienveillance véritable ne signifie-t-elle que certitude

1. Voir l'Américain excitable dans *An Error in the fourth dimension.*

de supériorité? Faut-il croire qu'eux aussi, comme Kipling, comme le Sir Willoughby Pattern dont se moque secrètement Meredith[1], « s'occupent, quand ils voyagent en Amérique, en Chine, au Japon et jusque sur le continent d'Europe, à passer la revue anglaise des grotesques de la Création »? Rassurez-vous : les préjugés de Kipling sont ceux de la vieille Albion tory, très fermée, très fière et très belle, qui disparaît si vite, et Kipling est le dernier Anglais qui leur ait donné une voix. Seulement vous leur apparaissez d'une espèce différente parce que vous êtes d'un autre monde. Que vous ne soyez pas *du sang*, comme dit Kipling, cela leur importe moins qu'à lui. Mais vous n'êtes pas de leur Jungle; vous n'en savez pas les chasses, les affaires, les jeux, la loi. Êtes-vous né à la campagne; montiez-vous un poney à sept ans? En tout cas vous n'avez pas été moralement et physiquement dressé à ces disciplines de cricket et de football qui enseignent à commander et obéir. Vous n'avez pas, en surplis blanc, chanté dès l'enfance, et trois fois par jour le dimanche, les psaumes et la litanie dans les stalles anglicanes d'Eton ou de Harrow; vous n'avez pas subi les influences d'une virile et noble liturgie qui plie l'âme à l'attitude du respect en l'habituant au sentiment du sacré. On ne vous a pas enseigné l'art honorable de la boxe et, ce qui en est l'essentiel, à sourire quand vous recevez un coup de poing dans la figure. Vous n'avez point passé par Oxford ou Sandhurst. Vous n'avez pas l'orgueil des grandes institutions historiques de l'Angleterre. Si l'on porte devant vous le toast, journalier dans les mess de l'Inde : *the King, gentlemen!* ce n'est pas un instinct qui vous fait sauter sur vos pieds, et vous ne répondez pas d'un élan à pleine voix : *the King! God bless him!* Vous n'appartenez pas à un grand corps anglais, régiment ou administration : vous ne savez pas l'importance de ses rites ou traditions, de ses mots d'ordre et de passe. Comprenez-vous la joie, la force, la fierté, la plénitude d'être que l'on sent à s'intégrer dans un tel corps? Comprenez-vous qu'aux heures critiques, vienne une guerre, une famine, une épidémie de peste ou de choléra, on dévoue tout de soi-même, de ses forces et de ses ambitions à l'honneur et l'œuvre collectifs[2]? Com-

1. Dans *The Egoist*.
2. *William the Conqueror* dans *the Day's Work*.

prenez-vous qu'aux heures ordinaires la réputation d'un régiment soit engagée dans une partie de polo?

Mais surtout vos dehors étonnent et détonnent. Vous portez les cheveux en brosse; vous êtes trop cérémonieux ou trop expansif; vous saluez en joignant les talons, et l'instant d'après vous gesticulez des épaules. Votre conversation n'est pas faite de menues anecdotes racontées tout droit, avec les mots les plus simples, en style humoristique et télégraphique. Vous avez des idées générales, et vous les exposez; vous théorisez, ce qui est ridicule et presque méprisable. Vous ne dites point *By Jove!* Vous manifestez vos émotions! vos yeux sont expressifs, trop civilisés, trop citadins. Vous avez l'air intellectuel, *clever*. Vous semblez avoir trop pensé, trop vécu, et peut-être au sens français, ambigu, *frenchy* du mot. Des soucis, des fatigues et des doutes ont passé sur votre front, y laissant quelque trace. On ne sent pas en vous la belle humeur égale et cordiale, les équilibres permanents de la certitude et de la force disciplinée, de la parfaite santé morale et physique, laquelle est ce qu'il y a de plus honorable dans l'homme. Bref vous ne rentrez pas dans le type connu, admis, que façonnent l'éducation et le milieu anglais, et qui font un gentleman anglais si remarquable, à l'étranger, et si pareil, en Angleterre, à tous les autres gentlemen anglais.

Si vous voulez connaître la formation de ce type et l'idéal d'efficacité pratique auquel il correspond, relisez le *Brushwood Boy* de Kipling.

Dix ans dans une grande école de la gentry anglaise [1] ne sont pas propices aux facultés de rêve. Georgie grandit et sut arriver au tour de poitrine réglementaire, grâce à un système de cricket, de football et de rally paper qui l'accaparait quatre ou cinq jours par semaine, en promettant trois justes coups de verge à l'écolier qui se fût dispensé de ces plaisirs. Il fut d'abord, au service des grands, *fag* de troisième au chapeau poudreux et au col chiffonné, demi-arrière de poids léger au football des petits. De là on le poussa à travers les eaux dormantes de la quatrième. Il gagna ses galons de football, il connut l'honneur d'une chambre à part avec deux cama-

1. *Public School*, au sens usuel du mot. Il n'y en a que quatre ou cinq. Ce sont des écoles secondaires de caste, toutes situées à la campagne, et où se forme l'état-major de la société anglaise.

rades et commença de rêver des nobles et honorables fonctions de moniteur. Un beau jour il s'épanouit en pleine gloire, comme chef de l'école, *ex officio*, capitaine des jeux, le premier de son camp, où lui et ses lieutenants maintenaient la discipline et la décence chez soixante-dix garçons de douze à dix-sept ans, — arbitre des querelles, ami et allié de M. le Principal lui-même. Quand il paraissait dans le jersey noir, la culotte blanche, les gros bas noirs des Quinze, le ballon neuf sous le bras, son vieux bonnet usé jeté sur l'arrière de la tête, le menu fretin des petits s'écartait et le vénérait; les nouveaux de sa bande lui parlaient pour montrer au monde qu'ils lui parlaient. En été quand il revenait à sa tente, après un jeu éminemment prudent et sûr, peu importait qu'il n'eût pas marqué de points, ou, comme un jour il arriva, qu'il en eût marqué 103 : l'école l'acclamait.

Remarquez ce dernier trait. En effet, l'essentiel n'est pas de personnellement briller, mais d'assurer le succès de son camp; l'essentiel n'est même pas de gagner, mais de bien jouer, vaillamment et patiemment, le jeu. Dans un pays où les jeux dits « éducateurs[1] » contribuent à former les hommes, ces maximes de sport deviennent des maximes générales et pratiques de vie. De là certains gestes anglais que l'on ne comprend pas tout de suite sur le continent. Par exemple les applaudissements dont la foule anglaise, pendant la guerre du Transvaal, saluait les noms des généraux Methuen et Buller après leurs défaites de Magersfontein et de Colenso. Et par exemple encore, la constitution accordée au peuple boer si peu de temps après la victoire.

Mais surtout la *public school* enseigne à l'enfant de haute caste son futur métier de maître.

Georgie était responsable de cette chose qui s'appelle le ton de l'école, et l'on imagine difficilement le dévouement passionné avec lequel certains garçons se jettent dans cette besogne-là. La maison de ses parents était un lieu lointain, avec beaucoup de poneys, beaucoup de chasse et de pêche, et des grandes personnes en visite, lesquelles sont gênantes. L'école était son monde à lui. C'est là que les choses d'importance vitale arrivaient, les difficultés critiques qu'il fallait résoudre vite et tranquillement. Quand finissaient les vacances, Georgie était content de reprendre son poste d'autorité. Derrière lui, pas trop près, le sage Principal lui suggérait tantôt la sagesse du serpent, tantôt la douceur de la colombe, lui apprenant,

1. *The educating games.*

sans en avoir l'air, que les garçons et les hommes sont faits de la même étoffe, et que celui qui sait mener les uns sera capable un jour de conduire les autres.

Au total on n'encourageait pas l'école à méditer ses émotions, mais plutôt à se maintenir les muscles durs, à éviter les fautes de quantité et à entrer tout droit dans l'armée. Georgie suivit le chemin que des centaines de camarades avaient pris avant lui. Il passa par Sandhurst où il eut assez de bon sens pour voir que, là encore, il n'était pour commencer qu'un conscrit. Il se conduisit avec respect envers ses anciens, si bien qu'à leur tour ceux-ci le respectèrent. De nouveau, il eut à gouverner un petit peuple très mêlé, qui présente à la fois les défauts des hommes et des enfants. Sa récompense fut une nouvelle série de coupes de championnats athlétiques, une épée de bonne conduite et, finalement, une commission de Sa Majesté dans un régiment de première classe. Il ne savait pas qu'il apportait de l'école et de Sandhurst une réputation qui valait mieux que de l'or, et il fut surpris de trouver tant de bienveillance au mess. Il avait beaucoup d'argent à lui; son éducation avait mis sur sa figure le masque de la grande école anglaise; elle lui avait appris combien nombreuses étaient « les choses qu'un type ne fait pas ». En vertu de la même éducation, il tenait les pores de sa peau bien ouverts, et sa bouche le plus souvent fermée.

Dans une société de tradition oligarchique, voilà les chefs, dressés dès l'enfance à leur métier de chefs. Pour Kipling, comme pour Ruskin, Tennyson, Carlyle, tous les penseurs et poètes tories de l'Angleterre, épris avant tout des énergies spirituelles de la vie, et qui en voient la manifestation la plus certaine dans la précision résistante et cristalline des formes et des caractères, cette société est une hiérarchie de commandements et d'obéissances. En haut la caste gouvernante, une aristocratie qui dure et garde ses traditions parce qu'elle possède la terre. Au-dessous la *middle class*, dont le premier rang fournit les fonctionnaires ingénieurs, les médecins, les marchands, et le second les scribes, les sous-ordres, les boutiquiers, — passionnée elle aussi de jeux athlétiques, respectueuse de ses supérieurs, ses *betters*, des institutions établies, et qui subissant les prestiges de la haute caste reçoit d'elle toutes ses formules d'idéal. Tout en bas, la plèbe, la pesante et peu pensante plèbe anglaise, réserve des profondes énergies de la race, que Kipling aime parce qu'elle est la force copieuse, primitive, et qu'il s'agit de façonner, en lui apprenant l'obéissance, la tenue

et le respect de soi, en faisant d'un vague vagabond de l'*East End*, d'un homme du peuple qui s'affaisse, qui bavarde et qui cogne, un homme de métier, discipliné par son métier et qui, lui aussi, en a pris le masque, la langue, les gestes précis et spéciaux : un marin fidèle à son quart et qui sait les agrès et les épissures; un mécanicien noir de charbon et qui aime sa machine; un soldat hâlé et cambré, un Tommy Atkins, un Mulvaney, un Ortheris, dont un connaisseur pourrait dire au degré de l'angle de leur toque sur leurs cheveux pommadés, au balancement rythmique de leur démarche, le numéro de régiment, — tous marqués de la forte empreinte professionnelle qui fait leur caractère et leur beauté, tous beaux par conséquent et, suivant Kipling, respectables, parce qu'en hommes libres ils respectent leurs supérieurs, — tous qui se respectent, parce qu'ayant appris l'orgueil du métier ils font corps avec leur bateau, leur machine ou leur caserne.

Cette hiérarchie, ce système de sentiments et de consignes, cet ordre social et moral, voilà pour Kipling ce qui constitue la force et la forme, toute la personne agressive, conquérante et gouvernante, toute la personne impériale de l'Angleterre, — moins visible dans les grandes villes anglaises « où il n'y a que des machines, de l'asphalte, du brouillard, où les hommes trop sédentaires montent intellectuellement en graine[1] » et se mettent à raisonner, que dans l'Inde où il s'agit de gouverner avec soixante mille soldats et fonctionnaires européens trois cents millions d'hommes, des multitudes nues, brunes et primitives, entre lesquelles et le ciel aveuglant il n'y a rien. Là, les théories sont simples. « La vie n'y est pas assez longue pour qu'on entreprenne de prouver que personne n'est à la tête des choses et des affaires. Visiblement le délégué est au-dessus de l'administrateur local, le commissaire au-dessus du délégué, le lieutenant-gouverneur au-dessus du commissaire, le vice-roi au-dessus d'eux tous, sous les ordres du secrétaire d'État, lequel est responsable à l'Empereur, et si celui-ci n'est pas responsable à son Créateur, il est clair que le système entier de l'administration de l'Inde est faux, ce qui manifestement est impossible. » De cet ordre, de ces disciplines, des hommes

1. *The Conversion of Aurelian Mac Goggin.*

qu'elles façonnent, des formes spéciales et décidées qu'elles leur imposent, des volontés de conquête et de domination qu'elles ordonnent pour le succès national, Kipling a pris conscience dans l'Inde, comme nul Anglais en Angleterre, et tel est l'unique objet de son œuvre. L'Inde, son humanité nue sous le soleil, ses choléras, ses Ganges qui charrient la cendre des bûchers, ses trente-trois millions de dieux, ses religions hallucinées, ses fakirs et ses mendiants, ses végétations de rêve, toute son accablante nature, ne lui servent que de fond et de contraste pour mieux produire cet ordre, ces disciplines et cette belle énergie. Pour les produire à travers des entreprises, des difficultés, des batailles, des aventures, des terreurs impossibles dans l'Europe trop réglementée, — en drames saisissants où défaillent et plus souvent triomphent la volonté anglaise et l'idée anglaise du devoir. Même *Kim*, même *la Jungle*, qui passent pour les deux livres proprement hindous de Kipling, sont de cette pure essence anglaise. J'y retrouve ce qui faisait le fonds du *Boy's Own Paper*, des aventureux romans anglais d'enfants que je lisais, écolier, à douze ans, en Angleterre : le culte du héros, le héros, un jeune garçon sans doute et sans peur, tenace, patient aux coups, stoïque aux punitions et défaites méritées, — un enfant maître, fait pour mener justement la bande de ses fidèles, garder sa tête dans les difficultés et imposer un prestige qu'il finira toujours par mettre au service, non des insurrections, mais de l'ordre anciennement constitué. N'en doutez pas : les coups de poing que Kim, fils de femme hindoue, enfant perdu des bazars du Penjab, administre à un Russe et à un Français, sont tout anglais, et populaires à Eton. Ce sont les consignes d'Eton que Mowgli apprend dans la Jungle : obéir afin d'apprendre à commander, peu parler, se dominer, recevoir en silence et sans rancune les coups que lui inflige Bagheera parce qu'il a désobéi à la loi, — la loi tout anglaise de la Jungle à laquelle les singes ne se rangent pas, parce qu'ils ont, croyez-le, du sang celtique dans les veines. L'énergie pratique et lyrique de l'âme anglaise est dans Mowgli, avec ces nuances et ces rythmes mêmes qui lui viennent de trois siècles de Bible. Reconnaissez les grandes mélopées véhémentes du Livre dans la chanson de Mowgli qui danse, inspiré par sa victoire,

au clair de lune, sur la robe royale de Shere Khan. Cette chanson-là n'eût jamais été chantée si quelque grand poète hébreu d'autrefois n'avait célébré, il y a bien des siècles, le meurtre de Sisera, l'idolâtre et le tyran, par une femme de tribu. A travers un sentiment septentrional de mystère, à travers le trouble de l'homme enfant qui pour la première fois sent son âme d'homme et qu'elle n'est pas simple, mêmes cadences que dans le péan des *Juges*, mêmes passionnées répétitions, même parallélisme des puissants versets déroulés, même énergie en mouvement d'orgueil et de triomphe.

L'Angleterre a bien changé moralement depuis le jour récent où cette chanson de triomphe fut écrite. Elle change de jour en jour, avec une rapidité déconcertante pour l'observateur. Elle s'éloigne du vieil idéal aristocratique, si souvent affirmé depuis Carlyle, du rêve impérialiste d'hier que le poète des *Seven Seas* a tant contribué à lui suggérer. L'œuvre principale de Kipling et l'Angleterre d'aujourd'hui ne sont pas d'accord. Entre l'une et l'autre, quelque chose est survenu, cette guerre du Transvaal dont Kipling n'eût pas imaginé les déboires quand il faisait dire à son sergent Mulvaney à propos du soldat anglais : « Qu'on l'attrape jeune, qu'on le nourrisse fortement, et par l'honneur de ce grand petit homme, Bobs [1], ce n'est pas seulement des dacoïts, qu'ils rosseraient derrière de bons officiers ; c'est des *arr-mées con-ti-nen-tales !* Ils n'avaient pas leurs chemises quand ils ont pris Lungtempen ; en caleçons ils prendraient Saint-Pétersbourg ! » Il en a fallu rabattre. Conduits par des fermiers qui ne savaient pas jouer au football, des paysans barbus, mal nourris, sans fierté de poitrine bombée et de démarche sonnante, ont battu les beaux régiments historiques de l'Angleterre. J'étais à Londres quelques semaines après les batailles de Coleberg, de Magersfontein et de Colenso. Un grand écrivain anglais me dit : « Quand nous arrivèrent, coup sur coup, en huit jours, les nouvelles de ces défaites-là, nous nous sommes regardés les uns les autres. Nous nous sommes demandé si tout le système des idées anglaises n'était pas en question. » Ce système semblait faire faillite, et c'était celui qu'avait si fièrement chanté Kipling : l'orgueil entêté de

1. Lord Roberts.

toute tradition anglaise, le respect irraisonné des puissances et de l'ordre établis, le refus de penser, le dédain des « gens tout en tête, sans physique, à théories », qui prononcent des mots en *isme*[1], la conviction qu'une seule chose importe et l'emportera toujours sur leur science et leur intelligence : la valeur héroïque du corps et de l'âme bien disciplinés. Non sans indignation Kipling lui-même a reconnu que dans une tranchée, avec un fusil à répétition, derrière des fils de fer, un homme sans muscles et sans honneur[2] est plus fort, s'il a bien combiné son coup, qu'un bel officier gentleman, élevé aux seules idées de devoir et de tenue, et qui, debout à côté de ses soldats à plat ventre, faisant cible dans la plaine et contre le ciel clair du Sud-Afrique, ne sait que trop admirablement mourir. On a fini par comprendre en Angleterre que, dans la lutte moderne des nations pour l'existence, les batailles ne se gagnent plus seulement, comme Waterloo, sur les champs de cricket d'Eton, et que les mathématiques ont leurs applications. Les adversaires politiques de Kipling l'accusent d'avoir trop fait entendre le contraire. Injustement, et tout autant qu'à M. Chamberlain, ils lui imputent la guerre du Transvaal, les vingt mille morts anglais du veldt africain, et surtout ce que l'Angleterre voudrait chasser aujourd'hui de son souvenir : les raids, les bravades, les violences, les fièvres de spéculation et de conquête, les camps de reconcentration, le demi-délire jingo qui déchaîna la « nuit de Mafeking » dans la vieille Londres respectable et travailleuse. On oublie que Kipling avait surtout chanté ce qui décida la victoire finale de l'Angleterre : la fierté de race, le sang-froid, la ténacité, l'admirable patience à la défaite.

Très dignement Kipling s'est tu. Du moins, il ne parle plus qu'à intervalles éloignés, et il ne s'adresse plus à la nation. Il se repose avec les enfants et les fées. D'autres, à demi « continentaux » de pensée, ironistes et dialecticiens, interprètes de l'Esprit plutôt que de la Volonté, et qui se refusent aux grands parti-pris originaux qui font le style de la vieille civilisation nationale, les Wells, les Bernard Shaw, les Ches-

1. Sur ce sentiment voir surtout *The Conversion of Aurelian Mac Goggin*, dans *Plain Tales*.

2. *A Sahib's war* dans *Traffics and Discoveries*.

terton, la jeune pléiade de la *Tribune* et du *Daily News*, disent des choses nouvelles à l'Angleterre. A ceux-là, George Meredith, qui fut sévère pour l'intelligence de ses compatriotes[1], ne reprocherait pas de manquer d'idées. C'est tout le vieil ordre moral et social que leur critique met à nu. Nulle crainte chez eux d'aller jusqu'au bout de l'analyse et d'atteindre des fondements tenus jusqu'ici pour sacrés. Ils sont impitoyables à des préjugés reconnus depuis longtemps pour tels, mais où, depuis Burke, fondateur du mysticisme social et défenseur des formes traditionnelles contre les déductions révolutionnaires de la pure raison, on voyait des produits salutaires et séculaires de l'instinct, des vérités pratiques et vitales. Leur point de vue est strictement celui du vrai et du faux, du juste et de l'injuste; à ce point de vue ils subordonnent celui de la vie : quand même le monde croulerait, ni le mensonge ni l'iniquité ne prévaudront. Leur audace intellectuelle est toute française, et, de fait, toutes leurs sympathies vont à la France.

Le courant général des idées actuelles les porte et les favorise. La logique du sentiment et de l'intelligence l'emporte encore une fois en Angleterre sur l'aveugle volonté de vivre des formes existantes. Le triomphe des libéraux, le brusque et récent progrès des idées de justice sociale et de solidarité, l'effort général de réforme qui s'est pris à l'armée, à l'école, qui veut rendre le paysan à la terre et la terre au paysan, qui menace jusqu'à l'arche sainte de la Chambre des Lords, — tout cela correspond à l'éclipse actuelle de Kipling et à la domination littéraire du grand romancier idéaliste, ami de la raison humaine et de la France qui s'appelle George Meredith.

L'heure des idées de Kipling a fini de passer. Sans doute elles reviendront au cadran de l'histoire. Une chose est fixe, indiscutée : la place qu'il a conquise dans la littérature anglaise, la puissance et l'originalité de son génie. Ce n'est pas de son génie qu'aujourd'hui nous avons voulu parler.

ANDRÉ CHEVRILLON

1. Voir les ironies de Colney Durance dans *One of Our Conquerors*.

LE TEMPS D'AIMER[1]

XX

Nous sommes en route.

Le bateau blanc vogue sur la mer bleue. C'est une sensation étrange, à la fois de liberté et d'emprisonnement. — Liberté : car on glisse, on fuit, on vole. Prison : car il faut rester là, sur le yacht charmant, coûte que coûte, jusqu'au prochain port.

Pascal et ma Charmotte ont, paraît-il, le pied marin et ils ont tenu jusqu'ici compagnie à lord Arthur. Moi, j'ai été bien mal à mon aise, et ma pauvre Nanon tout à fait malade.

Je l'entendais soupirer, dans la cabine qu'elle occupe près de la mienne :

— Doux Jésus, mon cœur me quitte!... Saint Michel! c'est un dragon de mer dont le dos soulève ainsi le navire!... Ah! par saint Prudent, pourquoi suis-je ici?...

Et puis, tout cela s'est calmé; et nous nous portons maintenant à peu près bien.

Le vent salé me décoiffe avec sournoiserie.

Le matin, je monte sur le pont, les cheveux flottants, et

Voir la *Revue* des 15 décembre 1907, 1er, 15 janvier et 1er février 1908.

je respire l'air salubre. Il emplit mes poumons et me vivifie. Les larges fauteuils sont doux à ma paresse et lord Arthur s'assied à mes pieds pour me lire des vers.

Pascal se promène, d'un bout à l'autre du pont, en faisant de grands gestes et en fumant des pipes. Madame La Charmotte fume des cigarettes et lit dans un coin abrité.

Nanon a rencontré, parmi les marins, un gars breton, presque un « pays ». Elle parle avec lui des choses natales; et puis ils font des parties de cartes et crachent dans l'eau pendant que les marsouins lustrés sautent et jouent dans notre sillage.

Nous devons gagner Athènes, en nous arrêtant un peu sur le chemin avant d'aller à Candie... Ah! ce sera si long!...

Déjà Raoul doit m'attendre. Je lui ai écrit que je partais, que je le retrouverais là-bas. Mais ses lettres, à lui, comment les aurai-je? Trop souvent, elles arriveront au port que nous aurons quitté et elles ne me parviendront pas, la plupart du temps.

Je ne pense qu'à cette île bienheureuse, cette Crète où vécut la tendre Ariane. Ariane! elle souffrit d'être loin de Thésée...

Il y a des reflets de soleil dans la mer étincelante et des miroitements qui m'éblouissent. Sous la tente, dont la toile nous protège, lord Arthur ne met point sa casquette et le jour luit dans ses cheveux dorés. Il me contemple avec bonheur. Il est content que je sois là.

Il est bon pour moi. Je lui en sais gré. Les soirées ne sont pas assez tièdes encore pour que nous puissions dîner sur le pont. L'étroite salle à manger, tendue de soie aux arabesques d'algues roses, nous réunit autour d'une table dont nous souhaitons fort l'immobilité. Lord Arthur a emporté de Marseille une provision de fleurs qu'il a renouvelée à Gênes; il y en a partout et elles sont encore fraîches. Il les étudie et les regarde vieillir avec un soin de poète.

Il me dit :

— Voyez ce narcisse! Il se penche vers cet autre narcisse comme si celui-là était le miroir d'argent où se double sa lunaire image... Et ces anémones!... j'aime les petits dessins noirs qu'elles font sur le mur blanc... Une ombre, c'est si mystérieux, si secret, si charmant! et celle d'une fleur me

fait songer à l'apparence souterraine qu'elle prendra peut-être chez les morts... Cette anémone violette, jaspée, striée de pourpre, était hier déjà un peu flétrie et à demi refermée, tel un parasol japonais. Aujourd'hui elle est plus vieille encore. Elle éparpille tout son cœur de tabac et, entre les pétales fripés, il n'y aura demain qu'un petit œuf d'un blanc bleuâtre, pareil à un menton rasé de la veille. De toute sa beauté il ne lui restera plus qu'une certaine ressemblance avec un évêque altier, mais caduc, et qui prise... Aimez-vous ces lis roses? Ce sont vraiment les fleurs de la mer et les frères des coquillages. Et ces frézias aux clochettes écrues que raie un mauve pâli, comme ils sentent bon l'iris et la framboise!... Et ces iris charnus aux airs sous-marins?... et ces tulipes?... Ah! madame Saint-Hélier, dire que la tulipe a la réputation d'être sans parfum!... Mais l'odeur des tulipes jaunes, de ces tulipes safranées, si lumineuses au soleil dans ce vase d'argent, est une odeur incomparable : nulle autre n'est meilleure... excepté celle de vos cheveux...

Et tous les boutons des lis fleurissaient lentement. Quand s'écartait le premier pétale piqueté de pourpre, il faisait songer à la pince de quelque crustacé nouveau; puis il devenait une conque entr'ouverte, avant de s'étaler complètement ainsi qu'une étoile de mer.

Dans ma cabine de boiseries blanches et d'étoffes vertes, des bouquets de jasmin durèrent deux jours; jasmins à l'arome amoureux, ils me rappelaient les nuits qui m'enivraient jadis au Miroir. Jadis!... époque merveilleuse où tous les astres s'épanouissaient dans ce ciel nocturne de ma jeunesse, ainsi que des jasmins d'or qui auraient par milliers embaumé l'obscurité bleue.

En quittant Gênes, lord Arthur m'avait dit :

— Non loin d'ici fut brûlé le corps périssable d'un poète immortel; dans le vent qui vient de la terre, il y a peut-être, avec la poudre des routes, avec le sable des plages, un peu de la cendre du jeune Shelley... O la sublime mort, madame! finir sur un bûcher... La flamme du génie avait déjà brûlé cette âme, l'ardeur de l'amour avait dévoré cet être tendre, et la chair du poète fut consumée par le grand feu qui, solennellement, porta jusqu'aux dieux la fumée de ce sacrifice...

Et moi, j'ai frémi... Être jeune... et que la mort ne soit pas impossible, quelle dérision!

Je suis dans une sorte d'inquiétude perpétuelle. Partout je vous cherche, Raoul, mon ami...

A Naples, des petites barques rôdèrent autour du yacht. Je me disais avec enfantillage : « Ah! si dans l'une d'elles était Raoul!... »

Et, la nuit, des musiciens, dans ces barques, chantaient en s'accompagnant de violons et de guitares.

— La moindre musique — disait lord Arthur — agit sur moi comme un philtre.. Me voici loin du golfe sombre où tremblent mille étincelles : je suis dans un bois peuplé d'oiseaux... Pour moi, la musique est une forêt, une immense forêt qui murmure... une forêt avec des sources, des clairières, des allées profondes, des sentiers, des fourrés où les ronces égratignent, des mousses où l'on s'étend... une forêt sous la pluie, l'orage, la tempête ou l'averse jaune des rayons du jour... une forêt... Et, d'ailleurs, dans presque tous les grands drames musicaux, un acte au moins se passe dans une forêt... L'avez-vous remarqué? Ah! il y aurait une très intéressante étude à faire : *De l'influence des forêts dans le drame musical*... Mais je ne la ferai pas, parce que je suis paresseux et que je ne connais pas assez les sorcelleries de la musique, bien que je l'adore à genoux!

Nous errâmes dans Pompéi. Bien vite, je m'y crus un fantôme revenu pour peu de temps à la lumière. Une extrême angoisse nous serra la gorge, au musée, devant les corps carbonisés de ceux-là qui furent, il y a tant de siècles, des vivants... comme nous... comme nous... La cendre avait moulé, éternisé, les attitudes naturelles de ceux-là qui avaient accompli cet acte continuel et si mystérieux qu'est la vie... ah! si mystérieux, si incompréhensible... en face de l'immuable immobilité de la mort!

— Il faut se hâter, — me dit lord Arthur; — jouissons de ce qui déjà nous échappe... La beauté, l'amour, la jeunesse, pour une heure trop brève... et; pour l'éternité, la froide horreur des ténèbres, l'insensibilité, l'anéantissement... Aussi laissez-moi regarder votre visage, vos yeux, si pleins de reflets

qui changent!... Ah! ma chère! dieu merci! à chaque instant, vous changez... vous êtes pâle, et, il n'y a qu'un instant, vous étiez rose... et vous êtes lasse et vous marchez lentement, au lieu de courir d'un air curieux. Vous changez... Et c'est cela, vivre... Chez les morts on ne change pas!

— Que dites-vous là, lord Arthur?... il m'est doux de songer que, dans la mort, une vie secrète, une vie nouvelle, animera ma poussière, que je deviendrai fleur, herbe, arbre, plante...

— Je veux croire que vous avez raison... Votre langue aiguë sera le pétale d'un œillet rouge, sur votre poitrine écloront deux roses blanches, vos mains seront deux lis, vos cheveux seront les tiges fines et noires de fougères sans nombre... celles qu'on nomme cheveux de Vénus... ce qui m'oblige, madame, à certifier que cette déesse était brune, ainsi que vous, malgré tout ce que l'on a pu dire...

Naples... Sorrente et le souvenir de Lamartine.

— Vous remarquerez — me dit lord Arthur en désignant l'abrupte falaise de Sorrente — que la « plage sonore » n'existe que dans les vers de votre poète...

J'avais lu *Graziella* quand j'étais petite... Nous n'allâmes pas à Ischia, où elle vécut; mais, à Capri, je crus voir son fantôme errer dans le plus charmant des bois de citronniers. Il faisait si chaud, la force du soleil était d'une telle intensité, que les citrons sous leur feuillage sombre semblaient des gouttes de lumière, allongées, prêtes à tomber...

Ce fut Salerne. Et puis Pœstum.

Pœstum!

Nous vîmes Pœstum par un jour gris, sous une pluie intarissable. Les grands champs d'acanthes aux feuilles découpées et de sauvages fleurs violettes étaient inondés. La fièvre rôdait dans l'air humide, habitait le sol marécageux. Et, au bout de ces champs incultes, et d'une morne désolation, les grands temples se dressaient.

Des touristes aux noirs parapluies semblaient avoir poussé entre les colonnes comme d'affreux champignons. Ils nous dégoûtaient extrêmement mais, par chance, ils admirèrent hâtivement et s'en allèrent en troupe vers les temples de Cérès

ou celui nommé je ne sais pourquoi « la Basilique »; alors nous fûmes seuls possesseurs du temple de Neptune.

Couleur de sable jaune, son marbre spongieux dans les trous duquel s'incrustaient de petites coquilles, ses colonnes perforées par endroits comme des éponges, méritaient sous le ruissellement de la pluie, avec les mousses vertes, les lichens qui couvraient ses dalles, de porter le nom du dieu marin. Jadis il y avait la mer tout près de là, et, debout au seuil vénéré, on devait voir sa teinte changeante. Maintenant elle s'est retirée très loin. Le temple n'a plus de dieu.

Pascal était enthousiasmé d'avoir vu Pœstum par ce temps sombre :

— Jamais, jamais rien ne sera plus beau, avec ce paysage désolé, pestilentiel et sinistre, que ce ciel gris chargé de nuées sur lequel se dessinaient les colonnes jaunes... Et n'êtes-vous pas content, cher lord Arthur, de cette majestueuse vétusté?... Que devaient être, tout battants neufs, ces monuments admirables ? Les ai-je vus dans une existence antérieure? c'est sans doute pour cela que je peux affirmer qu'ils sont mille fois plus sublimes depuis qu'ils sont décrépits. Ont-ils jamais pu paraître plus sacrés que dans leur abandon magnifique ?

— Vous avez raison, cher poète et ami!... Mais qu'il est déplorable — ajoutait lord Arthur — de constater partout où l'on va la laideur des Anglais en voyage!... Ah! mes compatriotes ne font pas bien en Italie!... Puis-je y demeurer? Madame Laurette, que me conseillez-vous?

Le chemin de fer nous ramena vers Salerne, où le yacht nous attendait. Ma Charmotte, pendant le trajet, soupira :

— Mes chaussures sont trempées!

Pascal lui ôta ses bottines et cacha les pieds de sa respectable amie dans son paletot. Il souriait vaguement, attendri mais ironique. Sans doute se rappelait-il le premier voyage d'Italie qu'il avait fait avec elle, autrefois, et madame La Charmotte, devinant ses souvenirs, dit en souriant aussi :

— Je suis réchauffée... Ah! cher Pascal! qu'il est doux d'être vieux!...

La pluie tombait encore lorsque nous arrivâmes à Amalfi. Mais, le lendemain le jour était redevenu limpide et l'azur

joyeux. Nous avons parcouru le joli village abrupt et posé sur les rocs comme un oiseau blanc.

— Il faut que nous allions goûter à l'ancien couvent des Capucins, — avait dit lord Arthur, — la vue y est merveilleuse.

Pascal était tenté par le nom charmant de l'auberge de la Lune, ancien couvent d'Antonins, mais lord Arthur lui affirma qu'elle ne possédait qu'un tout petit cloître, seulement gentil, tandis que le grand *Albergo Cappucini-Convento* avait une terrasse unique.

— Allons, venez, Pascal, — dit madame La Charmotte, — et ne regrettez pas l'auberge de la Lune : vous n'êtes plus à l'âge de Pierrot.

— Ne vous moquez donc pas de moi, toujours belle amie! Dites? celui qui nous aurait assuré, il y a quelque trente-cinq ans, que nous ferions un tardif voyage de noces nous aurait bien étonnés!

— Mais, insupportable Pascal, nous avons bien souvent voyagé ensemble!

— Mais pas dans ces lieux, où j'avais tellement envie de vous conduire, il y a quelque trente-cinq ans!... Vous rappelez-vous nos projets? Connaître toute l'Italie depuis les lacs jusqu'à la pointe de la Sicile... Ne riez pas, madame, il n'y a pas de quoi!...

Ainsi devisaient-ils derrière nous, en se tenant par le bras. Lord Arthur me souriait et me montrait là-bas, sur la mer azurée, l'île des Sirènes...

On dit encore la messe dans la vieille chapelle des Capucins : au cours de la visite que nous fîmes de ce couvent devenu auberge, je fus très surprise de voir, à côté de l'office, de ses tabliers et de ses bouteilles, une sacristie avec des vêtements sacerdotaux et des burettes. Le jardin en terrasse, situé sur la hauteur, voit s'étendre à l'infini la mer admirable. La mer, elle a des murmures de lèvres, des souplesses de femme, des langueurs d'amoureuse; les vagues ont des gonflements de seins, des cambrures de croupe, des ondulations de torse, les lames s'allongent sur la plage, tels des corps voluptueux... La mer toute entière est la Sirène...

Sous une longue treille formant berceau, toute enguirlandée de glycines et de légers feuillages, nous allâmes nous promener. Il y avait une profusion de roses de toutes les

teintes, de toutes les espèces, de toutes les grandeurs : — simples, petites et rondes, lourdes, larges, blanches, rouges, roses, jaunes, pourprées, couleur de nacre, d'écume, ou de corail, elles tendaient vers nous leurs visages de fleurs; elles avaient l'air de me dire, quand je passais : « Sois la bienvenue! »

L'une d'elles était juste près de ma bouche; elle était jaune et répandait une divine odeur. Ainsi que dans mon enfance, je ne pus m'empêcher de donner à cette rose un baiser d'amie, un baiser de sœur.

— Comme les fleurs vous aiment, madame Saint-Hélier! — dit gravement lord Arthur. — Les autres hommes disent aux autres femmes : « Vous aimez les fleurs. » Mais à vous, je vous dis que vous êtes aimée par elles... Permettez-vous?

Il souleva le rameau qu'alourdissait la corolle épanouie, aux nombreux pétales, et, à son tour, il y plongea ses narines et ses lèvres.

— Avez-vous jamais pensé — poursuivit-il — que ces mots : « Respirez cette rose! » ont été murmurés certainement par des millions d'hommes à des millions de femmes, et que jamais ce ne fut la même rose?... C'est stupide, ce que je tâche d'exprimer là... un peu stupide... et pourtant cela vient d'un sentiment profond. Peut-être qu'il y a des siècles une jeune femme a baisé comme vous une grande rose jaune, tout à fait pareille à celle-ci et qui pourtant n'était pas la même... et cette jeune femme est morte, et vous, vous mourrez, et demain cette rose sera toute flétrie... Ah! ne songez-vous pas qu'il serait divin de pouvoir humer l'odeur de la rose blanche que Juliette mordait à son balcon, de la rose pourprée, couleur d'un sang héroïque, que la blonde Hélène effeuillait sur les remparts de Troie?... Ah! le bouquet de roses que Musset mettait toujours devant lui sur sa table de travail!... Ah! les roses qui parèrent, un soir de bal, le corsage de ma jeune mère!... Je voudrais me pencher sur toutes les roses de tous les âges et du monde entier... Aussi suis-je prodigieusement ému devant une fleur séchée, qu'elle ait vingt ans, cent ans ou des milliers d'années, comme ces feuillages trouvés dans les sépultures égyptiennes... Je vois sa forme, et son ancien parfum rôde autour d'elle comme une ombre; et j'évoque

alors ceux-là qui vivaient, et que les fleurs enivraient... Ah! comme la mort règne sur la vie! qu'elle est puissante, qu'elle est dominatrice, pour qu'en cet instant, près de vous, je rêve à ceux qui ne sont plus et au temps où nous ne vivrons plus nous-mêmes!... Et pourtant, entre ces pétales jaunes où vous avez mis, papillon invisible, votre baiser, j'ai respiré, je le crois, l'arome essentiel de toutes les plus belles roses...

Je penchai la tête.

Lui tenait toujours le rameau fleuri entre ses doigts et nous étions debout en face l'un de l'autre, séparés seulement par une fleur. Il continua :

— Ne redoutez-vous donc jamais le jour où vous serez morte?... Morte, immobile, froide, insensible, sans yeux, sans voix et sans amour. Plus d'azur, de tiédeur ni de parfums charmants, dans le sépulcre noir, glacial, empesté... O chère beauté, savez-vous bien à quel point vous durerez peu? à peine plus que cette fleur!... N'éprouvez-vous pas l'âpre désir de profiter de la courte jeunesse, de la vie trop incertaine?... Oh! madame Laurette, ne regretterez-vous pas, quand votre peau sera ridée, quand vos yeux seront éteints, et votre corps voûté, de n'avoir pas fait à l'amour le don de votre grâce et de votre force ainsi que cette corolle ouverte qui nous verse tous ses baumes, écarte ses plus secrets pétales afin de nous livrer son cœur? Quoi! vous serez vieille, ô Laurette? et vous n'aurez pas aimé...

J'étais confusément peureuse et je craignais ce qu'il allait me dire encore, et j'aurais voulu lui crier : « Lord Arthur, je vous en supplie! ne m'avouez pas que vous m'aimez!... » Peut-être lut-il dans mes regards sincères ce que je n'osais pas exprimer par des mots, car il ne me dit pas ce que j'appréhendais; mais il parla encore ainsi :

— N'éprouverez-vous donc jamais cette langueur divine, cette fièvre sacrée, cette mélancolie ou cette soudaine allégresse, cette ivresse ou ce supplice, cette douleur, cette obsession? Vous endormirez-vous toujours sans qu'un nom soit murmuré par vos lèvres, vous réveillerez-vous sans qu'avec la lumière pénètre en vous cette certitude incomparable : « J'aime et je suis aimée... »? Ne vous sentirez-vous point à la fois

appauvrie et enrichie?... N'éprouverez-vous pas cet ensorcellement passionné et ce trouble infini et cette angoisse et cette misère et cette extase et cette grandeur? Celle qui n'a pas aimé, madame, celle-là, malgré son génie, malgré sa beauté, celle-là n'aura pas vécu ; et la plus humble amante aura goûté plus de joie que celle qui se croit privilégiée et qui pourtant ne connaît pas l'amour! Certes il trahit; certes il est menteur quelquefois, et, quelquefois, fourbe, inconstant, fuyant... mais qu'importe! même ceux qu'il torture chérissent leur torture; et comme on le pleure, ce cruel, ce bourreau, quand il vous a fait grâce, quand il vous a quittés!...

Il se tut un instant, et respira la rose :

— Il y a aussi, madame Saint-Hélier, de calmes, d'éternelles tendresses, des plaisirs durables, des bonheurs que la mort seule fait cesser... N'en voudriez-vous pas?

Je l'entendais comme dans un rêve.

Il me semblait qu'il avait en parlant ainsi illuminé mon âme et que j'allais voir clair en moi-même. Mais je ne répondis rien; et lord Arthur lâcha brusquement le rameau qu'il avait de nouveau courbé d'un geste lent. Ce rameau vint me frapper légèrement la poitrine, pendant que, sur mes mains et sur ma robe blanche, la pauvre rose trop mûre m'éclaboussait de mille pétales, couleur d'ambre...

J'eus une sorte de vertige; j'en accusai la chaleur et la fatigue, et je demandai à mes amis de me laisser reposer, un instant, dans une des chambres de l'hôtel pour ne rentrer à bord que lorsque mon malaise se serait dissipé.

Je m'allongeai sur le lit. Mes oreilles bourdonnaient, mes yeux étaient douloureux et je les fermai comme si, les paupières closes, je devais mieux lire au dedans de moi.

Mes mains brûlantes pendaient hors du lit, molles, lasses, et j'étouffais sous ma blouse, pourtant impalpable, de linon et de dentelle. J'écoutais le bruit que la mer faisait sur les rocs. Sans la voir, je savais que cette mer était étincelante; je savais qu'elle entourait là-bas, de ses bras soyeux et bleus, une île où pour moi le bonheur était enfermé et portait le nom de Raoul...

Près de mon lit, sur une table, avaient été posés, par les soins de lord Arthur, un grand verre, une carafe d'eau, si

froide que le cristal suintait à grosses larmes glacées, du sucre et des citrons.

Des citrons! énormes, dorés et, par endroits, verdâtres, ils répandaient une odeur acide, délicieuse et déjà désaltérante. Qui n'a pas respiré l'odeur des citrons d'Italie ne sait pas ce que peut être le parfum d'un de ces beaux fruits. Frais, amer, pénétrant, subtil, je le buvais avec une soif paresseuse et que ce seul arome étanchait.

Brusquement, je m'assis et rejetai en arrière ma chevelure défaite. Je me souvenais des paroles de lord Arthur et, presque mot à mot, je me répétais tout son plaidoyer en faveur de l'amour. Une sorte de sanglot contracta ma gorge, et mes doigts se joignirent sur mon cœur tumultueux :

« L'amour! mais je le connais! mais il m'habite!... J'aime! j'aime! je suis certaine que j'aime aussi profondément, aussi uniquement qu'il est possible d'aimer. J'aime, et ce n'est pas vous, lord Arthur!... non, non, ce n'est pas vous!... J'aime... et je souffre, puisque je suis loin de tout ce que j'aime... Je vous aime, ô Raoul, mon ami Raoul!... » Et cette certitude, un instant, m'inonda, lumineuse, parfaite, et j'en eus peur. Craintive, épouvantée, je murmurai ainsi qu'une prière :

— Oui, je vous aime, Raoul, mais ce sentiment-là n'est pas l'amour : je ne veux pas!... Je vous aime, mais d'amitié profonde! Oui, c'est cela!... Je souffre d'être sans vous, et vous êtes la moitié de moi-même! Mais cela, ô Raoul, cela n'est pas l'amour! L'amour est injuste, fourbe, traître; l'amour a pour frère farouche le désir haineux, le désir qui blesse, le désir qui rend l'homme méchant et par lequel la femme est avilie... Non! non! je ne veux pas que nous nous aimions d'amour; parfois, il me serait bien doux de poser, sur votre cher cœur, ma tête, mais c'est par affection, par tendresse immense, mais chaste!... O mon ami, n'est-ce pas avec pureté que vous m'aimez aussi? Vous ne m'avez dit jamais que vous m'aimiez; jamais je ne vous ait dit : « Je vous aime.... » Mais nous savons que l'un à l'autre nous nous sommes nécessaires comme l'eau l'est à la soif et le pain à la faim. « Mon ami... » ces deux mots ne contiennent-ils pas une confiance divine, quelque chose de plus beau, de plus parfait que tout?...

Et je me mis à pleurer, le front penché.

On frappa timidement à la porte :

— C'est moi, — annonça la voix de lord Arthur ; — comment allez-vous?... Puis-je entrer?

Je m'étais étendue de nouveau, la nuque au creux de l'oreiller frais :

— Entrez! — dis-je machinalement.

Il entra : je me sentis si subtilement environnée par la caresse de son regard que je détournai mon visage. Alors il se mit à genoux près du lit et couvrit de baisers ma main qu'il serrait dans les siennes. Avant que j'eusse le loisir de protester, il s'était relevé, et, grave, correct, avec un soin adroit, il pressa dans un verre d'eau le jus des citrons dorés... Il ajouta du sucre, et puis, avec douceur et bonté, il me fit boire, comme un enfant. Et, pendant que j'avalais ce breuvage, lui, les yeux clos, aspirait voluptueusement le puissant parfum.

XXI

Partout, partout, cette double idée m'obsède et me tourmente : notre amitié, à Raoul et moi, serait-ce de l'amour?

Et pourquoi lord Arthur m'aime-t-il?... Mais lord Arthur est redevenu avec moi parfaitement calme, il ne me parle plus de la passion.

Partout je songe à Raoul, je me remémore toutes ses paroles; je me récite ses lettres, qui sont gravées dans ma mémoire... Pourquoi est-il parti? est-ce parce qu'il m'aime?...

Partout, partout j'ai cette hantise, partout elle m'a poursuivie ; dans Palerme, jaune de marbre et de soleil, dans l'adorable jardin de Monreale, en face des nobles collines bleues, si paisibles qu'elles semblaient azurées d'encens, parmi les renoncules multicolores et toutes les fleurs de cet enclos recueilli, partout j'y ai songé ; à Taormina, devant l'éblouissant paysage presque trop beau, sur les gradins du théâtre antique où l'on parvient par des chemins bordés de roses, partout, dans l'étincelant azur de ce printemps miraculeux, je ne pense qu'à vous, Raoul, à vous seul!

Nous avons vu Agrigente et son port sulfureux et ses tem-

ples splendides, qui paraissent à jamais mornes d'avoir pu survivre à leurs dieux.

Dans les sentiers abrupts passent des chevriers gracieux et des troupeaux de délicieuses chèvres blanches aux cornes tordues en forme de lyre. Toutes devraient s'appeler Amalthée, tant elles sont belles. Ce sont les bergers qui donnent aux cornes naissantes de ces jolies bêtes, peu à peu, cette courbe harmonieuse. Ces bergers portent tous, en guise de houlette, un fusil. Car cet endroit pastoral est, paraît-il, fréquenté par les brigands.

Nous avons touché le sol grec à Katakolo, affreux petit port, mais grec! — J'y ai eu la déception de ne pas trouver à la poste la lettre de Raoul impatiemment attendue. De là, nous sommes allés à Olympie. La tristesse de ma déconvenue me pesait et je n'ai de ces lieux qu'un souvenir un peu confus, où domine le grand bourdonnement des innombrables abeilles. Il faisait une chaleur accablante; dans des champs de trèfle d'Espagne gisaient les tronçons de colonnes antiques sur lesquels Pascal s'assit pensif et en silence. Un petit berger, avec son troupeau, traversa un torrent à sec en jouant d'une petite flûte, et les montagnes qui limitent ce paysage bucolique avaient l'air empruntées à celles qui sont peintes sur les éventails japonais.

Des lézards se chauffaient, d'étranges lézards roses rayés de brun, sur les vieux marbres couleur de miel, et des papillons orangés palpitaient à la pointe des herbes hautes.

Nous fîmes à l'hôtel un déjeuner somnolent. L'atmosphère orageuse nous oppressait; nous revînmes à Katakolo à travers des lieues d'orge verte et de pavots rouges, et des vignes en festons, au delà desquels s'étendait la mer d'une opacité de turquoise.

Dans le train qui nous ramenait au yacht, Pascal s'égaya :

— Voyons, Laurette! à quoi réfléchis-tu? Je suis sûr que tu n'as rien admiré, ni l'Hermès de Praxitèle, d'ailleurs surfait... ni la Victoire, dans le petit musée d'Olympie, ni rien de rien.

— Madame Saint-Hélier nous a quittés en pensée, — dit lord Arthur un peu tristement.

Pascal reprit :

— Cite-moi une seule de ces choses que nous avons vues

tantôt, une seule. et je constaterai qu'après tout tu sais voyager aussi bien qu'une autre.

— Eh bien, Pascal, je te parlerai d'un exquis papillon : il était découpé dans une soie jaune sur laquelle couraient des arabesques d'or, et ses ailes étaient délicatement terminées par une bordure noire en forme de « grecque », ce qui n'est pas étonnant...

Pascal éclata de rire :

— Menez-la donc en Grèce! — dit-il, en tendant les bras d'un air de désolation comique vers lord Arthur, qui souriait.

Et puis le bateau — ai-je dit qu'il s'appelle *Tristan*? — est reparti, et doucement, mollement, nous avons navigué sur le golfe de Lépante.... La mer y est unie et pourtant nuancée; les monts qui la longent sont bleus et mauves et roses et portent des noms illustres. Pascal, tout un jour, a guetté la cime du Parnasse, et il en a clamé les syllabes sonores, joyeusement, dans l'air marin.

Les marsouins de bronze lisse jouent toujours dans notre sillage et l'on voit dans l'eau transparente flotter des milliers de méduses qui, tour à tour s'épanouissent comme des fleurs ou s'arrondissent comme des coupes irisées, et qui sont bleues et roses et mauves comme les montagnes aux beaux noms.

Une mouette blessée est tombée, l'autre jour, sur le pont : Nanon l'a recueillie, l'a soignée; nous lui avons fait une sorte de nid dans un large tiroir ouvert que nous avons capitonné de notre mieux. Que c'était triste à voir, l'immobilité de cette vagabonde!... Et puis, hier, elle est morte... Morte, et ses ailes, ses grandes ailes, libres, hardies, sont inertes, pour jamais.

On l'a jetée à la mer...

Et mon cœur fut serré jusqu'aux larmes.

Corinthe... Nous allons passer la nuit là, on va jeter l'ancre dans cette eau d'opale où voguent les méduses.

Un soleil couchant, rose et jaune, s'effeuille sur la mer; et de longues nuées violettes tissent des voiles et des écharpes autour des monts endormis où semblent, çà et là, brûler des feux d'or et de pourpre, — derniers rayons du jour qui s'éteint.

Le bruit et l'animation nécessités par la manœuvre de

l'ancrage avaient cessé; lord Arthur vint s'accouder près de moi au bastingage.

Je lui dis :

— Je regarde les méduses.

— Savez-vous d'où elles viennent, madame?... Je me suis laissé affirmer qu'elles sont détachées d'une plante sous-marine bizarre, étrange, mi-animale, mi-végétale. Il y a une plante mâle et une plante femelle. A l'époque où tout doit se reproduire, le flot arrache à ces rameaux différents ces corolles qui, dans leur élément, sont si jolies et qui, sur le sable, mourantes, sont d'une si repoussante gélatine... Ces méduses qui flottent là, dans cette mer tiède, sont des organes de vie qui s'en vont au hasard des vagues, des flux, des reflux, des remous et des marées, au-devant de ce qui doit les compléter, à la rencontre les unes des autres... Peut-être n'est-ce pas une histoire vraie, madame; en tout cas, je la trouve très belle, et c'est un savant qui me l'a contée...

O merveilleuse nature, dont tous les stratagèmes, dont toutes les ruses, dont tous les pièges vont vers ce seul but : l'amour!

— Et la mort, lord Arthur?...

— L'amour, c'est la vie; c'est ce qui la perpétue malgré la mort... Mais vous êtes triste, madame Laurette. Vous songez toujours à l'oiseau qui vint expirer près de vous. Je pourrais, à ce propos, vous dire de mélancoliques galanteries, telle que celle-ci : « Même mourir serait doux à vos côtés... » Mais je ne le pense pas; vous m'inspirez le désir de vivre et de vaincre, l'âpre besoin de conquérir, malgré tout, le bonheur que vous pouvez donner...

Avec effroi, j'étendis les mains vers le jeune homme. Il profita de ce geste, et, les saisissant, il les baisa l'une après l'autre.

— Ne craignez rien. Je ne vous ennuierai pas davantage. Oubliez, si vous le voulez, ce que je vous ai dit. Mais ne pleurez plus sur la mouette. Elle avait été peut-être imprudente, ou trop timide, ce qui est souvent une imprudence pire; elle n'avait peut-être pas su bien user de la belle liberté... La liberté! bien peu d'êtres en sont dignes. Peu d'entre eux savent la garder, encore moins en jouir...

Et, d'un air un peu fâché, il a allumé une cigarette...

Est-ce pour moi qu'il a dit cela?...

— Demain, madame, dès le matin, nous nous engagerons dans le canal de Corinthe : sans doute ne serez-vous pas levée; mais, à déjeuner, vous nous assurerez avoir eu par votre hublot une très suffisante impression du paysage. Bientôt nous serons au Pirée. Vous verrez Athènes et l'Acropole toute petite sur sa colline sacrée, et, dans les musées enivrants de beauté, vous verrez la divine statue sans tête qui, le genou levé, renoue sa sandale...

Mais je ne l'écoutais plus... Athènes, Athènes, verrai-je bien toutes vos richesses?... Il me semble que mes yeux sont fermés à la splendeur des choses, que mon esprit ne peut plus comprendre, à peine admirer... Qu'importe tout cela?... bientôt, bientôt nous serons à Candie... je rejoindrai Raoul... Quelques jours encore, et je tiendrai dans ma main sa chère main, et ses yeux me riront avec tendresse et j'entendrai sa voix, sa voix qui fait battre mon cœur : « Eh quoi! raillera-t-il avec émotion, c'est vous, Laurette, c'est vous-même... je suis sûr que vous venez voir si je suis bien sage et si je ne vis pas maritalement avec la princesse Ariane... »

Lord Arthur me montra le ciel :

— Voici la lune, la lune ronde, méduse de nacre, dans ce soir vert et violet...

— Elle est belle, — fis-je distraitement.

Un vent plus frais courait sur le pont : lord Arthur m'enveloppa d'un plaid chaud de laine duveteuse. Puis, attentivement, il regarda monter vers le ciel la mince fumée de sa cigarette.

Et je songeais :

« O Raoul! vous revoir, vous entendre, vous sentir là... ne nous quitter plus!... Oui, c'est cela, ce que je nomme la félicité dans sa plénitude, la joie absolue... Vous voir! vous voir! respirer votre parfum et que votre présence et vos gestes et vos paroles tissent autour de moi, petite proie faible et douce, un filet serré, aux mailles soyeuses, d'où plus jamais je ne m'évaderai... Je veux être prisonnière de votre affection, de votre amitié. Je veux vous suivre partout et que vous vous attachiez à mes pas, à mon existence. Je ne veux plus que nous nous séparions, je ne le puis plus supporter. J'ai besoin

de vous, Raoul, de votre bras sous ma main qui tremble, de votre cœur près de mon cœur... Et, si cela, c'est l'amour, ah! Raoul! tant pis!... s'il faut pour vous retenir que mes bras vous entourent et vous pressent, ah! s'il le faut... je le veux bien, oui... je le veux, je vous les tends... je vous les ouvre... mon ami... mon amour!... »

— Madame, — dit lord Arthur, — bien que ce bateau soit à l'ancre, sentez-vous comme il oscille? Pourtant la mer est absolument unie... mais il y a des courants très profonds. Je suis un peu comme la mer, ce soir... Oh! j'aime à vivre en bateau, être à la fois errant et captif... J'aime la mer! toujours pareille et jamais la même, son immensité, son silence, son rayonnement ou sa brume de perle. J'aime les feux des ports que l'on voit briller au loin dans l'obscurité calme, j'aime à être bercé comme un chétif enfant par cette nourrice au lait écumeux qui me raconte pour m'endormir des histoires de voyages et de tempêtes et me promet de me conduire vers des pays nouveaux...

« Et moi aussi, — pensai-je, — je t'aime, ô mer clémente qui me portes vers le bonheur, le bonheur enfin retrouvé!... »

XXII

Y a-t-il une semaine, un mois, dix ans?...

Nanon me l'assure : quinze jours seulement se sont écoulés depuis notre arrivée à Candie!...

Candie! Candie!... ô toi qui pour moi étais une île bienheureuse!...

Y a-t-il eu des nuits, des matins, des ciels bleus depuis cette date atroce et sombre? Le hasard d'une bourrasque a forcé le bateau à se réfugier en rade de Santorin. C'est là que j'ai rouvert les yeux sur la vie, c'est là que depuis quelques jours nous attendons le vent favorable, c'est là que j'écris ceci...

Des montagnes noires et comme calcinées, arides, funèbres, mirent leurs faîtes ténébreux dans une eau sulfureuse... Ah! que n'est-il, ce morne lieu, l'entrée véritable du séjour des ombres! J'y descendrais... j'y descendrais comme Alceste,

pour vous rendre la lumière, à vous, Raoul, à vous qui êtes mort!...

Je ne vous ai pas revu... je ne vous reverrai jamais.

Jamais...

Jamais! jamais!... Avais-je déjà aussi profondément senti l'horreur inhumaine de ce mot : « jamais »?...

XXIII

Je vis encore, moi... je respire... Malgré ma douleur, le soleil m'éclaire, et le parfum des fleurs peut pénétrer en moi...

Et la vie me paraît pourtant plus déserte, plus désolée que ces sombres montagnes... Je vis... Pendant des heures et des heures, penchés sur mon lit, mes amis anxieux ont épié mon réveil conscient. Je me débattais au bord d'un gouffre horrible, vers le fond duquel, en vain, j'étendais mes faibles bras pour que quelqu'un pût les saisir, s'y cramponner, et remonter jusqu'à moi...

O détresse! ô solitude de cette convalescence désespérée!... Pourquoi mes amis n'ont-ils pas permis que je parte aussi, et que je quitte pour la barque funèbre ce bateau blanc qui porte des vivants... des vivants!... et auquel on n'a pas mis de voiles noires!...

Nous sommes arrivés au port de Candie par un matin si beau!... Vite je suis montée sur le pont... La mer était de soie à reflets d'argent et mirait au loin les vieux remparts de pierre dorée... La cime d'un mont neigeux étincelait dans l'air pur, d'une transparence délicieuse, calme, chaude.

Lord Arthur avait déjà fait un tour dans la ville et commandé pour l'après-midi une vieille voiture trouvée à grand'peine et qui devait nous conduire au lieu des fouilles, à Knossos. Déjà j'étais inquiète : j'avais télégraphié d'Athènes à Raoul le jour et l'heure de notre arrivée; nous étions en retard, et nous aurions dû être là dès la veille au soir; mais cela m'étonnait que Raoul ne fût pas revenu nous attendre, nous guetter de nouveau, ce matin, cela m'étreignait le cœur douloureusement.

Et rien ne me plut dans cette petite ville pittoresque, ni

dans ce musée : il me semblait, tant je savais mot à mot les lettres de Raoul, que je connaissais tout cela depuis bien longtemps.

Malgré le soleil, nous partîmes aussitôt après le déjeûner pour Knossos.

La route fut monotone. A mi-chemin était un jardin fermé : le cocher, qui parlait anglais, expliqua que c'était le cimetière.

Par-ci, par-là, des oliviers desséchés et couverts de poussière, et sur les talus, partout, ces minuscules marguerites jaunes que les orfèvres de jadis copièrent en or fin pour enguirlander le col des jeunes femmes.

Puis la solitude s'anime; des ouvriers quittent un instant leur travail pour nous examiner avec intérêt. On voit les fouilles : — le sol creusé, des blocs de pierre, et toute la terre longuement éventrée. — Des hommes passent, piochent, soulèvent des sacs sous la chaleur déjà lourde comme un fardeau. Ce sont ceux qui contribuent à découvrir tous les jours un peu plus de la souterraine cité, du palais fabuleux de Minos et d'Ariane. Encore quelque pas, et c'est la maisonnette carrée où habite celui que Raoul nomme « le magicien », le directeur des fouilles.

Lord Arthur nous précède auprès de lui pour l'avertir de notre présence et le prier de nous guider dans la demeure merveilleuse. Nous descendons de la vieille voiture, et ma Charmotte, Pascal et moi nous asseyons sur un talus, oppressés par le soleil torride. Pascal se tait, et supporte avec peine son casque doublé de vert. Ma Charmotte s'abrite sous une ombrelle à l'épaisse doublure, et moi, nerveuse, impatiente, je cueille les petites marguerites... Pourquoi Raoul n'est-il pas déjà près de moi?

Mais je vois sortir de la maison blanche un jeune homme; il me semble le reconnaître : c'est l'ami de Raoul. Raoul me l'a décrit quelquefois dans ses lettres. Vivement j'ai couru vers lui, et, tout de suite, je lui ai dit, sans souci des convenances et de tout ce qui loin du monde nous paraît si tôt inutile :

— Monsieur, vous devez savoir où est M. Raoul Saviange, N'a-t-il pas reçu une dépêche d'Athènes?... Je suis madame Saint-Hélier... Ne vous a-t-il pas dit que j'allais venir à Candie?...

Et puis, soudain, glacée, je m'arrêtai, muette, épouvantée : ce jeune homme inconnu pleurait.

Il essaya de parler, mais il ne le put : sans doute aurait-il voulu me préparer un peu à ce qu'il devait m'apprendre. Mais la surprise de la rencontre, la précision de mes questions, le laissèrent interdit, et il ne sut qu'avouer, sans détour, la vérité :

— Madame, — balbutia-t-il tout bas, — Raoul Saviange a été enterré hier dans le cimetière de Candie.

Cette phrase, nette, simple, d'une affreuse brutalité, dans son émotion, me transperça comme un couteau.

— Raoul est mort? — dis-je en me cramponnant à cet homme pour ne pas tomber. — Il est mort?... c'est vrai?...

Et puis je ne sais plus très bien ce qui se passa. Je me retrouvai couchée sur un divan, dans une salle fraîche ornée de vases antiques, parmi des corbeilles contenant des fragments de poteries. Cette salle... ne l'avais-je pas habitée?... Ah! oui! dans les lettres de Raoul...

Il y avait là lord Arthur, le « magicien », Pascal, ma Charmotte; et moi, vivant un rêve atroce, étrange, j'interrogeais avidement l'ami de Raoul.

Et il me dit comment cela s'était accompli.

Raoul avait la fièvre, le soir, et il toussait; et puis, très vite, son état s'était aggravé, et il avait craché le sang, et il était mort doucement, en dormant, sans s'en apercevoir. Le médecin de Candie avait été terrorisé par la fin si rapide de cette subite phtisie.

Comme, un jour, quand Raoul allait bien, il avait confié à son ami : « Tu sais, si par hasard je claque ici, je veux qu'on m'enterre dans ce joli cimetière, plein de poivriers et de lauriers-roses... », on avait télégraphié à ses parents, en même temps que la nouvelle de sa mort, ce dernier désir. Les pauvres gens avaient répondu qu'il fût fait selon la volonté de leur fils... qu'ils étaient vieux, malades, qu'ils ne pouvaient venir si loin.

Et la veille, la veille de notre arrivée, on l'avait couché, lui, si jeune, si beau, si charmant, dans une boîte étroite et noire; on l'avait, cet enfant, enfoui dans la terre obscure, — cette terre de laquelle il voulait voir sortir le passé!

Puis dans mes mains qui tremblaient on remit tout un

paquet de paperasses. On avait trouvé dans un tiroir de sa table, ce matin même, sur un bout de papier, ces mots :

Si je meurs, tous mes papiers seront envoyés à madame Saint-Hélier, 35, quai Voltaire, Paris.

— Et vous affirmez qu'il n'a pas compris qu'il mourait! — m'écriai-je avec désespoir.

— Non, madame, il ne l'a pas compris. Il a pensé beaucoup à la mort au début de son séjour parmi nous, et c'est au moment sans doute de cette sorte de pressentiment qu'il nota sa volonté : autrement il n'aurait pas eu soin d'écrire votre adresse; plus tard, il savait que vous feriez escale à Candie et s'en réjouissait. Il me parlait souvent de votre prochaine arrivée... Le jour de sa mort, il délirait un peu; il disait : « Ce n'est pas sur un yacht blanc que madame Saint-Hélier arrive... Non, non, c'est sur un voilier étrange en forme d'œillet... sa coque est verte et ses voiles sont cramoisies, et il porte une cargaison d'aromates, d'épices et de senteurs... »

— O mon Dieu ! c'est ce que je lui contais quand je le soignais naguère... Il est mort, et je n'étais pas là pour l'arracher aux ténèbres... Je l'aurais pu : je l'aimais tant!... mon ami! mon enfant! mon petit enfant!... ah! pourquoi m'avez-vous quittée?...

Je ne pleurais même pas; mais, la tête en avant, et courbée sous ma douleur, j'écoutais.

— Nous allons faire une caisse de tous les objets personnels de Saviange, — reprit-on; — et nous l'adresserons à ses parents. Pour les papiers, ils sont tous là; et vous pouvez les emporter, madame.

Lord Arthur s'occupa de faire un paquet de ces cahiers épars.

Pascal, accablé, serrait une main de madame La Charmotte. Il ne savait rien me dire, et je ne lui avais pas vu ce visage-là depuis la mort de maman.

Ma Charmotte pleurait en silence.

— Monsieur, — dis-je à l'ami de Raoul, — venez avec nous; montrez-nous sa tombe...

Lord Arthur, timidement, conseilla de m'épargner cette visite au cimetière. Mais je déclarai que je voulais absolument qu'on m'y conduisît.

Nous remontâmes en voiture; mais, tout près de ce jardin des morts, nous fûmes arrêtés par un cortège... Tout un régiment de soldats anglais, vêtus de toile beige, raides, arme au poing, avançait lentement, suivant un cercueil...

Je me levai, et je restai debout dans la voiture.

Le cocher nous expliqua l'enterrement : un soldat s'était noyé en voulant sauver deux camarades, lesquels s'étaient baignés trop au large avec imprudence. Victime de son courage, il coula, avec eux; on n'avait retrouvé qu'un seul corps : le sien.

Le lent défilé continuait. Toujours debout, je regardais... je regardais surtout un petit soldat à figure rose et rasée... Il se tenait bien droit; les bras au corps, il marchait d'un pas automatique. De loin, il aurait pu paraître impassible... Mais moi, moi tout près, je voyais sa pauvre figure, presque enfantine, couverte de pleurs. Je voyais ses yeux rougis, son nez gonflé, sa bouche crispée... Jamais, jamais je n'oublierai le visage de ce petit soldat!... Sans doute, ce mort était-il son ami... son ami!...

Ah! le cercueil est entré par la grille ouverte, et le régiment va suivre... Il nous est impossible également de pénétrer dans ce cimetière et d'avancer sur la route parmi cette foule... Et, sans rien voir, je devine ce qui se passe derrière ces rameaux fleuris... je *sais* qu'une fosse est creusée, vide encore, près d'une autre dont la terre est fraîche... je sais qu'on va y descendre cette boîte dans laquelle est enfermé ce qui fut jeunesse, ardeur, espoir, courage! enfin ce qui fut vivant sous le beau ciel chaud, ce qui fut peut-être l'amour d'une femme inconnue, ce qui fut un être dont le cœur battait plein d'un sang pourpré!... Et hier, — hier! hier! — pour Raoul, ce fut ainsi...

. . . .

Maintenant je sais par ma Charmotte, que je suis alors tout à coup tombée, les bras en avant, que Pascal et lord Arthur m'ont retenue et que l'on a donné au cocher l'ordre de regagner le port le plus vite possible; que l'on m'a transportée sur le yacht, ayant repris mes sens, mais non le sentiment de ma misère. Le bateau quitta Candie, le soir même; mon état s'étant aggravé, on revint au Pirée quérir un médecin d'Athènes, et, lorsque ce médecin le permit, on repartit, au hasard, sur la

mer bleue, avec le ferme espoir de guérir, après mon corps, mon âme...

Mais est-ce que c'est bien réel, tout cela?... Ai-je été à Candie autrement que dans un songe atroce... Est-ce que cela peut être? Raoul est-il resté là-bas?... vraiment? vraiment!... dans un tombeau!...

XXIV

Dès que j'en ai eu la force, j'ai feuilleté les papiers de Raoul que l'on m'avait donnés. Il y a un roman délicieux, presque achevé, des études, des articles commencés, beaucoup de notes, quelques poèmes d'une mélancolie profonde, et des pages entières qui me sont adressées... à moi.

J'ai lu :

Laurette... j'aime votre nom. Mais, s'il ne me plaisait pas, je ne chercherais pas à vous en donner un autre : qu'importe votre nom?... Vous n'en avez plus besoin dans mon cœur... vous êtes la seule... vous êtes celle à laquelle je pense et je rêve... et quelquefois, dans ces pensées, dans ces rêves, si je vous appelle, c'est ainsi : « Mon amour... » Mon amour!... Oui, je vous aime, ô ma belle chérie!... ce que vous vous obstinez si méchamment à dire amitié n'est qu'amour et encore amour... Ah! quel désir j'ai eu trop souvent, près de vous, de prendre entre mes mains votre petite tête, de poser mes paumes sur vos joues si douces, de glisser l'extrémité de mes doigts dans vos cheveux parfumés, — et de rapprocher peu à peu, lentement, du mien votre visage, jusqu'à ce que nos lèvres se rejoignent par un baiser clos et profond... Vous tenir dans mes bras... mettre mon front sur votre sein tiède... ne pas vous quitter...

Je suis parti parce que je vous aime... Et jamais, jamais je n'ai osé vous le dire.

Toujours, vous exaltiez l'amitié aux dépens de l'amour, même le plus tendre... L'amour! vous n'avez jamais manqué de le cribler de railleries, de dédains; avec horreur, vous vous détourniez de lui.

J'avais peur alors, en vous avouant tout ce que mon amitié avait en elle de passion secrète et douloureusement refrénée, j'avais peur de vous perdre... et non seulement de ne pas obtenir plus, mais d'avoir moins. Je me disais : « Elle craindra la société constante d'un jeune homme qu'elle saura trop épris d'elle; et ce sera fini, notre intimité, notre confiance, notre camaraderie...

Elle ne se sentira plus en parfaite sécurité de sentiments; elle m'en voudra... Elle s'étonnera, se chagrinera, avec sa naïveté triste... Et puis dire à une jeune femme qu'on respecte et qu'on adore : « Soyez ma maîtresse... » Ah! c'est difficile, vraiment!... Si vous étiez libre tout à fait, je vous dirais : « Épousez-moi », et cela serait absolument la même chose, bien qu'infiniment plus convenable...

Et c'est pour cela que je suis parti...

Je ne pouvais plus vous voir chaque jour, et n'avoir pas le droit ni la hardiesse de vous demander : « Petite bien-aimée... embrassez-moi... »

Un baiser... un baiser de vous, ma chère, ma douce, ma jolie... J'ai ce tourment qui me hante; j'ai soif, et vous ne me donnez pas à boire... Je veux un baiser de vous...

Les autres femmes ne me sont plus rien : nulle grâce, nulle beauté, ne peuvent, même pour un moment, non pas effacer, mais remplacer fugitivement votre beauté, votre grâce ... Il n'y a plus que vous, et seulement vous, dont la jeunesse rie à la mienne...

Vous...

Tu ne tiendras pas ces pages dans tes chères petites mains si faibles, — et pourtant si orgueilleuses, puisque tu ne veux pas me les confier pour toujours! — Tu te rirais de moi, et tu me gronderais... Oui, « tu... » Je te tutoie dans mon âme. Mais je t'enverrai une belle lettre descriptive, avec des plaisanteries très bêtes, et à la fin, je les baiserai respectueusement, tes chères petites mains, en te nommant « madame... »

Et ceci, deux jours avant de tomber tout à fait malade :

Ah! Laurette! quand vous viendrez, quand vous serez ici près de moi, quand vous m'emmènerez sur ce bateau qui pour moi sera tel qu'un navire enchanté, aurai-je ce courage enfin de vous dire que je vous aime?... Car vos lettres sont tristes et si tendres!... ah! si tendres!... Ignorante que vous êtes... est-ce que vous m'aimez et ne le savez pas?... ou n'osez-vous pas le savoir?... Mais vous ne pouvez vivre sans moi... vous l'avouez vous-même... et vous le savez aussi que, moi, je ne vis pas sans vous... J'ai besoin de votre joli sourire, à la fois si malin et si indulgent, et d'une si mystérieuse mélancolie!... j'ai besoin de ce fluide bienfaisant dont votre présence harmonieuse m'enveloppe; j'ai besoin de vos yeux nuancés et de votre parfum et du frôlement de votre chevelure et du charmant bruit que font vos pas... J'ai besoin d'entendre votre voix basse et pure... et vos paroles qui sont fantasquement diverses ainsi que des oiseaux de toute espèce s'envolant de leur

cage au hasard... et j'ai besoin de votre douceur, de votre tendresse... Ah! vous êtes si douce! et vous êtes si tendre!... vos gestes sont des câlineries, vos bras sont beaux et maternels... et je suis un enfant qui vous aime.

Nous serons heureux, voulez-vous? Nous vivrons simplement l'un pour l'autre, et les gens en penseront ce qu'il leur plaira... Nous ne mentirons à personne... Vous êtes presque libre, en somme, puisque vous n'avez pas de préjugés... Et la passion profonde, sincère, constante, n'est-elle pas sanctifiée par elle-même?...

Qui donc nous empêcherait d'être heureux, Laurette? qui le pourrait?

Nous sommes jeunes... la vie est bonne... nous nous aimons... car je crois, je crois... je suis presque sûr que vous m'aimez...

Mais pourtant je voudrais, ô mon amour, que votre bouche me le dise!

XXV

Hélas! ces pages s'échappent de mes mains... Qui donc nous empêchait d'être heureux, ô Raoul, qui donc, sinon nous-mêmes?... Ni mari jaloux, ni parents cruels, ni scrupules inutiles, ni la nécessité avilissante du mensonge, rien, rien, que vous, et que moi... Vous n'avez pas osé... et moi, je n'ai pas su...

Pourtant, nous étions libres...

Pourtant, je vous aimais...

J'ai connu tout l'amour en face de ta tombe... l'amour avec son âpreté, sa rigueur, son inclémence, son remords, son déchirant regret... Je t'aimais... je ne te l'ai pas dit... tu ne l'entendras jamais.

Je vous ai laissé partir et, loin de moi, mourir solitaire. Vous avez souffert... ah! qui vous soignait?... Vous aviez chaud, vous aviez soif, et je n'étais pas là!... Je n'étais pas là pour soutenir ta tête et te donner à boire, arranger l'oreiller; je n'étais pas là pour prendre ta main et te murmurer, quand vient le soir, si triste aux malades : « Je suis près de vous... ne craignez rien!... » Je n'étais pas là pour calmer ta fièvre avec mes mains fraîches, je n'étais pas là pour t'endormir avec des contes, pour distraire les mornes heures de tes journées douloureuses. Vous étiez seul... si seul, ô mon pauvre amour!

mon pauvre petit, vous que j'ai soigné comme mon enfant et chéri d'une si grande tendresse, vous étiez seul... sans moi... comme dans ce tombeau... Ce tombeau!... Ah! si j'avais pu entrer dans le cimetière en fleurs, si je m'étais couchée sur la terre pour que ma bouche fût plus près de vous, vous n'auriez pas entendu que cette bouche vous aurait crié : « Je t'aime, oui, je t'aime... » Vous ne saurez pas combien je vous aimais!... les morts sont sourds, les morts sont impitoyables... Je ne te verrai plus; tes yeux qui me riaient sont remplis de nuit. Tu es immobile et glacé... toi! animation! chaleur! intelligence!

Raoul! souvent nous disions : « Lorsque nous aurons soixante ans!... » et je ne verrai pas tes jolis cheveux devenir blancs.

En moi-même, si je peux vivre, tu ne changeras plus; si je vieillis, hélas! je vieillirai sans toi, avec ton souvenir pour toujours intact, jeune et beau... Tu resteras paré d'une jeunesse éternelle... Ah! combien la mienne, tellement éphémère, me semble déjà finie! Elle est vaine, elle n'est plus qu'un mot.

Hélas! pourquoi fait-il clair? pourquoi la mer est-elle si clémente depuis que nous avons quitté Santorin, l'île funèbre, l'île noire? Pourquoi le soleil et le vent léger, puisque j'ai perdu tout ce que j'aime?... Tout ce qu'il y avait sur la terre d'admirable ou de délicieux est resté sous les paupières closes de mon ami bien-aimé : je ne verrai plus rien qui puisse enivrer mes yeux ou mon âme...

Tout n'est qu'incertitude, doute et confusion... Les cœurs sont aveugles... les âmes sont timides... O Pascal! tu me l'avais dit, la jeunesse est un temps funeste, et les êtres, sans se comprendre, cherchent en vain le bonheur qu'ils portaient en eux.

O Nanon, ô ma sœur fidèle! toi qui pleures Raoul autant que je le pleure, au moins, toi, tu te réconfortes avec cette foi naïve : « On se retrouvera, dans l'éternité... »

XXVI

L'autre soir, j'ai entendu Pascal qui chuchotait à ma Charmotte :

— Le désespoir de notre fille chérie a pu me faire croire, un instant, que Raoul avait été son amant...

Et je répondais en moi-même :

« Ah! Pascal, si l'on appelle ainsi celui qui fait partie de nous-même, celui qu'on voudrait ne jamais quitter, celui qui est à la fois notre plaisir, notre bonheur et notre tendresse, toute notre vie enfin! — ah! Raoul fut en effet mon amant, bien qu'il n'ait jamais posé ses lèvres sur les miennes, Raoul fut mon unique amant... »

Raoul! Raoul! je paierais volontiers du reste de ma vie l'ivresse de vous voir en cet instant ouvrir ma porte... l'ivresse d'être prise entre vos bras, de nouer mes mains à votre cou, et d'unir ma bouche à la vôtre après avoir prononcé tout bas, les lèvres près de vos lèvres : « Le sais-tu maintenant? le sens-tu, combien je t'aimais?... »

Un baiser de vous, Raoul! je ne connaîtrai jamais la douceur d'un baiser de vous!

XXVII

Dans ma cabine, la chaleur m'accablait.

Je ne peux guère plus dormir; dès que je commence à sommeiller, je me réveille en sursaut avec la sensation poignante de goûter pour la première fois à toute l'amertume de ma douleur.

Nanon couche près de moi depuis que j'ai été malade... Mais pourquoi la réveiller? Elle dort profondément... dans la lueur de la veilleuse électrique, le chapelet de corail que je lui ai donné lui fait un bracelet rose. Je me suis levée sans bruit et j'ai passé un peignoir et j'ai mis mes pieds dans des mules, puis jeté sur mes épaules une large écharpe. Et je suis montée sur le pont...

Calme... immensité,.. silence... rayonnement. Le léger bateau voguait, si petit, si frêle, sur la grande mer, où tremblaient des lueurs d'astres.

L'obscurité était tiède et comme veloutée; je regardais les ténèbres.

Ah! me pencher, me laisser tomber, m'enfoncer, mourir parmi le reflet des étoiles!... et je ne saurai plus que je subis une peine si lourde, et qui m'écrase...

Je ne saurai plus rien... ou peut-être, comme dit Nanon, j'irai rejoindre mon pauvre amour et le retrouver « dans l'éternité... »

Me pencher!... mes cheveux se répandront d'abord comme un voile sombre sur mon visage, mon cou, ma poitrine, et, lorsque je tomberai, leur flot se confondra à la noire ondulation des vagues... puis une suffocation rapide... et le repos... l'oubli!

Mais que je suis lâche! ah! que je suis lâche et faible! je ne peux ni vivre ni mourir!... Quelle cruauté fut celle de votre affection, ô mes amis, en me rappelant à l'existence!...

Me pencher... tomber...

L'homme de quart entendra ou verra ma chute : qui sait si l'on ne me sauvera pas une fois encore?...

O détresse infinie!

Je me suis assise sur des cordages, et, le front dans les mains, j'ai pleuré.

— Vous êtes ici, madame Saint-Hélier? — dit tout à coup la voix de lord Arthur.

Je relevai la tête : il était près de moi.

— Vous allez attraper froid, imprudente : ne voulez-vous pas vous recoucher?... Non?... En ce cas, couvrez-vous.

Avec des gestes affectueux, il m'enveloppa d'un grand manteau; sous ma tête il voulut glisser un coussin; puis il s'assit sur les câbles durs, et il prit ma main et il me dit :

— Pauvre chère amie!

Il y eut un silence assez long. J'étais touchée de sa sollicitude, en même temps qu'irritée de sa surveillance. Il s'excusa :

— Je vous ai entendue sortir de votre cabine. Il ne faut pas m'en vouloir de vous observer ainsi. Votre chagrin me serre le cœur et je redoute tout de l'excès de votre peine.

— Ah! lord Arthur, vous avez tort! je suis trop lâche pour oser simplement me jeter à l'eau...

— Vous êtes bien malheureuse, madame Saint-Hélier... Et moi, je suis aussi malheureux que vous... D'abord j'ai été, je suis encore extrêmement ému par la mort de Raoul Saviange, que j'ai connu chez vous et chez Pascal Flammeur: et puis votre état me désespère. Ah! je donnerais tout au monde, non pour vous consoler, je ne vous fais pas cette injure, mais pour vous aider à supporter votre douleur.

Je ne répondis pas.

— Hélas! ne puis-je rien pour vous?

Je dis tout bas :

— Rien.

Il serra fortement ma main : je m'aperçus ainsi qu'il l'avait gardée dans les siennes.

— Puis-je rester encore avec vous sans vous importuner? — dit-il humblement.

— Vous le pouvez. Vous êtes bon pour moi; je vous remercie.

— Alors, Laurette, écoutez-moi. Ne vous révoltez pas; ne m'interrompez pas... Laurette, je vous aime, et je vous aime pour toute ma vie; vous, vous ne m'aimez pas; je le sais, et c'est pourquoi je peux vous parler ainsi, à l'heure même où vous tendez vos bras vers une ombre chère... Laurette, vous êtes jeune, si jeune encore!... tant d'années vous restent encore pour souffrir, ou pour jouir de cette décevante jeunesse... Ne me repoussez pas... je ne vous demande rien... Rien que ceci : laissez-moi veiller sur vous et vous protéger... Pascal et madame La Charmotte sont vieux; un jour, ils vous manqueront peut-être; alors, ô cœur fier et pourtant trop tendre, ô faible enfant! vous serez seule! Permettez-moi d'être avec vous. Je serai pour vous ce que vous voudrez que je sois. Je n'ose même pas dire : « votre ami », puisque ce mot, pour vous, doit être désormais sacré... mais un compagnon dévoué prêt à vous protéger, à vous soigner, à vous défendre, s'il le faut : un jeune père, ou un frère aîné... Je ne veux plus résider trop loin de vous. Je ne retournerai en Angleterre que pour de brefs séjours; j'habiterai, si vous le permettez, près du lieu où vous habiterez; mes pas suivront vos pas; vos vœux seront les miens; j'exaucerai tous vos souhaits et tous vos caprices... Ne dites pas non, madame Saint-Hélier! Songez que l'amour infini que je vous porte vous crée envers moi une sorte de devoir; songez à Pascal, à madame La Charmotte, à Nanon, et cessez de vous complaire dans le désir de la mort!... Votre vie sera peut-être longue encore; qui sait si, ensuite, elle ne sera pas belle, ô Laurette?... Il n'est peut-être pas fini tout à fait pour vous, le temps d'aimer.

Je retirai ma main des siennes :

— Ce temps est fini pour moi, lord Arthur! Car Raoul

Saviange est mort et je l'aimais! Vous l'avez deviné, ou plutôt facilement compris, je l'aimais... non d'amitié, comme je le voulais croire, mais d'un profond, d'un secret amour... Il ne l'a pas su; il est mort. Jamais ne s'éteindra dans mon âme, tant que je respirerai, l'affreux, le brûlant regret d'être arrivée trop tard; jamais ne s'apaisera le remords déchirant de n'avoir pas prononcé les mots qu'il désirait tellement entendre, la pensée de tout ce qui aurait pu être, n'a pas été, ne sera plus jamais...

Lord Arthur dit tout bas :

— Je savais cela, Laurette!... A votre désespoir, qui ne l'aurait en effet deviné? Je le sais; et c'est ma torture... mais ce que je respecte en vous le plus, c'est justement cette noble sincérité, cette franchise... Pleurez! pleurez! sur les bonheurs perdus, sur les tendresses inutiles; oui, pleurez de regret, de remords et d'amour... Mais, plus tard, si vous vivez, la grande force de la nature reprendra sur vous ses droits éternels. C'est sans honte qu'il faut bien avouer ceci : malgré la sincérité de la plus durable détresse, il vient une heure où l'air remplit de nouveau plus librement la poitrine, où l'on s'aperçoit que l'avenir est encore plein de rêves, et que la jeunesse énigmatique, à la fois adorable et redoutable, marche toujours à nos côtés... Cette heure luira pour vous, Laurette; et, à ce moment-là, quand vos yeux se rouvriront sur les choses et sur les êtres, je veux qu'ils rencontrent d'abord mes yeux, mes yeux fidèles!

— Je ne veux pas être consolée!

— On ne se console pas; on n'oublie point! on vit une autre vie... simplement.

Je le regardai, et je regardai le ciel et la mer.

Il n'y avait plus d'étoiles; et l'obscurité s'allégeait comme si l'ombre ôtait peu à peu des voiles superposés et devenait de plus en plus transparente. Bientôt se dessina le contour noir de montagnes tout à l'heure invisibles : elles sortaient du néant, se recréaient, avec tous les détails de leurs formes et de leurs couleurs. Elles s'éclairèrent, devinrent mauves, opalines; le ciel entier fut rose et gris, puis bleuâtre, et la mer pâle et toute unie le refléta. Enfin, le faîte d'un mont parut s'incendier d'écarlate et, sur ce sommet privilégié, le soleil

jaillit, s'éleva comme une grande coupe lumineuse, toute ruisselante d'un breuvage divin.

— L'aurore... le soleil levant... — dit lord Arthur, — encore une fois, le jour a vaincu les ténèbres...

Le bleu de l'air s'était lavé désormais de toute ombre. L'azur était d'une splendeur nouvelle, d'une incomparable pureté. Sur la mer parfaitement calme, des reflets d'or et de rose dansaient, s'effeuillaient, pareils à des fleurs matinales, et notre sillage presque immobile semblait égrener, sur une soie, deux colliers d'argent.

Tout n'était qu'allégresse... Tout n'était que sérénité...

Lord Arthur alla s'accouder au bastingage. Machinalement, je l'imitai.

— Donnez-moi la main, — me dit-il; — je ne vous demande aucune promesse... Je ne veux que la permission de vous chérir, de vous protéger... jusqu'à la mort!

Je lus dans ses yeux clairs une infinie tendresse, un profond et honnête courage; et je lui tendis ma main qui tremblait.

GÉRARD D'HOUVILLE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

POLITIQUE MAROCAINE

Le vendredi 24 janvier 1908, M. Delcassé reparaissait à la tribune. L'ancien ministre des Affaires étrangères, rompant soudain le silence que, depuis trois ans bientôt, il avait su garder, venait revendiquer la responsabilité de « sa » politique. Il n'est pas douteux que plusieurs mois de silence encore eussent avancé ses affaires personnelles : la prochaine combinaison ministérielle eût récompensé ce muet; ennemis et amis disaient qu'à la Marine on avait besoin de ses qualités et même de ses défauts. Mais, à tort ou à raison, M. Delcassé pensa que son œuvre de sept années était en péril; or, ce Latin a la passion de son œuvre, autant que le souci de sa gloire, et, plus encore, ce disciple de Gambetta a le souci de la France et de l'intérêt national :

Ah! messieurs, s'il ne s'agissait que d'un homme, le mutisme, où cet homme s'est obstiné en des heures plus dures, vous est la garantie de la facilité avec laquelle il continuerait à se taire aujourd'hui. Mais j'ai dû me convaincre que ces accusations, indéfiniment renouvelées — peut-être à cause du bénéfice du silence dont elles se sentaient assurées — cesseraient, à la longue, d'être inoffensives et, entre autres inconvénients, pourraient froisser ceux des pays étrangers qui ont traité avec nous et qui ne s'expliqueraient pas que l'on pût dire ici et répéter impunément que la politique de conciliation entre nos intérêts et les leurs, que la politique d'équilibre européen à laquelle ils ont collaboré avec nous a été, comme le répétait tout à l'heure M. Jaurès, une politique d'aventures.

Je dis qu'il est de l'intérêt essentiel de la France qu'on ne laisse pas défigurer d'abord, pour la pouvoir détruire ensuite, une politique étrangère qui a fait ses preuves, qui continue à les faire à l'heure où je parle, qui a, par deux fois, contribué puissamment à conserver la paix au monde, qui a eu pendant des années l'appui constant et éclairé de la représentation nationale, qui a eu, ainsi que l'attestent les adresses répétées d'un grand nombre de conseils généraux, l'assentiment et la faveur populaires, qui a eu au dehors l'approbation a peu près unanime de l'opinion, qui en suivait les progrès avec une sympathie croissante, née sans doute de la conviction qu'il n'y avait rien dans cette politique qui pût blesser les susceptibilités, alarmer les intérêts ni heurter les aspirations légitimes d'autrui.

Les lecteurs savent que je ne suis pas fou de musique militaire : elle ne me paraît en sa place qu'à la tête des régiments ou, le dimanche, sous les marronniers du Luxembourg; en semaine, nos députés devraient se contenter de bonne musique de chambre. Mais peut-être, dans le monotone et lassant défilé des querelles parlementaires, peut-être n'est-il pas inutile que, de loin en loin, de très loin en très loin, un coup de fanfare vienne remettre tout le monde au même pas et tourner tous les yeux vers le drapeau qui marche.

La fanfare de M. Delcassé a eu le premier des mérites : elle a enlevé son auditoire; la Chambre presque entière a fini par acclamer ce vaincu, dont ses ennemis guettaient la moindre bronchade et dont la foule, toujours prête aux curées, avait d'abord escompté la mise à bas. A le voir faire tête si bravement, les *afficionados*, qui comparent le *brio* des prouesses et des passes, non la valeur des hommes et des causes, remontaient dans leurs souvenirs, à quinze années en arrière, jusqu'aux belles défenses des « traqués » de Panama devant la Chambre ou devant la Commission d'enquête. Mais pour l'honneur national, ce retour de janvier 1908 est plus flatteur que les sauvetages de janvier 1893, et pour tous ceux qui, malgré ses défauts, mettent leur confiance dans le régime parlementaire, c'est un soulagement que M. Delcassé, malgré sa chute, n'ait pas attendu aussi longtemps que Jules Ferry l'équitable jugement de ses collègues...

Deux parties dans ce discours : l'exposé d'une politique générale, des allusions à une politique marocaine. Deux parties

fort inégales aussi bien en valeur qu'en étendue. Pour rendre pleine justice à M. Delcassé, c'est de politique générale qu'il faudrait parler d'abord. Mais la politique marocaine nous talonne aujourd'hui : l'heure vient où, électeurs et députés, presse et gouvernement, chacun en France doit avoir et dire son avis sur nos relations avec le Maghreb. Je voudrais n'examiner aujourd'hui que cette partie, quitte à ne donner aux lecteurs qu'une idée fort inexacte du discours de M. Delcassé. Les affaires marocaines n'y apparaissent qu'au début pour l'introduire, à la fin pour le légitimer; en tout cela, de belles et courageuses paroles, mais ni une théorie de nos devoirs et de nos droits au Maroc, ni un inventaire de nos moyens et de nos chances.

***

Il est trop visible que M. Delcassé voulait surtout revendiquer et revancher sa politique générale et qu'il laissait à d'autres la charge de notre politique marocaine, en ne cherchant lui-même qu'à préparer dans les esprits des résolutions dignes de la France. Encore eût-il mieux fait de ne pas fournir une amorce à certaines déclamations. Il a eu le malheur de dire :

> L'heure est grave, car, ne vous y trompez pas, ce qui est en cause — et de là, la responsabilité redoutable qui pèse sur nous — ce n'est rien moins que l'avenir de la France comme grande puissance! Ceux qui observent, ceux qui savent comment l'Amérique s'est fermée à l'établissement européen et qui entrevoient le terme où peut aboutir l'évolution rapide qui s'accomplit en Extrême-Orient, ceux-là n'ont pas attendu jusqu'à ce jour pour reconnaître, dans les accords africains des dernières années, des actes de longue prévoyance. C'est l'Afrique, messieurs, avec ses territoires immenses, aux populations diverses et peu denses, qui constitue la plus sûre réserve de l'Europe.

Voici le châtiment. M. Joseph Chailley, qui est « autorisé à parler au nom du parti colonial » et qui dit : « Nous, du parti colonial », vient, développant cette phrase malencontreuse, nous montrer dans la politique coloniale, « de tout temps et chez tous les peuples, le principal véhicule de la civi-

lisation », nous dire que colonies et grandeur nationale sont termes inséparables et que la France ne demeurera « une grande puissance, une puissance de premier rang » que par la politique coloniale.

Il n'est pas donné à chacun de pouvoir invoquer l'exemple « de tous les temps et de tous les peuples ». Pour ma part, ne connaissant à peu près l'histoire que des peuples blancs durant les quelques siècles, — une soixantaine tout au plus, — qui séparent le plus illustre des coloniaux chaldéens, Sargon Ier, du plus illustre des coloniaux anglais, M. Chamberlain, j'hésite à dire si, chez presque tous ces peuples, la politique coloniale fut une source de grandeur ou de ruine; mais, dans les temps proches de nous, on connaît une grande Allemagne de Bismarck sans colonies, une grande France de Napoléon Ier sans colonies, et l'on voit aussi la décadence de la Turquie et de l'Espagne commencer après Soliman et Philippe II, empereurs coloniaux, les embarras de l'Allemagne commencer avec Guillaume II, autre empereur des coloniaux, la grandeur de l'Angleterre mise en péril par M. Chamberlain, et le colonial président Roosevelt engager les États-Unis en une passe d'où nul ne peut dire comment ils sortiront. Sans vouloir offenser la vertu de nos coloniaux par l'évocation d'un douteux confrère, on peut bien leur rappeler qu'ils nous tiennent aujourd'hui le langage qu'au départ de l'expédition de Sicile, — treize ans avant la ruine complète d'Athènes, — Alcibiade tenait aux Athéniens... On eût préféré, — trois ans après le désastre des Russes en Mandchourie, — n'entendre de la bouche de M. Delcassé aucun mot qui pût rappeler Alcibiade.

Non : la grandeur de la patrie française n'est point solidaire de ces opérations de meurtre et de finance qui sont le principal ou le corollaire de toute entreprise coloniale ; la grandeur de notre patrie est ailleurs, et, quelque belle que soit « l'Afrique avec ses territoires immenses aux populations diverses et peu denses », j'aime mieux la France, ô gué! et c'est dans la mesure seulement où l'avenir de la France est lié à la question marocaine que cette question devrait nous passionner et nous faire agir. Durant les trois jours qu'a duré le tournoi parlementaire, pourquoi ne s'est-il pas trouvé un orateur qui mît le débat sur ce terrain?

Par la bouche de M. Chailley, aux applaudissements de MM. Étienne et Deloncle, le parti colonial est venu nous déclarer : « La politique, vers laquelle *nous vous menons*, est la seule qui puisse vous permettre de grossir et la fortune et le budget de la France. » — Nous savions bien que, depuis une année, le parti colonial prétend à « mener » notre diplomatie : l'ambassade de M. Étienne à Kiel aurait renseigné les moins avertis. Et nous savions aussi que, dans les conceptions du parti colonial, la fortune et le budget de la France tiennent une grande place; mais nous voulons une politique qui sauvegarde l'avenir et l'honneur de la patrie, et non pas seulement une politique qui paie —; et l'on devrait ne pas nous prendre pour de simples Candides.

Candide, avant d'entrer au pays d'Eldorade, eut à franchir de terribles dangers, des montagnes, des fleuves, des précipices, à s'abandonner aux flots d'un torrent courroucé sous une voûte de rochers épouvantables, à faire naufrage, à se traîner dans les écueils, à mourir presque de faim et de froid, et Cacambo, qui le menait, ne pouvait que lui répéter : « Allons toujours; si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles ». Il est vrai que Candide fut récompensé : en ce pays d'Eldorade, où les enfants jouaient au petit palet avec des plaques de rubis et d'émeraude, il connut les auberges où les filles, vêtues de drap d'or, lui servaient à chaque repas quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un vautour qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, six cents oiseaux-mouches dans un autre, et des ragoûts exquis et des pâtisseries délicieuses et, le repas fini, l'hôte refusant l'argent : « Vous n'avez pas la monnaie du pays; mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici; toutes les hôtelleries, établies pour le commerce, sont payées par le gouvernement. » Et Candide était obligé de convenir, malgré le tendre souvenir qu'il gardait à mademoiselle Cunégonde : « Voilà un pays qui vaut mieux que la Westphalie. »

M. Chailley nous mène vers un Eldorade « dont il ne peut s'attarder à nous narrer les merveilles », mais « où le sous-sol vient de révéler des richesses inépuisables, où le sol, longtemps simple lisière en bordure de la Méditerranée, semble

aujourd'hui reculer devant les colons plus audacieux, pour offrir à nos émigrants un asile et, croyez-le, un asile doré », et M. Chailley n'y « voit pas seulement une colonie prospère et grandissante, parure de notre orgueil »; il y « voit encore bien autre chose » :

Car je vois, de l'autre côté de la Méditerranée, en face de la vieille France, dont les limites semblent aujourd'hui pour longtemps fixées, qui se recueille et qui interroge, inquiète, l'horizon, je vois surgir une France nouvelle, qui croît, qui vit, qui agit, qui ambitionne et grâce à laquelle, avec les millions d'enfants de notre race que vous y fixerez et aussi ces indigènes, qui déjà sur tant de terrains sont vos collaborateurs, vous pourrez fonder une nation forte et puissante, capable de lutter dans l'avenir pour l'hégémonie et de rivaliser avec toutes les nations puissantes du monde.

M. Paul Leroy-Beaulieu, qui est économiste de son métier et que l'on ne saurait accuser de goûts anti-coloniaux quand on a lu son livre *le Sahara, le Soudan et les Chemins de fer transsahariens*, M. Paul Leroy-Beaulieu exposait aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, le 1er janvier 1908, ce que vaut au juste cette Afrique du Nord : en 1930, l'Algérie française, quand elle aura un siècle d'âge, aura 750 000 ou 780 000 habitants d'origine européenne, contre cinq millions et demi de musulmans indigènes et, vers le second tiers du xxe siècle, il se pourrait que, les indigènes devenant des ouvriers plus habiles, l'élément européen arrivât à saturation et ne pût que difficilement atteindre un million. « Comme colonie de peuplement, l'Algérie n'a pas tenu et ne paraît pas devoir tenir toutes les espérances que l'on a fondées sur elle »; colonie d'exploitation, grâce à l'essor de son industrie minière, M. Leroy-Beaulieu estimait qu'elle est en meilleure passe; mais il continuait un calcul que la *Statistique générale de l'Algérie* avait dressé déjà pour les années 1830-1887 : en ces cinquante-sept années « le total des dépenses effectuées pour l'Agérie se serait élevé à 4868 millions de francs et le total des recettes algériennes à 1207 millions, d'où un découvert de 3660 millions, représentant le coût de l'Algérie en 1887; les vingt dernières années y ont facilement ajouté 80 millions par an, soit 1600 millions, de sorte que le prix de revient actuel de l'Algérie dépasserait 5 milliards. »

Il aurait fallu que, d'une bouche autorisée, nous vînt la promesse que nous ne serons jamais « menés » par les coloniaux vers quelque affaire malgache ou tonkinoise, et, de la bouche de M. Delcassé, la démonstration que notre politique marocaine n'avait jamais été et ne devrait jamais être une simple satisfaction donnée aux amis de M. Chailley. A la fin de ces trois journées oratoires, M. Jaurès a pu constater que personne n'avait répondu clairement à sa claire proposition : « Vous avez répondu de la façon la plus vague, — disait-il au Gouvernement, — à une question précise. »

La proposition de M. Jaurès avait, en effet, le mérite de la précision. Elle avait quelques démérites, dont le premier est que, même ratifiée par l'unanimité de la Chambre et cordialement adoptée par le Gouvernement, elle eût été irréalisable. Rappeler nos troupes du Maroc et, tandis que les deux Sultans massacreront tout à l'aise leurs sujets d'abord, puis les nationaux de l'Europe (sans compter les malheureux Juifs), « aborder la grande politique de paix et de civilisation humaine et, avec sérénité, avec liberté d'esprit, la grande œuvre de réforme intérieure », remettre la France « sur le chemin des hauteurs » et « affirmer une fois de plus devant le monde, avec le magnifique idéal de justice et de paix, l'immortelle générosité de la France impérissable » : admirable matière, que M. Jaurès a traitée l'autre jour avec cette éloquence « qui but à la pureté des sources et respira la sublimité des horizons ». Sous d'autres noms et d'autres costumes, d'autres l'avaient traitée déjà, quand, aux plus belles heures du Concours général, ils conseillaient à Louis XIV, par la bouche de Leibnitz, de retirer nos troupes de Flandre pour aller pacifier l'Égypte et percer l'isthme de Suez.

Il est probable qu'à Leibnitz, Louis XIV eût répondu qu'il faisait la guerre en Flandre pour le prestige de sa couronne, la gloire de son nom et les applaudissements des dames, mais aussi pour la défense, sécurité et liberté de son royaume, et qu'il fallait oublier les jours de la Ligue et de la Fronde, les paniques de Saint-Jean de Losne et de Corbie pour ne pas apprécier l'utilité d'une frontière bien close, derrière laquelle le royaume et le Roi pourraient vivre à leur gré, sans craindre

qu'à toute minute, au nom de Dieu, du Pape ou de l'Empereur, les soldats ou les stipendiés de Sa Majesté très catholique intervinssent en nos affaires... Et quant à l'Égypte, nous voyons bien aujourd'hui que Louis XIV eût été en droit de répondre que chaque chose ne peut venir qu'en son temps, que l'on ne pacifie et réforme la vallée du Nil qu'après l'isthme percé pour les besoins des grands vapeurs, que l'on ne perce les isthmes qu'après l'invention de la drague et des machines à feu, qu'à vouloir entreprendre sans la vision précise du résultat et sans les moyens d'aboutir, on est assuré d'échouer, d'abord, et de reculer, en outre, presque indéfiniment toute tentative d'un autre, car, longtemps après, l'humanité juge impossible ce qu'une fois un grand audacieux n'a pas réussi; bref qu'en politique la véritable honnêteté, non pas l'habileté seulement, consiste à marcher vers un idéal réalisable par les moyens du jour, sans compromettre les droits de l'avenir, mais sans négliger les expériences du passé.

Mieux que personne, M. Jaurès comprend tout cela : au pied levé, sachant que « les hommes d'une âme vigoureuse et d'une pensée un peu haute, quand ils se sont engagés par erreur, par étourderie, par entraînement, dans une direction fausse, ne se traînent pas dans l'ornière de la faute commise, mais invoquent le haut idéal qui fit battre leurs cœurs aux heures les plus nobles et se sauvent par la vertu du travail, de l'art, de la foi, de l'idée, du sacrifice », M. Jaurès, aussi bien qu'il nous a fait le discours de Leibnitz, nous aurait fait la réponse de Louis XIV, s'il eût été en la place de M. Clémenceau; telles de ses phrases nous en sont de sûres garantes et, quand l'intervention de M. Delcassé n'aurait pas eu d'autres effets, encore devrions-nous le féliciter d'avoir amené ces paroles françaises dont M. Jaurès nous avait un peu déshabitués, mais pour lesquelles, en France, il lui sera beaucoup pardonné.

M. Jaurès a réclamé la liberté de notre politique française; afin de la protéger contre tous les périls, il est revenu prendre sa place dans la galère nationale; il a déclaré que « l'alliance franco-anglaise doit être défendue » :

J'espère, messieurs, que tous ensemble nous la défendrons contre deux périls : nous la défendrons, d'abord, contre ceux qui, de l'autre

côté du Rhin, prétendraient se substituer à l'initiative et à la libre volonté de la France pour lui dicter ou pour lui interdire des alliances.

Et comme M. Delcassé le prévenait charitablement : « Monsieur Jaurès, vous allez être plus sévère que moi », M. Jaurès, ne voulant plus rien entendre et ne se souciant plus de Guillaume II ni du prince de Radolin, se mit en route vers Strasbourg et Metz, vers la revanche, non par l'appel à la guerre sainte, il est vrai, mais par le recours aux droits imprescriptibles, et la seule chose qui l'effrayât sur cette route, ce n'était point le but, c'était que l'on pût croire, de ce côté-ci ou de l'autre côté de la Manche, « que le procédé le plus expéditif serait le hasard bien venu d'une guerre » :

Et c'est là, messieurs, je le dis, c'est là ce qui m'inquiète et ce qui m'effraye; la seule idée que cette France qui, depuis trente-cinq ans, n'a conçu la revanche que par l'immanente justice et qui a pensé que l'immanente justice pourrait se réaliser par le moyen de la paix, la seule idée que cette France, qui n'a pas fait la guerre pour ressaisir Strasbourg et Metz, pourrait être jetée contre l'Allemagne pour rétablir Abd el Aziz ou pour permettre à des marchands de Londres de ruiner des marchands de Hambourg, cette seule idée, messieurs, me fait horreur.

On peut voir que l'avertissement de M. Delcassé était bon : ce rappel de la « justice immanente » ne nous a pas encore valu un autre discours de Tanger; du moins les marques de la mauvaise humeur impériale ne se sont pas fait attendre. On lisait dans le *Temps* du 31 janvier (c'est le 28 que M. Jaurès avait parlé) :

Une agence de presse qui passe pour être bien vue dans les milieux gouvernementaux publie un article intitulé « l'Empereur et les Français », et qui avertit les Français de ne pas trop compter au Maroc sur une attitude prévenante de l'Allemagne ou des autres puissances signataires de l'acte d'Algésiras, « si par hasard leur attitude devenait moins correcte ».

« Nous savons, ajoute la dite correspondance, que l'Empereur ne s'est jamais laissé influencer par les sympathies que lui inspire la culture française pour apprécier les possibilités d'un rapprochement politique. Ce serait une erreur complète d'interpréter dans un tel sens les marques de sympathie que l'empereur a témoignées si souvent, en sa qualité d'hôte, aux invités français de Kiel et d'ailleurs.

L'Empereur désire, il l'a bien souvent répété devant ses familiers, que les relations qui unissent la diplomatie et la bonne société des deux pays soient les meilleures, ainsi que celles qui unissent les deux peuples mêmes; mais il est bien éloigné de nourrir des espérances optimistes en matière politique. Le moment d'une union fraternelle entre les deux peuples n'est pas encore venu. Nous devrons au contraire nous contenter encore longtemps des relations de politesse qu'impose à deux nations civilisées l'estime réciproque. Cette conception, qui est partagée par les hommes qui dirigent la politique du pays, est la seule qui soit juste. C'est pourquoi nous espérons qu'on s'y tiendra encore longtemps. »

Nous sommes donc prévenus : pour nous rappeler sans cesse à la « correction », l'Empereur compte sur la frontière de la Moulouia autant que sur la frontière des Vosges. C'est gracieux, de sa part, de nous le dire; mais, à repasser l'histoire des dix années dernières, il nous était facile de le deviner, et, du coup, de remettre la question marocaine à sa vraie place dans nos préoccupations nationales.

*
* *

Notre France d'aujourd'hui se compose de deux tronçons, un de chaque côté de la Méditerranée. Ce n'est plus une colonie exotique que nous possédons de l'autre côté de l'eau; c'est, à quelques heures de Marseille, trois départements français qui désormais font partie intégrante de la nation. Est-ce un bien? est-ce un mal? une source de puissance ou un risque de déboires? On peut croire que, depuis trente-sept ans, la France eût marché d'un pas plus allègre vers la restauration nationale et les réformes démocratiques, si elle n'avait pas eu à traîner le moindre boulet de surcroît. On peut admettre surtout, avec M. Paul Leroy-Beaulieu, que si nous ne possédions pas aujourd'hui cette terre d'Afrique, mieux vaudrait ne pas songer à l'acquérir :

La France de Louis-Philippe et même de Napoléon III, ayant sur le continent une situation qui paraissait à l'abri de toute atteinte, n'étant grevée que d'une dette modique, ne se trouvant pas engagée dans de larges dépenses sociales, possédant avec le service de sept ans une armée dont tous les éléments étaient cohérents, persistants et toujours mobilisables, pouvait, sans grand péril et sans témérité,

entreprendre et conduire à bonne fin, en pays barbare, une guerre de dix-sept ans et assumer une charge de 4 à 5 milliards; c'était le temps où se prononçait ce mot épique que « la France est assez riche pour payer sa gloire ». Il faut bien reconnaître aujourd'hui que les situations sont changées, qu'un effort militaire et financier, aussi intense et aussi prolongé, nous serait interdit par notre situation politique, sociale et économique.

Mais nous possédons cette terre d'Afrique; nous en avons fait un morceau de France et, bien ou mal, c'est un fait, et M. Delcassé disait avec raison que « c'est chose vaine de bouder contre les faits et qu'il vaut mieux pour le pays en tirer le parti le meilleur ». Assurer la paix et la vie de notre France algérienne, tâcher d'en augmenter les ressources et d'en rattacher tous les intérêts aux nôtres, nous efforcer surtout d'en gagner tous les cœurs : je ne vois pas de meilleur parti à tirer de cet héritage que personne ne songe à renier. Or, la Ligue berbère en 1871, la Fronde des marabouts en 1881 et la panique de Tanger tout récemment encore nous ont fait mesurer le péril où peut être mise cette France d'outre mer par le voisinage d'une Majesté très musulmane, dont les émissaires religieux, sinon les soldats, trouveraient sur nos terres des alliés tout prêts. Et, depuis soixante ans, chaque jour, les incidents de frontière nous ont permis de mesurer les dommages que l'on ne peut manquer de subir dans la mitoyenneté d'une maison de mauvaise vie, d'où les batteries, les meurtres et les incendies jettent tout alentour un bruit et une fumée dans laquelle des gens tranquilles ne sauraient vivre. Encore si cette maison close n'était pas un refuge de conspirateurs, où, tous nos rebelles d'Afrique ayant asile, tous nos ennemis d'Europe peuvent trouver des *bravi* qui, par derrière, nous donneraient le coup de couteau le jour où nous serions obligés de faire face à quelque danger de la métropole!... Cette situation étant, comment en sortir?

Sur l'autre flanc de notre France algérienne, nous avions, il y a trente ans encore, un autre voisin presque aussi dangereux, mais bien moins redoutable parce qu'en réalité nous le tenions : la Tunisie était sous notre coupe; nous en possédions les portes terrestres; nos canons en pouvaient sans peine enfoncer les portes maritimes; nos montagnes

algériennes en surplombaient l'hinterland; il nous suffisait d'étendre la main sur les villes de la côte pour capturer, d'un coup, et le gouvernement et toutes les ressources du pays. Cette Tunisie était à la France d'Afrique ce qu'avait été longtemps le duché de Bretagne à la métropole : du jour où les gens de la mer ne venaient plus à son secours, elle était à notre merci. Sous le nom de protectorat, un mariage politique nous annexa ce duché tunisien, comme jadis un mariage de raison avait annexé la Bretagne au domaine de nos rois.

Vers le Maroc, rien de pareil. Sur terre, ce sont les montagnes du Maghreb qui dominent les plateaux et les plaines de notre Oranie, et ces montagnes inaccessibles sont pourvues de gardiens, dont le nombre et la vaillance sont attestés par les douze siècles d'assauts que, vainement, depuis la conquête musulmane, les Arabes du bas pays ont livrés à l'indépendance d'en haut. Sur le front de mer, une lisière de côtes stériles ou incultes, jalonnée de villes presque inabordables et sans liaisons vitales avec l'arrière-pays, laisse tout l'hinterland fertile et peuplé sous la garde des lointaines capitales, Fez, Mequinez et Marrakech, et sous la main d'un gouvernement dont le pouvoir religieux, manquant presque de racines temporelles, apparaît insaisissable à toutes les prises de notre force européenne. Dire que nous voulons ou que nous avons voulu « tunisifier » le Maroc est une querelle d'Allemagne; croire que nous l'aurions pu ou que nous le pourrons jamais serait une folie, et si vraiment M. le Président du Conseil a prononcé dans les couloirs de la Chambre l'énergique parole, qu'on lui prête, sur les obligations que l'avenir nous réserve de ramener à Fez le sultan Abd-el-Aziz, il faut que ses collègues lui achètent au plus vite l'*Histoire de l'Afrique septentrionale* d'Ernest Mercier et lui cornent quelques pages du tome III (p. 119 et suivantes). Il y verra quel sort le fanatisme et la bravoure de l'islam marocain réservent aux Sultans, suppôts de l'Infidèle, et aux chrétiens qui veulent les remettre sur le trône.

En 1573, Moulay Abd-Allah étant mort, son fils Moulay Mohammed lui succéda : c'était un demi-nègre, instruit, qui commença par supprimer tous les candidats à la succession paternelle, mais dont les oncles se réfugièrent en Alger, chez

les Turcs, et bientôt l'un d'eux, Abd-el-Malek, rappelé par la faveur populaire, rentra dans le Maghreb, força la porte de Taza, prit Fez et fut salué des beaux noms de El Moatacem, *Celui qui s'appuie en Dieu*, El Ghazi fi sebil Allah, *Celui qui triomphe dans la voie de Dieu*. Moulay Mohammed dut s'enfuir à la côte, puis, quatre années durant, battre tout le pays, perdant et regagnant l'appui des tribus, passant de la plaine à la montagne, toujours accueilli par quelques dissidents et toujours trahi. Il prit enfin la mer et, chez les chrétiens de Portugal, conquit, moyennant redevances, l'amitié d'un grand roi, dom Sébastien, qui se lança bravement dans l'aventure, tandis que la prudente Espagne, l'accompagnant de ses conseils et de ses vœux, lui adjoignait quelques suivants.

Dom Sébastien embarqua la plus belle des armées sur une flotte immense : le Portugal, maître de l'Afrique australe et du Brésil, exploitant des Indes orientales et de la Chine, était alors l'une des plus grandes puissances de l'univers, la plus « mondiale » et la plus riche après l'Espagne. Les auteurs musulmans disent que 100 000 hommes, avec 200 pièces de canon, débarquèrent, sans compter les 25 000 matelots demeurés sur les navires. Moulay Mohammed, qui tenait Arzila (comme aujourd'hui Abd-el-Aziz tient Rabat) fit grand accueil à ces sauveurs, auxquels Abd-el-Malek écrivait des lettres insultantes : « Vous avez fait, leur disait-il, un grand acte de courage en passant la mer pour venir m'attaquer ; mais si réellement vous êtes des braves, attendez-moi ; je ne tarderai pas à venir vous trouver ; sinon, vous êtes des chiens, fils de chiens. » Et quelques jours plus tard : « J'ai fait seize étapes pour me rapprocher de vous ; n'en ferez-vous pas une pour venir à ma rencontre. » Dom Sébastien, qui avait « de l'allant » (c'est la qualité que l'unanimité des journaux ministériels reconnaît au général d'Amade), s'avança, enleva les premiers douars qu'il rencontra, enleva encore les seconds et les troisièmes et monta, victorieux, à la première capitale de l'hinterland, Ksar-el-Kebir. Là, toute la vague musulmane, qu'il avait rebroussée et comprimée au pied des monts, lui revint sur le corps avec une force irrésistible : en quatre heures, son admirable armée fut anéantie et les faucilles des montagnards scièrent le cou de quelque trente mille hommes et de deux rois (4 août 1578).

Ce n'est point là un exemple isolé : les expériences de l'Espagne en d'autres ports et à d'autres époques furent toutes pareilles.

. Toute l'histoire en vérité nous montre ce Maroc imprenable aux gens de la mer, et notre expérience de l'Algérie nous enseigne ce qu'il faudrait de millions, de temps et de sang pour venir à bout, par la force, des montagnards du front de terre. M. Paul Leroy-Beaulieu, qui a fait ce calcul, pense avec raison qu' « une conquête, comme celle du Maroc, est une opération d'un autre âge et d'un autre régime; rien ne s'y prête dans nos institutions soit politiques, soit militaires; l'effort exigé, l'intensité et, plus encore, la longue continuité de cet effort répugnent à notre état social, politique et économique ».

Que faire alors? — Tournons le dos au Maroc, répond M. Paul Leroy-Beaulieu, et, piquant tout droit vers le sud, enfonçons-nous dans le Sahara, à la rencontre du Soudan et de la Mauritanie; en passant, nous pourrons nous offrir la douceur de nous venger des gens du Tafilelt, en vertu de ce droit de suite que « nous possédons depuis soixante ans et que l'Europe nous a solennellement reconnu à Algésiras ».

C'est une solution; mais quand nous aurons annexé tout le Sahara et, pour la beauté de nos cartes, — car il ne saurait être question d'utilité ni de profit, — planté des poteaux télégraphiques et tiré une double ligne de rails à travers cette morne étendue, nous aurons encore un Maroc sur nos flancs et, l'ayant encerclé de nos possessions, nous ne serons que mieux « tenus » par lui, suivant la forte expression de M. Leroy-Beaulieu. — Mais ce Maroc nous sera sans danger, répond M. Leroy-Beaulieu : l'opération d'Algésiras lui a enlevé tout son venin; « ce que nous pouvions redouter, c'est qu'une puissance hostile vînt s'établir au Maroc; l'Angleterre, avant l'entente cordiale, eût pu être cette puissance; on s'est toujours demandé si l'Allemagne ne le serait pas un jour; or, la convention d'Algésiras, signée par la généralité des nations européennes et par les États-Unis, prévient tout établissement d'une puissance au Maroc; c'est pour nous une précieuse assurance ».

Précieuse assurance, en effet; mais temporaire, d'abord, et fort précaire, ensuite. Temporaire, ou plutôt éphémère, puisque, d'avance, il était entendu que les stipulations n'en seraient valables que pour quelques années et puisque demain une autre Conférence peut détruire ce que celle d'hier a mis sur pied. Précaire, puisque, s'il fut des époques où dans la bonne ville de Paris les femmes les plus honnêtes et les plus légitimes risquaient chaque jour d'être violentées, c'est encore le destin, dans l'Europe d'aujourd'hui, des plus légitimes et honnêtes conventions. Certaines questions de M. Delcassé s'adresseraient à M. P. Leroy-Beaulieu, aussi bien qu'à M. Jaurès :

M. Jaurès veut qu'on liquide et que la France se retire du Maroc. Et après? M. Jaurès pense-t-il que tout serait fini? Et si une autre puissance nous y remplace? Si, sous des prétextes ou pour des raisons *qui ne manqueront pas*, une autre puissance intervient? Si, ayant accompli la tâche à laquelle la France aurait renoncé après l'avoir réclamée, cette puissance prétend prendre sa récompense?

C'est une première hypothèse, il y en a d'autres.

Si, par exemple — ce qui me paraît très probable, étant donnée la connaissance que je puis avoir des divers éléments du problème — si l'intervention d'une puissance détermine l'entrée en scène d'une autre puissance, s'il y a conflit, si ce conflit, ce qui me paraît inévitable, tourne en mêlée générale!

Autre solution. Certains diraient volontiers que tous nos risques viennent du traité franco-marocain de 1845 qui négligea, en dehors de la région côtière, de tracer une limite entre nos terres et celles du Sultan : le seul bornage des deux États changerait soudain leurs relations et la tournure de nos affaires.

C'est là raisonnement de civilisés qui ne voient autour d'eux que champs bornés et États limités pour le plus grand profit de la paix civile et internationale. Jadis le pays de la Moulouia connut pareils bornages publics et privés; mais c'est quand la paix romaine avait couvert de cultures et de villages les deux rives du fleuve, avant que le cyclone arabe eût partout promené sa dévastation et, pour douze siècles, installé partout la vie nomade. Si jamais ce pays est rendu à la vie sédentaire, l'utilité et, du même coup, la possibilité d'une frontière pourra

reparaître, — mais alors seulement; car une frontière n'est utile et même possible qu'entre deux populations qui, toutes deux, ont égal intérêt à la respecter et à la faire respecter, risques égaux à la méconnaître et à la laisser méconnaître.

Or, tant que le Maghreb de la Moulouia ne sera qu'un promenoir de nomades, les sujets du Sultan auront toujours grand intérêt et peu de risques à ignorer les limites de notre Oranie plus prospère. Les douars pacifiques viendront chercher ou prendre chez nous les pâturages, les aiguades et les terres arables dont ils ont envie, puisque notre seule présence fait sourdre les fontaines, reparaître les eaux au fond des puits, reverdir les herbages dans les fonds irrigués et, presque toujours, assure la récolte à ceux qui l'ont semée. Et le brigandage n'étant fructueux qu'en pays riche, c'est toujours vers notre Oranie que pencheront aussi les préférences des coupeurs de routes. Pacifiquement ou à main armée, c'est toujours à nos dépens que subsistera la vie nomade et, pour en écarter de notre France algérienne les fâcheuses conséquences, les deux méthodes que l'on peut imaginer sont également inapplicables et, d'ailleurs, impuissantes.

L'une de ces méthodes nous a servi durant vingt-cinq années, de 1845 à 1870 : c'est l'application de ce droit de suite, dont M. P. Leroy-Beaulieu vante les bienfaits et qui, en réalité, nous coûta beaucoup d'hommes, beaucoup d'argent, pour ne rien produire en somme, puisqu'après vingt-cinq ans de colonnes volantes et d'excursions profondes en plein pays marocain, nous n'étions pas arrivés en 1870 à rendre tenables à nos tribus oranaises leurs pâturages des Plateaux et puisqu'en dehors de la région côtière, notre autorité dans l'Oranie restait toute nominale. Si l'on s'entêta durant un quart de siècle à ces jeux inutiles et sanglants, c'est que le gouvernement de Napoléon III aimait à cultiver la « graine d'épinards » et que la France d'alors ignorait le détail de la vie courante sur cette frontière lointaine : Alger était alors très éloigné de Paris, et l'Oranie, très éloignée d'Alger, et le Plateau, très éloigné de l'Oranie côtière. Le télégraphe, les chemins de fer et les vapeurs rapides rendraient difficile aujourd'hui l'usage de cette politique; les succès nous en paraîtraient

tout à la fois trop coûteux et trop barbares; notre opinion et notre presse, sensibles à tous les malheurs, prendraient vite la défense de ces victimes du militarisme; au premier échec, — ce ne saurait être un jeu où, tous les coups, l'on gagne, — il faudrait entendre les philippiques des journalistes, et les nôtres aussi, contre l'incapacité gouvernementale. L'exercice constant du droit de suite n'est plus qu'une arme de musée.

L'autre méthode, inventée par le général Lyautey, est cette police mobile à grand rayon, qui, de quelques postes solidement établis et bien pourvus, éclaire au loin tout le pays et partout oppose une force supérieure aux premiers essais de *harkas* ou de *djichs* : il suffirait, pensent quelques-uns, d'étirer de la Méditerranée au Sahara (cinq cents kilomètres) et du Sud-Oranais à l'Atlantique (quinze cents kilomètres) le même cordeau de postes et de patrouilles qui nous a rendu de si grands services entre le Sud-Oranais et les Oasis du Touat.

Resterait à savoir le prix, non seulement d'établissement, mais d'entretien surtout, auquel nous reviendrait ce cordeau de deux mille kilomètres : vingt hommes seulement par lieue (tant pour la guette et les rondes que pour la correspondance et le ravitaillement) et huit ou dix postes par centaine de lieues (c'est la moyenne d'écart entre nos petites garnisons du Sud-Oranais), on peut calculer que dix mille hommes, constamment mobilisés, et quarante ou cinquante *kasbahs*, toujours en état de siège, ne nous donneraient encore qu'une paix médiocre; le plein succès que nous avons rencontré au Sahara ne doit pas nous faire illusion.

Au Sahara, ce n'est pas contre une nation que nous avions d'abord à lutter; c'est contre des bandes ou, plus exactement, quelques syndicats d'industriels qui trouvaient dans la piraterie un gagne-pain plus profitable, plus constant et mieux considéré que la culture des palmeraies et le convoi des caravanes. Du jour où, par notre police, nous grevions cette industrie de grands risques et de frais énormes, où, du même coup, nous doublions les bénéfices et décuplions les sécurités du travail et du commerce, il était forcé que cette industrie guerrière disparût, sinon à la première, du moins à la seconde génération. De fait, après dix années seulement de notre pré-

sence, elle ne serait plus qu'un métier de crève-la-faim, si les passions religieuses et les intrigues étrangères n'étaient venues relayer le brigandage et si les gens du Tafilelt et le discours de Tanger n'avaient jeté sur nos postes, non plus seulement les professionnels du désert, Chaambas, Doui-Menias, etc., mais encore les serviteurs du Sultan ou du Prophète, les Berabers et autres gens des monts que les appels des pieuses gens firent descendre à la mer de sables.

A vouloir encercler le Maroc de postes analogues et à nous contenter de cette police, qui doit être la base d'une politique franco-marocaine, mais qui ne saurait en être le couronnement, nous attirerions sur nos bras tout le peuple des monts et de l'hinterland, dont nous gênerions les fantaisies et réduirions les pâturages et les razzias, les moyens de vivre, qui n'aurait aucun bénéfice à notre présence, mais qui aurait tout à gagner, dans ce monde et dans l'autre, à nous déclarer une guerre inexpiable.

D'autres peuples eurent à résoudre un pareil problème : les Romains contre les nomades de l'Arabie et de l'Euphrate ou contre les semi-nomades des forêts germaniques; les Chinois contre les nomades de la Mandchourie, de la Mongolie et du Turkestan. Les uns et les autres crurent se mettre à l'abri derrière une ligne continue de remparts épais, dont les tours alternaient avec les fortins et qui font encore aujourd'hui notre admiration, mais qui ne firent pas le salut de ces deux empires : la cyclopéenne muraille de Chine elle-même n'empêcha ni les Turcs, ni les Mongols, ni les Mandchoux de sauter, tour à tour, dans les Dix-Huit Provinces et d'y asseoir leurs dynasties et leurs féodalités. C'est que ces frêles ouvrages de la main des hommes ne sauraient résister longtemps à la poussée formidable que crée la différence croissante de niveau entre les deux énergies qu'ils entendent séparer : la faim, la pauvreté et les convoitises développent chez le nomade un appétit toujours plus grand d'aventures et de risques, à mesure que, chez le sédentaire, la sécurité et la douceur de vivre diminuent le goût de la bataille et même de la défense.

Rome et la Chine ne soutinrent la poussée des Barbares qu'aux siècles où elles eurent la virile habileté de créer au

devant de leur muraille ou de leur *limes* (c'est ainsi que les Romains nommaient ces remparts, *seuil* de leur empire) une zone d'avant-bec et comme un glacis où la barbarie déferlante venait briser sa force, où la civilisation gardait un perpétuel contact avec les flots du dehors : en cette zone, le civilisé prenait un peu de la rudesse dont il avait besoin pour tenir le coup, et le barbare se laissait gagner à la douceur de la vie civilisée, dont il devenait souvent le mercenaire, puis le meilleur instrument. C'est précisément ce qu'entreprirent de créer nos gens d'Alger quand en 1902 ils signèrent avec le Makhzen les accords qui devaient « assurer les résultats visés dans le protocole du 20 juillet 1901. »

Accords de 1902 et protocole de 1901, voilà quelle devrait être la règle primordiale de toute politique française au Maroc : durant ces trois journées oratoires, il n'est personne qui ait semblé, non pas seulement les connaître de nom, mais les avoir lus, médités, et en apprécier l'admirable économie et les ressources inépuisables. Opposition et gouvernement, ministres passés et ministres futurs, tous n'ont eu à la bouche que l'Acte d'Algésiras ! Cet Acte solennel a son importance, mais négative en quelque sorte, limitative tout au moins, puisque ce fut proprement un frein que l'Allemagne entendit mettre à nos ambitions. Dans les accords franco-marocains, au contraire, Paris et Alger, après dix années d'enquête sur les lieux, de réflexions sur le passé, de calculs sur l'avenir, ont délibérément et prudemment formulé ce que les deux Frances jugent indispensable à leur sécurité et à leur fortune.

J'aurais voulu que M. Delcassé, l'auteur responsable de ces accords, prît le temps d'en lire tout haut à la Chambre les déclarations et les stipulations principales et qu'il demandât au Gouvernement ce que l'on avait fait depuis deux années pour tenir les promesses que nous avions signée là, exercer les droits que nous avions obtenus et avancer cette œuvre, non seulement française, mais humaine, de bon voisinage et d'échanges civilisateurs : le Gouvernement, rappelé à des devoirs précis, à des textes indiscutables, aurait été forcé de mettre enfin debout une politique, dont on ne peut, depuis quatorze mois, que constater l'absence ou les renversements.

Si le patriotique souci de la défense et de la prospérité

nationales est véritablement le seul mobile de nos actes au Maroc, avec le ferme désir de ne porter atteinte ni aux biens et ambitions de ceux qui — Espagnols et Marocains eux-mêmes — sont nos voisins sur cette terre d'Afrique, ni aux intérêts des autres puissances, ni aux droits supérieurs de la civilisation et de l'humanité, ce sont les accords franco-marocains qui doivent dicter notre conduite ; l'Acte d'Algésiras n'est que le garde-fou qui doit nous garantir de tout vertige au bord des rêveries coloniales ou des abîmes internationaux.

Dans la pratique, une politique devrait s'en suivre qui serait tout juste le contraire de la politique suivie depuis quatorze mois : une énergique et patiente organisation de la police et du commerce dans la zone algéro-marocaine, et non des canonnades et des randonnées à l'autre bout du Maghreb. Sur la frontière oranaise, nous avons besoin que disparaissent au plus vite tout élément d'anarchie et tout prétexte de querelles, qui pourraient fournir à l'Allemagne l'occasion de tenter sur les plages de la Moulouïa les entreprises pacifiques ou guerrières, dont vers 1891 nous aperçûmes les premiers essais. Sur la côte atlantique, nous n'avons qu'un intérêt immédiat, c'est que personne n'y puisse prendre pied ou langue contre nous. Il est très important d'interdire cette côte atlantique aux mauvais conseilleurs et aux chevaliers de guerres saintes, qu'ils viennent de l'intérieur du Maroc ou du dehors. Mais c'est précisément le droit que nous donne l'Acte d'Algésiras et c'est à cela que cet Acte doit nous servir : nous imposant de faire la police des ports pour le service du commerce général, il nous permet de la faire pour le service de notre propre sécurité.



Ouvrons donc les accords franco-marocains et, puisque tout le monde semble les ignorer, commençons par les relire.

Le premier est le *Protocole intervenu entre M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères de la République française, et Si Abd-el-Kerim ben Sliman, ministre des Affaires étrangères et ambassadeur plénipotentiaire de Sa Majesté Chérifienne.* On sait dans quelles circonstances ce protocole fut signé le

20 juillet 1901. Les attaques, dont avaient à souffrir nos convois du Sud-Oranais, les incursions et razzias, dont se plaignaient nos tribus des Plateaux, les violations de frontière dans le pays côtier avaient créé entre l'Algérie et le Maroc un état de choses intolérable; l'assassinat de M. Jules Pouzet à l'embouchure de la Moulouia avait fait mesure pleine et, comme nous témoignions d'un ferme désir de régler enfin tous ces litiges, le Makhzen avait envoyé à Londres une ambassade pour demander secours, réclamer peut-être le protectorat. Mais, Londres se contentant d'un papier où l'on spécifiait quelques garanties, libertés et améliorations du commerce, avec « l'exportation des pommes de terre et des tomates moyennant un droit modéré », et Londres répondant au Makhzen en termes catégoriques que, pour le reste, désormais, c'était à Paris qu'on devait s'en remettre, une ambassade marocaine nous était arrivée à la fin de juin 1901, et, au bout d'un mois de négociations, avait signé le protocole, dont le préambule expose les intentions :

Le Gouvernement français et le Gouvernement chérifien se sont mis d'accord sur les stipulations suivantes dans le but de consolider les liens d'amitié existant entre eux et de développer leurs bons rapports réciproques, en prenant pour base le respect de l'intégrité de l'Empire chérifien, d'une part, et, d'autre part, l'amélioration de la situation de voisinage immédiat, qui existe entre eux, par tous les arrangements particuliers que nécessitera ledit voisinage.

Les articles VI et VII en définissent les résultats désirables :

ART. VI

Tous les gens relevant de l'autorité algérienne qui possèdent des propriétés, plantations, eaux, champs, etc., sur le territoire de l'Empire marocain, pourront les administrer à leur gré. Il en sera de même pour ceux qui relèvent de l'autorité marocaine et qui possèdent des propriétés sur le territoire algérien.

ART. VII

Dans le but de maintenir les bonnes relations entre les tribus voisines relevant des deux Gouvernements, d'établir la paix et de développer le commerce entre elles, les deux Gouvernements ont stipulé que leurs sujets respectifs pourraient se rendre librement sur le territoire compris entre les postes des deux pays et indiqué dans

les articles 4 et 5, pour y faire du commerce ou dans tout autre but, et sans qu'on puisse leur réclamer de droits.

L'article IX supprime une cause de brouilles qui, depuis trente ans, depuis que nous avions substitué au droit de la politique des revendications financières, avait aigri les rapports entre Alger et Fez :

ART. IX

Il a été convenu entre les deux Gouvernements que désormais ils ne s'imputeraient pas réciproquement la responsabilité des réclamations qui surviendraient à l'avenir entre les tribus des deux pays et ne se réclameraieut de ce fait aucune indemnité pécuniaire, cela dans le but d'éviter les difficultés qui sont soulevées périodiquement à ce sujet entre les deux Gouvernements.

Chacun des deux Gouvernements désignera annuellement deux Commissaires, l'un pour la région du Nord et l'autre pour la région du Sud, pour discuter et régler, au mieux et sans retard, les réclamations qui surviendront entre les tribus, et les autorités locales respectives leur prêteront l'appui nécessaire pour faire rendre justice par les intéressés.

Plus généreusement encore, l'article II supprimait en fait le droit de suite, en accordant au Makhzen le droit de jalonner de ses postes la frontière incertaine sur les Hauts Plateaux :

ART. II

Le Makhzen pourra établir des postes de garde et de douane en maçonnerie ou sous une autre forme, à l'extrémité des territoires des tribus qui font partie de son Empire, depuis le lieu connu sous le nom de Teniet-es-Sassi, jusqu'au qçar de Isch et au territoire de Figuig.

Tel est ce protocole dont M. Delcassé pouvait dire[1] qu'il « porte la marque évidente des dispositions amicales dont nous sommes animés envers l'Empire chérifien », et, dans ses instructions à M. Saint-René Taillandier, M. Delcassé pouvait ajouter :

J'ai fait comprendre à Ben Sliman quelle est notre force — militaire, industrielle, financière — et comment elle est décuplée par la situation géographique qui fait du Maroc une enclave de nos possessions africaines. Dans cette situation unique, d'où découlent pour

1. *Livre Jaune*, 1901-1905, p. 19.

nous des intérêts et des droits hors de pair, nous ne pouvions être pour le Makhzen — et à son choix — que le plus rassurant des amis ou l'ennemi le plus redoutable.

Vous devrez faire sentir au Sultan qu'il dépendra de lui de garder en nous les amis les plus sûrs, les plus soucieux de l'intégrité de son pouvoir, les plus capables de la préserver, au besoin, de certains dangers. Notre loyauté, comme d'ailleurs notre intérêt, lui sont garants que nous n'y porterons pas atteinte[1].

Pour « assurer les résultats visés dans ce protocole » et en exécution de l'article IX, une commission franco-marocaine se mit à l'œuvre. Elle travailla durant tout ce printemps de 1902, qui fut comme une lune de miel entre le Maghreb et l'Algérie, le Chérif et la République. Ben Sliman écrivait à notre représentant le 5 avril 1902 :

Nous restons fidèles au pacte de votre amitié, pleins de confiance en la noblesse de vos intentions, dans l'appui mutuel pour la consolidation et le raffermissement des liens de la pure amitié existant entre les deux augustes Gouvernements, et activement dévoués à tout ce qui peut rendre inaltérable cette amitié.

Mais le Makhzen était le premier à constater que certaines de ses propres ambitions n'étaient pas de réalisation facile. C'est lui qui, dans la rédaction du protocole, avait exigé que l'article II lui permît d'établir une police, une douane et des *kasbahs* entre le Teniet-es-Sassi et Figuig. A l'expérience, dès que son commissaire Guebbas était arrivé sur les lieux avec notre commissaire, le général Cauchemez, il avait découvert que cette grande muraille ne servirait les intérêts de personne et ruinerait l'autorité du Chérif.

Aussi, dans cette même lettre, Ben Sliman demandait que « l'ami, le sage et très vénéré, le sûr et ferme soutien, M. Revoil, gouverneur-général de l'Algérie, dirigeât Si Mohammed Guebbas, chef de la délégation marocaine, de façon à lui aplanir les difficultés et les tracas » :

Bien que le fequih Si Mohammed-Guebbas ne fasse que l'éloge de tous, il n'est pas néanmoins inutile de solliciter de nouveau un complément d'appui de votre part; car les visées des hommes politiques peuvent s'inspirer de considérations autres que celles des

1. *Livre Jaune*, 1901-1905, p. 20.

autorités militaires, et si vous observez le caractère des tribus du Maroc limitrophes, vous vous apercevrez qu'il faut absolument procéder par gradation, progressivement, dans l'art de les traiter, en usant de douceur et de bienveillance de votre côté, afin que l'œuvre qui incombe aux deux délégations s'accomplisse dans les meilleures conditions.

Pour répondre à ces désirs du Makhzen, tout autant qu'à nos conceptions particulières, aux besoins des tribus tout autant qu'à nos intérêts, aux droits et ambitions du Chérif tout autant qu'à nos commodités, fut signé le 20 avril 1902 l' « Accord entre les chefs des deux missions constituant la commission franco-marocaine ».

Le préambule de cet Accord donne la formule complète de ce que doivent être les relations entre l'Algérie et le Maroc. « En vue d'obtenir les résultats visés par le protocole signé à Paris », on veut « arriver à établir solidement la paix, la sécurité et un mouvement commercial, destiné à rendre plus riches et plus peuplées les régions limitrophes algériennes et marocaines ». Donc, au lieu d'une muraille de Chine, on veut qu'un courant d'échanges et une quotidienne intimité amènent les nomades chez nous, nos trafiquants chez les nomades et que, par le seul jeu des intérêts matériels, se rapprochent constamment les deux niveaux de civilisation et d'énergie. Cette intimité naîtrait plus vite et s'établirait plus solidement, si, du côté des nomades, il y avait, comme de notre côté, quelque représentation des intérêts publics pour défendre le bénéfice commun de la paix et du libre commerce contre les fantaisies individuelles des maraudeurs ou des insoumis. Mais une telle représentation n'existe pas : nous n'avons même pas, en face de nous, quelques grandes tribus dont nous pourrions, l'un après l'autre, gagner et retenir les chefs ; ce n'est que poussière de douars et de *çofs*, dans laquelle nous chercherions vainement une autorité responsable. Or on n'imagine tractations diplomatiques qu'entre pouvoirs établis.

Deux pouvoirs existent au Maghreb, mais nominaux seulement dans la zone-frontière : pouvoir religieux du Chérif dans toute l'étendue de la zone; pouvoir politique du Makhzen dans les seules plaines côtières. « Pour assurer la prospérité et le développement des deux pays », il faut que ces pouvoirs

deviennent effectifs; les deux gouvernements y ont un égal intérêt, et l'intérêt de la civilisation ou des indigènes n'est pas autre. D'où la formule parfaitement légitime et utilitaire : il faut « compléter les traités d'amitié, de bon voisinage et d'accord réciproque » par des dispositions « destinées à affermir définitivement l'entente des deux gouvernements et le double et mutuel appui qu'ils se prêtent, dans les conditions spéciales qui correspondent à leur situation respective ». Et l'article I spécifie :

Le Gouvernement chérifien consolidera, *par tous les moyens possibles*, dans l'étendue de son territoire, depuis l'embouchure de l'oued Kiss (Adjeroud) et le Teniet-es-Sassi, jusqu'à Figuig, son autorité makhzénienne, telle qu'elle est établie, sur les tribus marocaines depuis le traité de 1845. Le Gouvernement français, en raison de son voisinage, lui prêtera son appui en cas de besoin. Le Gouvernement français établira son autorité et la paix dans les régions du Sahara et le Gouvernement marocain, son voisin, l'y aidera de tout son pouvoir.

Par tous les moyens possibles. Mais le Makhzen sait que les moyens militaires ne sauraient lui convenir, — Ben Sliman le disait tout à l'heure; — il met, comme nous, son espoir dans les moyens pacifiques, surtout dans les transactions commerciales :

ART. II

En vue de développer les transactions commerciales, chacun des deux Gouvernements établira, dans les régions limitrophes, des marchés ainsi que des postes chargés de la perception des droits qui seront établis pour augmenter les ressources et les moyens d'action des deux pays.

Les droits à percevoir dans les postes ci-dessus mentionnés et dans les marchés feront l'objet d'un accord commercial annexé aux présentes stipulations.

ART. III

Dans le Tell, les points où seront installés les marchés pour le compte de chacun des deux Gouvernements, sont ainsi fixés. Le Gouvernement chérifien établira un marché à Cherraa, près de l'oued Kiss, dans le pays des Angad, un second à Oudjda, un troisième à la qaçba d'Aïoun Sidi Mellouk et un quatrième à Debdou. Un marché mixte sera établi à Ras-El-Aïn. Le Gouvernement français établira des marchés à Adjeroud d'Algérie, à Marnia et à El-

Aricha. Dans le Sahara, les deux Gouvernements établiront également des marchés. Un marché français sera établi à Aïn-Sefra, un marché marocain à Figuig et des marchés mixtes, avec perception de taxes ou droits de marché, le long de la voie ferrée, à Beni-Ounif et à Kenadsa.

Ces marchés feront les affaires des indigènes, mais surtout des Marocains, dont nous sommes les meilleurs clients et dont en Algérie les exportations dépassent du quintuple les achats. Ces marchés doivent faire aussi les affaires des deux gouvernements, mais surtout du Makhzen, qui en tirera le plus clair de ses revenus, grâce aux droits de sortie que nous le laissons libre de maintenir et qu'en certains points nous nous chargeons même de lever pour lui. Dans la région côtière, en effet, dans le Pays-Makhzen d'Oudjda, ce sont les agents chérifiens qui percevront ces droits; mais dans tout le Pays de Révolte, au sud du Teniet-es-Sassi, c'est à nos soins qu'est laissée cette collecte. Et voici un engagement que nos ministres aujourd'hui devraient relire et méditer :

ART. V

Les Chefs des deux missions ont examiné avec soin la question du régime douanier à établir entre le Teniet-es-Sassi et Figuig, et se sont efforcés de trouver une solution satisfaisante. Il leur a paru impossible d'installer des douanes sur la ligne sus-indiquée. Ils sont tombés d'accord pour faire *estimer* la quantité de marchandises qui pénètre annuellement sur le territoire marocain entre ces deux points et la somme qui revient de ce chef au Gouvernement chérifien. Cette somme sera versée, à la fin de chaque année, à l'agent désigné par le Makhzen pour la recevoir.

Le Gouvernement français se charge, de son côté, d'asseoir les perceptions qui lui paraîtront les plus propres à le récupérer. Par cette clause du présent arrangement, il entend témoigner l'amitié sincère et pure qui existe entre les deux pays et leur intention de s'aider mutuellement de leur autorité dans ces régions.

Toutefois, le représentant du Makhzen à Figuig doit veiller sur les marchandises qui pénètreront à Figuig et provenant des régions susvisées. Si ces marchandises ont payé les droits de douane et si les caravaniers ont un reçu valable, ils ne seront point inquiétés. Dans le cas contraire, ils seront astreints à payer les droits à l'Amin du Makhzen à Figuig, qui en informera immédiatement le représentant du Gouvernement français, lequel aura la faculté de recevoir ces droits annuellement ou de les recevoir au fur et à

mesure en donnant quittance, ou *bien d'en faire abandon au Gouvernement chérifien.*

Cette question de droits a, pour le Makhzen, une importance vitale : de tout temps, le pouvoir chérifien a souffert du mal de pécune : quelques centaines de milliers de francs décident parfois du sort de l'empire ; dès la conclusion de l'Accord, le commissaire marocain demandait que l'on réglât soigneusement l'exécution de l'article II et, le 7 mai 1902, nous lui signions des engagements précis, qui méritent, de notre Conseil des ministres, une pareille attention :

Exécution de l'article 2 de l'Accord intervenu à Alger entre les deux Missions française et marocaine :

Il n'est en rien dérogé au régime particulier qui a toujours existé pour les relations par voie de terre entre l'Algérie et le Maroc, mais en raison des conditions spéciales du voisinage de terre existant entre les deux pays, les soussignés ont arrêté les dispositions suivantes :

I

Le Makhzen maintient sa faculté d'établir : 1° des droits de sortie ; 2° des droits de transit. D'autre part, le Gouvernement français a déclaré son intention d'appliquer ou de maintenir, conformément à la législation en vigueur, les droits de statistique et de taxe sanitaire.

II

Indépendamment des droits indiqués à l'article précédent, il peut être perçu des droits de place sur les marchés mixtes. Les droits de place ont été fixés par les signataires du présent acte, conformément au tableau ci-annexé. A la fin de chaque marché, *les droits réalisés seront partagés par moitié entre les agents des deux Gouvernements.*

III

Les marchés algériens dépendront exclusivement des autorités françaises. Toutefois le Gouvernement marocain pourra y placer un agent pour éviter la contrebande. Lorsque des Marocains arriveront sur un marché algérien avec des marchandises pour lesquelles ils n'auront pas payé les droits, l'agent français les *contraindra à lui verser ces droits, dont il fera lui-même la remise à l'agent marocain.*

IV

Les marchés mixtes seront ouverts aux négociants des deux pays

qui y opéreront leurs transactions sur le pied d'égalité. Les deux Gouvernements auront conjointement, sur le marché, un agent qui procédera au recouvrement des droits spécifiés aux articles 1 et 2.

Les perceptions *pour le compte des deux Gouvernements* seront faites dans un bureau de perception unique, *par les soins des deux agents* qui les constateront sur un registre spécial et en donneront quittance sous leur double signature. Les sommes réalisées seront partagées à la fin de chaque marché et *chacun des deux agents recevra la part revenant à son Gouvernement*; ils se donneront mutuellement quittance.

. . . .

VIII

Les droits mentionnés à l'article 5, dans l'accord du 20 avril, et dont le Gouvernement français s'est déclaré disposé à tenir compte au Gouvernement marocain, *seront évalués au bout de la première année*, qui commencera le jour où l'accord aura été approuvé. *Ils seront, aussitôt après, versés au Makhzen.* Ces droits seront ensuite l'objet d'évaluations annuelles.

J'ai souligné dans ces textes certains mots qui me paraissent impératifs. Ces « évaluations » et ces « versements », que nous devions offrir au Makhzen « au bout de la première année qui commencera le jour où l'accord aura été approuvé », que sont-ils devenus? Le *Livre jaune* (1901-1905, p. 41) nous apprend que « le gouvernement marocain, après avoir examiné le présent Accord, l'a trouvé conforme aux nécessités du voisinage et que ratification a été donnée le 16 décembre 1902 ». De décembre 1902 à décembre 1907, cinq années sont échues, dont nous devons compte. Durant ces cinq années, avons-nous tenu nos engagements? Notre politique algéro-marocaine, dont nous exploitons, au mieux de nos intérêts, les possibilités militaires, a-t-elle produit au Makhzen les bénéfices sonnants qu'il en attendait? Et quand aujourd'hui Abd-el-Aziz nous expose sa misère, avons-nous le droit de ne pas lui payer son dû?

Nous ne devons pas nous « mêler des affaires intérieures du Maroc » : très sagement, la Chambre en son dernier ordre du jour l'interdit au gouvernement. Pourtant, sans entrer à l'intérieur de l'Empire, nous avons à Rabat un Makhzen et un Sultan, à qui nous avons envoyé un ministre plénipotentiaire, un amiral et un général et demandé, par cette ambassade, de nous aider dans l'accomplissement de notre œuvre algéro-

marocaine : de quel droit pourrions-nous déchirer la créance qu'ils nous présenteraient? Et voilà le point décisif dans l'usage que nous devons faire de ces accords franco-marocains.

Le Makhzen les a signés ; l'Europe et l'Allemagne elle-même, en les écartant des discussions d'Algésiras, en ont reconnu l'indiscutable valeur; nous leur avons demandé tout ce qui pouvait nous rendre service ; hier encore, c'est au nom du « double et mutuel appui » que nous faisions marcher les soldats chérifiens de Figuig avec les nôtres. L'heure est venue de montrer que ces accords étaient et sont profitables aussi à l'autre signataire.

Liquidons d'abord le passé : payons ce que nous devons à Abd-el-Aziz, au seul et unique sultan dont nous ayons reçu la signature et qui ait reçu la notre. Puis, organisons l'avenir : une suite de hasards, que l'on ne pouvait prévoir, nous a mis en mesure de faire, seuls, la police et d'organiser, seuls, les marchés jusqu'à la Moulouia ; ne demandons au signataire des accords, au même Abd-el-Aziz, qu'un ordre — nous avons le droit — et un personnel civil — nous avons la force militaire — pour l'ouverture de tous ces marchés. De Saïdia à Debdou, de la mer aux Plateaux, assurons au Makhzen les revenus de ce pays, où les bureaux de Cherraa, d'Oudjda, d'Aïoun Sidi Mellouk et de Debdou permettront à ses agents de lui envoyer chaque semaine une somme assez ronde. Sur cet argent des droits échus ou rentrants, le Makhzen pourra maintenir Abd-el-Aziz à Rabat, tout le temps d'attendre que l'anarchie de Marrakech et de Fez lui ramène les bourgeois et gens de mosquée, et il pourra aussi lui recruter et, par notre aide (c'est une charge que nous avons assumée), lui instruire les mahallahs qui reprendront la campagne contre le Rogui et rouvriront cette route de Taza, par où Moulay Mohammed ou tout autre délégué du Sultan pourra, — sans nous, — prendre à revers la rébellion de Fez.

Je ne vois pas là une entreprise d'un jour ni d'un mois : il est possible que toute une année y soit nécessaire. Mais le succès en paraîtra probable à tous ceux qui savent, par l'histoire des trois derniers siècles, qu'en ces guerres civiles du Maghreb, ce n'est pas la force marocaine qui donne la victoire définitive à l'un des prétendants, que ce n'est même pas la

richesse ou, du moins, la temporaire abondance de ressources et de serviteurs. Un Sultan, réduit à une seule ville, mais qui garderait le contact du ravitaillement européen, et réduit à quelques milliers de francs de revenu journalier, mais de revenu certain, fixe et quasi éternel, finira toujours par user ses adversaires, s'ils ne peuvent compter que sur le caprice et la barbarie de leurs sujets.

Ici, doit intervenir l'Acte d'Algésiras : lui seul peut nous permettre d' « embouteiller » en quelque façon l'anarchie marocaine, de l'isoler de toute intervention, qui en arrêterait ou dévierait le développement naturel, et de forcer la réaction à se produire en vase clos. De cet Acte, on ne saurait dire trop de bien, si nous voulons en tirer les services qu'il doit nous rendre. Ayant en poche nos seuls accords franco-marocains, nous serions fort empêchés de mener notre entreprise à bout : nous le vîmes bien quand, ces accords signés, nous voulûmes les faire passer dans la pratique. Il nous fallait non seulement la complète adhésion et collaboration du Makhzen, mais encore l'assurance que d'autres n'allaient pas, extorquant quelque papier de même teneur, entreprendre la même besogne sur la côte atlantique. Par de belles paroles ou par des menaces, il était possible à l'un de nos rivaux d'obtenir à Mogador, Rabat, Tanger ou ailleurs, la concession d'un dépôt de charbon, puis d'un marché mixte, puis une sphère d'influence qui vaudrait ensuite au Makhzen le « double et mutuel » appui de cette puissance et réciproquement.

Nous savions que les coloniaux d'Allemagne et les pangermanistes réclamaient cette démarche de leur gouvernement. Aussi, les accords à peine signés, avions-nous négocié avec le Makhzen pour qu'il nous donnât des assurances et garanties d'avenir et, comme le Président de la République devait visiter l'Algérie au printemps de 1903, il avait été convenu qu'une ambassade marocaine viendrait mettre le dernier sceau à l'alliance de l'Algérie et du Maroc. De la bouche du Président de la République, le Chérif recevrait la garantie formelle de son indépendance territoriale et souveraine : intégrité du Maroc, intégrité du Makhzen ; ni invasion, ni annexion, ni tunisification, mais le régime du « double et mutuel appui », par une extension progressive et lente des accords de 1902 à tout l'em-

pire chérifien. En retour, le Chérif promettrait à la France que, satisfait de l'amitié française et n'ayant besoin d'aucune autre garantie, puisqu'il n'avait aucun autre voisin, il ne recourrait plus à d'autres puissances pour la proclamation et le maintien de l'intégrité marocaine.

Sans nous donner une sécurité complète, — les paroles chérifiennes ne pouvant être d'Évangile, — ces promesses nous auraient suffi pour commencer notre œuvre. Les foudres de M. Combes, en jetant bas M. Revoil, effrayèrent le Makhzen, qui depuis deux ans plaçait toute sa confiance et ses chances de bonheur sur la tête de cet « ami sage et très vénéré, de ce sûr et ferme soutien ». L'ambassade marocaine en avril 1903 n'offrit à M. Loubet que protocolaires affirmations de respect et de dévoûment. L'ambassadeur reprit à son compte les formules des accords :

Augmenter la prospérité des deux pays voisins, développer et améliorer leurs relations, étendre leur commerce par une pénétration réciproque et établir définitivement la paix et la sécurité dans la région frontière, tel est le but que nous poursuivons et qui ne paraît pas impossible à atteindre entre deux contrées unies naturellement par leur position géographique et qui semblent faites pour s'entr'aider et s'accorder.

Mais le Makhzen n'y ajouta aucun engagement décisif. Eût-il donné cet engagement par la suite, si le successeur de M. Revoil n'avait pas changé la politique de son prédécesseur? cet engagement donné, aurait-il été tenu? cet engagement tenu, aurait-il été admis de l'Europe?

En 1903, nous avions déjà l'acquiescement de l'Italie, et nous allions en 1904 obtenir le consentement de l'Angleterre et de l'Espagne. Mais l'Allemagne, dès 1903, n'aurait-elle pas protesté contre cet engagement du Makhzen, tout aussi vivement qu'elle allait protester en 1905 le jour où notre ambassade, montée à Fez, réclamerait du Sultan une signature à notre programme de réformes? Les coureurs d'hypothèses ont ici de l'espace. Le certain est que, par la conférence d'Algésiras, l'Allemagne nous a valu, du Makhzen et de toutes les puissances, une garantie que jamais nous n'aurions pu escompter aussi complète et aussi solide : droit à la police sur terre, droit

à la répression de la contrebande maritime, que nous faut-il de plus pour fermer la côte atlantique et imposer notre surveillance franco-espagnole dans tous les ports où le commerce et la vie des Européens peuvent être en danger?

Respectons l'Acte d'Algésiras comme une créance d'honneur que nous avons souscrite au Makhzen et au monde. Mais sachons aussi l'apprécier comme la meilleure arme de défense, le meilleur bouclier que nos amis et nos ennemis aient su nous procurer. Avec ces deux sentiments, appliquons-le en son esprit et suivant sa lettre : que dans les ports, dans tous les ports, la France et l'Espagne en exécutent les prescriptions. Que non seulement elles envoient leurs navires et leurs troupes sur tous les points où cet Acte avait prévu que les affaires commerciales pourraient être troublées (cela n'est que la lettre); mais (ceci est l'esprit) pour protéger la vie des Européens et de leurs associés indigènes en d'autres ports, — à Safi, par exemple, — où les signataires de l'Acte ne pouvaient pas, il y a deux ans, deviner que les circonstances actuelles transporteraient les échanges et le danger, il faut que la police franco-espagnole n'attende pas un nouveau massacre de Casablanca. Nous avons le devoir d'économiser le sang, même quand ce devoir concorde avec notre intérêt, et de prévenir les massacreurs, même quand cette générosité peut servir notre politique.

Les ports occupés, tout le monde convient que la sécurité n'y doit être ni précaire, ni trop étroite, et que, en embouteillant l'anarchie marocaine, nous devons prendre garde que la réaction ne nous éclate au visage. Seuls, les militaires peuvent nous dire dans quelle étendue ils doivent se mouvoir pour ne pas être assiégés et menacés. Mais le rôle de notre flotte et de nos troupes est de nous assurer la côte, sans jamais nous aventurer à l'intérieur : rôle de précaution et de défense, jamais de provocation ou de conquête. Seul, le général d'Amade, responsable des mesures à prendre, doit en avoir aussi le droit et le moyen, à condition que, chaque jour, on lui rappelle le sort de dom Sébastien et le jour de Ksar el Kébir.

A la côte atlantique, l'Acte d'Algésiras et la défense présente des intérêts européens en même temps que des nôtres; sur la frontière oranaise, les accords franco-marocains et la prépara-

tion de l'avenir : en dehors de cette conduite de nos affaires, il n'y a, pour un avenir proche ou lointain, qu'expédition en règle ou retrait de nos troupes, danger ou déshonneur.

Les politiques, qui ne croient plus à rien, sont d'ordinaire fort superstitieux : ils m'en voudront sans doute de leur répéter encore que l'expédition de Sicile mit fin pour toujours à la grandeur, à l'existence même d'Athènes et que l'expédition du Maroc mit fin pareillement à la grandeur du Portugal. Il est par contre des docteurs optimistes à qui l'on doit constamment remettre certaines vérités sous les yeux. M. Delcassé disait à la Chambre :

Après l'expérience faite, il y a vingt-cinq ans, sur un autre point de la Méditerranée, une hésitation [au Maroc] serait d'autant moins excusable que les conséquences, absolument désastreuses, en seraient cette fois impossibles à réparer. Songez, messieurs, à ce qu'est le Maroc; considérez ses ressources, la fertilité de son sol, le chiffre de sa population au moins égale à celle de l'Algérie et de la Tunisie réunies; remarquez qu'il est aux portes de l'Europe et que, de plus en plus, les regards de divers côtés se portaient sur lui.

M. Maurice Allard. — On allait le cambrioler!

M. Delcassé. — Monsieur Allard, je vous prie de réfléchir. Oui, réfléchissez que l'établissement d'une influence étrangère à Fez, ce serait, pour l'Algérie, la menace constante et la paralysie; pour la France, l'obligation d'affecter indéfiniment à la seule défense de l'Algérie, l'argent, les efforts qui seraient employés plus fructueusement à l'exploitation de ses ressources, bref, notre avenir dans la Méditerranée gravement compromis; et vous en concluerez, avec vos prédécesseurs, messieurs, que si, comme a dû le reconnaître la conférence d'Algésiras, le Maroc ne peut, sans soutien et sans guide, se délivrer de l'anarchie, ni le gouvernement marocain rétablir l'ordre et la tranquillité sans lesquels la sécurité des personnes et la liberté du commerce ne seraient guère qu'un mot, c'est la France que, tout ensemble, sa situation dans l'Afrique du Nord, son intérêt, ses moyens d'action et son expérience des populations musulmanes désignent entre toutes les puissances pour être ce guide et ce soutien.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER

LIVRAISON DU 15 JANVIER

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER



15e Année. N° 4. 15 Février 1908.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1908

LIVRES NOUVEAUX

VIE DE JEANNE D'ARC,

par **Anatole France**.

Les seuls confidents et collaborateurs techniques de M. Anatole France peuvent savoir quel travail de bénédictin représente cette *Vie de Jeanne d'Arc*, dont le premier volume paraît aujourd'hui; mais nos lecteurs savent déjà, par quelques fragments, quelle conscience et quelle habileté d'artiste présidèrent à l'exécution de cette œuvre admirable, dont, seules peut-être, quelques tapisseries du xvᵉ siècle pourraient nous donner un équivalent : « J'ai tâché de garder un ton simple et familier; on écrit trop souvent l'histoire d'un ton noble qui la rend ennuyeuse et fausse... Une tentation terrible pour l'historien d'une telle histoire, c'est de se jeter dans la bataille. Il n'y a guère de moderne récit de ces vieux assauts où l'on ne voie l'auteur, ecclésiastique ou professeur, s'élancer la plume à l'oreille sous les flèches anglaises au côté de la Pucelle. Je crois qu'au risque de ne point montrer toute la beauté de son cœur, il vaut mieux ne pas paraître dans les affaires que l'on raconte. »

JEAN RAMEAU,

par **Louis Laloy**.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur de certains chapitres : le livre tout entier est écrit avec la même méthode, la même connaissance profonde de l'homme et de l'œuvre, le même souci du détail et la même compréhension de l'ensemble.

L'AUTRE FEMME,

par **Louis Payen**.

Encore un poète qui devient romancier! Mais celui-là, pour son roman de début, nous donne vraiment une œuvre personnelle, d'une observation pénétrante, d'une forme subtile et délicieuse. Le livre est scabreux, — hâtons-nous de prévenir les lecteurs et surtout les lectrices. — On ne lit pas sans quelque malaise ces pages d'une perversité compliquée et parfois déconcertante. Mais comme les personnages sont vivants! Et comme, en dépit de leur bizarrerie, ils restent sympathiques par leur sincérité, par leur bel attachement l'un pour l'autre, jusqu'à la fin! Les lettrés goûteront cette œuvre étrange où il y a « du sang, de la volupté et de la mort ».

POUR LA RÉFORME ÉLECTORALE,

par **Charles Benoist**.

M. Charles Benoist a fait de la réforme électorale son œuvre; jamais, peut-être, homme politique ne s'est aussi généreusement dépensé à la poursuite d'une idée, plus théorique que pratiquement réalisable : « C'est à cette cause, dit-il, que j'ai voué tout l'effort de ma vie publique ». A l'apostolat par la parole, il a voulu joindre la prédication du livre.

LE SACRE ET LE COURONNEMENT DE NAPOLÉON,

par **Frédéric Masson**.

L'édition illustrée de cet ouvrage restera comme l'un des monuments de la librairie française au début du xxᵉ siècle. L'auteur a voulu que le grand public pût aussi connaître ce livre : cette édition du texte seul sera la bienvenue et, si quelques autres volumes de M. Frédéric Masson nous ont donné un Napoléon moins connu de la foule et des historiens, ce livre du Sacre nous montre en action quelques-unes des idées maîtresses qui dominèrent toute la politique de l'Empereur.

L'ÉCRAN BRISÉ,

par **Henry Bordeaux**.

C'est un recueil de nouvelles, et celle qui donne son titre au volume a inspiré à M. Henry Bordeaux une pièce qui sera prochainement applaudie à la Comédie-Française. Toutes ces nouvelles plairont au public : M. Henry Bordeaux est l'un de ses auteurs favoris, et cette faveur est légitime : sans préciosité, sans subtilité déconcertante, M. Henry Bordeaux excelle à conter d'émouvantes histoires, de ce style élégant et simple que peuvent goûter à la fois les lecteurs ordinaires et les lettrés.

ARCHIVES DIPLOMATIQUES.

Si le public était plus familier avec les affaires diplomatiques, bien des fautes seraient épargnées aux gouvernements et bien des alarmes aux nations, et le public serait bien vite familier avec ces affaires, s'il prenait parfois la peine d'ouvrir ce recueil où tous les traités, conventions et accords internationaux sont mensuellement rapportés et expliqués. Certains gouvernements étrangers ont pris l'habitude de confier à ce recueil la publication de leurs documents et dépêches : c'est ainsi qu'un fascicule, « Affaires de Norvège », nous fait connaître par le détail, de source norvégienne, la dissolution de l'union entre la Norvège et la Suède et la constitution du royaume de Norvège.

LE PÉROU ÉCONOMIQUE,

par **Paul Walle**.

Nous signalions récemment à nos lecteurs le touchant effort des républiques latines à se rapprocher de nous, à gagner non seulement notre confiance de créanciers, mais aussi notre estime de grands frères. Voici comme un nouvel appel à notre jugement, adressé non plus par un Péruvien, mais par un Français qui a visité le Pérou, qui en a étudié les ressources et qui pense que l'ingéniosité et la tenacité française trouveraient un beau champ d'action sur cette façade des Andes. Il sait que le Pérou n'est pas un Eldorado fantastique, mais il croit que ce pays neuf ne manque que de bras et de capitaux pour mettre en œuvre ses richesses minières et pastorales.

COLLECTION DE M. X.

OBJETS DE VITRINE

BONBONNIÈRES - TABATIÈRES - ÉTUIS - FLACONS

en ancienne Porcelaine de Saxe

OR, ÉMAIL, MATIÈRES DURES, ETC.

du XVIII[e] siècle et autres

Miniatures — Vitrines

VENTE HOTEL DROUOT, Salle n° 7.

Les 17 et 18 Février 1908, à 2 heures.

M[e] F. LAIR-DUBREUIL	**MM. MANNHEIM**
Com.-pris., 6, rue Favart.	Experts, 7, rue Saint-Georges.

EXPOSITION : le 16 Février, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

COLLECTION DE M. X.

TABLEAUX MODERNES

PASTELS

PAR

Besnard, Carrière, Decamps, Diaz, Dupré, Fantin Latour, Henner, Jacque, Jongkind, Labasque, Lebourg, Lépine, Lesidaner, Pasini, Pisarro, Sisley, Thaulow, Thornley, Troyon, Ziem.

VENTE HOTEL DROUOT, Salle n° 6.

Le Jeudi 20 Février 1908, à 2 heures 1/2

M[e] F. LAIR-DUBREUIL	**M. HENRI BAUDOIN**
Commissaire-priseur, 6, rue Favart.	Commissaire-Priseur Succ[r] de M[e] Paul Chevallier, 10, r. de la Grange-Batelière.

Expert, **M. GEORGES PETIT**, 8, rue de Sèze.

EXPOSITION :

Particulière, Mardi 18 Février 1908.
Publique, Mercredi 19 Février 1908.

COLLECTION de feu M. LEMAIRE

Ancien ministre de France en Chine.

Anciennes Porcelaines

DE CHINE

ÉMAUX CLOISONNÉS — BRONZES — LAQUES

COSTUMES — SOIERIES — TAPIS

VENTE HOTEL DROUOT, Salle n° 11.

Les 24 et 25 Février 1908, à 2 heures.

M[e] F. LAIR-DUBREUIL	**M. L. HELIOT**
Com.-pris., 6, rue Favart.	Expert, 62, rue de Clichy.

EXPOSITION : Dimanche 23 Février, de 2 h. à 5 h. 1/2.

Estampes du XVIII[e] siècle

par ou d'après

Anselin — Baudouin — Boilly — Dagoty — De[...]court — Demarteau — Fragonard — Huet — Janinet — Lavreince — Morland — Reynolds — St-Aubin — Tannay — Watteau.

DESSINS

par ou attribués à

Boucher — Charlet — Cochin (fils) — Danloux — Lancret — Leprince — G. de St-Aubin, etc.

VENTE HOTEL DROUOT, Salle n° 6.

Le Vendredi 28 Février 1908, à 2 heures.

M[e] F. LAIR-DUBREUIL	**M. Loys DELTEIL**
Com.-pris., 6, rue Favart.	Exp., 2, rue des Beaux-Arts.

Expositions { *particulière*, Mercredi 26 février. / *publique*, Jeudi 27 février.

TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES - DESSINS

Par Boulanger — Decamps — Detaille (Ed.) — Géricault — Gros (le Baron) — Ingres — Lefebvre (J.) — Neuville (A. de) — Pelouse — Vollon — Ziem, etc.

VENTE HOTEL DROUOT, Salle n° 1.

Le Mercredi 26 Février 1908, à 2 h. 1/2.

M[e] F. LAIR-DUBREUIL	**M. Henri HARO**
Com.-pris., 6, rue Favart.	Peint.-exp., 14, rue Visconti.

Exposition, Mardi 25 février 1908.

TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES - PASTELS - DESSINS

Par Boudin — Bouguereau — Cazin — Corot — Detaille (Ed.) — Flameng — Fantin Latour — Jongkind — Lépine — Le Sidanor — Lhermitte — Meissonier — Thaulow — Veyrassac — Vollon (A.), etc.

VENTE HOTEL DROUOT, Salle n° 1.

Le Samedi 29 Février 1908, à 2 heures.

M[e] F. LAIR-DUBREUIL	**M. Georg[...] [...]IT**
Com.-pris., 6, rue Favart.	Expert, rue [...], 8.

Exposition, le Vendredi 28 févri[...]

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris.

MAISON A PARIS, **RUE BICHAT, 57** (10e). Cce 514m env. Rev. br. : 4.343f60. M. à p. : **90.000f**. Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 25 févr. S'ad. Me HUGUENOT, not. 50, r. La Boëtie.

VENTE au Palais, Mercredi 26 février 1908.
IMMEUBLE A PARIS, RUE **des ARCHIVES, 65 et 67** ET RUE **PASTOURELLE, 23**, Conten. env. 892 m. 70 c.
Revenu brut environ : **28.000** francs.
Revenu net environ : **23.000** francs. Mise à prix : **300.000 francs**. S'adresser à Mes CHEVET, Dubourg, Leroy, avoués; Brault, notaire à Neuilly.

---

2 Maisons à PARIS, r. de BELLEVILLE, 298 et 298bis R. br. 7.910f et 7.730f, 2 lots. M. à p. : **105.000f** et **100.000f**. Adj. s. 1 ench. ch. not., 25 févr. S'adr. Me RAFIN, not. 60, Ch.-d'Antin.

VENTE au Palais, à Paris, le 4 mars 1908.
1° IMMEUBLE A PARIS, **rue Julien-Lacroix, 79, 81 et 83**. **Mise à prix : 35.000 francs**. 2° **200 mètres de terrain à Romainville** lieu dit **Le Gué** Mise à prix : **50** francs. S'adresser à Mes DENORMANDIE, avoué; Vallée, notaire; Contard, curateur.

MON, r. St-Charles, 158 et **r. Cévennes, 58** et **60**. Cce 540m. Rev. 9.010f. M. à p. : **80.000f**. A adj. ch. n., 25 févr. Me BOURDEL, not., 30, r. Général-Beuret.

VENTE au Palais, à Paris, le 26 février 1908, 2 h.
1° MAISON à PARIS, **RUE VULPIAN, n° 7**
Revenu brut env. : **14.520f**. M. à p. : **135.000f**,
2° MAISON à PARIS, **RUE VULPIAN, n 9**
Revenu brut. env. : **14.810f**. M. à p. : **135.000f**.
S'adresser à Mes HOUDE et Musnier, avoués à Paris.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, le 25 Février 1908. **TERRAIN** rue **Edmond-About**. Sce **313m50**. M. à p. **254** f. le m. S'ad. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides, *dép. de l'ench.*

R. St-Pétersbourg, 28 et R. Amsterdam, n° 50
2 *Maisons*. Rev. 34.300 et 26.250 fr. M. à p. **350.000** et **250.000** fr. Adj. s. 1 enc. ch. n. 25 fév. 08. S'ad. not. ROCAGEL, Charpentier et Huguenot, 50, r. La Boëtie.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le Samedi 7 mars 1908, à deux heures, en 6 lots de :
HOTEL A PARIS RUE BALLU, N° 26
Revenu brut : **6.242** francs environ. MISE A PRIX : **100.000 francs**; 2° **MAISON A PARIS, Boulevard ORNANO N° 38**. Contenance 476 mètres environ; revenu brut : **20.440** francs. MISE A PRIX : **175.000 francs**; 3° **MAISON A PARIS 77, RUE DE ROME** et rue **Beudant, 4**
Revenu brut : **31.760** francs. MISE A PRIX : **400.000 fr.**; 4° **MAISON A BIARRITZ** pl. de la Mairie, 8.
Contenance 433 mètres environ; revenu brut: **20.000** francs environ. MISE A PRIX : **200.000 fr.**; 5° **Domaine de BARBEAU** (Seine-et-Marne).
CHATEAU, FERME, TERRES, BOIS etc... Contenance 89 hectares 72 ares 07 centiares; revenu brut : **11.000** francs environ. MISE A PRIX : **200.000 francs**.
6° **Villa Polichinelle, au Cap d'Ail**
commune de la Turbie, contenance 1.200 mètres environ. MISE A PRIX : **30.000 fr.** S'adresser à MMes PELLETIER, avoué, 44, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris, Milhaud, Boccon, Gibod, avoués; et à Me Aubron, notaire.

A adjuger Chambre Notaires Paris, 17 mars 1908.
1° Angle rues **RIVOLI, 130** et PONT-NEUF, 12. Cce 401 m. 90 R. br. : 67.405 fr. M. à p. 700.000 fr.
2° Grde Propté **R. OBERKAMPF** 149, 151, 153. Cce 5446 m. R. net : 24.000f. M. à p. 350.000f
3° Angle rues **CHATEAU-d'EAU** 78 et Fg St-Denis, 70. R. b. 20.604f. M. à p. 180.000 fr. — 4° Rue du **CHATEAU-D'EAU** 76. R. b. 18.239f. M. à p. 160.000 fr. 5° Angle rues **QUINCAMPOIX** 100 et AUX OURS 17 élargie (prolo-gt r. Et.-Marcel). R. br. 15.679f.
Mise à prix 140.000 fr. 6° Propr. d'agrément à **LIVRY** (S.-et-O.) Contce 10.663 m. Libre. Mise à prix 20.000 fr.
S'ad. : Mes Bourdel et BREUILLAUD, 323, r. St-Martin, dépos. ench.



CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, Paris.

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Vie de Jeanne d'Arc

TOME PREMIER

Un volume in-8° cavalier. — Prix. . . . . **7 fr. 50**

L'ouvrage sera complet en deux volumes.

LÉON DE TINSEAU

Le Port d'Attache

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

RENÉ BOYLESVE

Mon Amour

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

PIERRE MILLE

Barnavaux et quelques femmes

Un volume in-18. — Prix. . . . . **. 50**

LIVRES NOUVEAUX

MON AMOUR,

par **René Boylesve**.

Ce n'est pas aux lecteurs de cette *Revue* qu'il est nécessaire de dire la grâce de ce roman. L'auteur est depuis longtemps des nôtres; presque tous ses derniers livres ont paru ici même. *Mon amour* n'a pas été moins goûté que le *Bel Avenir*, pour la délicatesse de l'observation et surtout pour ce charme de la forme qui est peut-être la qualité maîtresse de M. René Boylesve. Ils sont rares ceux qui, comme lui, sont des poètes de la prose, ciselent chaque phrase comme un vers et, par un labeur opiniâtre et minutieux, s'efforcent de mettre à jour tout leur génie.

AU JAPON,

par **Olive Holland**.

On trouvera, dans ce court volume de *choses vues*, des impressions exactes sur la vie au Japon, sur le goût des fleurs, des fêtes, sur la famille, le culte des morts. L'auteur s'est certainement plu dans ce pays et, non sans bonheur, il essaye, lui aussi, d'en décrire le charme et de l'analyser. Ajoutons que ce livre est admirablement illustré de grandes photographies pittoresques et typiques que l'auteur a choisies avec un goût parfait.

LE SEMEUR,

par **Maxime Formont**.

M. Maxime Formont, le délicat poète de la rose, est aussi un romancier ingénieux : il excelle à découvrir des idées de roman, et, quand il en tient une, il a vite fait d'imaginer une intrigue attachante aux péripéties nombreuses et inattendues. Le héros du *Semeur* est un « type » curieux, vigoureusement dessiné, et qui pourrait faire un personnage de théâtre saisissant. C'est un homme de volonté froide, au cœur orgueilleux et tenace; ses mauvais sentiments même ne sont pas sans noblesse. Grâce à lui, ce roman est l'un des plus neufs que nous ait donnés M. Maxime Formont.

L'ART CHEZ LES FOUS,

par **Marcel Réja**.

« L'étude des productions artistiques des aliénés n'est pas un simple étalage de documents pittoresques. Diverses sous leurs aspects, selon les catégories des malades dont elles émanent, ces productions se rattachent à des sujets d'intérêt plus général. Par certains côtés elles éclairent d'[illegible] jour tout spécial la question des rapports en[illegible] le génie (disons plus modestement l'activité ar[illegible]ique) et la folie. Par d'autres côtés, elles jet[illegible]t un aperçu au moins curieux sur certaines de[illegible]ditions intérieures susceptibles de mettre en[illegible]re l'activité artistique, en même temps qu[illegible]s surprennent cette même activité en plein ba[illegible]tiement. » L'auteur nous montre tour à tour le[illegible]ous prosateurs, dessinateurs et poètes : on tr[illegible] dans ce livre de nombreux documents, mi[illegible]nent commentés.

LES IMPÉRIALISMES ET LA MORALE DES PEUPLES,

par **Paul Adam**.

Ce livre est dédié à M. Pierre Baudin : il s'adresse donc aux politiques d'abord, et c'est comme une leçon de morale internationale qu'il prétend leur donner. Après dix années d'impérialismes de toutes langues et de toutes couleurs, impérialisme anglais, impérialisme allemand, impérialisme américain, impéralisme japonais, sans compter les vieux impérialismes d'autrefois, impérialisme orthodoxe du Russe, impérialisme pan-islamique du Turc, M. Paul Adam pense que la sagesse est encore dans la vieille formule du Christ : « Aimons-nous les uns les autres »; mais il sait « combien il est difficile d'établir ce qu'on nommerait une morale des peuples ».

TUTEUR,

par **Charles Foley**.

M. Charles Foley est un des plus délicieux de nos romanciers romanesques; il a tous les dons qui peuvent intéresser et plaire : l'invention ingénieuse des sujets, l'adresse à bien conduire le récit, les grâces les plus séduisantes d'un style toujours aimable et spirituel. Son dernier roman a cet attrait de plus qu'il est non seulement honnête et touchant, mais gai, — d'une gaieté alerte et jeune. On le lit en souriant presque à chaque page, et on le ferme avec le regret que le temps ait passé si vite en la compagnie de personnages si divertissants.

UN PAGE DE LOUIS XV,

par le **marquis de Lordat** et le **chanoine Charpentier**.

Rien ne vaut encore pour connaître une époque les documents de première main. Le lecteur trouvera un Louis XV inédit dans ces lettres adressées par Marie-Joseph de Lordat à son oncle, Louis, brigadier des armées, 1740-1747.

TEXTES FRANÇAIS,

par **Charles Wever**.

C'est là un choix de lectures précédées d'une notice explicative sur l'auteur, et presque toujours suivies d'un commentaire. Et comme les textes de cette anthologie ont été choisis dans toute la littérature française, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, l'occasion est belle, en feuilletant ce livre, d'y retrouver çà et là quelque ancien chef-d'œuvre qu'on avait oublié.

LES ISRAÉLITES DE LA TUNISIE,

par **Jacques Chalom**.

Les Israélites tiennent une place tellement importante dans notre France algéro-tunisienne que l'on voudrait savoir très exactement quelle est leur situation sociale et quel est leur état d'esprit. Voici du moins un premier essai de renseignements sur leur condition civile et politique·